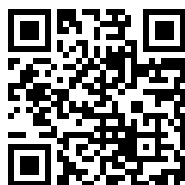

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

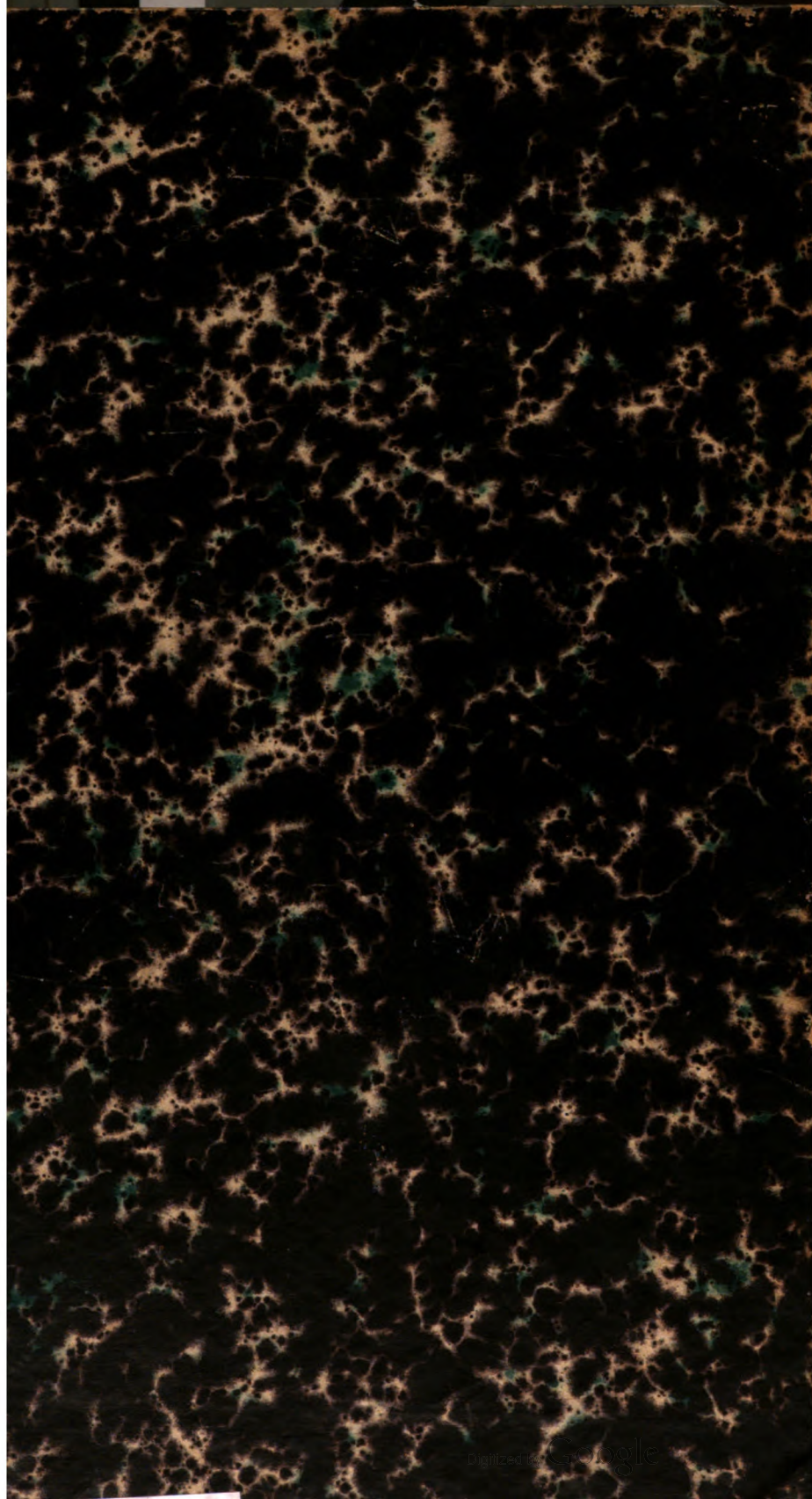
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

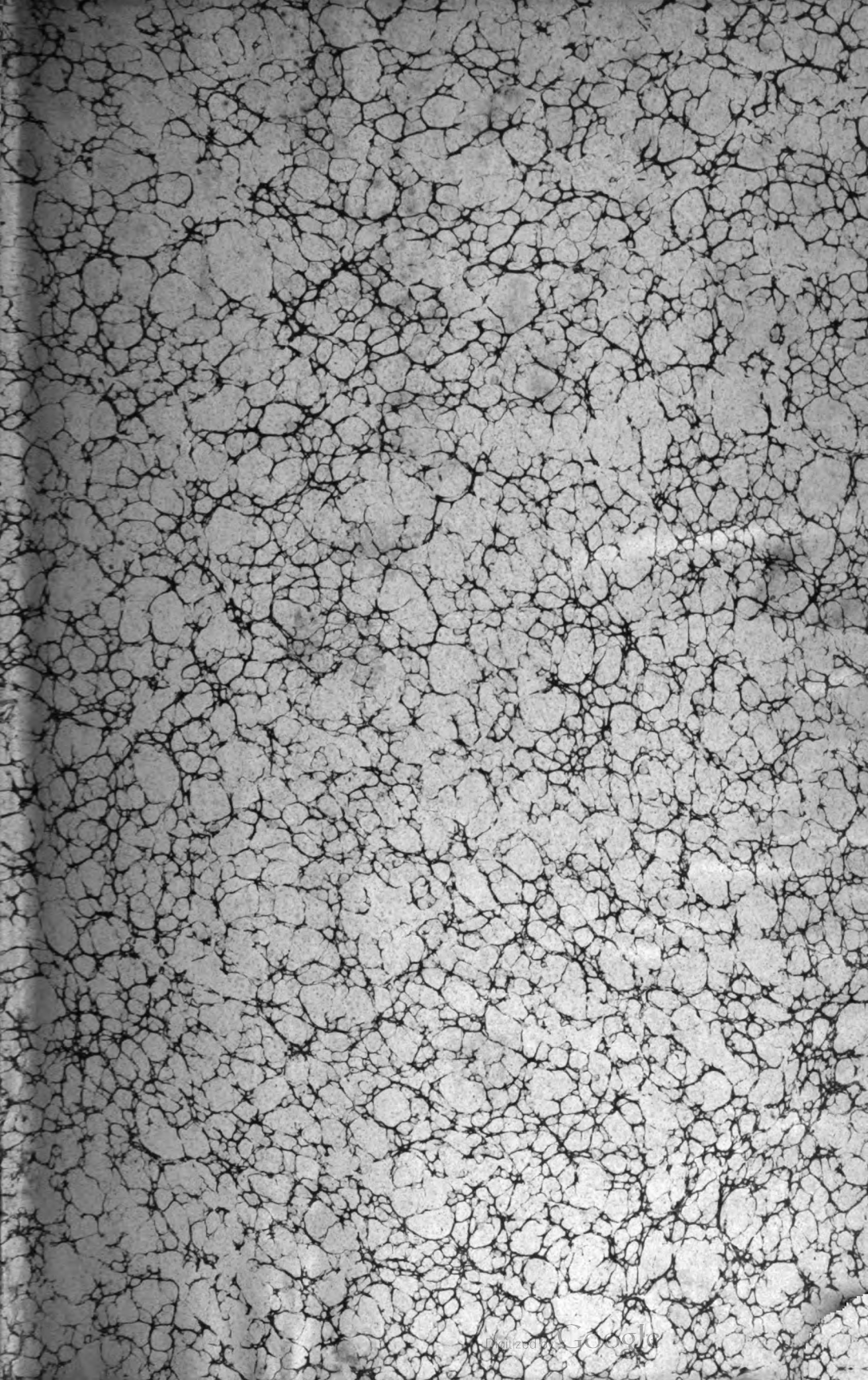
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





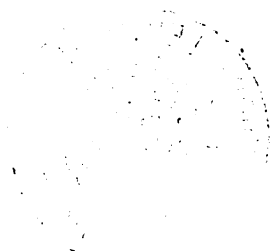


4/3

REVUE
DES
QUESTIONS HISTORIQUES

T. XV. 1^{er} JANVIER 1874.

1



REVUE
DES
QUESTIONS HISTORIQUES

HUITIÈME ANNÉE

TOME QUINZIÈME

PARIS



BUREAUX DE LA REVUE

LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR

RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

1874

D
1
R5
v.15
1874

9

SAINT PIERRE

SA VENUE ET SON MARTYRE A ROME

HISTOIRE DE LA CONTROVERSE CHEZ LES PROTESTANTS.

Les lecteurs de la *Revue* se rappellent peut-être avoir lu déjà, ici même, un travail sur la controverse dont le titre de cet article réveille naturellement le souvenir. Ce n'était pas assurément, il nous est permis de le dire aujourd'hui, un des moindres arguments à apporter en faveur de l'opinion commune, que cette déposition unanime de toutes les Églises du monde, et, en particulier, de celles-là mêmes qui avaient, au dire de tous les sectaires modernes, reçu en dépôt les cendres du chef des apôtres. Peut-être, cependant, n'est-il pas téméraire d'affirmer qu'il est encore un témoignage plus curieux à citer, un argument plus puissant à faire valoir, un coup plus mortel à porter à l'erreur. Ceux qui nous feront l'honneur de lire, avec calme et sans préjugé, les pages qui vont suivre, seront certainement de notre avis, et, trouvant qu'il n'est rien de mieux que de faire battre des adversaires par eux-mêmes, ils s'étonneront qu'on n'ait pas essayé plus tôt d'un moyen qui était à la portée de tout le monde et qui n'est pas sans précédent. La méthode adoptée ici n'est point, en effet, nouvelle; Bossuet s'en servit un jour, dans un moment d'heureuse inspiration, et montra, du même coup, et ce que la vérité pouvait en espérer et ce que l'erreur devait en craindre. Le Protestantisme n'a pas oublié le coup terrible qui fut porté à son

influence doctrinale, et ce n'est pas sans un certain effroi qu'il lève encore aujourd'hui les yeux sur l'*Histoire des Variations*.

Un des chapitres les plus curieux de cette *Histoire des Variations protestantes*, qu'il faudrait continuer, serait assurément celui qui aurait pour objet la venue et la mort de saint Pierre à Rome, telle qu'elle est racontée par les écrivains du protestantisme.

Nous ne savons pas s'il est, en histoire et en philosophie, d'exemple plus instructif pour ceux qui veulent étudier les errements dont est capable l'esprit humain, et rien mieux que cette question, ne montre où l'on en peut venir, quand on abandonne ces principes éternels qui semblent gêner le développement de nos facultés, mais qui, en réalité, les préservent de tout écart, leur conservent toutes leurs forces et les dirigent vers leur véritable but.

La venue et la mort de saint Pierre à Rome, quel fait culminant dans l'histoire et dans la philosophie de l'humanité ! Et comme ce fait se pose devant les hommes, dégagé de toutes ces ombres, dépouillé de toutes ces assertions contradictoires qui poussent les esprits à soutenir les sentiments les plus divers ! A-t-on ignoré ce qu'était devenu le chef des apôtres ? Si on ne l'a pas ignoré, où a-t-il vécu ? Où est-il mort ? Que nous enseigne le passé ? Que nous dit l'histoire ? Quelles sont les traditions du genre humain ? Y a-t-il unanimité dans les témoignages de l'antiquité ? Que faut-il croire enfin sur un point de cette importance ? Et pendant que toutes les voix de l'Occident et de l'Orient, du Nord et du Midi, qu'elles soient amies ou ennemies de Rome, proclament, de siècle en siècle et de la façon la plus explicite, que saint Pierre est venu mourir à Rome, ouvrez les livres écrits par le protestantisme depuis plus de trois cents ans, et voyez tous les efforts qu'on a faits pour anéantir ces témoignages, pour en infirmer la valeur, pour en tirer des conclusions contraires ; et puis, quand vous aurez contemplé ou entendu ces négations, ces hypothèses, ces falsifications, ces mensonges accumulés les uns sur les autres, dites si ce n'est pas une sanglante injure que ces démentis infligés, sans raison, à l'histoire et au bon sens du genre humain.

Le scepticisme universel, telle est la conséquence forcée de

toutes les théories protestantes, de celle-ci plus encore que des autres.

Le protestantisme a opéré une grande révolution religieuse, mais il a opéré aussi une grande révolution sociale. On se ressent encore et on se ressentira longtemps des coups qu'il a portés partout à l'autorité, de l'ébranlement universel qu'il a produit dans les principes où l'intelligence trouve le repos et la vie. Il n'est plus rien de certain, même en histoire, et on ne trouverait peut-être pas un fait religieux ou biblique sur lequel deux protestants soient complètement d'accord. C'est, dit-on, un service à rendre à la vérité, à la science, à l'esprit humain que de dévoiler les faiblesses et les contradictions de l'erreur; nulle étude n'est plus salutaire pour les âmes; ce qui est vrai en général l'est plus encore dans la question présente.

L'examen des procédés critiques, propres à l'école protestante, présente, dans ce cas, un intérêt tout particulier, car la venue et la mort de saint Pierre à Rome, servant de fondement à l'autorité pontificale, que le protestantisme a entrepris de détruire, ont attiré particulièrement l'attention, et excité, d'une manière toute spéciale, la colère de la critique. On a attaqué ces deux faits avec une ardeur et une constance inouïes¹. Rien n'est donc plus curieux que de voir les subtilités auxquelles on a eu recours, depuis trois siècles, pour saper dans sa base même la primauté de l'évêque de Rome. Rien n'est plus curieux, disons-nous, pour l'historien, pour le philosophe, pour le politique; car l'étude des arguties qui ont égaré de nobles intelligences, montre tout ce que peuvent les préjugés d'école et le danger qu'il y a pour l'homme à se soustraire au principe de l'autorité légitime. Le renversement ou la négation de l'autorité conduit partout au même résultat : à l'hérésie en religion, au scepticisme en philosophie, au doute en histoire.

¹ Mœhler dit très-bien (*Histoire de l'Eglise*, p. 132-133) : « Plusieurs écrivains de nos jours ont nié que saint Pierre eût jamais été à Rome, bien qu'il n'y ait pas de fait historique qui soit garanti par des témoignages aussi nombreux, aussi sûrs et aussi concordants. La prévention, l'esprit de parti, les préjugés invétérés expliquent seuls comment on a pu le contester. La violence des discussions prouve assez combien était vif le sentiment de la vérité de ce fait. Décidé à nier la primauté de saint Pierre, on était bien forcé de faire planer des doutes sur l'Eglise où saint Pierre en avait commencé et continué l'exercice. De là la vivacité de la lutte qui se continue de nos jours sur ce terrain. »

La révolte produit toujours les mêmes fruits : elle ébranle, elle ruine, elle ravage.

L'utilité et l'intérêt que peut présenter une pareille étude nous a engagé à faire quelques recherches sur la polémique des protestants contre la venue de saint Pierre à Rome, et nous voulons en retracer, à grands traits, les principales phases. On verra comme, à mesure qu'on s'éloigne des origines du protestantisme, le faisceau de principes qui dirigeaient les intelligences se brise, sous l'action de la critique, et on suivra les progrès de ce rationalisme que les premiers réformateurs affirmèrent avec tant de hardiesse, mais auquel ils se montrèrent, par bonheur, longtemps infidèles.

Il semble qu'un fait relevant essentiellement de l'histoire ne puisse être attaqué que d'une certaine façon. Il est ou il n'est pas appuyé sur des témoignages dignes de foi et en nombre suffisant pour produire la certitude. « Quand il s'agit, disait avec beaucoup de raison le protestant Jacques Basnage, quand il s'agit d'un fait, on ne peut connaître la vérité de ce fait que par l'autorité et par le nombre de ceux qui en ont parlé¹. »

Le propre de l'histoire est d'établir ses conclusions en recourant à l'autorité; mais, raisonner ainsi, c'est bien peu connaître l'esprit humain, c'est bien peu connaître surtout comment l'esprit de parti, comment les préjugés d'école faussent la rectitude du jugement et troublent la vue de l'historien.

Or, les préjugés variant d'époque à époque, on retrouve aussi des variations analogues dans la manière dont les faits sont présentés ou travestis. C'est précisément en suivant les transformations qui se sont opérées dans les tendances de la réforme, qu'on arrive à découvrir trois phases bien tranchées dans la polémique des protestants contre la venue et la mort de saint Pierre à Rome. Ce sont ces phases, ces tendances diverses d'époque à époque, ces manœuvres et ces procédés tactiques dont on a usé, suivant les temps, pour combattre les croyances de l'Église sur un point de cette importance, que nous voulons décrire et mettre en lumière. Du reste, pour arriver à découvrir la vérité, il n'y a souvent qu'à étudier l'erreur, et ce n'est pas sans raison qu'on a dit que la seule

¹ Jacques Basnage (1653-1723), *Histoire de l'Église*. Rotterdam, 1699, p. 347.

manière utile de combattre certains ennemis du catholicisme, est de peindre, en un tableau fidèle, leurs variations et leurs discordes ¹.

Puissent les pages qui vont suivre être comme un écho fidèle de toutes les voix qui se sont élevées dans le sein du protestantisme, depuis trois siècles, contre la mort du chef des apôtres à Rome ! Puissent-elles placer sous les yeux de ceux qui nous lisent, un exposé fidèle des contradictions de l'in-crédulité moderne !

I

Le mouvement religieux qui bouleversa l'Europe au xvi^e siècle, et qui dure encore, quoique profondément transformé, était préparé de longue date lorsqu'il éclata, et on ne s'expliquerait point ses progrès rapides, ses promptes victoires, si l'on ne connaissait pas ses rapports avec le passé. Ce fut une explosion que la Réforme, une explosion qui se propagea comme une trainée de poudre à travers l'Allemagne, l'Angleterre et les pays Scandinaves ; mais si elle se propagea comme une trainée de poudre, c'est que la poudre, dès longtemps préparée, n'attendait plus qu'une étincelle. Luther, Calvin, Zwingli jetèrent cette étincelle, et c'est là ce qui fit d'eux les tristes réformateurs que tout le monde connaît.

Le sentiment religieux et le respect de l'Eglise, qui avaient repris de l'empire sur les âmes, au commencement du xiii^e siècle, grâce à une succession de grands papes sur la chaire pontificale, s'étaient fort affaiblis durant les siècles suivants : le grand schisme d'Occident, la chute de l'Empire byzantin, la renaissance païenne qui en fut la suite, la corruption des mœurs qu'entraîna l'affaiblissement de la discipline, avaient miné l'autorité ecclésiastique, et, depuis longtemps déjà, on plaisantait, on injuriait, on chansonnait impunément les gens d'Eglise. On tournait en ridicule leurs défauts ou on censurait vertement leurs vices ; on les traînait dans la boue par la satire en

¹ H. de Valroger : *Introduction historique et critique aux livres du N. Testament*, par Reithmayr, etc., 1861, p. xx.

attendant qu'on pût, par des persécutions plus sensibles, les ramener vers cet idéal que l'humanité contemple toujours, qu'elle rêve souvent, mais qu'elle n'atteint jamais. On riait des gens d'Église ; on ne devait pas tarder à répandre leur sang. Rabelais préparait la voie à Luther et à tous les fanatiques égorgeurs de prêtres que vit paraître l'Allemagne au xvr^e siècle¹.

La Réforme fut l'explosion de ce sentiment qui couvait au fond des âmes, et, comme tous les mouvements partis du peuple et faits avec le peuple, elle dévia immédiatement du chemin qu'elle aurait dû poursuivre, et dépassa le but. Au lieu d'agir par les voies régulières, elle se jeta dans des écarts terribles qui menèrent aux catastrophes, à l'incendie, au pillage, à l'assassinat, à la honte et à la ruine.

Ce ne fut bientôt plus le cri d'une conscience outragée par le spectacle du vice et passionnée pour l'idéal de la perfection humaine, ce fut le cri de la haine et de la rage contre toute supériorité, en particulier contre celle de l'Église. On ne se préoccupa donc plus de corriger ou de détruire les abus qui avaient fourni un prétexte spécieux à cette levée de boucliers ; on s'en prit à l'institution tout entière, on ne parla plus que d'anéantir l'Église ; Rome devint la grande prostituée de l'Apocalypse ; le pape fut l'Antechrist, les cardinaux des diables échappés de l'enfer, et un cri formidable, sorti de plus de cent mille poitrines, donna le signal d'une guerre religieuse comme le monde n'en avait jamais vu.

Inaugurée dans les circonstances que nous venons d'esquisser, la polémique protestante fut inspirée, animée et dirigée par cette passion et cette haine qui aveuglent l'esprit, endurcissent le cœur et faussent la conscience jusqu'à lui faire croire que tout moyen est bon pour se défaire d'un ennemi. Pendant que les paysans d'Allemagne ou de Suisse pillaient, brûlaient et assassinaient, les ministres ou les lettrés, fauteurs pour la plupart de la religion nouvelle, dirigeaient contre l'ordre ancien des pamphlets où l'injure coulait à pleins bords, et où la plaisanterie, le sarcasme, l'ironie étaient déversés sur tout ce qu'il y avait de plus auguste et de plus sacré. Entre les

¹ *Revue des Deux-Mondes*. Philarette Chasles, *Quatre prêtres au XVI^e siècle*. (IV^e série, tome XXIV.)

mains de ces furieux novateurs, la plume était plus redoutable qu'une épée. C'est là le premier caractère de la polémique protestante au xvi^e et au xvii^e siècle. Elle est violente, brutale, emportée, grossière jusqu'au cynisme, malhonnête jusqu'à la déloyauté. On sent que l'ennemi ne prend pas la peine de viser son adversaire; il saisit la première arme qu'il rencontre sous la main, il fait flèche de tout bois, il frappe, frappe encore, frappe n'importe comment, et souvent il se blesse lui-même en voulant atteindre son ennemi. La rage l'aveugle. Que cette polémique est éloignée de notre temps! Ce n'est donc pas de l'histoire, ce sont des idées et des tendances qu'il faut chercher dans les rares et pauvres œuvres composées durant les deux siècles que nous venons de nommer. L'histoire y est trop dénaturée pour qu'on puisse en ressaisir la vraie physiologie. Le chef-d'œuvre de cette époque est la compilation due aux *Centuriateurs de Magdebourg*, et on sait comment l'histoire y est travestie ¹.

L'histoire n'est pas de l'histoire, c'est un moyen de faire la guerre, et une arme pour battre l'Église. De là ces suppressions et ces additions, ces changements arbitraires et ces citations inexacts qui fourmillent dans ce livre. « Rien ne prouve mieux la polémique haineuse de ce parti que cette étonnante altération des matériaux historiques ². »

Cependant le rationalisme, qui est au fond et à l'origine de tout le protestantisme, n'a pas encore fait beaucoup de progrès; il est contenu en germe dans toutes les productions de la secte; le temps et les occasions lui donneront, peu à peu, les développements qu'il a atteints de nos jours. Il faudra plusieurs siècles avant que la critique et la négation supplantent la foi et l'autorité. Au temps où nous sommes encore, le protestantisme croit à quelque chose; il ne doute pas sur tout et

¹ Guil. Cave semble cependant ne pas avoir assez d'éloges pour cet odieux pamphlet. Il est vrai que c'est une œuvre protestante: « In his primum locum merentur Centuriatores Magdeburgenses, qui, incredibili plane diligentia, ad quodvis sæculum, immensam rerum ecclesiasticarum materiam congesserunt et in propria capita, non inconcinno ordine distribuerunt; quibus plurimi defectus, errores plures condonari debent, quippe qui primi in parte glaciem fregerint, et semita non trita, non tentata institerint. » (*Scriptorum ecclesiasticorum Historia litteraria*, etc. 1740, *prolegomena*, xxxvi.)

² J. D. Mœhler: *Histoire de l'Église*, publiée par le R. P. Gams, de l'ordre des Bénédictins. Ouvrage traduit de l'allemand par l'abbé P. Belet. (Paris, 1868.)

de tout; il a emporté de l'Église, en la quittant, sa méthode historique et un reste de ses croyances; il combat avec la même arme; il ne fait que s'en servir quelquefois d'une manière discourtoise. Les principes qui dominent l'histoire sont les mêmes pour le catholique et pour le protestant. S'il y a quelque différence dans les procédés, c'est affaire de nuance. Cela ne durera pas, du reste, longtemps et nous ne tarderons pas à voir apparaître le germe de ces théories qui nous conduiront rapidement au scepticisme contemporain.

Il fallait donner ces explications préliminaires pour qu'on pût saisir, sans peine, ce que nous avons à dire. On comprend que les protestants se préoccupèrent de bonne heure de saint Pierre, puisque de sa primauté découlait la suprématie de cette Église romaine, de cette *prostituée* qu'ils voulaient détruire de fond en comble. Parmi les divers moyens qui se présentaient à eux pour atteindre leur but, il en était deux qui ne pouvaient manquer de fixer leur attention, l'un après l'autre. D'abord, ils pouvaient démontrer que saint Pierre n'était ni plus ni moins qu'un apôtre ordinaire: le pouvoir du pape, dépendant tout entier de la prétendue primauté de Pierre, s'écroulait sans retour. On essaya de ce moyen; mais il ne réussit pas et ne pouvait pas réussir, pour plusieurs motifs. Il fallut donc aviser à découvrir d'autres raisons. Or, par un concours de circonstances fort naturelles et cependant étranges, il se trouvait que le voyage et la mort de saint Pierre à Rome, d'où découlait, d'après les catholiques, la primauté de l'Église Romaine, étaient contestables et avaient été déjà contestés. Il y avait un argument plus accessible à la majorité des intelligences, un argument qui supprimait radicalement toute discussion, un vrai coupe-nœud gordien. Il n'en fallut pas davantage pour le faire adopter avec empressement par les pamphlétaires de la Réforme, moins préoccupés alors de raisons sérieuses que de prétextes à opposition, que de motifs propres à jeter sur leur révolte un certain vernis de légitimité.

D'ailleurs, ce n'étaient pas eux qui inventaient cette chicane contre le catholicisme. Déjà, deux siècles auparavant, Marsile de Padoue¹ (1328) et non point, Marsile Ficin (1433-1499),

¹ Sur Marsile de Padoue, voir Villani dans Muratori: *Rerum Italicarum*, liv. XIII, ch. 80, 56; liv. IX, ch. 264; liv. X, ch. 102. Raynaldi: *Annales*, XIV.

ainsi que l'ont avancé quelques protestants ¹, avait prétendu que Pierre n'était jamais venu à Rome, moins par conviction, il est vrai, que par flatterie pour l'empereur Louis IV de Bavière (1314-1347), alors en guerre avec le pape Jean XXII. Ce Marsile nous est représenté comme un hérétique par Villani, écrivain peu suspect, on le sait, de partialité en faveur du catholicisme et de la papauté. Néanmoins plusieurs écrivains protestants, John Baléus (1495-1563), Frédéric Spanheim (1632-1701) et autres s'appuient sur son autorité, comme sur celle d'un catholique, pour montrer que les partisans de la Réforme ne sont pas les seuls à soutenir leur thèse ². Ils ont même été plus loin ; quelques-uns ont cité en leur faveur des auteurs tout à fait oubliés, comme Mantuanus ³, ou des écrivains d'un mérite universellement reconnu, comme Nicolas de Lyre (1265-1340), saint Jérôme (346-420) et saint Jean Chrysostome (347-407).

Est-ce à dire que ces protestants, Vélénus (xvi^e siècle) ⁴, Frédéric Spanheim et autres, aient agi de mauvaise foi en alléguant des autorités qui leur sont si contraires ? Nous n'oserions pas formuler contre eux une accusation aussi grave ; ils nous semblent plutôt aveuglés par les préjugés ou égarés par la passion que séduits par la mauvaise foi ; mais leur méprise, outre qu'elle témoigne de la légèreté avec laquelle ils pèsent et discutent les témoignages, confirme ce que nous avons déjà dit des caractères de la polémique protestante aux xvi^e et au xvii^e siècles. C'est la rage et la haine qui l'inspirent.

ad ann. 1327, n° 27. Marsile de Padoue, médecin de Louis de Bavière (1314-1347) le soutint dans ses luttes contre le Pape Jean XXII et écrivit, dans ce but, le *Defensor Pacis* (1324). Cet écrit, comme tous les autres sortis de sa plume, était rempli de propositions hérétiques et d'idées subversives. Jean XXII excommunia Marsile (1327) et réfuta ses erreurs.

¹ Thomas Ittigius : *Historia ecclesiastica, sæcul.* I, cap. iv, § 1, p. 227. Thomas Ittig, ou Ittigius (1642-1710), naquit et mourut à Leipzig. Il a laissé de nombreux ouvrages sur l'antiquité chrétienne.

² F. Spanheim : *De ficta professione Petri apostoli in urbem Romam, deque non una traditionis origine* (Opp., t. III, p. 339). — John Baleus : lib. I, *Art. Rom.*, p. 19, editio Lugd. Bat. 1615, et l'ouvrage intitulé : *De Beatissimi Petri apostolorum principis primatu, Romano itinere et Episcopatu, Francisci Ant. Zaccariæ, Thomæ Mariæ Mamachii, Petri Fogginiæ dissertationes*, Romæ, 1872, p. 216-217.

³ *Ibid.*

⁴ Nous n'avons pu trouver aucun détail biographique sur cet écrivain. La *Monarchia Imperialis* de Goldast se borne à dire que son traité contre la venue de saint Pierre à Rome est de l'an 1523.

Il est des cas cependant où la mauvaise foi paraît évidente. Ainsi, quand Baleus, voulant prouver que Mantuanus n'admet pas la venue de saint Pierre à Rome, cite seulement les vers suivants :

Urbibus Assyriis, Christi post funera postque
In cœlum relictus, bis septem dicitur annos
Impendisse gravi vexans mala numina bello.
Mox maria ingressus, longaue ambage viarum,
Circumlatus, iter vertit Bithynica versus
Littora, Cappadoce, Galatas, Pontumque peragrans,
Quotquot erant illis Judea ab origine regnis
Edocuit Christum, veterique retraxit ab usu.

On se demande s'il n'a pas lu ou s'il tait, à dessein, les vers qui suivent et qui précèdent immédiatement, par exemple, ceux-ci :

Indè per Ægeum, per Cycladas, Ioniumque,
Multa mari et terris discrimina passus ad urbem
Romuleam, mundi Dominam, rerumque potentem
Venit, ubi æterni jaceret primordia regni, etc. ¹

On est également étonné de voir Baleus et Velenus alléguer un passage des commentaires de saint Jérôme sur saint Mathieu qui ne dit rien ni pour ni contre la mort de saint Pierre à Rome, tandis que, en plus de vingt autres endroits de ses ouvrages, ce Père de l'Église s'exprime de la façon la plus formelle en faveur de la thèse catholique. Est-ce mauvaise foi? Est-ce aveuglement chez ces auteurs? Nous laissons au lecteur le soin de répondre à cette question.

Durant cette première période, c'est-à-dire durant le xvi^e et le xvii^e siècle, l'histoire fut extrêmement négligée dans le camp du protestantisme, et, dans les quelques écrits qui furent publiés alors, on faussait ses données d'une façon étonnante; on s'attachait à démontrer par elle que l'Église romaine n'était point l'Église de Jésus-Christ, qu'elle avait ouvert la porte à une multitude d'erreurs et que tout s'était fait chez elle par l'immoralité, l'ignorance et l'ambition du clergé, source de sa corruption ².

¹ Mamachi : *Originum et Antiquitatum Christianarum*. Lib. IV, l. V, p. 492, note 1 de l'édition romaine, 1850.

² Mœhler : *Histoire de l'Église*, p. 36.

Aussi ne trouvons-nous que deux traités écrits alors contre la venue et la mort de saint Pierre à Rome : le premier, tout à fait au commencement de la Réforme; le second à la fin du xvii^e siècle. Le premier est dû à la plume de Vélénus, le second à celle de Spanheim. Il ne sera pas inutile d'en dire un mot pour faire voir combien sont vaines les raisons apportées par les protestants. Depuis trois siècles, elles n'ont guère changé; elles sont demeurées toujours les mêmes, au moins pour le fond. La mise en scène a seule varié. La première thèse des protestants contre la venue de saint Pierre à Rome remonterait, dit-on, à l'année 1520, et Luther ne l'aurait pas approuvée¹. Luther, en effet, et les autres chefs de la Réforme, comme Calvin², Théodore de Bèze³, etc., n'ont jamais contesté absolument le fait historique sur lequel s'appuie la papauté; ils ont infirmé quelques-unes des raisons alléguées par les catholiques; par exemple, l'interprétation donnée au mot de Babylone dans la première épître de saint Pierre, chap. v, v. 13; mais ils n'ont pas osé rompre avec l'opinion unanime du monde chrétien. Luther parle ouvertement de la mort de Pierre et de Paul à Rome⁴, et Calvin paraît, tout au plus, la révoquer en doute⁵.

Le livre d'Ulrich Vélénus est de l'année 1523. Peut-être fut-il publié tout d'abord en allemand, car on trouve cité en cette langue un ouvrage qui porte à peu près le même titre

¹ E. Renan: *l'Antechrist* (Paris, 1873), p. 551, note.

² *Joannis Calvini magni theologi: Commentarii in omnes epistolas S. Pauli apostoli, atque etiam in Epistolam ad Hebræos: nec non in epistolas canonicas.* « Hanc commentariorum postremam esse recognitionem, ex lectione atque collatione cum prioribus deprehendet lector, cum indicibus completissimis. » Amstelodami, *Apud Joannem Jacobi Schipper*, 1667, page 105, col. 2; 285, col. 1; 288; 370, col. 2; 404, col. 2; 492, col. 2, et 2^e partie du tome, p. 33-34.

³ *Annot. ad 1^{am} Petri*, V, 13.

⁴ Luther: *Opera*, t. I, f. 163, édition d'Iéna.

⁵ Multi ex veteribus Romam ænigmaticè putarunt notari. Hoc commentum Papistæ libenter arripiunt, ut videatur Petrus Romanæ Ecclesiæ præfuisse. Neque deterrèt eos nominis infamia, modo sedis apostolicæ titulum prætexere ipsis liceat: nec Christum magnopere curant, modo Petrus ipsis relinquatur. Quin etiam modo retineant cathedræ Petri nomen, suam Romam in profundis inferis collocare non recusabunt. Atqui vetus illud commentum nihil habet coloris: nec video cur Eusebio et aliis placuerit, nisi quia illo errore jam occupati erant, Petrum Romæ fuisse. Adde quod secum ipsi pugnant..... *Babylonæ fuisse probabilis est.* » *Calvini opera*. In 1^a epist. Petri, v. 13, t. VII 2^e part., p. 33-34.

et qui fut imprimé sans indication de lieu, de date et d'auteur, vers cette époque ¹. Le traité que nous possédons sous le nom de Vélénus, est en latin, et a été publié au commencement du xvii^e siècle, dans la *Monarchia imperialis* de Goldast, ouvrage profondément hostile au pouvoir pontifical, où sont recueillis tous les pamphlets de l'époque et des temps antérieurs qui peuvent ébranler la foi et le respect dus à l'Église ². « Dans ce livre, dit Vélénus, dès le commencement, on démontre par des raisons très-graves et très-certaines que l'apôtre Pierre n'est jamais venu à Rome, qu'il n'y a point souffert le martyre, et, par conséquent, que le Pontife romain a tort de se nommer et de s'intituler le successeur de Pierre, etc. Ce livre est divisé en deux parties : la première contient dix-huit *persuasions*, tendant à montrer qu'après la passion du Christ, Pierre ne vint jamais à Rome, qu'il mourut à Jérusalem et non pas dans la capitale de l'Empire. Dans la seconde partie, on présente les sept raisons (*cavillos*) par lesquelles la Curie romaine a coutume de réfuter les *persuasions*. On y oppose sept réponses pour dissiper les doutes restants ³. »

Ce petit volume contient toutes les raisons que les protestants ont alléguées depuis, et quelques-unes même qu'ils

¹ *Beweis dass Apostel Petrus gen Rom nicht kommen, mithin der Roemische Pabste in Nachkomme Petri sey, in-4^o. Polybiblion, 1873, t. IX, p. 118.*

² *Melchioris Goldasti Haiminsfeldii etc. Monarchiæ S. Romani imperii, sive tractatum de Jurisdictione imperiali seu regia, et pontificia seu sacerdotali ; deque potestate imperatoris sive regis, ac papæ, cum distinctione utriusque regiminis politici et ecclesiastici, ex singulari mandato aut concessione imperatoris, regum, et principum Germaniæ, Galliæ, Italiæ, Angliæ, Hispaniæ, Siciliæ, Dalmatiæ, etc. à recentibus catholicis doctoribus novissime conscripti atque editi et nunc iterum simul recussi, ac oppositi tractatibus eorum, qui utramque potestatem in spiritualibus et temporalibus aut adulatoriè aut imperitiè confundunt; studio atque industria... Francofordiæ, 1613, in-8^o. Tomus tertius. — Ulrichi Veleni Minchoniensis: Tractatus, quod Petrus apostolus nunquam Romæ fuerit, p. 1 à 21.*

³ « In hoc libro gravissimis certissimisque, et in sacra Scriptura fundatis rationibus variis probatur, Apostolum Petrum Romam non venisse, neque illic passum. Proinde satis frivole et temere Romanus pontifex se Petri successoris jactat, et nominat, » etc.

« Liber hic duas habet particulas; quarum prior decem et octo comprehendit persuasiones, quod Petrus nunquam post Christi passionem Romæ fuerit, et quod Hierosolymis et non Romæ passus sit. Altera particula septem habet cavillos; quibus Romana curia illis persuasionibus occurrere consuevit, quibus tamen vicissim septem correspondent responsiones, eos non aliter atque rudera quædam dissipantes (p. 1). »

ont sagement fait disparaître de leur polémique. Vélénus s'appuie sur la diversité des témoignages, des catalogues, des dates, de l'ordre de succession ; sur le silence de saint Luc dans le dernier chapitre des Actes, sur celui de saint Paul dans sa lettre aux Romains et dans celles qu'il écrivit de Rome, sur l'abandon et l'isolement dont l'apôtre se plaint d'être la victime, etc. Tous ces arguments sont développés en un style où la plaisanterie et l'injure s'étalent à leur aise, mais en des traits qui ne portent pas.

La seule personne atteinte par ces flèches est évidemment celle qui les lance. On jugera de tout l'ouvrage par la conclusion de la première partie, que nous allons citer en entier ; c'est la dix-septième *persuasion*.

« Afin de ne pas nous arrêter, plus qu'il ne convient, sur toutes ces raisons, nous allons prouver, par des témoignages irréfragables, que Pierre et Paul souffrirent le martyre à Jérusalem, d'abord, par les paroles mêmes que le Christ adresse dans saint Mathieu et dans saint Luc, aux Scribes, aux Pharisiens et à Jérusalem elle-même : « Malheur
« à vous, Scribes et Pharisiens, *hypocrites, qui bâtissez les sépulcres et*
« *ornez les tombeaux des prophètes, disant : Si nous avions vécu au*
« *temps de nos pères nous n'aurions pas versé avec eux le sang des*
« *prophètes !* Vous témoignez contre vous-mêmes que vous êtes les fils
« de ceux qui ont tué les prophètes et vous mettez le comble aux
« crimes de vos pères. C'est pourquoi je vous le dis : Je vous envoie
« des prophètes, des sages, des scribes que vous tuerez, que vous
« crucifierez, que vous flagellerez dans vos synagogues et que vous
« poursuivrez de cité en cité, jusqu'à ce que vienne sur vous, » etc...

Enfin Jésus dit : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et
« lapides ceux qui ont été envoyés vers toi, » etc.... Saint Jean Chrysostome, dans son *Homélie soixante-quinzième sur saint Mathieu*, prétend que Jésus-Christ a voulu parler, non pas des prophètes de l'ancienne loi, mais des apôtres de la nouvelle. Voici comme il s'exprime : « Par ces paroles, Jésus désigne évidemment les apôtres, leurs
« disciples et leurs successeurs, parmi lesquels beaucoup prophétisaient.
« C'est, du reste, l'opinion que le divin Jérôme, cet astre des saintes
« Lettres, expose plus clairement encore à propos des mêmes paroles
« du Christ. Suivant saint Paul, dit-il, les dons des apôtres de Jésus-
« Christ étaient divers : les uns, comme prophètes, prédisaient l'avenir ;
« les autres, comme sages, savaient quand ils devaient parler ; d'autres,
« comme scribes, étaient très-versés dans la loi. Etienne fut lapidé,
« Paul décapité, Pierre crucifié, d'autres flagellés, poursuivis de cité

« en cité, chassés de la Judée et forcés d'émigrer chez les nations.
 « Jérôme enseigne donc, de la façon la *plus claire*, que *Pierre et*
« Paul ont été martyrisés à Jérusalem comme Etienne. »

Vélénus continue, afin que rien ne manque, dit-il, à sa thèse, et, citant l'autorité de Nicolas de Lyre (1265-1340), conclut ainsi :

« Qui donc maintenant hésitera encore en présence de témoignages si formels ? Qui protestera ? Qui accusera de mensonge, je ne dis pas Jérôme, Chrysostome, Nicolas de Lyre, mais le Christ lui-même ?... Jésus-Christ dit à ses apôtres qu'ils seront tués à Jérusalem et non à Rome, par les scribes et les pharisiens et non par les empereurs romains. *J'avoue cependant que quelques-uns ont souffert en dehors de Jérusalem. »*

On pourrait bien demander à Vélénus si, parmi ces *quelques-uns qui ont souffert ailleurs qu'à Jérusalem*, ne figurerait point Pierre, par exemple ; mais la question deviendrait embarrassante ; il vaut donc mieux l'omettre et passer outre.

Tel est, en abrégé, le premier ouvrage écrit pour démontrer la fausseté du voyage de saint Pierre à Rome. On voit combien il est peu sérieux dans le fond et dans la forme, et cependant, jamais on n'a rien dit qui ne soit contenu en germe là-dedans.

Il suffirait, pour s'en convaincre, de comparer cet écrit avec celui de F. Spanheim (1632-1701) ¹, le plus méthodique et le plus fort de tous ceux qui sont sortis d'une plume protestante sur ce sujet. La dissertation du savant hollandais est divisée en quatre parties.

Dans la première, il examine les raisons apportées par les catholiques, et fait des aveux vraiment écrasants pour sa cause ; il reconnaît que *l'Antiquité tout entière, croyante et incroyante, chrétienne et mahométane, a cru au voyage et à la mort de saint Pierre à Rome*. Il cite même quelques paroles prononcées par des protestants célèbres, comme Molinæus

¹ Spanheim professa la théologie à Heidelberg et plus tard l'histoire à l'Université de Leyde. Il mourut recteur de cette dernière université. Ses œuvres ont été publiées en 3 vol. in-fo (1701-1703). *Opera*, t. II : *De ficta professione Petri apostoli in urbem Romam, deque non una traditionis origine*.

(1500-1566) ¹, F. Junius (1545-1602) ², J. Scaliger (1540-1609) ³, J. Casaubon (1559-1614) ⁴, D. Chamier (1570-1621) ⁵, N. Vedel († 1642) ⁶, J. Selden (1584-1654) ⁷, D. Blondel (1591-1655) ⁸, J. Usher (1580-1659) ⁹, H. Hammond (1605-1660) ¹⁰, J. Pearson (1615-1686) ¹¹, J. Fell (1615-1686) ¹², H. Dodwell (1641-1711) ¹³, G. Cave (1637-1713) ¹⁴, et, malgré toutes ces autorités anciennes et modernes ¹⁵, il pose ainsi sa thèse : « Le

¹ Charles du Moulin, connu sous le nom de *Molinæus*, célèbre jurisconsulte de Paris, qui s'intitulait Docteur de France et d'Allemagne. — Il se convertit au catholicisme avant de mourir (1500-1566).

² François Du Jon, ou Junius, naquit à Bourges (1^{er} mai 1545), étudia à Lyon, jouit de la faveur de Frédéric III, électeur palatin, remplit les fonctions de prédicateur à la Cour du prince d'Orange, devint professeur de théologie à Heidelberg, puis à Leyde, où il mourut de la peste (1602). Ses œuvres ont été réunies en deux volumes.

³ Joseph Juste Scaliger naquit à Agen et mourut à Leyde. C'est un philologue, un historien et surtout un chronologiste des plus distingués. Son ouvrage *De emendatione temporum* est célèbre.

⁴ Isaac Casaubon naquit à Genève et mourut à Londres. Il enseigna à Genève, à Montpellier, à Paris, fut bibliothécaire de Henri IV, et assista à la célèbre conférence de Fontainebleau entre le cardinal Duperron et Duplessis-Mornay (1559-1614).

⁵ Daniel Chamier naquit dans le Dauphiné, et fut tué au siège de Montauban (1621). Il professait la théologie dans cette ville. *Panstratia Catholica*, 4 vol. in-^{fo}. Genève, 1626. Spanheim père en a fait un abrégé : *Chamierus contractus*, un vol. in-^{fo}. Genève, 1643.

⁶ Nicolas Vedel professa la philosophie à Genève et à Devenster. Il a écrit un livre *De cathedra Petri, seu de Episcopatu Antiocheno et Romano S. Petri libri duo*.

⁷ J. Selden, savant jurisconsulte et archéologue, que Grotius avait coutume d'appeler *la Gloire de l'Angleterre*. 3 vol. in-^{fo}.

⁸ D. Blondel, né à Châlons, attaqua Richelieu dans un pamphlet intitulé : *Modeste déclaration de la sincérité des Eglises réformées* (1619). En 1650, il succéda à Vossius dans la chaire d'histoire à Amsterdam; en 1653, il devint aveugle; il mourut en 1655. Erudit, mais lourd et diffus.

⁹ Jacques Usher, né à Dublin, successivement professeur de théologie et archevêque d'Armagh, est célèbre comme historien et chronologiste (1656).

¹⁰ Henri Hammond, évêque de Worcester. Ses œuvres ont été publiées en 4 volumes in-^{fo}, en 1684, par William Fulman, son secrétaire.

¹¹ J. Pearson, né à Creake, comté de Norfolk, étudia à Cambridge et devint évêque de Chester en 1672. C'est un des plus savants évêques qu'ait eus l'Eglise Anglicane. (1615-1686).

¹² J. Fell, évêque d'Oxford, a donné une édition du Nouveau Testament et de saint Cyprien; toutes les deux sont estimées (1615-1686).

¹³ H. Dodwell naquit à Dublin en 1641. Il devint professeur d'histoire à Oxford et mourut en 1711. On a de lui de savantes dissertations sur saint Cyprien, qui figurent ordinairement à la fin de l'édition de ce Père par Fell (1641-1711).

¹⁴ G. Cave, chanoine de Windsor, est connu surtout par son *Scriptorum ecclesiasticorum Historia litteraria*, 2 vol. in-^{fo}, 1688-1689, 1740-1743.

¹⁵ *F. Spanheimii professoris Balaui primarii operum tomus secundus, qui complectitur miscellaneorum ad sacram antiquitatem et Ecclesie historiam pertinentium libros decem*. Lugduni Bat., 1703. T. II.

voyage de Pierre à Rome, après de longues pérégrinations, est non-seulement douteux, mais complètement contraire à la vérité. Nous l'affirmons avec confiance, et nous allons essayer de le démontrer ¹. »

Qui ne s'attendrait, après cela, à trouver dans cet ouvrage des raisons tout à fait neuves, ou, tout au moins, des raisons si bien rajeunies qu'elles soient capables de balancer celles des catholiques et celles de certains auteurs protestants eux-mêmes? Il n'en est cependant rien; ce n'est pas nous qui le disons; ce sont les coreligionnaires de Spanheim. Ils ont pris la peine de le réfuter, et ils ont reconnu qu'il n'apportait aucun argument nouveau, aucun argument surtout capable de convaincre et d'entraîner les esprits timides ou hésitants.

« L'érudit Spanheim, disait Samuel Basnage, a cherché à combattre la venue de saint Pierre à Rome, par huit raisons : d'abord par le silence de saint Luc, ensuite par le silence de l'apôtre dans son Épître aux Romains; en troisième lieu, par d'autres circonstances de la même épître aux Romains; en quatrième lieu, par certaines circonstances de l'Épître aux Galates; en cinquième lieu, par l'absence de Pierre lorsque Paul écrivit diverses lettres de Rome même; en sixième lieu, par l'épître de Clément; en septième lieu, par le silence des auteurs de l'histoire romaine, et enfin, en huitième lieu, par l'induction ². » Ce ne sont, on le voit, que les *dix-huit persuasions* et les *sept réponses* d'Ulrich Vélénus, présentées sous une forme plus sérieuse et plus scientifique.

Frédéric Spanheim a commis cependant de nombreuses méprises; il est vrai qu'on peut en mettre la plus grande partie sur le compte de ses prédécesseurs, qu'il citait sans les contrôler. C'est ainsi qu'il place B. Mantuanus, l'auteur des fastes en l'honneur de Pierre et de Paul, parmi les adversaires du voyage de l'apôtre à Rome, et cela bien à tort, ainsi qu'on l'a vu plus haut ³.

Un argument sur lequel il faut s'arrêter, parce qu'on l'a rajeuni depuis, c'est le septième.

¹ *F. Spanheimii*, etc. T. II, p. 338... « Præfidenter asserimus, non modo ancipitem videri eam Petri ad Romanos, longis itineribus, profectionem, sed et a veri specie alienam, quod deinceps demonstrandum. »

² *Samuelis Basnagii flottermanvillæi Annales politico ecclesiastici, annorum 645. à Cæsare Augusto ad Phocam usque*. Roterodami, 1706, in-1^o.

³ Voir page 14.

N'est-il pas étrange de voir des hommes instruits s'étonner que Tacite, Suétone, et les autres auteurs païens n'aient point nommé Pierre et Paul, quand ils parlent des chrétiens, à l'occasion de la persécution de Néron ou de l'expulsion des Juifs par Claude? Est-ce que, en effet, ils pouvaient connaître des détails aussi minimes? Est-ce que surtout ils devaient attacher quelque importance à signaler des noms sans aucun rapport avec l'histoire générale de l'Empire? Le moindre jongleur de Néron ne l'emportait-il pas, à leurs yeux, sur Pierre, sur Paul et sur tous leurs disciples?

Qu'ils aient dit accidentellement un mot du mouvement chrétien, cela se conçoit; mais, pour aller plus loin, il aurait fallu qu'ils fussent initiés à des secrets qu'on leur cachait avec soin. Il est parfaitement naturel que les païens du premier et du deuxième siècle n'aient rien dit de Pierre et de Paul: ils ne les connaissaient pas; ils avaient seulement des notions vagues sur le Christianisme, et de là vient qu'ils confondaient quelquefois Pierre avec Jésus, comme le fit Phlégon, cet affranchi d'Adrien, qui composa, au deuxième siècle, une chronique en seize livres¹. La critique protestante, si célébrée depuis trois cents ans, n'est-elle pas un vrai prodige de versatilité et d'incohérence? Spanheim se plaint de ce que Tacite, Suétone, Dion et les autres auteurs latins n'ont point parlé de Pierre et de Paul, et voici que Josèphe, dans un endroit de ses ouvrages sur les Juifs, parle de Jésus-Christ; voici que Tacite, racontant la persécution infligée par Néron aux chrétiens et les supplices que ce prince leur fit endurer, se sert du mot: *Crucibus affixi*, « il y en eut qui furent crucifiés; » et aussitôt les protestants se mettent à crier à l'interpolation! Quel moyen d'échapper à cette critique qui a toujours une réponse préparée pour chaque circonstance? Un auteur se tait? — Ce silence est une preuve, non-seulement *négative* mais *positive*, que tel fait ne s'est point passé comme vous le dites. — Un autre auteur a-t-il l'air d'y faire allusion, rien que par un mot? — C'est un mot interpolé! Quelque bon moine du moyen âge a prévu qu'on discuterait un jour sur cette question, et il a glissé méchamment ce mot dans un manuscrit, comme on pose une pierre d'attente au coin d'une

¹ Origène: *Adv. Celsum*, lib. II. *Patrologie grecque* de Migne, t. XI, col. 826.

maison qu'on ne termine pas! — Il faut l'avouer : il est bien difficile de satisfaire la critique. Qui croire, de Spanheim qui trouve que Tacite n'a pas parlé assez clairement, ou de M. Bernays qui suspecte d'interpolation son *crucibus affixi* ¹?

Sans apporter de raisons nouvelles, Spanheim a su néanmoins donner un ton plus vigoureux aux arguments connus; il les a classés avec plus d'ordre et de méthode; le savant se montre davantage dans son œuvre; un ton moins déclamatoire, une apparente modération et cette audace qui refuse ce qu'elle paraît accorder ou qui ne fait de concession que pour s'en prévaloir, voilà ce qui a fait de sa dissertation la mine où sont allés puiser la plupart de ses successeurs, ceux au moins qui se sont bornés à rebattre le chemin ordinaire. Aussi trouve-t-on entre eux et lui, non pas seulement des idées, mais jusqu'à des expressions et des phrases entières communes ².

Et cependant, le livre de Spanheim a eu la même destinée que celui d'Ulrich Vélénus, nous ne disons pas auprès des catholiques, mais auprès de quelques protestants eux-mêmes. Qu'on nous permette de citer encore ici le témoignage d'un auteur, peu suspect de partialité en faveur des catholiques, auquel nous avons déjà emprunté le résumé des arguments de Spanheim. Après avoir examiné, lui aussi, la question et répondu aux plaintes du docte Hollandais relativement au silence de l'histoire romaine, en observant que cette histoire ne parlait pas plus des autres martyrs que de Pierre et de Paul, il conclut, avec un remarquable bon sens, de la manière suivante ³ :

« Jamais il n'y eut de tradition appuyée par un plus grand nombre de témoins; au point que révoquer en doute l'arrivée de Pierre à Rome, c'est renverser tous les fondements sur lesquels repose l'histoire. Clément, dans son épître aux Corinthiens, fait *une allusion* à ce voyage, quand il fait mention de Pierre et de Paul dans les termes que voici :
 « A ces hommes d'une vie toute céleste vint s'adjoindre une multitude
 « d'élus, qui furent comme eux, parmi nous, en butte à des outrages, à
 « des tourments sans nombre, et comme eux des modèles admirables. »

¹ Bernays : *über die Chronik des Sulpitius Severus*, p. 54-55, note. Ern. Renan : *l'Antechrist*, p. 165, note 2, et 189, note 1.

² Voir, par exemple, la dissertation de Spanheim et le compte rendu des conférences de Rome.

³ Samuel Basnage : *Annales politico-eccles. Ibid.*

Qu'il faille entendre ces paroles des Romains que la fureur impie de Néron envoya à la mort, c'est ce que démontrent ces mots *parmi nous*. Mais, pour que une grande multitude d'élus s'adjoignît dans Rome à Pierre et à Paul donnant l'exemple d'une vie sainte et pieuse, il fallait évidemment que Pierre et Paul se fussent transportés dans cette cité. Et on ne peut pas, dans ce passage, raisonner autrement de Pierre et de Paul. . . . Assurément si des hommes, du reste éminents, eussent fait attention à ces paroles, ils n'auraient pas écrit, avec autant d'assurance, que Clément n'avait jamais connu le voyage de Pierre vers le *τέμα τῆς δυσείας* ¹.

« Il ne faut pas infirmer ces témoignages de l'antiquité, pour beaucoup de motifs. Car, 1^o il était très-convenable qu'on connût le lieu où mourut Pierre pour éclaircir la prédiction du Christ, au sujet du martyre de son serviteur, auquel il annonça, en particulier, le supplice de la Croix. Tel fut le supplice infligé à Pierre conformément aux paroles de l'Évangile : *Quand tu auras vieilli* (Jean, xxi, 19). Or, le lieu serait complètement ignoré, au cas où saint Pierre n'aurait pas été crucifié à Rome. 2^o L'Église romaine connaissait parfaitement le lieu du martyre de Pierre, puisque Clément mentionne, sans hésiter, la mort de l'Apôtre dans son épître aux Corinthiens, soit qu'il eût vu, de ses propres yeux, le lieu du martyre, soit qu'il le connût par des témoignages certains, si Pierre souffrit ailleurs qu'à Rome.

« Supposons pour un moment que Pierre ne soit pas mort à Rome, les chrétiens de Rome avaient assurément qu'il n'avait jamais mis les pieds dans leur ville, bien loin qu'il y eût terminé ses jours et reçu les honneurs de la sépulture. Comment se fait-il donc que, peu d'années après, non-seulement l'Église romaine, mais encore l'Église grecque, l'Église gallicane, l'Église carthaginoise aient pensé que saint Pierre était mort à Rome, sans que personne se soit inscrit en faux contre cette tradition? Dans quel but, d'ailleurs, aurait-on inventé une pareille fable, alors que le culte superstitieux des reliques n'avait pas encore envahi les esprits? Comment enfin aurait-on pu détruire si rapidement l'opinion que saint Pierre n'était jamais allé à Rome?

« 3^o Peut-on oublier de remarquer encore que c'était pour les Églises un honneur et une gloire d'avoir été fondées par la doctrine et le sang des apôtres? — Aussi Tertullien s'écriait il autrefois : « Heureuse, ô toi Église, à laquelle les apôtres ont légué leur doctrine et leur sang! » D'où vient donc qu'aucune Église, celle de Rome exceptée, ne s'est jamais vantée d'avoir vu Pierre mourir dans son sein ou de posséder ses reliques?

« 4^o Quand les évêques de Rome sévirent autrefois contre des adver-

¹ *Non tam fidenter scripsissent*, allusion transparente au *præfidenter asserimus* de Spanheim.

saires illustres, comme les Cyprien, les Firmilien, et beaucoup d'autres, est-ce que quelqu'un n'aurait point la jactance de l'Eglise romaine ? N'aurait-on point prouvé qu'elle n'a jamais été honorée de la présence de Pierre ou arrosée de son sang, quoiqu'elle se glorifiât du contraire ?

« 5° Quant au témoignage de Caius, au sujet du monument élevé à Pierre sur le Vatican, on voit que ce n'est pas un mensonge, par l'antiquité, la candeur et la piété de cet auteur ; par la renommée privée et publique sur laquelle il appuie son récit, et enfin par l'antique coutume qu'eurent toujours les chrétiens de se réunir auprès des tombeaux des martyrs. Tous ces moyens rendaient le sépulcre de Pierre si connu et si célèbre qu'on ne pouvait pas évidemment le soustraire alors à la connaissance des mortels.

« Ne faut-il pas dire enfin, que, si la tradition ment sur le lieu où Pierre a souffert le martyre et reçu la sépulture, on ne peut savoir en aucune manière si Paul a été tué et enseveli à Rome ? Un seul argument d'ailleurs nous suffit, c'est la renommée constante sur laquelle s'appuie l'opinion des anciens sur l'arrivée et la mort de Pierre à Rome, opinion qui n'a jamais varié, et qui s'est toujours montrée la même ¹. »

Ce n'est pas un catholique qui a écrit ces pages et répondu si vigoureusement aux misérables chicanes d'Ulrich Vélénus et de Frédéric Spanheim, c'est un protestant. Si l'on biffait seulement une ligne, est-ce que tout catholique ne pourrait pas avouer cette argumentation nette et solide ? Est-ce qu'on ne trouve pas, résumées d'une main ferme, dans ces quelques lignes, les raisons que les écrivains orthodoxes ont toujours apportées en réponse aux protestants ? Nous n'avons cité qu'un auteur hétérodoxe en faveur du voyage de saint Pierre à Rome ; que d'autres cependant aurions-nous pu alléguer encore !

Entre Ulrich Vélénus et Frédéric Spanheim, se placent beaucoup d'autres auteurs qui ont attaqué le voyage de saint Pierre à Rome. Parmi eux, il faut citer, au premier rang, les fameux *Centuriateurs de Magdebourg* (1520-1575), qui inclinent visiblement vers l'opinion négative, sans donner toutefois à leur exposé le ton haineux d'Ulrich Vélénus ou le ton prétentieux de Spanheim ². Leur sentiment ayant servi à former l'opinion

¹ *Samuelis Basnagii Flottermanvillæi, Annales politico-ecclesiastici, annorum 645, à Casare Augusto ad Phocam usque. Roterodami, 1706, in-folio. p. 727-728.*

² *Ecclesiastica Historia integrum Ecclesie Christi idæam, quantum ad locum,*

des protestants mérite, à ce point de vue, d'être rapporté ici.

« La plupart des auteurs, disent-ils, affirment que Pierre vint à Rome sous Claude, les uns la seconde, d'autres la troisième, d'autres même la quatrième année de son règne, et ils prétendent qu'il y demeura ou y prêcha vingt-cinq ans. Si cela est, comment Luc n'en parle-t-il point? — D'ailleurs, il est constant que, la sixième année de Claude ou l'an de Jésus-Christ 48, Pierre assista au Concile de Jérusalem. Or, on ne dit point qu'il soit venu de Rome, ce que Luc certes n'aurait pas omis de mentionner, s'il en eût été ainsi ¹. Il faut encore accorder à Pierre quelques années pour l'évangélisation du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de la Bithynie et de l'Asie ². De plus, il est évident que cette évangélisation eut lieu après le concile de Jérusalem, et quelques-uns lui assignent une durée de cinq ans. D'autres affirment en outre que Pierre demeura sept ans à Antioche.

« Quoi qu'il en soit, si, en partant du synode de Jérusalem, on compte les années jusqu'à la mort de Néron, il est manifeste que Pierre en a vécu quelques-unes de plus que ce prince. Comment a-t-il donc pu être mis à mort par lui? Si on additionne toutes les années de ses voyages, ainsi que cela est nécessaire, on voit clairement que Pierre n'a pas été du tout à Rome, ou bien qu'il y a été à une autre époque et qu'il y est demeuré beaucoup moins de temps qu'on ne le prétend. A cela il faut ajouter que Paul arrivant à Rome n'a vu venir à

*propagationem, persecutionem, tranquillitatem, doctrinam, hæreses, ceremonias, gubernationem, schismata, synodos, personas, miracula, martyria, religiones, extra ecclesiam, et statum imperii politicum attinet, secundum singulas centurias, perspicuo ordine complectens : singulari diligentia et fide ex vetustissimis et optimis historiis, Patribus, et aliis scriptoribus congesta : per aliquot studiosos et pios viros in urbe Magdeburgica. Typographus lectori : « Hoc opere nullum aliud ab orbe condito, ejusdem argumenti, Reipublicæ christianæ et utilius et magis necessarium, in lucem esse editum, æquus ac sinceri judicii lector, vel ex præfatione qua etiam contexendi hujus causæ exponuntur, adjectaque in primis historici operis methodo ac singulorum capitum metis generalibus facile deprehendet. Accedit etiam cum rerum verborumque in singulis centuriis præcipue memorabilium, tum locorum scripturæ explicatorum copiosus ac geminus index. » Basileæ, per Joannem Oporinum. L'épître dédicatoire est signée par les Centuriateurs de Magdebourg : Mathias Flaccius Illyricus, Mathieu Richter, dit Judex, J. Wigand, B. Faber. — Les Centuries parurent en 13 vol. in-folio, de 1559 à 1574, à Bâle. C'est pour les réfuter que Baronius entreprit ses *Annales*.*

¹ *Tacere nec potuit nec debuit*, dit Spanheim, p. 339. Le mot a fait fortune.

² Evidemment les centuriateurs pensent ainsi d'après la suscription de la lettre de saint Pierre ; comment se fait-il que d'autres protestants voient dans ces Juifs du Pont, de la Bithynie, etc., des convertis de Paul, par exemple. M. Lipsius ?

sa rencontre, ni Pierre, ni aucun apôtre. Aussi, dans le discours qu'il adresse aux Juifs, ne dit-il pas un mot de Pierre ; et cependant, c'est Pierre qui aurait jeté à Rome (suivant d'autres), les premiers fondements de la foi. Enfin, en écrivant aux Romains, vers la ^{xiii}^e année de Claude ou vers l'an 55 du Christ, époque à laquelle Pierre aurait dû se trouver à Rome, Paul ne salue expressément qu'une multitude de chrétiens ordinaires. De Pierre, qu'il appelle ailleurs *la Colonne*, il ne dit rien ¹. »

Les Centuriateurs rapportent néanmoins les gestes de saint Pierre, d'après le récit fabuleux attribué à Hegésippe, mais sans attacher aucune importance à cette narration ². Claude Saumaise (1588-1658) ³ soutint, après les *Centuriateurs*, l'opinion contraire à la venue de saint Pierre à Rome, à peu près dans les mêmes termes, et contribua, avec Spanheim, à lui donner cours parmi les protestants, beaucoup plus que les déclamations passionnées de Jean Baléus (1495-1563) ⁴, d'André Osiander (1562-1617) ⁵ et de Philippe de Mornay (1549-1623) ⁶.

Le premier de ces auteurs, anglais d'origine, écrivait sous le règne de Marie (1553-1558), au moment où la cour romaine venait de renouer avec l'Angleterre des relations qui ne devaient pas durer au delà de la vie de cette pieuse princesse. Il avait composé un livre où le cynisme devait s'afficher ouvertement, puisqu'il sent le besoin de se défendre d'avoir voulu attaquer la reine, au commencement de l'ouvrage que nous possédons encore.

¹ *Centuria I, lib. II, cap. X. De vitis doctorum*, p. 561-562.

² *Ibid.*, p. 562-564.

³ Cl. Saumaise naquit à Saumur en Auxois, se retira en Hollande pour pratiquer la religion réformée. On l'appelait le *prince des commentateurs*. Erudition prodigieuse, mais mal digérée.

⁴ John Balée, ou Balceus, évêque anglican d'Ossori, quitta l'ordre des Carmes pour se faire calviniste et se marier. C'est là un détail qui explique certaines choses dans son livre. Sous le règne de Marie, il fut obligé de fuir et se retira dans les Pays-Bas (1495-1563).

⁵ André Osiander (1562-1617) mourut chancelier de l'Université de Tubingue. Il est l'auteur du livre : *Papa non papa, hoc est papa et papicolarum, de precipuis christianæ fidei partibus Lutherana confessio*, in-8, Francfort, 1600.

⁶ Philippe de Mornay (1549-1623), plus connu sous le nom de Du Plessis-Mornay, fut un des capitaines calvinistes les plus célèbres de son époque. Il eut avec le cardinal Du Perron une célèbre conférence à Fontainebleau. Un de ses livres les plus renommés est celui qui a pour titre : *Le mystère d'iniquité*.

L'excuse qu'il donne est singulière et caractérise bien le temps où l'on traitait le chef de l'Église de *Papelet*, de *Papegaud*, de *Papelard*, d'*âne*, d'*ânon* et d'*ânilon*.

« Il est assez évident, dit-il, que j'ai voulu parler du grand *Anti-Christ* et de ses bourreaux mitrés et rasés. J'ai eu en vue la Synagogue romaine, meurtrière des hommes pieux, et c'est, instruit par l'Esprit-Saint, que je l'ai traitée d'impie Jézabel, de Bête cornue, de Progéniture du Dragon, de Fille du Diable, d'Épouse de Satan, de Blasphématrice, de Bête empourprée, de Babylone mystique, de Courtisane avec laquelle ont péché les rois de la terre, ces rois qui ont bu le vin de la prostitution, de Femme environnée de pourpre, d'or, de perles et de pierres précieuses, qui tient en ses mains une coupe pleine des fornications et des hontes de la terre, de Mère des fornications ivre du sang des martyrs de Jésus, d'Habitacle des démons, etc. ¹ »

Nous en passons et des plus belles ; il y a là des pages qui sont intraduisibles et qu'aucun écrivain n'oserait signer aujourd'hui. Qu'est-ce qui pousse Baléus à écrire ? — C'est, dit-il, parce que l'Angleterre, « délivrée depuis vingt ans du Papisme, est retombée dans l'abîme, et a fait une nouvelle profession de foi au grand adversaire de Dieu, au Diable romain, à l'*Anti-Christ*. »

On comprend, rien que par cette préface, comment cet écrivain traite la question du voyage de saint Pierre. Après avoir cité quelques noms complètement inconnus aujourd'hui, comme ceux de Bibliander, de Gassar, de Funcius, de Pantaléo, de Lynosthénès, etc., il tranche la difficulté dans ce peu de mots : « Il n'était pas juste que Pierre, quittant les Juifs, vint passer vingt-cinq ans à Rome, au milieu des nations incircconcises, comme le rêvent les papistes ². » Baléus est un de ceux qui tiennent à avoir pour eux B. Mantuanus, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, Nicolas de Lyre, etc. D'après lui, ces

¹ *Johannes Martinus Lydius, Francofurtensis Minister verbi Dei veteraquinus: Scriptores duo Anglici coætanei ac conterranei, de vitis Pontificum Romanorum, videlicet: Robertus Barns, et Johannes Baleus, quos à tenebris vindicavit, veterum testimoniis. ne quis de fide illorum dubitaret, confirmavit, et usque ad Paulum quintum continuavit. Lugduni Batavorum, etc., 1612, page 2.*

² *Ibid.*, p. 17.

derniers auteurs font mourir Pierre à Jérusalem. Voilà ce qu'on a longtemps appelé de l'histoire !

Il suffit de citer les titres des ouvrages d'André Osiander (1562-1617) ¹, de Polanus de Polansdorf (1561-1610) ², et de Philippe de Mornay (1549-1623) ³ pour deviner, sans aller plus loin, ce qu'ils contiennent, et l'esprit de haine dans lequel ils sont conçus. Traiter le pape d'*antechrist*, de *fils de la perdition*, de *ministre du dragon*, de *faux prophète*, etc., est le moindre des reproches qu'on peut leur faire. On commence même à trouver dans ces volumes l'abus du mot *jésuite*, porté, à tort, disent-ils, par des hommes qu'il vaudrait mieux appeler *ésavites*.

Après ces écrivains hostiles et ouvertement contraires à la venue de saint Pierre à Rome, il faut en mentionner un certain nombre d'autres qui combattent aussi le sentiment ancien, ou cherchent au moins à faire naître des doutes. Tels sont, par exemple, Jean Aventinus ou d'Abensberg (1466-1534) ⁴, Mathieu Dresser (1536-1607) ⁵, Georges Horn (1620-1670) ⁶,

¹ André Osiander : *Papa non papa, hoc est papæ et papiorum de præcipuis christianæ doctrinæ partibus, usque inter Evangelicæ Religionis, et Romanæ fidei homines controversis, Lutherana confessio*, etc. Francofurti, 1600.

² Amandi Polani à Polansdorf : *Partitiones theologicæ juxta naturalis methodi leges conformatae, duobus libris, quorum primus est de fide, alter de bonis operibus...* Editio secunda, priore limatior, et auctior. Bâle, 1590. Armand Polan mourut professeur de théologie à Bâle en 1610.

³ Philippe de Mornay : *Le mystère d'iniquité, c'est-à-dire l'histoire de la Papauté, par quels progrès elle est montée à ce comble, et quelles oppositions les gens de bien lui ont fait de temps en temps, où sont aussi défendus les droits des empereurs, rois et princes chrétiens contre les assertions des cardinaux Bellarmin et Baronius*, par Philippe de Mornay, etc., chevalier, seigneur du Plessis Marly, conseiller du Roy très-chrétien en ses conseils d'Etat et privé, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, gouverneur de la ville et sénéchaussée de Saumur, et surintendant de ses maisons et couronne de Navarre. Dernière édition, accrue d'indices et d'apostilles (1612). Au frontispice, une tour à limaçon ; des cardinaux et des religieux semblent admirer l'édifice, pendant que quelqu'un y met le feu. Au bas, on lit : *Fallitur æternam qui suspicit ebrius arcem, subruia succensis mox corruebat inatigillis*. L'ouvrage est aussi curieux que le titre.

⁴ Jean Aventin, ou Thurmayer, professa en divers endroits, à Vienne, à Cracovie et à Munich. Il mourut dans cette dernière ville. Ses *Annales Boiorum* sont l'ouvrage le plus célèbre qui nous reste de lui (1466-1534).

⁵ Mathieu Dresser naquit à Erfurth, et mourut professeur de langue grecque à Leipzig (1536-1607).

⁶ Georges Horn naquit dans le Palatinat, et mourut en 1670, probablement à Leyde, où il professait l'histoire (1620-1670).

Jean Lighfoot (1602-1675) ¹, etc. Tous ces auteurs ne font, le plus souvent, qu'émettre leur opinion, et ne la motivent guère que par des affirmations générales.

Quant à chercher en quel lieu serait mort Pierre, nous n'examinons pas les diverses opinions qui ont eu cours pendant cette première phase de la controverse. Qu'importe aux protestants qu'il soit mort à Jérusalem, à Babylone ou à Memphis ? Ils le laissent mourir partout où l'on veut, excepté à Rome, preuve suffisante, aux yeux de tout homme impartial, pour démontrer que ce n'est pas là une controverse indifférente, ainsi qu'on affecte de le dire. Elle a une grande portée dogmatique, et de là vient l'acharnement avec lequel on a combattu et avec lequel on combat encore la thèse des catholiques.

Mais, si le protestantisme a produit des adversaires, il a vu naître aussi des hommes qui ont lutté pour le sentiment admis unanimement jusqu'au xvi^e, ou, tout au moins, jusqu'au xiv^e siècle. Nous avons cité déjà Samuel Basnage (1638-1721). A ce nom nous pouvons ajouter encore tout ce que le protestantisme a produit de plus grand, pendant les xvi^e et xvii^e siècles, comme Joseph Juste Scaliger (1540-1609) ², Jacques Usher (1580-1656) ³, J. Pearson (1612-1686) ⁴, Henri Dodwell (1641-1711) ⁵, Newton (1642-1727), et une multitude d'autres écrivains moins célèbres, comme Jean Pappius ⁶,

¹ Joannis Lighfooti, S. Th. P. Aulæ Catharinæ apud Cantabrigienses præfecti, canonici eliensis, *Opera omnia*. Roterodami, 1687, 2 vol. in-folio. T. I, p. 504; t. II, p. 113, 114, 643. Jean Lighfoot naquit à Stoke, comté de Strafford et mourut à Ely, vice-chancelier de l'Université de Cambridge. La meilleure édition de ses œuvres est celle d'Utrecht, 1699, 3 vol. in-fol.

² Josephi Scaligeri, Julii Cæsaris, *Opus de Emendatione temporum*.

³ J. Usserii, *Annales V. et N. Testamenti*, Genève, 1722, in-folio, p. 647.

⁴ J. Pearsonii S. T. P. Cestriensis nuper episcopi, *Opera posthuma chronologica, etc. Vid. : De serie et successione primorum Romæ episcoporum dissertationes duæ : quibus præfiguntur annales Paulini et lectiones in Acta Apostolorum, singula prælo tradidit et dissertationis novis additionibus auxit*. H. Dodwellus A. M. Dubliniensis, cujus etiam accessit de eadem successione usque ad annales Cl. Cestriensis Cyprianicus dissertio singularis. Londini, in-4, 1588.

⁵ H. Dodwell : *Dissertationes Cyprianicæ ; dissertatio III, de successionibus primorum Romæ episcoporum*.

⁶ Joh. Pappii : *Epitome historiæ ecclesiasticæ de conversionibus gentium, persecutionibus Ecclesiæ, hæresibus et conciliis œcumenicis*. 2^e éd., Argentorati, 1596, p. 21-23.

Thomas Ittigius ¹, Jean Cléricus ², Daniel Chamier ³, David Blondel ⁴, Henri Hammond ⁵, etc. Nous pourrions grossir inutilement cette liste, et citer leurs paroles, aussi affirmatives que celles d'aucun catholique. Usher dirait avec saint Chrysostome que « le jour de la mort d'Alexandre n'est pas plus connu que celui de saint Pierre et de saint Paul. » Chamier ajouterait qu'il ne paraît pas facile de battre en brèche le consentement unanime des Pères. Ittigius et Cléricus observeraient qu'il ne faut point s'écarter témérairement d'une tradition aussi explicite et aussi constante que celle qui affirme la venue et la mort de saint Pierre à Rome. Mais, outre que nous **dépasserions les limites** que nous nous sommes tracées, en recueillant tous ces aveux, nous sortirions aussi un peu de notre cadre. Nous avons voulu étudier surtout les **variations** qui se sont produites dans l'opinion des protestants eux-mêmes, dans la manière dont ils l'ont défendue, et dans les preuves qu'ils ont apportées à l'appui de leur thèse. Observons cependant que presque tous les écrivains protestants qui admettent la venue et la mort de saint Pierre à Rome, reculent son arrivée aux dernières années de Néron, et contestent son épiscopat. Personne, ou presque personne, ne veut admettre les vingt-cinq ans que la tradition attribue au Chef des apôtres, et moins encore veut-on reconnaître qu'il a plus travaillé à fonder l'Eglise romaine que Paul, son compagnon de martyre et son rival de gloire. Seul, absolument seul, Hugues de Groot,

¹ Th. Ittigius : *Historiæ ecclesiasticæ primi à Christo nato sæculi selecta capita*, etc. Lipsiæ, 1709, 2 vol. in-4, t. I, p. 226-228.

² J. Clericus : *Historia ecclesiastica duorum primorum à Christo nato sæculorum e veteribus monumentis deprompta*. Amstelodami, 1716, 2 vol. in-4. T. I, p. 413, 447, 448.

³ D. Chamieri Delphinatis : *Panstratiæ catholicæ tomus secundus de Deo et Dei cultu*. Genève, typis Roverianis, 1626. (L'ouvrage tout entier a quatre volumes in-fol.) T. II, p. 483.

⁴ D. Blondel : *De la primauté en l'Eglise, traité où sont confrontées avec la réponse du sérénissime Roy de la Grande-Bretagne, les Annales du cardinal Baronius, les controverses du cardinal Bellarmin, la réplique du cardinal Du Perron*, etc. A Genève, imprimé par Jacques Chouet, 1641, p. 587, 599.

⁵ H. Hammond : *Dissertationes quatuor quibus episcopatus jura ex S. Scripturis et primo ex antiquitate adstruuntur contra sententiam D. Blondelli et aliorum, quibus præmittitur dissertatio præmialis, de Antichristo, de Mysterio iniquitatis, de Diotrephæ et ἐν παρόδῳ de Gnosticis, sub apostolorum ævo se prodentibus*, authore Henrico Hammond, SS. Theol. professore, presbytero Anglicano. Londini, typis R. Flesher. impensis R. Davis in Oxonio, 1651, in-4, p. 254, 294.

dit Grotius ¹ (1583-1646), a admis la thèse des catholiques et accepté les principes avec toutes leurs conséquences ; car, ainsi que le font remarquer plusieurs auteurs protestants eux-mêmes, si l'on défend la tradition sur un point quand elle est constante et formelle, comment peut-on la rejeter dans un autre où elle se montre également formelle et constante ? Nous ne pouvons mieux conclure cette première partie qu'en citant les paroles d'un homme que son honnêteté a fait admirer de tous les partis. Elles résument, apprécient et pulvérisent tous les arguments que les protestants, d'Ulrich Vélénus à Spanheim, ont apportés pour étayer leur sentiment.

« Si je prétends, dit-il, que Pierre vint à Rome la seconde année de Claude pour combattre Simon le Magicien, ce n'est pas sans avoir pour moi une autorité d'un grand poids. J'ai pour moi l'illustre Jérôme, si versé dans l'histoire de tous les temps. Que sera-ce si j'ajoute que des hommes diligents comme Eusèbe, Sulpice Sévère, Orose, Adon, dans son martyrologe, et d'autres enseignent la même chose ? As-tu, Borborite, de meilleurs témoins que ceux-ci à m'opposer ? Peut-être pen-es-tu que ce fait n'est pas assez certain pour ton grand génie ? Mais nous regardes-tu donc comme assez dépourvus de sens pour te croire plutôt que ces antiques témoins ? Lorsque Paul vint à Jérusalem, tu dis qu'il s'était converti depuis trois ans et tu essayes de le prouver par l'Épître aux Galates (1, 18). Je vois bien qu'il y est question d'une troisième année, non pas de la troisième après la conversion, mais de la troisième depuis son retour d'Arabie à Damas. D'ailleurs, que prétends-tu conclure de là ? Soit : Paul se rendit à Jérusalem la troisième année après sa conversion (cela n'est pas vrai, mais accordons-le au Borborite de peur qu'il ne se fâche) ; il y revient encore la dix-septième année ; donc, Pierre demeura à Jérusalem tout ce temps ! — Est-ce que Pierre, auquel incombait avant tous les autres le soin des Églises, n'a pas pu quitter Jérusalem dans tout ce temps, se rendre à Rome et revenir à Jérusalem ? Mais, diras-tu, Pierre était chargé d'évangéliser les Juifs ; soit : est-ce donc qu'il n'y avait pas à Rome beaucoup de chrétiens convertis du Judaïsme et qui dès lors appartenaient non-seulement à la mission générale, mais même à la mission particulière de Pierre ? Consulte l'Épître aux Romains (xvi, 6, 10).

¹ Grotius fut un des hommes les plus éminents de son siècle. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur tous les sujets. Son livre sur l'*Antechrist*, destiné à prouver qu'il ne faut pas voir le pape dans ce personnage biblique, le brouilla avec ses amis Vossius et Salmasius. On a cru et dit qu'il s'était converti à ses derniers moments.

« Je ne vois vraiment pas de raison pour ne pas entendre, dans l'Épître de Pierre, le mot Babylone de Rome, comme on le fait dans l'Apocalypse, puisque toutes les prophéties relatives à Babylone conviennent parfaitement à Rome, telle qu'elle était alors. Il n'y a aucune liaison nécessaire entre ces deux propositions : *Pierre ne fut pas à Rome cette année ou cette autre*, et celle-ci : *Donc il ne s'y trouva jamais dans l'intervalle*. Les Apôtres n'étaient pas aussi paresseux que les mercenaires de ce temps; ils allaient ici et là, suivant le besoin, et ne se laissaient effrayer par aucun travail, par aucun péril; Pierre était à Jérusalem lorsqu'il y fut jeté dans les fers; je ne crois pas que Calvin lui-même ait jamais nié ceci. Mais, combien de temps s'écoula-t-il entre l'emprisonnement de Pierre et la mort d'Hérode, c'est ce que le Pape n'oserait pas, je présume, affirmer. Tout cela et tout ce qui suit n'est que sable sans ciment. Il n'est pas une seule année dans le cours de laquelle Pierre n'ait pu aller à Rome et revenir à Jérusalem. Un affranchi d'Adrien, Phlégon¹, avait rapporté, dans ses commentaires, les miracles de Pierre, au dire d'Origène dans le livre second contre Celse. Ceux qui ont prétendu que Pierre a été crucifié par les Juifs sont des insensés². Je ne m'arrête pas à considérer le consentement unanime des chrétiens au sujet du crucifiement de Pierre à Rome, même des Grecs, des Novatiens, des Donatistes et des autres qui avaient intérêt à ne pas y croire! Je ferme les yeux sur le concours de toutes les nations au tombeau de Pierre et sur le respect que les barbares eux mêmes ont eu pour ce sépulcre. Jamais, d'ailleurs, les Pharisiens n'auraient pu décider, à cette époque, de la vie d'un homme, et la croix ne figurait point parmi les supplices usités chez les Juifs. Quand il s'agit d'un fait, et qu'il n'existe pas d'histoires certaines et continues, ne faites pas, je vous prie, attention à celui-ci ou à celui-là, croyez ce que croient tous les chrétiens.

« Est-ce que les admirateurs de Calvin ont pu ignorer où il était mort et enseveli? — Hé bien! On n'a pas pu ignorer davantage parmi les chrétiens où est mort Pierre et où il est enseveli. Th. de Bèze le reconnaît à la fin de son commentaire sur la première Épître de Pierre³. Que ceux qui contredisent des témoignages si manifestes, nous apportent donc, pour démontrer l'authenticité des écrits attribués

¹ Il est question de ce Phlégon dans Origène. *Commentaria in Mathæum, Patr. grecque*, t. XIII, col. 1657, n° 859; col. 1782, n° 923. — *Contra Celsum lib. II. Patrol. grec.*, t. XI, col. 823-826, n° 401. La chronique de Phlégon contenait seize livres et finissait à la quatrième année d'Antonin le Pieux. Voir Scaliger, *Animadv. ad Eusebium*, 2044 Vossius : *De Historicis græcis*, lib. II, cap. II. Cet auteur ne dit pas tout à fait ce que lui attribue Grotius.

² Allusion à Ulrich Vélénius, à Baléus, etc.

³ L'évêque anglican Pearson fait la même observation, en termes fort éloquents : *Opera posthuma*, etc., p. 43.

à Mathieu, à Marc, à Luc et à Jean, des témoignages plus certains que ceux qu'on allègue pour prouver que Pierre est allé à Rome une fois ou l'autre. S'ils tentent cette expérience, je crois qu'ils se désisteront de leur entreprise téméraire, ou bien, ils montreront clairement qu'il ne nous reste plus rien de certain. Pour ce qui est du temps où Pierre a combattu Simon à Rome, c'est une question d'un autre genre : en ceci, l'autorité de Baronius ne peut lier personne, ni vous, ni moi. J'ai des auteurs que je puis suivre, parce que, après avoir pesé les arguments de Baronius, ils ont eu le zèle et le temps de faire là-dessus des recherches. Consultez Pétau et réfutez-le par de solides raisons, ou, ce qui est plus facile, taisez-vous ¹. »

Quelle logique et quelle fine ironie ! Jamais apologiste catholique a-t-il, en moins de mots, mieux défendu le sentiment unanime de l'univers chrétien ?

Au ^{xvii}^e siècle, on pouvait encore raisonner de cette façon contre les protestants ; car, bien qu'ils rejetassent l'autorité de la tradition pour ce qui est du dogme, au moins en théorie, ils ne lui récusaient pas néanmoins toute valeur en histoire. Ils croyaient à quelque chose ; ils avaient des principes certains ; on pouvait trouver un terrain commun pour se battre. Jamais on n'eût osé avancer alors qu'il n'y avait de témoignage recevable en histoire que celui qui émane d'un témoin oculaire ou contemporain. Ainsi pourrait-on raisonner encore aujourd'hui contre les adversaires de vieille roche, dont le nombre, grâce à la propagation du rationalisme, tend à diminuer rapidement.

Avec le ^{xvii}^e siècle, se termine la première phase de la controverse. Désormais, tout va changer à vue d'œil. L'autorité de l'histoire, mutilée à plaisir, surtout pour combattre l'Église dans cette question, finira par disparaître ; le rationalisme, l'incrédulité et le scepticisme envahiront les esprits et amèneront de notables modifications dans le fond comme dans la forme de la polémique.

Le ^{xviii}^e siècle verra s'accomplir l'œuvre destructrice commencée par le protestantisme, et, avant qu'il touche à son déclin, l'histoire presque entière sera remaniée sur de nouvelles bases.

¹ H. Grotius : *Opera*, 1679, in-f°, t. III, p. 488.
T. xv. 1874.

II

La seconde phase de la controverse sur la question de la venue et de la mort de saint Pierre à Rome, commence avec le xviii^e siècle, et finit avec les premières années de celui-ci. Elle est caractérisée par un mouvement plus rapide vers le rationalisme et l'incrédulité; les âmes s'éloignent de plus en plus de l'Evangile et perdent le sens de tout ce qui touche à l'antiquité chrétienne : dogmes, institutions liturgiques, autorité des écrivains sacrés, rôle et importance des Pères de l'Eglise, progrès et développements du Catholicisme, tout cela devient inaccessible, inexplicable. Ce sont autant de pierres d'achoppement. Le xviii^e siècle, le siècle du philosophisme, a été partout en Europe une ère de dégénérescence intellectuelle et morale. Enivrés d'eux-mêmes, les hommes n'ont plus tenu compte de l'antiquité et ont voulu faire sortir la solution de tous les problèmes, même des problèmes historiques, de leur cerveau, comme la Minerve antique sortit un jour, dit la Fable, toute armée, du cerveau de Jupiter. En général, le protestantisme s'est signalé par un dédain suprême du passé; au lieu de lui demander l'explication des difficultés qu'il présente dans ses replis ténébreux, il s'est mis à rêver et il a donné ses rêves pour la vérité. C'est là une méthode peut-être facile, une méthode qui dispense de beaucoup de fatigues, qui n'impose pas beaucoup de réserve, mais qui expose aussi à de terribles aventures.

Cette transformation du protestantisme se remarque même dans la question qui nous occupe en ce moment. Le xviii^e siècle ne produisit pas d'ouvrages spéciaux contre la venue de saint Pierre à Rome; il vit paraître, au contraire, quelques-unes des meilleures défenses qui aient jamais été composées sur ce sujet. En revanche, beaucoup d'auteurs eurent occasion de le discuter en passant; c'est, en effet, à partir de la fin du xvii^e siècle, que l'histoire de l'Eglise commence à être cultivée, avec succès, par les écrivains de la Réforme. Or, comme pendant deux siècles les théologiens et les apologistes du protestantisme s'étaient évertués à saper l'argument tradi-

tionnel, à détruire l'autorité du témoignage humain, à ébranler tous les principes qui servent de fondement à l'histoire, leurs successeurs se crurent obligés d'aller plus loin. Quand on est engagé dans cette voie, c'est à qui montrera le plus d'audace. On ne discuta donc plus les arguments traditionnels derrière lesquels les catholiques se sont toujours retranchés, ont vit s'affirmer, peu à peu en pratique, la prétention qu'on a affichée dans ces derniers temps, de vouloir résoudre la question avec la Bible toute seule ¹. Le protestantisme, une fois engagé sur cette pente, devait descendre au fond de l'abîme où nous le voyons aujourd'hui. On ne négligea pas absolument d'interroger les auteurs anciens, mais on cultiva spécialement l'argument *biblique*, et c'est alors surtout qu'on discuta la signification qu'il faut donner au mot de Babylone, dans la première épître de saint Pierre, chapitre v, verset 13. Assurément c'est un point de bien peu d'importance, et, parce qu'on aura pris ce mot dans un sens plutôt que dans un autre, dans le sens littéral plutôt que dans le sens figuré, on n'aura point résolu le problème de la *venue de saint Pierre à Rome*. Cependant, il est curieux de voir comment les protestants ont interprété ce passage, car on y trouve tout leur système, avec ses témérités, ses audaces et ses périls.

Pendant les deux premiers siècles on avait bien abordé ce point secondaire, mais sans y attacher une importance souveraine. Ulrich Vélénus en avait à peine parlé; Frédéric Spanheim n'y prêta pas grande attention; Calvin, Pearson, Lighfoot, etc., inclinèrent à y voir, ou la Babylone véritable, ou la Babylone d'Égypte; et, chose remarquable, tous, ou à peu près tous, commencèrent par observer que la tradition unanime de l'antiquité leur était contraire. Le protestantisme tout entier est dans ce seul fait; car, ici, l'unanimité de l'interprétation a une valeur toute spéciale. Quand il s'agit, en effet, de décider si un mot doit être pris au sens littéral ou au sens figuré, il n'y a qu'une règle souveraine, l'usage. C'est à l'usage seul qu'il faut en appeler et l'usage se constate uniquement par le témoignage.

Il est évident, par exemple, que si je trouve le mot

¹ *Resoconto autentico della disputa avvenuta in Roma, le sere del 9 et 10 febbrajo 1872, fra sacerdoti cattolici e ministri evangelici, intorno alla Venuta di san Pietro in Roma*. Torino, 1872, p. 69.

Antechrist dans un livre, je puis me demander ce qu'il faut entendre par là ; mais, si je sais déjà que le livre émane d'un auteur protestant du xvi^e siècle, je n'aurai aucune peine à lire à travers ce mot et je saurai bien retrouver le *Pape*, le *fils de la perdition*, le *ministre du Dragon*. Le sens littéral se présume jusqu'à preuve du contraire. Le sens figuré se prouve. Tels sont les deux principes qui régissent toute la matière. Ce n'est pas nous qui les formulons pour le besoin de la polémique : on les trouvera exprimés, dans ces termes ou dans des termes analogues, par tous les auteurs qui ont traité du style.

Qu'ont pensé les protestants là-dessus ? Ils ont pensé tout différemment ; ils ont opiné pour le *sens littéral*, malgré toute l'antiquité qui plaide pour le *sens figuré*, et ils ont même tant fait qu'ils ont ébranlé quelques auteurs catholiques. Tel, par exemple D. Érasme (1467-1536), lequel a cependant bien soin de remarquer « qu'il serait ridicule de prétendre que la primauté de l'Église romaine est ébranlée, si Pierre a écrit cette lettre de Babylone ; comme s'il n'avait pas pu se faire, ajoutait-il, que Pierre, après avoir écrit de Babylone, fût venu, dans la suite, siéger à Rome... » — « Je ferais grâce au lecteur, conclut-il, de toutes ces niaiseries, si la mauvaise foi de certains détracteurs ne m'obligeait à en faire mention ¹. » Grotius était bien plus dans le vrai lorsqu'il formulait, avec son bon sens et son honnêteté habituelle, l'opinion qu'il avait sur ce point :

« Pour ce qui est de Babylone, les anciens et les nouveaux interprètes ne sont pas d'accord, disait-il : les anciens veulent y voir Rome, où aucun chrétien véritable ne saurait douter que Pierre soit venu. Les modernes entendent ce mot de Babylone en Chaldée. Pour moi, je suis de l'avis des anciens, car, en appelant Rome du nom de Babylone, Pierre ne veilla pas seulement à ce qu'on ne sût pas où il vivait, alors même qu'on aurait saisi sa lettre, mais il obligea encore les habitants du Pont à se rappeler que leurs aïeux avaient été persécutés autrefois par l'empire babylonien, comme ils l'étaient eux-mêmes maintenant par l'empire romain, quoiqu'il y eût alors des gens pieux à Babylone comme il y en avait actuellement à Rome. Il leur rappelait aussi que Dieu châtierait Rome et délivrerait les chrétiens de la per-

¹ *Desiderii Erasmi Roterodamii Opera omnia, emendatiara et auctiora.* Ludg. Batavorum, in-f^o, t. IX, col. 1056.

sécution romaine, comme il avait châtié jadis Babylone et délivré les Juifs de la tyrannie ¹. »

Aucun protestant n'a imité cette sage réserve de Grotius ; et cependant, s'il est une circonstance où il faille dire : *Je suis de l'avis des anciens*, c'est bien dans ce cas ou jamais. Comment ? on prétend décider si *Babylone* doit être prise dans un sens figuré et on ne veut tenir aucun compte du sentiment unanime de l'antiquité ? Mais agirait-on ainsi pour n'importe quel autre cas et n'interrogerait-on pas, tout d'abord, l'usage ? Nous ne savons pas si on trouverait beaucoup d'exemples plus frappants de l'aveuglement dans lequel jette l'esprit de parti.

Le protestantisme, qui a rompu ouvertement avec le principe traditionnel, a cherché toutes ses raisons dans l'examen intrinsèque des écrits du Nouveau Testament. Or, même en se plaçant à ce point de vue, est-ce qu'on ne trouve pas quelques motifs de penser que cette lettre fut écrite à Rome et non à Babylone ? « L'Épître de Pierre, malgré son mauvais style, bien plus analogue à celui de Paul que celui de Jacques et de Jude, est un touchant morceau où se reflète admirablement l'état de la conscience chrétienne vers la fin du règne de Néron. Une tristesse douce, une confiance résignée la remplit. Les temps suprêmes approchent. Il faut qu'ils soient précédés d'épreuves d'où les élus sortiront épurés comme par le feu ². » « Il est manifeste, dit Mœhler, que cette lettre fut écrite pendant la persécution de Néron, qui donna lieu à saint Pierre d'avertir aussi les chrétiens des autres contrées des périls qui semblaient menacer l'Église tout entière. Si saint Pierre eût été à Babylone, il est malaisé de comprendre qu'il eût été informé si promptement du danger. Rome est, du reste, le lieu qui explique le plus complètement le contenu de cette lettre. La raison pour laquelle il donne à Rome le nom de Babylone s'explique très-bien par la persécution qui y avait déjà éclaté ³. »

¹ *Annotationum in N. T. pars tertia ac ultima, cui subjuncti sunt ejusdem auctoris libri pro veritate religionis christianæ, ita digesti ut annotata suis quæque paragraphis sint subnexa.* Parisiis, 1650, p. 37.

² E. Renan : *l'Antechrist*, p. 115.

³ Mœhler : *Histoire de l'Église*, t. I, p. 123. Voir encore Renan : *l'Antechrist*, chap. v, p. 122 : « La secte était surveillée de près, une lettre trop claire, interceptée, pouvait amener d'affreux malheurs. »

Le protestantisme, néanmoins, n'a pas vu, ou plutôt n'a pas voulu voir, ces raisons : au XVIII^e siècle, ce fut au mot *Babylone* du chapitre v de la première Épître de saint Pierre, qu'il emprunta le principal argument pour combattre l'opinion des catholiques; il s'efforça de démontrer alors que cette expression devait être prise au *sens littéral*, comme si tout avait dépendu d'un point aussi secondaire.

Saumaise (1588-1658) avait exposé clairement cette thèse et prétendu que les motifs pour lesquels l'antiquité chrétienne avait cru au voyage de saint Pierre à Rome, se réduisaient au *sens figuré* qu'elle prêtait, à tort, à ce mot¹. Lighfoot (1602-1675) vint apporter à cette opinion le poids de son autorité et de sa réputation de savant orientaliste². Aussi déjà, au commencement du XVIII^e siècle, était-il admis comme fort probable que Pierre avait réellement écrit sa lettre de Babylone en Assyrie.

Une circonstance qui contribua beaucoup à confirmer les protestants dans leur opinion, fut la publication de la *Bibliothèque orientale* d'Assémani³.

Cet illustre Maronite parlant des Apôtres de l'Orient, cita deux auteurs nestoriens, Ischou-Iab, métropolitain de Nisibe, au XIII^e siècle, et Amrou-ben-Mataï, écrivain du XIV^e siècle, lesquels auteurs avaient entendu le mot *Babylone* dans le *sens littéral*, sans nier cependant la venue et la mort de saint Pierre à Rome. Au contraire, ces deux écrivains les affirmaient expressément, l'une et l'autre, et ils allaient même jusqu'à reconnaître que c'était un titre de gloire pour l'Occident de posséder les corps de Pierre et de Paul⁴. Assémani força un peu la note et alla jusqu'à dire, ce qui n'est nullement vrai, que « les

¹ Claudii Salmasii : *Librorum de Primatu Papæ pars prima*. Leyde, 1645, in-4^o, p. 14 : *Hanc Babylonem de Roma plerique omnes Patres interpretati sunt, nec alio argumento invaluit opinio veterum, Petrum Romæ fuisse, quam nunquam ille vidit.*

² S. Lighfoot : *Opera*. t. I, p. 501 ; t. II, p. 113, 114, 643, 831-832.

³ Joseph-Simon Assémani (1687-1768), le plus ancien et le plus illustre des Assémani, mourut bibliothécaire de la *Vaticane*, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont les plus célèbres sont sa *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana* (4 vol. in-8^o, 1719-1728) ; son *Kalendarium Ecclesiæ universæ* (6 vol. in-4^o, 1755) ; sa *Bibliotheca juris orientalis* (4 vol. in-4^o, 1762-1764) ; son *Bibliothecæ apostolicæ Vaticanæ codicum manuscriptorum catalogus* (1756-1759). Ses neveux ont collaboré à ce dernier ouvrage.

⁴ Assémani : *Bibliotheca orient.*, tome III, 1^{re} part., p. 587 et 306, col. 2.

nestoriens entendaient ces paroles de Pierre : *l'Église élue qui est à Babylone vous salue*, non de Rome, mais de Babylone même, capitale de l'Assyrie ¹. » On n'a jamais pu citer que deux noms, ceux d'Ischou-lab (1240) et d'Amrou-ben-Mataï (1340), en faveur de ce sentiment ; mais l'opinion de ces écrivains, pour quiconque les connaît, ne fait pas autorité. Avant eux, Cosmas Indicopleustès avait paru être du même avis ; son langage n'est pas cependant dépouillé de toute ambigüité.

Voilà tous les témoignages connus en faveur du sens *littéral* appliqué au mot Babylone ; on n'en a jamais apporté d'autres. Ainsi donc, trois auteurs en faveur de *Babylone*, un du vi^e siècle, un autre du xiii^e, le dernier du xiv^e ! Et les protestants qui refusent de s'incliner devant toute l'antiquité chrétienne, devant les noms vénérables qu'elle nous présente, n'hésitent pas à se mettre à la remorque de ces trois auteurs, pour eux à peu près inconnus, et ils chantent même victoire sur tous les tons !

« Il est vrai, écrit Beausobre ², dans son *Histoire critique de Manichée et du Manichéisme*, que divers interprètes, anciens et modernes, ont cru, les uns, que cette Babylone était Rome ; les autres, que c'était Babylone d'Égypte ; mais quelque déférence que j'aie pour leur discernement et pour leur autorité, leurs raisons ne me paraissent pas assez fortes, pour substituer une Babylone fort peu connue à celle qui portait ce nom depuis tant de siècles, ou pour me persuader que saint Pierre ait affecté de cacher le nom de Rome sous celui de Babylone. Les raisons qu'on invente là dessus, sont trop recherchées pour être véritables. C'est une imagination de *Papias* que les anciens ont adoptée avec trop de facilité et que saint Jérôme aurait rejetée avec mépris, si, dans la mauvaise humeur où il était contre Rome, il n'eût été bien aisé de la confondre avec Babylone. Cependant, un évêque protestant fort célèbre, qui a reconnu que Babylone n'est point Rome, soutient que ce ne peut être aussi Babylone d'Assyrie, premièrement parce que celle-ci n'était plus qu'un amas de ruines, une ville toute dépeuplée, lorsque saint Pierre écrivit sa première épître, et secondement, parce qu'on y avait fait dans la province un grand massacre de Juifs, vers l'an 40 de Notre-Seigneur, de sorte qu'il ne pouvait y en rester que fort peu ou point du tout. Babylone n'est donc pas pour lui autre chose que Rome. »

¹ Assémani : *Bibliotheca orient.*, t. III, pars 2^a, p. vi.

² Ignace de Beausobre naquit à Niort en 1659 et mourut à Berlin en 1738, pasteur d'une des églises françaises.

« *Asséman*, continue Beausobre, a dû naturellement s'en tenir à l'opinion que Babylone est Rome. Car, outre que sans cela il n'y aurait dans l'Écriture aucun témoignage que saint Pierre ait jamais été dans cette capitale de l'Empire, c'est qu'il ne sied pas bien à un auteur, qui est au service du Pape, de contredire la tradition sur cet article. Cependant, le savant homme ne laisse pas de soutenir que saint Pierre prêcha en Assyrie, et réfute les raisons du prélat anglais (Pearson). »

Assémani¹ ne soutient pas, comme le prétend Beausobre, que saint Pierre prêcha en Assyrie, et il ne combat pas le docte prélat anglican Pearson sur ce point. C'est une autre opinion du célèbre anglais qu'il réfute. Il ne pense pas, lui, qu'il faille voir dans la *Babylone* de l'épître de saint Pierre la Babylone d'Égypte, ainsi que le pensait Pearson; il dit même très-expressément qu'il partage là-dessus l'avis des anciens, c'est-à-dire que, pour lui, la Babylone dont parle saint Pierre n'est pas autre chose que Rome.

« Quand les historiens, ajoute Beausobre, quand les historiens représentent Babylone comme un monceau de pierres, comme une ville déserte de laquelle il ne restait que le nom, ils parlent plus en orateurs qu'en écrivains tout à fait exacts. Ce qu'il y a de certain, c'est que le voisinage de *Séleucie* et de *Ctésiphonte*, qui devenaient tous les jours plus belles et plus florissantes, à cause de la résidence des rois, y attirait les habitants de cette ancienne ville et la dépeuplait insensiblement. »

« On n'est donc point fondé à nier que saint Pierre n'ait prêché l'Évangile en Assyrie et à Babylone en particulier. Son témoignage est trop précis là-dessus, et toute l'*Église orientale* confirme une tradition qui paraît si bien appuyée². »

Le témoignage d'Assémani exerça encore plus d'influence sur David Michaélis³.

« La Babylone où Pierre écrivit sa lettre, dit-il, est apparemment, ou la province de ce nom, ou la ville de Séleucie et Ctésiphon..... Quant à

¹ *Bibliotheca orientalis*, t. III, part. 2, p. 6-7.

² Beausobre : *Histoire critique de Manichée et du Manichéisme*. Première partie, liv. II, chap. III, p. 181-182.

³ Il fut professeur et bibliothécaire de Göttingen, un des savants les plus érudits de l'Allemagne au dernier siècle. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages (1717-1791).

ce qu'on pourrait objecter que presque tous les anciens entendent unanimement Rome par Babylone, c'est une objection qui s'évanouit aussitôt qu'on fait attention qu'il s'agit d'exégèse et qu'en exégèse on n'a aucun égard à l'opinion de l'antiquité, excepté lorsqu'elle nous arrive par des témoins oculaires. Tiendrait-on, d'ailleurs, compte du sentiment des commentateurs, je ne comprends pas ce que l'on gagnerait à en appeler à eux ; car, de même que les auteurs Occidentaux voient le plus souvent Rome dans ce mot de Babylone, de même les Orientaux, Syriens ou Arabes, doivent-ils le prendre dans son sens strictement littéral. Les autorités étant partagées dans une question du genre de celle-ci, les écrivains orientaux ont autant de poids que les écrivains occidentaux ¹. »

* Ces raisons, l'exégète allemand, qui passait de son temps pour hardi et qui l'était en effet, les développe encore dans plusieurs autres endroits de ses ouvrages ; mais ne voit-on pas, en lisant le peu de paroles citées plus haut, que déjà le rationalisme avance à grands pas ? Hé quoi ! Michaélis va jusqu'à préférer trois auteurs du xiii^e ou du xiv^e siècle, dont il ne connaît pas la valeur, car il en parle uniquement d'après Assémani, il va, disons-nous, jusqu'à préférer ces trois méchants auteurs à tous les Pères grecs et latins ! Est-il possible d'être ou plus aveugle, ou plus téméraire ? L'esprit de parti devrait-il conduire à de pareils excès ? C'est ainsi néanmoins que se forment certaines opinions ; à force de supprimer les correctifs que les chefs d'école ajoutent à leurs idées, leurs disciples finissent par aboutir aux théories les plus extrêmes. Assémani cite trois auteurs en faveur de l'opinion qui voit Babylone dans l'épître de saint Pierre et il ajoute que les nestoriens pensent ainsi ; Michaélis ne parle plus seulement des nestoriens ; il leur adjoint tous les écrivains orientaux, et plus tard, un autre viendra dire « que les écrivains syriaques et arabes les plus anciens prennent toujours le mot de Babylone au sens littéral ². » Si un écrivain catholique ne pesait pas plus ses paroles que Michaélis ou Clarke, les protestants laisseraient-ils passer ses inexactitudes sans les relever et même sans les flétrir ?

¹ Joh. Dav. Michaelis : *Einleitung in die göttlichen Schriften des neuen Bundes*, 2 Theil. Göttingen, 1777, § 209, p. 1179-1180. Cf. *Zusätze*, à la iv^e édition, 1788, p. 412-420.

² *Resoconto authentico*, etc., p. 20.

A partir de ce moment, cette opinion est devenue commune dans le camp des protestants; Rosenmüller (1768-1825) ¹ l'a embrassée, et, après lui, presque tous les commentateurs l'ont adoptée jusqu'à notre époque. On a même vu plusieurs catholiques se laisser séduire par les affirmations vagues de Michaélis et de Clarke, par exemple le célèbre exégète allemand Hug ².

On a beaucoup disputé sur le sens de ce mot depuis trois siècles, comme si toute la question de la venue de saint Pierre à Rome en dépendait.

Certains protestants ont cru tout gagner et certains catholiques ont craint de tout perdre. Il n'en est rien; les auteurs protestants eux-mêmes l'ont dit après Erasme et Grotius, et rien n'est plus sage, à divers points de vue, que les réflexions de Jacques Basnage (1653-1723) ³ à ce propos. Elles méritent d'être citées en entier.

« Saumaise soutient que saint Pierre quitta de bonne heure l'Empire romain, passa à Babylone où étaient un grand nombre de Juifs, à la conversion desquels il travailla pendant toute sa vie; que ce fut de là qu'il écrivit sa lettre, et qu'enfin il y mourut. La lettre de saint Pierre peut avoir été datée de Babylone, et Saumaise a raison jusque-là. Je ne sais même pourquoi on veut qu'elle soit écrite de Rome, car quelle raison aurait obligé saint Pierre à prendre un style si figuré dans la date d'une lettre ?

« Il y avait dans les quartiers de Babylone un grand nombre de Juifs; c'est là qu'ils conservèrent longtemps leurs chefs de la captivité; et quoiqu'on les y eût fort affaiblis par de violentes saignées sous l'empire de Claude, ils ne laissaient pas d'être encore fort nombreux. Saint Pierre pouvait travailler à convertir les Juifs, et écrire de là aux fidèles dispersés dans le Pont et dans la Cappadoce; ou bien s'il porta l'Évangile à Alexandrie, il put aller aussi à Babylone qui était une ville fameuse de l'Égypte, laquelle eut dans la suite un évêque, et où les Juifs avaient une synagogue. Il ne faut donc point changer la date de cette lettre par une interprétation figurée où l'on prenne Babylone pour Rome. Mais cela n'empêche point que saint Pierre qui était chargé du soin de la circoncision ne soit allé à Rome pour travailler à la conversion des Juifs, qui y résidaient au delà du Tibre en assez

¹ *D. Jo. Georgii Rosenmulleri Scholia in Novum Testamentum*. T. V, édit. vi, p. 492. Rosenmüller est un rationaliste modéré.

² *Einleitung in das N. T. Theil II*, § 165.

³ Jacques Basnage (de Beauval) se réfugia en Hollande, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes; il exerça son ministère à Rotterdam.

grand nombre, puisque, dès le temps de Tibère, on en avait transporté quatre mille dans la Sardaigne.

« En effet, tous les anciens qui ont parlé de saint Pierre le font mourir à Rome, et comment résister à une si grande nuée de témoins? Il s'agit d'un fait, et on ne peut connaître la vérité de ce fait que par l'autorité et par le nombre de ceux qui en ont parlé. Si pour invalider le témoignage des Pères, il suffit de remarquer qu'ils se sont trompés dans leurs récits, ou dans quelque circonstance de l'événement dont il est question, il ne faudra plus les alléguer jamais, ni les croire sur aucune chose, car les mêmes fautes les rendront toujours également suspects et indignes d'être crus sur toute sorte de sujets.

« S'il n'y avait qu'un petit nombre d'anciens qui déposassent sur ce fait, leur autorité ne serait pas si grande; mais, malgré la variation de leurs récits, ils s'accordent tous sur le martyre de cet apôtre à Rome. Je ne sais même si on ne critique point trop sévèrement quelques-uns de ces Pères sur le voyage de saint Pierre; Denys de Corinthe, par exemple, en parle décisivement, mais on conteste son témoignage et, pour en faire voir la fausseté, on lui fait dire que saint Paul et saint Pierre *sont venus ensemble* dans son Eglise de Corinthe, et qu'ensuite ils sont allés à Rome où ils sont morts¹. Comme l'histoire des Actes est directement opposée à ce récit, on conclut que Denys de Corinthe n'était pas bien instruit de ce qu'il rapportait; mais Denys n'a point dit que saint Pierre et saint Paul soient venus *ensemble* dans son Eglise. Il n'y a rien de semblable dans le texte d'Eusèbe; M. de Valois a changé, sans nécessité, l'expression de Denys. Cet évêque assure seulement que son Eglise a été *semée* ou *plantée* par saint Paul et par saint Pierre, et la période qui précède, où le même terme se trouve, ne permet pas d'en douter. Ils peuvent avoir planté l'Evangile à Corinthe en divers temps. La question est de savoir : 1^o si saint Pierre a passé à Corinthe; 2^o s'il a enseigné avec saint Paul à Rome. Pearson décide la première, en soutenant que, selon saint Paul, l'Eglise de Corinthe avait été instruite par saint Pierre et par Apollos, puisque les Corinthiens se divisaient, et disaient que l'un était de Paul, l'autre de Céphas et l'autre d'Apollos. Cette solution n'est pas bonne, car saint Paul

¹ H. Hammond entend aussi ce passage de saint Denys d'une véritable prédication de Pierre à Corinthe : *Dissertationes quatuor*, etc. Oxford, 1651, in-4^o. p. 259. M. Renan et quelques protestants modernes n'en continuent pas moins à rejeter le témoignage de Denys de Corinthe.

« Denys de Corinthe cité par Eusèbe (*H. E.*, II, 25), dit M. Renan, veut que Pierre et Paul soient morts à Rome vers le même temps (*κατὰ τὸν αὐτὸν καιρὸν*); il est vrai que son témoignage est affaibli parce qu'il semble raconter sur l'apostolat de Pierre à Corinthe et sur les voyages de Pierre et de Paul opérés de conserve. On sent un parti pris systématique pour associer Pierre et Paul dans l'apostolat des Gentils. » *L'Antechrist*, p. 187, note 1. — Voir plus bas un passage identique de M. de Pressensé.

ne compte qu'Apollos et lui. *pour ministres que Dieu a donnés à l'Eglise de Corinthe*; cependant saint Pierre put y faire, depuis en passant, quelque voyage qui ne nous est pas connu et qui a donné lieu à Denys de dire, que son Eglise avait été instruite par cet Apôtre. Pearson lève la seconde difficulté en soutenant que Denys ne dit point que les deux Apôtres aient enseigné *ensemble à Rome*, mais qu'ils ont enseigné *hardiment* à Rome. Le terme grec reçoit quelquefois cette signification; mais on y a recours ici sans nécessité et l'on attribue par ce moyen à Denys une pensée qu'il ne peut avoir; car il ne s'agit ici ni du courage ni de la hardiesse des Apôtres dans la prédication de l'Evangile, mais de l'union des Eglises de Corinthe et de Rome qui devait être d'autant plus étroite qu'elles avaient été instruites par les mêmes maîtres; lesquels s'étaient trouvés *ensemble* à Rome. Mais ce que dit Denys s'accorde avec la tradition commune, puisque saint Paul et saint Pierre furent martyrisés ensemble à Rome. La grande difficulté du voyage de saint Pierre roule ordinairement sur la chronologie ¹. »

Il y a dans ce chapitre de l'*Histoire de l'Eglise* de Basnage des paroles graves, qui contiennent la condamnation de toute la polémique protestante sur la question qui nous occupe. Au commencement du XVIII^e siècle, quand elles furent écrites, on aurait pu les prendre pour une mauvaise prédiction, mais aujourd'hui n'en voyons-nous pas la réalisation, et les prévisions de l'auteur protestant du dernier siècle n'ont-elles même pas été dépassées? On ne s'arrête pas une fois qu'on a secoué le joug de l'autorité.

Le rationalisme creuse partout des abîmes, dans la science comme dans la religion et dans la politique. Il faut à la raison humaine l'appui des vrais principes pour demeurer forte, pour ne point trébucher à chaque pas; quand elle s'en débarrasse, elle apprend bientôt que la liberté absolue est un lourd fardeau à porter, et elle l'apprend à ses risques et périls. Mais ne devançons pas les temps.

Au XVIII^e siècle, on discuta encore beaucoup sans faire de progrès ni dans un sens ni dans un autre. Malgré le nouvel argument auquel donna naissance l'exploration des sources orientales, les exagérations de Michaélis ne modifièrent pas sensiblement l'opinion commune sur le fond du débat. Spittler (1752-1810), tout sceptique qu'il est, regarde la venue de saint

¹ J. Basnage : *Histoire de l'Eglise*. Rotterdam, 1699, in-^{fo}, liv. VII, chap. III pp. 347-348.

Pierre à Rome comme vraisemblable¹. D. Léonard Bertholdt va jusqu'à admettre la possibilité d'un double voyage de Pierre à Rome, l'un au commencement du règne de Claude, l'autre à la fin de celui de Néron. Après avoir rapporté les opinions des anciens, il conclut ainsi :

« Quelques inscriptions, qui se trouvent dans les anciens manuscrits et dans les versions, affirment que Marc composa son évangile dix ou douze ans après l'Ascension du Christ, et, en effet, la brièveté de cet écrit ferait soupçonner qu'il fut composé de bonne heure ; si Marc l'avait composé en 67, époque à laquelle Pierre se trouvait à Rome, il l'aurait fait plus étendu, puisque Pierre avait complété son évangile primitif. Dans cette hypothèse, on est forcé, il est vrai, d'admettre deux séjours de Pierre à Rome : le premier aurait eu lieu sous le règne de Claude ; quelques vieux récits en parlent, et l'existence précoce d'une communauté chrétienne à Rome fait supposer que quelque apôtre y fut vers cette époque². »

Nous n'aurions qu'à parcourir les autres écrivains du dernier siècle pour y retrouver les idées et le langage de Spitler et de Bertholdt. A mesure, en effet, que l'incrédulité allait croissant parmi les disciples de Luther et de Calvin, la question de la venue et de la mort de saint Pierre à Rome perdait beaucoup de son importance et de son intérêt ; elle retombait insensiblement dans la foule des problèmes historiques ordinaires ; et, quand elle se présentait dégagée de tout préjugé religieux, elle obtenait facilement une solution qui ne s'éloignait pas beaucoup de celle admise par les catholiques. Avant que la dispute se ranime, il fallait que les germes de rationalisme lèvent sous l'influence des luttes politiques et religieuses de ce siècle, que toute idée du divin et du surnaturel s'oblitérât dans les régions de la science et que de nouveaux principes soient introduits dans l'exégèse et dans l'histoire. Ce devait être là l'œuvre de notre temps.

Mais, à la fin du XVIII^e siècle, on raisonnait encore à peu près comme au commencement sur la question du voyage de Pierre à Rome ; on admettait les conclusions formulées par le jeune

¹ L. T. Spitler : *Sämmtliche Werke*, t. IX, p. 176.

² D. Leonhard Bertholdt : *Historisch kritische Einleitung in sämmtliche kanonische und apocryphische Schriften des Alten und Neuen Testament, dritter Theil*. Erlangen, 1813, p. 1282.

érudit J. P. Barattier (1721-1740)¹, dans la thèse qu'il publia un peu avant sa mort sur la succession des premiers évêques de Rome²; on pouvait même trouver encore, à cette époque, des historiens assez émus des attaques dirigées contre le fait dont nous parlons, pour s'écrier, comme l'avait fait, cent ans plus tôt, Guillaume Cave (1637-1713), dans un style qui ne manque pas d'éloquence :

« Que Pierre soit allé à Rome, qu'il en ait occupé quelque temps le siège, c'est ce que nous affirmons hardiment avec l'antiquité tout entière et nous citons des témoins au-dessus de tout soupçon, des témoins appartenant aux siècles les plus reculés : Ignace, évêque d'Antioche, disciple de saint Pierre et son successeur sur le siège de cette ville, qui en parle dans son Épître aux Romains. Nous citons Papias, évêque d'Hieraple, auditeur de saint Jean l'Évangéliste ou tout au moins du prêtre Jean... Qui donc, après avoir lu la liste de tous ces noms vénérables, et après avoir parcouru ces monuments de la plus haute antiquité, oserait encore révoquer en doute un fait si clairement et si constamment affirmé ? Certes, si une nuée aussi épaisse de témoins et si une opinion aussi unanime parmi les anciens, doivent être comptés pour rien, à cause des scrupules du premier venu, c'en sera fait désormais des événements des premiers siècles. A peine si on pourra savoir sur quelqu'un au delà du temps où il a vécu³ ! »

L'auteur de l'*Histoire littéraire* ajoutait ensuite, non sans tomber dans quelque inconséquence :

« Tout en reconnaissant, avec les anciens, que Pierre est venu à Rome et qu'il y a jeté les fondements d'une Eglise, nous refusons cependant d'accorder aux récents défenseurs de la Majesté Pontificale, qu'il en ait occupé vingt-cinq ans la chaire, et nous le refusons avec hardiesse. C'est l'histoire apostolique qui s'y oppose, ce sont les épîtres de Paul, c'est l'ensemble de la vie de Pierre, ce sont mille difficultés que suggère l'antiquité et qu'aucun sophisme ne peut résoudre, ce sont surtout les témoignages des anciens, en particulier d'Origène et de

¹ A dix ans, Barattier composait un dictionnaire hébreu. A treize ans, il était nommé membre de l'Académie de Berlin. Il mourut laissant plusieurs ouvrages.

² *Disquisitio chronologica de successione antiquissima Romanorum pontificum*, 1740.

³ G. Cave : *Scriptorum Ecclesiasticorum Historia litteraria*, Oxonii, 1740, t. I, p. 7.

Lactance¹ qui affirment que Pierre vint illustrer Rome par l'effusion de son sang, vers la fin de sa vie et sous l'empire de Néron. A ces témoignages on pourrait ajouter celui de Pierre d'Alexandrie, un des martyrs les plus célèbres de la persécution de Dioclétien, qui, dans son épître canonique dit : Pierre, le chef des Apôtres, après avoir été souvent arrêté, mis en prison, accablé d'outrages, fut enfin crucifié à Rome. Pourquoi insister encore ? Les témoignages de l'antiquité rendent ce fait si évident que les princes de la chronologie ecclésiastique, Valois, Henschenius, Papebrock, Baluze, Noris, Pagi, Toinard, se sont vus contraints par la force de la vérité d'abandonner en ceci l'opinion de leurs coreligionnaires. »

Ce n'est pas sans raison que nous accusons Cave d'inconséquence, car les paroles si justes qui précèdent l'atteignent lui-même, comme elles atteignent ceux qui contestent tout à fait la mort de saint Pierre à Rome. N'est-ce pas, en effet, ridicule et même coupable de préférer le témoignage de deux ou de trois écrivains à celui d'une multitude d'autres, surtout quand le témoignage de ces écrivains n'est ni clair, ni formel, et qu'il est susceptible de plusieurs interprétations ?

Origène, par exemple, ne dit point que Pierre soit venu seulement à Rome à la fin de sa vie, de même que jamais les catholiques n'ont prétendu qu'il y soit resté vingt-cinq ans, sans en sortir jamais. Au premier siècle, les choses ne se passaient pas et ne pouvaient point se passer comme aujourd'hui. C'est tout un événement lorsqu'un pape sort maintenant de Rome et surtout de ses Etats. Aux premiers temps, Pierre, qui était le pape de l'époque, donnait à ses collègues l'exemple de l'apostolat et parcourait le monde pour fonder des églises. Il est donc souverainement ridicule de prêter aux catholiques des idées qu'ils n'ont jamais défendues ; et nous comprenons alors pourquoi, en leur attribuant les opinions les plus étranges,

¹ *Origenes apud Eusebium*, lib. III, cap. 1, p. 79 : « Petrus per Pontum, Galatiam, Bithyniam, Cappadociam, atque Asiam Iudæis, qui in dispersione erant, prædicasse existimatur : qui ἐν Ῥώμῃ γενόμενος, Ῥομῆν veniens, ad extremum cruci suffluxus est, capite deorsum demisso. »

Lactantius, *Lib. de vera sapientia*, cap. xxi, p. 332, *edit. Paris., ann. 1748*. « Petrus et Paulus Romæ prædicaverunt. » Lucius Cæcilius, l'auteur du livre *De mortibus persecutorum*, c. II, p. 184 (t. II *opp. Lactantii*) : « Cumque Nero imperaret, inquit, Petrus Romam advenit, et editis quibusdam miraculis, quæ virtute ipsius Dei, data sibi ab eo potestate, faciebat, convertit multos ad justitiam, Deoque templum fidele, ac stabile collocavit. »

on peut dire avec J. Basnage (1653-1723) : « L'histoire du voyage de Pierre, telle qu'on la débite ordinairement, a l'air d'un conte fait à plaisir ; car on la voit se grossir et s'embellir presque tous les ans par quelques circonstances ¹. »

Si Basnage parle de *l'histoire de Pierre*, telle que les protestants la font débiter aux catholiques, ou telle qu'elle est racontée dans ces documents apocryphes que l'Eglise a toujours si soigneusement condamnés et où les protestants aiment à puiser si souvent leurs renseignements et leurs inspirations, à coup sûr, cette histoire a plus que l'air d'un conte fait à plaisir, et il ne serait pas difficile de faire de pareils contes sur les chefs du protestantisme. Mais qui donc pourrait échapper à ces audaces de la critique et de la malveillance ?

Est-ce bien dans les apocryphes qu'il faut voir l'histoire de Pierre, telle qu'on la débite ordinairement parmi les catholiques ? A quoi se résume cette histoire ? A peu près à trois points : 1° à la venue de Pierre à Rome ; 2° à sa mort sous Néron ; 3° à un séjour de vingt-cinq ans ou environ, entendu ainsi que nous l'avons dit plus haut. Qu'y a-t-il là-dedans qui ait l'air d'un conte fait à plaisir ? Ah ! mais, dit-on, vous ne parlez pas de Simon le Magicien, de la chaire de Saint-Pierre, de son autel, etc. La raison pour laquelle nous n'en parlons pas est bien simple, c'est que ce sont là des circonstances secondaires, sur lesquelles la tradition est, ou moins *explicite*, ou moins *authentique*, ou moins *ancienne*. Ces circonstances, nous ne les contestons pas, nous ne les méprisons pas ; nous les respectons, au contraire, nous les défendons même dans une certaine mesure, mais avec moins d'ardeur, parce que elles nous paraissent moins importantes et moins *certaines*. Tout est dans ce dernier mot : c'est une question de *certitude*.

Pour en revenir à Origène, à Lactance, ou plutôt à l'auteur du *De mortibus persecutorum*, ils n'affirment pas que Pierre soit venu *seulement* à Rome vers la fin de sa vie, ils ne l'affirment pas, et leur témoignage peut s'expliquer autrement ; on a donc tort de rejeter, *uniquement* sur leur autorité, la tradition des vingt-cinq ans d'épiscopat de Pierre qui est ancienne et presque unanime ². En cela les auteurs catholiques, qui ont

¹ J. Basnage : *Histoire de l'Eglise*, livre VII, chap. III, t. I, p. 347.

² Joseph-Juste Scaliger, parmi les modernes, a le premier soutenu l'opinion que nous combattons en ce moment.

prêté l'oreille aux déclamations protestantes, nous paraissent mériter autant et plus de blâme que G. Cave. Au dernier siècle, c'était l'époque des concessions, et les concessions ne gagnent jamais personne. Si *les Actes des Apôtres* fournissaient les éléments d'une chronologie certaine, il serait possible de combattre ou d'établir une autre opinion en s'appuyant sur elle. Mais il y a longtemps que les protestants ont reconnu qu'on ne pouvait fixer tout au plus que quatre faits : la mort d'Hérode Agrippa, la famine sous Claude, l'expulsion des Juifs par le même prince, l'entrée en charge de Festus. On a donc tort de chercher dans les *Actes* et dans toutes les combinaisons chronologiques autre chose que des à peu près ¹. Dans tout ce qui regarde l'antiquité, il n'y a qu'un seul principe qui puisse nous guider sûrement, et ce principe a été admirablement formulé par Grotius, dans les paroles que nous avons déjà citées : « Quand il s'agit d'un fait, dit ce grand homme, et qu'il n'existe pas d'histoires certaines et continues, ne faites pas attention, je vous prie, à celui-ci ou à celui-là : voyez ce que croient tous les chrétiens ². »

Voilà quelle était donc l'opinion communément reçue parmi les protestants à la fin du dernier siècle. D'après eux, Pierre était venu à Rome dans les derniers temps de Néron, après l'arrivée de Paul. Tous les écrivains de quelque valeur tenaient au moins ce fait pour vraisemblable : beaucoup le regardaient comme certain, mais les uns comme les autres avaient soin de nier la primauté de Pierre, et ils arrangeaient si bien les événements qu'ils le réduisaient à un rôle complètement effacé, dans la fondation de l'Église romaine comme dans la propagation de l'Évangile. C'est dans ce but que théologiens et historiens écrivirent, les uns des thèses, les autres des traités pour démontrer que saint Pierre n'avait jamais été véritablement évêque de Rome.

L'opinion de ces protestants était aussi une concession, une concession à la vérité et à l'erreur, une concession au catho-

¹ Guil. Ch. Reischl (*De auctoritate Ecclesiæ Romanæ primæva*) apprécie en peu de mots les travaux des chronologues chrétiens :

« Qui immenso labore his rebus sæculis præterlapsis operam navarunt Baronijs, Pagius, Henschenius, Baraterius, Pearsonius, Dodwellus, multique alii in nulla quæstione consentiunt (p. 5). »

² Voir plus haut, p. 32.

T. XV. 1874.

licisme et au protestantisme, mais, comme les concessions ne profitent jamais, celle-ci a eu le sort de toutes les autres, elle a préparé les voies au rationalisme. Déjà, vers la fin du XVIII^e siècle, il était visible partout, et toutes les histoires écrites en Allemagne en portent la trace; il était réservé à notre siècle d'en voir mûrir les tristes fruits.

III

Le XVIII^e siècle a été un siècle désastreux pour l'Europe. un siècle de décomposition intellectuelle, religieuse et sociale. qui a infiltré des principes subversifs de tout ordre au sein des masses et dont la société ne verra peut-être jamais se relever les innombrables ruines. Pendant que le *philosophisme* envahissait la France, la noblesse, le tiers état et jusqu'au clergé, préparant ainsi les voies à la Révolution, le *rationalisme* prenait possession de l'Allemagne, pour de là, comme d'un centre, rayonner plus tard sur toute l'Europe.

Rationalisme et Philosophisme ne sont que les deux faces d'une seule et même chose, le Naturalisme, et, quoique s'appliquant à des objets divers, ils mènent au même résultat, à la négation de tout ordre surnaturel, c'est-à-dire de toute religion positive.

La guerre qu'on fit en France au catholicisme et à l'Eglise, au nom de la philosophie et de toutes les théories humanitaires du socialisme, on la continua en Allemagne au nom de la science, surtout en se servant de l'exégèse.

Voilà plus d'un siècle que l'Allemagne est le terrain classique de l'exégèse, mais d'une exégèse hardie, d'une exégèse qui non-seulement ne se sert pas de la tradition, mais qui affecte de la mépriser, et qui a, par suite, complètement perdu le sens chrétien. Chez les historiens et les exégètes d'Allemagne, à partir du dernier siècle, jusqu'au réveil du catholicisme dans celui-ci, le sentiment chrétien fait complètement défaut. Pour eux, Jésus-Christ ne vaut guère plus que Mahomet, et, en tous cas, n'en diffère pas beaucoup; le christianisme ressemble à toutes les autres religions asiatiques auxquelles il a emprunté une partie de ses dogmes, et l'Eglise n'est qu'une institution purement humaine.

Les savants ne comprenant rien au passé, s'imaginent que jusqu'à eux il n'y a eu qu'ignorance, préjugés et passion; personne n'a saisi la véritable physionomie des choses, tout le monde a vécu dans les ténèbres et dans l'ignorance jusqu'à leur temps. Eux sont les premiers à faire la lumière; ils traitent le Christ d'égal à égal, et, s'ils rencontraient les reliques vénérables de Pierre et de Paul, il est douteux qu'ils eussent plus d'égards pour elles que pour les débris les plus vulgaires que nous a légués le passé. Le Christianisme, l'Eglise, Jésus-Christ, sont un objet d'étude, rien de plus. Livrés à de pareilles mains, que pouvaient devenir les Livres saints, et que sont-ils devenus, en réalité? — On les a traités avec moins de respect qu'une page d'Horace ou de Virgile. A force de recueillir des variantes, dans les travaux laborieux que l'Allemagne a produits en si grand nombre depuis le milieu du dernier siècle, on a perdu toute considération pour ces livres sacrés, dont la plus noble portion, la portion la plus intelligente, la plus civilisée, la plus généreuse de l'humanité a vécu pendant dix-huit siècles. Jusqu'à nous on les avait contemplés, on s'en était nourri; on les avait étudiés, aimés, parcourus, dévorés; leur vue seule avait suffi pour jeter, au milieu des souffrances de l'Europe chrétienne, un peu de baume consolateur; la critique et le rationalisme allemands les ont fait descendre de leur trône; ils les ont saisis d'une main brutale et, avec le scalpel de la science, ils les ont analysés, déchirés, disséqués avec une ardeur qu'on ne déploya jamais contre aucun autre livre. Encore si, dans ce travail et dans cet examen minutieux, on s'était laissé guider par les commentateurs anciens, par ces auteurs qui, plus rapprochés des temps apostoliques, ont dû mieux en conserver l'intelligence et le sens! Mais non; on a brisé et rompu avec la tradition; on a repoussé l'autorité de l'Eglise catholique, et telle est l'aversion qu'inspire cette autorité à la science allemande, qu'il suffit qu'une chose soit admise par celle-là pour que celle-ci la rejette. Ce que l'Eglise écarte, au contraire, la critique et le rationalisme vont le rechercher, le mettre en lumière, le prôner et le diviniser. C'est l'apothéose des reniés et des déclassés qui commence.

Ainsi, il y a toute une classe nombreuse de documents que l'Eglise a toujours condamnés, ou dont elle n'a permis l'usage

qu'avec infiniment de précaution. Elle les a proscrits, arrachés aux mains imprudentes de ses enfants, relégués au fond des bibliothèques où ils dorment, depuis de longs siècles, dans la poussière. Leur nom seul est un terme d'injure ; ce sont des livres *apocryphes*, c'est-à-dire, supposés, faux, mensongers, pleins de fables, inventés ou composés le plus souvent par des imaginations et des esprits détraqués ; et de là vient leur discrédit, quels que soient leurs noms propres, qu'ils s'appellent *Évangiles*, *Révélations*, *Voyages*, *Apocalypses*, *Constitutions*, etc., peu importe. Jamais ces livres n'ont fait autorité. Les conciles, les papes, les évêques les ont condamnés, et les anciens protestants eux-mêmes ont ratifié ces condamnations.

Parmi ces écrits apocryphes, produits par les premiers siècles chrétiens, ceux qui portent, mais à tort, le nom de saint Clément, sont les plus célèbres et les plus importants, soit par leur volume, soit par leur contenu, soit par la somme de renseignements utiles qu'ils peuvent fournir. Voici comment les jugeait Mosheim (1694-1755) ¹ :

« Les *Récognitions*, dont les Clémentines ne diffèrent pas beaucoup, ne sont qu'une fable gaie et spirituelle, composée probablement au III^e siècle par un Juif alexandrin imbu des théories de Platon ². »

Avant Mosheim, Hugues Grotius les avait appréciés dans le même sens, mais avec cette vigoureuse raison qu'on retrouve dans tout ce qu'il discute :

« Les *Récognitions* de Clément ne font autorité pour moi, dit-il, que tout autant qu'elles sont d'accord avec tous les autres documents. J'approuve complètement le jugement qu'en porte Baronius, lorsqu'il dit, d'après Épiphane, Rufin et autres, que beaucoup de choses ont été interpolées dans ces livres, notamment toutes les fables relatives aux disputes de Pierre avec Simon le Magicien à Césarée. De même, dans

¹ Jean Laurent de Mosheim naquit à Lubeck en 1694. Il professa vingt-quatre ans à l'Université d'Helmstaedt, et mourut chancelier de celle de Göttingen.

² *Recognitiones Clementis, a quibus clementina, quæ vocantur, non multum differunt. festiva et lepida fabula, sæculo, quod multa suadent, tertio composita à Judæo Alexandrino, Platonicis scitis imbuto, non difficile intelligitur.* » (L. Mosheim : *Institutiones historiæ christianæ*, sæc. I, pars II^a, cap. 1, p. 217.)

les *Constitutions* il y a beaucoup de vrai et d'authentique, mais il n'y en a pas moins d'inventé dans de mauvaises intentions ¹. »

Les Bollandistes ne s'expriment pas autrement : « Tout le volume des *Hecognitions*, disent-ils, est apocryphe; c'est une espèce de drame artistement composé ². » Mais Grotius a sur eux l'avantage de formuler le grand principe qui doit servir à la critique dans l'usage qu'elle peut faire des documents du même genre : *Eatenus apud me valent*, dit admirablement ce grand homme, *quatenus aliorum dictis congruunt*. C'est la vérité, la raison, le bon sens, qui dictent un pareil langage; jamais la vraie science n'a parlé autrement ³.

Or, qu'est-il arrivé? — Sous le souffle rationaliste qui a parcouru l'Europe et entraîné l'Allemagne, l'esprit humain, avide de nouveautés et ne trouvant plus grand'chose à glaner en marchant sur les traces de la grande tradition catholique, l'esprit humain, disons-nous, s'est mis en quête; il a fouillé les bibliothèques avec une ardeur fiévreuse et infatigable, il a découvert les apocryphes; l'Eglise les avait enterrés dans l'oubli, lui les a exhumés; l'Eglise les avait proscrits, il les a justifiés, il les a publiés, il les a patronnés, il en a fait l'apothéosis, et, depuis un demi-siècle, on trouve ces documents cités à l'égal de l'Evangile ou de n'importe quel autre auteur, d'Eusèbe ou de saint Augustin. Qui sait même, si, pour bien des rationalistes, tous ces apocryphes ne font pas plus autorité que l'Evangile?

On leur a demandé des détails sur les siècles qui ne sont plus, et parce que ces livres fourmillent de choses étranges, qui heurtent le sens et la raison, ils ont diminué, détruit, anéanti le respect pour l'autorité et le témoignage historique, qu'il soit emprunté à l'Evangile ou à la Tradition. Sous ce surnaturel qui déborde le plus souvent dans ces livres apocryphes, on a voulu voir des faits purement naturels, et, par habitude, on a appliqué le même procédé à tous les documents, quelle que fût leur provenance, quel qu'ait été leur crédit dans le passé. La raison individuelle s'est assise sur son tribunal; elle

¹ H. Grotius : *Opp.*, 1679, t. III, p. 488. *De Antechristo*.

² Bolland. *ad diem xxix Junii*, p. 398.

³ Beausobre, *Histoire de Manichée et du Manichéisme*, liv. I, chap. xii, p. 133, et G. Cave, etc., portent le même jugement sur ces livres.

a cité devant elle ces témoins ; elle les a écartés sans avoir égard à ce qu'ils sont, et elle a prononcé toute seule son jugement, sans tenir compte des décisions de l'antiquité. Aussi qu'est-il advenu ? — C'est qu'elle a créé la vérité en histoire et en exégèse, comme elle a prétendu créer en philosophie le *moi* et le *non-moi*. Toutes les erreurs se tiennent quand elles sont contemporaines.

Qu'est-ce, en effet, que le système mythique inauguré par Strauss, sinon l'hégélianisme transporté en histoire et en exégèse ? C'est ce système qui a donné naissance à toutes les hardiesses des exégètes contemporains d'Allemagne. On a voulu voir partout des mythes, dans les récits du Nouveau Testament comme dans les écrits des premiers siècles ; de là viennent les erreurs qui déparent les travaux des rationalistes allemands en particulier.

Autrefois, la Bible était pour les protestants un livre inspiré, tout comme pour les catholiques, et peut-être même plus que pour les catholiques, car ces derniers pourraient à la rigueur s'en passer, tandis qu'elle est absolument nécessaire aux protestants parce qu'elle est leur unique règle de foi ; mais aujourd'hui, la Bible a perdu son importance aux yeux de beaucoup de disciples de Luther et de Calvin. Du protestantisme on est passé au rationalisme, du rationalisme à l'incrédulité ; et, pour l'incrédule, la Bible ne vaut pas les centons d'Homère ou de Virgile. Beaucoup même donneraient toute la Bible pour retrouver une ode d'Horace, de Catulle ou d'Ovide. Que de mutilations n'a point subies, dès lors, ce volume vénérable et jadis si vénéré, et qu'il serait curieux le travail où l'on réunirait toutes les contradictions émises sur le même sujet, par exemple sur une seule lettre de saint Paul ! On a voulu juger le Nouveau Testament avec le Nouveau Testament lui-même, et de là sont sorties ces théories où l'esprit le plus fin a de la peine à se retrouver.

On comprend déjà que la controverse sur le voyage de saint Pierre à Rome a suivi trois directions diverses, durant cette dernière époque. Les protestants *orthodoxes* (on devine dans quel sens nous employons ce mot) les protestants *orthodoxes*, ou croyant encore à la divinité du Christianisme et de la Bible, ont marché sur les traces de leurs devanciers quand ils ont nié ou soutenu la venue de saint Pierre à Rome. On cons-

tate néanmoins, dans cette fraction du protestantisme, un certain retour vers l'antiquité, une tendance à se rapprocher de l'opinion catholique, au sujet du sens du mot Babylone. Alford observe que le sentiment qui veut voir Rome désignée par cette expression « a été très-général, non pas seulement parmi les catholiques romains, mais encore parmi d'autres commentateurs ¹. » Ph. Schaff ² avoue « que le témoignage unanime de la Tradition est que Pierre a souffert le martyre à Rome sous Néron, » et ailleurs il n'hésite pas à déclarer que de « nombreuses difficultés l'obligent à revenir à l'interprétation la plus ancienne et la seule admise dans l'antiquité, qui voit dans Babylone une figure de Rome ³. »

Palmer reconnaît également que « la tradition universelle de l'Église attribue la fondation ou le gouvernement de l'Église romaine à Pierre et à Paul, qui étaient les plus grands parmi les apôtres ⁴. » On pourrait citer encore dans le même sens un opuscule plus récent, s'il n'appartenait à cette catégorie mitoyenne et nombreuse de protestants qui flottent entre le protestantisme *orthodoxe* et le pur rationalisme ⁵.

C'est en Angleterre, en Amérique, en France qu'on rencontre surtout ce que nous appelons les protestants *orthodoxes*, quoique le rationalisme ait déjà fait beaucoup de progrès dans ce dernier pays. Sans adopter toutes les rêveries absurdes qui peuvent éclore dans des cerveaux germaniques et que l'esprit français, judicieux même dans ses écarts, n'accepte qu'après leur avoir fait subir de profondes modifications; sans adopter, disons-nous, les rêveries des Allemands, beaucoup de protestants français sont entrés néanmoins dans la voie qui mène au rationalisme. Nous dirons plus loin dans quels livres

¹ Alford : *proleg.*, cap. III, § 4, n° 22, cité par P. Murray ; *Tractatus de Ecclesia Christi*, t. III, p. 546.

² Né à Coire (Suisse), professeur d'histoire et d'exégèse au séminaire de Mercesburg, en Amérique, auteur de travaux estimés en Allemagne et aux États-Unis.

« On y trouve beaucoup d'érudition, un talent remarquable d'exposition, mais peut-être trop de prudence théologique et une sorte d'effroi de conclure nettement dans les questions délicates. » (L. de Pressensé : *Histoire des trois premiers siècles*, t. I, p. 479-480, éd. 1858.)

³ Cité par Patrick Kenrick : *The primacy of the apostolic See vindicated*. Baltimore, 1855, ch. XII. *Peter Bishop of Rome*, p. 79.

⁴ *Treatise on the church*, vol. II, ch. III, p. 472.

⁵ The Rev. Ch. H. Hoole, M. A., Senior Student of Christ church, Oxford : *Saint Peter's visit to Rome*. Oxford, 1873. Cf. *The church times*, 29 août 1873.

on trouve des traces des théories rationalistes d'Allemagne pour la question qui nous occupe.

Reste donc la troisième fraction de la secte protestante à étudier, la fraction purement rationaliste ; elle présente un vif intérêt, et, parmi les phases que subissent successivement les idées et les tendances de l'esprit humain, nous croyons qu'il en est peu d'aussi curieuses à observer, d'aussi utiles à approfondir que le rationalisme moderne. Nous avons déjà signalé son point de départ dans le principe même fondamental de la Réforme, et, de loin en loin, nous avons indiqué les progrès qu'il faisait dans les intelligences et dans la société. On a vu qu'au dernier siècle il s'était publiquement affiché comme doctrine, sous diverses formes, en France et en Allemagne. Il devait en effet présenter, et il présente encore, des aspects différents, suivant les pays et suivant les auteurs. Cependant, on pourrait très-bien caractériser sa tendance générale, le tour sceptique de ses idées, le ton de persiflage qui lui est habituel, la mordante ironie où il se complait, dans une citation de Gibbon (1737-1794). Gibbon fut, dans le cours de sa vie, attaché à plus d'un système religieux ou philosophique ; mais quand il écrivait son immortel pamphlet, appelé bien à tort *Histoire de la décadence*, il n'était plus déjà qu'un rationaliste tel qu'il y en avait beaucoup à la fin du dernier siècle. Voici comment il s'exprime : « Si nous adoptions les traditions d'une antiquité trop crédule, nous pourrions rapporter les longs voyages, les faits merveilleux et les différents genres de mort des douze apôtres ; mais des recherches plus exactes nous portent à douter qu'il ait jamais été possible à aucun de ceux qui avaient vu les miracles de Jésus-Christ d'aller hors de la Palestine sceller de leur sang la vérité de leur témoignage ¹. » Le traducteur de Gibbon, qui représentait en France, lorsqu'il traduisait cet ouvrage, et qui représente encore aujourd'hui le protestantisme *orthodoxe*, désapprouve ce jugement si leste et si peu motivé. Gibbon donne cependant assez bien la note véritable du rationalisme à la fin du dernier siècle. La masse se bornait à chicaner le christianisme sur une partie de ses dogmes et sur quelques-uns de ses miracles. Quelques auteurs seulement allaient plus loin : ils n'admettaient pas les miracles de

¹ F. Guizot : *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* traduite de l'anglais d'Edouard Gibbon. Paris, 1819, t. III, p. 169.

Jésus-Christ; ils ravissaient à l'Homme-Dieu son auréole, le rabaissaient au niveau de l'humanité; mais la foule conservait encore pour le christianisme quelques restes du respect et de l'admiration traditionnels, au moins dans les livres.

C'est dans ce siècle que le rationalisme a secoué tout frein et porté sur les origines du christianisme ses regards inquisiteurs, sans diriger, avant tout, sur cette époque reculée, ces feux convergents qui l'éclairent et permettent d'y voir juste. Pour lui, le Christianisme, Jésus, les Apôtres n'ont été qu'un mythe comme celui de Prométhée. Le mythe, il a fallu l'expliquer, et chacun a voulu donner une explication meilleure que son rival, quand il n'a pas même prétendu donner la seule explication acceptable.

Avant de poursuivre ses études sur les origines chrétiennes, le rationalisme a dû commencer par discuter les sources: d'abord leur authenticité, ensuite leur portée dogmatique, historique, morale, en un mot leur vraie signification. Le protestantisme orthodoxe ou conservateur s'était posé aussi ces questions, mais il les avait résolues en s'aidant, non sans quelque inconséquence, de l'autorité de l'Eglise, et il s'était arrêté dans la voie de la destruction. Il avait vécu d'un reste de catholicisme. Le rationalisme, au contraire, est allé jusqu'au bout, avec une hardiesse que rien n'a étonné, et, aujourd'hui, après quarante ans de discussion, c'est à peine s'il est dans tout le Nouveau Testament un livre, une page et même un verset qui n'ait trouvé un contradicteur. Il n'est pas une seule lettre de saint Paul qui soit considérée par tous les rationalistes comme authentique. On comprend le changement profond qui a dû s'opérer, par suite, dans la polémique.

Après la question d'authenticité, est venue la question du sens des écrits dits apostoliques. Il y a là des choses difficiles à comprendre, et c'est pourquoi l'Eglise a établi cette règle si sage d'interpréter les Ecritures suivant la tradition universellement reçue¹. En secouant ce frein, le rationalisme s'est condamné volontairement à rouler le rocher de Sisyphe, et il est tombé de contradiction en contradiction, sans qu'il y ait lieu d'espérer de le voir s'arrêter jamais.

Portant des idées purement humaines dans l'examen de la

¹ Concile de Trente, sess. IV, et bulle de Pie IV.

révélation, il a remarqué des nuances entre les écrits attribués aux apôtres, ces nuances il les a grossies, il est même allé jusqu'à supposer que les disciples de Jésus avaient été profondément divisés entre eux, soit au point de vue des doctrines, soit au point de vue de la discipline; et un seul verset, celui de l'Épître aux Galates où il est parlé d'une contestation qui eut lieu à Antioche entre Paul et Céphas, un seul verset a servi de germe aux théories les plus compliquées et les plus étranges.

Les protestants ont, tous, pris ce *Céphas* pour Pierre, quoique des auteurs aient soutenu que c'était un des soixante et douze disciples¹. Eussent-ils agi ainsi, si les besoins de leur thèse avaient exigé la distinction de Pierre et de Céphas? Cela est plus que douteux.

Il a été donc bientôt reçu, comme un axiome, que Paul s'était complètement séparé de tous les autres apôtres; mais, comme on ne trouve point cette opposition dans les lettres qu'on leur attribue à tous, comme l'Église n'a conservé aucun souvenir

¹ La question de savoir si le Céphas de l'Épître aux Galates est le même que Pierre, a été agitée souvent depuis Clément d'Alexandrie, au II^e siècle; saint Jérôme et saint Augustin s'en préoccupèrent vivement au IV^e, mais ne la résolurent pas. Au dernier siècle, le célèbre père Hardouin (1646-1729) écrivit une dissertation pour prouver que Céphas n'est pas le même que Pierre (1709, réimprimée en 1741). L'abbé Jacques (?) Boileau le réfuta en 1713, ainsi que dom Calmet (*Commentaire*, VII, 343-351, 1726; — *Bible de Vence*, XXII, 435-458; — *Dictionnaire de la Bible*, 1728). En Italie, plusieurs hommes d'un grand mérite, comme Zaccaria : *Dissertationi varie italiane*, t. I, p. 195; Mamachi, etc., examinèrent encore la question, vers la même époque, et la tranchèrent dans le même sens que Calmet (Voir Moroni : *Dizionario storico*, t. LIII, p. 14-15). De nos jours, le sentiment du P. Hardouin a trouvé un habile défenseur dans M. l'abbé James. Néanmoins l'opinion qui confond Pierre et Céphas semble la seule admise, et Mamachi nous paraît donner la véritable règle qu'il faut suivre pour vider le débat, quand il dit :

« Patres vero fere omnes eundem fuisse Petrum atque Cepham a Paulo reprehensum putasse tam certum est, ut in controversiam revocari vix, nisi ab Harduino, Harduinique similibus, posse videatur. . . . Indignum porro gravitate theologi est pseudo-Dorotheum, et auctorem Chronici paschalis aliosque nonnullos ignotos rerumque imperitos homines, Augustino, Hieronimo, Chrysostomo, Theodorito, Cypriano, Tertulliano, Irenæo, Gregorio Pontifici, uno verbo, omnibus fere sacrorum biblicorum antiquis novisque interpretibus præferre velle. » Mamachi : *Num Cephas, cujus est in Epistola ad Galatas a Paulo facta mentio, idem ac Petrus fuerit*. T. V. Orig. Christ. Cf. *Thesaurus Historiæ Ecclesiasticæ sive clarissimorum virorum dissertationes selectæ quas ad methodum instit. H. E. D. Pauli del Signore collegerunt et digesserunt duo canonici reg. lat. S. Petri ad vincula*. T. V, 1840, dissert. XXXIV, pp. 400 et 415.

de ces divisions, on s'est demandé alors si les écrits apostoliques étaient véritablement authentiques ¹.

Était-ce Pierre qui avait emprunté à Paul? Était-ce Paul qui avait emprunté à Pierre? Qui a écrit le premier? Est-ce saint Luc, saint Marc ou saint Mathieu?

Il a fallu, bon gré, mal gré, que Pierre et Paul se combattissent, et, comme les écrits du Nouveau Testament ne supposent qu'une entente parfaite, on a inventé les théories les plus étranges. Déjà Berthold, parlant du livre des *Actes*, disait : « On n'a jamais pu bien déterminer le but des *Actes des Apôtres* : Luc a-t-il voulu faire une histoire de l'Eglise chrétienne? — Mais alors pourquoi se borner à Pierre et à Paul? Heinrich les considère comme une continuation de l'Evangile de saint Luc. Celui-ci présente l'origine du christianisme, et ceux-là en décrivent les progrès; mais, alors encore, comment concevoir que Luc n'ait rien su des autres apôtres? Paulus pense que, dans cet écrit, Luc a voulu combattre, l'histoire en main, les tendances particularistes des judéo-chrétiens, en faisant l'apologie de l'apôtre Paul par le récit des efforts qu'il tente pour attirer les païens au christianisme. Mais il semble, au contraire, que Luc n'a aucun but général dans cet ouvrage ². »

Ce qui était une difficulté pour le rationalisme, au commencement de ce siècle, a cessé de l'être peu d'années plus tard. L'école de Tübingue s'est chargée d'en trouver la solution.

« L'école de Tübingue, dit M. de Pressensé, s'est prononcée très-catégoriquement contre l'authenticité du livre des *Actes*. Elle y voit un écrit du deuxième siècle destiné à faciliter le rapprochement entre les Chrétiens judaïsants et les Chrétiens disciples de Paul. Ce n'est pas une histoire, c'est un compromis tenté au moyen de l'histoire. L'auteur aurait cherché à opérer une sorte de réconciliation rétrospective entre Pierre et Paul; il n'a fait qu'obéir à l'inspiration de l'Eglise de son temps qui éprouvait le besoin d'effacer le souvenir de débats irritants. Pour atteindre son but, il n'aurait rien trouvé de mieux que de mettre dans la bouche de Pierre les doctrines de Paul et d'effacer tout ce qui était fortement accentué dans les

¹ C'est la principale raison sur laquelle on s'appuie pour nier l'authenticité des lettres de saint Pierre. Voir Lechler : *Das apostolische und nachapostolische Zeitalter*.

² L. Berthold : *Historisch kritische Einleitung in sämtliche kanonische und apocryphische Schriften des Alten und Neuen Testaments*, p. 1333-1334.

discours de ce dernier. Schwegler et Baur prétendent que le Paul des *Actes* n'est pas celui des *Épîtres*, bien plus énergique selon eux dans sa controverse. M. Reuss, qui ne dément jamais sa sagacité critique, place le livre des *Actes*, ainsi que de Wette, à sa date traditionnelle, mais il nous semble faire une concession trop large à l'école de Tübingue en admettant que l'histoire du premier siècle a été plus ou moins remaniée dans les *Actes*, dans les intérêts d'une conciliation opérée après coup entre les partis.

« Le point de départ de l'appréciation de Baur et Schwegler est l'idée qu'il y a eu une division profonde entre les apôtres et que cette division s'est perpétuée jusqu'à leur mort ¹.

« L'apôtre Pierre, telle est l'argumentation de cette école, ne pouvait admettre Corneille au Christianisme, parce que Pierre, comme les autres apôtres, par opposition à Paul, était un sévère judéo-chrétien, et qu'il fallait qu'il exigeât la circoncision et l'observation de la loi mosaïque. Donc le récit des *Actes* est inventé ². »

Ferdinand Chrétien Baur (1792-1860) développa le premier cette théorie, vers 1835, dans un de ces programmes d'études si connus en Allemagne, et la posa comme une thèse vers 1841 ³. A partir de cette époque, ses disciples, ses rivaux, et même bon nombre de ses adversaires ont partagé plus ou moins cette opinion.

On a divisé le livre des *Actes* en deux parties : la première, *Paulinique* (chap. 1 à XII), fait parler Pierre comme Paul, la seconde, *Pétrinique* (XII-XXVIII), fait parler Paul comme Pierre. C'est un récit partial et peu historique, où l'auteur tait à dessein des choses qu'il aurait dû raconter. La première partie est rejetée par l'école de Baur. *Si tous les signes ne trompent pas*, dit Schwegler (1819-1857), *la première partie des Actes n'est qu'une pure fiction* ⁴. Il faut bien dire aussi que cette première partie des *Actes* est la plus embarrassante : La descente du Saint-Esprit, le don des langues, la conversion de saint Paul, etc., tout cela ne laisse pas que d'être gênant, même pour des hommes consommés dans l'art d'interpréter les

¹ L. de Pressensé : *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, t. I, p. 483-484.

² Wetzler et Wette : *Dictionnaire encyclopédique de la théologie chrétienne*, t. XVIII, p. 279, Paris, 1863.

³ F. Baur : *über den Zweck der Apostelgeschichte*, 1841.

⁴ Schwegler : *Nachapostolische Zeitalter*, t. I, p. 90. Cf. Gfrörer : *Die Heilige Sage*, 1838.

mythes! Bref, quelques auteurs ont vu dans les *Actes* une tentative de rapprochement et de conciliation, d'autres les ont considérés comme le traité de paix.

Dans cette école, dont quelques représentants vivent encore, que pense-t-on de Pierre, de Paul, et de leur rencontre à Rome?

Avant de le dire, il faut examiner un autre point, à savoir l'explication que le rationalisme a donnée de l'histoire de Simon le Magicien.

Tout le monde connaît là-dessus le récit des anciens, récit contre lequel on ne trouverait pas un témoignage contraire, jusqu'à la Réforme, ce qui faisait dire à Grotius : *C'est une histoire appuyée sur trop de témoignages pour qu'on puisse la révoquer en doute*¹. Le docte hollandais, quand il écrivait ces mots, avait en vue un certain Fronton qui traitait de fable le récit des *Actes* et de l'antiquité chrétienne. Qu'aurait-il dit, s'il avait entendu les inventions du rationalisme moderne?

Il est vrai que le protestantisme a eu toujours une certaine répugnance à admettre la lutte de Pierre avec Simon, dont les auteurs catholiques ont toujours aussi défendu le fond et non les circonstances. Ainsi Lighfoot², G. Horn³, F. Spanheim, J. Basnage, etc., l'ont rejetée comme une fable ou comme trop fabuleuse. Saint Justin parle d'une statue érigée en l'honneur de Simon; on l'a accusé de n'avoir pas su lire exactement le nom, parce qu'au xvr^e siècle on a découvert une statue érigée autrefois à un dieu sabin du nom de Sémon⁴; Suétone rapporte cependant un fait qui a bien quelque rapport avec les prestiges qu'on attribue au magicien. Aussi les protestants et les rationalistes ont-ils quelques égards pour lui : Suétone est une autorité pour eux; mais saint Justin, mais Papias et les auteurs chrétiens, quel cas peut-on en faire?

¹ H. Grotius, *Opera*, t. III, p. 489 : *Simonis vero artes diabolicas Romæ à Petro vi Divina superatas plures habemus testes quam ut negari id debeat*. Cf. Mosheim, *Histor. eccl.*, p. 391.

² J. Lighfoot : *Opera*, t. II, p. 721.

« Si fabulæ credes, Vereor ne talis hallucinatio sit de cathedra Petri erecta Romæ qualis de statua Simonis erecta Romæ. »

³ G. Hornius : *Historia ecclesiastica et politica*. Lugduni Batavorum, 1665, in-12. *Fabulosa videtur*, dit-il de l'histoire de Simon.

⁴ On découvrit en 1574 une statue avec cette inscription : *Semoni sango deo fadio sacrum*.

Le rationalisme moderne s'est donc débarrassé de Simon le Magicien. Il en a nié la réalité historique, et n'y a vu qu'un mythe, dont il a cherché et fourni une curieuse explication. « Depuis les études de Baur, il a été généralement reconnu que la gnose antijudaïque est quelquefois exposée et combattue sous le nom de Simon, en particulier celle de Marcion..... Un point plus discuté est de savoir si, comme Baur et après lui Schliemann, Schweigler, Ritschl et Uhlhorn le pensent, l'auteur des *Homélies clémentines* a voulu peindre, oui ou non, l'apôtre Paul sous les traits de Simon le Magicien. Niedner (1797-1865) opine pour la négative¹. Toutefois, après un examen sérieux et impartial de l'homélie XVII^e, nous sommes obligés de reconnaître qu'elle contient évidemment une allusion à la conversion de Paul et à cette rencontre qui eut lieu à Antioche entre lui et Pierre, suivant l'épître aux Galates². »

C'est un adversaire de Baur et de son école qui parle ainsi, et cependant il partage, comme on le voit, plusieurs de ses

¹ *Kirchengeschichte*, p. 242.

² Lechler : *Das apostolische und das nachapostolische Zeitalter*, p. 457. — Nous voudrions pouvoir placer sous les yeux du lecteur l'homélie XVII^e tout entière, et il verrait qu'il n'est pas difficile de l'expliquer sans voir Paul derrière Simon le Magicien. Voici le passage le plus saillant : « *Itaque, dit Pierre à Simon, itaque si tibi etiam Jesus nosler in viso conspectus apparuit ac locutus est tanquam adversario iratus, ideo per visa et insomnia vel quocumque per extrinsecas revelationes disseruit. An vero potest aliquis per visionem institui ad doctrinam? Quodsi dicas posse, quare per annum integrum cum vigilantibus permanens, collocutus est Dominus? Et quo pacto tibi hoc ipsum credamus quod tibi apparuerit? Et quo modo tibi apparuerit, cum contraria illius doctrinæ sentias? Sin vero, ab illo per unam horam visitatus ac edoctus, factus es apostolus, voces illius prædica, illius scita interpretare, illius apostolos ama, mihi, qui cum eo versatus sum, ne bellum indices, etc.* »

Dans toute l'homélie. il n'y a rien de plus fort ; c'est incontestablement le passage où l'on pourrait voir le plus d'allusions à Paul. Mais est-ce que tout cela ne trouve point son application dans l'histoire de Simon le Magicien, mieux que dans celle de l'apôtre ? Car enfin, les rationalistes le reconnaissent, les écrits du Nouveau Testament ne nous parlent pas d'une opposition entre Pierre et Paul telle que nous la voyons ici entre Pierre et Simon. Au contraire, on est obligé de dire que Pierre a copié Paul ou Paul Pierre. M. de Pressensé proclame qu'on n'a pas eu besoin de réconcilier deux apôtres qui s'étaient toujours bien entendus. Pourquoi donc s'acharner à nier l'existence historique de ce Simon, qui nous est peint partout sous les mêmes couleurs, dans les écrits apocryphes comme dans les écrits authentiques ? Les *Actes* ne nous le présentent-ils pas déjà comme un adversaire des apôtres, qui veut jouer, lui aussi, à l'apôtre ? Au lieu donc de voir ici une allusion à Paul, nous n'y voyons qu'une confirmation du récit des *Actes*, par saint Luc ; il n'y a pas autre chose.

idées. Il confond Simon avec Paul ; mais sur quoi s'appuie-t-il pour avancer une telle énormité ? — Sur ce livre même que Mosheim traite de *fable joyeuse*, sur ce livre qui faisait dire à Grotius : *Eatenus apud me valent quatenus cum aliis congruunt*. N'est-ce pas étrange de voir le rationalisme rejeter tous les témoignages universellement reçus depuis dix-huit siècles, pour exhumer des autorités unanimement reniées, afin d'étayer ses théories ? Et cependant, c'est là ce que font tous les rationalistes contemporains.

« Une source importante, propre à nous faire connaître plus en détail les rapports qui existent entre Simon et Paul, se présente à nous, dit Baur, dans les écrits attribués à Clément, c'est-à-dire, dans les Homélies et les Récognitions. Ces ouvrages nous font connaître les tendances doctrinales d'un parti, qui, au milieu du deuxième siècle et même plus tard, formait le contraste le plus tranché avec le christianisme de saint Paul. Quoique l'apôtre Paul ne soit pas nommé *expressément*, l'allusion qui lui est faite est si reconnaissable, que le silence gardé à dessein sur son nom ne fait que trahir davantage la tendance polémique de ces écrits ¹. »

Voilà donc sur quelle autorité on s'appuie pour avancer une chose aussi monstrueuse que celle qu'on vient de lire ! On fait appel à un livre apocryphe, à un livre qui se tait, à un livre qui dit même le contraire ! Et les rêveries qu'on bâtit là-dessus passeront pour de l'histoire, tandis que les témoignages constants de dix-huit siècles seront traités de fables et de sornettes ! Voilà le rationalisme. Il fait arme de tout, même du silence.

Tout n'est pas fini ; reste encore à expliquer l'identification du magicien avec l'apôtre :

« La supposition qui paraît la plus simple, continue le même auteur, c'est qu'on ait passé au compte de l'apôtre ce qui est raconté (Act. viii, 9) au sujet de Simon le Magicien, avec lequel Pierre et Jean eurent une altercation. C'est là une preuve assez éloquente

¹ F. Baur : *Das Christenthum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderts*, 2^e édit. 1860, p. 85-86. M. de Pressensé dit aussi : « Dans les Clémentines et les Récognitions, Simon représente l'hérésie en général, et tout d'abord saint Paul, qui, pour les Ébionites, était l'hérétique par excellence. » *Histoire des trois premiers siècles*, t. I, p. 393, note 3.

de la haine amère dont étaient pénétrés pour l'apôtre Paul les judéo-chrétiens dont les Homélies clémentines sont un produit. Nous ne savons pas, il est vrai, à quelle époque remonte *cette haine*, ni jusqu'à quel point elle était répandue parmi les judéo-chrétiens ; mais, vu le caractère *historique* ¹ des Actes des Apôtres et leur composition à peu près aussi ancienne que les apôtres eux-mêmes, on peut se demander, si, au lieu d'admettre une telle explication, il ne vaudrait pas mieux admettre le contraire, c'est-à-dire, soutenir que ce n'est point le magicien des Actes qui est l'original de l'apôtre identifié avec lui, mais que c'est l'apôtre lui-même qui a été l'occasion et la source de toute la légende. En effet, par une étude plus exacte de ce méprisabie magicien avant son existence historique, on arrive à reconnaître en lui une caricature de l'apôtre ; et, la légende ainsi comprise permet de juger, tout de suite, de la grandeur et des motifs de la haine que les judéo-chrétiens eurent, dès le principe, pour Paul. Tous les traits caractéristiques de la légende du magicien, dans l'histoire des Apôtres, conviennent si bien à la date correspondante de la vie de Paul que, non-seulement, nous reconnaissons en celle-ci le fondement d'où est sortie la légende, mais que nous apprécions encore par elle jusqu'à quelle antiquité remonte cette haine et comment on fit usage de tout ce qui pouvait contribuer à l'aiguiser ². D'après le récit des *Actes des Apôtres*, il est impossible de s'expliquer comment l'imposition des mains par les apôtres fit sur le magicien l'impression qui occasionna ce qu'on raconte de lui. Ainsi donc l'histoire de l'apôtre nous fournit la clef pour éclaircir toute cette fiction ³.

Conséquence à tirer : Les luttes de Pierre avec Simon le Magicien à Césarée et à Rome, ne sont que l'histoire de Paul indignement défigurée. Et, bien entendu, les catholiques ont ce péché sur la conscience !

Il est un point que Baur ne fait pas suffisamment ressortir : c'est le rapport qu'il y a entre la légende de Simon le Magicien, interprétée comme il le fait, et la vie de saint Pierre. Il rejette la venue de cet apôtre à Rome comme un fait dénué de toute certitude et de toute probabilité historique, et il explique l'origine de la Papauté par la grandeur politique de Rome.

« La haute prééminence qu'Irénée et Tertullien accordent à l'Église

¹ On sait ce que pensent les disciples de Baur du caractère historique des Actes. On l'a vu plus haut.

² Baur : *Ibid.*, p. 88-89.

³ *Ibid.*, p. 91.

romaine, comme ayant été fondée par les deux plus glorieux apôtres, passe déjà, dans saint Cyprien, à l'Evêque de Rome. L'Eglise romaine est considérée comme la *Cathedra Petri*, comme l'*Ecclesia principalis unde unitas sacerdotalis exorta est*.

« Ce centre de l'unité devait se montrer aussi dans celui qui, successeur de Pierre dans l'Eglise de Rome, était assis sur sa *Cathedra* ; et, en effet, les évêques de Rome en eurent, de bonne heure, conscience. Voilà des prémisses, dont la conséquence sera la papauté : saint Pierre fut le premier évêque de Rome, les évêques de Rome doivent être ses successeurs et posséder son primat. Mais on a fait Pierre évêque de Rome, parce qu'il fut une fois à Rome, ou *parce qu'il dut y aller* ; car, après l'exemple de l'apôtre Paul, on ne peut pas concevoir que Pierre, étant le premier des apôtres, ne soit point allé dans la capitale du monde. L'importance politique de la ville de Rome a fourni naissance à la légende de Pierre ; et, comme la papauté s'appuie sur cette légende, il faut chercher là aussi l'origine de la papauté, c'est-à-dire, croire que l'importance de Rome comme capitale du monde passa tout entière dans l'évêque de la chrétienté romaine. A la vérité, on pourrait alléguer encore que, parmi les apôtres, il y avait un chef, mais cette raison n'est point la principale, parce que personne n'interprétait les paroles du Christ dans ce sens. C'est à Rome seulement que les évêques, qui se croyaient les successeurs de Pierre dans sa puissance, pouvaient l'exercer réellement sur toute l'Eglise ¹. »

Cette explication du chef d'école n'est pas très-satisfaisante, même au point de vue rationaliste ; il y a là beaucoup d'obscurité. Mais ce que Baur laisse dans l'ombre, un autre rationaliste l'en tirera et nous montrera comment, admise l'identification de Simon avec Paul, le voyage et la mort de saint Pierre à Rome s'évanouissent dans le vide des créations mythiques. Laissons parler Zeller :

« La rencontre de Pierre avec Simon repose sur la communication de l'Esprit et sur ce qui est dit au verset 18^e (du chapitre VIII des *Actes*), qu'elle avait lieu par l'imposition des mains des Apôtres. Or, ce fait perd ses particularités, car le privilège dont il s'agit appartenait à tous les apôtres. Ce n'est pas, dès lors, seulement l'occasion extérieure, mais tout le sens de cette rencontre qui disparaît. Si, en effet, le privilège dont il est ici parlé, n'a jamais existé, on ne peut pas prétendre qu'un autre événement réel gise au

¹ F. Baur : *Das Christenthum und die Christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte*, p. 286-287.

T. xv. 1874.

fond du récit que nous avons sous les yeux. En outre, on peut objecter diverses choses contre l'existence historique de Simon le Magicien. On peut dire, en particulier, qu'il joue le premier rôle dans l'histoire des Hérésies. Or, les premiers renseignements qu'on a sur lui semblent si apocryphes qu'ils le font entrevoir comme un être tout à fait mythique¹. Suivant Justin², il était originaire du bourg de Gitton dans la Samarie, et il vint sous Claude à Rome, où il sut, par ses artifices magiques, se mettre tellement en honneur que le sénat lui décerna les honneurs divins³.

« Qu'est-ce qui nous oblige, d'ailleurs, à reconnaître que Simon le Magicien a existé comme un personnage historique? Ce n'est pas évidemment le récit des *Actes*; car, si l'auteur, dans les particularités qu'il raconte sur le magicien, a suivi une fable sans certitude historique, nous n'avons aucun fondement pour croire qu'on connaissait sur lui quelque chose de certain. A ceux qui veulent chercher ce qu'il y a de vraisemblable dans tout ce récit, il reste à considérer l'histoire de Simon, en général, et à voir si un personnage historique se présente comme le fait primitif, ou bien s'il faut éclaircir le récit des *Actes* par des raisons purement mythiques.

« Dans le dernier cas, le mythe aurait dû sa naissance, moins à certains individus qu'à diverses circonstances historiques, aux opinions générales et aux partis. Or, tout les renseignements sur Simon, à partir de Justin, s'accordent à dire qu'il a existé une secte de simoniens, que cette secte fut fondée par un mage samaritain du nom de Simon; et que ce Simon fut honoré par ses partisans comme la souveraine puissance divine, tandis que, à côté de lui, la courtisane Hélène était élevée comme la première pensée du Dieu suprême. C'est là qu'il faut voir le noyau du mythe de Simon le Magicien, tel qu'il existait au temps de Justin⁴.

« On pourrait considérer, tout d'abord, ce mythe comme une preuve des rapports noués par les chrétiens de la Palestine avec les partisans du paganisme samaritain, qui cherchaient à donner une signification philosophique aux divinités populaires de leur contrée. On oppose, en effet, au père des fausses religions le chef des apôtres, c'est-à-dire Pierre, qui portait déjà la couronne de l'apostolat, parce que le nom permet d'établir un contraste parfait entre le magicien Simon, d'une part, et l'apôtre Simon-Pierre de l'autre. C'est ainsi que la doctrine

¹ *Apol.*, I, 26-56.

² Zeller parle ici évidemment des renseignements que lui ont fournis les Homélies clémentines, et tout le monde est unanime à reconnaître qu'il y a là beaucoup de faussetés.

³ Eduard Zeller: *Die Apostelgeschichte nach ihrem Inhalt und Ursprung kritisch untersucht*: Stuttgart, 1854.

⁴ *Ibid.*, p. 166.

simonienne se pose comme doublement antérieure à la doctrine vraie et apostolique. On ne peut pas nier encore que la formation du mythe ait eu un autre motif particulièrement efficace, si, avec Hilgenfeld et Baur, nous admettons que, dès le principe, on a cru voir l'apôtre Paul derrière le mage Simon. Il est certain, en effet, que le Simon des Homélies clémentines, si vivement combattu par Pierre, représente quelques-uns des partisans extrêmes de Paul, Marcion, Valentin, Basilides, etc. On sait avec quelle haine Paul fut poursuivi par les Ebionites comme le destructeur de la loi, et on n'ignore pas davantage que les judaïsants zélés refusaient de lui accorder le nom et la charge d'apôtre, aux jours mêmes de sa plus grande activité apostolique. Dans les Homélies clémentines, on le présente comme *l'homme ennemi, comme l'adversaire, comme le faux apôtre* qui prétend avoir vu le Christ¹, on le désigne enfin comme le contempteur de Dieu et du Messie².

« Si nous substituons au nom de Simon³ celui de Paul, nous aurons un récit où, sous une forme historique, on enseigne ce que les adversaires de Paul affirmaient comme croyance générale⁴.

« Qu'est-ce donc que le magicien? — C'est la caricature de l'apôtre Paul, qui bouleversait la Palestine et l'Occident par la prédication de son Évangile antijudaïque; lequel Paul, ayant voulu prêcher sa doctrine dans la capitale du monde, rencontra l'opposition la plus vive dans le judaïsme ou dans Pierre, qui représente le judaïsme sous une forme mythique. C'est ainsi qu'on explique par la légende la présence de saint Pierre à Rome: *en effet, la venue de saint Pierre à Rome, dénuée de toute preuve historique comme elle l'est, s'explique suffisamment, dans les anciennes traditions relatives à Simon, par un intérêt antipaulinien*. Il est donc légitime de supposer que les deux grandes actions de Pierre, et la défaite du magicien, et la fondation de la chrétienté de Rome, appartenaient primitivement à une même idée et correspondaient à un seul et même but: *on voulait prouver que ce n'était point le paulinisme légal, mais le judaïsme chrétien, que ce n'était pas la foi du faux apôtre, de l'apôtre païen, mais la foi du Juif, chef des Apôtres, qui avait fondé l'Eglise romaine*⁵. »

Telle est la théorie admise par la fraction avancée des rationalistes allemands, en particulier, par les disciples de

¹ Voir le passage cité plus haut, page 62, note 2.

² Zeller: *Ibid.*, p. 171. Bien entendu que les Homélies clémentines ne nomment jamais saint Paul, c'est toujours de Simon le Magicien qu'il est question.

³ *Actes des Apôtres*, VIII, 18.

⁴ Zeller, p. 172-173. *II ad Corinth.*, XI, 4, XII, 11; Cf. *I ad Corinth.*, IX, 1.

⁵ *Ibid.*, p. 174.

l'école de Tübingue et même par quelques-uns de leurs adversaires, comme Lechler et Albrecht Ritschl ¹.

Il y a bien ici et là quelques dissonances, mais presque tous s'accordent sur ces trois points : 1° Les luttes de Pierre, avec Simon le Magicien ne sont qu'un mythe inventé par le premier siècle ; 2° Simon représente les gnoses païennes, les chrétiens convertis du paganisme et, en particulier, saint Paul, de même que Pierre représente tous les judéo-chrétiens ; 3° par suite, les discussions rapportées par les *Actes* et par la tradition n'ont jamais eu lieu, en réalité, entre Simon et Pierre, mais entre Pierre et Paul. Or, comme Paul parle seulement d'une discussion à Antioche et qu'on ne trouve celle de Rome mentionnée nulle part dans la révélation, cette dernière lutte est complètement supposée. Paul étant venu mourir à Rome, on a éprouvé le besoin d'y faire venir Pierre, afin qu'il combatte et qu'il vainque une dernière fois son malheureux rival.

Et qu'on ne croie pas que nous inventions rien dans ce que nous venons de dire ; on peut entrevoir déjà cette théorie à travers les pages nébuleuses que nous venons de citer ; elle sera bientôt formulée, avec plus de netteté, par d'autres penseurs allemands.

On se récriera peut-être contre ces affirmations audacieuses, qui bouleversent toutes les idées reçues par l'antiquité chrétienne et par les anciens protestants eux-mêmes jusqu'à nos jours ; on demandera des preuves, des noms ; on traitera cette manière d'écrire l'histoire de calomnie ; on protestera contre cette perpétuelle adultération des documents historiques ; mais ce seront plaintes vaines ; les rationalistes, du haut de leur majestueuse sérénité, nous répondront : vous ne comprenez rien à l'histoire, vous ne vous appuyez que sur des comérages en citant Irénée, Tertullien ou Clément, et ils ajouteront : *les choses ont dû se passer ainsi*, quoique les auteurs n'en disent rien ou disent le contraire, et, si cette réponse ne vous satisfait point, ils attesteront que les choses *auraient dû se passer comme ils le veulent*, au cas où elles se sont passées, en réalité, autrement.

¹ Lechler : *Das apostolische und nachapostolische Zeitalter*. — A. Ritschl : *Die Entstehung der altkatholischen Kirche*, 1857, 2^e édition, p. 228.

Que répondre à ces prétentions du rationalisme?

Vous objecterez que nulle part on ne trouve cette opposition dont on parle entre Pierre et Paul, que jamais l'antiquité ne l'a admise, que d'ailleurs les lettres de Paul, de Pierre et l'Évangile de Marc montrent bien que ces deux apôtres avaient la même doctrine; vous ferez toutes ces objections et d'autres également justes, et vous ne désarçonnerez pas le rationalisme si vous désarçonnez, par hasard, quelque rationaliste; car le rationalisme a des réponses prêtes pour toute occurrence.

Baur avouera qu'entre la doctrine de Pierre et de Paul il y a plus de similitudes que de dissemblances¹: ici, il prétendra que Paul s'est servi des lettres de Pierre²; là, il reconnaîtra « que le paulinisme n'est en aucune façon étranger à l'Évangile de Marc³; » partout, il signalera une tendance à concilier les deux apôtres, et cette tendance il la trouvera, en particulier, dans le livre des *Actes*. « Zeller a très-bien observé, dira-t-il, que l'auteur des *Actes des Apôtres*, initié au sens de la légende (de Simon-Paul), a placé cette histoire avant celle de la conversion de Paul, pour empêcher qu'on ne l'emploie contre l'apôtre : c'est une nouvelle et éloquente preuve de la tournure apologetique des *Actes*⁴. »

D'autres rationalistes, plus logiques ou plus audacieux, vont plus loin que Baur, ainsi que le remarque Lechler. Voyant que la doctrine de Pierre s'accorde avec celle de Paul, d'après tout ce que l'on connaît « par les deux lettres qu'on lui attribue, » ils ont tout simplement nié l'authenticité de ces écrits, afin de sauver leur principe fondamental. Il faut, bon gré, mal gré, que Pierre et Paul soient ennemis l'un de l'autre. Tout ce qui est contraire à cette opinion est, ou apocryphe, ou dû à un travail postérieur de conciliation.

Cette théorie se trouve exposée dans un grand nombre d'ouvrages parus en Allemagne dans ces dernières années; mais personne ne l'a formulée avec autant de netteté et de vigueur que Lipsius, dans son écrit sur les sources de la

¹ F. Baur : *Vorlesungen über Neutestamentliche Theologie*, 1864, p. 287-297.

² F. Baur : *Das Christenthum und die Christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderts*, 2^e édit. 1860, p. 124.

³ F. Baur : *Kritische Untersuchungen über die Kanonische Evangelien*. Tübingen, 1847, p. 535-567.

⁴ F. Baur : *Das Christenthum und die Christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderts*, 2^e édit., 1860, p. 93. note.

Légende de Pierre à Rome. Déjà nous avons remarqué plus haut que les rationalistes ont une prédilection marquée pour les documents apocryphes que l'Eglise a toujours soigneusement écartés des mains des fidèles, sans nier cependant qu'on ne pût quelquefois y puiser des renseignements utiles. Il y a longtemps qu'on en a fait la remarque, et des protestants, qui ont passé leur vie à collationner ou à éditer ces pièces d'autorité douteuse, ont blâmé sévèrement le goût malsain de leurs coreligionnaires ¹.

M. Lipsius s'est chargé de confirmer nos observations et de légitimer les blâmes de M. Tischendorf, car il ne s'appuie guère que sur d'anciens *actes de Pierre et de Paul*, du genre de ceux dont Photius disait : « qu'on n'aurait point tort de les considérer comme le principe de toutes les hérésies ². » Si on refuse d'accepter le mot *principe*, on doit au moins accepter celui de *fruit*, car la plupart de ces anciens actes sont dus à des auteurs hérétiques. Voici donc en quels termes le rationaliste allemand exprime sa pensée :

« D'après les nouvelles recherches, dit M. Lipsius, il faut regarder comme démontré que sous le masque de Simon le Magicien il ne se cache pas une autre personne que Paul. Les anciennes légendes judéo-chrétiennes le représentent, en effet, comme *le faux apôtre, comme l'homme odieux, comme le destructeur de la loi*, que Pierre combat sans relâche et qu'il terrasse complètement au terme de sa carrière ³. La première lutte des deux apôtres à Antioche, lutte que Paul lui-même raconte dans sa lettre aux Galates, est devenue le fondement historique d'un cycle légendaire plus étendu, dont la conclusion mène naturellement à un combat définitif à Rome entre le véritable et le faux apôtre; et

¹ Const. Tischendorf: *Acta Apostolorum apocrypha*, Leipzig, 1851. « Evangelia apocrypha, per longum tempus paucorum hominum studiis culta, nostra potissimum ætate in litterarum lucem revocari cæpta sunt. Quæ quum antehac sæpe ab iis potissimum quæsitæ sunt, quorum ineptæ credendi cupiditati canonicorum simplicitas ac temperantia non satisfaceret, tum hodie apocryphis delectantur maxime ii qui canonicorum fidem vel impugnant vel negant. » (P. 76.)

² *Ibid.* « Photius vero, postquam circuitus Apostolorum, nominatim Petri, Johannis, Andreæ, Thomæ, Pauli actus à Lucio Charino confectos esse dixit uberiusque, quippe quos ipse legisset, explicuit, ita de iis existimavit: *si quis librum horum actu omnis hæresis fontem et matrem dicat, eum a vero vir abhorrere.* » (P. vii.) Cf. Photium : *cod.* 114.

³ On reconnaît toujours la source où puise le rationalisme; c'est le passage de l'homélie XVII parmi les Clémentines, passage que nous avons cité plus haut.

c'est dans ce combat que Paul-Simon trouve, malgré ses artifices diaboliques, une fin ignominieuse. La couronne du martyr, qui ornait le front du Paul historique, passe, dès lors, sur la tête de l'apôtre des Juifs, sur lequel les Romains idolâtres vengent la mort du magicien. Mais l'Eglise, qui devait plus tard s'appeler Catholique et prétendre avoir été fondée par Pierre et par Paul, les opposa tous les deux à Simon et les fit vivre et mourir fraternellement, d'une vie et d'une mort communes. La postérité oublia le sens de la légende de Simon, ne vit plus en lui que le chef de toutes les hérésies, et elle en fit descendre les sectes gnostiques ¹. »

Telle est la thèse que l'ouvrage tout entier est appelé à démontrer. Bien entendu qu'il n'y est pas une seule fois apporté une preuve sérieuse, claire, nette et péremptoire. Il ne faut pas demander au rationalisme des preuves, mais des théories; de preuves, il en est très-sobre, tandis qu'il est prodigue de théories, et les théories, il les appelle des preuves.

Les conclusions généralement admises par les rationalistes contemporains en Allemagne sur les divers points qu'embrasse la question du voyage de saint Pierre à Rome, sont résumées assez nettement dans un article de l'*Encyclopédie* d'Herzog que, pour cette raison, nous allons citer presque en entier. On y remarquera, comme dans toutes les productions de l'école, cet art qui, enchassant les rêveries à priori de cerveaux intelligents dans des textes habilement groupés, juxtaposés, tronqués ou falsifiés, est propre à faire illusion sur beaucoup d'esprits. C'est quelquefois un vrai mirage, et le lecteur semble subir l'action d'une apparente fantasmagorie :

« L'opinion de quelques Pères, dit J. P. Lange dans cet article, l'opinion de quelques Pères (d'Eusèbe dans sa *Chronique* et après lui de saint Jérôme), que Pierre arriva à Rome au temps de Claude, est étroitement liée avec l'ancienne fable où il est dit que Pierre vainquit à Rome Simon le Magicien dans un combat spirituel. Or, cette fable repose sur une erreur de Justin le Martyr, qui, dans sa seconde apologie, parle d'une statue érigée à Rome à Simon le Magicien, avec cette inscription : *Simoni sancto Deo*. Mais la découverte, en 1574,

¹ R. A. Lipsius : *Die Quellen der Römischen Petrus Sage*. Kiel, 1872. p. 1-2.

de la statue mentionnée par Justin a dissipé cette erreur ; l'inscription portait : *Simoni sango-deo fido* et la statue était celle d'une divinité sabine ¹. »

« Le premier indice qui nous montre Pierre allant à l'étranger se trouve dans le récit de Paul au sujet d'Antioche (*Gal.* II, 11) ; tous les écrivains catholiques ont naturellement cherché à amoindrir le conflit qui jetait quelque ombre sur Pierre (V. les commentaires). Hug et Schneckenburger ont pensé même que ce conflit avait eu lieu avant le concile des apôtres, pour en adoucir la signification..... »

« Pour nous, nous croyons que, vers l'an 57, Pierre visitait les Juifs de la dispersion dans les régions orientales, et nous comprenons ainsi comment, peu de temps après, il a pu adresser de Babylone, une lettre aux Juifs dispersés dans l'Asie Mineure (*I Petr.* V, 13) ; car l'opinion, récemment encore défendue par Thiersch, que Babylone signifie Rome nous paraît insoutenable. Cependant, par cela même qu'elle figure dans Eusèbe (II, 15), cette explication métaphorique montre, au dire des modernes, que la tradition sur Pierre se faussa de très-bonne heure. Une date métaphorique dans une lettre, et cette date mettant une ville de l'extrême Orient à la place d'une ville de l'extrême Occident, semble, jusqu'à plus ample information, tellement absurde que l'Apôtre n'a pas pu se rendre coupable d'une pareille bévue. Nous ne cherchons donc pas si les chrétiens avaient dès lors l'habitude de désigner Rome par le nom de Babylone ². »

Avec quelle prodigieuse facilité le rationalisme n'admet-il pas des erreurs dans des hommes comme saint Justin ! — Comment ! un philosophe, qui passa plus de dix ans à Rome et qui adressa une apologie à l'empereur ne savait pas lire *deux lignes de latin* ! Il ne put pas apprendre à qui était érigée la statue qui figurait sur une place publique de la ville, et il se hasarda néanmoins à insérer un fait aussi grave dans un écrit public, destiné à être lu, contrôlé, critiqué par un prince et par une cour fort éclairés ³ ! N'est-ce pas, en vérité, heurter de

¹ Qu'est-ce qui prouve aux rationalistes que cette statue est celle-là même que vit saint Justin ? — La nécessité de leur thèse et pas autre chose. Si cette thèse eût exigé qu'on distinguât deux statues, on les aurait distinguées comme on les a confondues.

² Herzog : *Realencyclopædie für protestantische Theologie und Kirche*, t. XI 1859, p. 485.

³ On sait, et personne n'a songé à le contester, qu'Apollonius de Tyane († 97) et Epiphane de Céphallène eurent des statues, des temples et le titre de Dieux (Philostr. I. VIII, c. 65). Pourquoi refuserait-on d'admettre que Simon le Magicien jouit des mêmes honneurs ? Est-ce que l'autorité de saint Justin ne vaut pas celle de Philostrate ?

front toutes les idées qui ont habituellement cours sur les hommes et les choses? Aussi le rationalisme français, peu suspect d'incliner du côté de la tradition ecclésiastique, rejette-t-il les excès des théories allemandes, tout en leur accordant une large part dans ses systèmes.

« Les renseignements relatifs à Simon, chez les écrivains chrétiens, dit M. Renan, sont si fabuleux, que des doutes ont pu s'élever sur la réalité de son existence. Ces doutes sont d'autant plus spécieux que, dans la littérature pseudo-clémentine, Simon le Magicien est souvent un pseudonyme de saint Paul. Mais nous ne pouvons admettre que la légende de Simon repose sur cette unique base. Comment l'auteur des *Actes*, si favorable à saint Paul, eût-il admis une donnée dont le sens hostile ne pouvait lui échapper? La suite chronologique de l'école simonienne, les écrits qui nous restent d'elle, les traits précis de topographie et de chronologie donnés par saint Justin, compatriote de notre thaumaturge, ne s'expliquent pas, d'ailleurs, dans l'hypothèse où la personne de Simon serait imaginaire ¹. » (Voir surtout Justin, *Apol.* II, 15 et *Dial. cum Tryph.* 120.)

Toutes ces théories, composées de pièces et de morceaux, ont été ajustées ensemble, de manière à former un tout, sous une plus savante forme, par M. Lipsius, qui a eu, dit-il, « la bonne ou la mauvaise fortune de voir ses adversaires ne pas remarquer ses pires erreurs ². »

Dans un ouvrage qui logiquement fait suite à ses *Sources sur la légende de Pierre à Rome* déjà citées, il examine la chronologie des Papes, et, combinant, avec les difficultés que présente cette matière, celles qu'il trouve ailleurs, il cherche à ébranler toute croyance à la réalité de l'épiscopat de Pierre à Rome, dans l'ensemble comme dans les détails. Son exposé est un tissu artistement embrouillé, où le vrai et le faux se coudoient. Citons les quelques pages où ce savant a résumé tout son système. On comprendra comment l'erreur, brodée habilement sur un certain fond de vérité, peut faire illusion et séduire des esprits peu attentifs, ou peu initiés aux graves discussions que ces problèmes soulèvent.

¹ Renan : *Les Apôtres*, 1866, p. 153, note 1.

² R. A. Lipsius : *Chronologie der Römischen Bischöfe bis zur Mitte des vierten Jahrhunderts*. Kiel, 1869, p. VIII.

« Nous avons déjà montré, dit-il, que les vingt-cinq ans de Pierre, qui créèrent de bonne heure aux chronologistes tant d'embarras, *ne devaient leur existence qu'à un système de chronologie fantaisiste*. Quoique ce chiffre ne nous soit pas attesté dans les sources directes que nous possédons avant le iv^e siècle, cependant il est extrêmement vraisemblable qu'il remonte jusqu'au milieu du ii^e siècle, et même jusqu'au temps où un chronologiste catholique songea à rattacher à Pierre la succession des évêques de Rome. Déjà, au temps de Zéphirin, l'Eglise romaine devait croire à ce chiffre puisqu'on montrait alors les *trophées* de Pierre dans les jardins de Néron ¹. Trente ou quarante ans plus tard, Hippolyte les introduisait dans son catalogue et servait d'autorité à tous les chronographes postérieurs ².

« Une fois affirmé l'épiscopat à Rome du prince des Apôtres, sa durée ne pouvait pas, d'ailleurs, demeurer longtemps incertaine. Or, Pierre n'apparaît, pour la première fois, comme évêque de Rome, que dans l'épître de Clément à Jacques placée en tête des Homélies clémentines. *D'après les fables* qui avaient cours parmi les judéo-chrétiens, Pierre avait poursuivi jusqu'à Rome Simon le Magicien et lui avait infligé une fin déshonorante. Or, l'arrivée de Simon à Rome ayant été placée déjà par Justin le Martyr, au temps de l'empereur Claude, il fallut faire commencer vers le même temps l'épiscopat romain de Pierre, c'est-à-dire, comme Eusèbe le fait dans son histoire ecclésiastique, le reporter au commencement du règne de cet empereur. C'est ainsi qu'on trouva moyen de faire travailler, dans la capitale du monde, comme évêque, le prince des Apôtres, durant un espace de vingt-cinq ans. On considéra comme point final de cet épiscopat la persécution de Néron et c'est alors que, suivant une légende déjà fabriquée au ii^e siècle, on fit endurer à Pierre et à Paul le martyre en commun. Ce n'est que plus tard, enfin, qu'on plaça la mort de l'apôtre au 29 juin. Le chronographe de l'an 354 est le premier à faire mention de cette date, sans la rattacher aucunement à la persécution des chrétiens sous Néron. Nous avons déjà vu de quelle confusion découle cette opinion : d'après un catalogue de dépositions, qui nous a été conservé par le même chronologiste, ce fut le 29 juin 258, sous le consulat de Tuscus et de Bassus, qu'on déposa les ossements de Pierre à côté de ceux de Paul dans les catacombes sur la voie d'Ostie(?). Le jour de cette translation, sous le pontificat de Xiste II, jour qui est le seul historique, a dû être regardé comme la date du martyre commun des deux apôtres. Nous avons déjà remarqué comment la tradition moderne a mis de côté cette donnée incommode du plus

¹ Quel rapport y a-t-il entre les *trophées* (*trophæa*) dont parle Caïus, et les vingt-cinq ans d'épiscopat de Pierre ?

² Ne dirait-on pas que M. Lipsius a vu s'opérer toutes ces choses ?

ancien calendrier de l'Église romaine. Le catalogue Félicien, ou, pour parler plus justement, les sources plus anciennes où il a puisé remplacent cette déposition des saints corps dans les catacombes par une translation des mêmes reliques des catacombes au Vatican, translation qui aurait eu lieu le 29 juin, sous le pontificat de Corneille ; à partir du ^v^e siècle seulement, on a raconté que les ossements de Pierre avaient reposé, dès le principe, là même où il avait souffert la mort de la croix. Ces diverses translations au dedans et au dehors des catacombes, confondues les unes avec les autres, ont fait dire qu'au temps des persécutions les catacombes avaient servi de lieux de refuge contre les païens aux saintes reliques. Finalement, l'année de la mort de Pierre, ainsi que nous l'avons déjà remarqué plus haut, fut placée à une *fausse date* par Eusèbe et par les chronographes qui en dépendent, quoique l'historien de l'Église ait eu toujours dans l'esprit la persécution de Néron racontée par lui, et quoique la chronologie véritable fixe cette année à l'an 64 après Jésus-Christ. Seulement, *le catalogue Libérien et par conséquent romain* ¹, comptant les années de l'épiscopat de Pierre, *suivant la tradition la plus reçue* ², à partir de la résurrection du Christ, place la mort des deux apôtres sous les consuls de l'an 55, c'est-à-dire sous Néron, ainsi que l'enseignait une tradition dès longtemps arrêtée, mais neuf ans ³ avant la persécution de Néron. Les catalogues latins plus récents, tout en paraissant moins soucieux de l'exactitude chronologique, ont cependant fait disparaître les consuls correspondant aux années de l'avènement ou de la mort de Pierre. On voit de combien de parties différentes s'est formée insensiblement la tradition qui considère Pierre comme le premier évêque de Rome. Deux légendes, totalement opposées dans leur signification première, lui ont servi de fondement : l'une conduit l'apôtre à Rome pour lui faire combattre son inquiétant rival sous le masque duquel il ne se cache rien autre chose que Paul, et lui faire établir dans la capitale du monde le siège des judéo-chrétiens, après une brillante victoire remportée sur son adversaire ⁴. L'autre légende réunit les

¹ Quelle plaisanterie de conclure qu'un catalogue des Papes a été fabriqué à Rome, par cela seul qu'il est appelé *Libérien* ! — M. Lipsius n'ignore cependant pas que ce nom a été donné à ce catalogue, parce qu'il s'arrête au pape Libère. De là le mot *Libérien*. Cf. *Origines de l'Eglise romaine*, p. 103.

² M. Lipsius est-il bien certain de ce qu'il avance ?

³ L'imprimé de M. Lipsius porte ici 19, évidemment par erreur.

⁴ « Le système qui sert de base aux actes ébionites de saint Pierre est aussi bien digne de considération. Ce système nous montre saint Pierre suivant partout Simon le Magicien (*entendez par là saint Paul*), pour combattre ses fausses doctrines. M. Lipsius a porté dans l'analyse de cette ancienne légende une admirable sagacité de critique. Il a montré que la base des rédactions diverses qui nous en sont arrivées fut un récit primitif, écrit vers l'an 130. récit dans lequel Pierre venait à Rome pour vaincre Simon-Paul au centre de

deux apôtres dans une cordiale amitié, leur fait fonder en commun la chrétienté de Rome et les conduit ensemble au martyre, durant la persécution de Néron. La préséance cependant est conservée, dans cette seconde version, au plus ancien apôtre; car il n'y a que lui qui soit jugé digne de ressembler au Christ dans son supplice. C'est à lui seul aussi que la tradition, combinant les deux légendes, a réservé la dignité de premier évêque de Rome. *Mais historiquement parlant, au fond de ces deux récits*, on ne trouve de vrai que le séjour et le martyre de l'Apôtre des Gentils à Rome. La légende judéo-chrétienne de Pierre fait succomber Paul devant Pierre à l'extrémité de sa carrière, tandis que les légendes *pétro-paulinistes* de l'Église catholique les font vivre et mourir, tous les deux, dans une concorde fraternelle. Les petites épîtres paulines ignorent complètement le séjour de Pierre à Rome, circonstance qui ne manque pas de force, quand il s'agit de porter un jugement sur leur authenticité¹; car, si elles sont totalement authentiques, ou en partie seulement, Paul prisonnier n'aurait certainement pas manqué de signaler la présence de son collègue dans l'apostolat en termes amis ou ennemis; si elles ne sont pas authentiques, les paulinistes postérieurs ignoraient le voyage de Pierre à Rome, qu'il ait été entrepris pour combattre l'Apôtre des Gentils, ou qu'il ait été inspiré par le désir de partager ses travaux².

« Ajoutons-le encore : l'histoire des Apôtres, si connue sous le nom de Luc, dans laquelle l'auteur se propose de décrire la propagation de

sa puissance, et trouvait la mort, après avoir confondu ce père de toutes les erreurs. Il paraît difficile que l'auteur ébionite, à une date aussi reculée, eût pu donner tant d'importance au voyage de Pierre à Rome, si ce voyage n'avait pas eu quelque réalité. Le système de la légende ébionite doit avoir un fond de vérité, malgré les fables qui s'y mêlent. Il est très-admissible que saint Pierre soit venu à Rome comme il vint à Antioche, à la suite de Paul et en partie pour neutraliser son influence. » (E. Renan : *L'Antechrist*, appendice, p. 555-556.)

¹ Si elles parlaient de Pierre à Rome, elles ne seraient pas authentiques. — Voilà quel est le sens de cette observation !

² Comme tout ce raisonnement est peu concluant, et comme on peut le reproduire en faveur de la thèse des catholiques ! Écoutons M. Renan, à propos de de l'Épître de saint Pierre : « Babylone » en ce passage, *désigne évidemment Rome*, dit-il. Si l'épître est authentique, le passage est décisif. Si elle est apocryphe, l'induction qui se tire dudit passage n'est pas moins forte. L'auteur, en effet, quel qu'il soit, veut faire croire que l'ouvrage en question est bien l'ouvrage de Pierre. Il a dû, par conséquent, pour donner de la vraisemblance à sa fraude, disposer les circonstances de lieu d'une façon conforme à ce qu'il savait et à ce que l'on croyait de son temps sur la vie de Pierre. Si, dans une telle disposition d'esprit, il a daté la lettre de Rome, c'est que l'opinion reçue au temps où cette lettre fut écrite était que saint Pierre avait résidé à Rome. Or, en toute hypothèse, la *1^{re} Petri* est un ouvrage fort ancien, et qui jouit très-vite d'une haute autorité. » (E. Renan : *L'Antechrist*, appendice, p. 555.)

l'Évangile depuis Jérusalem jusqu'à Rome ¹, se termine à la seconde année de la captivité de Paul à Rome; cette année concorde exactement avec la persécution de Néron, et cependant il n'est fait aucune mention de Pierre dans cette histoire.

« Dans la lettre écrite par les chrétiens de Rome aux chrétiens de Corinthe, de 93 à 97 (ou, suivant Volkmar, vingt années plus tard), lettre connue dans la tradition sous le nom de Clément, on rapporte seulement le martyre qu'endura Paul, ce vaillant héros de la foi en Orient et en Occident, lorsqu'il fut parvenu au terme de sa carrière; et néanmoins, dans ce passage, l'auteur fait à dessein un parallèle entre les deux apôtres. Clément paraît donc ne rien savoir de Pierre, de son martyre ou de son voyage à Rome ². De même, la première des lettres connues sous le nom de Pierre dans le Nouveau Testament, lettre adressée aux communautés formées de chrétiens convertis du paganisme par Paul ³ et rédigée dans le courant d'idées de cet apôtre, la première lettre attribuée à Pierre, disons-nous, suppose que celui qui l'a écrite demeurait dans l'extrême Orient. Donc, alors même qu'on démontrerait l'origine pétrinique de cette lettre, il y a dans son contenu une preuve assez positive qu'il ne faut pas entendre ici par Babylone la capitale de l'Empire, comme cela est nécessaire pour l'Apocalypse ⁴. D'après tout cela, on voit qu'au commencement du II^e siècle, à Rome ou ailleurs, personne ne savait encore rien des travaux de l'Apôtre des Juifs dans la capitale du monde.

« La légende du séjour de Pierre et celle de Simon le Magicien ont dû se former au commencement du II^e siècle. Le récit pétro-paulinien, affirmant la prédication et le martyre commun des deux apôtres à Rome, ne se forma qu'un peu plus tard, vers le milieu du même siècle. lorsque, pour défendre les intérêts catholiques, on songea, une vingtaine d'années après, à composer une liste des évêques de Rome en plaçant à la tête de la série le prince des Apôtres. Ceci eut lieu, au moins, au temps d'Eleuthère, sous lequel écrivait Irénée, et même vraisemblablement au temps d'Anicet sous lequel Hégésippe vint à Rome. C'est par la combinaison des deux légendes que se propagea l'opinion des vingt-cinq années de l'épiscopat de Pierre à Rome, depuis la première du règne de Claude jusqu'à la persécution de Néron.

¹ Est-ce bien certain que tel est le but des *Actes des Apôtres*. (Voir plus haut, p. 59 et suivantes.)

² Voir plus haut, p. 22-23.

³ M. Lipsius pourrait-il prouver ce qu'il avance ?

⁴ « Que Βαβυλων, en ce passage (*1^{re} Petri*, v. 13) désigne réellement Babylone sur l'Euphrate, c'est là une thèse insoutenable, d'abord parce que vers cette époque « Babylone, » dans le style secret des chrétiens, désigne toujours Rome; en second lieu, parce que le christianisme au I^{er} siècle sortit à peine de l'empire romain et se répandit fort peu chez les Parthes. » (E. Renan: *L'Antechrist*, appendice, p. 552.)

« Si la critique est forcée de renoncer à déterminer exactement l'époque à laquelle Lin, Anaclet et Évariste travaillèrent dans le *presbyterium* de Rome, à plus forte raison est-elle obligée de mettre de côté la légende de l'épiscopat de saint Pierre, avec son fondement ordinaire, nous voulons dire, son séjour à Rome. De Pierre à Évariste, la succession des évêques de Rome, même dans sa forme la plus ancienne, est dépourvue de tout fondement historique et repose, partie sur la légende, partie sur des fables inventées par un esprit de secte. Cependant, de ce que Irénée, dans la liste qu'il nous a conservée, nous livre seulement des noms, sans faire mention de la durée des pontificats, il ne faut pas conclure que la liste fut arrêtée tout d'abord et les chiffres après. Au contraire, les motifs intéressés, qui firent remonter la succession jusqu'à Pierre, témoignent du besoin qu'on éprouva de compléter, par des calculs chronologiques arbitraires les lacunes qui existaient parmi les prédécesseurs des évêques dont on connaissait historiquement le pontificat et la durée. En un mot, parce que la liste des noms a été composée arbitrairement, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse faire découler des savants qui la disposèrent les chiffres relatifs à la durée des divers pontificats ¹. »

D'après M. Lipsius, les catalogues ont été fabriqués tout d'une pièce par un chronographe fantaisiste ; c'est au moins l'opinion qu'il expose au milieu de son livre. Mais alors pourquoi a-t-il écrit, dès le commencement de son ouvrage, les lignes suivantes : « Comme les catalogues latins diffèrent ici les uns des autres, ceux-ci plaçant Anicet avant Pie, et ceux-là Soter après Pie, il est difficile que Hégésippe ait pu trouver autre chose que les noms de chaque évêque et leur succession ² ? »

Si on condense tous les sophismes contenus dans ces pages, voici à quoi on arrive : d'abord tous les documents ont la même valeur auprès de l'éminent critique allemand. S'il est entre les uns et les autres quelque différence, à ses yeux, la préférence est accordée aux apocryphes et à tous les contes des hérétiques des premiers siècles. Quant aux documents qui émanent de l'Eglise romaine, il faut s'en défier avec le plus grand soin, c'est-à-dire user de tout ce qu'ils fournissent de favorable aux théories rationalistes, et nier audacieusement ou infirmer tout ce qu'ils contiennent de contraire aux mêmes idées. Nous ne savons vraiment pas s'il est un phéno-

¹ R. A. Lipsius : *Die Chronologie der Römischen Bischöfe*, 1869, p. 163-167.

² *Ibid.*, p. 5.

mène plus étrange que cette aversion instinctive de la science incrédule pour tout ce qui touche au catholicisme. Ne serait-ce pas un indice qu'il y a de mystérieuses affinités entre le vice et l'incrédulité, comme il y a de palpables liaisons entre la foi et la vertu ?

Voilà pour les sources ; que faut-il penser des faits ? — La venue de saint Pierre à Rome, et tout ce qui s'ensuit, dépend étroitement de l'existence et de la venue de Simon le Magicien à Rome¹. Or, l'existence du magicien est au moins douteuse ; quant à sa venue à Rome, c'est une fable que saint Justin martyr a mise en circulation avec l'approbation tacite de l'empereur Marc-Aurèle, qui n'y a pas vu d'inconvénient.

Tout vient de là. Saint Justin a fait venir Simon à Rome sous Claude, et comme une autre tradition faisait mourir Pierre à Rome sous Néron, on a trouvé facilement le moyen d'assigner à l'apôtre vingt-cinq ans d'épiscopat. Il n'est pas plus difficile de faire l'histoire.

Mais quelle preuve apporte M. Lipsius à l'appui de toutes ses assertions ? Il n'y en a guère qu'une : toutes les traditions sur l'apostolat de saint Pierre à Rome et sur ses vingt-cinq ans de séjour n'ont aucune valeur historique ; car tous les documents anciens, grecs et latins, sont pleins de divergences et de contradictions, tant sur l'ordre de succession que sur la durée des pontificats. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, sur vingt-deux catalogues des Papes qu'on a publiés, il y en a la moitié, ou environ, qui place Soter immédiatement après Anicet, tandis que l'autre moitié intercale Pie I entre ces deux pontifes.

Il est évident que toutes ces divergences sont dues à une seule cause : au milieu du ^{II}^e siècle, quelqu'un a voulu relier la hiérarchie romaine à saint Pierre, et rien n'a été plus

¹ L. de Pressensé : *Histoire des trois premiers siècles*, t. I, p. 395. « Justin martyr le fait venir à Rome et lui attribue la fondation d'un culte nouveau, mais son assertion est basée sur une erreur historique évidente. » A côté de M. de Pressensé, plaçons un autre protestant célèbre, M. Matter (*Histoire du Gnosticisme*, 1828, t. I, p. 215, 216) : « Le fait que Simon se rendit à Rome, est, au contraire, hors de doute. Eusèbe rapporte que saint Pierre y confondit ses prestiges. Simon fut encore, sous ce rapport, le véritable précurseur des grands chefs du gnosticisme, qui se rendirent également à Rome pour y trouver des disciples et qui n'y rencontrèrent que des juges comme saint Pierre. » Que de chemin fait de 1828 à 1873 !

facile, il a fait un catalogue à sa fantaisie, et c'est ce catalogue que saint Irénée et saint Hégésippe nous ont probablement transmis. Ils n'ont passé de longues années à Rome que pour accepter et accréditer cette prodigieuse erreur !

Tel est le fond du raisonnement de M. Lipsius : ce raisonnement, il en pose fortement les prémisses, il en tire savamment les conclusions ; et cependant, si son ouvrage peut mériter encore l'épithète de savant, il est certain que ce n'est pas une œuvre de vraie science. Il y a une immense distance entre vouloir soutenir la vérité des moindres détails des catalogues pontificaux et les rejeter en bloc, comme dépourvus de toute valeur historique. On peut ne pas être d'accord sur la série de certains noms, sur la durée des pontificats ; les divergences, les erreurs en cette matière s'expliquent très-facilement. Il ne faut pas avoir de grandes connaissances en chronologie pour comprendre comment le pied peut glisser sur un terrain aussi scabreux ; il suffit d'avoir parcouru, nous ne dirons pas les ouvrages de Scaliger, de Pétau, ou des bénédictins, mais simplement le volume de M. Lipsius, pour se rendre compte, jusqu'à un certain point, de toutes les divergences qui ont pu s'introduire dans des catalogues dressés quelquefois bien loin de Rome, et avec des moyens de contrôle imparfaits. Mais, s'il est une chose évidente, c'est que les documents émanés de l'Eglise romaine méritent en ceci créance plus qu'aucun autre. Plus on étudie les antiquités romaines et plus on est frappé, quoi qu'en dise et en pense M. Lipsius, des moyens qu'on prit, dès les premiers temps, pour conserver les souvenirs qui sont nécessaires à une institution comme l'Eglise, ou qui demeurent toujours chers à des cœurs chrétiens.

Quant au fond de la difficulté, elle n'est pas nouvelle, ainsi qu'on peut le constater en comparant les arguments de M. Lipsius, à ceux des anciens protestants ; et les principes émis par quelques-uns de ses prédécesseurs, comme Basnage et Grotius, suffisent pour pulvériser son argumentation, malgré tout l'appareil scientifique ; on aurait vraiment trop beau jeu, si on pouvait se défaire d'un témoignage aussi imposant et aussi complexe que celui de la tradition, nous ne disons pas catholique, mais chrétienne, pendant quinze siècles, sous prétexte qu'il y a quelques variantes de détail. « Si pour

invalider le témoignage des Pères, dit Jacques Basnage (1653-1723), il suffit de remarquer qu'ils se sont trompés dans leurs récits, ou dans quelque circonstance de l'événement dont il est question, il ne faudra plus les alléguer jamais, ni les croire sur aucune chose; car les mêmes fautes les rendront toujours également suspects et indignes d'être crus sur toutes sortes de sujets ¹.»

Il y a longtemps que les auteurs catholiques ont répondu à toutes ces critiques de M. Lipsius, quoique ce savant prétende n'y avoir recueilli qu'un maigre butin ². S'il eût parcouru ces livres, par exemple, *les Origines de l'Eglise romaine*, pour ne parler que d'un des derniers parus, il y aurait trouvé des réponses à ses questions et des éclaircissements à plus d'un de ses doutes.

Les deux ouvrages de M. Lipsius, que nous avons cités plusieurs fois, nous livrent le dernier mot de la science contemporaine sur le voyage et sur la mort de saint Pierre à Rome. On n'a jamais rien écrit de plus savant, mais aussi on n'a jamais rien écrit de moins accessible au public sur un fait de cette importance.

En France, si on laisse de côté un certain nombre de publications où sont développées les raisons générales qui ont fait naître et qui ont accrédité le doute que le protestantisme aime à faire planer sur le berceau de l'Eglise romaine; si on néglige ces ouvrages, qui n'ont de spécial que la forme, pour s'occuper du rationalisme, on découvre dans les théories françaises plus d'art d'exposition mais moins de hardiesse, plus de retenue et moins de pédantisme. Le génie français recule devant certaines énormités morales, qui n'arrivent même pas à émouvoir des savants d'Allemagne. Pour que les sophismes philosophiques ou historiques d'outre-Rhin aient cours en

¹ Jacques Basnage: *Histoire de l'Eglise*. Rotterdam, 1699, in-folio, livre VII, ch. III, p. 347.

² « La littérature sur la chronologie des papes est d'une telle étendue qu'on ne peut presque pas la saisir du regard. Je ne me vante pas assurément d'avoir lu, d'avoir vu tout ce qui a été écrit la-dessus, bien moins encore de m'en être servi. Il va naturellement de soi que les écrivains catholiques s'en sont surtout occupés. Mais, à l'exception des ouvrages anciens demeurés classiques dans ce genre, comme ceux de Baronius, Pagi, Schelestrate, Tillemont, etc., cette littérature, malgré son étendue, m'a fourni un maigre butin. » R. A. Lipsius, *Die Chronologie der Römischen Bischöfe bis zur Mitte des vierten Jahrhunderts*. Kiel, 1869, p. ix.

T. V. 1874.

France, il faut qu'ils soient travestis, qu'ils nous arrivent adoucis dans le fond et dans la forme, précédés ou accompagnés de ces ménagements qui les insinuent sans qu'on s'en aperçoive.

Il faut à nos intelligences quelque secours pour pouvoir s'assimiler les théories germaniques : des concessions, habilement faites au bon sens public, là où il ne supporterait point l'audace de la négation ou la menace du doute, peuvent seules rendre ce bon sens coulant sur des points secondaires. L'esprit français ne s'accommode pas facilement des théories rationalistes des Baur, des Schweigler, des Mayerhoff, des Lipsius ; il faut les lui servir à petites doses, avec des oui et des non, des peut-être et des à peu près ; cet art de laisser entendre ce qu'on n'ose dire, cette science qui nie ce qu'elle semble affirmer, ce talent enfin de ruser avec un ennemi déjà sur ses gardes, font de nos rationalistes français de vrais prestidigitateurs scientifiques.

M. Renan s'est donné parmi nous la mission d'importer les idées d'Allemagne, et il s'en acquitte, nous devons le reconnaître, avec beaucoup de talent. Il est peu d'auteurs, en France, où se retrouve aussi pleinement cet art des concessions et des négations dont nous parlions tout à l'heure. Il est rare que la théorie allemande soit exposée dans les livres de M. Renan avec toute sa crudité ; elle n'arrive qu'à moitié transformée et l'on n'en sert que ce qu'elle a de plus acceptable ou de moins offensant pour les idées encore généralement reçues. Le caractère du rationalisme français, c'est l'éclectisme, un éclectisme qui a son goût et ses délicatesses.

« Un sort jaloux, — dit cet auteur à la fin d'un chapitre consacré à la mort de Pierre et de Paul, — un sort jaloux a voulu que, sur tant de points qui sollicitent vivement notre curiosité, nous ne puissions jamais sortir de la pénombre où vit la légende. Répétons-le encore : les questions relatives à la mort des apôtres *Pierre et Paul ne prêtent qu'à des hypothèses vraisemblables*. La mort de Paul, en particulier, est enveloppée d'un grand mystère. Certaines expressions de l'Apocalypse, composée à la fin de 68 ou au commencement de 69, inclineraient à penser que l'auteur de ce livre croyait Paul vivant quand il écrivait ¹. Il n'est nulle-

¹ *Apocalypse*, II, 2, 9 ; III, 9.

ment impossible que la fin du grand Apôtre ait été tout à fait ignorée. Dans la course que certains textes lui attribuent du côté de l'Occident, un naufrage, une maladie, un accident quelconque purent l'enlever. Comme il n'avait pas à ce moment autour de lui sa brillante couronne de disciples ¹, les détails de sa mort seraient restés inconnus; plus tard, la légende y aurait suppléé, en tenant compte, d'une part, de la qualité de citoyen romain, que les *Actes* lui donnent, de l'autre, du désir qu'avait la conscience chrétienne d'opérer un rapprochement entre lui et Pierre ²... Nous admettrons comme probable dans toute la suite de cette histoire, que les deux champions de l'idée chrétienne disparurent à Rome, pendant l'orage terrible de l'an 64 ³. »

M. Renan soutient donc le principe fondamental des théories exégétiques modernes, pour ce qui concerne le Nouveau Testament, nous voulons dire, l'opposition entre saint Pierre et saint Paul; mais tous les protestants rationalistes ne sont pas absolument de son avis parmi nous, et il en est qui, tout en admettant les conséquences des systèmes allemands, contestent la légitimité des prémisses.

« Il n'y eut, dit M. de Pressensé, de polémique vive et acerbe qu'entre saint Paul et les faux docteurs de Corinthe et de Galatie, et s'il y eut, au premier abord, un certain étonnement causé par sa proclamation de l'universalisme chrétien, l'accord entre lui et les autres apôtres fut immédiatement réalisé. Il n'y avait donc pas lieu de réconcilier après coup des hommes qui n'avaient jamais été des ennemis. Tant qu'on admet l'authenticité de la *première épître de saint Pierre*, on ne parviendra pas à établir une opposition radicale entre les deux apôtres. Ils n'ont pas eu besoin qu'on falsifiât les faits à leur profit pour démontrer, après leur mort, une bonne harmonie qui avait existé pendant leur vie. L'auteur du livre des *Actes* n'est pas un chroniqueur inintelligent qui se borne à donner le matériel de l'histoire, en quelque sorte, les faits bruts. C'est un historien intelligent qui saisit l'enchaînement des faits. Le tableau qu'il trace a de l'horizon et de la perspective; il éclaire le présent par l'avenir ⁴. »

¹ Il est bien difficile de le savoir, mais, quoique aucun livre n'en parle, on pourrait raisonnablement supposer le contraire d'après les habitudes de l'apôtre.

² Renan : *l'Antechrist*. p. 199, 200.

³ *Ibid.*, p. 200. Cf. p. 551-557.

⁴ L. de Pressensé : *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*. T. I, p. 483-484.

Qu'importe d'ailleurs que Pierre et Paul aient vécu, oui ou non, en bonne harmonie! L'essentiel c'est d'atteindre le but, c'est-à-dire d'anéantir l'autorité de l'Eglise.

Qu'on y arrive par ce chemin ou par cet autre, c'est là une question de détail dont il ne faut pas se préoccuper beaucoup. Aussi, bien que divisés sur le mérite des diverses théories, dans la pratique les protestants s'entendent toujours sur la conclusion. Ils aboutissent tous à la même. Nous le voyons ici comme en toute autre chose, et ceux qui semblent le plus favorables à la thèse catholique ne manquent pas de retirer d'une main ce qu'ils donnent de l'autre. En terminant cette revue des attaques dirigées par le rationalisme contemporain contre *la venue et la mort de saint Pierre à Rome*, revue que nous aurions pu prolonger encore, nous citerons les paroles d'un historien protestant français, qui résume assez bien, dans son récit, l'opinion généralement admise parmi les rationalistes sur le fond du débat. On remarquera, dans ces pages, l'art perfide avec lequel on dissimule, on atténue et on infirme les raisons qui embarrassent la critique protestante. Ce récit est un chef-d'œuvre du genre, et il envisage à peu près toutes les phases de la question. Nous avons ajouté seulement quelques courtes notes, empruntées comme toujours à des auteurs peu suspects de catholicisme. Ce sera un tableau perpétuel des variations rationalistes; il mérite bien de trouver place à la fin d'un travail consacré à en suivre le prodigieux dédale.

« Nous avons des renseignements moins vagues, dit M. de Pressensé, sur la vie de saint Pierre depuis le concile de Jérusalem. A partir de ce moment, son rôle est aussi modeste dans l'histoire réelle qu'il est brillant dans la légende. Paul remplit toute la scène. Rien ne prouve mieux combien Pierre a grandi dans l'humilité que de le voir consentir à occuper la seconde place, après avoir contribué, plus qu'aucun autre, à poser le fondement de l'Eglise par son énergique initiative. *Il est évident qu'il a subi fortement l'influence de Paul*; sa lettre en est le meilleur garant ¹; à moins d'en contester l'authenticité contre toutes les preuves internes et externes ², on est bien obligé de reconnaître que la bonne harmonie entre les deux apôtres n'est pas une invention

¹ Baur et autres trouvent que Paul a subi aussi l'influence de Pierre en se servant de ses épîtres.

² Cette authenticité a été et est encore niée; les protestants ont même fort à faire pour la défendre sans le secours de la tradition. Voir Baur et Lechler.

de l'auteur des *Actes*¹. Toutefois, Pierre, d'après la libre convention arrêtée au concile de Jérusalem, se consacra presque exclusivement à annoncer l'Évangile à ses compatriotes ; il laissa de côté les grandes églises fondées par saint Paul en Phrygie et en Asie Mineure, et choisit pour centre d'action une ville, jadis célèbre entre toutes, Babylone, où nous le trouvons peu de temps avant sa mort².

« D'après Josèphe, des milliers de Juifs y avaient émigré. La colonie juive de la Babylonie était très-importante, puisque deux places fortes étaient nécessaires pour garder les offrandes destinées au temple de Jérusalem, et que plusieurs milliers d'hommes escortaient jusqu'en Judée cet argent sacré, afin qu'il ne fût pas volé par les Parthes³.

« On voit par ces renseignements de l'historien juif que les synagogues de la Babylonie étaient demeurées étroitement rattachées au centre religieux de leur nation. Après la destruction de Jérusalem, l'école des rabbins de cette contrée acquit une très-grande influence. L'apôtre Pierre y trouvait donc un vaste champ de travail ; il avait là tout un peuple à évangéliser. Les partisans de sa primauté, qui veulent prouver à tout prix qu'il a résidé à Rome pendant la plus grande partie de sa carrière apostolique, prétendent que, lorsqu'il parle dans sa lettre de Babylone, il désigne la Babylonie mystique de l'Apocalypse, ou la Rome païenne. Mais d'abord l'épître de Pierre a été écrite avant l'Apocalypse et la persécution de Néron, c'est-à-dire avant l'époque où la Rome païenne fut pour l'Eglise ce que Babylone avait été pour l'ancien judaïsme⁴.

« Jusqu'à ce moment, les chrétiens avaient eu beaucoup plus à souffrir des juifs que des païens. Remarquons, en outre, que le style de Pierre dans sa lettre, n'est pas monté sur le ton du lyrisme prophétique ; rien

¹ Lire là-dessus ce qu'en pensent M. Renan et les Allemands.

² Renan, *l'Antechrist*, p. 122. « L'Eglise de Rome est désignée dans la lettre de saint Pierre par ces mots : l'Elue qui est à Babylone. » La secte était surveillée de près, une lettre trop claire interceptée pouvait amener d'affreux malheurs. Afin de dépister les soupçons de la police, Pierre choisit pour désigner Rome le nom de l'antique capitale de l'impiété asiatique, nom dont la signification symbolique n'échappait à personne et qui allait bientôt fournir la donnée fondamentale d'un poème tout entier.

³ Josèphe : *Antiq.* XVIII, ix, 1. — « Peu d'années avant l'époque où nous sommes arrivés, les Juifs avaient été chassés de Babylone et même ils avaient dû abandonner Seleucie et Ctésiphon pour Néhardea et Nisibe. (Josèphe : *Antiq.* XVIII, iv, 8, 9.) Au III^e siècle, il n'y pas encore de *Minim* à Néhardea (Talm. de Bab. *Pesachim*, 56, a.) Rien de plus commun chez les Juifs que ces noms symboliques : Esther, iii, 1, 10 ; viii, 3, 5. Apoc. xi, 8. C'est ainsi qu'ils ont quelquefois désigné Rome par Ninjve (Buxtorf, *Lex. Chald.*, col. 221), l'empire romain par *Edom*, les Chrétiens par *Couthin*, les Slaves par *Chanaan*. » Renan : *l'Antechrist*, p. 122, note 2. — Beaucoup d'autres auteurs faisant la même remarque, n'avons-nous pas quelque droit d'inviter M. de Pressensé à relire ses textes ?

⁴ Ceci ne nous paraît guère sérieux, nous prions M. de Pressensé de parcourir la note ci-dessus, ou de consulter encore *l'Antechrist*, p. 555.

n'est plus simple que la conclusion. Il n'y a donc aucun motif pour chercher à grand'peine un sens symbolique à une désignation parfaitement claire par elle-même ¹.

« Pierre a-t-il été de Babylone à Rome ? Cette question a été très-controversée. *Il est impossible de la trancher avec certitude* ; cependant nous inclinons à la résoudre affirmativement. Il faut ici se garder des préventions de l'esprit de parti. Si un historien défenseur de la hiérarchie a un certain intérêt à admettre le séjour de Pierre à Rome, un historien placé au point de vue opposé peut s'imaginer à tort qu'il a l'intérêt contraire. C'est une raison pour l'un et pour l'autre de peser avec une impartialité redoublée les témoignages de l'antiquité chrétienne. Quant à nous, il nous paraît impossible que Pierre ait séjourné à Rome sous Claude et au commencement du règne de Néron. A part les raisons que nous avons déjà indiquées, nous nous fondons sur le fait décisif que le nom de Pierre ne se rencontre pas une seule fois dans l'épître écrite par Paul aux Romains, ni dans les autres lettres de cet apôtre datées de Rome ; ce silence serait inexplicable dans l'hypothèse de Baronius et des écrivains de son siècle. Mais, d'un autre côté, nous sommes porté à croire que Pierre a passé la dernière année de sa vie à Rome. *Nous reconnaissons combien la tradition, sur ce point, est contradictoire et incertaine* ².

Nous ne donnons pas une grande importance à l'allusion détournée qui se trouve dans l'épître de Clément ³. Le passage d'Ignace qui a trait au martyr de Pierre, appartient au texte apocryphe ⁴. Sa lutte avec Simon le Magicien, dépeinte avec complaisance dans les actes apocryphes, est marquée au coin des légendes les plus absurdes. Si Denys de Corinthe affirme nettement le séjour de Pierre à Rome, son témoignage est invalidé par une grossière erreur ; *il lui attribue en effet, contre toute évidence historique, une part dans la fondation de l'église de Corinthe qui ne peut être attribuée qu'à saint Paul* ⁵.

« Le fragment de la prédication de saint Pierre cité par Cyprien, appartient à un écrit qui est apocryphe, quoique très-ancien ⁶.

¹ Ce n'est pas ici une question de style épistolaire, c'est une question d'usage, absolument comme lorsque nous appelons Paris *la Babylone moderne*. Si c'est une question d'usage, c'est une question de fait qui s'établit ou se nie par le témoignage.

² Il n'y a pas un seul auteur qui prétende que Pierre est mort ailleurs qu'à Rome, et c'est là ce qu'on appelle de l'incertain ! Que signifient donc désormais les mots ? Quelles perfides tournures de langage dans cette *Histoire des trois premiers siècles* !

³ Nous recommandons à M. de Pressensé la lecture de M. Renan : *L'Antichrist*, p. 186-187, avec les notes.

⁴ M. de Pressensé se débarasse trop facilement d'une autorité gênante.

⁵ Voir Jacques Basnage : *Histoire de l'Eglise*, Rotterdam, p. 347-348. Relire le passage de cet auteur cité plus haut, p. 43.

⁶ Cyprien : *De non iterando baptismo*.

« Irénée et Tertullien, qui prétendent également que Pierre est mort à Rome, *écrivent à une époque où bien des fables sur le premier siècle sont facilement acceptées*¹. Cependant l'unanimité de la tradition sur le séjour de Pierre à Rome nous semble imposante, malgré les erreurs de détail et les combinaisons absurdes que nous avons relevées. Elle est d'autant plus digne de croyance que plusieurs des Pères que nous avons cités, comme Tertullien et Irénée, n'avaient aucun intérêt à établir la primauté de l'évêque de Rome. Nous ne faisons donc aucune difficulté d'admettre que Pierre a passé les derniers temps de sa vie dans la capitale de l'Empire, et nous ne savons pas quelles conclusions on pourrait tirer de ce fait au profit de la hiérarchie. L'Eglise de Rome était fondée depuis de longues années, elle avait déjà subi profondément l'influence de Paul. Pierre y vint annoncer l'Evangile, et y paya bientôt de sa vie sa fidélité à Jésus-Christ. Il n'y fut point évêque et n'eut point à conférer l'épiscopat, par la raison bien simple que l'ancienne organisation démocratique de l'Eglise était alors en pleine vigueur, comme nous le prouverons. L'influence de Pierre à Rome était d'ailleurs diminuée par son ignorance de la langue latine ; car, d'après Eusèbe, Marc, qui l'avait accompagné de Babylone à Rome, lui servait d'interprète². »

IV.

Il est temps de s'arrêter, et de recueillir le fruit de nos recherches, en résumant sommairement toute la controverse sur la venue et la mort de saint Pierre à Rome.

Voilà les idées qui ont eu cours, pendant les trois derniers siècles chez les protestants sur cette question. On a entendu l'exposé des divers systèmes qu'ils ont inventés ; on en a suivi les transformations, saisi les nuances, découvert le côté faible, et peut-être l'exposé de ces variations incessantes contribuera-t-il mieux qu'une réfutation régulière à trancher un débat qui n'aurait jamais dû naître, mais qui, en tout cas, n'aurait pas dû subsister si longtemps. Ce n'est donc qu'une erreur que le protestantisme patronne depuis trois siècles, quand il nie la venue et la mort du prince des Apôtres dans la capitale du monde romain. C'est une erreur, et rien ne prouve mieux combien on l'a senti, que la violence avec laquelle on a attaqué

¹ Cette page de M. de Pressensé est un chef-d'œuvre du genre. Avec quel air d'impartialité y exécute-t-on toute la tradition chrétienne !

² L. de Pressensé : *Histoire des trois premiers siècles*, t. I, p. 70-76.

un fait garanti par des témoignages aussi anciens, aussi nombreux, aussi complexes, aussi désintéressés.

N'y a-t-il cependant, au fond de tout ce débat, aucun élément de vérité? Tout est-il également clair dans ce que disent les catholiques? Quelque point obscur ne se trouve-t-il point mêlé à la lumière, pour légitimer, ou, tout au moins, pour expliquer et là durée et l'origine de la controverse? Concevrait-on enfin qu'on ait pu discuter, sans prétexte, pendant plus de trois cents ans, un fait aussi simple que celui-ci : saint Pierre est-il, oui ou non, mort à Rome?

Il faudrait évidemment désespérer de l'esprit humain, si l'on n'admettait point quelques raisons d'être pour une controverse qui a passionné tant et de si grands esprits; car on ne peut pas supposer que la mauvaise foi seule ait dirigé les coups partis des rangs du protestantisme; et, tout en faisant une large part aux préjugés de parti, à l'étroitesse d'idées qui préside à certaines études, aux difficultés qu'on éprouve à envisager les questions controversées au point de vue des adversaires, en tenant, disons-nous, compte de toutes ces circonstances qui raccourcissent ou faussent la portée de notre regard, il serait étrange que des hommes aussi éclairés que les écrivains cités dans les pages précédentes, eussent erré comme ils l'ont fait, s'il n'y avait rien qui légitimât leurs doutes. « L'erreur, a-t-on dit, n'est qu'une vérité dont on abuse. » Le principe doit être vrai dans ce cas comme dans les autres. Quel est donc le fond de vérité qui git sous cette masse d'arguments apportés par les protestants?

Tel est le point que nous voudrions élucider à la fin de cette revue.

Pour découvrir ce fond de vérité qui est comme le nœud où viennent aboutir toutes les difficultés soulevées par la critique incrédule contre la mort de Pierre à Rome, il n'y a qu'à recueillir les plaintes communes à tous les auteurs. Cet accord sur un ou plusieurs points, entre hommes qui diffèrent sur tout le reste, est précisément un indice de vérité. Quelles sont donc les raisons que tous les adversaires du voyage de saint Pierre font communément valoir? Voilà l'objet qu'il faut chercher, et cet objet, il est facile de le trouver.

Un fait étonnant, on aurait tort de ne pas en convenir, c'est le silence que tous les écrits du Nouveau Testament gardent

sur la mort de saint Pierre, ou tout au moins sur son voyage à Rome. Ce n'est pas une preuve positive ¹ que saint Pierre n'y est jamais venu, ainsi que les protestants se sont acharnés à le soutenir, mais cet argument a bien quelque valeur; il n'y a pas un esprit qui n'en soit tout d'abord frappé. Comment! saint Pierre aurait passé vingt-cinq ans à Rome; il s'y serait fait cette brillante situation que lui attribuent toutes les légendes chrétiennes, et saint Paul, qui avait fait, tout exprès pour le voir, le voyage de Damas à Jérusalem², n'en aurait rien dit dans son Épître aux Romains! Il aurait salué des personnes inconnues, et de Pierre il n'aurait pas soufflé le moindre mot! — Il y a là quelque chose qui heurte le sens commun, quelle que soit, d'ailleurs, l'opinion qu'on se fasse sur l'intimité ou sur l'inimitié de Pierre et de Paul.

Et ce n'est pas tout. Après avoir écrit une lettre aux Romains, Paul vient les visiter; les fidèles se rendent à sa rencontre; et on ne fait aucune mention de Pierre! Paul demeure plusieurs années à Rome, il correspond avec les chrétiens d'Asie, il se plaint que tout le monde l'a abandonné dans ses luttes contre l'autorité romaine; et on ne mentionne jamais Pierre dans ces lettres datées de Rome. Comment expliquer un pareil silence? — « On ne concevrait guère, dit M. Renan, saint Paul écrivant aux fidèles dont saint Pierre était le chef, sans qu'il fit la moindre mention de ce dernier. Ce qui est encore plus démonstratif, c'est le dernier chapitre des *Actes des Apôtres*. Ce chapitre, surtout les versets 17-19, ne se comprend pas si Pierre était à Rome quand Paul y arriva. *Tenons donc pour absolument certain que Pierre ne vint pas à Rome avant Paul, c'est-à-dire avant l'an 61, à peu près* ³. »

Il ne serait pas loyal de contester ce qu'il y a de spécieux dans ce raisonnement. Il frappe et doit frapper, de prime abord, tous ceux qui le font: nous l'avouons volontiers; et nous

¹ F. Spanheim insiste beaucoup là-dessus, et s'efforce de démontrer que le silence de la Bible est une preuve *affirmative*: « Recurrit ad ista superior exceptio, de infirmitate argumenti à Testimonio *negativi*. Falsum vero est, *negative* tantum argumentari nos, qui perpetuo et invicto ratiocinio, nec ex tacito tantum Petro, sed ubi taceri nec potuit nec debuit. Ratiocinamur enim non a particulari fortè sed ab universali silentio, nullo in contrarium teste, ejus quidem seu ætatis seu auctoritatis. » (Spanheimius: *Opp.* t. II. p. 324.)

² *Épître aux Galates*, 1. 18.

³ E. Renan: *l'Antéchrist*. — Appendice, p. 554.

reconnaissons également que la réponse à cette objection ne possédera jamais la même clarté pour la plupart des esprits, bien qu'elle soit au fond très-sérieuse et parfaitement satisfaisante. La raison en est simple et évidente. D'un côté, c'est un fait qu'on présente : le Nouveau Testament, qui aurait dû, ce semble, parler du séjour de saint Pierre à Rome, n'en dit rien ; de l'autre, c'est un raisonnement ou une série de raisonnements qu'on déduit : le Nouveau Testament peut bien ne rien dire du séjour de saint Pierre à Rome, sans qu'il faille rien en conclure, ni pour, ni contre.

Quels sont ces raisonnements, ces hypothèses vraisemblables, ces explications satisfaisantes fournies par les écrivains catholiques ? — C'est ce que nous ne pouvons pas essayer d'exposer en ce moment ; nous aborderions un autre terrain.

Voilà pour les arguments de la thèse protestante que nous appelons *positifs*, non pas au sens de certains auteurs hétérodoxes, mais en ce sens que c'est la seule raison apparente qu'on puisse donner pour nier la venue de Pierre à Rome. Nous omettons, on le voit, de parler du mot *Babylone*, qui figure dans la première Épître du chef des Apôtres ; cet argument n'est pas sérieux, et n'infirme en aucune façon l'opinion traditionnelle.

Passons à l'argument *négalif*. Le Nouveau Testament se tait, répliquent les catholiques, mais la tradition est en revanche très-explicite. Or, de deux témoins dont l'un ne dit rien et dont l'autre se prononce catégoriquement en notre faveur, pourquoi n'accepterions-nous pas le témoignage du dernier, sauf à expliquer ensuite le silence du premier ? Ici les protestants, qui rejettent le voyage de saint Pierre à Rome, se récrient et opposent deux fins de non-recevoir aux catholiques. D'abord, disent-ils, la déposition de ce témoin ou de la tradition est une déposition intéressée ; car on n'a entendu citer jusqu'ici que les témoignages des Romains et des Latins. En outre, supposé que ce témoin fût de bonne foi, qu'est-ce qui nous garantit qu'il ne s'est pas trompé ? De l'aveu de tous, l'opinion ecclésiastique était arrêtée, à la fin du II^e siècle, sur la mort de saint Pierre, mais entre la fin du II^e siècle et la mort de Pierre, durant l'espace de cent trente ans et plus, que de fables ont été mises en circulation !

Aucun témoin oculaire ne parle du martyre du prince des

Apôtres ; ce n'est qu'à la fin du II^e siècle qu'on trouve des témoignages explicites. Or, qui ignore que « Rome fut, vers 100 et 120, le théâtre d'un immense travail légendaire, relatif surtout aux deux apôtres Pierre et Paul, travail où les prétentions pieuses eurent beaucoup de part ? » Il est donc bien possible que, dans cet intervalle, l'Eglise romaine se soit emparée de Pierre, sans que personne ait songé à réclamer. On peut donc conclure que « cette tradition, étant peu appuyée sur l'histoire, a dû naître d'un intérêt tout particulier ¹. »

En d'autres termes, il n'est pas certain que saint Pierre soit venu à Rome, parce que la Bible se taisant là-dessus autorise à douter de l'exactitude de témoignages traditionnels, surtout lorsque ces témoignages sont déjà suspects, soit comme entachés de partialité, soit comme remplis de détails fabuleux.

Tel est le dernier mot de la critique rationaliste contemporaine. Autrefois le protestantisme n'hésitait pas à rejeter la venue et la mort de saint Pierre à Rome parmi les faits controvèrés ou apocryphes ; aujourd'hui, quoiqu'il incline visiblement du même côté, il n'ose cependant dépasser les bornes du doute : il affirme qu'on ne peut rien dire de certain et il répète volontiers, avec le rationalisme, cette plainte perfide : « Nous ne pouvons sortir de la pénombre où vit la légende : les questions relatives à la mort des apôtres Pierre et Paul ne prêtent qu'à des hypothèses vraisemblables ². »

Ces paroles d'un célèbre rationaliste reflètent assez exactement le fond de ces théories allemandes dont vit la science contemporaine. Quelques auteurs vont plus loin, mais, en général, on ne fait que douter. Douter, c'est la grande maladie du siècle : le dernier résultat de la science est de conduire au

¹ E. Renan : *l'Antechrist*, p. 195-196. Cf. G. Hornius : *Historia ecclesiastica et politica* (Lugduni Batavorum, 1665, in 12), p. 44. « Antiquissimi qui hoc tradunt, Irenæus et Tertullianus, minimum centum triginta annis post Christum vixerunt, quo tempore multi jam errores, multæ traditiones falsæ, in Ecclesiam irreperant. »

² Baur : *Das Christenthum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte*, p. 142.

³ Renan : *l'Antechrist*, p. 199 ; cf. The Rev. H. Hoole, M. A. Senior student of Christ church, *St-Peter's visit to Rome*. « There is, however, no difficulty either chronological or geographical, in a visit after that period (63), the only question being whether the authority of Irenæus, Dionysius, and Tertullian is sufficient to establish the historical reality of an event, what took place rather more than a century before they wrote. » (Oxford, 1873, p. 25.)

doute ou d'apprendre à douter; on doute de tout; nos contemporains excellent dans cet art dangereux, et se font un plaisir de jouer avec une arme aussi terrible que l'est le doute pour l'intelligence. Ce n'est pas sans un sentiment de vive douleur que nous voyons des esprits distingués se complaire à ce jeu funeste, et inoculer leur fatale maladie aux générations sur lesquelles reposent les espérances de l'avenir.

Une chose cependant console au milieu de ces tristesses, c'est de voir la stérilité pratique des discussions scientifiques; elles passionnent quelques intelligences, mais elles atteignent rarement les masses. Aussi ne croyons-nous pas être téméraire en affirmant que la célèbre controverse dont on vient de parcourir les phases, n'a pas empêché une seule âme de se convertir au catholicisme. C'est que par delà la science des académies il en est une autre qui s'élève plus haut, qui vise plus loin, qui pénètre plus avant; et c'est de cette autre science que dépendent les grosses questions qui s'appellent le salut ou la perte des âmes. On a beaucoup discuté et on discutera sans doute encore beaucoup sur la venue et la mort de saint Pierre à Rome; la science y gagnera peut-être, mais, à coup sûr, l'Église romaine n'y perdra rien du prestige qui lui est dû et qu'elle a toujours possédé. Son autorité et son existence ne dépendent plus aujourd'hui des rêveries ou des sophismes de la science; une main divine a posé ses fondements sur une pierre immuable; les flots passent sans l'ébranler; au milieu des plus grands orages, elle nous apparaît toujours majestueuse et sereine. Le rationalisme a donc beau faire; il soulèverait encore plus de difficultés et de nuages, que le bon sens du genre humain lui répondrait toujours: on ne bâtit pas un édifice comme celui du Catholicisme sur une hypothèse sans fondement, on n'asseoit pas un empire comme celui de la Papauté sur une erreur avérée de tous; il faut que saint Pierre soit venu mourir à Rome, l'antiquité l'a toujours dit, et, dans de telles circonstances, le témoignage de l'antiquité est une preuve infaillible de vérité.

P. MARTIN,

Chaplain de Sainte-Geneviève.

L'AUTEUR DE L'IMITATION

NOUVELLES RECHERCHES

SUR L'ÉPOQUE ET LE LIEU OU L'IMITATION FUT COMPOSÉE

Il a été établi, dans un précédent article ¹, qu'aucun des deux prétendants les plus célèbres que la controverse avait produits ne peut plus passer pour l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Le manuscrit, nouvellement découvert, de 1406, antérieur à tous ceux que l'on connaissait jusqu'ici, exclut également, comme on l'a vu, et Gerson et Thomas à Kempis. D'ailleurs, à défaut même de cet argument de date appuyé des circonstances historiques de la vie des deux personnages, leurs titres les mieux fondés en apparence ne résistent pas à la critique. Une longue erreur, où la passion fut pour beaucoup, leur a seule donné des droits. Désormais, ils ne doivent plus paraître dans l'enquête toujours ouverte sur l'auteur de *l'Imitation*. Quant à l'abbé Gersen de Vercell, le dernier venu parmi les prétendants, qui n'avait d'autre force que la faiblesse des titres de ses adversaires, loin qu'il puisse profiter de l'exclusion des autres, il aurait d'abord à faire prouver son existence elle-même, plus que jamais contestable.

Ainsi, tout en est au même point qu'au premier jour de la controverse, lorsque l'admiration du livre provoqua la recherche de l'auteur, avec cette différence toutefois qu'on ne peut plus s'arrêter à aucun des noms auxquels on avait songé d'abord. Il a été démontré successivement par les Kempistes

¹ Livraison du 1^{er} avril 1873.

et les Gersonistes que ni saint Bernard, ni Ludolphe de Saxe, ni Kalkar, ni Martin le Chartreux, ni Ubertain de Casal, ni aucun de ceux dont les noms se lisaient sur des manuscrits ou d'anciennes éditions, ne pouvait être doté de la gloire du livre anonyme. La même preuve a été faite ici pour Thomas a Kempis et pour Gerson. Il ne reste donc plus personne de ceux auxquels on a attribué l'*Imitation*.

Tout est à recommencer : le livre est vacant.

Certes, l'humble auteur qui a demandé à Dieu de n'être pas connu en ce siècle, a vu sa prière exaucée au delà même de ses espérances. Après avoir excité la curiosité du monde, exercé la sagacité des plus doctes écrivains qui le cherchent depuis trois siècles, il est encore inconnu. On a trouvé pour des œuvres moindres des noms plus indifférents et aussi cachés. Lui se dérobe à toutes les investigations. Une sorte de Providence semble protéger jusque dans le tombeau l'humilité du sublime inconnu ; son œuvre, lue et admirée par toutes les générations et toujours inconnue, reste comme un défi à la gloire humaine.

Faut-il donc désespérer à jamais de connaître le nom de l'obscur écrivain qui a fait le plus illustre des livres ? Faut-il interrompre les recherches qu'une pieuse curiosité a entreprises depuis des siècles ? Le livre excite un trop grand intérêt pour qu'on s'en tienne là.

Il semble aussi, à notre point de vue humain, que ce soit une dette de reconnaissance de découvrir l'homme à qui l'on doit le livre incomparable qu'un jugement unanime et une pratique universelle ont proclamé le plus beau, le meilleur de tous ; non, sans doute, pour lui décerner un de ces honneurs vulgaires qu'on accorde aux grands hommes, mais pour lui rendre le seul hommage digne de lui, en inscrivant son nom sur son livre et en permettant à l'admiration d'honorer davantage cette grande humilité.

Ce n'est pas seulement une raison de curiosité ni même de reconnaissance qui pousse à ces recherches. Le nom de l'auteur de l'*Imitation* est plus qu'un problème bibliographique. Il y aurait intérêt à savoir, pour l'histoire du mysticisme, d'où vient ce livre, de quelle école spirituelle il est sorti, comment et par qui il a été fait. Car, bien que notre pieux auteur nous ait lui-même conseillé d'une manière générale

de ne point chercher « qui a dit ceci, » mais de s'attacher seulement à « ce qui a été dit, » l'intelligence du livre serait plus complète avec la connaissance de l'auteur.

I

Depuis que le manuscrit de 1406 a ouvert de nouvelles voies, les investigations doivent être dirigées d'un autre côté. Il faut nécessairement abandonner les anciens noms et en chercher de nouveaux.

Mais avant de recommencer ces recherches, il y a deux points préalables à fixer : l'âge et la patrie de l'*Imitation*. C'est le seul moyen d'arriver, s'il est possible, au résultat.

On a fait remonter l'*Imitation* jusqu'au xii^e siècle, en l'attribuant à saint Bernard. Cette opinion n'est point soutenable. L'*Imitation* ne peut pas plus être de saint Bernard que du xii^e siècle. Néanmoins, s'il fallait s'en rapporter aux inscriptions des manuscrits et des premières éditions, comme l'ont fait avant tout les champions des divers prétendants, saint Bernard n'aurait pas moins de titres que le chancelier Gerson. Six manuscrits du xv^e siècle portent son nom¹. On connaît

¹ Il convient d'insister particulièrement sur ce point, pour ôter aux partisans obstinés, soit de l'abbé Gersen, soit du chancelier Gerson, tout prétexte de se retrancher absolument derrière les quelques manuscrits qui portent le nom de ces prétendus auteurs. Il existe, à ma connaissance, six manuscrits de l'*Imitation*, sous le nom de saint Bernard :

1^o Le manuscrit de l'abbaye Braunau (Bohême), de la 1^{re} moitié du xv^e siècle, appartenant à M. le comte Lafond, l'un des plus précieux, mais resté inconnu jusqu'ici. Il contient les trois premiers livres de l'*Imitation*, avec cette inscription : *Incipit tractatus beati Bernhardi qui intitulatur Cathena aurea vel de Imitatione Christi*. L'explicit des deux premiers livres reproduit le nom de saint Bernard ;

2^o Le *Codex sangenesanus*, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, n^o 413, avec cette inscription : *Incipit opus B. Bernardi sublimitimum de Imitatione Christi et contemptu mundi quod Johann. Gerson cancellario Parisiensi attribuitur* ;

3^o Un manuscrit de Genève, de 1457, signalé par M. de Grégory (*Hist. de l'Imitation*, t. I, p. 210) ;

4^o Le manuscrit de Raitenhaslach (Bavière), mentionné dans le catalogue et des manuscrits de Bavière, dressé par l'ordre de Maximilien I^{er} en 1610, comme appartenant à l'abbaye de ce nom et inscrit ainsi : *De Imitatione Christi tractatus B. Bernhardi abbatis Claravallensis*. Cod. LXXI, Lit. G ;

5^o L'inventaire des livres du comte d'Angoulême, fait en 1467, mentionne une

également plusieurs éditions antérieures à 1500 qui lui donnent l'*Imitation*¹.

Ces mentions des manuscrits et des éditions en faveur de l'abbé de Clairvaux ne valent ni plus ni moins que celles qui attribuent l'*Imitation* au chanoine régulier du Mont-Sainte-Agnès, ou au chancelier de l'Université de Paris; les unes et les autres n'ont point d'autre fondement que l'opinion particulière des copistes et des imprimeurs. Toutefois, il y avait bien plus de raison d'attribuer l'*Imitation* à saint Bernard qu'aux deux autres. Les copistes des monastères devaient être naturellement portés, dans l'ignorance du véritable auteur, à inscrire le pieux livre sous le nom du grand moine qui fut l'inspirateur du mysticisme au moyen âge. Il pouvait lui appartenir; ou du moins, le saint abbé de Clairvaux était plus digne qu'aucun autre de lui donner son nom.

Mais plusieurs motifs empêchent de souscrire à l'opinion de ces copistes. Les témoignages des écrivains ecclésiastiques ou autres font entièrement défaut; d'ailleurs, le style des ouvrages de saint Bernard n'est pas celui de l'*Imitation*: les deux auteurs ne sauraient être confondus. En dehors même des arguments intrinsèques, une raison de date exclut absolument saint Bernard. L'auteur de l'*Imitation* est certainement postérieur à saint François d'Assise dont il est fait mention au chapitre L du III^e livre. On a prétendu qu'il était contemporain du saint, à cause de la manière dont il parle de lui, qui ferait croire qu'il l'a connu. L'auteur de l'*Imitation* cite, en effet,

traduction française de l'*Imitation* sous la rubrique : *La Imitation de saint Bernard, avec plusieurs oraisons et dévotions, en papier et lettre commune bien caduque* (Voir Joan. Launoii, *Dissert. de auct. libr. de Imit. Chr.*, Paris, 1663, p. 59);

6° Le manuscrit de Toulouse, à la bibl. nat. de Paris, n° 7276 (fr.); portant cette inscription : *Cy commence le livre très-salutaire de le Ymitation de Jhesu Christ et du mesprisement de ce monde, composé en latin par saint Bernard ou aultre dévotie personne, attribué à M^e Jehan Gerson, chancelier de Paris. et translé en français en la cité de Tholose. etc.*

7° Le *codex Santhilarius* ou *Bellovacensis* ou encore *Montis Oliveti*, présente au commencement du deuxième livre le portrait d'un moine blanc, ce qui semble attribuer l'ouvrage au saint abbé de Clairvaux.

¹ La plus ancienne édition de l'*Imitation* avec le nom de saint Bernard est attribuée à l'an 1480; elle porte : *Incipit opus beati Bernardi saluberrimum de Imitatione Christi et de contemplu mundi quod magistro Johann. Gerson cancellario Parisiensi attribuitur.*— Il y en a un exemplaire à la Bibliothèque Mazarine. Après cette édition, qu'on croit être de Strasbourg, viennent celles de Brescia, de 1485, de Bâle, de 1487, de Toulouse, de 1488, etc.

cette parole de l'humble saint François : *Quantum unusquisque est in oculis tuis* (Domine) *tantum est et non amplius, ait humilis sanctus Franciscus*. Comme il parle ici de saint François en employant le verbe *ait* au présent, on concluait qu'il vivait de son temps. C'était un des arguments des Gersenistes, qui faisaient du prétendu abbé de Verceil le disciple de Thomas Gallus, ce maître choisi par saint François d'Assise pour le jeune Antoine de Padoue. Mais, ailleurs, l'auteur de l'*Imitation* se sert également d'*ait* au lieu de *dixit* en parlant de personnages bien antérieurs à lui. Il cite saint Paul de cette manière : *Non enim qui se ipsum commendat ille probatus est, ait beatus Paulus, sed quem Deus commendat* (lib. II, cap. vi, v. 4). Plusieurs fois il emploie le mot *ait* en citant l'Évangile : *Ait Dominus*, et même en parlant de Job : *Unde beatus Job ait* (lib. II, cap. xi, v. 5).

D'après la version de plusieurs manuscrits, il y aurait simplement dans le texte : *Humilus Franciscus* et non *humilis sanctus Franciscus*, ce que les Gersenistes faisaient encore remarquer en faveur de leur opinion. Cette version, fût-elle autorisée, on ne saurait conclure de l'absence de la qualification de saint que l'auteur fût contemporain de François d'Assise, les saints étant très-souvent nommés sans leur titre.

La citation d'une parole de saint François assigne une première limite aux recherches sur l'auteur de l'*Imitation*. Quel qu'il soit, l'auteur n'est pas antérieur au *xiii^e* siècle, et rien ne prouve qu'il ait vécu du temps du saint, ni même dans un temps rapproché. La maxime qu'il cite de lui, il a pu, sans la recevoir d'une tradition orale voisine, la prendre soit dans une des vies de saint François, soit dans le recueil postérieur des œuvres du saint, où l'on trouve une lettre qui contient la même pensée un peu développée ¹.

Pénétrons plus avant dans le *xiii^e* siècle ; mais ici se présente d'abord la question des emprunts.

En faisant une étude comparée de l'*Imitation de Jésus-Christ*, on remarque dans le livre plusieurs endroits communs avec des ouvrages des *xiii^e* et *xiv^e* siècles ; quelquefois

¹ Thomas de Celano, xix. — *Vita a tribus sociis*. — *Opuscul. B. Franc. Epist.* XIV. Paris, 1641, in-folio (édition du P. de La Haye).

le texte est à peu près identique des deux côtés, d'autres fois il présente des différences d'arrangement. Sont-ce des emprunts que l'auteur de l'*Imitation* a faits aux écrits antérieurs à lui, ou bien sont-ce des citations plus ou moins directes de l'*Imitation*? La question demande sans doute à être examinée en détail pour chaque citation; mais si l'on s'en rapporte au procédé habituel de l'auteur, on peut conclure d'avance, qu'après comme avant le xiii^e siècle, les emprunts sont de lui.

Pour les temps antérieurs à saint François d'Assise, duquel il est fait mention, une des sources les plus abondantes du livre est l'Écriture Sainte, soit que le pieux écrivain anonyme la cite textuellement, soit qu'il en accommode des fragments à son sujet. Il s'est ainsi approprié un grand nombre d'endroits de l'Ancien et du Nouveau Testament, surtout des Psaumes et des Épîtres de saint Paul¹. De même les emprunts faits aux Pères de l'Église sont nombreux. Saint Bernard, en particulier, beaucoup plus encore que saint Augustin et saint Grégoire le Grand dont les citations abondent cependant, a tant fourni à l'auteur de l'*Imitation*, qu'on a pu vraisemblablement lui attribuer l'ouvrage: ce qui a même fait dire, avec exagération sans doute, à un controversiste érudit, après la lecture des œuvres du grand abbé de Clairvaux: « l'*Imitation* ne m'a plus semblé être que la reproduction et l'analyse des écrits de saint Bernard². » Enfin, on retrouve dans l'*Imitation* la trace manifeste de livres ascétiques antérieurs. Avec saint Bernard, Hugues de Saint-Victor, le docteur du mysticisme français et l'un des écrivains les plus répandus au moyen âge, a souvent inspiré le suave auteur. Un frère de saint Bernard, l'abbé Isaac, de l'ordre de Cîteaux, a fourni également dans son beau traité de *Spiritu et animâ*, dont notre manuscrit de 1406 renferme quelques extraits, une des sources de l'*Imitation*. Il faudrait encore citer, pour le xiii^e siècle, Pierre de Celle et ses lettres mystiques, l'*Apologeticum de contemptu sæculi* et le *De perfectione monachorum* de saint Pierre Damien, et bien d'autres auteurs anonymes; puis

¹ On peut compter dans l'*Imitation* près de deux cents réminiscences ou citations textuelles du Psautier.

² J. B. M. Nollac, *Du livre de l'Imitation de Jésus-Christ*. Paris et Lyon, 1841, in-8°, p. 131.

au début du XIII^e siècle, le *De contemptu mundi et miseria conditionis humanæ* d'Innocent III.

Nourri de la lecture de la Bible, des Pères de l'Eglise et des écrivains spirituels antérieurs à lui, l'auteur de l'*Imitation* en a fait passer la substance dans son ouvrage. Sans copier ni citer, il s'est servi de ses souvenirs pour faire un livre qui tient de beaucoup d'autres, mais qui est nouveau par lui-même, à cause de l'admirable esprit spirituel, de la haute doctrine et de l'onction qui le remplit ; en un mot, il transforma selon son génie particulier ce qu'il empruntait au dehors et fondit tout dans son œuvre.

Ce mode de composition par emprunts ou par souvenirs que l'on constate certainement jusque vers le milieu du XIII^e siècle avec la citation de saint François d'Assise, fournit une forte présomption pour les temps postérieurs. Si donc l'on remarque ensuite des ressemblances avec d'autres écrits, des citations même, il est présumable tout d'abord qu'elles sont le fait de l'auteur de l'*Imitation*, étant conformes à la méthode et au caractère de son livre. Cette observation générale doit dominer les recherches de détail où nous arrivons.

Plusieurs versets du IV^e livre de l'*Imitation* offrent des analogies complètes, soit avec des passages de l'office du Saint-Sacrement, soit avec des endroits de l'opuscule de saint Thomas *De Sacramento altaris*. Est-ce saint Thomas qui a copié l'auteur de l'*Imitation*, ou celui-ci qui a copié le premier ? Les Gersenistes ont soutenu la seconde opinion, comme ils eussent probablement prétendu que saint Bernard avait copié en cent endroits l'auteur de l'*Imitation*, s'ils avaient pu placer l'abbé Gersen au XII^e siècle.

On sait que Thomas d'Aquin composa l'office du Saint-Sacrement à la prière du pape Urbain IV qui institua la fête en 1264. Cet admirable office, où le dogme et la poésie s'unissent avec l'amour d'une manière merveilleuse, est tout entier du Docteur angélique. Le choix si savant et si pieux des textes de l'Ecriture sainte, des psaumes, des épîtres de saint Paul et des homélies de saint Augustin, l'agencement de toutes les parties de l'office, la parfaite appropriation de chaque chose au sujet de la fête, les solennelles leçons du second nocturne, toutes les hymnes, antiennes et oraisons, la sublime prose *Lauda Sion*, tout cela est son œuvre. Saint Thomas d'Aquin

n'avait besoin de rien emprunter ailleurs, il pouvait tout tirer de son propre fonds. Ce procédé d'emprunt n'était pas dans la manière ni dans l'ordre de son génie. Il citait ou il reproduisait intégralement, comme l'introit *Cibavit* qu'il a pris à l'antique office du lundi de la Pentecôte, mais il ne copiait nulle part. Que l'on compare les différents endroits de l'office du Saint-Sacrement et ceux de l'*Imitation* entre lesquels existe une ressemblance, et l'on reconnaîtra bien vite l'original. Certes, le Docteur angélique n'a pas été chercher un petit verset d'un livre absolument ignoré, si tant est qu'il eût existé alors, dont il n'est fait aucune mention dans les écrivains du ^{xiii}^e siècle, ni même dans ceux du ^{xiv}^e, pour composer le début de cet admirable sermon sur l'Eucharistie qui se lit aux Matines : *Immensa divinæ largitatis beneficia, exhibita populo christiano inæstimabilem ei conferunt dignitatem. Neque enim est, aut fuit aliquando tam grandis natio quæ habeat deos appropinquantes, sibi sicut adest nobis Deus noster. Unigenitus siquidem Dei Filius suæ divinitatis volens nos esse participes, naturam nostram assumpsit, ut homines deos faceret factus homo, etc.* Tout se tient dans ce début ; la pensée haute, éloquente, a jailli d'elle-même. C'était bien le lieu, en célébrant le grand honneur du peuple chrétien dans l'Incarnation et l'Eucharistie, par lesquelles les hommes sont devenus participants de la divinité, de s'écrier avec enthousiasme : « Il n'y a pas, il n'y a jamais eu de nation aussi grande, ayant des dieux approchant d'elle, comme notre Dieu est présent à nous ! » Saint Thomas d'Aquin s'est naturellement souvenu ici du Deutéronome (iv, 7). Après lui, l'auteur de l'*Imitation*, composant son livre sur le sacrement de l'autel, a reproduit ce passage de l'Ecriture sainte qu'il a un peu modifié à l'exemple de l'Ange de l'École ; mais il s'est manifestement inspiré de l'office du Saint-Sacrement. La suite des idées du paragraphe 2 du chapitre xiii du ^{iv}^e livre n'appelait pas cette réminiscence du Deutéronome ; elle y serait même déplacée si elle n'était liée au paragraphe précédent, qui est également pris dans l'office de la Fête-Dieu. En effet, après avoir exprimé les aspirations de l'âme dévote qui désire s'unir à Jésus-Christ dans le Sacrement de l'autel pour y trouver la paix, l'auteur de l'*Imitation* s'écrie, en passant à une autre idée : « Oh ! que votre esprit est doux, Seigneur, qui, pour témoigner

vosre tendresse à vos enfants, daignez les nourrir d'un pain très-délicieux descendu du ciel ! ». C'est l'antienne du *Magnificat* des premières vêpres de l'office du Saint-Sacrement, laquelle sert ici de transition pour la pensée suivante, également suggérée au pieux rédacteur de l'*Imitation* par le même office : « Vraiment, il n'y a pas de nation aussi grande, etc. »

Que l'auteur de l'*Imitation* ait reproduit l'antienne du *Magnificat* de l'office du Saint-Sacrement, cela ne peut être douteux. Toutes les parties chantées de l'office, antiennes, hymnes et prose, sont nécessairement de saint Thomas d'Aquin, qui devait adapter les paroles à des chants déjà existants ; et pour cela, il lui fallait observer le rythme et fournir la mesure de la pièce. Les paroles ont donc été faites pour le chant : sur un air ancien de l'Antiphonaire, saint Thomas a composé l'antienne *O quam suavis est*, à laquelle il a donné une tournure et des expressions rythmiques pour la mettre en rapport avec la mélodie ¹. C'eût été le plus grand des hasards qu'il trouvât dans l'*Imitation* ou dans quelque autre pieux traité, un verset cadrant parfaitement avec un chant tout fait. Comme le chant de l'office du Saint-Sacrement est plus ancien que le texte, il faut admettre que saint Thomas a tout composé, appropriant de nouvelles paroles à d'anciens airs liturgiques ². L'auteur de l'*Imitation*, en reproduisant l'antienne

¹ Le vrai texte de saint Thomas, altéré dans certaines liturgies gallicanes, est celui-ci : *O quam suavis est, Domine, spiritus tuus, qui ut dulcedinem tuam in filios demonstrares, pane suavissimo de celo præstilo, esurientes replens bonis, fastidiosos divites dimittis inanes*. C'est le texte des manuscrits, notamment d'un bel antiphonaire de Rouen du xiv^e siècle, coté A, 190 (bibl. de Rouen), et de plusieurs autres antiphonaires de divers diocèses qui se trouvent à la Bibliothèque nationale de Paris. Les cadences et les expressions rythmiques de ce texte montrent bien qu'il devait s'adapter à un chant préexistant.

² Les quelques parties de l'office du Saint-Sacrement qui ne sont pas de saint Thomas, ont été prises textuellement dans l'ancien *Antiphonaire* de saint Grégoire. Ainsi, l'introît *Cibavit* n'est autre, pour le texte et pour le chant, que l'offertoire de la 2^e série de la Pentecôte ; le graduel *Oculi omnium* est celui qui se disait le huitième dimanche après la Pentecôte. (Voir, pour l'introît *Cibavit*, et pour le graduel *Oculi* les manuscrits A, 280, f^o 77, A, 401, f^o 190 des xii^e et xiii^e siècles, à la bibliothèque de Rouen ; les manuscrits 903, 1118-9, 1120, 1132, 1133, 1135-6-7-8, 1338 des xi^e et xii^e siècles, à la Bibl. nat. de Paris.)

On a prétendu à tort que saint Thomas avait aussi composé le chant de l'office de la Fête-Dieu. L'introît et le graduel, comme on vient de le voir, appartiennent à l'ancien antiphonaire ; de même, l'*Alleluia* est pris sur celui de la fête de saint Laurent, *Levita Laurentius bonum opus operatus est*, etc. (Voir le manuscrit A, 401, f^o 122, bibl. de Rouen.) Le magnifique chant de la prose *Lauda Sion*

O quam suavis est Domine, en a conservé l'expression rythmique *demonstrares*, qu'il n'eût point mise de lui-même. Les Gersenistes croyaient prouver que saint Thomas avait emprunté cette antienne à l'*Imitation*, en faisant remarquer qu'il y avait ajouté un verset de saint Luc, tandis que si l'auteur de l'*Imitation* avait pris ce passage dans l'office du Saint-Sacrement, il ne se fût point permis d'y rien retrancher. Pour répondre à l'objection, il suffit simplement de constater par le contexte, que l'auteur de l'*Imitation* ne pouvait le citer tel quel. Déjà, le commencement, *O quam suavis est*, ne se rattache qu'indirectement au sujet du chapitre; la fin de l'antienne, *esurientes implens bonis*, y eût été tout à fait étrangère et même sans aucun rapport avec le paragraphe précédent. Cette remarque est une nouvelle preuve de l'antériorité de l'office du Saint-Sacrement. L'auteur de l'*Imitation* s'est servi de l'antienne de *Magnificat* à sa convenance, prenant le commencement et laissant la fin. Quant à saint Thomas, il n'a fait ici qu'appliquer à l'objet de la fête les paroles du livre de la Sagesse: *O quam bonus et suavis est, Domine, spiritus tuus* (Sap. xii, 1). *Substantia tua dulcedinem tuam, quam in filios habes, ostendebat* (id., xvi, 21). *Panem de cælo præstitisti... in se habentem omnis saporis dulcedinem* (id., 20).

De même que l'auteur de l'*Imitation* a pris dans l'office du Saint-Sacrement une partie du second verset du chapitre xiii^e du IV^e livre, de même il a tiré du *De Sacramento altaris* du Docteur angélique deux autres fragments, savoir : au verset 1^{er} du II^e chapitre du même livre : *Domine confisus accedo*, etc., et au verset 2 du chapitre xvii^e : *Domine Deus meus*, qui ressemble tout à fait à la prière de saint Thomas avant la communion : *Te tantâ suscipiam reverentiâ et humilitate, tantâ contritione et devotione, tantâ puritate et fide, tali proposito et intentione, sicut expedit salutî meæ*.

En outre, les versets 5 et 6 du chapitre II^e rappellent par leur sens général et même par certaines expressions les strophes *A sumente*, *Sumit unus* de la prose *Lauda Sion*, ainsi

est celui de la prose de la fête de la Sainte-Croix. *Laudes crucis attollamus*. (Voir le manuscrit 830, f^o 334, v^o, de la Bibl. nationale de Paris, le manuscrit A, 280, f^o 190, de la bibliothèque de Rouen.) Le chant de cette prose savait encore, comme on le voit par le ms. 830, f^o 324, v^o, de la Bibl. nat. de Paris, pour la prose de la fête de saint Thomas martyr.

que les v^e et vi^e leçons des nocturnes. Le verset 2 du chapitre iv : *Est enim hoc altissimum et dignissimum sacramentum* dérive directement du passage de la vi^e leçon : *Nullum sacramentum est isto salubrius*, que l'auteur de l'*Imitation* n'a fait qu'amplifier.

Évidemment, le pieux écrivain a emprunté les idées et les formes du divin chantre de l'Eucharistie. Suivant son procédé habituel de composition, il a puisé ses inspirations à cette grande source théologique; pour parler du sacrement de l'autel, il s'est souvenu de saint Thomas d'Aquin, comme de saint Bernard pour les règles de la vie religieuse et les conseils ascétiques. On ne peut pas plus dire qu'il soit l'inspirateur de l'admirable office du Saint-Sacrement qu'il n'est l'auteur de plusieurs oraisons du Missel bien antérieures à lui, la *Collecte* du seizième Dimanche après la Pentecôte, la *Post-Communio* du quatrième Dimanche de l'Avent, qu'il a reproduites textuellement ¹.

Saint Thomas d'Aquin mourut dix ans après l'institution de la Fête-Dieu, en 1274; l'auteur de l'*Imitation* lui est certainement postérieur.

On a prétendu que saint Bonaventure, mort la même année, avait cité l'*Imitation* dans ses *Collationes ad fratres Tolosanos*. En effet, la septième de ces conférences présente un long extrait du chapitre xxv^e du I^{er} livre de l'*Imitation*, à partir du verset 3, avec cette mention : *Ut patet in devoto libello de Imitatione Christi*. Les Gersenistes induisaient de là que l'*Imitation* était certainement du xiii^e siècle et de l'abbé Gersen. L'argument serait irréfutable, au moins quant à la date, si les *Conférences* de saint Bonaventure, conformément à l'attestation de Marianus Florentinus, étaient authentiques ².

¹ *De Imitat.*, lib. III, c. LV, v. 6, et lib. IV, c. IV, v. 5.

² On a eu tort de dire que le passage de la *Chronique* de Marianus Florentinus, relatif aux *Collationes* de saint Bonaventure, était interpolé. Dans l'autographe de la *Chronique*, dont l'authenticité est attestée par acte notarié (voir le manuscrit lat. 12434 à la bibl. nat. de Paris, p. 9), on trouve la liste des ouvrages de saint Bonaventure, parmi lesquels figurent les *Collationes*. Il faut dire tout simplement que le chroniqueur italien, appartenant à l'ordre de Saint-François, et mort en 1523, s'est trompé au sujet de saint Bonaventure, mort près de deux siècles avant lui. M. de Grégory dit que Marianus Florentinus aurait écrit vers l'an 1430 et même vers 1404; or Wadding lui-même (*Biblioth. scriptor. minor.*) atteste que Marianus vivait encore en 1516.

On a beaucoup discuté là-dessus, quoique la question se tranche d'elle-même.

La première conférence aux frères de Toulouse est extraite textuellement de l'ouvrage d'Ubertin de Casal, intitulé : *Arbor vitæ crucifixæ Jesu*, comme l'indique la mention finale du compilateur : *Hæc Ubertinus*. La date de cet ouvrage nous est connue par le témoignage de l'auteur lui-même, qui dit à la fin de son prologue : « Je l'ai terminé au mois de septembre, dans la vigile de l'archange saint Michel de la présente année mil trois cent cinq, la trente-deuxième année de ma profession ¹. » A la fin de son ouvrage (lib. V, cap. viii), Ubertin de Casal confirme l'indication chronologique du commencement; après avoir parlé des précédents papes, il ajoute : « Benoît succéda à Boniface VIII, l'an 1304. »

Nous savons encore par le prologue que l'*Arbor vitæ crucifixæ* fut achevé dans la solitude du Mont-Alverne, en l'espace de trois mois et sept jours, grâce à une inspiration particulière, à ce que rapporte l'auteur.

« Le lecteur, dit-il, croira à peine par quelle impulsion du Saint Esprit, Jésus lui-même, comme j'en ai la certitude, m'inspirait le dégoût du temps présent et passé et m'excitait à écrire, sans dessein préconçu de ma part; car, pendant que j'étais sur la montagne de ma solitude, n'ayant point de livres à consulter pour mes recherches, il m'a permis d'écrire ce livre tout entier, auquel je n'avais presque jamais songé, en l'espace de trois mois et sept jours au plus ². »

Les circonstances de la composition de l'*Arbor vitæ crucifixæ* établissent que ce traité est l'œuvre d'Ubertin, qui le dicta dans un temps d'inspiration.

L'ouvrage d'Ubertin de Casal, qui a fourni la première des conférences attribuées à saint Bonaventure, fut donc composé

¹ « Illo mense (septembris) terminavi in vigiliis Michaelis archangeli anni præsentis 1305. a meâ conversione anno 32. » Prol. *Arb. vitæ crucifixæ*, d'après le manuscrit 3074 de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles; il n'y en a point de cet ouvrage à Paris.

² « Vix etiam credet, quicumque hæc leget, cum quantâ impulsione Spiritûs Jesu ipse, ut indubite teneo, mihi immittebat detestationem præsentis temporis et præteriti, et ad scribendum ipse sine cogitatione præambulâ impellebat: nam in monte solitudinis (Alvernæ) cum librorum penuria ubi possem dubia revidere, non plus quam trium mensium et septem dierum, vel circa, spatium temporis in scribendo totum hunc librum de quo scribendo vix unquam cogitaveram, occupare permisit, etc. (id.) »

dans la seconde moitié de l'année 1305, trente ans après la mort du Docteur séraphique. Il s'ensuit que le recueil des *Collationes* est une compilation postérieure à ce temps.

On a essayé, il est vrai, de mettre Ubertain de Casal en contradiction avec lui-même sur les dates qu'il donne; c'est faute de l'avoir bien compris. Cet écrivain raconte qu'occupé à visiter le sanctuaire de Rome, il alla voir le très-saint homme Jean de Parme à Riéti, lequel s'y était retiré après avoir abdi-qué ses fonctions de général de l'ordre des Franciscains, en 1256. D'où l'on concluait qu'Ubertain avait pris l'habit de saint François antérieurement à la retraite de Jean de Parme et dix-huit ans au moins avant la mort de saint Bonaventure; de telle sorte que la date de 1305 indiquée ailleurs comme la 32^e année de sa profession se trouvait inconciliable avec la mention de cette visite en 1256. Mais rien dans le récit ne confirme ce raisonnement. Ubertain ne dit pas qu'il prit l'habit du temps que Jean de Parme était encore général, il raconte seulement l'entrevue qu'il eut avec lui treize ans après son noviciat. Cette visite fait même supposer que Jean de Parme s'était depuis longtemps démis de ses fonctions et n'avait plus d'autre autorité que celle de l'âge et de la sainteté. Ubertain raconte, en effet, qu'il s'en revint fortifié, absous et instruit par ce saint homme, puis qu'étant entré dans l'église de la bienheureuse vierge Marie de la Portiuncule, le second jour du mois d'août, le jour même de l'indulgence, il y passa la nuit et y reçut un nouvel esprit de la vie de Jésus-Christ et l'intelligence de la sainte règle ¹.

Quoi qu'il en soit de l'âge d'Ubertain de Casal, la mention de l'année dans laquelle il composa l'*Arbor vitæ crucifixæ* est certaine : ce fut en 1305, comme il le dit lui-même. Les *Collationes* où figure cet ouvrage, loin d'être de saint Bonaventure, ne sont donc qu'une compilation postérieure, dans laquelle les extraits de l'*Imitation* sont entrés au même titre que l'opuscule d'Ubertain de Casal. D'autres citations, d'ailleurs, empruntées

¹ « Et tunc Romana sanctuaria visitans et ad angelum scientiæ Jesu, vere sanctissimum virum Johannem de Parma, ad rupem veniens Græcii, et ab ipso confortatus, absolutus et instructus, in die indulgentiæ, secundæ diei Augusti intravi ecclesiam Beatæ Mariæ de Portiuncula de Assisio, et juxta eam pernoctavi, ubi tantam immutationem accepi et novum vitæ Christi spiritum et sanctæ Regulæ intellectum, etc. » In prolog. *Arb. vit. crucif.*

à Bernardin de Sienne, à la version latine de l'*Échelle* de saint Jean Climaque par Ambroise le Camaldule, assignent définitivement les *Collationes* au xv^e siècle. La mention qui y est faite de l'*Imitation* ne prouve donc pas que saint Bonaventure l'a citée, puisqu'il n'est point l'auteur des *Collationes*, ni par conséquent que l'âge de l'*Imitation* puisse être reculé jusqu'à lui.

Cette année 1305 nous placent au commencement du xiv^e siècle pour la recherche de l'auteur de l'*Imitation*.

Des réminiscences du bienheureux Jacopone de Todì nous reportent à peu près au même temps. L'auteur de l'*Imitation* dit : « Si vous avez vu quelquefois un homme mourir, songez que vous passerez par le même chemin, » *Si vidisti aliquando hominem mori, cogita quia et tu per eandem viam transibis* (lib. I, c. xxiii, v. 2). Plusieurs des plus anciens et des meilleurs manuscrits, tels que celui de 1406, ceux de Mœlck et de Kirchheim, présentent la leçon : *Vidisti aliquando hominem mori*, qu'il faut traduire en français : « Avez-vous jamais vu mourir quelqu'un ? Songez, » etc. Avec cette leçon nous sommes tout près de la strophe analogue de l'hymne italienne de Jacopone de Todì sur la considération de la mort.

*Vedili uno homo morire?
Piu segnio non ve oporto
Che tulli dovemo venire
A quel medesimo porto*¹.

L'*imitation* est sensible. L'expression *Cogita quia et tu per eandem viam transibis*, qui appartient à la langue imagée de la poésie, ne fût pas venue d'elle-même se placer sous la plume de notre pieux écrivain ; il aurait dit plus simplement : « Avez-vous jamais vu mourir quelqu'un ? Songez que la même chose vous arrivera. » Mais, inspiré par le souvenir de la strophe du bienheureux Jacopone, il a dit : « Songez que vous passerez par le même chemin. »

¹ D'après le manuscrit 559 italien de la Bibliothèque nationale, f^o 58, v. 20-4. Ce précieux manuscrit du xiv^e siècle contient un recueil des poésies du bienheureux Jacopone, sous ce titre qui a par lui-même quelque parenté avec le *de Imitatione Christi* : *Incipiunt laudes quas fecit sanctus frater Jacobus de Tuderto, ordinis fratrum minorum, ad utilitatem et consolationem omnium cupientium per viam crucis et virtutum Dominum imitari.*

La version de la strophe citée ci-dessus est un peu différente dans l'édition de Venise de 1617 ; voir *lib. IV, cant. xi, v. 38. Le poesie spirituali.*

Celle du manuscrit a évidemment plus d'autorité.

Le chapitre XXI du III^e livre de l'*Imitation*, véritable hymne à Jésus-Christ, comme dit M. Gence, où le doux chantre exalte Jésus au-dessus des anges et des archanges, *super angelos et archangelos*, rappelle également l'hymne de Jacopone de Todi, *Ave Rex Angelorum*, dont il est une magnifique amplification. Le chapitre XXIII du même livre contient aussi des traces d'imitation de cette hymne.

On pourrait multiplier les citations. Il existe, en effet, bien des analogies d'idées et des affinités d'expression entre le célèbre poète italien et l'auteur inconnu du *de Imitatione*. Dans son beau livre sur les poètes franciscains, M. Ozanam fait cette remarque : « Quelquefois les chants de Jacopone rappellent les plus belles pages de l'*Imitation*. » Un trait parmi les autres est plus saillant. Avant l'écrivain mystique, le poète a donné à l'âme deux ailes pour monter à Dieu, savoir : la chasteté du cœur et la pureté de l'intelligence.

*Conveie, che tu sali,
Non con passi carnali:
Ma con quelle due ali
Che ad esso ne fan gire.*

*Questo si è'l puro affetto
Col purgato intelletto :
Vaccio conge al Diletto
Peroche appresso sta ne, etc. ¹*

Un petit traité inédit en prose du bienheureux Jacopone nous fournit des ressemblances frappantes avec l'*Imitation* ². Son titre déjà fait souvenir du dévot livre : *Trattato del Beato Jacopone de Todi in che modo l'uomo puo tosto pervenire alla cognitione della verita et perfectamente la pace ne l'anima possedere*.

Ce pieux traité, où l'on croirait lire un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ* formé de plusieurs autres, commence ainsi : *Qualcunque vuole alla cognitione di Dio et della verita per brieve et diricta via pervenire, et la pace perfectamente ne l'anima possedere, conviene che totalmente si exproprii del'amore d'ogni creatura et ancora di se medesimo a cio. che*

¹ *Le poesie spirituali*, lib. V, cant. xxxv, v. 5-12. Venise, 1617, p. 706.

Cf. *De Imitatione Christi*, lib. II, c. iv, v. 1.

² Voir le manuscrit italien 1037, du xiv^e siècle, à la Bibliothèque nationale de Paris. Le traité se trouve à la fin du manuscrit.

totalmente si getti in Dio non riserbando a se cosa alcuna, ne etiamdio il tempo, etc.

Cette citation suffit à montrer que l'auteur de l'*Imitation* s'est inspiré aussi du petit écrit en prose de Jacopone, arrivé jusqu'à lui à la suite des pieuses et ardentes poésies du moine italien que la renommée propageait dans les couvents ¹.

Quelques expressions du chapitre xxiv du I^{er} livre paraissent encore une réminiscence de certains endroits de l'*Enfer* du Dante; mais le rapprochement un peu plus éloigné ne permet peut-être pas d'y prendre sûrement une indication chronologique ².

On ne saurait vraisemblablement prétendre que ces poètes ont été chercher dans un livre, sur l'existence duquel, répétons-le, il n'existe aucun témoignage en ce temps-là, les expressions et les idées semblables qu'on trouve chez eux, tandis qu'il est tout à fait logique, d'après le genre de composition du livre et l'esprit de l'auteur, de voir dans les ressemblances qu'on y remarque autant d'emprunts ou de souvenirs. Du reste, selon la règle des œuvres de l'esprit, le poète, par l'ordre du temps comme par la nature de l'œuvre, est le premier; s'il y a un imitateur, il faut plutôt le chercher dans le prosateur qui s'est assimilé les images et les formes du langage poétique. Dans les divers endroits qui viennent d'être cités, l'auteur de l'*Imitation* s'est manifestement souvenu de saint Thomas d'Aquin, de Jacopone de Todi et même de Dante, comme ailleurs de Lucain (lib. III, cap. xxiv, 2), d'Œvide (lib. I, cap. xiii, 5), de Cicéron (lib. III, cap. xii, 5), et de

¹ Cf. les chap. xi du I^{er} livre; xxv, xxxi, xxxii, xlii et lvi du III^e; on y trouve non-seulement des idées, mais des formes analogues à celles du *Trallalo* de Jacopone.

² Voici les vers du Dante qui rappellent plusieurs expressions de la poétique description des peines de l'Enfer dans l'*Imitation* :

Erano ignudi e stimolati molto.

(Infern. iii.)

*Qual nel arsena de Veneziani
Bolte d'inverno la tenace pece.*

(Id., vi.)

*Graffa gli spirti et ingora et is quatra
Urlar gli fa la pioggia come cani.*

(Id., vi., 18-19.)

«... Ardentibus stimulis perurgebuntur, ardentis pice et fœtido sulphure perfundentur. — Sicut furiosi canes... ululabunt.

(De Imit., lib. I, c. xxiv. v. 3.)

Sénèque (lib. III, cap. xxxii, 1) ¹. Il était certainement initié à la riche poésie mystique née sous le soleil d'Italie de l'inspiration de saint François. Tout le III^e livre de l'*Imitation* est rempli de l'influence poétique du patriarche d'Assise et de ses premiers disciples. Ce cri : *Ecce Deus meus et omnia*, qui ouvre le xxxiv^e chapitre, est du bienheureux François, comme le remarque le copiste de notre manuscrit de 1406 ²; ce « Cantique de l'amour » qu'aspire à chanter l'auteur de l'*Imitation* (chap. v, 6), c'est le cantique entonné dans l'extase du mont Alvernia; les premières paroles de ce magnifique chapitre sur les effets de l'amour divin, sont presque du bienheureux pauvre d'Assise. Vingt traits des poésies improvisées de Jacopone de Todi se trouvent dans le même III^e livre.

Une autre citation de saint François fournit un renseignement encore plus rapproché sur l'âge de l'*Imitation*. L'auteur dit au chapitre xix du I^{er} livre : *Adjuva me, Domine Deus, in bono proposito et sancto servitio tuo, et da mihi nunc hodie perfecte incipere, quia nihil est quod hactenus feci*. Cette dernière parole est donnée par Ludolphe le Chartreux, dans sa *Vie de N. S. Jésus-Christ* (c. xcv), comme de saint François d'Assise. C'est là probablement que l'auteur de l'*Imitation* l'a prise. Il connaissait en effet les ouvrages du célèbre moine saxon; et de même qu'en maints endroits de son livre où il cite les Psaumes, il s'est servi des commentaires de saint Augustin et de saint Bernard, de même il a plus d'une fois profité de ceux de Ludolphe le Chartreux, alors très-répandus en Allemagne ³. On n'aura point de peine, par exemple, à reconnaître dans le commentaire du § 6 du Psaume CXIV, *custodiens parvulos Dominus*, les idées principales du verset 2, *Humilem Deus protegit* du chapitre II du II^e livre de l'*Imitation*. On peut rapprocher de même le chapitre xvi, § 1, du III^e livre, *Unde non poteris*, du § 4 du Psaume LXXVI, et du § 5 du Psaume IV; le verset 3, *O quando*, du chapitre xxi du même livre avec le § 9, *Gustate*, du Psaume XXXIII, et le § 11

¹ Cf. Luc. *Pharsal.*, lib. I. *Stat magni nominis umbra*;

Ovide *Fast.* : *Principiis obsta*;

Cic. *de moribus* : *Consuetudo consuetudine vincitur*;

Sén. Ep. 85.

² *Hæc verba Sanctus Franciscus frequenter dixit*, n^o 102.

³ Ludolph. Cartus, *Comment. in Psalm.* Lugd., 1645.

du Psaume XLV, et d'autres encore. Ludolphe de Saxe revient dans ses commentaires sur la parole de saint François, *Da mihi nunc hodie*; elle n'y est pas rapportée textuellement, mais elle lui fournit une réflexion sur le mot du Psalmiste : *Dixi nunc cœpi*. Il dit en commentaire : *Sic etiam sanctus quantumcumque profecerit et in bono perseveraverit, debet tamen dicere nunc cœpi, quasi totum quod fecit parum, vel nihil ei videatur.* » Si l'auteur de l'*Imitation* a été amené à citer incidemment le mot de saint François, n'est-ce pas qu'il lui était rappelé par le commentaire de Ludolphe le Chartreux, ou par sa vie de Notre Seigneur Jésus-Christ? Or, Ludolphe le Chartreux, qui mourut en 1377, écrivait peu avant que l'*Imitation* fût composée. Avec lui, nous approchons tout à fait des temps de l'humble anonyme. Ce dernier emprunt nous conduit dans la seconde moitié du xiv^e siècle, époque à laquelle il faut placer la composition de l'*Imitation*.

Certaines circonstances historiques tirées du livre lui-même et pouvant servir à en fixer l'âge, concourent au même résultat.

Les discussions scolastiques sur le genre et l'espèce auxquelles il est fait allusion (lib. I, c. III, v. 2), conviennent mieux au xiv^e siècle qu'au xiii^e. Quoiqu'elles remontent en réalité au temps de Guillaume de Champeaux, elles prirent surtout une grande importance avec les querelles des Scotistes et des Thomistes, qui remplirent non-seulement les écoles, mais les chaires. Les disputes en Sorbonne sur des sujets théologiques ou philosophiques ont également commencé au xiv^e siècle avec le franciscain François Mayron, qui mit ce genre à la mode. On ne s'occupait presque plus alors dans les écoles qu'à agiter les questions les plus subtiles et les moins importantes : c'était une fureur de syllogisme à propos de tout. L'auteur de l'*Imitation*, qui avait sans doute, comme tout le monde alors, étudié à l'Université de Paris, se rappelait ces disputes, dont il parle avec le dédain d'un esprit supérieur à celui des philosophes. De même les allusions aux pratiques astrologiques (lib. I, c. II, v. 1), aux recherches raffinées sur des choses cachées et obscures (lib. I, c. III, v. 1), s'appliquent à l'époque de Raymond Lulle et d'Eckart, dont l'influence se fit si vivement sentir en France et en Allemagne durant le xiv^e siècle.

Ce n'est pas au sortir des leçons de saint Thomas d'Aquin ou de saint Bonaventure, ces grands maîtres du siècle théologique et philosophique par excellence, que l'auteur de l'*Imitation* eût parlé de la science avec ce mépris et ce dégoût qui percent dans les premiers chapitres ; mais, dès le commencement du siècle suivant il avait pu constater les abus de la scolastique, ainsi que les dangers du savoir vaniteux et vain.

La coutume des pèlerinages lointains, d'où la curiosité n'était pas toujours absente, est aussi un trait de ce siècle. Bien que les pèlerinages aux lieux saints et aux tombeaux des martyrs aient existé de toute antiquité, depuis saint Paul jusqu'à nous, et qu'ils aient été universellement loués et encouragés par les saints Pères, c'est surtout à partir du grand jubilé de 1300, établi par Boniface VIII, qu'ils devinrent d'un usage général. Le pape avait accordé des indulgences à ceux qui visiteraient cette année, et toutes les centièmes années suivantes, l'Église des apôtres saint Pierre et saint Paul ; ce qui, au témoignage des historiens, attira un concours prodigieux de pèlerins à Rome. Des indulgences semblables, accordées à la visite des lieux consacrés par la présence des reliques des saints, mirent en mouvement les populations chrétiennes vers les plus célèbres sanctuaires. On allait de France, non-seulement au tombeau de saint Martin de Tours ou à Notre-Dame de Chartres, mais jusqu'à Saint Jacques de Compostelle.

L'auteur de l'*Imitation* reproche à beaucoup de pèlerins de ce temps de courir en divers lieux, autant pour admirer les grandes et somptueuses églises bâties en l'honneur des saints et les riches reliquaires d'or, que pour se sanctifier (lib. I, c. xxiii, v. 4, et lib. IV, c. i, v. 9). A cette époque, le xiii^e siècle avait déjà produit les merveilles d'architecture et d'orfèvrerie qu'on venait voir de loin.

Nous tirerons plus sûrement des inductions pour l'âge de l'*Imitation* de ce que l'auteur dit des querelles entre religieux et de l'état du monachisme à son temps, lorsque nous rechercherons la patrie du célèbre livre.

Ces quelques rapprochements historiques, où l'on peut trouver à discuter, fournissent, il est vrai, plutôt des présomptions que des preuves ; mais lors même qu'on ne voudrait en tenir aucun compte, deux arguments décisifs s'ajoutent aux comparaisons de textes faites plus haut pour fixer la composi-

tion de l'*Imitation* vers le milieu du xiv^e siècle. C'est, d'une part, le silence absolu des écrivains ecclésiastiques, dont aucun ne fait mention du célèbre traité avant 1400, et d'autre part, l'absence de manuscrits antérieurs à la fin du xiv^e siècle.

Il serait inutile d'énumérer ici les auteurs, tant historiens que théologiens, qui auraient dû parler de l'*Imitation* dans les temps antérieurs, si elle eût existé alors, et chez lesquels on n'en trouve aucune mention ; constatons seulement que, dans le cours de la controverse où tous les arguments ont été épuisés, on n'a pu en citer un seul qui témoigne de l'existence du livre avant le xv^e siècle ¹.

Cette ancienne objection des partisans de Thomas à Kempis est restée sans réplique de la part des Gersenistes, fort intéressés, cependant, à trouver un écrivain contemporain du prétendu abbé Gersen, ou même postérieur à lui, qui lui attribuât l'*Imitation*. Ce point est suffisamment établi par tous les travaux antérieurs. Les premiers écrivains connus, en dehors des copistes et des imprimeurs du xv^e siècle, qui fassent mention de l'*Imitation* sont : Jean Busch, auteur de la *Chronique* du monastère de Windesheim, né en 1400 et mort en 1479², et Hermann Ryd, né en 1408, mort en 1476³, tous deux témoins de Thomas à Kempis. Avant eux, on ne trouve aucun écrivain, aucun compilateur de traités ascétiques qui ait nommé l'*Imitation*. Si elle eût existé, « comment, dit avec raison M. Gence, dans tout le cours du siècle suivant, eût-on gardé le silence sur cet ouvrage ? Comment n'en trouve-t-on aucune trace, ni dans Raymond Lulle de Majorque, dans Ludolphe de Saxe, dans Pétrarque, dans les écrivains mystiques, Tauler, Rusbrock, Gérard de Zutphen, Catherine de Sienne, dans Jean de Tambaco, dont le *Consolatorium* (*opus grande*, dit Trithème) est une collection de sentences d'écrivains ascétiques, ni enfin dans aucun des compilateurs du xiv^e au xv^e siècle auxquels

¹ M. de Grégory est le seul controversiste qui en ait découvert un, et ce témoin c'est Gérard de Rayneval, diplomate français mort en ce siècle, qu'il a confondu, d'après une biographie quelconque, avec Gérard Groot, dont le nom précédait ! (*Mémoire sur le véritable auteur de l'imit.* p. 95.) Nous avons le regret de le dire pour la mémoire de l'estimable magistrat, le plus ardent partisan de l'abbé Gersen, il est presque tout entier dans ce trait d'incroyable légèreté.

² Vid. Amort, *Deduc., critic.*, p. 94.

³ *Id.*, *Deduc., critic.*, p. 98, etc., et *Cert., mor.*, p. 49, etc.

n'eût pu échapper un ouvrage qui aurait déjà été connu des franciscains, des dominicains, et à plus forte raison des chartreux et des bénédictins, les plus anciens possesseurs des manuscrits de l'*Imitation*?¹ »

Ce silence général au xiv^e siècle prouve évidemment que l'*Imitation* ne saurait être antérieure à la seconde moitié de ce siècle. Il est, en effet, inadmissible qu'un livre aussi admirable n'ait pas été bientôt connu et cité, au moins au même titre que tant d'autres traites de dévotion bien inférieurs à lui. Presque pas un nom d'écrivain ascétique, connu de son vivant, ne s'est perdu, tant le genre mystique était recherché au moyen âge, et il n'y a peut-être pas un seul écrit de ce genre qui soit resté ignoré. Dans les recueils spirituels, les plus obscurs auteurs sont cités et leurs œuvres recueillies. Il n'y aurait eu d'exception que pour l'auteur de l'*Imitation* et pour son livre ! Pendant cent ans, pendant deux cents ans même, si l'on veut que l'*Imitation* remonte au xiii^e siècle, ce livre, qui a obtenu depuis une si prodigieuse publicité, serait demeuré inconnu ; personne, pas même les confrères du pieux moine, ceux pour qui il l'avait composé et auxquels il s'adresse souvent, n'aurait su qu'il existât ! Comment accepter de telles conséquences sans admettre à plaisir l'invraisemblable ? Il est certain que l'*Imitation* n'a acquis sa notoriété universelle que plus tard ; elle s'est même répandue assez lentement en dehors des monastères jusqu'à l'époque de la grande controverse sur son auteur, mais du moins en est-il fait quelque mention dans les écrivains du xv^e siècle. Évidemment, si l'*Imitation* avait existé dès l'an 1250 ou 1300, lors même qu'elle n'eût pas acquis immédiatement une grande notoriété, elle n'aurait pas manqué d'être citée, soit par quelque écrivain, soit dans quelque recueil ascétique du temps, à côté de Hugues de Saint-Victor et d'Ubertain de Casal.

Au silence unanime des écrivains, s'ajoute le défaut de manuscrits. Parmi les cent quatre-vingts ou deux cents manuscrits aujourd'hui connus de l'*Imitation*, il en est à peine deux que l'on puisse dire de la fin du xiv^e siècle ; tous les autres sont du xv^e². Peut-on espérer en découvrir un jour quel-

¹ M. Gence se trompe, comme on le verra plus loin, sur ce dernier point.

² Les deux manuscrits de la fin du xiv^e siècle sont ceux de Thévenot et de Grandmont, dont il a été question dans le précédent article.

qu'autre plus ancien, après les recherches faites depuis trois cents ans, surtout par les anciens Bénédictins qui ont remué toutes les bibliothèques de l'Europe savante? Ce serait se faire illusion. En attendant que cette découverte extraordinaire ait eu lieu, la liste actuelle des manuscrits connus fournit une présomption équivalant à une preuve. Comment expliquer, en effet, qu'il ne se soit pas retrouvé de manuscrits des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, si l'*Imitation* existait en ce temps-là? Le nombre des manuscrits contenant des traités ascétiques est immense; ce genre abonde dans nos bibliothèques formées en grande partie des archives des anciennes abbayes. Les ouvrages que les moines copiaient de préférence se rapportaient presque toujours à la vie spirituelle, à la profession religieuse; ils les recherchaient avidement; on se les prêtait d'un couvent à l'autre, et le dernier écrit paru, qui avait quelque mérite, ne tardait pas à faire le tour des maisons monacales, propagé et multiplié par des copies incessantes. L'*Imitation* n'aurait pas pu demeurer inconnue au fond d'un cloître pendant un siècle ou deux; les premiers moines, confrères de l'auteur, n'auraient rien eu de plus pressé que de la transcrire à leur usage d'abord, puis de la faire connaître aux autres maisons du même ordre, d'où elle se serait répandue partout, aussi vite que bien d'autres traités du même genre, aujourd'hui oubliés, qui obtenaient alors le plus grand succès. En admettant, au contraire, que l'*Imitation* ait été composée dans la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, on conçoit aisément que les manuscrits ne commencent à se multiplier qu'au ^{xv}^e.

Toutes ces raisons réunies, dont aucune, il faut en convenir, n'aurait par elle-même l'autorité d'une preuve absolue, permettent d'induire avec certitude l'âge de l'*Imitation*. Deux dates extrêmes assignent une limite aux recherches; d'une part, celle de la vie de saint François d'Assise, duquel l'auteur de l'*Imitation* cite une parole en le nommant; de l'autre, celle du manuscrit de 1406 qui contient des extraits des quatre livres. Les emprunts ou les réminiscences qu'on relève dans l'*Imitation* reportent jusque vers la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, avec Ludolphe le Chartreux. Plusieurs circonstances historiques du livre justifient cette date. Enfin, le silence complet des auteurs avant le ^{xv}^e siècle, l'absence de manuscrits antérieurs à la fin du ^{xiv}^e, tout concourt à prouver

que la composition de l'*Imitation* doit se placer de 1350 à 1380.

II

La date de l'*Imitation* fournit une première donnée générale pour la découverte de l'auteur ; mais elle ne suffirait pas à diriger les recherches, si la détermination du pays d'origine n'en apportait une seconde qui pût restreindre à un seul lieu, comme à une seule époque, toutes les investigations. Il faut, avons-nous vu, chercher l'auteur de l'*Imitation* vers le milieu du xiv^e siècle, ou un peu après. Mais où doit-il être cherché, dans quelle contrée, au sein de quel ordre religieux ?

Dans cette dernière recherche, les renseignements des écrivains ne sont d'aucune autorité, puisqu'ils se rapportent à l'un des trois prétendants, dont le premier n'a probablement jamais existé, et dont les deux autres se trouvent définitivement exclus par le manuscrit de 1406.

Tout d'abord, il n'y a pas plus de raison de croire que l'*Imitation* est sortie d'Italie, de France ou de Hollande, qu'il n'y en a d'admettre que l'abbé Gersen, ou le chancelier Gerson, ou le chanoine régulier Thomas à Kempis, en soit l'auteur. Comme les trois noms sont désormais écartés, l'incertitude reste entière sur le pays d'origine, malgré les témoignages d'écrivains pour l'un ou l'autre pays. Les deux questions sont évidemment connexes.

Pour trouver la patrie de l'*Imitation*, aussi ignorée que le nom de l'auteur, il faut avant tout s'attacher aux manuscrits qui nous ont conservé le livre.

Aujourd'hui ces manuscrits se trouvent répartis indifféremment en France, en Italie, en Allemagne, en Belgique et en Angleterre, où ils ont subi toutes les vicissitudes des livres. Depuis quatre siècles, les transports, les prêts, les échanges et les achats, les ont constamment déplacés ; leur présence dans tel ou tel lieu ne pourrait servir d'indication ni sur le pays d'où ils viennent originairement, ni sur l'histoire de leur transcription. Mais souvent ils sont accompagnés de mentions qui indiquent leur origine. D'ailleurs, à défaut de mention, il y a en paléographie des règles qui permettent de classer les

manuscripts par contrées. La forme des caractères et des chiffres, certaines particularités d'orthographe, la couleur des rubriques, la qualité même du parchemin fournissent des indices très-sûrs, auxquels on doit s'attacher comme au vrai moyen de retrouver la provenance de ces nombreux manuscrits épars. Paris et Bruxelles possèdent aujourd'hui les plus anciens et les plus précieux manuscrits de l'*Imitation*; c'est à Paris qu'ils sont en plus grand nombre.

En examinant ces divers manuscrits et ceux des autres pays, on trouve que les plus anciens et les plus nombreux sont de provenance allemande ou flamande. Les premiers, par l'âge, bien qu'ils ne portent pas de date, sont incontestablement les manuscrits dits de Thévenot et de Grandmont, le manuscrit de Clermont ou de Delamare ¹, et parmi les manuscrits datés, celui de 1406 à estampes, celui de Mœlck de 1421, celui d'Ervic de 1426, celui d'Orhsenhausen de 1427, ceux de Saint-Trond et de Nimègue de 1427, celui d'Augia-Dives de 1428, celui de Weingarten de 1433, pour ne citer que les premiers. Ces divers manuscrits ont une origine germanique : l'écriture, l'orthographe, les chiffres et les rubriques, à défaut même de la mention du lieu où ils ont été transcrits, le prouvent certainement. Pour les manuscrits de Thévenot et de Clermont, il n'y a point d'autre preuve de leur origine que les signes paléographiques, mais ils ne laissent aucun doute. Le genre de l'écriture, différente de l'écriture française et de l'italienne, la forme caractéristique des chiffres 4 et 5, la couleur terne et grumeleuse des rubriques, les signes de ponctuation et l'orthographe essentiellement germanique de l'*och*, du *proch* et l'*ach* suppléent à une indication expresse de la provenance. Les autres manuscrits cités plus haut, outre ces signes généraux, portent avec eux la mention de leur origine ².

¹ Les trois premiers de ces Mss., se trouvent à la Bibl. nationale de Paris, sous les n^{os} 3591, 13596, 3629.

² Sur le manuscrit de Grandmont ou de Gérardmont, ainsi appelé du nom de la ville du Hainaut d'où il provient, on lit au dernier feuillet ces mots, de la même écriture que le reste : *Iste liber pertinet ecclesie sancti martyris in Giraldis Monte* (c'est au monastère de saint Adrien qu'il appartenait). On a vu dans notre première étude que le manuscrit de 1406 était d'origine allemande.

Le manuscrit de Mœlck de 1421 a existé de tout temps à l'abbaye de ce nom (dans la basse Autriche), comme on le voit par le catalogue de 1517. (V. Ms. lat. 12437, p. 71, à la Bibl. nat. de Paris.) Dans le catalogue de la bibl.

D'une manière générale on peut dire que tous les manuscrits à date certaine antérieurs à 1450 viennent de l'Allemagne ou des Pays-Bas. Un seul manuscrit italien, le manuscrit de Padoue, daté de 1436, fait exception à cette règle; encore la date en est-elle incertaine, l'inscription du manuscrit, au témoignage de Mabillon, ayant été altérée.

Il existe environ deux cents manuscrits connus de l'*Imitation*. Les trois quarts appartiennent authentiquement à l'Allemagne ou aux Pays-Bas. La moitié, à peu près, de ceux-ci portent une date, et cette date est le plus souvent antérieure à 1450¹. Les manuscrits de source française ou italienne sont peu nombreux; aucun ne remonte par sa date à cette époque:

de l'abbaye, dressé en 1747 par le P. Kropff (*Bibl. Mellicen., seu vila et scripta Bened. Mellic. cum catal. man...*, 1747, p. 72), le ms. de 1421 est coté L, 35, celui de 1434, 39. Pour le manuscrit d'Ervic, provenant du monastère de ce nom des chanoines réguliers de Windesheim, voir D. Martenne, *Voy. litt. de deux Bénéd.* Paris, 1717. En voici l'explicit : *Explicit libellus devotus de Imitatione Jesu Christi dictus, qui sequitur me non ambulat in tenebris; finitus per Johannis Kilchlen manus cognomento Bupen. Domini 1426 anno exaltationis Crucis festo.*

Le manuscrit d'Oeksenhausen de 1427, signalé par D. Calmet (*Bibl. de Lorraine*, p. 575) a péri, dit-on, dans une guerre, avec un autre manuscrit de Weingarten de 1434; il a été loué par Wertin et Hésér, qui s'en sont servis dans leur édition.

Le manuscrit de saint Trond (abbaye près de Liège), signalé par D. Martenne (*op. cit.*, p. 199, 2^e part.), a appartenu en dernier lieu à M. Onésime Leroy, qui l'a acheté à Gand en 1836 (voir Onés. Leroy, *Etude sur les mystères*, p. 420). Il porte cet explicit : *Hunc libellum fecit fieri Wallerus de Stapel, prior monasterii sancti Trudonis qui perfectus fuit anno Domini 1427.* Sur le manuscrit d'Augia-Dives, voir D. Calmet, *Durium Helvetic.*, p. 111.

Le manuscrit de Weingarten (en Souabe), confondu par D. Calmet avec un manuscrit qu'il appelle de Swiefalt et qu'il date à tort de 1423, se termine par cette mention : *Explicit liber internæ consolationis finitus anno Domini 1433 secunda feria ante festum Assumptionis B. Virginis Mariæ per me fratrem Conradum Obersperg, tunc temporis conventualem in Weingarten.*

¹ D'après le relevé que j'ai fait, en compulsant les principaux ouvrages sur la question, les catalogues des bibliothèques, tant de France que de l'étranger, ou les manuscrits eux-mêmes, le nombre à peu près exact de ces manuscrits cités dans la controverse, en y en ajoutant plusieurs autres plus récemment découverts ou moins connus, est de 186. Sur ce nombre il y en a 116 qui proviennent d'Allemagne, 30 de la Flandre, 25 de la France, 16 de l'Italie, 3 de l'Angleterre. Pour ceux d'Allemagne et de Flandre, sur 64 manuscrits, 46 sont antérieurs à 1450. En France, le plus ancien, sur 7 manuscrits datés, est le manuscrit dit de saint Hilaire ou de Beauvais ou de l'abbé d'Olivet de 1456; en Italie, sur 8 datés, le premier est un manuscrit de Florence, de 1464 (à moins que l'on n'ajoute foi à la mention du manuscrit de Padoue, daté de 1436).

On n'en cite pas d'espagnols, et l'on n'en connaît que trois pour l'Angleterre¹.

Si les bibliothèques de Paris, surtout la Bibliothèque nationale, en possèdent ensemble une trentaine, la plupart allemands ou flamands, acquis par suite de diverses circonstances, toutes les autres bibliothèques de France réunies n'en contiennent que quatre; celles de l'Italie en offrent une vingtaine². Ainsi, tandis que les manuscrits abondent dans les pays allemands, ils sont rares ailleurs. Les plus anciens, non datés, sont allemands; l'Allemagne seule offre une série continue de quarante-six manuscrits à date certaine, depuis 1406 jusqu'à 1450. Ceux des autres pays ne commencent qu'après cette époque. Les plus corrects, ceux qui se rapprochent davantage du texte primitif, où l'on trouve le moins d'altérations, de fautes et de modifications dues à la négligence ou au caprice des copistes postérieurs, sont aussi allemands.

En outre, parmi les manuscrits que l'on peut attribuer à la France et à l'Italie, plusieurs présentent des traces manifestes de la nationalité étrangère de l'*Imitation*. Tantôt, c'est un manuscrit où le copiste français, qui avait manifestement sous les yeux un exemplaire allemand, a conservé plusieurs fois par distraction l'orthographe germanique de *Poch*, du *proch* et de *l'ach*; tantôt, c'en est un dont l'orthographe ne présente jamais cette particularité, mais où le copiste italien a laissé voir la provenance de son exemplaire en commençant à transcrire par mégarde le germanisme *och teporis et negli-*

¹ Les trois manuscrits appartenant à l'Angleterre se trouvent, les deux premiers, à la bibliothèque de Lambeth-Palace (Londres), inscrits sous le titre de *Musica ecclesiastica* et contenant les trois premiers livres de l'*Imitation*, l'un d'eux avec le nom du moine anglais Hilton; le dernier, à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, sous le titre de *De Imitatione Christi*, et avec le nom de Thomas à Kempis. Le manuscrit de l'*Hunterian museum* de Glasgow est une traduction arabe.

² Les quatre manuscrits que possèdent les bibliothèques provinciales de France, en dehors du manuscrit de Valenciennes cité plus haut, qui est allemand, sont : 1° le manuscrit de Cambrai (n° 139 du catal. de M. Le Glay), intitulé *de Imitatione Christi* et inscrit sous le nom de Gerson; 2° le manuscrit de Grenoble, *liber de Imitatione Christi*, anonyme, contenant les trois premiers livres, n° 92-289; 3° le manuscrit de Nancy, anonyme contenant les deux premiers livres; 4° le manuscrit de Rouen, de 1502, inscrit sous le nom de Gerson, contenant les quatre livres, A. 36.

Le manuscrit d'Amiens (n° 314), est une traduction française faite en 1447; celui de Caen est une traduction en vers latins du xvn^e siècle.

gentiæ status nostri (lib. I, c. XVIII, v. 6'), qu'il a corrigé ensuite selon la grammaire latine¹.

Il est même fort probable que le nom de Gersen, qu'on lit sur plusieurs manuscrits italiens et que l'on a pris pour celui d'un personnage distinct, provient uniquement de l'altération de Gerson en Gersen, par suite de la prononciation allemande. Deux manuscrits allemands, ceux de Wolfembüttel et de Reichesberg offrent, en effet, le nom de Gersen avec la qualité de chancelier de l'Université de Paris; d'autres ne contiennent que le nom². D'après cela, comme l'existence de l'abbé Gersen n'a jamais été établie, on peut conclure que les manuscrits italiens où se lit le nom de Gersen, suivi de la désignation de chancelier de Paris, tels que les manuscrits de Florence et de Vérone, et ceux où il y a le nom seulement, comme le manuscrit d'Arone, le *codex Slusianus* et le *codex Padolironensis*, ne sont qu'une reproduction des manuscrits allemands qui faisaient lire, suivant la prononciation nationale, *Gersen* pour

¹ Comme exemple du premier cas, on peut citer le n° 13600 de la Bibl. nat. de Paris; mais le cas est encore plus frappant dans le manuscrit de Rouen (A. 36), copié en 1502 dans la célèbre abbaye de Jumièges. Au ch. iv, le copiste ayant sous les yeux un manuscrit allemand ou flamand, écrit bien *Proh dolor*, *sæpe malum*, etc.; mais au ch. x, trouvant la même interjection avec l'orthographe allemande *proch* en abrégé, il écrit maladroitement *PTH*, trahissant ainsi l'origine de son exemplaire *Sed PTH dolor sæpe inaniler*, etc. Au ch. xiii, il transforme l'orthographe allemande *ach longa vita* en *ab*. Plus loin, dans le même chapitre, il commet la même maladresse *ab stulle, quid cogila*, au lieu de *ach*, forme insolite pour lui.

L'exemple auquel se rapporte le second cas, est celui du *Codex Bobiensis*, appartenant jadis au monastère de Saint-Colomban de Bobio, et aujourd'hui à la Bibl. nat. de Paris, n° 13598. Le copiste avait d'abord transcrit textuellement le germanisme *oh teporis*, mais ce mot s'étant trouvé effacé par accident, il a mis à la marge *tepor*, en effaçant après réflexion l'*i* qu'il avait commencé à écrire de nouveau par inadvertance.

Le *Codex Allatianus* ou *Biscianus*, qu'on pourrait croire italien par le nom de ses possesseurs et un séjour de deux siècles en Italie, est allemand. Lucas Holstenius raconte qu'il provient de la bibliothèque Palatine, laquelle a été apportée à Rome par les soins de Léon Allati.

² La rubrique du premier chapitre d'un des deux manuscrits de Wolfembüttel (*Codex Guelferbytanus*), porte : « Capitulum primum compilatum per Joannem Gersen cancellarium Parisiensem. » (Voir Amort, *Deduct. critic.*, etc., p. 88-9.)

Le catalogue des manuscrits de Bavière, rédigé par ordre de Maximilien I^{er}, en 1610, mentionne ainsi le manuscrit du monastère de Reichesberg : *Joannis Gerson cancellarii Parisiensis libri IIII de Imitatione Christi*; mais il y a *Gersen* dans le manuscrit.

Gerson¹. La confusion entre l'un et l'autre nom ressort évidemment du manuscrit de Mantoue plus communément appelé *codex Padolironensis*, lequel est inscrit sous le nom de Jean Gersen, et donne, avec le même nom dénaturé, l'épithaphe même de Jean Gerson, chancelier de Paris, qu'on peut lire encore sur son tombeau récemment découvert à Lyon².

Le nombre, l'antériorité et l'excellence des manuscrits allemands, d'une part; de l'autre, les traces de l'influence allemande que l'on constate dans les manuscrits des autres pays, nous semblent établir certainement que l'*Imitation* de Jésus-Christ est née et s'est propagée en Allemagne, d'où elle a passé, dans le premier tiers du xv^e siècle, en France et en Italie. C'est, à notre avis, la conclusion qui résulte de l'examen des nombreux manuscrits connus à l'aide desquels on peut recomposer l'histoire du célèbre livre.

En recherchant l'origine particulière de chaque manuscrit, on reconnaît que beaucoup de manuscrits allemands viennent des maisons de chanoines réguliers établies soit en Allemagne, soit dans les Pays-Bas. Cette provenance est indiquée tantôt par l'*explicit* où le copiste mentionne le nom du monastère, tantôt par une possession continue, d'autres fois par certaines circonstances du recueil. C'est un fait incontestable pour quiconque prendra la peine de consulter les manuscrits. On remarque en outre que le plus grand nombre des maisons canoniales où se trouvent ces manuscrits appartenaient à la Congrégation générale des chanoines réguliers de Windesheim, fondée au diocèse d'Utrecht en 1387, et qui comptait déjà, à la fin du xv^e siècle, tant en Allemagne que dans les Pays-Bas, quatre-vingt-quatre maisons du même ordre³.

Notre manuscrit de 1406, par exemple, le plus ancien de

¹ Le manuscrit de Florence porte : *Incipit libellus devotus et utilis compositus a D. Joanne Gersen cancellario Parisiensi de Imitatione Christi et contemptu omnium vanitatum mundi. — Explicit liber quartus de sacramento altaris expletus 1464.*

L'inscription du manuscrit de Vérone est ainsi conçue : *De Imitatione Christi et contemptu vanitatum mundi, magistri Johannis Gersen cancellarii Parisiensis.*

² Voir Montau : *Thomas Kempis vindicatus*, dans l'édit. de 1649, et J. Spencer Smith, *Collectanea Gersoniana*, Caen, 1842, p. 95.

³ On trouve l'énumération de ces maisons dans le manuscrit 10881 lat. de la Bibliothèque nationale, sous ce titre : *Monasteria canonicorum regularium virorum sub capitulo de Wyndesim existensium numero 84.*

tous ceux qui portent une date, contient un extrait des constitutions du Chapitre général de Windesheim et une description symbolique de l'habit de chanoine régulier; il appartenait évidemment à une maison de l'ordre¹. Beaucoup d'autres ont été trouvés dans l'un des monastères de cette congrégation ou en viennent authentiquement par leur inscription². N'est-ce pas la preuve d'une filiation dont on doit chercher l'origine à Windesheim? Les six ou huit témoins du xv^e siècle, plusieurs voisins des lieux et presque contemporains de l'auteur de l'*Imitation*, qui l'attribuent à Thomas a Kempis, chanoine régulier de la maison du Mont-Sainte-Agnès, près de Zwoll, ont pu se tromper sur la personne, mais se sont-ils également trompés sur la provenance du livre? Nous avons précédemment réfuté leur témoignage, d'ailleurs altéré, sur Thomas a Kempis: il en reste au moins une tradition incontestable

¹ Cet extrait, inséré au verso du feuillet 11, commence par les mots: *Novicius postquam vestitus fuerit*. C'est le chap. 1 de la 3^e partie des constitutions de Windesheim, *De omnibus clericorum observantiis*. Le passage correspondant à celui-ci se trouve à la page 71 du manuscrit 10881 de la bibliothèque nationale de Paris, qui contient la règle de Windesheim. La description de l'habit de chanoine régulier se trouve au verso du f^o 142: *De habitu*, et plus loin: *Sequitur de cappis quid significat*: elle concorde avec l'endroit de la règle de Windesheim, relatif à l'habit: « Utuntur conversi cappis videlicet griseis et fissis secundum formam clericorum, nullo alio colore admixto, parum brevioribus quam tunicæ eorum longiores. Quibus festivis diebus .. et cum civitates pertranseunt, induantur. Ceteris temporibus capucii nigri, sicut clerici, cum albis scapularibus usque ad medium tibiæ utuntur. » Quarta pars, *De vestimentis conversorum*, Manuscrits 10881 et 10882.

² Nous citerons: le manuscrit d'Ervic de 1426, venant de la maison de ce nom des chanoines réguliers de Windesheim (Dom Martenne, *loc. cit. sup.*); le manuscrit de Nimègue de 1427, venant de la maison de sainte Catherine de cette ville (Gence, *Edition latine*, 1826, *Cod. noviom.*); le manuscrit de Louvain, sans date, écrit de la main de Thomas a Kempis; le manuscrit d'Anvers, de 1441, venant de la maison du mont Saint-Agnès; un manuscrit de Liège de 1445, copié sur le précédent (voir *Bulletin de la commission royale d'histoire*, t. X, p. 156, Bruxelles, 1845); le manuscrit de Dalhem, dit *Codex Dumensis*, venant de la maison de Sainte-Marie in Dumo, près d'Endhoven en Brabant (V. Amort, *Ded. critic.*, p. 134); plusieurs manuscrits de Coblenz (diocèse de Trèves), venant de la maison de Sainte-Marie en l'île près Coblenz (V. Amort, *Ded. critic.*, p. 138); le man. d'Indersdorf (Bavière), venant de la maison de la Sainte-Vierge et des bienheureux Apôtres (d'après le catal. des manuscrits de Bavière cité plus haut); un manuscrit de Louvain de 1482, venant de la maison de Leydendorp (V. Amort, *Ded. critic.*, p. 144); le manuscrit de Bethléem, venant de la maison de Sainte-Marie en Bethléem près Louvain (V. Gence, *éd. lat.*, 1826, *cod. Beth.*); deux manuscrits de Rebdorf, venant de la maison de Saint-Jean-Baptiste (V. Hëser, *Diop. Kemp.* Paris 1661, éd. Naudé). Une plus longue recherche en ferait certainement trouver d'autres.

touchant Windesheim. L'accord de Jean Busch et de Hermann Ryd, tous deux chroniqueurs de la célèbre congrégation flamande, à faire venir d'elle l'*Imitation*, ne fournit-il pas une indication très-acceptable? Si le témoignage de Jean Busch, tout à fait contemporain de Thomas a Kempis et son confrère en religion à Windesheim, est suspect de falsification posthume, lorsqu'en racontant la mort de Jean Van Heusden, un des fondateurs de la congrégation de ce nom, il nomme incidemment Thomas a Kempis comme l'auteur du *Qui sequitur me de Imitatione Christi*, du moins est-il certain que dans un manuscrit de sa chronique copié dans une maison de l'ordre à Rebdorf, en 1477, six ans seulement après la mort de Thomas a Kempis et deux ans avant la sienne, on lit authentiquement l'endroit où l'*Imitation* est attribuée au religieux du Mont-Sainte-Agnès¹. Le même Hermann Ryd, qui atteste avoir parlé à Thomas a Kempis, à l'époque d'un chapitre général auquel il était délégué, n'a pu dire que « le frère qui a compilé l'*Imitation* s'appelle Thomas, » ou n'a pu être falsifié dans ce sens, qu'autant qu'une tradition constante, relative à Windesheim, permettait d'attribuer l'*Imitation* à quelqu'un des siens. Les autres témoignages cités en faveur de Thomas a Kempis ont la même valeur.

De cet ensemble d'attestations, au moins valables comme expression d'une tradition à peu près contemporaine par rapport à l'auteur de l'*Imitation*, si l'on rapproche les renseignements fournis par les manuscrits eux-mêmes, on est naturellement amené à chercher la patrie de l'*Imitation* en Allemagne et entre les divers pays allemands, en Hollande, où naquit la congrégation de Windesheim, à laquelle appartiennent, et la maison du Mont-Sainte-Agnès dont Thomas a Kempis fut prier, et les autres maisons canoniales qui ont fourni en plus grand nombre les manuscrits de l'*Imitation*, parmi lesquels le manuscrit de 1406 le premier en date.

¹ Ce manuscrit, provenant en dernier lieu du cabinet de M. l'abbé de Ter-san se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris, sous le numéro 11103. Le passage en question ne présente évidemment aucune trace d'interpolation; il est de la même écriture et de la même encre que le reste, et fait intégralement partie du texte. La formule finale porte : *Finit felicit per me fr. Joannem Offenburch in Kresgarten professum, feria tertia ante Dionisii, anno etatis mee inter septuagesimum, anno vero incarnationis domini 1477, sine speculo et oculari scriptum.*

Mais ici se présente la question fort débattue des idiotismes de l'*Imitation*. Tandis que les partisans de Thomas a Kempis alléguaient des idiotismes allemands, ceux de l'abbé Gersen en citaient d'italiens, et ceux de Gerson des français. Évidemment le livre doit porter la trace de la langue de l'auteur. Le latin que l'on parlait alors dans le monde ecclésiastique et lettré se ressentait nécessairement du contact continu du langage populaire. Si l'auteur de l'*Imitation* est flamand, on doit trouver dans son livre des locutions flamandes. Il y en a, en effet. Ce point, plusieurs fois traité dans le cours de la controverse, a été mis hors de discussion par M^{sr} Malou, évêque de Bruges, le dernier champion de Thomas a Kempis¹. Le docte écrivain cite comme exemple le plus saillant, cette phrase du premier chapitre du premier livre : *Si scires totam Bibliam* EXTERIUS. « Cette expression, dit-il, se traduit en flamand à la lettre : *Al wist gy geheel de Schriftuer* VAN BUITEN : *Quand même vous sauriez toute la sainte Ecriture* DEHORS, c'est-à-dire *par cœur*; car *savoir par cœur*, se dit en flamand *savoir dehors*. Jamais un auteur français, tel que Gerson, jamais un auteur italien, tel que Gersen, n'a pu faire passer matériellement dans le texte latin de son livre un idiotisme essentiellement flamand. L'auteur qui a traduit en latin cette expression intraduisible appartenait donc à nos provinces. » Plus loin, il dit encore : « Cette expression : *Scire totam Bibliam* EXTERIUS est vraiment barbare, inintelligible dans toutes les langues qui n'appartiennent pas à la famille des langues teutoniques. Cet idiotisme n'a pu être employé que par un écrivain flamand : il est clair, précis, élégant, traduit à la lettre dans notre langue. Traduit à la lettre en français ou en italien, il n'a pas de sens². » En plusieurs endroits de son livre, M^{sr} Malou revient sur cet idiotisme, avec une abondance de raisons qui ne laisse aucune place ni à l'équivoque ni à la subtilité. L'expression est toute flamande et sans analogie dans aucune autre langue.

On a objecté, il est vrai, après Valgrave, que plusieurs ma-

¹ M^{sr} Malou, *Recherches histor. et crit. sur le véritable auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ*, p. 129-39, et p. 150-164; Georg. Hæser, *Lexicon Germanico-Thomæum*, in-18. Ingolstadt, 1651; Th. Carré, *Thomas a Kempis a se ipso restitutus*. Paris, 1651; Ghesquièrre, *Dissert. sur l'aut. du livre intitulé de l'Imitation de Jésus-Christ*. Verceil, 1775.

² M^{sr} Malou, *Recherches, etc.*, p. 130-1.

nuscripts italiens, ceux d'Arone et de la Cava, par exemple, ne donnent pas ce mot *exterius*; on peut même ajouter que des manuscrits allemands, tels que le célèbre *Codex Claromontanus*, le manuscrit de Schyr de 1467, celui d'Augsbourg de 1437 ne l'ont pas non plus; l'expression *exterius* y est remplacée par un mot analogue *in mente*, *corde tenus*, *memoriter*. Cela prouve uniquement, pour les manuscrits italiens, que les copistes n'ont pas compris le sens du mot, et pour les allemands, ou que cet idiotisme n'avait pas également cours dans toutes les parties de l'Allemagne, ou que toutes les versions de l'*Imitation* n'étaient pas conformes entre elles. Mais il suffit pour l'authenticité du texte que le plus grand nombre des manuscrits contiennent le mot *exterius* ¹. Ceux qui sont en même temps les plus anciens et les plus corrects, le manuscrit de Grandmont, par exemple, le *Codex Thevenotianus*, le manuscrit de 1406, celui de Mœlek de 1421, celui de Kirchheim, celui du comte Lafond, le manuscrit 13600 de la Bibliothèque nationale de Paris et cinquante autres l'ont. La supposition de M. Gence que le mot *exterius* ne serait peut-être, comme dans tel autre passage : *Res adepta exterius* (lib. III, cap. xxvii), qu'un terme ascétique opposé à *interius*, est toute gratuite; le sens du *si scires totam bibliam exterius* s'impose par son évidence. De même, l'explication de M. Mangeart, qui donne ici à *exterius* le sens de *quant à la lettre*, par opposition à *interius*, *quant à l'esprit*, est inadmissible; la suite de la phrase : *Si scires totam Bibliam exterius et omnium philosophorum dicta*, la repousse absolument ²; l'auteur de l'*Imitation* ne fait certainement pas cette distinction de la lettre et

¹ Sur les 180 ou 200 manuscrits connus, il n'y en a pas d'autres que les cinq précédents, où le mot *exterius* manque, qui aient jamais été cités.

² Dans sa brochure intitulée : *Réponse de la France au défi de la Belgique* (Paris, 1861), M. Mangeart, qui est un érudit sérieux, a mis beaucoup plus de passion que de raison à réfuter les arguments de M^r Malou. Ce n'est pas le lieu de relever toutes les assertions inexactes, ni de dévoiler les petites supercheres de citations à l'aide desquelles il a soutenu la cause de Gerson. Relativement à ce flandricisme *exterius*, que M. Mangeart s'efforce de contester, il va jusqu'à dire qu'on pourrait traduire en français, avec toute la précision flamande : *Quand vous sauriez toute la Bible EXTÉRIEUREMENT*, de la même manière que M. Champfleury a dit : « L'art de conter est le plus difficile, car le conteur doit être amusant *extérieurement*, » comme s'il y avait quelque analogie entre ces phrases ! Il faut toutefois reconnaître que M. Mangeart a contesté avec raison plusieurs des expressions données exclusivement par M^r Malou comme des idiotismes flamands.

de l'esprit par rapport aux paroles des philosophes. D'ailleurs, le vrai sens antithétique d'*exterius* et d'*interius* nous est donné clairement dans cette phrase : *Si renuis consolari exterius, poteris speculari cœlestia, et frequenter jubilare interius* (lib. II, c. I, 8).

Un autre flandricisme, tout aussi décisif que le premier, est le *NIHIL DIGNUS SUM* du verset 1^{er}, chap. LII du III^e livre : *Unde nihil dignus sum quam flagellari et puniri*. « En flamand, dit M^r Malou, la particule négative *NON* a le sens matériel de rien, en latin *nihil*. Pour dire : *Je ne suis pas digne*, l'auteur a fait passer en latin l'expression flamande (*niet weerdig indigne*), d'une manière matérielle, en disant : *Nihil dignus sum*. » Comme le mot flamand *niet* signifie tout à la fois *non* et *rien*, il a traduit en latin la négative *non* dans le sens flamand de *rien*, et au lieu de dire : *Je ne suis pas digne, non sum dignus*, il a dit : *Je ne suis rien digne, nihil dignus sum*.

En latin, pour exprimer l'état d'indifférence ou de résignation aux événements, on dit : regarder, supporter une chose *æquo animo*; en français, on se sert de l'une de ces expressions : *d'un même œil, avec le même visage, avec un visage égal*; on dit en flamand dans un ordre de mots différent du français, avec *un égal visage, met een gelyk aengezicht*. C'est l'expression employée par l'auteur de l'*Imitation* dans le passage suivant : *Ita ut UNA ÆQUALI FACIE, in gratiarum actione permaneas, inter prospera et contraria* (lib. III, cap. xxv, v. 5), barbarisme latin qui ne s'explique que par l'idiotisme flamand *met een gelyk aengezicht*. « Le même sentiment d'indifférence, dit M^r Malou, s'exprime très-élégamment en flamand, lorsqu'on dit : *Je ne tombe pas sur cela*; en d'autres termes : je n'y tiens pas, *ik val daer niet op*. » L'auteur de l'*Imitation* emploie cet idiotisme au chap. ix, v. 3, du livre II : *verus amator Christi NON CADIT SUPER consolationes*; à la lettre : celui qui a vraiment l'amour de Jésus-Christ *ne tombe pas sur les consolations*, c'est-à-dire n'y tient pas, n'en fait point de cas.

Un des exemples les plus remarquables encore d'idiotisme flamand se trouve dans cette expression : *Ecce in cruce totum CONSTAT et in moriendo totum JACET* (lib. II, cap. xii, v. 3). En flamand, pour exprimer que tout dépend d'une chose, on dit très-élégamment, selon l'auteur cité plus haut, que tout est couché dans cette chose, ou bien que *tout est debout* dans

cette chose : c'est la double expression, *in cruce TOTUM CONSTAT, in moriendo TOTUM JACET*, littéralement : *tout est debout dans la croix, tout est couché dans la mort*, ALLES BESTAET dan in het kruis, en in het sterven LIGT ALLES.

Toutes ces expressions, et autres de même latinité barbare, sont évidemment de purs flandricismes que ni le français, ni l'italien ne peuvent rendre littéralement et qui perdent leur sens propre dans toute traduction. M^{re} Malou, avec la connaissance parfaite qu'il avait du flamand, en a relevé plusieurs autres, et en a omis, à dessein, un plus grand nombre ¹. Il aurait pu citer encore, parmi les exemples décisifs, cette tournure : *Oh teporis et negligentiae status nostri* (lib. I, cap. XVIII), absolument étrangère au latin et toute flamande : *Ach DER lauwicheyt en DER versumelheyt ons staets*, comme portent les anciennes éditions belges.

Les partisans de l'abbé Gersen et ceux du chancelier Gerson ont allégué, il est vrai, en faveur de chacun d'eux, les uns des italianismes, les autres des gallicismes, ce qui laisserait la question des idiotismes insoluble, si les exemples apportés à l'appui de l'une et l'autre opinion étaient aussi formels que les précédents ; mais il s'en faut de beaucoup.

Depuis les savants bénédictins du XVII^e siècle, qui revendiquaient en Gersen un de leurs confrères, jusqu'à M. de Grégory, le dernier de ses défenseurs, les chercheurs d'italismes n'ont pu découvrir, à part deux tournures très-contestables, qu'une vingtaine de mots prétendus italiens. Ils allèguent d'abord l'emploi assez fréquent de la préposition *per* au lieu de *propter* ; celui de l'adverbe *satis* à la place de *multum*, dont ils font des barbarismes particuliers aux Italiens, qui disent *per* dans le sens de *pour*, et mettent fréquemment *assai* pour *beaucoup*.

A ces deux arguments, les seuls produits dans la controverse, il est aisé de répondre : premièrement que *per* n'est dans beaucoup de manuscrits qu'une abréviation de *propter*, qui aura été mal lue par certains éditeurs, puisqu'au lieu de *per* on trouve *propter* dans d'autres éditions ; deuxièmement qu'à l'époque de la basse latinité le sens très-varié de la préposition *per* a pu permettre de l'employer par exception pour

¹ M^{re} Malou, *op. cit.*, p. 129-39. S'il s'est trompé sur plusieurs points, comme le lui ont montré MM. Veratti et Mangeart, la plupart de ses remarques n'en subsistent pas moins.

propter, non-seulement en Italie, mais en France, en Espagne, en Allemagne et partout¹. En second lieu, l'emploi de *satis* dans le sens de *multum*, constitue aussi bien un hébraïsme et un gallicisme qu'un italisme. Dans la *Vulgate*, on trouve fréquemment *satis* pour *multum*, et dans le latin du moyen âge il a souvent le sens tout à fait voisin de *valde*, *omnino*, *nimis*; de même, dans notre vieille langue française *asez* est synonyme de *beaucoup*². Une tournure commune à plusieurs langues ne forme plus un idiotisme. Quant au catalogue des treize mots italiens dressé par les premiers contro-versistes et accru de quatorze autres par M. de Grégory, il est à observer d'abord que des locutions usuelles ne sont pas des idiotismes; en outre, des vingt-sept mots cités comme appartenant exclusivement à la langue italienne, il n'en est pas un, même de ceux qui paraissent d'une physionomie plus italienne, tels que *bassari*, *regratiari*, *grosse*, *sentimentum*, *pensare*, *passionatus*, *gyrare*, *solatiocissimus*, qui ne se trouve plusieurs fois dans les écrivains allemands plus ou moins contemporains de l'auteur de l'*Imitation*, entre autres dans les ouvrages de Thomas à Kempis, contre lequel cet argument était dirigé³.

Il n'y a donc point d'idiotisme italien dans l'*Imitation*; ceux

¹ *Per*, dit Du Cange, *prepositio varix significationis apud scriptores medii ævi*; il ne donne pas, il est vrai, parmi les nombreuses significations de *per* au moyen âge, toutes détournées du sens original, *ad*, *cum*; *apud*, *coram*, *pro*, celle de *propter*, qui doit être en effet l'ien rare.

² Pour n'en citer qu'une série d'exemples tirés de la même source, la *Chanson de Roland* en offre plusieurs aux vers 25, 75, 644, 1219, 1795, 2155, 2345, etc., dans lesquels *asez* est employé comme *satis* dans le sens de « beaucoup. »

« De vasselage fut asez chevalers. » *Il était chevalier de grande naissance.* « Je vos d'urrai or et argent asez. » *Je vous donnerai beaucoup d'or et d'argent.* « Assez » est dérivé de *ad-satis*, *assatis*. Voir la *Chanson de Roland*, éditée par M. Léon Gautier. Tours, Mame, 1872.

³ Voir Joan. Gersen vercellensis... aulhor. assertus ad. Rob. Quatremaires, Paris, 1649, p. 42; *Basis firma ædificii Gerseniani*... Ratisbonæ, 1762, p. 89; M. de Grégory, *Mémoire sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1827, p. 22-25; Amort, *Deduct. critic... qui certum redditur ven Th. Kempensen, lib. de Imit. Christi Authorem esse*. (August. Vindelic.; 1761), p. 61-7 et p. 187-251. Le docte Amort a dressé un tableau très-complet des endroits des divers écrivains de la Congrégation de Windesheim, tant de Th. à Kempis que des autres, où se trouvent employées les expressions prétendues italiennes. (Voir aussi M^{re} Malou, *Rech. hist.*, etc., p. 280-1.) On peut voir dans le *Glossaire* de Du Cange que tous ces mots de bas latin ont été partout employés au moyen âge.

que l'on a produits ne sont que des expressions vulgaires appartenant à la basse latinité et communes à toutes les langues du moyen âge.

Il y a plusieurs gallicismes, tels que *pro nulla re mundi*, « pour rien au monde » (lib. I, cap. xv, v. 1), *sentimenta devotionis*, « sentiments de dévotion » (lib. IV, cap. xvii, v. 2), *quod si hoc scires, quid facere velles*, « que si vous saviez cela, que voudriez-vous faire ? » (lib. I, cap. xxv, v. 2), et quelques autres, mais ils sont loin d'être aussi nombreux et aussi concluants que le prétendent MM. Gence et Victor Le Clerc. Il serait d'abord plus exact de dire que ces gallicismes sont de mauvaises locutions latines d'où est sortie l'expression française. La plupart de nos gallicismes ont été des latinismes du moyen âge. Ces latinismes ont pu pénétrer dans notre langue, sans pour cela constituer ensuite des idiotismes. Le français vient en grande partie du bas latin ; il en a retenu certaines tournures, certaines locutions, qu'on ne retrouve pas dans les autres idiomes non dérivés du latin, comme les langues germaniques, bien qu'au temps où le latin était parlé dans toute l'Europe occidentale, elles fussent également usitées ailleurs. Ce ne sont pas là précisément des idiotismes, des tours particuliers à la langue française, procédant de son génie propre, comme les idiotismes flamands cités plus haut et qui sont sans analogie dans les autres langues.

L'expression *sentimenta devotionis*, par exemple, qui aujourd'hui paraît être un gallicisme à un latiniste aussi compétent que M. Victor Le Clerc, n'est qu'une expression de basse latinité employée aussi bien en Allemagne qu'en France, avant même que la langue française fût formée ; on la trouve dans les écrits de Thomas à Kempis comme dans l'*Imitation*¹.

L'influence réciproque du latin et du français l'un sur l'autre, pendant les siècles où ils ont coexisté, est telle, qu'il peut être difficile souvent de décider qu'une locution constitue plutôt un gallicisme qu'un latinisme. Le savant P. Oudin ne s'est-il pas donné pour tâche de trouver des gallicismes dans Virgile ? A plus forte raison en eût-il trouvé dans Horace et surtout dans Plaute, dont le latin ressemble si souvent au français

¹ Th. Kempis, *Serm.* 12, p. 2, § 3. — Voir Du Cange, *Gloss.*, au mot *SENTIMENTA*

² Voir *Malanasiennes*. Lyon, 1837, p. 117.

qu'il est encore de mode dans les collèges de le mépriser; comme si les prétendus gallicismes de Plaute n'étaient pas au contraire de purs latinismes, très-conformes au génie de la langue usuelle que Plaute parlait.

Du reste, lors même que l'on citerait dans l'*Imitation* certains tours, certains mots latinisés, empruntés au français populaire des xiv^e et xv^e siècles et sans analogie dans le latin des autres pays, l'argument des gallicismes n'aurait pas la même valeur pour prouver la patrie de l'*Imitation* que celui des flandricismes.

Au moyen âge, Paris était le rendez-vous des maîtres et des étudiants de toute l'Europe. Son Université était célèbre entre toutes. Elle offrait à la jeunesse scolaire les leçons d'un Albert le Grand, d'un saint Thomas d'Aquin, d'Eckart, et autres illustres maîtres étrangers. D'Italie, d'Allemagne, des Pays-Bas accouraient, sur les pas des maîtres, une foule d'étudiants attirés par l'éclat de leur enseignement. Saint Antoine de Padoue, Ubertain de Casal, Tauler, bien d'autres avec eux devenus célèbres, avaient fréquenté les cours de théologie de Paris. Et pour prendre un exemple tout à fait voisin de notre sujet, Gérard Groot, le fondateur des Frères de la vie commune, le contemporain et le compatriote de l'auteur de l'*Imitation*, vint de Hollande recevoir le titre de docteur de Sorbonne. Il y avait cependant à Deventer, où il était né, une Université célèbre dans toute la contrée, qu'il quitta après ses premières études pour venir à Paris. Cet empressement vers l'Université de Paris était général. Ni Verceil, ni Bologne en Italie, ni Deventer en Hollande, ni Salamanque en Espagne, ni Oxford en Angleterre n'attiraient, malgré leur célébrité, un pareil concours d'étudiants.

Paris était donc le centre du monde lettré. On parlait latin à l'Université; mais déjà le français étant devenu la langue populaire, le latin parlé par les clercs se ressentit des habitudes du langage usuel. Certaines tournures ou expressions empruntées à l'idiome vulgaire durent passer nécessairement dans le latin. Dès lors, par les migrations incessantes d'étudiants qui retournaient dans leur pays, docteurs en Sorbonne, ce qui entra de gallicismes dans le latin universitaire acquit droit de cité partout. Les écrits italiens fourmillèrent de gallicismes, sans que leurs auteurs fussent originaires de France. Les idiomes

étrangers fournirent aussi leur appoint. L'italien, à cause de sa conformité avec le latin, donna et reçut plus que l'allemand. Les livres et les étudiants d'Italie apportèrent bon nombre de locutions indigènes, qui s'infiltrèrent peu à peu dans le latin scolastique. Il se faisait ainsi un échange de langues par le latin, qui gardait quelque chose de celles dont l'assimilation était plus facile.

L'auteur de l'*Imitation* avait probablement étudié à Paris, selon l'usage du temps. Il conserva l'habitude du latin universitaire, que le français et l'italien, plus semblables à lui, avaient pénétré par un commerce incessant. Les quelques gallicismes ou italismes signalés dans l'*Imitation* n'ont pas d'autre origine; ce ne sont pas des idiotismes qui font reconnaître un auteur, ils appartiennent tout simplement au latin du temps, et on les trouve partout à la même époque, aussi bien en Allemagne qu'en Italie. Au contraire, les flandricismes relevés plus haut sont tout indigènes; ils sont nés du flamand et y sont restés; ce sont des idiotismes caractéristiques, uniquement propres aux écrivains allemands ou belges, et dont il n'y a d'exemple ni en France, ni en Espagne, ni en Italie. Ceux-ci montrent la nationalité de l'auteur.

Avec les manuscrits, le témoignage des écrivains et les idiotismes, concordent plusieurs traits historiques du livre.

Il est constamment parlé dans l'*Imitation* de *dévotion* et de *dévots*, tantôt dans le sens qualificatif ou ordinaire du mot, tantôt dans un sens appellatif. Ce dernier sens est tout à fait particulier.

Sous l'impulsion du vaste mouvement de mysticisme qui naquit en Allemagne au xiv^e siècle, il se forma dans les Pays-Bas, par l'influence de personnages éminents en sainteté, une école mystique d'où sortirent plusieurs institutions religieuses. On appelait en Hollande, aux xiv^e et xv^e siècles, l'ensemble de ces institutions la *dévotion moderne*, et ceux qui en faisaient partie, les *dévots*¹. Les deux principales institutions étaient celle des *Frères de la Vie commune*, fondée par Geert Groot (Gerardus Magnus), avec Jean van Heusden, et celle des chanoines réguliers de Windesheim, qui sortit de la première

¹ Du Cange donne la définition suivante du dévot : « Laicus qui se et bona sua monasterio devovebat. » *Gloss.*, DEVOTUS.

avec Florent Radewyns, par le besoin d'adopter une règle monastique définie et d'embrasser l'état religieux proprement dit.

Les historiens ecclésiastiques de la Hollande font fréquemment mention de la *dévotion moderne* et des *dévots*, dont l'action spirituelle remplit toute l'histoire de ce pays. Il n'y eut pas de plus beau temps pour l'Eglise de Hollande que celui qui produisit les éminents fondateurs de la *vie commune* et qui vit naître en si grand nombre les maisons de chanoines réguliers où reflleurit dans toute sa ferveur la vie monastique. Les *dévots* formaient donc une congrégation religieuse qui avait pour maîtres spirituels les fondateurs de la *vie commune* et suivaient la règle des chanoines réguliers de saint Augustin¹.

C'est d'eux évidemment qu'il s'agit dans maints passages de l'*Imitation*, où le mot *dévots* est employé, non pas seulement comme adjectif, mais comme nom propre. Plusieurs chapitres du IV^e livre en fournissent d'incontestables exemples. Le quatorzième est intitulé : *Du désir ardent de plusieurs dévots pour le corps de Jésus-Christ, — De aliquorum devotorum*

¹ Voir *Batavia sacra, sive res gestæ apostolicorum virorum qui fidem Bataviæ intulerunt*. Bruxelles, 1714, in-8° ; Jac. Revius, *Daventriæ illustratæ libri sex*. Lug. Batav., 1650, in-4° ; Joan. Linderhoru, *Historia sive notitia Episcopatus Daventriensis*, etc. Coloniae, 1670, in-8° ; J. Busch, *Lib. de origine modernæ devotionis et de origine monasterii in Windeshem*. Ms. lat. 11103 de la Bibl. nat. de Paris. (La Chronique de J. Busch a été éditée par Rosweyde sous ce titre : *De origine cœnobii et capituli seu Congregationis Windisemensis*. Antuerp., 1621, in-8°.)

Dans son livre *De patribus primitivis magnarum virtutum... in Windeshem* (même ms.), Jean Busch dit, en parlant de Gerard Groot : « Magister Gerardus Magnus primus fuit hujus nostræ reformationis pater et totius modernæ Devotionis origo, verus his novissimis temporibus hujus nostræ terræ apostolus. »

On lit dans le *Dialogus novitiorum* de Thomas à Kempis : Novitius. — « Optime quidem his verbis me ad perseverantium religionis instruxisti ; sed libenter audirem a quibus salutis verbum tu primitus accepisti. Dic ergo mihi qui fuerunt primitivi patres illi per quos moderna devotio refulsit, qui te docuerunt lege n. vitæ et disciplinæ et multos averterunt ab iniquitate. » (Voir le ms. lat. 12437 de la Bibl. nat. de Paris, p. 137.)

On trouve un passage analogue dans la chronique de J. Busch : « Quantum autem patres nostri primitivi vita sanctitate et doctrina vere fuerunt illustres, hodie quoque post 76 annorum curricula, in moribus sanctis, conversatione et vita fratrum devotorum monasterii et capituli nostri generalis de Windeshem aperte relucet, qui quales habuerunt præceptores quantisque gloriari mereantur magistris et prælatis verbis et exemplis ostendunt. » etc.

ardenti desiderio ad corpus Christi ¹. C'est un chapitre qu'on peut appeler historique : il témoigne non-seulement de la patrie de l'*Imitation*, mais de l'affiliation de l'auteur à la *Dévotion moderne*.

« Quand je pense à certains *dévots* qui s'approchent de votre Sacrement, ô mon Dieu, avec la dévotion et l'ardeur la plus grande, alors souvent je me confonds en moi-même et je rougis de m'approcher de votre autel et de la table de la sainte communion avec tant de tiédeur et de froideur; de rester si sec et sans élan de cœur; de n'être pas tout enflammé devant vous, mon Dieu, ni de me sentir aussi vivement attiré et ému que beaucoup de *dévots* qui, dans leur désir extrême de la communion et dans l'effusion de leur amour, n'ont pu se retenir de pleurer; bien plus, la bouche de leur cœur et de leur corps ouverte, ils aspiraient à vous de toutes leurs forces comme à une source d'eau vive, ne pouvant apaiser leur faim et se rassasier qu'en recevant votre corps dans toute leur joie et leur avidité spirituelle.

« Oh ! que vraie est leur foi ardente; et quel argument certain elle fournit de votre sainte présence!...

« Une si affectueuse dévotion et un si ardent amour sont bien loin de moi.

« Soyez-moi propice, ô bon, ô doux, ô miséricordieux Jésus; accordez à votre pauvre mendiant de sentir au moins quelquefois dans la sainte communion quelque chose de ces ardents transports d'amour pour vous...

« Car bien que je ne brûle pas d'un désir aussi grand que celui de vos *dévots* particuliers, cependant avec votre grâce j'aspire à posséder les ardeurs de ce désir enflammé, en demandant et en souhaitant d'être du nombre de tous vos fervents amoureux et d'entrer dans leur sainte compagnie. »

Un de ces pieux *dévots* auxquels fait allusion l'auteur de l'*Imitation*, est probablement Florent Radewyns, un de leurs

¹ M. Gence, grand partisan de Gerson, dit dans son édition latine de l'*Imitation*, que le titre si significatif de ce chapitre est une correction postérieure faite d'après le manuscrit autographe de Thomas à Kempis de 1441, et que le titre primitif est : *De quorundam devotorum*... Ce titre plus général lui permet de soutenir que l'auteur de l'*Imitation* n'a pas en vue certains *dévots* particuliers, mais qu'il parle en général des personnes dévotes. A cela nous ferons remarquer : 1° que des manuscrits plus anciens que celui de 1441 donnent le titre : *De aliquorum devotorum*; 2° que ce mot *aliquorum*, qu'il veut exclure du titre, se trouve incontestablement au premier verset du même chapitre : *Quando recordor devotorum aliquorum*...; 3° que nous ne voyons pas une différence sensible entre *aliquorum* ou *quorundam devotorum*.

pères spirituels, dont Jean Busch raconte, dans sa chronique de Windesheim, que, pendant que « le *dévo*t père Florent célébrait les divins mystères, Jésus-Christ enivra son cœur et son âme de joie spirituelle¹. »

Un autre, au rapport de Jean Busch, « le *dévo*t père Guillaume Worneckon, était rempli d'une sainte frayeur pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie². » D'après le témoignage du même chroniqueur, le *dévo*t frère Gerlac Petri, « dont la dévotion intérieure se manifestait souvent par des signes extérieurs..., disait que tout *dévo*t (*quemlibet devotum*) devait se préparer à la réception des sacrements par une rénovation continuelle de l'esprit³. » Et l'auteur de l'*Imitation* dit que « tout *dévo*t (*quilibet devotus*) peut chaque jour et sans empêchement communier spirituellement à Jésus-Christ..., et il communie mystiquement toutes les fois qu'il repasse dévotement dans son esprit le mystère de l'Incarnation et de la Passion de Jésus-Christ et qu'il s'enflamme en son amour. » (Lib. IV, c. x, v. 6.)

Au troisième livre, le pieux auteur s'écrie en parlant de lui-même : « Je confesse en toute vérité, Seigneur... que je ne mérite pas d'être compté parmi vos *dév*ots. » (Lib. III, c. LII, v. 2.) Et au premier livre, s'adressant à ses frères, après leur avoir rappelé les exemples de la primitive ferveur des religieux, il termine ainsi : « Plût à Dieu que le désir du progrès spirituel ne s'assoupît point en vous, lorsque vous avez eu si souvent devant les yeux les nombreux exemples des *dév*ots. » (Lib. I, c. XVIII, v. 6.)

Ces différents passages, dans lesquels le sens du mot *dévo*t est très-clair, ne prouvent-ils pas que l'*Imitation* a été faite dans le temps et dans le pays où est née la *dév*otion moderne, c'est-à-dire en Hollande⁴ ?

¹ « Devotus pater Florentius, dum divina mysteria celebraret, Christus cor ejus et animam spiritualis lætitiæ vino potissimum replevit. » (*Vita Flor.*, c. III.)

² « Devotus pater Vellelmus Worneckon circa Eucharistiæ venerabile sacramentum valde fuit timoratus. » (Lib. II, c. XLIX.)

³ « Devotissimi fratris Gerlaci vitam describere aggredimur, cujus interna devotio externis indiciiis sæpius resultare videbatur... Addebat devotus Gerlacus Petri ideo semper nova mentis renovatione ad hæc sacramenta debere quemlibet devotum sese disponere, quod... » (Lib. II, c. LV.)

⁴ M. Mangeart (p. 18-19), objecte que les mêmes mots de *dév*ots et de *dév*otes se trouvent aussi dans les écrits de Gerson. Il ne s'aperçoit pas, dans

Plusieurs autres traits du même genre s'ajoutent à ceux-ci pour confirmer les inductions précédentes.

On a beaucoup discuté sur le passage où il est question de la chasuble :

« Le prêtre revêtu des ornements sacrés, dit l'auteur de l'*Imitation*, tient la place de Jésus-Christ, afin de prier Dieu avec instance et humilité pour lui et pour tout le peuple.

« Il a devant et derrière lui le signe de la croix du Seigneur comme un mémorial continuel de la Passion de Jésus-Christ.

« Il porte devant lui la croix sur la chasuble, afin de pouvoir considérer attentivement les traces du Christ et de s'appliquer à le suivre avec ardeur. Il est marqué de la croix par derrière, afin d'endurer patiemment pour Dieu toutes les traverses qui lui arrivent de la part des autres.

« Il porte la croix devant lui pour gémir sur ses propres péchés, et derrière lui pour pleurer aussi par compassion ceux des autres. » (Lib. IV, c. v, v. 3.)

Quelque effort qu'aient tenté les partisans de l'abbé Gersen de Verceil pour éluder le sens de ce passage, on voit clairement qu'il s'agit ici de deux croix sur la chasuble, l'une par devant, l'autre par derrière¹. Or, en aucun temps, ni les chasubles d'Italie, ni celles de France n'ont eu une double croix. Aux ^{xv}^e et ^{xv}^e siècles, les premières (lorsqu'elles étaient ornées d'une croix) avaient la croix par devant, les autres par derrière. Les miniatures des missels, les vitraux, les statues et les sceaux témoignent, aussi bien que les documents, de cet usage sans exception pour les deux pays². Un auteur italien, pas plus qu'un

son zèle gersonien, que les exemples qu'il cite, où ces mots sont pris dans le sens appellatif, viennent à l'appui de nos remarques. Gerson parle, en effet, des *dévôts* de Hollande qu'il avait connus pendant son séjour de deux ans à Bruges et dont il prit la défense au Concile de Constance.

¹ L'explication de M. de Grégoire qui prétend voir dans la croix de derrière celle du col de l'étole, est absurde et tout à fait contraire au texte. Du reste, cet écrivain, dont l'honorabilité est hors de cause, s'est ôté tout crédit par la légèreté et l'érudition souvent superficielle qu'il a apportées dans la controverse sur l'auteur de l'*Imitation*. On ne peut presque se fier à lui pour rien. (*Mém. sur le véritable auteur de l'Imitation*, p. 26-8.)

² On peut consulter pour l'histoire des chasubles :

Rubenius, *de re vestiaria*, c. xi ; Clément XIV, *Epistol.* XII ; Dom Marrier, *Biblioth. Chuniac.* Paris, 1614. in præf. (on y trouve la description de deux riches chasubles romaines données au monastère de Saint-Martin par le cardinal Guillaume d'Estouteville en 1473 ; du Saussay, *Panoplia sacerdotalis*.

français, n'aurait pu donner cette explication symbolique des deux croix de la chasuble, puisqu'elle n'eût pas été en rapport avec le vêtement sacerdotal à la mode chez lui. Au contraire, en Belgique et en Allemagne, les chasubles étaient ornées d'une double croix par devant et par derrière, comme l'attestent les monuments écrits et figurés¹. Ce passage concourt donc aussi à démontrer que l'auteur de l'*Imitation* était Flamand.

On trouve un autre genre de preuves dans les allusions que fait l'auteur soit à l'état du monachisme, soit aux disputes entre ordres religieux. Les réflexions sur ce double sujet servent à déterminer à la fois le temps et le pays.

Dans un premier endroit, après avoir exalté la vertu des Pères du désert, ces grands initiateurs de la vie monastique, le pieux auteur de l'*Imitation* ajoute :

« Ils ont été donnés comme modèles à tous les religieux, et leur exemple doit bien plus nous porter à progresser dans le bien que le grand nombre de tièdes à nous relâcher.

« Oh ! qu'elle était grande la ferveur de tous les religieux au commencement de leur institution !

« Quelle était leur dévotion dans la prière ! Quelle émulation de vertu entre eux ! Comme la discipline était en vigueur ! Comme le respect et l'obéissance florissaient en toutes choses sous la règle du maître !

pars. I, lib. VI, c. xi. Lutet. Paris, 1653 ; Claude de Vert, *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Eglise*, t. II, p. 160 (Paris, 1690) ; Didron, *Annales archéologiques*, t. II, p. 150 ; C. de Linas, *Anciens vêtements sacerdotaux et anciens tissus conservés en France*, 3 vol. gr. in-8°. Parmi les nombreux missels de la Bibl. nat. de Paris, on peut consulter les magnifiques missels roquains, n° 828 et 848, du xiv^e siècle, dont les miniatures (p. 60 et p. 194) représentent le prêtre à l'autel au moment de l'offertoire. Suivant l'usage italien, la chasuble n'a point de croix sur le dos. Le missel d'Angers, n° 868, du xv^e siècle, montre au contraire (p. 7) la chasuble ornée d'une croix par derrière, et l'on voit dans deux miniatures d'un missel (n° 830, f. 7 et 125) du xiv^e siècle, où le prêtre est vu de trois quarts à l'autel, que le devant de la chasuble n'a point de croix. On voit de même, dans un magnifique missel de l'église de Troyes (Ms. 805 A, f. 340), la peinture d'une procession où le prêtre porte une chasuble sur laquelle il n'y a pas de croix par devant. Comme modèle des chasubles françaises à cette époque, on peut examiner celles que possède le musée de Caen. On trouve des modèles de chasuble italienne aux xiv^e et xv^e siècles, dans les pl. 385, 408-9 de l'*Antichità d'Aquila profana e sacra* di Domenico Bertoli.

¹ F. Bock : *Geschichte der liturgischen Gewänder des Mittelalters*, deux vol. in-8°. Voir les planches de l'*Histoire de la ville de Tournai*, par J. Cousin, 4 vol. in-4 ; et *Bavaria sancta*, par le P. Math. Ruderus. Ingolstadt, 1581-1615-1624.

« Les traces qu'ils nous ont laissées attestent encore aujourd'hui qu'ils ont été des hommes vraiment saints et parfaits qui, en combattant avec tant de courage, ont mis le monde à leurs pieds.

« Et maintenant on regarde comme un grand religieux celui qui ne viole point sa règle, celui qui peut supporter avec patience ce qu'il a embrassé.

« O tièdeur ! O négligence de notre état de dégénérer sitôt de la première ferveur et même d'être ennuyé de vivre par nonchalance et torpeur !

« Plût à Dieu que le désir du progrès spirituel ne s'assoupit point en vous, lorsque vous avez eu si souvent devant les yeux les nombreux exemples des dévots. » (Lib. I, c. XVIII, v. 4-6.)

Plus loin, l'auteur de l'*Imitation* faisant le parallèle du bon religieux et du religieux tiède, montre les dangers et la misère de celui qui néglige les devoirs de son état, puis il l'encourage en ces termes :

« Comment font tant d'autres religieux qui vivent si resserrés sous la discipline du cloître ? Ils sortent rarement, ils vivent dans la retraite, ils n'ont qu'une très-pauvre nourriture, ils s'habillent grossièrement, travaillent beaucoup, parlent peu, veillent longtemps, se lèvent de grand matin, prolongent leurs prières, lisent souvent et se gardent dans une entière discipline.

« Voyez les chartreux, les cisterciens et d'autres moines et religieuses de divers ordres : comme ils se lèvent chaque nuit pour chanter les louanges du Seigneur.

« Ce serait une honte que d'être paresseux pour un si saint exercice, dans le temps où une si grande multitude de religieux commencent à louer Dieu ! »

De ces deux passages, rapprochés l'un de l'autre, il faut conclure qu'à l'époque et dans le pays où vivait l'auteur de l'*Imitation*, il y avait des religieux fervents et d'autres relâchés. Ce n'étaient plus les beaux temps du XIII^e siècle, où la vie monastique s'épanouissait dans toute l'Europe occidentale, au milieu de la ferveur naissante des nouvelles institutions religieuses. Déjà les grandes familles de Saint-François et de Saint-Dominique, si ferventes à l'origine, s'étaient un peu relâchées de leur vertu première. Tous les ordres religieux ne méritaient plus d'être proposés en exemple ; il y avait des moines négligents et tièdes, tandis que d'autres continuaient à bien remplir

leurs devoirs. C'est ce qu'on voit dans ces divers passages de l'*Imitation*. L'auteur ne parle pas de la même manière de tous les religieux ; il loue ceux-ci et reprend ceux-là, il vante les vertus des uns et déplore le relâchement des autres.

On pourrait objecter que les paroles de l'auteur de l'*Imitation* conviennent à tous les temps et à tous les pays, qu'à aucune époque, pas même dans le plein épanouissement de la vie religieuse du xiii^e siècle, le cloître ne fut sans reproche, que la piété et la tiédeur allèrent toujours ensemble, et qu'à tout moment de l'histoire du monachisme il faut tempérer les éloges par le blâme.

L'objection serait fondée, sans un détail historique qui permet d'assigner une date et un lieu aux réflexions du pieux auteur. Entre tous les autres moines, il loue particulièrement les chartreux et les cisterciens, si empressés à se lever la nuit pour chanter le Seigneur. Tout ce qui est blâme pour les autres doit être changé en éloges pour eux. Ils ne sont pas tièdes et négligents comme tant d'autres, ils ne sont pas dégénérés de leur sainte vie ; ce n'est surtout pas à eux que s'appliquent ces paroles : « Et maintenant on regarde comme un grand religieux celui qui ne viole point sa règle ! »

A quelle époque et dans quel pays les chartreux et les cisterciens ont-ils ainsi mérité d'être distingués des autres religieux et proposés à tous en exemple ?

Le chroniqueur de Windesheim, Jean Busch, né en 1400, contemporain par la naissance de l'auteur de l'*Imitation*, dit en parlant de l'état du monachisme en Hollande, dans la seconde moitié du xiv^e siècle : « Peu d'ordres, *excepté les chartreux et certains cisterciens*, étaient alors observateurs de leur règle et de leurs constitutions, ils en étaient bien plutôt, dans presque toute religion, des violateurs manifestes ¹. »

¹ C'est en 1460 que Jean Busch, associé au cardinal Nicolas de Cusa, légat apostolique du Saint-Siège, comme visiteur de tous les monastères de la Germanie inférieure, écrivait : « Nous avons vu de nos jours et dans toute la contrée avoisinante s'accomplir de grandes et admirables œuvres de la puissance divine et nous les voyons continuer jusqu'à maintenant. Car autrefois, peu d'ordres, *excepté les chartreux et certains cisterciens*, étaient en ce temps-là observateurs de leurs règles et de leurs constitutions ; ils en étaient bien plutôt, dans presque toutes les professions religieuses, des violateurs manifestes. » « Magna et admirabilia divina virtutis opera in diebus nostris in omni circa regione conspeximus et usque hodie fieri videmus. Quondam pauci quippe ordines. *Carthusiensibus et quibusdam Cisterciensibus exceptis*.

Les deux témoignages ne s'accordent-ils pas pleinement? N'est-ce pas du même pays et du même temps que parlent et l'auteur de l'*Imitation* et l'auteur de la chronique de Windesheim? Le temps passé dont parle Jean Busch en 1460, c'est l'époque où écrivait l'auteur de l'*Imitation*, la seconde moitié du xiv^e siècle; c'est à la Hollande, où vécut l'illustre anonyme, que s'appliquent ses observations. On sait d'ailleurs qu'à la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e, l'ordre de Cîteaux était célèbre par sa sainteté; il mérita d'être particulièrement loué par Urbain V en 1363, par Jean XXIII en 1415, par Martin V en 1418, et enfin par le Concile de Bâle en 1437, après quoi il commença à dégénérer en France¹. Les chartreux, dont l'austérité de vie s'était maintenue, méritaient alors les mêmes éloges.

La manière dont l'auteur de l'*Imitation* parle des ordres religieux montre qu'il s'adressait particulièrement aux membres d'une congrégation naissante, qui avaient besoin d'être encouragés dans leur ferveur par l'exemple des bons religieux et l'expérience du relâchement des tièdes. Il leur rappelle quelle était la ferveur de tous les ordres religieux au commencement de leur institution, et combien d'entre eux ont dégénéré depuis. Un bénédictin, un franciscain, un dominicain ou quelque autre moine d'un ancien ordre n'eût pas dit à ses frères : « Considérez les chartreux et les cisterciens et les autres moines et religieuses de diverses professions religieuses. » Evidemment celui qui parlait ainsi n'appartenait pas à l'un des grands ordres monastiques auxquels il fait allusion. Au contraire, un prieur de maison de chanoines réguliers de la nouvelle congrégation de Windesheim pouvait proposer à ses confrères l'exemple des chartreux, des cisterciens et autres moines de divers ordres.

Entre tous les exemples d'édification que donnent les bons religieux, l'auteur de l'*Imitation* cite leur zèle à se lever pour l'office de la nuit. « Considérez, dit-il, les chartreux, les cis-

regulæ et constitutionum suarum tunc temporis erant observatores; sed magis earum. in omni pene religione, aperti transgressores. » Ch. Windesheim, lib. I. c. XLVII (édition Rosweyde).

¹ Voir la Bulle *Sacræ religionis* d'Urbain V, la Bulle *Dum uberes* de Jean XXIII, la Bulle *Etsi quibuslibet* du même pape, la Bulle *sacræ* de Martin V. Voir Amort, *Moralis certitudo*, p. 56-7, et Henriquez, *Constit. ord. Cist.*, t. II, fol. 109-sqq.

terciens, les autres moines et religieuses de divers ordres, comme ils se lèvent toutes les nuits pour chanter les louanges du Seigneur ! Ce serait une honte que d'être paresseux pour un si saint exercice, dans le temps où une si grande multitude commence à louer Dieu. » On sait que de tout temps le lever de la nuit a été l'un des points les plus durs de la règle monastique. Les chanoines réguliers étaient astreints par leurs constitutions à l'office de nuit. Pour les exciter à remplir cette pénible obligation, qui pouvait paraître à plusieurs une rigueur excessive de l'état de vie mixte qu'ils avaient embrassé, il était bon de leur montrer les autres religieux empressés à se lever pour chanter les louanges de Dieu. Notre manuscrit de 1406, provenant, comme on l'a vu plus haut, d'un monastère de chanoines réguliers de Windesheim, contient parmi ses différents extraits une espèce de poésie rimée sur les matines, où l'office de la nuit est représenté comme un tournoi auquel doivent se rendre avec empressement des vaillants comme les chanoines réguliers ¹.

Dans un chapitre des constitutions de la congrégation de Windesheim, il est recommandé aux frères de se lever avec empressement pour les matines ². Ce nouveau rapprochement entre l'*Imitation* et Windesheim n'est-il pas un indice de plus sur l'origine du célèbre livre ?

Au chapitre 1^{er} du 1^{er} livre, l'auteur de l'*Imitation* dit :

« Celui qui veut comprendre pleinement et sagement les paroles de Jésus-Christ, doit s'efforcer d'abord de conformer toute sa vie à la sienne.

« Que vous sert de disputer des mystères de la Trinité, si n'étant pas humble vous vous rendez dé-agréable à la Trinité.

« En vérité, ce ne sont pas les paroles sublimes qui rendent saint

¹ Cette pièce se trouve au f° 81; elle commence ainsi :

Cum nocte video in choro conventum
Et ad laudem Domini quonlibet intentum
Esse me considero ut ad torneamentum
Ubi non est licitum ire sompulentum.
Torneamentum ludus est fortium virorum
Streane pugnancium et non pavidorum,
Quibus bene convenit ordo clericorum
Quorum nullomodo tepidus intrare debet chorum.
Etc, etc.

² « Nocte igitur quum signum datur, singuli fratres alacriter surgentes se vestiunt... » etc. (Tert. pars. *Qualiter se fratres habeant in horis regularibus.*)

et juste ; mais la vie vertueuse qui rend cher à Dieu. » (Lib. I, c. 1, v. 3.)

Le pieux auteur dit encore dans le même sens :

« Que servent ces recherches subtiles sur des choses cachées et obscures, puisque nous ne serons pas repris au jour du jugement de les avoir ignorées ? »

« C'est une grande folie que de négliger les choses utiles et nécessaires, pour s'élever aux choses vaines et dangereuses. » (Lib. I, c. III, v. 1.)

Ces réflexions s'appliquent d'une manière générale aux disputes de l'école, aux abus de la scolastique qui marquèrent le xiv^e siècle ; elles ont aussi une application plus spéciale qui concorde avec les données précédentes.

Il existait en Allemagne à cette époque une secte d'hommes appelés *Bégards* et de femmes nommées *Béguines* ; on les appelait encore *Fils* ou *Frères du libre esprit*. Sous prétexte de doctrines transcendantes, ils étaient tombés dans toutes sortes d'erreurs et de vices. Le Concile de Vienne, en 1313, condamna leur pernicieuse doctrine qui avait séduit beaucoup d'esprits présomptueux ; il censura en même temps la manière de vivre d'autres femmes dévotes à qui l'on donnait le même nom de *Béguines* quoiqu'elles ne fussent pas tout à fait de la même secte¹. Celles-ci, dit Rohrbacher, dans son *Histoire universelle de l'Eglise*, « se disaient religieuses, mais sans liaison d'obéissance, ni renoncement à leurs biens, ni profession d'aucune règle approuvée, ne s'attachant qu'à certains religieux selon leur caprice. L'éclat de leur piété était qu'elles faisaient les théologiennes, aimant à disputer sur l'essence divine, sur la Trinité, sur les mystères et les sacrements, à pénétrer enfin dans la profondeur des articles de la foi. Curiosité dangereuse, qui était pour elles une source d'erreurs. »

La chronique de Windesheim mentionne ces *Bégards* et ces *Béguines* dont la secte s'étendait sur toute la Germanie inférieure. On y lit : « Par la Clémentine *Ad nostrum*, titre *De hæreticis*, sont condamnés les Bégards dits *Fils* ou *Frères du*

¹ Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, t. LXXVII. Concile oecuménique de Vienne.

libre esprit, à cause des huit articles très-erronés que professe leur secte, qui y sont désignés. En outre par la Clémentine : *Cum de quibusdam*, titre *De religiosis domibus*, est réprouvé le genre de vie de certaines femmes qui, livrées à de folles divagations d'esprit au sujet de la sublime Trinité, disputent sur l'essence divine, prêchent et propagent des opinions contraires à la foi et induisent les simples en erreur. » (Lib. I, c. III.)

Malgré la condamnation du Concile de Vienne, cette secte avait persisté en Belgique. Gérard Groot parle d'un certain frère Bartholomée qui avait renouvelé la doctrine des Bégards, et il ajoute : « Il n'y a rien de plus pernicieux que de prêcher des choses transcendantes et de ne pas enseigner la voie qui y conduit ². » Thomas à Kempis, dans sa vie de Gérard Groot, fait allusion à ce même Bartholomée ³.

Les paroles de l'*Imitation* ont donc une raison historique; elles visent à la fois ces *Frères du libre esprit* adonnés aux plus subtiles recherches métaphysiques, mais éloignés de la pratique des vertus qui seule rend cher à Dieu, et ces *Béguines* passionnées pour les disputes théologiques sur la Trinité qui manquent de l'humilité agréable à Dieu. L'auteur avait en vue son temps, il parlait pour ses compatriotes séduits par les vaines curiosités de l'orgueil.

Un dernier trait achève cet ensemble d'allusions historiques. « De la diversité des sentiments et des opinions, dit le pieux auteur, naissent souvent des dissensions entre amis et citoyens, entre religieux et dévots. » (Lib. I, c. XIV, v. 29.) Il existait, en effet, au temps de l'auteur de l'*Imitation*, des rivalités entre les anciens ordres religieux et les affiliés à « la dévotion moderne, » à cause du genre de vie de ceux-ci que les premiers ne trouvaient point conforme à l'esprit monastique. « Ces réunions d'individus qui n'étaient assujettis à aucun vœu et qui vivaient en commun du produit de leur travail, excitèrent la jalousie des ordres mendiants qui dénoncèrent les Frères de la vie commune, en les assimilant aux Bégards ou Frères de la vie libre, dont l'association avait été réprouvée par les Clémentines. Gérard disculpa pleinement son institut

¹ Clémentin., lib. III, tit. 2. *De relig. Domib.*, c. 1. (*Corp. jur. canon.*)

² *Chronic. Windesh.*, lib. I, 4.

³ *Vit. Gérard. Magn.*, c. IX, n. 3.

qui fût approuvé par Grégoire XI, l'an 1376. Une semblable accusation, reproduite depuis au Concile de Constance, fut victorieusement repoussée par Gerson ¹. »

Ces recherches sur le pays d'origine de l'*Imitation* aboutissent au même résultat que les premières relatives au temps de la composition. Les unes et les autres nous conduisent à la seconde moitié du xiv^e siècle, en Hollande. Aucun genre de preuves ne manque. Tout concorde, les manuscrits, les témoignages des auteurs, les citations et les circonstances historiques du livre.

De ce qui précède nous pouvons donc conclure que l'*Imitation* a un âge et une patrie, et par conséquent un auteur, lequel doit être cherché en Hollande de 1360 à 1380, autour de la congrégation de Windesheim. La légende de l'*Imitation* se faisant d'âge en âge, comme une épopée à laquelle chaque génération ajoutait quelque chose, est inadmissible pour quiconque connaît le livre. Cette hypothèse, ingénieusement développée par MM. Moland et d'Héricault, sur les traces de M. Renau et de M. de Sacy, doit être définitivement abandonnée. Il faut s'attacher à la thèse historique de l'auteur, en cherchant le nom de l'humble inconnu avec les indications de pays et de temps auxquelles nous croyons être sûrement arrivés.

Des raisons plus générales corroborent les conclusions que nous ont fournies ces recherches de détail.

Tout d'abord, l'*Imitation* ne peut pas être du xiii^e siècle. Le livre n'a de similaire dans aucun des ouvrages des écrivains ascétiques de ce temps. M. Daunou remarque justement que, si l'*Imitation* était du xiv^e siècle, elle se ressentirait de la manière scolastique dont saint Bonaventure lui-même n'est pas exempt. Elle appartient certainement, par le caractère et par le style, au siècle suivant, et, entre tous les pays, à l'Allemagne.

L'Allemagne est, au xiv^e siècle, le grand centre du mysticisme. D'elle sortirent Eckart, Tauler, Henri Suso et Ruysbroeck, pères du mysticisme allemand, et fondateurs d'un nouveau genre qui eut, à son origine, le caractère d'une réaction contre la scolastique. Avec Duns Scott et Occam, la

¹ Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*. liv. LXXIX. C'est le dominicain hollandais Mathieu Grabon qui se fit l'accusateur, au Concile de Constance, des chanoines réguliers de Windesheim, défendus par leur prieur général et par Gerson.

scolastique dégénérée était entrée dans une voie stérile d'argumentations et de subtilités; Raymond Lulle la poussa plus avant encore sur cette pente dangereuse. L'influence funeste de ces maîtres dominait en France; mais tous les étudiants n'acceptaient point leur direction. Déjà, à la fin du siècle précédent, Jacopone de Todi dénonçait dans l'enseignement théologique de l'Université de Paris l'orgueil du savoir et la vanité des disputes. « Paris, disait-il, a détruit Assise, et ses lecteurs nous ont mis dans la mauvaise voie ¹. » Eckart, tour à tour élève et professeur à la célèbre Université, donna le signal de l'émancipation intellectuelle. Tauler, qui n'avait pas trouvé chez les maîtres de Paris la sagesse qu'il y était venu chercher, suivit la route ouverte par Eckart, et sut s'élever davantage vers les hauteurs de la théologie, sans se perdre comme lui dans les abîmes du panthéisme². Suso marcha sur ses traces, avec moins de prudence. Le mysticisme allemand du xiv^e siècle brisa donc avec les errements de l'Université de Paris, qui alors faisait loi dans le monde; il remonta aux grandes sources de la pensée corrompues par la « vaine science des docteurs de Paris, » et se sépara complètement de la scolastique, que le génie égal des maîtres du xiii^e siècle avait su allier à la plus grande théologie et à la plus profonde philosophie. Il y eut excès dans cette rupture, mais il fallait d'abord ce dégagement de tout lien matériel, pour que la pensée prit son essor jusqu'aux sommets où la conduisit Tauler.

Elle ne s'y tint point, laissée à elle-même, sans vertige, et la dégénération de la mystique vint comme celle de la scolastique. Néanmoins la tradition de saint Denys l'Aréopagite et de sainte Hildegarde fut perpétuée dans l'Eglise.

C'est à la fin du grand mouvement mystique inauguré en Allemagne par Eckart, qu'il faut placer la composition du *De Imitatione Christi*. Jean Tauler avait déjà écrit son *Imitation de la pauvre vie de Jésus-Christ*, et propagé dans toute l'Allemagne la doctrine spirituelle de l'union avec Dieu par le renoncement au monde et l'imitation de Jésus-Christ qui est toute la théologie mystique ³; Ludolphe le Chartreux publiait son

¹ *Poes. spirital.*, Lib. I, sat. 1, 8, 10 et 18.

² J. Tauler, *Serm.*, Bâle, 1521, n° 135.

³ Taul., *Von der Nachfolgung des armen Lebens Christi*. — *De vila et passione Salvat. Nostri Jesu Christi exercit...*, ex idiom. German. a Laur. Surio latine reddita. Colon., 1548, in-8.

admirable *Vie de N. S. Jésus-Christ*. Un autre grand mystique, Jean Ruysbroeck, l'ami et l'égal de Tauler, forme en quelque sorte le trait d'union entre l'école allemande d'Eckart et l'école hollandaise de Gérard Groot, fondateur de la « dévotion moderne. » Le caractère hollandais, en corrigeant les excès du génie allemand, produisit un genre de mysticisme tempéré, où l'on trouve la plus grande raison unie à la plus grande élévation. Un livre unique, qui est la plus parfaite expression de ce genre, naquit sous la double influence de Tauler et de Gérard Groot : c'est le *De Imitatione Christi*, dont l'auteur inconnu avait réuni en lui le génie et la sainteté des deux grands mystiques allemand et hollandais.

Ces considérations générales nous amènent au cœur même du sujet. Peut-être arriverons-nous plus tard, en étudiant davantage l'école mystique d'où sortit la congrégation de Windesheim, à proposer parmi les célèbres « dévots » qui vont de Gérard Groot à Thomas à Kempis, un nom qui puisse être celui de l'auteur de l'*Imitation*.

ARTHUR LOTH.

LE ROI RENÉ

ET SES TRAVAUX ARTISTIQUES

L'influence du roi René sur les arts de son temps et la part personnelle qu'il prit à leur développement, c'est là une de ces questions banales soulevées périodiquement par les historiens et les amateurs, et pourtant cette question n'a point reçu encore de solution positive ; cette sorte de lieu commun n'a jamais été l'objet d'un examen approfondi, appuyé sur des documents contemporains et authentiques. De là vient qu'on a pu tour à tour nier et exagérer les travaux artistiques d'un prince qui, de l'aveu de tous, fut un des esprits les plus cultivés de son siècle, mais que les uns sont portés à transformer en roi fainéant, les autres en producteur infatigable. Je voudrais essayer ici, à l'aide de ses archives récemment exhumées, de déterminer brièvement son rôle et son œuvre; et par là je n'entends pas seulement les ouvrages sortis de ses mains, mais ses rapports avec les artistes de profession, sa collaboration directe ou indirecte à la renaissance du grand art. Si je ne puis arriver, moi non plus, à des résultats complets et définitifs, je produirai au moins au débat des éléments nouveaux et d'un haut intérêt.

Ce serait un tort que de borner cette étude à la peinture : René d'Anjou, à la vérité, n'est guère célèbre que comme peintre ; mais il s'occupa tout autant d'orfèvrerie et d'autres *mestiers* du même ordre, que je passerai en revue tour à tour. Il est juste, cependant, de commencer par le premier : à tout seigneur tout honneur.

La popularité du bon roi de Sicile et l'exagération naturelle

T. xv. 1874.

10

des traditions locales lui ont fait attribuer une quantité de tableaux d'origine incertaine. En Anjou, et surtout en Provence, il est peu de toiles anciennes dont on ne lui ait fait honneur, ou dont on ne l'ait rendu responsable. Le *Buisson ardent*, œuvre de mérite conservée dans la cathédrale d'Aix; le tableau des Chartreux de Villeneuve-lez-Avignon, représentant l'Eglise militante, l'Eglise souffrante et l'Eglise triomphante; la bizarre peinture qui surmontait le grand autel des Célestins d'Avignon, et qui offrait aux regards, disait-on, le squelette d'une femme autrefois aimée de René; la *Prédication de la Madeleine*, qu'on a pu voir au musée de Cluny, et le panneau du cabinet de M. Roux-Alphéran où est figurée une charmante *Adoration des mages*: tels seraient les principaux monuments du talent du royal artiste ¹. Mais leur authenticité est plus ou moins contestable, et nul document certain ne vient la confirmer. L'un d'eux, au contraire, celui des Célestins d'Avignon, est mentionné dans des devis ou mémoires relatifs à une commande faite par René à un italien nommé François ². Quelques critiques, réagissant contre les amplifications de la légende, ont, comme je le disais, considérablement restreint l'œuvre artistique de ce prince: on a voulu même réduire son rôle à celui d'enlumineur ³. L'opinion moderne inclinerait plus volontiers vers cet excès d'un autre genre.

Il ne paraît pas douteux, cependant, que René ait su peindre. D'abord il n'y a pas, suivant le proverbe, de fumée sans feu, et l'on n'aurait pas prêté à son pinceau tant de fécondité s'il n'avait réellement produit quelques ouvrages. Des témoignages presque contemporains nous l'apprennent, entre autres ces mots, souvent cités, d'une lettre de Summonte: *Etiam de mano sua pinse bene, et à questo studio fu sommamente dedito, pero secundo la disciplina di Fiandra* ⁴. Ce sont, en effet, des artistes flamands qu'on lui donne pour maîtres. Il

¹ M. de Quatrebarbes en a reproduit des fragments dans sa belle édition des *Œuvres du roi René*, tome I, pages cxlviii et suiv. V. dans l'*Histoire de René d'Anjou*, par M. de Villeneuve-Bargemont (tome III, pages 8-12), la mention d'autres tableaux attribués au roi de Sicile.

² Archives de Vaucluse. V. *Arch. de l'Art français*, t. IV, p. 182 et suiv. Je parlerai plus loin de cet italien (Francesco Laurens).

³ V. notamment une lettre de M. Boisserée, dans le *Bull. du Comité histor. des Arts et Monuments*, t. I, p. 106.

⁴ Renouvier, *Les peintres et enlumineurs du roi René*, p. 10.

avait pu en connaître à la cour de Bourgogne, centre du luxe et des arts, durant la captivité qui remplit une partie de sa jeunesse, de 1431 à 1437. C'est alors qu'il se rencontra probablement avec Jean Van Eyck, non pas à Lille ni à Bruges, comme on l'a dit ¹, car il n'y alla guère, mais plutôt à Dijon, où il passa la plus grande partie de cette triste période. Il avait pu aussi, à une époque antérieure, voir le fondateur de l'école flamande à la cour de France, qui protégea ses débuts. Toujours est-il qu'il semble avoir été en rapport avec lui en 1448, date où il écrivit à « maître Jehanot le flament » pour lui demander de lui envoyer deux artistes nouveaux, en remplacement de deux autres dont il était mécontent ². Il eut des relations plus certaines avec des *ouvriers* (comme on les appelait alors) venus de Flandre à Bourges, où le roi les faisait travailler au monument funèbre du duc de Berry. Il voulut même les faire travailler à son propre tombeau, et manda par deux fois à ses gens des comptes de les envoyer chercher : ceux-ci ne jugèrent pas à propos de donner suite à son projet, parce que, répondirent-ils, l'ouvrage était presque entièrement terminé, et qu'il n'y manquait plus qu'une main ³. Il s'agissait là, il est vrai, moins de peinture que de sculpture ; mais on sait combien ces deux arts étaient étroitement unis au moyen âge, et les statues de la sépulture de René, d'après les devis, devaient précisément être peintes.

L'école d'Italie ne lui fut pas étrangère non plus. Son long séjour au royaume de Naples le mit à même d'apprécier Colentino del Fiore, Angelo Franco, Antonio Solario, dit le Zingaro, et d'autres artistes du pays. Les échos de la renommée durent aussi lui apporter le nom des premiers maîtres de Florence et de Rome, et, du fond de sa retraite de Provence, il vit plus tard briller l'aurore du grand siècle de la peinture dans la personne des Pérugin, des Botticelli, etc. ⁴. Mais cette

¹ Villeneuve-Bargemont, t. I, p. 18, 383 ; de Laborde, *les Ducs de Bourgogne*, t. I, p. xxvi ; Renouvier, *loc. cit.*

² *Arch. de l'Art français*, t. V, p. 214. Cette lettre n'est pas datée, mais les *Extraits des comptes et mémoriaux* de René (n° 467 et suivants) déterminent l'époque où elle fut écrite.

³ *Comptes et mém.* etc., n° 171, 172, 174.

⁴ Villeneuve-Bargemont, t. III, p. 4 et 5. Ce dernier artiste est appelé ici, à tort, Botinelli. Il naquit trop tard pour que René ait pu le connaître en Italie, et il en est de même d'Antonello de Messine, malgré l'assertion de l'historien du roi de Sicile.

école paraît avoir exercé moins d'influence sur son talent ; on assure qu'au contraire il importa en Italie les goûts et les procédés flamands et qu'il contribua, en particulier, à y répandre l'invention ou plutôt le perfectionnement de la peinture à l'huile, dont il recommandait, en effet, l'emploi à ses artistes d'Anjou¹. Tous les tableaux qui lui ont été attribués respirent, du reste, l'imitation de l'école de Flandre ; il y joignit ce caractère de mélancolie, d'allégories philosophiques qui était dans son esprit et qui éclate dans ses œuvres écrites.

Telle est bien aussi la nature de cette originale composition qui surmontait son tombeau, et que les textes du temps appellent le *Roi mort*. Le roi de Sicile (l'écusson mis au-dessus de sa tête le désigne clairement) est représenté sous la forme d'un cadavre encore revêtu d'une partie de ses chairs, assis sur un trône et couvert d'un manteau d'hermine ; le globe et le sceptre, échappés de ses mains, gisent à terre ; la couronne est prête à tomber aussi de sa tête, inclinée sur l'épaule gauche. L'inscription complète la pensée de l'artiste :

Regia sceptrâ luis rutilis fulgentia thronis,
Dùm quondam recolis pressa et nunc pulvere cernis.
Marcescunt flores, mundi laudes et honores.
Gloria, fama levis, pomparum fastus inanis.
Una parit reges et vulgus terra potentes.
Quod dedit hæc repetit ; mortalia cuncta recondit.
Mors dominis servos et turpibus equat honestos ;
Unus erunt tumulus rex, pastor, inhers que peritus.

La tradition veut que René ait commencé lui-même ce tableau, et qu'après sa mort ou son départ de l'Anjou, Gilbert Wandeland l'ait achevé². Ici, elle me semble avoir raison,

¹ *Comptes et mém.*, nos 176, 202. V. Dehaisnes, *l'Art chrétien en Flandre*, p. 254 et suiv.

² V. M. de Villeneuve-Bargemont, t. III, p. 343 ; de Quatrebarbes, t. I, p. ciii. Ces deux écrivains ont avancé que la peinture était à fresque, et la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers a fait, en 1866, une reconnaissance dans l'Église pour éclaircir ce point, sans pouvoir arriver à une solution. Mais il y a tout lieu de penser qu'elle était à l'huile et sur bois, comme le disent les manuscrits de Bruneau de Tartifume et de Berthe (Bibl. d'Angers, nos 871 et 897), et comme en témoignent des trous encore visibles dans la muraille, qui paraissent avoir servi à la suspension du tableau. La meilleure preuve, d'ailleurs, c'est que l'entourage peint par Coppin devait être fait à l'huile, comme le dit formellement le devis (*Comptes et mém.*, no 176). V. la reproduction du sujet dans les dessins de la sépulture de René conservés à Oxford et à la Bibliothèque nationale.

du moins pour la première partie de la proposition. L'objection, faite par M. Godard ¹, que l'ouvrage présente certains caractères propres à la Renaissance, et contient même l'image de la coupole de Saint-Maurice, construite seulement en 1540, ne saurait m'arrêter; car il est certain que le monument de la sépulture avait été remanié et transféré postérieurement. Un indice assez probant, c'est que, dans le devis des peintures du tombeau, dressé en 1472 pour le peintre Coppin, le *Roi mort* est mentionné comme déjà fait : Coppin n'est chargé que de l'arc et des chapiteaux, de l'écusson et de tout l'entourage ². Si le tableau eût été l'œuvre de cet artiste ou de quelque autre employé par René, on en retrouverait certainement la trace dans les devis ou dans les comptes de la Chambre d'Angers. Leur série entière est muette là-dessus : donc il n'y eut ni commande ni dépense faite pour cet objet, comme nous le voyons pour d'autres peintures. A cette époque, d'ailleurs, un prince ne pouvait faire parade de sa familiarité avec le pinceau : le manier, c'était une occupation servile, c'était déroger, et ce qui est à nos yeux un titre d'honneur paraissait plutôt à la noblesse contemporaine un titre de mépris; on rencontre, en effet, l'expression de ce sentiment chez plusieurs chroniqueurs. Le bon roi, malgré son libéralisme et son peu d'orgueil, était trop de son temps pour échapper à l'influence d'un préjugé universel : c'est ce qui explique, à mon avis, le silence de ses archives, non-seulement sur l'exécution du tableau en question, mais sur celle des autres ouvrages du même genre sortis de sa main. Ainsi, lorsqu'il voulait peindre des *heures* ou des *matines*, il faisait acheter par son secrétaire le parchemin ou le papier qu'il lui fallait : mais la destination et le motif de la dépense, si explicitement déclarés dans les autres articles des comptes, étaient indiqués en deux mots et sans aucune mention de la main qui devait exécuter le travail ³. Il est certain cependant, et personne n'a contesté, que René s'amusait à enluminer lui-même des livres de cette espèce. Je

¹ *Le château d'Angers, etc.*, p. 125.

² *Comptes et mém.*, n° 176.

³ « A Hervé Giellin, secrétaire du roy, la somme de dix florins vi gros, pour acheter du parchemin à faire unes heures dudit seigneur. » *Comptes et mém.*, n° 489.

« A Hervé Giellin, pour parchemin pour complir unes heures dudit seigneur, un florin ix gros. » *Ibid.*, n° 493, etc.

crois donc qu'on peut laisser à son actif le *Roi mort*, dont la conception répond, du reste, parfaitement à son caractère et à ses idées ; et si l'on veut absolument qu'un Wandeland y ait travaillé, j'admettrais plutôt, avec M. Godard ¹, une retouche faite par Adam, fils de Gilbert, lors du remaniement qui eut lieu au xvr^e siècle : cet artiste, né à Angers, vivait encore en 1574, et la tradition l'aura facilement confondu avec son père. Le testament de René, en ordonnant l'achèvement des ouvrages commencés à Saint-Maurice ou ailleurs, ne désigne pas le tableau en particulier, mais l'ensemble de la sépulture : on ne saurait donc en tirer un argument contre le devis de 1472.

Il en est tout autrement d'un tableau également disparu et attribué au roi de Sicile, qui représentait le tournoi ou le pas de Saumur donné en 1447, et qui fut offert à Charles VII. Pour celui-là, les comptes sont plus instructifs. Ils nous apprennent que René se contenta d'en diriger l'exécution par l'entremise de son conseiller Gui de Laval, sire de Loué. Cet officier recevait une subvention mensuelle de trente-cinq florins, pour payer les artistes auxquels l'ouvrage était confié et les autres frais. La somme lui fut comptée régulièrement tous les mois, du 26 octobre 1447 au 25 juillet 1449, et peut-être plus tard ². Le tableau se faisait en Provence, et sur bois comme le précédent. Quant aux noms des peintres, ils ne sont pas désignés ; mais une lettre de René ³, dont j'ai déjà parlé, prouve qu'ils étaient Flamands, et qu'ils lui avaient été envoyés par un maître de la même école, appelé Jean ou Jeannot (peut-être Jean Van Eyck). Ils étaient deux, qui furent bientôt remplacés par deux autres, sur la demande de René, très-difficile en pareille matière : le motif de son mécontentement, c'est, dit-il à maître Jeannot, qu'ils « n'ont prins boys bien sec ne paravant sechié, ouquel est jà fente ; et n'est pourtant faulte de bon soleil en ces parties ad ce faire. Et sy auront mieulx à me mectre que ledit boys, quy me vous les fait renvéer, non tant pour tomber en rude cerveil que en melleur enseignement de peinture (c'est-à-dire pour qu'ils apprennent mieux leur métier). Et hastes de

¹ *Op. cit.*, p. 126.

² *Comptes et mém.*, nos 467-479.

³ Publiée par M. de Montaiglon dans les *Archives de l'Art français*, t. V, page 214.

m'envoyer les deulx aultres bons, dont en ai bien à faire. » L'ouvrage est appelé dans cette lettre « le tableau de la joute, » et dans les comptes « la peinture du pas de Saumur. » Ces deux dénominations n'en font évidemment qu'une, et ne sauraient se rapporter à deux sujets différents. La scène représentée était peut-être celle de la distribution des récompenses décernées aux vainqueurs, ou une autre cérémonie se passant dans le château; car un des articles de dépenses parle de la « peinture de la grant salle de Saumur pour le pas dudit lieu ¹. »

Le roi de Sicile exerçait volontiers son pinceau à des sujets de piété. A la fin de l'année 1447, voulant envoyer à la reine sa femme un cadeau digne d'elle, il fit acheter chez un brodeur de la toile fine, et lui peignit une Madeleine, personnage qui lui inspirait toujours une grande dévotion. Quoique le nom de René ne soit pas exprimé dans l'article où est constatée cette emplette, le contexte paraît indiquer que le tableau devait être exécuté par lui. Sa dimension est à peu près indiquée par celle de la toile achetée, qui mesurait une canne et demie de long, c'est-à-dire environ deux aunes ². Mais, malgré cette étendue, on ne saurait, je crois, l'identifier avec la *Prédication de sainte Madeleine* du musée de Cluny, car cette dernière est une œuvre d'ensemble très-différente de la représentation d'une *Madeleine*.

Une autre composition du même ordre, émanée de la main de René, fut donnée par lui, avant 1456, aux Frères Mineurs de Laval, dont le patron, saint François, était également vénéré de lui. Ces religieux l'en remercièrent par une longue lettre

¹ *Comptes et mém.*, n° 479. La rédaction équivoque de cet article pourrait faire croire, si on le prenait isolément, qu'il s'agissait de décorer la grande salle en vue de la cérémonie; mais le contexte, les dépenses précédentes, et surtout la date de l'article, postérieure de deux ans au tournoi, font plutôt supposer que la plume du clerc a mal rendu sa pensée. D'après le récit laissé par Wulson de la Colombière (analysé par Villeneuve-Bargemont, t. II, p. 20 et suiv.), le pas d'armes aurait eu lieu dans une plaine voisine, où René avait fait élever exprès un château de bois somptueusement décoré. Il n'est pas probable pourtant qu'il s'agisse ici de la salle de ce donjon artificiel; mais, comme, suivant le même auteur, le cortège revint à Saumur après la joute, c'est plutôt la salle du château de cette ville qui est désignée dans l'article obscur.

² *Comptes et mém.*, n° 469. « A maistres Pierre le brodeur, pour une canne et demie de toille fine, à raison de xvi gros la canne, pour paindre une Madaglaïne pour envoyer à la royne. » Peut-être aussi ce Pierre, qui était lui-même peintre, et dont je parlerai, fut-il chargé de l'exécution du tableau.

pleine de morale et de compliments, datée du 20 juillet de la même année. Ils appellent son tableau une *image de pitié*, et leurs paraphrases donnent à entendre qu'il représentait le crucifiement ou l'arbre de la croix : « O qui pourroit, s'écrient-ils, dignement récompenser vostre très-haute et profonde charité, par laquelle avez prins tel labour de nous composer ung ymage de pitié portant ladite croix, le plus piteux, le mieulx portraict selon la réale vérité du fait, que tous ceulx qui le regardent en font grant admiracion et en le regardant ont de leur rédempteur moult grant compassion ¹. » Ces mots ne laissent aucun doute sur l'auteur, bien qu'ils sentent un peu la flatterie. Malheureusement, ce monument authentique est encore perdu. Les *Comptes et Mémoires* sont muets aussi à son égard ; mais peut-être, comme je l'observais tout à l'heure, ce silence est-il lui-même une raison confirmative.

On peut en dire autant des peintures décoratives qui ornaient plusieurs chambres des manoirs de Chanzé et de Reculée. Les devis et dépenses qui concernent ces habitations se trouvent au complet dans les registres de la Chambre des comptes : aucun artiste ne fut chargé d'y peindre la *chambre aux chaufferettes*, la *chambre aux sèches*, la *chambre aux gou-gourdes*, la *chambre aux groseilles rouges*, mentionnées dans les inventaires de 1471 et 1479 ². Les chroniqueurs et les historiens ont répété, en effet, que René aimait à couvrir d'emblèmes de ce genre les lieux où il résidait. On le voit, jeune et captif, peindre des oublies sur les murs de la prison où il se croit abandonné de tous, au château de Bracon, près de Salins. Transféré à Dijon, il décore de sa main la chapelle fondée par lui, à côté du palais de son vainqueur et geôlier ³. Plus tard, un autre symbole, la chaufferette aux charbons enflammés, avec les devises *Ardent désir*, *Dévoit lui suis*, témoigne partout de sa tendresse pour la reine Isabelle : on la rencontre à la Baumette, à Launay, à Baugé, à Saint-Pierre de Saumur, aussi bien que sur son tombeau et dans ses livres d'heures. A Reculée, l'abbé de Marolles, célèbre amateur d'estampes, la retrouve

¹ Publié par M. Fillon dans les *Arch. de l'Art français*, t. I, p. 321.

² *Comptes et mém.*, n° 643, 644.

³ V. M. de Villeneuve-Bargemont, t. I, p. 165-223 : M. de Quatrebarbes, t. I, p. xxxvii.

encore en 1633. Les explorateurs de la cathédrale d'Angers la reconnaissent même en 1866 derrière la boiserie du chœur ¹. Quand la mort l'a privé d'une épouse bien-aimée, René remplace généralement la chaufferette par un arc brisé, accompagné de la devise italienne : *Arco per lentare, piaga non sana* ². Puis, lorsque la cruelle fauche tour à tour ses enfants, ses petits-enfants, le vieux prince, resté seul avec son malheur, représente sa maison par une souche d'or d'où part un unique rejeton, avec les mots : *Vert meurt*. Evidemment, il ne suffirait pas de constater la présence de ces emblèmes pour pouvoir dire : voici l'œuvre du roi René. Mais le fait est qu'il en peignit beaucoup lui-même, et qu'il se plaisait à les multiplier autour de lui. Du reste, le goût de ces décorations allégoriques ne lui était point particulier : il était fort répandu de son temps, et depuis plusieurs siècles il était de mode d'orner les chambres des châteaux de peintures murales, représentant des fleurs, des animaux, ou d'autres objets ³.

Le roi de Sicile, qui aimait tant ses jardins et sa ménagerie, ne pouvait manquer d'exercer aussi ses pinceaux à ce genre de sujets. On se rappelle la légende de la bartavelle qu'il était en train de dessiner quand on vint lui annoncer la perte de son duché d'Anjou, et qu'il continua sans se troubler. Ce trait n'a aucune valeur historique, puisqu'on le raconte également à propos de la perte du royaume de Naples ⁴. Mais il ne prouve pas moins que René avait l'habitude de peindre des volatiles et passait pour se complaire dans cette occupation. Il est curieux de retrouver, parmi les objets inventoriés dans ses armoires et dans son cabinet de travail, quatorze *formes d'oiseau* qui devaient lui servir de modèles, « ung petit oiseau fait d'esclisse » qui avait probablement le même emploi, et surtout « troys petites toilles à mettre en une chambre, dont en l'une a paint ung paon, ung faisant et deux perdrix, une chevêche, ung cinge et plusieurs autres choses ; » sur la seconde, « ung

¹ *Arch. de l'Art français*, t. I, p. 326 ; Godard-Faultrier, *op. cit.*, p. 136.

² Cependant l'on trouve encore en 1476 de chaufferettes peintes par lui ou par son ordre au château d'Arles. *Archives des Bouches-du-Rhône*, B, 215, f° 50.

³ V. Fr. Michel, *Recherches sur les étoffes*, etc., t. II, p. 154.

⁴ Le premier écrivain qui en ait parlé est Pierre Mathieu, historien de Louis XI (1610). Il l'applique, en effet, à la perte du royaume de Naples ; mais où l'a-t-il pris ?

paon, ung faisant, ung oyseau de rivière, deux potz de grubelles ; » sur la troisième, « plusieurs petiz personnaiges à pié et à cheval, ung faulcon, ung connin blanc et une ville ¹ : » Ces natures mortes reproduisaient plusieurs des animaux figurant dans la ménagerie d'Angers. On y remarque aussi les grubelles (groseilles ?) que le pinceau du royal artiste avait semées sur les murs de ses appartements. Rien de trop téméraire, par conséquent, à le regarder comme l'auteur de ces petits tableaux.

Le même inventaire mentionne, du reste, un certain nombre d'autres sujets, peints ou dessinés, que je dois énumérer sans me prononcer sur leur origine, bien que quelques-uns répondent assez aux idées et aux préférences de leur propriétaire pour pouvoir lui être attribués. Si l'on ne trouve pas là des éléments pour le catalogue de ses œuvres, on en trouvera du moins pour celui de sa collection :

1° Dans la chambre du roi, « ung beau tableau paint où est Nostre Seigneur que on descend de la croix. »

2° Dans le petit retraits, un tableau de l'Annonciation, et un autre « de Nostre Dame qui tient son enfant. »

3° Dans l'oratoire de la reine, « une toilette où sont pains Nostre Dame et saint Jehan. »

4° Dans une des chambres basses, « ung tableau de boys enchassillé, ouquel est paint une morisque en toile. »

5° Dans la garde-robe du roi, un grand tableau à plusieurs pans, fermant « à couplets, ouquel a une mapemonde ². »

6° Dans les grandes armoires de la même garde-robe, « un bois de lance creux où il y a dedans ung rollet de parchemin, ouquel c'est dedans la pourtraicture de la royné de Sicile (c'est Jeanne de Laval qui était enfermée dans cet ingénieux étui, car Isabelle est appelée ordinairement *la feue reine*) ; un grand drap « où sont peintes les villes de Prouvence et les villes qui sont depuis Prouvence jusques à Gennes, » et une pièce de toile « où est la ville de Gennes en peinture » (ces magnifiques

¹ Inventaire du château d'Angers. *Comptes et mém.*, n° 642.

² M. de Villeneuve-Bargemont prétend que René composait des cartes géographiques ; il avait tracé celle de l'Anjou et fait une description détaillée de la Provence (t. III, p. 29). Les représentations figurées du globe étaient encore rares. On trouve cependant des cartes marines mentionnées dans les comptes des ducs de Bourgogne (t. II, n° 2936). Plusieurs autres mappe-mondes, citées plus bas, ornaient les appartements du château d'Angers.

toiles peintes, qui rappelaient des contrées chères au roi René, servaient probablement de tentures, suivant l'usage de l'époque).

7° Dans les armoires basses, « deux toiles où il y a en chascune ung homme paint tenant ung vouge » (espèce de serpe).

8° Dans un des coffres de la galerie, « quatre empreintes en plomb » de différente grandeur, sans autre désignation, et un cahier de papier « où sont portraiz plusieurs mors de chevaux » (album de modèles).

9° Dans un autre coffre, « une tablette de boys à huit feuil-lez où sont les pourtraitures tirées de plombt (dessins au crayon) du roy de Sicille, de la royne, de feu monseigneur de Calabre et autres seigneurs, » et un rôle de parchemin « paint en faczon de mapemonde (avec les douze signes du zodiaque), rôle en un baston. »

10° Dans un troisième coffre, un « tableau ront double, coupplé à deux couplez, dont en ung des costez est l'imaige de Nostre Dame qui tient son enfant, et de l'autre costé y a la pourtraicture d'un ancien seigneur. »

11° Sur les dresseirs ou comptoirs de l'*estude* du roi, encore un dessin en plomb représentant le « feu duc de Millan Francisco Forcia » (François Sforce, allié et ami de René); une nouvelle mappemonde peinte sur parchemin; un livret de papier couvert de parchemin « ouquel a certaines figures ¹. »

12° Dans la chapelle du roi, un « petit tableau où a ung crucifix, Nostre Dame et saint Jehan. »

Dans l'inventaire de Chanzé figurent aussi une « toile morique » pendue contre la cheminée d'une salle basse; « un tableau de Nostre Dame, » ornant la chapelle; puis une toile peinte d'un genre tout différent, représentant « Pâris, Vénus et autres choses, » et placée dans la chambre du roi.

A la Ménitré, une des chambres avait « un tableau de Nostre Dame paint en toile, ataché en ung chasscis de boys contre la cheminée; » la salle à manger renfermait un tableau encadré et

¹ Je ne crois pas qu'il faille, avec M. Godard (*op. cit.*, p. 31), ranger dans la classe des peintures et dessins un cahier de papier trouvé dans la même *estude* et contenant « le commencement d'ung tournoy. » C'est plutôt une œuvre écrite, et peut-être l'ébauche du *Livre des tournois* composé par René.

placé de même, appelé « le tableau de Gaultier (est-ce le nom du peintre ou le sujet ?) peint à parsonnages; » enfin dans la chapelle, outre les images de la Sainte-Vierge, de sainte Marthe et de saint Sébastien, les yeux étaient attirés par une curieuse allégorie rappelant le *Roi mort* et le squelette peint des Célestins d'Avignon : c'était la *Mort qui pique l'amoureux*, toile entourée d'un châssis de bois et suspendue à la muraille.

Il faut ajouter aux toiles qui ornaient les manoirs d'Anjou plusieurs compositions dont on retrouve la trace dans les archives de la Chambre des comptes de Provence : une *vue de Rome*, exécutée sur plusieurs panneaux de bois réunis par des crampons de fer, et faite par un des peintres de René, non désigné ; une *Notre Dame* et un *Jardin des Oliviers*, par un artiste lyonnais ; un *Homme qui étrille une femme* et une *Femme qui étrille un homme*, également par un artiste de Lyon, peut-être le même ; un *Saint Christophe* et d'autres saints, par des peintres avignonnais et espagnols ; une *Descente de croix* et une *Annonciation*, par « maître Hervian » ; des décors de théâtre et d'autres sujets non spécifiés ¹.

Quelle que soit la part prise par René à l'exécution d'une partie de ces tableaux, on ne peut lui refuser le mérite d'avoir enluminé des manuscrits et des livres d'heures. Un de ses secrétaires, Hervé Giellin, était ordinairement chargé de l'approvisionnement des matériaux nécessaires pour ce genre de travail, et les comptes ne mentionnent, comme je l'ai dit, que le nom de ce personnage, qui d'ailleurs n'est désigné nulle part comme peintre ou enlumineur. C'est donc bien la main de son maître qui enrichissait le parchemin des plus brillantes couleurs de sa palette, pour en faire hommage à la sénéchale d'Anjou ou à quelque autre de ses fidèles. Cependant il n'exécutait pas lui-même toutes ces miniatures, et nous lui trouverons, même pour cette sorte d'ouvrage, plusieurs auxiliaires. Il est donc bien difficile de prononcer, à la vue d'un manuscrit sorti de sa maison et orné de ses emblèmes, s'il est son œuvre personnelle. Deux ou trois de ses livres d'heures, qui ne portent pas de marques plus certaines, se disputent, aux

¹ *Archives des Bouches-du-Rhône*, B. 215, f^{os} 3 v^o, 11, 13, 19, 29, 33 v^o, 55, etc.

yeux des amateurs, le prix d'authenticité : il faut, je crois, ne le décerner à aucun jusqu'à plus ample informé, et se méfier même des inscriptions ou signatures à l'appui, à moins d'une identité d'écriture qui est encore à démontrer ¹. René se servait lui-même de ces heures enluminées ; il y ajoutait des feuillets « de fin parchemin non escript, » destinés à devenir les confidents de ses pensées ou de sa vie intime, et les faisait relier richement de damas brodé d'or, avec des fermoirs d'argent. A force d'être précieuses, elles devenaient une valeur mobilière, et dans les moments de détresse financière, qui revenaient souvent pour lui, il lui arrivait de les aliéner à la place d'une terre ou d'un joyau : et voilà comment l'évêque d'Orange dut un jour racheter, moyennant cent florins, les heures du roi de Sicile « qui avoient esté engagées pour aucuns affaires dudit seigneur ². »

Mais, en dehors de son talent personnel, le roi René a d'autres titres, et de plus solides même, pour occuper une place honorable dans l'histoire de la peinture. Il fut un maître dans la plus large acception du mot, c'est-à-dire qu'il forma une école ; et la réputation de cette école était si bien établie de son temps, qu'un poète français, écrivant peu d'années après, la plaçait, sans aucune intention de flatterie, sur le même rang que le Pérugin. Jean Robertet, voulant faire la satire d'un mauvais peintre, lançait contre lui cette fine épigramme, l'une des plus anciennes de notre langue :

Pas n'approchent les faictz maistre Rogier
Du Pérusin, qui est si grant ouvrier,
Ne des painctres du feu roy de Cecille...
En perspective est ung peu inutile,
Pareillement à faire un doulx visaige ;
Mais il m'a dit qu'à Saint-Lô est l'usaige
D'ainsi le faire par les hostelleries,
Et qu'au mestier fut en apprentissaige
Trente-six ans, non compris les feries ³.

¹ Les principaux sont les *Preces piæ* datées de 1454, conservées dans les manuscrits de Brienne, et les heures avec mémorial du fonds de La Vallière (Bibliothèque nationale). M. de Quatrebarbes en a reproduit des fragments dans les *Œuvres du roi René*, t. I, p. cxxiii. L'authenticité des heures du fonds latin (n° 1156 ^a) a été contestée par M. Vallet dans les *Archives de l'art français* (t. V, p. 210).

² *Comptes et mém.*, n° 488-504.

³ *Bibl. de l'École des Chartes*, 2^e série, t. III, p. 69.

Ainsi ces artistes étaient déjà plus connus sous l'appellation générique de peintres du roi de Sicile que sous leur nom propre. De là à mettre au compte de leur maître la plupart de leurs ouvrages, il n'y avait qu'un pas : on s'explique fort bien que ce pas ait été franchi par la tradition, et de très-bonne heure. René les attirait de pays lointains, comme la Flandre, les choyait, les entretenait, les logeait dans ses châteaux, travaillait avec eux dans l'atelier installé à côté de sa chambre : comment définir la part revenant à chacun dans cette collaboration intime ? Tel tableau était sorti de la maison du prince : on le croyait ou on le disait sorti de ses mains, et cela pouvait se trouver vrai en partie. Les *ouvriers* étaient encore trop peu amoureux de la gloire pour signer leur toile ou pour en revendiquer la paternité devant l'opinion publique. Du reste, lors même que leur protecteur les laissait opérer seuls, il ne cessait pas de les diriger, de leur donner des avis ou des modèles ; il leur imposait même son goût, et les faisait volontiers recommencer quand l'exécution ne répondait pas à ses désirs. C'est ainsi qu'il fournit lui-même la *pourtraicture* de son tombeau, et la déposa aux archives de sa Chambre des comptes pour que les entrepreneurs s'y conformassent strictement. Quand il ne dressait ni plan ni modèle, il rédigeait un devis dans lequel aucun détail n'était oublié, recommandant l'emploi de telle substance ou de tel procédé, comme la peinture à l'huile, l'azur d'Allemagne, l'or fin, etc.¹. On pourrait donc lui laisser la qualité de maître et d'artiste, quand même il serait prouvé qu'il n'ait rien exécuté par lui-même : car son rôle fut à la fois celui d'un Mécène et d'un chef d'école.

Ce n'est pas une raison, cependant, pour rejeter dans l'ombre les hommes du métier qui gravitèrent autour de lui. Plusieurs sont sans doute oubliés pour toujours : mais les *Comptes et Mémoires* en feront au moins revivre quelques-uns. C'est d'abord Barthélemy, le familier du prince, appelé de *Cele*, de *Gils*, mais plus souvent de *Cler*. Cette indécision sur l'orthographe de son nom de famille donne lieu de supposer qu'il était d'origine étrangère. Aussi ne lui donnait-on ordinairement que celui de Barthélemy, sous

¹ *Comptes et Mémoires*, nos 160, 173, 176, 540, etc.

lequel il figure à côté du célèbre Fouquet dans les vers de Pellerin :

Décorans France, Almaine et Italie
Geffelin, Paoul et Martin de Pavye,
Barthélemi, Fouquet, Poyet. Copin¹...

Peut-être avait-il passé de la cour de Bourgogne à celle de Sicile; car, en 1440, on voit le comte de Charolais donner une somme de six francs à « Barthélemy, le peintre, pour la paine et salaire d'avoir fait la couverture et housure d'un pasté » présenté à Philippe le Bon². Quoi qu'il en soit, il se livra bientôt à des travaux d'un genre plus relevé, et on le retrouve, en 1447, *besoynant* dans un des retraits du château de Tarascon, où René fait faire pour lui un *tournement* et d'autres ouvrages de menuiserie. La même année, il reçoit en don différentes sommes, dix florins, vingt florins, cinquante florins, et il est chargé d'acheter, moyennant six florins un gros et demi, une image ou tableau de saint Michel destiné à orner l'appartement royal. En 1448 et 1449, nouveaux dons, plus considérables: Barthélemy réside toujours au château de Tarascon, et à la qualification de peintre du roi de Sicile joint celle de son valet de chambre, titre honorifique longtemps recherché, comme l'on sait. Il paraît avoir cultivé notamment l'art de la miniature sur vélin, car il employait un enlumineur d'Avignon à l'embellissement des heures de son maître; et c'est peut-être à cette communauté de goût et de talent qu'il devait la faveur toute spéciale dont celui-ci l'honorait³. Mais il ne faudrait pas, comme l'a fait le savant M. Vallet⁴, induire de cette seule particularité que René n'enlumina jamais de sa main et

¹ C'est ainsi du moins que je propose de ponctuer le texte, bien que plusieurs de ceux qui l'ont édité (Port, *les Artistes peintres angevins*, p. 15; Arnauldet, *Archives de l'Art français*, t. VI, p. 65; etc.) aient supprimé la virgule entre *Barthélemi* et *Fouquet*: celui-ci, bien connu depuis les travaux de M. Vallet (de Viriville), s'appelait Jean et non Barthélemy, et ce dernier prénom ne peut s'appliquer à un autre qu'au peintre dont il est question ici.

² De Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, t. I, n° 1354.

³ Barthélemy n'est cependant pas nommé par M. Renouvier dans sa notice sur les *Peintres du roi René*. Ce travail ne mentionne que deux enlumineurs, Turlère et Bertrand le Berger, déjà cités dans le livre de M. de Villeneuve-Bargemont (t. III, p. 203).

⁴ *Arch. de l'Art français*, t. V, p. 210.

se servait toujours de celle de son protégé, assertion contredite d'ailleurs par plusieurs témoignages. Plus tard, lorsque ce prince vint résider en Anjou, il amena avec lui son fidèle compagnon de travail, et lui donna dans le château d'Angers la même place qu'à Tarascon : là, Barthélemy occupait la « chambre du petit retraits du roi; » assis sur une « chaire à coffre et à ciel, » appuyé sur un « petit basset en forme d'escabeau » qui, suivant l'inventaire, étaient l'un et l'autre à son usage, il s'adonnait à son art au milieu des curiosités de tout genre réunies dans ce royal séjour ¹.

Plus ignoré encore est un autre favori de René, Georges Trubert, qui fut attaché à ce prince vers la fin de son règne, lorsqu'il était revenu se fixer en Provence, et qui paraît n'avoir été, lui, qu'un enlumineur. Les comptes ne lui donnent, en effet, que cette qualité et celle de valet de chambre du roi de Sicile. Celui-ci l'affectionnait tellement, que, le 26 octobre 1476, en considération des services qu'il lui avait rendus, et lui rendait journellement, est-il dit, et en faveur de son mariage avec Marguerite, nièce de Jeanne Bonnate, d'Arles, il lui assigna une pension annuelle et viagère de cent florins. Trubert menait assez grand train à la cour du vieux roi : il figure sur l'état des gens de son hôtel, avec un *varlet* et un cheval, pour une dépense totale de six gros six palacs par jour (un peu plus d'un demi-florin). On voit que René ne traitait plus les artistes comme des ouvriers. Il avait même soin de l'équipement de celui-ci, et lui avait fait cadeau d'un superbe cheval *en poil bai*, d'une valeur de cent florins. Malgré cette touchante sollicitude, l'indication des œuvres de Trubert ne nous est point parvenue. Peut-être, cependant, était-il l'auteur d'une image du Christ qu'il fournait, en 1476, à son maître, pour décorer sa chapelle ².

Le nom et l'œuvre de Coppin Delf sont moins obscurs. Des notices récentes ont jeté déjà quelque lumière sur cet émule de Jean Fouquet et de Jean Poyet, cité avec eux par Pellerin comme une des illustrations de l'époque ³. Il semble, comme

¹ *Comptes et mêm.*, nos 462-464, 466, 471, 476-478, 494, 495, 642.

² Archives des Bouches-du-Rhône. B, 216, f° 57; B, 273, f° 168 v°, 197; B, 698. Trubert ne serait-il pas le même que l'enlumineur Turlère cité par MM. de Villeneuve et Renouvier, et dont le nom aurait été défiguré ?

³ Lambron de Lignim. *Mélanges historiques*, n° 7; Arnauld, *Arch. de l'Art français*, t. VI, p. 65; Port, *Les Artistes peintres angevins*, p. 15; A. de Montaigon, *Notice sur Pélerin*, p. 68.

on l'a dit, avoir emprunté le nom de Delf (ou Delft) à sa ville natale ; dans tous les cas ce nom était flamand, car on le trouve porté en 1440 par un orfèvre de Bruges, peut-être son parent, *Claiz de Delf* ¹. On a pu croire que c'était une abréviation du mot *delfinus* (dauphin), adoptée en l'honneur de Charles VIII, qui employa notre artiste avant son avènement au trône ; mais un devis de 1472 l'appelle déjà Coppin Delf, alors que Charles VIII n'avait encore que deux ans. Il faut donc voir là plutôt son véritable nom, quelle qu'en soit l'origine, et dans *Coppin* un surnom, très-commun autrefois parmi les artisans.

Ce peintre s'établit de bonne heure en Anjou. Dès 1456, il travaillait pour la reine de Sicile, qui lui faisait payer huit livres cinq sols par son argentier « pour ung tableau à elle baillé et liryé pour envoïer à sa belle-mère de Laval ². » Ce tableau, conjecturait M. Grille, devait être un portrait de Jeanne de Laval elle-même ; mais rien ne peut le prouver. La trace de Coppin se perdait ensuite pendant un laps de seize années. Des lettres de René nous le font retrouver, en 1459, à Saint-Florent, où il exécutait sans doute quelques ouvrages pour le riche monastère de ce lieu. Le roi de Sicile avait alors l'intention de faire copier, « en une belle peau de parchemin, » un tableau de la généalogie de France qui ornait la Chambre des comptes d'Angers ; il voulait l'avoir avec lui en Provence, et cette pensée se rattachait à des projets de recherches plus générales sur l'histoire des comtes et ducs d'Anjou. Ses officiers se mirent en quête d'ouvriers assez habiles pour le satisfaire : il fallait à la fois un peintre, un enlumineur et un écrivain. Mais les artistes d'Angers parurent trop insuffisants, et, au bout de trois mois de vaines tentatives, ils lui répondirent : « Sire, nous avons fait venir des peintres et enlumineurs, et n'avons trouvé personne en ceste ville qui sceust approucher de le faire comme l'autre ; et toutesvoves ils en demandent vingt escuz, sans l'escriture qui est dedans. Vous nous ferez sur ce savoir vostre bon plaisir. » C'est alors que René se souvint de Coppin, et écrivit de l'en-

¹ De Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, n° 1347.

² Compte de Jeanne de Laval, à la bibliothèque d'Angers, Arnouldet, *Arch. de l'Art français*, loc. cit.

voyer chercher à Saint-Florent. Mais d'autres préoccupations et la pénurie des finances royales s'opposèrent à l'exécution de l'ouvrage; le 8 novembre de la même année, arriva un contre-ordre, et il ne paraît même pas que le marché ait été conclu avec l'artiste.

Une autre occasion se présenta bientôt d'utiliser son talent d'une manière honorable. La sépulture du prince, après de longs tâtonnements, venait d'être assise. Au-dessus, on admirait déjà l'allégorie du *Roi mort* et un précieux reliquaire : il s'agissait d'orner celui-ci des plus éclatantes couleurs, suivant l'usage consacré, et de peindre autour du tableau des écussons, des arcs, des chapiteaux, des piliers. René en dressa lui-même le devis, et chargea Coppin de l'exécuter. Dans le marché, signé le 3 juillet 1472, en présence de toute la Chambre, le peintre s'engagea à faire « le champ du derrière [du reliquaire] de bon fin asur d'Almaigne, semé de fleurs de lis d'or fin ; ledit reliquière et les ymaiges qui y sont seront dorez aussi de fin or ; pareillement les chappiteaux de dessus le *Roy mort* seront dorez de fin or ; les troys gros pilliers ronts seront pains et enrichiz à la devise que ledit seigneur luy a ordonné (les chaufferettes et autres emblèmes). » Ces peintures se feront à l'huile, selon l'expresse recommandation du devis ; Coppin fournira les couleurs et autres menus objets ; il payera de plus les *compagnons* qu'il s'adjoindra pour auxiliaires. Pour « paindre et estoiffer richement » le tout, il demandait une somme de quatre cents livres tournois : elle lui est accordée, contre l'obligation prise par lui et ses hoirs d'accomplir fidèlement le marché, et Thomin Guiteau, commis aux œuvres de la sépulture, est chargé de la lui payer sur le produit des francs-fiefs et nouveaux acquêts du pays d'Anjou. Aucun délai ne lui était imposé pour terminer l'œuvre : aussi paraît-il ne s'être pas pressé. Quinze mois après, malgré les instances du roi de Sicile, qui, sous le double poids de l'exil et de la vieillesse, sentait approcher le moment où il viendrait occuper son tombeau, le reliquaire demeurait encombré d'échafaudages, et les travaux étaient presque entièrement suspendus.

Coppin termina-t-il sa part d'ouvrage ? On ne sait, car le monument ne fut achevé qu'après la mort de René, et dans l'intervalle, il entreprit d'autres peintures. Un superbe groupe sculpté ayant été placé dans l'église Saint-Pierre de Saumur,

c'est lui qui reçut la mission de le revêtir de couleur, suivant la mode d'alors. Ce groupe, surmontant l'autel, s'appelait le *Domine quò vadis*, et représentait saint Pierre rencontrant Jésus-Christ à la porte de Rome, au moment où il quitte la ville pour se dérober au supplice ; il comprenait aussi les statues du roi et de la reine de Sicile, agenouillés de chaque côté. Dans une lettre du 16 mai 1477, René, qui en était le donateur, mande de « bailler à Coppin l'argent qui reste à avoir pour parachever la pointure de *Domine quo vadis*. » Il recommande que cette somme soit prélevée avant toutes les autres dépenses, afin que l'artiste ne puisse avoir d'excuse. Ces mots signifient, pour M. Arnauldet, que Coppin Delfeut seulement à finir la besogne commencée par un autre ; mais on doit plutôt en conclure le contraire, et l'absence de tout autre nom nous autoriserait d'ailleurs à laisser l'œuvre entière à son compte. Commencée avant 1474 (car René en parle dans son testament rédigé à cette date), elle fut vraisemblablement achevée peu de temps après la lettre que je viens de citer, et pendant plusieurs siècles elle fit l'admiration des visiteurs ¹.

Coppin passa plus tard, comme je l'ai dit, au service du dauphin. En 1482, il exécuta pour ce prince les peintures murales d'une chapelle de l'église Saint-Martin de Tours, qui comprenaient une Trinité sur un champ d'or, des Chérubins rouges, des Séraphins d'azur, les quatre évangélistes, des armoiries, des décorations de voûte, etc. Le marché passé avec lui pour cet objet, et malheureusement incomplet, indique que plusieurs personnages avaient déjà été peints par une autre main. Il est appelé, dans le titre du document, « maistre peintre du Roy nostre sire et de mondit seigneur le daulphin ². » Enfin, en 1488, il reparaît à Angers, où le conseil de la ville le mande avec le fameux Jean Michel, docteur en médecine, « pour adviser et escrire les faintes et esbatements qu'ils conviendra faire es carrefours de la ville et ailleurs pour la venue du Roy ³. » Les mystères et les cérémonies rentraient, en effet, dans le domaine des arts ; c'étaient des représentations vivantes, comme les tableaux ou les statues

¹ *Comptes et mém.*, nos 176, 177, 480-484, 486.

² *Bibl. nat.*, fonds Gaignières, no 639-640, p. 247 ; Lambron de Lignim, *op. cit.*, p. 1 ; Arnauldet, *Arch. de l'Art français*, p. 73.

³ *Archives d'Angers*, BB, 5, fo 2 ; *Inventaire*, par M. Port, p. 345.

étaient des représentations inanimées, et les unes n'allaient guère sans les autres dans les fêtes publiques.

Les œuvres de Coppin Delf ne sont pas perdues tout à fait. Si nos révolutions en ont effacé la trace ou dispersé les débris, elles revivent en partie dans les dessins qui nous ont été conservés du tombeau de René et du groupe de Saumur ¹. Sans doute, ce sont là des éléments bien faibles pour apprécier son talent, puisque la couleur en est absente. Mais parmi les peintres de son siècle, combien peu ont eu la bonne fortune d'en transmettre autant à la postérité !

Un artiste beaucoup moins heureux (car il n'a laissé d'autres vestiges que ceux-ci) figure dans les comptes de René à la date du 1^{er} août 1447. Il est appelé Pierre du Villant, et qualifié également « peintre du roi de Sicile. » A cette époque, il reçoit une somme importante (deux cent dix-huit florins, équivalant à cent soixante-quatorze livres, dix sols, deux deniers) « pour plusieurs choses de son mestier, contenuz en ung rolle » joint au mandement ². L'objet n'est malheureusement pas spécifié, et, ne possédant ni le rôle ni le mandement, nous en sommes réduits aux conjectures. La seule qu'on puisse faire, en l'état de la cause, est celle-ci : Pierre du Villant se trouvait à Marseille, ou du moins en Provence, puisque l'ordonnance est datée de cette ville. Or, René faisait entreprendre vers la même époque et dans le même pays le tableau du *Pas de Saumur*, dont j'ai parlé plus haut. Peut-être cet inconnu fut-il un de ceux qui le commencèrent et qui furent remplacés ensuite par des Flamands ; mais je ne hasarde l'hypothèse que sous toutes réserves. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'il exerça en même temps le métier de brodeur, qui avait au moyen âge tant d'affinité avec celui de peintre : il fournit à René, en cette qualité, une chapelle de broderie qui fut donnée à l'église Saint-Maurice d'Angers, et pour laquelle son héritière reçut, en 1478, à titre de reliquat de compte, quatre mille sept cent quatre-vingt-deux florins, huit gros ³. Pierre du Villant était donc mort avant

¹ Bibl. nat., *Estampes*, portefeuille V^a, 142 ; dessins du portefeuille d'Anjou n° 29 et de la bibliothèque d'Oxford, dans Godard-Faultrier, *op. cit.* V. aussi une description écrite du *Domine quò vadis*, dans les *Recherches sur l'Anjou* par Bodin, t. I, p. 559.

² *Comptes et mém.*, n° 465.

³ *Archives des Bouches-du-Rhône*, B, 273, f° 190.

cette date. C'est encore à lui que le roi de Sicile acheta, en 1447, la toile nécessaire pour peindre la *Madeleine* destinée à la reine sa femme, et commanda, en 1448, quatre croissants de broderie pour son usage personnel (c'était l'insigne de l'ordre du Croissant, fondé par ce prince). Dans les articles de comptes qui mentionnent ces deux dernières dépenses, l'artiste est appelé « maître Pierre le brodeur, » et « maître Pierre *Debillant*, brodeur dudit seigneur¹ ; » mais cette seconde leçon de son nom doit être fautive, et l'identité du personnage n'est pas douteuse.

Parmi les peintres employés par René en Provence, on trouve encore Pierre Garnier, Victor Haller, et maître Hervian. » Tous les trois appartiennent à la fin du règne (1476-1478). Les deux premiers figurent à cette date sur l'état des gens de l'hôtel, chacun d'eux avec un auxiliaire ou valet, pour une dépense proportionnellement égale à celle de Georges Trubert. Ils n'ont pas d'autre qualification que celle de peintre, et les travaux de Garnier sont seuls mentionnés, vaguement il est vrai, mais de manière à en faire soupçonner l'importance : il reçoit, en 1478, vingt-cinq florins « pour plusieurs menues peintures qu'il a faites pour le Roy, outre les grosses qu'il luy a faites. » Quant à Hervian, il était l'auteur d'une *Descente de croix* et d'une *Annonciation* que j'ai déjà citées plus haut, et qui lui furent payées, avec six petits crucifix, onze florins et demi².

Jean Chapuis, peintre d'Aix, n'est pas désigné comme attaché au prince ; mais il est occupé par lui, en 1448, à la « façon de deux bannières, l'une grande et l'autre petite, aux armes dudit seigneur, » pour mettre sur un de ses bateaux. Il fournit aussi, à cette occasion, des toiles de plusieurs couleurs, des franges, des étoffes diverses : une somme de quinze florins lui est allouée pour le tout³.

Un autre peintre de bannières, « maître Gentil, » exécuta, en 1476, un drapeau aux armes de René, que celui-ci donna aux habitants d'Auriol en Provence⁴. Il lui arrivait souvent de faire colorier ainsi des étendards et des couvertures de bateaux : on le voit, par exemple, en 1449, payer cinquante-quatre florins à

¹ *Comptes et memoriaux*, n° 465, 469, 632.

² *Ibid.*, n° 474.

³ *Archives des Bouches-du-Rhône*, B, 215, f° 3.

⁴ *Comptes et mém.*, n° 474.

un anonyme qui avait peint six bannières de combat en taffetas de Florence ¹.

Un artiste d'Angers, que les gens des comptes employèrent en 1481 à « peindre d'or et d'azur l'écusson étant à la grande porte de la Chambre, et le devant de ladite porte tout à l'entour, » dut sans doute travailler aussi pour René dans les années précédentes : les *Mémoriaux* l'appellent Colin Descourtils ². En 1522, un autre peintre du même nom demeurait à Angers, dans la rue Chef-de-ville ; mais il portait le prénom de Pantaléon ³. Si ce n'est lui, c'est donc son fils ; car la perpétuité des professions dans une même famille souffrait rarement des exceptions.

Enfin, plusieurs peintres ne nous sont désignés que par le nom de leur pays ou de leur résidence. Ces inconnus, d'Avignon, de Vienne, de Lyon, vendaient au roi de Sicile quelque une de leurs œuvres lorsqu'il s'arrêtait dans leur ville : une image de Notre-Dame, un Jardin des Oliviers, un saint Christophe, etc. Dans cette dernière catégorie, il faut surtout remarquer un Catalan et un Castillan, que René avait attirés en France, et dont l'un décora de cinq toiles peintes sa chapelle d'Avignon ; indice important des relations du prince avec l'école espagnole naissante, dont le génie correspondait bien à son goût pour les mystiques allégories ⁴.

A côté des peintres, une série de sculpteurs, totalement inconnus, vient se grouper autour du roi René. Bien que, sans doute, il fût par lui-même étranger à leur art, il ne laissait pas de leur donner, comme aux premiers, des devis et des indications. C'est surtout à son tombeau qu'il les fit travailler. L'ensemble de ce somptueux monument, dont on peut voir la description dans les *Extraits des comptes et mémoriaux* ⁵, réunissait en lui les trois arts de peinture, sculpture et architecture. Le sculpteur qui paraît avoir entrepris les premiers ouvrages est Jean Poncet ⁶, dont la famille était originaire d'Anjou, ou du moins pos-

¹ *Comptes et mém.*, n° 487.

² *Les Artistes peintres angevins*, p. 22.

³ *Ibid.*, B, 215, f° 55 ; 216, f° 17 ; 698.

⁴ *Archives des Bouches-du-Rhône*, B, 215, f°s 11, 13, 29, 33 v°, 35 v°, 57.

⁵ Nos 157 et suiv. La Bibliothèque nationale et celle d'Oxford en conservent des dessins, reproduits en partie par Montfaucon et Godard-Faultrier.

⁶ Ou Poucet ; mais la forme Poncet est, je crois, préférable, car le fils de cet artiste est appelé Pons Poncet.

sédait des biens dans ce pays. Le 31 août 1450, il passa un marché pour l'exécution ou l'achèvement des parties suivantes de la sépulture : *embassements* de la tombe, cercueils du roi et de la reine avec leurs ornements, philatières, piliers, voûtes, tabernacles ; table d'autel ; statues couchées de René et d'Isabelle ; groupe sculpté composé de *Dieu en la croix*, de Notre-Dame, de saint Jean, de saint Michel présentant le roi et de la Madeleine présentant la reine, avec des angelots autour ; autre groupe de trois chevaliers debout, portant bannières et étendards, et de trois dames assises lisant leurs heures ; pignon du reliquaire. Jean Poncet devait fournir tout les matériaux, sauf le marbre noir et l'albâtre, entretenir des ouvriers en nombre suffisant et les occuper sans relâche, et terminer l'œuvre pour le 1^{er} octobre 1454. Une somme de deux mille cinq cents livres tournois, payable en sa maison d'Angers par termes trimestriels, formait sa rémunération. Mais moins de deux ans après, vers le mois de mai 1452, l'artiste mourait sans avoir beaucoup avancé la besogne. Sa lenteur, ou plutôt des infidélités aux devis arrêtés, décidèrent les gens des comptes à saisir tous ses biens meubles et immeubles et ceux de sa femme Macée, décédée presque en même temps, biens servant de garantie à l'exécution du contrat¹. Son fils, Pons Poncet, qui était *imagier* comme lui, et qui avait souscrit aussi l'engagement du 31 août 1450, continua les travaux en son nom seul. On marqua alors sur le devis toutes les parties achevées par le père, qui comprenaient douze philatières, les tabernacles et les piliers, les deux statues couchées, et une claire-voie d'albâtre pour border tout le tour de la table d'autel. Ainsi, ces dernières sculptures appartiennent seules à Jean Poncet, qui les exécutait séparément dans son atelier. Pons reçut, dès le mois de juin de la même année, une somme de trois cents livres pour payer les « compagnons et ouvriers » et reprendre la besogne. Il montra d'abord une certaine activité, qui lui valut bientôt, après plusieurs démarches auprès du juge d'Anjou, la main-levée de son héritage : mais il dut faire, pour l'obtenir, le serment de « réparer toutes les fautes trouvées en ladite sépulture ; » et encore ne fut-il autorisé à jouir de la succession paternelle qu'en qualité de tuteur de ses frère et sœur. Mais

¹ *Comptes et mém.*, nos 159, 161, 165.

en 1459, soit lassitude, soit irrégularité dans les paiements, il abandonne sa tâche et part pour Nantes. René, mécontent, mande aussitôt de le confronter avec l'officier comptable et, si les torts sont de son côté, de le contraindre à *parachever* la sculpture en quelque lieu qu'il soit. Le fugitif ne tarde pas à revenir, et, pour l'encourager, le roi de Sicile lui commande de plus l'autel de l'église des Carmes d'Angers, qui était en construction. Grâce à la collaboration d'autres sculpteurs, dont je parlerai tout à l'heure, le tombeau avance lentement. Poncet installe son atelier au château, et « fait ce qu'il peut, écrivent les gens des comptes ; mais à grand peine pouvons croire qu'il puisse parachever. Il est entretenu d'ung pou d'argent que on lui baille par sepmaine pour luy et son mesnaige, et autrement n'auroit de quoy vivre. » Ainsi la misère, cette grande ennemie des artistes, entravait déjà leur carrière, et les finances du bon roi n'étaient pas en état d'y remédier. D'après une autre lettre, on voit que Poncet travaillait absolument seul et ne trouvait pas un ouvrier. Le 5 février 1460, il passe un marché spécial pour la façon et l'assiette du reliquaire, et touche pour cet ouvrage quarante sols chaque samedi pendant quatre semaines, puis, pour douze *images* qui doivent l'accompagner, vingt sols par semaine durant quinze jours. Bientôt, c'est tous les soirs qu'il faut lui remettre son salaire, « car autrement il ne besongnerait, pour ce que c'est toute pouvereté de luy. » Il assure toujours qu'il viendra à bout de sa tâche, mais il demande cent écus de supplément ; et l'on n'a plus aucun recours contre lui, car ses biens sont mangés, et il ne lui reste pas un sou vaillant. Il est difficile de croire que la dissipation, trop commune dans la profession d'artiste, n'ait pas contribué à le réduire à une pareille détresse. René, voulant encore lui venir en aide, lui confia vers la même époque le monument de sa nourrice Tiphaine, fondé par lui dans l'église de Notre-Dame de Nantilly à Saumur. Ce tombeau remarquable, dont on ignore jusqu'à présent l'auteur, fut achevé plus vite, et paraît avoir été exécuté tout entier par le ciseau de Poncet. Les *Mémoires* n'indiquent pas la totalité de la somme qu'il lui rapporta ; ils contiennent seulement la mention d'un paiement partiel de six écus d'or, qui lui fut fait le 29 mars 1462. A partir de cette date, le nom de Poncet n'apparaît plus ; mais les objurgations de René, les interruptions continuelles des travaux de sa

sépulture et l'état d'inachèvement où elle se trouvait au jour de sa mort, prouvent assez que l'artiste avait mal mesuré ses forces, et n'exécuta jamais toute la part d'ouvrage qu'il avait assumée ¹.

Un sculpteur ou marbrier, du nom de Colin de Hurion, fut appelé, dès 1452, à collaborer au même monument. Ayant offert un rabais plus considérable que Poncet sur le marché des pierres de marbre qu'on voulait faire venir de Dinan ou de Liège, il en obtint la commande, le 17 octobre de cette année, au prix de trois cents écus. Mais, au lieu d'être livrées le premier août suivant, aux termes du marché, ces pierres n'arrivèrent qu'après le mois de mars 1454, sous prétexte que les paiements n'avaient pas eu lieu aux termes convenus. La grande table de marbre destinée à recouvrir la tombe passait pour la plus belle du royaume; il fut un moment question de la scier en deux (la mesure voulue était de 9 pieds 1/2 de long sur 5 1/2 de large, et elle la dépassait): heureusement la difficulté et la cherté de l'opération firent épargner ce magnifique morceau, qu'on eut bien du mal à transporter, à grand renfort de bœufs, de câbles et de « bons compagnons, » de l'hôtel de la Pie, voisin de la Poissonnerie, jusqu'à Saint-Maurice. Cette maison de la Pie était sans doute celle de Colin de Hurion; mais il l'avait alors quittée pour s'en aller demeurer au Mans, et les marbres avaient été confiés à la garde du nouvel habitant. La famille de Hurion paraît aussi avoir appartenu à l'Anjou; car un de ses membres, Pierre de Hurion, à la fois écrivain et héraut d'armes du roi de Sicile, qui l'avait surnommé *Ardent-Désir*, possédait une demeure auprès des fossés du château d'Angers ².

Une grande réputation s'attachait alors à la personne et aux œuvres de Jacques Moreau, sculpteur chargé des groupes de la sépulture après la mort de Jean Poncet. Cet artiste est bien oublié aujourd'hui; mais il ne fait qu'un, je crois, avec l'auteur du tombeau du duc Charles de Bourbon, érigé à Souvigny en 1448. Le marché de ce dernier monument est passé avec *Jacques Morel*, de Montpellier, *tailleur d'images*, pour le prix de trois mille cinq cents écus d'or. Jacques, arrivant de son

¹ *Comptes et mém.*, n° 161, 162, 165, 166, 168-174, 219.

² *Ibid.*, n° 162, 164, 169, 170, 175.

pays, aura conservé la désinence méridionale de son nom ; puis, après quelque temps de séjour dans les pays de langue d'oïl, cette forme aura suivi la flexion naturelle, et on ne l'aura plus appelé autrement que Moreau. Ce qui autorise encore plus l'identification, c'est que le tombeau de Souvigny, toujours debout, est lui-même un chef-d'œuvre de goût et d'élégance, justifiant la renommée du sculpteur et le choix de René ¹. Ce prince, étant en relations de famille avec le duc de Bourbon, dont la fille Marie avait épousé son fils aîné, aura nécessairement entendu parler de l'artiste et de l'ouvrage, et aura mandé le premier auprès de lui, comme il fit pour les ouvriers flamands qui travaillaient à Bourges à la sépulture du duc de Berry ; car Jean Poncet venait précisément de mourir lorsque fut achevé le monument de Souvigny, et son fils ne le remplaçait pas avantageusement. En 1459, le groupe des chevaliers et dames qu'il avait dû entreprendre était presque entièrement exécuté par les soins de Jacques Moreau. « Nous les visitons souvent, écrivaient au roi ses gens des comptes, et est très-belle et riche besogne. Le maistre de voz euvres dit que en ce royaume n'a ouvrier qui sceust approucher en ce cas dudit maistre Jacques. Il est seul et besongne tout de luy, et par ce convient que l'ouvraige prenne long train. » Mais voici que, la même année, Jacques se laisse mourir à son tour. C'est alors que René, qui ne connaît non plus nul ouvrier de sa force, veut envoyer à Bourges ; il tient à ce que son œuvre soit « parachevée par quelque bon maistre. » Heureusement les sculptures sont trop avancées pour qu'il faille recourir à un artiste éloigné : il ne reste plus en tout qu'une main à faire. Ce détail constaté, Poncet reçoit la mission de mettre au groupe la dernière main ².

Les statues de Jacques Moreau n'ont même pas eu, comme les autres parties de la sépulture, la bonne fortune de nous parvenir sous la forme de dessins. Peut-être ne furent-elles jamais mises en place, puisqu'elles ne figurent sur aucune des reproductions du monument. Enfermées au château d'Angers, elles y moisirent probablement sans recevoir les peintures

¹ On peut en juger d'après le devis, conservé aux Archives nationales P, 1873, cote 2196), et publié dans les *Archives de l'Art français*, t. IV, p. 313.

² *Comptes et mém.*, nos 169-172, 174.

qui devaient les recouvrir, car il n'en est plus question dans les pièces relatives au tombeau de René.

C'étaient aussi des statues peintes qui avaient été commandées par ce prince pour le rétable de Saint-Pierre de Saumur. Ces statues avaient emprunté au sujet représenté le nom de *Domine quò vadis* (paroles de saint Pierre à Jésus-Christ lorsqu'il le rencontra aux portes de Rome). Elles furent, comme on l'a vu, décorées par le pinceau de Coppin Delf; mais elles avaient été placées dans l'église avant cette opération et antérieurement au mois de mai 1477 ¹. Malheureusement aucun texte n'est venu encore nous révéler l'auteur de ce groupe imposant, qu'un écrivain local a décrit ainsi *de visu* : « La figure de René et celle de son épouse sont à genoux sur le grand autel, au milieu duquel est la figure d'un ange, couvert d'une chappe, tenant une grande croix dans la main droite. A son côté gauche, on voit la figure de Notre Seigneur Jésus-Christ montrant ses mains percées de clous et son côté, aussi percé, découvert; à main droite de cet ange, on voit la figure de saint Pierre dans la figure d'un homme étonné ². » Les deux images du roi et de la reine de Sicile nous ont seules été conservées dans une estampe médiocre de la collection Gaignières ³.

Un autre rétable en marbre, représentant aussi une rencontre de Jésus-Christ, mais avec les saintes femmes, et sur le chemin du Calvaire, avait été donné par le même prince à l'église des Célestins d'Avignon. Il le fit exécuter par un Italien, nommé simplement François ou Francesco, d'après un titre des archives du département de Vaucluse. Ce titre est la commission donnée à trois officiers par Charles d'Anjou, neveu et successeur de René (et non son fils, comme le dit l'éditeur dans les *Archives de l'Art français* ⁴) pour visiter l'ouvrage et le faire perfectionner suivant les conventions arrêtées. Mais un autre texte, que j'ai récemment découvert, nous fournit le vrai nom de cet artiste, et en même temps la date de son œuvre : en mars 1478, *Francisco Laurens* reçoit cinq florins « pour sa despence d'être venu devers le Roy lui monstrier

¹ *Comptes et mén.*, n° 486.

² Mss. Grille, à la Bibl. d'Angers, n° 2773, p. 68; *Union de l'Ouest*, avril 1854.

³ Bibl. nat., *Estampes*, V° 142.

⁴ IV, 182. C'est par erreur aussi que le document est daté, à ce même endroit, du 9 novembre 1421.

certaines ouvraiges d'ymaigerie en peinture ¹. » Il est plus que probable qu'il s'agit ici du groupe des Célestins, et que les avant-projets ou modèles dessinés de ce groupe furent soumis ainsi au roi de Sicile, qui dirigeait ses sculpteurs comme ses peintres. Francesco reçut de lui, pour cet objet, six cent vingt-deux écus, et des religieux une autre somme de trois cents écus. Mais il ne termina le rétable qu'après la mort du prince qui l'avait fait venir d'Italie. Son œuvre, plus heureuse que les précédentes, a survécu : on peut l'admirer aujourd'hui dans l'église Saint-Didier d'Avignon.

Un dernier sculpteur, celui-ci avignonnais, fut chargé d'exécuter des travaux d'une certaine importance pour l'embellissement d'une chapelle que René s'était fait construire à côté de sa bastide de Marseille. Cet édifice s'appelait l'ermitage de saint Jérôme, ou « l'église de l'Observance fondée dudit saint Jérôme. ² » C'est donc la statue de ce saint qui devait l'orner, et, comme pendant, une statue de l'*Annonciade*, ou de la Vierge recevant l'ange Gabriel. L'artiste, désigné seulement sous le nom de Jacotin, exécuta ces deux sujets « à grans ymaiges, » c'est-à-dire de grandeur naturelle au moins. Le roi de Sicile avait fait marché avec lui à cinquante écus, ou cent vingt-cinq florins de Provence. Je n'ai pas trouvé d'autres vestiges de cet imagier, et j'ignore si son œuvre en a laissé davantage.

Pour compléter le chapitre de la sculpture, j'énumérerai brièvement les sujets qui décoraient les appartements du roi René, comme j'ai fait plus haut pour les peintures. Le château d'Angers renfermait plusieurs petites images en terre molle de la passion de Notre-Seigneur et des douze Apôtres; un coffret déjà ancien, couvert de personnages en ivoire sculpté; une figure en albâtre de saint Nicolas, tenant dans sa main une crosse de laiton; un grand tableau d'ivoire, « bien marqueté, ouvré à bestes et feuillages; » un bénitier de racine de buis, également « ouvré à images, » avec une figurine de Notre-Dame de Pitié; des couteaux à manches d'ivoire, représentant des *barbarins*, des têtes, un lion qui tient un petit enfant; une *merche* ou poinçon d'ivoire avec une fleur au milieu; une paix d'ivoire, où est figurée l'*Annonciation*. Dans la chapelle de La Ménitrie, on

¹ *Archives des Bouches-du-Rhône*. B, 216, n° 15.

² *Ibid.*, n° 26.

remarquait trois images « assises sur corbeaux, » près de l'autel : une Vierge, une sainte Marthe, un saint Sébastien. Celle de Chanzé possédait une image de Notre-Seigneur et une de la Madeleine. Les sujets désignés sous ce nom d'images sont évidemment des sculptures, et non des tableaux ; en effet, les sculpteurs ne s'appelaient pas autrement que *tailleurs d'images*. Il faut mentionner encore deux statues de saint Christophe, dont l'une décorait la Chambre des comptes d'Angers et l'autre la fontaine du Pié de Boulet, dans la même ville : la seconde fut flanquée de chaque côté, en 1459, des écussons du roi et de la reine de Sicile, peints à l'huile sur sa recommandation ¹. Enfin, dans les résidences de Provence, étaient disséminées des Notre-Dame, des sainte Madeleine, des sainte Catherine, et toujours des saint Christophe, dont on ne trouve désignés ni la place ni l'auteur. Quelques statuettes d'albâtre, un petit enfant, un *Dieu*, des ivoires sculptés, des camaïeux entouraient aussi le vieux roi dans sa retraite, et parfois étaient offerts en cadeau à ses intimes ².

Un autre luxe de René était celui des riches tapisseries. Ce genre d'ouvrage, si recherché dans tout le moyen âge, avait fini par constituer un art véritable, rival souvent heureux de la peinture. Le goût des tapisseries était héréditaire, en particulier dans la maison d'Anjou. Louis I et Louis II contribuèrent à son développement et à la prospérité des manufactures françaises, les premières du monde dès l'origine. La Flandre et l'Artois passaient alors pour avoir la supériorité dans cette industrie. Mais il y avait à Paris, depuis le xiv^e siècle au moins, des fabriques moins connues aujourd'hui, ne dépendant pas plus que les autres de l'État ni des princes, et d'où sortaient des produits très-estimés. La façon toute spéciale des tapisseries de Paris a été constatée par M. de Laborde, sans qu'il ait pu déterminer en quoi elle consistait ³. Les « tapis vers de l'ouvrage de Paris, » achetés en 1416 par le duc de Berry, représentaient un oranger aux branches duquel pend

¹ *Comptes et mém.*, nos 67, 78, 202.

² *Arch. des Bouches-du-Rhône*, B, 215 et 216.

³ *Notice des émaux du Louvre*, t. II, p. 512 ; Du Cange, au mot *Tapicium*. Une ancienne tenture du chœur de Saint-Maurice d'Angers avait été faite à Paris en 1461 par Jean d'Espagne. (*Description d'Angers*, éd. Port, p. 64.)

un écu. La même année, Louis II d'Anjou avait commandé dans cette ville, par l'entremise du banquier florentin Michel de Pazzi, « une chambre blanche de satins, à devise de faucons et autres oyseaulx volans, garnie de six tapis de laine, chascun de vingt et une aulnes en carré, qui devoit couster quatre mille livres tournois », somme considérable pour l'époque et montrant bien la valeur des ouvrages en question. Les fabriques de Paris devaient aussi livrer au duc une chambre cramoisie. Toutefois, la première seule paraît avoir été exécutée : Yolande d'Aragon la reçut après la mort de son mari ; plus tard, en 1458, son fils René, ne la retrouvant pas, fit ouvrir une enquête à ce sujet ; mais on reconnut que la chambre blanche avait été donnée à son frère cadet, le comte du Maine.

C'est que le roi de Sicile recherchait les belles tapisseries autant et plus que son père et son aïeul. Sa passion pour elles se trahit dans un de ses poèmes, intitulé le *Cœur d'amour épris*, où il imagine une série d'appartements décorés par leur moyen, afin d'avoir le plaisir de les décrire. Il en fit fabriquer à son tour à Paris, notamment en 1442 pour les salles de la Chambre des comptes d'Angers. Il en faisait même venir du Levant, et les vaisseaux de l'argentier Jacques Cœur les lui apportaient, avec d'autres curiosités de ce pays. Ses châteaux renfermaient un grand nombre de pièces de muraille ou *dossiels* (*dorsale*), de *ciels* qui cachaient le plafond, de *banchiers* (couvertures de bancs), de *carreaux* ou coussins posés soit à terre, soit sur les sièges. Il avait en Provence une tapisserie vermeille peinte de noir, à Angers une chambre de broderie d'or, des tentures à fleurs de lys et aux armes d'Anjou, et, surtout, une merveille de travail appelée *l'Apocalypse*. On sait que les sujets de ces œuvres d'art étaient ordinairement fournis par l'histoire ou par les livres saints. L'Apocalypse était une des mines où les artistes aimaient le plus à puiser : en Anjou, il était reproduit à la fois sur les vitraux de Saint-Maurice d'Angers, composés par André Robin, et sur les tentures de Saint-Florent de Saumur¹. Philippe le Bon possédait aussi, en 1420, « huit tapiz de haulte lice, de file d'Arras, ouvrez de l'Apocalypse². » Mais il n'y a pas lieu de

¹ Port, *Dict. de Maine-et-Loire*, p. 52 ; Martène, *Ampl. coll.*, t. V, col. 1130. Il y avait eu, d'après le texte tiré de ce dernier recueil par M. Francisque Michel, une manufacture de tapisseries dans le monastère de Saint-Florent ; mais l'époque n'est pas désignée.

² De Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, n° 4272.

supposer que cette dernière tapisserie ait passé de la maison de Bourgogne dans celle d'Anjou, car elles n'étaient pas en bons rapports à cette époque, et l'acquisition d'un pareil objet eût laissé des traces. Toujours est-il que l'*Apocalypse* du roi René, qui ornait son château d'Angers avant 1458, et qui lui avait été léguée par sa mère en 1442, comprenait six immenses pièces ayant chacune vingt aunes de long sur cinq de hauteur, et représentant les différentes visions de saint Jean. Cette magnifique tenture servait, sans doute, dans les cérémonies et dans les réceptions des princes, pour lesquelles il faisait toujours venir ses plus beaux *tapis*, comme on disait alors. Lorsqu'elle était démontée, elle remplissait de vastes armoires, établies par le tapissier dans une salle spéciale appelée la *chambre de la tapisserie*¹ ; il y avait là, pour la réparer ou pour la montrer, une *tapissière* que l'on dressait sur une grande table organisée exprès. Quand le roi de Sicile eut quitté définitivement l'Anjou, il fit conduire ses tapis en Provence avec des précautions minutieuses, recommandant que son tapissier fût toujours « pié à pié » avec les voituriers. On le voit ordonner, en 1476, de tendre au moyen de crochets ses tapisseries au château de Tarascon, puis les faire porter à Avignon². Mais l'*Apocalypse* était d'un volume et d'un poids beaucoup trop considérables pour un long voyage. Afin de ne pas le laisser à la merci de Louis XI et des officiers royaux qui occupaient le château, René envoya l'ordre de le transférer à Baugé : ce déménagement eut lieu en 1476, et coûta plus de vingt et une livres. Par son testament, il légua la tapisserie à la cathédrale d'Angers, où elle fut ramenée et tendue en 1480, aux frais de la fabrique³. Une septième pièce fut ajoutée aux

¹ Suivant M. Godard-Faultrier (*Le château d'Angers*, p. 10), la *chambre de la tapisserie* serait simplement une chambre ornée de tapisseries ; mais le texte de l'inventaire ne permet pas d'accepter cette interprétation.

² *Arch. des Bouches-du-Rhône*, B, 215, f^o 25, 53.

³ « Guillelmo Cessaud, tapissorio defuncti regis Sicilie, qui deportavit Apocalypsim de Baugeyo usque ad ecclesiam et tetendit dictam Apocalypsim in dicta ecclesia, x l.

« Item, Jacobo Godebelle, qui etiam tetendit dictam Apocalypsim, iii l. xv s.

« Item, pro expensis et penis duorum quadrigariorum qui deportaverunt Apocalypsim de Baugeyo usque ad predictam ecclesiam, vi l. »

(Comptes de fabrique de Saint-Maurice, année 1480-1481, f^o 8 ; *Revue de l'Anjou*, 5^e année, t. I, p. 92.

La tapisserie de l'*Apocalypse* a fait récemment l'objet d'une publication spéciale,

six premières par le duc de Bourbon, et aujourd'hui encore, aux jours de grande fête, toute la série de l'*Apocalypse* se développe dans l'église aux yeux charmés des fidèles.

Les tapissiers que René entretenait à sa cour n'étaient pas des fabricants, mais simplement, comme ceux de plusieurs autres princes, des réparateurs, et aussi des conservateurs. Le président de la Chambre des comptes, Alain Lequeu, avait d'abord eu la garde des tapisseries; mais on reconnut à sa mort, en 1450, qu'il s'en était égaré chez lui, et c'est à cette occasion, sans doute, que fut créée une charge spéciale de tapissier, occupée successivement par deux individus nommés Thomassin et Nicolas, puis par Guillemain Cessault, qui obtint en récompense la concession d'un étal à la poissonnerie d'Angers, et ensuite l'intendance du château de Baugé. Cessault, qui recevait une indemnité annuelle de cinquante livres, pour « revisiter et rhabiller la tappicerie du Roy et la garder de dommage, » avait aussi le titre de valet de chambre du roi René.

En même temps que lui, figure un garde de la tapisserie appelé Jean Delacroix, qui faisait également les réparations. Ces employés devaient coucher la nuit auprès des objets précieux confiés à leurs soins; car on ne s'explique guère autrement la présence d'un lit dans la chambre de la tapisserie du château d'Angers.

Un des procédés usités par eux pour rendre ou pour conserver aux tentures de laine leur fraîcheur première, consistait à les faire *buander*, c'est-à-dire lessiver. Ce traitement, et d'autres réparations plus importantes, étaient parfois rendus nécessaires par les transbordements qu'on leur faisait subir. Lorsque le prince voyageait par eau, ce qui lui arrivait souvent, notamment pour aller d'Angers à Roanne afin de gagner la Provence, on recouvrait ses bateaux de riches tapisseries à l'extérieur, et on les garnissait au dedans de *carreaux* et de *banchiers*; des bannières, des écussons complétaient la décoration. Le duc de Calabre voyageait de même avec les bateaux de son père; ce qui n'était pas sans amener des dégradations plus ou moins graves. Le dernier transport de toutes ces richesses eut lieu en 1473, lorsque René les fit venir, comme je l'ai dit, d'Anjou en Provence, où elles restèrent définitivement avec lui ¹.

¹ *Comptes et mém.*, nos 508-534, 642.

Les ducs d'Anjou ne montraient pas moins de goût pour l'orfèvrerie. Ceci est déjà prouvé par le précieux inventaire de Louis I qu'a publié M. de Laborde dans sa *Notice des émaux du Louvre*, et par celui de la vaisselle royale prêtée au même prince pour l'aider à entreprendre son expédition d'Italie, que j'ai joint aux *Extraits des comptes et mémoriaux*. René s'adonna lui-même à cet art, si merveilleusement développé de son temps; et parmi les traits de ressemblance qu'on a remarqués entre lui et l'infortuné Louis XVI, l'amour des travaux manuels n'est pas le moins frappant. On ne peut guère douter, en effet, que l'établi et les instruments inventoriés dans le haut retraits de son appartement d'Angers, n'aient été à son usage. Tout au moins collaborait-il dans ce cabinet avec ses orfèvres comme avec ses peintres, et y logeait-il un de ces ouvriers qu'il tenait à avoir constamment à sa disposition. L'installation de la pièce comprenait : « un basset de bois sur lequel est un fourneau pour un orfèvre, et quatre petites tenailles de fer; une celle à quatre piez en laquelle a un petit trou; une petite establie pour un orfèvre, sur laquelle a deux léaites (tiroirs) qui se tirent, l'une de çà, l'autre de là, avec marteaux, tenailles et autres petiz ferremens; une couchete de boys foncée de touz les costez, sur laquelle a un sac de toile plain de paille; un fourneau de terre sur une celle de boys à quatre piez; un bloc de boys sur lequel a un petit enclumeau d'acier. » A côté de ces instruments se trouvaient, au moment de la rédaction de l'inventaire, certains objets récemment fabriqués ou en réparation : « deux grans coquemars, l'un de léton, à tuau, l'autre à la façon de Turquie; dont le tuau est dessoudé; deux bacsins l'ouvraige de Turquie, deux petites boêtes rondes à la façon de Turquie, en manière de petits drajouers, » etc. ¹

L'orfèvre attaché à la personne du roi de Sicile à Angers s'appelait Jean Nicolas : René dit formellement, dans une de ses lettres, que cet artiste était continuellement occupé *avec lui* à l'occasion des étrennes ². C'est que les cadeaux « du premier jour de l'an, » qui se donnaient déjà au 1^{er} janvier, bien que l'année commençât encore à Pâques, procuraient une

¹ *Comptes et mém.*, n° 642.

² *Ibid.*, n° 576.

rude besogne à ses fournisseurs et faisaient un trou notable à sa bourse ; car, à l'opposé de beaucoup de princes de l'époque, il en distribuait plus qu'il n'en recevait, et même le carnaval lui servait parfois de prétexte pour les renouveler. Les vêtements et les objets d'orfèvrerie, bijoux, bagues, parures, miroirs, formaient la majorité de ces présents. La reine de Sicile recevait les plus somptueux : un tableau d'or (espèce de reliquaire) garni de perles, de rubis, de saphirs et d'émeraudes ; une Madeleine en or, tenant une boîte de cristal où est renfermée une parcelle du chef de cette sainte, etc. En 1456, Nicolas passa les deux derniers mois de l'année à « besogner sur le fait des estraines, » et y dépensa deux cents écus, qu'il dut avancer, en attendant que le fermier de la prévôté fût en mesure de les lui remettre.

Plus tard, en Provence, René eut un autre orfèvre, dont il paraît avoir vivement apprécié les services, bien que ses travaux ne soient pas spécifiés. Son nom, Jean Yvon, n'a toutefois rien de provençal, et il est probable qu'il était venu d'Anjou à la suite du prince. Il obtint de lui, en 1473, une haute récompense, la seigneurie de Taradeau, près de Draguignan, pour sa vie durant. Les lettres de donation qui l'en investissent contiennent, chose rare, un trait d'esprit : après avoir appelé Yvon son orfèvre et son serviteur familial (*familiaris domesticus*), René ajoute qu'il a souvent contemplé l'éclat de ses mérites dans l'écrin de son esprit (*in scrinio nostræ mentis*)¹. C'est de la couleur locale s'il en fut.

Jean Chevineau, orfèvre du roi de Sicile, reçut de même, en 1479, une pension viagère de trente florins en reconnaissance de ses services et pour l'entretien de sa famille. Antoine Raoulin avait, à la même époque, les titres de joaillier et de valet de chambre du prince, qui ne lui devait pas moins de deux mille huit cent soixante-quatre florins. Il est vrai que la famille Raoulin travaillait depuis longtemps pour René : Charlot, père d'Antoine, lui avait façonné, en 1447, plusieurs bagues ornées de roses d'or, d'émail ou de rubis, pour donner à Hervée de Montplace, dame d'honneur de la reine de Sicile, portée sur l'état de la maison de cette princesse avec Agnès Sorel, et mentionnée plusieurs fois dans les comptes, ainsi que sa sœur

¹ Archives des Bouches-du-Rhône, B, 16, n° 191.

Catherine. Il avait fabriqué aussi les sceaux en argent du Croissant, lors de la création de cet ordre de chevalerie en 1448 : ces sceaux étaient au nombre de deux, un grand et un petit ; le premier portait une devise latine que l'artiste dut refaire une seconde fois, parce qu'il l'avait d'abord gravée en français ¹. Guillaume ou Guillemain Raoulin était occupé, en même temps que Charlot, aux travaux des étrennes du roi de Sicile. Pierre Raoulin, sans doute le père de ces deux derniers, était employé dès 1392 par le Dauphin de France. On voit que c'était là une véritable dynastie d'orfèvres, et qu'il faisait bon d'exercer le même métier de père en fils ².

Mais beaucoup d'autres artistes provençaux exécutèrent pour leur souverain divers objets d'orfèvrerie sans être attachés à sa personne : par exemple Pierre Adam, Jacques Scalles, Jeannin Desperit, Jean de Valois, Margery, Jean Coste, Ligier Rabotin. Les textes qui mentionnent les deux derniers offrent une particularité remarquable et un exemple concluant de la part prise par René à ce genre de travaux : une chaîne d'or, payée à Coste quatorze florins, avait été « devisée » par ce prince à la dame de Beauvau, qui la fit exécuter d'après ses instructions et à ses frais ; et quant à Rabotin, ayant reçu la commande de six tasses d'or et d'un *breingal* ³ pour les accompagner, il dut faire plusieurs voyages d'Avignon à Marseille, à Tarascon, à Aix, à Saint-Remi, pour soumettre son œuvre au prince, qui n'en était pas satisfait, et qui finalement lui fit refondre le tout sur de nouvelles indications. Il y a là, ce me semble, plus qu'une intervention d'amateur ; c'est une véritable collaboration. Rabotin, qui travaillait à une date antérieure aux précédents, fit encore des enseignes ou médailles d'or et d'argent destinées à être distribuées au jour de l'an aux gens de l'hôtel royal, qui les portaient sur eux, au chapeau ou ailleurs, en signe de vassalité, et « deux bouteilles d'argent à gecter eau rose, » pour parfumer les appartements.

Il y avait aussi un orfèvre allemand établi en Provence,

¹ La devise de l'ordre était cependant *Los en croissant*. Le roi d'armes du Croissant s'appelait *Los*, et reçut, en 1449, cent vingt florins pour faire un émail.

² *Arch. des Bouches-du-Rhône*, B, 273, f° 176 ; 274, f° 44. *Comptes et mém.*, nos 539, 561-565, etc. *Les ducs de Bourgogne*, n° 5531.

³ Ce terme inconnu désigne sans doute un plateau, un porte-tout (*bring-all*).

Anequin ou Hennequin, sans doute parent ou descendant d'un autre orfèvre du même nom qui, en 1390, orna de fermoirs deux livres offerts par le pape au duc de Bourgogne. Le premier frappa pour la cour de Sicile, à diverses reprises, des pièces d'argent d'un autre genre, mais d'un usage non moins répandu : ce sont des *comptoirs* ou jetons à compter, marqués *à la souche et à la voile*, et qui se mettaient dans une bourse de cuir; puis, une autre fois, un miroir d'or, destiné encore à la dame de Beauvau, femme du sénéchal d'Anjou ¹.

Mais il faut lire les pièces elles-mêmes pour avoir une idée de la richesse des bijoux fabriqués par ces différents artistes. Les pierres les plus précieuses n'étaient déjà plus l'apanage exclusif des reines. Ainsi la sénéchale dont je parlais, une des élégantes du temps, avait un gros diamant *en table* (c'est-à-dire taillé sur les deux faces, avec des tranches en biseau) qui lui causa bien du souci. Un certain jour de l'an, tandis qu'elle écoutait trop attentivement une farce représentée devant la cour, le bijou disparut, et on n'en eut plus de nouvelles. Deux mois après, un prêtre, le prieur des Augustins d'Aix, se présente devant le roi de Sicile, et lui dit : « Sire, un de mes pénitents m'a révélé, sous le sceau de la confession, qu'il avait le gros diamant de madame la sénéchale; je dois taire son nom, mais, en lui donnant un *pot de vin*, vous obtiendrez facilement qu'il le restitue. » Le bon roi, toujours généreux, remit vingt-cinq florins au prieur, et bientôt le brillant para de nouveau son heureuse propriétaire. Cette petite aventure est contenue tout entière dans un article de compte de trois lignes ².

Une autre dame de la cour, femme du sire de la Jaille, tenait de la munificence royale un portrait de René en camaïeu, enchâssé d'or, « avec une de ses devises, un rubi en tête et un diamant en pointe, pendant au flot des patenostres (collier). » Dans les écrins de la reine brillaient une croix de Jérusalem en or, « à dix tables de diamants, » estimée deux cents écus; une autre croix double « de huit pièces de dyamans et d'une fleur de pencee, aussi de dyamans, de cinq pièces assises au meillieu d'une patenostres d'or, merchées de cinq rubiz. » On

¹ Arch. des Bouches-du-Rhône, B, 214, f° 43 v°; 273, f° 144; 215, f° 23 v°. 25, 27 v°, 33, 53; 216, f° 15 v°. *Comptes et mém.*, n°s 540, 543, 549, 550. *Les ducs de Bourgogne*, t. I, p. LXXIII.

² *Comptes et mém.*, n° 551.

ne peut analyser ces descriptions, dont on est ébloui, et qui défient l'analyse. Signalons encore, cependant, les anneaux d'épousailles, qui étaient alors ornés de pierreries : celui de Jeanne de Laval, deuxième femme de René, était émaillé aux armes d'Anjou, et portait un magnifique diamant « taillé en fleur de liz, tout d'une pièce. » Elle avait reçu en même temps de son époux deux autres anneaux, l'un « de petit fil d'argent, » l'autre d'or avec « un petit-cœur my-party de diamant et de ruby, esmailly de gris en petites roses de rouge cler. » Le roi lui-même portait au doigt une bague d'or ayant une « pierre estrange, » et possédait trois anneaux pontificaux : un saphir, un grenat et une émeraude ¹.

Une des circonstances qui permettaient à René de développer ainsi l'art de l'orfèvrerie, c'est que ses domaines lui fournissaient à peu de frais une bonne partie des matières premières. Sur les côtes de Provence, on pêchait en abondance le corail blanc et rouge, qui figure à chaque instant dans ses comptes, à l'état de *patenostres*, ou sous toute autre forme. Il le faisait brunir et apprêter à Marseille, qui trouvait déjà dans cette industrie une source de richesse. Ses sujets de Provence avaient d'abord le privilège exclusif de cette pêche ; mais, en 1468, il fit partager ce monopole à quatre marchands florentins et vénitiens, qui durent lui payer un droit de quatre écus sur chaque quintal de corail pêché par eux entre le Var et le Rhône. Un de ces marchands, René de Pazzi, était son filleul, et appartenait à une famille de banquiers de Florence très-attachée à la maison d'Anjou, à laquelle elle servit parfois d'intermédiaire pour des achats d'objets précieux ². D'un autre côté, les mines des duchés de Bar et de Lorraine, pour l'exploitation desquelles René s'associa en 1463 avec l'évêque de Verdun ³, lui procuraient de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain. Le métal qu'on lui envoyait de ces contrées était éprouvé à son arrivée par des orfèvres. Des mesures de même nature étaient prises pour constater l'authenticité des produits de ces fabricants : à Angers, leurs noms et les poinçons dont

¹ Arch. des Bouches-du-Rhône, B, 273, f° 157 v° ; 274 f° 17 v°. *Comptes et mém.*, nos 566, 578, etc.

² Arch. des Bouches-du-Rhône, B, 15, f° 222. *Comptes et mém.*, nos 541, 564, etc.

³ Arch. nationales, KK, 1127, f° 894.

ils marquaient « toute manière de vesselle d'argent » étaient gravés sur un tableau de cuivre déposé par eux à la Chambre des comptes, et nul ne pouvait, sans encourir des peines graves, employer d'autres marques¹. Une autre précaution utile consistait dans l'institution d'un *garde des joyaux*, qui existait du reste dans toutes les cours du moyen âge. Le roi et la reine de Sicile avaient donné ce poste de confiance à une de leurs dames d'honneur, appelée seulement Odile dans les pièces assez nombreuses qui la mentionnent. Quel rôle joua ce personnage obscur, dont l'importance paraît avoir eu un caractère tout intime ? Rien ne permet de l'affirmer ; mais on voit Odile figurer d'abord, avec Agnès Sorel et Hervée de Montplace, dans la maison de la reine de Sicile. Cette princesse lui confie même ses papiers précieux, et René lui fait divers présents : un pelisson ou *samare* espagnol pareil au sien, un autre pelisson de fourrure pareil à celui d'Hervée, du drap gris pour « une robe à relever. » Il recourt à son tour à sa bourse dans un moment de gêne ; puis il la marie à Spinola, maître de son hôtel, un des seigneurs les plus dévoués à sa personne, et elle se trouve veuve en 1460. Elle ne devait plus être jeune lorsque, six ans après, elle se démit, volontairement ou non, de ses fonctions, et reçut de René et de Jeanne de Laval une double quittance, attestant qu'elle avait rendu bon et loyal compte de l'administration des bagues et joyaux, qu'elle les avait remis, accompagnés d'un inventaire, au premier valet de chambre, et qu'elle en demeurait déchargée. Son nom ne reparait plus ensuite ; il est probable que son emploi fut supprimé, et que ce premier valet de chambre, Charlot Pierre, resta de fait gardien des joyaux de la couronne².

J'en ai dit assez, je pense, pour prouver l'importance du rôle artistique de René d'Anjou. La peinture, la sculpture, la tapisserie, l'orfèvrerie (sans compter l'architecture, dont je n'ai pu parler ici) lui doivent, à des degrés différents, une place dans leurs annales. Il n'exécuta peut-être pas beaucoup par lui-même ; mais il forma une école, et, en quelques occasions du moins, il fit œuvre de maître. Si cette étude réduit quelque

¹ *Comptes et mém.*, n° 578.

² *Ibid.*, nos 577, 615, 633, 638.

peu l'œuvre matérielle de son pinceau, il en sort, en revanche, avec la figure d'un artiste véritable, presque universel, et je ne crois pas qu'il perde au change. Amoureux des arts, il les effleura tous sans en approfondir aucun, les cultivant pour son délassement, les développant autour de lui, les protégeant partout. En s'occupant de leur perfectionnement, il donna un louable exemple aux princes de son temps, trop absorbés par des guerres injustes ou des intrigues mesquines, et il contribua certainement à ennoblir dans l'opinion publique des travaux qui, jusqu'alors, semblaient d'un ordre inférieur ou méprisable. Est-ce à dire qu'il fut un souverain modèle? Ceci est une question tout à fait différente, qui ne saurait être traitée en même temps. Mais on voit déjà qu'il n'a jamais été un roi faînéant. Placé entre le moyen âge et les temps modernes, il apparaît comme la personnification de cette époque de transition : il tient au passé par sa foi sincère, ses goûts chevaleresques, son esprit mélancolique et parfois bizarre; il tient à la renaissance par sa passion du beau et du pittoresque, sa recherche curieuse de l'élégance et de la nouveauté. La grande époque des beaux-arts dont il fut un des précurseurs, a fait pâlir sa renommée : toutefois l'éclat du plein midi ne doit pas faire oublier les clartés de l'aurore.

A. LECOY DE LA MARCHE.

CRITIQUES ET RÉFUTATIONS

L'ANTECHRIST DE M. RENAN¹

Le nouveau livre de M. Renan sur les *Origines du Christianisme*, malgré son titre à effet, n'aura pas un meilleur sort que les *Apôtres et Saint Paul*; *L'Antechrist* ne fera pas scandale, il mourra silencieusement, et dans quelques années il dormira dans l'oubli à côté de l'*Origine des cultes* de Dupuis et d'autres productions semblables. On le lira quelque temps par curiosité, comme un roman historique qu'il est², à cause de quelques pages bien écrites qu'il renferme, — peut-être aussi, hélas ! de quelques tableaux licencieux qu'on est étonné d'y rencontrer. Plus tard, on n'y songera plus. C'est la juste destinée des œuvres où la vérité n'a pas déposé son empreinte immortelle. Je ne crois pas que la lecture de *L'Antechrist* soit capable de convaincre une seule intelligence. Comment en serait-il autrement ? L'auteur lui-même n'est pas convaincu. Il a la hardiesse d'apprendre à son lecteur qu'il se réserve le droit « de sourire de son œuvre³. » C'est sans doute par un sentiment de loyauté, afin de prémunir le lecteur, et de bien l'avertir qu'il

¹ *Histoire des Origines du Christianisme*. Livre quatrième, qui comprend depuis l'arrivée de saint Paul à Rome jusqu'à la fin de la révolution juive (61-73). *L'Antechrist*. Par Ernest RENAN, membre de l'Institut. Paris, 1873, in-8 de LI et 572 p.

² Les prôneurs mêmes de *L'Antechrist* n'ont pu s'empêcher de le reconnaître : « Je crains, dit le panégyriste de la *Revue politique et littéraire* (21 juin 1873, p. 1232) qui réclame pour l'auteur une place à l'Académie française, je crains que la critique ne lui adresse ce reproche (d'avoir passé la mesure et forcé la note), et que le mot *roman* dont les juges sévères, en Allemagne surtout, ont abusé contre la *Vie de Jésus*, ne soit appliqué, avec quelque justesse, à maints passages de *L'Antechrist*. »

³ *L'Antechrist*, p. 102.

aurait tort de croire à ce qui lui est raconté. Mais si M. Renan ne peut réussir à édifier, il est à craindre qu'il ne réussisse à détruire. Le lecteur a devant soi un point d'interrogation perpétuel : c'est le danger du livre, et c'est ce qui en justifie la réfutation. Le trait du doute finit par s'enfoncer au fond du cœur : le lecteur de *l'Antechrist* contracte la maladie de son guide, le scepticisme. Il ne croit pas l'historien, mais il ne sait plus que croire. Tout est flottant, indécis. Il se perd au milieu de ce brouillard. Mais qu'importe ? M. Renan ne se préoccupe nullement, nous dit-il, ni de religion, ni de philosophie, ni de morale. Il « ne voit en ces études que de simples recherches intéressantes ¹. » Tant pis pour celui qui se laisse égarer, il s'en lave les mains.

I

L'Antechrist embrasse une période de douze ans. Il s'ouvre en l'an 61, au moment où Paul arrive à Rome comme captif et où Néron entre dans sa vingt-quatrième année ; il se termine au lendemain de la ruine de Jérusalem par Titus, en l'an 73. Nous ne suivrons pas la marche de M. Renan dans l'examen que nous allons faire de son livre ; l'ordre chronologique qu'il a naturellement adopté entraverait notre critique au lieu de la rendre plus facile. Nous nous proposons de relever ses erreurs et de redresser ses jugements, non d'analyser son œuvre. Or, pour simplifier notre tâche, nous n'avons qu'à étudier successivement les personnages principaux qui sont les héros de ce volume. C'est avant tout Néron, puis Jacques, le premier évêque de Jérusalem, saint Paul, saint Pierre, et enfin saint Jean.

La première place, dans *l'Antechrist*, est occupée, sinon de droit et même de fait, tant s'en faut, au moins dans l'intention de M. Renan, par l'empereur Néron, car c'est lui qui est l'Antechrist. M. Renan a épuisé toutes les couleurs de sa palette pour nous peindre cet important personnage. Le vocabulaire usuel ne lui a point suffi ; il a emprunté partout des termes nouveaux, et s'est fait l'émule de Victor Hugo dans cette chasse aux

¹ *L'Antechrist*, p. 559.

épithètes. Néron est « un nigaud cruel, d'une méchanceté noire, un cabotin, un blasé, un esprit drôlatique ¹, à argot de gamins, à lourdes plaisanteries, un bobèche aux abois ², etc., etc..., un monstre, une créature absurde, mal faite, un produit incompris de la nature, l'*hircocér* des logiciens, un être hybride, bizarre, incohérent ³. Sa gaucherie, cette espèce de talent qu'il avait pour faire vibrer faux toutes les fibres de l'âme, ce rire à la fois bête et infernal, cette balourdise prétentieuse qui fait ressembler sa vie entière aux miaulements d'un sabbat grotesque, atteignaient au sublime de la fadeur ⁴. » « Dans les fêtes, on le voyait mêlé à la foule, dinant, mangeant au théâtre au milieu de la canaille ⁵. Qu'on se figure un homme à peu près aussi sensé que les héros de M. Victor Hugo, un personnage de mardi gras, un mélange de fou, de jocrisse et d'acteur, chargé de gouverner le monde. C'était un romantique consciencieux, un empereur d'opéra, un mélomane tremblant devant son parterre et le faisant trembler, ce que serait de nos jours un bourgeois dont le bon sens aurait été perverti par la lecture des poètes modernes, et qui se croirait obligé d'imiter dans sa conduite Han d'Islande et les Burgraves, etc., etc. ⁶. » M. Renan réclame l'indulgence pour l'artiste Néron : « Néron est avant tout une perversion littéraire... Le danger de l'éducation littéraire est d'inspirer un désir immodéré de la gloire, sans donner toujours le sérieux moral qui fixe le sens de la vraie gloire ⁷. ...Après tout, n'est pas le roi de la mode qui veut. L'élégance de la vie a sa maîtrise, au-dessous de la science et de la morale. La fête de l'univers manquerait de quelque chose, si le monde n'était peuplé que de fanatiques iconoclastes et de lourdauds vertueux. » — « Un dieu railleur paraissait l'avoir créé pour se donner l'horrible charivari d'une nature humaine où tous les ressorts grincerait, le spectacle obscène d'un monde

¹ *L'Antechrist*, p. 308.

² *Ibid.*, p. 311.

³ *Ibid.*, p. 135.

⁴ *Ibid.*, p. 312.

⁵ *Ibid.*, p. 316.

⁶ *Ibid.*, p. 123 et suiv.

⁷ *Ibid.*, p. 314-315. N'oublions pas de relever ici un autre mot de M. Renan contre l'amour excessif de la gloire littéraire : « Le vieux pédagogue (Sénèque), dit-il (p. 125), voyait avec profondeur le mal de son temps, celui de son élève et le sien propre, quand il écrivait dans un de ses moments de sincérité : *Literarum intemperantiâ laboramus.* »

épileptique, comme doit être une sarabande des singes du Congo ¹. »

L'homme dont on vient de nous tracer le portrait, c'est l'Antechrist ! Vous pourriez croire d'abord que ce titre d'*Antechrist* n'a été écrit au frontispice d'un livre qui prétend expliquer les origines du Christianisme qu'afin de piquer la curiosité. Détrompez-vous. Néron a été réellement l'Antechrist, et cette qualité lui donne une place à part dans l'histoire de la fondation de la religion chrétienne. C'est bien lui qui joue le rôle principal dans cette période de douze ans, si importante pour le développement et l'affermissement de la foi nouvelle : « NÉRON A POUR LE CHRISTIANISME L'IMPORTANCE D'UN SECOND FONDATEUR ². » Néron fondateur du Christianisme ! Voilà un étrange paradoxe et un singulier abus de langage. M. Renan ne néglige cependant aucune occasion de le répéter et de l'affirmer. Comment donc le fils d'Agrippine a-t-il fondé le Christianisme ? En le persécutant et en découvrant l'esthétique chrétienne.

« Après le jour où Jésus expira sur le Golgotha, nous dit M. Renan, le jour de la fête des jardins de Néron (c'est-à-dire le jour où fut inaugurée à Rome l'ère des persécutions contre le Christianisme), — on peut le fixer vers le 1^{er} août de l'an 64, — fut le plus solennel dans l'histoire du Christianisme. L'orgie de Néron fut le grand baptême de sang qui désigna Rome comme la ville des martyrs pour jouer un rôle à part dans l'histoire du Christianisme et en être la seconde ville sainte. Ce fut la prise de possession de la colline vaticane par ces triomphateurs d'un genre inconnu jusque-là. L'odieux écervelé qui gouvernait le monde ne s'aperçut pas qu'il était le fondateur d'un ordre nouveau et qu'il signait pour l'avenir une charte écrite avec du cinabre, dont les effets devaient être revendus au bout de dix-huit cents ans... Néron prit, en tout cas, ce jour-là, une place de premier ordre dans l'histoire du Christianisme ³. » Les chrétiens ne s'y méprirent pas : ils reconnurent dans le cruel empereur, dans le persécuteur de l'an 64, l'Antechrist. « Déjà l'idée s'était répandue que la (seconde) venue du vrai Christ serait précédée de la venue d'une sorte de

¹ *L'Antechrist*, p. 124.

² *Ibid.*, p. 478.

³ *Ibid.*, p. 177-178.

Christ infernal, qui serait en tout le contraire de Jésus. Il n'y avait plus à douter ; l'*Antichrist*, le Christ du mal existait. L'*Antichrist*, c'était ce monstre à face humaine, composé de férocité, d'hypocrisie, d'impudicité, d'orgueil... Le nom de Néron est trouvé; ce sera la BÊTE. Caligula a été l'*anti-Dieu*, Néron sera l'*anti-Christ* ¹. »

C'est donc en égorgeant les chrétiens que Néron est devenu le second fondateur du Christianisme, en faisant périr Pierre et Paul. « Néron, sans le savoir, fut encore l'agent le plus efficace de la création du Christianisme, celui qui posa la première pierre angulaire de la cité des saints ². »

On peut dire, avec le même droit, que Napoléon I^{er} est l'auteur de la Restauration, parce qu'il l'amena par ses fautes, et que Charles IX en ordonnant le massacre de la Saint-Barthélemy, Philippe II en établissant l'Inquisition, sont devenus les pères de la liberté de conscience. Mais Néron n'a pas même l'odieux privilège d'avoir été le premier bourreau des chrétiens, ce titre appartient aux Juifs qui crucifièrent Jésus-Christ, le seul et unique fondateur du Christianisme, qui lapidèrent Étienne, le premier martyr, qui traquèrent Paul comme une bête fauve et le livrèrent aux gentils; le premier roi persécuteur des chrétiens, c'est Hérode Agrippa qui fit périr par l'épée le premier des apôtres qui ait souffert le martyre, Jacques, frère de Jean, comme le raconte M. Renan lui-même ³.

Il est aisé, d'ailleurs, d'écrire des phrases éloquentes sur la fécondité du martyre. « Un jardin où l'on coupe les pieds de fleur n'existe plus; un pré fauché repousse mieux qu'auparavant: ainsi le Christianisme, loin d'être arrêté par le lugubre caprice de Néron, pullula plus vigoureusement que jamais ⁴. » Tertullien a bien dit : *Sanguis martyrum, semen Christianorum*, mais il n'a point donné cet enfantement dans le sein de la mort comme un fait naturel, il l'a donné comme un prodige.

Tous les apologistes chrétiens, à leur tour, ont signalé la constance des martyrs, mais ils en ont fait avec raison une preuve de la divinité de la religion de Jésus-Christ, et c'est par ce

¹ L'*Antechrist*, p. 179.

² *Ibid.*, p. 189.

³ *Les Apôtres*, p. 248.

⁴ L'*Antechrist*, p. 204-205.

motif que Gibbon, et tant d'autres après lui, se sont efforcés de diminuer le nombre de ces témoins de la foi chrétienne. Si la religion nouvelle n'a pas été étouffée dans le sang, dès son berceau, c'est parce qu'elle a été soutenue par un secours plus fort que toute la puissance des persécuteurs, la grâce de Dieu. Suffirait-il donc de persécuter pour faire prospérer ? Les Albigeois n'ont pas survécu à la guerre de Simon de Montfort. Le Christianisme lui-même, lorsqu'il n'a pas eu les mêmes secours surnaturels qu'à Rome et aux premiers siècles, a disparu sous l'oppression du cimeterre musulman, en Asie et en Afrique. Il n'est pas toujours vrai qu'« un secret instinct nous porte à être avec ceux qui sont persécutés ¹. » Avec ceux qui sont persécutés injustement, oui, et c'est l'éternel honneur du cœur humain, mais avec ceux qui expient justement leurs crimes, d'une manière proportionnée à leur culpabilité, non. M. Renan reconnaît lui-même que la multitude des païens ne pouvait éprouver pour les victimes de Néron ce sentiment de compassion instinctive, puisqu'il avoue que la foule leur était hostile, qu'elle les considérait comme de grands criminels, et qu'elle poussait elle-même le cri sanguinaire : *Christianos ad leones !*

Néron n'est pas seulement le second fondateur du Christianisme, parce qu'il a ouvert l'ère des persécutions ; il l'est aussi parce que c'est à Rome qu'il a fait mourir les martyrs. « L'orgie de Néron, nous dit M. Renan, fut le grand baptême de sang qui désigna Rome... pour jouer un rôle à part dans l'histoire du Christianisme ². »

Non, ce n'est point parce que Néron a rougi sa capitale du sang des chrétiens que Rome est devenue la capitale du Christianisme, c'est parce que Pierre y a établi son siège ; on ne saurait le nier sérieusement. On n'oserait avancer que c'est le fils d'Agrippine qui a attiré le prince des apôtres sur les bords du Tibre. Prétendra-t-on que Rome a pris la première place dans l'établissement de la religion nouvelle, parce que saint Pierre y a été crucifié par Néron ³ ? Cette place, elle

¹ *L'Antechrist*, p. 176.

² *Ibid.*, p. 178.

³ L'auteur très-ancien du livre *De Excidio Hierosolymilanae urbis* suppose, ainsi que d'autres écrivains importants des premiers siècles, que Néron était absent de Rome, lors du martyre de saint Pierre et de saint Paul.

l'aurait occupée, même dans le cas où le premier pape n'aurait pas été martyr.

M. Renan est-il davantage dans le vrai quand il veut nous montrer, dans le plus cruel et le plus infâme des empereurs, le créateur de l'esthétique chrétienne? Qui le croira? L'auteur de *l'Antechrist* y tient pourtant. Nous lisons dans le titre du chapitre VII : « Esthétique de Néron, » et dans le chapitre lui-même : « Néron découvrit en ses débauches d'artiste le philtre d'amour de l'esthétique chrétienne¹. » Il fit cette découverte dans l'amphithéâtre, quand il fit exposer aux regards d'une multitude éhontée la vierge qui va mourir, l'épouse du Christ, sans autre voile que sa pudeur! « Ecluse sous les yeux de Néron, l'esthétique des disciples de Jésus, qui s'ignorait jusque-là, dut la révélation de sa magie au crime qui, déchirant sa robe, lui ravit sa virginité². » M. Renan aurait dû respecter du moins la vierge chrétienne. Il est mauvais de profaner ainsi ce qu'il y a au monde de plus pur et de plus sacré. Si la chasteté n'est pour l'auteur de *l'Antechrist* qu'« une charmante équivoque³, » elle était pour ces généreuses et admirables martyres, elle est pour tous les chrétiens le plus précieux des trésors. Pourquoi dénaturer l'histoire, afin d'écrire des pages à effet qui ne reposent sur aucun fondement? Est-ce que la beauté de la pureté chrétienne ne rayonnait pas sur le visage des vierges consacrées à Dieu, avant qu'elles subissent les indignes traitements de l'arène, et fallait-il donc être des Nérons pour être frappés de son éclat divin? Celui qui a inventé l'esthétique chrétienne, ce n'était pas celui qui, de tous les hommes, était le moins capable de la comprendre, c'est Celui qui a proclamé l'excellence de la virginité, et prononcé dans le sermon sur la montagne ces fécondes paroles : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*.

¹ *L'Antechrist*, p. 180. « Nous verrons Néron dans son rôle d'antechrist créer en un sens l'esthétique nouvelle. »

² *Ibid.*, p. 181. M. Renan a cherché à prouver ses affirmations sur les *Dirceés chrétiennes* dans la *Gazette des Beaux-Arts*, novembre 1873, p. 385-389.

³ *Ibid.*, p. 179. Dans les *Apôtres* (p. 127), M. Renan faisait déjà l'odieux rapprochement qui suit : « L'exception que la société grecque fit en faveur des hétaires à la façon d'Aspasie, que la société italienne fit pour la *corligiana* à la manière d'Impéria, à cause des nécessités de la société polie, le christianisme la fit pour le prêtre, la religieuse, la diaconesse, en vue du bien général. »

Toutes ces affirmations de M. Renan ne sont donc que des paradoxes sans fondement, où il a surtout cherché un motif de décoration, un prétexte à faire de l'art pour l'art¹. Mais comment de pareilles conceptions ont-elles pu se présenter à son esprit? Le voici. Pour lui, il n'y a point de Providence : ce mot ne se rencontre jamais dans son livre; on y lit seulement une fois le mot de « destin². » Le destin, c'est le hasard. Tous les événements de ce monde s'expliquent par des coïncidences fortuites. Tout au plus y a-t-il des instincts de race³, des influences de climat⁴. Que peuvent être les origines du Christianisme avec une telle absence d'idées sérieuses et de saine philosophie? Rien autre chose que le produit confus d'éléments hétérogènes, qui se sont rencontrés par accident et sont devenus les facteurs inconscients d'une œuvre unique. C'est de la sorte que sont associées la lumière et les ténèbres, Jésus et Néron, la pureté chrétienne et la corruption païenne. M. Renan assure que « l'histoire doit avoir sa méthode, indépendante de toute philosophie⁵. »

Il n'est pas plus possible d'écrire l'histoire sans philosophie qu'il n'est possible de vivre sans aliments. L'auteur de *L'Antechrist* a une philosophie comme ceux qu'il prétend redresser : sa philosophie est détestable, mais elle n'en existe pas moins ; elle consiste dans la négation *à priori* du surnaturel, dans la négation du gouvernement de la Providence, dans la négation de Dieu. Toute sa théologie consiste dans un vague panthéisme, toute sa philosophie dans la théorie de l'évolution fatale et nécessaire de l'univers. « A travers les nuages d'un univers à l'état d'embryon, nous apercevons les lois du progrès de la vie, la conscience de l'être s'agrandissant sans cesse, et la possibilité d'un état où tous seront dans un être définitif (Dieu), ce que les innombrables bourgeons de l'arbre sont dans l'arbre, ce que les myriades de cellules de l'être vivant sont dans l'être vivant, — d'un état, dis-je, où la vie du tout sera complète, et où les individus qui auront été revivront en la vie

¹ *L'Antechrist*, p. XLIX. « Ce volume s'adresse avant tout aux curieux et aux artistes. »

² *Ibid.*, p. 544.

³ *Ibid.*, p. 358.

⁴ *Ibid.*, p. 345.

⁵ *Les Apôtres*, Introduction, p. XLVI.

de Dieu, verront, jouiront en lui, chanteront en lui un éternel *Alleluia*. Quelle que soit la forme sous laquelle chacun de nous conçoit cet avènement futur de l'absolu, l'Apocalypse ne peut manquer de nous plaire. Elle exprime symboliquement cette pensée fondamentale que *Dieu est, mais surtout qu'il sera*¹. » On arrive ainsi à nier logiquement la religion et la morale elle-même : plusieurs pages de *l'Antechrist* jettent sur ce point une triste lumière. « C'est certainement un détestable principe, dit l'auteur, que le droit de coercition accordé aux communautés religieuses sur leurs membres ; c'est la pire erreur de croire qu'il y a une religion qui soit exclusivement la bonne, la bonne religion étant pour chaque homme celle qui le rend doux, juste, humble, bienveillant². » — « Les révolutions, dit-il ailleurs, ne sont pas plus justes, » ni par conséquent plus injustes, « que le volcan qui éciate ou l'avalanche qui roule... Seul l'Ecclésiaste fut un sage, le jour où il s'écria désabusé : « Tout est vain sous le soleil... » Ah ! qu'il ne faut jamais dire à l'avance qui sera dans l'avenir saint ou scélérat, fou ou sage !.... Nous ne nous trompons pas, quand nous disons à la France : Renonce à la révolution ou tu es perdue ; mais si l'avenir appartient à quelqu'une des idées qui s'élaborent obscurément au sein du peuple, il se trouvera que la France aura justement sa revanche par ce qui fit en 1870 et en 1871 sa faiblesse et sa misère. A moins de bien violentes entorses données à la vérité (tout en ce genre est possible), nos Bar-Gioras, nos Jean de Ghiscala ne deviendront jamais de grands citoyens ; mais on leur fera leur part, on verra peut-être que, mieux que les gens sensés, ils ont été dans les secrets du destin³. » Après avoir fait de Néron un fondateur du Christianisme, il ne manquait plus que de comparer ainsi les apôtres aux membres de la Commune de Paris !

¹ *L'Antechrist*, p. 479.

² *Ibid.*, p. 535.

³ *Ibid.*, p. 285, 498, 543-544. *Les Apôtres* offrent déjà (p. LXIV), un rapprochement du même genre : « Lucrèce et sainte Thérèse, Aristophane et Socrate, Voltaire et François d'Assise, Raphael et Vincent de Paul ont également raison d'être, et l'humanité serait moindre si un seul des éléments qui la composent lui manquait. »

II

Nous n'avons désormais qu'à nous occuper des apôtres. Le système de M. Renan à leur égard est très-uniforme et très-monotone : il les maltraite sans exception. Tous, selon lui, ont été de petits esprits, pleins d'étroitesse et de mesquines rancunes¹. Les douze ont ce trait commun, que M. Renan a employé trois volumes entiers à mettre en relief : la haine de saint Paul. Voilà sa thèse, et voilà l'explication de l'origine du Christianisme. « Deux vérités, dit-il dans *l'Antechrist*, deux vérités sont nécessaires à maintenir dans toute cette histoire : la première est que des divisions profondes, — bien plus profondes que celles qui furent jamais, dans la suite de l'histoire de l'Église, la matière d'un schisme, — partagèrent les fondateurs du christianisme et que la forme de la polémique, conformément aux habitudes des gens du peuple, fut entre eux singulièrement âpre ; la seconde, c'est qu'une pensée supérieure (l'union devant les persécuteurs) réunit, même de leur vivant, ces frères ennemis, en attendant la grande réconciliation que l'Église devait opérer d'office entre eux après la mort². » Telle est donc l'idée mère développée par M. Renan : il exista entre les apôtres un désaccord profond. C'est là une erreur et une fausseté historique.

Nous ne prétendons pas sans doute que tous les disciples de Jésus-Christ, Pierre, Paul, Jacques, Jean, aient toujours eu la même manière de voir, mais de là à des divisions profondes, plus profondes que celles qui amenèrent plus tard les schismes dans l'Église, il y a bien loin. Les disciples de Jésus-Christ n'ont pas toujours apprécié certains points de détail de la même manière, mais ils ont toujours eu la même foi et donné le même enseignement, enseignement varié dans la forme qui portait l'empreinte de la personne et du caractère de chacun, mais uniforme dans le fond qui était puisé à une source

¹ « Petits, étroits, ignorants, inexpérimentés, ils l'ont été autant qu'on peut l'être. Leur simplicité était extrême, leur crédulité n'avait pas de bornes. » *Les Apôtres*, p. 57.

² *L'Antechrist*, p. 32-33.

commune, Jésus-Christ. C'est ce que nous allons établir en examinant successivement toutes les allégations de l'auteur, en exposant les faits, non pas de parti pris, mais tels qu'ils sont, en les discutant non pas *ad probandum*, mais *ad narrandum*¹.

Jacques, nous dit l'auteur de *l'Antechrist*, « est adversaire de Paul². » — « Tout un paragraphe de son Épître est consacré à prémunir les fidèles contre la doctrine de Paul sur l'inutilité des œuvres et sur le salut par la foi. Une phrase de Jacques (II, 24) est la négation directe d'une phrase de l'Épître aux Romains (III, 28). En opposition avec l'apôtre des Gentils (Rom. IV, 1 et suiv.), l'apôtre de Jérusalem soutient (II, 21 et suiv.) qu'Abraham fut sauvé par les œuvres, que la foi sans les œuvres est une foi morte. Les démons ont la foi et apparemment ne sont pas sauvés. Sortant ici de sa modération habituelle, Jacques appelle son adversaire *un homme creux* (II, 20)³. »

Saint Jacques interpelle, en effet, dans son Épître « l'homme vain, » *anthrôpê kéné*, mais cet homme vain n'est pas saint Paul. Le système suivi par M. Renan dans *l'Antechrist* pour prouver sa thèse de la mésintelligence qui régnait entre les apôtres, consiste à découvrir saint Paul dans toutes les attaques qu'on lit dans les écrits des deux premiers siècles et à lui appliquer tous les termes de blâme prononcés contre les mauvais chrétiens ou les hérétiques. Quant à prouver qu'il est réellement question de saint Paul dans ces divers passages, il n'y songe même pas, c'est un fait acquis pour lui, une sorte de *postulatum*, ou de vérité première, qui n'a besoin d'aucune démonstration⁴. « L'homme vain » de saint Jacques, bien loin

¹ « Il n'y a que le sceptique qui écrive l'histoire *ad narrandum*, » dit M. Renan (*Les Apôtres*, p. xxix). Il a bien souvent répété cette affirmation, il la répète encore dans *l'Antechrist* (p. 559), mais rien n'est plus faux. L'impartialité de l'historien dépend, non de ses croyances, mais de son intelligence et de sa bonne foi. On peut écrire l'histoire *pour prouver* le scepticisme tout aussi bien que pour prouver une doctrine religieuse.

² *L'Antechrist*, p. 47.

³ *L'Antechrist*, p. 54-55.

⁴ Reconnaissons d'ailleurs que M. Renan n'a même pas le mérite de l'invention dans ses attaques contre les apôtres. Toutes ces assertions fausses sont des emprunts faits aux rationalistes allemands : ainsi Wiesinger a formulé avant lui ce qui nous est dit ici de l'opposition entre la doctrine de saint Jacques et celle de saint Paul. Mais dans notre étude, nous n'avons qu'à relever les erreurs de M. Renan, sans nous occuper de leur source.

d'être le chef des non judaïsants, comme l'affirme l'auteur de *l'Antechrist*, est au contraire le judaïsant outré, juif de naissance ou de principes, l'antipode de saint Paul, celui qui pense qu'il suffit d'être fils d'Abraham et de partager la foi du père des croyants pour n'avoir plus à se préoccuper de son salut. C'est celui qui a à la bouche le *semen Abrahæ sumus* que nous lisons dans l'Évangile de saint Jean¹. Saint Jacques répète seulement en d'autres termes et avec plus de développements la réponse de Notre-Seigneur aux Juifs qui se targuaient de leur descendance d'Abraham : *Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite*².

L'enseignement de saint Jacques ne contredit pas celui de saint Paul : ce dernier, écrivant à des Gentils qui étaient portés à attacher trop d'importance aux œuvres, aux dépens de la foi, insiste davantage sur la nécessité de la foi. L'évêque de Jérusalem, écrivant aux Juifs des douze tribus, n'avait point besoin de s'attacher à démontrer la nécessité de la foi, puisque ceux à qui il s'adressait l'exagéraient au lieu de la déprécier ; il devait au contraire combattre cette exagération et mettre en lumière l'importance des œuvres. Bossuet, prêchant à la cour de Louis XIV que les riches doivent partager leurs biens avec les pauvres, n'est pas en contradiction avec Claude Bernard, surnommé le pauvre Prêtre, enseignant aux pauvres dans les rues et les carrefours qu'ils ne doivent pas prendre les biens des riches. Quand saint Jacques assure que la foi ne justifie pas sans les œuvres, il ne contredit pas davantage saint Paul affirmant que les œuvres ne justifient pas sans la foi. « Une phrase de Jacques (II, 24), nous dit-on, est la négation directe d'une phrase de l'Épître aux Romains (III, 28). » Qu'on en juge : « Vous voyez, dit saint Jacques (II, 24), que l'homme est justifié par les œuvres, et *non par la foi seulement*³. » A son tour, saint Paul écrit aux Romains (III, 28) : « Nous pensons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres *de la loi* (de Moïse), » mais non sans les bonnes œuvres. Luther a traduit,

¹ *Joan.* VIII. 33.

² *Joan.* VIII. 39. Cf. *Jac.*, II, 21-23.

³ Cet enseignement de saint Jacques montre combien est faux ce qu'avait dit de lui M. Renan dans *les Apôtres* : « Si Jésus est le vrai fondateur du Christianisme, Jacques en fut le plus dangereux ennemi ; il faillit tout perdre par son esprit étroit... » (p. 50).

il est vrai, ce verset célèbre de la manière suivante : « Nous pensons donc maintenant que l'homme est sauvé sans les œuvres de la loi, *seulement* par la foi ¹ ; » mais tout le monde conviendra que l'introduction de ce « seulement » (*allein*) dans le texte, est une falsification. Saint Paul a exprimé, non moins énergiquement que saint Jacques, la nécessité des œuvres dans cette même Épître aux Romains : *Non enim auditores legis justi sunt apud Deum*, dit-il, *sed FACTORES LEGIS justificabuntur*².

III

Le représentant officiel des idées opposées à celles de saint Paul, d'après M. Renan, c'est saint Pierre. Non que saint Pierre eût en réalité des idées bien arrêtées, mais c'était une sorte de bonne pâte d'homme, sans caractère, qui était l'instrument d'un parti ardent, le parti judéo-chrétien, dont il était obligé de faire les volontés. Nous n'avons pas à relever tout ce que M. Renan a écrit dans ses précédents volumes contre le prince des Apôtres, contentons-nous de signaler ce qu'il dit à son sujet dans *l'Antechrist*.

L'un des faits les plus importants dans l'histoire du Christianisme, celui de tous peut-être qui fut le plus décisif pour son avenir, ce fut le voyage de Pierre à Rome. Quel fut donc le mobile qui le détermina à un acte si gros de conséquences ? Le plus mesquin qu'il soit possible d'imaginer : le besoin de copier Paul. Les succès de Paul à Rome, nous apprend M. Renan, « ne laissaient point de repos au parti de Jérusalem... Pierre, toujours partagé entre une vive admiration personnelle et le rôle que son entourage lui imposait, Pierre... *passait sa vie à copier Paul*. Ce fut probablement à l'exemple de saint Paul qu'il se fixa vers l'an 54, à Antioche. Le bruit répandu en Judée et en Syrie, dans la seconde moitié de l'an 61, de l'arrivée de Paul à Rome put, de même, lui inspirer l'idée d'un voyage vers l'Occident ³. »

¹ « So halten wir es nun, dass der Mensch gerecht werde ohne des Gesetzes Werke, *allein* durch den Glauben. »

² *Rom.*, II, 13.

³ *L'Antechrist*, p. 26-27.

Au moment où des protestants et des apostats viennent de soutenir, à Rome même, que saint Pierre n'y a jamais mis les pieds, on peut savoir un certain gré à M. Renan d'avoir admis la réalité de ce fait, quand on sait surtout avec quel empressement il adopte les opinions contraires au catholicisme. Ici, il a été forcé d'être avec les catholiques, parce que toute l'économie de son quatrième livre repose sur le voyage de saint Pierre à Rome. Cependant, pour que nous n'abusions point de ses aveux, il s'empresse de nous apprendre que ce qu'il nous dit, le fait sur lequel repose la plus grande partie de son argumentation, n'est pas bien sûr. Il en est toujours, d'ailleurs, de même avec lui. « Le fait (de ce voyage) sur lequel les catholiques *modernes*, dit-il, font reposer l'édifice de leur foi, est loin d'être certain. Nous croyons cependant que les *Actes de Pierre*, tels que les racontent les Ébionites, n'étaient fabuleux que dans le détail. La conception fondamentale de ces *Actes*, Pierre courant le monde à la suite de Simon le Magicien pour le réfuter, apportant le vrai Évangile qui doit renverser l'Évangile de l'imposteur..., cette conception est vraie, quand on a mis le nom de Paul à la place de celui de Simon, et qu'au lieu de la haine féroce que les Ébionites témoignèrent toujours contre le prédicateur des gentils, on se figure entre les deux apôtres une simple opposition de principes, n'excluant ni la sympathie ni l'accord sur le point fondamental, l'amour de Jésus ¹. »

Ces *Actes de Pierre*, qui déterminent M. Renan à accepter comme probable le voyage de saint Pierre à Rome, justifient en même temps, comme il vient de nous l'apprendre, son hypothèse que le prince des Apôtres se rendit dans la capitale du monde pour copier saint Paul. Ils nous apprennent, en effet, que Pierre suivait partout Simon le Magicien. Or, Simon le Magicien n'est pas autre que Paul. Cette identification si étrange du devin samaritain et de l'Apôtre des nations est répétée presque à toutes les pages de *l'Antechrist* ², c'est elle qui permet à M. Renan de prouver la haine profonde des apôtres pour le converti de Damas, et d'établir ainsi sa thèse de la division tranchée qui séparait les uns des autres les premiers propagateurs du Christianisme. Elle a besoin, par conséquent, d'être examinée et discutée.

¹ *L'Antechrist*, p. 29-31.

² Comme elle l'était déjà d'ailleurs dans les *Apôtres* et dans *Saint Paul*.

Ceux qui ont étudié les procédés d'exposition de M. Renan, ont certainement remarqué la gradation qu'il suit dans l'émission de ses idées, lorsqu'elles renversent les opinions reçues, afin d'y habituer ses lecteurs sans trop les effaroucher. Il commence par les exprimer sous forme dubitative ou d'une manière un peu vague; puis, quelques pages plus loin, son ton prend plus d'assurance, et enfin son sentiment reçoit une expression aussi arrêtée qu'on peut l'attendre d'un esprit fuyant et indécis comme le sien. Dans *l'Antechrist*, par exemple, la date de l'*Apocalypse* a pour son système d'explication du Christianisme une importance capitale. En voici la fixation par étapes. Dans l'Introduction (p. xxi), il nous annonce qu'on peut la déterminer à quelques jours près. A la page xxxviii, elle est rapportée à l'an 69. A la page 199, nous lisons : « L'*Apocalypse*, composée à la fin de 68 ou au commencement de 69. » Enfin, aux pages 205-206, nous apprenons qu'elle a été écrite dans les derniers jours de décembre 68 ou dans les premiers de janvier 69.

M. Renan suit la même marche pour l'identification, de saint Paul avec Simon le Magicien dans les écrits apostoliques. Elle commence à poindre dans l'Introduction des *Apôtres* où nous lisons dès la page iv : « (Paul) laissa d'ardents adversaires qui voulurent, après sa mort, le bannir en quelque sorte de l'Église et le mettre sur le même pied que Simon le Magicien. »

On ne soupçonnerait pas encore, en lisant cette phrase, en apparence à demi innocente, qu'elle signifie que les apôtres désignèrent plus tard saint Paul sous le sobriquet de Simon le Magicien, et que lorsque nous rencontrons ce dernier nom dans leurs écrits, c'est le premier qu'il faut lire à sa place. Cette phrase, cependant, se transforme plus loin en celle-ci : « Dans la littérature pseudo-clémentine, Simon le Magicien est souvent un pseudonyme de saint Paul ¹. » Désormais, cette hypothèse sans preuves est devenue un fait avéré, et dans la suite du livre *les Apôtres* ², dans *Saint Paul* ³ et dans *l'Antechrist* ⁴, l'identification de Simon de Gitton et de Paul de Tarse, non-seulement dans la littérature pseudo-clémentine, mais aussi dans les écrits apostoliques, est constamment admise

¹ *Les Apôtres*, p. 153, note.

² *Les Apôtres*, p. 153, note 1 : p. 276. note 1.

³ *Saint Paul*, p. 303, etc.

⁴ *L'Antechrist*, p. 30-31, etc.

comme la chose du monde la mieux avérée et la plus incontestable.

Qu'y a-t-il cependant de plus invraisemblable qu'une pareille hypothèse? On conçoit que saint Jean appelle dans son *Apocalypse* un hérétique de son temps un Balaam, parce que personne ne peut se méprendre sur le sens figuré de ce nom propre. Mais comment peut-il venir à l'esprit d'un homme sensé de désigner un personnage par le nom d'un autre personnage son contemporain? Qui s'aviserait aujourd'hui, par exemple, ou dans quelques années, d'attaquer le P. Hyacinthe sous le nom de M. Renan et surtout de désigner dans ses écrits, sous ce nom de M. Renan, tantôt le P. Hyacinthe, tantôt M. Renan lui-même?

C'est cependant ce qu'est forcé d'admettre l'auteur des *Origines du Christianisme*. Le Dr Baur, pour être conséquent en identifiant saint Paul avec Simon le Magicien, nie l'existence de Simon le Magicien. Il serait aussi raisonnable de nier l'existence d'Alexandre le Grand. Aussi M. Renan avoue-t-il que Simon le Magicien n'est pas un être imaginaire, qu'il a réellement existé¹. Mais cet aveu le jette dans un embarras inextricable. Ce nom, dit-il, désigne un personnage double, tantôt c'est le devin de Gitton, tantôt c'est l'apôtre des Gentils.. A-t-il du moins une règle pour discerner le double sens du même mot et savoir dans quels passages ce nom désigne le disciple et dans quels passages il désigne l'ennemi du Christ? Aucunement. Il faut que le lecteur s'en rapporte au don de seconde vue de l'auteur des *Apôtres* et de *l'Antechrist*, qu'il le croie sur parole. N'est-ce pas une amère dérision d'appeler de semblables procédés de la science et de la critique?

La critique nous dit d'ailleurs qu'alors même que la littérature pseudo-clémentine nous présenterait saint Paul sous le masque de Simon le Magicien, il ne s'ensuivrait point du tout qu'il en fût de même dans les écrits des apôtres, qui leur sont incontestablement antérieurs, puisqu'ils sont cités dans ces productions apocryphes. M. Renan affecte toujours de confondre les écrits apostoliques avec ces écrits puérils, qui sont remplis de contradictions et d'erreurs de toutes sortes; il tient à mettre les uns et les autres, autant que possible, sur un pied d'égalité. La tac-

¹ *Les Apôtres*, p. 153, note 1.

tique est habile, mais est-elle loyale? Le premier devoir d'un historien, c'est d'apprécier ses sources et d'en faire le discernement consciencieux.

La littérature apocryphe est une mine féconde pour le romancier, mais son témoignage est généralement sans autorité pour l'historien. Celui-ci n'y peut guère puiser que quelques indications vagues sur l'état des esprits et les idées qui dominaient à cette époque, dans le milieu où elle a vu le jour : voilà tout. Pourrait-on tolérer qu'on empruntât indifféremment les matériaux d'une histoire de Louis XI aux *Mémoires* de Philippe de Commines et au *Quentin Durward* de Walter Scott? Depuis les premiers siècles de l'Église jusqu'à aujourd'hui, la masse des écrivains et des docteurs a considéré comme sans valeur sérieuse l'ensemble des livres apocryphes, tandis qu'elle a attribué aux écrits du Nouveau Testament, non-seulement la plus haute autorité humaine, mais une autorité divine.

Le témoignage du pseudo-Clément ne serait donc guère propre à nous émouvoir, s'il existait. Mais — ce qui ne surprendra pas peu sans doute le lecteur — ce témoignage n'existe même pas.

Pour étayer l'assertion si grave qui identifie saint Paul avec Simon le Magicien, M. Renan, dans l'Introduction des *Apôtres*, (p. iv), donne pour toute preuve ce renvoi : « Homélies pseudo-clémentines, xviii, 13-19¹. » Il n'en cite point le texte. Quand on y recourt, qu'y trouve-t-on? Pas un mot, un seul, qui indique que le pseudo-Clément désigne saint Paul sous le nom de Simon le Magicien. L'Homélie xviii^e raconte une discussion entre saint Pierre et Simon le Magicien ; les numéros 13-19 contiennent l'explication donnée par le premier au second du texte évangélique : *Nemo novit Patrem, nisi Filius*. Et c'est tout. De l'identification entre les deux personnages, point de trace, point d'ombre. Loin de là, nous y trouvons le contraire. Les *Recognitiones* (lib. I, cap. lxx) placent dans la bouche de Paul lui-même des paroles de blâme contre Simon le Magicien. Les *Constitutions apostoliques*, qui font aussi partie de la littérature pseudo-clémentine, mais ont une toute autre valeur que la rapsodie ébionite qui nous reste sous des formes diverses dans les *Homélies*, les *Gesta Petri* et les *Recognitiones* ; les

¹ *Les Apôtres*, p. iv.

Constitutions apostoliques, disons-nous (lib. VI, cap. viii), font de Clément lui-même le disciple de saint Paul qu'elles appellent respectueusement « coapôtre et coopérateur, » Παῦλος τῷ συναποστόλῳ ἡμῶν καὶ συνεργῷ. Il est donc très-avéré que l'identification de saint Paul et de Simon le Magicien est purement chimérique. Elle est cependant, répétons-le, la grande preuve qu'il rappelle sans cesse, dans trois volumes, pour établir la division qui régnait entre saint Paul et les autres apôtres ! Quelle est donc la valeur de l'édifice qui repose ainsi sur des fondements imaginaires ?

C'est au sujet des *Actes de Pierre* que nous avons fait justice, une fois pour toutes, de l'assimilation de saint Paul à Simon le Magicien dans les écrits chrétiens. M. Renan, avons-nous vu, s'appuie sur ses actes pour insinuer que saint Pierre ne se rendit à Rome que « pour copier saint Paul. » D'après ce que nous venons de dire, son argumentation croule par la base, puisqu'elle s'appuie sur cette fausse identité. Gardons-nous, d'ailleurs, de croire, comme nous pourrions y être portés, que les *Actes de Pierre* nous racontent que le prince des Apôtres est allé à Rome pour y suivre le magicien de Samarie. Nous y lisons bien que lorsque saint Pierre apprend que le magicien est parti pour Rome, il annonce l'intention de l'y suivre, mais comme Simon ne s'y rend pas, saint Pierre n'y va pas non plus¹.

Une tradition, que nous n'avons pas à discuter ici, rapporte que Simon le Magicien, au moment où il essayait à Rome, sous le règne de Néron, de voler dans les airs, fit une lourde chute dont il mourut, parce que les prières de saint Pierre rendirent vains ses enchantements. Mais cette tradition est bien éloignée de confondre Paul de Tarse et Simon de Gitton, et de prétendre que ce fut pour copier Paul que Pierre prit le chemin de la capitale du monde. D'après des témoignages dignes de foi, le prince des Apôtres avait fait au contraire un premier voyage à Rome plusieurs années avant l'Apôtre des nations, vers l'an 42 ou 43².

¹ *Recognitionum*, livre III, 63, 65, et livres suivants. Dans l'*Epitome de gestis S. Petri*, CXLIV, le voyage de saint Pierre à Rome est indiqué, mais il n'y est fait aucune mention de Simon le Magicien et il n'est point dit que saint Pierre l'y ait rencontré.

² Windischmann, dans ses *Vindiciæ Petrinæ* (p. 121 et suiv.), fait partir saint Pierre pour Rome aussitôt après sa sortie miraculeuse de prison, Act. xii, en l'an 44, pour la ville de Rome, qu'il ne quitte qu'entre l'an 49 ou 50 par suite de la persécution de Claude qui chassa les Juifs de sa capitale. M. Renan se contente de nier ce voyage dans l'*Appendice*, p. 553.

Quoi qu'il en soit, comme ce point d'histoire n'a pas ici pour nous d'importance sérieuse, nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps. Ce que nous avons déjà dit suffit pour montrer la fausseté des affirmations de *l'Antechrist* touchant la division qui régnait entre Pierre et Paul.

Passons à d'autres erreurs de M. Renan au sujet de saint Pierre. Il admet l'authenticité de la première Épître du prince des Apôtres ; il nie la seconde ¹. Cette dernière, en effet, a un tort très-grave à ses yeux : elle établit l'accord parfait de doctrine et de sentiments de l'auteur de cette Épître avec saint Paul. « Croyez, y lisons-nous (II, 15-16), que la longanimité de Notre-Seigneur est un moyen de salut, comme notre très-cher frère Paul lui-même vous l'a écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée, etc. » Étant admis que saint Pierre ne peut avoir dit que du mal de saint Paul, comme l'enseigne aveuglément l'école à laquelle M. Renan appartient, il est évident pour lui que ce passage est apocryphe. Mais comme le principe est faux, ainsi que nous l'avons montré, la conséquence l'est aussi. Cette épître fait partie avec raison de notre canon des Écritures. Elle porte en tête le nom de saint Pierre, et ce n'est point là une supercherie. Ne mentionnons qu'une preuve de détail. L'auteur de *l'Antechrist* ne conteste pas l'authenticité de l'Épître de saint Jude. Eh bien, cette dernière lettre présuppose l'existence de la première et en met ainsi l'autorité hors de doute. Tous les critiques reconnaissent unanimement que l'un des deux a copié l'autre dans plusieurs passages importants ; seulement ils se divisent sur la question de priorité des deux écrits. Un examen attentif montre que saint Jude est l'imitateur, non l'écrivain original. En effet, ce dernier, comme l'ont observé Wordsworth, Reithmayr, etc., met au passé ce que la *II^e Petri*, comme l'appelle toujours M. Renan, met au futur. « *In vobis erunt magistri mendaces, qui introducent sectas perditionis,* » dit *II^e Petri*, IV, 1. « *Subintroierunt quidam homines, etc.,* » dit Jude, 4, — « *Multi sequentur eorum luxurias,* » dit *II^e Petri*, II, 2 ; « *Dei nostri gratiam transferentes (μετατεθέτες au passé), in luxuriam,* » dit Jude, 4 ; — « *Quibus judicium jam olim non cessat,* » dit *II^e Petri*, II, 3 ; « *Qui olim præscripti sunt in hoc judicium,* » dit Jude, 4 ; — « *Charissimi..., memores sitis eorum quæ*

¹ *L'Antechrist*. Introd., p. VI-VII.

prædixi verborum... et apostolorum, præceptorum Domini et Salvatoris, hoc primum scientes, quod *venient* in novissimis diebus in deceptione illusores (*ἑμπαῖχται*), juxta proprias concupiscentias ambulantes, » dit *II^e Petri*, III, 1-3; — « Vos autem, charissimi, memores estote verborum quæ *prædicta sunt* ab apostolis Domini nostri Jesu Christi, qui *dicebant* vobis, quoniam in novissimo tempore venient illusores, (*ἑμπαῖχται*), secundum desideria sua ambulantes in impietatibus, » dit Jude, 18 ¹. Ce dernier passage est d'autant plus remarquable que le mot *ἑμπαῖχτης*, inconnu aux auteurs profanes, ne se trouve en dehors du v. 18 de saint Jude, dans le Nouveau Testament, que *II^e Petri*, III, 3 ².

« Lorsque saint Jude, dit à ce propos le docteur Reithmayr, rappelle expressément la prédiction des apôtres *alors accomplie*, comment ne pas reconnaître là une citation de la *II^e Épître* de saint Pierre, où cette prédiction se trouve exprimée dans les mêmes termes, mais comme une prophétie *non accomplie* ³ ? »

La seconde Épître de saint Pierre a donc précédé celle de saint Jude, qui est reconnue authentique par M. Renan. Elle a donc paru du vivant de saint Pierre, elle est donc de cet apôtre, puisque, d'après le raisonnement très-fondé que fait M. Renan pour prouver que l'*Apocalypse* est réellement de saint Jean, personne n'aurait jamais osé publier et surtout jamais fait accepter une pièce fausse sous le nom d'un apôtre, pendant que cet apôtre était encore là pour démasquer l'imposture.

M. Renan fait subir le martyre à saint Pierre dans la ville de Rome au commencement de la persécution de Néron, vers l'an 64. La tradition est à peu près unanime à en fixer la date en 67, 68 ou 69. Les recherches historiques qu'on a faites avec beaucoup de soin dans la capitale du monde chrétien pour la fixation du dernier anniversaire centenaire de la mort de saint Pierre ont amené à placer son martyre à l'an 67. Ces recherches

¹ Voir dans Cornélius à Lapede, *Commentaria in Scripturam sacram*, édit. Vivès, t. XX, p. 651 : Parallela earundem sententiarum S. Petri Epist. II et S. Judæ.

² V. Grimm, *Wilkei Clavis Novi Testamenti philologica*, p. 141.

³ Reithmayr, *Introduction au Nouveau Testament*, traduction Valroger, t. II, p. 392.

sont autrement sérieuses que celles de M. Renan, qui d'ailleurs n'allègue aucune autorité ni aucune raison en faveur de son opinion. Il est inutile, par conséquent, de discuter un sentiment à l'appui duquel on avoue ainsi n'avoir aucune preuve.

IV

L'auteur de *l'Antechrist* raconte la fin de Paul et fait sur ses derniers moments les réflexions les plus étonnantes. Mais auparavant, il parle de « la dernière activité (*sic*) de Paul ¹. » Dès son arrivée à Rome, le grand apôtre avait opéré de nombreuses conversions. Son activité fut entravée, qui le croirait ? par les chrétiens ! « Tout semblait aller au mieux..., mais des adversaires, des membres de cette école judéo-chrétienne que depuis dix ans il rencontrait partout sous ses pas, entreprirent, pour lui faire pièce, une sorte de contre-prédication de l'Évangile... On a peine à le croire, mais on n'en peut douter, puisque c'est Paul lui-même qui nous l'apprend ². » Nous avons déjà écarté le témoignage de la littérature pseudo-clémentine, qui ne nous atteste pas, comme nous l'assurait M. Renan, que les apôtres le vilipendaient sous le nom de Simon le Magicien. Mais comment pourrions-nous cette fois révoquer en doute le témoignage de Paul lui-même ? D'une manière bien simple : en ne lui faisant dire que ce qu'il dit en effet. Saint Paul, écrivant aux Philippiens pendant qu'il était prisonnier à Rome, leur dit : « Quelques-uns prêchent le Christ par envie et par esprit de contention, d'autres le font avec bienveillance (pour ma personne); ceux-ci par affection, parce qu'ils savent que j'ai reçu la mission de défendre l'Évangile; ceux-là par jalousie, sans sincérité, parce qu'ils croient me susciter des ennemis dans mes chaînes. Mais que m'importe ! Pourvu que le Christ soit annoncé, que ce soit accidentellement ou par un vrai motif de zèle, je m'en réjouis et je m'en réjouirai toujours ³. » L'apôtre des Gentils avait donc des jaloux, — il y a

¹ Titre du ch. iv, p. 73.

² *L'Antechrist*, p. 14-15.

³ *Philip.*, i, 15-18, — ii, 20-21, auquel M. Renan renvoie en même temps qu'au passage i, 15-17 pour prouver son assertion, n'a absolument rien à voir ici.

eu en tout temps et en tous lieux des âmes basses, — mais des adversaires de sa doctrine, on voit que Paul n'y fait pas la moindre allusion. Au lieu de cette contre-prédication dont on nous parle, nous trouvons au contraire dans sa lettre une approbation de la doctrine qui est prêchée par ses envieux, puisqu'il se réjouit du résultat de leur prédication et qu'il ne condamne que l'absence de pureté d'intention.

M. Renan veut corroborer son affirmation en nous assurant que saint Paul rend la pareille à ses ennemis et se venge de son mieux. A l'en croire, dans la même lettre aux Philippiens, « les apôtres de la circoncision sont traités avec la plus grande dureté : *Gare aux chiens, aux mauvais ouvriers, à tous ces mutilés*, etc. » Ces chiens, ces mutilés, ce ne sont pas les apôtres, ce sont les faux docteurs qui, contrairement aux prescriptions des apôtres mêmes au Concile de Jérusalem ², prêchent la circoncision, le judaïsme et non le christianisme.

Chemin faisant, l'auteur de *l'Antechrist* répète une insinuation qu'on lisait déjà dans *Saint Paul* ³, c'est que le grand missionnaire des Gentils avait profité peut-être d'une de ses courses apostoliques pour se marier avec une riche dame qu'il avait convertie à Philippiques, et dont le nom était Lydie. Saint Paul, à l'en croire, l'aurait laissée à Philippiques, et c'est elle qu'il saluerait tendrement dans son Épître aux Philippiens (iv, 3), par les mots de *γυναικὶ συζυγῇ*, traduits par la Vulgate *germane compar*. M. Renan ne réussira point à trouver Lydie, ni une épouse quelconque de saint Paul, dans ces deux mots, par la raison qu'ils sont au masculin et ne peuvent par conséquent désigner une femme ⁴.

¹ Philip. iii, 2. *L'Antechrist*, p. 21.

² Act. xv, 22-29.

³ *Saint Paul*, p. 148; *l'Antechrist*, p. 18-19.

⁴ M. Grimm est porté, avec plusieurs autres auteurs, à n'y voir qu'un nom propre, Syzigos. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est bien certain qu'il s'agit d'un homme, désigné par son nom ou par un appellatif, et non d'une femme. Voir Grimm, *Wilhelm Clavis philologica*, p. 406. — Dans *les Apôtres*, p. 172, M. Renan avait reconnu, non pas il est vrai sans en exprimer son déplaisir, que saint Paul ne s'était pas marié. « Il paraît, dit-il, qu'il ne se maria pas ; la froideur complète de son tempérament, conséquence des ardeurs sans égales de son cerveau, se montre par toute sa vie ; il s'en vante avec une assurance qui n'était peut-être pas exempte de quelque affectation, et qui, en tout cas, a pour nous quelque chose de déplaisant. » S. Paul nous apprend lui-même, *1 Cor.* vii, 7, qu'il n'était pas marié.

Quelque temps après avoir écrit aux Philippiciens, Paul, toujours prisonnier, écrivit la lettre qui porte le titre d'*Épître aux Colossiens*. M. Renan s'attache, comme toujours, à y trouver des traces de la division qui régnait entre l'apôtre des Gentils et les judéo-chrétiens.

« Paul, vers ce temps, dit-il, était très-mécontent des chrétiens de la circoncision ; il les jugeait peu bienveillants envers lui et déclarait ne pas trouver parmi eux de bons collaborateurs ¹. » Voir comme preuve *Colossiens*, iv, 11. — Or, à *Colossiens*, iv, 10-11, nous lisons tout le contraire de ce qu'on prétend nous y faire trouver : « Aristarque, mon compagnon de captivité, vous salue, ainsi que Marc, cousin de Barnabé, et Jésus, qui est surnommé le Juste. Ils sont de la circoncision ; ils sont seuls mes aides pour le royaume de Dieu et ils ont été ma consolation. »

M. Renan a fait dans cette même *Épître aux Colossiens* d'autres découvertes non moins graves, mais aussi non moins fausses. « D'importantes modifications, dit-il, s'accomplissent vers le temps où nous sommes (an 62) dans la pensée de Paul, et rendent les écrits de cette époque de sa vie sensiblement différents de ceux qu'il composa durant sa deuxième et troisième mission... La vieillesse, d'ailleurs, commençait à venir pour lui... Il devenait mystique, théologien, spéculatif, de pratique qu'il était... Son idée du Christ se modifiait... Son rêve, désormais, c'était moins le Fils de l'homme apparaissant sur les nuées... qu'un Christ établi dans la divinité, agissant en elle et avec elle... Quand on a changé une fois, on change toujours... La vénération pour Jésus, qui chez Jacques ne dépassa pas le culte de dulia ou d'hyperdulia ², atteint chez Paul la proportion d'un véritable culte de latrie, comme aucun Juif n'en avait jusque-là voué au fils d'une femme... Chez Paul, qui n'avait point connu Jésus, cette métamorphose de l'idée du Christ était en quelque sorte inévitable. Tandis que l'école qui possédait la tradition vivante du maître créait le Jésus des Évangiles synoptiques, l'homme exalté qui n'avait vu le fondateur du Christia-

¹ *L'Antechrist*, p. 74.

² M. Renan renvoie à *Jac.* i, 1, qui ne prouve point ce qu'il avance au sujet de saint Jacques. Il n'a garde de renvoyer à *Jac.* i, 1, qui prouve la foi de saint Jacques à la divinité de J. C. Voir M. Drach, *Commentaire des Épîtres catholiques*, p. 36-37.

nisme que dans ses rêves, le transformait de plus en plus en un être surhumain, en une sorte d'archée métaphysique qu'on dirait n'avoir jamais vécu ¹. »

Ainsi, si nous en croyions M. Renan, le dogme fondamental de la divinité de Jésus-Christ serait le fruit d'une imagination sénile, l'enfant des rêves de Paul à cet âge où la raison cesse parfois d'avoir sa clairvoyance et sa fermeté première. Les Évangiles synoptiques auraient ignoré la divinité de Jésus; saint Paul lui-même ne l'aurait pas enseignée avant ses commencements de décrépitude. Ces assertions ne tiennent pas un seul moment en face des faits. Les Évangiles enseignent la divinité de Jésus-Christ, comme saint Paul l'enseigne à toutes les époques de sa vie depuis sa conversion. Ce sont, en effet, les synoptiques qui nous apprennent que Jésus fut condamné à mort par les Juifs, parce qu'il s'arrogeait le titre de Fils de Dieu et se déclarait ainsi Dieu lui-même ². Saint Paul est donc loin d'être le « fondateur » exclusif « de la théologie chrétienne ³, » selon la thèse favorite de M. Renan; et saint Paul a toujours eu la même foi depuis que Jésus lui eut apparu sur le chemin de Damas. Il proclama la divinité du Sauveur, non-seulement dans l'*Épître aux Colossiens*, mais dans toutes ses Épîtres, depuis les premières jusqu'aux dernières. Dans toutes, en effet, il appelle Jésus « le Seigneur. » Or, M. Renan sait très-bien que ce mot, dans la version grecque des Septante, et par suite dans le Nouveau Testament, est l'équivalent du nom divin de Jéhova, et implique ainsi la divinité de Jésus-Christ. Si nous voulons des preuves d'un autre genre, ouvrons l'*Épître aux Romains* qui, d'après M. Renan, a été écrite en l'an 58 ⁴, par conséquent quatre à cinq ans avant celle aux Colossiens; nous y lisons (x, 5) : « (Des Israélites) est issu selon la chair le Christ qui est au-dessus de toutes choses, Dieu béni dans tous les siècles. » Saint Paul a donc toujours prêché que Jésus est Dieu, parce que Jésus a le premier révélé lui-même son origine et sa nature divine.

M. Renan nie l'*Épître aux Hébreux* que soit de la plume de saint Paul, et, de sa part, nous n'avons pas lieu d'en être surpris.

¹ L'Antechrist, p. 74, 76, 79-80, 83-84.

² Math. xxvi, 63-66, Marc, xiv, 61-64; Luc, xxii, 70-71.

³ L'Antechrist, p. 93.

⁴ Saint Paul, p. 460; l'Antechrist, p. 533.

Nous ne nous arrêterons guère sur ce point. On peut croire, sans cesser d'être catholique, que cette Épître est d'un autre écrivain sacré que Paul, pourvu qu'on croie à sa canonicité et à son inspiration. Pour nous, nous ne doutons pas, avec l'universalité des chrétiens, que saint Paul ne soit l'auteur de cette lettre, et au besoin nous en trouverions une preuve dans cet aveu que nous lisons dans *l'Antechrist* : « Dans l'*Épître aux Hébreux*, la théologie chrétienne se montre fort analogue à celle que nous avons trouvée dans les épîtres de la dernière manière de Paul... A vrai dire, l'épître entière est, comme toutes les épîtres de Paul, une longue démonstration de l'abrogation complète de la loi de Moïse par Jésus ¹. »

La théologie de saint Paul déplaît fort à M. Renan, sinon toujours dans l'*Épître aux Hébreux*, au moins dans l'*Épître aux Ephésiens*.

Parlant de cette dernière épître, après avoir parlé de celle aux Colossiens, il dit : « Que d'excès, grand Dieu !... Tout ce passé, frappé d'une injuste sentence, redeviendra un principe de « renaissance » pour le monde, *amené par le Christianisme au dernier degré d'épuisement*. Paul sera en ce sens un des plus dangereux ennemis de la civilisation. Les recrudescences de l'esprit de Paul seront autant de défaites pour l'esprit humain, Paul mourra quand l'esprit humain triomphera. Ce qui sera le triomphe de Jésus sera la mort de Paul ². » Le Christianisme, source de décadence pour le monde ; Paul antagoniste de son maître ; incompatibilité entre la civilisation, fille du Christianisme et le Christianisme, père de cette civilisation ! explique ces énigmes qui pourra.

Mais ce que l'auteur de *l'Antechrist* imagine sur les dernières années de Paul est plus étrange encore, s'il est possible. La vieillesse, l'isolement et l'abandon l'avaient rendu « sévère, aigri, difficile à contenter... Son caractère, qui avait toujours été un peu morose, s'exaspérait ; on ne pouvait presque plus vivre en sa compagnie... Le vieil apôtre, le cœur brisé, appelait la mort ³. » Cette mort fut sans doute pour lui le martyre, quoique, à vrai dire, la fin de sa vie nous soit inconnue.

¹ *L'Antechrist*, p. 212, 220.

² *Ibid.*, p. 94-95.

³ *Ibid.*, p. 99-101.

On aimerait à se le représenter alors reconnaissant qu'il avait usé sa vie pour un rêve et donnant raison à Épicure. « Nous ne comprenons pas le galant homme sans un peu de scepticisme, nous aimons que l'homme vertueux dise de temps à autre : Vertu, tu n'es qu'un mot... Jésus ne fut pas étranger à ce sentiment exquis, plus d'une fois il semble que son rôle divin lui pesa. Sûrement il n'en fut pas ainsi pour saint Paul, il n'eut point son agonie de Gethsémani et c'est une des raisons qui nous le rendent moins aimable. Tandis que Jésus posséda au plus haut degré ce que nous regardons comme la qualité essentielle d'une personne distinguée, je veux dire le don de sourire de son œuvre..., Paul ne fut pas à l'abri du défaut qui nous choque dans les sectaires, il crut lourdement. Nous voudrions que par moments, comme nous, il se fût assis fatigué au bord du chemin et qu'il eût aperçu la vanité des opinions arrêtées ¹. »

M. Renan regrette si vivement que saint Paul ne soit pas mort en sceptique que, cent pages plus loin, il exprime une seconde fois les mêmes idées. « Il n'est nullement impossible que la fin du grand apôtre ait été tout à fait ignorée... Certes une mort obscure pour le fougueux apôtre a quelque chose qui nous sourit. Nous aimerions à rêver Paul sceptique, naufragé, abandonné, trahi par les siens, seul, atteint du désenchantement de la vieillesse; il nous plairait que les écailles lui fussent tombées une seconde fois des yeux et notre incrédulité douce aurait sa petite revanche si le plus dogmatique des hommes était mort triste, désespéré, disons mieux, tranquille, sur quelque rivage ou quelque route de l'Espagne, en disant lui aussi : *Ergo erravi!* Mais ce serait trop donner à la conjecture ². » On se borne à signaler de telles inconvenances.

V

« Il est sûr que les deux apôtres (Pierre et Paul) étaient morts en 70... Jacques était mort (en 62)... Des « apôtres-colonnes, » il ne restait donc plus que Jean ³. » C'est celui de

¹ *L'Antechrist*, p. 101-103.

² *Ibid.*, p. 200.

³ *Ibid.*, p. 200-201.

tous qui est le plus maltraité dans *l'Antechrist*. Dès les premières pages, contrairement à tous les témoignages de la tradition, il est représenté comme « violent et fanatique, le plus haineux contre Paul ¹, » animé contre lui d'une « haine terrible ². » Plus loin, on nous parle de sa « grande rudesse, » de son « intolérance extrême, » de son « langage dur et grossier contre ceux qui pensaient autrement que lui ³. » Son *Apocalypse* est qualifiée « d'invective furibonde ; » « l'auteur, dit-on, est trop passionné, il voit tout comme à travers le voile d'une apoplexie sanguine, ou à la lueur d'un incendie ⁴. »

L'*Apocalypse* ainsi traitée est néanmoins, comme nous l'apprend l'auteur de *l'Antechrist*, « la pièce capitale de son histoire ⁵. » Voici de quelle manière elle est comprise et interprétée. Saint Jean accompagna probablement saint Pierre dans son voyage à Rome en l'an 62. En 64, lors du martyre de Pierre et de Paul, Jean fut condamné, d'après une tradition antique, à être plongé vivant dans une chaudière d'huile bouillante, à l'endroit qui fut appelé depuis la Porte-Latine. Il échappa à la mort. Peu de temps après, il quitta Rome avec plusieurs chrétiens et s'enfuit en Asie, à Ephèse.

M. Renan admet ici, pour les besoins de sa cause, quelques-unes des données de la tradition sur saint Jean l'Évangéliste, mais il les défigure et les transforme à sa guise. Pour expliquer à sa façon quelques passages de l'*Apocalypse*, il faut que l'auteur de ce livre ait vu de ses yeux, dès le temps de Néron, Pouzzoles, la Solfatare et la corruption qui régnait en ces lieux de plaisir, fréquentés par la jeunesse dorée de la capitale du monde. La plupart des témoignages rapportent à une date bien postérieure le supplice de saint Jean, mais n'insistons pas là-dessus. On s'accorde assez généralement à le faire arriver en Asie vers l'an 65.

Selon M. Renan, l'*Apocalypse* fut publiée en Asie Mineure du 10 au 14 janvier de l'an 69, et à la fin du mois elle était déjà connue par les sept églises. Saint Jean nous dit bien (I, 9), qu'il l'avait composée à Pathmos, mais l'auteur de *l'Antechrist*

¹ *L'Antechrist*, p. xxix, 34, 347.

² *Ibid.*, p. xxix.

³ *Ibid.*, p. 347.

⁴ *Ibid.*, p. 206, 376.

⁵ *Ibid.*, p. xxi.

ne l'admet pas. La tradition nous assure aussi que l'apôtre était exilé dans cette petite île. Ce point est également nié, parce que l'île de Pathmos ne fait pas partie des lieux de déportation qui nous sont connus par les auteurs classiques. Mais aucun ne nous a laissé une liste officielle et complète des îles de bannissement, et ce que nous dit Suétone¹ des motifs qui les faisaient choisir *in asperrimas insularum*, convient parfaitement à l'île de Pathmos. L'affirmation de M. Renan, que l'*Apocalypse* a été écrite à Ephèse, ne repose absolument sur rien ; aussi est-il obligé de se rétracter en quelque sorte lui-même en reconnaissant plus tard que ce livre a bien pu être écrit réellement à Pathmos.

M. Renan s'attache à faire ressortir le contraste qui existe entre la gracieuse et riante Patmos et les sombres visions de l'*Apocalypse*. « D'une petite île, faite pour servir de fond de tableau au délicieux roman de *Daphnis et Chloé*, ou à des scènes de bergerie comme celles de Théocrite et de Moschus, il fit un volcan noir gorgé de cendres et de feu... Des jours entiers, il fut en face du mont Mycale, sans songer à la victoire des Hellènes sur les Perses..., ces glorieux souvenirs de la Grèce n'existèrent pas pour lui. Le poème de Pathmos aurait dû être quelque *Héro et Léandre*, ou bien une pastorale à la façon de Longus, racontant les jeux de beaux enfants sur le seuil de l'amour. Le sombre enthousiaste, jeté par hasard sur ces rives ioniennes, ne sortit pas de ses souvenirs bibliques². » Ce brillant tableau de Pathmos, par un artiste qui avoue n'avoir pu la visiter, est un tableau d'imagination. Voici la réalité, d'après un voyageur exact, dont le nom fait autorité, M. Victor Guérin : « Pathmos n'est guère, je l'avoue, qu'un rocher stérile... Vue de la mer, elle paraît moins aride qu'elle ne l'est en réalité, à cause des broussailles qui hérissent les flancs de quelques-unes des montagnes, et qui lui donnent de loin, par ce revêtement de verdure, une apparence de fertilité ; mais quand on parcourt l'intérieur, on s'aperçoit bien vite que son sol pierreux et ingrat se prête difficilement à la culture, excepté dans quelques petites vallées... (Elle est) montagnueuse d'un bout à l'autre³. »

¹ Suetonii, *Tit.* VIII.

² *L'Antechrist*, p. 377-378.

³ Victor Guérin, *Description de l'île de Pathmos et de l'île de Samos*, in-8, 856, p. 1, 5.

L'*Apocalypse*, selon M. Renan, repose sur une erreur de fait, à savoir que Néron n'était point mort en l'an 68; elle prédit un événement qui ne s'est jamais réalisé, car elle annonce que Néron va reparaitre et reprendre les rênes de l'empire, prophétie fausse, car Néron était bien mort et ne reparut pas. Voilà le fond de la théorie que l'auteur de l'*Antechrist* développe longuement, et à laquelle il consacre le tiers du volume. Nous ne nous arrêtons pas aux points de détail. Il prétend que les lettres d'envoi qui forment les premiers chapitres de l'*Apocalypse* sont dirigées contre Paul et renferment contre lui « d'atroces injures ¹. » Nous avons déjà vu que saint Paul n'est nullement désigné sous le nom de Simon le Magicien. Les autres noms sous lesquels M. Renan prétend retrouver l'apôtre des Gentils ² désignent simplement des hérétiques gnostiques, ainsi que l'a constamment affirmé la tradition.

L'*Apocalypse* n'a pas été composée en l'an 68 ou 69. Aucun auteur ancien ne lui a attribué cette date; aussi M. Renan est-il dans l'impossibilité d'alléguer une seule autorité en sa faveur. Au fond son unique preuve, ce sont les besoins de sa cause : cette hypothèse lui est absolument indispensable pour établir que l'*Apocalypse* n'est pas un livre prophétique. Mais tous les témoignages historiques sont contre lui : « La date de l'*Apocalypse*, dit M. William Bullock, est fixée par la grande majorité des critiques entre l'an 95 et l'an 97. L'imposant témoignage de saint Irénée (disciple de Papias et de saint Polycarpe, disciples eux-mêmes de saint Jean l'Évangéliste) est presque suffisant à lui seul pour rejeter toute autre date : « Neque enim, — dit-il, — ante multum temporis visum est (visa est Apocalypsis), sed pœne sub nostro sæculo, ad finem Domitiani imperii ³. » Eusèbe rapporte aussi une tradition, qu'il ne révoque nullement en doute, d'après laquelle, sous la persécution de Domitien, saint Jean, apôtre et évangéliste, vivait encore et fut exilé dans l'île de Pathmos, à cause du témoignage qu'il avait rendu à la divine parole. On voit dans les œuvres de Clément d'Alexandrie et d'Origène des allusions dans le même sens. On ne connaît aucun écrivain des trois premiers siècles qui

¹ L'*Antechrist*, Introduction, p. xxxiii.

² *Ibid.*, p. 336.

³ S. Iren. *Adv. Hæres*, V, 30, § 3.

assigne à l'*Apocalypse* un autre lieu ou une autre date. » Il est donc inutile de citer tous les témoignages que l'on peut recueillir dans le iv^e siècle et les suivants en faveur de la date fournie par saint Irénée. Contentons-nous de corroborer leur autorité par les trois observations suivantes : 1^o les sept églises de l'Asie Mineure ne pouvaient encore avoir acquis en 69 l'importance que supposent les premiers chapitres de l'*Apocalypse* ; 2^o la persécution de Néron ne s'étendit pas aux provinces et ne peut être celle à laquelle saint Jean fait allusion ; 3^o les Nicolaïtes, qui sont condamnés au chapitre II comme hérétiques, ne formaient pas encore une secte sous Galba.

Ainsi croule par la base tout l'échafaudage péniblement élevé par M. Renan. Si la composition de l'*Apocalypse* est postérieure à l'an 69, comme on n'en peut douter, l'explication de ce livre est entièrement fausse. Mais non content de cette réfutation sommaire, quelque suffisante qu'elle soit, examinons les points de détail de son interprétation.

Néron, nous dit M. Renan, est le héros de l'*Apocalypse*. « Si l'Évangile est le livre de Jésus, l'*Apocalypse* est le livre de Néron. »¹

Il cherche à s'appuyer sur quelques autorités pour l'établir. Il n'y réussit pas. Il allègue saint Justin, Méliton, Commodien et Victorin de Pettau². Saint Justin a été millénaire, mais il n'a jamais dit que Néron est l'Antechrist. Le commentaire de saint Méliton sur l'*Apocalypse* est perdu ; on ne peut savoir ce qu'il pensait. Commodien a comparé, dans ses vers, l'Antechrist à Néron, mais il n'a pas identifié les deux personnages. Saint Victorin dit expressément que l'Antechrist viendra à la fin des temps et que c'est sous Domitien que l'*Apocalypse* a été écrite. « *Unus exstat*, dit-il au sujet du verset 10, ch. XVII, de l'*Apocalypse*, *unus exstat sub quo scripta est Apocalypsis, Domitianus scilicet* »³.

L'auteur de l'*Antechrist* cherche dans l'*Apocalypse* elle-même la preuve que Néron en est le héros. Il n'y est pas nommé formellement, mais il y est désigné, selon lui, d'une façon très-transparente. « Le nombre de la bête, c'est le nombre d'un

¹ L'*Antechrist*, p. 477.

² *Ibid.*, p. 459-460.

³ *Scholia in Apocalypsin*, XIII. 10. Le passage est du chap. XVII, mais il est transposé dans le ch. XIII.

homme. Ce nombre est 666. Effectivement, si l'on additionne ensemble les lettres du nom de Nérôn, transcrit en hébreu, QSR NRÔN, selon leur valeur numérique, on obtient le nombre 666 ¹. *Nérôn Késar* était bien le nom par lequel les chrétiens d'Asie désignaient le monstre; les monnaies d'Asie portent comme légende : ΝΕΡΩΝ. ΚΑΙΣΑΡ. Ces sortes de calculs étaient familiers aux Juifs, et constituaient un jeu cabalistique qu'ils appelaient *ghematria*; les Grecs d'Asie n'y étaient pas non plus étrangers; au ^{II}^e siècle, les gnostiques en raffolèrent ². »

Cette supputation du nombre de la bête est très-certainement une des plus ingénieuses qui aient été proposées; aussi la question de priorité de cette découverte a-t-elle soulevé, en 1837, un véritable orage en Allemagne, entre MM. Ferdinand Benary, Hitzig et Edouard Reuss, qui, tout bien examiné, se sont trouvés avoir été devancés par Fritsche et le Dr Ewald. L'importance de ce calcul provient surtout de la confirmation qu'elle apporte à l'opinion de Bleek, adoptée par M. Renan, que Nérôn est le héros de l'*Apocalypse* et que toutes les visions qu'elle renferme ne sont que des allusions aux événements qui suivirent sa mort. Tous les interprètes rationalistes contemporains déclarent que c'est là la principale preuve de leur explication. Elle est loin cependant d'être incontestable. Ce calcul suppose qu'un livre écrit en grec donne un chiffre cabalistique dont il faut chercher la valeur, non dans les lettres grecques, mais dans les lettres hébraïques.

Il faut convenir que c'est bien étrange. S'il n'est pas admissible que ce chiffre mystérieux puisse se supputer d'après la valeur des lettres latines, il ne l'est guère davantage qu'il puisse se supputer d'après la valeur des lettres hébraïques. Les plus anciens calculateurs du nombre mystérieux, comme saint Irénée, ont cherché à résoudre le problème d'après le système de numération grecque, et tout porte à croire qu'ils ont eu raison, car non-seulement saint Jean a écrit en grec, mais pour des Grecs, et ceux de ses lecteurs d'Asie qui étaient Juifs d'origine ne connaissaient, au moins pour la plupart, que le grec et n'auraient pu songer à chercher hors de leur langue la valeur du nombre 666.

¹ Qoph, 100; samech, 60; resch, 200: nun, 50: resch, 200; vav, 6: nun, 50 = 666.

² L'*Antechrist*, p. 415-417.

De plus, dans l'explication adoptée par M. Renan, il faut négliger une des lettres qui entraient dans le mot César, — le *iod* qui suivait le *qof*, — car, en en tenant compte, on a, non plus 666, mais 676. On répond à cette difficulté insoluble que *plus tard* on a écrit QSR sans *iod*, mais saint Jean ne pouvait prévoir le changement d'orthographe.

Enfin, il est loin d'être sûr qu'il faille chercher un nom propre d'homme, avec ou sans titre, dans le chiffre 666. Nous sommes ici en face d'une énigme dont l'apôtre n'a peut-être jamais révélé le secret à personne, puisque les commentateurs les plus anciens et saint Irénée lui-même, quoiqu'il eût connu des disciples de saint Jean, n'en ont proposé l'explication qu'avec hésitation et incertitude. Il faudrait des pages entières pour énumérer seulement les personnages que l'on a cru découvrir dans ce nombre merveilleux, depuis le *Lateinos* de l'évêque de Lyon jusqu'à Napoléon I^{er} et Napoléon III, en passant par Mahomet. Plusieurs y ont vu *Apostatés*, le surnom de l'empereur Julien, et leur opinion est une des plus croyables¹. Mais peut-être appartient-il à l'avenir seulement de nous révéler le mot de l'énigme, et quand le vrai Antechrist aura paru, ce qui est si obscur aujourd'hui sera-t-il clair alors comme la lumière du jour.

Quoi qu'il en soit, alors même qu'on accepterait le calcul dont nous venons de parler et que Néron fût véritablement le prototype de la bête, il ne s'ensuivrait aucunement que l'auteur de l'*Apocalypse* s'imaginait que Néron, au moment où il écrivait, n'était pas réellement mort.

Nous lisons, en effet, formellement (xvii, 8) : « La bête que tu as vue, était, *mais elle n'est plus*. » L'auteur ajoute, il est vrai : « Elle remontera de l'abîme ; » mais ces mots, loin de prouver que Néron, en supposant que c'est lui qui est la bête, était encore vivant dans la pensée de l'écrivain, ne font que confirmer que celui dont il parle était bien réellement mort, puisqu'il le place dans l'*abyssos*, c'est-à-dire dans le séjour des morts et surtout des démons². On ne saurait soutenir sérieusement, d'ailleurs, que, par ce dernier membre de phrase, saint

¹ A. 1; π, 80; ο, 70; στ (*sigma tau*), 6; α, 1; τ, 300; γ, 8; ζ, 200 = 666.

² *Apoc.* ix, 1 seq. xi, 7, xx, 1. Cf. Luc, viii, 31; Rom., x, 7, Eurpid. Phœn. 1632, Diog. Laert. 4, 5, 27.

Jean annonce que Néron ressuscitera et sortira de l'enfer. Ces paroles nous prouvent seulement que l'Antechrist sera un homme aussi méchant qu'un démon sorti de l'abîme et que cette nouvelle bête aura de grands traits de ressemblance avec l'ancienne bête qui a persécuté les saints.

Nous croyons ces réflexions suffisantes pour renverser la théorie que M. Renan a empruntée aux exégètes rationalistes d'outre-Rhin, sans pousser plus loin la discussion des détails. Nous ne devons pas cependant négliger de dire un mot de l'origine qu'il attribue à la croyance de l'immortalité de l'âme chez les chrétiens. « Les crédules sectaires dont nous cherchons à retrouver les sentiments, dit l'auteur de *l'Antechrist*, étaient à mille lieues des idées de l'immortalité de l'âme qui sont sorties de la philosophie grecque ¹... Obstiné à se passer de l'immortalité de l'âme et à établir le règne de la justice sur la terre ², » le juif converti dut cependant expliquer la mort des victimes de Néron. « Les martyrs des dernières années furent une crise terrible pour une société qui tremblait naïvement quand un saint mourait et se demandait si celui-là verrait le royaume (terrestre) de Dieu. On éprouvait un besoin invincible de se représenter les fidèles trépassés à couvert et déjà heureux, quoique d'un bonheur provisoire ³... Selon l'*Apocalypse*, l'avènement du futur règne du Christ est très-proche; il doit suivre de près la destruction de l'empire romain. Les martyrs ressusciteront seuls à cette première résurrection; le reste des morts ne ressuscitera pas encore. De telles bizarreries étaient la conséquence de la manière tardive et incohérente dont Israël forma ses idées sur l'autre vie. On peut dire que les Juifs n'ont été amenés au dogme de l'immortalité que par la nécessité d'un tel dogme pour donner un sens au martyre. Au II^e livre des Machabées, les sept jeunes martyrs et leur mère sont forts de la pensée qu'ils ressusciteront, tandis qu'Antiochus ne ressuscitera pas ⁴. C'est à propos de ces héros

¹ *L'Antechrist*, p. 356-357.

² *Ibid.*, p. 463.

³ *Ibid.*, p. 357.

⁴ Le second livre des Machabées ne dit nullement ce que M. Renan lui attribue. L'un des martyrs dit seulement au tyran : « Tibi resurrectio *ad vitam* non erit, » *II Mac.* vii, 14. Ne pas ressusciter pour jouir de la vie éternelle. (Cf. plus haut v. 3) et ne pas ressusciter du tout, sont deux choses complètement différentes.

légendaires qu'on trouve dans la littérature juive les premières affirmations nettes d'une vie éternelle... On voit même poindre une certaine tendance à créer pour eux un sort spécial d'outre-tombe et à les ranger près du trône de Dieu « dès à présent, » sans attendre la résurrection ¹... L'idée de l'éternité de la vie individuelle est si peu familière aux Juifs, que l'ère des rémunérations futures est renfermée en un chiffre d'années considérable sans doute, mais toujours fini ². »

Le règne de mille ans dont parle l'*Apocalypse* ³ et auquel M. Renan fait allusion dans les passages que nous venons de citer, est sans doute un des endroits les plus obscurs de la révélation mystérieuse faite à l'apôtre Jean. Il marque vraisemblablement en chiffres ronds l'espace de temps indéterminé qui doit s'écouler depuis l'entrée des saints dans le ciel jusqu'au jugement général. Mais ce qui est bien certain, c'est que saint Jean ne place pas le ciel sur la terre et à Jérusalem, comme le prétend M. Renan, et que l'apôtre avait sur l'immortalité de l'âme les idées les plus exactes.

L'auteur de l'*Antechrist* reconnaît lui-même que le Voyant ne parle qu'en énigmes et par symboles ⁴; on est donc bien mal venu à refuser de voir un simple symbole de la patrie d'en haut dans la description merveilleuse de la nouvelle Jérusalem. C'est après tout ce que M. Renan dit lui-même en un autre endroit, où il traite, d'ailleurs, fort durement l'écrivain sacré. L'*Apocalypse*, dit-il, « exprime symboliquement cette pensée fondamentale que Dieu est, mais surtout qu'il sera. Le trait y est lourd, le contour mesquin; c'est le crayon grossier d'un enfant traçant avec un outil qu'il ne sait point manier le dessin d'une ville qu'il n'a point vue. La naïve peinture de la cité de Dieu, grand joujou d'or et de perles, n'en reste pas moins un élément de nos songes ⁵. »

¹ *L'Antechrist*, p. 466, 467.

² *Ibid.*, p. 470.

³ *Apoc.* xx, 5.

⁴ *L'Antechrist*, p. 44.

⁵ *Ibid.*, p. 479-480. Page 473-474, M. Renan avait déjà exposé plus longuement encore ses griefs contre la Jérusalem céleste et trouvé le moyen de dire un mot en passant contre les Jésuites. « La Jérusalem céleste est gauche, puérile, impossible, en contradiction avec toutes les bonnes règles de l'architecture, qui sont celles de la raison. Il la fait brillante aux yeux, et il ne songe pas à la faire sculpter par un Phidias. Dieu de même est pour lui une vision imaginaire, une sorte de gros diamant éclatant de mille feux sur

Cette cité de Dieu est bien le ciel ¹, et ce ne sont pas seulement les martyrs qui y jouissent de la gloire éternelle, mais les saints de l'Ancien Testament comme ceux du Nouveau ², tous ceux qui sont inscrits dans le livre de vie et dont les œuvres ont été trouvées bonnes au jugement de Dieu ³, qu'ils soient d'origine juive ou païenne ⁴, qu'ils se soient sanctifiés par le témoignage sanglant de leur foi ou seulement par une vie sainte et pure.

L'*Apocalypse* tout entière repose sur la foi à l'immortalité de l'âme et aux rémunérations futures. « In hoc quidem libro, cujus est nomen *Apocalypsis*, — dit saint Augustin, — obscure multa dicuntur... Verum in his verbis, ubi ait : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum; et mors jam non erit, neque luctus, neque clamor sed nec dolor ullus* (*Apoc.*, xxi, 4) : tanta luce dicta sunt de futuro sæculo et immortalitate atque æternitate sanctorum..., ut nulla debeamus in Litteris sacris quærere vel legere manifesta, si hæc putaverimus obscura ⁵. »

Le lecteur connaît maintenant les principales erreurs de l'*Antechrist*, quatrième livre des *Origines du Christianisme*. Le premier, la *Vie de Jésus*, avait eu pour but de retracer la vie du principal mais non du seul fondateur du Christianisme. Le second, les *Apôtres*, avait montré Pierre développant le plan de son maître : Jésus n'avait voulu agir que sur les Juifs de la

un trône. Certes, le Jupiter Olympien était un symbole bien supérieur à cela (!). L'erreur qui parfois a trop porté l'art chrétien vers la décoration riche trouve sa racine dans l'*Apocalypse*. Un sanctuaire des jésuites, en or et en lapis-lazuli, est plus beau que le Parthénon, dès qu'on admet cette idée que l'emploi liturgique d'une matière précieuse honore Dieu. » Avouons que les Apôtres auraient employé un singulier moyen pour détourner les païens du culte de Jupiter s'ils avaient représenté le vrai Dieu de la même manière que leurs sculpteurs représentaient leurs idoles.

¹ *Apoc.*, xix, 1.

² *Ibid.*, xviii, 20.

³ *Ibid.*, xx, 4, 12-15 ; xxi, 27.

⁴ *Ibid.*, vii, 9. Ce que dit M. Renan sur *Apoc.* xxi, 1 et suiv. est un des contre-sens les plus extraordinaires qui se puissent concevoir. Selon l'auteur, « la distinction des Juifs et des païens durera jusque dans le royaume de Dieu. Pendant que les douze tribus mangent des fruits de l'arbre de vie, les gentils doivent se contenter d'une décoction médicale de ses feuilles. » *L'Antechrist*, p. 475. L'arbre de vie porte des fruits chaque mois ; ainsi douze fruits. » M. Renan voit dans ce symbole de l'immortalité, communiquant l'immortalité, les douze tribus !

⁵ S. August., *de Civ. Dei*, livre XX. c. xvii, éd. Gaume, t. VII, col. 995.

Judée; son disciple, agrandissant son champ d'action, se proposa d'évangéliser les Juifs répandus sur toute la face de la terre. Le troisième, *Saint Paul*, avait représenté le prédicateur des gentils élargissant encore davantage le cadre de Pierre, trop étroit pour lui, et appelant tous les hommes, sans exception, à jouir des bienfaits de l'Évangile¹. Cette entreprise avait déplu aux judéo-chrétiens et avait élevé un mur de division entre les apôtres de la circoncision et l'apôtre des incirconcis. Nous venons de voir dans *l'Antechrist* la suite et la fin de ces querelles intestines au sein de la religion naissante. Néron mit un terme à l'antagonisme de Pierre et de Paul, et il les réconcilia d'office en les unissant à Rome dans un même martyre. Un cinquième livre, les *Derniers hommes apostoliques*, doit montrer l'apaisement complet de ces divisions et faire l'histoire de la composition des Évangiles, dont l'authenticité sera sacrifiée, en revenant sur les aveux contenus dans la *Vie de Jésus*. Alors l'ouvrage sera terminé; mais les *Origines du Christianisme* seront-elles expliquées? Et comment le seraient-elles? L'auteur ne sait plus même aujourd'hui ce qu'est le Christianisme. Pour lui, il n'est pas l'élévation de l'homme à la vie surnaturelle par le mystère de la Rédemption, un épanouissement magnifique de la grâce, s'infusant dans les âmes et transfigurant les cœurs, faisant croître la vertu à la place de la corruption et du vice, et emportant l'humanité vers un idéal d'une hauteur, d'une pureté et d'une grandeur que n'avaient pas même soupçonnées les plus grands génies aryens, les sages d'Athènes et de Rome; pour lui, le Christianisme est à peine une philosophie morale, fruit surtout du hasard, où quelques points se dégagent péniblement, à la suite d'une évolution lente, d'un chaos d'opinions contradictoires; une philosophie à bien des égards dangereuse, qui amena le monde « au der-

¹ Inutile de dire que cette progression est imaginaire et que c'est Jésus-Christ, et non ses apôtres, qui a voulu que son Église fût catholique et universelle. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir l'Évangile de S. Mathieu, écrit surtout pour les Juifs, et l'Évangile de S. Marc, que la tradition a toujours représenté comme écrit en quelque sorte sous la dictée de S. Pierre. « Euntes docete omnes gentes, » c'est-à-dire, ceux qui ne sont pas Juifs, dit N.S. (*Math.* xxviii, 19). « In omnes gentes primum oportet prædicari Evangelium... Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ, » dit-il en S. Marc, xiii, 10, et xvi, 15.

nier degré d'épuisement ¹. » Laissant maintenant de côté toute discussion de textes, qu'on dise sérieusement si la religion du Christ, supposé qu'elle eût été ce qu'on la fait ici, aurait jamais pu accomplir la révolution la plus profonde que mentionne l'histoire, triompher de toute la puissance romaine et de la complicité que prêtaient au paganisme les plus violentes et les plus fortes passions humaines, trouver, en un mot, la vie dans la mort même? Quand les rationalistes auraient réussi à expliquer tous les miracles de l'Évangile, ce qu'ils ne feront jamais, il leur resterait encore à expliquer celui qui les couronne et qui est de tous le plus étonnant, celui contre lequel échoueront à jamais tous leurs efforts conjurés, l'établissement du Christianisme. « Si vero per apostolos Christi, ut eis crederetur, resurrectionem atque ascensionem prædicantibus Christi, etiam ista miracula facta esse non credunt, hoc nobis unum grande miraculum sufficit, quod eam terrarum orbis sine aliis miraculis credidit ². »

¹ *E'Antechrist*, p. 95. L'*Apocalypse* est qualifiée de « livre dangereux, » p. 475.

² S. August. *de Civ. Dei*, l. XXII, c. v.

C. KRAFT.

MÉLANGES

I

UN NOUVEL HISTORIEN DE LA LIGUE

Étudier le rôle de la diplomatie française pendant la Ligue, rechercher dans les dépêches originales de nos divers agents, ainsi que dans celles des ambassadeurs étrangers, la trace des nombreuses négociations qui ont abouti à l'avènement du premier Bourbon, donner à chaque personnage la part légitime d'éloge ou de blâme qui lui revient dans les curieuses péripéties de la fin du xvi^e siècle, voilà, à coup sûr, un sujet souvent traité par le détail dans ces dernières années, mais qui, embrassé dans son ensemble, avait de quoi tenter un écrivain. La tâche cependant n'était point facile : il fallait, pour l'accomplir avec honneur, connaître à fond l'histoire de nos discordes civiles sous les règnes des derniers Valois ; il fallait être au courant des importants documents imprimés à l'époque même, ou dans le siècle qui suivit ; il fallait, plus encore peut-être, avoir étudié minutieusement ce nombre relativement considérable de publications récentes qui ont jeté un jour nouveau sur des faits que l'on croyait connaître, grâce aux pièces si précieuses qu'elles ont tirées des bibliothèques et des archives. Les recherches superficielles ne suffisent plus aujourd'hui pour attirer

¹ *Essai sur les diplomates du temps de la Ligue, d'après des documents nouveaux et inédits*, par Edouard FRÉMY. Paris, Dentu, 1873, in-12 de 396 pages.

l'attention ; et quelques citations de vieux français, plus ou moins bien enchâssées dans un exposé banal, ne sauraient faire illusion longtemps sur la valeur véritable d'un ouvrage historique. L'érudition a fait assez de progrès pour que personne ne puisse plus se laisser prendre aux apparences.

C'est ce que ne semble pas avoir suffisamment compris l'auteur des *Diplomates du temps de la Ligue*. Il a beau nous annoncer avec une certaine pompe qu'il s'est appuyé sur « des pièces inédites ou peu connues ; » ses découvertes se réduisent à bien peu de chose, et la plupart de ses documents sont « connus » de tout le monde. Il y a plus : on trouve dans son livre des erreurs qui sautent aux yeux à une simple lecture ; et surtout, il y règne un si constant mépris pour les travaux de ses devanciers, que M. Edouard Frémy n'a point l'air de se douter que des ouvrages beaucoup plus considérables que le sien ont été faits sur des points qu'il se borne à traiter en quelques lignes.

Tout d'abord, M. Frémy commence son étude par une thèse qui lui appartient en propre, mais qui contredit absolument les idées reçues par tous ceux qui ont jusqu'ici écrit sur l'histoire de France. Selon lui, c'est au concile de Trente qu'il faut faire remonter l'origine de la Ligue, et son inventeur n'est autre que le cardinal de Lorraine ¹. Pour appuyer cette étrange opinion, l'auteur se borne à torturer quelques textes diplomatiques où le mot *ligue* se trouve employé ; et, ce qui est plus grave, il dénature entièrement le rôle joué aux dernières sessions du concile par l'illustre prélat français. Peut-on dire, par exemple, que « l'arrivée du cardinal de Lorraine (au concile) allait organiser la plus redoutable des coalitions contre le trône de Charles IX ² ; » que Catherine de Médicis avait envoyé des ambassadeurs laïques à Rome, — (c'est à Trente que veut dire M. Frémy, puisqu'il fait allusion à M. de Lansac), — pour contrebalancer l'influence lorraine ³ ; et que « la politique ultramontaine fut la règle de la conduite du cardinal au Concile ⁴ ; » — quand les historiens les plus hostiles à la maison de Guise ont été obligés de signaler la conduite si digne et si française tenue par le cardinal de Lorraine à Trente ; quand justement le parti que M. Frémy qualifie d'*ultramontain* regardait le cardinal comme son plus dangereux adversaire et se plaignait tout haut de son influence constamment contraire aux desseins des légats ; quand on le considérait presque à son arrivée comme le chef de l'opposition contre

¹ « Le cardinal de Lorraine forma le projet de la Ligue à Rome pendant la dernière période du Concile œcuménique de Trente. » (*Diplomates*, etc., page 1.)

² *Diplomates*, p. 21.

³ *Ibid.*, p. 23.

⁴ *Ibid.*, p. 40.

la cour de Rome et à la fois contre l'Espagne! M. Edouard Frémy en veut-il une preuve? Il cite un mémoire de Jean de Morvillier, évêque d'Orléans, l'un des deux prélats adjoints par la cour au cardinal de Lorraine pour représenter en quelque sorte l'église officielle de France au concile, dans lequel, prétend-il, se trouvent signalés « les symptômes précurseurs du développement de la Ligue ¹ » : or, le même Morvillier, dont M. Frémy estime avec raison « les services diplomatiques et l'éloquente érudition, » écrivait vers le même temps, de Trente, à son neveu Bernardin Bochetel, ambassadeur en Allemagne : « A ce que j'ay vu de Rome, le Pape est merveilleusement irrité contre mon dit S. le Cardinal de Lorraine, et dit qu'il se fait *capo di parte*, pour ruiner le Siège apostolique... Le Pape ne l'aura moins odieux que les Huguenots, s'il persévère à parler de réformations ². » Faut-il accumuler sur ce point les témoignages contemporains? M. Frémy les trouverait tous réunis dans un ouvrage publié sur ce sujet même, en 1847, par M. Guillemin, et qui a pour titre : *Le cardinal de Lorraine, son influence politique et religieuse au XVI^e siècle*.

L'auteur croirait-il avoir renforcé sa thèse en citant une dépêche de Charles IX, du 29 décembre 1561, dans laquelle il prétend trouver « le premier mot de la Ligue ³. » Mais alors ce ne serait plus le cardinal de Lorraine qui serait le fondateur de la Ligue, puisqu'il n'est arrivé à Trente, pour « organiser cette redoutable coalition, » qu'au mois de janvier de la même année; que la dernière session du concile ne s'ouvrit qu'au 15 novembre 1562; et que les ambassadeurs « laïques » du roi de France n'y vinrent eux-mêmes qu'au mois d'avril. De sorte que, plus on examine le système de M. Frémy, plus les contradictions s'accroissent, plus l'erreur devient évidente, plus la simple vraisemblance lui fait absolument défaut. Tant il est vrai qu'il faut renoncer à rien inventer en histoire : la Ligue, que nous n'avons point à juger ici, prit naissance en France et non

¹ Ce mémoire, adressé à la reine mère, le 21 avril 1563, et que M. Frémy a l'air de donner comme inédit, est publié tout entier dans le recueil de Du Puy intitulé : *Instructions et missives des rois très-chrétiens et de leurs ambassadeurs*, etc. 1654, in-4, p. 465 à 479. La lettre inédite qui accompagnait ce mémoire se trouve dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale Fonds. fr. 6619, fol. 61 et 62. — Quant au *Discours pour savoir s'il est expédient d'arrêter par les armes le cours de la nouvelle religion dans ce royaume*, que signale l'auteur en note, c'est une pièce qui n'a point trait du tout, comme semble le penser M. Frémy, à l'époque du Concile de Trente. Elle a été composée par Morvillier peu de temps après l'avènement de Henri III, c'est-à-dire dix ans plus tard, et elle est conservée dans ses *Mémoires d'Etat*, fol. 43 à 63. Bib. nationale, Ms. Fr. 5172.

² *Mémoires de Castelnau*, in-fol. T. II, p. 446. — De Thou s'exprime presque dans les mêmes termes que Morvillier. Voir *Hist. universelle*, in-4°, t. IV, p. 343.

³ *Diplomates*, etc., p. 8.

à l'étranger; les catholiques exaltés qui en furent les instigateurs à Péronne en 1576, ne songèrent à défendre leurs intérêts que lorsqu'ils virent Henri III osciller entre l'ancienne et la nouvelle religion, et ils ne rencontrèrent vraiment de nombreux adhérents dans le royaume qu'au moment où le duc d'Anjou mort (10 juin 1584), on vit le trône de France sur le point de tomber dans les mains protestantes du roi de Navarre. Que la « Sainte-Union » ait trouvé plus tard un appui trop intéressé dans le roi d'Espagne; qu'elle ait, sous prétexte de religion, trahi plus d'une fois les intérêts patriotiques et français; c'est une toute autre question, dans laquelle le Concile de Trente n'a rien à voir, et dont le Cardinal de Lorraine saurait bien difficilement être responsable, puisqu'il mourut quelque dix ans auparavant, en 1574.

Avant de passer à une autre époque, il nous faut bien signaler encore deux assertions un peu hasardées de M. Frémy, qui prétend que les Pères du Concile de Trente reconnurent que « l'Église pouvait excommunier et même déposer les princes qui avaient démerité à ses yeux » et, « joignant l'action immédiate à ce principe, déclarèrent la nullité du mariage de Jeanne d'Albret et la bâtardise de son fils. » Nous serions curieux de voir dans les *actes* du Concile la trace de ces deux décrets. M. Frémy n'aurait-il pas voulu parler de ces décrets « de réformation concernant les princes » qui, vivement combattus par les ambassadeurs français et par le cardinal de Lorraine lui-même, furent finalement modifiés par le Concile dans le sens des réclamations du roi¹. Et quant à la bulle contre la reine de Navarre, c'est un acte particulier du pape Pie IV, qui cita Jeanne d'Albret à Rome, le 28 septembre 1563, tout à fait en dehors du Concile, si bien que l'ambassadeur de France près le Saint-Siège, Henri Clutin d'Oysel, fut chargé par la cour de présenter au pontife un mémoire contre cette procédure, mémoire qui, grâce à l'énergie de notre diplomate, obtint que « la sentence prononcée contre la reine de Navarre serait révoquée, cassée et annulée; ce qui fut exécuté, de manière qu'elle ne se trouve plus aujourd'hui parmi les constitutions de Pie IV². »

En quittant le Concile de Trente, M. Edouard Frémy consacre un chapitre, — le plus intéressant de son livre, — aux « mœurs, coutumes et privilèges diplomatiques sous Henri III. » Il n'y a rien là de très-neuf; mais les faits sont bien groupés, les anecdotes bien choisies et les recherches plus variées que dans la partie spécialement historique. Quand l'auteur en vient ensuite à parler des négociations de la cour de France avec l'Angleterre, au sujet de la condamnation de Marie Stuart et du projet de mariage du duc d'Alençon avec la reine Elisabeth, il ne fait vraiment qu'effleurer le sujet, et il n'indique comme source

¹ De Thou, *Hist. univ.*, t. IV, p. 593.

² *Ibid.*, p. 570 à 581.

d'information, ni la *Correspondance de Lamothe-Fénelon*, publiée avec tant de soin par M. Teulet, ni les dépêches si curieuses de Throckmorton que l'on rencontre dans les pièces justificatives de l'*Histoire des princes de Condé* du duc d'Aumale, ni les documents signalés par M. Stevenson dans sa consciencieuse analyse des trésors concernant les affaires de France conservés au *Record-Office*, ni même toutes les lettres imprimées dans Castelnau. Lorsque M. Frémy cite des pièces originales ou qu'il invoque le témoignage d'historiens connus, il a de plus la très-mauvaise habitude de ne jamais donner exactement le titre de l'ouvrage ni l'endroit précis du volume, de sorte que tout moyen de contrôle devient fort difficile et qu'il nécessite pour le lecteur des recherches aussi grandes que celles de l'auteur lui-même. Un exemple singulièrement frappant montrera tous les inconvénients de cette méthode.

Dans le chapitre où M. Frémy traite des « relations de la France avec la Turquie sous le règne de Henri III, » il s'occupe particulièrement de l'ambassade de Jacques Savary de Lancosme à Constantinople, et renvoie, en note, sans autre indication, à la « *Correspondance inédite* de M. de Lancosme avec le roi Henri III ¹. » Où cette correspondance est-elle conservée? De combien de volumes se compose-t-elle? Quelle est sa date précise? Autant de questions qui restent sans réponse. Mais on s' imagine que M. Frémy a fait quelque belle trouvaille de pièces manuscrites, dont il veut garder le secret. Or il se trouve que la dépêche de Henri III à Lancosme, dont un fragment est imprimé à la page même où il est question de la correspondance *inédite*, se trouve publiée, depuis 1860, dans un recueil que tout le monde a entre les mains, qu'il est impossible de ne pas consulter quand on veut traiter des rapports de la France avec la Turquie au xvi^e siècle, et dont pourtant M. Edouard Frémy n'a point l'air de soupçonner l'existence, les *Négociations de la France dans le Levant*, etc., mémoires publiés pour la première fois, par M. E. Charrière, dans la grande Collection des Documents inédits de l'histoire de France ². La lettre du roi est du 5 juin 1586; et, moins discret que M. Frémy, M. Charrière cite comme source à laquelle il a puisé la *Correspondance de Turquie, Lettres du cabinet*, de la collection Harlay, à la Bibliothèque nationale.

Il nous reste encore quelques observations à présenter au sujet de certains faits de détail qui sont assez singulièrement rapportés par l'auteur. Ainsi, faut-il faire un reproche au cardinal de Lorraine d'avoir attribué l'honneur de la victoire de Dreux au duc François de Guise, son père, tandis que, selon l'auteur, la bataille aurait été « gagnée par

¹ *Diplomates*, etc., p. 174.

² Paris, Imprimerie nationale, 1848-1860, 4 vol. in-4, t. IV, p. 489.

Charles IX sur Condé ¹ ? » Mais Charles IX en 1562 avait douze ans, et il était bien incapable de figurer même dans un combat. — Ailleurs, M. E. Frémy ne fait-il pas confusion, quand il dit que « le duc d'Anjou entra à Angers en prenant le commandement des révoltés flamands contre l'Espagne ² » ? Autre chose est le *fictum* d'Angers, lancé en février 1578 par « Monsieur » contre le gouvernement du roi Henri III son frère, autre chose le manifeste que publia le duc d'Anjou, le 10 juillet de la même année, après avoir passé la frontière de Belgique à la tête de sept mille volontaires. Si l'auteur tenait plus de compte des dates exactes de chaque événement, il ne tomberait pas dans de semblables erreurs. — Est-il sérieux de prétendre, sur la foi d'un propos de diplomate, que Catherine de Médicis voulait ménager l'héritage de la couronne royale au profit du marquis de Pont-à-Mousson, fils de sa fille la duchesse de Lorraine ³ ? Et cette intrigue impossible n'aurait eu d'autre but que de ménager à la reine mère une autorité nouvelle sur les affaires de France, au cas où Henri III serait mort avant elle ! — Pourquoi l'auteur attribue-t-il une phrase, de peu d'importance, il est vrai, à Mendoza, tandis que trois pages plus loin il la donne comme de Jean-Baptiste de Taxis ⁴ ? — Autre contradiction plus grave : M. Frémy écrit quelque part que « Rome (pendant les Etats de la Ligue) penchait pour l'élection du jeune cardinal de Bourbon, qui représentait une restauration théocratique déjà tentée en la personne de Charles X ⁵ » ; et ailleurs il reconnaît plus justement, d'après d'Ossat, que Clément VIII, loin « d'avoir pour objet de favoriser les desseins de la Ligue et des Espagnols, n'a jamais eu en vue que le bien de la France et le désir d'en voir Henri IV possesseur légitime par l'abjuration de ses erreurs ⁶ ». Il y avait du reste un moyen de mieux discerner les rôles divers de la diplomatie française, soit ligueuse, soit royaliste, des ambassadeurs d'Espagne et des représentants du Saint-Siège, dans les nombreuses négociations qui précéderent l'avènement du premier Bourbon, c'était de consulter les récentes publications, faites sur documents inédits de premier ordre, de M. de Hübner (*Sixte-Quint*), de M. Perrens (*L'Église et l'État sous Henri IV*) et les deux volumes qui contiennent, en pièces justificatives, un grand nombre de dépêches de Mendoza et de Taxis : *les Guise, les Valois et Philippe II* par M. Joseph de Croze ⁷. Se contenter de renvoyer aux « archives

¹ *Diplomates*, etc., p. 29.

² *Ibid.*, p. 142.

³ *Ibid.*, p. 150, note, et 231.

⁴ *Ibid.*, p. 277 et 280.

⁵ *Ibid.*, p. 358.

⁶ *Ibid.*, p. 378.

⁷ Faut-il relever encore quelques vétillies qu'il ne serait pas difficile de faire disparaître ? L'auteur écrit : *Nuremberg*, p. 3, pour *Nuremberg* ; *Morvilliers*

de Simancas, d'après Capesigue. » c'est, on l'avouera, un procédé trop commode et trop peu original. Nous ne ferons pas difficulté de reconnaître que de Thou, Brantôme, l'Estoile, Villeroy, d'Ossat, Davila, Tallemant des Réaux, P. Mathieu sont des historiens fort précieux à consulter et toujours intéressants à lire, quand il s'agit de la fin du xvi^e siècle ; mais nous sommes loin, avec ces écrivains fort connus, des « soixante volumes » que M. Edouard Frémy aurait « couverts de notes, rapprochés, comparés, soumis à la plus rigoureuse analyse, » comme l'a dit, avec un peu trop de complaisance, un maître de la critique, en rendant compte de l'ouvrage du « jeune et sérieux diplomate ¹. »

Est-ce à dire que le livre dont nous venons de parler soit absolument sans valeur ? Nous ne voudrions pas en rester sur une semblable conclusion. M. Edouard Frémy a retracé, après beaucoup d'autres, mais non sans intelligence et sans travail, des épisodes de notre histoire qui ont le privilège d'exciter à un haut point l'intérêt. Il a fait avec talent le portrait de plus d'un des grands personnages de l'époque, il a raconté en traits dramatiques les scènes de la journée des barricades, du siège de Paris, de l'entrée de Henri IV dans sa capitale. Mais ses recherches personnelles, incomplètes et décousues sur beaucoup de points, ajoutent peu de choses aux données anciennes. En fait de pièces vraiment inédites, nous n'avons guère remarqué que quelques extraits des *Mémoires du président de Mesmes*, mémoires qui ne sont pas sans couleur, et dont l'auteur, selon son usage, n'indique aucunement la provenance ². Cela ne suffit pas pour parler si haut de « pièces inédites ou peu connues, » ni même pour mériter l'élogieuse qualification « d'un des meilleurs livres qui se puissent consulter sur le sujet qu'il a traité, d'une information très-curieuse sur les mœurs au xvi^e siècle, d'un guide excellent dans le labyrinthe des négociations qui se sont croisées pendant plus de cinquante ans entre Paris et Rome, Londres et Madrid, Blois et Nérac. » S'il n'y avait que des guides de ce genre, le lecteur risquerait plus d'une fois de s'égarer. C'est là l'observation principale que nous pensions utile de faire à propos du livre de M. Edouard Frémy ; et nous croyons avoir appuyé notre opinion sur quelques preuves.

p. 30, pour *Morvillier* ; *Thomasseo*. p. 91, pour *Tomaseo* ; *Chiverny*, p. 214. pour *Cheverny* ; Hurault de *Meisse*, p. 228, pour Hurault de *Moisse*, etc.

¹ M. Cuvillier-Fleury, dans le *Journal des Débats*, du 24 août 1873.

² *Diplomates*, etc., p. 225. et chap. vii, *passim*.

GUSTAVE BAGUENAUT DE PUCHESSE.

II

ÉRASME ET SON NOUVEL HISTORIEN¹

Il est un homme au xvi^e siècle qui personnifie la Renaissance et presque la Réforme, un homme qui, sans famille, sans fortune, devint le premier de son temps, un savant devant lequel toute l'Europe civilisée s'inclinait, qui, choyé et flatté par les plus illustres potentats, était le correspondant, l'hôte et l'ami, des Léon X, des François I^{er}, des Henri VIII, des Charles-Quint, et qui aurait pu accomplir de bien plus grandes choses, s'il avait eu un peu de cette fermeté d'âme, de cette énergie de volonté qui manquent trop souvent aux lettrés : cet homme c'est le Batave Erasme, dont le nom est encore en quelque sorte populaire aujourd'hui, mais dont personne depuis longtemps ne lit plus les ouvrages.

Erasme, tel est donc le sujet d'étude qu'a choisi un consciencieux professeur de l'Université, M. Durand de Laur, sujet qu'il a traité avec un développement peut-être excessif, mais avec une patiente méthode, une sûreté de jugement, un désir passionné d'être à la fois complet et juste, bien faits pour décourager quiconque serait tenté de recommencer après lui cette pénible et un peu ingrate entreprise. Et pourtant, il ne faut rien chercher de nouveau dans ces deux énormes volumes : M. Durand de Laur n'a point trouvé sur Erasme de ces pièces inédites dont on est si friand à l'heure présente : il n'a même point fait de nombreux emprunts aux historiens contemporains qui ont pu s'occuper de son personnage. La base principale de son travail, — et elle n'a rien que d'imposant, — ce sont encore les dix tomes in-folio de l'édition de Leyde, vieille déjà de près de deux siècles. C'est dans les œuvres mêmes d'Erasme que l'auteur a puisé tous les renseignements nécessaires, pour écrire l'histoire complète de celui qui a eu sur son temps la plus vaste influence qu'écrivain ait jamais exercée.

L'ouvrage de M. Durand de Laur, — et c'est là son seul défaut,

¹ *Érasme, précurseur et initiateur de l'esprit moderne*, par M. H. DURAND DE LAUR, ancien professeur de rhétorique au Lycée de Versailles. Paris, Didier. 1872. 2 vol. in-8, de xii-694 et 896 pages.

— se divise en deux parties distinctes : la première est consacrée au récit de la vie d'Érasme, la seconde à l'examen minutieux de ses œuvres. De là, un certain manque d'unité dans la composition, et des redites obligées qui nuisent à l'intérêt. Mais, d'autre part, l'auteur n'a-t-il pas rendu un véritable service à la science, en traduisant pour la première fois de nombreux fragments d'écrits célèbres qui, composés dans une langue morte, dont il est souvent difficile de comprendre toutes les finesses, ne sont guère à la disposition que de rares érudits. On trouve là tout ce qu'il faut connaître des ouvrages d'Érasme ; les citations sont assez longues pour qu'on puisse juger du mouvement, du style, de l'effet général produit : le reste doit faire partie de ces hors-d'œuvre nombreux que le philosophe de Rotterdam, avec sa prodigieuse facilité et sa légèreté singulière, se permettait trop fréquemment, et dont il reconnaissait lui-même l'excès, quand il écrivait : « A l'exemple des ours, je façonne peu à peu, en les léchant, les enfants infirmes de mon esprit... Je précipite les fruits de mes veilles ; il y a longtemps que j'ai confessé ma faute et je m'en punis... Quant à la beauté du style, je ne m'en suis jamais inquiété minutieusement. Il me suffit de parler sans incorrection tant bien que mal et d'être compris. On regrette de ne pas trouver en moi le vieux type du langage latin. Mais parmi les anciens auteurs, quelle différence de style ! En quoi Sénèque ressemble-t-il à Quintilien, Quintilien à Cicéron, Valère-Maxime à Salluste?... Il m'arrive la plupart du temps comme à ces jeunes femmes qui se hâtent trop d'être mères et qui n'enfantent qu'un fruit avorté. Ce défaut, je le vois, m'est commun avec quelques autres. Je suis ainsi fait, je ne puis supporter les ennuis de la gestation ; et pour avoir voulu me délivrer trop vite de mon travail, je suis forcé de dévorer bien des fois le même labeur. » Combien d'auteurs, qui n'auront jamais le renom d'Érasme, pourraient partager avec lui le même reproche !

Mais ce n'est point la question littéraire qui nous touche ici particulièrement. Impossible de suivre, même de loin, M. Durand de Laur, quand il nous parle d'Érasme « réformateur de l'éducation, — propagateur de la Renaissance, — fondateur de la république des lettres, — réformateur de la prédication, — fondateur de l'exégèse biblique, — érudit, théologien, philosophe. » Ce sont là les titres d'autant de chapitres intéressants, nourris de faits et de doctrine. Nous voudrions seulement, à propos de cette savante publication, examiner en quelques pages deux points qui se rapportent plus particulièrement à l'histoire : quelles furent les relations principales d'Érasme avec la France, et quel a été exactement son rôle vis-à-vis de Luther et des premiers réformateurs ?

C'est au début même de sa jeunesse, après avoir quitté définitivement le couvent de Stein, qu'Érasme vint à Paris, achever ses études au collège de Montaigu. Il prétendit plus tard qu'il ne rapporta de là

« qu'un corps infecté d'humeurs vicieuses et une très-grande abondance de vermine; » qu'on n'y mangeait jamais de viande et qu'on n'y buvait que de l'eau malsaine, mais qu'en revanche on y dévorait beaucoup d'œufs pourris », et qu'on y recevait de fréquents coups de verges, « supplice infligé même à des innocents, pour dompter la fierté de l'âme. » Aussi, n'y resta-t-il pas longtemps et s'empressa-t-il de retourner en Hollande. Bientôt pourtant il revint à Paris, où il fut forcé de donner des leçons pour vivre, mais il se lia en même temps avec tous les savants qui y étudiaient et particulièrement la jeune colonie d'Anglais qui se réunissait là comme au centre de toutes les lumières. Chassé de Paris par la peste, Erasme se retira à Orléans et il augmenta, à cette illustre université, le nombre de ses doctes relations. En 1506, il quitta la France pour l'Italie, et alla commencer à Rome sa liaison avec le cardinal de Médicis, qui devait être plus tard Léon X.

Mais il laissait à Paris un ami, dont le dévouement et l'affection devaient survivre à plus d'une querelle littéraire, savant illustre aussi, plus versé peut-être encore dans les littératures anciennes, Guillaume Budé, avec lequel il échangea longtemps une sorte de correspondance d'apparat, tantôt grecque, tantôt latine, qui, divulguée aussitôt qu'écrite, faisait le bonheur des délicats du temps. C'est Budé qui fut chargé par François I^{er} d'offrir à Erasme « un bénéfice de plus de mille livres, » s'il voulait venir s'établir en France comme professeur royal, à ce collège que le roi désirait depuis longtemps fonder. Poncher, évêque de Paris, Guillaume Cop, médecin du roi, joignaient leurs instances à celles de Budé. Flatté dans son amour-propre, Erasme renvoyait à la France les compliments dont on le comblait; mais il hésitait, disait-il, à quitter son pays, remarquant toutefois, en passant, que « les anciens géographes plaçaient la Hollande dans la France. » Et il profitait de l'occasion pour écrire à François I^{er} une belle et solennelle épître de remerciement. Cela se passait en 1517. L'année suivante, il hésitait encore : au fond, c'était la question d'argent qui lui tenait au cœur. Naturellement très-prodigue, il était toujours à bout de ressources et obligé pour vivre de recourir aux expédients. Il craignait de ne pas trouver dans le roi de France un maître disposé à satisfaire tous ses caprices; et il se faisait écrire par son ami, l'Anglais Cuthbert Cunstoll. « Au nom du Dieu immortel, quelle solide espérance pouvez-vous avoir dans ce royaume, lorsque les Français mêmes qui cultivent les lettres y trouvent à peine des Mécènes? C'est ce que Budé, l'ornement de sa patrie, déplore longuement dans ses commentaires. Les gens de guerre y sont en grand honneur. S'il faut en croire la renommée, il serait de bon ton parmi les Français d'ignorer les lettres, de peur de paraître plus habile à manier la parole que le fer. Vous savez vous-même quel cas la théologie de la Sorbonne fait de ces études. Un ami vous a écrit par ordre du monarque. Mais est-il plus puissant auprès du roi des Français que

n'est auprès du vôtre quelqu'un que vous savez ? Je crains que vos amis de France, désireux de vous voir, pour mieux vous attirer, n'aient exagéré, en vous écrivant, la mission que le roi leur avait donnée. » En même temps, Erasme disait à Budé : « Quelle nécessité y a-t-il de m'attacher à tel ou tel prince, de manière à me soustraire aux autres ? J'aime mieux n'être au service d'aucun, et être utile à tous, si je puis. » C'était peut-être là aussi son dernier mot. Esprit indépendant et mobile, Érasme recherchait souvent les libéralités des princes : mais il redoutait également d'aliéner sa liberté, même au prix de la fortune et de la gloire.

Combien dut-il s'applaudir de sa prudente réserve, lorsque, plus tard, brouillé définitivement avec Budé, poursuivi avec acharnement par le doyen Bède, il voyait ses ouvrages condamnés par la Sorbonne (1527), malgré François I^{er}, et son ami Louis de Berquin brûlé en place de Grève, pour avoir écrit « qu'il importait à la piété que les livres sacrés, traduits en langue vulgaire, fussent lus du peuple, ce que le Parlement avait défendu. » C'est à ce propos qu'il écrivait : « Si Louis de Berquin est mort avec une bonne conscience, comme je l'espère, qu'y a-t-il de plus heureux que lui ? Être condamné, mis en pièces, pendu, brûlé, décapité, élevé en croix, est chose commune aux hommes pieux et aux impies. Condamner, mettre en pièces, décapiter, élever en croix, est chose commune aux juges honnêtes, aux pirates et aux tyrans. Les jugements sont divers. Celui-là est heureux qui est absous au jugement de Dieu. » Noble langage ! Mais celui qui le proférait n'avait nulle envie de se donner lui-même en exemple et de courir au martyre. On le vit bien dans la conduite qu'il tient vis-à-vis de Luther et des premiers apôtres du Protestantisme.

Il est impossible de nier qu'Érasme ait eu sa grande part d'influence dans les commencements de la Réforme. Il est vrai qu'il se rencontrait avec Léon X pour attaquer les abus religieux du moyen âge, le nombre trop grand des moines, les désordres des clercs. Mais ne fut-il pas trop constamment préoccupé de louvoyer entre la vérité et l'erreur, entre le schisme et l'Eglise ? Il avait raison peut-être, quand il écrivait au sujet de la révolte de Luther : « Peu de personnes s'affligent autant que moi de cette sédition. Que n'ai-je pu dès le commencement l'empêcher d'éclater, ou que ne puis-je à présent l'apaiser ? Mais toute cette affaire, qui est née malheureusement par la faute de certains moines agissant dans leur propre intérêt, en est venue par un progrès funeste jusqu'à ce degré de rage où nous la voyons. Ce serait impie que de n'être pas favorable à la dignité du Pontife romain. Mais plaise à Dieu qu'il sache combien lui nuisent certaines gens qui s'imaginent le défendre admirablement ? Croyez-moi, rien n'a plus recommandé Luther à l'affection du peuple que les clameurs insensées de ces hommes devant la foule, et cependant aucun d'eux ne le réfute

dans des livres publiés : ce à quoi je les ai toujours exhortés. Que n'ai-je auprès du Pontife un ascendant égal à la sincérité de mon zèle ! Je lui aurais donné un conseil plus utile à lui-même et plus salutaire au monde. Les cris et la terreur pourront comprimer le mal pour un temps ; mais bientôt il éclatera plus pernicieux encore . . . Si d'abord on l'avait réfuté, si on l'avait effacé de l'esprit des hommes et qu'ensuite on eût brûlé ses livres, on aurait pu anéantir Luther tout entier sans trouble dans le monde. Les esprits libres et généreux aiment à être enseignés, mais ils ne veulent pas être contraints. »

Ces maximes de tolérance sont presque d'un autre siècle, et font honneur à la haute perspicacité d'Érasme. Ne dépassait-il pas toutefois la mesure lorsqu'il disait : « Luther a osé douter des indulgences ; mais d'autres avant lui avaient émis des choses par trop effrontées. Il a parlé sans mesure du pouvoir pontifical ; mais auparavant d'autres avaient écrit sur ce pouvoir de la manière la plus excessive. Il a osé mépriser les assertions de saint Thomas ; mais les dominicains les préfèrent presque aux Évangiles. Il a osé, en matière de confession, dissiper quelques scrupules ; mais les moines entraînent les consciences sans fin et sans mesure. Il a osé abandonner en partie les décisions des écoles ; mais ce sont des décisions dont on exagère la portée, sur lesquelles on n'est pas d'accord et qu'on remplace quelquefois par de nouvelles. Dans les écoles, on ne parle presque plus de l'Évangile ni des Pères. Dans les sermons, il est fort peu question du Christ. Tout roule sur le pouvoir pontifical et sur les questions nouvelles. Tout respire le lucre, l'ambition, la flatterie, la fausseté . . . C'est venir en aide à la piété du Pontife que de l'exhorter à ce qui est le plus digne du Christ. On n'en peut douter, certains hommes excitent le Saint-Père contre Luther et contre tous ceux qui osent parler même à voix basse contre leurs décisions . . . Ce sont les auteurs de tout ce tumulte, je pourrais le dire, si je ne craignais d'être médisant. » C'était pousser un peu loin la modération que de rendre les catholiques responsables des excès de Luther. C'était aller pour le moins aux extrêmes limites de la conciliation que de professer cette maxime peu conforme avec la rigidité du dogme religieux : « Il vaut mieux avoir l'union à des conditions désavantageuses, que la désunion à des conditions favorables. »

Avec cela, Érasme entretenait les rapports les plus intimes d'amitié entre lui et les chefs de la Réforme. Il tenait à rester en bonnes relations avec Jonas, avec Hutten, avec Melancthon, avec Luther lui-même, tout en demeurant fermement attaché, disait-il, à l'Église romaine. Et il écrivait, dans un langage peu élevé et peu généreux, qu'on regrette de lui voir tenir, avec une franchise par trop sceptique : « Beaucoup des avis de Luther sont excellents ; et plutôt à Dieu qu'il n'eût pas gâté par des défauts intolérables le bien qui était en lui. Mais n'eût-il rien

écrit que de pieux, je n'avais pas cependant l'intention d'exposer ma vie pour la vérité. Tous les hommes n'ont pas la force d'aller au martyre ; et je crains que, s'il y a quelque tumulte, il ne m'arrive d'imiter saint Pierre. Quand le pape et l'empereur décident bien, je m'attache à leur décision, et cette conduite est pieuse. Lorsqu'ils décident mal, je supporte leurs décrets, et cette conduite est sûre : je pense qu'elle est permise même aux gens de bien, s'ils ne peuvent espérer aucun profit d'une conduite contraire. »

Plus la Réforme s'affirmait, plus il était difficile à Erasme de tenir ainsi la balance presque égale entre les deux partis, sans compromettre une tranquillité à laquelle il attachait trop de prix. Il devint bientôt suspect aux uns et autres, les protestants l'accablant de reproches et d'injures pour les ménagements qu'il gardait vis-à-vis de Rome, les catholiques lui reprochant ses hésitations et son excessive indulgence pour l'erreur, contre laquelle il n'osait pas se déclarer. Cette sorte de royauté intellectuelle qu'Erasme avait si longtemps exercée sans contestation, n'était plus aujourd'hui reconnue par personne ; ces amitiés illustres qui avaient fait la grandeur de sa vie, devenaient plus rares et moins fidèles chaque jour. Bâle, qu'il avait choisi pour résidence comme une sorte de terrain commun favorable à la liberté de son esprit, ne lui semblait plus offrir autant de garanties : si bien que sa vieillesse était aussi abreuvée de déboires que son âge mûr avait été comblé de bonheur et de gloire. Il faisait ces tristes aveux à son confident Goclenius, dans une lettre qu'il ne destinait pas à l'éclatante publicité ordinaire : « Reste le dernier acte de la pièce. Pour l'achever j'ai besoin d'un Pylade, c'est-à-dire de quelqu'un qui vous ressemble... Le Pape¹ m'est favorable, ainsi que ceux qui ont plus d'influence auprès de lui ; mais j'évite l'arène des gladiateurs, et je ne vois pas ce qui pourrait être sûr pour moi.... Ma situation est vraiment embarrassante. J'ai affaire ici à des désespérés, à de véritables furies, depuis que Hutten a rompu la glace en se livrant à son délire contre moi. Luther condamne ce qui a été fait ; Mélanchthon déteste singulièrement Hutten ; et pourtant ces insensés vantent cet acte comme un beau trait.... Si je vais en Italie, les évangeliques furieux me poursuivront de libelles, répétant sur tous les tons que je me suis laissé corrompre pour désert^{er} l'Évangile, moi qui n'ai jamais professé cet Évangile. Si je vais en France, où je suis singulièrement aimé, on m'accusera calomnieusement de m'être réfugié chez l'ennemi de l'empereur, et je soupçonne que la cour du roi penche pour Luther... »

¹ Il arriva un jour où, pressé de tous côtés, Erasme dut prendre un parti. Après avoir promis dix fois d'écrire contre Luther, et toujours sans pouvoir se décider, il lança enfin contre lui son petit *Traité du*

¹ C'était alors Clément VII.

libre arbitre. Le roi d'Angleterre et le Pape lui « avaient donné un coup d'éperon, » mais il n'ignorait pas « quelles colères il allait attirer sur sa tête. » Il eut beau en effet faire taire sa verve ordinaire, s'imposer dans la polémique la plus grande modération, prodiguer les compliments même à son adversaire, Luther, longtemps ménagé, sentit le coup et répondit par son violent pamphlet sur le *Serf-arbitre*. Erasme, vivement attaqué, n'eut point à se plaindre de ceux dont il avait tant tardé à défendre la cause. Clément VII lui envoya un bref et un riche présent; le roi de France et le roi d'Angleterre lui adressèrent les compliments les plus enthousiastes; l'empereur Ferdinand lui fit remettre cent pièces d'or. Désormais Erasme était acquis à la bonne cause; mais quelle peine il y avait eu à rompre la glace! Ses derniers écrits apologétiques se ressentirent d'une sorte de découragement qui s'empara de son esprit à mesure que redoublaient les attaques de ses anciens amis de la Réforme. « Si je n'avais rien fait, je ne voudrais pas écrire un mot aujourd'hui, » s'écria-t-il dans un de ses accès d'humeur noire. Son récent biographe a raison, quand il dit que « comme écrivain religieux, trois choses lui ont manqué : la fermeté et la vivacité de la foi, la rigueur de l'esprit théologique, les élans du mysticisme chrétien qui ravissent l'âme et l'unissent à Dieu. Une rhétorique froide, une théologie flottante, une ferveur compassée et artificielle, voilà les défauts dominants de ses livres qui roulent sur la religion et la piété. » La mort d'Erasme pourtant fut digne d'un chrétien. Il s'éteignit dans de cruelles souffrances, conservant jusqu'au bout sa pleine raison et une patience admirable, manifestant hautement sa confiance dans le Christ, son entière communauté avec le Pape, qui venait encore de lui offrir le chapeau de cardinal, ne se souvenant de Luther et des réformateurs que pour déplorer leur obstination et leurs crimes.

On voit, d'après ces quelques points de la vie du grand Erasme, le parti qu'on peut tirer, pour l'histoire des luttes philosophiques et religieuses du xvi^e siècle, des recherches si complètes auxquelles s'est livré M. Durand de Laur. Ses deux volumes seront désormais nécessaires à quiconque voudra étudier un peu profondément cette époque; ils éviteront au travailleur la tâche la plus ardue et la plus ingrate, celle de se débrouiller au milieu d'œuvres vieilles dont beaucoup aujourd'hui ont perdu tout intérêt. C'est là, à nos yeux, le grand mérite d'un tel ouvrage; c'est ce qui le recommande à l'attention des érudits.

G. MARIN.

III

HENRI IV ET SULLY¹

Le nom de Henri IV n'a jamais cessé d'être populaire, et celui de Sully en est inséparable. Toutefois, au ^{xvii}^e siècle, c'est-à-dire dans le temps même qui suivit l'administration de Sully, puis sa mort, séparée de son administration par une longue retraite, la renommée de ce grand ministre fut successivement éclipsée par la gloire de Richelieu, les succès prestigieux de Mazarin, et la splendeur de Louis XIV appuyé sur Louvois et sur Colbert. La philosophie du ^{xviii}^e siècle se plut à en faire revivre l'éclat, et même à l'exagérer. On sait qu'elle chargea les grands hommes du temps passé, ou ceux qu'elle jugeait tels, de venger ses griefs contre la société et la politique de son temps. L'éloge entre ses mains devint une machine de guerre, et l'honnête Thomas préludait sans le vouloir par ses déclamations académiques aux diatribes de Mirabeau, aux fureurs de Danton, à la faconde *sensible* et venimeuse de Robespierre. Thomas environne le front de Sully d'une auréole sans tache : c'est un génie sans ombre, une vertu sans faiblesse ; non-seulement il marche l'égal de son maître, mais peu s'en faut qu'il ne le dépasse et que le génie de Henri IV ne

¹ *Sully et son temps, d'après les mémoires et documents du XVI^e siècle*, par M. Jules GOURDAULT. Tours, Alfred Mame et fils, 1873, in-8° de 348 p.

Sully, par E. LÉGOUVÉ, de l'Académie française. Paris, Didier, 1873, in-12 de 166 pages.

Eloge historique de Sully, considéré comme homme et comme écrivain, discours qui a obtenu le prix d'éloquence décerné par l'Académie française dans sa séance publique annuelle du 23 novembre 1871, par M. PERRENS (collection académique in-4°, imprimerie Firmin Didot).

Mémoire critique sur l'auteur et la composition des Œconomies royales, par M. PERRENS (séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, vingt-neuvième année, cinquième série, tome vingt-cinquième (XCV^e de la collection). Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1871, in-8°, pages 149 et 545.

soit qu'un reflet du sien ¹. On paraît aujourd'hui se rapprocher plus de la vérité. Les travaux qu'a provoqués, directement ou non, un récent concours académique : l'éloge et le *mémoire* de M. Perrens, le livre de M. Gourdault, l'étude de M. Legouvé, écrits sur des tons divers, avec un esprit et pour un dessein différents, s'accordent, ce semble, sur les points essentiels, et l'on peut tirer de ces travaux une image de Sully en regard de celle de Henri IV, où les proportions soient mieux observées, le point de vue mieux pris et par conséquent la vue plus nette, qu'à l'époque où Thomas se guindait au sublime à propos de Sully comme de Duguay-Trouin ².

I

Maximilien de Béthune, baron de Rosny, créé duc de Sully seulement en 1606, était un ami d'enfance du Béarnais, à la fortune duquel son père l'avait dévoué, et sur qui lui-même comptait bien pour faire un chemin plus élevé que ne semblait le lui promettre sa naissance, car Maximilien n'était qu'un cadet. Né huguenot, il s'attachait à Henri de Bourbon comme à son chef naturel. Après avoir, grâce à un heureux concours de circonstances joint à sa présence d'esprit, échappé au massacre de la Saint-Barthélemy, et passé de l'étude des langues à celle du métier des armes, il commença de mettre cette dernière en pratique sous les yeux du Béarnais, quand celui-ci se fut enfui de la cour et eut pris le commandement des protestants armés dans le midi de la France. Sauf son inutile voyage aux Pays-Bas à la suite de François duc d'Anjou, après le traité de Fleix (1580), Rosny fut, durant toute cette première période de sa carrière, le fidèle compagnon de Henri de Navarre, frappa et reçut de rudes coups à son service, lui donna de bons conseils, négocia utilement pour lui et lui prêta de l'argent. Les traits marquants de son caractère apparaissent nettement dès lors, et

¹ *Eloge de Sully*, dans les *Œuvres complètes* de Thomas, de l'Académie française. Paris, Firmin Didot, 1822, in-8, t. III, p. 81 et suiv. Il me semble pourtant que cet éloge, comme en général les écrits de Thomas, trop vantés au siècle dernier, sont trop dépréciés de nos jours. Parmi ces périodes vagues et pompeuses, il y a des traits énergiques et vrais, et la diction en est souvent forte et saine.

² Outre les ouvrages énumérés plus haut, il convient de citer trois articles de M. Sainte-Beuve dans les *Causeries du lundi*, t. VIII. Dans une conférence faite aux *Soirées littéraires de la Sorbonne* en 1869 (*Revue des cours littéraires*, 6^e année, n^o 26), M. Lavissee a pris le contre-pied de Thomas et mis surtout en lumière les petits côtés, les faiblesses de Sully. Sur l'éloquence philosophique au xviii^e siècle, voyez un curieux morceau de Royer-Collard dans sa *Vie politique* par M. de Barante, t. I, p. 71 et suiv. (Paris, Didier, 1863, in-12^e).

distingués par Henri, attirent à Rosny la confiance de son maître, qui voit en lui le plus utile instrument de ses desseins. Rosny n'est pas seulement un brave soldat, c'est un capitaine avisé, passé maître dans l'art de disposer l'artillerie ; Rosny est prudent et méthodique, toutes choses sont rangées par ordre dans sa tête, et les raisons en sont par avance longuement déduites ; Rosny connaît les hommes, il sait (moins bien que son maître) mais enfin il sait les prendre par leur fort et par leur faible ; Rosny est *l'économe* par excellence et dans le plein sens du mot : il achète bon marché et revend cher, il pille à la guerre autant pour le moins que ses compagnons (c'était l'usage), mais il met de côté le produit de ces bonnes fortunes, et il en vit au lieu de dépenser ses revenus ; Rosny enfin est ambitieux, mais de ces ambitieux qui tiennent à bien faire, et qui acceptent comme récompense un surcroît de travail, pourvu que ce travail soit d'un ordre plus élevé ; Rosny enfin comprend le roi à demi-mot, et tout en sachant lui résister, il le sert et le conseille précisément de la façon que ce roi veut l'être. C'est lui qui a négocié la réconciliation de Henri de Navarre avec Henri III. C'est lui, dont l'âme n'est pas assez ardente ni assez pure pour atteindre, à travers les nuages de son protestantisme modéré, à la vérité religieuse, à la conception de la grande unité apostolique et romaine, mais dont le sens politique saisit l'inflexible vigueur du lien séculaire qui unit la tradition française à la tradition catholique, lui qui non-seulement approuve la conversion de son maître, mais l'y engagerait et l'y pousserait au besoin. Trois amours partagent paisiblement et méthodiquement, je dirais presque également, l'âme et le cœur de Sully : l'amour de la patrie, le désir de lui rendre la paix et la prospérité ; l'amour de son roi, qui apprécie son mérite et qui sait le mettre en œuvre ; enfin l'amour de lui-même qui s'accorde très-bien avec les deux autres. Quel auxiliaire pour Henri IV !

II

Laissons de côté les négociations et la politique étrangère où Sully, de son temps même, a eu des émules qui ne lui semblent pas notablement inférieurs. La grande œuvre où Sully collabora avec Henri IV, investi depuis son abjuration et l'absolution qui lui fut accordée par le Souverain Pontife, de la pleine légitimité telle qu'elle résulte du droit national et des traditions françaises, l'œuvre à laquelle le nom de Sully est demeuré attaché et qui a fait vivre sa mémoire, c'est la restauration de la France. Une erreur commune est de croire que la popularité de Henri IV ait été due surtout aux côtés brillants de sa nature, et même aux points faibles de son caractère. D'autres rois ont

eu ces côtés brillants et ces points faibles et leur renommée n'a pas conservé dans l'histoire l'éclat de celle du Béarnais. Les peuples peuvent un temps s'en laisser éblouir, mais ils savent bien reconnaître au fond quelle est la vraie gloire d'un roi. On ne serait peut-être pas très-éloigné de la vérité, si l'on soutenait que ce sont les grandes qualités de Henri IV qui ont jeté, non pas un voile, mais un lustre sur ses défauts. Renversée et meurtrie, et presque inanimée, foulée aux pieds durant les longues guerres causées par la rupture de l'unité religieuse, c'est au médecin qui l'a relevée, pansée, ranimée, rétablie dans sa force et dans sa gloire première, en face de l'Europe et du monde, ce n'est pas à l'amant de la belle Gabrielle et de tant d'autres, que la France a donné son cœur. Ce médecin, qui fut Henri IV, eut avec lui un aide, et si l'on me permet de pousser à bout ma comparaison, un infirmier, qui fut Sully.

La restauration des finances publiques est la tâche la plus pressée après les grandes crises ; c'est aussi la plus malaisée. Sully rendit à cet égard d'incomparables services. Ce n'était pas, comme son maître, un génie d'invention et d'initiative ; c'était un génie essentiellement conservateur et réparateur. Mais quoi de mieux, quoi de plus nécessaire que cet esprit, quand il s'agit de ranimer et de guérir une nation malade, un peuple épuisé ? Sully rétablit les finances en supprimant les abus, en proportionnant les dépenses aux recettes, en faisant arriver, sans souffrir qu'on en détournât en chemin la plus grande partie, le produit des impôts au trésor royal, en gérant, en défendant, en accroissant la fortune publique comme il faisait pour la sienne propre. Un de ses ennemis le peignit un jour « assis sur ses caques d'argent, comme un singe sur son bloc. » C'est à mon avis son plus bel éloge. Il couvrait des yeux avec amour et vigilance le trésor de l'État confié à sa garde, et dès qu'on y voulait toucher, il montrait les dents. Il résistait au roi lui-même et lui faisait des remontrances sur ses faiblesses, moins pour la défense des bonnes mœurs dont, en ce cas, je crois, il ne se souciait pas outre mesure, qu'à cause de la dépense, qui le chagrinait beaucoup. On a vu à diverses époques des ministres dont l'humeur était plus facile. Mais les coffres se sont-ils remplis ou vidés sous leurs ministères ?

Sully, lui, a rempli les coffres, sans tarir les sources des revenus qui servent à les remplir. Il diminua les impôts pesant sur l'agriculture. Le labour et le pâturage, richesses naturelles des nations, trésors inépuisables et toujours à leur portée, lui tenaient au cœur. Il les favorisa de toutes manières, réprimant les excès et pillages des gens d'armes, ouvrant de nouvelles voies de communications, desséchant les marais, reboisant le sol. Henri IV (c'est son honneur vrai dans l'histoire) avait, pourvu qu'il fût le maître, le goût inné de la prospérité et de la grandeur publiques. Sully partageait d'instinct ce généreux sen-

timent et aimait à le traduire en fait. Mais il préférait la prospérité à la grandeur, et n'avait pas, comme son roi, l'œil tourné aux perspectives de l'avenir, bien qu'il ait eu, lui aussi, ce semble, à certaines heures, son coin de fantaisie et de chimère. Pour l'industrie et le commerce, pour les colonies, Henri IV a vu de plus haut et partant plus loin, ou plutôt, disons mieux, Henri IV voyait toujours de plus haut et de plus loin, mais Sully a toujours su suivre ces vues, soit qu'il les partageât, soit que son regard clair et fort, mais un peu borné, n'en pût embrasser l'étendue. Ce qu'il approuvait et ce qu'il blâmait, il l'exécutait également bien. Sully a été le serviteur parfait d'un grand maître, et il a aimé jusqu'à la passion l'œuvre qu'il accomplissait en sous-ordre. En 1609, à la veille de l'assassinat de Henri IV, cent millions de dettes avaient été acquittées, trente à trente-cinq millions de domaines et de rentes étaient rachetés ou sur le point de l'être, le revenu avait doublé (de neuf à vingt millions), et vingt millions étaient en réserve à la Bastille. Cette forteresse et l'Arsenal, où résidait Sully, étaient pleins d'artillerie et de munitions de guerre. A la veille de l'assassinat de Henri IV, la paix et la prospérité régnaient en France; le laboureur vivait des fruits de son travail; le commerce, l'industrie commençaient à fleurir; les études renaissaient; enfin une bonne et solide armée se tenait prête à marcher au premier ordre du roi. L'administration de Henri IV et de Sully avait été, à ce qu'il semble, un assez bel et fructueux *économat*.

III

La mort de Henri IV termina brusquement la carrière politique de son ministre de prédilection. Sully dut se démettre de ses principales charges; mais, fidèle à ses habitudes, il ne fit point parade du désintéressement que Thomas lui prête, et s'en fit payer un bon prix. Retiré dans ses terres, où il vécut trente années encore, sa retraite fut un congé à vie plutôt qu'une disgrâce. Son économie, son amour des richesses n'étaient point de l'avarice. Il mena dans ses châteaux la vie fastueuse d'un duc et pair, qui jadis avait été le second dans l'État. Il s'y nourrit de ses souvenirs et de ses regrets, fidèle à la mémoire de Henri IV, pour qui son amitié était devenue un culte. Il portait au cou, suspendue à un cordon, une grande médaille frappée à l'effigie de son maître, et il la baisait de temps à autre. Ce fut pour défendre cette mémoire, qui lui parut attaquée par l'*Histoire* de D'Aubigné et par celle de Dupleix, qu'en 1638 ou environ, furent imprimés sous ses yeux, au château de Sully, les deux premiers volumes de l'ouvrage qui a pour titre : *Mémoire des sages et royales Œconomies d'estat, domestiques,*

politiques et militaires de Henry-le-Grand, l'exemplaire des roys, le prince des vertus, des armes et des loix, et le père en effet de ses peuples françois, et des servitudes utiles, obéissances convenables et administrations loyales de Maximilian de Béthune, l'un des plus confidens, familiers et utiles soldats et serviteurs du grand Mars des François, dediez à la France, à tous les bons soldats et tous peuples françois. Rien ne saurait mieux peindre Sully, son esprit et son administration, et aussi le gouvernement réparateur de Henri IV, que ce long et pompeux intitulé.

Ces *Mémoires*, farcis de rapports, lettres et pièces justificatives, sont écrits à la seconde personne. Ils sont adressés à Sully par ses secrétaires, qui gravement, méthodiquement, balancent devant lui leurs encensoirs. Cette forme étrange a été regardée comme une fiction par Levesque de la Ravalière¹. M. Perrens, qui y a regardé de plus près, affirme dans son récent *mémoire* (il serait à souhaiter que les professeurs de l'Université s'attachassent plus souvent à des études semblables), M. Perrens soutient, avec toute raison je pense, que les *OEconomies royales* ont bien été rédigées, compilées par des secrétaires, à l'aide de divers journaux, *mémoires, rapports, extraits*, pièces de tout genre, que Sully, qui avait conservé très-soigneusement tous ses papiers, leur communiquait avec plus ou moins de libéralité selon les temps. Parmi ces documents (complétés par les confidences toujours mesurées du maître), il y en avait de la main de Sully, et d'autres sans doute dictés par lui. Bon nombre de pages des *OEconomies* doivent donc être rapportées directement à Maximilien de Béthune : ce sont les meilleures. On y découvre, avec une profonde connaissance des hommes, un remarquable talent d'écrivain, le don de saisir et de peindre les ridicules, et, ce qui surprend au premier abord chez ce majestueux personnage, on y trouve çà et là plus d'une once de Rabelais.

L'autorité de ces *Mémoires*, pour l'histoire du temps de Sully, est assurément grande, quoiqu'elle ait de bonne heure été contestée². Il ne faudrait naturellement pas en accepter tout sans contrôle. On a même accusé l'ancien ministre d'avoir fabriqué ou tout au moins falsifié, pour se faire valoir et décrier ses ennemis, des lettres de Henri IV³. De nouvelles études critiques sur les *OEconomies royales* pourraient sur ce point comme sur d'autres jeter de plus vives lumières. Le *Mémoire* de M. Perrens a singulièrement débrouillé la question : il ne l'a point épuisée.

¹ *Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXI (Paris, 1754, in-4°), p. 541 et suiv.

² Voyez les *Remarques* de Marbault à la suite des *OEconomies royales*, dans la collection Michaud et Poujoulat.

³ *Revue des cours littéraires*, citée ci-dessus. Note avant la conférence de M. Lavissee.

Parmi les pages des *Mémoires* qui sont l'œuvre propre de Sully, et que ses secrétaires ont eu seulement la peine de transcrire, il faut certainement compter ses entretiens avec Henri IV, qu'il confiait, ce semble, immédiatement au papier. C'est ce qu'il y a de plus précieux peut-être pour la postérité dans les *Œconomies royales*. Le Béarnais y revit tout entier avec sa fine bonhomie, sa verve charmante, ses vertus, ses faiblesses, ses saillies toujours spirituelles et souvent profondes ; on le voit tenant la main de Sully dans quelque allée de jardin royal, confiant à ce serviteur zélé, qui parfois grogne et toujours disserte, et souvent sermonne en plusieurs points, mais dont l'esprit pourtant s'échauffe et s'éclaire au contact de son vif esprit, confiant, dis-je, à ce ministre qui peut l'y mieux servir ses pensées, ses desseins et jusqu'aux rêves de son ardent et patriotique amour pour la prospérité et pour la grandeur de la France.

MARIUS SEPET.

COURRIER ANGLAIS

L'activité du garde des archives est vraiment extraordinaire ; la collection des *Calendars of state-papers* s'augmente de jour en jour, et les différentes époques de l'histoire de la Grande-Bretagne, les différentes phases de ses relations internationales sont explorées à tous les points de vue. Voici aujourd'hui une publication des plus curieuses ayant trait à deux années du règne d'Édouard I^{er} ¹, et qu'il faudra dorénavant étudier avec soin pour se rendre compte de la société anglaise au moyen âge. Ce volume, au premier coup d'œil, semble n'offrir aucun intérêt sauf comme recueil de décisions judiciaires, et de questions contentieuses ; mais il faut y regarder de plus près, et examiner le caractère de la civilisation qui perce sous tous ces documents écrits en style de procédure, et fort peu dignes de passer pour des modèles de latinité classique. Trois faits, entre autres, ressortent de l'étude du livre de M. Horwood ; je signalerai d'abord l'introduction des paiements en numéraire substitués au système d'échange ou de paiements en nature, si universel dans les premiers temps du moyen âge. Cette révolution semble avoir eu lieu en Angleterre de bien meilleure heure que sur le continent ; on en trouve à chaque instant la preuve dans les arrêts transcrits par M. Horwood, et il en résulta un changement complet dans le mode des tenures et dans les relations de suzerain à vassal. Une seconde particularité que je voudrais placer ici, c'est la notable amélioration que les *year-books* nous révèlent quant à la position de la femme. A chaque instant nous voyons, vers la fin du XIII^e siècle, des femmes paraître devant les tribunaux soit comme propriétaires soit comme ayant à bail des immeubles. Enfin, signalons les fréquents appels aux documents écrits, prouvant que les vieilles coutumes judiciaires fondées sur le duel et l'ordalie avaient enfin disparu. Le lecteur comprendra que j'ai indiqué uniquement les détails les plus saillants de l'ouvrage dont

¹ *Year-Books Reign of King Edward the First. Years XXI. and XXII.* Edited and Translated by Alfred J. Horwood, of the Middle Temple, Barrister-at-Law. Published under the authority of the Lords Commissioners of Her Majesty's Treasury, under the direction of the Master of the Rolls. London, Longman, 4 vol. gr. in-8°.

je viens de parler ; le seul regret à exprimer ici c'est que les règles posées par le garde des archives excluent absolument toute explication, tout commentaire. Il y a un grand nombre de difficultés techniques peu connues même des étudiants anglais qui n'ont pas approfondi l'histoire de la législation au moyen âge, et qui, pour le gros du public, seront lettres closes.

— L'histoire du grand Condé est racontée d'une manière agréable par M. Fitzpatrick¹, mais avec un certain degré de partialité, que nous regrettons beaucoup. Il est évident que notre auteur s'est laissé aveugler par son admiration pour Richelieu, et il y a un peu d'exagération à dire que le duc de Montmorency est la seule victime du cardinal ministre dont le caractère inspire quelque sympathie. Je ne m'arrêterai pas à toutes les fautes d'orthographe qui défigurent les noms propres cités par M. Fitzpatrick ; *questo catalogo* serait trop long : ainsi *Paillot* mis au lieu de *Poltrot de Méré*, ainsi le fameux *Particelli* d'Emery qualifié d'*aventurier siamois*, lorsqu'il était tout bonnement natif de *Sienne*. Des erreurs de la sorte sont toujours déplorables, et quoiqu'on puisse les attribuer pour la plupart à la négligence des correcteurs, il n'en résulte pas moins une impression pénible. Au bout du compte, le livre que Lord Stanhope a consacré au grand Condé est encore préférable aux deux volumes de M. Fitzpatrick.

— Parmi les ouvrages biographiques dont les Anglais sont si enthousiastes et que chaque semaine voit éclore, ou peu s'en faut, un des meilleurs est certainement celui que M. Drummond a composé sur Erasme². Le sujet était bien choisi, et il eût été difficile de ne pas écrire quelque chose d'intéressant à propos d'un littérateur de cette trempe, mais M. Drummond me paraît avoir plus que réussi. On voit qu'il a étudié *con amore* la correspondance de son héros, et qu'il connaît à fond l'histoire politique et religieuse du xvi^e siècle. Pour se rendre bien compte de la société européenne aux abords de la réformation, rien de tel que les huit cents lettres d'Erasme : c'est une mine toujours fertile, c'est un trésor inépuisable, et le lecteur a ce surcroît de plaisir que l'on goûte à savourer d'excellent latin. M. Drummond se place au point de vue du protestantisme anglican, mais son appréciation d'Erasme est fort juste, et il le défend avec esprit contre l'accusation de timidité et de peu de franchise qu'on lui adresse volontiers, même de nos jours. Il est oiseux de se demander ce que l'auteur de l'*Encomium Moria* aurait fait s'il avait pu assister aux délibérations du Concile de Trente, et je ne vois pas comment on peut dire, ainsi que l'affirme M. Drummond,

¹ *The Great Condé and the Period of the Fronde : a Historical Sketch.* By Walter FITZPATRICK. London, Newby, 2 vol. in-8°.

² *Erasmus : his Life and Character as shown in his Correspondence and Works.* By Robert B. DRUMMOND. London, Bentley, 1873, 2 vol. gr. in-8.

qu'il aurait rejeté les décisions de cette assemblée. Quant à le comparer aux champions du *Broad Church*, tels que nous les connaissons en Angleterre, c'est tout simplement absurde; car le doyen de Westminster et M. Jowett, pour ne citer que ceux-là, ont sur la dogmatique chrétienne des notions qui auraient fait reculer d'horreur, non-seulement Erasme, mais Luther lui-même.

— On avait depuis longtemps parlé en termes pompeux d'un ouvrage qui devait faire époque dans le monde lettré; il s'agissait de *Holland-House*¹, ce centre intellectuel de la société whig, ce rendez-vous de lord Macaulay, de lord Melbourne, de Sidney Smith, et de toutes les autres célébrités d'il y a cinquante ans. Ce livre, rédigé par la princesse Marie de Liechtenstein, allait nous livrer les révélations les plus piquantes et éclairer d'un jour nouveau la littérature et la société anglaises contemporaines. Elevée elle-même à *Holland-House* et « en connaissant les détours, » la princesse-auteur nous réservait de curieux souvenirs et force anecdotes inédites ou peu répandues. Le livre a paru, et la déception a été complète. Ce sont deux magnifiques volumes in-quarto, superbement reliés, avec un luxe inouï de gravures sur bois et sur acier, de *fac-simile*, de lettres ornées et de culs-de-lampe; mais voilà à peu près tout. Les habitués de *Holland-House* ne se cachent pas pour dire qu'il eût été facile de réunir deux fois autant de matériaux sans être obligé de répéter des choses qui ont déjà traîné partout, et le lecteur le moins au courant du monde littéraire anglais, se demande naturellement s'il n'y aurait pas eu lieu de citer des fragments de correspondances, de mettre en scène avec un peu plus de relief les personnages divers qui figurent dans ces deux volumes. Espérons que si une seconde édition se fait désirer, cette édition sera augmentée du double. Les amateurs de mémoires et d'anecdotes donneraient volontiers la moitié au moins des *illustrations* semées avec tant de libéralité dans l'ouvrage de la princesse de Liechtenstein pour une vingtaine de lettres intéressantes et ayant un cachet d'authenticité.

— Nous devons signaler plusieurs livres d'éducation ayant rapport à la science historique; *sunt quedam mediocria*, il faut bien le reconnaître, et M. Yonge², malgré la popularité dont il jouit comme écrivain, laisse beaucoup à désirer. Son grand défaut, chose curieuse à dire, est la négligence de son style, qui est filandreux au possible, et

¹ *Holland House*. By princess Marie LIECHTENSTEIN. With Five Steel Engravings by C. H. JEENS, after Paintings by WATTS and other celebrated Artists, and numerous Illustrations drawn by Prof. P. H. DELANOTTE, and engraved on Wood by J. D. COOPER, W. PALMER, and JEWELL and Co. London, Macmillan, 1873, 2 vol. in-8.

² *The Centuries of Modern History*. By Charles Duke YONGE, Regius Professor of Modern History and English Literature in Queen's College, Belfast. London, Longmans and Co, 1873, in-8°.

qui se traîne péniblement en de longues phrases de vingt ou trente lignes. Ce qu'il y a de plus grave, ce sont ses erreurs historiques, et on avouera que, pour un auteur qui prétend instruire la jeunesse, l'exactitude est une qualité indispensable ; M. Yonge est un compilateur à la mode, et il y a trop de personnes habituées à acheter de confiance tout ce qui se présente sous le couvert d'un certain pavillon.

— M. Besant¹ connaît bien la littérature française, il en a déjà donné des preuves satisfaisantes, et son nouveau livre ne peut que contribuer à augmenter sa réputation. Je voudrais seulement faire mes réserves au sujet du titre. Le mot *humouristes* est singulièrement élastique, et prête aux définitions les plus diverses ; c'est là ce qui explique comment M. Besant a pu rassembler dans son volume des talents qui n'appartiennent pas aux mêmes sympathies intellectuelles et morales. Il commence avec les Trouvères et nous mène jusqu'à Béranger, ouvrant ainsi une galerie où paraissent des noms bien connus et bien haut placés dans la littérature de notre pays. Quelques-uns des jugements prononcés par notre auteur sont un peu sévères ; par exemple, il est souverainement injuste de refuser à Boileau la qualité de poète ; nos romantiques les plus outrés sont bien revenus de leurs préjugés contre le chantre du *Lutrin* et nous sommes plus équitables que ne l'est M. Besant. Que Boileau soit inférieur à Mathurin Régnier comme satiriste, c'est ce que nous admettrons sans difficulté, et je crois que le critique anglais a raison de donner la palme au peintre de Macette sur Dryden et sur Pope. Son appréciation de Rabelais est également très-juste, quoiqu'elle doive faire jeter les hauts cris à toute la libre pensée. Il est incontestable que le curé de Meudon ne saurait passer pour prédicateur de morale ; peu d'écrivains ont plus contribué que lui à détruire chez ses compatriotes le sentiment de la dignité humaine, et à les empêcher de prendre la vie au sérieux. M. Besant s'exprime aussi en très-bons termes sur La Fontaine et sur Béranger ; quant à ses inexactitudes, elles sont minimes, et n'enlèvent rien du mérite très-solide et très-véritable de l'ouvrage dont il vient de nous faire présent. Par exemple, après les recherches de M. Louis Moland, il est impossible de dire que *Tartuffe* soit une création originale ; Molière l'a emprunté à l'*Ipocrito* de l'Arétin.

— M. Bergenroth, comme nos lecteurs se le rappellent peut-être, avait été chargé par le gouvernement anglais d'explorer les archives de Simancas² et d'en dresser l'inventaire ; il mourut sans pouvoir terminer sa besogne et c'est don Pascal de Gayangos qui a été chargé de continuer l'œuvre commencée. Le troisième volume du *Calendar* en

¹ *The French Humourists, from the Twelfth to the Nineteenth Century.* By Walter BESANT. M. A. London, Bentley. 1873, in-8°.

² *Calendar of state papers from the archives of Simancas and elsewhere.* by Don Pasquale GAYANGOS. London, Longman, 1873, gr. in 8°.

question est rédigé par ce savant, et nous avons deux mots à en dire ici. Signalons d'abord la différence énorme qui sépare, comme style et comme opinions religieuses, M. Bergenroth de Don Pascal de Gayangos. Le premier écrivait facilement l'anglais, le dernier n'en a pas une longue habitude; celui-là laissait percer l'ardeur de son protestantisme en toute occasion, celui-ci se place au point de vue opposé. On remarquera, d'après le titre du volume, que les documents analysés et décrits par M. de Gayangos ne comprennent que deux années; l'auteur nous donne dans son introduction la liste des livres où il a puisé, et il est entré ensuite dans quelques détails sur les principaux personnages qui ont contribué à la correspondance ainsi cataloguée ou qui y figurent d'une manière notable. Louis de Praet, ambassadeur de l'empereur à la cour d'Angleterre, est un des plus importants, puis Bernardo Marin, abbé de Santa-Maria de Nojera. Nous avons plusieurs reproches à adresser, soit à M. de Gayangos, soit au garde des archives d'Angleterre, et nous le faisons d'autant plus franchement que jusqu'ici, en parlant des *Calendars of state papers*, nous n'avons eu à nous exprimer que sur le ton du panégyrique. Quant au compilateur espagnol, il a eu le tort de remplir son volume d'analyses trop détaillées, et d'enregistrer un grand nombre de pièces déjà imprimées et très-connues. Il y aurait peut-être eu lieu de faire un choix parmi les documents qui ont paru dans d'autres recueils, et de citer les plus précieux; mais cette partie du travail semble avoir été faite un peu au hasard, car M. de Gayangos énumère des pièces sans aucun intérêt, tandis qu'il en néglige certaines d'une importance véritable. Le garde des archives, de son côté, aurait dû faire explorer plus à fond les archives de Vienne, qui sont très-riches, et qui cependant ne donnent au volume dont je parle qu'un appoint fort peu considérable.

— M. Kitchlin, un des membres les plus distingués de l'Université d'Oxford, vient de publier le premier volume d'une histoire de France destinée aux écoles, et imprimée avec la sanction des administrateurs de la *Clarendon Press*¹; les ouvrages de ce genre commencent à se multiplier en Angleterre, et nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de recommander à nos lecteurs diverses compilations, plus ou moins bien faites, relatives à l'histoire de notre pays. Le travail de M. Kitchlin me semble infiniment supérieur à tous les autres; c'est le résultat de sérieuses recherches poursuivies depuis longtemps, au lieu de trahir, comme tant de manuels à l'usage de la jeunesse, l'imitation servile de platitudes surannées. Pour les faits les plus importants, les sources originales ont toujours été consultées, et les notes que l'on trouve au bas des pages montrent surabondamment que les lectures de M. Kitchlin sont fort

¹ *A History of France*, by M. G. W. KITCHLIN, late censor of Christ Church, vol. I. London, Macmillan 1873, un volume pet. in-8°.

étendues. Il nous dit dans sa préface qu'il a développé les épisodes principaux, et qu'il a cru devoir moins appuyer sur le reste. Le premier volume nous conduit jusqu'à la fin du moyen âge ; dix-sept cartes et plans, quatorze tableaux généalogiques et synchroniques complètent le texte, et en sont l'éclaircissement indispensable.

— Je ne sors pas du milieu historique en annonçant un autre excellent ouvrage de M. Kitchlin, savoir la traduction du *Dictionnaire* de M. Brachet¹. C'est encore l'Université d'Oxford qui a fait paraître ce volume, donnant ainsi un exemple frappant de la place qu'ont prise les langues vivantes dans l'éducation en Angleterre. M. Brachet a conquis ses lettres de naturalisation sur les bords de la Tamise, et il figure à côté de MM. Gaston Paris, Michel Bréal, Oppert et Littré comme représentant notre grande école philologique.

— Nous sommes heureux de pouvoir signaler le développement toujours plus rapide qu'ont pris les publications historiques d'un caractère local. L'initiative donnée par le gouvernement porte ses fruits, et de tous côtés on voit paraître d'excellentes compilations, des recueils de pièces curieuses, des livres qui rappellent les spicilèges et les anecdotes de l'école des Bénédictins². Voici, par exemple, des extraits fort bien choisis et très-intéressants des registres ecclésiastiques du nord de l'Angleterre. Les comtés du Cumberland, de Durham et d'York y figurent, et les documents insérés par M. Raine s'étendent de 1215 jusqu'en 1515. C'est l'archevêché d'York surtout qui remplit ce livre et lui donne sa principale valeur ; l'église cathédrale de cette paroisse possède des registres qui datent de l'année 1225, et qui vont jusqu'à nos jours sans d'autre lacune que celle des dix années comprises entre 1256 et 1466. Lettres, indulgences, pièces relatives au droit de sanctuaire, comptes de dépenses, bulles et statuts : — tout cela se trouve réuni dans le volume dont je parle en ce moment, et sert à illustrer l'histoire ecclésiastique de l'Angleterre au moyen âge. On trouvera surtout des détails précieux relatifs à Thomas Cantelupe, évêque d'Hereford, qui florissait pendant la dernière moitié du XIII^e siècle, et qui fut canonisé par le pape Jean XXII.

— « Vous me dites que sir Walter Scott se propose d'écrire une histoire de Napoléon Bonaparte ; s'il en est ainsi, veuillez lui raconter le fait suivant. Feu sir Charles Stuart (de Bute) qui commandait notre armée en Corse, m'assura un jour que Bonaparte avait désiré prendre du service sous le drapeau britannique. Je lui demandai avec quel grade, et il me répondit que le futur empereur des Français aurait accepté un brevet de lieutenant-colonel. Cette anecdote a, je le sais, été rejetée

¹ *An etymological dictionary of the French language*, par A. BRACHET. Translated by G. W. KITCHLIN. London, Macmillan, 1873, un vol. pet. in-8°.

² *Historical Papers and Letters from the Northern Registers*. Edited by James RAINE. M. A. London, Longmans and Co. in-8°.

par beaucoup de personnes comme controuvée, mais le témoignage de sir Charles Stuart en garantit l'authenticité. » Je transcris ce passage d'une des biographies les plus intéressantes qui aient vu le jour depuis longtemps, je veux dire celle d'Archibald Constable¹, l'éditeur-libraire Ecossais. On sait avec quel éclat tout le pays situé au nord de la Tweed brille dans l'histoire littéraire et scientifique du commencement de ce siècle. Francis Jeffrey, Brougham, Smith, Horner, Jamieson, Dugald Stewart contribuèrent à faire d'Edimbourg une véritable Athènes. Eh bien, le tableau de cette époque, la description de ce groupe, remplissent les volumes récemment publiés par le fils d'Archibald Constable. Éditeur intelligent et instruit, ce brave homme était le centre de la société la plus brillante qui existât alors, et comme mémoire pour servir à un chapitre important d'historien littéraire, le recueil de la correspondance et de ses souvenirs personnels est hors de prix. On y trouvera, entre autres choses, « déduite par le menu » toute la série des incidents qui se rattachent à la publication, anonyme d'abord, des romans de Sir Walter Scott.

— Le grand dépôt des archives du Royaume uni, exploré comme il l'est aujourd'hui, arrangé, catalogué, enrichi, n'est pas encore aussi connu qu'il devrait l'être. On a besoin d'un guide pour se diriger dans cette galerie, pour savoir où choisir, et aussi pour suivre les progrès d'un des établissements les plus importants de l'Europe civilisée. Le lecteur curieux de ces sortes de choses peut s'adresser en toute confiance à M. Ewald² et nous recommandons fortement le volume que ce *gentleman* vient de publier. Un des mérites principaux du travail en question c'est qu'il décrit avec soin les catalogues et les *calendars* des papiers d'État, et qu'il sert pour ainsi dire d'index ou de table à ces deux grandes collections. On croira à peine que le parchemin sur lequel est tracée la grande charte fut sur le point d'être coupé par un tailleur, en petites lanières étroites pour lui servir à prendre la mesure de ses pratiques. C'est pourtant la vérité même, et le lecteur peut juger d'après cet incident du peu de soin apporté jadis à la conservation des anciens monuments historiques. Sous le règne d'Édouard VI, un jour que le gouvernement avait besoin d'emmagasiner des barils de poudre, on s'avisa de faire des recherches dans les caveaux de la Tour de Londres, et on y trouva une quantité de diplômes et d'autres actes publics dont la plupart étaient déjà tellement endommagés qu'il eût été impossible de les déchiffrer. Tout cela est raconté avec esprit par M. Ewald, et sert à donner beau-

¹ *Archibald Constable and his Literary Correspondents. A Memorial*, by his Son, Thomas CONSTABLE. Edinburgh, Edmonston and Douglas, 1873, 3 vol. in-8°.

² *Our Public Records : a Brief Handbook to the National Archives*. By A. C. EWALD. London, Pickering, 1873, in-8°.

coup de variété à ce qui ne semble au premier abord qu'un résumé un peu sec.

— Nous avons une bonne nouvelle à annoncer aux amateurs des sciences historiques. Sous le titre de *Palæographical Society*, une nouvelle association vient de se fonder à Londres pour la publication de *fac-simile* des principaux spécimens de la calligraphie historique du moyen âge. On choisira les manuscrits les plus intéressants et on en reproduira, non pas quelques lignes seulement, mais des pages entières, afin de pouvoir donner une idée suffisante du texte et de l'autorité qu'il peut avoir comme élément critique. La cotisation annuelle est d'une livre sterling, et les membres du comité fondateur sont tous des antiquaires bien connus du public. Le prospectus annonce la publication prochaine de certains documents, et dit que le dessein des éditeurs est de donner une suite aux travaux de dom Mabillon, de M. Natalis de Wailly et de M. Silvestre. Je reparlerai avec détail de la *Palæographical Society* aussitôt que la première livraison aura vu le jour.

— La mort de M. John Gough Nichols laisse un vide très-regrettable dans les rangs des historiens-archéologues. Ses travaux ne sont guères que des éditions d'anciens documents ou des compilations topographiques et généalogiques ; mais dans ce genre il a publié des travaux d'une utilité incontestable, et il a enrichi la *Camden Society* d'un grand nombre de volumes aussi curieux que soigneusement édités. Il prit pendant quelques années une part essentielle à la rédaction de *Gentleman's Magazine*, ce doyen des périodiques anglais, et en fit un excellent répertoire de faits et de renseignements historiques. M. Nichols était né en 1806.

GUSTAVE MASSON.

COURRIER SLAVE

LE MOUVEMENT HISTORIQUE EN POLOGNE¹

Depuis une dizaine d'années, les circonstances sont loin d'être favorables à la littérature polonaise. Rudement éprouvée par les événements de 1863-1864, elle se voit, en Russie, expulsée tour à tour de l'administration, de l'enseignement, des tribunaux ; en Prusse, on la poursuit jusque dans les sanctuaires ecclésiastiques ; la Galicie, en revanche, lui offre un asile, grâce aux institutions constitutionnelles dont l'Autriche a doté ce pays. Vilna est perdu pour la littérature polonaise ; Posen lutte, non sans énergie ; Varsovie travaille autant que le lui permettent le joug de la censure et les conditions économiques de la librairie : Cracovie et Lwow (Lemberg) déploient une louable activité et deviennent le refuge de la pensée polonaise. Nous constatons avec plaisir que — malgré les difficultés du temps — l'activité intellectuelle augmente depuis quelque temps dans les provinces de l'ancienne Pologne. L'annuaire littéraire de Varsovie nous apprend que le nombre des publications polonaises qui, en 1871, était de cinq cent un, s'est élevé à huit cent trente-trois en 1872. Ce progrès est d'un heureux présage pour l'avenir.

Malheureusement, bien que la littérature polonaise soit à Paris plus richement représentée que toutes les littératures slaves prises dans leur ensemble, nous n'avons pas sous la main l'annuaire en question, et il y a un grand nombre d'ouvrages, même des plus récents, qui nous font absolument défaut. Nous n'avons donc pas la prétention d'être complet : il nous suffit d'indiquer quelques-unes des productions principales de

¹ Pour faciliter la lecture des noms propres qui sont ou plutôt qui paraissent difficiles à prononcer pour des Français, il n'est pas inutile de donner quelques indications : W se prononce V ; SZ se prononce CH ; RZ se prononce J ; CZ se prononce TCH ; U se prononce OU ; C se prononce TS. Ainsi *Iszewscki*, prononcez *Jewouski* ; *Mickiewicz*, prononcez *Mitskievitch*, etc.

ces derniers temps. Elles permettront au lecteur de se faire une idée du mouvement historique en Pologne. Le pays qui a produit en histoire Naruszewicz, Lelewel, Szajnocha et tant d'autres, montre par ses travaux les plus récents qu'il ne renonce point à l'activité intellectuelle et nationale et qu'il ne désespère pas de l'avenir.

— Un mot d'abord des revues. La plus considérable est toujours la *Bibliothèque de Varsovie* (*Biblioteka Warszawska*), qui paraît depuis 1841. Elle se publie par fascicules mensuels d'environ dix feuilles d'impression; la triste situation où se trouve la Pologne russe, le joug de la censure russe pèsent lourdement sur ce recueil. Il est obligé de louvoyer entre des difficultés de tout genre. Néanmoins il se maintient à un niveau très-honorable et sa collection est fort précieuse à consulter. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de lui faire des emprunts. Le gouvernement russe ne tolère, dans la partie de la Pologne qui lui est soumise, l'existence d'aucune société archéologique ou historique; l'enseignement se donne à l'université dans une langue étrangère; ce sont là des conditions défavorables pour les publications scientifiques ou de haute littérature. — La situation est meilleure en Galicie: nous trouvons à Cracovie le *Przegląd Polski* (*Revue Polonaise*) qui paraît par fascicules mensuels comme la *Bibliothèque de Varsovie* et qui, en raison de la liberté relative dont jouit la presse autrichienne est plus complet et plus intéressant à consulter; à Lemberg (Lwow), la *Revue de Lemberg* (*Przegląd Lwowski*), organe bimensuel consacré aux choses religieuses, scientifiques, littéraires et politiques. Cette revue, qui paraît par livraisons de six feuilles in-8°, défend spécialement les intérêts catholiques. Enfin la *Gazeta Lwowska* publie comme supplément mensuel le *Guide scientifique et littéraire* (*Przewodnik naukowy*), qui renferme des études spéciales et de nombreuses informations. A Lemberg se publie également, si nous ne nous trompons, le *Journal littéraire* (*Dziennik literacki*), que nous n'avons pu nous procurer.

A Posen se publiait autrefois une grande revue mensuelle; elle a disparu. Nous ne pouvons signaler dans cette ville que le *Tygodnik Wielkopolski*, revue hebdomadaire de la grande Pologne, recueil qui traite d'histoire et de littérature, et parfois de politique. Il paraît incliner vers la philosophie positive.

— Avant d'entrer dans l'examen détaillé des récentes productions historiques de la Pologne, il n'est pas sans intérêt d'indiquer les sources principales où l'on peut puiser pour l'étude de la littérature polonaise contemporaine. Cette étude sera désormais facile, grâce au zèle consciencieux de M. Estreicher, directeur de la Bibliothèque des Jagellons à Cracovie. M. Estreicher publie, depuis 1870, avec le concours de la Société des sciences de Cracovie, un grand ouvrage intitulé: *Bibliographie polonaise de cent vingt mille imprimés. Première partie.*

dix-neuvième siècle. Catalogue de cinquante mille imprimés polonais ou concernant la Pologne depuis l'année 1800, formé par ordre alphabétique d'après les auteurs et les objets avec l'indication du prix des libraires. (Cracovie, de l'imprimerie de l'Université des Jagellons, 1870 et années suivantes.) Nous donnons à dessein le titre de cet ouvrage en français : M. Estreicher, pour rendre son travail plus accessible aux bibliographes étrangers, a eu l'excellente idée de lui imposer un titre bilingue, et d'écrire la préface en français et en polonais. Il serait à désirer que cette préface, qui comprend dix-huit pages grand in-8°, fût tirée à part. Les bibliophiles y trouveraient d'utiles renseignements. L'auteur y passe en revue l'ensemble des travaux bibliographiques sur les littératures slaves; bien que certains détails lui aient échappé, ses informations sont généralement exactes¹. Il signale avec raison la grande place que la littérature polonaise tient dans ce monde mal connu; il n'énumère pas moins de quarante ouvrages relatifs à l'histoire de cette belle littérature. Le catalogue des cent vingt mille publications qu'il compte énumérer dans sa *Bibliographie* ne lui a pas demandé moins de vingt années d'études. Voici en quels termes il expose lui-même la méthode qu'il a suivie :

« En prenant l'ordre alphabétique comme fil conducteur, je réunis les ouvrages sous les noms d'auteurs et dans l'ordre alphabétique des noms. Si l'ouvrage a paru sans nom d'auteur ou sous un nom supposé, je le place sous le nom de l'auteur retrouvé, mais en même temps indique par un renvoi où l'on doit trouver le livre lui-même. Je place les écrits périodiques et sous le nom du rédacteur et sous les premiers mots du titre du journal. Le titre placé en second lieu n'est point décrit, mais je donne un renvoi au nom du rédacteur du journal. Si le nom de l'auteur est inconnu, mais si on connaît seulement son traducteur, je place le livre sous ce dernier nom. Si l'ouvrage est publié sans nom d'auteur, le livre est placé dans l'ordre alphabétique sous les premiers mots du titre. Si l'ouvrage (anonyme) se rapporte à une localité quelconque ou à une personne, il est mis sous le nom de la personne ou de la localité. »

Autant que possible, M. Estreicher donne les prix des ouvrages, d'après les catalogues des libraires-éditeurs. Il indique en outre par des signes spéciaux quels sont ceux des ouvrages signalés qui se trouvent dans les bibliothèques publiques de Cracovie. Les descriptions des ouvrages sont en général très-complètes : le titre est reproduit en entier, le nombre de pages ou de gravures indiqué ; toutefois la place a été bien ménagée.

¹ M. Estreicher ne paraît pas fort au courant des divers dialectes slaves. Il confond le *slovaque* et le *slovène*, et il fait intervenir un dialecte *morave* dont les Tchèques n'admettent pas l'existence. Ce sont là des erreurs contre lesquelles il importe de mettre en garde le lecteur.

La préface et le titre de l'ouvrage sont seuls en français ; tout le reste est rédigé en polonais ; et les recherches seront toujours assez difficiles pour ceux qui n'ont pas une légère teinture de cette langue. L'auteur n'a pas dépouillé moins de mille sept cents catalogues polonais et étrangers. Il a fait entrer dans son dépouillement, non-seulement les publications en langue polonaise, mais aussi les œuvres étrangères qui touchent de loin ou de près à la Pologne, et les publications écrites par des Polonais, en allemand, en anglais, etc. En défalquant tous ces accessoires, le nombre des cent vingt mille publications se trouverait singulièrement réduit. Cependant, nous sommes loin de reprocher à M. Estreicher l'excès de zèle qu'il a apporté à ces recherches. Elles fournissent des matériaux curieux à ceux qui s'occupent de la question polonaise au point de vue historique ou diplomatique. Par exemple, à la lettre B je trouve, à côté l'un de l'autre, un poème de M. Bonhours à *Sa Majesté Napoléon III*, en l'honneur du discours impérial du 5 novembre 1863 qui semblait annoncer une croisade en faveur de la Pologne, et un discours de M. le sénateur Bonjean sur la question polonaise. A l'article AL. CHODZKO tous les travaux du savant professeur sur l'Orient sont soigneusement énumérés. Peut-être l'auteur va-t-il un peu loin quand, à l'article BYRON, il mentionne, outre les traductions et imitations du grand poète en langue polonaise, toutes les éditions anglaises, allemandes, françaises, etc. du *Mazeppa*, parce que le sujet de ce poème touche à l'histoire de Pologne. A ces détails un peu trop minutieux nous préférons ceux que l'auteur fournit sur certaines publications polonaises, et qui nous donnent une idée des conditions de la vie littéraire dans ce pays. Ainsi à l'article ENCYCLOPÉDIE, nous apprenons que la publication la plus considérable qui ait jamais été faite en langue polonaise est l'*Encyklopedya powszechna* (*Encyclopédie universelle*), publiée de 1859 à 1868 par la librairie Orgelbrandt, de Varsovie. Cette encyclopédie comprend vingt-huit volumes in-8^e, en tout vingt-huit mille trois cent trente-huit pages. Les honoraires des rédacteurs se sont élevés à 19,100 roubles (le rouble vaut environ 3 fr. 50). Le total des frais généraux a été de 129,000 roubles. Les honoraires des collaborateurs étaient de 12 roubles, soit un peu plus de 40 francs la feuille. Le tirage général a été de trois mille quatre cents exemplaires. Le nombre des souscripteurs, qui était de trois mille avant les événements de 1863, est tombé au-dessous de mille après l'insurrection, triste exemple de l'influence que les catastrophes politiques exercent sur la marche de la production littéraire. Ce ne sont pas ces événements de 1863 qui ont déterminé le tirage relativement restreint de l'Encyclopédie polonaise, tirage inférieur à celui de l'encyclopédie tchèque (*Nauczny slownik*)¹.

¹ En 1860, le nombre des souscripteurs de cette encyclopédie s'élevait déjà à cinq mille. Voyez notre *Courrier slave* d'octobre 1871.

L'Encyclopédie tchèque s'adressait à une nation moins nombreuse que la nation polonaise ; car, même en y comprenant les Slovaques de Hongrie, elle ne dépasse guère sept millions. Mais le nombre des illettrés est beaucoup moins restreint chez les Tchèques Moraves que chez les Polonais.

L'Encyclopédie d'Orgelbrandt est une œuvre considérable, malheureusement incomplète, à cause des restrictions que la censure russe a apportées à certains articles ; elle n'en est pas moins fort utile et notamment indispensable à ceux qui veulent consulter avec fruit l'œuvre de M. Estreicher.

La *Bibliographie polonaise du dix-neuvième siècle* n'en est encore qu'à la lettre K, c'est-à-dire à la moitié de son second volume. Nous souhaitons vivement qu'elle soit prochainement achevée, sans toutefois oser l'espérer ; il ne faut pas oublier que les dernières lettres de l'alphabet, qui chez nous sont les moins chargées (W, Z.), sont au contraire, chez les peuples slaves d'alphabet latin, celles qui apportent le plus de noms propres.

— Arrivons maintenant aux publications purement historiques ; sans avoir la prétention d'être complets, nous indiquerons cependant quelques-unes des principales. Commençons par les *Monumenta historica Poloniæ* de M. Bielowski. M. Bielowski est tout ensemble poète et historien. Après avoir débuté dans la littérature par des traductions estimées et des *chants* d'une haute valeur, il s'est définitivement consacré à la critique historique. En 1850, il publiait un ouvrage curieux, mais fort discutable, sur les origines de l'histoire de Pologne (il s'efforçait d'y retrouver les ancêtres des Slaves dans les anciennes populations illyriennes, macédoniennes, etc.). En 1853, il éditait des fragments inconnus de Trogue Pompée, puis il s'attachait au grand Dictionnaire polonais de Linde dont il donnait, de 1854 à 1860, une nouvelle édition. Excellent travail, mais où toute la partie relative à la philologie comparée exigeait un complet remaniement.

Depuis, M. Bielowski a entrepris une publication colossale, celle des *Monumenta historica Poloniæ : Pomniki Dziejowe Polski*. Le premier volume a paru à Lemberg en 1864 ¹. Le second ² vient de paraître en 1872. M. Bielowski travaille lentement et suit le précepte : *Nonum prematur in annum*. Dans cette colossale publication, M. Bielowski a voulu combler une lacune de la littérature polonaise, le manque d'éditions critiques des textes originaux sur lesquels doit s'appuyer l'histoire. Dès 1852, il s'était tracé le plan de cette œuvre nationale et scientifique ; pendant les années 1853-56-57-59 il a visité les principales bibliothèques de l'Europe. Il s'agissait surtout pour lui de

¹ Un vol. grand in-8° à deux colonnes de xxxii chap., 946 pages.

² Grand in-8° de xxvi chap., 998 pages.

recueillir les documents relatifs aux Slaves et aux Polonais antérieurs au célèbre chroniqueur Dlugosz (1415-1480). Le premier volume contient toute une série de textes fort intéressants empruntés à Jordanès, à Théophile Simokatas, à Théophane, au géographe Bavarois, à Constantin-Porphyrrogénète, à Chazdaj-Ibn Schaprut, aux légendes slaves et latines, à la chronique de Gallus, le texte complet de la chronique de Nestor. Pour les documents latins, M. Bielowski publie seulement le texte avec les variantes et des notes historiques ; pour les documents grecs, hébraïques, slavons, il donne une traduction polonaise. Chaque auteur est en outre précédé d'une introduction critique ; de magnifiques *fac-simile* embellissent encore cette remarquable édition. Le second volume comprend, outre un grand nombre de bulles pontificales, la chronique de Mierzwa, la chronique polonaise de maître Vincent, celle de Boguchwal, et un grand nombre d'annuaires ou de calendriers jusqu'ici peu connus. L'*apparatus* critique de cette publication échappera sans doute au lecteur qui ne connaît point la langue polonaise, mais les textes entièrement latins de ce second volume sont accessibles à tous les érudits. Nos principales bibliothèques devront s'enrichir de cette incomparable publication, qui est pour la Pologne ce que celle de Pertz est pour l'Allemagne.

— Un autre travail du même genre, que recommandent des mérites analogues, c'est un volume intitulé *Scriptores rerum polonicarum*. Ce volume, publié par M. Joseph Szujski, renferme les procès-verbaux des diètes de 1548, 1553, 1570, publiés pour la première fois d'après les manuscrits. Ces documents sont d'un haut intérêt pour l'histoire du droit public en Pologne. L'éditeur a fait preuve d'une vaste et patriotique érudition. Nous n'avons malheureusement pas ce travail sous les yeux ; la meilleure preuve que nous puissions donner de l'estime où le tiennent ses compatriotes, c'est le prix de 1,800 fr. que la Société d'histoire et de littérature polonaise siégeant à Paris a cru devoir accorder à M. Joseph Szujski. Il le méritait d'ailleurs par ses travaux antérieurs. Né en 1835, en Galicie, M. Szujski est comme son compatriote Bielowski tout ensemble poète et historien. On cite spécialement de lui une *Histoire de Pologne* en quatre volumes qui est considérée comme l'une des meilleures publiées jusqu'à ce jour. La Société parisienne d'histoire et de littérature polonaise signale également, comme très-dignes d'intérêts les documents relatifs à François Krasinski, vice-chancelier du royaume de Pologne (1569-1573), publiés par M. Janicki dans la *Bibliothèque Krasinski* (Varsovie). Ces documents sont étudiés et appliqués dans une étude sur la diplomatie en Pologne au seizième siècle (*Przyzeczynek do historyi dyplomacyi*), travail qui jette un nouveau jour sur certains côtés mal connus de l'histoire polonaise. Car il montre que, sous le règne de Sigismond-Auguste, la Pologne avait tout un système politique organisé, et il expose les relations qu'elle

entretenait avec l'étranger. Cette brochure (77 pages in-4°) sera consultée avec fruit par ceux qui s'occupent du *siècle d'or* de la Pologne. Notons encore, parmi les publications de ce genre, les *actes empruntés aux archives des Bernardins* de Lemberg, et le *codex diplomaticus* de la ville de Wieliczka, si célèbre par ses salines. L'analyse de ces documents nous entraînerait trop loin.

— Parmi les travaux d'histoire proprement dite, le plus remarquable qu'aient vu naître ces dernières années, est l'*Histoire de la nation polonaise* par M. Théodore Morawski. M. Morawski, ancien ministre de la révolution polonaise de 1830¹, a consacré de longues années de sa vie à cette œuvre considérable écrite ainsi qu'il le dit lui-même, *pour les mères et les instituteurs*. C'est, malgré la modestie du titre, une étude très-sérieuse : — quelque chose d'analogue à l'*Histoire de France*, de M. Guizot; — l'auteur n'a pas cru devoir négliger les notes critiques, et leur a fait une large part dans son travail. La Société historique et littéraire l'a récompensé dans un de ses précédents concours. Cet ouvrage couronne dignement une vie consacrée à la science et à la patrie.

— M. l'abbé Melchior Bulinski a entrepris d'écrire l'histoire de l'Église catholique en Pologne. Le tome premier de ce travail important, comprenant la Période des rois Piast (moyen âge), vient de paraître à Cracovie : *Historja Kosciola*, etc.². Cet ouvrage est considéré par les critiques polonais comme le plus complet qui existe sur la matière; plein de faits qui révèlent une sérieuse étude des sources. Il expose d'abord la situation générale de l'Église, puis l'organisation des diocèses, l'introduction des lois ecclésiastiques en Pologne, les premiers synodes, raconte la vie des premiers saints polonais, la propagation de la foi, etc... Il se termine par la description des églises de cette période. L'ouvrage entier aura quatre volumes. On annonce l'apparition du second.

— Nous aurions à signaler de nombreuses monographies, par exemple celle de M. Walewski : *La Pologne sous le règne de Jean Casimir*. Ce travail, que nous n'avons pas entre les mains, a été publié aux frais de la Société des Sciences de Cracovie et c'est là une garantie certaine de sa valeur. Il paraît cependant que l'auteur se laisse parfois entraîner à de fâcheuses utopies.

— Dans la *Revue Polonaise* (*Przegląd Polski*), M. Zakrzewski a étudié les rapports du tsar moscovite Jean le Terrible avec le Saint-Siège et expliqué le rôle que le Jésuite Possevin joua dans ces relations. On loue l'esprit de critique qui a inspiré ce travail et la nouveauté des recherches. Le P. Zaleski, de la Société de Jésus, a publié un mémoire

¹ Louis Zupanski, 6 vol. in-8.

² Imprimerie du Czas.

sur cette question : « Est-il vrai que les Jésuites aient perdu la Pologne ? » Ce travail est consacré à réfuter certaines opinions qui ont cours en Pologne sur l'histoire de la Compagnie. Il comble une lacune de la littérature historique polonaise ; mais malheureusement il manque d'unité et de talent littéraire.

— Notons encore un mémoire de M. Czerny sur *les relations politiques de la Bohême, de la Pologne et de la Hongrie*, opuscule intéressant à consulter pour l'étude des questions que soulève la réorganisation de l'Autriche contemporaine. Un travail qui passionnera davantage le lecteur polonais, ce sont les études de M. Kraszewski sur la Pologne au moment des trois partages ¹. C'est le premier volume d'une série sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Antiquaire, poète, historien, romancier, M. Kraszewski est l'une des plus curieuses et des plus sympathiques figures de la littérature polonaise. Nous craignons seulement que le romancier ne fasse parfois tort aux études de l'historien. La fécondité de M. Kraszewski ne saurait se comparer qu'à celle de feu Alexandre Dumas. L'histoire réclame de ceux qui la cultivent une sobriété plus sévère. Le nouvel ouvrage de M. Kraszewski aura trois volumes in-8°.

— Les antiquités de la Pologne ont donné lieu à de nombreuses recherches, qui sont encore loin, il faut le reconnaître, d'avoir abouti à des résultats positifs. Les problèmes les plus divers se présentent à l'esprit de l'observateur, et reçoivent les solutions les plus opposées. Le doyen des historiens polonais contemporains, M. Maciejowski, consacre sa laborieuse vieillesse à compléter les grands travaux sur la législation slave qui lui ont acquis une légitime renommée. Peut-être ferait-il mieux de rester sur le terrain des textes positifs plutôt que de s'aventurer dans le domaine incertain de l'ethnographie et de la philologie comparée. Infatigable, malgré ses quatre-vingts ans, M. Maciejowski a entrepris de compléter par une série de dissertations spéciales son histoire des législations slaves ; il a fait paraître, en 1872 ², un volume de recherches sur l'origine des Polanes, des Lechs, sur des documents inédits relatifs à l'histoire des Slaves, sur la légende des Piasts, etc... Toutes ces études témoignent d'une profonde érudition, mais nous craignons bien que l'imagination de M. Maciejowski ne l'ait parfois entraîné un peu loin. La théorie qui veut faire des *Suèves* des *Slaves* ne nous paraît pas aussi incontestable qu'au savant jurisconsulte. Sa méthode philologique nous inspire quelques doutes ; il se montre trop peu rigoureux dans les interprétations slaves qu'il prétend donner à des vocables grecs ou autres, et pas assez sévère dans le choix de ses autorités. Ainsi, il accorde les plus grands éloges aux travaux histo-

¹ Dresde, 1873, in-8°.

² *Dopelnienia*, etc., Varsovie, in-8° de 190 pages.

riques et philologiques de son compatriote M. Michalowski, médecin à Saint-Etienne. M. Michalowski est, sans doute, un fort savant homme ; mais sa méthode philologique a tout juste autant de valeur que celle de feu Le Brigant ou de M. Granier de Cassagnac. Elle consiste uniquement à recueillir dans les langues les plus diverses des syllabes analogues, pour tirer de cette analogie purement fortuite les conclusions les plus inattendues. L'approbation que M. Maciejowski donne à des travaux de ce genre nous engage à nous défier très-vivement des recherches étymologiques contenues dans son volume.

— A côté du volume de M. Maciejowski, se place celui de M. Radensz Wojciechowski : *Chrobatia... La Chrobatie, étude sur les antiquités slaves*¹. On appelait autrefois Chrobatie la région qui s'étend aux pieds des Karpathes et qui fut plus tard englobée dans le royaume de Pologne. On distinguait la Chrobatie blanche et la Chrobatie rouge. C'est de la première que partirent les Croates (qui en rappellent le nom) et les Serbes qui allèrent s'établir sur les bords du Danube et de la mer Adriatique. Étudier l'histoire de cette région, c'est donc élucider tout ensemble les origines des Slaves méridionaux et celles de la Pologne. Tâche délicate s'il en fut, à laquelle un grand nombre d'historiens se sont déjà appliqués. L'ouvrage de M. Wojciechowski promet d'être considérable ; car le volume qui vient de paraître est annoncé comme devant être suivi d'un ou de plusieurs autres ; il n'est point encore arrivé à Paris, et le compte rendu que nous en fournis la *Bibliothèque de Varsovie* ne nous permet pas de nous en faire une idée.

— Le 19 février 1873 a vu revenir le quatrième anniversaire séculaire de la naissance de Copernic. La Pologne ne pouvait manquer de célébrer cette date glorieuse ; elle a suscité diverses œuvres qui remettent en lumière la grande figure du célèbre astronome. Parmi les écrivains qui ont le mieux mérité de sa mémoire, il convient de citer en première ligne M. l'abbé Ignace Polkowski, auteur d'une *Vie de Copernic* (Rivot M. *Kopernika Gnigno*) et d'un recueil intitulé *Kopernikijana*. Nous n'insisterons pas sur la vie même de Copernic ; elle est suffisamment connue ; ce qui l'est moins, c'est sa nationalité : on sait qu'elle est revendiquée par les Allemands, et que le roi de Bavière a placé Copernic au Panthéon germanique de Ratisbonne, en compagnie du Tchèque Jean Huss, bien étonné de se trouver en pareille compagnie. La Pologne a toujours regardé Copernic comme lui appartenant, et elle n'a manqué aucune occasion de célébrer sa mémoire : témoin le monument qu'elle lui a élevé à Varsovie et la splendide édition de ses œuvres qui a paru dans cette ville. M. l'abbé Polkowski apporte une foule d'arguments en faveur de la nationalité polonaise de son héros ; il démontre péremptoirement que Copernic (Koprník) est un nom

¹ Tome I. Cracovie, 1873, imprimerie du Kraj.

slave qui se trouve dans ses annales à partir du XIII^e siècle. Le mot Koprník désigne en polonais et en tchèque une herbe populaire (*anethum graveolens*). On lui chercherait en vain un analogue dans les langues germaniques. Les documents historiques nous montrent un Copernic acquérant droit de cité à Cracovie en 1396 ; à partir de cette époque, le nom de Copernic se rencontre fréquemment dans les annales de cette ville. M. Polkowski n'a négligé aucun document de nature à éclairer sur les origines du grand astronome, c'est là la partie la plus neuve de son livre. Il avait d'ailleurs été précédé par une foule de biographes et de critiques dont il résume patiemment les recherches. Nous avons personnellement à le remercier de l'honneur qu'il nous fait en citant à diverses reprises un travail fort court que nous avions oublié, et que nous ne nous attendions pas à voir figurer un jour en compagnie des œuvres des Humboldt, des Bertrand et des Arago.

Le recueil *Kopernikijana*, qui accompagne cette biographie, ne comprendra pas moins de trois volumes. Le premier, qui a déjà paru, donne les lettres de Copernic et les lettres de ses contemporains qui peuvent se rapporter à lui. L'ouvrage étant spécialement destiné à populariser le nom et les travaux de Copernic parmi ses compatriotes, l'auteur ne donne que la tradition polonaise des textes latins. Le tome second renfermera les principales biographies de Copernic : le troisième des lettres, des poésies, des notices sur l'iconographie de Copernic, sur les médailles frappées en son honneur, etc. Comme on le voit, c'est un véritable monument que M. l'abbé Polkowski aura élevé à son illustre compatriote. A ces publications, il faut encore joindre une brochure éditée par le même auteur sur la fête célébrée à Thorn (Torun) le 19 février dernier, et un magnifique album publié par la Société des amis des sciences de Posen, et renfermant, outre des poésies de circonstance, des vues photolithographiques des monuments auxquels se rattache le souvenir de Copernic, des *fac-simile* de ses portraits les plus célèbres, de ses manuscrits, des médailles frappées en son honneur, etc. Un texte explicatif accompagne cet album.

— Il s'est fondé récemment une institution qui contribuera singulièrement à encourager et à développer la science historique en Galicie : c'est l'Académie des sciences de Cracovie. Cette fondation a été décidée en principe il y a deux ans, sous le ministère d'un savant slave distingué, M. Ireczek. Cracovie possédait depuis longtemps une *Société des sciences*, qui a fourni à l'Académie un cadre tout préparé : le nouvel institut prend le nom d'*Académie des sciences*. Il est placé sous la tutelle immédiate de l'empereur d'Autriche, qui en est le protecteur ; il se divise en trois sections : Philologie, — Histoire et Philosophie, — Sciences. L'empereur a fait don à l'Académie d'un capital de 20,000 florins ; une rente de 12,000 florins lui est en outre assurée sur les finances de l'État. Parmi les noms des membres étrangers, nous

remarquons celui de M. de Noailles, ambassadeur de France à Washington. M. de Noailles a publié une intéressante *Histoire* du règne de Henri de Valois en Pologne. La Société des sciences à laquelle succède l'Académie de Cracovie avait été fondée en 1816, et laisse une collection de mémoires intéressants ; de 1800 à 1831, Varsovie avait possédé une Société des amis des sciences, qui avait organisé dans cette ville une bibliothèque et un musée, publié de nombreux et remarquables travaux. A la suite de l'insurrection de 1830, tout cela a disparu. Peut-être serait-il de bonne politique de laisser renaître dans la Pologne russe une institution analogue. Posen a, depuis 1857, une Société des amis des sciences. Pourquoi la Pologne russe resterait-elle seule privée des avantages que les sociétés scientifiques apportent avec elles ? Le gouvernement russe n'aurait rien à redouter d'une réunion qui serait en somme sous son contrôle et qui ne sortirait point du cadre de ses pacifiques études. Malheureusement, depuis quelques années, il s'est engagé dans une voie malheureuse, *unde pedem proferre pudor vetat*. Il va de soi que la politique est complètement étrangère à ces réflexions, et qu'elles nous sont inspirées par le seul intérêt de la science. Aucun Russe intelligent ne nous contredira.

Comme Posen et Cracovie, Paris possède une Société d'histoire et de littérature polonaise. Cette Société a créé une magnifique bibliothèque sans laquelle ce travail (si incomplet qu'il soit) aurait été absolument impossible. Elle publie un *Annuaire* qui renferme de nombreux matériaux pour l'histoire du pays et spécialement de l'émigration : nous remarquons dans le dernier *Annuaire* ¹ une longue étude de M. Bronislaw Zaleski sur la correspondance de Stanislas-Auguste, de 1784 à 1792. M. Zaleski, qui est tout ensemble un artiste de talent et un littérateur distingué, a mis à profit les riches archives de l'hôtel Lambert. Citons encore une lettre de M. Domejko sur les *Philarètes* et les *Philomates* (sociétés qui se groupaient naguère auprès de l'Université polonaise de Wilna), des Protocoles du gouvernement provisoire de Varsovie en 1830, des lettres inédites du célèbre historien Lelewel, des notices biographiques sur les morts de l'émigration, etc.

La Société parisienne d'histoire et de littérature polonaise s'efforce non-seulement d'entretenir parmi les émigrés polonais, le culte de la langue et de la littérature nationale ; mais aussi de susciter dans la mère patrie des travaux originaux. Nous avons vu plus haut qu'elle avait récompensé la grande publication de M. Szujski. Elle met au concours pour l'année 1875 le sujet suivant : « Rendre compte des publications historiques (travaux de seconde main ou textes originaux) qui apportent des faits ou des vues nouvelles sur l'histoire de Pologne des *xvi*^e, *xvii*^e et *xviii*^e siècles et qui ont été publiés depuis vingt ans à Kiev, à

¹ *Rocznik*, 1 vol. in-8°. publié par la librairie Jupanski, à Posen.

Moscou, et à Pétersbourg. Apprécier la valeur scientifique de ces publications. » Les mémoires, rédigés en langue polonaise, doivent avoir de douze à quinze feuilles d'impression. L'auteur du travail couronné recevra une récompense de 1,800 fr. Le délai fatal pour l'envoi des mémoires est la date du premier mars 1875. Au cas où aucun mémoire ne mériterait ce prix, il serait décerné au meilleur ouvrage récemment publié sur l'histoire de Pologne.

— La Pologne a perdu dans ces derniers temps plusieurs écrivains distingués. C'est d'abord le poète Vincent Pol, professeur de géographie à l'Université de Cracovie, écrivain élégant et pur dont toutes les productions révèlent un amour profond de la patrie et une sérieuse connaissance des annales nationales. La plupart d'entre elles ont pour sujet les beautés naturelles ou les types historiques de la Pologne. Vincent Pol passe pour avoir exercé une influence notable sur son compatriote l'historien Szajnoch. Peu de temps après Vincent Pol, est mort à Vilna le comte Eustache Ryszkiewicz. C'était un archéologue fort zélé et qui a beaucoup contribué à l'organisation du Musée de Vilna, auquel il avait fait cadeau de ses riches collections particulières. Il en avait été nommé curateur ; mais, en 1865, il fut destitué de ses fonctions, et le musée, dépouillé des souvenirs qui rappelaient trop la Pologne, fut réorganisé au point de vue russe et orthodoxe. Le comte Ryszkiewicz avait écrit plusieurs ouvrages sur l'archéologie de la Lithuanie et des provinces occidentales de l'Empire russe. Le dernier, un splendide volume sur la *Vilia et ses bords* (la Vilia est la rivière qui passe à Vilna), a été publié à Dresde, peu de temps avant la mort de l'auteur.

A côté du comte Ryszkiewicz, il convient de mentionner encore, parmi les hommes éminents dont la perte est un deuil pour la Pologne, feu Alexandre Przedrecki. Il avait, lui aussi, rendu de grands services à la littérature historique. Parmi ses publications, nous rappellerons les suivantes : 1° *Chronique de Kadlubek*, texte latin et traduction polonaise (1862) ; — 2° *Œuvres de Dlugosz*, texte et traduction (Cracovie, années 1863 et suiv., 9 vol. in-4°) ; — 3° *Spécimens de l'art du moyen âge et de la renaissance en Pologne*, texte français et polonais (Paris et Varsovie, splendide publication). En dehors d'un grand nombre d'autres productions plus spécialement littéraires ou philologiques, ces trois ouvrages suffiraient à assurer une belle place à Alexandre Przedrecki parmi les historiens polonais.

— Comme on le voit par ce rapide aperçu, la Pologne ne cesse point de travailler, et les études historiques semblent même y prendre en ce moment un nouvel essor. Nous souhaitons que ces études puissent, en reportant les imaginations vers le passé, consoler les esprits blessés par les misères présentes ; nous souhaitons aussi que ceux qui se livrent à ces recherches puissent, en approfondissant les causes de tant de douloureuses catastrophes, trouver le moyen d'en atténuer les consé-

quences ou d'en prévenir le retour. L'histoire n'est pas seulement, suivant l'expression de l'orateur ancien, la lumière de la vérité ; elle doit être aussi la maîtresse de la vie (*magistra vitæ*). Elle est pour les peuples ce que l'expérience est pour les individus. Puisse son étude aider les Polonais éclairés et patriotes à préparer pour leur patrie de meilleures destinées !

LOUIS LEGER.

COURRIER ITALIEN

Les grands travaux historiques ne naissent pas en un jour, comme de simples œuvres littéraires ou un morceau de poésie ; ils sont le fruit de longues recherches et de profondes méditations. Voilà pourquoi, dans ce *courrier*, le dernier de l'année qui va finir, je n'ai pas à faire connaître de ces grandes productions historiques qui ont pour but l'étude d'une époque ou d'une nation, qui en signalent aux lecteurs les phases, la vie, les vicissitudes, qui en examinent les causes premières et les derniers résultats. Je puis, en revanche, indiquer quelques livres relatifs aux temps modernes ou plutôt même tout à fait contemporains.

Je commence par un de ces noms qui ont passé les Alpes et l'Atlantique, par César Cantù. Nous avons de lui quelques travaux récents, de quelques-uns desquels j'aurai l'occasion de parler lorsque leur publication, seulement commencée, sera terminée. Je m'occuperai aujourd'hui de sa *Cronistoria della Indipendenza italiana*¹. L'auteur raconte dans ce long ouvrage comment, « indignée de la servitude imposée par des étrangers, l'Italie désira l'unité ; les gloires particulières devinrent alors des gloires communes par le peu de durée de la victoire, le dépit de la défaite, par les gloires et les douleurs supportées ensemble, par des luttes de vie et de mort qui lui donnèrent la conscience d'elle-même. » L'auteur divise son travail en trois phases ; l'une comprend la domination française depuis l'invasion républicaine jusqu'à la chute de Napoléon, la seconde la domination autrichienne de 1814 à 1848, la troisième l'ère nationale. Le premier volume de cet ouvrage fut imprimé l'année dernière. La première partie du tome II a paru à la fin de novembre dernier. Cantù, — pour faire connaître quelques-unes de ses idées, — croit que les nations doivent être distinctes et non confuses, comme le voudraient Proudhon, V. Hugo et d'autres, qui demandent que l'on considère l'homme comme faisant

¹ *Della Indipendenza italiana, cronistoria di Cesare Cantù, divisa in tre periodi : francese, tedesca, nazionale.* Unione typ. edit. Torinese, 2 vol. in 8° de 910 et 612 p.

partie de l'humanité, et non comme français, italien, espagnol. Cantù examine les divers éléments que l'on considère comme pouvant constituer le principe de la nationalité, et les trouve tous insuffisants. Il veut que la nationalité soit appuyée sur les actes humains spontanés qui dérivent de l'histoire, d'un consentement exprimé, ou d'une adhésion tacite, et qui ont pour élément le bien des peuples réunis et pour sanction la justice. Il trouve de grands éléments de concorde nationale dans l'Italie, qu'il examine du moyen âge jusqu'à nos jours, en la considérant dans ses plus grands penseurs.

L'illustre écrivain lombard étudie l'histoire qu'il nous donne, non dans des livres plus ou moins officiels ou officieux, mais dans des livres peu connus, dans des documents inédits tous contemporains; voilà pourquoi il nomme son œuvre : *Chronique histoire* (*Cronistoria*). Mais il s'élève bien au-dessus de la modeste chronique, et atteint à toute la grandeur de l'histoire dans une synthèse qui rassemble les faits sous un point de vue général. Cantù fait ressortir cette idée, que la pensée de l'indépendance exista toujours chez les Italiens de toutes les provinces, pensée cachée, sous-entendue, combattue, et quelquefois opprimée pour un certain temps. Une chose remarquable de Cantù, c'est l'imperturbabilité de sa narration et la grande sévérité de ses jugements. Aucun fait, quelque grave qu'il soit, ne le passionne, aucun homme n'est assez protégé par l'éclat de sa renommée pour qu'il ne le montre dans sa nudité historique, que l'on me passe cette expression. Je serais comme tenté de dire que, dans sa franchise, il descend parfois jusqu'aux côtés les plus faibles d'un personnage, qui sort souvent des mains de Cantù dépouillé de l'aurole de gloire dont la précipitation des juges contemporains, la légèreté des historiens, ou de trompeuses apparences l'avaient entouré.

— A ce point de vue, il faut lire un livre qui vient d'être publié à Milan par un autre Lombard, ami peut-être de Cantù. Ce livre nous parle d'un homme qui eut un rôle sous la domination française et qui fut très-connu comme militaire, comme citoyen, comme écrivain : Ugo Foscolo. Les révélations historiques faites sur ce personnage par un jeune docteur en philologie et en histoire, M. Ludovico Corio¹, forment un livre à la fois très-curieux et très-douloureux. La figure du célèbre poète des *Sépulcres*, examinée à travers des lettres et des documents divers, soit comme capitaine, soit comme citoyen, soit comme poète, semble un peu obscurcie et a perdu de sa pureté. L'auteur déclare qu'il a fait ces révélations, lui Italien, pour qu'un jour ou l'autre un étranger ne vienne pas les mettre en évidence comme une découverte et ne nous

¹ *Rivelazioni storiche intorno al Ugo Foscolo*. Lettere e documenti tratti dal R. Archivio di stato di Milano, da Ludovico CORIO. Milano, P. Carrara, 1873, un vol. in-16.

montre pas Foscolo avec toutes ses faiblesses et ses misères. Nous regrettons l'auréole qui tombe de la tête de l'un des hommes les plus illustres de ce siècle, mais si l'auteur la lui a enlevée, c'est par respect pour l'histoire et par cet amour que tous nous devons à la vérité, qu'elle soit douce ou rigide. Nous plaçons ce livre au nombre des plus importants documents historiques, et il peut tout à la fois être un grand enseignement pour la jeunesse.

— De la fâcheuse impression que, sous certains rapports, nous a laissée cet ouvrage, nous sommes distrait par une œuvre fort importante écrite par M. Giuseppe Massari, député, sur le comte de Cavour ¹. C'est un gros volume publié peu de jours après l'inauguration du monument de Cavour, qui eut lieu à Turin le 8 novembre de cette année; il porte pour épigraphe les paroles de Tacite : *Amplum historiæ monumentum*, et, en effet, pour raconter la vie de l'homme d'État subalpin, il était nécessaire d'écrire une grande partie de l'histoire de la révolution de l'Italie. M. Massari traite son sujet avec clarté, sobriété et aisance, et Cavour, sous sa plume, nous apparaît vivant et parlant depuis ses premières années jusqu'à sa mort, militaire, économiste, député, ministre, conseiller de la couronne, ambassadeur, ami, historien et toujours homme pratique. L'expédition de Crimée, le congrès de Paris, le voyage de Plombières, la guerre de 1859, les annexions, l'expédition de l'Italie méridionale, forment le sujet de beaucoup de pages de ce livre qui démontre que si Cavour eut le concours d'hommes habiles, à lui revient le principal rôle dans la formation de l'unité italienne. Il contraignit Napoléon III à descendre en Italie pour soutenir le Piémont dans la lutte qu'il allait entreprendre contre l'Autriche. Dans les dernières années de sa vie, Cavour se préoccupait beaucoup de la question religieuse, et cherchait des moyens de conciliation entre l'Eglise et l'État; il croyait parvenir à les trouver par la liberté. Sa formule : l'Eglise libre dans l'État libre, ne fut point, suivant Massari, l'effet d'une improvisation, ni dictée par une nécessité de tactique parlementaire, elle fut au contraire la conséquence de méditations sérieuses, incessantes. Plus le problème était compliqué, plus grand devait être l'effort pour arriver à le résoudre. Mais la mort frappa l'homme d'État avant qu'il pût donner à son idée la sanction de la pratique.

— Au sujet de l'inauguration solennelle du monument de Cavour, il a également paru un travail du chevalier Daniele Sassi ². Il ne contient rien de neuf mais présente bien les choses connues et met habilement à profit des documents qui n'ont rien d'inédit. De l'ensemble

¹ *Il conte de Cavour. Ricordi biografici*, per Giuseppe MASSARI. Torino, typ. Eredi Botta. 1873, in-8° de 443 p.

² *Ricordi biografici, pagine estratte della storia contemporanea letteraria*

des faits racontés, se détache bien la physionomie de Cavour dont ici comme dans l'ouvrage de Massari, la figure ne se dessine pas sur un fond historique. Ce volume est accompagné du portrait de Cavour, de la photographie du monument récemment élevé, et de la gravure de quelques-unes des nombreuses médailles qui ont été frappées en l'honneur du politique. Un portrait du même personnage orne aussi le livre dont nous avons précédemment parlé.

— Puisque nous en sommes à la biographie contemporaine, il faut signaler un ouvrage qui en contient quarante-trois, les unes longues, les autres courtes et presque toutes d'hommes vivants. Dans ces *Souvenirs biographiques*, le professeur Angelo de Gubernatis nous entretient, entre autres, de Guerazzi, de Tommaseo, de Cantù, d'Amari, de Prati, de Monciani, de Vannucci, de Ricolti. La mieux pensée et la plus longue de ces notices est celle de Manzoni, dont la mémoire ne cesse de provoquer en Italie des hommages enthousiastes¹. Les *Souvenirs biographiques* sont des tableaux où M. de Gubernatis dessine et peint les personnages les plus célèbres du temps. Quelquefois les couleurs sont un peu forcées, comme dans le portrait de Bonghi et celui de Settenbrini. De Gubernatis semble écrire d'après des documents qu'il a entre les mains et d'après l'appréciation générale des Italiens. Il est probable que ce livre n'est qu'un essai d'une œuvre très-curieuse et qui serait d'une grande importance pour l'histoire littéraire et civile, dont l'auteur voudrait étudier les plus grands hommes *intus et in cute* et les présenter sous un aspect peu habituel pour les auteurs et les lecteurs qui, en général, veulent trouver des héros et oublient trop les faiblesses de l'homme. Combien peu apparaissent sous le manteau d'Aristide ou la cuirassé de Marc-Aurèle! L'histoire doit se montrer inexorable, donnant *unicuique suum*. Je ne dois pas omettre de dire que De Gubernatis n'oublie jamais qu'il parle à des jeunes gens. Il a toujours quelques nobles exemples à leur proposer, quelques généreux conseils à leur donner. Un travail presque semblable à celui-ci est la série que le même écrivain publie sur les étrangers qui ont aimé efficacement l'Italie, qui l'ont vantée, célébrée, fait connaître, série à laquelle il a donné ce titre : *Gli amici d'Italia*. Parmi les Français les plus loués se trouvent le comte de Puymaigre, Amédée Roux, Michelet, Taine, Quinet, Renan, Laboulaye, etc.

italiana in servizio della gioventù, da Angelo DE GUBERNATIS, 2^a ediz. 3^a seria. Firenze, tip. dell'associazione, 1873, in-8° de 556 p.

¹ *Alessandro Manzoni, studio biografico e critico* di V. BERSEZIO. Torino. Boelf, 1873; — *Manzoni, ossia progresso morale, civile e letterario quale si manifesta nelle opere di A. Manzoni, Letture ecc.* dal Daff. Antonio BUCCELLATI. Milano, Legros, 1873, 2 vol. in-8. — *Della vita e delle opere di A. Manzoni*, per A. Angeloni BALBIANI. Milano, 1873, gr. in-8. — *A. Manzoni e la morale cattolica*, per can. G. FINAZZI. Bergamo, tip. Pagnoncelli, 1873, in-8, etc., etc.

— Laissons la biographie, et venons aux documents historiques. Un mot sur le livre d'Amari, l'historien des Vêpres Siciliennes ¹; il contient : 1° Les copies et les *fac-simile* de neuf documents pour la plupart découverts à Gênes, presque tous inédits et relatifs à l'histoire maritime de cette république et à ses relations avec les Musulmans de l'Afrique septentrionale; 2° La traduction italienne de ces pièces; 3° Une monographie qui éclaire diverses périodes historiques et spécialement trois épisodes peu ou point connus; car, comme l'a écrit l'auteur : « Jusqu'aux premières années de ce siècle, l'histoire des Musulmans de l'Afrique du Nord a été tout à fait ignorée en Europe. » Le siège que les Génois mirent devant Ceuta est un des faits les plus importants qu'ait éclaircis le célèbre orientaliste, et prouve que Gênes fut non moins hardie sur mer, qu'habile dans les négociations diplomatiques. Le premier document est un traité de cette cité avec le seigneur des îles Baléares, en 1181; le second un traité de la même ville avec le successeur de ce seigneur en 1188; le troisième (je cite seulement les pièces les plus importantes), une lettre inédite d'Othman-ibn-Mohammed au doge et à la commune de Gênes, en 1462. Ce livre du savant Sicilien est d'une grande valeur et l'histoire musulmane en Europe et en Ligurie pourra y puiser avec avantage.

Comme nous en prévenions au commencement de ce *courrier*, nous n'avons pas à parler de l'histoire proprement dite, et le dernier ouvrage dont nous venons de dire un mot est le seul livre relatif au passé que nous ayons à signaler pour aujourd'hui; mais, dans notre prochaine revue, nous aurons à rappeler d'autres productions de ce genre.

¹ *Nuovi ricordi arabici sulla storia di Genova*. Genova, tip. del R. istituto Sordo-Muti, 1873, in-4°. Contenant 39 pages de texte arabe.

Palerme, 1^{er} décembre.

G. PITRÈ.

COURRIER ESPAGNOL

Les circonstances que traverse l'Espagne sont peu favorables à faire éclore dans la presse les travaux de recherches historiques. Ce genre d'études demande une tranquillité qui, malheureusement, fait défaut à notre patrie. Comment serait-il possible de se livrer avec calme à l'investigation de l'histoire des temps passés, des causes qui influèrent sur tel ou tel fait, des circonstances qui se rattachent à un événement célèbre, lorsque, autour de l'écrivain, la discorde agite sa torche sinistre, les passions révolutionnaires se déchainent avec fureur, les édifices et les institutions séculaires s'écroulent sous les coups des démolisseurs, lorsque les demeures, les possessions, la vie des citoyens courent risque de périr au milieu de la confusion et du tumulte? D'un autre côté, celui qui étudie avec un soin minutieux un fait historique, a besoin de consulter les sources originales ou non encore exploitées; pour cela, il lui faut recourir aux archives, visiter les cités, examiner les lieux mêmes où les événements se sont accomplis. Aujourd'hui, en Espagne, il est presque impossible de voyager: les communications sont rompues; parmi les dépôts d'archives, les uns sont fermés, et dans les autres il est difficile d'obtenir une permission pour lire ou copier un document, parce que les gardiens craignent de rencontrer dans un érudit ou un archéologue un chercheur de preuves, dont le but est de s'emparer, au nom de l'Etat, de biens qui ne lui ont jamais appartenu et ne peuvent lui appartenir.

Toutefois, même au milieu de l'inquiétude qui nous abat et peut-être par la force de l'habitude, quelques hommes studieux poursuivent avec ardeur la tâche qu'ils ont entreprise, d'éclaircir les points douteux de l'histoire de notre patrie. Les travaux les plus nombreux en ce genre sont ceux qui se bornent à faire connaître quelque document oublié ou déterré des catacombes d'un dépôt d'archives, qui puisse répandre quelque lumière sur des faits encore obscurs. Les revues accueillent dans leurs colonnes ces communications, dont les auteurs se trouvent très-contents de voir leurs recherches appréciées du nombre restreint de personnes qui se vouent à des études analogues.

Parmi les publications périodiques qui insèrent des articles d'une importance véritable sous le point de vue historique et social, le premier rang appartient à la *Revista de España*, qui paraît à Madrid deux fois par mois. Nous aurons occasion de la citer dans le cours de ce *courrier*. Un autre périodique mérite aussi d'être distingué à cause des éléments qu'il fournit pour l'histoire de l'ancien royaume d'Aragon ; c'est la revue, écrite en idiome catalan, qui paraît également deux fois par mois à Barcelone sous le nom de *La Renexensa*. Quelques jeunes gens, amoureux de l'histoire et de la langue de notre contrée, ont publié dans ses colonnes des travaux du plus grand intérêt. Nous indiquerons, entre autres, *La Seu de Gerona y los reys d'Arago*, du R. P. de Vidal Fita.

— Parmi les ouvrages que la presse espagnole a produits en 1872, et qui peuvent intéresser les lecteurs de la *Revue*, nous citerons les suivants : *De l'état de la propriété territoriale en Espagne durant le moyen âge*, par D. Francisco de Cardenas ¹. Le premier tome de cet ouvrage, qui avait été publié par fragments dans la *Revue d'Espagne*, a seul paru jusqu'à ce jour. L'auteur y examine les bases sur lesquelles reposait la propriété territoriale durant la période à laquelle se rapporte son titre ; il énumère avec une exactitude minutieuse les droits des seigneurs et des paysans, les relations qui existaient entre les deux classes ; il définit les servitudes, si communes à cette époque, désignées par des noms variant avec les contrées où elles étaient pratiquées. Cette exposition forme comme le cadre de l'état social et politique des royaumes du nord de l'Espagne. M. de Cardenas a fait preuve d'une grande perspicacité en démêlant le vrai dans la masse confuse des détails que lui ont fournis les parchemins et les documents manuscrits de ces temps si reculés.

Il y montre une vaste érudition, un patient esprit de recherches. Toutefois, nous n'avons pas jusqu'à présent rencontré dans son livre ce coup d'œil magistral qui embrasse d'un regard une institution ou une période, cette faculté de synthèse qui réunit en quelques mots ou en un petit nombre de données les traits qui retracent son caractère, sa physionomie spéciale, ce qui la distingue des institutions et des époques similaires qui lui ont succédé dans la suite des temps. Le droit espagnol offre des difficultés sans nombre, et il est impossible ou presque impossible d'apprécier à sa juste valeur une institution ou une coutume juridique, si l'on ne se forme une idée de ce qui constitue la vie du peuple dans chaque contrée ou royaume, sa manière d'être, ses sentiments, la condition de la famille, et jusqu'aux vices et aux défauts de ses habitants.

— Le marquis de Miraflores a publié une *Suite des Mémoires pour*

¹ *Del Estado de la propiedad territorial en España durante la Edad media.*

*écrire l'histoire contemporaine du règne d'Isabelle II*¹. Cette suite comprend la période écoulée depuis l'année 1840, à laquelle s'arrêtait la première partie publiée par le même auteur et embrassant les sept premières années du règne d'Isabelle jusqu'au 30 septembre 1868, jour où la reine sortit d'Espagne. Dans les trois chapitres de ces *Mémoires* que nous avons lus, le marquis de Miraflores traite, entre autres événements; de l'entrée au pouvoir de D. Salustiano de Olozaga après son fameux discours appelé de *la salve*, parce qu'il contenait ces paroles : *Dios salve al pais! Dios salve à la Reina!* Arrivé à la coalition de 1843, il parle avec mesure et avec une remarquable impartialité de l'événement qui amena la chute de ce ministère, et il s'occupe à juger le cabinet Gonzalez Bravo qui lui succéda, en examinant sa signification et son importance politique, avec le même calme, la même sérénité qu'il vient d'apporter à l'étude de celui d'Olozaga. On trouve encore dans ce chapitre la nomination du premier ministère Narvaez, Viluma, Mon, Pidal, Moyano et Armero; les doutes qui furent soulevés à Barcelone touchant la manière de procéder à la réforme de la Constitution de 1837; cette réforme sanctionnée en 1845; enfin les négociations entamées la même année pour le mariage d'Isabelle II. A la narration historique sont joints de très-nombreux documents, qui, sans qu'il soit besoin de chercher à le démontrer, contribuent à faire comprendre l'importance de l'ouvrage du marquis de Miraflores pour la complète intelligence de notre histoire contemporaine. L'auteur parle des événements dont il a été le témoin, dans lesquels même il a été souvent acteur, avec une impartialité qui s'accorde avec tous les actes de sa longue carrière politique.

— Tout ce qui peut contribuer à faire mieux connaître les tendances et l'esprit des fameuses *Cortès* de Cadix, est un service rendu à l'histoire nationale; le comte de Toreno vient de publier les discours qu'il prononça aux *Cortès*. Placé alors à la tête ou dans les premiers rangs des exaltés, il est devenu depuis un des champions les plus fermes des idées conservatrices. Il suffit de lire ces discours pour se convaincre pleinement que ni le comte de Toreno, ni les députés exaltés de Cadix, pour la plupart, sinon tous, ne connaissaient la portée ni l'importance des doctrines qu'ils soutenaient. La révolution française les avait infatués; ils rêvaient avec Rousseau, et acceptaient comme des remèdes efficaces les théories les plus absurdes. C'était la mode d'attaquer le clergé, quoique très-sincèrement tous affirmassent la ferveur de leurs croyances religieuses. Le ton, les idées, les arguments employés à Cadix par le comte de Toreno pour en finir avec des insti-

¹ *Continuacion de las memorias para escribir la historia contemporanea del reinado de D. Isabel II.*

² *Discursos politicos y parlamentarios del conde de Toreno*, tome I.

tutions séculaires, correspondent exactement avec le ton, les idées, les arguments qu'on vit plus tard au service des chefs du parti progressiste. Le comte de Toreno comprit la différence des temps, connut où le menait le chemin qu'il avait pris au début de sa carrière parlementaire, et finit par s'enrôler dans le parti modéré.

— Don Alonzo Dias de Montalvo fut un illustre jurisconsulte du x^e siècle. Il publia le premier l'*Ordenamiento de Alcalá*, le *Fuero real de España*, avec concordance et commentaires, les *Ordenanzas reales de Castilla*; il édita et interpréta le premier les *siete partidas*. Le travail érudit et consciencieux que vient de publier don Fermin Caballero est excellent pour faire apprécier à sa valeur cette noble figure du docteur Montalvo¹, et le rang qu'il doit occuper dans l'histoire juridique de la nation espagnole.

— *Le monastère de Ripoll. Mémoire descriptif de ce célèbre monument dans ses rapports avec la religion, les sciences et les arts*², tel est le titre d'une très-intéressante monographie de don José M. Pellicer y Pagès, qui a obtenu le prix dans un concours public de la Société littéraire de Gérone, et fait partie du volume imprimé qui contient les poésies couronnées en 1872. Le monastère de Ripoll occupe une grande place dans l'histoire de la Catalogne. Remontant à l'origine des comtes de cette province, il vit s'accomplir dans ses murs des faits de la plus haute importance; sous ses voûtes reposèrent les plus illustres seigneurs catalans. C'est au xi^e siècle que s'élevèrent ces superbes édifices dont il ne reste aujourd'hui que des restes imposants, grâce aux fureurs et au vandalisme de nos discordes politiques. L'abbé comte Oliva construisit cette merveille de l'art romain, l'église et le monastère, qui auraient résisté sans s'ébranler aux attaques des années, si la torche incendiaire n'était venue livrer aux flammes leurs riches et admirables bâtiments, pendant que le poignard des assassins massacrait les moines sans défense. M. Pellicer y Pagès raconte l'histoire du monastère, ses dédicaces, les abbés qui le gouvernèrent; il parle de l'influence que purent exercer sur les lettres et les sciences sa bibliothèque et ses archives; il décrit ses constructions dans le plus grand détail, et explique la signification des nombreuses figures sculptées sur sa riche façade. Ce travail mérite donc d'être loué sans restriction, parce qu'il prouve l'ardeur laborieuse de son auteur, et que son importance pour l'histoire de la Catalogne ne peut être mise en doute.

— Dans la *Revista de España*, dont nous avons parlé, viennent d'être publiés d'intéressants articles sur les monuments du Portugal, sous le titre de *Études archéologiques et monumentales*, par le savant

¹ *Noticias de la vida, cargos y escritos del Dr D. Alonso Diaz de Montalvo.*

² *El monasterio de Ripoll, memoria descriptiva de este celebre monumento en sus relaciones con la religion las ciencias y las artes.*

historien de la littérature espagnole D. José Amador de los Rios. Il y établit les relations qui existent entre les monuments d'architecture de la péninsule à des époques déterminées. Les *Lettres inédites de D. Ventura de la Vega*, auteur dramatique et poète remarquable, offrent une certaine importance au point de vue de l'art littéraire, et comme reflet fidèle de l'impression que produisit dans l'esprit de l'ingénieux auteur espagnol la splendeur de l'Empire français à son époque la plus brillante. Dans une *Étude sur la liberté de la presse et sur la législation en Espagne* de D. Juan Perez de Guzman, se trouvent des détails très-curieux sur les vicissitudes que la presse a éprouvées dans notre patrie. Ces deux articles ont été publiés dans la *Revue* précitée.

— En même temps que les ouvrages et les études que nous venons de citer, s'impriment des collections de livres qui n'offrent aucun intérêt direct, comme œuvre d'investigation et de critique historique, mais qui ne manquent pas d'importance comme matériaux pour servir à une connaissance plus exacte et plus complète de l'histoire. On peut ranger dans cette classe les reproductions d'ouvrages rares et presque oubliés, de manuscrits remarquables et de recueils très-importants. Dans le cours de l'année 1873, des entreprises particulières ou des sociétés ont mis au jour les œuvres dont nous allons donner l'énumération.

La *Bibliotheca Catalana*, qui se publie à Barcelone, sous la direction de D. Mariano Aguiló y Fuster, poète catalan aussi distingué que bibliographe intelligent, vient de compléter l'ouvrage intitulé *Genèse*, récit tiré de l'Écriture sainte, par Mossen Guillermo Serra; elle continue la publication du livre de chevalerie de *Tyrant lo Blanch*, dont il n'existe que quelques rares exemplaires; le *Livre des faits et événements de la vie du seigneur roi Jacques le Conquérant*¹, dont la valeur historique n'a pas besoin d'être relevée, et le *Livre des faits d'armes de Catalogne*², par Mossen Bernardo Boades. Les volumes de cette bibliothèque sont des modèles de typographie et de correction; ils se publient à Barcelone.

— La *Collection de livres espagnols rares et curieux*³ s'est enrichie des volumes suivants: *Commentaire de la guerre de Frise*⁴; la *Joyeuse andalouse*, et la *Tragi-comédie de Lisandre et Rosalie*, qui complètent la série de nouvelles dramatiques, pour faire suite à la fameuse *Célestine*, où *tragi-comédie de Calixte et Melibée*⁵; le *Cancionero*

¹ *El Llibre dels feyts y devengutz en la vida del senyor Rey En Jacme lo conqueridor.*

² *El llibre dels feyts d'armes de Catalunya.*

³ *Collección de libros españoles raros ó curiosos.*

⁴ *Commentario de la guerra de Frisia; La Lozana Andaluza; Tragicomedia de Lisandro y Roselia.*

⁵ *Celestina, o tragicomedia de Calixto y Melibea.*

de *Stuñiga*, œuvre du plus grand intérêt pour la littérature castillane; et marquant la route suivie dans l'une des périodes de son histoire, les comédies *Salvagia* et *Serafina*, très-utiles pour bien étudier les origines de notre théâtre national, et voir dans quel degré les poètes du xvii^e siècle mirent à profit les éléments déjà existants; enfin, les *Comédies inédites de Fr. Félix Lope de Vega*, nouvelle preuve de l'inépuisable fécondité de celui qu'on a appelé avec raison le *Phénix des hommes de génie*. Cette collection se publie à Madrid.

— La collection intitulée : *Livres d'Antan (Libros d'Antaño)*, également publiée à Madrid, a imprimé les *Farces et entremets du licencié Quiñones de Benavente*. Ce livre peut donner une idée du goût du public qui assistait aux représentations du xvii^e siècle, des mœurs curieuses qui régnaient à cette époque. On y trouve une nombreuse collection des noms d'acteurs et d'actrices qui étaient alors en vogue, et l'on peut se convaincre de la grâce comique et du talent qui se dépensaient si largement dans des œuvres légères, faites seulement pour entretenir pendant quelques moments l'attention des spectateurs. La même collection a donné *Le Courtisan* de Castiglione, habilement traduit en espagnol par Juan Boscan, livre qui nous introduit dans la société aristocratique du xvi^e siècle, et nous représente les penchants et les goûts qui y dominaient.

Il nous faut encore citer, quoique dans un autre ordre, comme travaux propres à éclaircir des points controversés de l'histoire littéraire, les reproductions phototypographiques des *Lettres de sainte Térèse de Jésus*¹, et de la première édition de *Don Quichotte de la Manche*. La première de ces reproductions est dirigée par D. Vicente de la Fuente; la seconde est publiée à Barcelone, avec une grande perfection d'exécution, par le colonel D. Francisco Lopez Fabre, un de nos plus enthousiastes *cervantophiles*.

¹ *Cartas de Sta Teresa de Jesús.*

Barcelone, 10 décembre 1873.

J. MIGUEL Y BADIA.

CHRONIQUE

SOMMAIRE : La Révolution française jugée en Angleterre. M. Disraëli, M. Gladstone et la *Quarterly review*. — La propagande des idées saines : *brochures populaires sur la Révolution ; questions du jour*. — La propagande démocratique, le pétrole intellectuel et moral. — Application de la philologie à l'histoire ; l'étymologie du mot *sef*. — Utilité de l'histoire littéraire pour l'histoire générale : *La cour littéraire de don Juan II*. La noblesse de cour au xv^e siècle. L'exécution à mort d'un grand seigneur en Castille. — Metz ville française ; le dialecte messin. — *Les Chefs-d'œuvre historiques et littéraires du moyen âge* : la nouvelle édition de Joinville. — L'histoire coloniale de France : *Les Français dans l'Inde*. — Histoire de l'Église : *Récits évangéliques, Gallia christiana, Savonarole*. — Histoire des beaux-arts et de la curiosité. — Lectures à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Nécrologie : M. de Beauchesne.

Rien n'est plus intéressant à connaître que l'opinion des étrangers sur certaines époques de notre histoire, et en particulier sur la Révolution française. Cet événement dont les conséquences se déroulent encore sous nos yeux, est loin d'être jugé favorablement hors de nos frontières. Il n'y a pas longtemps qu'au delà du détroit, dans une fête universitaire, M. Disraëli, tout en témoignant de ses sympathies pour la France, félicitait son pays de n'avoir pas imité le nôtre, de n'avoir pas rompu avec toutes ses traditions, pour entrer dans une voie qui pourrait bien conduire à un précipice. Peu de temps auparavant, M. Gladstone exprimait publiquement (c'est, si je ne me trompe, au banquet du lord maire), des idées à peu près semblables. Un article de la *Quarterly review*, dont la traduction a été publiée dans la *Revue Britannique*¹ et reproduite presque entièrement par le journal *le Monde*² contient sur la grande crise qui a commencé chez nous à la fin du dernier siècle, un jugement motivé qui aboutit à une condamnation sévère. Appréciant le caractère irréligieux et la haine contre l'Église qui sont l'une des marques les plus distinctes de la Révolution française, et font de ses partisans et de ses agents une secte nouvelle, une secte *négative*, mais la plus furieuse de toutes, l'écrivain anglais note bien la méchanceté sauvage, la rage infernale de ces sectaires, et l'inu-

¹ Novembre 1873.

² Numéros des jeudi 11 et vendredi 12 décembre 1873.

tilité finale de leurs efforts. « On peut affirmer, dit-il, que la destinée de l'Église a déçu les espérances de ses ennemis, car elle est toujours aussi ferme dans la défense qu'ils sont acharnés à l'attaque. Tocqueville a dit que la guerre entreprise contre ce grand corps par la Révolution, provenait moins d'un sentiment irrégulier que du désir de s'approprier les possessions du clergé. Quelle que soit l'autorité de l'éminent publiciste, son opinion nous paraît contestable, à moins qu'on ne prenne pour un sentiment religieux le sentimentalisme de Rousseau et de Robespierre. Les débats de l'Assemblée constituante sur le clergé et les mesures qui s'ensuivirent : la confiscation des biens ecclésiastiques, la violence imposée à l'Église dans ses fonctions purement spirituelles, les persécutions dirigées contre les prêtres et les évêques insermentés, ne sont que le précédent de la haine vouée au clergé par les révolutionnaires garibaldiens et les communistes français; haine qui s'est traduite, il y a deux ans, à Paris, par la profanation des saints temples et par le massacre des prêtres les plus vénérables. Aujourd'hui, comme il y a quatre-vingts ans, ce sont les mêmes persécutions, les mêmes fureurs, la même propension à tyranniser les consciences. La lutte se poursuit donc toujours, et il semble que l'Église de France, loin de faiblir, y ait puisé de nouvelles forces. L'esprit libéral qui la distinguait autrefois s'est singulièrement atténué, les idées gallicanes semblent presque abandonnées aujourd'hui pour ce que les révolutionnaires nomment les superstitions ultramontaines, et qui n'est pour les catholiques qu'un attachement plus étroit au siège de saint Pierre. »

Au point de vue politique et social, comme au point de vue religieux, l'écrivain anglais pense, non-seulement que les principes de la Révolution française, les *grands et immortels principes* pour qui tant de Français n'hésiteraient pas à verser... le sang d'autrui, sont faux et funestes, mais encore que les adeptes des doctrines révolutionnaires n'ont pas réussi à les établir solidement, à en faire la base d'un édifice durable. Comment arrêter des assises dans un sol toujours mouvant? L'enseignement qui sort de là pour l'écrivain anglais, c'est, dit-il, « que rien n'égale la vanité des doctrinaires et l'insanité des philosophes. Ils peuvent attribuer en grande partie le résultat à leur influence. Non contents de porter une main profane sur les mystères de la religion, ils ont détourné les esprits des réformes pratiques auxquelles ils étaient disposés, pour les lancer dans un monde d'illusions nébuleuses et impossibles. Ne les a-t-on pas vus s'efforcer d'introduire en France le système des abstractions, réduire tout à la forme symétrique, dédaigner la pratique pour la théorie, sacrifier le bien réel et les avantages réalisables aux utopies, à ce qu'ils appellent pompeusement les *droits de l'homme*? » Comme MM. Disraëli et Gladstone, l'écrivain de la *Quarterly review* félicite le peuple anglais d'avoir su jusqu'ici se garder avec sagesse du contre-coup des secousses qu'une première secousse

a enfantées dans notre pays; il termine par cet avertissement : « Si orageux et si tourmenté que soit l'océan sur lequel nous voguons, il s'y trouve de loin en loin des rochers s'élevant au-dessus des flots, qui servent de points de repère au navigateur et lui montrent la route qu'il doit suivre. L'un de ces écueils les plus dangereux est la Révolution française; sachons l'éviter, si nous ne voulons faire naufrage. » *Et nunc erudimini!*

Il est à désirer que la France sache faire son profit de ces salutaires avertissements qui lui viennent de l'étranger. Le fétichisme révolutionnaire, qui est la seule religion de la plupart des libres penseurs, doit être attaqué par tous les moyens. Il faut, pour le salut de la patrie, réduire l'idole en poussière. Ce ne sont pas seulement les principes dont il faut démontrer la dangereuse fausseté. Il faut porter la lumière sur les faits systématiquement travestis depuis quatre-vingts ans; il faut mettre enfin l'histoire de la Révolution à la place de la légende révolutionnaire. Après avoir recherché avec soin et curieusement étudié les matériaux de cette histoire, après l'avoir écrite, il faut la répandre, vulgariser les résultats de cette étude, opposer, sous les yeux de tous les Français, la vérité au mensonge. C'est une œuvre de premier mérite et de première utilité. La Société bibliographique l'a entreprise; elle a droit d'espérer pour la mener à bien le concours de tous les honnêtes gens. Nous ne saurions trop recommander ni trop souvent à nos lecteurs la série de *brochures populaires sur la Révolution française*¹ qui a été inaugurée par un remarquable opusculé de M. Léon de Poncins : *La prise de la Bastille*, et qui vient d'être continuée par le travail de M. Maxime de la Rocheterie : *Les journées des 5 et 6 octobre*, mis à la portée de tous, et dont il serait superflu de faire ici l'éloge. Nous ne saurions trop recommander également la série intitulée : *Questions du jour*, où les erreurs de la Révolution sont combattues au point de vue des principes. Cette série comprend déjà : 1. *L'Instruction obligatoire*, par M. l'abbé d'Hulst²; *Appel aux hommes de bien*, par M. Léon Gautier³; 3. *Causes de nos désastres*, par un officier supérieur⁴; 4. *Le Vrai 89*, par M. Léon de Poncins⁵; 5. *Revenu, salaire et capital*, par M. le duc d'Ayen⁶; 6. *Le Mariage civil et le Mariage religieux*, par M. P. Sauzet⁷; 7. *Les Chambres hautes*, par M. le marquis de Biencourt⁸.

¹ Grand in-18 de 36 pages, à 20 centimes, à la librairie de la Société bibliographique, 75, rue du Bac.

² 25 centimes.

³ 60 centimes.

⁴ 60 centimes.

⁵ 50 centimes.

⁶ 1 franc.

⁷ 50 centimes.

⁸ 50 centimes.

Il est d'autant plus important, d'autant plus urgent de contribuer à la propagande entreprise par la Société bibliographique en faveur de la vérité religieuse, historique et sociale, que les sectaires de la libre pensée révolutionnaire redoublent leurs efforts pour empoisonner les masses, et gâter absolument l'esprit et le cœur de la France, dont la mort leur importe peu pourvu que le triomphe, toujours éphémère, de leurs doctrines, leur donne un moment ce pouvoir, qui entre leurs mains est toujours grotesque ou sanglant, ou l'un et l'autre à la fois. Ce redoublement d'activité dangereuse ressort avec évidence de l'intéressant travail publié par M. le vicomte de Luçay et M. le comte Henri de Beauafort, au nom d'une commission mixte formée par la Société bibliographique et la Société des publications populaires. Ce travail est intitulé : *La Propagande démocratique en 1871-73*¹. On y voit successivement paraître les étranges produits de diverses officines, toutes dangereuses, à des degrés divers : la *Bibliothèque démocratique*, dont naguère nous avons nous-même entretenu nos lecteurs, et qui est plus que jamais dirigée par M. Victor Poupin, auteur inconnu des *Labourdière* ; la *Bibliothèque populaire* ; la *Librairie Franklin*, où M. Jean Macé déchaîne ses colères contre l'Église. S'il y a quelque jour une seconde Commune, et un second massacre de prêtres, les brochures de M. Macé n'y seront pas pour rien. C'est ce qui rend sa fureur moins ridicule qu'elle ne le serait par elle-même. Nous voyons encore paraître la *Bibliothèque républicaine*, la *Société d'instruction républicaine* ; et la *Librairie démocratique*. Dans cette dernière nous notons un *Catéchisme politique*. Le catéchiste est M. Veillaud, dont la célébrité ne tardera certainement pas à égaler celle de M. Poupin, homme illustre, quoique auteur inconnu des *Labourdière*. Ce prêtre de l'ère nouvelle déclare que toutes les religions sont également bonnes, et que l'homme fort ne semble avoir besoin d'aucune. L'homme fort, c'est M. Veillaud. Mais le *catéchisme politique* n'est rien en comparaison du *catéchisme de morale universelle* et surtout du *catéchisme populaire républicain*, où l'on trouve énoncé ce blasphème que l'idée de Dieu ôte à l'homme toute liberté, toute conscience. Et ce livre en est à sa vingt-troisième édition ! Quelle abondante distribution de pétrole intellectuel et moral. *Erudimini* !

On étouffe en sortant de ces officines. Tâchons de respirer un air plus pur. La science nous le doit fournir, pourvu qu'elle consente à ne se point emposter. On sait que l'histoire est selon nous comprise dans ce terme général de science. Mais pour qu'elle mérite vraiment ce nom, il faut qu'elle s'éclaire de toutes les lumières que lui fournissent de jour en jour davantage les sciences nouvelles qui se constituent. Par exemple la philologie et l'histoire littéraire sont non-seulement des

¹ Brochure gr. in-8° de 20 p. Librairie de la Société bibliographique.

sciences utiles par l'importance de leurs résultats pour l'étude de l'esprit humain, mais elles sont un secours des plus précieux et souvent presque indispensable pour l'histoire politique, pour l'histoire générale. Il est des périodes que l'on ne connaît bien que par elles. Mais celles mêmes pour lesquelles les documents directs ne font pas défaut sont singulièrement éclairées par les découvertes de la philologie et de l'histoire littéraire. Ainsi l'étymologie de certains mots qui ont servi à désigner des institutions, des coutumes, est une lumière dont il faut tenir le plus grand compte pour acquérir la connaissance aussi exacte que possible de ces coutumes, de ces institutions, et surtout pour remonter à leur origine. C'est pour cela qu'il me semble utile de signaler à nos lecteurs l'étude publiée par M. Kern dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* ¹ sur l'étymologie du mot *fief* (*feodum*). Cette étymologie, qui est assurément germanique, avait été fort discutée. Suivant M. Littré, dont l'opinion est essentiellement la même que celle de M. Diez, le sens primitif de *fief* est *biens, avoir* ; sens déterminé ensuite par l'usage à signifier une espèce particulière de possession. M. Kern rejette ce sens par des raisons de linguistique comparée, et rattache le mot *fief* à un mot francique *fehod, fehid*, qui, dit-il, n'a été « qu'un des termes nombreux, variant d'après la différence de dialectes ou de temps, pour désigner la même chose, et dont le sens général était celui de : *usus, fructus, id quo quis fruitur, ususfructus*. » M. Kern assimile en outre, pour le sens, *feodum* à *beneficium*. Je livre les conséquences que l'on peut tirer de là, aux discussions des savants qui diffèrent d'opinion sur l'origine du *fief* et son rapport avec l'ancien bénéfice. Sans me prononcer sur la question, j'affirme que le travail tout philologique de M. Kern y apporte une lumière nouvelle. Outre sa conclusion, je lui emprunte encore un curieux passage : « La patrie de *fehod, fehid*, autre thème : *fehodi, fehidi* n'est pas encore déterminée. Probablement c'est un mot francique (c'est-à-dire bas-francique ou vieux néerlandais). Cela n'empêche pas qu'il puisse avoir été allemand aussi. En général les mots germaniques du français ne sont pas allemands... Il ne sert à rien de confondre les termes de germains et allemands. *Les Francs étaient des Germains, des Teutons, mais non pas des Allemands, tant s'en faut*. » Je suis bien aise de cette assertion de M. Kern, dont je lui laisse d'ailleurs la responsabilité. Je voudrais qu'elle fût généralement admise, quand ce ne serait que pour apaiser un peu la manie puérile de certains historiens qui transportent leur douleur patriotique et leurs désirs de revanche dans l'histoire du cinquième siècle. Se venger de l'empereur Guillaume sur le dos de Mérovée, est l'effet d'une maladie aussi ridicule que la folie pangerma-

¹ Tome second, 3^e fascicule, p. 228 et suiv. Paris, Franck, 1873, in-8^o.

nique dont souffrent à l'heure présente les érudits d'outre-Rhin. Une faculté qu'il est bon de conserver, dans les plus grandes victoires comme dans les plus grands revers, c'est le sens commun.

L'histoire littéraire n'est pas moins utile que la philologie pour l'histoire générale. Elle ne lui apporte pas de moins précieux secours. On pourrait à cet égard citer de nombreux exemples. M. le comte de Puymaigre, notre savant et zélé collaborateur, nous en fournit un nouveau par le livre travaillé avec un soin si exact et si scrupuleux, écrit d'une façon si intéressante, qu'il vient de publier sous ce titre : *La cour littéraire de Don Juan II, roi de Castille*¹. Ce n'est pas seulement une période, une partie de la littérature espagnole qu'il a su mettre sous nos yeux avec tant de science et d'art tout ensemble, c'est une époque, c'est une partie très-curieuse et très-peu connue de l'histoire d'Espagne, qui se rattache par bien des côtés à l'histoire politique, intellectuelle, morale et sociale de la France à la même époque. Le dernier âge de la chevalerie, où un idéal romanesque et un peu factice se superpose, pour ainsi dire, à de tristes et sanglantes réalités ; où l'élégance et le culte des lettres cachent souvent des mœurs brutales et dépravées ; où l'égoïsme, la cupidité, la révolte font parade en vers et en prose, dans les fêtes et dans les tournois, des sentiments délicats d'un honneur subtil et raffiné ; cette dernière chevalerie qui a la prétention de mettre en pratique les vertus légendaires d'un Roland et d'un Olivier, et qui déjà touche à Don Quichotte : en un mot, l'esprit, les mœurs, les prétentions de la noblesse de cour au xv^e siècle, sont peints de vives couleurs, et peints par eux-mêmes, pour le lecteur qui sait les y discerner, dans le livre de M. le comte de Puymaigre. Outre cet intérêt qui sort de l'ensemble, l'ouvrage de M. de Puymaigre offre en certaines pages, où sont analysées et citées des chroniques contemporaines, un intérêt direct pour l'histoire proprement dite. Quel plus vivant tableau, par exemple, que le récit de l'exécution du connétable Don Alvaro de Luna, une sorte de Richelieu castillan, mais qui, après avoir longtemps exercé, au nom du roi son maître, l'autorité suprême, et comprimé les grands sous sa main de fer, fut enfin, non pas seulement disgracié, mais décapité par ordre de Don Juan II ? C'est un serviteur du connétable, demeuré fidèle à sa mémoire, qui raconte cette exécution, et je demande à nos lecteurs la permission d'enrichir ma chronique de ce beau et touchant morceau. Je suis bien assuré qu'ils ne s'en plaindront pas.

« Sur la grande place de Valladolid, près du monastère de Saint-François, on avait élevé un nouvel échafaud pour une chose si nouvelle que jamais en Castille il n'en fut vu une semblable, l'exécution d'un tel seigneur condamné à mort par le roi, et cette exécution créée par

¹ Paris. Franck, 1873. 2 vol. pet. in-8.

son crieur. Cet échafaud prêt et dressé comme il convenait pour un pareil méfait et un riche tapis étant étendu sur les planches, Diego Lopez de Estuñigac (grand justicier de Castille, ennemimortel du connétable et instrument de sa chute), accompagné de gens armés, va trouver le glorieux connétable dans la demeure où il résidait. Il était alors à s'entretenir avec son confesseur. On lui dit de descendre de la chambre où il était et de monter sa mule qui était prête et sellée. Il descendit sans retard accompagné par les religieux. La trompette sonne un triste et lamentable son. Le crieur commence son cri menteur... Oh ! oui, mon Dieu, il était faux ce cri et manifestement faux... Le brave et bienheureux maître monta sa mule avec le même maintien, le même aspect, le même calme qu'il avait coutume de la monter dans les temps passés de sa belle et riante fortune. Sa mule était caparaçonnée de deuil, et lui portait une longue cape noire. Et comme on le raconte des martyrs qui, avec un visage joyeux, allaient recevoir la mort pour la foi de Jésus-Christ, semblablement allait le bienheureux maître, sans qu'aucun trouble apparût dans son maintien, goûter et savourer le goût et la saveur de la mort, sachant bien qu'il était innocent et sans fautes ni reproches à l'égard du roi son seigneur ; et pour avoir sans cesse usé à son endroit de bonté, de vertu et de loyauté, on lui donnait la mort qu'il allait subir. Il se confiait en Dieu et tenait pour certain que Dieu lui montrerait sa faveur en ce moment et qu'il voulait qu'il en fût ainsi pour que fussent expiés ses anciens péchés par cette mort violente et publique...

« Le bienheureux connétable va donc sur sa mule, comme nous l'avons dit, toujours accompagné du révérend religieux et on le conduit vers l'échafaud. Arrivé en haut, quand il se vit là où le tapis était tendu, il ôta le chapeau qu'il avait sur la tête et le donna à un de ses pages qui s'appelait Moraless. Le bienheureux maître arrangea ensuite les plis de la robe qu'il avait revêtue et comme le bourreau lui dit qu'il convenait de lui attacher les mains ou du moins les pouces, pour qu'il ne fît point d'efforts afin d'éloigner le couteau dans les épouvantes de la mort, il prit une aiguillette d'un *gervier* qu'il avait, qui était à la mode dans ces temps et qui était une espèce de petite escarcelle, et la remit au bourreau qui, avec cette aiguillette, lui attacha les pouces. Ensuite il recommanda son âme à Dieu... Tout à coup, tous, les hommes comme les femmes, ceux qui étaient sur la place comme ceux qui étaient aux fenêtres des maisons environnantes, tous, quand le bourreau prit le glaive dans ses mains, gardèrent un silence glacé comme s'il leur eût été enjoint, sous les plus graves peines, de se taire, et un peu après, quand le bourreau enfonça le couteau nouvellement aiguisé dans la gorge du bienheureux maître, il s'éleva de tous les côtés un si douloureux, si triste, si poignant gémissement, un si retentissant et désespéré cri, des clameurs si pleines d'angoisse, qu'on eût cru que tous, hommes comme

femmes, voyaient cruellement massacrer leur père ou, une personne bien aimée. Il mourut le glorieux, le fameux, le vertueux et bienheureux maître et connétable de Castille, de la manière que l'histoire l'a raconté. Que Dieu ait son âme! On peut pieusement croire qu'il a trouvé sa place parmi les élus. . . Son très-aimé et très-obéi seigneur, le roi, ordonna de le tuer, et en ordonnant de le tuer, on peut dire avec vérité qu'il se tua lui-même, car après cette mort il ne vécut plus qu'un an et cinquante jours qui, on peut l'affirmer, furent pour lui des jours de regret et de peine ¹. »

La préface de l'ouvrage de M. le comte de Puymaigre, dont l'apparition a été retardée par les cruels événements que nous avons subis, est, hélas! datée de Metz. C'est un Messin chassé de sa ville natale par l'occupation allemande, qui, plus Français que jamais, nous donne l'exemple et le modèle d'études trop négligées parmi nous. Metz, perdue sous Napoléon III, avait été conquise par Henri II et défendue par François de Guise, sous le drapeau blanc. Mais quoique réunie politiquement à la France seulement au xvi^e siècle, Metz a été de tout temps française par la langue. Le dialecte du pays messin est un dialecte français au même titre que celui du Parisien. C'est ce qu'établira sur des textes et par des preuves incontestables un jeune érudit, dont nous avons naguère salué les débuts, M. François Bonnardot. M. Bonnardot prépare dans la *Collection des documents inédits*, la publication d'un volume de chartes en langue vulgaire, qu'il fera précéder d'une introduction sur le dialecte parlé durant le moyen âge dans Metz et dans le pays messin. Ce volume sera pour cette ville, pour ses habitants, dont le cœur nous est resté, un titre précieux de nationalité française.

L'importance de l'histoire littéraire pour l'histoire générale, la fécondité de leur alliance seront certainement démontrées à tout le monde par les *Chefs-d'œuvre historiques et littéraires du moyen âge*, qu'a entrepris de publier la maison Firmin Didot, et dont le plan commence à s'étendre et à se préciser, sous la direction de notre savant ami M. Léon Gautier. Cette collection a été inaugurée par le *Ville-Hardouin* publié l'an dernier, et dont une seconde édition est sous presse. Elle vient d'être continuée par la nouvelle édition de Joinville qu'a donnée M. N. de Wailly, membre de l'Institut ². Cette édition est un véritable monument élevé à la gloire de saint Louis et de son ami fidèle par l'érudition et la critique françaises, se fortifiant du secours de l'art. Le texte est celui de l'édition de 1868, mais amélioré encore. Il est accompagné d'une traduction ou plutôt d'un rajeunissement mis en regard. Un vocabulaire et une grammaire viennent s'ajouter à cette traduction, pour

¹ Tome I, p. 148-151.

² Grand in-8°, 1874.

permettre à tout le monde de s'initier aux beautés de notre vieille langue. Une série d'*Eclaircissements historiques* apporte des lumières sur divers points importants de l'histoire de saint Louis, notamment sur le costume civil et militaire en usage à son époque. Ces notices et le livre en général sont illustrés archéologiquement d'après les miniatures et les sceaux contemporains. L'ornementation (initiales, vignettes et culs-de-lampe) est conçue dans le même système. Enfin ce qui donne à ce volume une valeur nouvelle et spéciale, ce dont on ne saurait trop féliciter M. de Wailly et MM. Didot d'avoir songé à l'enrichir, ce sont deux cartes dressées par M. Auguste Longnon, et qui replacent sous nos yeux le théâtre des deux croisades de Louis IX, et la France de son temps avec les limites précises du domaine royal et des grands fiefs. Cette dernière carte surtout et la notice explicative sont une œuvre d'érudition géographique des plus remarquables, et qui fait bonne figure dans le chef-d'œuvre d'érudition philologique, historique, archéologique et aussi de bonne et sobre littérature, par lequel M. N. de Wailly, a pour la troisième fois, et pour jamais, associé son nom à celui du sénéchal de Champagne.

La moins méritoire assurément des annexes que MM. Didot ont voulu joindre à cette édition monumentale, c'est la *notice historique et littéraire*, formant un opuscule à part, mais dérivée avec le volume. Peut-être toutefois cette notice ne sera-t-elle pas inutile. L'auteur de l'opuscule a fait du moins ce qu'il a pu pour donner au grand public une idée exacte, une connaissance sommaire de l'œuvre du sire de Joinville. Sa bonne intention sera son excuse. — La maison Didot annonce comme sous presse, pour paraître successivement dans cette grande collection, à la suite du *Ville-Hardouin* et du *Joinville*, *la littérature du moyen âge*, extraits en prose et en vers des meilleurs écrivains français depuis les origines jusqu'à la Renaissance; textes critiques avec une traduction en regard, accompagnés d'éclaircissements historiques, d'un vocabulaire, d'une grammaire et d'une introduction présentant l'histoire de la littérature en France jusqu'au xvi^e siècle, publié par M. Léon Gautier; *Froissart*, extraits de ses chroniques sur la France, l'Angleterre, l'Ecosse, la Flandre et l'Espagne, de 1322 à 1400, édition publiée par M. Siméon Luce; — *Commynes*, mémoires sur les règnes de Louis XI et de Charles VIII, publié par M. Paul Viollet. — La maison Didot annonce comme en préparation pour paraître aussi dans cette collection: *Les mystères du moyen âge*, *Guillaume de Tyr*, *la Chanson de Jérusalem*, *la Chronique de la Pucelle*, etc. Cette collection sera tout à la fois une œuvre de science et d'intelligente vulgarisation.

L'histoire politique et littéraire de la France proprement dite, de la France européenne, nous doit tenir chèrement au cœur, mais elle ne doit pas nous faire négliger, comme on l'a trop fait jusqu'ici, l'histoire

des efforts de nos ancêtres pour nous donner de grandes colonies, pour créer des Frances nouvelles, si j'ose m'exprimer ainsi. Nous ne devrions pas nous laisser devancer par les étrangers dans une étude si patriotique, si féconde en grands enseignements pour nous et pour nos enfants. Mais du moins, quand ils nous ont devancés, il importe de les rattraper le plus tôt possible, et comment cela ? en mettant tout d'abord à la portée des Français leurs ouvrages traduits en notre langue. C'est ce que vient de faire la Société bibliographique pour le remarquable livre du colonel Malleon, *l'Histoire des Français dans l'Inde*, dédié à l'armée française et traduit par M^{me} S. Le Page ¹. Cette traduction, approuvée par l'auteur, est accompagnée d'une carte de l'Inde. Nous recommandons vivement ce livre à nos lecteurs.

Avec l'histoire de France européenne et coloniale, c'est l'histoire de l'Eglise qui nous tient le plus au cœur. Les récits évangéliques sont la source et le fondement de cette histoire. La critique rationaliste s'est plu à s'y exercer ; mais elle a rencontré de vigoureux adversaires, qui ont combattu et combattent encore le bon combat. Nous nous reprocherions de n'avoir pas signalé à nos lecteurs un livre, d'une date un peu ancienne, mais qui n'est venu à notre connaissance que depuis quelques mois. Ce livre qui a justement pour titre : *Récits évangéliques*, unité, précision, harmonie des quatre textes, par l'abbé A. Chevallier (du diocèse de Versailles) ², n'est pas imprimé sur beau papier ni avec de beaux caractères. L'auteur a dû sans doute en faire lui-même les frais. Mais sous son humble apparence, ce volume décèle un esprit des mieux doués pour l'étude des origines et l'érudition critique. M. l'abbé Chevallier a fait en particulier un usage fort sagace et fort ingénieux des traditions conservées dans le Talmud. Comme ma compétence à cet égard pourrait à très-bon droit être mise en doute, j'ajouterai que le livre a été examiné par M. l'abbé Bertrand, chanoine de Versailles, l'un des plus savants orientalistes de France, sur le rapport de qui (et ce rapport est très-favorable) M. l'Évêque de Versailles a autorisé la publication de ce volume. C'est le même auteur qui vient de publier tout récemment dans les *Annales de philosophie chrétienne* ³ sous ce titre : *L'année religieuse d'Abraham*, une étude de chronologie biblique dont il est parlé plus loin.

L'histoire de l'Eglise et l'histoire de France trouvent également leur compte dans cette grande et admirable collection qu'on nomme le *Gallia christiana*. Nous avons déjà signalé à nos lecteurs, mais nous ne saurions trop leur recommander la nouvelle édition entreprise par

¹ Paris, librairie de la Société bibliographique (75, rue du Bac), 1871, in-8° cav.

² Paris, 1872, in-8°.

³ Tome V et VI (6^e série). Cf. *Univers* du dimanche 14 décembre 1873.

la librairie Palmé, et dont la direction a été confiée par elle à Dom Piolin. Les deux volumes qui ont déjà paru seront prochainement l'objet d'un examen approfondi dans la *Revue*. — C'est aussi à l'histoire de l'Église, et par certains côtés à l'histoire de France, qu'appartient l'ouvrage en deux volumes publié par la librairie Didot sous le titre : *Jérôme Savonarole et son temps d'après de nouveaux documents*, par Pasquale Villari, traduit de l'italien par M. Gustave Gruyer, accompagné d'une préface et d'une étude préliminaire par le traducteur. La figure de Savonarole est une des plus curieuses que nous offre cette période, si intéressante, qui sert, pour ainsi dire, de transition entre le moyen âge et les temps modernes. Diversement jugée, elle mérite d'être étudiée de près. M. Perrens a publié, il y a quelques années, un livre sur ce sujet qui fut couronné par l'Académie française. Mais l'ouvrage de M. Villari est postérieur à celui de M. Perrens. La traduction de M. Gruyer est donc pour les lecteurs français, pour ceux du moins qui ignorent l'italien, un important, un indispensable élément d'information. — L'histoire des arts, même dans ses détails, est une partie de l'histoire des mœurs, et le tableau des mœurs donne à l'histoire sa vie et sa couleur. C'est à ce titre que nous signalons à nos lecteurs le livre, fruit d'un labeur considérable et produit d'une érudition exacte jusqu'à la passion, jusqu'au scrupule, que vient de publier M. Louis Courajod pour la Société des bibliophiles français, sous ce titre : *Livre-journal de Lazare Duvaux, marchand bijoutier ordinaire du Roy (1748-1758)*, précédé d'une étude sur le goût et sur le commerce des objets d'art au milieu du XVIII^e siècle. Le même auteur publiera prochainement à la librairie Dumoulin l'*Histoire de l'École des Beaux-Arts aux XVIII^e siècle (L'École royale des élèves protégés)*, précédée d'une introduction sur l'histoire de l'enseignement des arts du dessin en France, depuis l'origine jusqu'en 1789.

Avant de terminer cette *Chronique*, nous signalerons parmi, les lectures récemment faites à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, un mémoire de M. Naudet sur l'administration romaine depuis Dioclétien, jusqu'à la fin de l'empire d'Occident, qui fait suite à une précédente étude sur l'administration de l'empire jusqu'à Dioclétien, et un mémoire de M. N. de Wailly sur la croisade de 1202, où le savant académicien examine notamment les raisons diverses des divisions qui se produisirent dans l'armée des croisés, et qui causèrent des défections nombreuses. M. de Wailly a insisté sur un motif qu'on n'avait pas suffisamment remarqué : l'élection de Boniface, marquis de Montferrat, comme chef de la croisade, au lieu du comte de Flandre Beaudoïn. Cette élection, dit M. de Wailly, dut indisposer beaucoup de Français, et il faut sans doute y chercher aussi la cause de la défection de la plupart des Champenois. Ainsi s'explique le silence de Ville-Hardouin sur le motif de ces déflections. Partisan déterminé de Boniface et pro-

moteur de sa candidature, il ne veut pas avouer le fâcheux effet de cette élection ¹.

En terminant, nous avons le douloureux devoir d'enregistrer la mort de M. Alcide-Hyacinthe du Bois de Beauchesne, chef de la section historique aux Archives de France, l'auteur de deux ouvrages où il avait mis toute son âme, et par le succès desquels il a servi les deux grandes causes qui lui tinrent toujours au cœur : la cause de la religion et celle de la Maison royale de France. Je veux parler du *Louis XVII* et de la *Vie de Madame Elisabeth*, livres qui ont fait verser bien des larmes, martyrologes où M. de Beauchesne voyait le plus sûr fondement de ses espérances. Ses yeux se sont fermés à la lumière sans avoir vu le triomphe — encore à venir — qu'il avait tant souhaité. Mais ce gentilhomme chrétien a gardé jusqu'au dernier instant, avec une inébranlable constance, sa foi religieuse et sa foi patriotique. Elle est si belle, cette double foi ! C'est pour elle qu'il fait bon vivre, c'est en elle qu'il fait bon mourir.

¹ Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 5 décembre 1873.

MARIUS SEPET.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

I

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

L'étude de la chronologie biblique est actuellement une des questions à l'ordre du jour. M. l'abbé Chevallier, curé de Mandres (Seine-et-Oise), a consacré, dans les *Annales de Philosophie chrétienne*¹, une série d'articles à « l'Année religieuse dans la famille d'Abraham, ou chronologie antique, retrouvée dans la tradition et dans la Bible. » Selon lui, il est impossible d'admettre des « années solaires » dans la supputation de l'âge des patriarches. Il faut distinguer dans le *Pentateuque* l'année religieuse, composée d'une semaine de mois lunaires, ou sept mois, de l'année civile composée de douze mois. La plupart des années mentionnées par Moïse, ainsi que par l'auteur du livre des *Juges*, sont des années religieuses. La preuve qu'en donne M. le curé de Mandres, c'est que l'application de son système fait évanouir presque toutes les contradictions et difficultés chronologiques des livres saints. Les calculs sont très-ingénieux et fort séduisants, mais l'esprit hésite malgré lui à admettre un point qui, comme l'avoue l'auteur lui-même, bouleverse de fond en comble la chronologie biblique². On sait combien l'art des dates, qui semblerait de sa nature devoir être le plus à l'abri des illusions et le plus mathématiquement exact, est tout au contraire, en bien des cas, livré à l'arbitraire et sujet à déception, et l'on se tient instinctivement sur ses gardes. Plusieurs des résultats obtenus par M. l'abbé

¹ *Annales de philosophie chrétienne*, livr. de mars, avril, mai, juin, juillet et août 1873.

² Livr. de juin 1873.

Chevallier sont extrêmement frappants, mais que de graves difficultés non encore résolues dans son comput ! Une partie des années de Jacob sont religieuses ou de sept mois, les autres sont civiles ou de douze mois ; dans les cent vingt ans de vie attribués à Moïse, les quatre-vingts premières années doivent être réduites à quarante-cinq, les quarante autres sont conservées dans leur intégrité ; le chiffre de quatre cent quatre-vingts ans depuis la sortie d'Égypte donné comme la date du commencement de la construction du temple à Jérusalem doit être aussi décomposé en deux séries, l'une de trois cent cinquante-six années religieuses, réduites à deux cent deux années solaires, l'autre composée sans réduction d'années de douze mois. — La date du passage du Jourdain, fixée à l'an 1300 avant Jésus-Christ d'après les documents égyptiens, est loin d'être aussi sûre que le pense le savant chronologiste, car les plus habiles égyptologues sont en désaccord sur l'année de l'*Exode*. — Enfin une opinion qui raccourcit la chronologie biblique, au moment même où les découvertes archéologiques faites en Assyrie et surtout en Égypte, sans parler des découvertes paléontologiques, paraissent établir qu'on l'a faite trop courte, a par le fait même de fortes présomptions contre elle. Quoi qu'il en soit, le travail de M. Chevallier mérite d'être soigneusement étudié et discuté. Il concilie les variantes si considérables du texte hébreu, des Septante et du texte samaritain, de la création à Abraham, en les ramenant tous au chiffre uniforme de 1878, diversement modifié par les Septante et le Samaritain, mais d'après un procédé régulier. Cette conciliation est l'application la plus curieuse de son système. La manière dont il résout les difficultés de la période des Juges est aussi remarquable, mais il est obligé, comme nous l'avons dit, de supposer, dans le seul nombre de 480, deux espèces d'années. Selon lui, il s'est écoulé de la création au déluge, 1656 ans ; le déluge a eu lieu 4293 ans avant Jésus-Christ ; la vocation d'Abraham en 1584 ; le passage du Jourdain par les Hébreux en 1300 ; la dédicace du temple de Salomon en 1006.

— L'article par lequel M. Havet rendit compte, dans la *Revue des Deux-Mondes*, de la *Vie de Jésus*, lors de son apparition, fit du bruit et du scandale : le critique n'y trouvait qu'une chose à reprendre, c'est que M. Renan n'allait pas assez loin dans la voie de la négation, et qu'il entourait encore la figure du fils de Marie d'une auréole trop surhumaine. A l'occasion de l'*Antechrist* du même auteur, dans la même *Revue*¹, M. Réville, ministre du saint l'évangile, vient de copier M. Havet et de nous donner une seconde édition de son article. On sait que le pasteur de l'Eglise wallonne de Rotterdam accepte de toutes mains les théories diverses émises par les exégètes, quoiqu'elles soient sou-

¹ *L'Antechrist et le Christianisme : Revue des Deux-Mondes*, livraison du 15 décembre 1873.

vent contradictoires, à la seule condition d'être fortement imprégnées de rationalisme. Ici, non content d'accepter tout ce qu'il y a de radical dans le livre de M. Renan, il le dépasse. « M. Renan, dit-il, est artiste aussi bien qu'historien. Il a l'avantage d'unir l'intuition de l'artiste et cette érudition qui fournit à l'historien son matériel indispensable. Pourtant, je serais tenté de lui reprocher de subordonner parfois ses conclusions d'historien à ses préférences d'artiste. » Serait-ce parce qu'il a donné trop libre carrière à son imagination ? Non certes. C'est parce qu'il a des « timidités en matière de critique biblique, » parce qu'il « se conduit envers les traditions officielles comme un conservateur presque méticuleux. » Quel excellent certificat décerné à l'auteur des *Origines du Christianisme* ! Qui osera désormais parler de ses hardiesses ? Ses timidités, c'est d'avoir accepté comme réel le voyage de saint Pierre à Rome, la condamnation de saint Jean à la chaudière d'huile bouillante, l'authenticité de la première Épître de saint Pierre, des Épîtres de saint Paul aux Ephésiens et aux Colossiens ; c'est d'avoir admis le séjour de saint Jean à Ephèse et de lui avoir attribué la composition de l'*Apocalypse*. De tels reproches ne sauraient beaucoup déplaire à M. Renan ; on devine sans peine que ces critiques sont des critiques de camarade, nous ne voudrions pas dire de compère. « Les erreurs ou les faiblesses de détail que nous venons de signaler, se hâte d'ajouter M. Réville, n'influent en réalité que très-peu sur la justesse générale des conclusions de M. Renan. »

M. Albert Réville approuve donc tout ce qu'il y a d'antichrétien dans l'*Antechrist*. Il serait on ne peut plus piquant, si ce n'était profondément triste, de voir ainsi un écrivain, se disant pasteur de la religion chrétienne, contresigner les blasphèmes de l'auteur de la *Vie de Jésus*, et n'avoir d'autre blâme à lui infliger que d'être encore trop chrétien. Le critique de la *Revue des Deux-Mondes* accepte expressément tout ce que M. Renan a écrit sur Néron. Pour l'un comme pour l'autre, « Néron l'Antechrist se trouve avoir été le plus puissant ouvrier de l'édifice élevé à la gloire du Christ... Néron fit plus que tout autre, plus que saint Paul lui-même, pour couper l'espèce de cordon ombilical qui retenait encore la religion nouvelle au giron qui l'avait enfantée¹. » M. Réville donne aussi les mains aux attaques contre l'*Apocalypse*. L'auteur est « un esprit passionné, étroit, plein de fiel. » Le livre lui-même est une prophétie fausse, démentie par l'événement. « Si au lieu du temple construit de main d'homme, écrit M. Réville, l'écrivain de Pathmos eût un peu plus pensé à ce temple de l'esprit, toujours debout, toujours imprenable, toujours ouvert à l'innocence méconnue et au bon droit persécuté, il eût annoncé une vérité sublime que tout depuis eût confirmée. » Et n'est-ce donc pas ce qu'il aréellement

¹ L'*Antechrist et le Christianisme*, p. 781.

prédit pour qui le lit sans préjugé, et l'Église est-elle autre chose que ce temple toujours debout, asile de la vertu et de la vérité?

— Nous avons fait connaître, dans la livraison de janvier, l'opinion du P. Pujol sur le passage de la mer Rouge et nous en avons montré, en quelques mots, le peu de solidité. Le but du savant Jésuite était de battre en brèche le sentiment émis dans les *Études religieuses*¹, quelques années auparavant, par l'un des ingénieurs de l'isthme de Suez, M. Lecoindre, qui fait traverser la mer Rouge par les Hébreux aux Lacs Amers. Ainsi attaqué, M. Lecoindre s'est défendu dans deux articles aussi solides qu'intéressants², où il fait toucher du doigt la fausseté du système du P. Sicard, renouvelé par le P. Pujol. Ce dernier a essayé, mais sans succès, de répliquer à la réponse de son adversaire³. Sans doute, il n'est pas rigoureusement démontré que Moïse et son peuple ont franchi la mer au nord de Chalouf; sans doute il peut s'être glissé quelques erreurs de détail dans les explications de M. Lecoindre; mais son système n'en demeure pas moins le plus vraisemblable et le plus admissible dans son ensemble. On comprend que le P. Sicard ait tracé de la marche des Hébreux l'itinéraire qui porte son nom : il ignorait que la mer Rouge s'étendait autrefois, dans la direction du nord, à plusieurs lieues au delà de sa limite actuelle; on ne s'explique pas qu'il ait trouvé un champion si ardent dans le P. Pujol, qui connaît l'ancienne configuration des lieux, et qui sait que les savants s'accordent aujourd'hui à placer Ramessès, ou la terre de Gessen, au nord-est de l'isthme de Suez.

— M. L. Meyer a analysé, dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*⁴, le livre de M. Schrader, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, et en a extrait ce qui lui a paru le plus important, sans suivre d'ailleurs d'autre plan que celui de son auteur, lequel a fait une simple nomenclature, sans liaison d'aucune sorte, des données assyriologiques propres à confirmer ou à éclairer les livres sacrés, en les suivant chapitre par chapitre et verset par verset. M. L. Meyer ne paraît pas familiarisé avec les travaux des assyriologues français, car il conserve aux noms propres leur transcription allemande, au lieu de leur donner l'orthographe reçue en français; il fait aussi quelques confusions comme quand il dit (livr. de juillet, p. 44), que Mérodach était une des grandes divinités de Ninive. C'est Babylone qu'il faut dire. Son résumé du livre de M. Schrader est néanmoins très-utile à lire et renferme plusieurs pages fort intéressantes.

— *La Correspondance de Berlin* ayant, dans son numéro du

¹ *Études religieuses*, etc., par des Pères de la Compagnie de Jésus, 4^e série, t. IV, p. 552.

² Livr. de juillet et août 1873.

³ Livr. de septembre 1873.

⁴ *La Bible et l'assyriologie*, livr. de mars, mai et juillet 1873.

1^{er} juin 1872, reproduit un article de la *Gazette générale de l'Allemagne du Nord* disant que « pendant des siècles, du moins jusqu'à Grégoire VII, chaque élection papale eut besoin, pour être valable, de l'agrément de l'empereur d'Allemagne. « M. Augustin François a voulu examiner ce qu'il y avait de vrai dans cette asserition. Or il démontre¹ que si, en effet, l'Empereur d'Occident (et non d'Allemagne) eut le privilège d'assister ou de se faire représenter à la consécration du pape, c'était afin d'empêcher les coupables agissements des factions. L'approbation donnée par l'empereur ou ses représentants portait sur l'acte d'élection, et non sur la personne élue, car en réalité il n'a jamais fait ou pu faire modifier le choix effectué; cette approbation, du reste, n'avait pas toujours lieu, tant s'en faut, et le plus grand nombre des papes fut élu et consacré sans l'intervention de l'empereur.

— Le *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français*² a publié un catalogue de documents concernant l'histoire de la Réforme française, conservés aux archives de Stuttgart, catalogue dressé par M. Franck Puaux. Le rôle important joué par le duc Christophe de Wurtemberg est mis en relief : les chefs protestants en France sont sans cesse en rapport avec la cour de Stuttgart, et la belle-mère de Condé part pour Strasbourg en décembre 1562, avec la procuration des chefs protestants, pour intéresser à leur cause les princes de l'Allemagne. Il y aurait, dit M. Puaux, à écrire, d'après ces documents, déjà utilisés en partie par le docteur Cugler dans son *Histoire du duc Christophe*, une page intéressante de l'histoire diplomatique de la Réforme. Les documents signalés par M. Puaux concernent les années 1557 à 1568; six pièces se rapportent aux années 1584, 1585 et 1587.

— Une question historique sans cesse discutée est celle de « la préméditation de la Saint-Barthélemy. » Sous ce titre, le *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français* revient deux fois³ sur un travail publié par M. Jules Loiseleur⁴. Or, M. Loiseleur, et M. William Martin, rédacteur d'un des articles du *Bulletin*, sont d'accord pour prouver qu'il n'y avait pas eu préméditation : « Ce coup d'État ne fut point préparé à l'avance, » dit M. Loiseleur; « tout semble prouver que le massacre général n'était pas prémédité et que ce ne fut qu'un expédient de la dernière heure, » écrit M. William Martin. M. Loiseleur constate que « les sentiments les plus étroits, l'égoïsme, le soin du pouvoir à retenir, la peur des représailles, furent les vrais mobiles de la Saint-Barthélemy; » que « c'est un crime politique, dans

¹ *Contemporain* du 1^{er} août 1173.

² Livr. du 15 juillet 1873.

³ Livr. des 15 septembre et 15 octobre 1873.

⁴ Dans le journal *Le Temps*, des 14, 15, 16, 17, 20, 21, 22, 23 et 24 août 1873.

le sens le moins noble du mot, et plus privé encore que politique ; » que « ceux qui le commandèrent n'eurent pas même l'excuse de l'exaltation religieuse : ils allumèrent froidement des passions qu'ils ne partageaient pas. » Ce qui n'empêchera pas tous les feuilletonistes de parler longtemps encore de ce « crime de la Religion ! »

— Le même *Bulletin*¹ publie « un nouveau récit de la Saint-Barthélemy » écrit par un bourgeois de Strasbourg, présent à Paris. Ce document est extrait de l'importante publication du professeur Kluckhohn, *la correspondance de Frédéric le Pieux*, électeur Palatin, qui sera l'objet d'une appréciation dans la *Revue*. Nous signalons pour mémoire les *Lettres* extraites des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, concernant les guerres de religion, et publiées dans le *Bulletin* de la Société du Protestantisme français, parce que l'éditeur de ces lettres, M. Loutchizki, les a réunies en une brochure dont il est rendu compte ailleurs.

— M. Fernand Schickler a publié dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français*² une notice sur Lambert de Beauregard, « une victime des Dragonnades. » M. Schickler fait suivre cette notice de la *relation*, écrite par Lambert de Beauregard, de ce qu'il a souffert pour la religion en la soixante-neuvième année de son âge. Il y a de tristes détails, des cruautés commises par des subalternes, des rigueurs ordonnées par le pouvoir poursuivant ceux qui refusaient d'obéir à son ordre, violant les traités, de changer de religion. De tout temps on a pu servir de bonnes causes par des moyens injustes, et le catholicisme n'est pas responsable d'excès qui se sont produits en son nom, mais que son chef a déplorés.

— L'importante publication que MM. d'Arneth et Geffroy préparent depuis longtemps, est à la veille de paraître, et la *Revue des Deux-Mondes* nous en donne la primeur, dans une analyse des lettres échangées entre Marie-Antoinette, Marie-Thérèse, Joseph II et Mercy³. Désormais, on ne sera plus tenté de « paraphraser les vagues ou partiales assertions de M^{me} Campan, de Weber et de Montjoie ; » on ne pourra plus « descendre à répéter les médisances, les calomnies, les erreurs grossières de Besenval, de Lauzun et de Soulavie. » Plus de place pour des pastiches littéraires comme ceux qu'on a mis dernièrement en circulation. Voici le grand jour de la vérité qui se lève ! La correspondance intime, confidentielle, *secrétissime* de Mercy avec sa souveraine va nous révéler les moindres détails, et nous faire pénétrer dans cet intérieur royal pendant les dix premières années de mariage ; nous n'aurons plus seulement ici les lettres authentiques de

¹ Livr. du 15 août 1873.

² Livr. du 15 octobre 1873.

³ *Marie-Antoinette et Marie-Thérèse, d'après les papiers secrets du comte de Mercy-Argenteau*, livr. du 15 décembre 1873.

Marie-Antoinette publiées à Vienne, en 1866, par le chevalier d'Arneth ; nous aurons ces nouvelles lettres intimes, et le journal, rédigé par l'ambassadeur de l'impératrice, de tout ce qui se passait à la cour. « On devra donc enfin aux archives de Vienne, sur cette première partie de la vie de Marie-Antoinette presque ignorée et pourtant si décisive, des informations écrites au jour le jour par un témoin dont une mère inquiète, une impératrice fidèlement obéie, invoque et exige d'exactes renseignements.... On aura, soigneusement observées et notées, toutes les actions et, peu s'en faut, toutes les pensées de Marie-Antoinette pendant la première moitié de son séjour en France. » — « La mémoire de Marie-Antoinette, ajoute la *Revue des Deux-Mondes*, n'aura pas lieu d'en être offensée. On ne trouvera pas l'idole que la sensiblerie des salons avait forgée, encore moins la furie qu'avaient imaginée les clubs et les pamphlets en délire ; on verra une reine qui a partagé quelques-unes des faiblesses, non pas les vices de son temps, et qui a montré, dès cette première période, sinon déjà un grand caractère, — peut-être n'était-ce pas le moment encore, — du moins un cœur bien placé, donnant à entendre qu'en face de l'excès du malheur, opposant la force morale, elle ne se courberait pas honteusement. »

Nous ne suivrons pas plus loin la *Revue des Deux-Mondes*, et nous ne contrôlerons pas ses jugements : les documents nous seront bientôt livrés, et nous les examinerons avec le respect dû à une sainte mémoire, mais en même temps avec la constante préoccupation de chercher la vérité et de la dire.

— M. Saint-René Taillandier a analysé dans la *Revue des Deux-Mondes*¹ une correspondance extrêmement curieuse entre le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV et le baron de Bunsen, son ambassadeur en Angleterre, publiée récemment, avec l'autorisation de l'empereur Guillaume, par M. Léopold de Ranke. « On sait, dit-il, quelle réputation a laissée le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV : esprit d'élite, âme profondément chrétienne, intelligence initiée à tous les secrets des lettres et des arts, il passait pour le caractère le plus irrésolu... On aimait à le représenter comme un rêveur, bien plus, comme une sorte de mystique, artiste et docteur illuminé, qui ne songeait qu'à la restauration d'un moyen âge théocratique au moment où la révolution, frappant aux portes de son palais, lui offrait la couronne d'un nouvel empire. Les lettres qui viennent d'être mises au jour modifient singulièrement ce portrait. Artiste, savant, chrétien, Frédéric-Guillaume était tout cela ; il n'avait garde pourtant de se perdre dans ses rêves. Ce chimérique appréciait très-nettement les choses réelles. La révolution de 1848, qui l'a si fort tourmenté, ne l'a point surpris. Sur ce point et sur d'autres, ses lettres nous fournissent les preuves d'une clairvoyance singulière.

¹ Livraisons des 1^{er} et 15 août et 15 novembre 1873.

Quant à cette passion de l'unité qui agite l'Allemagne entière depuis plus de soixante ans et dont nos politiques n'ont jamais voulu tenir compte, il la ressentait à sa manière, aussi vivement que personne, n'ayant de scrupules qu'au sujet des voies et moyens. — Les affaires de Suisse et la principauté de Neuchâtel en 1847; l'origine et la formation du nouvel empire d'Allemagne en 1848; les humiliations de la Prusse en 1850, tels sont les points que l'habile écrivain a mis en lumière, d'après la correspondance de Frédéric-Guillaume et de Bunsen. Cette correspondance n'est point, d'ailleurs, limitée aux dates susénoncées : elle commence en 1830 et ne prend fin qu'en septembre 1857; on y remonte aux origines de la liaison du prince royal et de Bunsen; on y lit une lettre relative au conflit survenu en 1837 avec Rome au sujet de l'archevêque de Cologne, lettre secrète, *condamnée au feu*, où le prince traite de *faiseurs* (*sic*, en français) les ministres de son père.

M. Taillandier nous a dit que Frédéric-Guillaume était partisan de l'unité allemande : il faut s'entendre. Le roi n'entendait pas cette unité à la façon de M. de Bismark. S'il la voulait passionnément, il la voulait sans l'exclusion de l'Autriche. C'est pour l'Autriche que l'empire d'Allemagne devait être reconstitué, avec une royauté allemande dont le roi de Prusse aurait été le représentant. « Vouloir de Berlin gouverner toute l'Allemagne, écrivait Bunsen en 1848, c'est une plaisanterie ! » Et pourtant c'était là déjà « le rêve de la Prusse. » Seulement le roi ne voulait pas que Berlin arrivât à la domination par les voies révolutionnaires. Tandis que son ministre le pressait d'accepter le fait accompli, de laisser placer la Prusse à la tête de l'unité germanique par le Parlement de Francfort, Frédéric-Guillaume s'y refusait; il écrivait à Bunsen qu'il ne le comprenait pas, et qu'ils ne parvenaient plus à se comprendre dans les *Germaniana*; la couronne que peut prendre un Hohenzollern, si les circonstances permettaient que ce fût possible, n'est pas, disait-il, « la couronne fabriquée par une assemblée issue d'un germe révolutionnaire, une couronne *dans le genre de la couronne des papes de Louis-Philippe* » (*sic*, en français); celle qu'on lui offre est « déshonorée surabondamment par l'odeur de charogne que lui donne la révolution de 1848, la plus niaise, la plus sotte, la plus stupide, et non pas cependant, Dieu soit loué ! la plus criminelle des révolutions de ce siècle. Quoi ! s'écrie Frédéric-Guillaume, cet oripeau, ce bric-à-brac de couronne pétri de terre glaise et de fange, on voudrait le faire accepter à un roi légitime, bien plus à un roi de Prusse qui a eu cette bénédiction de porter, non pas la plus ancienne, mais la plus noble des couronnes royales, celle qui n'a été volée à personne ! » — Et dans une autre lettre : « Vous êtes dominé par les impressions de la révolution de 1848. Vous avez donné un noble nom à l'abominable bâtard du diable et de la race humaine, vous l'avez appelé l'Allemagne... Depuis la destruction du religieux édifice des mœurs, des groupes et des droits

de la vieille Allemagne, ce qui m'a le plus déchiré le cœur, c'est que notre sainte formule de ralliement, « l'Allemagne, l'unité allemande, » est peut-être livrée pour toujours au mépris, au reniement, à l'indignation de toutes les nobles âmes, c'est que le mot qui me transperçait le cœur depuis cinquante ans et me faisait éprouver des frissons d'enthousiasme, est devenu le mot de passe, que dis-je ? le mot hypocrite qui sert de masque à toute déloyauté, à toute félonie, à toute infamie... »

N'y a-t-il pas lieu, avec M. Saint-René Taillandier, de remercier l'empereur Guillaume d'avoir autorisé l'impression de lettres contenant de semblables passages, « au moment même où M. de Bismarck prétend pousser son maître aux dernières conséquences de l'unité allemande ? »

— M. Kolb-Bernard a publié récemment plusieurs études d'histoire contemporaine qui ont été fort remarquées et qui sont écrites avec cette haute impartialité et cette fermeté de jugement qui caractérisent l'éminent député du Nord. La première est intitulée *Une page de l'histoire du 4 septembre 1870*¹ ; elle apporte des informations précieuses sur les épisodes de cette journée fameuse que M. Dréolle et M. Garnier-Pagès ont racontée dans des écrits spéciaux. Les impressions des divers groupes du Corps législatif y sont fidèlement rendus ; les détails sur la démarche faite auprès de l'impératrice, sur la séance tenue dans la salle à manger de la Présidence, sur la séance du soir (dont le procès-verbal rédigé par MM. Martel, Peyrusse et Jusseau est ici reproduit) offrent un vif intérêt. — Dans la *Question romaine*², M. Kolb-Bernard expose les origines et les phases diverses de cette grande question ; il s'arrête principalement à la situation poignante faite aux députés catholiques, au début de la guerre, alors que l'abandon du Saint-Siège allait être consommé et qu'ils en étaient réduits à des protestations stériles. Tous les documents relatifs à ce point d'histoire sont donnés en appendice.

— Enfin, un récent article, intitulé *la Révolution et M. Thiers*³, offre des leçons utiles et des appréciations d'une rare justesse au point de vue des principes comme au point de vue de la situation faite à la France par l'attitude qu'avait prise l'ancien président de la république.

— Mentionnons rapidement plusieurs travaux qui doivent attirer l'attention de nos lecteurs et sur lesquels peut-être, nous aurons l'occasion de revenir : M. Alfred Maury, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a donné à la *Revue des Deux-Mondes* une série d'articles sur *l'administration française avant 1789*⁴ ; notre collaborateur M. G. Baguenault de Puchesse a publié dans le *Contemporain*,

¹ *Contemporain* du 1^{er} juillet 1873.

² *Ibid.*, du 1^{er} septembre 1873.

³ *Ibid.*, du 1^{er} novembre.

⁴ Livr. des 1^{er} et 15 septembre et 1^{er} novembre 1873.

un sérieux travail sur *Henri IV et la Papauté*¹, d'après les travaux de MM. de Hübner, Perrens, Segrétain, Mercier de Lacombe, Poirson, etc. Le *Correspondant* a fait paraître une savante étude de M. Lenormant sur les *Sciences occultes chez les Chaldéens*² et quelques pages magistrales du R. P. de Valroger sur les *Précurseurs de l'homme à l'époque tertiaire*³; le R. P. Regnault a étudié, dans les *Études* des RR. PP. Jésuites, la Vie de la vénérable sœur Marie de France, fille de Louis XV⁴; M. Roussel a commencé, dans la *Revue du Monde Catholique*, une étude sur Marie Stuart d'après les travaux de MM. Wiesener et J. Gauthier⁵. La même *Revue* poursuit l'émouvant récit de la princesse Agnès de Salm-Salm sur les derniers temps du règne éphémère de l'infortuné empereur du Mexique Maximilien⁶.

Nous sommes obligés, faute d'espace, de laisser de côté pour aujourd'hui un certain nombre de recueils périodiques; disons seulement que la *Revue de Gascogne* continue à justifier sa réputation et à faire honneur à la direction éclairée de M. Léonce Coutuze. C'est à la plume de ce dernier que sont dues des études intéressantes sur la *Renaissance des lettres en Gascogne au seizième siècle*⁷, à propos de diverses publications méridionales, et sur un poète du xvi^e siècle, Jean du Chemin, évêque de Condom⁸; le R. P. Labat a donné des *Recherches sur les premiers habitants de l'ancienne ville de St-Cricq-de-Marsan*, à savoir les Arborius⁹; M. l'abbé Dubord a déroulé les *destinées historiques de l'abbaye de Gimont*¹⁰; M. Paul Laplagne-Barris et l'abbé Dubord ont apporté de nouvelles preuves en faveur du développement de l'*instruction primaire avant 89*; M. Paul¹¹ Meyer a continué la publication de son mémoire sur la *Chanson de Girard de Roussillon*¹²; M. Tamizey de Larroque a enrichi ce recueil de documents inédits, tels que des lettres des ducs de Roquelaure¹³, des lettres sur la ville et le château de Pau, en 1658 et 1659, adressées au chevalier Séguier¹⁴, des lettres du cardinal Gabriel de Gramont¹⁵, de Dom Jean Martianay¹⁶. Il a

¹ Livr. des 1^{er} octobre et 1^{er} novembre 1873.

² Livr. du 25 novembre 1873.

³ Livr. du 10 novembre 1873.

⁴ Livr. d'octobre, novembre et décembre 1873.

⁵ Livr. du 15 novembre 1873.

⁶ Livr. de septembre à décembre 1873.

⁷ Livr. de janvier 1873.

⁸ Livr. de février et mars 1873.

⁹ Livr. de janvier et février 1873.

¹⁰ Livr. de janvier, février, octobre et novembre 1873.

¹¹ Livr. de mai et juillet 1873.

¹² Livr. de juillet.

¹³ Livr. de novembre 1872.

¹⁴ Livr. de février 1873.

¹⁵ Livr. d'avril 1873.

¹⁶ Livr. de mai, juin, septembre, octobre et novembre 1873.

donné en outre une courte notice sur la *Villa Bapteste*, où il examine l'emplacement probable de la villa ¹. — Enfin mentionnons en terminant, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, sur laquelle nous aurons à revenir, une intéressante étude de M. Eug. de la Gournerie, intitulée : *Les débris de Quiberon* ².

FR. DE FONTAINE.

II

PÉRIODIQUES ANGLAIS

Notre littérature continue à être sérieusement étudiée en Angleterre, et les *Reviews* et *Magazines* nous donnent une attention à laquelle nous n'étions guère habitués. Quelquefois les articles sont des dissertations très-approfondies, et qui témoignent de recherches consciencieusement poursuivies : souvent on n'y trouve que de courtes esquisses enlevées avec rapidité, et offrant quelque épisode piquant : mais les auteurs sont toujours exacts, et, l'on ne saurait leur reprocher les balourdises qui défiguraient, il y a vingt-cinq ans, les comptes rendus d'ouvrages français dans les journaux les plus autorisés. Mademoiselle de Montpensier, sa vie et ses aventures — quel admirable sujet à présenter aux lecteurs en quête du romanesque et de l'imprévu ! M. C. D. Yonge s'en est emparé ³, et il a réussi à mettre bien en relief un caractère dont l'originalité est le moindre charme. A une extrémité la Bastille et le fameux coup de canon « qui tua son mari, » à l'autre la passion pour Lauzun et le mariage secret qui s'ensuivit.

— Brantôme est un personnage qu'il ne faut aborder qu'avec beaucoup de précaution, et il y a, comme on sait, certaines parties de son œuvre tout à fait illisibles. Malgré cela, l'histoire du seizième siècle ne saurait être complètement connue de ceux qui n'ont pas lu « la vie des grands capitaines, » car Brantôme, quoi qu'on en dise, est très-véridique, et pour s'en convaincre, on n'a qu'à mettre en parallèle avec ses récits ceux des contemporains italiens ou espagnols. En tout cas,

¹ Livr. de mars 1873.

² Livr. de septembre 1873.

³ *Belgravia*, numéro d'avril.

l'auteur de l'article publié dans le *Cornhill magazine* ¹, nous a donné une excellente étude sur l'histoire dont je parle, et je ne puis que le féliciter de son succès.

— Le *Gentleman's magazine* ² a été obligé de se conformer au goût du jour, et le roman *fashionable* s'est glissé jusque dans ce recueil, dont la lecture semblait réservée exclusivement aux antiquaires et aux bibliophiles. Sous son ancien costume, le recueil du vénérable Urbanus Sylvan était le représentant arriéré des périodiques du dix-huitième siècle ; aujourd'hui il est fort bien à sa place parmi des confrères plus jeunes et plus osés que lui. Cependant, afin de ne pas rompre entièrement avec le passé, le *Gentleman's magazine* réserve toujours une place aux articles de *cancans* et de *commérages*, et c'est dans cette catégorie qu'il faut placer un article sur la jeunesse de Napoléon III ; je le cite parce qu'il faut mentionner tout ce qui se rapporte à la France.

— Alexandre Dumas a toujours été fort goûté en Angleterre, et je me souviens qu'il y a une vingtaine d'années Miss Mitford, publia un petit volume composé uniquement d'extraits choisis avec tact parmi les nombreux ouvrages de l'écrivain. Le *Blackwood's magazine* n'a pas voulu laisser l'auteur de *Montchristo* s'éteindre sans jeter une couronne sur sa tombe, et la notice biographique qu'il lui a consacrée est très-intéressante ³. Mes lecteurs savent sans doute que le roman posthume de Lord Lytton, intitulé *les Parisiens*, a été composé pour le *Blackwood's magazine*, et qu'il y paraît en ce moment. Je me propose d'y revenir lorsque l'ouvrage sera terminé ; aujourd'hui, je me borne à l'annoncer.

— Si le *New Quarterly magazine* entend se faire une réputation par ses dissertations sur la littérature française, il faudra que le rédacteur en chef soit un peu plus soigneux dans le choix de ses collaborateurs qu'il ne l'est à présent. Sur Rabelais, par exemple, on pourrait sans difficulté remplir assez de pages pour défrayer une livraison tout entière ; eh bien ! il serait difficile d'imaginer rien de plus faible, de plus insignifiant, de plus terne que l'article du nouveau *Magazine* ; comme livraison de début, ce spécimen ne promet pas grand'chose ⁴.

— Le *Victoria magazine* s'occupe de nous aussi de temps en temps ; les travaux qu'il nous consacre ne sont pas fort profonds, mais ils amusent, et l'auteur est en général bien renseigné. Voici des réminiscences de la marquise de Boissy ; lisons-les, car on y trouve des anecdotes peu connues, ou même entièrement inédites ⁵.

— Venons enfin aux grands périodiques, à la *Quarterly Review*, et à

¹ *Cornhill magazine*, numéro de janvier.

² *Gentleman's magazine*, numéro de juillet.

³ *Blackwood's magazine*, numéro de juillet.

⁴ *New Quarterly magazine*, livraison de novembre.

⁵ *Victoria magazine*, livraison de novembre.

la *Revue d'Edimbourg*; la première nous a donné sur Voltaire un des meilleurs articles que nous ayons lus depuis longtemps ¹. L'auteur prend pour texte, non pas seulement la série des volumes de M. Gustave Desnoiresterres, mais différents ouvrages anglais et allemands, et surtout celui de M. Morley, qu'il critique avec une sévérité bien légitime comme étant une attaque perfide contre la religion chrétienne. Inutile de dire ici que l'article dont je parle n'entre pas dans de longs détails sur la biographie de Voltaire; il en marque seulement les principales phases, et donne une appréciation générale de l'influence exercée par l'auteur de *Candide* sur le mouvement politique et littéraire du dix-huitième siècle. Justice y est amplement rendue à une activité extraordinaire, à un certain fonds de générosité native qui se manifesta à l'occasion de l'affaire des Calas et du procès intenté au chevalier de Labarre; mais je crois qu'il n'aurait pas été difficile de montrer ici un symptôme de cette vanité, de cet amour du charlatanisme qui se font sentir dans toute l'existence de Voltaire. Le journaliste de la *Quarterly* se demande ensuite pourquoi l'explosion des idées philosophiques et antichrétiennes ne produisit pas le même effet en Angleterre qu'en France. Bolingbroke, lord Shaftesbury, lord Colins, lord Herbert de Cherbury s'exprimaient d'une manière tout aussi libre chez leurs compatriotes que les plus avancés des Encyclopédistes, et pourtant il n'en résulta aucune révolution politique, aucune atteinte à la puissance royale. Cela vient, dit notre auteur, de ce qu'il existait dans le Royaume uni, parmi le tiers état, une force de résistance véritable, et un bon sens éclairé sans cesse entreteenu par l'habitude des affaires et par l'expérience de la vie politique. En France, rien de pareil; d'un côté le roi; à l'autre bout la populace. Je me suis arrêté avec quelque détail sur cet article de la *Quarterly*, parce que c'est le second que la revue *tory* ait donné à propos de Voltaire, et il est vraiment très-bien rédigé.

— La fameuse légende de l'Homme au Masque de fer occupe une place importante dans la *Revue d'Edimbourg*; disons-en quelques mots. Deux ouvrages assez importants ont paru depuis quelque temps sur ce problème curieux; celui de M. Marius Topin et le travail de M. Iung; ce dernier prend pour point de départ une hypothèse qui n'avait jamais été émise avec autant de précision et de détail, que je sache; la thèse de M. Topin est, au contraire, fort connue, et malheureusement les preuves alléguées par ce savant ne sont pas à beaucoup près aussi solides que les raisons qu'il nous donne pour réfuter les souteneurs des autres théories; à son tour le rédacteur de la *Revue d'Edimbourg* arrive ², — ne concluant pas, mais se maintenant dans un scepticisme qui me paraît, en définitive, le meilleur parti à prendre.

¹ *Quarterly Review*, livraison d'octobre.

² *Edinburgh Review*, livraison d'octobre.

— M^{me} de Staël devait être en Angleterre une figure essentiellement sympathique; on sait son enthousiasme pour lord Byron, sir James Mackintosh et Wilberforce; les mémoires contemporains anglais abondent en témoignages de l'admiration qu'elle excitait à son tour dans la société aristocratique, mais libérale, de Londres. Ce sentiment a produit déjà bon nombre de notices biographiques, auxquelles il faudra ajouter un article publié par le *Temple-bar magazine*¹; ce travail est un peu superficiel, et il ne pouvait guère en être différemment quand l'écrivain prenait pour cadre une brochure mensuelle où l'on demande surtout la variété et le piquant.

— Les journalistes parisiens ont défilé devant les lecteurs du *Cornhill magazine*, depuis feu l'abbé Renaudot jusques et y compris M. John Lemoine; deux articles pour un sujet aussi considérable sembleront bien peu, et il est à peu près inutile d'ajouter que, pour trouver un résumé complet, intéressant et exact sur la presse périodique en France, il ne faut pas s'adresser au *Cornhill magazine*². C'est dans une revue trimestrielle qu'un essai de ce genre aurait dû paraître, avec un espace suffisant pour des extraits bien choisis et des appréciations motivées.

— Lorsque les journaux anglais s'occupent des questions actuelles, il n'y a rien de plus amusant que de voir comment l'esprit de parti leur fausse le jugement, et les amène à prendre le contrepied de la vérité. *Blackwood's magazine* n'est pas irréprochable, tout *tory* qu'il soit, en parlant de M^{sr} le comte de Chambord et de l'avenir du conservatisme en France³; mais M. Camille Barère, écrivant pour le *Fraser* un article sur les pèlerinages et la situation de l'Église catholique, est encore pis; il disserte de choses qu'il ne comprend pas, et il se place à un point de vue d'où il lui est impossible d'apercevoir la vérité⁴.

— La *Revue Théologique* est un périodique rédigé avec une certaine habileté, et qui représente une nuance religieuse et philosophique un peu hors de mode aujourd'hui⁵; je veux dire le protestantisme unitaire ou, si on l'aime mieux, le socinianisme. Il y a déjà longtemps que les opinions de Priestley et de Clanning sont dépassées, et le public qui rejette la tradition orthodoxe n'en est plus avec elle aux rapports mêmes de politesse et de courtoisie. Aussi la revue dont je parle en ce moment ne s'adresse-t-elle qu'à un cercle de lecteurs très-limité, et peu de personnes viendront y chercher, soit le panégyrique que M. Odger y donne de Jean-Jacques Rousseau, soit la critique notamment insuffisante de M. Kegan Paul sur le triste livre de M. Renan.

— L'histoire du protestantisme français a fourni à la *Revue d'Edim-*

¹ *Temple-bar magazine*, livraison de décembre.

² *Cornhill magazine*, livraison de décembre.

³ *Blackwood's magazine*, livraison de novembre.

⁴ *Fraser's magazine*, livraison de novembre.

⁵ *Theological review*, livraison d'octobre.

bourg le sujet d'un article rédigé avec soin¹ ; il s'agit du célèbre Antoine Court, qui occupe une place si considérable dans l'histoire du XVIII^e siècle. Il y a déjà quelque temps, M. Hugues avait publié sur lui un ouvrage plein d'intérêt ; c'est d'après ces deux volumes que le journaliste anglais a travaillé pour la rédaction de son article. La vie de Court fut, comme on sait, très-agitée ; remarquable également par son savoir, son activité infatigable et ses qualités morales, il sut, à une époque où la situation des protestants français était environnée de difficultés, retenir dans leur fidélité au roi ceux du Languedoc, et il fit si bien que, malgré les efforts du cardinal Albéroni, les tentatives de soulèvement échouèrent. Antoine Court se trouva aussi en relations très-actives avec le docteur Wake, archevêque de Cantorbéry, qui s'était consacré à la tâche d'amener une réunion entre l'Église gallicane et celle d'Angleterre. Enfin une quantité d'incidents, parfois très-dramatiques et toujours fort intéressants, ont servi à défrayer un des morceaux d'histoire les plus curieux que la *Revue d'Edimbourg* nous ait donnés depuis longtemps.

— J'ai parlé de la vie agitée d'Antoine Court ; le XVIII^e siècle tout entier en était là ; voyez Beaumarchais ! Quelle admirable étude pour un *essayiste* ! La *Quarterly* s'en est emparé, et le livre si spirituel de M. de Loménie a inspiré au rédacteur une esquisse très-passable². Le procès Goezman, la mission de Beaumarchais en Angleterre, ses opérations commerciales lors de la guerre des États-Unis, enfin son mérite comme littérateur : — il y avait là une multiplicité de points de vue auxquels le journaliste s'est placé successivement et qu'il a bien appréciés. Il fait ressortir surtout le caractère essentiellement révolutionnaire du *Mariage de Figaro* et du *Barbier de Séville* ; il nous montre cette société parisienne, insouciant, corrompue, pétillante d'esprit, jouant, pour ainsi dire, avec le feu, et prêtant des armes à ceux qui allaient entreprendre l'œuvre de destruction.

— Le même numéro de la *Quarterly* contient un travail sur les leçons que nous devrions tirer de la Révolution française, nous, c'est-à-dire surtout l'Angleterre, *nam proximus ardet Ucalegon*. Je ne veux pas insister, puisqu'il a déjà été fait mention, dans cette livraison, de l'article en question, mais je dois le signaler ici à mes lecteurs, pour qu'ils puissent le retrouver, si l'envie leur en prend. Ce sont des réflexions fort justes, fort sensées, c'est la condamnation de tout ce qui s'est fait en France au nom du principe révolutionnaire ; mais à voir où en sont les choses, même de l'autre côté du détroit, la *Quarterly* me paraît jouer le rôle de la prophétesse Cassandre. — Enfin, toujours dans la même livraison, on remarquera sur l'Église gallicane un article rédigé d'après le grand ouvrage de M. Jarvis, dont j'ai eu déjà occasion

¹ *Edinburgh Review*, livraison de juillet.

² *Quarterly Review*, livraison d'octobre.

de parler. L'anglicanisme a toujours sympathisé beaucoup, et cela était inévitable, avec les jansénistes et avec les théologiens de l'école de Bossuet; cette disposition règne d'un bout à l'autre de l'article en question, et lui donne une couleur toute particulière.

— En cherchant à se rendre compte de l'histoire de notre pays, depuis la Bastille, il faut faire une large part à l'influence de l'Église; c'est ce qu'a fait l'auteur de l'article publié par la *Quarterly Review*, c'est ce que n'oublie pas N. Wallis, dans un bon et substantiel article publié par le *Macmillan's magazine* sur le gouvernement constitutionnel en France¹. Il esquisse avec rapidité la suite des événements, et nous montre, comme l'obstacle capital à toute stabilité, l'opposition qui règne entre deux classes de la population : les habitants des villes et ceux des campagnes; il signale cette lutte dès les premiers jours de la révolution, et en développe les résultats les plus saillants. M. Wallis est fort sévère pour ces prétendus libéraux qui combattaient le gouvernement de la Restauration, et il prouve jusqu'à l'évidence que Louis XVIII et Charles X avaient le droit de compter sur l'appui de ceux qui se montrèrent les ennemis les plus acharnés de la famille de Bourbons.

— Le *Temple-bar magazine* nous retient encore; je ne sais pas quel est l'écrivain qui y donne des notices sur M^{me} de Maintenon et M^{me} du Barry — répétition ou imitation de travaux biographiques cent fois déjà présentés au public². Notre journaliste ne semble pas savoir que M^{me} de Maintenon fut vraiment mariée à Louis XIV, et il trace de cette dame un portrait extrêmement défavorable. Je lui abandonne de tout mon cœur la favorite de Louis XV, et je trouve qu'il n'a pas forcé les couleurs en la représentant comme une femme tombée au-dessous du mépris. L'article sur M^{me} du Barry est le meilleur des deux; l'état de la société française y est impartialement décrit, ainsi que l'attitude prise par les encyclopédistes, par Voltaire, Rousseau et d'Alembert, et par la cabale du duc de Choiseul. L'auteur de la *Henriade*, d'abord ennemi déclaré de la favorite, puis la courtisant et se mettant à ses pieds, ne laisse pas que d'offrir un spectacle fort édifiant. Admirez Voltaire, le champion de la liberté, écrivant l'*Histoire des Parlements* en faveur du despotisme royal! Il est vrai, dit l'auteur de l'article, qu'il s'ennuyait à Ferney, qu'il en voulait au Parlement de Paris, et, pour dire le fin mot, qu'il était, au bout du compte, l'homme le moins libéral possible. C'est ce que M. Louis Blanc a déjà très-bien montré dans son *Histoire de la Révolution*.

— Je ne m'arrêterai pas sur l'article que le *Temple-bar magazine* a consacré à La Fayette dans un autre numéro³: le sujet est trop rap-

¹ *Macmillan's magazine*, livraison de janvier.

² *Temple-bar magazine*, livraisons d'août et d'octobre.

³ Livraison de novembre.

proché de nous pour que je puisse en parler ici, mais je me bornerai à traduire la première phrase. « Lâche en temps de guerre, anarchique pendant les époques de révolution, coupable de trahison envers tous les gouvernements, pactisant sans cesse avec le désordre, puissante seulement pour faire le mal, jamais pire institution ne fut infligée à un malheureux pays que celle de la garde nationale. » J'ajouterai que le *magazine* où cette appréciation est donnée appartient à l'opinion libérale.

— M. Keningal Cook, après avoir écrit sur nombre de romanciers français des articles en général assez justes, est amené à parler d'Eugène Sue ¹. Il y a dans la carrière de l'auteur des *Mystères de Paris* deux phases tout à fait distinctes l'une de l'autre, mais offrant le même trait commun de matérialisme grossier et d'obscénité sentimentale, si je puis me passer une telle expression. M. Cook n'insiste pas assez sur ce point, à ce qu'il me semble, et il eût été instructif de nous montrer le peintre de Cicily et de M^{lle} de Cardoville se posant en réformateur des maladies sociales.

¹ *London society*, livraison d'octobre.

GUSTAVE MASSON.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Divinité du Christ dans l'histoire des Origines chrétiennes, ou *Réfutation des divers systèmes de l'incrédulité moderne par le simple exposé des faits*, par M. l'abbé LE BRET, curé de Vaubadon (diocèse de Bayeux), avec un bref de S. S. Pie IX. Paris, Douniol, 1874, 2 vol. in-8° de viii-331 et 409 pages.

La Divinité du Christ est un de ces livres composés lentement et consciencieusement, Dieu sait au prix de quels labeurs, dans le silence et l'isolement d'un modeste presbytère de campagne. La plupart des ressources nécessaires ne sont pas sous la main de l'écrivain; mais il supplée à tout à force de patience, de recherches et d'efforts. Les approbations flatteuses qu'on lit en tête du premier volume rendent justice avec raison à celui qu'elles comparent à l'abbé Gorini. — Exposition claire et méthodique, érudition solide et abondante, démonstration persuasive, telles sont les qualités principales de l'œuvre de M. le curé de Vaubadon.

M. l'abbé Le Bret ne réfute pas directement l'erreur, il se contente d'exposer la vérité dans toute sa splendeur, convaincu qu'il suffira de son éclat pour dissiper tous les nuages amoncelés afin de l'obscurcir. Laissant de côté les discussions et les considérations philosophiques et métaphysiques, il se contente d'un genre de

démonstration plus saisissable, plus frappant et à la portée de tous, la démonstration historique de la divinité du christianisme, tirée du simple exposé des faits. Le plan qu'il a suivi est remarquable par sa simplicité et sa précision; son argumentation est d'une grande force. Voici en peu de mots tout le fond de son livre: Jésus-Christ est Dieu parce qu'il a réalisé dans sa personne tout ce que les prophètes avaient prédit du Messie; parce qu'il a opéré des miracles, signe de sa mission et œuvres d'une puissance infinie; parce qu'il a prédit des événements qui dépassaient toute prévision humaine et qui se sont accomplis et s'accomplissent encore tous les jours; parce qu'enfin il a prêché une doctrine qui satisfait pleinement la raison, répond à tous les nobles instincts du cœur et de l'âme, et s'élève bien haut au-dessus de tout ce qu'avaient enseigné les plus grands génies de l'humanité. Toutes ces preuves sont largement développées et solidement établies.

Il faut cependant faire quelques réserves sur des points de détail. La note 1 de la p. 227, du t. II est un peu vieille, elle semble avoir été imprimée avant le Concile du Vatican, et aurait besoin d'être complétée. — Les indications des sources ne sont pas toujours données avec assez d'exactitude et

d'une manière suffisante, de sorte que la vérification en est très-difficile (t. I, p. 5, 25, 33, 60, etc.) — Jahn et le docteur Reinke, désignés, t. I, p. 5, comme écrivains protestants, sont des prêtres catholiques. De plus, M. Reinke, le savant professeur de Münster, est Allemand et non Anglais. On est surpris de voir confirmer (t. I, p. 225), l'autorité de Suétone qui vivait au 1^{er} siècle de notre ère, par celle de S. Isidore de Séville, qui écrivait vers le commencement du vi^e siècle ses *Origines* (et non pas *Origène*). — M. l'abbé Le Bret, écrit (t. I, p. 9) : « L'authenticité des deux livres des Machabées est incontestable et incontestée. » Incontestable, sans doute, mais incontestée, cette affirmation étonne. Depuis l'apparition du protestantisme, l'autorité historique de peu de livres a été aussi vivement contestée que celle des deux Machabées, du second surtout. Il suffit de citer les violentes attaques de E. F. Wernsdorf, *Prolusio de fontibus historiarum Syriarum in Libris Macchabæorum* (Leipzig, 1746), et la réplique de son frère, Gottl. Wernsdorff, *Commentatio historico-critica de fide historica librorum, Macchabæorum* (Breslau, 1747) à la réfutation du livre précédent par le Jésuite Frœhlich. L'illustre professeur du Collège romain, le P. F.-X. Patrizi, dans son savant ouvrage de *Consensu utriusque libri Macchabæorum* (Rome, 1856), a fait justice de toutes les objections et vengé victorieusement les deux livres des Machabées, mais sans réussir pourtant à faire cesser toutes les attaques inspirées par l'esprit de secte. Les légères inexactitudes que nous venons de relever n'atteignent d'ailleurs nullement, on le voit, le fond de l'argumentation de M. l'abbé Le Bret, qui demeure invincible.

C. K.

L'Evangile, études iconographiques et archéologiques, par CH. ROHAULT DE FLEURY. Tours, Alfred Mame et fils, 1874. 2 vol. in-4 Jésus de vii-287 et 320 pages, enrichis de nombreuses gravures sur bois intercalées, et de 100 planches sur acier.

Voici un de ces ouvrages qui sont à la fois œuvre de science, œuvre de foi, j'ajouterai œuvre d'un prix inestimable, parce qu'ils s'adressent à tous et qu'ils peuvent à la fois réjouir les âmes croyantes et exercer une influence salutaire sur les esprits indécis ou prévenus. Pour l'archéologue, il y a dans ces deux volumes une riche collection de monuments et de documents appartenant à tous les pays, à toutes les dates; pour l'artiste, il y a des indications iconographiques qui lui permettent, en s'inspirant des vraies souvenirs de la tradition, d'éviter les anachronismes si choquants dans les plus beaux tableaux, les plus magnifiques sculptures; pour les personnes pieuses, pour les membres du clergé, il y a tout un précieux arsenal d'arguments indiscutables en faveur de l'explication et de la défense des récits évangéliques. Hâtons-nous d'ajouter que la haute approbation de NN. SS. les Archevêques de Paris et de Tours ne laisse aucun doute sur l'orthodoxie du livre, et la science saine et profonde de l'auteur.

M. Rohault de Fleury, auteur des *Instruments de la Passion*, s'est imposé pour tâche de donner un texte exact de l'Evangile établi d'après les différentes concordances : chaque chapitre est accompagné de notes archéologiques et exégétiques, et toutes les fois qu'il le peut, de notes iconographiques. Celles-ci se rapportent à des planches, gravées avec le plus grand soin, sur lesquelles on peut étudier les plus anciens témoignages laissés dans les catacombes, sur les monu-

ments peints ou sculptés dans les manuscrits.

Qu'il me soit permis de citer quelques exemples au hasard. Les *Mages devant Hérode* paraissent sur une fresque du III^e siècle du cimetière de Sainte-Agnès ; sur un sarcophage d'Ancone du IV^e ; au siècle suivant sur la célèbre mosaïque de Sainte-Marie-Majeure. L'*Adoration des Mages* paraît également au III^e siècle sur une fresque du cimetière des SS. Marcellin et Pierre ; à la même époque, une peinture du cimetière de Calliste leur donne pour coiffure un bonnet phrygien. Cette manière de représenter l'*Adoration des Mages* se perpétue : nous connaissons en effet de très-curieuses pièces de piété dont le type est la reproduction de cette dernière peinture, et qui datent de la fin du VII^e ou du commencement du VIII^e siècle. La *Résurrection de Lazare* est fréquemment représentée dès le III^e siècle ; la *Multiplication des sept pains* peut-être dès le II^e, ainsi que le *Bon Pasteur*.

Je ne doute pas que le nouvel ouvrage de M. Rohault de Fleury n'ait un très-grand succès ; je ne doute pas qu'il ne soit destiné à avoir plusieurs éditions et que les richesses iconographiques qu'il contient déjà ne soient encore augmentées par les découvertes que l'on fait chaque année. Dans un temps où il paraît un certain nombre de livres, splendidement imprimés, mais dans lesquels l'accessoire l'emporte souvent sur le fond, on est heureux d'en voir éditer qui sont aussi fructueux à lire qu'agréables à voir et utiles à feuilleter.

A. DE B.

Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles, par Dom GUÉRANGER, abbé de Solesmes. Ouvrage contenant deux chromolithographies, cinq planches en taille douce et deux cent cinquante gravures sur bois. Paris, Firmin Didot frères, 1874, in-4^e de VIII-396 p.

Nos lecteurs savent assez que l'histoire de sainte Cécile n'est point un sujet nouveau pour la plume de Dom Guéranger ; et s'il est un point inexplicable pour plusieurs, c'est qu'en face du succès et de l'épuisement rapide des deux éditions données par l'auteur, celui-ci ait pu se résoudre à faire attendre vingt années entières au public le plus justement impatient, la reproduction d'un travail dont les traductions, contrefaçons, imitations de tout genre montraient suffisamment l'opportunité et la portée.

Ce n'est pas nous assurément, qui chercherons à excuser dans l'illustrateur des *Institutions* et de l'*Année liturgiques*, une habitude dont le monde savant et catholique a parfois trop à souffrir. « En 1849, écrit-il, nous avions osé entreprendre de traiter l'épisode romain de sainte Cécile, que nos études sur les antiquités de la ville sainte nous avaient révélé déjà comme un point central.... Notre but était de faire ressortir la beauté de cette histoire, et de la venger des dédains dont elle était l'objet depuis bientôt deux siècles. En 1853, nous donnions une seconde édition de notre livre ; mais combien déjà à cette époque la situation avait changé ! D'un jour à l'autre, Rome primitive apparaissait dans une clarté toujours croissante... Le cimetière de Lucine s'était révélé sur la voie Appienne, et nos lecteurs étaient à peine en possession de notre travail amendé, que la découverte du cimetière de Calliste, de la crypte des papes, et du tombeau de sainte Cécile,

donnait entrée au sein même de l'Église chrétienne du deuxième et du troisième siècle. Dès lors, notre œuvre se déclarait elle-même incomplète ; plus d'une erreur matérielle lui devenait imputable, et notre seconde édition n'était pas épuisée, que déjà il nous paraissait évident qu'il n'était plus possible de raconter le grand rôle de Cécile, ce personnage si important, sans y joindre le récit de l'histoire chrétienne de Rome aux deux premiers siècles.... Le rôle de Cécile sous les Antonins, ne pouvait être pleinement apprécié qu'à la suite d'un récit rétrospectif, qui montrerait l'attitude du patriciat romain en face de la prédication de l'Évangile. Au lieu d'un épisode, c'était une histoire qu'il fallait écrire. »

Cette histoire, Dom Guéranger l'a faite ; il l'a faite avec cette netteté, cette sûreté de coup d'œil, cette puissance de conviction, cette sobriété de style qui forment le cachet de chacune de ses œuvres. Le premier, s'appuyant des découvertes de son illustre ami, le commandeur J.-B. de Rossi, il a fait entrer dans un récit complet et une histoire suivie, les lumineuses données de l'archéologie touchant la Rome chrétienne des premiers siècles. Ce n'est pas que plusieurs avant lui n'aient donné, des travaux du grand archéologue romain, de savants et précieux résumés, destinés à propager dans les différentes langues du monde civilisé les grands enseignements qui en découlent comme d'eux-mêmes : M. Deshassayns de Richemont en France ; en Angleterre, MM. Northcote et Brownlow, suivis en Allemagne du docteur Kraus, se sont acquittés de cette tâche avec des soins et un succès qui leur ont valu les éloges de M. de Rossi, et leur feront toujours honneur devant la science. Mais comme M. de Rossi lui-même dont leurs ouvrages prenaient à tâche d'être avant

tout les résumés fidèles et consciencieux, ils ont dû, en raison même de cet objet de leurs travaux, se renfermer exclusivement et strictement dans le domaine de l'archéologie. Or, l'archéologie, levier puissant des connaissances humaines, auxiliaire indispensable de la science, ne se donne pourtant pas comme la science complète : Source de l'histoire et l'une des plus précieuses, elle n'est point l'histoire même. De là vient qu'à la suite des écrits si lumineux et si substantiels de M. de Rossi, comme après tous les travaux auxquels ils ont donné lieu en divers pays, une place encore restait à prendre, un rôle demeurait à remplir. « L'archéologue examine isolément chaque détail, propose, discute et attend ; l'historien doit raconter en mettant à profit toutes les données susceptibles de nourrir son récit. » C'est ce rôle d'historien qu'a choisi Dom Guéranger. Devant le nombre toujours croissant des matériaux nouveaux dus aux puissantes investigations de ces dernières années, il a compris qu'il était temps enfin de refaire l'histoire primitive de Rome chrétienne, en assignant la place qui leur convient dans l'édifice à chacune des pierres précieuses que la pioche des modernes *fossors* extrait chaque jour des entrailles du sol romain. Les labeurs d'une longue vie consacrée tout entière à l'étude des antiquités ecclésiastiques, la connaissance personnelle et approfondie des lieux et des monuments, repdaient l'Abbé de Solesmes plus apte que tout autre à cette œuvre importante. Plus d'une fois, dans le cours du volume, on sent qu'en dépit des dires de l'auteur, les aperçus nouveaux du livre, les conquêtes scientifiques enregistrées dans l'ouvrage, ne sont pas toujours le résultat exclusif des travaux d'autrui ; et celui que, dans sa modestie, le

Révérendissime Abbé nomme « son savant maître, » le commandeur de Rossi, sera des premiers, nous n'en doutons pas, à reconnaître la part importante et capitale qui revient à Dom Guéranger dans l'illustration des origines chrétiennes de la ville aux sept collines.

Si maintenant on nous demande une analyse sommaire de l'ouvrage, le titre donné par l'auteur à son livre répond aux deux parties qui le composent, en même temps que bien compris, il en explique l'unité. L'histoire personnelle de sainte Cécile est déjà connue du monde catholique par les deux éditions qu'en a données autrefois Dom Guéranger ; c'est elle qui, notablement améliorée et complétée, particulièrement en ce qui touche les hommages envers Cécile, forme la seconde partie du livre actuel. Mais l'illustre vierge martyre dont cette partie retrace les glorieux combats et les triomphes posthumes, nous apparaît aujourd'hui, sous la plume, de Dom Guéranger, comme la vraie et vivante représentation de la vieille Rome devenue chrétienne ; Cécile est grande, non plus seulement désormais par son noble caractère et ses mâles vertus, mais parce que, grâce à des restitutions généalogiques incontestables, elle s'offre à nous comme l'héritière légitime des gloires romaines, unissant encore dans ses veines au plus pur sang des rois, celui des héros qui firent la ville éternelle et lui soumièrent le monde. C'est là ce qui donne à cette histoire un intérêt que n'offre aucune autre, et fait aussi ressortir merveilleusement le lien qui rattache étroitement ses deux parties.

Dans une simple notice comme celle-ci, nous ne saurions, on le conçoit, suivre Dom Guéranger dans son livre, où les faits se présentent nombreux et pressés. Qu'il nous suffise d'avoir indiqué sommairement l'esprit et l'objet du livre. Le cadre

de l'ouvrage a été du reste tracé mieux que nous ne pourrions le faire, par l'auteur lui-même, dans les titres courants inscrits en tête de ses vingt-quatre chapitres et que nous donnons ici : Destinée du patriarcat romain. — Saint Pierre à Rome. — La gentilité dans l'Église. — Saint Paul à Rome. — Persécution de Néron. — Martyre des apôtres. — Saint Clément. — Rome chrétienne sous Domitien. — Trajan et Hadrien. — Paix d'Antonin. — L'Église et Marc-Aurèle. — Les Cœcili. — Les fresques des catacombes. — Les Valerii. — Les noces et la conversion. — Les deux frères. — Le Martyre. — Fin des Antonins. — Le cimetière de Calliste. — Culte de sainte Cécile. — Moyen âge. — Triomphe de Cécile. — Les adversaires. — La victoire.

Ce que nous avons dit du livre de l'abbé de Solesmes suffit pour laisser entrevoir toute l'actualité qu'il renferme, et les ressources qu'il offre à la polémique contemporaine. En présence des faits qui s'y trouvent rassemblés, « nul homme de bonne foi ne pourra plus dire que le christianisme ne fut à ses débuts qu'une secte vulgaire, ignorante et superstitieuse. Les Écritures du Nouveau Testament, soumises aux regards de tant de personnes appartenant à la plus haute civilisation, et recevant de leur part un respect et une adhésion que l'on ne saurait contester, apparaissent comme originales et authentiques..... » Une autre vérité qui ne ressort pas moins de chacune des pages du livre dont nous nous occupons, c'est combien, dès l'origine et aux deux premiers siècles, le christianisme apparaît en tout semblable à lui-même, fixé dans ses croyances et complet dans son organisation. Il est un chapitre, le treizième, que nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos frères séparés. Il est

consacré dans son entier à la reconstruction de la synthèse doctrinale et de la dogmatique chrétienne des deux premiers siècles, accomplie exclusivement à l'aide des peintures cémétériales que leur style atteste n'avoir pas dépassé l'âge des Antonins : l'auteur, faisant de ce chapitre comme le catéchisme de l'héroïne principale de son histoire en ses jeunes années, a scrupuleusement passé sous silence, et mis de côté les sujets qui ne conviennent pas au temps où Cécile dut venir bien des fois chercher elle-même, dans le cycle de ces peintures exécutées sous la garantie de l'autorité compétente, l'enseignement officiel transmis par les saints Apôtres à leurs successeurs immédiats. Or, en dépit des destructions à jamais déplorables qui ont eu lieu sous les coups des barbares anciens et modernes, assez d'éléments restent encore sur les parois des cryptes, pour avoir permis à Dom Guéranger d'y retrouver sans effort le symbole presque entier de la foi catholique, telle que la professe encore aujourd'hui l'Eglise romaine. Symbole puissant destiné du ciel à rassembler dans une même famille les fils de Dieu dispersés par le monde, ce fut dans sa divine immutabilité qu'en des temps meilleurs, Rome fonda la grande confraternité des peuples occidentaux. Tel l'avaient dans nos contrées promulgué Pierre et Paul, tel le retrouvaient près d'Eleuthère, au temps de Cécile, les envoyés du breton Lucius, tel le reçurent de Rome aux différents âges les infatigables missionnaires dont les labeurs apostoliques ont fait nos sociétés, tel il doit être aujourd'hui, car il n'y en a point d'autre; et lorsque les malheurs des temps l'ont obscurci dans la conscience des peuples, l'histoire le montre assez, à elle seule, c'est à Rome qu'il faut l'aller rejoindre.

L. MICHEL.

Saint-Clément de Rome, description de la Basilique souterraine récemment découverte, par Th. ROLLER, Paris, Didier, 1873, gr. in-8° de 47 p. avec dix pl. (Extrait de la *Revue archéologique*.)

Tout le monde sait qu'on a découvert dans ces dernières années, sous l'église actuelle de Saint-Clément à Rome une basilique primitive avec sa grande nef et ses deux ailes, reposant sur des substructions d'époque romaine, briques à fleur de terre, tuf volcanique plus bas; enfin en dernier lieu un *spelæum*, ou antre mithriaque; le tout constituant un mélange incroyable de constructions de tous les âges, d'une complication souvent embarrassante, une sorte de chaos où l'on ne peut se reconnaître et se retrouver que par des études prolongées. Ce sont ces études que M. Roller avait depuis longtemps entreprises, et dont, après M. de Rossi, qui a déjà examiné dans son *Bollettino* les nouvelles découvertes, il nous donne le résultat en procédant avec un soin minutieux. Pour être plus clair, M. Roller a joint à sa description dix planches, reproduisant la vue et le plan des constructions et le dessin des principales peintures trouvées dans l'ancienne basilique, dessins qu'un habile photographe a obtenus dans l'obscurité par le procédé du magnésium. Il y a un vif intérêt à discuter les problèmes relatifs à l'origine des plus anciennes constructions, les unes datant du temps des rois ou de la République, les autres de la première époque impériale; il y a une importance capitale à savoir si ces dernières constructions ont servi de maison à saint Clément, et si ce souvenir d'un *conventiculum* de chrétiens du premier siècle a amené la construction d'une basilique dès le iv^e siècle, opinions de M. de Rossi timidement contestées, ou acceptées sous bénéfice d'inventaire, par M. Roller;

mais le grand fait qui se dégage des feuilles entreprises est qu'on a retrouvé une basilique chrétienne du iv^e siècle, et que dans cette basilique il y a des peintures nombreuses, importantes, puisque l'une des fresques comprend trente-deux figures, qui comblent une lacune dans l'histoire de l'art. Il y a là des têtes classiques du iv^e et v^e siècle, une assomption de la sainte Vierge datant du viii^e siècle selon M. de Rossi, de la moitié du ix^e selon M. Roller, une scène de crucifiement de Notre Seigneur, « la première en date qui nous soit fournie par les monuments chrétiens de Rome ; » une peinture où l'on voit le démon, datant du x^e siècle ; de grandes peintures du xi^e siècle, qui ont un tout autre style que les précédentes, et annoncent l'aurore de la Renaissance. Or ce fait est bien une révélation, comme dit M. Roller. On y reconnaît la double influence de l'école byzantine connue jusqu'ici, et de l'école latine, conservant une certaine tradition indigène dans l'art, « belle encore dans les têtes du iv^e au vi^e siècle, maladroite et sans dessin aux viii^e et ix^e, rude et brutale au x^e, mais déjà plus dégagée, plus habile, plus harmonieuse à la fin du xi^e siècle. » Malheureusement, M. Roller a consigné à la fin de son intéressant travail *quelques conclusions dogmatiques* où nous relèverons seulement cette assertion fautive « que la religion au xi^e siècle s'est surchargée de fables, que la renaissance des primitives doctrines n'accompagne pas celle des arts. » On reconnaît là l'influence de préjugés protestants qui faussent ici le jugement de l'auteur.

H. DE L'E.

Itinéraire des Dix mille, Etude topographique, avec trois cartes, par Félix Robiou, directeur adjoint à l'École des hautes études. Paris, A. Franck, 1873, in-8° de 68 p.
L'étude topographique de l'Itiné-

raire des Dix mille avait été déjà plus sieurs fois tentée. Les voyageurs anglais Hamilton et Ainsworth, et le voyageur allemand Koch, avaient examiné avec soin la question sur les lieux mêmes et ils avaient publié sur ce sujet les résultats de leurs savantes recherches. Mais un certain nombre d'erreurs leur avaient échappé et en outre ils avaient laissé beaucoup de points douteux. M. Félix Robiou a repris après eux la même question, et sans avoir pu, comme ses devanciers, explorer personnellement les contrées parcourues jadis par les Dix mille, il est parvenu néanmoins, à force d'érudition et de perspicacité, et en étudiant d'une manière plus approfondie le texte de l'Anabase sur les meilleures cartes, que nous ayons d'Asie, à rectifier bien des assertions erronées et à combler de nombreuses lacunes. Il a accompagné sa brochure de trois cartes tracées par lui-même d'après les plus complètes et les plus récentes de l'Asie ancienne et moderne, et il a eu soin d'indiquer par une ligne ponctuée la marche des Dix mille, telle qu'il a cru devoir la déterminer. A l'aide de cette ligne, nous pouvons suivre facilement cette glorieuse phalange à travers la Lydie, la Phrygie, la Cilicie, la Syrie, la Mésopotamie et la Babylonie jusqu'à Cunaxa, terme le plus éloigné de son immortelle campagne, et lors de son retour vers l'Europe, nous la suivons encore à travers l'Assyrie, le pays des Cardaques, l'Arménie, la contrée des Toaques, la Colchide et le Pont. De si nombreuses étapes, accomplies par une poignée d'hommes sans cesse harcelés, jamais vaincus, et se frayant passage les armes à la main presque d'une extrémité à l'autre de l'Asie, au milieu d'obstacles de toutes sortes, offrent à nos yeux un spectacle digne de toute notre admiration, et je fais des vœux pour que M. Robiou, qui

connaît si bien la marche des Dix mille, aborde maintenant après la question topographique, la question historique, et anime toutes les localités au milieu desquelles il nous conduit par le récit, emprunté à Xénophon, des fatigues, des souffrances, des luttes et des exploits de la petite mais invincible armée dont il vient de nous esquisser l'itinéraire.

V. GUÉRIN.

Fastes éponymiques d'Athènes. Nouveau Mémoire sur la chronologie des archontes postérieurs à la CXXII^e Olympiade, par M. Albert Dumont, sous-directeur de l'École française d'Athènes. Paris (Imprimerie nationale), E. Thorin, 1874, gr in-8^o de 68 pages.

Le temps n'est plus où l'on esquisait l'histoire à grands traits et où l'on considérait les faits de loin sous prétexte d'en saisir l'ensemble : les sciences historiques se sont aussi armées du microscope, et examinent, atome par atome, la poussière du passé. De là l'importance capitale de l'archéologie. La France, occupée de ses antiquités nationales, s'était laissé devancer sur le terrain de l'archéologie classique par l'érudition allemande, mais voici que nos jeunes savants vont, non pas lutter (il n'y a heureusement pas là matière à hostilités), mais rivaliser avec nos doctes voisins.

M. Albert Dumont, que le gouvernement a chargé d'organiser à Rome une sorte d'institut archéologique, n'en est plus à faire ses preuves. Il revient aujourd'hui sur une question déjà abordée par lui dans un *Essai* qui date de 1870. On comprend toute la valeur historique d'une liste des archontes éponymes. Comme le dit très-bien M. Dumont, « les noms des archontes sont des dates : si nous avions la série complète des épony-

mes, l'année précise à laquelle se rapporte chaque document serait presque toujours facile à fixer. » Malheureusement, la série n'est complète actuellement que jusqu'à l'année 292 av. J.-C., et si l'on songe que le collège des archontes a subsisté au moins jusqu'au commencement du ^v^e siècle ap. J.-C., on voit quelles lacunes il reste à combler. Les recherches de M. Dumont s'arrêtent à l'année 301 ap. J.-C. et portent par conséquent sur 592 éponymats. Meier (en 1854) avait déjà réuni un certain nombre de noms d'archontes ; bientôt la liste allongée par M. Rousopoulos (1861) et M. Westermann (1866), atteignit le chiffre de 181 : aujourd'hui, grâce à MM. Neubauer et Dumont, le chiffre est monté à 292. Le mémoire actuel de M. Dumont contient 44 noms qu'on ne trouvera pas ailleurs, et qui ont été pour la plupart déchiffrés sur le marbre, au musée du *Varvakeion*.

Je ne puis guère donner une idée de l'importance de ce travail autrement que par des supputations arithmétiques : il faudrait suivre l'auteur pas à pas et entrer dans des questions techniques pour apprécier tout ce qu'il y a de sagacité dans sa critique et de prudence dans ses conjectures. Pour ce qui est de l'exécution typographique, point qui a bien son importance lorsqu'il s'agit de monuments épigraphiques, il suffit de dire que le mémoire sort des presses de l'imprimerie nationale.

A. B.-L.

Περὶ Βλοσσίου καὶ Διοφάνους, ἔρευνα καὶ εἰκασίαι Μάρκου Ρένιερ (*Sur Blossius et Diophanes, recherches et conjectures*, par Marco RENIER.) Leipzig, Metzger, 1873, gr. in-8^o de 204 p.

Je ne sais si nous allons revoir, comme au temps des Médicis, des générations de commerçants lettrés et

de banquiers érudits, mais l'exemple est donné. M. G. d'Eichthal est un de nos philologues les plus actifs ; M. Schliemann dépense sa fortune à remuer le sol de Troie, *campus ubi Troja fuit*, et M. Renieri — un banquier athénien — travaille avec ardeur à la régénération intellectuelle de l'Hellade.

M. Renieri est un de ceux qui espèrent ramener le grec moderne ou romain aux belles formes de la langue antique. Ce n'est pas là chose facile, et, quelque sympathie qu'inspirent ces louables efforts, il est à présumer qu'ils resteront stériles. On a beau prétendre que le grec classique a vécu jusqu'à la chute de Constantinople et qu'il suffit pour le retrouver de réparer le dommage fait à la langue par les invasions, cette raison n'est que spécieuse ; au *xv^e* siècle, il y avait longtemps déjà que le grec était réduit à l'état de langue savante, à l'usage des lettrés, et que le romain existait dans le patois des classes populaires. Enfin, si l'école classique ne peut ramener l'Hellade aux beaux jours du siècle de Périclès, elle aura du moins « l'honneur de l'avoir entrepris. » Le nouvel ouvrage de M. Renieri ne touche ni de près ni de loin à ces débats philologiques. C'est une étude d'histoire et de philosophie gréco-romaine, dont le sujet est on ne peut mieux choisi pour donner satisfaction au patriotisme ardent de l'auteur. Quelque jugement que l'on porte sur les Gracques, on ne saurait nier qu'ils ont exercé sur les destinées de Rome et, par là, sur celles du monde entier, une influence décisive. Montrer que les Gracques avaient puisé leurs idées de réforme dans la philosophie stoïcienne ; qu'ils se sont mis à l'œuvre excités et encouragés à chaque instant par leurs précepteurs grecs, le philosophe Blossius de Cumès et le rhéteur Diophanes de

Mitylènes, prouver en un mot que le formidable levier de la puissance romaine a été un instant mu et dirigé par la pensée grecque, telle est la thèse de M. Renieri. Les stoïciens, après avoir essayé en vain de donner une constitution à la Macédoine et à Sparte, auraient fait une expérience en grand sur le plus puissant Etat du monde.

On ne peut pas reprocher à M. Renieri d'être superficiel : outre les sources, il a lu tous les ouvrages allemands, français, anglais, qui pouvaient fournir quelque appoint à ses connaissances : il a épuisé tous les rapprochements, toutes les comparaisons : c'est de l'érudition un peu lourde, mais de bon aloi. Il est même permis de regretter que tant de lectures n'aient ajouté que des détails insignifiants à la biographie des personnages mis en cause. C'est sans doute la faute du sujet, et non celle de l'auteur.

J'ajoute cependant que l'auteur a le regard si constamment tendu vers les plus hautes considérations philosophiques, qu'il a bien pu négliger un peu le côté positif. Pour dire toute ma pensée, M. Renieri a pris le contre-pied de la méthode historique : au lieu d'étudier minutieusement les faits et de conclure ensuite, il se jette dès l'abord dans les généralités, ne revient de temps à autre aux faits que pour y chercher des arguments, s'égarant dans des digressions sans nombre ; enfin, il a le défaut des hommes ou des peuples jeunes : il déclame. Avec ce système, on fait des plaidoyers historiques, on ne fait pas d'histoire, encore moins de biographies : on élimine des caractères ce qui leur donne un air vraiment humain et vivant, les faiblesses, les défaillances, les contradictions ; on peint les hommes tout d'une pièce, ou bons ou tout mauvais, et si rai-

des qu'on les prendrait pour des automates.

Ainsi, Blossius est d'un bout à l'autre réduit à l'état d'idée pure, de force rectiligne qui agit toujours et partout de la même façon ; il est à Rome ce qu'il était à l'école d'Antipater de Tarse : échappé comme par miracle à la catastrophe qui avait coûté la vie à Tib. Gracchus et à Diophanes, il va jouer auprès d'Aristonicus, en Asie, le même rôle de réformateur impassible et organiser le plus stoïquement du monde les bandes d'*outlaws* qui s'intitulaient — toujours d'après les idées du Portique — les « citoyens du soleil » (*Héliopolitains*). Je ne conteste pas à M. Renieri le droit de trouver ses philosophes parfaits de tous points, et d'attribuer aux Gracques une sorte d'abnégation surhumaine : c'est répondre aux exagérations malveillantes de l'histoire officielle par des éloges exagérés ; mais je constate qu'il faut s'y prendre d'une autre manière pour écrire une bonne page d'histoire.

Le livre de M. Renieri est donc plutôt une collection d'idées qu'une série de faits ou un groupe de caractères. Mais de quelles idées ? Je serais pour ma part fort embarrassé de les ramener à un principe quelconque. Je vois bien que les Grecs ont toujours raison, mais encore faut-il qu'ils soient conséquents avec eux-mêmes. Les stoïciens de M. Renieri sont de véritables Protées. Ils vivent de morale spéculative, et pourtant ont la manie de s'occuper de politique : ils ne croient guère à la perfectibilité de l'espèce humaine, et cependant n'aspirent qu'à diriger leurs semblables : « le sage, disaient-ils avec cette naïveté un peu bête qui les distingue, doit ou être roi ou être avec le roi : » ils sont niveleurs, et néanmoins se regardent comme un corps d'élite, sans solidarité avec le vulgaire ; ils veulent

le despotisme pour faire le bien plus vite, et demandent en même temps la liberté pour tous. Ne seraient-ce pas là de ces tempéraments de fanatiques qui veulent façonner la société à leur image et reproduire dans chacun de ses membres leur *moi* envahissant ? S'il en est ainsi, quand même il me sergit prouvé, comme à M. Renieri, que les Gracques ont été des Périclès, des Grey, des O'Connell, des Cobden, des Peel et des Gladstone, je les plaindrais toujours d'avoir eu de pareils conseillers.

A. B.-L.

Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'antiquité, par Paul GAFFAREL, docteur ès lettres, agrégé de l'Université. Besançon, 1873, in-8° de 90 p. (Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*.)

Posidonius d'Apamée, dans un ouvrage intitulé : *l'Etude de l'Océan*, dont Strabon nous a conservé quelques fragments, mentionnait, comme l'ont fait aussi Cornélius Népos, Pomponius Méla et Pliny l'ancien, « un certain Eudoxe de Cyzique, grand voyageur, aventurier intrépide, qui aurait cherché à faire par mer le tour de l'Afrique. » M. Gaffarel a cherché à « reconstituer la vie et les voyages de ce hardi devancier de Vasco de Gama, mais en rattachant à ses aventures les traditions et les faits historiques qui se rapportaient au périple de l'Afrique dans l'antiquité. » La dissertation de l'auteur de *l'Etude sur les rapports de l'Amérique et de l'ancien continent avant Christophe Colomb*, est très-curieuse. M. Gaffarel ne s'y montre pas moins ingénieux que savant. Soit qu'il se fasse le biographe d'Eudoxe de Cyzique, soit qu'il le suive dans l'Océan indien, dans la Méditerranée, dans l'Atlantique, soit qu'il décrive les expéditions anté-

rieures, ses récits sont des plus attachants. Citant aussi bien les livres des plus récents voyageurs que les écrits des géographes de l'antiquité, M. Gaffarel prodigue dans son texte, comme dans ses notes, les renseignements les plus variés. Quelques-uns trouveront peut-être qu'il a trop d'enthousiasme pour son héros et qu'il lui sacrifie trop facilement Plinie l'ancien et surtout Strabon. Mais Eudoxe de Cyzique a été si malheureux pendant sa vie, si méconnu depuis sa mort, que l'on doit excuser M. Gaffarel d'avoir cédé à la généreuse tentation de le surfaire quelque peu.

T. DE L.

Du genre épistolaire chez les anciens Égyptiens, par M. MASPERO. Paris, Vieweg, 1873, gr. in-8° de 114 p. (Douzième fascicule de la *Bibliothèque de l'École des hautes Études*).

De Carchemis oppidi situ et historia antiquissima, composuit G. MASPERO. Accedunt nonnulla de Pedaso homerica. — Lutetiae Parisiorum, Vieweg, 1872, in-8° de 39 p.

Ces deux compositions sont les thèses pour le doctorat de M. Maspero, alors répétiteur, aujourd'hui directeur d'études à l'École nationale des hautes Études et chargé de cours au Collège de France. Le titre de la première peut paraître singulier à ceux qui, sans s'en tenir peut-être pour la connaissance de l'ancienne Égypte, aux données historiques informées que les Grecs nous avaient transmises, peuvent croire encore que les résultats de la lecture des hiéroglyphes se bornent à la restitution des dynasties. Il est vrai pourtant qu'à l'heure présente nous possédons, en nombre limité sans doute, mais avec une assez grande variété d'objets et de style, des manuscrits sur papyrus qui constituent une véritable littérature : des

œuvres de théologie égyptienne : des traités de morale, un poème historique, des contes même ont été déchiffrés, et nous savons aujourd'hui que la forme épistolaire a été, à l'époque la plus célèbre des temps pharaoniques, un cadre favori pour des œuvres littéraires.

Je dis la *forme* plutôt que l'*art* épistolaire, car le titre choisi par M. Maspero ne donne pas complètement l'idée de son texte. Pour la plupart, les travaux qu'il nous fait connaître ne sont pas de véritables correspondances officielles ou privées; beaucoup se trouvent insérés dans des recueils qui paraissent renfermer des modèles de style ou de petits traités plutôt que des échanges de confidences. Mais ce qu'elles perdent pour notre curiosité (et encore pas toujours, voy. page 12) au point de vue de l'étude des sentiments et des personnes, elles le regagnent comme témoignages des coutumes et des pensées de l'ancienne Égypte. On y reconnaît les linéaments principaux du caractère national, la ténacité, l'instinct de la discipline, la superstition du passé, la déférence innée pour la science et pour ses représentants, la religion du roi et des autorités établies, la vénération naturelle du culte, la croyance inébranlable en Dieu » (p. 12); et d'autre part, dans une convention d'échange, « les conditions du marché, les formalités de contrat, les garanties sont spécifiées avec une rigueur toute légale; le notaire le plus scrupuleux n'y trouverait rien à reprendre (p. 14). »

M. Maspero, il est vrai, pour ne pas trop s'écarter de son titre, laisse de coté ici les listes de denrées, les registres de comptabilité, les rapports de police, les papyrus judiciaires (p. 24); mais heureusement pour nous, il prend sa revanche par des citations multipliées de textes épistolaires, qui

nous font connaître, en grand détail, la vie de l'homme de lettres égyptien, ou du moins de l'homme instruit qui savait y parvenir, soit par le mérite, soit par l'intrigue et un patronage puissant : « l'englobement des carrières libérales, si grand chez nous, n'était pas moindre en Egypte (p. 27). » Dans certaines de ces compositions, la vie, ou plutôt les misères du cultivateur, du soldat ou de l'officier, l'opposition entre la carrière des lettres et d'autres carrières de toute espèce, sont dépeintes en termes expressifs, représentant à chaque ligne un trait d'habitudes ou de mœurs locales. Ailleurs, ce sont de curieux exemples de compliments officiels, ou de pompeuses descriptions.

La thèse latine a un intérêt plus restreint, mais réel encore. Il faut noter d'abord le plaisir qu'on éprouve à voir l'auteur, qui d'ailleurs se réfère à chaque instant aux travaux de MM. Brugsch, Chabas et de Rougé, manœuvrer avec aisance au milieu de documents vieux de trente siècles et plus, pour résoudre un problème de géographie comparée et tracer avec précision la marche des armées égyptiennes à travers la Syrie. Mais de plus, Carchémis, identifiée, et très-judicieusement selon moi, avec la Bambyce ou Hierapolis des périodes macédonienne et romaine, a eu, dans l'histoire du syncrétisme religieux, une place considérable; et, dans l'histoire antique des luttes entre l'Égypte et l'Asie, les plus graves événements se sont déroulés autour de cette cité. Enfin nous ne devons pas rester insensibles au mérite d'une latinité aussi aisée que pure, et dont on pourrait dire que pas une ligne, en quarante pages, n'est un objet d'hésitation pour le lecteur. Toute rivalité nationale mise à part, et dans le pur intérêt de la science, je souhaite sincèrement

qu'on puisse toujours dire la même chose de la latinité d'outre-Rhin.

F. ROBIOU.

Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge, publiés avec une introduction historique, par M. L. DE MAS-LATRIE. *Supplément et tables*. Paris, Baur et Demaille, 1872, in-4° de 118 p.

La *Revue* a parlé de l'ouvrage dont nous avons aujourd'hui entre les mains le *supplément*; nous n'avons donc plus à revenir sur le but de cette publication. M. de Mas-Latrie a continué ses recherches, et il est venu joindre aux tables chronologiques et analytiques et aux deux glossaires romain et latin des mots cités dans l'ouvrage, un certain nombre de documents nouveaux extraits en grande partie des archives de Venise et d'Aragon. Deux séries de pièces offrent surtout de l'intérêt : la première est relative aux milices chrétiennes qu'avec le consentement de l'Église, les rois d'Aragon fournissaient au XIII^e siècle aux souverains musulmans de Tlemcem, du Maroc et de Tunis; la deuxième comprend la suite des traités commerciaux des Vénitiens avec les sultans d'Égypte, de 1205 à 1355, et complète la publication de MM. Tafel et Thomas. Mentionnons encore, avant de terminer ce rapide aperçu, le texte d'un privilège accordé par un roi de Perse aux Vénitiens (1320) et une liste des localités de la côte de Barbarie tirée du portulan de Pierre Visconti (1318).

A. DE MARSY.

Nouvelles preuves de l'histoire de Chypre sous les princes de la maison de Lusignan, par M. L. DE MAS-LATRIE, 1^{re} livr. Paris, 1873, in-8° de 79 p. (Extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*.)

Après avoir publié, en trois volu-

mes, de 1852 à 1861, une histoire de Chypre sous les Lusignan qui a remporté le grand prix Gobert à l'Académie des Inscriptions. M. de Mas-Latrie n'a pas cessé d'étudier cette riche mine, qui lui a fourni la matière de travaux nombreux. Dans les *nouvelles preuves* qu'il nous donne aujourd'hui, il a réuni un certain nombre de documents et d'extraits de chroniques relatifs à différents points de l'histoire de l'île pendant tout le cours du moyen âge. Sous le § III, est renfermée une série de pièces de 1286 à 1383, parmi lesquelles nous citons le contrat de mariage du roi Henri II de Lusignan avec Isabelle d'Ibelin (1315) et le diplôme de citoyen de Venise accordé à Philippe de Maizières (1365). Un autre document assez étendu est une supplique de Pierre Davila, connétable de Chypre, retenu à Venise en 1480 et sollicitant de la république l'autorisation de se retirer en Espagne, sa patrie. Mais la partie la plus intéressante de ce recueil est celle qui est consacrée aux enfants du dernier roi de Chypre, Jacques II de Lusignan, dit le Bâtard. On suit pendant de longues années la triste existence de ces trois malheureux enfants dépossédés par la République, enfermés au château de Padoue, et sollicitant du conseil des Dix des couvertures de soie, ou, si leur prétention paraît excessive, simplement de toile ou de bure. Ayant trouvé moyen de s'échapper, ils courent dix ans l'Allemagne et l'Italie, cherchant à se créer des sympathies et se berçant toujours de l'espoir de reconquérir le royaume de Chypre. M. de Mas-Latrie conduit leur histoire jusqu'en 1523, les trouvant toujours suivis d'espions, et parfois même d'assassins qui offrent à la république de la débarrasser de ces princes gênants. Que sont-ils devenus depuis cette date ?...

Les documents recueillis par M. de Mas-Latrie sont en général curieux, et l'on ne peut que désirer de voir d'autres livraisons suivre celle-ci.

A DE MARSY.

Le pape Benoît XIII, 1727-1730, par J. CHANTREL. Tours, Mame, 1873, in-12 de 141 pages.

Le pontificat de Benoît XIII ne dura que cinq ans, et cependant il produisit bien des fruits ; en face du jansénisme triomphant Benoît XIII convoqua à Rome un concile qui condamna le jansénisme et ranima le zèle pour l'instruction religieuse du peuple, ce qui amena le pape à approuver l'institut fondé par le chanoine de La Salle pour l'instruction de la jeunesse, approbation qui précéda les lettres patentes du roi Louis XV ; c'est là le grand fait de ce pontificat. Il faut y joindre de nombreuses canonisations et béatifications : celles de saint François de Borgia, saint Jean de Capistran, saint Isidore le laboureur, saint Jean de la Croix, saint Louis de Gonzague et saint Stanislas Kostka, ces deux patrons de la jeunesse ; de saint Vincent de Paul, cet apôtre de la charité, etc., etc. M. Chantrel donne sur chacun des notices intéressantes ; son récit, toujours clair, offre une réfutation solide de l'assertion émise inconsiderément par M. H. Martin dans son *Histoire de France*, lorsqu'il dit que « Benoît XIII était beaucoup moins éloigné de Jansénius que de Molina. »

H. DE L'E.

Les quatre derniers papes et Rome durant leur pontificat, par S. Em. le cardinal WISEMAN. Traduit de l'anglais par M. Richard Vior. Tours, Mame, 1873, gr. in-8° de vii-344 pages.

Rien n'est plus intéressant que ce volume écrit par le feu cardinal

Wiseman ; ce n'est pas à proprement parler une histoire politique du pontificat de Pie VII, de Léon XII, de Pie VIII, de Grégoire XVI, bien que des détails très-précis, parfois nouveaux, toujours utiles, soient donnés çà et là, sur leur administration, leur gouvernement, les grandes œuvres dont ils ont été les promoteurs et les principaux événements arrivés dans l'Eglise pendant leur pontificat ; mais c'est surtout une histoire anecdotique, très-riche en faits, en renseignements curieux sur les personnages de Rome ou qui sont venus à Rome. On pénètre ainsi dans la vie intérieure des papes ; on connaît les cardinaux, les prélats ; on vit avec les artistes, les antiquaires, et Dieu sait combien Rome en a toujours vus dans son sein, se réunissant une ou deux fois par semaine en sociétés pour « s'occuper de sujets divers depuis la discussion d'une thèse de théologie jusqu'à la discussion d'un vers de Dante. » Le cardinal Wiseman a bien connu Rome et il nous le prouve en nous parlant de tous ceux avec qui il a été en relations d'affaires ou d'études : Consalvi, Lingard, La Mennais, Maï, Foa, Overbeck, etc., etc. On voit tout de suite quels souvenirs il a pu conserver, quelle richesse d'informations il peut nous donner.

Ces souvenirs publiés par le cardinal Wiseman font désirer la publication d'autres souvenirs encore inédits, écrits au jour le jour par un savant et très-aimable prélat français, Mgr Pierre La Croix, hôte fidèle de Rome pendant 35 années. Oui, on ne saurait trop nous faire pénétrer dans l'intimité de ces papes, cardinaux, prélats, car c'est nous révéler les hommes les plus studieux, les plus doctes, les plus modestes, les plus pieux, là où le vulgaire croit apercevoir un ambitieux ou un indolent. Un appendice trop long — car c'est ici

un peu un hors d'œuvre — reproduit le texte du concordat de 1801, et le récit, d'après M. Artaud de Montor, de l'occupation de Rome en 1808 et de l'arrestation du pape Pie VII. Pour témoigner du soin avec lequel j'ai lu l'intéressant ouvrage que je recommande, je relèverai une note extraite de *Rome* par M. l'abbé Roland, disant que « l'entrée de la catacombe si célèbre sous le nom de cimetière de Calliste a son entrée dans l'église de Saint-Sébastien. » C'est une erreur, l'entrée de ce cimetière est plus près du côté de Rome sur la voie Appienne : les catacombes de Saint-Sébastien n'ont pas de rapport avec le cimetière de Calliste.

H. DE L'E.

Documents inédits sur l'histoire du Languedoc et de La Rochelle après la Saint-Barthélemy (1572-1574). *Lettres extraites des manuscrits de la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg*, par Jean LOUTCHITZKI. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1873, gr. in-8° de 24 pages.

M. Loutchitzki nous présente ainsi les trente-trois documents inédits qu'il a eus la bonne pensée de restituer à la France : « On ne connaît bien l'histoire d'une lutte religieuse, politique ou militaire, qu'en écoutant les organes des deux partis. Les pièces que nous publions ci-dessous sortent toutes du camp catholique. Elles proviennent de la volumineuse correspondance française des xvi^e et xvii^e siècles, conservée à la bibliothèque de Saint-Petersbourg, et dont l'importance a été si souvent et si généralement appréciée. Dans ces lettres, les chefs militaires chargés d'empêcher le soulèvement, puis de rétablir l'ordre dans les provinces du sud et de l'ouest rendent compte au roi, à la reine mère et au duc d'Anjou, des difficultés qu'ils rencontrent, des

ressources qui leur seraient nécessaires ou des négociations qu'ils ont entamées. » Les chefs militaires dont veut parler M. Loutchitzki sont Honorat de Savoie, comte de Tende et marquis de Villars, alors lieutenant général en Guyenne; Henri de Damville, plus tard duc de Montmorency, alors lieutenant général en Languedoc; Armand de Gontaut, baron et plus tard maréchal de Biron, chargé, en 1523, de faire le siège de La Rochelle; enfin Louis II, duc de Montpensier, qui avait accompagné le duc d'Anjou devant La Rochelle. Toute cette correspondance méritait fort de voir le jour, et il serait à souhaiter que M. Loutchitzki, continuant ce qu'il a si bien commencé, publiât les plus précieuses des autres pièces que garde la bibliothèque de Saint-Petersbourg, et qui n'ont pas été transcrites par M. de la Ferrière. J'ai remarqué, dans la très-intéressante brochure de M. Loutchitzki, quelques petites fautes de lecture. A la p. 5, le « Monsieur d'Arjean (?) » qui s'entretint à Angoulême avec le marquis de Villars des entreprises du vicomte d'Aubeterre, est un gentilhomme de l'Angoumois bien connu de ceux qui ont étudié de près l'histoire du xvi^e siècle : c'est Cibar Tison, seigneur de Fissac, dit d'Argence, chambellan du roi et chevalier de l'ordre. A la page 15, le mot *Brageiron* devait être lu *Brageirac* (aujourd'hui Bergerac, Dordogne), et le mot *Clayran* devait être lu *Clayrac* (aujourd'hui Clairac, Lot-et-Garonne).

T. DE L.

La Saint-Barthélemy à Orléans (26 août 1572), par Gustave BAGUENAUT DE PUCHESSE, membre de la Société archéologique de l'Orléanais, docteur ès lettres. Orléans, Herluison, 1873, gr. in-8° de 35 pages.

M. Baguenaut de Puchesse a parfaitement traité un sujet difficile.

Conscientieux jusqu'au scrupule dans ses recherches, il a consulté tous les documents qui pouvaient le mettre sur la trace de la vérité, s'attachant surtout aux documents peu connus qui sont conservés dans les recueils manuscrits de la bibliothèque d'Orléans. Il a eu assez de bonheur pour pouvoir utiliser, au moment même où son mémoire allait paraître, une relation imprimée, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* du mois d'août 1872, sous ce titre : *la Saint-Barthélemy à Orléans, racontée par Foh. Wülh. de Boltzheim, étudiant allemand, témoin oculaire*. Le tableau du massacre d'Orléans a été retracé par M^r Baguenaut de Puchesse avec tant de soin, tant d'exactitude, que l'on ne pourrait, si je ne me trompe, rien y reprendre, ni rien y ajouter. Irréprochable dans sa narration, l'habile critique n'est pas moins irréprochable dans ses jugements. Voici comment il explique (p. 10), les terribles événements qui, le 26 août 1572, vinrent ensanglanter sa ville natale : « C'est à une réaction violente contre des excès et des crimes qui dataient de quelques années seulement qu'on doit attribuer l'acte inouï de froide vengeance dont les catholiques ne craignent point de se rendre coupables. Les pillages, les persécutions, les massacres et les sacrilèges que les protestants avaient commis, quand ils s'étaient trouvés les plus forts, peuvent être assignés comme excuse, pourvu qu'on n'essaye point d'aller jusqu'à la justification. »

T. DE L.

La Terreur, études critiques sur l'histoire de la Révolution française, par H. WALLON, membre de l'Institut, député du Nord à l'Assemblée nationale. Paris, Hachette, 1873, 2 vol. in-12, de iv-352 et 360 pages.

Comme son titre l'annonce, ce livre

est moins un ouvrage proprement dit sur la Terreur, qu'une série d'études critiques sur quelques ouvrages inspirés de nos jours par cette époque néfaste. Avec M. Mortimer-Ternaux, l'auteur nous fait assister à ces préludes de la Terreur qu'on nomme les attentats du 20 juin et du 10 août, les massacres de septembre, l'assassinat juridique du 21 janvier. L'auteur s'attache de préférence à montrer le caractère de criminelle préméditation et de guet-apens qui ressort de ces événements néfastes, et s'en autorise avec raison pour marquer le front de ceux qui les ont préparés d'une indélébile flétrissure. Par intervalle, c'est à M. Qüinet lui-même que l'auteur emprunte quelques traits brûlants pour en stigmatiser les forcenés dont la mémoire trouve encore des apologistes et les crimes des imitateurs. Puis l'auteur donne, après M. Schmidt, de longs extraits des rapports de police adressés, jour par jour, au ministre de l'intérieur Garat. On voit là combien sont illusoirs, en de mauvais jours, ces expédients qui constituent la politique de juste milieu, et quelle terrible responsabilité assument les gouvernants aveuglés qui ne veulent point employer d'autres pratiques. On voit encore là que, même aux jours les plus détestés de la Terreur, le peuple en révolution n'avait point tout à fait perdu l'amour de son Dieu et le respect de la religion de ses pères; on comprend dès lors que les cœurs n'eussent point abjuré toute espérance, et l'on se demande avec effroi si nous avons aujourd'hui les mêmes raisons de croire que la sérénité se montrera bientôt dans un horizon qui nous apparaît de tous côtés si sombre. L'ouvrage de MM. de Goncourt nous introduit dans tous les milieux où s'agit le serment révolutionnaire : salons, théâtres, cafés, maisons de jeux, maisons de plaisirs,

places et rues. Deux ouvrages de M. Dauban nous font assister aux menées criminelles, aux lâches abdications qui préparèrent le despotisme de Robespierre : en les lisant, on se prend à maudire l'hypocrisie de certains apologistes révolutionnaires. N'exaltent-ils pas chaque jour l'amour que les Danton et les Robespierre portaient au peuple, quand, au contraire, il s'en est fallu de peu que, grâce à ces révolutionnaires accapareurs, la France ne mourût de faim ?

Le second volume de l'ouvrage de M. Wallon est encore plus intéressant que le premier : c'est d'ailleurs une œuvre plus personnelle. La première partie traite des prisons. C'était bon pour l'ancien régime de n'avoir qu'une Bastille : le nouveau régime en eut trente, et pas n'était besoin de longues formalités pour aller attendre là son tour de comparaître devant le tribunal révolutionnaire et de gravir les degrés de l'échafaud. Le régime de chacune de ces prisons, dont quelques-unes étaient d'anciens palais, est tour à tour minutieusement décrit, grâce aux mémoires laissés par les prisonniers que la Terreur n'eut pas le temps de faire marcher au supplice. Ce spectacle, si horrible soit-il, n'est pas sans consolation. On y voit que, courbée sous le joug d'une poignée d'accusateurs et de bourreaux, la France n'avait point pris leurs habitudes sanguinaires, et qu'il se trouvait souvent de compatissants géoliers, pour adoucir les rigueurs d'une captivité d'autant plus douloureuse qu'elle avait fatalement pour terme l'échafaud.

Mais la partie la plus émouvante de cette œuvre est sans contredit celle qui traite du tribunal révolutionnaire, d'après le bel ouvrage de M. Emile Campardon. On ne peut pas, sans frissonner d'horreur, jeter un regard sur

le tableau qui nous retrace les procédés de cet épouvantable tribunal. C'est par *fournées* que les accusés comparaissent, c'est par *fournées* aussi qu'ils vont à l'échafaud. On condamne souvent l'un pour les crimes reprochés à l'autre; la condamnation est bien des fois rédigée d'avance, et l'accusateur n'a plus qu'à inscrire les noms de ceux qui doivent servir à l'œuvre quotidienne du bourreau. Quand des motifs de condamnation manquent, on a bientôt inventé des conspirations imaginaires, et si quelque témoin s'avise de citer des faits à la décharge d'un accusé, il est interrompu par l'accusateur qui lui dit : *Tais-toi, ne parle que lorsque tu auras quelque chose à dire contre l'accusé!* Mais de consolants exemples nous dédommagent de ces spectacles pleins d'horreur : ne citons que celui de cette sublime jeune fille qui, prise d'une sympathie toute chrétienne pour un jeune homme qu'elle avait entendu blasphémer, se retourne vers lui une dernière fois, au moment de mettre le pied sur la plate-forme sanglante, et lui jette d'un ton suppliant cette parole : « En grâce, dites pardon! » En terminant ce livre, on a besoin de s'arrêter sur un pareil souvenir pour comprimer le flot de malédictions qui se presse, et qui voudrait s'élancer du cœur pour se déverser impitoyablement sur le front sanglant des bourreaux.

EDOUARD PONTAL.

Le fond de la société sous la Commune, décrit d'après les documents qui constituent les Archives de la Justice militaire, avec des considérations critiques sur les mœurs du temps et sur les événements qui ont précédé la Commune, par C.-A. DAUBAN. Ouvrage enrichi d'une gravure et de *fac-simile*. Paris, E. Plon, 1873, in-8° cavalier de 481 pages.

On connaît les intéressants volumes

que M. Dauban a publiés sur la Révolution et particulièrement sur la Terreur. C'est à la Commune de 1871 qu'est consacré aujourd'hui son nouveau travail. Est-ce changer de sujet? Hélas! non. Les hommes du Comité central sont les héritiers trop légitimes des membres du Comité de salut public et les fusillades des otages procèdent directement des massacres de septembre 1792. Comme dans ses œuvres précédentes, M. Dauban a fait ici une compilation, un recueil de pièces plutôt qu'un récit. Il a eu la bonne fortune de pouvoir fouiller dans les archives de la justice militaire et il en a extrait la plus grande partie des documents qu'il met au jour. De même que sa sœur aînée la République de 1793, la Commune a eu ses *observateurs de l'esprit public*; seulement en 1871, et pour se moderniser, ils s'appellent *reporters*. Les rapports de ces observateurs sont la partie la plus curieuse et peut-être la plus neuve du livre de M. Dauban. On a là le tableau de la vie de Paris jour par jour, on assiste à ses impressions diverses dans les différents quartiers; car les récits des reporters se divisent généralement en deux parties, il y a les nouvelles des quartiers réactionnaires et celles des quartiers populaires. On y fait entendre parfois au gouvernement de la Commune de dures vérités; mais on a soin de les faire accepter au moyen de cette phrase qui semble stéréotypée dans tous les rapports et dans tous les quartiers : *On blâme généralement la conduite du gouvernement de Versailles*. Il y a là des scènes de tout genre, des scènes tragiques et aussi des scènes ridicules et comiques. Voici par exemple le citoyen Léonard Babelon qui demande à défendre les principes de 93.... dans un bureau; ou le citoyen Collin qui, en sa qualité de bossu, veut se mettre dans la « s'édantère » avec un mousqueton;

ou le citoyen Renaud auquel on refuse d'obéir parce qu'il n'est pas de « l'écol politique ». » Malheureusement les larmes viennent vite après le rire et le grotesque touche de près à l'odieux.

M. Dauban accompagne ces documents de réflexions sur notre état social. Il conclut, et nous nous associons volontiers à ses conclusions, que la première revanche que nous ayons à prendre, c'est sur nous-mêmes, et que si nous voulons sortir du chaos effroyable révélé par l'explosion de la Commune, il faut avant tout nous réformer. M. Dauban a pour l'Empire qu'il accuse d'avoir démoralisé la France par son luxe, une répulsion que nous comprenons bien ; peut-être a-t-il dans l'avenir de la République une confiance que nous partageons moins.

M. DE LA R.

Septfonds. Étude historique sur l'abbaye de Notre-Dame de Saint-Lieu-de-Septfonds, depuis sa fondation jusqu'à ce jour, par un religieux de ce monastère. Moulins, Gourjon-Dulac, 1873, in-8° de xv - 211 p.

Peu d'ouvrages existaient sur Septfonds, antique abbaye de Trappistes, au diocèse de Moulins ; deux notices imprimées dans des Histoires de la Trappe ; un *Précis de la vie de l'abbaye de Septfonds*, en 1788 ; *Septfonds ou les Trappistes de Notre-Dame de Saint-Lieu*, par M. l'abbé Gueullette aujourd'hui évêque de Valence, et enfin l'*Histoire de la réforme de l'abbaye de Septfonds*, par Louis Drouet de Maupertuy, qui y avait été religieux. Mais il y a deux histoires manuscrites : l'une par le P. Bernard Destutt de Tracy, théatin, et l'autre par un abbé de Septfonds dom Dorothee de Jalloutz. C'est l'énorme volume de ce dernier qu'a suivi le R. P. dom Benoit pour écrire son *Étude historique sur l'abbaye de Sept-*

fonds, et aussi un peu les archives de l'Allier. L'ouvrage n'est pas d'un savant profond, mais il est d'un écrivain qui connaît son sujet.

Septfonds, fille de Fontenet et petite-fille de Clairvaux, fut fondée en 1132. Elle compta trente-sept abbés jusqu'à la Révolution. Réformée par Eustache de Beaufort, elle eut une règle plus austère même que celle que Rancé imposait dans le même temps à la Trappe. Les bâtiments vendus comme biens nationaux furent rachetés en partie par les trappistes du Gard, près d'Amiens, qui, chassés de leur couvent par les canaux, les routes et les chemins de fer, vinrent s'y établir en 1845. Le monastère est aujourd'hui en pleine prospérité.

Dom Benoit a raconté les péripéties de cette existence paisible qui a pourtant son histoire. Son livre, le seul, on peut le dire, que nous ayons, se lit avec fruit et intérêt. Il servira de guide aux nombreux pèlerins qui, allant à Paray-le-Monial, ne manquent pas, tout près de là, de visiter l'antique abbaye. Il y a pourtant quelques fautes que nous aurions voulu n'y pas voir, par exemple le séjour apocryphe de Massillon à la Trappe, anecdote dont M. Tamizey de Larroque, dans le n° de janvier de la *Revue*, a très-pertinemment montré la fausseté. En retour, l'auteur aurait pu dire quelques mots de Fautin, curé de Versailles, prêtre de la congrégation de la Mission, qui fut envoyé à Septfonds par Louis XV en 1737, comme on le voit dans le *Journal* de Narbonne : « Le 29 août, il partit de Noisy à quatre heures du matin, pour se rendre à l'abbaye de Septfonds où le roi l'a rélégué. »

On sait que Benoit Labre séjourna quelque temps à Septfonds et qu'il y prit même l'habit. Il y a dans ce livre quelques pages sur lui. J'ai retrouvé et publié son acte de vesture ; il peut

servir à rectifier deux ou trois légères erreurs de date où est tombé l'écrivain. Il faudra aussi ne faire qu'un même personnage du frère Onuphre (François Clavier) trappiste de Septfonds qui ne mourut pas sur les pontons de Rochefort en 1794, mais qui fut déporté à Cayenne en 1797. Dom Benoit, qui avait, en 1870, publié *La Trappe, origine, esprit, organisation actuelle, réforme de l'abbé de Rancé*, a voulu compléter son œuvre en donnant la monographie de Septfonds. Dans son nouveau volume, nous ne trouvons plus le dernier abbé de Septfonds, marié en 1793; nous le voyons finir pieusement ses jours à Paris dans une mansarde où il restait par humilité, ayant demeuré constamment fidèle à ses vœux de religieux. L'œuvre sera encore améliorée dans une prochaine édition. L'auteur traite son sujet avec un amour tout filial, il voudra le perfectionner avec le même dévouement.

L. A.

Essai historique sur la baronnie de Clérieu en Dauphiné et sur les fiefs qui en ont dépendu, par ANATOLE DE GALLIER, président de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme. Lyon, Aug. Brun, 1873, in-8° de 274 pages.

« Un fait oublié est une perte essentielle, » a dit ce marquis d'Aubais dont M. de Gallier a écrit une si intéressante biographie (Marseille, 1870, in-8°). L'auteur de *l'Essai historique sur la baronnie de Clérieu*, ajoute (*Préface*, p. 3): « Plus on remonte dans le passé, et plus l'exactitude minutieuse devient nécessaire. » Tout son livre est en harmonie avec ces deux déclarations. Il n'a oublié aucun des faits relatifs à l'histoire de la baronnie de Clérieu, et il a mis à les raconter une exactitude qui défile la plus sévère critique. Son travail se divise en deux parties : la première

consacrée aux seigneurs de Clérieu, la seconde aux fiefs qui dépendaient d'eux à l'intérieur comme au dehors de la baronnie. Cette baronnie, « au plus haut point de sa splendeur, » dit M. de Gallier (p. 5). « couvrait, avec ses arrière-fiefs, dix-huit communes actuelles du département de la Drôme, et, à toutes les époques, beaucoup d'autres terres entre les mains de ses possesseurs ajoutaient à son importance politique. Elle a eu tour à tour pour seigneurs les premiers sires de Clérieu, qui figuraient aux diètes de l'Empire parmi les grands feudataires de l'ancien royaume de Bourgogne et qui osèrent lutter contre saint Louis, les Poitiers, comtes de Valentinois, éteints en Dauphiné avec la belle Diane, enfin les La Croix-Chevrières illustrés au xvi^e siècle par Jean de la Croix, diplomate et magistrat célèbre, mort évêque de Grenoble. Elle a compté parmi ses vassaux les Montchenu, les Baternay, les Claveyson, les Allemand, les Bocsozel, les Brunier, tant d'autres noms fameux dans notre pays, qui accroissaient le prestige de leurs suzerains et devaient contribuer à l'éclat de cette petite cour, depuis si longtemps disparue. »

Les « longues et patientes recherches » de M. de Gallier ont embrassé une période de huit cents ans. L'histoire de la baronnie de Clérieu commence au x^e siècle, et finit à la Révolution. Non-seulement tous les livres, grands ou petits, qui pouvaient fournir quelque utile renseignement, ont été consultés, mais encore d'innombrables manuscrits, parmi lesquels il faut citer en première ligne les documents conservés aux archives départementales de la Drôme et ceux que possède M. le marquis de Chabrillan dans les archives du château de Saint-Vallier.

Peu d'ouvrages sont aussi instructifs que celui de M. de Gallier. Au récit

T. xv. 1874.

21

des événements, à la biographie des personnages, à la généalogie des familles, à la description des monuments, se mêlent de fines considérations sur « les caractères et les mœurs d'une société si différente de la nôtre. » Partout l'auteur, dont le style est excellent, se montre penseur aussi judicieux que consciencieux érudit. Au nombre des pages les plus curieuses de son volume, j'indiquerai celles qui concernent Diane de Poitiers (p. 108-110), et surtout celles qui concernent un des plus habiles ministres de Louis XI, Imbert de Baternay, baron d'A Bouchage (p. 211-225). Disons enfin que M. de Gallier a rectifié, dans divers endroits de son livre, bon nombre d'erreurs, notamment des erreurs de La Chesnaye-Desbois (p. 42), de Le Nain de Tillemont (p. 47), de Guy Allard (p. 57, 60, 121), du P. Anselme (p. 88, 89, 197), de M. J.-J. Guiffrey (p. 96), de Chorier (p. 107), de M. Léon Ména-bréa (p. 163), de Duclos (p. 224), de Charvet (p. 256, 257). Je citerai deux de ses observations, une sur un passage des *Mémoires* de Saint-Simon, une autre sur un passage des *Confessions* de J.-J. Rousseau. Il dit (p. 195), au sujet de Marie-Sophie Jager, fille de Jean-Henry Jager, magistrat municipal de Wissembourg, mariée, le 18 décembre 1709, avec Charles de Lionne, marquis de Claveyson, etc. : « Saint-Simon éd. Cheruel, in-12, t. III, p. 54, et t. IV, p. 242, a commis une erreur en avançant que la dernière M^{me} de Lionne avait été servante d'auberge à Phalsbourg. Comme on le voit, elle appartenait au contraire à la bourgeoisie. Son contrat de mariage, qu'a bien voulu nous communiquer M. le comte de Tournon-Simiane, ne laisse à cet égard place à aucun doute. » Recherchant (p. 251) le nom de « la femme si cruellement compromise aux yeux de

la postérité par l'indiscrétion de J.-J. Rousseau (*Confessions*, liv. VI), il dit : « Nous croyons qu'il s'agit de Françoise-Michel du Sosey, issue d'une famille grenobloise et entrée chez les Brunier. La rencontre que l'indiscret philosophe fait de cette dame à Moirans semble confirmer notre hypothèse de l'origine dauphinoise de l'héroïne de cette galante aventure. Quant au marquis de Torignan, leur compagnon de route, les souvenirs de Rousseau ne nous ont évidemment transmis qu'un nom défiguré. Il a voulu parler de Joseph-Louis-Bernard de Blériers, dit le marquis de Taulignan. »

T. DE L.

Essai historique sur la Chambre de l'Edit de Grenoble, par J. BRUX-DURAND, Valence, imprimerie Chenevier et Chavet, 1873, in-8° de 108 pages.

Il est peu de contrées en France où l'étude de l'histoire et des antiquités locales soit cultivée avec autant d'ardeur et de succès qu'en Dauphiné. A Grenoble, les noms de M. l'abbé Auvergne, de M. le professeur Macé, de MM. Albert du Boys, Gariel, conservateur de la bibliothèque publique, Gustave Vallier, Pilot, etc., sont en possession d'une légitime notoriété et ont franchi les limites de la province. Grâce à l'impulsion imprimée par M. Émile Giraud, le doyen des érudits dauphinois, le consciencieux et modeste éditeur du *Cartulaire* de Saint-Bernard, il s'est produit depuis quelques années dans le département de la Drôme un mouvement historique très-actif, d'où est sortie la Société d'archéologie et de statistique fondée en 1866. Tandis que M. Lacroix, l'archiviste de la préfecture de Valence, poursuit sur un plan très-étendu l'intéressante série des monographies des communes, dont plusieurs volumes ont déjà paru, M. l'abbé Chevalier

l'écrivain qui depuis Valbonnays a publié le plus de chartes, nous fait connaître successivement les Cartulaires Dauphinois demeurés inédits. M. Brun-Durand tient dignement sa place dans cette nouvelle et vaillante génération de travailleurs, qui vont puiser leurs inspirations aux sources originales. Sa lettre sur l'*histoire ecclésiastique du Dauphiné*, où il relève les omissions et les erreurs commises par M. Hauréau dans les deux premiers fascicules du volume du *Gallia Christiana* consacré à la province de Vienne, a attiré l'attention de la *Revue des sociétés savantes*, qui lui décerne de justes éloges. Nul ne pouvait avoir plus d'autorité en ces matières, et ses immenses recherches sur la géographie du moyen âge, l'histoire des monastères, des prieurés, des églises et même des simples chapelles lui permettront bientôt, nous l'espérons, de livrer au public un dictionnaire ecclésiastique de la province dont il s'occupe depuis dix ans. Les guerres de religion remplissent une période importante, mais obscure en bien des points, de l'histoire de nos provinces méridionales. Que de faits restent ignorés, que de ressorts inexpiqués, combien de noms venus jusqu'à nous défigurés, ajoutent à la confusion et empêchent d'établir l'identité des personnages ! Aussi le livre longtemps vanté du docteur Long sur ce sujet est-il tout à fait insuffisant. M. Brun-Durand prépare un récit des efforts du tiers-état du Dauphiné pour diminuer l'inégalité de l'impôt, luttes souvent sanglantes, qui donnèrent lieu au fameux procès des tailles ; il a fouillé dans les registres municipaux des principales localités, ainsi que dans ceux du parlement ; il a compulsé les actes des synodes protestants et de nombreux documents aux archives de l'Isère et de la Drôme. Il a rencontré ainsi sur sa route les éléments d'un

épisode de l'histoire du parlement de Grenoble, qu'il utilise aujourd'hui. Établie sous Henri III, en vertu de l'édit de Poitiers, la chambre de l'Edit, appelée aussi chambre tripartite, parce qu'elle était composée d'un tiers de magistrats huguenots et de deux tiers de catholiques, fut créée pour le jugement des procès intéressant les protestants, et disparut sous Louis XIV, lorsque commencèrent les persécutions. Cette institution, dont les attributions s'étendaient, en dehors du ressort du parlement, sur la Provence et en quelques cas même sur la Bourgogne, n'eut du reste qu'une existence irrégulière, fréquemment entravée par les tendances du gouvernement, qui fut loin, comme on pense bien, de favoriser cette juridiction exceptionnelle. Notre auteur en a retracé les diverses phases avec cette précision que l'on retrouve dans tous ses écrits. La biographie des protestants, qui remplirent les charges de présidents et de conseillers, occupe la plus grande partie de cette brochure et se recommande par une abondance de précieux renseignements.

A. DE G.

—
Colmar und Ludwig XIV (1643-1715), etc. *Documents inédits pour servir à l'histoire des villes d'Alsace au XVII^e siècle* publiés par Jules RATHGEBER, pasteur dans les Vosges (à Sultzereu près Munster, haute Alsace). Stuttgart, 1873, in-8^o de viii-211 p.

On remarque en Alsace, depuis la guerre, une louable émulation pour recueillir et publier les documents relatifs à l'histoire de la province. Malheureusement, les chroniques et les manuscrits les plus importants sont irréparablement perdus, depuis la nuit du 24 août 1870, où les obus allemands ont incendié la riche bibliothèque de Strasbourg. Ce que l'on a glané jusqu'ici dans les bibliothèques

privées, est d'une mince valeur et n'apprend que ce qui est depuis longtemps connu.

L'ouvrage dont je viens de transcrire le titre ne devrait porter qu'une seule date ; car des douze extraits de chroniques dont il est composé, huit au moins ne parlent avec quelque détail que de l'occupation de Colmar par les troupes françaises (18 août 1673). C'était pendant la guerre de Hollande. Louis XIV, à qui le traité de Westphalie avait transféré les droits de souveraineté de la maison d'Autriche, ne pouvait souffrir que les places d'Alsace, surtout celles où dominait le protestantisme, pussent s'ouvrir et servir même de point d'appui aux troupes de l'Empire et de l'Électeur de Brandebourg ; et il exigea que la ville de Colmar fût à la fois démantelée et désarmée. On n'eut pas à tirer un seul coup de canon ou de fusil. Si l'on excepte la pièce en langue latine (p. 128) où Louis XIV justifiait près de la Diète de Ratisbonne (19 septembre) sa conduite à l'égard de Colmar, tous les extraits publiés par M. Rathgeber sont empruntés à des chroniques de ministres ou de bourgeois protestants, dont trois sont nommés : Mathias Tauberer, cordonnier, Nicolas Murmann, tourneur, et Ulrich Dotzeler, directeur de l'Orphelinat de la ville. Les ministres sont : Joachim Klein, venu de la Saxe à la suite des Suédois dont il était aumônier, et son fils Nicolas. L'éditeur garantit l'impartialité de ces personnages ; mais comment s'attendre à de l'impartialité à une époque où les Protestants dénonçaient comme un acte de tyrannie toute mesure qui faisait échapper les catholiques à leur oppression tracassière ? Aussi faut-il voir avec quelle amertume ces chroniques parlent de la restitution aux catholiques du libre exercice de leur religion (p. 78), notamment des droits

de sonner les cloches (p. 23, 113), de faire en public la procession de la Fête-Dieu (p. 79, 150), d'entrer en partage, au moins pour le chœur, de l'église de l'hôpital (p. 87, 188), de confier l'éducation de leurs enfants aux Jésuites (p. 25), etc. !

Il y aurait à signaler dans ces extraits plus d'une erreur de fait ou d'appréciation. Je n'en relèverai qu'une seule : c'est que l'auteur anonyme qui raconte « comment la ville de Colmar fut prise et occupée par les Français (*wie die Stadt Colmar durch die Frantzosen eingnnommen und besetzt wird*) », attribue, non pas à Turenne, mais à l'électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg, la victoire de Turckheim ; et comme plusieurs autres de ces chroniqueurs (p. 27, 169), il met la bataille à la date du 26 décembre 1674, au lieu du 5 janvier 1675 ; car, après un siècle, les Protestants n'avaient pas encore accepté la réforme du Calendrier. « Le pape Grégoire XIII, dit l'éditeur pour les excuser, était en mauvais renom auprès des Protestants, par la raison qu'il fut un grand ami des Jésuites et qu'il avait célébré la Saint-Barthélemy par un *Te Deum* et le son des cloches. » Après tant de travaux, publiés ici même et ailleurs sur le massacre de la Saint-Barthélemy, on s'étonne de trouver encore de telles assertions sous la plume d'un historien qui se respecte.

Si *Colmar et Louis XIV* offre peu d'intérêt pour l'histoire de la province et encore moins pour l'histoire générale, ce livre sera consulté avec fruit par tous ceux qui s'occupent de statistique comparée. Dans plusieurs de ces extraits, surtout dans les derniers, il y a de curieuses observations météorologiques, entremêlées de fréquents tarifs du prix des vins et des denrées.

Enfin les gens du pays liront avec plaisir dans l'appendice (*Anhang*) la

description des principaux monuments civils de Colmar au xvii^e siècle, tirée de la *Chronica Colmariensis* du diacre Nicolas Klein. C'est à mes yeux ce qu'il y a dans tout le volume de plus intéressant.

P. M.

Mémoires des RR. PP. Jésuites du collège de Colmar (1698-1750), publiés par Julien Sée, avec une notice par M. X. MOSSEMANN. Genève, impr. de Jules-G. Fick, sans date (1872), petit in-8 de xvi-200 p.

Chaque maison de la Compagnie de Jésus a son journal, son *diarium*, dans lequel sont consignés les événements importants; c'est l'histoire domestique, qui peut fournir des matériaux à l'histoire générale. M. Julien Sée n'a pas fait autre chose que publier un manuscrit de ce genre, doublement intéressant à un moment où Colmar est enlevé à la France. Louis XIV fonda le collège de cette ville en 1698 et le confia aux Jésuites, qui y obtinrent le privilège exclusif de l'enseignement, et surent le faire respecter à l'occasion par les Augustins, les Dominicains et les Capucins. Le collège subsista jusqu'à la suppression de la Compagnie en France. Hâtons-nous de le dire, l'histoire de cette maison ne renferme pas de grandes ressources pour l'histoire : exposé des constructions, achats de terre, procès avec la ville ou avec les héritiers de certains bienfaiteurs, démêlés avec le Chapitre ou avec les autres ordres religieux, mention de dons et largesses, détails de ménage (vente du vin récolté dans les vignes du collège, dépenses pour le bois de chauffage, etc.), et c'est à peu près tout. Relevons cependant la belle conduite des écoliers qui, au mois d'août 1709, prennent spontanément les armes et se présentent à M. de Chavigny, commandant de place, pour repousser les

houssards du comte de Mercy, qui faisaient une tentative sur Colmar. A la suite des *Mémoires* l'éditeur a ajouté quelques notes intéressantes. Nous ne pouvons nous empêcher de louer, comme elle le mérite, l'exécution typographique de cet ouvrage; c'est un vrai bijou. C. SOMMERVOYEL, S. J.

Colmar und die Schreckenszeit, etc. *Journal et documents inédits de l'époque révolutionnaire* (1789-1796), publiés par Jules RATHGEBER, pasteur dans les Vosges. Stuttgart, 1873, in-8° de viii-116 p.

Ce volume offre bien plus d'intérêt que le précédent, et il faut savoir gré à l'auteur de l'avoir publié. Ce n'est pas qu'on ne trouve à chicaner encore sur le titre; car si *Colmar et Louis XIV* est beaucoup trop prétentieux, *Colmar et la Terreur* est trop modeste, le *Journal* rapportant les faits qui ont précédé et suivi la Terreur, aussi bien que ceux mêmes de 93.

L'auteur de ce *Journal* est Sigismond Billing (1742-1796), petit-fils d'un soldat suédois qui avait suivi en Alsace le maréchal Horn, lieutenant de Gustave-Adolphe. Il fut pendant de longues années recteur du gymnase protestant de Colmar « cette féconde école de foi évangélique et d'esprit germanique (*deutschen Wesens*). » dit M. Rathgeber (Introd., p. II). A partir de 1789 jusqu'à sa mort, il desservit comme *diacre* la paroisse évangélique de sa ville natale. Pendant la Terreur, il cacha pendant neuf mois dans sa maison, au péril de sa vie, le curé catholique Reech, qui avait refusé le serment à la Constitution civile du clergé de France. C'était un acte de noble et courageuse charité, qui efface la mauvaise impression produite par la lecture de son *Journal*. Chaque page, en effet, y trahit le sectaire qui s'irrite contre les Catholiques

quand ils ne portent pas leurs suffrages sur des Protestants, et qui à chaque élection, pour la représentation nationale, non moins que pour les conseils du département ou de la cité, ne manque pas de compter avec humeur les « papistes » sortis de l'urne. Il aime à enregistrer, comme un triomphe du protestantisme, le baptême à l'Église luthérienne d'enfants illégitimes ou issus de mariages mixtes. Il insulte les Catholiques affligés de la persécution qui s'appesantissait sur eux : « ces catholiques autrefois si fiers et si arrogants marchent maintenant la tête baissée et ne savent plus où ils en sont (p. 27). » Il prend parti contre la « populace papiste (*papistischer Pöbel*) » qui, *au mépris des lois*, s'attroupe et veille dans l'église des Capucins pour empêcher le départ des *saints* religieux (*die h. Wäiter!!*) p. 29. Il s'en faut de peu qu'il n'applaudisse à l'expulsion des *sœurs grises* qui « excitaient les pauvres et les orphelins contre les prêtres jureurs ; » et quand la dernière dominicaine a franchi en sanglotant 17 août 1792 le seuil des *Unterlinden* : « Enfin, s'écrie-t-il avec satisfaction, tous les couvents de la ville sont vides (p. 40). » Il n'a pas un mot de sympathie pour les prêtres *réfractaires* qui sont emprisonnés, déportés, maltraités, guillotisés. Pourquoi ne font-ils pas comme lui ? Il prête bien les serments qu'exige n'importe quelle autorité, et se soumet « naturellement (*natürlicher-weise*) », comme tous ses collègues, à l'ordre qui convertit le *ci-devant temple des Protestants* en un magasin d'effets militaires ! Si, en 1795, on laisse les églises se rouvrir spontanément dans les campagnes, c'est « à cause des mouvements fanatiques des papistes (*propter motus pontificiorum fanaticos*) ! » On en veut aussi au pasteur d'avoir rapporté en ces termes un des plus monstrueux crimes de la

Révolution : « 16 octobre 93. Exécution de l'ex-reine de France. »

Malgré ces taches, *Colmar et la Terreur* a son importance et son mérite. Le volume comprend deux parties. L'une rapporte jour par jour ce qui se passe à Colmar et dans les environs, de Schlestadt à Neuf-Brisach. On dirait un écho de toutes les sinistres journées de la capitale : il n'y a d'omis que le 9 thermidor. C'est d'abord la joie, l'espérance, les fêtes ; puis l'inquiétude, l'agitation, le trouble ; bientôt les excès populaires, les profanations sacrilèges, les scènes de destruction sauvage ; les amendes, la prison, l'échafaud. Le mouvement religieux surtout est bien accentué : on ne pourra plus écrire l'histoire religieuse de Colmar pendant la Révolution, sans recourir souvent au journal de Billing. Ce sera un excellent guide pour la suite et l'enchaînement des faits : c'est aussi un recueil de glorieux exemples pour le clergé persécuté de la Prusse et de la Suisse.

La seconde partie se compose de 12 pièces officielles (*Aktenstücke*) relatives au culte protestant de Colmar ou aux intérêts personnels des pasteurs. La dernière décrit d'une manière plus succincte en français, plus détaillée en allemand, un vase en vermeil, à ciselures historiées, qui avait paru avec honneur à maint banquet donné par les seigneurs de Ribeaupierre, et qui aujourd'hui est conservé dans un des musées de Munich. C'est une des plus belles œuvres d'art du *xv^e* siècle.

L'éditeur a été sobre de notes et de corrections : cependant il y en a une de trop. C'est bien au *Roi* (de Hongrie et de Bohême) et non à l'Empereur que la France a déclaré la guerre en juin 1792 (p. 37). Enfin, le jugement porté par M. Rathgeber sur Gustave-Adolphe (p. 11 et ailleurs) ne sera

accepté d'aucun lecteur des ouvrages de Gfrörer et d'Onno Klopp.

P. M.

Persécution endurée pendant la Révolution par les religieuses hospitalières de Saint-Joseph de Beaufort en Vallée, par le R. P. dom Paul PIOLIN, bénédictin de la Congrégation de France. 2^e édition. Angers, Barassé, 1873, in-8° de xii - 101 p.

Dom Piolin raconte dans cette brochure un épisode qu'il n'avait pu qu'indiquer dans son *Histoire de l'Eglise du Mans pendant la Révolution*, et dont nous avons déjà parlé à l'occasion de l'*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Beaufort* de M. R. Denais. Écrit à l'époque la plus douloureuse de notre histoire, pendant la guerre, à la veille de la Commune, ce récit nous a semblé se rapporter, par bien des points, aux temps que nous venons de traverser.

Les religieuses de Beaufort appartenaient à la communauté de Saint-Joseph de la Flèche, fondée en 1671. Elles pressentirent l'orage avant d'en être atteintes et elles furent heureusement dirigées, au milieu de toutes les difficultés qui surgirent, par deux femmes d'une grande vertu, d'une rare énergie et d'un esprit supérieur, M^{me} Ciret et M^{me} de Gargillesse, qui a laissé, ainsi que d'autres religieuses, des notes utilisées par le savant bénédictin. Elles passèrent par tous les degrés de la persécution. D'abord ces pieuses servantes des pauvres eurent à subir la signification des décrets qui interdisaient les vœux de religion et donnaient aux religieuses la liberté de quitter leurs couvents. Ensuite vint le serment et la reconnaissance de la Constitution civile du clergé : il n'est pas de tracasseries qu'elles n'eurent à subir à cet effet, surtout de la part du clergé schismatique, dont le chef était justement l'ancien curé de Beaufort, qui usa vainement

de toutes les ruses pour faire accepter son ministère, et même de la part de leurs propres amis, qui espéraient les sauver par un acte de complaisance. Dom Piolin s'étend avec raison sur cette question du serment, au sujet de laquelle tous les esprits ne sont pas d'accord. Puis vint la condamnation à la déportation, le départ pour la prison d'Angers, le voyage par douloureuses étapes, qui se termina à Lorient. Les religieuses y étaient encore au moment de la chute de Robespierre. Il n'y en eut que deux qui partirent pour Cayenne, parce qu'elles avaient négligé de demander leur liberté. Presque toutes les autres rentrèrent à Beaufort et usèrent de la généreuse hospitalité de charitables chrétiens jusqu'à ce qu'il leur fût permis de reprendre possession de leur cloître préservé par deux sœurs tourières et retourner à leurs malades, en 1800.

R. DE ST-M.

Histoire du département de l'Ain du 24 février au 20 décembre 1848, par L. DE TRICAUD. Première partie. Bourg en Bresse, impr. Comte-Milliet 1872, in-8° de 219 p. (N'est pas dans le commerce).

La moralité de l'étude de l'histoire est de faire bénéficier les générations futures des expériences faites dans les siècles passés. Mais si les expériences ont puissamment contribué au progrès des sciences, elles n'ont pas eu la même influence en politique. M. L. de Tricaud en fournit une nouvelle preuve dans l'histoire du département de l'Ain pendant la République de 1848. Ce sont des faits d'hier, et ils paraissent sortis de toutes les mémoires ; autrement on ne les aurait pas renouvelés en 1870. Car, à part la différence produite par la guerre, on peut dire avec un humoriste écrivain, plus on change, plus c'est la même chose.

M. de Tricaud n'a encore publié que la première partie de son travail qui va du 24 février à la réunion de la Constituante. Il analyse très-scrupuleusement les documents officiels et authentiques publiés dans les journaux de l'époque et dont le texte intégral est reproduit pour un bon nombre dans un appendice formant une collection des plus étrangement curieuses. Aux documents, il a joint ses propres souvenirs, et a relié le tout, dans un style d'une sobre élégance, par des considérations et des pensées émanant d'un esprit droit, élevé, ferme dans ses convictions, jugeant avec discernement, guidé par la raison et non par la passion.

Le chapitre premier est une fort bonne page d'histoire générale sur les causes qui ont amené la chute du gouvernement de juillet. Quant aux chapitres suivants, il serait assez difficile de les analyser. On y trouve toujours les mêmes procédés pour renverser un gouvernement, la même fureur aux nouveaux venus de tout changer, la même rapacité de toutes les incapacités pleines de suffisance pour s'emparer des places vacantes, la même précipitation à renouveler et à exagérer les abus dont on se plaignait, la même lâcheté des meneurs, la même crédulité des populations se laissant prendre aux mêmes mots, aux mêmes manœuvres et se laissant

aller aux plus coupables excès une fois qu'elles sont égarées — citons un riche propriétaire obligé de détruire les crêneaux d'une tour de son château pour calmer les populations que ce souvenir du temps passé inquiétait, — toujours les mêmes flatteries envers les populations dont on recherche les suffrages, la même absence de courage civique un peu partout, la guerre aux curés, la guerre aux machines.

Nous y voyons figurer un certain nombre de personnalités qui ont continué depuis à jouer un certain rôle, les uns exploitant les événements à leur profit, les autres dociles aux leçons que leur ont données les événements. Citons M. Alphonse Baudin, dont la gloire est posthume, M. Edgar Quinet, M. Bodin, qui fut député sous l'Empire, M. Tendret, qui a été membre de l'Assemblée nationale, M. de Champvans qui débutait alors comme commissaire de la République, M. Anselme Petetin, alors fougueux républicain, nommé commissaire général dans les départements de l'Ain et du Jura sans doute pour simplifier l'administration et alléger le budget et depuis préfet de l'Empire. Nous regrettons qu'un public privilégié puisse seul profiter de l'excellente histoire M. de Tricaud dont nous voudrions voir une édition populaire.

R. DE ST-M.

VICTOR PALMÉ.

LE CONCILE DE NICÉE

ET LE CONCILE D'ALEXANDRIE

D'APRÈS LES TEXTES COPTES.

En montant sur le trône, l'empereur Julien avait d'abord paru s'inspirer des idées les plus libérales, et, dans le but secret d'accroître encore les divisions parmi les chrétiens, il avait permis le retour des évêques catholiques bannis ou déportés par l'empereur Constance. C'est ainsi que saint Athanase, depuis longtemps caché, avait pu reprendre possession de son siège d'Alexandrie. Mais déjà, dans cette même année 362, l'empereur apostat adressait aux Alexandrins un édit rempli de fureurs et de menaces contre Athanase, qu'il accusait de « pousser l'audace et le délire jusqu'à se moquer des lois comme si elles n'existaient pas. » En même temps, dans des lettres pressantes, il prescrivait à Ecdicius, préfet Augustal, d'expulser immédiatement Athanase, ce *fauteur de troubles*, et il ajoutait à son ordre une phrase comminatoire très-significative¹. Qu'avait donc fait Athanase ? Une chose bien

¹ Voir Lettre IV à Ecdicius, préfet d'Égypte : « Si tu ne nous as rien écrit des autres affaires, du moins fallait-il nous écrire au sujet d'Athanase, l'ennemi des dieux, d'autant que, depuis longtemps, tu dois avoir pleine connaissance de nos édits. J'en jure donc par le grand Sérapis, si avant les calendes de décembre (362) cet Athanase, l'ennemi des dieux, n'est sorti de la ville ou plutôt de toute l'Égypte, je frapperai d'une amende de cent livres d'or ta cohorte ; tu sais que, si je suis lent à condamner, je suis encore plus lent à revenir sur une condamnation une fois prononcée. »

simple en apparence, mais immense en réalité par ses résultats, car elle ruinait de fond en comble tous les plans de Julien contre le Christianisme : il avait réuni un concile, promulgué de nouveau les décrets de Nicée, que les ariens croyaient avoir à jamais fait disparaître, que leurs assemblées en si grand nombre avaient essayé d'annuler et d'étouffer ¹, enfin, par tout un ensemble de décisions dogmatiques et disciplinaires, il venait de donner au catholicisme, qu'on croyait mort et dont les chefs étaient partout dispersés, une nouvelle cohésion, une nouvelle vie. C'était ce catholicisme renaissant qui, par la main d'Athanase, recevait les ariens d'hier à pénitence, attirait à la foi les païens ², et s'appropriait à gouverner le monde. De toute part, les adhésions arrivaient à saint Athanase; des conciles se réunissaient dans toutes les provinces pour acclamer cette doctrine de Nicée développée par les confesseurs réunis à Alexandrie, et l'unité chrétienne, dans toute sa grandeur, se redressait en face de l'empereur païen.

Nous allons étudier brièvement cette curieuse page d'histoire, que viennent éclairer d'un nouveau jour les actes mêmes de ce concile d'Alexandrie, perdus jusqu'à présent, et que nous avons retrouvés en copte.

I

NICÉE ET ALEXANDRIE .

Je ne ferai pas ici le détail de la double découverte qui m'a mis en possession des textes ³ formant l'objet de ce travail.

¹ « Nicænae synodi doctrina per potentiam hæreticorum oppressa jam, utque ita dicam intermortua. » Sozomen, *Hist. eccles.*, *interpret. Vales*, lib. VI, cap. vi.

² « C'est un très-vif chagrin pour moi que ce mépris de tous les dieux. Aussi je ne verrais, je n'apprendrais rien de fait par toi qui me fût plus agréable que l'expulsion de tous les points de l'Égypte de cet Athanase, de ce misérable qui a osé, sous mon règne, baptiser des femmes grecques de distinction. » Lettre de Julien à Ecdicius.

³ Il existe, des traités que nous étudions, une double version : l'une dans les papyrus de Turin, l'autre dans un manuscrit fragmenté, ayant appartenu au cardinal Borgia, et dont moitié se trouve maintenant à la propagande de Rome, moitié à la Bibliothèque nationale de Naples.

Je me bornerai à dire qu'il n'est plus permis de conserver le moindre doute sur leur origine. Les traités sur la foi et la discipline proviennent du concile qui fut tenu à Alexandrie par saint Athanase au commencement du règne de Julien, en 362, et que les historiens contemporains appellent le *Concile des Confesseurs*. Cette assemblée, composée de ceux des évêques qui avaient eu le courage de lutter pour la foi, sous Constance, jusqu'à la déposition et à l'exil, avait surtout pour but de confirmer et de rétablir avec la foi orthodoxe le concile de Nicée, ἐπι βεβαιώσει τῶν ἐν Νίκαιᾳ δοξαντῶν, dit Sozomène. C'était d'autant plus urgent que les ariens, alors en possession de tous les sièges, avaient partout détruit les actes de Nicée. Chaque confesseur apporta donc ce qui lui restait des décrets du *grand concile*, et on en promulgua de nouveau le symbole, ainsi que les vingt et un canons authentiques, que des versions grecques, latines, coptes, arméniennes et arabes nous ont fidèlement conservés. On releva également avec soin les listes des Pères qui avaient souscrit aux délibérations de Nicée ; et c'est grâce à l'assemblée d'Alexandrie que ces listes sont parvenues jusqu'à nous. Aussi Socrate ¹, lorsqu'il parle des évêques siégeant à Nicée, nous renvoie-t-il à l'exemplaire original qui avait conservé tous les noms, c'est-à-dire au *Synodique de saint Athanase, évêque d'Alexandrie* ².

Or ce nom de *Synodique de saint Athanase* était celui que l'on donnait aux actes synodiques de notre concile de 362, tenu sous la présidence et par l'inspiration du grand défenseur de la foi, saint Athanase. Saint Grégoire de Nazianze, dans sa première lettre à Clédoine, les désigne expressément ainsi quand il parle des souscriptions que les légats d'Apollinaire firent aux délibérations du synode d'Alexandrie ³. Son texte est précieux, car il distingue les actes proprement dits, le *tome synodique* dont parle Socrate, des lettres de communion que notre concile adressa aux églises catholiques, et dont une seule, la lettre aux Antiochiens, a été conservée dans les

¹ Liv. I, chap. xiii.

² Ὃν εἰς πλήρες τὰ ὀνόματα κεῖται ἐν τῷ Συνοδικῷ Ἀθανασίου τοῦ Ἀλεξανδρείας ἐπισκόπου.

³ Δείξουσι δὲ πάντως ἡ διὰ τόμου συνοδικῷ ἡ δι' ἐπιστολῶν κοινωνικῶν. Οὗτος γὰρ τῶν συνόδων ὁ νόμος.

œuvres grecques de saint Athanase. Les légats d'Apollinaire, qui étaient suspectés d'hérésie, eurent à signer les lettres aussi bien que les actes, et ce furent ces souscriptions qu'ils montrèrent plus tard comme preuve de leur orthodoxie. En ce qui touche les lettres, la vérification de ce fait est facile, car nous avons, à la fin de l'épître aux Antiochiens, la mention : *παῖσαν δὲ καὶ τινες Απολιναρίου τοῦ ἐπισκόπου μονάζοντες παρ' αὐτοῦ εἰς τοῦτο πεμφθέντες*. Mais le tome synodique lui-même manquait jusqu'à présent, et les plus anciens exemplaires de la lettre aux Antiochiens se bornaient à y renvoyer ¹. Aussi Felckmann pensait-il avec raison que cette épître n'était qu'une des pièces primitivement contenues dans un recueil plus considérable, dont la majeure partie ne nous était point parvenue. Sans aucun doute, on devait trouver en première ligne, dans les exemplaires originaux, la rédaction des actes eux-mêmes, c'est-à-dire le *tome synodique* dont saint Grégoire de Nazianze parle, en même temps que des lettres de communion². Or c'est ce tome que nous rend le manuscrit Borgia, de Rome et Naples. Suivant l'indication fournie par Socrate, nous y rencontrons la liste originale des évêques qui ont siégé à Nicée, en compagnie du symbole, des canons authentiques, identiques aux latins et aux grecs ; et enfin, après de nouvelles définitions de foi, des lettres d'adhésion aux décrets d'Alexandrie, dont une, celle de saint Paulin, subsistait déjà, en grec, à la fin de la lettre aux Antiochiens.

Le symbole, que l'on rééditait à nouveau, est tout naturellement précédé du titre : « Concile de Nicée. » C'est cette formule qui a fait plus tard attribuer par les copistes au concile de Nicée toute cette œuvre synodale. Et pourtant il était bien facile de ne pas s'y tromper, car, aussitôt après la nouvelle promulgation de la profession de foi, le texte continue ³ :

« Telle est la foi qu'ont laissée nos Pères; d'abord contrairement au blasphème d'Arius, qui dit que le Fils de Dieu est une créature, et

¹ Le manuscrit Gobler porte avant le titre de cette lettre *ζῆται την ἀρχὴν τοῦ αὐτοῦ λόγου*.

² Les lettres viennent toujours à la suite des actes et parmi les pièces extrinsèques, dans les recueils conciliaires d'Éphèse, de Chalcédoine, etc.

³ Les caractères coptes n'existant pas chez l'imprimeur de la *Revue*, nous sommes obligés de renoncer à toute insertion de texte copte.

aussi contrairement ¹ à toutes les autres hérésies (c'est-à-dire Sabellius, Photin, Paul de Samosate, les Manichéens, Valentin et Marcion). Nous anathématisons aussi toutes les hérésies qu'ont condamnées les trois cent dix-huit Pères qui se sont réunis, et dont voici les provinces et les villes. Les zélés serviteurs de Dieu ont pris à cœur d'écrire plus soigneusement les noms des Orientaux, car les Occidentaux n'ont pas communauté avec eux en ce qui concerne les hérésies. »

Il était aisé de voir que les rédacteurs de cette glose n'étaient pas les Pères de Nicée eux-mêmes, mais une autorité officielle qui, bien que certainement compétente, était postérieure à Nicée. Les trois cent dix-huit Pères sont devenus *nos Pères* pour les *zélés serviteurs de Dieu* qui recherchent leurs noms et promulguent leurs décisions; et les souscripteurs occidentaux de Nicée qui pouvaient survivre étant trop loin pour qu'on allât consulter leur mémoire, on ne donne que les noms des plus illustres, comme par exemple ceux d'Osius et des autres légats du Saint-Siège. Les Occidentaux avaient eux-mêmes si bien perdu les premiers actes originaux que, peu de temps après, ils furent obligés, pour posséder quelque chose de Nicée, d'avoir recours à la version partielle que venait de publier le concile d'Alexandrie. Nous en avons la preuve, non-seulement dans l'identité des fragments que nous donne la version latine et la version copte (symbole, canons et souscriptions), mais encore dans la formule suivante, qui n'est autre chose que la glose copte du concile de 362, reproduite ci-dessus, et qui, dans l'antique version latine, suit semblablement la profession de foi et précède les noms des évêques.

« Hæc est fides, quam exposuerunt Patres : primum quidem adversus Arium blasphemantem et dicentem creatum esse Filium Dei; postea adversus omnem hæresim extollentem se et insurgentem contra catholicam et apostolicam ecclesiam. Quam hæresim cum auctoribus suis damnaverunt apud Nicæam civitatem prædictam cccxviii episcopi in

¹ Nous verrons plus loin comment tous les hérétiques ici nommés ont été condamnés *isolément et avec détails* par le concile d'Alexandrie. Nous verrons aussi comment ce concile déclara solennellement que le symbole de Nicée était *parfait et suffisant*, et qu'ainsi, il contenait en germe la réfutation de toutes les hérésies, même postérieures. Le plan entier des *zélés serviteurs de Dieu* est donc indiqué par cette glose. Leurs décisions ne sont que des corollaires de celles de Nicée. C'est un concile de restitution, d'interprétation et d'application.

unum congregati, quorum nomina cum provinciis suis et civitatibus subter adnexa sunt; sed studiosi servi Dei magis curaverunt Orientalium nomina episcoporum conscribere propterea quod Occidentales non similiter quæstionem de hæresibus habuissent. »

On ne peut rien voir de plus clair. Il devient évident que la liste latine n'est pas une liste originale rapportée de Nicée par les souscripteurs eux-mêmes, et où ils auraient mis eux-mêmes leurs noms, comme cela a lieu dans tous les conciles, mais une liste écrite *en Orient, pour les Orientaux, assez longtemps après le concile*, et qu'on n'a fait ensuite que traduire en latin. C'est exactement ce que Socrate nous avait appris quand il disait que la seule liste authentique à laquelle il fallait toujours se référer et qui contenait les noms connus des évêques *en totalité*, *εις πληρες*, existait, non plus dans les actes primitifs de Nicée, déjà perdus, mais bien dans le *synodique de saint Athanase*, le même que saint Grégoire de Nazianze cite à propos des Apollinaristes, c'est-à-dire dans les actes du concile d'Alexandrie que nous étudions.

Restait une difficulté. La glose copte avait été en partie abrégée dans la version latine. Les noms des hérésiarques Sabellius, Photin, Paul de Samosate, Manès et Marcion qui, surtout à cause de Photin ¹, nous donnaient pour la rédaction

¹ La mention du nom de Photin déroutait complètement M. Lenormant, qui, dans la note B de son travail sur le concile de Nicée, s'exprime ainsi à ce sujet : « Cette insertion du nom de Photin entre ceux des hérétiques du II^e et du III^e siècle, a quelque chose de suspect et donne l'idée d'une interpolation : en tout cas ce n'est que d'une manière implicite et, en quelque sorte, par anticipation que le concile de Nicée peut avoir condamné les opinions de Photin. Et, en effet, il est à croire que le texte grec ne contenait d'abord, à cette place, la mention d'aucun nom propre ; la *note latine* que nous avons citée plus haut doit représenter, en effet, la rédaction première (*quam hæresim cum auctoribus suis damnaverunt apud Nicæam*), et c'est en la transcrivant qu'on aura ajouté les noms des hérétiques condamnés ; *une chose certaine*, c'est que cette partie du texte s'allongeait à mesure qu'on en faisait des copies ; car celle de Gélase de Cyzique *porte à son tour* le nom de *Manès* ou *Maniché*, inséré entre ceux de Paul de Samosate et de Valentin, avec quelque raison de plus pourtant que pour Photin, puisque Manès a vécu dans le III^e siècle. » M. Lenormant parlait ici de l'hypothèse de l'authenticité *Nicéenne* de nos actes coptes, ou du moins de leur promulgation sous Alexandre, immédiatement après le concile. Cette donnée l'égare complètement. Du moment où, au contraire, on admet, ce qui est maintenant indubitable, que ces actes ont été en partie promulgués de nouveau et en partie *rédigés* par l'assemblée de 362, toute difficulté disparaît. Photin se trouve à son époque, ainsi que les autres hérésiarques *condamnés à Alexandrie* d'après l'épître aux Antiochiens. Pour le reste de l'argumentation

une date approximative très-voisine de 362, manquaient complètement dans l'exemplaire occidental. Ceci aurait pu faire naître quelques doutes. On aurait pu supposer que la version copte avait fait des additions à la version latine et que celle-ci, quelque étrange que cela paraisse, appartenait bien au concile de Nicée. Il est vrai que le texte latin lui-même ne parle des évêques réunis à Nicée qu'au passé et à la troisième personne, que, ne les nommant plus *nos Pères*, il les appelle pourtant encore *les Pères*, ou bien *les trois cent dix-huit Pères*, et les distingue des *zélés serviteurs de Dieu qui ont soin de consigner leurs noms, leurs provinces et leurs villes*. Il faudrait ainsi, en définitive, renoncer à expliquer l'absence des signatures des Occidentaux sur une liste occidentale, etc. Une multitude d'inductions nous amèneraient donc à voir dans le texte latin un texte arrangé, dont le copte reproduit beaucoup plus exactement l'original. Mais un argument décisif vient achever la démonstration et terminer toute discussion. Gélase, dans son histoire du concile de Nicée, nous raconte avoir eu entre les mains un exemplaire complet des actes de ce concile, *qui étaient très-considérables*. Cet ouvrage avait appartenu à Dalmace, archevêque de Cyzique, et ensuite au père même de Gélase (telle est la véritable leçon, comme l'a très-bien fait voir M. Lenormant). Le manuscrit en était très-ancien et d'une bonne conservation. Il l'étudia beaucoup dans sa jeunesse et prit alors un certain nombre de notes. Puis l'ouvrage passa en d'autres mains, et il ne put le retrouver. Ce témoignage est trop précis, trop détaillé, pour pouvoir être révoqué en doute; et, du reste, on retrouve particulièrement dans les gnomes que nous avons déjà publiées, un grand nombre des pensées que Gélase dit avoir remarquées dans la partie morale de son manuscrit.

Par exemple, il fait, comme les gnomes, mention de l'antique usage des agapes, qui avait complètement disparu de son temps et qu'il ne comprend plus; il nous dit que le concile avait fait des prescriptions spéciales pour chacune des classes de la société, ce qui s'applique très-bien à l'ensemble de nos

de M. Lenormant, nous y répondons suffisamment ci-dessus. *Une chose certaine*, c'est que les Manichéens sont aussi bien nommés dans la phrase copte que dans celle de Gélase de Cyzique, et que ces deux textes sont concordants, en ce qui touche le nom de Photin comme dans tout le reste.

traités ; enfin il donne les canons, le symbole, etc., tels qu'ils avaient été promulgués dans notre synodique. Tout prouve donc que c'est un manuscrit grec à peu près identique, comme contenu, au manuscrit Borgia, bien que peut-être plus complet, qu'il a eu entre les mains et a en partie copié ou analysé. Or voici comment il donne la formule que nous avons déjà rencontrée en copte et en latin :

Αὕτη ἐστὶν ἡ πίστις ἣν ἐξέθεντο οἱ ἐν Νικαίᾳ ἅγιοι ἡμῶν πατέρες, οἱ ὁρθόδοξοι ἐπίσκοποι, πρῶτον μὲν κατὰ Ἀρίου βλασφημοῦντος καὶ λέγοντος κτίσμα τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ, καὶ κατὰ Σαβελλίου τε καὶ Φωτείνου, καὶ Παύλου τοῦ Σαμοσατέως, καὶ Μανιχαίου, καὶ Οὐαλεντίνου, καὶ Μαρκίωνος, καὶ κατὰ πάσης δὲ αἵρέσεως, ἥτις ἐπ' ἀνέστη τῇ καθολικῇ καὶ ἀποστολικῇ ἐκκλησίᾳ, ὅς κατέκρινεν ἡ ἐν τῇ Νικαίᾳ πόλει συνηγμένη τῶν ἁγίων ὁρθόδοξων σύνοδος, ὧν τὰ ὀνόματα, καὶ τῶν ἐπαρχίων αὐτῶν, ἐστὶν ὑποτεταγμένα.

On ne peut vraiment désirer une plus grande exactitude. *Les Pères* du latin sont bien ici, comme en copte, *nos Pères*. Les noms des hérésiarques sont identiques, et même la faute qui avait transformé Manès en Manichéen subsiste dans le grec, encore plus choquante que dans le copte, puisque dans le copte il y avait *des Manichéens*, et dans le grec *de Manichéen*, Μανιχαίου¹. C'est véritablement un mot à mot : ou plutôt nous avons ici un extrait admirablement fidèle du texte grec primitif. Malheureusement Gélase ne faisait qu'un extrait, et il l'arrête à la mention des listes nominales qui devaient suivre, sans rien nous dire des Orientaux et des Occidentaux ; tandis que la version latine, qui avait abrégé les phrases précédentes du copte, reproduit avec soin la dernière. Ajoutons que, malgré l'annonce transcrite par Gélase au sujet des noms des sous-crypteurs de Nicée, ces noms ne viennent point dans son ouvrage, et il y est immédiatement question d'un sujet tout différent. C'était donc une page qu'il copiait sans y donner une grande attention, et tout nous prouve sa véracité quand il

¹ La lettre de saint Athanase aux Antiochiens, relatant les condamnations qui venaient d'être prononcées par le concile d'Alexandrie, donne la même liste d'hérétiques que Gélase et le texte copte, et, comme Gélase, se sert au singulier u mot Μανιχαίος, *Manichéen*, pour désigner Manès. Voir le § suivant.

affirme avoir eu entre les mains *un vaste ensemble de constitutions dont il n'avait transcrit qu'une faible partie* ¹.

On s'étonne d'entendre dire, à propos de cette phrase, à M. Lenormant ² qui, dans son travail sur des fragments alors beaucoup trop courts pour pouvoir bien en juger, a pourtant eu tant de justes aperçus : « Mais ce n'est là, sans doute, qu'un artifice de langage, et nous ne devons pas attendre une grande sincérité des énonciations de cet auteur. » La sincérité de cette énonciation de Gélase est suffisamment prouvée par ce qui précède. Un historien qui n'a pas même le soin de mettre les compilations qu'il recueille d'accord avec son propre texte, peut bien être accusé de manque de critique, mais non de supposition de pièces. Il s'est borné à prendre de toutes mains ³, et parfois à citer d'après des notes incomplètes, ou de mémoire.

Il n'en est pas moins évident que Gélase, comme la plupart des anciens, a constamment confondu les parties originales du concile de Nicée avec les actes du synode qui les avait promulguées. Ceci doit d'autant moins nous étonner que nous voyons presque tous les Pères de l'Église faire des assimilations semblables, soit entre Nicée et Alexandrie, soit entre Nicée et Sardique. C'est ainsi que les Latins attribuent à Nicée la glose ⁴ curieuse dont nous avons déjà parlé, et que d'un

¹ Ταῦτα ἐκ τῶν σπουδασθέντων τοῖς ἁγίοις ἡμῶν πατράσιν ἐκκλησιαστικῶν διατυπώσεων, μικρὰ ἐκ πολλῶν, τῆδε τῇ συγγραφῇ συνετάχμεν.

² Page 35.

³ La discussion que donne Gélase, entre des philosophes païens et les Pères du concile de Nicée, est évidemment tirée d'un ouvrage tout différent, comme contenu et comme style, de notre synodique de 362. L'original de cette partie de l'ouvrage de Gélase paraît avoir été composé par quelque rhéteur désœuvré, qui aura pris pour thème de développements oratoires un fait positif rapporté par tous les anciens historiens. (Voir Soz. 2, c. 18. Ruf. 1, c. 2. Soc. 1, c. 8, etc.)

⁴ Le pape Libère et les évêques italiens, dans leur lettre aux Illyriens que nous a conservée saint Hilaire dans le douzième fragment de son œuvre historique, semblent faire très-expressément déjà cette assimilation entre Nicée et Alexandrie. Il y est dit en effet : « Nicæni tractatus adversus Arium Sabelliumque cujus Photinus partiaria hæreditate damnatur, decreta servamus... » Or Sabellius et Photin n'ont pas été nommés dans l'œuvre propre de Nicée, mais bien dans la glose copte, dans celle de Gélase dont nous avons parlé, et dans le *traité* copte d'Alexandrie, assez étendu, que nous publions. Chose curieuse, la glose latine correspondante, qui est parvenue jusqu'à nous, mais qui semble avoir été *arrangée* bien après Libère, abrège ici le texte primitif, omet les noms propres des hérétiques susmentionnés, et dit simplement « et adversus omnem

autre côté saint Ambroise, saint Léon, le concile de Chalcédoine et une multitude d'autres autorités respectables citent sans cesse des canons de Nicée, qui ne sont autres que des canons de Sardique¹. Ces conciles avaient été, en effet, tellement réunis dans la pensée des catholiques, qu'ils ne faisaient plus qu'un. Au fond, c'étaient toujours les mêmes athlètes, qui avaient lutté à Nicée, comme à Alexandrie, comme à Sardique. Le grand Athanase, le grand Osius dirigeaient, représentaient et résumaient en ces temps l'orthodoxie. Presque tous les évêques avaient cédé, volontairement ou involontairement : eux seuls, glorieusement et courageusement, ils restaient sur la brèche avec un petit nombre de confesseurs. Qui les voyait, voyait Nicée dans ses plus illustres oracles. La foule des prélats, les conciles des schismatiques avaient beau les condamner ; ils continuaient à être pour les fidèles la règle vivante de la foi. Toutes les décisions de Sardique nous sont arrivées sous cette forme : « Osius dit : vous semble-t-il bon de régler ainsi telle chose ? et le concile dit : nous consentons. » Les conciles que dirigeait Athanase se comportaient de même : et c'est pour cela qu'on a appelé « Synodique d'Athanase » les actes synodiques du concile d'Alexandrie de 362. Saint Epiphane², faisant allusion à ce *synodique*, ne prend même pas le soin de nous dire qu'il avait été souscrit par les Pères réunis en 362. Il se borne à constater qu'il était dû à saint Athanase. C'en fut assez pour qu'il déclarât orthodoxe saint Paulin d'Antioche, qu'on accusait d'hérésie, mais qui lui montra, ainsi qu'à ses collègues d'Orient, un exemplaire du synodique écrit de la main d'Athanase, et auquel lui, Paulin, avait apposé sa signature (son adhésion détaillée se trouve en effet en copte dans nos actes,

heresim extollentem se... » Je pourrais, du reste, citer bien d'autres témoignages qui montrent que les Latins ne citaient Nicée que d'après le synodique de saint Athanase.

¹ Cette confusion entre Sardique et Nicée fut même cause en 419, dans le sixième concile de Carthage, d'une longue discussion entre les légats du pape et les évêques africains.

² Saint Epiphane s'exprime ainsi à propos de Paulin : Μετὰ ἐκθέσεως ἐγγράφου ἡμῶς ἐπεισεν, ἧς ἤδη πρότερον ἀπολογίας χάριν πρὸς τὸν μακαρίτην Ἀθανάσιον ἐποίησато τὴν συγκατάθεσιν, προσήνεγκε καὶ ἐπέδοκεν ἡμῖν ταύτης τὸ ἀντίγραφον μεθ' ὑπογραφῆς σαφῶς περὶ τριάδος ἔχον θεοῦ, καὶ περὶ νοῦ της τοῦ Χριστοῦ ἐνανθρωπήσεως, χειρὶ αὐτοῦ τοῦ μακαρίτου πατρὸς ἡμῶν Ἀθανασίου.

comme en grec dans la lettre aux Antiochiens). Qu'avait-on besoin d'en apprendre davantage ? Partout où était Athanasie, où était Osius, on approuvait par acclamation ce qu'ils avaient dit ou ordonné. C'est ainsi que le prélat égyptien, réhabilité par un consentement unanime à Sardique, put, à Alexandrie, reconstituer les actes de Nicée et les compléter par de nouvelles lois, qui furent acceptées par un consentement également unanime.

Ces nouvelles lois, saint Épiphane les transcrit en très-grande partie comme des décisions de *l'Église catholique*¹, consenties par les évêques orthodoxes, et entre autres par lui (nous verrons en effet sa lettre d'adhésion à la fin de nos actes). Les pensées, les résolutions, les usages, les expressions, et souvent même des phrases entières sont ainsi fidèlement reproduits, à la fin de l'*Aucorat*, en ce qui touche la partie dogmatique, et à la fin du *Panarion*, en ce qui touche la partie disciplinaire. On ne saurait demander pour l'authenticité de nos actes une meilleure démonstration, puisque c'est à eux que saint Épiphane recourt quand il veut nous faire connaître ce qu'il nomme la foi et le droit de l'Église².

II

DÉCISIONS NOUVELLES DU CONCILE D'ALEXANDRIE

Depuis quarante ans qu'avait été clos le premier concile œcuménique, bien des questions dogmatiques nouvelles avaient été soulevées dans l'Église. Trois surtout préoccupaient tous les esprits :

- 1° La question d'une ou de trois hypostases dans la Trinité;
- 2° La divinité du Saint-Esprit;
- 3° La réalité de l'incarnation du Christ.

A cela il fallait ajouter une question de pure discipline, mais de la plus grande importance. Il s'agissait de savoir si l'on pouvait recevoir à la communion ou à la pénitence les ariens,

¹ *Aucorat*, n° CXXI.

² *Panarion*, liv. III, t. II, n° XXI.

les semi-ariens, et les catholiques tombés par faiblesse dans le schisme.

Nous allons essayer de résumer brièvement les discussions qui séparaient depuis quelque temps les catholiques d'Orient et d'Occident, et même une partie des Orientaux les uns des autres.

Et d'abord, parlons de l'hypostase et de ce qui s'y rattache.

§ 1^{er}. — DE L'HYPOSTASE. — DÉFINITION DE LA SAINTE TRINITÉ.

Quand les Pères de Nicée se servirent du terme *ὑποστάσις*, ils le prirent dans la langue philosophique et lui donnèrent l'idée de *substance*, comme ils attachaient au mot *οὐσία* l'idée d'*essence*. Ils rapprochèrent donc ces deux mots pour les préciser l'un par l'autre dans la phrase où ils déclarèrent anathèmes ceux qui diraient : « Que le Fils est d'une autre essence (*οὐσία*) ou d'une autre substance (*ὑποστάσις*) » que le Père céleste ¹. Si

¹ Voici en grec et latin le texte du symbole de Nicée :

Πιστεύομεν εἰς ἓνα Θεὸν πατέρα παντοκράτορα, ὁρατῶν πάντων καὶ ἀορατῶν ποιητὴν, καὶ εἰς ἓνα κύριον Ἰησοῦν Χριστὸν, τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ γεννηθέντα ἐκ τοῦ πατρὸς μονογενῆ, τοῦτ' ἔστιν ἐκ τῆς οὐσίας τοῦ πατρὸς, Θεὸν ἐκ Θεοῦ, ᾧως ἐκ φωτός, Θεὸν ἀληθινόν· ἐκ Θεοῦ ἀληθινοῦ, γεννηθέντα, οὐ ποιηθέντα, ὁμοούσιον τῷ πατρὶ, δι' οὗ τὰ πάντα ἐγένετο, τὰ τε ἐν τῷ οὐρανῷ καὶ τὰ ἐπὶ τῆς γῆς· τὸν δι' ἡμᾶς τοὺς ἀνθρώπους, καὶ διὰ τὴν ἡμετέραν σωτηρίαν κατελθόντα καὶ σαρκωθέντα καὶ ἐνανθρωπήσαντα, παθόντα καὶ ἀναστάντα τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ, καὶ ἀνελθόντα εἰς τοὺς οὐρανοὺς, καὶ πάλιν ἐρχόμενον κρῖναι ζῶντας καὶ νεκρούς· καὶ εἰς τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον. Τοὺς δὲ λέγοντας, ἦν ποτε ὅτε οὐκ ἦν, καὶ πρὶν γεννηθῆναι οὐκ ἦν, καὶ ὅτι ἐξ οὐκ ὄντων ἐγένετο ἢ ἐξ ἑτέρας ὑποστάσεως ἢ οὐσίας φάσκοντας εἶναι, ἢ κτιστὸν ἢ ἀλλοιωτὸν ἢ τρεπτὸν τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ, τούτους ἀναθεματίζει ἡ καθολικὴ καὶ ἀποστολικὴ ἐκκλησία.

« Credimus in unum Deum Patrem omnipotentem, omnium visibilium et invisibilium factorem; et in unum Dominum Jesum Christum, Filium Dei, qui natus est ex Patre unigenitus, hoc est de substantia Patris, Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero, consubstantiali Patre, per quem omnia facta sunt quæ in cælo et quæ in terra sunt; qui propter nos homines et propter nostram salutem, descendit et incarnatus est, et homo factus, passus est et resurrexit tertia die, ascendit in cælum unde venturus est judicare vivos et mortuos, et in Spiritum sanctum. Eos autem qui dicunt: erat aliquando quando non erat, et antequam nasceretur non erat et quia ex nulli subsistentibus factus est aut ex alia substantia vel essentia (*ὑποστάσις*) dicunt esse aut convertibilem aut mutabilem (*τρεπτόν*) Filium Dei; hos anathematizat catholica et apostolica Ecclesia. »

Ce symbole, que nous possédons en copte, en arabe, en syriaque, en armé-

l'on eût employé le terme *οὐσία* tout seul, on aurait pu craindre que ce terme fût pris abusivement dans le sens d'*existence*, de *personnalité distincte*¹, ce qui aurait été une erreur égale à celle que le concile voulait combattre. Voilà comment le concile reconnut dans la sainte Trinité une seule hypostase, c'est-à-dire à ses yeux une seule substance. Le mot *substantia* rend bien en effet le mot *ὑποστάσις* dans son symbole².

Mais l'hérésie de Sabellius eut pour résultat de faire donner une autre acception à *ὑποστάσις*. En effet, Sabellius niait la sainte Trinité. Il disait que, sous le nom de Père et de Fils et de Saint-Esprit, on désignait toujours le même, pouvant porter trois noms, trois *masques*, trois *apparences*, mais restant identique, tout en changeant de *πρόσωπον*. Il fallait bien trouver le moyen de répondre en grec à cet hérétique. Le mot *πρόσωπον* ne suffisait plus, puisqu'il y voyait simplement une apparence, un masque³ de théâtre. Il fallait chercher un autre terme, ne s'appliquant plus à l'extérieur, mais à ce que cachait l'apparence, au *substratum*, au fond des choses; et comme à la rigueur, le mot *ὑποστάσις* pouvait être pris dans ce sens, faute d'un meilleur, on s'en servit, fixant ainsi le sens de *πρόσωπον* par une sorte de synonymie. Les orthodoxes grecs se mirent

nien, en éthiopien, etc., se trouve identiquement reproduit dans toutes les versions grecques et latines des parties subsistantes du concile de Nicée (Voir *Acta conciliorum Harduini*, tome I, p. 311), dans la première session du concile général d'Éphèse (*ibid.*, tome I, p. 1362; édition Labbe, tome II), dans la deuxième session du concile général de Chalcédoine (*Sacrosancta Concilia*, édition Labbe, tome I, p. 340), dans le sixième concile de Carthage (*Act. Conc. Hard.*, tome I, p. 1243); dans les canons de l'église d'Afrique (*ibid.*, p. 946), dans la lettre de saint Athanase à l'empereur Jovien (édition bénédictine, tome I, deuxième partie, p. 781), dans son traité de *decretis Nicænæ synodi* (même édition, tome I, partie première, p. 239), dans le livre des *synodes* de saint Hilaire de Poitiers (num. 84), dans l'histoire de Théodoret (liv. I, chap. xi, dans celle de Socrate (liv. I, chap. viii), dans celui de Gélase (chap. xxvi), dans la déclaration soumise au pape Libère par les évêques orientaux Eusthate, Théophile, etc., et approuvée par lui (Socrate, liv. IV, chap. xi), dans la lettre du concile d'Antioche à Jovien (*ibid.*, liv. III, chap. xxv), etc. etc. C'est cette formule à laquelle le concile d'Alexandrie, et surtout le concile universel d'Éphèse, défendent de rien ajouter, de rien changer ou de rien retrancher, sous peine d'anathème.

¹ Voir Aristote, *Metaph.*; liv. IV, chap. viii; et *Catégories*, de *substantia*.

² Ces deux mots ont, du reste, la même étymologie, *ὑπό* répondant à *sub*, et *στάσις* venant de la racine grecque *στημι*, sœur de la racine latine *stare*. Il ne faut donc pas s'étonner si *hypostase* a d'abord signifié *substance* avant de passer au sens de *personne*.

³ C'est, en effet, le sens le plus ordinaire de *πρόσωπον*.

donc à dire, contrairement à Sabellius, que la sainte Trinité se composait de trois hypostases.

C'était en apparence contredire formellement le concile de Nicée, et les orthodoxes latins, suivant la formule du concile, anathématisèrent les orthodoxes grecs. En effet, le mot *substantia*, par lequel les latins traduisirent *hypostase* dans le symbole de Nicée, était des plus clairs par lui-même; et les Latins ne voulaient pas admettre qu'il y eût trois substances dans la sainte Trinité, Dieu unique. D'une autre part, ils ne voyaient pas qu'il fût utile d'innover. Car le mot *persona* avait depuis longtemps acquis dans la langue juridique le sens qui lui est attribué par les théologiens modernes. En opposant les *actions personnelles* aux *actions réelles*¹, les juriconsultes avaient été bientôt conduits à voir une personnification dans ce qui était d'abord un rôle. Les Latins crurent donc que les Grecs voulaient porter atteinte à l'unité de Dieu; et ils se refusèrent formellement à accepter une définition qui leur semblait une hérésie déjà condamnée: s'en tenant pour leur part au concile de Nicée, et allant jusqu'à anathématiser ceux qui s'en écartaient.

Pendant ce temps, les Grecs, de leur côté, voyant les Latins repousser leur définition, s'imaginèrent qu'ils devaient être favorables à l'hérésie de Sabellius; et comme le concile de Nicée n'avait pas formellement parlé de cette hérésie, qui commençait à peine lorsqu'il fut tenu, beaucoup d'orthodoxes orientaux étaient portés² à rejeter son symbole comme prêtant au sabellianisme.

Ainsi, des deux parts, on se condamnait; l'unité chrétienne souffrait; et ce malentendu dura jusqu'au concile d'Alexandrie.

Livrés à eux-mêmes, les partis étaient trop montés pour se comprendre. Les sectateurs des trois hypostases comptaient parmi eux des jeunes gens, hommes de mérite et de sainteté, comme saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, etc. Leurs adversaires s'appuyaient sur un grand nombre des confesseurs

¹ « *In personam actio est quotiens cum aliquo agimus qui nobis vel ex contractu vel ex delicto obligatus est.. In rem actio est cum aut corporalem rem intendimus nostram esse aut jus aliquod nobis competere, velut utendi aut fruendi, eundi, agendi, aquam vel ducendi vel altius tollendi, vel prospiciendi.* » Gaius, *Institut.*, comment. iv, parag. 2 et 3.

² Voir saint Athanase. *De synodis (in fine)* et *De decretis Concilii Nicæni*.

qui avaient siégé à Nicée et souffert la persécution. Ils avaient enduré la prison, l'exil, la faim, la soif. Pouvaient-ils donc incliner maintenant leur jugement, basé sur un concile, devant les opinions et les formules d'hommes nouveaux, dont les cheveux n'avaient pas blanchi dans les luttes de la foi? Le seul qui pût se poser en arbitre dans cette querelle était le grand docteur, le grand persécuté, le grand confesseur, saint Athanase.

Tout d'abord, saint Athanase fit expliquer ceux qui admettaient dans la sainte Trinité une hypostase, et ceux qui en admettaient trois. Comme il connaissait également bien le latin et le grec, chose très-rare, paraît-il, parmi les docteurs de cette époque, il avait depuis longtemps compris qu'il s'agissait d'un malentendu, d'une question de mots, et non d'une divergence théologique, d'une question de doctrine. L'instruction qu'il commença prouva qu'il avait raison. Les partisans d'une hypostase anathématisèrent d'un commun accord Sabellius. Ceux de trois hypostases protestèrent qu'ils ne voulaient pas diviser le Dieu unique en trois dieux.

Voici comment saint Athanase lui-même s'exprime à ce sujet ¹, dans l'épître synodale aux Antiochiens, souscrite par les Pères d'Alexandrie :

« Comme certaines personnes en accusaient d'autres qui disaient trois hypostases, parce que ces mots n'étaient pas dans l'Écriture et pouvaient paraître suspects, nous avons prié ceux-ci de ne rien chercher en dehors de la profession de foi de Nicée. Puis nous les avons interrogés au sujet de cette dispute pour savoir si, comme les ariens, ils disent que ces trois hypostases sont diverses, étrangères et séparées l'une de l'autre, chaque hypostase étant *secundum se* divisée de l'autre, comme le sont les êtres créés, ou ceux qui sont engendrés par les hommes, ou bien encore les diverses matières, telles que l'or, l'argent et l'airain. Enfin, nous les avons sommés de dire si, de même que certains hérétiques parlaient de trois principes et de trois dieux, eux-mêmes ils disaient dans le même sens trois hypostases. Mais, eux, ils affirmaient qu'ils n'avaient jamais dit cela ni pensé ainsi. Comme nous insistions en leur demandant : Comment donc dites-vous ces choses, et pourquoi vous servez-vous de ces expressions? ils répondirent : C'est

¹ Épître aux Antiochiens. Seconde partie du premier tome de l'édition bénédictine de MDCXCVII, p. 773.

parco que nous croyons en la sainte Trinité, et que la Trinité n'est pas seulement de nom, mais existe et subsiste réellement; c'est-à-dire que le Père est réellement existant et subsistant, le Fils réellement existant et subsistant, le Saint-Esprit réellement existant et subsistant. Ils prétendirent qu'ils n'avaient jamais dit ou pensé trois dieux et trois principes, et qu'ils ne pouvaient souffrir ceux qui disaient ou pensaient ainsi, mais qu'ils confessaient la Trinité et une divinité unique, un Fils consubstantiel (*ὁμοούσιος*) au Père, comme les Pères l'ont déclaré, et un Saint-Esprit qui n'est ni créature ni étranger, mais propre et indivisible de l'*οὐσία* (essence ou substance) du Père et du Fils.

« Ayant donc approuvé cette interprétation et cette explication, nous avons interrogé ceux qui étaient accusés pour dire une seule hypostase, et nous leur avons demandé s'ils pensaient comme Sabellius, s'ils parlaient ainsi pour *supprimer* le Fils et le Saint-Esprit ou, en d'autres termes, pour prétendre que le Fils était *sans être* (*ἀνούσιος*) et le Saint-Esprit *sans hypostase* (ou *substance*, *ἀνυπόστατος*). Eux, ils affirmèrent qu'ils n'avaient jamais dit ou pensé ainsi; mais, reprirent-ils, nous disons *hypostase* en pensant que *ὑποστάσις* et *οὐσία* sont synonymes, et nous croyons une hypostase parce que le Fils est de la *substance* (*οὐσία*) du Père, et de même *nature* (*φύσις*); car nous croyons que la divinité est une, et une sa nature, et que la substance du Père n'est pas différente de celle du Fils et du Saint-Esprit. Ceux qui avaient été accusés de dire trois hypostases s'accordèrent à cela; et ceux qui avaient été accusés de dire une *οὐσία* confessèrent la doctrine des autres comme ils l'avaient interprétée; et les uns et les autres ils anathématisèrent et condamnèrent Arius comme ennemi du Christ, Sabellius et Paul de Samosate comme impies, Manichéen (*Μανιχαῖος*) comme inventeur de maux. Tous enfin, par la grâce de Dieu, après ces interprétations, confessèrent ensemble que la profession de foi promulguée à Nicée était bien préférable et plus exacte que toutes ces expressions, et qu'on devait se contenter de s'en servir. »

Toute discussion était terminée : l'orthodoxie des deux partis devenait évidente. Saint Athanase eut tout naturellement à conclure qu'il fallait proscrire, *autant que possible*, les termes litigieux. Tous les évêques qui assistaient au concile adhérèrent à son opinion.

Mais le grand patriarche ne s'en tint pas là : et il profita de l'occasion pour exalter encore le concile de Nicée, qui fut promulgué de nouveau, et dont les Pères d'Alexandrie proclamèrent le symbole supérieur à tout. De là l'interdiction absolue de rédiger ou de répandre toute autre profession de

foi¹. De là aussi l'obligation, qui est imposée à tous, de confesser la foi de Nicée, d'y souscrire et de déclarer anathèmes tous ses adversaires. Or voilà identiquement ce que font aussi le manuscrit Borgia et le manuscrit de Turin, dans toutes les parties qui en subsistent encore. C'est le symbole qu'on invoque, qu'on reproduit à plusieurs reprises et qu'on commente; et c'est parce que notre traité commence par une profession de foi de Nicée, qu'on a attribué la totalité de son contenu à ce concile, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Nous venons de voir les Pères d'Alexandrie proclamer dans leur lettre l'excellence du symbole de Nicée, préférable à toute autre exposition de foi, à toute formule plus étendue ou explicative, à toutes les nouvelles expressions dont on aurait tendance à se servir pour mieux préciser les idées. Et pourtant eux-mêmes, malgré cela, ils ont soin de discuter chaque question nouvelle qui se produit, en donnant la solution dans des gloses, des interrogatoires, des anathèmes. C'est là un des signes caractéristiques de cette période et de ce concile. A Ephèse, on voit se reproduire une discipline analogue pour les anciennes définitions; et cela se conçoit. Ce qu'on avait à discuter ne concernait plus la Trinité. Quoi de plus naturel alors que de consacrer solennellement le symbole de Nicée, qui s'appliquait spécialement à la Trinité, et de faire des définitions nouvelles sur les nouvelles questions. Mais ici c'est de la Trinité qu'il s'agit; c'est la doctrine de la Trinité qu'il faut mieux expliquer dans ses détails; ce sont les nouveaux hérétiques qui attaquent la Trinité qu'on veut condamner. Pourquoi donc dire qu'il *ne manque rien* à la définition de Nicée? Cette définition, elle était acceptée par plusieurs des récents hérésiarques, qui l'entendaient dans leur sens. Les abelliens s'appuyaient surtout sur le mot *une hypostase*, qu'elle contenait, pour étayer leurs erreurs. Et voilà, conservé dans le symbole, solennellement reproduit, ce mot *une hypostase* qu'on ordonne d'éviter partout; et en même temps on anathématise Sabellius. Pourquoi donc ne pas avoir fait comme à Chalcédoine, où Aétius cite avec honneur le symbole de

¹ Par exemple on interdit spécialement pour cette raison le symbole de Sardique, symbole orthodoxe, et qu'il ne faudrait pas confondre avec le symbole arien rédigé à Philippopolis. Nous aurons à parler ailleurs de l'histoire de ce symbole.

Nicée, mais en y joignant le symbole dit *de Constantinople* et plusieurs autres encore? Pourquoi surtout avoir proclamé qu'il *ne manquait rien* à un document qu'on est obligé de commenter, d'expliquer et de *compléter* à chaque instant? N'y a-t-il pas là une contradiction?

Il faut bien le reconnaître; il y a contradiction dans les termes, mais profonde sagesse dans la pensée. Certes, ces illustres confesseurs; ces derniers survivants des orthodoxes sans taché, réunis en concile au lendemain d'une terrible persécution et au moment où rien ne semblait fixe, ni dans les hommes, ni dans les choses, ni même dans les doctrines, auraient pu faire comme on avait fait auparavant et comme on fit toujours depuis dans les autres synodes, rédiger des définitions étendues formant un corps de doctrine *ex professo*, en ne faisant que rappeler ou citer les anciens symboles. Mais (et les Pères d'Alexandrie l'indiquent dans un passage relatif au symbole de Sardique) cela eût offert de grands dangers. L'arianisme se cachait alors sous toutes les formes, même sous celle de l'orthodoxie. Les chefs du mouvement eusébien avaient une telle habileté, qu'ils avaient fait souscrire des professions de foi ariennes ou semi-ariennes aux hommes les plus catholiques, les plus saints de ce temps-là. Le grand Osius lui-même finit, dit-on, par tomber ainsi. Depuis Nicée, les nouvelles assemblées d'évêques, les nouvelles professions de foi, les meilleures en apparence, étaient toujours devenues des pièges pour les fidèles. Il ne fallait pas, dit avec raison saint Athanase, « offrir un prétexte aux fabricateurs de symboles. » Et puis aussi il fallait éviter les discussions auxquelles donnerait lieu dans le monde entier la confection d'un corps de doctrine. On se borna donc, en condamnant les nouveaux hérésiarques, à spécifier leurs erreurs, à faire expliquer les catholiques et à exposer incidemment ce que devaient penser les fidèles sur chacun des points réputés en germe dans le symbole de Nicée. Le résultat était identique à celui qu'on aurait essayé d'obtenir par un procédé plus direct. Mais on avait l'avantage de relier plus intimement le passé au présent, tout en écartant les novateurs. Cette timidité apparente était profondément sage. Car si elle est, dans de telles limites, un fait unique dans la vie du catholicisme, c'est que l'arianisme d'alors fut aussi un fait unique dans

l'histoire. Pénétrant dans l'Église par tous les pores et envahissant tout, il ne pouvait être expulsé que par une main bien habile et bien prudente.

Or ce que nous voyons déjà dans la lettre synodale du concile d'Alexandrie, nous le voyons surtout dans l'œuvre copte que nous étudions en ce moment.

D'abord le symbole de Nicée y est reproduit fidèlement, sans le changement d'un seul mot, pas même du mot *une hypostase*. Puis il sert de base à des anathèmes qui, comme nous l'avons dit, sont identiques à ceux de la lettre aux Antiochiens, et, dans la seconde partie de nos actes, dans la session interprétative, à des explications doctrinales portant précisément sur les points qui ont été discutés dans le concile d'Alexandrie comme nous le voyons dans le même document et dans les historiens.

Aussitôt après une nouvelle reproduction du symbole de Nicée, notre texte poursuit ainsi dans la version de Turin :

« Telle est la foi qui a été établie par nos Pères, qu'ils ont établie pour être la lumière des fidèles, afin qu'ils connaissent les paroles qui ont été confessées par les évêques, au nombre de trois cent dix-huit, ou plutôt par le concile de l'univers.

« En conséquence de la foi qui fut tout d'abord établie » (la version de Naples met: « Qu'ils ont confessée unanimement »), « nous anathématisons la foi de Sabellius, qui dit qu'une même chose est Père, Fils et Saint-Esprit. Car il s'égare en disant que le Père est aussi le Fils, et que le Fils est le Père, et pareillement l'Esprit-Saint. Ces choses sont étrangères à la foi; car le Père, nous le reconnaissons comme Père, et le Fils comme Fils, et l'Esprit-Saint comme Esprit-Saint (bien que les trois n'aient qu'une seule royauté, une seule essence (οὐσία). »

Nous voici donc au cœur d'une des questions capitales qui furent traitées à Alexandrie, de celle-là même qui avait été la cause principale de toutes ces discussions de mots que nous avons rapportées. En effet, c'était surtout le sabellianisme qui préoccupait les Pères de 362, dans l'affaire de l'hypostase. Cette hérésie ne tendait à rien moins qu'à ruiner par la base le christianisme en niant la Trinité. Con-sultons de nouveau la lettre aux Antiochiens.

Quand on interrogea les partisans des trois hypostases et

qu'on leur demanda pourquoi ils se servaient de ces termes, ils répondirent :

« C'est parce que nous croyons que, dans la sainte Trinité, la trinité n'existe pas seulement de nom, mais existe et subsiste réellement, c'est-à-dire que le Père est réellement existant et subsistant, le Fils réellement existant et subsistant, le Saint-Esprit réellement existant et subsistant. »

Cette interprétation fut admise et nous la retrouvons, à peu près mot pour mot, en tête des premiers anathèmes de nos actes coptes.

« N'honorant donc pas, disent les Pères d'Alexandrie, une seule personne, ainsi que Sabellius qui dit du Père qu'il est Fils et également Saint-Esprit, mais, ainsi que la première formule établie à Nicée, reconnaissant qu'un est le Père, en vérité, qu'un est le Fils seul engendré, en vérité, et un l'Esprit-Saint, en vérité, nous anathématisons, etc. »

En outre, le sabellianisme étant considéré comme une des hérésies nouvelles les plus dangereuses, on crut devoir user à son égard de la même prudence qu'à l'égard de l'arianisme. Encore ici, on eut recours à une mesure de transition. D'un côté, il fut défendu aux catholiques de discuter entre eux sur le terme *hypostase* et de s'en servir soit pour une profession de foi, soit pour un exposé doctrinal destiné aux fidèles ; et d'un autre côté, il devint licite pour les théologiens de contrevenir à cette défense générale quand il s'agissait de combattre les sabelliens.

En effet, il ne suffisait guère, contre des hérétiques aussi subtils que les sabelliens, de dire, comme le passage de la lettre synodale que nous venons de citer : « Le Père est « réellement existant et subsistant, le Fils réellement existant « et subsistant, le Saint-Esprit réellement existant et subsistant, » ou bien encore, comme la phrase fondamentale de nos versions coptes : « Le Père nous le connaissons comme « Père, et le Fils comme Fils, et l'Esprit-Saint comme Esprit-Saint. » Il fallait trouver un terme qui désignât dans la Trinité les personnalités divines. On pouvait penser au mot *πρόσωπον*, dont se sert, ainsi que nous le verrons bientôt, notre texte de Naples. Mais *πρόσωπον* voulait dire *rôle*, *masque de théâtre*, tout aussi bien et mieux encore que *personne*. Les

sabelliens auraient pu l'admettre et en abuser. Il fallait un terme, et on n'en avait pas. C'est pour cela, qu'en dépit du fameux anathème de Nicée qui confondait *ὑποστάσις* et *οὐσία*, il fut permis aux orthodoxes de distinguer dans certains cas ces deux mots, et de dire *trois hypostases* en luttant contre Sabellius, ainsi que l'explique notamment, très-clairement, Ruffin, au vingt-neuvième chapitre de son *Histoire ecclésiastique* ¹.

Les autres historiens ecclésiastiques sont parfaitement d'accord avec Ruffin. Socrate, après avoir mentionné l'interdiction générale qui fut faite à Alexandrie d'employer le mot hypostase en parlant de Dieu, ajoute ² :

« Ils décrétèrent, par une autre raison, que ces termes pouvaient être admis quand il s'agissait de réfuter l'opinion de Sabellius, de peur que, par manque de mots, on ne pût penser que la Trinité est une seule et même chose appelée d'un triple nom, mais pour que plutôt on confessât que *chacun de ceux qu'on nomme dans la Trinité* (ἕκαστον τῶν ὀνομαζομένων περὶ τῆς τριάδος) subsiste dans sa propre personne (ἐν ἑαυτῇ ὑποστάσει). »

Sozomène ³ dit également :

« Comme la question de la substance et de l'hypostase troublait les églises, et que de fréquentes disputes avaient lieu au sujet de ces mots, il fut décidé très-prudemment, à mon avis, que, quand il est question de Dieu, on ne doit pas se servir de ces termes, à moins qu'il ne faille combattre l'opinion de Sabellius. »

De tout ceci il résulte, ce semble, que les Pères d'Alexandrie n'auraient fait que joindre l'exemple au précepte s'ils avaient

¹ « Sed et de differentia substantiarum et subsistentiarum sermo eis per scripturam motus est græce οὐσίας et ὑποστάσις vocant; quidam etenim dicebant substantiam et subsistentiam unum videri et quia tres substantias non dicimus in Deo nec tres substantias dicere debeamus. Alii vero, quibus longe aliud substantia quam subsistentia significare videbatur, dicebant quia substantia ipsa rei alicujus naturam rationemque quæ constat designet, subsistentia autem uniuscujusque personæ, hoc ipsum quod *existat* et *subsistat* ostendat. Ideoque propter Sabellii hæresim tres esse subsistentias confitendas quod quasi tres subsistentes personas significare videretur ne suspicionem daremus tanquam illius fidei sectatores quæ trinitatem in nominibus tantum et non in rebus et subsistentiis confitetur. »

² Liv. III, chap. vii.

³ Liv. V, chap. xii.

employé *contre Sabellius* les mots *trois hypostases*. Et pourtant, dans la version de Turin, les auteurs de notre traité ne profitent pas pour eux-mêmes de la permission générale qu'ils viennent de donner. Ils se bornent à dire :

« En conséquence de la foi qui fut tout d'abord établie, nous anathématisons la foi de Sabellius, qui dit qu'une même chose est Père, Fils et Saint-Esprit. Car il s'égare en disant que le Père est aussi le Fils, et que le Fils est le Père, pareillement l'Esprit-Saint. Ces choses sont étrangères à la foi ; car le Père nous le reconnaissons comme Père, et le Fils comme Fils, et l'Esprit-Saint comme Esprit-Saint (bien que les trois n'aient qu') une seule royauté, une seule essence. »

Dans ce passage, comme dans tout le reste du papyrus, le mot *hypostase* n'apparaît nulle part, en dehors du symbole. Le manuscrit Borgia est moins réservé. Voici comment il s'exprime :

« En conséquence de la foi qu'ils ont confessée d'un commun accord, nous rejetons la foi de Sabellius qui dit que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment qu'une seule *hypostase* (ὑποστάσις). Car il s'égare en disant que le Père est Fils, et que le Fils est Père et pareillement Esprit-Saint, disant que c'est une seule πρόσωπον ayant trois noms. En affirmant ces choses, ils montrent qu'ils sont étrangers à la foi. Nous, nous confessons que le Père est Père, que le Fils est Fils, que l'Esprit-Saint est Esprit-Saint ; trois noms, *trois hypostases* (ὑποστάσις), une seule essence (οὐσία), une seule divinité, une seule force (ἐνέργεια). »

On le voit, ces deux versions sont très-sensiblement différentes. Quelle est celle qu'il faut préférer ? S'il ne s'agissait que d'une question d'orthodoxie, l'une comme l'autre serait très-admissible. Mais au point de vue des probabilités historiques, celle de Turin nous semble préférable. Il n'est guère probable, en effet, que les Pères d'Alexandrie aient voulu rendre aussi frappante et, pour ainsi dire, aussi heurtante, une contradiction dans les termes qu'il était plutôt convenable de voiler. Ne suffisait-il pas d'accorder aux apologistes la licence limitative d'employer les *trois hypostases* contre Sabellius, et fallait-il encore, par écrit, accoler en quelque sorte ces mots au mot *une hypostase* qu'on laissait subsister dans le symbole ? Pour nous, nous inclinons à penser que l'expression *hypostase* a été ajoutée

après coup dans le manuscrit Borgia ¹, certainement beaucoup plus moderne que celui de Turin. Le fait suivant semble d'ailleurs confirmer cette supposition.

Nous avons récemment trouvé dans le manuscrit 83 du supplément arabe de la Bibliothèque nationale une version très-fidèle et inédite de notre partie dogmatique des actes d'Alexandrie. Or cette version concorde avec celle de Turin sur tous les points où celle de Naples s'en écarte légèrement. Dans le passage dont nous nous occupons, elle porte :

« Nous anathématisons la foi impie de Sabellius, qui dit que le Père est aussi le Fils, et que réciproquement le Fils est le Père et l'Esprit-Saint, c'est-à-dire que la Trinité ne forme qu'un seul πρόσωπον (en arabe *ouadjihan*, mot à mot *une seule face*) et trois noms. Cela est étranger à la foi. Le Père nous le connaissons comme Père, le Fils comme Fils, et l'Esprit-Saint : comme Esprit-Saint, une seule divinité, une seule royauté, une seule essence. »

Il n'est dans ce passage question ni d'une hypostase ni de trois hypostases. Le seul point où l'arabe semble s'écarter du papyrus de Turin, c'est quand il attribue à Sabellius le πρόσωπον unique. Le manuscrit de Naples mentionnait l'hypostase et le πρόσωπον.

Avec le sabellionisme le concile d'Alexandrie crut devoir aussi condamner l'hérésie qui était la plus voisine, c'est-à-dire celle qu'on avait reprochée à Marcel ² d'Ancyre, et que professait certainement son disciple Photin.

¹ Les caractères paléographiques, le choix de la matière sur laquelle il est écrit, etc., ne laissent pas le moindre doute à cet égard. Le manuscrit de Turin est plus ancien d'au moins cinq ou six siècles.

² L'histoire n'est pas encore parvenue à savoir si réellement Marcel avait les opinions qu'on lui a attribuées et qui motivèrent la condamnation de Photin. Ce qui est certain, c'est que Marcel siégea à Nicée et passa longtemps pour un des plus fermes soutiens de la foi orthodoxe. Les ariens et les eusébiens le joignaient à saint Athanase dans leurs anathèmes et, quand le concile de Sardique innocentia saint Athanase, il innocentia aussi en ces termes Marcel : « On nous a lu également le livre de notre collègue Marcel, et la fourberie des eusébiens a été reconnue ; car ce que Marcel avait dit par interrogation, ils l'ont accusé calomnieusement de l'avoir enseigné *ex professo*. Après avoir lu les choses qui précèdent et qui suivent ces interrogations, on a reconnu que sa foi était droite. Il n'attribue pas, comme les eusébiens l'affirment, pour commencement au Verbe de Dieu sa conception par la Vierge Marie, et il ne dit pas que son règne doive finir ; car il avait écrit que son règne n'a

Photin, comme Sabellius, ne reconnaissait en Dieu qu'une seule personne. Il disait que le Verbe, substance dilatée de

« ni commencement ni fin. » Le concile de Sardique déclara donc nulle la sentence rendue contre Marcel, et le rétablit sur son siège. Quant à Photin, son disciple, il n'en parla même pas. Et cependant Photin avait été, aussi bien que son ancien maître, deux fois anathématisé, par les évêques d'Orient, au concile d'Antioche de 345, et par les évêques d'Occident, au concile de Milan de 346 ; or le concile catholique de Sardique, qui semble oublier jusqu'à son existence, ne s'assembla qu'en 347. Mais les eusébiens ne se tinrent pas pour battus, ils rassemblèrent d'autres synodes et anathématisèrent encore Marcel et Photin. Photin fut même définitivement déposé dans un concile tenu, en 351, dans sa propre ville épiscopale de Sirmium. Saint Athanase, dans son traité des synodes qu'il écrivit à la fin de l'année 359, dit à ce sujet : « S'étant réunis à Sirmium contre Photin, ils formulèrent une nouvelle profession de foi, ni si longue ni si prolixe que les précédentes, mais avec plusieurs additions et soustractions qui leur avaient été suggérées. » Puis il donne le texte de ce symbole, trop long pour être reproduit ici, mais qui semble surtout destiné à combattre les erreurs attribuées à Marcel et à Photin. On y disait que le Fils était « né du Père avant tous les siècles, » et plus loin : « Son règne éternel dure dans les siècles infinis. Car il sera assis à la droite du Père, non-seulement dans ce siècle, mais encore dans les siècles futurs. » Nous avons vu, en effet, dans les déclarations de Sardique, que la durée temporelle du règne du Fils était une des principales erreurs reprochées déjà à Marcel. Enfin, on faisait suivre la profession de foi d'anathèmes spécialement dirigés contre les erreurs propres de Photin. En voici quelques-uns :

« Si quelqu'un dit qu'avant Marie ce Fils n'était que selon la prescience, et non pas qu'il était en Dieu ni de Dieu avant tous les siècles et que c'est par lui que tout a été fait, qu'il soit anathème. »

« Si quelqu'un dit que la substance de Dieu se dilate ou se resserre, qu'il soit anathème. »

« Si quelqu'un dit que le Fils a fait dilater la substance de Dieu, ou appelle le Fils la substance de Dieu dilatée, qu'il soit anathème. »

« Si quelqu'un dit que le Fils de Dieu est interne ou prolatif (προποριχον), qu'il soit anathème. »

« Si quelqu'un dit que le Fils né de Marie n'était qu'un homme, qu'il soit anathème. »

« Si quelqu'un dit que le Fils Dieu et homme est celui qui vient de Marie, entendant cela de Dieu incréé lui-même, qu'il soit anathème. »

« Si quelqu'un dit que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont une seule personne (πρόσωπον), qu'il soit anathème. »

Tout ceci paraît, au premier abord, très-orthodoxe. On ne saurait mieux spécifier les erreurs de Photin. Mais bientôt les pères de Sirmium, parmi lesquels on compte les célèbres ariens Ursace, Valens, Basile d'Ancyre, Sylvain de Tarse, Marc d'Arethuse, etc., en viennent à donner une doctrine qui n'est rien moins que catholique et à professer l'inégalité du Père et du Fils. C'est lui, le Fils, disent-ils, « et non le Dieu sans principes ou une partie de Dieu » qu'Abraham vit avant la destruction de Sodome et contre lequel Jacob lutta dans le désert. Leur conclusion finale est celle-ci : « La tête et le commencement de « toutes choses est le Christ, la tête et le commencement du Christ est Dieu. » En d'autres termes, leur Fils ou leur Verbe est celui dont Eusèbe de Césarée disait, dans son livre contre Marcel : « S'ils craignent que nous n'admettions « deux dieux, qu'ils sachent que, même en confessant que le Fils est Dieu,

Dieu, était devenu Christ par émanations successives se complétant de manière à former un nouvel être. Lors de la descente du Saint-Esprit sur le Jourdain, la transformation s'était achevée, et le Sauveur était devenu vraiment Dieu, par participation, quand la voix du Père avait prononcé la parole : « Voici mon Fils bien-aimé ; » à la mort avant la résurrection, il avait encore subi une nouvelle transformation. Ainsi le Fils de Dieu, suivant lui, avait commencé en Marie et s'était accru pendant le cours de sa vie naturelle et surnaturelle. Mais avant sa conception, il n'en avait été parlé dans l'Écriture que prophétiquement, suivant la prescience divine. En dehors du Christ, vivant ou ressuscité, le Père, le Fils, et l'Esprit n'étaient qu'un ; et on ne

« il ne se trouve qu'un seul Dieu, savoir : celui qui seul est sans principes et « non engendré, qui possède la divinité en propre, et qui est cause que le Fils « est et qu'il est tel. » Ailleurs, Eusèbe explique sa pensée en disant que le Fils n'est ni le souverain Dieu ni un des anges, mais qu'il est au milieu et le médiateur du Père et des Anges. Dans la *démonstration évangélique* (iv, c. 6), il revient encore sur cette pensée, et dit qu'il était nécessaire que Dieu produisit avant tout le reste une puissance moyenne pour tempérer la disproportion infinie qu'il y a entre lui et la créature. Il va même (*Ibid.*, c. II, p. 4.) jusqu'à appeler le Fils créature, δημιουργημα. C'est pour cela que les ariens Ursacé et Valens consentirent bien à dire, dans le concile de Rimini, que le Fils n'était pas une créature *comme les autres créatures* et qu'il existait *avant tous les siècles* ; mais non pas, comme les catholiques le crurent, qu'il était *incrée* et *coéternel* et *consubstantiel* avec le Père. Eusèbe prétendait que parler ainsi, c'était nier l'hypostase du Fils et le mettre dans le Père comme un accident dans son sujet. Or, ajoutait-il, le Fils n'est pas un accident inséparable, comme la splendeur de la lumière, mais il subsiste par la volonté du Père, qui l'a produit de propos délibéré, et le Père subsiste avant la génération du Fils, en tant qu'il est seul non engendré.

Saint Athanase, qui combat dans tous ses ouvrages une pareille doctrine, ne pouvait évidemment point admettre que ses auteurs aient droit de décider légitimement ce qui touchait la foi. Photin n'avait eu encore affaire qu'aux ariens : saint Athanase considéra donc leur jugement comme nul et non avenue et il reprit lui-même, dans son concile d'Alexandrie, l'examen juridique des erreurs attribuées à l'évêque de Sirmium. Quant à Marcel, c'était un des Pères de Nicée, un des persécutés des eusébiens et, d'ailleurs, il avait été officiellement réhabilité par le grand concile catholique de Sardique. On ne crut pas devoir revenir sur une solution déjà portée, à tort ou à raison, par une autorité compétente. En conséquence, Marcel ne fut pas condamné, mais il resta suspect ; et, quand saint Épiphane interrogea à son sujet saint Athanase, celui-ci se borna à répondre : « Il est bien près de la malice ! » Depuis le concile de 362, Photin fut, au contraire, considéré par tous les catholiques comme légitimement anathématisé. Aussi le Pape Libère écrivait-il, peu de temps après, dans sa lettre aux Illyriens : « Nicæni tractatus adversus Arium, Sabelliumque cujus Photinus partiaria hereditate damnatur, decreta servamus. » Nous montrons ailleurs que c'est à une de nos gloses coptes que Libère fait ici allusion.

pouvait appeler Dieu *le Père* que lorsqu'en Jésus il avait eu *un Fils*, par dilatation ou accroissement (*ἐκ προκοπῆς*).

Cette doctrine avait déjà été condamnée à plusieurs reprises par des synodes ariens, notamment par une assemblée tenue en 351 dans la propre ville de Photin, à Sirmium. Mais aucun synode catholique ne s'en était encore occupé. Saint Athanase, qui avait longuement parlé du concile de Sirmium dans son traité *de synodis*, voulut combler cette lacune et, dans le concile d'Alexandrie, il fit prononcer l'anathème suivant :

« Nous rejettons aussi la foi de Photin, qui dit que le Fils fut de Marie et qu'il n'était pas avant cela, mais qu'il avait été prophétisé dans les Écritures. Et ils disent qu'il fut de Marie même quant à sa divinité. Nous reconnaissons ces choses pour étrangères à la foi, car le Fils est avec le Père en tout temps. Quand il fut engendré, il était, et il était avec le Père. Il n'y eut pas un temps où le Fils n'était pas. Mais en tout temps le Père était, et il était avec son Fils. Car il est impossible que le Père soit sans Fils pendant un temps, et qu'à la fin on l'appelle Père par une sorte d'accroissement (*προκοπή*). »

Nous verrons ailleurs que la plupart des expressions employées ici se retrouvent mot pour mot dans les autres ouvrages de saint Athanase, quand il parle de Paul de Samosate¹ et de Photin, hérésiarques qu'il réunit et identifie toujours dans ses œuvres grecques, comme dans nos traités coptes. Pour le moment, nous nous bornerons à faire remarquer que si, dans la lettre aux Antiochiens, le nom de Photin ne se retrouve plus parmi les noms des novateurs condamnés par le concile d'Alexandrie, il figurait certainement dans tous les cas, sinon dans cette lettre, au moins dans l'exemplaire grec du synodique dont elle accompagnait l'envoi, car dans la réponse d'adhésion de saint Paulin, qui fait corps avec elle dans le grec et que nous possédons à la suite de nos actes dans le copte, Photin est très-expressément désigné, comme dans le texte même de ces actes, comme dans la version de

¹ Voici l'anathème fulminé par nos actes coptes contre Paul de Samosate :

« Nous anathématisons ceux qui disent, comme Paul de Samosate, que le Christ Fils de Dieu ne fut pas avant la Vierge Marie, mais qu'il fut lorsqu'il fut engendré selon la chair, et qu'autre est le Fils de Dieu, autre le Verbe de Dieu, qui est avec le Père depuis le commencement, par lequel toutes choses ont été faites et qui, à cause de nous, a pris la chair et s'est fait homme dans le sein de la Vierge Marie. »

Gélase, comme dans la lettre du pape Libère dont nous avons à parler plus loin.

D'une autre part, après le sabellianisme et le photinismisme qui, l'un et l'autre, confondaient les trois personnes de la Trinité, le concile de 362 en vint à condamner aussi l'hérésie contraire de ceux qui admettaient dans la Trinité trois substances, trois dieux séparés. La lettre synodale aux Antiochiens le dit formellement dans un passage que nous avons donné plus haut à propos du mot *trois hypostases*, et nous trouvons de ce fait une nouvelle preuve dans le texte copte d'un anathème qui suit de très-près celui qui avait été fulminé contre Sabellius. On y lit en effet : « Nous anathématisons ceux qui admettent trois dieux et ceux qui nient que le Verbe soit Fils de Dieu ¹. » Ainsi les deux erreurs contradictoires étaient rejetées, la Trinité définie, la question des *hypostases* terminée. Ce mot devait être le plus possible évité en parlant de Dieu, bien qu'il fût permis d'en faire usage, en le rapprochant de *πρόσωπον*, lorsqu'on aurait à combattre en grec les partisans de Sabellius. De la sorte on reconnut deux sens tout différents à ce même mot *ὑποστάσις* : celui de *substantia*, substance, dans le symbole, et au contraire, dans la définition qu'il resta permis d'opposer à Sabellius, un sens très-voisin de celui de *persona* et que les latins représenterent dans leurs traductions par un nouveau terme, celui de *subsistentia*, subsistance, qu'ils inventèrent dans ce but.

Comme on le voit, les Occidentaux gardaient toujours l'avantage de la précision. Tandis que les Grecs orthodoxes étaient réduits à dire, sauf à s'expliquer, qu'il y avait en Dieu une seule hypostase et trois hypostases, les Latins, se rendant compte de leur formule, admettaient avec eux dans la sainte Trinité trois subsistances, une substance unique. En tra-

¹ La dernière partie de cet anathème ne semble pas se rapporter aux trithéistes, mais bien aux paulianistes. Cela est d'autant plus singulier que ce passage est tiré de la glose copte dont nous avons déjà tant parlé et qui mentionne beaucoup plus brièvement que nos actes eux-mêmes les erreurs des principaux hérésiarques. Or cette glose avait déjà donné en détails et nommément les erreurs de Paul de Samosate. (Voir la note précédente.) On serait presque tenté de croire qu'il s'agit encore ici d'une secte trithéiste laquelle, pour mieux partager la Trinité en trois dieux d'essence différente, serait allée jusqu'à nier que le Verbe provienne du Père ou, en d'autres termes, soit Fils de Dieu. Ce sens serait très-différent de celui que Paul de Samosate et Photin attribuaient à ces expressions.

duisant du grec ils avaient à choisir, d'après le contexte, celui de ces deux termes par lequel, dans chaque cas, ils devaient rendre *ὑποστάσις*.

La solution de saint Athanase et de ses collègues d'Alexandrie qui réunissait de nouveau l'Orient et l'Occident, fut acceptée avec enthousiasme. Nous avons en copte, à la suite de nos traités, un certain nombre de lettres d'adhésion dont une partie se retrouvent en grec dans les œuvres de saint Athanase, après la lettre synodique de l'assemblée de 362. Nous aurons bientôt à revenir sur ces lettres, qui sont une des preuves les plus convaincantes de l'origine de notre manuscrit. Pour le moment, il doit nous suffire d'indiquer que ces adhésions mentionnent et approuvent la solution que le concile d'Alexandrie venait de donner à la question des hypostases. Celle de saint Paulin d'Antioche, entre autres, dit, dans le copte comme dans le grec :

« C'est pourquoi je reçois l'explication ci-dessus, écrite au sujet des trois hypostases et d'une hypostase. Car c'est pitié que de nous confirmer ainsi dans la foi à la sainte Trinité en une divinité unique. »

§ 2. — DU SAINT-ESPRIT. — SA DIVINITÉ.

A l'affaire des trois hypostases se rattachait intimement celle de la consubstantialité du Saint-Esprit, tout aussi bien que celle de la consubstantialité du Fils. Car, pour professer la *trinité*, il fallait admettre que les *trois* personnes sont également Dieu, tout en ne faisant qu'un seul Dieu. Or, après l'erreur d'Arius s'attaquant à la divinité de Jésus-Christ, il s'était produit, dans les dernières années, une autre erreur, celle des *pneumatomaques*, qui niait la divinité du Saint-Esprit. Dès avant 362, saint Athanase avait déjà écrit à ce sujet plusieurs lettres, adressées à Sérapion, évêque de Phénicie, qui l'avait prévenu dans son exil des nouvelles propositions. Il les réfute très au long et en détail, mais en s'abstenant d'en nommer jamais le principal fauteur, l'hérésiarque Macédonius, évêque intrus de Constantinople. Cet homme n'avait pas à être de nouveau anathématisé. Car, comme saint Athanase nous le montre dans son *Historia ad Monachos*, écrite vers l'an 358, Macédonius était excommunié par le fait seul qu'il avait

calomnié son évêque légitime, Paul de Constantinople, et s'était fait donner son siège par les Ariens. Il était donc déjà en dehors de l'Eglise comme arien ; sa doctrine était une hérésie dans une hérésie ; et on ne pouvait s'en occuper qu'abstractivement pour empêcher les vrais fidèles de s'y laisser prendre. Ajoutons que Macédonius fut déposé de son siège, vers l'an 360, par les ariens eux-mêmes, mais sous un prétexte canonique et sans qu'il fût allégué de motifs de foi. Le concile d'Alexandrie de 362, débarrassé de toute question de personne, n'avait donc plus qu'à promulguer officiellement, au sujet de la divinité du Saint-Esprit, une doctrine qu'avait déjà clairement enseignée son illustre chef, saint Athanase.

Voici comment Ruffin analyse les décisions qui furent alors formulées sur cet objet ¹ :

« Additur sane in illo concilii decreto etiam de Spiritu Sancto plenior disputatio, ut ejusdem substantiæ, cujus Pater et Filius, etiam Spiritus Sanctus crederetur, nec quicquam prorsus in Trinitate aut creatum, aut inferius, posteriusve diceretur. »

On lit également dans la vie de saint Eusèbe de Vercell ² :

« Spiritum Sanctum sunt confessi et Trinitatem nominaverunt. »

Dans Sozomène ³ :

« Ils déclarèrent le Saint-Esprit consubstantiel au Père et au Fils, et nommèrent la Trinité. »

Dans Socrate ⁴ :

« Ils affirmèrent la divinité du Saint-Esprit et le placèrent dans la Trinité consubstantielle. »

Le texte même de la lettre aux Antiochiens ⁵ est parfaitement d'accord sur ce point avec les historiens :

« Qu'ils condamnent de plus, est-il dit à propos des convertis de

¹ *Hist. Eccles.*, liv. X (Eusebii) seu I^{us} Rufino auctore, cap. xxix.

² *Vita sancti Eusebii*. Vercell. apud Ughell, t. IV *Ital. Sacra*, p. 759.

³ Liv. V, cap. xiii.

⁴ Liv. III, cap. vii.

⁵ *Œuvres de saint Athanase*, édition bénédictine, t. I^{er}, p. 772.

l'arianisme, ceux qui affirment que le Saint-Esprit est une créature divisée de la substance (ὁὐσία) du Christ; car ceux-là seulement renoncent à l'hérésie détestable des ariens qui ne divisent pas la Trinité et disent que rien de ce qui lui appartient n'est créature. Quant à ceux qui font semblant de professer la foi de Nicée et qui en même temps n'hésitent pas à blasphémer le Saint-Esprit, ils ne font rien autre chose que renier des lèvres l'hérésie d'Arius et la conserver dans le cœur et dans la pensée. »

La partie de nos actes que Ruffin nomme ici le *décret du concile* nous donne, en effet, l'exposé de foi suivant sur la divinité, l'éternité et la consubstantialité des personnes divines. Le Fils et le Saint-Esprit y sont réunis dans un même article, afin de mieux préciser qu'on les plaçait, selon l'expression de Socrate, l'un et l'autre et sur le même rang dans la Trinité.

« Nous reconnaissons ces choses pour étrangères à la foi ¹. Car le Fils est avec le Père en tout temps. Quand il fut engendré, il était et il était avec le Père..... Il n'y eut pas un temps où le Fils n'était pas. Mais en tout temps le Père était et avait son Fils et le Fils avait son Père. Car il est impossible que le Père soit sans Fils pendant un temps, et qu'à la fin on l'appelle Père par accroissement. Mais est le Père, Père en tout temps, comme nous l'avons dit. Le Fils n'est pas un associé, mais, quand il fut engendré, il était, et il était avec le Père. Et ces

¹ Cette décision dogmatique sur l'éternité du Fils suivait immédiatement l'exposé de doctrines communes à Photin et à Paul de Samosate. Bien que nous ayons donné ailleurs les anathèmes qui frappent, dans nos actes, ces deux hérétiques, nous croyons bon de les transcrire de nouveau ici : « Nous anathématisons ceux qui disent, comme Paul de Samosate, que le Christ « Fils de Dieu ne fut pas avant la Vierge Marie, mais qu'il fut lorsqu'il fut « engendré selon la chair, et qu'autre est le Fils de Dieu, autre le Verbe de « Dieu, qui est avec le Père depuis le commencement, par lequel toutes choses « ont été faites et qui, à cause de nous, a pris la chair et s'est fait homme dans « la Vierge Marie. » Et ailleurs : « Nous rejetons aussi la foi de Photin, qui « dit que le Fils fut de Marie et qu'il n'était pas avant cela, mais qu'il avait « été prophétisé dans les Écritures. Et ils disent qu'il fut de Marie même « quant à sa divinité. Nous reconnaissons ces choses comme étrangères à la « foi, » etc.

Cet exposé est admirablement fidèle. Saint Athanase nous apprend, en effet, que Paul de Samosate disait : « Que le Christ était *pur homme*, fort différent du Verbe, (Lettre à Maxim., t. II, p. 920.) qu'il avait été ainsi fait « Dieu Fils par accroissement ἐκ προκοπῆς » et que, par conséquent, c'était aussi par accroissement que le Père était devenu père (*De synod.*, t. II, p. 739); enfin, que c'était « à Nazareth qu'il avait été fait Dieu » au moment de son incarnation dans Marie et qu'il n'était pas avant cela. (*Contre Apoll.*, liv. II, t. II, p. 943.) Dans ce même livre (p. 955) il nous dit aussi que Photin ne faisait que renouveler les erreurs de Paul de Samosate.

choses, nous les disons au sujet du Père et du Fils. Quant au Saint-Esprit, telle est la manière dont nous croyons : C'est un esprit divin, (ou plutôt, selon l'expression énergique de Naples : « Un esprit Dieu »), un esprit saint, un esprit parfait, un esprit *paraclet*, un incréé. C'est lui qui a parlé dans la loi, les prophètes et les apôtres, et *qui est descendu sur le Jourdain*. »

Nous avons dit plus haut que saint Épiphane résumait, à la fin de son *Ancorat*, les décisions dogmatiques d'Alexandrie. Pour les articles précédents, ce n'était, en effet, qu'un résumé : ici, à deux inversions près, c'est un mot à mot. Voici comment il s'exprime :

« Nous croyons aussi au Saint-Esprit, qui s'est exprimé par la loi et par les Prophètes, *qui est descendu sur le Jourdain*, qui a parlé par les apôtres.... Telle est la manière dont nous croyons en lui : C'est un esprit divin, un esprit saint, un esprit *paraclet*, un incréé. »

On voit que Ruffin avait raison de dire :

« Afin qu'il soit cru que le Saint-Esprit est de la même substance et divinité que le Père et le Fils et que rien dans la Trinité n'est ni créé, ni inférieur, ni postérieur ¹. »

La divinité du Saint-Esprit égale à celle du Fils est nettement exprimée dans notre texte copte, comme dans sa transcription grecque par saint Épiphane : et on a bien soin d'y dire que, pas plus que le Fils, l'Esprit n'est une créature. Quant aux expressions : « Il n'y a rien de créé dans la Trinité, » qui résument toute cette doctrine et que répète Ruffin, comme le passage de la lettre aux Antiochiens cité plus haut, on les trouve mot pour mot dans une autre partie de notre manuscrit de Naples, qui se trouve aussi à Turin. Les *gnomes* commencent, en effet, par cette magnifique profession de foi ² :

« Bon est Dieu le Père, bon est le Christ et il est Dieu, bon est le

¹ « Ut ejusdem substantiæ ac deitatis cujus Pater et Filius etiam Spiritus Sanctus crederetur nec quisquam prorsus in Trinitate aut creatum aut inferius posteriusve diceretur. »

² Voir *Le concile de Nicée, d'après les textes coptes*. Première série de documents, p. 55.

Saint-Esprit. Dieu n'a pas de commencement et il n'est pas de terme à la divinité. Car Dieu est le principe et la fin de l'univers. *Il n'y a pas de créature dans la Trinité.* Mais c'est lui le Seigneur qui a créé l'univers. Il n'y a pas d'autre Seigneur que lui pour aucune de ses œuvres. »

La doctrine de la Trinité se trouvait ainsi définitivement promulguée. C'est là une des principales gloires des Pères d'Alexandrie, celle dont les historiens leur tiennent le plus de compte, et que Somozone et le biographe d'Eusèbe résument par ces mots : « ils nommèrent la Trinité. » Ce n'était pas à dire qu'avant eux la Trinité n'eût pas été nommée bien souvent ; mais elle ne l'avait pas encore été officiellement dans les délibérations dogmatiques d'un concile. « Établir le Saint-Esprit dans la Trinité consubstantielle, » selon l'expression de Socrate, n'était donc pas chose inutile ; et c'est pourquoi toutes les lettres d'adhésion que nous trouvons, soit à la fin de nos actes, soit à la fin de la lettre synodique aux Antiochiens, ont bien soin d'insister directement sur ce point. Nos actes avaient dit que le Saint-Esprit était parfait, comme le Père et le Fils. Saint Paulin répond :

« Ma foi est conforme à celle que j'ai reçue des Pères ¹. Je crois que le Père est parfait, le Fils parfait, le Saint-Esprit parfait. C'est pourquoi j'approuve l'interprétation ci-dessus écrite au sujet des trois hypostases et d'une hypostase ; car c'est piété que de confesser la Trinité dans une divinité unique. »

Saint Épiphane écrit également :

« Tout d'abord j'embrasse les saints frères qui, s'étant écartés du commerce des ariens et de l'hérésie novatrice de Sabellius, rendent gloire à la Trinité dans une unique substance (ὁσία). »

Enfin l'archevêque Ruffin dit :

« Saine est la doctrine de la divinité dans une unique essence. Saine la doctrine de la Trinité. »

¹ Il s'agit des Pères du concile d'Alexandrie qui lui avaient envoyé leurs décisions. C'est cette foi dont Paulin dit plus loin : « L'interprétation (des hypostases) ci-dessus écrite. » Il dut, en effet, signer aux actes pour prouver son orthodoxie.

§ 3. — DE L'INCARNATION. — LE CHRIST HOMME-DIEU EN VÉRITÉ.

Le dogme des personnes divines et celui de l'incarnation formaient les bases du symbole de Nicée. Le concile d'Alexandrie venait de donner au premier un développement admirable en établissant si nettement la Trinité dans ses trois personnes, distinctes mais consubstantielles, coéternelles et égales. Il lui restait à préciser la doctrine de l'incarnation comme inhumanisation réelle et complète¹.

On ne pouvait plus nier, après les expressions si claires, à ce sujet, du grand concile de Nicée, « que le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu de Dieu, descendu pour nous « autres hommes et pour notre salut, se fût fait chair; » mais il était possible à des novateurs subtils de soutenir qu'en descendant et prenant chair, la divinité ne s'était pas unie en réalité à l'humanité, soit qu'elle animât un corps sans âme ou une apparence de corps, soit que le *Verbe se fût fait à Jésus comme aux autres prophètes*, sans constituer avec lui un seul être, une seule personne. Dans ces deux cas, l'humanité restait également étrangère à Jésus-Christ. Le Verbe était Dieu, seulement Dieu. Les souffrances et la mort du Christ n'étaient donc plus celles d'un *homme-Dieu*, et la rédemption, ne s'étant point faite par un homme-Dieu, ne se comprenait plus.

Le concile d'Alexandrie ne pouvait pas négliger d'aussi graves erreurs, qui déjà commençaient à se répandre, bien qu'avec grand mystère, comme nous le verrons plus loin. Ne pouvant condamner des fauteurs inconnus, il voulut du moins rétablir contre eux la vraie doctrine de Nicée, celle que les orthodoxes étaient tenus de croire. Voici comment s'exprime

¹ Cette expression est celle même dont saint Epiphane se sert pour résumer cette partie de l'œuvre du concile d'Alexandrie : τῆς τοῦ Χριστοῦ ἐνανθρωπήσεως, dit-il dans un texte déjà cité. Le concile de Nicée, du reste, dans son symbole reproduit plus haut, s'était déjà servi des mêmes expressions : « Et « en un seigneur *Jésus-Christ*..... consubstantiel au père... incarné et « inhumanisé, *sic* ἕνα κύριον Ἰησοῦν Χριστόν... ὁμοούσιον τῷ πατρὶ... σαρκω- « θέντα καὶ ἐνανθρωπήσαντα. » De même l'historien Socrate nommait le Christ comme ayant pris la chair, et bien qu'il eût été plus exact de dire en pareil cas le Verbe et non le Christ, ces expressions se rencontrent à chaque pas dans les Pères des premiers siècles.

la version de Naples, après l'article du Saint-Esprit que nous avons rapporté précédemment :

« Quant à l'incarnation du Fils de Dieu, nous croyons ainsi : Il a pris tout l'homme parfait de Marie la Vierge sainte et du Saint-Esprit, et non du sperme de l'homme. Il a porté une *âme et un corps* en vérité et non en apparence, car il est venu sauver l'homme en perfection et il souffrit, fut crucifié, mourut, fut enseveli et le troisième jour ressuscita, monta aux cieux, s'assit à la droite du Père ne faisant qu'un, un seul, unique selon l'hypostase, avec l'homme qu'il avait pris. C'est lui qui viendra juger les vivants et les morts. »

Remarquons que, dans la version de Turin, le mot hypostase fait encore ici défaut ; mais en revanche Marie est appelée mère de Dieu *djépnoté*, θεοτοκος. Ce dernier terme, que saint Cyrille devait exalter encore, était déjà particulièrement cher à saint Athanase, et on le rencontre dans la plupart de ses écrits les plus authentiques.

Ainsi se trouvait tout achevée par avance l'œuvre que Nestorius vint menacer plus tard, cette doctrine que dut proclamer contre lui un successeur de saint Athanase, saint Cyrille, dans le concile œcuménique d'Éphèse. Les historiens ecclésiastiques ne laissent pas le moindre doute à ce sujet.

« Ils prononcèrent, dit Socrate¹, que le Christ n'avait pas seulement pris la chair, mais encore l'âme humaine. Ils établirent, dit Sozomène², que l'homme que prit le Dieu-Verbe était composé d'une âme et d'un corps. »

Quant à Ruffin, il s'exprime ainsi³ :

« On traita aussi de l'incarnation du Seigneur, et l'on déclara que le corps qu'il avait pris, il ne l'avait pas pris sans sentiment et sans âme. »

C'est exactement ce que nous venons de voir dans nos actes coptes, ce que viennent approuver les lettres d'adhésion que nous fournissent nos manuscrits et l'épître aux Antiochiens.

« En ce qui touche l'incarnation du Verbe, dit saint Paulin, je pense,

¹ Liv. III, chap. vii.

² Liv. V, chap. xii.

³ Liv. X, chap. xxix.

comme il est écrit dans saint Jean, que le Verbe s'est fait chair, non pas à la façon dont l'entendent certains impies qui disent qu'il a souffert quelque changement, mais plutôt je crois qu'il s'est fait homme pour nous et qu'il a été engendré de la Vierge Marie et du Saint-Esprit. Le Sauveur n'a pas eu un corps inanimé sans sentiment et sans âme ; car il ne peut se faire que, quand le Sauveur se fit homme pour nous, son corps n'eut pas d'âme. »

Saint Épiphane écrivit également, dans la lettre qui se trouve en copte après nos traités :

« Nous croyons qu'il est Dieu parfait, et qu'il a pris un homme parfait sauf le péché. Il a reçu le corps de Marie et il a reçu aussi l'âme, l'esprit et tout ce qui est dans l'homme, et pourtant il ne forme pas deux mais un seul Seigneur Jésus-Christ, un seul roi, un seul grand pontife, un Dieu et un homme qui ne font pas deux mais un seul, un seul unique. »

Remarquons, à ce sujet, que saint Épiphane était tellement satisfait de la rédaction de cette lettre d'adhésion, que plusieurs années après, en 374, il en répète les derniers termes, quand il résume à la fin de son *Ancorat* la doctrine que « lui et les évêques orthodoxes » avaient promulguée de concert.

L'archevêque Ruffin, Eusèbe de Verceil, etc., firent des déclarations analogues aux précédentes. Chose étrange, les légats d'Apollinaire eux-mêmes souscrivirent à cette foi ; et cependant Apollinaire professait en secret une doctrine diamétralement opposée à celle que venait de proclamer saint Athanase. Ceci mérite quelques éclaircissements.

Apollinaire passait pour un des plus anciens athlètes de la foi. Il avait toujours été l'ami de saint Athanase et, comme tel, persécuté par les ariens. Il était pieux, austère, éloquent, poète distingué, apologiste habile. C'était, pour nous servir de l'expression de saint Épiphane, un « grand homme, » et le catholicisme en était fier. Mieux que personne, il sut refuter Porphyre et confondre les eusébiens, qui l'excommunièrent ainsi que toute sa famille. En cette même année 362, pour répondre à l'empereur Julien qui défendait aux chrétiens d'enseigner les lettres humaines, il mit en vers élégants les livres historiques de l'Ancien Testament. Saint Épiphane, saint

Basile, saint Grégoire de Nazianze, tout aussi bien que saint Athanase, admiraient son génie, aimaient sa vertu.

Et pourtant, Apollinaire n'était plus orthodoxe. Sans que personne s'en doutât, il venait de former une secte nouvelle, aux doctrines secrètes, qui sapait par la base les fondements du catholicisme. L'incarnation n'était plus pour lui qu'une vaine apparence. Il soutenait que ceux qui reconnaissaient dans le Christ la nature humaine le divisaient en deux, et que deux tous ne pouvaient être vraiment unis. La conclusion varia, car Apollinaire ne resta fidèle qu'à ses prémisses. Tantôt, c'était du ciel et de sa propre substance que le Verbe avait pris sa chair, humaine seulement en apparence, et qui avait passé par Marie comme dans un canal; tantôt Jésus-Christ avait été conçu par Marie, pur homme, et depuis sa naissance le Verbe était descendu en lui et y avait opéré comme dans les prophètes.

Une telle doctrine faisait du christianisme entier un non-sens ou une idolâtrie. Aussi l'hérésiarque avait-il bien soin de ne la divulguer qu'aux seuls adeptes. Mais, malgré toutes les précautions qu'il prenait pour la cacher aux profanes, il en transpira bientôt quelque chose; et Epictète, évêque de Corinthe, en écrivit à saint Athanase, tout en évitant de nommer Apollinaire, qu'on croyait toujours étranger à d'aussi énormes blasphèmes. Car, comme le dit saint Epiphane, « quand quelques-uns de ses disciples nous tenaient ce langage, nous ne croyions pas qu'il pût venir d'un si grand homme et nous disions que, ne comprenant pas la profondeur de sa doctrine, ils lui prêtaient des erreurs qu'il n'avait pas enseignées ². »

A l'annonce de propositions aussi audacieuses, saint Athanase s'indigna; et il adressa à Epictète ³ une réponse beaucoup trop longue pour être reproduite ici, mais dont voici les premiers mots :

« Qui jamais a entendu chose pareille ? Qui l'a enseignée ? Qui l'a apprise ? C'est de Sion que sort la loi de Dieu et la parole du Seigneur de Jérusalem ⁴. Mais ces choses, d'où sortent-elles ?.... »

¹ Epiph. Hæres, 77.

² Traduction de Fleury.

³ Epist. ad Epict. t. I^{er}, p. 902 de l'édition bénédictine.

⁴ Isaïe, II, 3.

On le voit, Athanase ne savait point encore avec certitude quels étaient les auteurs de ces blasphèmes qu'il énumère et condamne avec énergie. Apollinaire sentit qu'il était allé trop loin et que cette parole de saint Jean : *Et verbum caro factum est*, réfutait trop clairement ses précédentes erreurs. Admettant donc alors le dogme de l'Incarnation du Verbe en ce qui touchait la chair, il nia du moins son inhumanisation complète, et il se mit à soutenir que la chair du Christ devait être sans âme humaine, sans entendement humain : car l'entendement étant la source du péché, ne pouvait être dans Jésus. C'était le Verbe qui servait d'âme à la chair vivante, pensait et agissait pour elle et en elle, et faisait toute la personnalité : en réalité le Dieu seul existait toujours dans le Christ.

Quand le concile d'Alexandrie s'assembla, Apollinaire, déjà suspect, dut y envoyer des légats¹ pour s'expliquer en son nom sur la nouvelle doctrine qui lui était attribuée. Ces légats vinrent, et souscrivirent à tout. Athanase les vit avec joie consentir à ce qu'il plût à l'assemblée de définir, aussi bien sur l'âme humaine que sur le corps humain du Sauveur. On anathématisa d'un commun accord ceux qui faisaient du Christ un simple prophète dans lequel avait parlé le Verbe de Dieu, et ceux qui disaient que la Divinité même avait substantiellement souffert sur la croix, ou que lors de l'incarnation le Verbe avait subi une transformation et s'était changé en chair, en os, en cheveux, etc. Un passage de la lettre de saint Paulin, dans le copte comme dans le grec, mentionne expressément cette dernière hérésie.

Ainsi tout le monde était d'accord, ou du moins paraissait l'être. Saint Athanase fit donc part aux Antiochiens de la réhabilitation complète des apollinaristes. Voici comment s'exprime à ce sujet la lettre synodale :

« Comme certaines personnes semblaient être en désaccord sur l'incarnation du Sauveur, nous les avons interrogées les unes et les autres, et, ce que les unes confessaient, les autres s'y accordèrent, à savoir, que le Verbe du Seigneur n'est pas venu, à la fin des siècles, à un homme saint comme à d'autres prophètes, mais que le Verbe s'est

¹ Apollinaire était évêque de Laodicée, en Syrie, et il avait récemment établi à Antioche un évêque de son parti. C'était le Mélétiën Vital, avec lequel saint Épiphané fut alors en communion (voir plus haut).

fait chair, et possédant la forme de Dieu, a pris la forme d'un esclave... Ils confessaient aussi cela, que le Sauveur ne prit pas un corps dépourvu de sentiment et manquant d'âme. Car, disaient-ils, il n'est pas possible que le Seigneur s'étant fait homme pour nous, son corps pût rester sans intelligence. Le Verbe n'a pas seulement opéré le salut du corps, mais encore le salut de l'âme, et, comme il était Fils de Dieu en vérité, il devint aussi fils de l'homme, et comme il était Fils unique de Dieu il devint aussi premier-né entre beaucoup de frères. C'est pourquoi autre n'est pas le Fils de Dieu avant Abraham, et autre après Abraham ; autre n'est pas celui qui a ressuscité Lazare et celui qui a interrogé à son sujet. Mais le même est celui qui humainement disait « Où est placé Lazare ? » et le même celui qui le ressuscitait ; le même celui qui corporellement et comme homme crachait, et le même celui qui ouvrait les yeux de l'aveugle-né. Par la chair il souffrait, comme dit Pierre, et par sa divinité, il ouvrait les tombeaux et ressuscitait les morts. Comprenant de la sorte tout ce qu'on trouve dans l'Évangile, ils affirmèrent qu'ils pensaient ainsi, touchant l'incarnation et l'humaine nature prise par le Fils de Dieu.

« Puis donc qu'ils ont confessé ces choses, nous vous exhortons à ne pas condamner témérairement et à ne pas repousser ceux qui font une telle profession de foi et interprètent ainsi les paroles qu'ils ont prononcées ; mais plutôt à les recevoir alors qu'ils travaillent au bien de la paix et se purgent de toute erreur. Quant à ceux qui refusent de confesser ces vérités et d'expliquer leurs paroles, écarterez-les comme des gens d'opinion suspecte et couvrez-les de honte. Ceux-là ne les tolérez pas. Mais pour ceux qui pensent bien et interprètent d'une façon orthodoxe leur doctrine, nous les exhortons à ne pas faire un examen plus long, à ne pas disputer entre eux sur des mots, mais à se réunir dans le sentiment de la piété. »

Apollinaire avait, en apparence, consenti à tout : en réalité, il ne changea rien à sa doctrine. Voici en quels termes il écrivait, quelque temps après le concile d'Alexandrie, aux Pères assemblés à Diocésarée.

A MES TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS LES ÉVÊQUES DE DIOCÉSARÉE,
SALUT DANS LE SEIGNEUR.

« Après les lettres que nous vous avons envoyées, nous comptions aussi recevoir des lettres de votre charité, très-honorés seigneurs, comme nous en avons reçu du bienheureux évêque Athanase, qui nous connaît et sait que nous concordons avec lui dans les dogmes et en toutes choses. Mais comme vous n'avez pas répondu, j'ai pensé que

peut-être ma lettre, malgré sa longueur, ne vous avait pas suffisamment exposé ma pensée et mon opinion. Voici donc que nous vous écrivons clairement des choses déjà consenties par notre commun maître, le nôtre et le vôtre. Je dis ceci sur l'incarnation divine, puisque sur cette question un grand tumulte a été excité, non pas par nous, mais par d'autres dont je tairai les noms. Nous confessons : non pas que c'était à un homme saint qu'est venu le Verbe de Dieu qui était dans les prophètes, mais que lui-même, le Verbe, s'est fait chair, sans pourtant prendre l'intelligence humaine, intelligence changeante et tenue captive par de honteuses pensées, mais une intelligence divine, céleste et immuable. C'est pourquoi le Sauveur n'eut pas un corps inanimé manquant de sentiment et dépourvu d'intelligence. Étant véritablement Fils de Dieu, il devint fils de l'homme ; étant Fils unique de Dieu, il devint premier-né entre beaucoup de frères. Autre n'est pas le Fils de Dieu avant Abraham, autre après Abraham ; mais il y a un seul parfait Fils unique de Dieu, parfait quant à la perfection divine, mais non quant à l'humanité. Nous confessons avoir communion avec ceux qui pensent ainsi. Quant à ceux qui pensent ou écrivent contrairement à cela, nous n'avons pas communion avec eux. »

Ainsi Apollinaire, tout en se servant habilement des propres paroles de saint Athanase, tout « en montrant son orthodoxie, comme le dit saint Grégoire, par le tome synodique et par les lettres qu'il avait souscrites ; » tout en nommant le patriarche d'Alexandrie *notre commun maître*, n'en persistait pas moins à nier une véritable et complète incarnation. Jésus-Christ était bien devenu pour lui un Dieu parfait, mais en revanche l'humanité qu'il lui attribuait était tronquée¹ et mensongère.

¹ Saint Épiphane nous donne, dans son livre sur les hérésies (77, nos 20, 22, 23, etc.), des renseignements fort concordants avec ceux que nous fournit la lettre citée plus haut. Voici ce qu'il nous apprend sur l'un des principaux apollinaristes, l'évêque Vital : « Étant à Antioche, je conférai avec leurs chefs, entre lesquels était l'évêque Vital. Il était divisé de Paulin, quoique tous deux parussent enseigner la foi orthodoxe ; mais chacun avait son prétexte de division. Vital accusait Paulin de sabellianisme ; c'est pourquoi je m'abstins de communiquer entièrement avec Paulin jusqu'à ce qu'il m'eût donné sa confession de foi, dont il avait l'original écrit de la main du bienheureux Père Athanase. Ceux du parti de Paulin accusaient Vital de dire que Jésus-Christ n'a pas été homme parfait. Vital répondit aussitôt : « Nous confessons que Jésus-Christ a pris l'homme parfait. » Les assistants furent surpris et remplis de joie. Connaissant leurs propositions artificieuses, je le pressai de dire s'il confessait que Jésus-Christ eût pris une chair naturelle. Il dit qu'oui. » De la Vierge Marie « sans participation de l'homme, par l'opération du Saint-Esprit ? » Il en convint aussi. Donc « le Verbe Dieu Fils de Dieu est venu prendre de la Vierge la chair « naturelle. » Il l'accorda d'un air sérieux. J'en eus bien de la joie, car on m'était

Il fallut donc bientôt se résoudre à le condamner nommément, en vertu même de la doctrine proclamée par le concile d'Alexandrie, doctrine admirable, que l'hérésiarque avait souscrite, mais de mauvaise foi, voulant en altérer les termes et les dépouiller de leur sens. Athanase ayant connu *vers la fin de sa vie*, nous dit Proclus, les opinions réelles d'Apollinaire et ses blasphèmes, écrivit contre lui deux livres que nous possédons encore en grec. Il y réfute surtout ce dernier faux-fuyant qui consistait à dire que le Christ n'avait pas à la vérité un corps dépourvu d'âme et d'intelligence, mais que son âme était une âme céleste et non une âme humaine. Comme cette interprétation singulière se trouve dans la lettre que nous avons donnée plus haut, il devient assez probable que les Pères de Diocésarée avaient envoyé à Athanase ce document, dont l'auteur avait voulu se couvrir de son nom. C'est pour cela que Proclus affirme que le grand docteur de la foi fut enfin convaincu *par un écrit* de la duplicité de son ancien ami ¹.

III

RÉUNION DES ORTHODOXES, DES SCHISMATIQUES ET DES ARIENS PÉNITENTS

§ 1^{er}. — MESURES GÉNÉRALES.

L'esprit de conciliation du concile d'Alexandrie à l'égard d'Apollinaire, comme à l'égard des partisans d'une et de trois hypostases, est un fait digne d'être remarqué. Il nous montre l'idée fixe que poursuivait, en 362, saint Athanase. Cette idée,

venu dire en Chypre qu'il soutenait le contraire. Je lui demandai encore si le Verbe avait aussi pris une âme. Il en convint avec la même gravité, disant qu'on ne pouvait dire autrement. Après l'avoir interrogé sur l'âme et sur la chair, enfin je lui demandai si le Christ avait un entendement. Il le nia aussitôt. Je lui dis : « Comment donc dites-vous qu'il avait été homme parfait ? » Alors il découvrit le fond de sa pensée en ces termes : « Nous disons qu'il est homme parfait en mettant la divinité pour entendement avec la chair et l'âme. » (Traduction de Fleury.) »

¹ *Confer. sancti Athanasii opera* (édition bénédictine), t. I^{er}, p. 921 et suivantes.

c'était avant tout la réunion à l'Église de tous les orthodoxes, de tous ceux qui désiraient l'être ou qu'on jugeait tels. Pour cela, il fallait faire cesser au plus tôt toutes les subtilités, les discussions de mots qui divisaient à l'infini les théologiens, et, en les faisant adhérer purement et simplement à la vieille foi de Nicée, leur donner à tous un symbole unique, une même pensée. L'arianisme s'étendait partout sur le monde romain, et le polythéisme, qui demain peut-être allait recommencer les persécutions, reprenait le gouvernement sous un empereur apostat et païen. Il fallait donc se préparer à une lutte décisive et rassembler toutes les forces du catholicisme dans une ligue sainte, sans dissentiment qui désunit.

Mais les circonstances étaient difficiles. On n'avait pas seulement affaire à quelques prélats catholiques en désaccord ; la plupart des évêques les mieux pensants avaient, par faiblesse, par peur, ou par erreur involontaire, souscrit à des professions de foi eusébiennes, et se trouvaient, par conséquent, excommuniés. Fallait-il tous les considérer comme hérétiques, les déclarer déchus du sacerdoce, et, s'ils voulaient rentrer dans l'Église, les soumettre comme laïques, selon la vieille discipline, à une longue pénitence ? Le concile d'Alexandrie ne crut pas devoir agir ainsi. Il jugea qu'une situation aussi exceptionnelle devait nécessiter des mesures également exceptionnelles ¹.

¹ « Pergit interea Eusebius Alexandriam, ibique confessorum concilio congregato, pauci numero, sed fidei integritate et meritis multi, quo pacto post hæreticorum procellas et perfidiæ turbines tranquillitas revocaretur ecclesiæ, omni cura et libratione discutiunt.

« Aliis videbatur fidei calore ferventibus, nullum debere ultra in sacerdotium recipi qui se utcumque hæreticæ communionis contagione maculasset. Sed qui imitantes Apostolum quærebant, non quod sibi utile esset, sed quod pluribus, vel qui imitarentur Christum, qui cum esset omnium vita, pro salute cunctorum humilians se descendit in mortem, quo scilicet inveniretur et in mortuis vita : dicebant melius esse humiliari paululum propter dejectos et inclinari propter elisos, ut eos rursus erigerent, nec sibimet solis puritatis merito cælorum regna defenderent, sed esse gloriosius si cum pluribus illic mererentur intrare ; et ideo rectum sibi videri, ut tantum perfidiæ auctoribus amputatis, reliquis sacerdotibus daretur optio si forte velint, abjurato errore perfidiæ, ad fidem patrum statutaque converti, nec negare aditum redeuntibus, quin potius de eorum conversione gaudere : quia et ille evangelicus junior filius, paternæ depopulator substantiæ, sed in semetipsam reversus, non solum suspici meruit, sed et dignus paternis complexibus deputatur, et anulum fidei suscepit, et stola circumdatur (per quam quid aliud quam sacerdotii declaratur insignia ?) nec probabilis extitit apud patrem senior filius, quod

C'est pourquoi, tout en écartant les principaux fauteurs de l'hérésie, il admit à la communion les évêques qui s'étaient laissé séduire, et désigna des commissaires spéciaux pour recevoir leur abjuration ou, selon l'expression de Ruffin, pour leur ouvrir les portes de l'Église. Ces commissaires étaient, pour l'Occident, saint Eusèbe de Vercell, et pour l'Orient, c'est-à-dire, suivant la signification ordinaire de ce mot dans l'empire byzantin, pour la Syrie et les provinces limitrophes, l'évêque Astérius. Un fort ancien biographe ¹ d'Eusèbe de Vercell nous rapporte le même fait; mais il joint à Eusèbe, comme surveillant, le pape Libère, que sa situation mettait bien au-dessus de tous les commissaires régionaux, et, prenant l'Orient dans une acception plus générale que les Grecs, il ne nomme, pour ce monde oriental, que saint Athanase, oubliant Astérius. Or Athanase n'avait pas besoin d'une telle désignation pour régler tout ce qui concernait directement son patriarcat. L'Orient, au contraire, n'avait pas de chef, ou plutôt en avait trop, car le siège d'Antioche était disputé par plu-

invidit recepto: nec tantum meriti habuit non delinquendo, quantum notæ contraxit non indulgendo germano.

« Cum igitur hujusmodi sententiam ex evangelica auctoritate prolatam, ordo ille sacerdotalis et apostolicus approbasset, ex concilii decreto, Asterio cæterisque qui cum ipso erant, Orientis injungitur procuratio, Occidentis vero Eusebio decernitur. »

¹ *Vita sancti Eusebii Vercellensis*, apud Ughelli, tom. IV *Italia sacra*, p. 759 et suivantes. « Verum est constitutum in concilio Alexandrinorum ut partes Orientalium Athanasius sua cura provideret, Eusebius Vercellensis episcopus eorum judicio commeante consilio Papæ Romani curam gereret Europæ finibus; sicque actum est. Romam veniens Liberium Papam adiit, quem summo gaudio Liberius excipiens, collegam illius fore congratulabatur: ostenditque ei B. Eusebius fidei decretum, quod ipse et Athanasius vir gloriosus Alexandriæ peregerunt cum cæteris Orientalium episcopis; quod decretum ipse Papa cum clero omnique populo subjecto respondit se sine tenuis servaturum. De monarchia autem providentiæ illius in Europæ finibus terrarum omnia sub stipulatione subnixæ firmavit, sicut Alexandriæ est digestum. Sanctus autem Eusebius athleta Christi data confessione fidei suæ, et posita Romæ in sacro scrinio, vale faciens Liberio Papæ, cum cæteris fratribus iter aggressus est; cui Liberius Papa dixit: Veridicum te sacerdotem cognosco, ac bonum militem confido. Labora ut bonus miles, quia præmium æterni regni percipies. Oro Deum ut salvus atque hilaris ad propria redeas; commendo tibi oves Christi pro quibus Christus veridica passione mortuus est, et resurrexit, et in gloria cœlesti cum Patre résidet: Scio enim spiritum Dei esse in te ad confirmandam Ecclesiam suam, quam exemplis et verbis tuis erues de fauce diaboli: tripudians exultabit corroborata unitate fidei divinitatis. Christus Dominus te custodiat hic et in æternum, gloriose frater. Et hæc dicens osculatus est eum, et permisit abire. »

sieurs candidats ; et, quant à l'Occident, il était trop vaste pour qu'un seul homme, dans un tel temps de crise, suffît à le réconcilier. C'est pour cela que, comme il l'avait fait pour l'Orient, le concile désigna provisoirement pour l'Occident une sorte d'inspecteur errant de l'orthodoxie. Cette mission fut du reste approuvée par le pape ; et Eusèbe commença aussitôt à la remplir, en se rendant d'abord en Illyrie, puis en Italie, confirmant partout, dit son biographe, la foi de Nicée ¹. Il réussit pleinement, fit faire une multitude d'abjurations ; et le pape, instruit de ses succès, eut bientôt à écrire aux Illyriens ² et aux Italiens ³, qu'Eusèbe avait réunis à l'Eglise, deux lettres que saint Hilaire nous a conservées dans le douzième fragment de son œuvre historique. Libère y félicite les nouveaux catholiques de leur conversion et déclare expressément accepter, en ce qui touche la pénitence des ariens et des schismatiques, la discipline promulguée par le concile des Égyptiens, c'est-à-dire par notre synode d'Alexandrie. Nous verrons plus loin combien vite, sur toutes les questions décidées à Alexandrie, s'est manifesté ce consentement de toutes les provinces « consensu omnium provinciarum, » dont parle Libère, et qui donna à l'assemblée présidée par saint Athanase toute l'autorité d'un concile œcuménique. Remarquons du reste que, comme le fait observer Athanase lui-même, dans sa lettre à Ruffin, les différentes provinces étaient déjà représentées à Alexandrie par des évêques complètement étrangers à l'Égypte, et ces évêques étaient presque les seuls qui, exilés et persécutés, se fussent conservés sans aucune tache, sans aucun soupçon d'hérésie.

En envoyant les actes de ce concile, Athanase terminait ainsi sa lettre :

« Je signifie ces choses à ta piété, ayant la confiance que ta religion recevra ce qui a été décrété et qu'elle ne blâmera pas la douceur

¹ « Circumquaque infirmos fide sanabat, mortuos infidelitate suscitabat, infectos venenis Arianorum curabat, imbuens atque docens ecclesiasticis prædicationibus universos. Hinc transiens pervenit Illyricum confirmand per omnia Nicænam doctrinam : et inde Italiam peragrans in mari hæc ipsa pronuntiabat. »

² *Lettre aux Illyriens.*

³ *Lettre aux Italiens.*

de ceux qui se sont ainsi assemblés. Fais lire ces choses aux ministres sacrés et au peuple qui t'est soumis ¹. »

Ruffin reçut, en effet, avec respect les décisions du concile d'Alexandrie; il envoya à Athanase une longue lettre d'adhésion ², qui fut ajoutée à la fin des actes, à la suite de celles que l'on avait déjà reçues de saint Paulin, saint Epiphane, etc. Elle se trouve en dernier lieu dans le papyrus de Turin, comme dans le manuscrit de Naples, et c'est sa place chronologique. Après les Pères présents au concile, saint Paulin d'Antioche souscrivit, en effet, le premier; c'est pour cela que son épître, qui est la première dans le texte copte, est aussi jointe dans le grec à l'épître aux Antiochiens. Saint Epiphane n'adhéra que l'année suivante, lors du concile tenu à Antioche en 363. Car, selon son propre témoignage ³, c'est à cette époque-là seulement qu'il prit connaissance de nos actes, ainsi que de l'adhésion qu'y avait déjà faite saint Paulin. Quant à Ruffin, son assentiment arriva plus tardivement encore en Égypte. Déjà, dans sa lettre d'envoi, saint Athanase semblait indiquer que le concile d'Alexandrie avait eu lieu depuis assez longtemps, puisqu'il avait été tant de fois approuvé.

Théodoret, dans son *Histoire ecclésiastique* ⁴, résume par ces mots toute la question de la pénitence, tranchée par le concile d'Alexandrie :

¹ *Epistol. ad Ruffini*, t. I^{er} de l'édition bénédictine, p. 963.

² M. Lenormant avait déjà soupçonné que le Ruffin de nos textes coptes (qui était le seul dont il possédât la lettre) pouvait bien être le même que celui auquel saint Athanase écrivit; mais il finit par repousser cette hypothèse. Voici comment il s'exprime à ce sujet (*loc. cit.*, p. 63) : Il existe dans les œuvres de saint Athanase (t. I, part. II, p. 763, éd. Par.) une lettre de ce Père adressée à un évêque du nom de Ruffinien. Mais ce dernier prélat, qu'Athanase appelle *son fils*, ne peut avoir été le même que le martyr de la Campanie; car la lettre du saint patriarche, écrite peu après l'avènement de Julien, a pour objet de faire appliquer dans un *diocèse de sa juridiction*, les décisions du concile d'Alexandrie de l'an 362, relatives à ceux qui avaient faibli durant la persécution. On peut croire avec plus de vraisemblance...., etc. »

L'évêque de Campanie, du nom de Ruffinien, auquel M. Lenormant fait allusion et qui fut martyrisé sous Constance, avant l'année 360, n'a rien à faire avec le nôtre. Mais M. Lenormant cherchait un Père qui eût pu souscrire au concile de Nicée immédiatement après ce concile; tandis qu'il s'agissait d'une adhésion à ce synode d'Alexandrie, de 362, qu'il vient de mentionner lui-même.

³ *Hæres.* 77, p. 1015.

⁴ III, iv.

« Réunis ensemble, ils décidèrent que les Églises devaient être ramenées à l'ancienne concorde et à l'unité. »

Athanase, lui, dans la lettre synodale aux Antiochiens, avait dit plus éloquemment, plus chrétiennement et plus exactement :

« Comme d'honnêtes gens et de fidèles serviteurs et dispensateurs du Seigneur, apaisez et empêchez tout ce qui cause du scandale et détourne de la concorde. Préférez la paix à tout cela, *pourvu que la foi soit droite*. Peut-être que Dieu aura pitié de nous, qu'il réunira ce qui est divisé, qu'il fera de nouveau un seul bercail et que tous nous aurons un seul chef, Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Pour atteindre ce but, le concile ordonnait de faire lire ses décisions dans toutes les provinces :

« Lisez ces choses dans les lieux où vous tenez vos assemblées et que tous y soient convoqués, car il est juste que d'abord cette lettre soit lue et que tous ceux qui désirent la paix se la procurent et se réconcilient. Enfin, quand la réconciliation sera faite, que des assemblées soient célébrées en présence de votre humanité partout où il plaira au peuple et que gloire soit rendue par tous au Seigneur. »

Selon les termes de cette lettre, des conciles confirmateurs d'Alexandrie furent partout assemblés, comme nous le verrons plus loin, et une union durable fut opérée entre les catholiques du monde entier.

§ 2. — AFFAIRE DE SAINT PAULIN.

Une des réconciliations les plus difficiles que se soit proposées le concile d'Alexandrie, c'est certainement celle des orthodoxes d'Antioche. Nous croyons donc devoir donner un récit général de cette affaire.

Vers l'an 328, l'évêque d'Antioche, saint Eustathè, fut déposé de son siège par les ariens Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, etc., qui l'accusaient calomnieusement d'une séduction. Constantin, trompé, approuva cette condamnation, ainsi, du reste, qu'un certain nombre de catholiques d'Antioche. Mais une partie du clergé et du peuple resta fidèle

à saint Eustathe, et refusa toujours de communiquer avec ses successeurs intrus. Leur chef était le prêtre saint Paulin, et ils se réunissaient dans une des plus petites églises de la ville. Dans les autres, pendant longtemps, les catholiques gardèrent la communion des ariens et se soumirent à l'évêque qu'ils avaient nommé ensemble. Seulement, dans les prières publiques, ils affirmaient leur foi chacun à leur manière. Les uns terminaient les psaumes par la doxologie orthodoxe : « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. » Les autres, refusant de croire à l'égalité des personnes divines, disaient : « Gloire au Père par le Fils dans le Saint-Esprit. » Quant à l'évêque Léonce, qui les gouvernait alors, il tenait à être également bien avec les deux partis. Aussi ceux qui étaient auprès de sa stalle observèrent qu'il passait sous silence toute la première partie du verset, et se bornait à dire à la fin, avec tout le monde : « Et dans les siècles des siècles ¹. »

Ce singulier état de choses dura jusqu'en 361. A cette époque, le successeur de Léonce, l'arien Eudoxe, ayant été transféré au siège de Constantinople, les orthodoxes et les ariens se réunirent ensemble, selon la coutume, pour nommer un évêque à sa place. Leur choix tomba sur saint Méléce, auparavant évêque de Sébaste, et dont la bonté était proverbiale. Saint Grégoire de Nazianze nous le peint sous les dehors les plus séduisants. Il l'appelle le plus doux de tous les hommes. Il nous dit que la tranquillité de son âme paraissait dans ses yeux, qu'un sourire agréable ornait ses lèvres, que ses mains étaient toujours prêtes à embrasser et à bénir. Il s'était fait aimer de tous les partis, et fut nommé à l'unanimité. Décret solennel fut dressé; tout le monde y souscrivit, et on le déposa entre les mains d'Eusèbe, évêque de Samosate.

Mais, malgré sa douceur pour les personnes, Méléce était orthodoxe et ne voulait pas cacher sa croyance comme Léonce. Un mois après son élection, il prêcha publiquement devant l'empereur sur la divinité du Verbe. Ce discours fut acclamé par les catholiques; mais il blessa profondément les ariens et l'empereur Constance, lequel fit déposer et exiler son auteur par les évêques ariens qui se trouvaient encore là. Euzoius fut

¹ La doxologie complète, telle qu'on la chante encore aujourd'hui dans l'Eglise, est ainsi conçue : « Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto, sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum. »

désigné pour lui succéder. Les catholiques mélécians, blessés de voir invalider ainsi une élection faite par tous, se séparèrent dès lors des ariens et, ne voulant pas se réunir aux eustathiens, ils s'assemblèrent isolément dans la plus vieille église de la vieille ville, la *Palée*. Il en fut ainsi pendant toute l'année que dura l'exil de Méléce. Enfin, en 362, après la mort de Constance, Méléce revint à Antioche. Cette arrivée, tant désirée, ne changea pourtant rien à la disposition des esprits. Saint Paulin, malgré la mort récente d'Eustathe, continua à diriger ses anciens partisans qui, n'ayant jamais communiqué avec les ariens, se considéraient comme les seuls orthodoxes purs. Quant aux autres églises de la ville, à l'exception de la *Palée*, elles reconnaissaient le nouvel évêque arien Euzoïus. La métropole de l'Orient était donc dans une division plus grande que jamais, et le concile d'Alexandrie résolut d'y aviser. Un commissaire spécial, l'illustre confesseur Lucifer de Cagliari, s'était hâté de se rendre à Antioche pour voir de près les choses et donner au synode des renseignements plus exacts.

Ce courageux persécuté détestait foncièrement les ariens et tous ceux qui les approchaient. Ayant appris que saint Méléce avait été nommé par eux, il refusa de le voir, et alla trouver le prêtre Paulin, dont il put admirer le zèle et les vertus. Dès lors le bon droit des eustathiens lui parut d'une clarté absolue : et, sans s'inquiéter davantage d'intérêts purement humains, de prudence et de politique, il procéda sans retard, avec deux vieux évêques qu'il rencontra, à l'élection et à l'ordination de Paulin comme patriarche légitime d'Antioche. Cela fait, la conscience tranquille, il attendit l'assentiment du concile que présidait son vieil ami saint Athanase.

Pendant ce temps, les Pères d'Alexandrie accomplissaient lentement leur œuvre de conciliation. Paulin, encore simple prêtre, avait envoyé des légats au synode. On les interrogea avec soin et l'on vit leur parfaite orthodoxie. Mais, d'une autre part, on acquit la certitude que les Mélécians étaient également orthodoxes. On fit donc ce que l'on avait déjà fait à l'égard des sectateurs d'une et de trois hypostases. On voulut réunir les deux partis, et le concile écrivit en ces termes à tous les orthodoxes d'Antioche, sans distinction, et aux évêques de la province d'Orient :

« Nous sommes persuadés qu'étant ministres de Dieu et bons dispensateurs, vous êtes aptes à régler tout ce qui concerne l'Église. Mais comme il nous est parvenu que beaucoup de personnes, qui par contention s'étaient séparées de nous, veulent maintenant faire la paix, et que beaucoup d'autres, abandonnant le commerce des ariomanes, aspirent à notre communion, nous avons jugé nécessaire d'écrire à votre mansuétude ce que nous avons décidé..... Convoquez donc auprès de vous quiconque désire avoir la paix, et surtout ceux qui s'assemblent dans la Palée et se sont écartés du commerce des ariens. Recevez-les comme des pères reçoivent leurs fils ; comme maîtres et comme tuteurs, accueillez-les. Réunissez-les à nos très-chers frères Paulin et ses partisans, et n'exigez d'eux rien autre chose que d'anathématiser l'hérésie arienne, de confesser la foi des saints pères promulguée à Nicée et de condamner ceux qui disent le Saint-Esprit créature..... Cela fait, tout soupçon fâcheux sera écarté, et, seule, la foi pure de l'Église catholique se montrera. Car que nous tenions cette foi, tant nous que ceux qui ont toujours été en communion avec nous, personne d'entre vous ni aucun autre ne l'ignore, pensons-nous ; mais, en outre, nous congratulons tous ceux qui désirent se joindre à nous, tous, disons-nous, mais surtout ceux qui s'assemblent dans la Palée, et déjà nous avons rendu grande gloire à Dieu, tant pour les autres que pour le bon dessein de ceux-ci. Nous vous exhortons à faire la paix à ces conditions, et comme nous l'avons dit plus haut, à n'exiger rien de plus de ceux qui s'assemblent dans la Palée. Que les partisans de Paulin ne leur proposent donc pas autre chose que ce qui a été décrété à Nicée. »

Ainsi les partisans de Paulin étaient bien considérés comme de vieux catholiques, les méléciens comme des convertis. Mais, à cela près, l'union la plus parfaite devait être établie entre les orthodoxes. Les envoyés de Paulin, satisfaits de la justice qui était rendue à leur doctrine, y consentirent volontiers et souscrivirent à cette lettre. Et pourtant l'acte était grave. C'était renoncer à leur droit exclusif à l'épiscopat, puisque les méléciens, admis avec eux à la communion sur le pied de l'égalité la plus parfaite et sans pénitence préparatoire, pourraient aussi bien qu'eux participer à une élection qui restait encore à faire : car Paulin était simple prêtre, et quant à Méléce, non-seulement il avait été élu avec la participation du peuple arien, mais il avait occupé un autre siège avant d'être élevé à celui d'Antioche. Or, dans le vieux droit ecclésiastique confirmé par un canon de Nicée, et auquel les Égyptiens s'attachèrent toujours, les translations de siège étaient

absolument interdites. C'est pourquoi le concile d'Alexandrie avait bien soin de ne pas même nommer l'évêque Méléce et de désigner ses partisans sous le nom de *ceux qui s'assemblent dans la Palée*. Toute l'affaire de la nomination et de l'intronisation du nouveau patriarche était abandonnée en entier, *une fois la réunion des deux partis opérée*, à l'arbitrage et à la direction des évêques de la province, Cymathius, Anatole, etc., joints aux trois commissaires désignés par le concile. Les Pères d'Alexandrie, représentant avec le pape la presque totalité des évêques confesseurs qui n'avaient failli en rien dans l'arianisme, et décidant souverainement les affaires de l'Église comme leurs affaires propres, ainsi qu'ils viennent de nous le faire entendre eux-mêmes, avaient en effet joint, à Lucifer, Eusèbe et Astérius, comme fondés de pouvoir tout-puissants. Voici comment ils font part aux Antiochiens de cette légation :

« Nous aurions voulu, nous les Égyptiens, partir vers vous avec nos très-chers frères Eusèbe et Astérius, et cela pour bien des motifs, mais surtout afin d'embrasser votre charité et jouir ainsi de la paix et de la concorde. Mais, comme nous vous l'avons indiqué dans nos autres lettres et comme vous pouvez l'apprendre de nos collègues eux-mêmes, les affaires de l'Église nous occupent tout entiers ici, à notre grand regret. Nous avons donc prié ces chers collègues Eusèbe et Astérius d'aller pour nous vers vous ; et, grâces en soient rendues à leur piété, bien qu'ils eussent pu se rendre en diligence vers leurs provinces, ils ont mis de côté toute autre considération que celle des besoins urgents de l'Église, et ils ont préféré prendre leur route vers vous. Puis donc qu'ils accèdent à notre désir, nous nous sommes consolés, car de tels hommes étant assemblés avec vous, nous penserons y être tous également. »

Malheureusement, il était trop tard quand les légats arrivèrent à Antioche. Les historiens ecclésiastiques, Ruffin ¹, Socrate ², Sozomène ³, Théodoret ⁴, aussi bien que saint Jérôme ⁵, nous apprennent que Lucifer, assisté de Gorgonius de Germanicie et de Cymathius de Palte, avait déjà consacré

¹ Ruf., I, cap. 30.

² Soc., III, cap. 9.

³ Sozo., V, cap. 13.

⁴ Théod., III, cap. v.

⁵ Hiér., chr. anno. 363.

Paulin archevêque d'Antioche. Dès lors, il n'y avait plus rien à espérer. Paulin n'était nullement disposé à abandonner ses nouveaux droits, et les mélécien^s étaient trop irrités pour consentir à une conciliation. Le schisme se trouvait ainsi fortifié par le zèle malentendu d'un seul homme, et tout ce que put faire Eusèbe, ce fut de s'abstenir pendant un certain temps de communiquer avec aucun des deux partis catholiques, « pour ne pas augmenter, en se déclarant, le schisme qu'il venait apaiser. » Lucifer fut blessé de cette conduite. Se laissant emporter par sa nature entière et fougueuse, il alla même jusqu'à refuser d'accepter, malgré le consentement qu'y avaient donné en son nom ses légats, la décision du concile d'Alexandrie relative à la réunion aux orthodoxes des catholiques tombés et des semi-ariens. Quant à l'église d'Antioche, elle resta divisée. Méléce s'était de plus en plus éloigné des Égyptiens et des Latins, mais il avait pour lui la plupart des Orientaux, et parmi eux saint Grégoire de Nazianze et saint Basile. Paulin resta naturellement, au contraire, en communion très-intime avec Rome, les Occidentaux et les Égyptiens. Non content de la souscription de ses légats, il écrivit lui-même, pour témoigner de son adhésion aux décrets d'Alexandrie, une longue lettre, qui se trouve jointe, dans le grec, comme réponse à la lettre synodique aux Antiochiens et, dans le copte, aux actes du concile.

IV

ADHÉSION UNIVERSELLE AUX DÉCRETS D'ALEXANDRIE.

Saint Grégoire le théologien résume en ces termes l'œuvre de saint Athanase dans son concile d'Alexandrie :

« Il rétablit la doctrine de la foi, enseigna de nouveau la Trinité, éclaira les âmes de la lumière d'une divinité unique. Il fit enfin des lois pour tout l'univers, convertissant à lui les esprits de tous..., et donnant à tous, comme loi commune, ce que sa volonté avait jugé bon. »

En effet, ce qu'Athanase venait de décréter dans son concile

fut universellement adopté. On vit commencer cet admirable entraînement vers l'orthodoxie qui, dans l'espace de quelques mois, devait changer la face du monde. L'arianisme partout fit place à la doctrine de Nicée, commentée à Alexandrie. Ainsi s'accomplissait le vœu que saint Athanase venait d'exprimer dans son traité *de synodis*¹.

Le pape Libère, selon le témoignage unanime des Égyptiens, ne faisait avec Athanase qu'un seul esprit, qu'une seule pensée. Toutes les traditions de l'Eglise copte, tous les documents qu'elle nous a transmis, légendes, histoires, chroniques patriarcales, etc., sont parfaitement d'accord sur ce point. Aucun Égyptien n'a jamais admis la prétendue chute du pape Libère, rapportée par Hilaire de Poitiers. Maintenant encore, les Coptes, devenus jacobites et schismatiques, ont conservé pour saint Libère, évêque de Rome, tant de vénération, qu'ils célèbrent deux fêtes en son honneur, le 9 *paophi*, ou 6 octobre, et le 4 *épagomène*, ou 27 août.

Libère reçut donc avec empressement et bonheur ce qu'avait décidé son vieil ami saint Athanase. Il donna à tout son approbation formelle et officielle. Hilaire de Poitiers, lui-même, en témoigne et transcrit, dans le douzième fragment de son œuvre historique, les lettres que le pape envoya à cette occasion. Celle qui fut adressée aux Illyriens, après la mission d'Eusèbe de Verceil, est, comme nous l'avons vu, très-remarquable, car elle mentionne déjà le *consentement de toutes les provinces*. La lettre aux Italiens, rédigée probablement lors du passage d'Eusèbe à Rome, ne joignait encore au concile des Égyptiens que celui des Grecs (*Achivi*).

Suivant la recommandation de la lettre synodale du concile d'Alexandrie aux Antiochiens, des conciles particuliers avaient été, en effet, partout réunis pour consentir aux décisions d'Alexandrie. Ces diverses assemblées envoyèrent à Athanase de nombreuses adhésions, qu'il énumère lui-même dans la

¹ Saint Athanase écrivit ce traité dans sa cachette, vers l'an 361, presque immédiatement avant le concile d'Alexandrie. Il y démontre la nécessité de ramener le monde chrétien au symbole du premier concile, comme à la seule règle de foi. C'était, suivant lui, le seul remède à la confusion résultant de la succession de symboles et de professions de foi plus ou moins captieuses, qui ne cessaient de se succéder. C'est encore la même pensée que nous retrouvons dans la lettre aux Antiochiens, quand il y déclare qu'il faut « ôter tout prétexte aux fabricateurs de symboles. »

lettre adressée par lui, en 363, un an après son concile, au nouvel empereur Jovien, successeur de Julien l'Apostat :

« Sache, dit-il, ô très-pieux empereur, que telle est la foi qui a été prêchée de tout temps, qu'ont confessée les Pères qui se sont assemblés, à laquelle enfin adhèrent toutes les églises de la terre, celles d'Espagne, de Bretagne, des Gaules, celles de toute l'Italie et de la Campanie, celles de la Dalmatie, de la Dacie, de la Mésie, de la Macédoine, de toute l'Achaïe, de toute l'Afrique, de la Sardaigne, de Chypre, de Crète, de la Pamphylie, de la Lycie, de l'Isaurie, de toute l'Égypte, de la Libye, du Pont, de la Cappadoce et des contrées voisines, même celles de l'Orient, excepté quelques-unes qui suivent l'hérésie d'Arius. Quelle est la pensée de toutes ces églises, nous les avons, et par expérience, et *parce que nous en avons les lettres.* »

Dans ce document, saint Athanase nous donne une liste d'approbations beaucoup plus longue que celle qui est contenue dans sa lettre à l'archevêque Ruffinien, déjà citée par nous :

« Tu veux, disait-il alors, que je t'écrive ce qui a été décrété dans les synodes et ailleurs. Sache donc, Seigneur bien-aimé, que d'abord un concile fut réuni (à Alexandrie) en la présence d'évêques des autres provinces, qu'un autre fut célébré par nos collègues de Grèce et d'autres chez ceux d'Espagne et de Gaule. »

Après le synode d'Alexandrie, les premiers synodes approbateurs furent donc d'abord celui d'Achaïe, que mentionnait la lettre de Libère aux Italiens, et ensuite ceux d'Espagne et de Gaule¹. Naturellement ces noms sont reproduits dans l'épître à Jovien, mais ils y sont déjà accompagnés de beaucoup d'autres. C'est ainsi que nous voyons figurer les évêques d'Italie et de Campanie, qui, sans doute, adhérèrent aussitôt après la lettre qui leur fut adressée à ce sujet par le pape, puis ceux de Dalmatie, de Dacie, de Mésie, d'Afrique, de Sardaigne, de Chypre, de Crète, de Pamphylie, de Lycie, d'Isaurie, du Pont et de Cappadoce, qui consentirent successivement aux

¹ Le concile de Paris, dont nous avons les actes, est dû aussi, suivant Fleury, au même mouvement. Saint Eusèbe de Vercell, lui-même, l'aurait provoqué dans sa mission d'Occident (liv. XV, n° xxx). Voir aussi *Conciles*, édit. Hardouin, p. 727 du tome I.

décrets d'Alexandrie dans l'année qui s'étend entre la tenue de ce concile et l'avènement au trône de l'empereur Jovien.

Ce fut sans doute postérieurement à cette époque que parvint à saint Athanase la nouvelle sanction des évêques d'Illyrie, provoquée par saint Eusèbe de Verceil, et qui causa tant de joie au pape Libère.

Voici comment le pape s'exprime, à ce sujet, dans une lettre qu'il adresse, en son nom et au nom des évêques d'Italie, aux nouveaux convertis ¹:

A NOS TRÈS-CHERS FRÈRES QUI GARDENT LA FOI DES PÈRES EN ILLYRIE, LES ÉVÊQUES D'ITALIE, SALUT DANS LE SEIGNEUR.

« C'est par un bienfait de Dieu que, selon l'apôtre, nous commençons à penser tous et à tous confesser la même chose. Quant à ce qui touche l'Italie, elle s'est rendue à la foi des Pères, c'est-à-dire à celle qui a été écrite à Nicée, en reconnaissant la fraude qu'elle a soufferte à Rimini. Nous nous réjouissons aussi de ce que Dieu a daigné regarder l'Illyrie, et nous sommes dans l'allégresse de ce qu'ayant rejeté la communion des infidèles, ce pays a commencé à approuver ce qui est orthodoxe. »

La lettre poursuit en constatant le consentement de toutes les provinces aux décrets de Nicée, qui frappent également *Arius, Sabellius et Photin*, c'est-à-dire, comme nous l'avons prouvé ailleurs, aux développements, aux applications de la doctrine de Nicée qui sont l'œuvre d'Alexandrie.

Selon tous les historiens, c'est à l'assemblée de 362 qu'appartient la gloire d'avoir, la première, dans ses explications du concile de Nicée, nommé officiellement et dogmatiquement la *Trinité*. Ce mot, maintenant à jamais indivisible de Nicée, devint, dès lors, le signe de ralliement de tous les catholiques. Les Illyriens, en particulier, ayant reçu par Eusèbe de Verceil les décrets d'Alexandrie, les adoptèrent avec enthousiasme.

¹ Voir le douzième fragment de l'œuvre historique de saint Hilaire de Poitiers. Remarquons à ce propos que Sozomène (liv. VI, chap. xiii), et Théodor et (liv. II, chap. xii), nous ont conservé aussi une lettre adressée aux Illyriens par le pape Damase. Le pape y reconnaît l'orthodoxie des Illyriens (déjà réunis à l'église depuis plusieurs années), et leur fait part des décisions d'un nouveau concile catholique, tenu à Rome avec l'assistance de quatre-vingt-dix évêques. Il termine en leur demandant de nouvelles lettres de communion.

Nous en avons la preuve dans une lettre synodale conservée par Théodoret.

En effet, peu de temps après leur conversion opérée par Eusèbe et dont ils firent part, comme nous venons de le voir, au pape Libère, dès le début du règne de Valentinien, selon Théodoret, c'est-à-dire vers l'an 364 ou 365, les évêques d'Illyrie se réunirent au concile¹ pour confirmer d'une façon plus solennelle leur adhésion à la foi. Ils poussèrent même le zèle jusqu'à écrire à toutes les Églises environnantes pour les exhorter à opérer leur réunion, si la chose n'était déjà faite, et ils appuyaient cette invitation sur un édit tout à fait conforme du nouvel empereur Valentinien. Voici quelques passages de l'épître synodale qui fut alors adressée aux évêques d'Asie, de Phrygie, de Carophrygie et de Pacatine :

« Nous étant réunis ensemble et ayant longuement examiné les questions de foi, nous avons reconnu consubstantielle la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit.... Que quiconque ne confesse pas que la Trinité est consubstantielle, soit anathème... A tous ceux au contraire qui confessent la Trinité consubstantielle le royaume des cieux est préparé. Nous vous exhortons, nos très-chers frères, à ne pas enseigner ou penser autrement... Notre collègue Elpidius vous enseignera à prêcher la vraie foi.... Et ainsi tous nous pourrons confesser ouvertement la Trinité consubstantielle selon la foi qui a été exposée à Nicée et que les Pères ont aussi confirmée. »

Par une disposition tout spécialement confirmée par le pape Libère, dans sa lettre aux Italiens, le concile d'Alexandrie avait ordonné de recevoir, sans difficulté, dans l'Église, non-seulement ceux qui s'étaient laissé égarer à Rimini par les ariens, mais encore les ariens eux-mêmes, s'ils reconnaissaient la vérité. Bientôt une partie des eusébiens ou demi-ariens et des macédoniens profitèrent de cette mesure de faveur pour opérer leur réunion. Selon Socrate², ils tinrent diverses assemblées à Smyrne, en Asie, ainsi qu'en Pamphylie, en Isaurie et en

¹ Il est vraiment étrange que Pagi ait voulu retarder la date de ce concile jusqu'en 372, et dom Cellier jusqu'en 375, après les termes si clairs de Théodoret qui place l'édit de Valentinien et de Valens et la lettre synodale des Illyriens tout au début du règne des deux empereurs et avant que Valens fût tombé dans l'hérésie arienne (Voir liv. IV, chap. v, vi, viii, ix et xii).

² Socrate, liv. IV, chap. xii.

Lycie, et résolurent de s'adresser, eux aussi, au pape Libère et d'adhérer à la foi orthodoxe. Les députés désignés par eux furent Sylvain de Tarse, Eusthate de Sébaste et Théophile de Castabale¹. Ils se présentèrent à Rome devant Libère, qui refusait d'abord de les voir, les considérant toujours comme des ariens obstinés, adversaires captieux de la foi de Nicée. Mais eux ils répondirent qu'ils s'étaient repentis, qu'ils confessaient leurs erreurs passées, et, comme preuve, ils remirent au pape la déclaration suivante :

A NOTRE SEIGNEUR, FRÈRE ET COLLÈGUE LIBÈRE, THÉOPHILE ET SYLVAIN, SALUT DANS LE SEIGNEUR.

« Vu les opinions insensées des hérétiques qui ne cessent de fournir des causes d'offense à l'Église catholique, nous, désirant leur en ôter toute occasion, nous professons et affirmons que le concile des évêques orthodoxes réuni à Lampsaque, à Smyrne et dans d'autres lieux (synode dont nous sommes les légats et dont nous apportons les lettres à ta Sainteté et à tous les évêques d'Italie et d'Occident) tient et garde la foi catholique qui a été approuvée dans le sacro-saint concile de Nicée par les trois cent dix-huit Pères, du temps de l'empereur Constantin de bienheureuse mémoire : dans ce concile on a établi pieusement et saintement le mot consubstantiel contre la détestable doctrine d'Arius. Semblablement nous et les évêques susmentionnés, nous professons nous-mêmes et souscrivons de notre main que nous avons toujours tenu la même foi, que nous la tenons encore et que nous la tiendrons jusqu'à notre dernier souffle. Nous condamnons Arius, sa doctrine impie, ses disciples et tous ceux qui pensent comme lui. Nous anathématisons de plus toute autre hérésie comme celles de Sabellius, des Patropas-siens, de Photin, de Marcel et de Paul de Samosate. Nous anathématisons la doctrine de ceux-là et de tous ceux qui pensent comme eux, et enfin toutes les hérésies qui s'insurgent contre la foi sainte qui a été pieusement et catholiquement exposée à Nicée par les Pères. Mais surtout nous anathématisons la foi qui a été récitée dans le synode de Rimini, comme contraire à la foi susdite du concile de Nicée. C'est par

¹ Ces mêmes personnages avaient déjà fait près de l'empereur Jovien, au début de son règne, une démarche du même genre, dont parle Socrate (liv. III, chap. xxv). Ils demandaient alors l'expulsion de tous ceux qui ne reconnaissaient pas le Fils semblable au Père. L'empereur ne fit pas de réponse. Ils réunirent alors les divers synodes dont nous avons parlé plus haut, et, dès le début du règne de Valentinien, ils s'adressèrent au nouvel empereur et au pape. C'est sur ces entrefaites, immédiatement après leur visite à Jovien, « qui parvint aux oreilles » des Acaciens, que ceux-ci crurent devoir se réunir à Méléce, comme nous le verrons plus loin (Soc., liv. III, chap. xxv).

ruse et violence que les évêques assemblés à Constantinople souscrivirent à cette foi qui avait été apportée de la bourgade de Nice en Thrace. Notre foi, à nous, et la foi de ceux dont nous sommes les légats, est celle-ci : Nous croyons en un Dieu unique, etc. »

Le symbole qui suit est parfaitement conforme à celui qui avait été composé à Nicée et promulgué de nouveau à Alexandrie. On a dû remarquer aussi que les anathèmes qui sont donnés ci-dessus sont précisément ceux qu'avait déjà porté le concile d'Alexandrie. L'adhésion était donc pure et simple, sans restriction, sans explication, sans mélange. « Lors donc, conclut Socrate, que Libère eut reçu par ce libelle comme une sorte de caution qui les liait, il les reçut à la communion et leur donna des lettres. » Ces lettres, adressées à tous les évêques souscripteurs d'Orient, sont trop longues pour être reproduites ici. Le pape constatait l'union complète qui venait de s'opérer, et insistait longuement sur la fraude qu'avaient soufferte à Rimini les évêques d'Occident.

« Ayant pris ces lettres, poursuit Socrate ¹, ceux qui étaient avec Eusthate partirent pour la Sicile. Ils eurent soin d'assembler là les évêques de Sicile en concile, confessèrent devant eux le consubstantiel, approuvèrent le concile de Nicée, et, emportant de nouvelles lettres dans le même sens, ils retournèrent vers ceux qui les avaient envoyés. Ceux-ci, ayant reçu la lettre de Libère, envoyèrent des légats dans chaque ville près des évêques qui *combattaient la foi du consubstantiel* ², exhortant tout le monde à s'assembler à Tarse en Cilicie pour y confirmer la foi de Nicée et éteindre complètement toutes les querelles qui s'étaient élevées depuis. Cela aurait eu lieu si l'évêque arien Eudoxe, qui était très-puissant près de l'empereur ³, ne s'y était opposé. »

Ainsi se manifestait, jusque parmi les hérétiques de la veille, cet assentiment universel dont parle Libère.

Mais ce ne fut pas tout. Un autre groupe d'anciens ariens

¹ Voir Socrate, *loc. cit.*

² C'est ainsi qu'ils envoyèrent la copie des lettres de Libère et des occidentaux aux évêques assemblés à Tyane, et parmi lesquels se trouvaient Eusèbe de Césarée, Athanase d'Ancyre et plusieurs autres qui avaient déjà pris part avec Méléce à l'assemblée d'Antioche. Tous consentirent à la convocation du concile de Tarse. (Voir Sozomène, liv. VI, chap. XII.)

³ L'empereur Valens était en effet devenu depuis quelque temps arien, surtout par l'influence d'Eudoxe, qui l'avait baptisé. (Voir Théodoret, liv. IV, chap. XI.)

et surtout d'acaciens et de macédoniens, sans s'unir à Rome et aux Égyptiens, et sans admettre Alexandrie, avait voulu, de son côté, suivre le mouvement général en essayant de revenir à des sentiments plus orthodoxes.

Au moment même où le parti de Sylvain et d'Eusthate commençait près de Jovien des démarches qui devaient bientôt aboutir à sa réunion complète à la foi de Nicée, les acaciens, se sentant encore pour le pape et pour Athanase une vive répulsion, et désirant pourtant paraître catholiques, allèrent trouver à Antioche saint Méléce, qu'on savait en rapport avec quelques orthodoxes, à la tête desquels était le grand saint Basile de Césarée.

Méléce, selon Socrate ¹, s'était alors, depuis fort peu de temps, séparé de la communion des acaciens, en embrassant le consubstantiel. Mais il n'était reconnu ni par le pape ² ni par saint Athanase ³, qui se défiaient de sa foi et considéraient saint Paulin comme le seul évêque catholique d'Antioche. C'était encore du temps de Jovien, et les acaciens savaient Méléce fort estimé de l'empereur. Ils pensèrent donc utile de s'unir de nouveau à leur ancien ami; et tous ensemble, ils firent avec lui un synode dans lequel le concile de Nicée et le consubstantiel furent acceptés, mais avec des explications assez singulières. Voici la déclaration qu'ils composèrent et présentèrent à l'empereur :

AU TRÈS-PIEUX EMPEREUR JOVIEN, NOTRE SEIGNEUR, LE CONCILE DES
EVÊQUES ASSEMBLÉS DE DIVERSES PROVINCES A ANTIOCHE.

« Que ta piété se soit efforcée tout d'abord de ramener la concorde et la paix de l'Église, cela est connu de nous, très-pieux empereur. Mais il ne nous est pas inconnu qu'à ton avis le principe de cette unité ne doit pas être autre chose que la forme de la foi orthodoxe et véri-

¹ Soc. liv. III, chap. xxv.

² Voir à ce sujet la lettre que le pape Damase écrivit à saint Paulin vers l'an 379 à propos de Vital « et des apollinaristes. » (*Conciles*, édition Hardouin, t. I, p. 759.)

³ « Tunc regressus Melitius de exilio quia cum eo numerosior populus erat ecclesias tenuit, et ex eo jam propriam synodum cum cæteris orientalibus episcopis habuit, nec tamen Athanasio junctus est. » (Ruff. X, chap. xxx.)

Ruffin ne fait pas d'autre mention d'aucun des conciles qui suivirent vers cette époque celui d'Alexandrie, tandis qu'il parle si longuement de ce dernier, qu'il considère comme un événement capital pour l'histoire de l'Église.

table. Par conséquent, pour ne pas sembler être, nous aussi, de ceux qui corrompent la doctrine de la vérité, nous faisons savoir à ta piété que nous recevons et tenons la foi du sacro-saint concile autrefois assemblé à Nicée. Quant au mot consubstantiel, qui paraît à quelques-uns nouveau et mauvais, il a été expliqué et interprété par les Pères eux-mêmes, et il signifie que le Fils est engendré de la substance du Père et qu'il est semblable au Père selon la substance: non que l'on imagine aucune passion dans la génération ineffable, ou que l'on emploie le nom de substance selon l'usage de la langue grecque; mais pour renverser ce que l'impie Arius avait osé dire que Jésus-Christ était tiré du néant; ce que les anoméens, qui se sont élevés depuis peu, disent encore avec plus d'insolence pour détruire la concorde de l'Eglise. »

Cette déclaration est signée par Acace de Césarée, Eusèbe de Samosate, Athanase d'Ancyre, et un grand nombre d'autres déterminés ariens. Elle a donc, au point de vue historique, une haute importance. Car elle nous montre l'entraînement singulier vers Nicée et le catholicisme qu'avait produit tout autour de lui le concile restaurateur, promulgateur et commentateur d'Alexandrie. La veille encore le monde était arien: le lendemain, il était déjà orthodoxe, et prêt à supporter courageusement et victorieusement les persécutions ariennes qu'allait bientôt susciter de nouveau l'empereur Valens, devenu hérétique. L'avenir appartenait désormais uniquement à la foi de Libère et d'Athanase.

EUGÈNE REVILLOUT.

LA

POLITIQUE DE SIXTE-QUINT

NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES AVEC LA FRANCE
PENDANT LES PREMIERS MOIS DE 1588

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS CONSERVÉS AUX ARCHIVES DU VATICAN

L'éditeur du *Recueil des Lettres missives d'Henri IV*, M. Berger de Xivrey, a dit dans une note ¹ que « la journée des barricades est un des faits les mieux connus de cette époque. »

Les documents abondent en effet sur cet événement, et on en sait les détails jour par jour, heure par heure; mais encore que l'on puisse ajouter quelques particularités, nous ne voulons point ici les rechercher. Connaître les faits matériels est après tout peu de chose : il faut pénétrer plus avant, découvrir les pensées, les intérêts, les passions qui ont donné naissance aux faits, car c'est ainsi seulement que l'histoire prend sa grandeur et sa moralité. Or, à ce point de vue, il reste encore à apprendre sur la journée des barricades du mois de mai 1588 et sur les incidents qui l'ont précédée.

¹ T. II, p. 378.

M. Capefigue¹, et surtout M. René de Bouillé² et M. Joseph de Croze³, en faisant usage des documents précieux transportés des archives de Simancas aux archives de Paris, ont montré les desseins des Guises et dévoilé leurs rapports avec le roi d'Espagne Philippe II. Mais sait-on ce qui a été tenté pour déjouer les projets des princes lorrains? Est-on au courant de toutes les négociations entamées pour atteindre ce but? Par qui ces négociations ont-elles été conseillées et suivies? Quelle a été en ces circonstances la politique du souverain Pontife et la conduite de son représentant à Paris? Tout n'a pas été connu à ce sujet, parce que, malgré le beau travail de M. le baron de Hübner sur Sixte V, tous les documents n'ont pas été publiés. La plupart des historiens en sont encore à répéter une erreur, mise sans doute en circulation par un mot du marquis Pisani, ambassadeur d'Henri III à Rome, lorsque ce diplomate accusait Sixte V de « s'être proposé de pêcher en eau trouble⁴. » Rien n'est moins fondé que cette accusation, généralement acceptée : notre récit en apportera une nouvelle preuve. Des détails piquants, des conversations intimes tenues entre les principaux personnages du temps, nous apprendront beaucoup, je le crois, sur l'attitude et sur les actes des partis.

Les éléments de ce travail — épisode de cinq mois dans un drame de dix ans dont nous raconterons un jour toutes les péripéties, — nous ont été fournis par les registres du pape Sixte V et les papiers de la nonciature de l'évêque de Brescia, Morosini, aujourd'hui conservés dans les Archives du Vatican. Le savant oratorien préposé à la garde de ce dépôt, le P. Theiner, dont nous avons eu déjà l'occasion de reconnaître la bienveillance, nous a communiqué ces documents avec une libéralité dont nous ne saurions trop le remercier.

L'auteur des *Memorie sulla vita di Morosini*, le P. Tempesti dans sa *Storia della vita di Sisto V*⁵, avaient déjà fait

¹ *Histoire de la Réforme et de la Ligue*. Paris, 1834, 8 vol. in-8.

² *Histoire des ducs de Guise*. Paris, 1850, 4 vol. in-8.

³ *Les Guise, les Valois et Philippe II*. Paris, 1866, 2 vol. in-8.

⁴ M. Henri Martin écrit : « Sixte V jouait un double jeu. » *Histoire de France*, t. XI, p. 105.

⁵ Rome, 1754, un vol. in-4 en deux tomes.

usage de quelques papiers du cardinal Morosini ; mais, écrivant à un point de vue spécial, ces deux auteurs ont laissé bien des documents à publier. Est-il besoin d'ajouter que nous avons contrôlé et complété nos renseignements en puisant à d'autres sources, et que toujours nous avons, dans notre récit, reproduit le sens et souvent les propres expressions des dépêches que nous avons sous les yeux ? Nous hâtons de nos vœux le moment où nous pourrions en publier le texte complet, afin de les soumettre aux appréciations du monde savant.

I

Nous sommes au commencement de l'année 1588, treize mois après la conférence de Saint-Brice-sur-Charente, où la reine Catherine de Médicis a vu échouer les tentatives de rapprochement entre le roi de France, Henri III, et le roi de Navarre, Henri de Bourbon, un mois après l'heureuse campagne contre les Allemands venus au secours des protestants.

Ces deux événements avaient considérablement augmenté l'influence du duc de Guise. Inquiet de cette influence et cherchant à la combattre, Henri III avait manifesté le désir de faire désormais une guerre à outrance contre les hérétiques, et de se mettre à la tête de la Ligue catholique. Toutefois, personne ne comptait sur cette velléité impuissante d'un roi livré totalement, et plus que jamais, à la domination du duc d'Épernon. Ce seigneur, en effet, persuadait au roi que ses ennemis les plus redoutables étaient les catholiques bien intentionnés, comme les appelait l'ambassadeur d'Espagne don Diego de Mendoza, ceux au contraire, disait d'Épernon, qui, sous prétexte de religion, ne tendaient qu'à diviser le royaume et à anéantir ses forces au profit de celles du roi Philippe II, en un mot les catholiques dirigés par le duc de Guise, le cardinal de Bourbon, les ducs de Mayenne et d'Aumale. Les catholiques, de leur côté, regardaient le duc d'Épernon comme le mauvais génie du royaume, et, désespérant de ravir le roi à son influence, prenaient leurs mesures pour agir seuls et emporter de haute lutte la puissance et la domination.

Déjà le duc de Guise, désireux d'obtenir l'appui du souverain Pontife, avait demandé pour son fils aîné, le prince de Joinville, la main de la petite nièce de Sixte-Quint, Flavia Peretti. Sixte V, trop prudent pour se compromettre, n'avait point donné suite aux desseins du duc de Guise, et avait refusé courtoisement sa demande. Le roi, instruit par le cardinal d'Este et l'ambassadeur de Venise des projets du duc et du refus du pape, avait senti sa haine contre le duc de Guise s'accroître, en même temps qu'augmenter, disait-il, sa vénération pour le prudent pontife. Henri III exprimait ces sentiments au nonce à Paris, M^{re} Morosini.

Cependant le roi aurait voulu rétablir la paix entre les ducs de Guise et d'Épernon, et il avait chargé sa mère de s'entretenir dans ce but auprès de M^{me} de Nemours, mère du duc de Guise. La reine mère communiqua ce projet au nonce, et M^{me} de Nemours vint de son côté lui demander son avis : « Rien ne peut procurer un plus grand bien au royaume, répondit-il, ni donner au pape une plus entière satisfaction. Le désir de Sa Sainteté, ajouta Morosini, est que les Guises rendent au roi l'honneur et l'obéissance qui est due, et qu'en retour le roi agrée leurs services. » M^{me} de Nemours promit au nonce de seconder cette pensée, mais elle voulait attendre une nouvelle communication de la reine mère. Elle dit au nonce que, dans une récente entrevue, le roi avait essayé par ses promesses de séparer le duc de Guise des autres seigneurs de la Ligue, mais que le duc de Guise avait répondu que le seul but de la Ligue étant de servir le roi et de conserver en France la religion catholique, il ne pouvait en aucune manière l'abandonner. « Du reste, ajouta M^{me} de Nemours, la mauvaise volonté du roi envers mes fils se découvre chaque jour et les pousse au désespoir : parler d'union avec le roi est donc impossible, car ils sont tous convaincus qu'un jour d'Épernon, dans sa haine, leur fera un mauvais parti. » Ces mots furent prononcés avec émotion, et M^{me} de Nemours supplia le nonce et le pape de toujours protéger ses fils, invinciblement dévoués à l'Eglise et au souverain Pontife.

L'ambassadeur d'Espagne en France, don Diego de Mendoza, surveillait la situation, et mettait sa politique à maintenir les villes de la Ligue unies entre elles et en bons rapports avec le duc de Guise, sans perdre son temps auprès d'un roi qui,

selon lui, payait toujours de bonnes paroles, pour commettre ensuite les actes que l'on voyait. Au surplus, la conduite de Mendoza avec le duc de Guise était subordonnée aux services que le roi d'Espagne pouvait retirer de ce prince. L'armée étrangère étant éloignée, le roi de France qui, d'après lui, était d'accord avec elle, ne pouvait-il point tenter une pointe sur les Pays-Bas? Le duc de Guise ne serait-il point alors utile pour l'empêcher? Dans cet état de choses, Mendoza calculait froidement combien ses relations avec le duc de Guise pouvaient rapporter. Toutefois, comme il ne voyait point en ce moment un intérêt à les rendre plus actives, il faisait part au roi d'Espagne de sa réserve à ce sujet. Le duc de Parme ne l'ayant pas averti d'agir différemment, il attendait pour savoir s'il convenait d'étendre ou de restreindre ses relations avec le duc de Guise.

En face de tous ces grands égoïstes, — Henri III, le duc de Guise, Mendoza, — on voit le souverain Pontife et son nonce Morosini suivre une ligne de conduite plus généreuse. Dans un consistoire tenu au mois de février 1588, Sixte V avait parlé des derniers événements, de la victoire remportée sur les Allemands à Auneau, et, après avoir montré la grâce faite par Dieu à la France, il n'avait voulu ordonner aucune réjouissance publique. « Que chacun en son cœur en rende cependant grâces à Dieu, disait-il, mais les hommes n'ont eu aucune part à cette victoire, ils ont même négligé d'agir comme il eût été convenable. » En formulant ces reproches en termes généraux, Sixte V s'accusait lui-même aussi bien que les autres : du moins plusieurs cardinaux interprétèrent ainsi ses paroles. Elles devaient être exagérées ou dénaturées. Les partisans de la Ligue, pour se donner plus de crédit, auraient voulu faire croire que le pape partageait leur mécontentement contre le roi ; et on prêtait au souverain Pontife la réponse faite, dit-on, à Mario Bandini, envoyé à Rome par Henri III, que « le roi aurait beaucoup mieux fait de rester à Paris et de confier ses troupes au duc de Guise, car celui-ci en peu de jours aurait défait les bandes protestantes. » Le pape n'avait pas dit ces paroles ; mais le roi, auquel on les avait rapportées maligne-

¹ Lettre de Pisani, *Biblioth. nation.*, fonds Serilly, 354. Une partie dans Aubery, *Vie de Joyeuse, preuves*, p. 89, 8 février 1588. — Lettre du cardinal de Joyeuse : Aubery, *preuves*, p. 173.

ment, en avait été blessé; il s'en plaignit au nonce, comme si, disait-il, « il ne pouvait faire aussi bien et mieux que le duc de Guise. » Morosini regrettait ces incidents, car une fois la chose faite et sans remède, il lui paraissait inopportun de récriminer. Il chercha à calmer le roi, et répondit qu'il « ignorait ce que Sa Sainteté avait pu dire à Bandini, mais qu'il savait très-bien l'estime du Pape pour le roi, et que Sixte V ne mettait nullement le roi et le duc de Guise sur la même ligne ¹. »

Pour détruire ce mauvais effet, Morosini conseillait au secrétaire d'Etat à Rome, le cardinal Montalto, de ne pas revenir sur le passé, d'exciter seulement le roi à continuer la guerre contre les hérétiques, et de lui fournir de l'argent, cet argent dû-t-il être mal employé en ce moment, pour qu'il pût l'être ensuite utilement; en tout cas, la responsabilité du souverain Pontife se trouverait déchargée. Mais le cardinal de Joyeuse, protecteur à Rome de la cour de France, n'avait rien pu obtenir, et il ne fallait pas espérer, disait-il, de recevoir jamais du souverain Pontife un secours d'argent. En effet, au lieu de l'argent demandé par le roi, Sixte V offrait des troupes; mais l'ambassadeur Pisani était résolu de ne pas accepter cette offre et de garder le silence, car le Pape, selon lui, ne voulait rien dépenser pour l'entretien de ces troupes; il pensait même qu'il ne pouvait les lever. Cependant il convenait de dissimuler, disait-il, afin que dans l'impossibilité de tirer aucun avantage de la cour de Rome, on ne pût du moins en recevoir aucun mal. Si l'ambassadeur avouait son impuissance, les députés de la Ligue n'étaient pas plus heureux. Ils faisaient tous leurs efforts pour exploiter les derniers événements et se donner crédit; mais Pisani était persuadé que le Pape ne leur fournirait pas un écu, sauf à les entretenir toujours par de bonnes paroles, afin d'obtenir leur appui pour assurer le succès de l'entreprise projetée contre l'Angleterre. Ainsi le pape était peu disposé à aider, le roi prêt à s'allier avec les protestants, et les Guises révoltés contre le roi.

Cependant Henri III se disait alors résolu à se rendre en Guyenne; le 7 janvier, il chargeait Pisani de l'annoncer au pape, en lui demandant un don de 300,000 écus, et un blâme contre tous ceux qui refuseraient d'obéir à ses ordres. Le pape

¹ *Archives du Vatican, Francia, t. XXVII, p. 21, 2 février 1588.*

approuva la détermination du roi et blâma la liberté de paroles beaucoup trop grande que se permettait sans cesse le cardinal Pellevé, par exemple ; mais comme précédemment il ne fit aucune promesse formelle. Le ministre Villeroy affirmait la sincérité de la résolution du roi de marcher contre le roi de Navarre, mais en même temps d'autres conseillers faisaient observer au monarque qu'il ferait bien de ne pas se lancer dans cette guerre, sans savoir auparavant la destination des troupes considérables réunies en Flandre par le roi d'Espagne. Si la reine d'Angleterre, comme on le disait, allait conclure la paix avec l'Espagne, si déjà elle avait envoyé des commissaires au duc de Parme, une invasion des Espagnols en France n'était-elle pas à craindre, et la ville de Cambrai ne serait-elle point le but de leurs marches ? On lisait justement dans une dépêche de Pisani, du 11 janvier, que, tout en croyant à l'intention du duc de Parme et des Espagnols de ne rien faire au préjudice de la France, le pape avait dit qu'il n'y aurait rien d'étonnant qu'ils voulussent reprendre la ville de Cambrai. Le nonce fut instruit de ces propos, et, dans son audience auprès d'Henri III, les fit valoir comme un motif de plus pour exciter le roi à faire la guerre contre le roi de Navarre, puisque ce prince allait être ainsi privé du secours de l'Angleterre.

Il y avait donc dans le conseil divergence d'opinions ; de plus, il y avait presque rupture dans les rapports entre la reine mère et le roi son fils. Catherine fut souffrante, et on assura au nonce que son indisposition venait uniquement d'une très-vive contrariété. En effet, cette princesse, habituée à tenir tous les jours le conseil, à traiter et à décider toutes les questions, ne recevait plus depuis quinze jours aucune communication du roi. Ainsi réussissaient les intrigues de ceux qui voulaient enlever toute l'autorité à la reine, en faisant croire au roi que sa mère favorisait la maison de Guise. Catherine ne pouvait rester longtemps dans cette position. Elle voulut sonder le roi en lui montrant l'opportunité de compléter sa récente victoire et lui demanda ce qu'il pensait faire. Henri répondit que sa résolution était prise et qu'il n'avait plus besoin de son conseil ni de celui d'aucun autre ; qu'il entendait se faire obéir des protestants et des catholiques, et voulait combattre ceux qui résisteraient à ses ordres. — « Je sais que
« vous n'avez pas besoin de mon conseil, répliqua la reine,

« mais, toutefois, comme mère et en raison de ma longue expérience dans les affaires, je ne puis m'empêcher de vous le rappeler : si le roi a la très-bonne pensée d'être obéi de tous ses sujets, c'est là aussi mon plus grand désir, et avant de mourir ce serait ma plus grande consolation ; mais il convient d'examiner si les forces sont proportionnées à la volonté et suffisent pour attaquer à la fois les catholiques et les hérétiques. Quant à moi, après la victoire remportée sur les huguenots, je crois meilleur et d'un plus sûr conseil de se servir des catholiques pour expulser du royaume la peste hérétique, car, une fois les hérétiques vaincus, il serait plus facile au roi de réduire les catholiques à l'obéissance. » Le roi répondit à ces paroles que « c'étaient là des ressources, des emplâtres dont autrefois sa mère s'était servie et qu'ils avaient toujours été inutiles, elle le savait parfaitement ; qu'à présent étant très-décidé à faire ce qu'il avait dit, il la priait de ne plus s'en mêler davantage ; » et sur ce mot le roi quitta la reine mère, qui en fut très-mortifiée. Il sortit ensuite de Paris sans lui adresser une parole, et bien qu'il ne se fût pas éloigné des environs et eût appris l'indisposition de sa mère, il ne vint pas la voir. Catherine ressentit vivement ce manque d'égards, et s'en plaignit hautement, même à d'Épernon, lorsque celui-ci vint lui rendre visita.

Les esprits honnêtes, selon le mot de Morosini, voyaient avec peine les rapports entre le roi et la reine. Cette rupture pouvait même devenir plus complète si le roi persistait à publier une déclaration contre les Guises ; or, comme on pensait que le pape, plus que personne, était à même de dissuader le monarque, on pria le nonce d'en parler à Sixte V. Mais Morosini, sans refuser de faire une démarche si bien conforme à ses instructions de préparer l'union des catholiques, répondit à son interlocuteur que, si la propre mère du roi n'avait pas été écoutée, les autres personnes le seraient beaucoup moins encore. On lui répliqua aussitôt que le pape avait plus de crédit que Catherine, tenue en suspicion par le roi à cause de son affection particulière pour le duc de Lorraine son gendre, et de ses égards pour les autres seigneurs de la Ligue. Toutefois il n'y avait là qu'un nuage, et la réconciliation se fit bientôt entre la mère et le fils ; avant la fin du mois, le roi tint de nouveau le conseil chez la reine mère. Ces symptômes néan-

moins révélaient la situation et montraient la complication des intérêts. Le pape pouvait-il dès lors avoir une confiance illimitée dans les desseins du roi, aller au-devant de ses désirs, croire à ses promesses de dévouement et de reconnaissance ?

Les chefs de l'Union des Catholiques poursuivaient leurs desseins et, sous l'inspiration du duc de Guise, irrité encore de voir donner à d'Épernon, son ennemi, les charges laissées vacantes par la mort du duc de Joyeuse, ils se réunissaient à Nancy (janvier 1588) pour proposer les résolutions qui devaient être arrêtées définitivement dans une prochaine assemblée, indiquée pour le mois de mars ¹. Ils voulaient sommer le roi de se joindre plus ouvertement à la Ligue, d'enlever à quelques personnes, qui seraient ultérieurement désignées, les places dont elles jouissaient, et de remettre aux mains des ligueurs certaines villes importantes ; ils réclamaient l'établissement de l'inquisition et la publication du concile de Trente, sauf à surseoir à ce qui concernait la révocation des exemptions ; ils exigeaient et la solde des gens de guerre indispensables à la défense de la Lorraine, et la vente des biens des hérétiques nécessaires pour payer les dettes des ligueurs. Le roi connut ces articles, n'osa pas les refuser, mais ajourna seulement toute décision.

Cette difficulté éludée, il en survint une autre. Le duc de Guise et le duc de Lorraine ayant résolu d'assiéger Jamets, ville appartenant au duc de Bouillon, firent prier le nonce de combattre dans l'esprit du roi l'influence de d'Épernon, opposé à ce projet ; seulement le duc de Guise ne disait pas au nonce, comme il l'annonçait à l'ambassadeur d'Espagne, que l'expédition était pour eux un prétexte très-utile pour demeurer armés.

Morosini croyait à la bonne foi des princes Lorrains ; toutefois il soumit à l'envoyé du duc de Guise des doutes sur l'opportunité de leur nouvelle tentative ². Il fallait, selon lui, attaquer la racine du mal en Poitou, en Guyenne, où était le roi de Navarre, et non perdre son temps ailleurs ; car, une fois le roi de Navarre vaincu, les villes de Jamets et Sedan devaient

¹ *Mémoires de la Ligue*, t. II, p. 269.

² *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, f° 21. Lettre du nonce, en chiffres, 2 février 1588.

être facilement recouvrées. « Mais, répliqua l'envoyé du duc de Guise, le roi ne marchera pas contre le roi de Navarre, et on perdra ainsi l'occasion propice pour reprendre Sedan. » Morosini insista : « Si les ligueurs remuent, disait-il, le roi pourra toujours soutenir que ce sont eux qui l'empêchent de faire la guerre contre les hérétiques. » Alors l'envoyé du duc assura au nonce que cette entreprise contre Jamets était menée de concert avec le pape, qui non-seulement l'approuvait, mais la commandait. « Si c'est l'ordre du pape, répondit Morosini, son représentant n'a rien à objecter ; mais il ne peut agir sans avoir reçu communication de cet ordre. » En attendant, comme le roi annonçait pour le mois d'avril la guerre contre les huguenots, il conseillait de ne pas lui fournir un prétexte d'abandonner son projet en rejetant la cause de son inaction sur les mouvements des catholiques.

Malgré ces sages observations, malgré tout ce que put lui faire dire le pape pour appuyer les paroles de son nonce, le duc de Lorraine assiégea Jamets ; ce n'était pas le moyen de rendre plus facile et l'union des catholiques, et la réconciliation entre les ducs de Guise et d'Épernon.

Le pape Sixte V reconnaissait le sentiment catholique qui animait en général les princes de la maison de Guise, mais il blâmait très-nettement ces pensées d'indépendance et de révolte à l'égard du roi qui trop souvent les dominaient. Il aurait voulu se procurer, disait-il, la consolation de voir la paix conclue entre le roi et le duc de Guise, ou du moins garder dans ses vieux jours l'espérance de la voir prochainement arrêtée. Le cardinal Montalto, secrétaire d'Etat du souverain Pontife, écrivait en ce sens au nonce Morosini.

Désireux de tenter quelque chose pour remplir les intentions de Sixte V, le nonce vint trouver le secrétaire d'Etat, Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, et lui demanda ce que l'on faisait à la cour pour réunir le roi et le duc de Guise, seul moyen de procurer la paix au royaume ¹. « On fait peu de chose, répondit Villeroy, car les Guises ne marchent pas droit comme ils devraient ; après tout, dit-il en s'animant, le roi est homme comme les autres, il a ses affections, ses passions ; blessé

¹ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, n° 11. Lettre du nonce, en chiffres, 11 janvier 1588.

« par les princes de la maison de Guise dans l'honneur de sa couronne, menacé, dit-on, dans sa vie, il lui est impossible de ne pas ressentir ces injures. Si on voulait les lui faire oublier, il faudrait que les Guises fissent comme vassaux la première démarche pour demander pardon et restituer les villes occupées par eux. Une fois cela fait, soyez sûr, ajoutait Villeroy, que tout serait oublié; le roi est très-bien disposé en leur faveur et désire extrêmement les attacher à son service, car il a vu combien le duc de Guise avait été utile en la dernière campagne contre les Allemands. »

Les renseignements fournis au nonce par le cardinal de Gondi venaient corroborer ces paroles de Villeroy ¹. Selon l'éminent prélat, le roi et la reine mère avaient chargé M. de Bellièvre d'amener le duc d'Épernon à se réconcilier avec le duc de Guise. Le duc d'Épernon s'y montra d'abord très-bien disposé; mais, quand il vit qu'on voulait le faire venir à la cour, il refusa nettement. De loin, avait-il dit, il pouvait être en paix avec le duc de Guise; mais, étant auprès du roi, il voulait avec lui la guerre, car en peu de jours le duc ne tarderait pas à lui ôter les faveurs du roi. En conséquence, d'Épernon, suivant une autre politique, s'efforça d'amener Henri III à traiter avec le roi de Navarre, et, d'accord avec le cardinal de Lenoncourt, qui entretenait le pape de son projet ², il espérait que, dans une assemblée tenue à Montauban, le maréchal de Montmorency aurait assez d'influence pour déterminer le roi de Navarre à abandonner la religion protestante, et, ce qui devait singulièrement faciliter la négociation, à se montrer catholique, au moins en apparence. Mais, c'étaient là des illusions; car le roi de Navarre, tout fier de la récente victoire de Coutras, ne cherchait en ce moment qu'à réparer les échecs subis par ses alliés à Vimory et à Auneau, pour réunir en un seul faisceau toutes les forces des protestants.

Au surplus, le duc d'Épernon acceptait volontiers la lutte avec son rival. Au moment de partir pour prendre le commandement de la Normandie, qu'Henri III avait refusé au duc de Guise, il alla trouver le nonce et lui exprima le désir de lui

¹ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, n° 11. Lettre du nonce, en chiffres, 11 janvier 1588.

² *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, n° 35. Lettre en chiffres.

parler en toute franchise ¹. « L'honneur et le service de mon
 « roi, lui dit-il, me forceront peut-être de sévir contre ceux
 « qui lui désobéissent et troublent le pays ; ne le trouvez pas
 « mauvais. La Normandie est aujourd'hui la seule province
 « où le roi soit maître ; nulle part il ne trouve des sujets aussi
 « fidèles et il en reçoit plus du tiers des revenus dont il dispose
 « à présent ² ; il faut donc conserver cette province, et si trois
 « ou quatre gouverneurs de places, établis par feu M. de
 « Joyeuse, ne voulaient pas en sortir et mettaient pour condi-
 « tion que le gouverneur n'y entrât pas avec plus d'une per-
 « sonne de suite, il me serait impossible d'accepter ces ex-
 « gences honteuses. J'agirai d'abord avec douceur, mais
 « ensuite j'y mettrai la force. » Le duc d'Épernon pria alors le
 nonce de prendre tous ses actes en bonne part, et Morosini fut
 réduit à lui exprimer ses regrets de voir les tentatives de
 réconciliation entre les catholiques devenir infructueuses.
 « C'était, à ses yeux, un grand malheur d'employer de ce côté
 les troupes contre les catholiques, lorsque le roi s'app préparait
 à marcher contre les huguenots. Tout le monde ne pourrait
 s'empêcher de blâmer cette diversion, et d'Épernon devrait
 l'empêcher ; mieux vaudrait dissimuler pour le moment, car
 l'essentiel (Morosini le disait à d'Épernon comme il venait
 de le faire dire au duc de Guise) était d'abord de vaincre le
 roi de Navarre. » Le duc d'Épernon s'efforça de tranquilliser
 le nonce : « Mon départ pour la Normandie, lui dit-il, n'empê-
 « chera pas une guerre que le Roi a résolu d'entreprendre.
 « Les préparatifs sont commencés, et l'unique pensée du Roi
 « et de son conseil est, à présent, de réunir l'argent nécessaire
 « pour les continuer. » Puis d'Épernon ajouta : « Ce n'est
 « point l'hérésie qui cause le plus grand malheur de la France,
 « mais l'ambition de ceux-là justement qui, en se montrant le
 « plus contraires aux huguenots, seraient bien désolés s'ils les
 « voyaient détruits et anéantis. » — « Raison de plus pour le
 « roi, répliqua aussitôt Morosini, de vaincre les huguenots,
 « pour se débarrasser ainsi de deux sortes d'ennemis. » Sans

¹ Lettre du nonce, du 14 février, en chiffres, *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, n° 23 ; une partie dans Tempesti, t. I, p. 379.

² Cette appréciation est conforme à celle du président Groulard (ms. de la biblioth. de Rouen, n° 68) cité par M. Floquet, *Histoire du Parlement de Normandie*, t. III, p. 235.

nier que l'ambition fût étrangère à ces troubles, le nonce se déclarait convaincu par l'expérience que, dans ce corps de l'État, le siège du mal venait de la seule hérésie, de la permission qui avait été donnée aux huguenots d'exercer leur religion. — « C'est très-vrai, répliqua le duc d'Épernon, et le roi partage « cette opinion, car il ne veut dans son royaume que la religion catholique. Aussi, pour le moment, l'important est d'assurer la liberté d'action d'Henri III et de faire sortir Sa « Majesté de Paris. » — « Cela ne suffit pas, continua le nonce, « et si l'on veut bien faire, il sera nécessaire de ménager aux « Guises un motif de satisfaction, et au roi un moyen d'employer ces princes à son service. » A cette proposition si directe, le duc d'Épernon jura ses grands dieux qu'il désirait beaucoup ce résultat et que, pour le hâter, il était prêt à tout quitter, et sa place à la cour près du roi, et tous ses gouvernements en province. Il savait que les Guises avaient envoyé des sicaires pour l'assassiner; mais il ne voulait pas se venger, disait-il, et, dans un élan de générosité, il promit au nonce d'aller, en le quittant, déclarer au roi sa résolution.

En effet, le duc d'Épernon se rendit aussitôt chez la reine mère, et, mettant un genou en terre, tenant son chapeau à la main, resta près d'une heure dans cette position, sans que la reine, malgré ses vives instances, le pût faire lever et couvrir. Après avoir protesté à sa souveraine qu'il n'avait jamais rien fait contre elle, le duc d'Épernon lui exprima sa volonté d'être son serviteur, l'assura qu'elle pouvait se servir de lui et qu'il était disposé, pour se réconcilier avec le duc de « Guise, à exécuter tous ses ordres. « Une telle démarche et « une telle action, lui répondit gracieusement la reine, vous « honore et profitera au roi et au royaume ¹. »

Cette bonne disposition du duc d'Épernon engagea le roi à envoyer MM. de Bellièvre et de La Guiche vers le duc de Guise, puis Henri III pria le cardinal de Bourbon, froissé aussi par la trop grande autorité du duc d'Épernon, de faciliter le succès de leur mission. Le cardinal, auquel on n'avait communiqué aucun détail, pensa que le but de la négociation était d'empêcher seulement l'entreprise du duc de Lorraine sur la ville

¹ Lettre du nonce du 15 février, en chiffres. *Archives du Vatican*, France, t. XXVII, n° 28.

de Jamets. Le duc de Guise, suivant aussi la même pensée, prévint le duc de Lorraine contre la future mission de MM. de La Guiche et de Bellièvre et il demanda à l'ambassadeur d'Espagne d'encourager ce prince à repousser toute ouverture.

Si le duc de Guise s'inquiétait de la démarche supposée du roi, le nonce s'en réjouissait ¹. Sixte V, nous l'avons dit, ne pouvait approuver l'expédition contre Jamets et Sedan, tentée par le duc de Lorraine; le pape recommandait donc à son nonce de ne pas s'ingérer dans cette affaire, dont le grand tort, à ses yeux, était d'employer pour satisfaire des prétentions particulières les forces destinées contre les hérétiques; il avait même chargé un de ses secrétaires, Gualterucci, de prier le cardinal de Sens d'engager le duc de Guise à lever le siège de Sedan, et le duc de Lorraine à retirer son armée.

Il était donc naturel que le nonce du pape, en apprenant la mission confiée à Bellièvre, témoignât à Henri III sa joie d'une démarche aussi bienveillante que politique. « Ou le duc de Guise, disait-il au roi, acceptera la réconciliation, ou bien Votre Majesté montrera aux yeux du monde qu'elle n'a rien négligé pour rendre cette réconciliation facile. » Le roi exprima au nonce son plaisir de le voir approuver son avis. La démarche resta donc résolue, mais le jour du départ indécis, car pour le fixer on attendait une réponse du duc de Guise à la demande qui lui était adressée de se trouver à Nancy avec les ducs de Lorraine, de Mayenne et ses autres cousins, afin de discuter tous ensemble et sans perdre de temps les communications du roi.

La réponse arriva deux jours après la conversation entre Henri III et Morosini. Le duc de Guise s'excusait de ne pouvoir retourner à Nancy, d'où il arrivait très-fatigué, et ajoutait que si le roi voulait envoyer Bellièvre au duc de Lorraine, il lui parlerait à son passage. Cette réponse déplut fort au roi par le sans-gêne qu'elle accusait; néanmoins Henri III, approuvé par le nonce, fit partir Bellièvre; mais on voyait clairement, c'est une remarque de Morosini, que le duc de Guise ne voulait ni l'accord avec le roi, ni la guerre avec les hérétiques, mais désirait rester les armes à la main indépendant du roi. C'était

¹ Lettre du nonce du 26 février. *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, n° 30.

précisément ce que le duc de Guise avait dit en confidence à l'ambassadeur d'Espagne Mendoza.

Cette situation ne pouvait durer, et, en la prolongeant, les Guises devaient mettre le roi dans la nécessité de se tourner contre eux. Pourquoi le duc refusait-il de donner au roi cette facile satisfaction d'écouter avec ses parents les propositions d'accord ? Ne se donnait-il pas ainsi l'apparence d'être de mauvaise foi ? Il était évident qu'Henri III ne pouvait aller en Poitou si les Guises restaient à Paris, et envoyer des troupes dans cette province sans que le roi marchât en personne, c'était n'aboutir à rien qu'à des dépenses inutiles. Telles étaient les réflexions soumises par le nonce au cardinal de Bourbon et à l'agent du duc de Guise. Ainsi pressés, ceux-ci ne répondirent rien, et, renouvelant leurs plaintes accoutumées, ils finirent par dire au nonce : « Nous sommes très-certains « que cette démarche n'est faite ni dans l'intérêt du royaume, « ni dans celui du roi, mais simplement pour affermir « l'autorité du duc d'Épernon en Normandie et pour empêcher « le duc de Lorraine d'assiéger les places de Jamets et de « Sedan. Voilà pourquoi le duc de Guise ne veut pas obéir aux « ordres du roi. » Le nonce répliqua à ses interlocuteurs que ce n'était pas une raison pour ne pas écouter les propositions du roi. Le duc de Guise ayant maintes fois blâmé la conduite tenue jusqu'alors, comme entraînant le royaume à sa perte, pourquoi ne prêtait-il pas l'oreille aux remèdes proposés ? Ce refus ne devait-il point servir les huguenots ? car la guerre contre eux était impossible, si auparavant le roi n'était d'accord avec le duc de Guise. Morosini supplia alors le cardinal de Bourbon de donner satisfaction au roi, afin qu'il fût forcé de combattre le roi de Navarre. Cette guerre était, selon lui, le seul moyen d'amener le triomphe de la religion catholique et l'anéantissement de l'hérésie, les deux buts poursuivis, dit-on, par le duc de Guise. — Le cardinal de Bourbon et l'agent du duc de Guise répondirent avec embarras que le duc ne refusait pas absolument d'aller à Nancy, mais qu'il voulait en être prié par le roi, et ils recommencèrent leurs plaintes continuelles au sujet de la grande autorité dont jouissait le duc d'Épernon et du peu de confiance qu'il leur inspirait ¹.

¹ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, n° 30. Lettre chiffrée du nonce.

Ainsi la situation se dessinait, et dans la conviction du nonce, observateur très-exact des hommes et des choses, le pape seul, par l'intervention énergique de son autorité, vis-à-vis des chefs de la Ligue et spécialement vis-à-vis du duc d'Aumale, pouvait calmer leurs agitations en Picardie et arrêter leurs continuelles usurpations dans cette province. En effet, la conduite des ligueurs rendait impossible la guerre contre le roi de Navarre et inévitable la lutte entre les catholiques, puisqu'on ne pouvait demander au roi de se contenir toujours, et de supporter patiemment des insultes ressenties au plus profond du cœur. Aussi bien il ne manquait pas de courtisans pour l'exciter sans cesse à conclure la paix avec le roi de Navarre et à se venger ainsi des princes lorrains, ce qui augmentait le péril. Mais voyons ce qui advint de la négociation entre le roi et le duc de Guise.

Le 8 mars, Bellièvre et La Guiche, arrivés auprès du duc, lui proposèrent trois choses : d'aller en Guyenne avec le roi, d'arranger les affaires de Picardie par l'éloignement du duc d'Aumale et l'entrée des garnisons du roi dans les villes de la province, enfin de vouloir bien, vu l'affection du roi pour le duc d'Épernon, se servir de lui : ce furent les expressions employées par Bellièvre. Il était facile au duc de Guise d'éluder la réponse sur les deux premiers points : il pouvait dire, et il dit en effet, qu'il n'était pas seul à décider et qu'il en parlerait au duc d'Aumale et à ses parents. Sur le troisième point, il était décidé à refuser de répondre. En outre les envoyés du roi devaient assurer le duc de Guise que, s'il voulait cesser toutes ses intelligences avec l'Espagne et ses intrigues à Rome, le roi le comblerait de bienfaits, et ils lui firent à ce sujet des offres brillantes. Le duc de Guise confia immédiatement toute cette communication soi-disant secrète à l'ambassadeur Mendoza qui, deux, souvent trois et quatre fois la semaine, suivant les circonstances, écrivait au duc de Parme pour le tenir au courant de tous les faits et gestes du prince lorrain.

L'intention du duc de Guise devenait manifeste : l'ambassadeur n'avait qu'à le maintenir dans sa triste et coupable voie, en enseignant un peu de retenue et de dissimulation à un caractère ardent et prêt aux éclats. Ainsi, après avoir délibéré sur les communications faites par Bellièvre, les princes lorrains

avaient unanimement décidé que le duc de Guise ferait très-bien de venir lui-même à Paris en parler au roi. Cette démarche, où il y avait une grande franchise ou beaucoup d'imprudence, fit peur à l'Espagnol, et Mendoza recommanda au duc de bien peser toutes choses avant de se résoudre à venir. Il ne négligeait rien au surplus pour le rendre satisfait du roi d'Espagne et dévoué à son service. Confiant dans les assurances données à cet égard, l'ambassadeur d'Espagne traçait un plan de conduite à M. de Bray, confident du duc de Guise, venu pour connaître la réponse que son maître devait donner à Bellièvre. Selon lui Mendoza, ce qui convenait au duc de Guise c'était de ne point déposer les armes et de se refuser à tout arrangement avec le roi. Au surplus, il devait toujours endormir ce prince par de bonnes paroles, sans jamais se laisser prendre aux siennes, puisqu'il le connaissait jusque dans les plus profonds replis de son cœur. Mendoza n'eut pas de peine à convaincre M. de Bray, et celui-ci reconnut l'importance d'une conduite aussi pleine de prudence que de duplicité.

Ainsi, tandis que le duc de Guise agissait à cœur ouvert, Philippe II calculait. Appuyé sur l'Espagne, pourquoi le duc ne le proclamerait-il pas, et pourquoi, afin de mieux inspirer confiance à son protecteur, n'enverrait-il pas en Flandre, lorsqu'il saurait le duc de Parme prêt à marcher, un gage de sa coopération active et dévouée ? Pourquoi enfin ce gage ne serait-il pas son propre fils ? Le duc de Guise en avait eu la pensée, mais Philippe II réprima aussitôt cet élan, en écrivant sur la dépêche même où son ambassadeur lui apprenait ces détails : « Je ne sais si ce ne serait pas trop se découvrir ¹. » Le bouillant duc de Guise comprendra bientôt les leçons du politique Philippe II. Mendoza également ne jugeait pas raisonnable de faire appuyer actuellement les ligueurs par les troupes espagnoles, comme le demandait le duc de Guise dans sa lettre du 31 mars : il fallait au moins, disait l'ambassadeur, que la sûreté des ligueurs fût réellement en question ; seulement il était nécessaire d'entretenir l'agitation dans la Picardie, alors même que les intérêts du duc de Guise n'y seraient pas engagés. Fidèle aux ordres donnés par Philippe II de se servir de tous les moyens possibles pour empêcher le duc de Guise de s'ar-

¹ M. de Croze, *Les Guise, les Valois*, t. II, p. 320.

ranger avec le roi, Mendoza, qui venait d'avoir avec Henri III une assez vive altercation, eut soin de faire ressortir aux yeux du duc de Guise et des villes catholiques tout ce qu'il y avait, selon lui, d'odieux dans la conduite du monarque. Il leur exposait, à son point de vue, la politique de ce prince, de contenir les ligueurs au moyen des garnisons de Picardie et de chercher ainsi un prétexte pour ne point continuer la guerre contre les hérétiques. Ces paroles trouvèrent, sans aucune peine, écho dans le cœur de Guise, car le prince lorrain partageait entièrement la manière de voir de Mendoza, et il le disait à cet ambassadeur ¹.

Les propositions d'Henri III, présentées par Bellièvre, n'offraient dans le fond rien de nouveau : c'étaient celles faites l'année précédente par la reine mère à Reims ². Aussi le duc de Guise était décidé à persister dans ses demandes ordinaires : il voulait la restitution d'Angers, de Valence, de Tallart et autres places enlevées aux ligueurs, et d'un autre côté les commissaires du roi insistaient principalement sur la réception des garnisons royales en Picardie et la reddition de Doullens en échange de Valence, offert au duc de Mayenne. Guise ne voulait rien brusquer, mais néanmoins il se montra intraitable sur les affaires de Picardie et refusa d'abandonner aucune des places occupées dans cette province : « Les commissaires du roi y perdront leur temps, écrivait-il à Mendoza ³, et afin qu'ils se trompent en leurs desseins, qui est de nous amuser par une longue conférence, nous sommes résolus de leur couper court et nous opposerons artifice à artifice pour ne pas perdre une bonne occasion. »

Ainsi, d'un côté, le pape voulait réconcilier le duc de Guise avec le roi ; d'un autre côté, Philippe II employait tous les moyens possibles pour empêcher le duc de conclure un arrangement avec le roi. Malheureusement le duc de Guise écoutait Philippe II plus que le pape. Deux faits mettent cette conduite en tout son jour. Dans la première semaine d'avril, l'Aragonais Moréo vint à Soissons trouver le duc de Guise et lui intimier l'ordre de rompre avec le roi de France, en lui promettant trois cent mille écus, six mille lansquenets, douze cents lances

¹ M. de Croze, *les Guise, les Valois*, t. II, p. 324.

² *Id.*, *ibid.*, t. II, p. 322.

³ *Id.*, *ibid.*, t. II, p. 322. M. de Bouillé, *l. c.*, t. III, p. 260.

et l'envoi par Philippe II d'un ambassadeur accrédité auprès du conseil de l'Union, au lieu de l'être auprès du roi. Voilà comment le duc de Guise était conseillé par Philippe II ; voici comment le roi, docile aux conseils du nonce, agissait avec le duc d'Épernon. Henri III savait très-bien que la faveur dont jouissait le duc d'Épernon était la principale cause du mécontentement de la noblesse et de la difficulté d'un accord avec les princes lorrains, par conséquent la raison indirecte des mouvements de Picardie¹. Il savait en outre que le cardinal Montalto avait, par ordre du pape, chargé Morosini de l'exhorter à ne pas s'abandonner, comme il le faisait, à un seul favori. Il vint donc trouver son ami à Fontenay², où il était retiré pour soigner une ancienne indisposition. Il lui demanda avec affection de lui remettre sa démission du gouvernement de Boulogne et de ses autres places, son intention étant de les donner à des gentilshommes catholiques dévoués à sa cause, non aux partisans de la Ligue. Moyennant cet arrangement, Henri III ne cachait pas son espérance de pacifier la Normandie et la Picardie. Le duc d'Épernon, on le pense bien, ne contraria pas le roi, lui dit qu'il était prêt à faire tout ce qui lui plairait, même à quitter le royaume si le roi jugeait son départ utile. Et cependant, au milieu de ses protestations générales, il ne manqua pas, sur chaque point particulier, de glisser une observation ; montrant, par exemple, au roi combien il était contraire à sa dignité de ne pouvoir faire sa volonté, et de laisser des vassaux rebelles distribuer à leurs amis des places enlevées aux vrais serviteurs du roi. « Voulez-vous me laisser faire ? dit à la fin le jeune « favori, je réduirai en peu de temps à merci tous ces mes- « sieurs de la Ligue, et tout rentrera en paix. » Puis, en insinuant que la trop grande bonté du roi était la cause indirecte de ces troubles, et en présentant d'autres considérations analogues, le duc d'Épernon, habile dans l'art de gouverner l'esprit du souverain, reprenait tout l'empire que, dans une apparence générosité, il s'était d'abord empressé d'abandonner. Cependant la prudence commandait un sacrifice et le duc d'Épernon, craignant de ne pouvoir se maintenir dans toutes

¹ Lettre du nonce du 28 mars, en chiffres. *Archives du Vatican*, Francia, t. LXXII, f° 35.

² Fontenay-Trezigny, dans le canton de Rozoy, arrondissement de Coulommiers (Seine-et-Marne).

ses charges, confiait à un ami son dessein d'abandonner le gouvernement de Provence pour le laisser à la disposition du roi, le gouvernement de Metz si on voulait le donner au comte de Brienne, et aussi la charge de général de l'infanterie française, en exprimant son désir de la voir passer entre les mains de son frère La Valette. Mais précisément il ne disait pas un mot de ce gouvernement de Boulogne, le plus attaqué de tous en ce moment, ni de la remise de Valence au duc de Mayenne.

Ces plans, qui semblaient des conditions imposées, déplurent au roi. Le projet de Henri, au surplus, était de supprimer la charge de général d'infanterie, dont le titulaire ne pouvait se faire obéir par les princes lorrains et surtout par le duc de Guise.

Pendant son séjour à Fontenay, chez le duc d'Épernon, le roi donna au duc d'Aumale l'ordre de se retirer chez lui et de laisser les troupes royales occuper les villes de la province, le menaçant, s'il refusait, d'aller en personne avec toutes ses forces pour lui couper la tête. A cette lettre sévère, d'Aumale répondit que le roi n'avait sans doute pas assez perdu le souvenir des services de son père, mort à ses pieds dans la bataille, pour le traiter ainsi, mais que, le voulut-il essayer, il lui restait encore assez de cœur et assez d'amis pour conserver sa tête et son honneur ¹.

La ténacité de d'Épernon, l'obstination du duc de Guise, la fierté du duc d'Aumale étaient malheureuses. La pensée du roi en ce moment était pourtant juste et sa démarche loyale. Fidèle aux conseils du nonce du pape, il avait compris que si on n'apaisait les sujets de querelle entre lui et les Guises, il n'y aurait jamais union entre eux, par conséquent que la destruction de l'hérésie serait empêchée, le repos du royaume serait compromis. Impuissant à éclaircir la situation par l'entremise de ses ambassadeurs dans les conférences de Soissons, Henri III voulait aller lui-même en Picardie résoudre les difficultés, sans troupes, avec ses seuls gardes; démarche hardie, conseillée, dit-on, par le duc d'Épernon, pour se rendre tout-puissant et empêcher la guerre contre le roi de Navarre, mais jugée très-imprudente par la reine mère et le conseil, qui refu-

¹ Lettre du nonce du 30 mars, en chiffres. *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, p. 42.

sèrent de l'approuver. Néanmoins le roi persista et déclara sa volonté de n'être contredit par personne. Le duc de Guise s'apprêta donc à lui fournir la réplique, et, le 31 mars, il écrivait insolemment : « Si le roi part de Paris, je le ferai plus tôt pen-
« sera revenir qu'il n'aura approché les Picards d'une journée¹. » Aucun courtisan n'osait cependant affronter la défense du roi, et plus d'un priait le nonce de lui faire les représentations qu'on n'avait pas le courage de lui soumettre. C'était un devoir, lui disait-on ; mais Morosini hésitait, car le cardinal Montalto lui avait prescrit, par ordre du pape, dans une lettre chiffrée en date du 22 février, de garder une grande circonspection dans ses rapports avec les divers partis et de ne pas s'ingérer dans leurs intrigues. Cependant Morosini pressentait les dispositions menaçantes du duc de Guise et aurait voulu empêcher un désastre. Dès le 26 février, il avait indiqué au cardinal Montalto la nécessité d'une intervention du pape pour apaiser ces troubles de Picardie qui arrêtaient le projet de la guerre contre les hérétiques. Sixte V partageait cette manière de voir, et, le 21 mars, il avait prescrit à son nonce de le renseigner sur le détail des particularités à traiter pour mener cette affaire à bonne fin. Or Morosini avait toujours pensé, et pensait encore, que le pape devait faire savoir au duc d'Aumale, et même au duc de Guise, sa désapprobation de leurs mouvements en Picardie ; mais Sixte V, sans refuser d'agir en ce sens particulier, estimait gagner peu de chose par cette démarche et préférerait reculer pour mieux sauter, écrivait-il, c'est-à-dire temporiser, afin d'apporter à toute la situation un remède radical, entreprise digne de son zèle, assurément, mais pleine de difficultés ; car les partis, Sa Sainteté l'avouait elle-même, ont peine à découvrir leurs plaies au médecin, et si ces plaies n'étaient pas découvertes, il devenait impossible d'y apporter les remèdes opportuns et nécessaires.

II

Cependant le nonce, comprenant la grandeur du résultat à obtenir, ne reculait pas, et il était prêt à tout tenter dans sa

¹ M. de Bouillé, *l. c.*, t. III, p. 268. — M. de Croze, *l. c.*, t. II, p. 323.

première audience avec le roi pour mener les choses à bonne fin. On était alors dans la semaine sainte, et les solennités de ces jours pouvaient retarder la négociation ; mais Morosini prit le parti d'écrire au duc de Guise pour lui faire connaître les intentions du souverain Pontife, et, le même jour, il eut audience du roi. Henri III le chargea d'abord de remercier le pape, auquel depuis longtemps, disait-il, il avait fait connaître les raisons qui l'empêchaient de poursuivre la guerre contre les hérétiques. Au mois de février, le cardinal de Joyeuse s'était en effet acquitté de cette mission. Sixte V, tout en déclarant alors qu'il n'avait jamais approuvé la prise d'armes des ligueurs, avait nié qu'ils se fussent emparés de nouvelles villes, celles occupées précédemment par les hérétiques étant, disait-il, les seules où ils fussent entrés. Le cardinal avait répliqué qu'aucune place n'avait été au pouvoir des huguenots, et avait parlé de rébellion ouverte de la part des ligueurs. — « Comment ! » avait interrompu Sixte V, ils m'écrivent de si belles lettres, « ils me répètent de si bons propos, se proclament les dévoués « serviteurs du roi et affirment poursuivre un but désintéressé « en faveur de la religion, de l'autorité royale, du bien du « pays ! » Alors le cardinal de Joyeuse avait dit au souverain Pontife : « Très-Saint Père, s'ils parlaient autrement, ils savent « bien que vous ne les écouteriez pas. » Sixte V n'avait pas cru non plus au secours fourni aux ligueurs par le roi d'Espagne ¹ et son ignorance sur ces divers points, résultat d'affirmations contradictoires, nuisait à son jugement, par conséquent à ses résolutions. Le marquis de Pisani avait tenu le même langage que le cardinal de Joyeuse, et était allé jusqu'à rendre le pape responsable des malheurs de la chrétienté, s'il ne soutenait pas énergiquement le roi de France ; l'ambassadeur avait demandé une sentence d'excommunication contre les Guises, et Sixte V avait promis de la donner s'ils refusaient de céder ². Le roi insista de nouveau, même en ce sens, auprès de Morosini ³ : « Si aujourd'hui, disait-il, le pape reconnaissait que les mou- « vements tentés en Picardie et ceux préparés en Normandie « ne sont point excités dans un intérêt catholique et favorisent « plutôt le triomphe de l'hérésie, il devrait commander expressé-

¹ Aubery, *Vie du cardinal de Joyeuse*. Preuves, p. 184-185.

² *Biblioth. nat.*, fonds Serilly, 354. Lettre du 13 avril 1588.

³ Lettre du nonce. *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVIII, p. 205.

« ment aux Guises de ne pas occuper des provinces où il y a
 « très-peu de protestants, et leur ordonner de s'unir au roi
 « pour aller en Guyenne réduire le pays des huguenots. Si
 « les Guises portaient la guerre en Dauphiné, en Languedoc,
 « en Poitou, où se trouvent un grand nombre d'hérétiques,
 « ils pourraient du moins faire illusion sur le zèle religieux
 « dont ils se disent animés, mais en restant en Picardie ils
 « découvrent leurs secrets desseins. » Henri III démontrait
 ensuite au nonce comment, pour ne pas diviser les catho-
 liques, il avait négocié avec les Guises « en compagnon plus
 qu'en roi, » et comment, pour leur faire abandonner la garni-
 son d'Abbeville, il avait fait éloigner ses troupes. Sans doute,
 le duc d'Aumale avait promis de céder; mais, plusieurs fois
 déjà, il avait manqué à sa parole; il n'agissait plus comme
 un sujet, mais comme un maître, traitant le roi en sujet;
 or il était impossible de le supporter. En conséquence, Henri III
 renouvelait sa prière d'obtenir du pape un ordre au duc de
 Guise de cesser ses manœuvres et de se réunir à lui. Le nonce
 promit ses bons offices, et lorsqu'à la suite de cette conversa-
 tion avec Henri III, il se rendit chez la reine mère et chez Ville-
 roy, on lui dit positivement que, si les Guises voulaient s'unir
 au roi, ils seraient comblés d'honneur, mais que le roi ne ferait
 rien s'ils n'apaisaient auparavant les mouvements de Picardie¹.

Le nonce en était persuadé; aussi, dans sa dépêche au cardi-
 nal Montalto, il accusait les princes lorrains qui ne pouvaient
 alléguer, disait-il, aucun précepte plausible pour justifier leur
 soulèvement. « Sans doute, continuait le nonce, ils s'excuse-
 ront en disant que ce n'est pas eux qui sont opposés à la
 volonté royale, mais la noblesse de la province, dont la majo-
 rité est de leur parti; toutefois, en fait, chacun est convaincu
 que le duc d'Aumale est cause de tous les mouvements du
 pays². »

Morosini voulait procéder avec équité : après avoir entendu
 les griefs du roi, il devait écouter les allégations du duc de
 Guise. A la lettre du nonce, lui communiquant l'ordre de Sa
 Sainteté de recueillir les renseignements nécessaires pour
 mener à bonne fin la réconciliation des princes, le duc avait

¹ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVIII, p. 205.

² Lettre du nonce, 11 avril, *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, p. 201.
 T. xv. 1874.

répondu en envoyant un très-long mémoire ¹, où il énumérait toutes les avanies que lui et ses partisans disaient avoir reçues du roi, depuis la dernière entrée en France des reîtres et des Suisses ; il se plaignait que tout fût donné au duc d'Épernon et qu'on ne tint aucun compte de ses services ; néanmoins, il ne demandait encore qu'une chose : la guerre contre les hérétiques ; et, puisque le roi accusait M^{gr} d'Aumale d'empêcher cette guerre, il voulait bien apprendre au nonce que, depuis l'arrivée du duc d'Épernon au commandement de Boulogne, les villes de Picardie avaient parfaitement reconnu sa partialité envers les hérétiques, à ce point que le gouverneur de Boulogne entretenait, dit-on, des intelligences avec la reine d'Angleterre, cette persécutrice des catholiques. En Dauphiné, les actes du frère de d'Épernon, La Vallette, n'étaient pas non plus de nature à affaiblir les soupçons, et dès lors « on ne pouvait trouver étrange, disait le duc de Guise, que les Picards, menacés d'être livrés par le favori du roi à la discrétion des hérétiques, redoutassent de tomber sous sa domination. Leur crainte augmentait aux bruits partout répandus qu'au lieu d'envoyer des troupes en Guyenne on voulait les établir en Picardie ; pourquoi ? si ce n'est pour faciliter à d'Épernon sa domination dans la province. Mais cette domination, continuait le duc de Guise, les Picards n'en veulent pas, et la grande majorité de la noblesse, redoutant pour l'avenir le joug insupportable de ces Gascons et la tyrannie des hérétiques, s'oppose à recevoir les garnisons. »

Pour montrer dans tout son jour la vérité de ses allégations, le duc de Guise venait d'assurer à MM. de Bellièvre et de La Guiche que, s'il plaisait au roi de promettre aux Picards de ne jamais tomber sous l'épée du duc d'Épernon, ils se soumettraient à tous ses ordres. Quant aux villes occupées précédemment, les princes étaient très-disposés, comme ils l'avaient toujours dit, à donner satisfaction au roi ; ils le suppliaient seulement de rétablir en leur ancien état les villes occupées contre la foi jurée, Valence surtout, car leur seule préoccupation, ils l'affirmaient hautement, était d'assurer le sort de la religion catholique.

Le duc de Guise ne pouvait invoquer pour justifier sa conduite des raisons plus spécieuses, mais le nonce n'en était

¹ Archives du Vatican, Francia, t. XXVII, n° 58. Tempesti, l. c., I, 391.

point satisfait ; avec son bon sens Morosini disait très-bien : « Dans ces explications, on ne voit pas une réponse au plus grand reproche adressé au duc d'empêcher par les troubles de Picardie la poursuite de la guerre contre les hérétiques. Ce délai amène tous les désordres dont on se plaint, et il en amènera d'autres encore ¹. »

Pour faire cesser cette situation fâcheuse et mettre le duc de Guise dans la nécessité de se déclarer, le roi persistait dans sa résolution d'aller en Picardie. Ses plus intimes conseillers, Villeroy par exemple, d'abord opposés à cette idée, finissaient par l'approuver au moins par leur silence. « Car enfin, disait au nonce ce secrétaire d'État ², que répondre à un roi qui vous demande s'il est convenable de se laisser prendre aujourd'hui une terre, demain une autre ? Son autorité serait ainsi perdue, sa dignité avilie, et il ne pouvait ni devait le supporter. Pour apaiser ces troubles, continuait Villeroy, on pouvait employer deux moyens : la raison et la force. Le roi avait essayé le premier, en envoyant MM. de Bellièvre et de La Guiche au duc de Lorraine et au duc de Guise, une autre personne au duc d'Aumale, et non-seulement ces messieurs n'avaient obtenu aucun résultat, mais ils n'avaient pu leur faire exprimer nettement leur intention. Restait donc au roi, pour conserver son royaume et son honneur, le recours à la force ; » or Henri III, d'autant plus obstiné dans ses résolutions qu'il était plus faible dans son caractère, ne semblait pas apercevoir les difficultés au milieu desquelles cette démarche allait l'engager. En effet, et c'était l'objection présentée par le nonce Morosini, le clergé de France, voyant son argent servir à une guerre contre les catholiques, au lieu d'être employé contre les protestants, pourrait fort bien ne plus le donner et, en suspendant ses paiements, il agirait d'une manière très-sensée. Déjà les membres du clergé, craignant de voir servir à un autre usage l'argent voté en vue de la guerre contre les protestants, avaient pris un délai de deux mois pour le payer, cet intervalle leur paraissant suffisant pour donner au roi le temps de se déclarer. D'un autre côté, si le roi entrait en Picardie, était-on bien sûr que beaucoup de catholiques marcheraient avec lui, et s'il employait des pro-

¹ Lettre du nonce, 25 avril, *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, p. 58.

² *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, p. 1. Lettre du nonce, 11 avril.

testants il rendrait la résistance de la Ligue plus formidable que jamais.

Il était impossible à Villeroy de n'être pas frappé par les raisons du nonce, et toutes ces suppositions, si voisines de la réalité, forçaient à réfléchir. Mais que faire ? Que faire ? c'était le cri que, dans sa détresse, Villeroy adressait au nonce, puisqu'il n'y avait aucune raison de laisser soulever le royaume sans s'y opposer, et, disait-il, de rester ainsi les mains dans ses poches.

Morosini avait sa réponse toute prête, et c'était l'exposé très-simple de la politique pontificale¹. « Les catholiques de « Picardie sont hostiles au roi, dites-vous ? pourquoi ? parce « que, eux-mêmes le déclarent, le roi subissant les idées d'un « favori ne veut point marcher contre les hérétiques. Tel est « le prétexte de leur résistance et la raison de leur force. Vous « répondez : ce sont leurs troubles, leurs usurpations qui « empêchent le roi de marcher contre les hérétiques, car il « ne veut pas aller conquérir le Poitou et la Guyenne pour « abandonner aux ligueurs la Picardie et la Normandie... On « tourne ainsi dans un cercle vicieux, les ligueurs disant au « roi : nous nous soulevons parce que vous ne faites pas la « guerre, et le roi répliquant : je ne fais pas la guerre parce que « vous vous soulevez. »

Afin de sortir de cette difficulté, le nonce conseillait au roi de ne pas attendre un arrangement préalable avec les Guises, délicat à déterminer, long à conclure. L'époque fixée précédemment par le roi pour marcher étant arrivée, la saison n'offrant désormais aucun prétexte de retard, les finances étant bien garnies, puisque le clergé donnait cinq cent mille écus pour entreprendre la guerre, il fallait donc agir, et Morosini pressait Henri III de profiter des autres circonstances favorables qui s'offraient, telles que la mort du prince de Condé et la prise par les troupes royales de Marans, place très-importante. Faire la guerre en ces conditions c'était le moyen le plus sûr d'avoir raison contre les agitateurs de la Picardie. « S'ils se remuent pendant votre absence, » disait le nonce à Henri III, « ils découvriront leurs secrets desseins et soulèveront « contre eux les catholiques et le monde entier. » — « Je ne pense

¹ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, p. 50. Lettre chiffrée.

« pas que vous me donniez le conseil de supporter des insultes
« et de me laisser enlever chaque jour les meilleures villes de
« mon royaume pour aller faire la guerre en Poitou, » répliqua
le roi, suivant obstinément son idée. — « Je n'ai pas de conseil
« à donner à Votre Majesté, » répondit Morosini, « mais je
« croyais qu'en présence de deux ennemis, l'un à droite, l'autre
« à gauche, il n'était point à propos de faire la guerre aux
« deux en même temps, qu'il était meilleur et plus sûr de la
« faire d'abord aux hérétiques, afin de forcer les catholiques à
« marcher avec vous pour les combattre. » — « Le chien qui
veut arrêter tout oiseau qui vole dans l'air, écrivait ensuite à ce
sujet le cardinal secrétaire d'Etat Montalto, ne prend jamais
de caille, et agir comme on le fait c'est vouloir tenir toujours
le royaume en agitation. Lorsqu'on est attaqué de toutes parts,
il faut savoir pardonner aux uns, dissimuler avec les autres,
pour n'avoir jamais en face de soi qu'un seul ennemi. Ainsi a
fait le pape dans ses États, et il pourrait sur ce point servir
d'exemple au roi. »

Malgré ces observations, Henri III ne céda point, et manifesta
encore sa volonté de marcher contre le duc d'Aumale. Cependant le nonce, en rendant compte au cardinal de sa conversation avec le roi, terminait sa dépêche par ces paroles : « Je
ne crois pas au départ du roi pour la Picardie ; toujours est-il
que cet incident empêchera la guerre contre les huguenots ¹. »
On ne pouvait montrer plus de perspicacité.

Si triste qu'il fût, Morosini n'était pas encore découragé :
un instant il avait pu croire à la réussite de ses desseins, car
le duc de Guise s'étant plaint des soupçons et des défiances du
roi vis-à-vis de lui, avait demandé justice contre les calomniateurs
qui l'attaquaient dans son honneur. Il avait aussi assuré
Henri III de son très-ardent désir de lui rendre plus que jamais
son humble service. Seulement le duc de Guise avait cherché
à disculper la conduite du duc d'Aumale : si la Picardie s'était
soulevée, disait-il, le duc d'Aumale n'en était point responsable :
c'est toute la noblesse du pays, ce sont toutes les villes qui
refusent l'entrée des garnisons royales, et il avait expédié,
disait-il, un gentilhomme intelligent pour parler au duc
d'Aumale et disposer la province à obéir au roi. En parlant

¹ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, n° 50. Lettre chiffrée.

ainsi, le duc de Guise ne semblait-il pas avoir appris déjà les leçons de dissimulation recommandées par Mendoza? Le pauvre Henri III, instruit de ces détails, avait été satisfait des sentiments du duc et s'était répandu en éloges sur M. de Guise, aussi brave, disait-il, que prudent capitaine! Le cardinal de Bourbon, présent en ce moment, voyant le monarque si bien disposé, lui dit : « Sire, Votre Majesté obtiendra facilement de M. de Guise
« et de nous tous ce qu'elle voudra, si elle veut aller en Poitou
« et en Guyenne combattre les hérétiques. » — « Je ne désire
« rien de plus, répliqua vivement le roi ; une fois les troubles
« de Picardie apaisés, je marcherai, avec l'aide de Dieu, à la
« tête de mon armée, et j'y veux mener avec moi M. de Guise. »
Le duc n'aurait donc été pour rien dans les agitations de la Picardie? Du moins il venait de l'assurer au roi, et le cardinal de Bourbon le certifiait encore au nonce Morosini, en lui montrant une lettre que le duc de Guise lui avait écrite. Dans cette lettre, le duc n'approuvait pas les troubles ; seulement, pour conserver l'union entre les princes de son sang, il se disait obligé de soutenir et de défendre des actes qui lui déplaisaient. Morosini avait déjà signalé cette tactique au secrétaire d'État du souverain Pontife.

Encore une fois, n'étaient-ce point là les bonnes paroles dont Mendoza avait conseillé au duc de Guise d'amuser le roi? Ostensiblement et près d'Henri III, le duc désapprouvait les mouvements de la Picardie; secrètement et loin de la cour, il les aidait; encouragé par Mendoza, il faisait passer des renforts aux seigneurs ligués, et on peut ainsi juger combien était malheureusement sincère la résolution qu'il confiait à Mendoza de s'opposer à tout ce qui pourrait devenir un sujet d'inquiétude pour les états du roi d'Espagne.

De son côté, Henri III était-il si confiant qu'il voulait bien le dire? Il soupçonnait au contraire la complicité du duc de Guise avec le roi d'Espagne, et, pour montrer qu'il n'était point dupe, il chargeait son ambassadeur à Madrid de demander des explications à Philippe II. Qu'allait-il faire vis-à-vis du duc de Guise, dont le projet était alors de se réunir à Soissons avec les principaux chefs de la Ligue, afin, disait-il, de pouvoir tous ensemble prendre une décision pour le bien général de leur cause¹?

¹ *Archives du Vatican, Francia, t. XXVII, f° 57. Lettre du duc de Guise à son agent à Paris.*

Le nonce conseillait d'ouvrir de nouvelles négociations, et le roi se décida à suivre cet avis.

Voici donc quelle était à ce moment la situation : les démarches du nonce pour obtenir, ce qui était essentiel, la réconciliation du roi et du duc de Guise n'avaient abouti à rien ; le roi s'était bien rendu auprès du duc d'Épernon, et celui-ci, dans ses paroles, avait paru désintéressé ; le duc de Guise, de son côté, s'était dit le dévoué serviteur du roi ; mais au fond, chacun avait fait entendre ses récriminations et suivi ses passions ; personne n'avait voulu s'imposer un sacrifice.

III

Quel négociateur devait être envoyé à Soissons ? La reine mère était très-refroidie et exigeait, si elle y allait, de pleins pouvoirs pour tout arranger. Bellièvre refusait en ce moment de prendre part à la négociation, sous prétexte que le duc de Guise soupçonnait sa bonne foi, et on pensait que Villeroy s'excuserait, en alléguant les exigences de son service à la cour. Acceptée avec peu d'empressement par les conseillers de la cour, l'entrevue de Soissons n'était point prise au sérieux par le duc de Guise. Comment, dès lors, pouvait-elle amener un heureux résultat ? M. de Bray, confident du duc de Guise, en avait, dès le premier instant, prévenu l'ambassadeur d'Espagne. Selon cet agent, la négociation entamée à Soissons n'était pour le duc de Guise qu'un moyen de gagner du temps et une occasion de se rendre près de Paris. Henri III voudrait peut-être s'opposer à ce voyage, mais l'ambassadeur était convaincu qu'il ne pourrait l'empêcher, car on était résolu d'exécuter prochainement, dans huit jours même, écrivait-il le 14 avril¹, le dessein qui dès longtemps avait été formé.

Depuis trois ans, en effet, quelques hommes à têtes plus ardentes que sensées, s'étaient réunis en des conciliabules où les propositions les plus audacieuses avaient été sans cesse agitées. On voulait avant tout ôter au roi, ou plutôt au duc d'Épernon, la puissance effective, pour la remettre tout entière entre les mains du duc de Guise.

¹ M. de Croze, *l. c.*, t. II, p. 329.

Les choses en étaient arrivées à ce point qu'il était presque impossible de s'arrêter, et le duc de Guise, engagé, bon gré, mal gré, dans le mouvement préparé, ne pouvait plus se dispenser d'arriver, avec ou sans le consentement du roi. Mais un tel projet, comme le disait fort bien l'ambassadeur d'Espagne, devait être exécuté aussitôt que conçu, et Mendoza se mettait en mesure de le diriger. Selon lui la réalisation de l'entreprise devait présenter des inconvénients fort graves, si un seul moment l'on venait à perdre de vue l'intérêt public ou l'intérêt espagnol qui devait en être le principal objet. Le mouvement, disait-il, devait paraître avoir pour seul but le service de la cause catholique et l'anéantissement des hérétiques, point essentiel d'où dépendait à la fois et le salut du royaume et celui de toutes les personnes engagées dans l'action. Mendoza avait chargé M. de Bray de le faire comprendre au duc de Guise, et il voyait son opinion partagée par tous les amis des princes lorrains, à tel point, disait l'ambassadeur ¹, « que personne parmi eux ne se propose un but différent du nôtre ². » Toutefois, inquiet de l'issue d'une démarche qu'il souhaitait voir tourner « à la plus grande gloire du nom de Dieu, » il avait soin d'avertir le duc de Guise et ses amis de ce qu'il jugeait nécessaire pour faire sortir de ce mouvement plus de bien que de mal. Prévoyant déjà le triomphe de ses projets, Mendoza s'écriait : « Si le projet en question s'exécute, ainsi qu'on me l'affirme, le roi aura les mains tellement liées, qu'il lui sera impossible, même en paroles et à plus forte raison par des actes, de venir au secours de la reine d'Angleterre ³ ! »

C'était là pour l'ambassadeur espagnol un intérêt suprême. L'expédition préparée par Philippe II contre l'Angleterre, cette Armada invincible, rassemblée dans les ports de l'Espagne, était à ses yeux le moyen sûr d'amener le triomphe de la cause catholique en Europe, et naturellement Mendoza considérait les autres événements sous ce rapport. En ramenant tout à cette idée, l'ambassadeur jugea très à propos de faire retarder l'exécution du projet sur Paris, afin d'attendre le

¹ M. de Croze, *l. c.*, t. II, p. 329.

² Ces mots expliquent ce que Mendoza entendait par *l'intérêt public* et le *service de la cause catholique*.

³ *Ibid.*

moment où la flotte de Philippe II serait sur le point de quitter l'Espagne. Ainsi on aurait voulu différer encore le mouvement; mais la résolution était prise, le terrain préparé, et la moindre occasion pouvait devenir l'étincelle qui mettrait le feu à toutes ces matières inflammables.

Lorsque la parole allait être ainsi aux événements, le nonce ne pouvait espérer aucun bon résultat de la réunion de Soissons¹ : il avait bien amené le duc de Guise à entrevoir le moment où il serait nécessaire d'accepter pour quelques jours l'entrée des soldats du roi dans deux ou trois grandes villes, sauf à les renvoyer plus tard; mais le duc d'Aumale, dont la présence à la conférence eût été si utile, refusait à présent d'y venir, après avoir promis de s'y rendre, et le duc de Guise, qui avait d'abord convoqué son cousin, l'avait lui-même engagé à rester en Picardie. Il ne fallait pas, disait-il, abandonner ses amis et par son absence occasionner quelque trouble. Cette abstention cachait-elle un leurre? équivalait-elle à une rupture? était-ce le dernier mot des ligueurs? On l'aurait cru évidemment, si on avait pu lire la note secrète transmise par le duc de Guise à l'ambassadeur d'Espagne le 31 mars, disant : « Puisque l'on tourne contre nous les préparatifs destinés contre les hérétiques, force est de nous rendre aussi prompts à notre conservation que nous avons été à l'exécution des commandements du roi que l'on fait armer contre nous. Au reste, j'espère exécuter à propos ce qu'il faudra faire à bon escient². »

Mais le duc de Guise n'avait pas avec tout le monde cette franchise, et en ce moment il envoyait un de ses gentilshommes rendre compte au roi de la situation. Henri III l'apprit avec émotion, éclata en reproches contre sa mère et contre ses conseillers qui l'avaient empêché d'aller en Picardie réprimer des agitations impossibles, disait-il, à tolérer³. Vainement Catherine de Médicis lui fit voir l'avantage de la résolution adoptée, le roi ne put s'apaiser et renvoya le gentilhomme au duc de Guise avec une lettre sévère.

L'état de Paris avait évidemment dicté cet ordre. Déjà les bruits les plus sinistres, les plus contradictoires, couraient par

¹ *Archives du Vatican*, t. XXVIII, n° 211.

² M. de Croze, *l. c.*, t. II, p. 324.

³ Lettre du nonce, 24 avril, *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVIII, p. 211.

la cité, et l'alarme se répandait dans les esprits inquiets, premier et nécessaire élément pour le succès de toute révolution. Le frère du duc de Montmorency, Damville, alors à Paris, croyait à l'existence d'un complot tramé par les ligueurs pour s'emparer du roi à la faveur d'un massacre général des huguenots et des politiques. On savait qu'un nombre considérable de seigneurs de la Ligue étaient peu à peu entrés dans la ville, et on les disait prêts à concourir à cette exécution. Ce bruit, devenu général, avait bouleversé le roi et indigné plus d'un bourgeois. Puis il y avait les indiscretions des affidés, les dénonciations des complices. Le 25 avril, Morosini recevait de bonne source la nouvelle positive que le mouvement éclaterait la nuit suivante, et que le roi en était prévenu. En effet, un lieutenant de la prévôté de l'Ile-de-France, Nicolas Poulain, avait tout révélé le 22 avril¹. C'était un officier de police dont les paroles exaltées dissimulaient aux yeux de ses coaffidés ses véritables sentiments, âme vénale qui vendait sa dénonciation, ou patriote alarmé cherchant à déjouer de ténébreuses machinations. De son côté, un Piémontais avait averti le roi que, le 27 avril, on devait exécuter un complot, depuis longtemps ourdi par le duc de Guise. « Ses lieutenants Chamois et Bois-Dauphin étaient, disait-il, déjà entrés dans Paris : la ville était divisée entre cinq chefs et, à un moment donné, on devait attaquer les partisans les plus déclarés du roi. » Tous les renseignements étaient si précis, si concordants, qu'Henri III, en l'absence de M. de Villequier, gouverneur de Paris, appela M. d'O, son gendre, pour aviser aux précautions indispensables. Il envoya chercher quatre mille Suisses à Lagny, pour les loger avec ses gardes dans les faubourgs.

Le roi annonça tout le complot à Bellièvre, alors à Soissons ; celui-ci communiqua immédiatement la lettre au cardinal de Bourbon, au cardinal et au duc de Guise ; ils en parurent douloureusement affectés. Afin de donner le change, ou de se justifier, le cardinal de Bourbon se plaignit hautement du tort causé à leur réputation, attaqua ceux qui, disait-il, voulaient les ruiner, repoussa leurs calomnies en justifiant ses démarches, celles de M. de Guise surtout, par le but qu'ils se propo-

¹ Son *Procès-verbal* est imprimé à la suite des *Mémoires de l'Estoile*, édit. Champollion, et dans Cimber et Danjou, *Archives curieuses de l'histoire de France*, t. XI, p. 289 à 323.

saient tous d'amener les Picards à la raison. De son côté, le duc de Mayenne, accusant lui-même pour éviter les accusations, signalait au roi « les manœuvres tramées contre lui par la méchanceté de ses ennemis, entrepreneurs de calomnies, » et protesta de son désir de donner satisfaction au roi. Le duc de Guise exprima toujours les mêmes sentiments, et supplia le roi « de mettre fin à l'imposture en châtiant les imposteurs, sachant mieux que nul autre, disait-il, combien de telles offenses à l'honneur sont difficiles à supporter patiemment ¹. » Il était facile de conclure, selon le mot de Mendoza, que « l'abcès crèverait avant peu. »

Pendant que le duc de Guise prenait une attitude décidée, cherchait à entraîner le duc de Nevers ², se concertait avec les Espagnols par l'entremise de Jean Iniquez, et faisait avec lui ses derniers arrangements ³, Bellièvre signait avec le duc des préliminaires d'accord et une sorte de compromis, dont la teneur avait été indiquée précédemment par le nonce. On reconnaissait au roi le droit d'établir à sa volonté des garnisons dans les villes de Picardie, sauf dans deux ou trois places occupées par les ligueurs. Cette première concession, faite par le duc de Guise, fut toutefois repoussée par le roi qui la voulait plus complète. Henri III réclamait, non-seulement l'éloignement du duc d'Aumale et le droit de mettre des garnisons partout où il le jugerait à propos, mais il exigeait la restitution de Doullens et du Crotoy, enlevées l'année précédente à la couronne. Ainsi on ne pouvait s'accorder, et l'assemblée de Soissons se terminait sans avoir amené aucun résultat. Loin de s'être rapprochés, on se quittait, comme il arrive en pareil cas, ennemis irréconciliables. Des deux côtés on avait joué au plus fin, et la partie restée indécise autour du tapis d'une salle de conférence allait se jouer dans les rues de Paris.

Les esprits étaient dans cette ville plus troublés que jamais. Des lettres venues, dit-on, de Rome, mais composées, selon toute apparence, à Paris, avaient causé une vive émotion à la cour ⁴. On apprenait par elles que le pape avait raconté au

¹ M. de Bouillé, *l. c.*, t. III, p. 264.

² Voir M. Capefigue, *l. c.*, t. IX, p. 364-367, d'après les manuscrits de Mesmes à la Biblioth. nationale.

³ M. de Croze, *l. c.*, t. II, p. 333.

⁴ *Archives du Vatican, Francia*, t. XXVII, n° 64. Lettre du nonce du 4 mai 1588, en chiffres.

cardinal de Sens comment, vaincu par l'importunité de l'ambassadeur Pisani, il avait adressé un bref au duc de Guise, mais comment aussi, en l'envoyant, il avait prescrit secrètement au nonce de ne pas détourner le duc de ses entreprises si utiles à la religion. On ajoutait de plus que le secrétaire du pape, Gualterucci, avait demandé au cardinal secrétaire d'État Montalto d'avertir le duc de Guise de ne tenir aucun compte de ce bref¹. Villeroy, inquiet, comme on le pense bien, voulut aussitôt apprendre la vérité, et vint, par ordre du roi, trouver le nonce, pour savoir s'il avait reçu le bref, et essayer d'en connaître la teneur. « Sans doute, dit-il à Morosini, ce bref dont « on parle donne au duc de Guise le conseil et même l'ordre de « s'unir au roi? » — « Effectivement, répondit le nonce, j'ai reçu « un bref et je l'enverrai en transmettant au duc les ordres du « pape. » Puis Morosini dit à son interlocuteur qu'il voyait très-bien la marche tortueuse suivie par le duc de Guise, mais qu'il regrettait d'avoir à porter le même jugement sur la conduite du roi, car si les agitations de Picardie (et il le reconnaissait volontiers) ne pouvaient produire rien de bon, il soutenait que, du côté du roi, on n'employait pas les moyens d'y remédier. « Souvent, ajouta Morosini, les princes doivent « par prudence supporter les fautes de leurs vassaux, afin de ne « pas détourner leur attention d'une œuvre plus importante. » — « Mais on ne peut tolérer la situation où l'on se trouve! » interrompit Villeroy, « le roi a usé d'une prudence extrême; il aurait « pu immédiatement accabler M. d'Aumale, car une partie de la « noblesse et la ville d'Abbeville lui avaient offert leurs services; « mais Sa Majesté, suivant les conseils de beaucoup de personnes et les miens, ajouta Villeroy, n'avait pas voulu y aller, ni « permettre au pays de se révolter contre le duc d'Aumale; « néanmoins le duc ne s'arrêtait pas et faisait tous ses efforts « pour troubler la province. Dès lors n'était-ce pas un devoir « pour le pape de menacer le duc de Guise de peines sévères s'il « continuait d'agir contre le roi? » Morosini répondit simplement qu'en envoyant le bref il exécuterait les ordres du souverain Pontife. — « Mais quels sont ces ordres et que contient le « bref? » s'écria Villeroy piqué de cette retenue, car si les termes « sont faibles il produira un mauvais effet, puisque le duc de

¹ *Archives du Vatican, Francia, t. XXVII, n° 72.*

« Guise se vante sans cesse d'être en faveur auprès du pape. » —
« Le bref est fort bien rédigé, répondit Morosini, et on ne peut
« mettre en doute les intentions du souverain Pontife. Les sei-
« gneurs de la Ligue peuvent dire ce qu'ils veulent, pour moi je
« sais très-bien que je ne les ai ni aidés, ni favorisés, à moins,
« ajouta-t-il, qu'ils ne prennent pour une aide et un secours les
« bons conseils que je leur ai toujours donnés de ne pas trou-
« bler les affaires du royaume et de servir leur roi, comme
« avaient fait leurs ancêtres, en l'aidant à purger ce royaume
« des hérésies qui l'ont envahi. » — « Je veux bien le croire, dit
« Villeroy, mais le pape accorde plus de foi aux inventions des
« Guises qu'aux paroles du roi. » Et alors il dit en confidence au
nonce que, dans les dernières dépêches de Rome, plusieurs
passages avaient fort troublé l'esprit d'Henri III : tel était celui
où l'on mentionnait le refus du pape de défendre au nonce
d'assister en Lorraine à une réunion où le duc de Parme
devait se trouver avec les princes de la maison de Guise. La
présence du nonce ne devait-elle pas donner crédit aux
ligueurs lorsqu'on les verrait ainsi unis avec les représentants
du pape et du roi d'Espagne ? tel était encore l'énoncé de cer-
tains faits au sujet de la conversion du roi de Navarre et de la
reine d'Angleterre. Sur ce dernier point, le nonce n'ayant
entendu parler de rien, ne pouvait répondre ; il assura seule-
ment Villeroy de l'amour et de l'estime du pape pour le roi de
France, et dit très-haut, au sujet de la prétendue approbation
de la Ligue par le pape, qu'il ne pouvait qu'ajouter foi à ses
instructions. Or il affirmait que jamais le Saint-Père n'avait
promis de secours aux ligueurs, et qu'il avait fait tous ses
efforts pour réconcilier le duc de Guise avec le duc d'Épernon,
les ligueurs avec le roi. Il montrait la fausseté de toutes les
prétendues nouvelles, et d'après la lettre du cardinal Montalto
il répondait, comme on l'avait fait au cardinal de Joyeuse et à
Pisani, que la diète de Lorraine ne devait rien décider contre
le roi. Puis il affirmait que s'il en arrivait autrement, le pape
emploierait contre les signataires les armes temporelles et
spirituelles. « Cependant, et malgré toutes ces explications, dit
Villeroy, il restait ceci : que les ligueurs assuraient être aidés
par le pape, et agir d'après les ordres du pape ; que dès lors
l'intérêt du souverain Pontife en souffrait, car en éloignant le
pape du roi ils paralysaient d'avance tout ce que Sixte V pour-

rait faire en faveur de la religion, de concert avec Henri III. »

Après avoir examiné la teneur du bref adressé par le pape au duc de Guise le 12 avril, pour lui recommander l'union avec le roi, et consulté l'avis, qui y était joint, de l'envoyer ou de le garder, selon qu'il le jugerait à propos, Morosini trouva convenable et même nécessaire de l'adresser au duc. Diverses raisons l'avaient décidé. Il eût été dangereux, pensait-il, de ne pas envoyer le bref une fois que la cour était instruite de son arrivée; il eût été dangereux de le tenir secret du moment où les agents du duc de Guise colportaient partout des lettres émanées de Rome, disaient-ils, lettres fausses à coup sûr, comme il l'avait pensé avant toute information ultérieure, puisqu'il était invraisemblable que le pape écrivît un bref et en même temps ne tint aucun compte de ce bref. « Je l'ai envoyé aussi, continuait Morosini, parce qu'ayant toujours cru et croyant encore que le bien du royaume et de la religion réclamait la guerre contre les hérétiques pour les chasser du Poitou et de la Guyenne, le temps, vu la faiblesse des protestants, paraissait très-opportun pour cette expédition, et il fallait exciter le duc à l'entreprendre. Enfin, j'ai envoyé le bref parce que si le départ de l'Armada pour l'Angleterre était vrai, il fallait, en commençant la guerre, enlever à la reine Élisabeth tout secours des protestants de France et aux protestants de France tout secours de la reine d'Angleterre ¹. »

Ces conseils du pape méconnus, ces alarmes du ministre toujours subsistantes, ces explications du nonce n'avançaient à rien.

La situation se compliquait : l'ambassadeur d'Espagne communiquait sans cesse avec le duc de Guise et ses partisans pour leur indiquer ce qu'il jugeait le plus profitable au succès de leur entreprise. Mainneville, l'homme de confiance du duc, était venu à Paris; mais comme on savait le roi instruit, comme des menaces avaient été faites par ordre du monarque à quelques bourgeois chargés de suivre les rapports de la Ligue avec les villes catholiques, Mainneville était retourné immédiatement vers le duc de Guise, avec la mission de hâter son arrivée à Paris ². Tous les catholiques de cette ville, lui disait-on, et

¹ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, n° 61. Lettre chiffrée du nonce.

² M. de Croze, t. II, p. 333.

tous les catholiques de France ne pouvaient et ne voulaient tarder plus longtemps à prendre les armes. Les menaces du roi, la crainte de laisser au monarque le temps de réunir ses troupes, augmentaient encore le désir de précipiter le mouvement.

Instruite des rumeurs répandues dans la cité, la reine mère, qui avait déjà envoyé ses gens à Saint-Cloud, dans le dessein d'y aller passer quelques jours, demeura dans la capitale, à la prière du Parlement et du roi. Henri III, alors au bois de Vincennes, menacé d'être attaqué à son retour, vint s'enfermer dans le Louvre, plein d'anxiété, incertain de ce qu'il devait faire, ignorant également ce qu'il avait à craindre, contre qui il avait à se défendre, et même ce qu'il pouvait tenter pour mettre la ville et sa propre personne en sûreté ¹.

Le conseil agitait, dit-on, la question de savoir s'il n'y avait pas lieu de déclarer les ligueurs rebelles au roi ; mais c'était là une discussion, la rébellion était ouverte, et il fallait agir. Henri III se faisait apporter les clefs de la ville, donnait à un capitaine l'ordre de coucher à la Bastille et d'augmenter les gardes : ces précautions mêmes étaient un vain palliatif. Le malheureux roi n'avait que le choix des difficultés. Voulait-il appeler dans Paris les Suisses et les autres troupes ? les habitants ne le souffriraient certainement pas, car ils invoqueraient leurs privilèges et leur droit immémorial de se garder eux-mêmes. Avait-il la pensée de confier aux habitants la défense de la ville ? il ne pourrait avoir en eux aucune confiance, car tous, on le disait, étaient gagnés au parti de la Ligue et animés surtout contre d'Epéron d'une indicible haine ; leur dévouement au roi était même incertain. Enfin, Henri III formait-il le projet d'abandonner Paris ? c'était perdre cette ville de gaieté de cœur ; et en faire sortir les hommes suspects était chose impossible. Aussi le monarque, agitant ces diverses combinaisons et plongé en ces perplexités, restait confondu. Il espérait que le duc de Guise n'irait pas aux extrémités, et il s'efforçait de ne point ajouter foi aux assertions des ligueurs, répétant partout que le duc viendrait, car s'il ne venait pas à présent et ne profitait pas de cette occasion, il pourrait bien se

¹ *Archives du Vatican, Francia, t. XXVII, n° 70. Lettre chiffrée du nonce, 9 mai.*

perdre lui et son parti. Personne, en effet, ne mettait plus en doute l'arrivée du duc, dût-il venir, malgré l'ordre du roi, pour présenter au monarque une requête contre d'Épernon, requête signée, comme le bruit courait, par un grand nombre d'échevins de villes, de seigneurs, et appuyée par Villeroy lui-même.

Le 7 mai, la nouvelle de l'entrée du duc de Guise, arrivé, dit-on, incognito pendant la nuit, se répandit dans la ville. Le bruit était faux, mais il tenait les esprits en haleine, et chacun, craignant que la venue du duc ne donnât le signal du sac de la cité, s'empressait de mettre ses richesses à couvert : le plus riche financier du temps, Zamet, un ancien cordonnier devenu millionnaire, se retirait dans l'hôtel du nonce, comme dans un inviolable asile. On avait vu, disait-on, des huguenots et des gens sans aveu errer dans Paris, attirés par l'espérance du pillage. Beaucoup de personnes avaient quitté la ville, et le grand mot qui, partout et toujours explique le succès des révolutions, se retrouve dans la dépêche du nonce, témoin attristé de ces événements : « tout le monde avait peur ¹. »

Le roi délibérait avec la reine mère, et le conseil n'avait su trouver d'autre expédient que d'envoyer de nouveau M. de Bellièvre à Soissons vers le duc de Guise. Bellièvre partait le 9 mai, muni de pleins pouvoirs pour arranger l'affaire des garnisons de Picardie, et pour ratifier, si on ne pouvait obtenir davantage, les propositions déjà consenties par le duc de Guise. Il avait une autre mission, confidentielle et très-importante, celle d'empêcher la venue du duc de Guise à Paris, en représentant au duc le dommage irréparable que son arrivée apporterait sûrement à la cité la plus catholique de France. Si le duc, devait-il lui dire, avait le désir de parler au roi, le roi ne l'avait pas moindré, et il était alors facile de choisir hors de Paris, loin de tout danger, un lieu de réunion. Cette dernière démarche laissait au roi une dernière espérance, entretenue encore par un avis émané du cardinal de Bourbon, sur la possibilité très-réelle d'un accommodement.

Telle était la situation : elle était déplorable, assurément, mais pour la rendre moins pénible, le nonce, obéissant aux instructions du souverain Pontife, n'avait manqué aucune occa-

¹ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, n° 70. Lettre chiffrée du nonce, 9 mai.

sion de s'interposer pacifiquement entre les deux partis ennemis.

IV

Bellièvre ne put rencontrer le duc de Guise à Soissons, car le même jour, 9 mai, le duc, suivi de huit chevaux, entra à Paris en plein jour vers les deux heures de l'après-midi¹. Il alla droit à l'hôtel de la reine mère. Catherine de Médicis, très-troublée de recevoir une visite si inopportune, embrassa cependant le duc « à la françoise, » lui demanda quel motif l'avait amené à Paris et ce qu'il prétendait y faire. Le duc répondit qu'ayant appris les mouvements de la ville et le péril couru par les catholiques, menacés d'être exterminés dans une nuit, il était venu pour les défendre ou pour mourir avec eux. Son intention, au surplus, était de ne donner aucun embarras au roi, et de lui présenter seulement son très-humble service.

Catherine de Médicis avait envoyé immédiatement un secrétaire apprendre au roi son fils l'arrivée du duc de Guise et lui exprimer le désir qu'il avait de se présenter devant lui. Le roi déjà savait tout : il renvoya le secrétaire à la reine, en la priant de s'informer si le duc venait pour remettre, comme on le disait, une requête contre d'Épernon ; s'il n'avait pas ce dessein, il était prêt à le recevoir. A cette demande de la reine, le duc de Guise s'écria qu'il n'était pas un maître de requêtes, mais un cavalier d'honneur, portant l'épée et la dague pour se faire rendre raison des injures qu'on lui adresserait, qu'il était venu à Paris et voulait servir le roi. Le roi, acceptant cette réponse, lui dit de venir le voir, et, pour ménager l'entrevue entre les deux princes, Catherine annonça l'intention de visiter

¹ Les relations contemporaines abondent ici ; voir surtout : *Histoire très-véritable de ce qui est advenu à Paris du 7 mai 1588 au 30 juin* (attribuée à S. Yon, échevin de Paris) dans Cimber et Danjou, *Archives curieuses de l'histoire de France*, t. XI, p. 325 ; *Histoire de la journée des barricades*, *ibid.* t. XI, p. 366 ; *Extrait des registres de l'Hôtel de ville de Paris, mai 1588*, *ibid.*, t. XI, p. 411 ; *Entreprise du duc de Guise pour se saisir de Paris et du Roi, particularités à Paris lorsque M. de Guise s'en empara*, dans les *Mémoires de la Ligue*, t. II, p. 380, *ibid.*, p. 315, etc. — Parmi les écrivains modernes voir V. de Chalembert, *Histoire de la Ligue* ; — M. René de Bouillé, *l. c.* ; M. de Croze, *l. c.* ; M. G. Bagnenault de Puchesse, dans la *Revue d'économie chrétienne*, février-mars 1867.

sa belle-fille. Elle emmena donc avec elle le duc de Guise, et le conduisit à la chambre de la reine, où le roi se rendit. Henri III embrassa aussitôt le duc de Guise, avec les démonstrations de la plus grande amitié, et l'interrogeant sur les motifs de sa venue à Paris, il en reçut la même réponse que sa mère. Le roi lui dit qu'il ne devait pas s'émouvoir des bruits populaires, demeurés sans fondement, et après un assez long entretien, lui témoigna le désir de le contenter en toutes choses; mais, ajouta-t-il, il serait très-bien, sachant combien le roi aimait d'Épernon, de témoigner à ce seigneur une égale affection.. Le duc de Guise répondit aussitôt, avec une fierté voisine de l'insolence, que, « par respect pour le maître, il aimerait encore son chien; que si d'Épernon se conduisait envers lui avec les égards dus à la différence des rangs existant entre eux, il serait son ami, mais que s'il agissait autrement, il s'en inquiéterait peu. » Cette réponse ne pouvait satisfaire le roi, et cependant il répondit au duc qu'il avait raison ¹.

Après les compliments d'usage, présentés aux deux reines et aux dames de la cour, le duc de Guise revint à son hôtel, accompagné d'une suite immense de peuple venu jusque dans les cours, les escaliers, les salles du palais, pour mieux jouir de sa présence. Le duc fut charmant pour tous, et rendit à chacun les saluts les plus gracieux, disant aux amis qui l'accompagnaient et qui repoussaient la foule de laisser approcher ceux qui voulaient le voir.

Pour le duc de Guise, sortir libre du Louvre, c'était constater son triomphe, dit très-bien M. de Bouillé, et l'instinct populaire ne s'y trompa point. La chambré du duc fut remplie jusque dans la soirée de capitaines et de bourgeois qui voulaient monter la garde à sa porte; mais il leur commanda de se retirer, en disant aimablement qu'une fois à Paris il n'avait plus besoin de gardiens ².

En face de son rival, le roi n'avait su rien faire ni rien dire. Henri III, comme toutes les personnes faibles en présence d'une situation grave, prenait de ces demi-mesures qui perdent tout. Ou le roi, et c'est une remarque du cardinal Montalto faite aussi par le pape, avait confiance dans le duc de Guise, ou

¹ Lettre du nonce, 10 mai, *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, p. 73. Fragments dans *Tempesti*, t. II, p. 3.

² *Ibid.*

il n'y avait pas confiance ; s'il avait confiance, pourquoi le craignait-il ? s'il n'avait pas confiance, pourquoi, lorsque pour la première fois il reçut sa visite, ne pas le faire arrêter ? L'arrestation du chef du mouvement, appuyée par un déploiement de forces considérables, eût apaisé la sédition¹ ; mais le roi hésitait, délibérait, lorsqu'il eût fallu agir.

Cependant le duc de Guise voulait attribuer à son arrivée le caractère qu'il entendait lui donner : il envoya aussitôt vers le nonce pour lui expliquer les motifs de sa venue. Sa présence à Paris, fruit d'une mûre réflexion, avait, disait-il, pour but ostensible de délivrer la ville des troupes qui y avaient été introduites et de rassurer les catholiques sur la crainte d'être passés en une nuit au fil de l'épée. Idole du peuple, plus aimé de lui que ne l'était le roi, le duc de Guise comprenant très-bien les sentiments qu'il inspirait, affectait de n'avoir aucune crainte du duc d'Épernon, et exprimait son intention de rendre uniquement service à la religion et au pape. Il priait même le nonce de considérer ce qu'il pouvait faire pour le bien public, en l'assurant de son désir de suivre son conseil et d'exécuter ses ordres². Le nonce répondit qu'il ne mettait pas en doute le dévouement du duc de Guise, et voulait bien être persuadé que la pensée d'assurer le repos du royaume avait été la seule cause de son arrivée à Paris. Cependant Morosini ne pouvait se défendre de tristes pressentiments, et il redoutait un malheur.

Sans hésiter un instant, le nonce reprit donc ses anciens projets, et chercha à opérer sur le champ de bataille lui-même la réunion du duc de Guise et du roi³ ; mais il ne put avoir audience d'Henri III, et le duc de Guise refusa d'entamer aucune négociation avant l'arrivée du cardinal de Bourbon, chef naturel des catholiques et des princes du sang. Sans le cardinal, disait-il, il n'était point convenable de prendre une résolution et même d'entrer en discussion. Cependant il fut convenu que le roi et le duc de Guise se rencontreraient ;

¹ Tempesti, *l. c.*, t. II, p. 6. — Le Pape disait : « S'il lui était suspect, pourquoi ne pas l'arrêter ? Et s'il y avait eu trouble, pourquoi ne pas lui faire couper la tête et la jeter dans la rue ? tout se serait apaisé. S'il n'avait aucun soupçon, pourquoi faire entrer les Suisses ? »

² *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, p. 77. Lettre chiffrée.

³ *Ibid.*, t. XXVII, p. 73. Lettre chiffrée.

comme par hasard, chez la reine mère, le 11 mai, à deux heures de l'après-midi. Le duc fut exact au rendez-vous ; mais le roi, enrhumé chez lui avec le maréchal de Biron, avec Bellièvre, avec La Guiche, pour chercher les moyens de recouvrer son autorité et de faire sortir de Paris le duc de Guise en l'effrayant par quelques démonstrations, n'arriva qu'à quatre heures et demie. On commença la discussion, et les affaires de Picardie parurent arrangées à la satisfaction commune. Le roi, en revenant au Louvre, fut accompagné par le duc de Guise, et les deux rivaux ne cessèrent, pendant tout le trajet, de s'entretenir avec beaucoup de gaieté. Le duc, exagérant même les signes de respect, refusa de se couvrir, malgré les invitations répétées du roi, et marcha toujours tête nue à côté de lui.

Ainsi le roi et le duc de Guise étaient amis en apparence. Cependant, aussitôt revenu au milieu de ses conseillers, Henri III, sans demander l'avis de la reine mère, sans même la prévenir, résolut de faire entrer dans Paris de nouvelles compagnies suisses et les régiments français. Qu'est-ce qui l'avait ainsi déterminé ? Était-ce la nouvelle, vraie ou fausse, que beaucoup d'antiroyalistes s'étaient introduits à Paris et qu'un sac ou une émeute pouvaient être à craindre ? Était-ce la puissance de son rival, qu'il n'osait pas avouer, mais qu'en secret il voulait abattre ? Quoi qu'il en soit, cette mesure révélait la terreur du roi, et donnait à la révolution qui s'approchait l'apparence de la légalité en lui faisant défendre un droit violé. En effet, parmi les privilèges de la ville de Paris, était celui de ne recevoir dans ses murs aucun soldat étranger. Catherine vit la conséquence, fut vivement contrariée, et jura de prendre vengeance de ceux qui avaient conseillé cette mesure funeste. Le roi envoya, le 11 au soir, à MM. d'Aumont, de Biron, d'O, de Crillon, à d'autres encore, l'ordre de se trouver le lendemain matin au Louvre. Ils s'y rendirent, et le roi chargea trente d'entre eux d'occuper toutes les places et les carrefours, de masser les Suisses sur la place de Grève, à l'Hôtel de ville, au marché des Saints-Innocents, au Châtelet, à l'Arsenal, au pont Saint-Michel, et de répartir également le régiment des gardes en divers endroits de la ville. Henri III envoya en même temps M. de Bellièvre avertir le duc de Guise de ces dispositions, et le prier de ne pas s'étonner que la sûreté de la ville fût remise à des

troupes étrangères¹. Le duc, au contraire, en parut fort étonné; craignant désormais pour sa propre personne et pour ses partisans, il réunit du monde, et prévint ses amis de se tenir prêts à tout.

Le peuple, voyant d'un côté les troupes occuper les rues, de l'autre le duc de Guise et les catholiques s'armer et se concerter, prit aussi les armes; les boutiques furent fermées, les chaînes des rues furent tirées, et fortifiées par des charrettes et des monceaux de pavés formant des barricades. Les principaux habitants de la ville se mêlaient aux ligueurs, sous prétexte d'apaiser l'émeute, mais sans doute attirés par la curiosité, ou peut-être entraînés par la peur. Chacun s'accommodait au temps, dit de Thou, sans faire réflexion que la présence des gens de bien autorise souvent le désordre et encourage l'audace des séditieux. Les étudiants de l'Université, rangés sous les ordres des lieutenants du duc de Guise, Brissac et Bois-Dauphin, firent cause commune avec les ligueurs, et vinrent s'établir au pont Saint-Michel, en face des gardes du roi. Le chevalier d'Aumale leur promettait, dit-on, le pillage. Les marchands de Paris, ayant connu cette parole, portèrent en grande hâte leur argent et leurs bijoux aux hôtels des divers ambassadeurs, surtout à l'hôtel du nonce, où le duc de Guise envoya, de son côté, trois cents soldats, en signe de respect et en marque de protection. On y entassa tant de valeurs que, selon la parole du nonce, avec tout cet argent on aurait pu faire longtemps la guerre aux Turcs².

De grands malheurs étaient imminents. Le nonce voulut poursuivre sa mission de paix. Le matin, le duc de Guise avait envoyé l'abbé de Saint-Michel représenter au nonce l'état de la ville et la situation critique des catholiques. Il le pria de conjurer le roi de ne point assumer sur sa tête la responsabilité des événements. Morosini tenait à remplir ce message³: à travers les barricades partout établies, au milieu de gens armés de haches et d'arquebuses, il se dirigea à pied vers le Louvre, où le peuple, échauffé par les menaces, faisait déjà entendre ses cris contre le *tyran*.

Le roi, tout en faisant prévenir le nonce, avant d'entrer

¹ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVIII, p. 271.

² *Biblioth. Barberini*, manuscrit LX-31, f° 55.

³ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, p. 75.

dans son cabinet, qu'il était occupé et qu'il fallait être bref en son discours, consentit à le recevoir. Morosini exposa donc au roi la conséquence que pouvaient avoir les résolutions prises. Il le conjura d'assurer la tranquillité de la ville, par sa présence, par une parole dite au peuple, et d'éviter l'effusion du sang, qu'une seule collision devait rendre générale. Ce pouvait être la vérité, et le roi l'avoua. Son intention, dit-il au nonce, était pleine de droiture; jamais il n'avait voulu maltraiter personne, et le peuple avait pris les armes sans aucun motif, car, pour lui, il cherchait seulement à faire un recensement des étrangers qui se trouvaient dans la ville; pour assurer la tranquillité il avait établi divers postes dans l'intérieur. — Le nonce demanda au roi si les troupes étaient établies du consentement du peuple, dont le privilège était de se garder lui-même. Le roi lui ayant répondu que le matin, après l'entrée des troupes, il avait prévenu le premier magistrat de la ville, le nonce parla encore longuement, et conclut en offrant au roi, en sa qualité de ministre du pape, son intervention pour apaiser des troubles dont les hérétiques (et c'était là ce qui navrait son âme) devaient infailliblement se réjouir et profiter. Henri III le remercia de sa démarche, et lui donna l'assurance que, s'il arrivait quelque chose, il le lui ferait savoir. Mais sans doute il n'en avait nulle envie, car le roi avait été prévenu par une lettre de Rome que, le 13 avril, le duc de Guise avait communiqué au pape son projet de s'emparer de Paris, et que Sixte V n'en avait point paru indigné. Ces bruits n'avaient aucun fondement; mais ils suffisaient pour exciter la défiance du monarque.

En sortant de chez le roi, le nonce se rendit chez la reine mère, et la trouva désolée des événements ¹. Il lui offrit également sa médiation; mais Catherine de Médicis lui répondit: « Toutes les résolutions prises en ce jour l'ont été sans ma participation, vous devez le savoir. Ce matin, à mon réveil, M. de Bellièvre est venu, au nom du roi, me prévenir de ce qui avait été fait. » Catherine ne put alors cacher au nonce la peine que lui causait la défiance de son fils, et elle lui témoigna son espoir de se venger de ceux qui la lui inspiraient. Elle féli-

¹ *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, p. 77. Lettre du nonce, en chiffres, 12 mai.

cita le nonce de sa démarche près du roi, et exprima le regret de ne pouvoir lui apporter aucune aide, car sa résolution était de garder avec le roi un silence absolu. Elle ne doutait pas que le conflit engagé ne devînt sanglant '.

Pendant que le nonce se rendait au Louvre et au palais de la reine mère, Bellièvre, de son côté, allait trouver le duc de Guise, et peut-être était-il encore permis d'espérer un dénouement pacifique, lorsqu'un événement déplorable l'empêcha soudain.

Au Marché-Neuf, un coup d'arquebuse, parti par mégarde, dit-on, des rangs des Suisses, vint frapper mortellement un des bourgeois. Aussitôt le peuple irrité se précipita sur les malheureux soldats, dont soixante tombèrent à terre, atteints d'une grêle de balles, de pavés, de projectiles de toute espèce. Les insurgés, enivrés de leurs succès, auraient voulu massacrer, avant le coucher du soleil, jusqu'au dernier des soldats. Les maréchaux d'Aumont et de Biron intervinrent, et promirent, au nom du roi, de faire sortir les gardes de Paris. Le duc de Guise, dont les maréchaux réclamèrent la présence, parcourut ensuite les rues, pour sauver la vie des soldats prisonniers et par ses paroles apaiser le peuple soulevé.

Toute la nuit la population resta en armes au pied des barricades ; pendant que le roi faisait replier ses troupes, le duc de Guise écrivait au gouverneur d'Orléans, M. d'Entraques, de venir le trouver avec ses amis, lui annonçant qu'il avait taillé en pièces les gardes du roi et « tenait le Louvre investi de si près qu'il rendrait bon compte de ce qui était dedans. » Effectivement le roi était à sa merci ; presque assiégé dans son palais et ne trouvant dans le peuple qu'une fidélité douteuse, il entendait les cris de : *vive Guise !* remplacer ceux de : *vive le Roi !* Il avait donc à se décider promptement ou à foudroyer la révolte, ou à quitter la ville. Le faible Henri songeait à ce dernier parti, et, pour donner le change, pria la reine mère de traiter avec le duc de Guise. Catherine de Médicis, frémissante de colère, se rendit auprès du prince, pour entendre les conditions que son orgueil ou sa politique daignerait indiquer : c'était sa nomination à la lieutenance générale du royaume, la convocation des États généraux, la déchéance politique du roi de Navarre et des princes de la maison de Bourbon, la limitation des impôts par des lois parfaitement définies, le bannisse-

ment à perpétuité de d'Épernon, de La Valette, de Biron, de Retz, d'O, de Crillon, d'Ornano ; c'était aussi des gouvernements pour lui et sa famille, des places pour ses compagnons fidèles, Brissac, La Chastre, etc.

La reine, atterrée par ces exigences, retourna au Louvre, après les avoir discutées l'une après l'autre. Là, au milieu de ses conseillers, divisés d'avis, — les uns prêts à céder, les autres résolus à la lutte, — le faible monarque, qui ne voulait souscrire les articles et n'osait les refuser, leva la séance du conseil avant d'avoir fait connaître sa décision ; puis, sans avoir demandé conseil à Catherine de Médicis, sans même la prévenir, il monta en barque, sur les quatre heures et demie, traversa la Seine, non sans péril, et se dirigeant par Trappes, il se retira à Rambouillet, puis à Chartres. Le cardinal de Lenoncourt, le duc de Montpensier, le duc de Biron, Sainte-Marie, etc., accompagnèrent l'infortuné monarque, et, pendant la nuit, plus de six mille personnes sortirent de la ville.

Le départ du roi s'était effectué avec tant de secret et de promptitude que chacun, en l'apprenant, demeura surpris. Restée seule à Paris en face de l'émeute triomphante, Catherine de Médicis envoya chercher le nonce, et le pria de s'interposer, au nom du pape, pour amener le duc de Guise et les princes lorrains à donner au roi la satisfaction que sa dignité exigeait¹. Le nonce se mit entièrement à sa disposition, et, au lieu de suivre le roi, resta à Paris pour appuyer les négociations entamées par la reine et calmer le peuple ; car, si les affaires de la ville n'étaient pas immédiatement apaisées, Henri III était détrôné, ou forcé de s'unir avec les huguenots. Le départ de plusieurs protestants connus, disposés à offrir leurs services au roi, rendait cette dernière crainte très-sérieuse.

Cependant, à la nouvelle du départ du roi, le sentiment qui succéda à la première surprise fut la tristesse². On regrettait ce qui s'était passé ; mais, disait-on, le roi n'oubliera jamais cette injure, et dans cette persuasion, on voulait prendre ses précautions pour se mettre en sûreté contre lui, c'est-à-

¹ Lettre du nonce, 14 mai. *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVII, p. 78.

² Lettre du nonce, 13 mai. *Archives du Vatican*, Francia, t. XXVIII, p. 281.
— *Bibliothèque du prince Barberini*, à Rome, ms. LX, n° 31, f° 94.

dire lui enlever toute autorité. Effrayé de ces symptômes, le nonce aurait voulu que le pape publiât une déclaration pour maintenir au roi la couronne ; fidèle à ses précédentes instructions, Morosini agissait en ce sens, mais en évitant toutefois de compromettre jusqu'à nouvel ordre l'autorité du souverain Pontife.

Le triomphe des ligueurs était complet, plus complet qu'on n'aurait pu s'y attendre, car évidemment le mouvement ayant été précipité, il n'avait pas été possible au duc de Guise de réunir toutes ses forces, tandis que le roi, en faisant entrer ses troupes dans Paris pour devancer son rival, avait présenté ou accepté la lutte dans les conditions les plus favorables, mais il avait été vaincu.

Le duc de Guise aurait pu, en montrant plus d'audace, faire le roi prisonnier et ceindre la couronne. Les gens sages lui reprochèrent d'avoir montré trop de hardiesse pour entreprendre, et les politiques de n'avoir pas montré assez d'audace pour achever ce qu'il avait entrepris. Le péril, suivant eux, était égal de se rendre coupable d'attaque contre le roi, ou de laisser libre un monarque offensé. Le roi, à son tour, avait commis des fautes : celle de faire entrer dans la ville des troupes qui n'avaient pas le droit d'y être, et, une fois les troupes entrées, celle de ne pas les avoir fait attaquer sur-le-champ, en masse, avant qu'elles n'eussent été coupées ou démoralisées ; enfin il avait commis la faute d'abandonner la ville sans appuyer ses troupes. Il fallait avoir dans ses actes de la franchise et de la vigueur. Ou le roi tenait le duc de Guise pour son ami, ou il le tenait pour son ennemi. S'il le croyait son ami, à quoi bon armer ? S'il le jugeait son ennemi, pourquoi lui laisser Paris comme une proie ? Ainsi toujours les demi-mesures, les demi-résistances, adoptées par les esprits médiocres, deviennent les plus fatales, parce qu'elles irritent les adversaires sans les briser. Le souverain Pontife blâma la fuite imprudente du roi, dont le devoir, disait-il, était de mourir au milieu de son peuple, non de l'abandonner ¹.

L'ambassadeur d'Espagne était de ceux qui auraient voulu que le duc de Guise osât davantage : « L'abcès n'ayant point crevé comme on s'y attendait, écrivait-il, les affaires demeurent

¹ Tempesti, *l. c.*, t. II, p. 30.

dans un si mauvais état, qu'il sera difficile d'y apporter remède. » Toutefois, en considérant les choses à son point de vue espagnol, il jugeait que le roi, en perdant Paris, était désormais dans l'impossibilité absolue de secourir la reine d'Angleterre. Cela était vrai; mais tant que le roi occupait Rouen et la Normandie, Chartres, Blois, Poitiers, il devait avoir la pensée de résister au duc de Guise, et une lutte entre eux, après la sanglante injure des journées des 9, 10, 11 et 12 mai 1588, devait être une lutte à mort.

Nous arrêtons là notre récit, et nous le résumerons en deux mots.

Une rivalité déplorable entre le duc de Guise et le duc d'Épernon manifestait, plus encore qu'elle ne causait, la division profonde des catholiques en deux partis contraires. Les partisans du duc de Guise accusaient le duc d'Épernon et par suite le roi, dominé par ce seigneur, de s'appuyer sur les protestants et de compromettre ainsi les intérêts du royaume. Les partisans de d'Épernon accusaient le duc de Guise de se servir de la religion comme d'un prétexte pour émouvoir l'opinion et réaliser ainsi ses vues ambitieuses. Ni les uns ni les autres n'étaient véritablement dans la vérité et dans la justice. Le souverain Pontife le voyait très-bien, en gémissait, et pour remédier à cette situation, voulait réconcilier le duc d'Épernon avec le duc de Guise, par conséquent celui-ci avec le roi, afin que tous les catholiques réunis marchassent comme un seul homme à l'encontre des huguenots. Mais une alliance solide, sincère, loyale, ne peut s'établir entre les partis que si l'on est d'accord sur un but identique, et non pas seulement sur des moyens semblables. On peut, même en employant des moyens divers, arriver à un but commun; il est impossible, même avec des moyens semblables, de rester longtemps unis si l'on poursuit un but différent. On en fit ici l'expérience. Si tout le monde, le duc d'Épernon, le duc de Guise, Henri III, Catherine de Médicis, exprimait les mêmes sentiments et, pour les traduire, se servait des mêmes mots, chacun poursuivait néanmoins un but différent.

On jouait au plus fin, on faisait de l'habileté, ou ce que l'on prenait alors pour de l'habileté, puisque sans le vouloir, sans le savoir, on arrivait parfois à la duplicité. Chacun écoutait ses rancunes, ses petitesesses, son ambition, et, en les écoutant,

croyait obéir à sa conscience. Personne ne se conduisait réellement par les vues désintéressées de la religion ; personne, en ces tristes jours, ne songeait avant tout à la patrie. C'est ainsi que devaient échouer les efforts du pape pour opérer une réconciliation entre les catholiques et cimenter une union qui eût sauvé la France. Mais ce sera l'honneur éternel du souverain Pontife Sixte V, ce sera l'honneur de son nonce et légat Morosini, d'avoir, en face des passions soulevées, mis au service d'une noble idée, leur zèle, leur habileté, leur incontestable droiture, pour accomplir un acte généreux.

HENRI DE L'ÉPINOIS.

ROBESPIERRE

ET LA RÉVOLUTION DE THERMIDOR.

I

La Convention s'était attribué et avait gardé la plénitude de la souveraineté, l'exercice de tous les pouvoirs, non-seulement constituants, législatifs et exécutifs, mais administratifs et judiciaires. Pour cela, elle s'était divisée en seize Comités, qui avaient eu sous leur direction des ministres et un Conseil exécutif qui avaient été supprimés le 12 germinal an II et remplacés par douze Commissions. Nous n'avons pas à nous occuper des Commissions, qui ne sont que des bureaux d'expédition. Parmi les Comités, quatorze sont des comités d'affaires, deux des comités de gouvernement. Le nombre des membres n'est pas le même pour tous : ainsi, le Comité des Finances a quarante-cinq membres, quand celui de Salut public en compte douze. Les deux Comités de gouvernement, je veux dire de Salut public, et de Sûreté ou de Surveillance générale, possèdent toute l'autorité ; pour les autres, Harmand de la Meuse nous dit très-nettement qu'un député montagnard, en l'an II, a plus d'influence que tout un comité ¹.

Le titre des deux premiers indique bien leur mission. Celui de Sûreté a la police générale : c'est lui qui arrête, met en liberté

¹ *Anecdotes relatives à quelques personnes et à plusieurs des événements remarquables de la Révolution*, par Harmand de la Meuse, ancien conventionnel. Paris, 1814.

ou traduit au Tribunal révolutionnaire. Celui de Salut public n'avait dans le principe, que la direction des relations extérieures et de toutes les forces de terre et de mer. Mais quand la loi du 14 frimaire an II eut aboli en fait toute constitution, toute loi, et mis la France sous un *gouvernement révolutionnaire*, c'est-à-dire n'ayant d'autre objet que le salut public, le Comité qui était chargé de cette besogne devint fort logiquement prépondérant ¹. Non moins logiquement, de prépondérant il tendit à devenir absolu, puis despotique, puis insensé, puis furieux, puis monstrueux. J'indique exactement les nuances par lesquelles passa son pouvoir, après avoir méprisé les quelques dernières règles par lesquelles le législateur avait, fort timidement du reste, essayé de diminuer les chances de tyrannie. Ainsi, les membres devaient participer aux délibérations et l'indiquer, être remplacés quand ils auraient manqué à trois séances, et le Comité devait être renouvelé chaque mois. Cette dernière obligation n'existait plus que *pro forma*; les autres étaient oubliées. Les Commissaires, à mesure qu'ils étendaient les limites de l'autorité du Comité, la confisquaient à leur profit et l'éternisaient dans leurs mains.

On devine toutefois que cette usurpation dont je viens d'indiquer les diverses étapes révolutionnaires entre l'arbitraire et le monstrueux, n'avait eu lieu ni brusquement ni sans luttes. Elle avait eu à vaincre quatre espèces d'agresseurs : les ennemis de la Révolution, au dehors comme au dedans du pays, et les amis de la Révolution, au dehors comme au dedans de la Convention. Je n'ai besoin de nommer, parmi les ennemis redoutables, que la Coalition, la Vendée, la Normandie, la Bretagne, les Girondins, les émigrés, Lyon, Marseille, Toulon ; parmi les amis dangereux, que la Commune de Paris et la Montagne, Hébert et Danton, les Ultra-Révolutionnaires et les Indulgents.

Pour triompher de tant d'hostilités, il fallait non-seulement une énergie merveilleuse, une bonne fortune incessante, une activité admirable, mais l'union la plus complète. Or, comme l'union avec Robespierre n'était possible que par la soumission, comme il était l'homme le plus puissant, le

¹ Décret sur le mode de gouvernement provisoire et révolutionnaire, 14 brumaire de l'an II.

plus en vue, le plus redouté, le plus populaire, et que le Comité, au début, n'eût pu exister non-seulement contre lui, mais même sans lui, les membres, unis en face de tant de dangers, furent en fait soumis à Robespierre. Jusqu'au milieu de prairial, il put très-raisonnablement se croire maître du Comité de Salut public.

Pourquoi ne prit-il pas résolûment alors la dictature ? C'est qu'il lui manquait l'une des deux puissances qui dominaient la France : la population parisienne, et que l'autre puissance, la Convention, n'était pas encore absorbée complètement. Il fallait écraser ceux qu'on a nommés à tort les Ultra-Révolutionnaires, — car il ne saurait logiquement y avoir d'ultra dans la Révolution, dans un mouvement dont l'essence même est de ne jamais s'arrêter, — il fallait détruire le parti des athées et des anarchistes, la faction d'Hébert, de Chaumette, de Ronsin, chefs non plus des Sans-Culottes, mais des Sans-Chemises, qui, dominant à la Commune, balançaient l'autorité de Robespierre aux Jacobins et dans un certain nombre de sections. Il fallait surtout enlever à la Convention les hommes comme Danton, Fabre d'Églantine, Philippeaux, qui l'entretenaient dans la fierté, dans le respect de soi, dans la défiance des idées ambitieuses du Comité, dans la crainte de ses pouvoirs illimités, et qui n'étaient pas, du reste, sans grande influence sur l'opinion publique.

Jusque-là, les deux Comités de Gouvernement furent non-seulement à peu près unis entre eux, mais dociles à l'impulsion de Robespierre. Il était resté pour eux l'homme à qui Collot-d'Herbois écrivait : « Il t'appartiendra de rendre les décrets de la Convention ce qu'ils doivent être ¹ ; » à qui Vadier, qui allait devenir contre Robespierre le maître meneur du Comité de Sûreté générale, parlait des effusions de son cœur, de l'hommage journalier qu'il lui rendait, et qui conservait comme *un monument glorieux* une lettre d'un si grand homme ². Celui-ci avait, du reste, bien travaillé au développement de la puissance des Décemvirs, comme on commençait à nommer les membres du Comité. Toute sa conduite politique paraît avoir ce but, et l'on peut lire, pour en être mieux con-

¹ *Papiers inédits trouvés chez Robespierre, Saint-Just, Payan, etc.* Paris, 1828, t. I.

² *Id.*, t. III.

vaincu encore, le rapport qu'il avait préparé contre Fabre d'Églantine, et que Courtois de l'Aube résume en deux phrases : *Haine de Robespierre pour la Convention ; Dévouement de Robespierre pour le Comité*¹. Les premières pages de ce rapport sont tout entières consacrées à la défense et à la louange de ce Comité, à son grand caractère, à l'horreur qu'il y avait à l'attaquer, puisqu'il tenait en ses mains le sort de la liberté, et que, lui détruit, la cause de la tyrannie triomphe. et tout retombe entre les mains des traîtres et des fripons.

Mais entre des hommes comme ceux qui composaient ce Comité, entre des personnages si ardents et si ambitieux, si dépravés et si énergiques, l'union ne pouvait être bien complète. Plusieurs traits nous décèlent la jalousie qui se cachait déjà au fond de leurs âmes ; et notamment, si j'en crois Lacroix², c'est à cette hostilité que serait dû l'assassinat de Madame Elisabeth. Toutefois, cette hostilité avait été bien sourde jusque-là. La force de la Convention était sans doute bien abaissée depuis l'émeute du 31 mai, le supplice ou la fuite des Girondins et l'emprisonnement des soixante-douze représentants de la droite ; mais la Montagne en était devenue plus fière. Il fallut la vaincre une première fois, quand Bazire et Chabot, plus habiles qu'honnêtes, essayèrent de la soulever contre le despotisme décemviral ; une seconde fois, quand Fabre, Lacroix, Danton, plus énergiques qu'habiles et honnêtes, la menèrent encore à l'assaut de cette tyrannie usurpatrice. Tous avaient été vaincus, non pas tant, il faut le reconnaître, par l'habileté et l'énergie du Comité, que par l'intégrité de l'Incorruptible. Les restes de la Montagne furent dispersés par la fine diplomatie des décemvirs³, qui envoyaient les plus énergiques et les plus corrompus — les plus redoutables — dans les départements, en se disant que là nécessairement ils s'adonneraient soit à la brutalité, soit à la friponnerie, et qu'ils seraient ainsi enchaînés et désarmés par leurs crimes ou leurs fraudes. Bref, la Convention tomba dans un degré d'asservis-

¹ Rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre. Paris, an III.

² Histoire de la Convention nationale, 1825, t. V.

³ On les nomme ainsi, dans les textes contemporains, bien qu'ils fussent douze, puis onze, par respect pour l'histoire romaine ; pourtant j'ai vu employer le mot undécemvirs, mais rarement.

sement et d'avilissement qui nous stupéfait, et que les amis comme les ennemis de la Révolution constatent là même où les faits conservent encore une physionomie de patriotisme. Dès lors, il n'y eut plus dans l'Assemblée nationale aucune sorte de discussion; on n'y vit plus qu'une obéissance aveugle, qu'un empressement servile à toutes les volontés de Robespierre et de ses collègues du Comité de Salut public. Il ne restait qu'à amoindrir l'autorité du Comité de Sûreté générale, appelé à décider de certaines affaires en concurrence et en compagnie de l'autre Comité, et qui détenait souverainement la Police, principal et presque unique levier d'un gouvernement dont la terreur est le mobile. On joignit donc aux cinq divisions du Salut public un bureau qui, par une série d'empiétements, absorba bientôt le plus important du travail de la Surveillance générale ¹. Ainsi marchait-on vers le but indiqué dans la curieuse lettre adressée en messidor par Payan à Robespierre ². On arrivait à faire des membres de ce dernier Comité de simples commis de l'autre. La Terreur, qui gagnait l'un après l'autre chacun de ses partisans, régna bientôt parmi cette dernière élite de la Montagne. « J'hésitais, dit La Vicomterie ³, pour me rendre aux assemblées générales qui réunissaient le Comité de Salut public à celui de Sûreté générale, dans la crainte de me trouver avec Robespierre. »

A cette époque, nous le répétons, Robespierre se confond avec le Comité, qui a bien, dès lors, ce caractère moral que lui reconnaît Garat, « le grand caractère d'ériger solennellement en maxime et en loi ce que les tyrans les plus effrontés de la terre n'ont pratiqué qu'en le cachant dans les abîmes de leur politique ⁴. »

Quant à sa physionomie politique, c'est aux *Révélation*s de Senart ⁵ et à la *Dénonciation* de Lecointre ⁶ qu'il faut la demander, en même temps que celle du Comité de Surveillance. Le premier se composait de douze membres. Hérault de Séchelles avait été guillotiné et n'avait pas été remplacé.

¹ Ed. Fleury, *Saint-Just et la Terreur*. Paris, 1852, t. II.

² *Rapport fait au nom de la Commission, etc.*

³ *Biographie moderne*, 1806, art. LA VICOMTERIE.

⁴ *Mémoires de Garat*. Paris, 1862.

⁵ *Mémoires inédits*. Paris, 1824.

⁶ *Les crimes des sept membres des anciens Comités de Salut public et de Sûreté générale*, par Laurent Lecointre. Paris, an III.

Jean-Bon-Saint-André et Prieur de la Marne étaient constamment en mission. Les neuf autres se divisaient en trois groupes formés par les affinités électives : Robespierre, Saint-Just, Couthon formaient l'un, et se nommaient *les gens de la haute main*; le second, *les gens révolutionnaires*, comprenait Barère, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois; le troisième, formé par Lindet, qui s'occupait des subsistances, Carnot, de la guerre, et Prieur (de la Côte-d'Or), des armes, renfermait les *gens d'examen*. Au Comité de Sûreté, Vadier, Amar, Jagot, Louis (du Bas-Rhin), Vouland, se nommaient *gens d'expédition*; *gens de contre-poids* indiquait le groupe Moïse Bayle, La Vicomterie, Elie Lacoste, Dubarran. J'ignore où se classait Rhul. Quant à Lebas et David, on les tenait pour des espions de Robespierre et on les appelait *les écouteurs*.

Vers le milieu de prairial an II, le grand Comité est maître de la situation. Il a repoussé la coalition, exterminé le fédéralisme, écrasé l'émigration, circonscrit la Vendée, rallié la population parisienne, annulé la Convention, dispersé ou avili les Montagnards, diminué le Comité rival. Il ne reste plus d'ennemis au Comité, et Robespierre, pour être le maître absolu, n'a qu'à faire déclarer publiquement la domination réelle, quoique non avouée, qu'il y exerce.

Mais avec la grandeur du pouvoir s'était accru le désir de le garder; avec l'exercice de la tyrannie étaient venues, chez Robespierre une volonté plus impérieuse, chez les autres l'indocilité. Puis les collègues de Robespierre, tout en se sentant fortifiés et agrandis, mieux en mesure et en volonté de lutter contre les exigences plus altières et plus insupportables de leur grand allié, étaient en meilleure situation pour comprendre enfin son plan et le progrès qu'il faisait vers son but.

Il fut d'abord aisé de voir qu'il se considérait réellement comme le chef du Comité. Quand celui-ci, irrité d'apprendre qu'Ysabeau, représentant en mission à Bordeaux, empêchait qu'on y criât : Vive le Comité, et demandait qu'on acclamât simplement la Montagne, en rappelant qu'après tout le Comité n'était qu'une *petite et mobile émanation de la Convention*¹; quand le Comité, dis-je, envoyait Jullien fils pour espionner Ysabeau, c'était à Robespierre que l'envoyé adressait ses

¹ *Papiers inédits, etc.*, t. I.

rapports ¹. C'était Robespierre qui, de son autorité, et montrant en quel mépris étaient tombés les conventionnels, envoyait une femme, la femme de Taschereau, pour contrôler dans la Haute-Garonne et redresser les actes du représentant Paganel ². C'était déjà à lui qu'un autre député, Laporte ³, en mission à Lyon, transmettait les doléances que lui inspirait la conduite du Comité. Il nous est facile, en lisant les lettres à lui adressées par Delacroix, par Girard, par Tallien même ⁴, et autres conventionnels, de deviner ce que cette prépondérance trop magistrale dut avoir, à la longue, d'intolérable pour ses collègues enivrés par le long exercice d'une autorité sans limites. Ils étaient bien forcés de voir que Robespierre séparait, sans bruit, par un mouvement presque insensible mais continu, ses intérêts de ceux du Comité, et qu'il travaillait et le faisait travailler à son apothéose et à ses plans. Ils avaient bien ensemble renversé la Commune hébertiste, mais Robespierre avait peuplé la nouvelle commune de ses partisans. Ils avaient bien affaibli, de conserve, la Convention nationale, mais il était facile de constater que c'était sur les rivaux de Robespierre que les coups avaient porté, et que les antagonistes directs de la Montagne et des Comités, il les protégeait sourdement. Il dénonçait sans cesse, il se plaignait toujours, il se disait en butte à mille tentatives d'assassinat ⁵. Mais là encore, on pouvait aisément trouver la preuve de ses arrière-pensées. Son ambition était devenue telle, sa vanité exaltée tournait si réellement à l'obsession et à la folie, qu'il était sincère dans ses plaintes. Il se croyait si complètement le représentant et le protecteur unique de la République, qu'il devait être aussi l'unique objectif des haines et des attentats de tous ceux qui avaient à se plaindre de la Terreur. Il lassait ses collègues — ce sont eux qui l'avouent, — par ses gémissements et ses soupçons continuels.

La fête consacrée à l'Immortalité de l'âme, — 20 prairial an II (8 juin 1794), — ne laissa plus de doute sur les intentions

¹ *Papiers inédits*, t. II.

² *Rapport de Courtois*.

³ *Papiers inédits, etc.*, t. III.

⁴ *Papiers inédits, etc.*

⁵ *Réponse des membres des deux anciens Comités aux imputations dirigées contre eux par Lecointre de Versailles*. Paris, an III.

dictatoriales de Robespierre. Ce fut là le point critique et qui détermina moralement la rupture, si nous en croyons les *Mémoires* de Barère ¹ et les divers documents apologétiques que celui-ci, Billaud, Collot et Vadier publièrent en l'an III ².

Dans cette cérémonie si souvent dépeinte, nous n'avons à noter que Robespierre s'avancant, sous un soleil splendide, au milieu d'une foule innombrable, joyeuse de penser que cette invocation à Dieu était la fin des saturnales et des horreurs ³. Il marchait seul, à vingt pas en avant de la Convention dont il était le président de quinzaine, se redressant comme enivré de ces acclamations qui saluaient en lui l'espérance de la paix et de la liberté, et lui appliquaient ces vers chantés par le peuple français à l'Être suprême :

S'il a rougi d'obéir à des rois,
Il est fier de t'avoir pour maître.

On devine la fureur jalouse et politique des collègues et des émules; et « on ne perdit pas l'occasion de rappeler la roche Tarpéienne, de murmurer le nom de Brutus, de le nommer le pape révolutionnaire. » Son rapport sur l'Être suprême, au dire de Barère ⁴, avait déjà « révélé aux hommes d'Etat et aux observateurs le projet de faire quelque nouvelle révolution, et d'amener une crise favorable à une transformation du pouvoir et du gouvernement constitutionnel. » Le 20 prairial, il avait, en effet, « pris, comme Mahomet, le sceptre et l'encensoir. » « Cet instrument de tyrannie, écrivaient plus tard, sur le même sujet, les membres du Comité ⁵, de tolérance pour les fanatiques, de rattachement pour les prêtres, d'attrait pour les hommes vertueux, d'espérance pour les âmes sensibles et religieuses était, en même temps, un moyen adroit de perdre les républicains courageux qui dénonçaient l'hypocrisie de Robespierre. » Si nous cherchons maintenant la vérité derrière ces phrases, nous devinerons aisément que

¹ *Mémoires de Barère*, publiés par Carnot et David. Paris, 1842.

² *Réponse, etc.*

³ *Correspondance de Fievé*. Paris, 1837, t. I. Introduction, p. xcix. Cf. avec Toulangeon, *Histoire de France depuis la Révolution*. Paris, an XII, t. II, p. 487.

⁴ *Mémoires*, t. II.

⁵ *Réponse, etc.*

cette barrière — si molle, si peu arrêtée qu'elle fût — mise à l'anarchie des idées, à la tyrannie de la brutalité, blessait la passion antireligieuse et le fanatisme sceptique des chefs de la Terreur. Cette déclaration religieuse décelait une arrière-pensée de gouvernement social et moral, en contradiction avec la barbarie et la politique grossièrement matérielle qui dominait. C'était donc une atteinte portée au despotisme des détenteurs de la tyrannie, l'annonce d'une révolution, et une proclamation de philosophe et d'homme d'Etat qui humiliait les décrets de ces hommes de fait et d'action. C'était enfin et surtout prouver qu'on ne voulait plus partager le pouvoir avec d'autres : la tyrannie civile et politique, ils la lui pardonnaient depuis longtemps et ils en eussent toléré une plus grande extension, car il y avait toujours là place pour eux ; mais ils ne devaient pas lui permettre d'être un tyran religieux. Là il n'y avait plus de partage possible, Robespierre devait remplir ce rôle tout seul. Nous pouvons croire que Robespierre l'avait choisi en partie pour cela, et parce que ce rôle était un monologue. C'était une étape habilement choisie — il n'en pouvait alors soupçonner les dangers, — dans cette marche où il excellait, dans ce progrès cauteleux, lent, continu, insensible, patient et oblique vers la dictature.

C'est donc à cette date du 20 prairial que l'hostilité contre Robespierre se systématisa, que les petits froissements et les légères querelles, inévitables jusque-là, malgré l'autorité acceptée de Robespierre, devinrent plus graves et amenèrent des brouilles. On put, dès lors, voir se briser la puissance décemvirale, qui se transformait vaguement en un double triumvirat où Robespierre, Couthon, Saint-Just allaient lutter contre Billaud, Barère et Collot ¹. Mais ces derniers avaient le devoir de la lutte, plutôt que la volonté bien arrêtée de combattre, et surtout bien plutôt que le pouvoir de triompher. Ils reçoivent les coups ouvertement, mais ils ne les rendent qu'en dessous, tant ils craignent de perdre, dans la guerre ouverte, leur despotisme d'abord et la vie ensuite. Tout est donc caché encore pour ceux mêmes qui hantent le Comité. Fouquier-Tinville ² nous dira que, quoiqu'il y allât à peu près

¹ *Les crimes des sept membres, etc.*

² Campardon, *Le tribunal révolutionnaire de Paris*. 1866, t. II.

chaque jour, il n'avait été témoin d'aucun fait qui pût lui faire présumer des méfiances ou des différences d'opinions. En rendant compte à la Convention de scènes auxquelles il assistait, il nous montre Robespierre parlant seul, les autres se taisant, ou, quand Robespierre n'est pas là, déclarant tranquillement que c'est lui seul que tel ou tel travail important regarde.

Après l'union étaient venues la compétition des ambitions, la jalousie inavouée, les taquineries. Nous allons entrer dans une période nouvelle, période d'action, mais sourde encore et prudente.

II

Robespierre continuait de suivre le système que lui conseillaient son tempérament comme son ambition, sa politique hésitante quant aux moyens, imperturbable quant au but, système de bascule et de soubresauts que les événements et ses alliés naturels avaient contribué à lui imposer, et qui avait jusqu'ici mis sa personne en une si grande lumière. Il continuait donc à donner des espérances aux *conservateurs* et des gages aux Jacobins, à faire un bond qui l'enfonçait plus avant dans la Terreur, quand il avait paru vouloir s'attarder au milieu d'une mesure *réactionnaire*. De même qu'après avoir réjoui la conscience publique par le supplice des Hébertistes, il avait écrasé le parti des Indulgents ¹, après la fête de l'Être Suprême il fit proposer par Couthon, le 22 prairial, cette loi qui réformait le Tribunal révolutionnaire, en en faisant tout simplement le marchepied de la charrette destinée à mener la moitié de la France à la guillotine. Forcer tous les Français à se dénoncer l'un l'autre, faire arrêter tous les dénoncés, traduire au tribunal tous les arrêtés, et condamner tous les traduits, c'était bien le devoir imposé par cette loi. Elle refusait aux accusés toute défense, abolissait toute procédure, tout débat, dédaignait toute preuve, et elle choisissait les hommes les plus grossiers, les plus partiaux, les plus insensés ou les plus lâches, pour leur faire décider la culpabilité des accusés rien que sur

¹ *Un séjour en France de 1792 à 1795. Lettres d'un témoin de la Révolution*, traduites par H. Taine. Paris, 1872.

l'audition de leur nom ¹. C'est bien à Robespierre qu'il faut faire remonter la responsabilité de cette loi ; c'est à elle que Fouquier-Tinville fait allusion quand il nous dit que, de l'aveu du Comité, Robespierre seul en était chargé. Celui-ci la défendit, du reste, avec un redoublement de ce ton de hauteur furieuse dont il régenta désormais la Convention. Il y trouva l'occasion de se venger, par des regards haineux et des paroles redoutables, de Lecointre, de Bourdon, de Ruamps, des Montagnards, dont les murmures l'avaient insulté l'avant-veille. Ce n'était pas, sans doute, les derniers et pauvres restes de la liberté civile — toutes les autres libertés étaient mortes depuis longtemps déjà — que la Convention voulait défendre en hésitant, un bien court instant, à voter selon la volonté du despote. Mais ce projet accordait aux Comités de Gouvernement le droit de faire arrêter les députés eux-mêmes, et cela sans consulter l'Assemblée. C'était la mort certaine et prochaine pour un grand nombre d'entre eux. Pourtant, telle était la Terreur que chacun eut peur de paraître avoir été tenté d'hésiter, et la loi fut votée, sans autre effet que d'envoyer le vaillant Bourdon se mettre au lit de frayeur ², et le brave Ruamps cacher le poignard dont il avait juré de se percer le sein.

Il y avait là, pour les Comités, une occasion fort belle de commencer la guerre, mais Billaud n'était pas encore décidé à la lutte. Or il était vraiment le seul qui pût combattre Robespierre et le remplacer. Barère dut l'espérer, mais toute sa force consistait à être capable de toute faiblesse. Collot valait mieux peut-être. Billaud-Varennes, qui mériterait une étude spéciale, n'était pas sans puissance et sans quelque grandeur. Il était, de tous les révolutionnaires, le mieux doué pour exercer la tyrannie et pour la représenter d'une façon terrible. Sa figure sinistre et concentrée, ses traits pâles et lugubres, ses gestes toujours menaçants, son regard farouche, son silence même redoutable, indiquaient bien l'esprit réfléchi et politique qu'il possédait en effet ³. On disait, de son temps, qu'il avait la face de Brutus ; je trouve en son caractère un peu de celui de Cromwell.

¹ *Le tribunal révolutionnaire, etc.*

² *Les crimes des sept membres, etc.*

³ *Essai historique et critique sur la Révolution française. Paris, 1815, t. II.*

Sa conduite pendant ces journées de thermidor, son hésitation jusqu'au dernier moment, si elles sont d'un cœur bas, sont d'un grand esprit. Seul, il semble avoir deviné le péril que courait la tyrannie, et avoir nettement marché à son but. Ce but était de détruire le despote sans ébranler le despotisme, et, de même que Robespierre avait concentré toute la souveraineté dans le Comité de Salut public afin de l'absorber plus aisément en se mettant à la place du Comité, Billaud, suivant une marche parallèle, laissait l'Incorruptible rassembler les éléments de la toute-puissance pour en hériter.

Il ne pouvait donc encore, le 22 prairial, vouloir attaquer celui qui arrondissait l'héritage politique de Billaud. Nous verrons, plus tard, qu'il ne le voulut jamais, et qu'il y vint à la dernière extrémité et comme poussé par la fatalité.

Robespierre, pendant que ses rivaux hésitaient, avait, sinon déclaré la guerre, du moins dénoncé l'alliance. Il y avait eu au Comité — le 23 ¹, et il y eut encore le 25 ² — une séance orageuse. Billaud prétendit, plus tard, qu'on avait reproché à Robespierre d'avoir fait cette abominable loi du 22 prairial sans consulter personne ³. Le sujet de la querelle vint d'ailleurs, et ce dut être fort incidemment, dans le mouvement des reproches et des répliques, que l'on songea à reprocher cette mesure à son auteur. Nous avons vu, en effet, qu'il était, du consentement du Comité, seul chargé de cette loi, et nous verrons que Billaud et ses complices l'utilisèrent comme un instrument fort commode et de façon à lui demander un nombre de victimes inouï jusque-là ⁴. Mais ils sentaient qu'il y avait eu dans le procédé de leur antagoniste une nouvelle marque de mépris, et en remarquant qu'il avait rempli le Tribunal révolutionnaire de ses créatures, comme il l'avait fait à la Commune, ils purent se convaincre qu'il continuait imperturbablement les préparatifs de son plan de domination. Ils durent se montrer plus rebelles quand il en vint au vrai sujet de la réunion et de la discussion. Un fait est frappant dans les récits qui nous sont parvenus de la tenue de Robespierre au sein des Comités, c'est que nul n'a jamais osé l'attaquer direc-

¹ *Les crimes des sept membres des Comités.*

² *Réponse des membres des Comités.*

³ *Réponse des membres des Comités.*

⁴ *Premier plaidoyer contre Collot, Billaud, Barère, Vadier. Paris, an III.*

tement. Il avait toujours le privilège de l'agression, et quand ses collègues résistaient, ce n'était qu'en reculant et par des élans de colère. Vilate, juré au Tribunal révolutionnaire, le constate, quoiqu'il fût l'ami et l'espion de Barère : « Robespierre osait attaquer ses adversaires de front, tandis qu'ils ne l'attaquaient que dans l'ombre, d'une manière vile et basse, même en le flagornant publiquement jusqu'à sa défaite ¹. » Nous aurons de plus l'occasion de constater un curieux résultat du tempérament de Robespierre, tempérament qui le rendait très-fort dans l'agression, très-faible sur la défensive. Qu'il le sût ou qu'il obéît naïvement à son instinct, il agit toujours en conséquence, et remporta toutes ses victoires en attaquant le premier.

Ce fut donc le futur dictateur qui se plaignit, selon l'usage, des conspirations qu'on ourdissait contre lui, c'est-à-dire contre la République. Il en donnait pour preuves les insultes qu'on lui avait prodiguées lors de la fête de l'Être Suprême. Il demandait que l'on vengeât sur les conventionnels insolents la majesté de la démocratie insultée dans la personne de son plus illustre représentant. Cela, les Comités, le Comité de Sûreté générale surtout, ne voulaient pas l'accorder. Billaud ² et plusieurs historiens contemporains assurent que ce fut le mauvais effet produit par la mort de Danton qui les décida à ne plus jamais laisser mener de représentants à l'échafaud. Billaud ne pouvait pas avouer la vraie cause, qui était toute politique et intéressée. Il s'inquiétait médiocrement du mauvais effet que produirait telle ou telle mesure. Mais les Comités pouvaient aisément comprendre qu'en exterminant ainsi, l'un après l'autre, les rivaux et les ennemis de Robespierre, ils étaient uniquement des instruments dociles de ses projets dictatoriaux, et qu'ils affaiblissaient la Montagne, le seul point où ils pussent, au moment de la lutte, espérer trouver des alliés. Le Comité de Sûreté générale, plus exposé et plus faible, se rapprocha le premier de cette Montagne. Sa politique est naïvement dévoilée par Moïse Bayle, dans une conversation qu'il eut avec Sénart, et que celui-ci nous rend ³. « Il suffit, disait Bayle, « que Tallien ait été attaqué par Robespierre pour que nous

¹ *Les mystères de la mère de Dieu dévoilés*, par Vilate. Paris, an III.

² *Réponse des membres des Comités*, etc.

³ *Mémoires inédits*, etc.

« ayons gardé le silence. Les circonstances exigent que quels que soient les crimes de ceux qui paraissent Montagnards, il n'en soit pas poursuivi un. C'est un mur dont nous ne voulons pas arracher un moellon, quelque salpêtré qu'il fût, car à la moindre brèche le mur tomberait! » Vadier le confirme, dans sa défense : on détourna l'effet des dénonciations contre les Montagnards « par la raison qu'ils étaient poursuivis par Robespierre ». » Joseph Lebon l'avait deviné, quand il disait : Guffroy serait déjà décrété d'accusation *sans des raisons de politique* ².

Ce furent ces raisons de politique qui ne permirent pas à Robespierre de trouver à la Sûreté générale les six membres dont la signature était nécessaire pour rendre possible l'arrestation provisoire d'un représentant ³.

Quoi qu'il en soit, que dans ces deux séances du 23 et du 25 prairial, la cause de la mésintelligence ait été ou la colère du Comité blessé de ce que Robespierre eût accaparé le Tribunal révolutionnaire, ou la fureur de Robespierre exaspéré de ce qu'on ne voulait pas le débarrasser immédiatement de ses ennemis, Montagnards ou sectionnaires ⁴, la querelle fut grande. « La séance fut si orageuse, dit Billaud ⁵, que Robespierre en pleura de rage, et qu'afin que le peuple ne fût pas témoin des orages qui nous agitaient, il fut convenu que le Comité de Salut public tiendrait ses séances à un étage plus haut. » Robespierre ne pleura peut-être pas de rage, mais il quitta la réunion, irrité, menaçant ; il affirmait qu'il n'y mettrait plus les pieds.

On peut considérer cette séance et cette rupture comme le commencement de la révolution de Thermidor.

Barère et ses compagnons affirment, dans leur apologie ⁶, que cet éloignement de Robespierre fut très-heureux pour la République et causa la défaite du dictateur, parce que, disent-ils, il nous fut ainsi permis de nous entendre pour contreminer les projets de l'ennemi et pour tout préparer afin de les faire échouer. La plupart des historiens ont adopté cette

¹ Réponse de Vadier aux accusations de Lecointre. An III.

² Rapport fait au nom de la Commission, par Courtois.

³ Les crimes des sept membres des Comités, etc.

⁴ Paris en 1794, par Dauban, p. 470.

⁵ Réponse des membres des Comités.

⁶ Pièces justificatives.

thèse. Je ne saurais l'admettre absolument. Il est difficile de croire qu'ils n'eussent d'autre lieu et d'autre heure pour se voir et se concerter que la salle du conseil du Comité et l'heure du soir où Robespierre y était. D'ailleurs ils annoncent, dans un autre passage de leur Défense, qu'ils s'entendaient tellement bien contre Robespierre, qu'il leur suffisait d'un coup d'œil furtif pour se comprendre et prendre une décision contre le futur dictateur. De plus Couthon et Saint-Just, qui continuaient de venir aux séances et qui étaient les seconds de Robespierre, les eussent empêchés de se concerter, s'ils n'eussent eu que ces séances pour le faire. Enfin, — car les preuves surabondent, — nous verrons qu'ils n'avaient rien pu, ni su, ni même voulu préparer pour faire échouer ces projets. La seule chose qu'il faille reconnaître, c'est que l'absence habituelle de Robespierre donna quelque hardiesse à ses ennemis. Toutefois il faut constater qu'en s'éloignant ainsi, il commençait très-habilement la lutte, et remporta les premiers avantages. Je ne veux pas dire qu'il prit cette position absolument de sang-froid. Il suivit en cela, sans doute, les vices de sa nature, son âpre jalousie, ses instincts vindicatifs, cette rage folle de détruire l'obstacle qui poussait à la férocité une âme née pour la bienveillance. Mais c'étaient ces vices qui l'avaient conseillé jusqu'ici, qui l'avaient conseillé utilement et lui avaient donné le succès. Il devait, du reste, en être ainsi en temps de révolution, où la victoire appartenant logiquement aux crimes, il est plus habile de suivre l'impulsion du vice que l'effort de la vertu.

Robespierre, voyant qu'il ne pouvait aisément et du premier effort absorber le Comité, allait chercher à l'affaiblir, soit pour le détruire, soit pour le forcer à se rendre. Il ne pouvait l'affaiblir et le discréditer aussi longtemps qu'il en était partie intégrante. Cela se conçoit. Tout son plan devant être de se tourner vers la force rivale, de s'y dévouer tout entier et de la lancer contre la Convention et les Comités du Gouvernement, sa première préoccupation était naturellement de séparer ses propres intérêts des leurs. En s'éloignant, il les désignait déjà à la haine de ses partisans, c'est-à-dire des Jacobins, de la Commune, des Sections, de toute la partie énergique et révolutionnaire de la population parisienne. En s'éloignant d'eux encore, il prouvait qu'ils n'étaient ni si redoutables ni tellement indispensables.

Il en devenait plus libre pour leur enlever peu à peu ce prestige qui les entourait, qui faisait toute leur puissance et qu'il eut le grand tort de ne pas attaquer plus ouvertement, puisque c'est surtout contre ce prestige qu'il vint échouer.

Ils eussent pu, sans doute, déranger ses combinaisons en arrêtant le zèle du Tribunal révolutionnaire et en montrant que l'éloignement de Robespierre coïncidait avec un ralentissement des massacres. Mais il connaissait trop Billaud, Barère et Collot-d'Herbois, Vadior, Amar, et Vouland pour craindre de leur part quelque indulgence ou quelque modération. Il savait qu'ils utiliseraient, sans se lasser, cet admirable instrument de terreur qu'il venait de perfectionner. Ainsi firent-ils. Robespierre poussait de cette façon le Comité « à exaspérer les esprits, à aigir les cœurs, à multiplier les pénalités et les supplices par des jugements sans formalités et par des actes arbitraires. Robespierre faisait ainsi sentir la nécessité de concentrer le pouvoir..., et le propre auteur du mal aurait ensuite présenté une amnistie ou un adoucissement à ces mesures violentes. »

C'est Barère qui parle de cette sorte¹, en confirmant la sottise ou la folie de lui et de ses complices, et l'habileté de Robespierre. Celui-ci, qui, par ses *écouteurs*, David et Lebas, à la Sûreté générale, Couthon et Saint-Just au Salut public, par Taschereau, par Vilate, par sa nuée d'espions, et par maint employé des bureaux, était renseigné sur les projets des Comités, restait toujours à même d'y rentrer quand il le jugerait bon, et quand les victoires de l'armée française les mettraient assez en relief pour qu'il redevînt utile d'être avec eux. Par-dessus tout, il gardait sur le Tribunal révolutionnaire une influence occulte, mais directe et active. Elle lui permettait d'entretenir ce que Barère lui-même appelle un *système d'assassinat*; de se débarrasser de cette double classe d'ennemis qu'il avait (ennemis personnels ou ennemis politiques, rivaux révolutionnaires ou aristocrates), et cela, tout en rejetant l'odieux de ces massacres sur les gens qu'il se préparait à écraser.

J'insiste sur toutes les nuances de cette situation, parce qu'elles donnent une idée de la tactique de ce joueur habile

¹ Réponse des membres des Comités.

qui croyait n'avoir jamais assez de cartes en main, et qui, tout en quittant ses collègues pour les amoindrir, se gardait de ne pas utiliser la force qu'ils avaient encore.

En tout cela, nous n'avons pas encore vu d'attaque directe. Nous n'en verrons pas sitôt. Les deux partis craignaient d'engager la lutte définitive, car elle devait être portée en dernier recours devant un juge variable et capricieux, le peuple, dont nulle logique ne peut sûrement prévoir les décisions. Robespierre, qui avait l'oreille de ce juge, pouvait se montrer plus hautement agressif, mais ses ennemis étaient réduits aux taquineries, aux petites embûches. La grosse affaire de Catherine Théot ne fut pas autre chose. Il s'agissait d'une vieille folle, fondatrice d'une nouvelle religion qui, ne reconnaissant ni prêtre, ni culte, ni roi, n'avait rien qui pût blesser la République. Mais enfin c'était une religion, c'est-à-dire, pour les Décemvirs, une chose abominable, et pour les Sans-Culottes une affaire ridicule. Dom Gerle, autre fou, ex-chartreux et l'un des principaux adhérents de cette bouffonnerie mystique, avait reçu une attestation de civisme de la part de Robespierre. Poussés par reconnaissance, par un attrait qui leur faisait entrevoir des instincts mystiques en Maximilien, désireux de se faire un protecteur d'un homme si puissant, et peut-être excités sous main par les agents des Comités ennemis de Robespierre ¹, les apôtres de cette religion mirent celui-ci au nombre de leurs dieux. C'était une occasion précieuse pour le discréditer.

Il faut bien reconnaître, en effet, à la décharge des Comités — et ils le répètent à chaque page de leurs défenses — que leurs moyens d'attaque étaient restreints. Ils n'en avaient aucun direct ². Que pouvaient-ils reprocher à Robespierre, et que lui reprochaient-ils dans leurs conversations particulières, au fond de leurs pensées haineuses, jalouses ou ambitieuses? Sa popularité? Mais c'était justement le juge même de la cause, le peuple, qui était complice de ce crime. Ses exigences impérieuses envers les membres du Comité? Mais pourquoi ne se défendaient-ils pas, puisqu'ils avaient la majorité? Ses projets de dictature? Mais ils n'en avaient d'autres preuves à

¹ Vilate, *Les mystères de la mère de Dieu, etc.*

² Voyez notamment *Réponse, etc.*, p. 18 et suivantes.

donner que les exigences de cette popularité. Ils étaient ses complices dans les autres actes qui pouvaient démontrer un plan de tyrannie, sauf dans deux. Le Comité de Salut public n'avait jamais approuvé clairement et officiellement l'extension donnée au *bureau de la Surveillance administrative et de la Police générale*. L'existence en était légale, elle était la conséquence de la loi du 14 frimaire an II ; mais il était notoire que Robespierre était chargé des opérations de cette section, qui était arrivée, comme Vadier le disait, à faire du Comité de Surveillance générale une simple agence de Robespierre. Excepté Carnot, qui pouvait très-légitimement y être appelé pour la surveillance de ses agents militaires, nous ne voyons paraître à ce bureau que les triumvirs. Nous allons, du reste, bientôt demander quelques renseignements aux registres et papiers qu'il renfermait.

La majorité du Comité du Salut public pouvait donc rejeter sur Robespierre ce qu'il y avait d'excessif, d'insolent et d'arbitraire en cela. Mais ce point, très-grave en ce qu'il exaspérait le Comité de Surveillance, en faisait un ennemi acharné de Robespierre et créait un centre d'hostilité, n'avait pas une importance générale. La question religieuse avait une bien autre étendue. Fanatisme, mot puissant, mot horrible, reproche redoutable en ce temps où la politique des chefs de la démocratie avait pour premier but de détruire l'ancienne foi, de répandre le scepticisme dans les esprits les plus obtus, et de remplacer toute éducation par un code de préjugés anti-religieux ! C'était par là seulement qu'on pouvait espérer ébranler cette popularité *monstrueuse*.

L'affaire de Catherine Théot, ou de la Mère de Dieu, fut donc présentée comme une grosse conspiration, en même temps qu'on voulait pousser le public à y voir une caricature de la fête de l'Être Suprême. C'était attaquer Robespierre très-habilement et de tous côtés à la fois ; le ridiculiser, si la chose était reconnue bouffonne ; l'incriminer comme mystique et sacerdotal, si la religion de Théot était tenue pour sérieuse ; laisser entrevoir que le pur et l'intègre pourrait bien, après tout, être un conspirateur, si l'on parvenait à persuader au public qu'il y avait là des arrière-pensées politiques. On choisit Vadier, le seul qui pût lutter avec Robespierre sur le chapitre qui faisait surtout la force de ce dernier, je veux dire

sur le chapitre de la vertu. Si l'un, en effet, était connu sous le nom de *l'Incorruptible*, l'autre était vulgairement appelé *l'homme aux soixante ans de vertu*. Il fit son rapport à la Convention, le 27 prairial. Le rapport est inepte, et une des merveilles de l'imbécillité démagogique. Mais Barère y avait mis quelques-unes des fleurs de sa rhétorique. D'ailleurs, rien ne pouvait décourager la crédulité des Sans-Culottes¹.

Robespierre saisit aisément le plan de ses ennemis. Il était assez intelligent pour être intérieurement révolté de cette exploitation effrontée de l'ignorance et de la sottise des bons patriotes, mais il connaissait l'une et l'autre pour les avoir souvent utilisées, et il savait que nul n'est à l'abri de leurs coups ! Il comprit le danger, en même temps qu'il sentit toutes les blessures faites par là à son amour-propre. L'affaire fut arrêtée. Désormais, il n'ignorait plus qu'il avait des ennemis qu'il ne ramènerait pas à lui et qu'il fallait écraser. Il montra qu'il voyait clair, en disant à Vadier qu'on inventait des conspirations chimériques pour en dissimuler de réelles, et se confirma de plus en plus dans la résolution de ne plus mettre les pieds au Comité.

À la fin de prairial, telle est la situation des principaux acteurs de la prochaine révolution.

III

Au commencement de messidor, la diplomatie est active. Celle de Robespierre a pour but de pousser jusqu'au fanatisme le dévouement qu'ont pour lui les Sans-Culottes de toute nuance : Jacobins, Sectionnaires, Canonniers et Gendarmes, gens de la Commune, habitués des tribunes de la Convention, de l'Hôtel de ville, de la Société mère, généraux et officiers de l'Ecole de Mars (camp de 3,000 jeunes soldats installé dans la plaine des Sablons), meneurs des ateliers d'ouvriers de la fabrique de Grenelle. Il discipline et exalte l'armée démocratique. Couthon, d'une parole douce et insinuante, le vertueux Couthon que ses infirmités rendent si vénérable et que la lucidité de son esprit fait homme de si bon conseil, Couthon l'aide

¹ Vilate, *Les mystères de la mère de Dieu*, etc.

en tout ce qui est du ressort de l'éloquence et de l'intrigue. Robespierre a rappelé auprès de lui son frère, ses amis, Lebas et Saint-Just, qui étaient aux armées, et Lombard de Langres, dans ses *Anecdotes*, nous raconte comment il envoya chercher en province Arthur, un des membres influents de la Commune. Il est permis de généraliser ces cas qui nous sont connus¹.

Tandis qu'il groupait ses amis, il cherchait, par son bureau de police, à connaître où étaient ses ennemis et où ils en étaient, de même qu'il travaillait, à l'aide du Tribunal révolutionnaire, à en débarrasser son chemin. Il se préparait à la lutte d'une autre façon encore, bien inattendue et bien curieuse. Réfléchi et observateur comme il était, il avait dû chercher soigneusement à se connaître, et je suis porté à croire qu'un homme si concentré avait aperçu, sinon ses défauts, du moins ses défauts. Presque tous ceux qui l'ont vu se sont accordés à dire de lui qu'il était lâche; d'autre part, plusieurs de ceux qui l'ont connu plus intimement l'ont estimé, et parmi eux des gens comme Saint-Just, vraiment ferme, et comme tous ces Jacobins, vraiment énergiques. Je suis peut-être arrivé à expliquer cette apparente contradiction en disant qu'il *n'avait pas l'âme, mais les nerfs lâches*. Il possédait ce je ne sais quoi de féminin qui va aussi loin dans l'attaque que dans la retraite, qui a pour courage l'emportement et qui manque essentiellement de sang-froid. Il était ainsi audacieux, tout en étant couard. A bien des traits de sa biographie, j'ai cru comprendre qu'il connaissait cette misère de son tempérament bilieux, et que son intelligence, s'indignant de ces faiblesses de son corps, cherchait à les corriger. Je ne fais pas allusion à ces lunettes qu'il mettait pour empêcher l'indiscrétion de ses regards : c'était un pur masque, et il est reconnu comme un maître dans l'art de se masquer, bien qu'il faille attribuer à des hésitations réelles des contradictions qui ont la tournure de l'hypocrisie. Mais nous le voyons s'imposer chaque jour de longues marches; nous le trouvons au parc Monceaux essayant de se tenir à cheval, mais tremblant de tous ses membres et obligé de descendre précipitamment. Enfin, pendant les derniers temps de sa vie, il s'exerçait à

¹ *Mémoires anecdotiques*, par Lombard de Langres. Paris, 1823, t. I, p. 139.

tirer au pistolet ¹. Une des grandes préoccupations de sa politique, était aussi l'amour que le peuple français a naturellement pour le soldat, les choses et les allures militaires ; et de là venait sa haine contre tout ce qui était armé, sa jalousie contre les généraux, surtout les victorieux, sa persuasion que la démocratie appelait une dictature militaire.

Saint-Just, lui, s'occupait là où le cul-de-jatte Couthon était impuissant. Le matin il suppléait Robespierre à la Police générale, statuant sur les arrestations. Le soir, il surveillait les rapports de Fouquier-Tinville avec les deux Comités, et voyait si les accusations et condamnations préparées secrètement chaque matin par Robespierre avec le président et le vice-président du Tribunal révolutionnaire, avec Damas et Coffinal, avaient bien eu lieu : « Il entrerait, nous diront plus tard ses collègues, souvent vingt fois dans une séance du soir, et ne parlait que par sentence ou par colère quand il ne s'astreignait pas à un silence affecté et pénible, ou plutôt il espionnait le Comité ². »

Saint-Just, dans le but d'éteindre l'enthousiasme guerrier qui blessait tant Robespierre, dans le but aussi d'arriver à remplacer aisément le Comité par le triumvirat, avait essayé d'enlever à Barère les rapports qu'il avait l'habitude de faire sur les victimes, rapports qu'on nommait Carmagnoles, et qui étaient en grande faveur auprès de la Convention et du public. Mais Saint-Just, avec sa parole sèche et didactique, n'était pas fait pour cette éloquence facile. Il fallut rendre son office à Barère. Couthon, non plus, n'avait pu le remplacer. C'est encore Saint-Just qui était chargé des relations quotidiennes avec le maire de Paris.

Le Comité de Salut public veillait attentivement. Il avait envoyé hors de Paris, comme la loi le permettait, peut-être la moitié, comme l'assura Robespierre, peut-être seulement un tiers de l'artillerie parisienne ³, toute dévouée à la Commune. Barère donne, comme mesures prises contre Robespierre, la dissolution de l'armée révolutionnaire et l'interdiction des repas pris en public et en commun ⁴. Mais cette dissolution

¹ *Papiers inédits, etc.*, t. I. Voyez Fréron.

² *Réponse, etc.*

³ Voir *les débats de la séance du 8 thermidor*, t. II, p. 208.

⁴ Tome II, p. 208.

avait eu lieu le 7 germinal, et je cherche en quoi l'armée révolutionnaire, qui était hébertiste, pouvait aider Robespierre. Si cette armée intéressait quelqu'un, c'était Collot-d'Herbois. De plus, les débris de cette troupe s'étaient joints aux bandes des massacreurs de septembre pour former l'armée des sicaires de Héron ¹, et nous ne voyons pas qu'elle ait joué un rôle en thermidor. Pour les repas fraternels, peut-être plaisaient-ils à Saint-Just, philosophiquement, comme une tentative de réalisation du communisme, mais ils n'entraient aucunement dans la grande politique des triumvirs. Le Comité les vit de mauvais œil. En donnant aux citoyens des occasions de réunion, ils rompaient le silence et la solitude qui étaient les instruments de la Terreur ; en forçant les gens riches à s'approcher des Sans-Culottes, ils détruisaient les préjugés haineux qu'on avait donnés à ceux-ci et développaient la bienveillance réciproque, au grand dam de la tyrannie du Comité de Salut public. Le Comité prit une mesure plus importante quand, à la fin de messidor, il contraria la réunion à l'Hôtel de ville des délégués des quarante-huit sections de Paris ². C'était un coup habile de la Commune, qui voulait avoir sous la main une Convention jacobine et communale à opposer à la Convention nationale. Robespierre n'osa pas prendre la défense de cette réunion. Mais ses partisans purent faire remarquer combien le Comité haïssait et redoutait la population parisienne.

Le Comité de Surveillance suivait sa voie, et continuait de tenir en haleine et sous sa protection les Montagnards. Il les poussait à l'énergie par l'effroi, tout en jurant qu'il ne les abandonnerait jamais.

Voilà la situation générale en messidor. C'est la grande et large trame de l'histoire. Voyons quels menus fils nous allons pouvoir distinguer sur ce fond, en tâchant de préciser et de comprendre ou de contredire les assertions des acteurs, à l'aide des registres, des ordres, arrêtés et procès-verbaux du Comité de Salut public, à l'aide des débats de la Convention et de la Société des Jacobins.

Le point important de cette période de la Révolution de thermidor, c'est l'éloignement de Robespierre. Barère, Billaud,

¹ Sénart, *Mémoires inédits*.

² Barère, *Mémoires*, t. II, p. 210.

pour les besoins de leur cause, insistent là-dessus ; ils affirment que, du 25 prairial au 5 thermidor, pendant quatre décades ou quarante jours, il ne mit pas les pieds au Comité de Salut public. Lecointre et leurs autres accusateurs, tout en faisant partir du 23 la date de la querelle, ne contredisent pas essentiellement cette affirmation. Pourtant, c'est uniquement en montrant combien peu complète fut cette rupture, que nous pourrions arriver à trouver, au milieu de ces fils si étrangement mêlés et de cette diplomatie si défiante, la trace de la vérité.

L'éloignement de Robespierre ne fut donc pas complet, ni effectivement ni moralement. Il avait toujours, comme traits d'union avec le Comité de Salut public, Saint-Just et Couthon, et, dans un ordre inférieur, Vilate, qui était son espion en même temps que celui de Barère ; avec le Comité de Surveillance, David et Lebas ; en dessous, Taschereau-Fargues, qui était une mouche à double face : l'une tournée vers Vadier, l'autre vers Robespierre ¹. On peut soupçonner beaucoup d'autres intermédiaires, notamment parmi les employés supérieurs des bureaux, qui étaient en contact fréquent avec les divers membres, et je vois, en effet, dans les *Mémoires* de Barère, un M. Pierre ², secrétaire général, dans une situation analogue à celle que j'indique.

Robespierre venait, de sa personne, au palais des Tuileries, pavillon de l'Égalité, où se tenait le Comité de Salut public. Il montait presque chaque jour au troisième étage, où se tenait, sous la direction de Lejeune, protégé de Saint-Just, le bureau de la police. On le voyait passer plus austère que jamais, à la fois plus concentré et plus inquiet. Ses yeux petits et ternes s'étaient rougis de tâches sanglantes ; son teint — c'est le style de Courtois — s'était mélangé de la livreur de l'envie et de la pâleur du criminel ³. C'est dans ce bureau qu'il retrouvait Saint-Just, lequel y passait toutes ses matinées, sombre, lui aussi, plus muet, plus réfléchi que jamais, comme un homme qui mûrit un large et périlleux dessein. Ce dernier assistait presque à toutes les séances du soir du Comité ⁴, au contraire

¹ Sénart, *Mémoires inédits*. Lecointre, *Les crimes*, etc.

² *Mémoires*, t. II, p. 208.

³ *Rapport*, p. 56.

⁴ *Réponse des membres des Comités*.

de Couthon, qui ne manquait pas les séances du matin, mais qui ne venait jamais le soir. A cette heure, il occupait et surveillait les Jacobins. Il y tenait les entr'actes entre les grandes scènes que Robespierre y jouait et allait y jouer, plus fréquentes et plus dramatiques à mesure que l'on approchait de la fin de messidor. Lui, Robespierre, on le voyait quelquefois, au commencement de ce mois, dans la salle du Comité, vers cinq heures¹, heure à laquelle la salle était vide. Il n'avait pas encore décidé jusqu'à quel point extrême il porterait la rupture. Il était fort porté à respecter les apparences de la légalité; il craignait toute embûche; il savait combien est terrible, sous le règne de la jalousie démocratique, l'accusation de chercher à se mettre au-dessus de la loi; il ne voulait pas s'exposer à être accusé d'avoir méprisé le décret qui obligeait tous les membres des Comités à assister aux séances, au moins une fois sur trois. Enfin, comme il soupçonnait partout des complots, il espérait, en visitant ainsi solitairement la salle et les papiers du Salut public, saisir quelque trace intime des projets de ses adversaires.

Mais ce n'était pas seulement par cette fréquentation matérielle, si je puis dire, ni par l'intermédiaire de Saint-Just et de ses autres partisans qu'il restait en relation avec le Comité. Parmi les documents inédits formant le dossier de ce Comité et ayant eu la fortune d'échapper aux nombreuses chances de destruction, les Archives possèdent des papiers d'une certaine importance. Ils nous permettent tantôt d'arguer de faux, tantôt de tenir pour suspectes nombre des affirmations de Barère et consorts. Nous aurons à en tirer maint renseignement, mais dès maintenant ils nous aident à établir les rapports de Robespierre et des siens avec le Pavillon de l'Égalité. Ces documents consistent en registres² renfermant la copie, faite dans les bureaux, des dénonciations envoyées par les comités de surveillance des sections de Paris et de toute la France en somme, puis en une série de petites feuilles volantes³ contenant des ordres, des mandats, des mandats d'arrêt surtout. Les registres

¹ *Réponse des Membres des Comités.*

² *Archives nationales.* F. 7, 4437. Comité de Salut public, Rapports; floréal, prairial, messidor, thermidor, an II.

³ *Archives nationales.* F. 7, 4437. Liasse de 156 pièces, autre liasse en 37 cahiers, une autre de 9 cahiers, etc.

sont annotés en marge de diverses mains, parmi lesquelles je reconnais sûrement celles de Robespierre, Saint-Just, Couthon. Une quatrième écriture, qui intervient très-rarement, pourrait ressembler à celle de Carnot, mais je n'ose l'affirmer. Or c'est bien Robespierre qui annote les registres au commencement de messidor, et à cette date encore ses collègues disent couramment que c'est lui qui est chargé, dans le Comité, de la police générale. Ils essayeront plus tard, mais sans succès, de dégager leur responsabilité. Après le 12 messidor, l'écriture de Robespierre disparaît; elle est remplacée par celle de Saint-Just; Couthon tient la plume pendant la journée du 24, après quoi le registre s'arrête.

Dans les feuilles volantes, mandats d'arrêt, etc., je trouve jusqu'à ce même jour du 12 messidor la signature de Robespierre, souvent seule, parfois en compagnie de celle de Couthon, Saint-Just, *Carnot*, *Billaud*. A partir du 12 jusqu'au 17, Saint-Just signa seul. Le 18, sur un seul acte je retrouve Robespierre, encore une fois le 30. Mais il est évident que ce sont des signatures de complaisance. Je m'explique. Le Comité de Salut public prenait toutes ses résolutions à l'unanimité, c'est-à-dire que la minorité devait toujours céder à la majorité. Mais comme il était impossible, pour l'immense besogne à faire, que l'ensemble des membres pût voir toutes les affaires, chaque commissaire avait son attribution dont il signait les ordres. Souvent il envoyait ou portait cet ordre à la signature de plusieurs de ses collègues, parfois il ne le faisait pas, et sa signature représentait légalement toutes les autres puisque le Comité était toujours censé unanime. D'autres fois, tel membre en traversant, soit la salle des délibérations après une séance où il n'avait pas assisté, soit les bureaux, signait aux registres, même sans en être prié. Cela se faisait naturellement et de bonne foi, comme Robespierre sut le dire quand on lui reprocha de n'avoir pas assemblé le Comité pour discuter la loi du 22 prairial ¹. On reconnaissait d'ailleurs le commissaire dont émanait particulièrement telle décision : sa signature était la première, les autres étaient de complaisance. Du 12 au 30 messidor, et même jusqu'au 7 thermidor, c'est Saint-Just qui signe les mandats. Les autres membres ne craignent pas

¹ *Défense, etc.*

de se joindre à lui, même le 6 thermidor, où Billaud et Barère s'unissent à lui, pour décréter d'accusation Magenthies, chez lequel Robespierre voulait voir l'agent de ses ennemis et tout particulièrement du Comité de Surveillance générale.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est cette cessation brusque des relations de Robespierre avec le Comité, même avec le bureau de police qui lui était cher. Quel petit incident de cette Révolution se passe le 12 messidor ? Est-ce le jour où Robespierre, tout en hésitant encore sur le choix de l'heure, des voies et des moyens, se décide enfin à frapper un grand coup ? Est-ce alors que les réclamations du Comité de Surveillance contre le bureau de police devinrent assez instantes pour engager Robespierre à le quitter avant d'être contraint à le faire ? Comprit-il que, pour arriver à son but d'attirer la défaveur, la haine et le mépris des patriotes sur le Comité, il devait briser même ce léger lien, et cesser de hanter ce lieu désigné à la colère populaire ? Comprit-il aussi qu'il pouvait détourner ainsi sur ses antagonistes, en les chargeant seuls de toutes les responsabilités, non-seulement l'horreur causée par le redoublement des supplices, mais encore cet esprit d'opposition et de dénigrement qui commençait à pousser les moins habillés des Sans-Culottes contre le gouvernement, dénigrement dont il avait — ses espions le lui apprenaient — sa grande part ? Ou bien devons-nous tout simplement constater que, redoublant d'efforts et de travail, ayant son grand discours du 8 thermidor et ses discours journaliers aux Jacobins à préparer, ses amis à rassembler, la Commune, les Sections, le Tribunal à diriger, il plia sous le fardeau, et en abandonna une partie à ses deux acolytes. Il était, en outre, obligé de traverser ces salles du Pavillon Égalité, sans son cortège ordinaire de gardes du corps, et ces lieux, du moins il le pouvait craindre, n'étaient pas sans danger pour sa vie.

Ces registres et feuilles volantes nous prouvent encore que, s'il se tenait sur la réserve, ses collègues ne voulaient pas rompre avec lui. Le récit que fit plus tard un illustre Sans-Culotte, le président de la Commission populaire de la section du Muséum, Trinchard, appelé au Comité de Salut public, à cette époque, nous peut servir de commentaire à ces feuilles. Il nous montre Saint-Just impérieux, insolent, injurieux, même envers les bons patriotes, même envers un notable comme

lui — et c'est une note à garder pour l'explication des événements de thermidor — et Billaud non moins acharné que l'autre à activer les supplices. Trinchard a surtout ce trait, le seul que je veuille retenir ici : Saint-Just passe un ordre d'arrestation à Billaud qui, sans guère le lire et fort courtoisement, le signe séance tenante ¹. Nous sommes loin de cette rudesse dont on se vantera plus tard quand il s'agira de repousser l'accusation de complicité avec les triumvirs. Comment, après tout, être rude envers Saint-Just, quand on prodigue à son maître ces attentions de collègues désireux de faire la paix, de voir cesser les malentendus et de céder sur la plupart des points en litige ? A douze reprises, ils envoyèrent à Robespierre, qui les attaquait et les menaçait, des pièces à signer, comme si nul nuage ne se fût élevé ². Nous verrons ce qu'il advint au commencement du mois suivant de toutes ces ouvertures pacifiques, qui étaient, après tout, imposées au Comité par les circonstances.

Il y avait cent raisons, en effet, pour lui conseiller cette diplomatie pacifique qui rappelait toujours au bercail le loup égaré, et lui tenait, malgré tout, une porte continuellement ouverte, cent raisons pour patienter, chercher à tenir la balance exacte entre le rebelle et ses ennemis plus accentués, cent raisons pour faire délicatement la cour à cet ombrageux, sans toutefois écraser complètement le parti adverse. Chaque contemporain en a indiqué une, et toutes sont bonnes, sans qu'il nous soit pourtant interdit d'en chercher de meilleures encore dans les aveux qui échappèrent plus tard.

L'histoire a porté sur chacun des hommes d'Etat de ces Comités de gouvernement (encore une fois je ne parle pas des hommes d'affaires comme Carnot et les autres) un jugement sévère. Les tentatives de réhabilitation qui se sont succédé si fréquemment en ces derniers temps, n'ont apporté ni un raisonnement ni un document qui ait modifié ce jugement. L'ambassadeur qui représentait l'Amérique auprès d'eux, Gouverneur Morris, homme grave et libéral, esprit sagace, honnête et profond et bien en situation pour les juger impartialement, écrit à la date même où nous sommes arrivés, qu'il *se sent*

¹ *Archives nationales*, F. 7, 4435. Liasse n° 8.

² Lecoindre, *Les crimes, etc.*

souillé par les rapports qu'il est forcé d'entretenir avec cette lie de l'humanité, et il dit d'eux que ce sont des *hommes dégradés qui ne méritent que le plus profond mépris* ¹. Nous sentons que c'est bien là l'arrêt définitif, et après un siècle d'étude, après que tous les documents sont venus à la lumière, il reste intact, ferme, impartial et bien jugé. Pourtant, nous qui savons que ces hommes ont été les compagnons d'efforts de ceux qui ont sauvé la France, et qui savons aussi que ces derniers ont été souvent complices des crimes de ces personnages, nous ne voulons pas croire qu'il n'y ait pas eu quelque désintéressement, quelque grandeur dans ce Comité si privé de sens moral. Cherchons donc d'abord les raisons nobles ou vraiment politiques qui peuvent expliquer cette lâche patience à l'égard d'un homme dont le despotisme ne cherchait même plus à dissimuler.

Ils ont pu se croire indispensables au salut de la patrie, et vouloir se garder à tout prix pour cette œuvre. Ils avaient, comme tous les autres chefs de la démocratie, — j'en excepte Robespierre — le plus absolu dédain pour le peuple qu'ils caressaient, peuple imbécile qu'on peut mener, disaient-ils, avec un fétu de paille ². A côté de cette populace, ils ne voyaient que la Convention ; or, pour eux, la Convention — et en cela Robespierre était de leur avis — ne se composait que de deux classes d'hommes, *les lâches et les fripons*, les gens de la Plaine ou de la Montagne. Que resterait-il donc pour mener à bien les destinées de la Révolution, si les Comités disparaissaient ? Une tourbe inepte, guidée, selon le hasard des choses, par des âmes faibles ou vénales. Ne fallait-il pas subir une dictature républicaine plutôt que de voir périr la révolution ? Leur était-il donc si difficile de comprendre ce que Gouverneur Morris prédisait au commencement même de thermidor : « Le Comité a concentré une telle masse de pouvoir, et il s'est mis, par l'excès même de la tyrannie, dans la nécessité de se défendre par des mesures tellement rigoureuses et multipliées, que la moindre division mise dans son sein doit la détruire ³ ? »

¹ *Mémorial de Gouverneur Morris*. Trad. de l'anglais, par A. Gaudin. Paris, 1842, t. II.

² Sénart, *Mémoires inédits*.

³ *Mémorial*, t. II.

Voilà une des raisons qui peuvent expliquer, d'une façon grave et politique, la patience du Comité envers Robespierre. Vouland l'indiqua à Fiévée quelque temps après thermidor : « Les Comités redoutaient surtout ce qu'ils appelaient le parti d'Orléans, dont Danton fut le principal chef, c'est-à-dire tous les députés qui mêlent le plaisir, le luxe, la cupidité aux proscriptions, et avec lesquels aucun ordre n'était possible à établir ¹. » Je sais que penser de cet argument dans la bouche de Vouland et de ses compagnons; mais il faut en tenir quelque compte.

Les autres sentiments, les autres mobiles sont d'un ordre plus bas, plus machiavélique et plus haïssable. Je ne crois pas, sans doute, qu'il faille appliquer ici ce renseignement de Fiévée, disant à propos de Robespierre : « Sa domination réelle sur la Convention tenait au soin constant qu'il avait eu de réunir contre la plupart de ses collègues les pièces qu'il pouvait produire à volonté pour les mettre en accusation ². » En tous cas, ces papiers remis, comme nous l'apprend naïvement Harmand de la Meuse ³, à chacun des intéressés, ou confiés à quelque Robespierriste dévoué et obscur, sont tous désormais perdus. Mais il y avait entre les membres du Comité les liens d'une longue complicité de tyrannie, tyrannie où Robespierre avait été le plus prudent et le moins corrompu. Il avait contre eux cent preuves qui, présentées comme il le savait faire, les eussent accablés. Il leur fallait donc se taire, le leurrer, tout souffrir et attirer sur d'autres sa colère, jusqu'à ce qu'ils trouvassent l'occasion de l'écraser brusquement, d'un coup, et sans qu'il pût parler. — « Nous nous regardions comme perdus, dirent-ils plus tard, pour peu que Robespierre fût mal attaqué. Si le coup que nous lui porterons n'est pas mortel, c'est nous qui périrons.... Ainsi il faut assurer les coups que nous lui porterons. » Il fallait un coup décisif..., et frapper en même temps qu'on le dénonçait. « Il s'agissait, disent-ils encore, de le détruire en une seule séance. Jusque-là il fallait le tromper. » « Si on l'attaque trop tôt, il nous accablera, comme se disant opprimé, calomnié à la manière de journaux anglais et en proie à une faction usurpatrice des droits du peuple....

¹ *Correspondance*, Introduction.

² *Id.*

³ *Anecdotes*, préface.

Lui, seul contre les deux Comités, aura cette faveur populaire réservée aux opprimés ¹.... Il faut attendre qu'il ait attaqué le premier. » Bref, toute leur défense tourne autour de cette idée, dissimulée sous les phrases habituelles du dévouement à la Liberté, mais aisément perceptible : « Nous avons peur de Robespierre, nous n'étions pas de force à lutter contre lui, nous avons tout intérêt à ne pas le faire et attendions qu'il voulût bien apporter sa tête sous le couteau. Du reste, nous l'y engageons de notre mieux. »

Si l'on veut bien se rappeler les quelques traits caractéristiques donnés plus haut sur les membres du Comité, cette peur s'explique fort bien. Qui eût lutté directement contre Robespierre ? Billaud peut-être l'eût osé. Mais il se savait vulnérable. Il n'était pas encore convaincu qu'il n'avait pas tout à gagner à rester l'allié du despote, et s'il se sentait fort pour l'intimidation, il savait bien qu'il n'avait ni popularité, ni amis, ni alliés sûrs. Carnot seul tenait tête aux triumvirs. Comme il représentait l'élément militaire, fort détesté par l'avocat Robespierre, par le rhéteur Saint-Just et par le cul-de-jatte Couthon, il était particulièrement en butte à leur haine. Il avait connu Robespierre de jeunesse, avait été son associé à l'académie de *Rosati* d'Arras, avait chanté avec lui le vin et les roses, il le connaissait à fond ; et lui, homme d'un génie pratique, il avait percé à jour la médiocrité du personnage et de ses deux acolytes. Il le leur dit d'un mot de colère, mais qui est resté : « Vous êtes des dictateurs ridicules ². »

A part lui, qui ne se maintenait pas toujours à cette hauteur de dédain, Lindet et Prieur se taisaient, ce dernier en tremblant, Billaud biaisait, Barère et Collot flagornaient le *Géant de la Révolution*. Toutefois, nous ne devons pas nous contenter même de la peur. L'aveu qu'ils en font nous est suspect, et doit, comme il en arrive souvent, servir à dissimuler un dessein ou une situation moins avouables encore. Ce fut ainsi qu'en jugea la Convention, après un long procès, mûrement débattu, après des enquêtes et des discussions infinies. Elle était composée des mêmes hommes qui avaient joué un rôle dans l'histoire du Comité de Salut public, elle avait de ces notions

¹ Réponse des membres, etc., p. 17.

² *Id.*, p. 104.

subtiles, mais réelles, de ces documents trop dangereux ou trop fugaces pour que la postérité les puisse recueillir, de ces lueurs un peu diffuses, mais étendues, que des contemporains, des collègues seuls peuvent entrevoir; elle avait été *pars magna* dans ces événements; elle reconnut que les meneurs des Comités de Gouvernement avaient été les complices de la tyrannie robespierrienne, qu'ils avaient travaillé de leur mieux à remplacer le tyran et qu'ils ne l'avaient renversé que quand ils avaient été absolument forcés de le faire ¹.

Barère qui laisse parfois, et sans s'en douter, échapper un rayon de lumière parmi les mille mensonges et erreurs de ses *Mémoires*, Barère reconnaît assez ouvertement le fondement de ce verdict. Nous avons eu tort de renverser Robespierre, disait-il à la fin de sa vie, mais nous savions qu'il allait nous faire guillotiner. Et il ajoute une phrase pleine de révélations: « Nous ne nous dissimulions pas que Saint-Just, taillé sur un patron plus dictatorial, eût fini par le renverser pour se mettre à sa place ². » C'est bien cela. Ils connaissaient le fort et le faible de Robespierre, ils savaient qu'en s'adressant tour à tour à sa vanité et à sa tremblante prudence, en l'effrayant adroitement et en le flagornant effrontément, on arriverait à en faire un despote tolérable pour ses complices. Mais son futur successeur était plus insensé et moins maniable.

Résumons cette situation du Comité en face de Robespierre. Sans doute les dangers que les querelles intestines pouvaient faire courir à la République frappèrent les esprits, mais les meneurs étaient, en dehors même de leurs vices instinctifs, trop corrompus par la tyrannie, trop dénaturés par le despotisme, pour n'avoir pas surtout obéi à des inspirations personnelles et intéressées. Le *summum* de leurs désirs fut d'aider le maître despote à donner à la dictature des rouages faciles et de fermes ressorts pour la lui escamoter quand elle serait bonne et aisée à prendre. A défaut de ce rêve, ils ne demandaient pas mieux que de continuer à garder l'autorité, telle qu'ils l'avaient eue jusqu'ici, et ils firent tout pour persuader à Robespierre de ne rien changer à un pouvoir si admirable. Celui-ci n'y voulant pas entendre, ils eussent, par peur de sa

¹ Saladin, *Rapport au nom de la Commission des Vingt-un*. Paris, an III.

² *Mémoires*, t. I, p. 118.

popularité, par crainte d'être vaincus, et dans leur frayeur de voir la tyrannie disparaître avec le tyran, consenti à toutes les conditions du gouvernement nouveau, excepté à celles qui leur enlèveraient tout pouvoir, et surtout à celles qui les poussaient vers la guillotine. Ils supportèrent tout, en maudissant intérieurement l'ennemi, jusqu'au moment où ils comprirent qu'ils pouvaient bien être parmi les victimes promises au futur maître, en don de joyeux avènement.

Mais ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'ils consentaient à être les grands vassaux de ce nouveau César de la Révolution. Ils préféraient rester ses égaux ou devenir ses maîtres. Pour tout cela il fallait une habile diplomatie et un jeu de bascule délicatement manié. Il était nécessaire de ne jamais lui rompre absolument en visière, et pourtant de ne jamais décourager ses ennemis naturels. Ils ne pouvaient ostensiblement prendre aucune précaution directe, matérielle et radicale contre lui, mais ils devaient adopter toute mesure propre à contrecarrer mollement et sourdement ses projets. Ils agirent ainsi jusqu'à la dernière heure, et, au moment où les fers sont engagés pour le combat suprême, nous verrons les antagonistes chercher bien plus à désarmer l'adversaire qu'à le tuer. C'est ce qui rendit leur défense si spécieuse, et qui fit pendant si longtemps hésiter leurs juges et l'histoire : ils mirent *défense des libertés de la République* partout où il devait y avoir *défense de la tyrannie du Comité*, ils indiquèrent comme s'étant passées au grand jour, en un duel héroïque, les petites attaques dissimulées, les taquineries, les plaintes aigres-douces, et ils parurent avoir défendu la patrie contre ce monstre quand les meilleurs n'avaient songé qu'au despotisme révolutionnaire, et les autres qu'à leur ambition.

Ils trouvèrent dans le Comité de Surveillance un instrument qui convenait de plus en plus à cette politique. « Nous avons poussé Robespierre insensiblement vers l'abîme, écrivent Barère, Billaud et Collot-d'Herbois, nous l'avons trompé sur notre marche combinée dans les deux Comités, afin de le démasquer au moment opportun ¹. » Ils se vantent, comme toujours, et changent le fond réel des choses ; ils ne trompèrent pas Robespierre et ne songèrent point à le démasquer,

¹ Réponse, etc.

mais à l'empêcher de devenir trop fort ; c'est uniquement pour cela qu'il y avait une marche combinée. Vadier, de son côté, au nom du Comité de Surveillance, se vanta — et il est plus près de la vérité — d'avoir mené ses compagnons de conspiration plus loin qu'ils ne voulaient aller. « On ne saurait contester que ce fut la force d'inertie du Comité de Surveillance, lui refusant des mandats d'arrêt contre les représentants, son attitude imposante, son assiduité combinée au Comité de Salut public, qui déconcerta le tyran et le força à s'en isoler ¹. » Cette attitude imposante, quand on se rappelle les aveux de La Vicomterie, fait sourire. Mais, en messidor, il n'y avait plus à hésiter pour le Comité de Surveillance ; comme autorité, il était presque annulé, et nous le pouvons constater au ton hautain des renvois faits par les triumvirs à ce Comité ². Il doit évidemment disparaître dans la nouvelle organisation rêvée par Robespierre, qui, homme de police lui-même, voulait avoir totalement un tel service sous sa main. J'ignore si c'est jalousie de métier et d'instinct, mais il avait marqué de rouge Amar et Jagot, qui, à la Surveillance, étaient particulièrement chargés de cette partie policière ³. Vadier s'était rendu odieux à l'amour-propre de Robespierre ; d'autres, comme Louis du Bas-Rhin ou Vouland, pouvaient être aisément convertis en Hébertistes ; quant à Dubarran et aux autres, ils étaient faciles à englober parmi ceux que l'Incorruptible poursuivait d'une haine sincère et qu'il nommait les Orléanistes ou les Frépous.

Il n'y avait donc plus rien à épargner, et c'est bien le Comité de Surveillance qui mène la guerre dans son triple mouvement : opposition non déclarée, mais continue, aux projets de l'ennemi, — les triumvirs ; — surveillance des alliés douteux, — le Salut public ; — recherche et organisation de nouvelles alliances avec les Montagnards.

Il va même jusqu'à l'opposition déclarée, en une circonstance, quand il met en liberté les membres du Comité révolutionnaire de la Section de l'Indivisibilité, que Robespierre avait fait emprisonner comme Hébertistes et corrompus, mais surtout parce qu'ils avaient raillé la fête de l'Être Suprême, et dit que le tour d'être guillotiné allait bientôt

¹ Réponse de Vadier aux accusations de Lecointre, p. 12.

² Archives, F. 7, 4437. Registres, etc.

³ Discours de Robespierre, le 8 thermidor, p. 13.

venir pour Robespierre ¹. La plupart du temps, le Comité de Surveillance se contentait de contrarier l'action du bureau des Triumvirs, en ne cessant pas un jour de se plaindre de l'illégalité commise par ce bureau. Mais par-dessus tout, il s'oppose énergiquement, sans se laisser séduire, convaincre ou fatiguer, à l'arrestation des conventionnels que Robespierre veut proscrire. C'est encore en messidor, comme nous l'avons dit pour prairial, le nœud de la situation, l'œuvre grande qui fait du Comité de Surveillance le pivot des événements, et par laquelle il retient, domine et dépasse le Comité de Salut public. Il faut lui restituer cette première place dans la révolution de thermidor.

Il lui était imposé d'agir ainsi. Les Montagnards étaient ses seuls alliés naturels dans cette suprême aventure. Il voyait bien, comme nous le voyons aujourd'hui, que le Salut public avait, à côté de quelques intérêts semblables aux siens, des perspectives fort contraires.

Ce ne fut pas une œuvre facile que de mener à bien cette alliance. L'insolence que les commissaires de la Surveillance générale avaient montrée envers la Convention, au temps de leur pouvoir incontesté, y mettait grand obstacle. C'était à eux que les représentants devaient s'adresser pour avoir des congés et dans mainte autre circonstance, et les députés, forcés de faire longuement antichambre, souvent n'étaient pas reçus, ou étaient renvoyés avec menace ou injure. Il y avait aussi entre les meneurs de la Surveillance et les chefs de la Montagne des inimitiés particulières. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, Vadier était l'ennemi déclaré de Tallien, comme Barère celui de Dubois-Crancé. La loi de la conservation devait imposer silence à toute répugnance et à toute dissension particulière. Les membres du Comité de Surveillance pouvaient, à divers signes, prévoir que le Comité rival céderait à Robespierre, et que, pour Collot, comme pour Barère, — ce qui eût donné la majorité dans les délibérations aux Triumvirs, — il ne restait que le prix de la complicité à débattre.

Les Montagnards, de leur côté, savaient que la mort de plusieurs d'entre eux était arrêtée en principe. Robespierre avait, comme qualité réelle, un mépris sincère pour les fripons,

¹ Dauban, *Paris en 1794*, p. 410.

un éloignement naturel pour les gens de plaisir; il laissait dire par ses partisans qu'il fallait punir les proconsuls, les conventionnels qui, envoyés en mission dans les départements, avaient outrepassé leur mandat, exercé la tyrannie; ceux encore qu'on pouvait considérer comme exagérés et contre-révolutionnaires par leurs excès; enfin les corrompus. Il les poursuivait, sans doute aussi et surtout, parce que, habitués à l'exercice de la tyrannie, ardents et violents, ils ne devaient pas se plier volontiers au futur despotisme.

Les Montagnards étaient avertis depuis quelque temps déjà. Fréron et Barras savaient par Barère qu'ils étaient *improuvés*, ce qui signifiait proscrits ¹. Soulès, secrétaire du Comité de Surveillance, avait déclaré à Rovère, Bentabole, Legendre, que Robespierre et Collot se préparaient à exterminer les patriotes les plus résolus, et que cette conspiration s'étendait jusqu'à Lyon ². Moïse Bayle avertit, entre autres, Lecointre de Versailles, qui le reconnut plus tard ³. Vadier, plus tard aussi, se vanta d'avoir dénoncé les plans de Robespierre à plusieurs représentants, Rovère, Thirion, Ruelle, ⁴ etc. Il ne pouvait donc y avoir doute sur le complot; mais comme les signes de culpabilité, notés par Robespierre, *rapines à la Danton*, abus proconsulaires d'autorité, *hébérisme*, *diffamation de l'Être Suprême*, *friponneries*, pouvaient s'appliquer à un grand nombre de Montagnards, le trouble était grand. On avait d'abord marqué six représentants pour la mort. Lecointre nous raconte comment ce nombre s'éleva à trente, et comment beaucoup d'autres ⁵, se jugeant suspects, se cachaient ou tombaient malades.

J'ai essayé, en compulsant divers documents contemporains, de retrouver ces trente membres, bien que je croie ce nombre exagéré. Couthon ne demandait que six têtes conventionnelles. Barère indique à plusieurs reprises le nombre de dix-huit, qui, je crois, représentait la somme des vœux de Robespierre. Celui-ci, par transaction, et pour dénouer l'affaire pacifiquement, se fût contenté des six indiqués par

¹ *Mémoires*, t. II.

² *Archives nationales*, F. 7, 4438, Déclaration, n° 11.

³ *Les crimes des membres des Comités*, etc.

⁴ *Réponse de Vadier aux accusations de Lecointre*. An III.

⁵ *Les crimes*, etc., p. 13.

son complice, mais une fois la bataille engagée, il ne pouvait évidemment répondre des exigences de ses soldats. Bourdon de l'Oise, qui était considéré comme le chef de la troupe ennemie — dont Payan dit : Bourdon et ses complices, *les Bourdon* ¹; — Tallien, le plus détesté, comme le plus corrompu; Fouché, le plus redouté, comme le plus habile à se cacher et à nouer les intrigues; Dubois-Grancé, le plus méprisé pour son hypocrisie vénale; Lecointre, de Versailles, qui colportait des pamphlets violents, et cherchait à rallier les courages; Legendre, le dernier, le seul défenseur de Danton : ce sont là, je le pense, les six plus menacés. Pour compléter le nombre de dix-huit, je nommerai Fréron, Barras, ces types de proconsuls, puis Rovère, Dumont, Guffroy, Paris, Monestier du Puy-de-Dôme, Alquié, Merlin de Thionville, Thuriot, qui avait essayé de discréditer le Comité; Cambon, dont les plans financiers exaspéraient le communisme de Saint-Just; Cavaignac, presque tous suspects de représenter la séquelle dantoniste. — Léonard Bourdon, Audoin, Duval, suspects de fanatisme matérialiste; Méaulle, Delmas, Javogue, Brival, Ruamps, amis de Tallien; Bentabolle, qui paraissait ressentir le poids de la tyrannie décemvirale; Garnier de l'Aube, Harmand de la Meuse, qui assure avoir vu son nom sur le registre privé de Dumas et de Robespierre; Calon de l'Oise, dont les espions de Robespierre signalent les relations avec les chefs de la Montagne, peuvent être rangés parmi les proscrits ². Nous ne parlons pas des membres des Comités de Gouvernement, dont le sort devait dépendre de la façon dont se terminerait la lutte, je veux dire selon que la diplomatie ou la vive force donnerait le pouvoir à Robespierre. Mais nous avons déjà signalé la haine particulière qu'il ressentait contre Vadier, Vouland, Amar, Jagot, de la Sureté générale; contre Carnot et Prieur, du Salut public ³. A la façon dont Elie Lacoste allait brûler ses vaisseaux, nous pouvons soupçonner qu'il se croyait, lui aussi, très-compromis. Lecointre, qui nous raconte l'angoisse de la Montagne, nous dévoile un côté de sa diplomatie. Vadier, comme Moïse Bayle, têtes des deux groupes qui divisaient le Comité, avaient promis, celui-ci que jamais « l'on ne prendrait aucun

¹ Courtois, p. 212.

² Courtois, 127-139.

³ Discours du 8 thermidor, *in fine*.

arrêté contre la représentation nationale; » l'autre, « qu'il ferait tête à Robespierre en toute occasion où la sagesse le permettrait. » « Dès lors, continue le député de Versailles, on parut oublier leurs anciens excès, chacun comprit que son salut, peut-être celui de la République, était attaché à cette désunion dans les Comités; on la fomenta. »

Mais ce n'était qu'un des points de la politique montagnarde. On pouvait prévoir que le Comité de Salut public reviendrait à Robespierre s'il voulait abandonner l'idée du triumvirat pour celle d'un décemvirat, et que la Montagne payerait les frais de l'accord. Dès lors, le Comité de Surveillance devenait une bien faible digue; quelques-uns de ses membres seraient sacrifiés avec la Montagne; les autres feraient leur paix, trop heureux de prendre place au bas bout de la table, dans ce festin de la réconciliation des despotes. C'était bien l'impression qu'avait rapportée Garnier de l'Aube, lorsque, mandé au Comité de Salut public, il avait déclaré les angoisses de la Montagne. Et quelle confiance avoir en des gens qui, comme l'avoue Billaud, connaissaient depuis six mois les projets dictatoriaux de Robespierre; qui, comme Collot et Lacoste le confessèrent aussi, avaient, depuis cette même date, entendu Robespierre proposer aux Comités la suppression de la Convention, et qui n'avaient pas agi!

Les Montagnards cherchèrent d'autres alliés. C'est Durand de Maillane qui dévoile cette autre partie, non moins curieuse, de l'intrigue thermidorienne¹. En face de la Montagne, à la Convention, siégeait ce qu'on appelait jadis la droite, c'est-à-dire les Girondins. Les chefs de la Gironde, proscrits au 31 mai, avaient péri. Soixante-treize de leurs partisans attendaient, depuis lors, en prison leur jugement. Mais en dehors de ces cent députés, quelques-uns des moins compromis restaient encore, muets, votant docilement sur un signe des Comités, mais se croyant braves parce qu'ils ne s'étaient pas trop éloignés des bancs où siégeaient autrefois Vergniaud, Brissot, Pétion et les autres fédéralistes. Au milieu, au-dessous de la Montagne comme de la droite, s'asseyaient les républicains honnêtes par caractère, modérés par principe, groupe considérable par le nombre, remarquable par le talent, par l'illustration même de

¹ Durand de Maillane, *Mémoires*. Paris, 1828, p. 198.

beaucoup de ses membres, mais masse devenue confuse de parti pris, et où chacun s'efforçait de se perdre d'autant plus dans la foule, qu'il avait été jadis au-dessus d'elle ¹. Ils n'avaient d'autre préoccupation que de vivre, et hors cela de voter en masse, en silence, sans plus songer ni à la justice, ni à la vérité, ni à l'humanité. C'est bien là l'aveu naïf et effronté de l'un des chefs les plus fermes de cette majorité conventionnelle. On désignait les députés de ce parti sous le nom de la Plaine, le Marais, le Ventre, les Crapauds. Ils étaient le jouet de la Montagne, qui leur prodiguait les insultes, les menaces, les railleries les plus douloureuses et qui ne leur permettait pas de protester par l'absence lorsque la salle était envahie par ces mascarades nauséabondes, ignobles et impies qui précédèrent l'établissement du Culte de la Raison ².

Les *Lâches* — c'était leur désignation officielle dans la Montagne — étaient pourtant devenus le dernier espoir de celle-ci, puisqu'ils représentaient en somme la Convention, qui pouvait devenir toute-puissante dans une guerre d'opinion ³. Elle vivait, d'ailleurs, encore sur le bénéfice des grands mots dont les chefs du peuple — Robespierre comme les Comités et les Montagnards — l'avaient décorée pour sanctifier les mesures tyranniques qu'ils lui avaient imposées : elle était le représentant et le centre de la souveraineté populaire, qui était elle-même infailible et divine. Elle paraissait être cet astre triomphant dont les Comités puissants et victorieux étaient le reflet, et bien que mutilée, souffletée, injuriée, ridiculisée dans chacun de ses membres ou de ses groupes, elle était pour l'imbécillité populaire le conclave de la religion révolutionnaire, et on la vénérât encore comme le sauvage vénère son fétiche.

Il fallait descendre de bien haut pour arriver jusqu'au Marais. Ce dut être une pénible besogne pour les Bourdon, les Rovère, les Tallien qui semblent avoir été les entremetteurs de cette besogne, où l'insolence altière de la Montagne avait à s'incliner devant le froid mépris de la Plaine. On s'adressa à Durand de Maillane, à Palasne-Champeaux, à Boissy-d'Anglas, trois constituants, qui paraissaient être les chefs de

¹ Toulangeon. *Histoire de la France depuis la Révolution de 1789*. Paris, an XII. T. II, p. 492.

² Durand de Maillane, chap. ix.

³ *Id.*, p. 199.

la droite et du centre. On invoqua tout ce qui pouvait toucher de tels hommes. Mais il se trouvait justement que Robespierre les avait toujours protégés contre les fureurs de la Montagne, comme il avait toujours empêché qu'on ne fit passer en jugement et condamner les soixante-treize députés emprisonnés. Pourquoi cette mansuétude? Faut-il y voir encore ce respect instinctif que Robespierre avait pour la probité, pour la légalité, et qu'il montrait quand son ambition, ses théories ou sa vanité n'y apportaient le moindre obstacle? Il faut comprendre surtout qu'il voulait garder cette masse patiente, honnête, docile, facile à discipliner, à réduire et à conduire, pour l'opposer, le cas échéant, aux Montagnards violents, débauchés, rendus plus intraitables et plus libertins encore par l'exercice de la tyrannie proconsulaire et gouvernementale. Robespierre était donc, pour la Plaine, plus près d'être un ami, et c'était la Montagne qui était l'ennemi féroce et jusqu'ici implacable¹. De plus, ces hommes, trop prudents sans doute, mais intelligents et habiles, pouvaient craindre d'être écrasés et de payer les frais de la guerre; ils devaient supposer qu'on leur tendait un piège pour les achever; et ils n'avaient qu'à gagner à laisser leurs tyrans s'entre-détruire. Ils repoussèrent les offres des Montagnards. Ceux-ci revinrent à la charge, essayant de démontrer que la protection accordée par Robespierre n'était que passagère, que leur tour viendrait nécessairement, et qu'après tout cette protection il la faudrait acheter par de plus grandes faiblesses encore et par une éternité de soumission, d'esclavage même, quand l'orgueil despotique du Dictateur n'aurait plus de contre-poids. La Plaine refusa encore.

On doit commencer à voir le curieux enchaînement des partis qui se préparent à la lutte, chacun se défiant du groupe supérieur, et cherchant en dessous un secours pour le danger prochain. Le Comité de Salut public, tout en espérant, soit jouer, soit ramener les triumvirs, s'incline vers le Comité rival qu'il a dédaigné jusqu'ici. Celui-ci, constatant que son grand allié l'exploite plus qu'il ne le défend et qu'il se garde bien de s'engager à fond, s'abaisse vers la Montagne, qu'il a jusqu'alors traitée en pédagogue hargneux et cruel. La Montagne, fort effrayée par ce défenseur qui l'implore et qu'elle sent trem-

¹ Lacretelle, t. V, p. 336.

bler, descend dans la Plaine qu'elle inondait hier encore de ses injures et de ses dédains. Si bien que c'est le *ventre* qui devient le membre important de la République, et que tout l'édifice révolutionnaire repose sur les Crapauds du Marais.

.. Cependant que fait Robespierre ? A lui aussi sa conduite n'a que l'apparence de la netteté. L'équivoque s'imposait nécessairement à tous les instruments d'un gouvernement qui, follement révolutionnaire, n'avait pu s'établir que par l'hypocrisie, et qui, basement démocratique, ne pouvait durer que par le mensonge. Robespierre, obligé de cacher, non pas comme ses antagonistes, ses défiances et ses préparatifs, mais, comme tout le monde, ses pensées et ses projets, avait bien déclaré la guerre, mais avec l'intention de ne pas la faire et la certitude de triompher sans engagement. Il avait toute chance de vaincre uniquement par l'intimidation et, en tous cas, il se préparait à écraser des rebelles plutôt qu'à combattre des ennemis. Il ne faut pas l'oublier.

Mais il se préparait. Ne disons pas, comme fait le constituant Toulangeon ¹, « qu'il négligeait, dédaignait même tout moyen de défense. » Il s'en préoccupait vivement, comme des moyens d'attaque. Nous l'avons vu rappeler à Paris ses adhérents, Saint-Just, Lebas, Robespierre jeune, Arthur. Quand, le 7 juin 1793, il avait, malgré le Comité de Salut public, fait laisser la force armée aux mains, sous les ordres de la Commune et des Sections, qui étaient à lui, ce n'était pas prouver qu'il comptât uniquement sur ses succès de tribune. Tout ce que nous pouvons découvrir ou deviner de sa conduite à la fin de messidor — et nous avons montré comment il en occupa le commencement — prouve qu'il suivait cauteleusement, mais activement, un plan mal défini encore dans le détail, arrêté toutefois dans ses grandes lignes.

Faut-il croire, comme le déclareront lors de la réaction thermidorienne des chroniqueurs fort graves, que ce plan lui promettant surtout les satisfactions de la débauche et de la férocité, il s'y préparait dans les orgies ? Le travail de Courtois et l'*Histoire de la Révolution par Deux Amis*, invoquent, à propos de Robespierre aussi bien que d'autres membres des Comités de Gouvernement, les souvenirs de Tibère et de Caprée.

¹ Toulangeon, *Histoire, etc.*, t. II, p. 489. Pièces justificatives.

Tous deux sont d'accord pour signaler un château magnifique près de Maisons-Alfort, loué pour Robespierre par un aide de camp d'Hanriot, Deschamps, « qui servait en même temps de concierge et de pourvoyeur. Cet aide de camp avait soin, quand Robespierre arrivait à petit bruit et particulièrement la nuit, de tenir le château garni de femmes de mauvaise vie et d'une table somptueusement servie. » Une enquête faite par l'assemblée populaire de Maisons-Alfort semble donner quelque vraisemblance à ces accusations ¹. Mais il est sage de tenir pour suspects ou exagérés les dénonciateurs de Robespierre après le 10 thermidor. Ils rappellent tous ce geôlier qui, le soir de ce jour-là même, battait son chien, en le nommant Robespierre. Tout le monde voulait battre le tyran abaissé; tout le monde l'accusait, le reniait, se vantait de l'avoir deviné et attaqué au temps de sa gloire; tout le monde, même Barère, même Fouquier-Tinville ! Nous n'avons donc pas besoin de dire que l'évocation de Tibère et de Caprée est complètement ridicule, et que le mot orgie paraît fort exagéré. Non pas que Robespierre ne puisse être accusé de libertinage et qu'il se fût toujours montré l'irréconciliable ennemi de la débauche. Je n'accorde pas plus de crédit à la légende contraire, qui tend à faire de ce personnage un anachorète, et d'après laquelle il n'aurait bu que de l'eau pendant les six derniers mois de sa vie ². On doit toutefois le tenir pour naturellement sobre, grave, et appliquant généralement ses passions à d'autres objets que le vin et les femmes. J'imagine qu'on serait assez près de la vérité en supposant que Robespierre put se rendre plusieurs fois à Maisons, chez Deschamps, pour s'y délasser, pour continuer cette gymnastique dont je parlais plus haut; il y rencontra naturellement les femmes sans-culottes qui pouvaient former la compagnie d'un Deschamps et de sa femme, et il se serait bien gardé de leur témoigner du dédain.

J'attache moins d'importance encore aux accusations de vénalité et de rapines que Courtois tire d'une lettre trouvée dans les papiers de Robespierre, et où on lui dit qu'il est temps de venir en Angleterre jouir du bien qu'il a volé ³. On ne saurait, sur un document aussi vague, unique, et fort récusable,

¹ Fleury, *Hist. de Saint-Just*, t. II, p. 213.

² Voyez la *lettre de Fréron*, citée plus haut.

³ Courtois, p. 225.

aller contre les vraisemblances de la situation et du caractère général du personnage inculpé. Taschereau-Fargues, — de tous ceux qui nous ont pu parler de lui celui qui le connaissait le mieux, — l'accuse de spéculations mercantiles ¹, mais tout paraît se borner à un intérêt dans l'imprimerie de Nicolas, laquelle, grâce à l'influence de Robespierre, rapportait soixante mille livres annuelles d'un bénéfice partagé entre celui-ci, Duplay et autres.

L'auteur de la *Conjuration de Maximilien Robespierre* ² est-il plus dans le vrai, en nous le montrant occupé, en ce mois de messidor, des préparatifs d'une tuerie générale; visant à la dépopulation; travaillant sous l'inspiration de cette effroyable formule: « Qu'importe que les individus meurent pourvu que l'espèce reste, » voulant diminuer de moitié le nombre des habitants de la France, et se réjouissant à l'idée de se baigner ainsi en pleine mer de sang humain? La femme Deschamps, dont nous venons de parler, disait, un mois avant thermidor, qu'on allait prochainement exterminer plus de dix mille individus à Paris ³. C'est bien, du reste, la formule sous laquelle on aime à présenter Robespierre à la postérité: tigre altéré de sang. Une meilleure et plus pénétrante étude de l'homme prouvera qu'il y eut là une grosse exagération, et qu'il faut surtout distinguer, bien peser les termes en appréciant les mobiles de ce grand exterminateur. Il répandait le sang à flots; il n'en était pas altéré. Il n'était pas naturellement sanguinaire; peut-être même arrivera-t-on à démontrer qu'il était foncièrement sensible et doux. Il s'agira de chercher par quelle série de corruption, par quelles dégradations successives la Révolution fit de cet être tendre et humain un des plus redoutables bourreaux que l'histoire ait connus; comment, en s'appuyant sur une théorie généreuse et sur une théorie humanitaire, il arriva à la candeur de la férocité, à une cruauté sans limites et sans remords; comment enfin, après avoir été l'antagoniste convaincu de la peine de mort, il perdit le sens moral et humain au point de ne plus tenir compte de la vie humaine,

¹ *Taschereau-Fargues à Maximilien Robespierre aux enfers*. Paris, 17 pluviôse, an III. Notes et pièces justificatives.

² *Histoire de la conjuration de Maximilien Robespierre*. Paris, an IV, p. 190 et suiv.

³ Voir Fleury, passage cité plus haut.

de l'existence individuelle. Il ne voyait plus dans l'homme qu'une abstraction, un chiffre, un élément du calcul philosophique et politique. Il transportait dans la vie civile et journalière les pratiques de la guerre et d'un champ de bataille. L'homme n'était pas de la chair à canon, mais de la chair à guillotine. On le pouvait supprimer, pour arriver à un but déterminé, exactement comme on écarte les cailloux de la route. On ne saurait douter qu'en ce mois de messidor, un de ses grands travaux n'ait été d'activer les tueries du Tribunal révolutionnaire. Il conférait, sinon chaque jour, du moins très-fréquemment, avec Dumas et Coffinal, pour fournir une pâture chaque jour plus ample à la guillotine. Saint-Just, de son côté, stimulait le zèle des Commissions populaires, et poussait le Comité à ratifier leurs arrêts de proscription. Barère et complices déclareront plus tard que ce jeune triumvir les harcelait pendant le mois de messidor, pour les pousser à toutes mesures follement et odieusement cruelles. En cela, je les crois volontiers.

Robespierre, arrêté dans ses haines ou ses utopies exterminatrices, non par le remords ou la conscience, mais uniquement par la crainte de l'opinion, était fort heureux de pouvoir satisfaire les unes et préparer les autres sans avoir la responsabilité du sang versé. C'était en partie pour cela, avons-nous dit, qu'il avait rompu avec le Comité de Salut public, afin de faire converger vers ce dernier les haines, l'esprit d'opposition qui s'élevaient contre le gouvernement, afin de le discréditer pour le cas où il serait amené à le supprimer, afin de l'affaiblir s'il s'agissait seulement de le diminuer. Robespierre, avec son tempérament à la fois prudent et ambitieux; aimait fort cette diplomatie qui lui donnait les bénéfices d'une situation, en en laissant le poids, les difficultés et les responsabilités aux autres, à ses rivaux surtout. Ainsi remarquait-on qu'il ne signait pas, au Comité, les ordres militaires : si l'ordre réussissait, Robespierre partageait la gloire qui rejaillissait sur tous les membres; si l'on était vaincu, il pouvait prouver par l'absence de sa signature qu'il avait blâmé l'opération.

L'action de Saint-Just était combinée dans ce sens. Son rôle dans ces premiers actes du drame triumviral était, dit Proussinalle¹, « d'effrayer les esprits, de semer les inquiétudes,

¹ *Histoire secrète du Tribunal révolutionnaire*, par M. de Proussinalle. Paris, 1815.

de proposer des mesures terribles. » On prévoyait par là le double avantage de débayer, de faire débayer le terrain devant Robespierre, de faire vider par l'échafaud les prisons encombrées, de diminuer le nombre des aristocrates. Puis, si le dictateur jugeait bon d'accorder l'indulgence comme don de joyeux avènement, on avait cet autre bénéfice de rendre cette indulgence d'autant plus bénie qu'elle venait après plus de tyrannie, et d'autant moins dangereuse qu'on avait jusque-là exterminé plus d'ennemis.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut comprendre l'activité judiciaire et sanguinaire de Robespierre. Je trouve, vers cette date où nous sommes, de l'un de ses Sans-Culottes, un mot plein de lumière : « La dictature, aurait dit Robespierre, va être faite, ou plutôt elle l'est déjà. » Il se considérait comme le chef de la France républicaine, et il combattait ses ennemis par son Tribunal révolutionnaire, exactement comme un général par ses soldats, un diplomate par la vénalité ou le mensonge.

Son activité policière n'avait pas diminué. Jusqu'au 29 thermidor, il cherche à savoir par ses espions ce que font ceux des conventionnels qu'il a désignés comme victimes. Nous avons, de sa main même ¹, des notes sur *les scélérats chefs de la coalition* : Dubois-Crancé, Delmas, Thuriot, Bourdon de l'Oise, Léonard Bourdon. Parmi les autres qu'il fait surveiller par ses observateurs ou observatrices, je vois Tallien, Legendre, Fouché. Je rencontre aussi les noms de Calon, Bréard, Charlier, Gaston, Coupé.

Devons-nous attacher quelque importance à cette accusation, qu'on lança plus tard contre lui, d'avoir rassemblé à Paris des coupe-jarrets terroristes ²? Je ne le pense pas. Ce n'étaient pas les soldats qui lui manquaient. J'ignore aussi ce qu'il y a de vrai dans l'imputation de Barère contre la Commune, complice de Robespierre, et qui aurait employé à soudoyer l'émeute l'argent donné par le Comité pour fournir aux approvisionnements de Paris.

Mais nous pouvons noter, parmi ses plus importantes préoccupations, la préparation du grand discours qu'il devait prononcer à la Convention, le 8 thermidor, et de celui que com-

¹ Courtois, p. 189.

² Réponse des membres, etc.

mença Saint-Just à la séance du 9. Les Comités, par leurs mouches, pouvaient aisément connaître l'existence de ces discours. L'historien fort consciencieux de Saint-Just, M. Fleury, avance que, si le sens du rapport de Robespierre resta caché, celui de Saint-Just n'eut pas la même fortune. Je n'ai pas pu retrouver les traces de cette indiscretion, bien qu'il me fût fort important de pouvoir la constater.

Les nouvelles de la guerre et le succès de nos armées n'inquiétaient pas moins Robespierre. J'en ai déjà exposé quelques raisons. Combien la personnalité de cet avocat ne disparaissait-elle pas dans la gloire de ces généraux et de ces soldats victorieux ! Quel bruit pouvaient faire ces surnoisies excitations à la débauche démocratique, cet incessant appel à l'ignoble dénonciation, ce bas murmure de la défiance populaire à côté de ce glorieux tumulte du canon écrasant l'étranger ! Qu'étaient ces fêtes du sans-culottisme, où cent prostituées, cent ivrognes, cent insensés ou lâches curieux représentaient le peuple français, en dansant autour d'une charrette qui menait au supplice un vieillard et une femme ! qu'était cela à côté de ces fières clameurs qui, le 11 et le 26 messidor, remplissaient le jardin des Tuileries des échos de ce grandiose *chant du départ* :

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas,
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.

Comme cela donnait une autre idée de la Liberté et de la France, que ces bas petits commérages, que ces gémissements continuels et couards de Robespierre craignant d'être assassiné, que cette louange éternelle de la vertu et du dévouement de Robespierre par Robespierre, qui étaient les grandes fêtes des Jacobins ! Combien les séances des Jacobins, au moment où sa politique demandait qu'elles fussent si grandes et si retentissantes, paraissaient mesquines à côté de celles de la Convention, toute sonore des acclamations de cent victoires. Et cela au moment encore où l'intérêt des triumvirs exigeait l'avilissement de cette Convention. Il allait donc falloir, pour Robespierre, redoubler de ruses oratoires, de flagorneries envers soi-même, de plaintes sur l'ingratitude des hommes, sur le

mauvais succès de son dévouement à la patrie, sur les poignards menaçant ses jours ! Or, quels que fussent le fanatisme et l'imbécillité du bon populaire Jacobin, cette éloquence ne pouvait pas produire toujours un effet saisissant. Elle commençait, pour les moins grossiers ou les moins aveugles d'entre les Sans-Culottes, à paraître ridicule, comme elle nous le paraît à nous aujourd'hui, qui ne voyons dirigé contre le dieu de la démocratie parisienne d'autre poignard que le petit couteau fermant et à manche d'écaille de la fillette Cécile Renaud. Mais pour Robespierre, qui sentait sa tyrannie, son mépris de la vie d'autrui, ces craintes étaient sincères ; et, nous pouvons le reconnaître, elles n'étaient pas toutes vaines. Tallien portait un poignard contre le tyran. Lecointre organisait une vaillante troupe pour assassiner le tyran, et le courageux Bourdon de l'Oise, quand il eut quitté son lit et oublié sa peur, faisait son testament en se promettant d'égorger le tyran. M. Berryer nous donne là-dessus des détails curieux ¹. De plus, Robespierre voyait toujours le spectre de ce général victorieux qui devait logiquement mettre fin à la Révolution. Enfin il ne pouvait se dissimuler que la victoire rendait la Terreur moins nécessaire, le Comité de Salut public moins respectable à mesure que le salut public était moins en péril et l'étranger plus éloigné, comme aussi cette victoire, qui relevait les âmes et les entretenait dans des émotions fières, rendait plus difficile le servilisme, la lâcheté, l'hébétement sans lesquels le règne de la république jacobine était impossible.

Saint-Just se plaignait que Barère fit tant *mousser* les victoires, et on avait, nous l'avons vu, essayé de charger le morne Couthon de cet emploi de rapporteur ; mais Barère montait presque chaque jour à la tribune, annonçant de nouveaux triomphes acclamés par l'enthousiasme de la Convention et des tribunes. Robespierre, avec plus de circonlocution mais non moins d'amertume, ne pouvait s'empêcher de montrer le fond de sa pensée, qu'il allait bientôt résumer ainsi : « Ce « n'est pas par des exploits guerriers que nous subjuguons « l'Europe, mais par la sagesse de nos lois, par la majesté de nos « délibérations, par la grandeur de nos caractères ², » en un

¹ *Souvenirs de M. Berryer*. Paris, 1839, t. I, p. 226 et suiv.

² *Discours du 8 thermidor*.

mot, par tout ce que Robespierre pouvait représenter. Mais il était évident que ni des soldats ni la gloire militaire ne pouvaient servir à repousser l'étranger, puisque Robespierre ne pouvait ni les commander ni les représenter ¹. Pourtant il essaya une fois, je dis à s'orner de couleurs héroïques, et, un soir, aux Jacobins, après avoir bien fait miroiter le petit couteau de toilette de Cécile Renaud, et fait bien des allusions aux conspirations et aux assassinats, il insinua qu'il méritait de partager le laurier triomphal. Mais cette rhétorique n'aurait pas remporté la victoire de Fleurus. Malgré son admirable infatuation, il le sentait; son angoisse politique redoublait à chacune des victoires qui signalent messidor, et l'historien peut constater qu'elles contribuèrent à vaincre à peu près, en thermidor, les hésitations qui l'avaient toujours arrêté au moment de prendre une décision définitive.

Il répondait, du reste, de son mieux aux clameurs victorieuses que nous envoyait l'armée de Sambre-et-Meuse, par des discours, et tandis que le Comité de Salut public se montrait chaque jour à la Convention avec le prestige du succès, lui se prodiguait aux Jacobins, et répondait par la politique aux coups de canon. C'est, en effet, ce qu'il faut particulièrement étudier en Robespierre dans les derniers temps de sa vie : la conduite politique.

Elle est nulle à la Convention, où je ne le vois pas une seule fois pendant tout ce mois, et où, malgré les efforts des Dantonistes, il croit pouvoir compter sur cette obéissance servile et aveugle qui ne lui a pas manqué jusqu'ici. Nous sommes obligés de deviner en grande partie le travail souterrain de cette politique dans les Sections, à la Commune, dans les rues. Mais aux Jacobins, où est presque tout l'effort, il parle à plusieurs reprises; cette tribune retentissait non-seulement dans tout Paris mais dans toute la France par la voix de trois cent mille sociétaires. Nous avons ces discours. Ils nous aideront à suivre les grandes artères de ce travail tortueux, défiant, hésitant, et à essayer de retrouver les lignes plus vagues et mieux cachées encore.

Le 3 messidor ², il commence cette merveilleuse campagne

¹ Voir encore, dans la *lettre de Fréron*, la très-comique exclamation de Robespierre, regrettant de ne pas s'être fait soldat.

² *Moniteur* du 6 messidor.

de diplomatie démagogique, qui prouva la parfaite connaissance qu'il avait de la démocratie, et qu'on peut proposer comme étude à tous les hommes qui se préparent à gouverner la populace. Il laisse entrevoir que la patrie court de nouveaux dangers, que la Convention est en péril, que la liberté va être assassinée. Il n'en dit pas plus, il se garde bien de se mettre personnellement en scène ; mais chacun sait que la patrie, la Convention, la liberté, c'est lui. C'est une de ses habiletés ordinaires, et *son peuple* l'entend à demi mot. D'ailleurs Dumas, Coffinal, Couthon, tous les hommes de sa confiance sont là pour donner le commentaire. Pour lui, en cette séance, il est surtout préoccupé de se mettre de moitié dans les guerres victorieuses ; il prend part aux batailles et terrasse le duc d'York à coups d'injures. Le 6¹, il vient modestement se plaindre qu'on le flagorne. Ce que le peuple français apprécie le plus dans ses maîtres, c'est la modestie, symbole de l'égalité. — D'autre part, aidé par Couthon, il fait une sortie violente contre les journalistes ; il engage ainsi ces représentants de l'opinion à prendre garde de contrarier ses plans par la critique ou l'indiscrétion. Couthon rappelle que les conspirations et l'assassinat continuent d'être à l'ordre du jour. Il ne faut pas croire qu'on ait tout gagné et qu'on puisse se passer de Robespierre parce qu'on a chassé l'ennemi du sol de la France. Le 9², Robespierre occupe encore la tribune.

C'est à la date de ce jour même que se place un document de première importance. Je veux parler de la lettre à lui écrite par Payan, agent national près la Commune de Paris. Nous l'avons citée déjà³. Il faut l'étudier attentivement et l'on peut dire, ligne par ligne, non-seulement pour éclairer les relations que Robespierre entretenait avec cette Commune et pour connaître les projets nourris par les directeurs de la conspiration communale, mais encore et surtout pour pénétrer très avant dans les desseins et les pratiques de Robespierre, que cette lettre semble avoir voulu résumer. Il faudrait en peser chaque phrase. J'y veux actuellement remarquer seulement ceci, que Payan, fort au courant de la situation et en relations journalières avec l'un ou l'autre des triumvirs, est très-con-

¹ *Moniteur* du 9 messidor.

² *Id.* du 14 messidor.

³ Voyez Courtois, p. 212.

vaincu qu'il n'y a nul dissentiment fondamental dans le Comité de Salut public, dont Robespierre reste le vrai président et directeur. C'est dans les mains de ce Comité, c'est-à-dire évidemment de Robespierre, qu'il faut centraliser et uniformiser le gouvernement le plus absolu, le gouvernement moral comme le gouvernement matériel.

Le 13 messidor, le lendemain de ce jour que j'ai déjà noté comme critique dans cette histoire (et où Robespierre a pris une allure plus décidée qu'il doit peut-être au retour de Saint-Just) l'affaire commence à s'échauffer. Robespierre laisse pénétrer quelque lumière à travers les nuages dont il aime à rester entouré ¹. Il gémit toujours et plus plaintivement que jamais. Mais il menace, il commence à désigner ses ennemis, il émerge du centre des Comités de Gouvernement où il avait cru habile de se cacher jusque-là. Il commence aussi à insinuer plus qu'à formuler des reproches qui peuvent atteindre, à son choix, tel ou tel groupe de citoyens ou de conventionnels, ou le Comité de Surveillance générale. Il laisse même prévoir le cas où il pourrait se séparer du Comité de Salut public ². Toutefois, il est facile de voir que c'est une menace vague, à bon entendre, et qu'il fait toujours cause commune, sinon avec tous les membres, du moins avec cet être moral qu'on nomme Comité de Salut public.

A la séance du 19 messidor, Barère est élu président des Jacobins, léger échec pour Robespierre. Il se prépare à lui faire expier bientôt et cette faveur momentanée du populaire pour l'orateur habituel des faits militaires, et cette audace d'avoir essayé de lutter contre lui, Robespierre, sur le propre terrain qu'il s'est réservé après avoir dédaigneusement abandonné à ses ennemis la Convention et les Comités. Le 21, nous avons un discours de Robespierre ³ sur les cabales qui conspirent contre le Gouvernement révolutionnaire et sur les traîtres qui veulent semer la division parmi les patriotes. Bientôt les choses prennent une tournure plus ardente. On sent que les haines sont plus chaudes, que les fers sont engagés, et que le jour de la grande bataille approche. Nous assistons à de l'éloquence à grand spectacle. Les deux Robespierre et

¹ *Moniteur* du 17 messidor.

² Voyez dernière phrase de son discours.

³ *Moniteur* du 25 et du 30 messidor.

Couthon échangent un dialogue dramatique. Robespierre, qui a repris ses plus louangeuses formules pour le Comité de Salut public, se donne de plus en plus comme le représentant de la justice, de la vérité, du patriotisme et de la liberté. Il montre de plus en plus les poignards autour de son front humain, sensible et dévoué. Il brûle ses vaisseaux : « Nous demandons que la justice et la vertu triomphent, que l'innocence soit paisible (la justice, la vertu, l'innocence, c'est uniquement Robespierre), et que la *Convention mette sous ses pieds toutes les petites intrigues*. » Voilà le mot qui met le feu aux poudres. — « Il y a des scélérats dans la Convention, » crie le médecin Saintex. — « Il faut chasser de la Convention tous les hommes corrompus, » continue le juge Naulin. Mais les triumvirs veulent intimider, et non pas pousser, par l'épouvante, la Convention à des résolutions vaillantes et désespérées, et le Comité de Salut public à des soupçons trop précis. Couthon se lève. Il assure que le Comité se contentera de punir quatre ou six conventionnels intrigants et corrompus. Il demande pourtant qu'on y joigne Dubois-Grancé. Robespierre accuse aussi Fouché. Robespierre jeune monte à la tribune comme un forcené. Il réclame uniquement la gloire d'avoir le même tombeau que son frère. Couthon est hissé à cette même tribune. Il demande à partager les poignards dirigés contre Robespierre. — « Et moi aussi, et moi aussi ! » crie-t-on de tous côtés. Couthon anathématise les scélérats qui prétendent que le Comité de Salut public — lisez Robespierre — veut dominer. Pendant ce temps, Barère, qui présidait, essaye en vain de prendre la parole pour chanter les victoires nouvellement remportées. Il comprend enfin que le projet des triumvirs a été de l'empêcher de paraître. Il se sent accusé par cent allusions du discours de Robespierre, et il voit la défaveur des Jacobins se manifester contre lui. Ses amis devinent que le but de l'ennemi a été d'amener Barère à merci par l'intimidation, ou de le perdre s'il s'obstinait dans sa résistance. Il rentre chez lui désespéré. Vilate, aussi fin que corrompu, raconte la scène ¹. Elle est pleine d'enseignement. On voit que les membres du Comité de Salut public sont prêts à accorder la proscription d'un certain nombre

¹ *Causes secrètes de la Révolution du 9 au 10 thermidor*, par Vilate. Paris, an III.

de conventionnels, mais qu'on débat encore le nombre et les noms. Ces noms, Barère les donne. Vilate les retient, les écrit, les répand. Le Comité, pour le punir, le fait arrêter le 3 thermidor.

La scène qu'il raconte présente les plus grands caractères d'authenticité, et, malgré la violence du témoin, l'histoire peut la tenir pour vraie dans ses principaux détails. Maintenant faut-il supposer que Barère, connaissant l'étourderie vantarde et bavarde du personnage, ainsi que ses relations avec Robespierre, a voulu, ou faire avertir les députés menacés afin d'en former une ligue contre Robespierre, ou faire savoir à ce dernier à quelles conditions l'on pouvait s'entendre avec lui? Ou, bien faut-il prendre la scène naturellement comme elle se présente, et y voir un aveu arraché à l'émotion de Barère? Je le crois. L'arrestation de Vilate par les ordres du Comité et sa délivrance par les agents de la Commune, le 9 thermidor, prouvent que son indiscretion était surtout nuisible à la diplomatie du Comité, laquelle consistait à laisser croire qu'il défendrait les conventionnels et les membres de l'autre Comité, sans jamais vouloir s'entendre avec Robespierre. Toutes les circonstances, nous le verrons, prouvent que cette entente, au contraire, fut bien près d'être complète.

Le 26, aux Jacobins¹, Robespierre tonne de nouveau contre Fouché, qu'il considérait comme le plus habile meneur de toute la conspiration et aux conseils duquel il attribuait peut-être les efforts du Comité de Surveillance pour rentrer en possession de la direction de la police. C'est vers cette date, — à la fin de messidor — que Barère et Billaud prétendent qu'ils ont surtout tenu tête à l'ennemi, en retirant aux triumvirs le bureau de la surveillance administrative. Mais là encore ils se trompent et cherchent à tromper leurs juges. Ce n'est pas à la fin de messidor, mais exactement au 2 thermidor, que les actes officiels du Comité attribuent cette opération, et elle n'eut pas toute l'importance qu'ils lui donnent. Nous avons vu que Saint-Just dirigeait encore ce bureau le 7 thermidor, et y ordonnait des arrestations. Il est vraisemblable, toutefois, que le Salut public, continuant sa diplomatie de bascule, voulut, au moment même où il se préparait à accorder à Robespierre les

¹ *Moniteur* du 5 thermidor.

arrêts de proscription, donner quelque satisfaction à ses alliés du Comité de Sûreté générale. Il était bon aussi de continuer à prouver au dictateur qu'on n'était pas sans puissance, et de montrer les griffes, tout en rognant habilement celles des triumvirs. Au moment où Robespierre devenait si puissant aux Jacobins, et où il cherchait à peser sur les Sections parisiennes en rassemblant les représentants à l'Hôtel de ville, il était sage de lui retirer la correspondance avec les Sections de Paris. C'est à quoi (si je comprends bien l'arrêté du 2 thermidor) ¹ se borna la diminution du bureau de Lejeune. Saint-Just avait essayé assez habilement de parer le coup, en offrant au Comité de Salut public de prendre la direction de cette partie. Le Comité refusa, mais non pas, comme il l'avança plus tard, pour n'en pas ratifier les tyrannies, puisque la signature de tous les membres se trouve au bas des actes les plus sanguinaires, jusqu'au 7 thermidor.

Avant d'arriver à ce mois de thermidor, disons en résumant la situation à la fin de messidor, que rien ne paraît profondément changé, depuis la fin de prairial, dans la position des partis. Les antagonistes sont plus rapprochés les uns des autres. Le Comité de Salut public est toujours hésitant, ainsi que la majorité de la Convention. Le Comité de Surveillance reste ferme. Un plus grand nombre de Montagnards cherche un refuge loin de chez soi. Seuls, les Jacobins ont fait un grand pas en avant, poussés par Robespierre, dont les idées se sont quelque peu arrêtées et accusées.

IV

Pendant les premiers jours du mois, la lutte semble vouloir s'accroître. Le 1^{er}, aux Jacobins ², Robespierre poursuit, à travers les nuages habituels de sa phraséologie, son double but, qui est de rassurer l'ensemble de la Convention et de préparer l'opinion à la proscription de quelques-uns de ses membres. Barère, à la Convention, vante de plus en plus la gloire des armes, et cherche habilement à intéresser au salut

¹ Archives nationales. F. 7, 4437.

² Moniteur du 6 thermidor.

de l'Assemblée toute la classe militaire. Le lendemain, on peut croire que la guerre va se déclarer. D'abord l'on donne, comme nous l'avons vu, un commencement de satisfaction au Comité de Surveillance générale, du même coup l'on affaiblit le triumvirat. On l'affaiblit plus encore en renvoyant dans leurs foyers et à leur besogne une foule de patriotes, magistrats en exercice ou en retraite et que l'on suppose avoir été appelés à Paris par les Jacobins et la Commune. « Il avait rassemblé ici dix mille scélérats, disaient plus tard et fort ridiculement Billaud et ses complices ¹. » Barère, qui se voit *ajourné* aux Jacobins, c'est-à-dire, selon Camille Desmoulins, à mi-chemin de l'échafaud, et qui a, d'ailleurs, de tous les Commissaires du Salut public, la faveur de l'Assemblée, Barère fait un pas contre les triumvirs. Dans le cours de sa harangue de ce jour, on croit entrevoir quelques timides allusions contre eux ². Dumas, la veille, aux Jacobins, a dénoncé, comme de vils intrigants, de hauts employés du Comité de Surveillance, Barère affirme l'union étroite des deux Comités. Enfin les dernières phrases de son discours peuvent s'interpréter dans un sens comminatoire et contre Robespierre ³. « Mais, écrivait plus tard Barère ⁴, je fus seul, entièrement seul, ou l'on ne me comprit pas assez, ou, dans ce temps de terreur, personne n'osa ramasser les armes que je jetai au milieu de l'arène. » La vérité est que le gant avait été jeté mollement et dans un endroit peu apparent de l'arène. Barère parlait comme s'il avait peur d'être compris, et les conventionnels écoutaient en ayant peur de comprendre. Cette timide tentative du Comité de Salut public étant manquée, les Montagnards se cachant de plus en plus, la Plaine continuant de refuser un combat où les intéressés s'avançaient avec tant d'effroi, et les Jacobins se fortifiant, s'enhardissant de plus en plus, il fallut faire un pas en arrière. Après la faiblesse de cette démonstration, la politique de bascule devenait insuffisante; il était nécessaire de chercher à ramener Robespierre. Bonne politique d'ailleurs. A quoi bon risquer de réveiller cette assemblée et d'enhardir les Montagnards dont la première

¹ Réponse, etc.

² Rapport fait au nom du Comité de Salut public, par Barère, sur la prise de Namur. Séance du 2 thermidor, an II. De l'Imprimerie nationale.

³ Id., p. 6.

⁴ Mémoires, t. II.

préoccupation après avoir vaincu Robespierre, serait de supprimer le Comité. Ne valait-il pas mieux laisser en l'état ce despotisme si doux et si grand pour ceux qui l'exerçaient, sauf à en déléguer une plus grande part à Robespierre, jusqu'au temps où, sans secousses dangereuses, on pourrait lui confisquer le tout ? Les plus adroits des deux Comités pensant, dit Lecointre, que si l'union n'était pas rétablie entre eux, ils pourraient échouer dans leurs projets de continuer la tyrannie, proposèrent une réconciliation. Un projet de réunion fut agréé ¹. Robespierre, qui se croyait assez fort pour dominer la Convention et les écraser tous, résista longtemps. » Il venait de recevoir — de 2 thermidor — un petit échec, au centre même de son pouvoir, au Tribunal révolutionnaire, par l'acquiescement de Rousselin, ami et protégé des Dantonistes ². Il pouvait trouver là une cause d'exaspération, comme une cause d'appréhension. C'était encore contre lui, — du moins il en était convaincu, — et pour la dérision de sa loi sur l'Être Suprême qu'avait eu lieu cette pétition de Magenthiès demandant à la Convention une loi de sacrilège contre ceux qui blasphémeraient. Robespierre n'ignorait pas que ce décret sur l'Être Suprême avait vivement mécontenté la portion la plus active, la plus corrompue, la plus dangereuse des Sans-Culottes ; elle l'exposait à un ridicule auquel il prêtait ; elle avait augmenté le nombre de ses ennemis et, nous le voyons averti, par le rapport de ses espions, de haines populaires qui maudissaient la *faction pierrotine* ³ et prédisaient le prochain supplice de Robespierre. Ces points noirs dans son horizon étaient bien compensés par le succès retentissant qu'il avait chaque soir à la Société mère. En relisant souvent et très-attentivement ses discours, on parvient à comprendre le succès et l'influence de cette éloquence. Cette phraséologie à tournure lourde, embarrassée, gauche et vulgaire, mais relevée çà et là par des mots solennels, amples et généreux, par des maximes obscures, mais affectant la bonté, la simplicité ou la bonhomie, simulant la profondeur et la sagesse magistrale, c'était bien là le style qui plaisait à la démocratie dominant aux Jacobins. Igno-

¹ *Les crimes, etc.*

² *Documents relatifs à la Révolution française*, par H. de Saint-Albin. Paris, 1873, p. 3.

³ Courtois, p. 128.

rante et enthousiaste, grossière et vaniteuse, elle avait été poussée brusquement dans les voies d'un travail intellectuel et philosophique bien supérieur à son esprit et à son éducation. Elle renfermait, comme élément principal, la petite bourgeoisie à l'intelligence étroite, active et présomptueuse, qui voulait paraître tout comprendre parce qu'elle ambitionnait tout, et tout détruire pour essayer de prouver qu'elle pouvait tout remplacer. Robespierre, qui n'affirmait presque jamais rien mais qui suggérait tout, qui n'attaquait presque jamais directement mais ouvrait la porte à tout soupçon, convenait à merveille à ces cerveaux troubles, hargneux et rêveurs. Par ses réticences, par ses insinuations obscures, par ses suggestions mystérieuses, il tenait ses ennemis dans une angoisse plus redoutable que s'il les eût attaqués directement et nettement ; et il ravissait cette populace crédule. Enfin, il faut le répéter sans cesse, Robespierre était non un homme d'État, mais un directeur de conscience, non un homme politique, mais un maître d'école ; il avait besoin de prêcher et d'être écouté ; il savait prêcher gravement et se faire écouter dévotement par les âmes enthousiastes ou vulgaires.

Il pesa, pendant plusieurs jours, le fort et le faible de sa position. Il continuait à trôner au grand Club avec ses deux assesseurs, Couthon et Robespierre jeune. Celui-ci semblait être dans un état de fureur continuelle. Couthon, le 3, répète que la Convention est pure, mais qu'il y a quatre ou cinq scélérats. Il nous apprend qu'on disait de Robespierre qu'il était usé. Sijas, un ami de Saint-Just, annonce des projets du gouvernement militaire. On voit dans quel cercle d'idées roulent les Jacobins pendant ces premiers jours ¹.

Là tout est donc favorable à Robespierre. Mais il y avait dans le public une tendance dont ni les mémoires, ni les journaux, ni les rapports de police ne nous donnent grande connaissance, tendance rendue toutefois authentique par les malédictions dont on l'a chargée, aussi bien aux Jacobins qu'à la Convention, je veux dire l'indulgence, la modération, la lassitude du despotisme, ce que Barère, comme Dumas, nommait l'énervement du gouvernement révolutionnaire. Cette tendance menaçait les plans de Robespierre, aussi bien que ceux du

¹ *Moniteur* du 9 thermidor.

Comité. Ils étaient menacés également par les tentatives de Lecointre et de ses huit compagnons de la Montagne, qui formaient, peu discrètement, une association pour la destruction des décevirs et de leur chef, c'est-à-dire de Robespierre et de ses collègues du Salut public. De plus, tandis que ceux-ci se disaient qu'une réunion servirait, au pis aller, à deviner une partie du plan de Robespierre, celui-ci pouvait faire un raisonnement analogue, et chercher à connaître très-exactement où en étaient les deux Comités, depuis quarante jours qu'il les négligeait. Ces considérations suffiront-elles pour désarmer l'orgueil de Robespierre? Taschereau affirme qu'il y eut une séance où la mort de plusieurs conventionnels fut irrévocablement décidée. Elie Lacoste confirmait plus tard à la tribune l'existence officielle d'une liste de proscription de trente membres. Jamais les Montagnards ne se fièrent au Comité, et celui-ci, en effet, n'attachait à l'existence de Tallien et consorts, qu'il haïssait et méprisait, qu'une importance politique, prête à céder devant une considération d'intérêt personnel. Toutefois, l'abandon des *Orléanistes*, des *Fripons*, de la séquelle dantonienne, aux vengeances de Robespierre, bien que très-vraisemblable, n'est pas encore suffisamment prouvée à mes yeux.

Quoi qu'il en soit, Robespierre céda. Il fut décidé qu'on se réunirait, le 5 prairial, pour s'expliquer et rétablir une harmonie sans laquelle la Révolution et la République, Robespierre et les siens, tout autant que Billaud et les siens, étaient exposés à voir sombrer leur autorité. On se rassembla donc le 5 thermidor, à dix heures du matin. Barère nous raconte la scène à sa manière, et, sachant que nul n'est là désormais pour le contredire, il l'arrange assez négligemment pour nous permettre de constater dans son récit mainte contradiction ¹. Saint-Just, dit-il, — nous résumons la partie la plus importante de sa narration, — secondé par Lebas, Couthon et David, demanda que Robespierre fût investi de la dictature. Et, dès le lendemain, les membres des Comités de Gouvernement annonçaient aux députés, individuellement et à la tribune, que les divisions étaient éteintes et que l'harmonie était rétablie. Comment supposer que la dictature demandée aussi crûment

¹ *Mémoires*, t. II, p. 213.

qu'il le dit, ait pu rétablir l'harmonie? En la proposant, les triumvirs posaient un ultimatum; en la refusant, les Comités déclaraient la guerre, et en ne la dénonçant pas à la Convention, ils se faisaient les complices de Saint-Just. Ici comme dans toutes les affirmations que fournirent plus tard pour leur défense les membres des Comités, il faut faire grande la part du mensonge, du plaidoyer et de l'arrangement. Il est vraisemblable que Saint-Just a demandé plus d'unité dans le gouvernement. « Il faut une volonté une, » écrivait Robespierre dans ses notes intimes ¹. Mais cette volonté une, il la voulait dans le Comité sous la haute direction, *sous la présidence de Robespierre*. Les commissaires gardaient ainsi une part de pouvoir, ils connaissaient les faiblesses de leur président, ils pouvaient espérer le voir augmenter. Leur amour-propre devait, sans doute, être blessé; mais, tout en se promettant de saisir l'occasion de renverser le tyran, ils pouvaient, sans manquer effrontément à leurs devoirs de citoyen républicain, accepter cette ouverture et se séparer avec toutes les apparences de la réconciliation.

Lecointre résume autrement la séance : « Saint-Just fait un éloge pompeux de Robespierre. Il est persécuté par une faction qui veut s'arroger exclusivement l'action du Gouvernement. Il parle de la nécessité de rétablir l'harmonie entre tous. On se quitte. La paix paraît faite ². »

C'est cette apparence de paix qui met le feu aux poudres. Malgré les promesses des membres du Comité de Surveillance, jurant aux Montagnards qu'on ne les abandonnera pas, ceux-ci se sentent perdus. Lecointre et son bataillon sacré jurent d'attaquer immédiatement le tyran; dès le 7 thermidor, les rôles sont partagés, les discours préparés. Guffroy promet de faire imprimer, le 6, l'acte d'accusation, et l'on fait *le serment solennel d'immoler le tyran en plein sénat* ³. A la séance de la Convention de ce même jour, 5 thermidor, Barère ⁴ a changé de langage : il commence l'amende honorable si complète à Robespierre qu'il fera le surlendemain; il insiste sur la réunion des Comités et sur les scélérats qui veulent calomnier les patriotes

¹ Courtois, p. 181.

² *Les crimes des sept membres, etc.*

³ *Id.*

⁴ *Rapport sur la prise de Nieuport.*

et les diviser. « Il jette des regards farouches sur la Montagne. » Les tribunes de la Convention, comme celles des Jacobins, sont remplies, dès le 5 et le 6, de Sans-Culottes qui annoncent un nouveau 31 mai et l'épuration de la Convention. Pourtant le Comité de Surveillance, peu rassuré lui-même, continue de chercher à se rapprocher de la Convention. Amar et Vouland, dans ce but politique, ont été visiter, à la prison des Madeiinettes, les députés proscrits à la révolution du 31 mai. Amar a versé des larmes sur leur sort, il a blâmé les administrateurs de police qui avaient l'audace de maltraiter des représentants du peuple souverain. Mais, en sortant de la prison, il avait essuyé ses larmes et recommandé à ces mêmes administrateurs de ne pas tenir compte des observations qu'il avait dû leur faire ¹.

Les Montagnards avaient fait une troisième tentative auprès des députés de la Plaine. Ils avaient invoqué l'humanité, car tout est étrange en cette période de thermidor. L'aristocratie proconsulaire de la Terreur, dirigée par Fouché, invoquait l'humanité en faveur des défenseurs de Joseph Lebon et des protecteurs de Carrier ! Il était facile aux conventionnels ainsi implorés de répondre que, depuis l'éloignement de Robespierre, le gouvernement, représenté par les seuls Comités, avait été plus sanguinaire ². En effet, pendant les quarante-cinq jours qui avaient précédé cet éloignement, il y avait eu à Paris cinq cent soixante dix-sept guillotins, et du 23 prairial au 8 thermidor, pendant les quarante-cinq jours qu'avait duré la bouderie de Robespierre, il y en avait eu douze cent quatre-vingt-cinq. Pendant cette première période de quarante-cinq jours, le nombre des incarcérés était de sept mille trois cent vingt-un, non compris ceux de la Conciergerie et des maisons d'arrêt ou sections ; le 10 thermidor ce nombre était de huit mille cent quarante-deux ; et l'on voyait plutôt augmenter que diminuer le chiffre des prisonniers des départements, que le Lecointre porte à cent mille et les Comités à trois cent mille. C'était la signature des membres des Comités, à côté et parfois même à l'exclusion de celle de Robespierre, que l'on voyait au bas des plus horribles arrêtés de tout le régime de la Terreur,

¹ Courtois, *Rapport*. Pièces justificatives.

² *Les crimes, etc.*, p. 122.

au bas de ces décrets organisant cette tuerie en masse connue sous le nom de Conspiration des Prisons, envoyant les quatre cent soixante dix-huit suspectés par la Commission populaire avec injonction de les mettre *à l'instant en jugement*, poussant trois cents personnes emprisonnées pour trois cents causes diverses à être jugées du même coup, condamnées et guillotinées le même jour. On avait reculé, au dernier moment, *devant le mauvais effet* de cette boucherie, et on l'avait divisée en trois actes. Les Montagnards, défenseurs des Comités, faisaient valoir que c'étaient là les conséquences de la loi de prairial, due surtout à Robespierre; mais ces arrêtés prouvaient que les Comités activaient encore les effets de cette loi. Nous voyons par l'aveu naïf des agents de ces Comités ¹ que Vadier et les autres, tout en appelant cette loi une loi de Dracon, étaient tout occupés à l'utiliser au profit de leurs passions. Les gens de la Plaine ne l'ignoraient pas. Ils savaient aussi que si Robespierre poussait l'un des rouages du Tribunal révolutionnaire, le président Dumas, les Comités poussaient l'autre, et que Fouquier, l'accusateur, s'y rendait tous les soirs pour rendre compte et prendre les ordres ².

Il était donc bien peu vraisemblable qu'on fit prendre pour des représentants de la modération et de l'humanité, le sombre Billaud, dont on disait que l'âme distillait le fiel; Barère, *l'Anacréon de la guillotine*; Collot, *le bourreau de sa patrie* ³; Vadier, *l'inquisiteur de Pamiers*, et tous les commissaires que Senart, leur agent, nous peint si nettement et qui nourrissaient leur imagination de sang ⁴. Ce fut pourtant ce qui arriva. Il était bien peu logique encore qu'on parvint à persuader ces conventionnels en faveur des Comités et des Montagnards qui les avaient constamment maltraités, contre Robespierre qui les avait justement sauvés des fureurs de ces mêmes Montagnards! Ce fut pourtant encore ce qui arriva.

C'est qu'il y a ici une de ces vives impressions contemporaines, un de ces décrets de l'opinion publique, que l'historien doit accepter en fait et comme un mobile de bien des

¹ Taschereau, Senart, Vilate.

² Voyez *Défense de Fouquier*, t. II, dernier chapitre du *Tribunal révolutionnaire* de Campardon.

³ Lally Tolendal, *Défense des émigrés*. Paris, 1825, p. 106, 141.

⁴ Voyez Senart.

faits mystérieux, bien qu'il lui soit difficile de le retrouver par l'analyse et de l'approuver complètement. Pour les conventionnels, comme pour l'étranger, comme pour la masse de la nation, Robespierre était le TYRAN. L'affaire était discutable. Mais il n'y avait pas à la discuter : il était le tyran, et, bien que l'histoire puisse aujourd'hui douter, il faut s'incliner : l'événement a donné complètement raison à l'opinion d'alors, puisque, lui mort, la tyrannie, malgré toute vraisemblance, disparut. Robespierre, sous le coup de ce jugement, présentait l'exemple d'un de ces curieux retours des choses. Il succombait par ce qui avait fait sa fortune. Malgré l'étroitesse de son génie, la pâleur de son talent et les vices de son caractère, à cause de cela plutôt, il avait été l'incarnation de la démocratie, et il était arrivé à diriger la politique française au moment où cette démocratie arrivait à dominer la France. Puis, quoiqu'il fût moins corrompu, moins naturellement sanguinaire que ses compagnons de despotisme, au moment où cette démocratie poussait au pinacle, par le mouvement naturel de la Révolution, de nouvelles couches plus grossières, plus extravagantes, plus oppressives, il en était resté l'incarnation. C'est sur lui que se concentraient les haines et contre lui que se dirigeaient instinctivement tous les efforts.

« Il n'était pas possible, dit Durand de Maillane parlant au nom de la Plaine, de voir plus longtemps tomber soixante ou quatre-vingts têtes par jour sans horreur ¹. Le décret salubre ne tenait qu'à notre adhésion ; nous la donnâmes. Dès ce moment, les fers furent au feu. » D'autres considérations prévalurent aussi dans l'esprit des républicains modérés. Robespierre les avait protégés, mais en les dédaignant ; les Montagnards les avaient attaqués, mais avec une fureur qui n'était pas sans témoigner quelque peu d'estime. Ces Montagnards représentaient la bourgeoisie libérale ; Robespierre parlait au nom de la bourgeoisie tombée en populace. Les premiers exterminaient les individus ; l'autre imposait une nouvelle religion, une nouvelle loi sociale. Peut-être aussi ces ex-constituants prévirent-ils ce qui arriva et ce que Billaud-Varenes redoutait, c'est-à-dire qu'une fois le fil de la tyrannie coupé dans un sens, elle s'égrènerait comme un chapelet brisé.

¹ *Mémoires, etc.*

D'ailleurs, il ne faut pas accorder à Durand de Maillane plus de foi qu'à tous les autres chroniqueurs de cette période féconde en mensonges. Les représentants de la Plaine ne dirent pas à ceux de la Montagne : « Nous sommes avec vous, » mais, « Soyez les plus forts, nous serons avec vous ¹. » Cela était plus habile, plus conforme à leur tactique habituelle depuis le 31 mai 1793 et nous les verrons, le 9 thermidor, se conduire en conséquence.

Harmand de la Meuse nous dit qu'à la date du 3 thermidor, Cambon s'écriait : « Nous ne pouvons plus espérer d'échapper, il faut sortir de cette crise difficile et savoir ce que veulent les bourreaux de France ². » Les bourreaux ! Savoir ce qu'ils veulent ! Ces mots peuvent indiquer la situation. Les Montagnards, trop sûrs de leur proscription, se préparent, non à une lutte, mais à un coup de folie désespérée, et non pas contre un bourreau, mais contre les bourreaux. C'est qu'en effet il n'y a nul doute pour eux sur l'alliance évidente et nouvellement cimentée entre Robespierre et le reste des meneurs du Comité de Salut public.

C'est cette entente, telle qu'elle peut exister entre des ambitieux, qu'il faut avoir présente à l'esprit pour comprendre la situation, à la veille du 9 thermidor. L'exaltation des Jacobins, que Robespierre n'est pas assez fort pour modérer et dont son intelligence, plus philosophique que politique, ne lui permet pas de comprendre le danger, peut changer l'état des choses et donner ouverture, soit aux calculs de Billaud, soit au flot des haines amassées contre Robespierre. Mais tous les renseignements sont d'accord — Lecoindre le constate — pour certifier que, « la plus grande union règne entre les membres des deux Comités. »

Barère, après la séance du 6 thermidor, qui avait été si terne, vint, le 7, à la tribune, dans un discours préparé, délibéré, et qui engageait tout le Comité, affirmer cette union. Il avait des phrases qui menaçaient la Montagne ³. Il chantait les louanges de Robespierre, « qui jouit d'une réputation patriotique méritée par cinq années de travaux et par ses principes imperturbables d'indépendance et de liberté. »

¹ Toulangeon, t. II, p. 493.

² *Histoire anecdotique, etc.*

³ *Moniteur* du 8 thermidor.

Le bon populaire sans-culottes ne s'y trompait pas. Il résuma fort bien les menaces de la situation, non plus seulement dans les tribunes et les clubs, mais dans la rue. C'est encore Barère qui nous le dit : « On répète dans les groupes qu'il faut faire un 31 mai. » Le matin du 7 thermidor, en effet ¹, la Société des Jacobins avait envoyé à la Convention une députation. Conseils, remontrances, menaces, l'orateur de la Société mère, du club directeur de la Révolution, avait tout prodigué aux représentants de la France. C'était ainsi qu'avait commencé le 31 mai, et c'était une révolution de ce genre qu'on pronostiquait le soir de ce 7 thermidor.

Fiévée a donc tort de nous dire qu'à cette date la population parisienne n'était pas instruite de ce qui se passait. Il veut parler de la population suspecte, de cette bourgeoisie libérale, effarée, dont il nous peint si bien le fractionnement à l'infini, la solitude, le mutisme, la prudence qui allait jusqu'à la surdité, l'aveuglement et l'anéantissement. La classe gouvernante d'alors ², c'est-à-dire la populace, les Sans-Culottes de naissance ou les bourgeois tombés en sans-culottisme, tout ce qui, de près ou de loin, tenait à la Convention, aux Comités, aux Clubs, aux quatre Comités de chaque Section, à la Commune, à l'état-major de la garde nationale, était fort renseigné. Un écrivain qui, en l'an XIII ³, nous donna, sous forme romanesque, des impressions très-nettes, nous retrace les commérages, de ce jour-là même : « Les esprits étaient dans une grande fermentation, on commençait à murmurer tout haut contre la quantité d'exécution qui se faisaient chaque jour. Robespierre, plus cruel que jamais, quoique depuis un mois il ne parût plus au Comité, menaçait de faire périr la moitié de l'Assemblée... Les cartes se brouillent de plus en plus, les murmures augmentent, les députés se rallient, la Convention est cernée. Il se prépare un grand coup ; lequel ? C'est ce qu'on ne sait pas. Mais chacun tremble... » La fermentation des esprits est effrayante, écrit aussi l'ambassadeur des États-Unis, mais, — et c'est ce qui domine la situation au moment où s'engage le combat suprême, — aucun parti n'a pu calculer ses moyens d'attaque et de défense ; les uns, parce que, ne se

¹ *Moniteur* du 8 thermidor.

² *Mémoires du général de Ségur*. Paris, 1873, t. I, p. 18.

³ *Six mois d'exil*, par Anna d'Or. Paris, 1805.

croyant pas en danger, ils ne l'ont pas voulu, — c'est le Comité de Salut public; — les autres, comme les Montagnards, parce qu'ils ne l'eussent pu sans une démonstration qui les eût dénoncés et écrasés du même coup; Robespierre enfin, parce que ses forces sont tellement supérieures qu'il ne croit avoir aucun besoin de les nombrer, et parce que, s'il est capable de prévoir et de raisonner, il est incapable de commander. C'est entre ces trois partis, l'un désarmé le second voulant rester neutre, et le troisième exubérant de puissance, que la grande bataille va s'engager, de façon à déjouer toute prévision et toute vraisemblance.

C. D'HÉRICHAULT.

(La fin à la prochaine livraison.)

LE DOCTEUR STRAUSS

ET

L'HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES LIVRES SAINTS

EN ALLEMAGNE

I

Le 8 février 1874, est mort à Ludwisburg, en Wurtemberg, le docteur David Friedrich Strauss, le fameux auteur de la *Vie de Jésus*. Il était né dans cette même ville le 27 juin 1808. Son nom restera dans l'histoire de l'Église comme celui d'un des plus mortels ennemis du christianisme, à côté de celui des sophistes célèbres des premiers siècles, des Celse et des Porphyre. En lui s'est pour ainsi dire personnifiée la guerre contre les livres saints à notre époque. Ce qui a fait sa puissance, c'est qu'il a été l'écho de tous les adversaires de la révélation, la citadelle où l'armée de l'erreur a rassemblé toutes ses forces. Ceux qui l'avaient précédé lui avaient frayé la voie et préparé le terrain, tous ceux qui l'ont suivi l'ont, bon gré, mal gré, reconnu pour leur chef.

Strauss est le fils de Luther¹ ; mais de Luther à Strauss, la route parcourue est immense. Le moine de Wittemberg rompt avec le catholicisme ; le théologien de Ludwisburg rejette toute religion. Le père de la Réforme croit à l'inspiration de la

¹ Strauss se considère lui-même comme le continuateur de l'œuvre de Luther. *Nouvelle Vie de Jésus*, trad. Neftzer et Dollfus, t. I, p. xix-xv.

Bible, aux prophéties, aux miracles, à la grâce, à la justification, à la divinité de Jésus-Christ, au ciel et à l'enfer ; l'auteur de la *Vie de Jésus*, de la *Vieille et la nouvelle foi* se moque froidement de toutes ces choses, comme l'enfant devenu homme des contes de nourrice dont on a bercé ses jeunes ans. Le principe du libre examen, poussé à ses dernières limites, mène à ces négations fatales. Il lui a fallu néanmoins de longues années pour atteindre cette dernière étape, parce que l'esprit humain ne se lance pas d'un seul bond dans les extrêmes ; ce n'est que pas à pas qu'il dévie du droit chemin. Cependant, un peu plus tôt, un peu plus tard, quand il marche dans la voie de l'erreur, une inexorable logique le précipite au fond de l'abîme.

Le dogme fondamental du luthéranisme et du calvinisme, c'est l'autorité exclusive de la Bible, interprétée par chacun selon les lumières intérieures que lui communique l'Esprit-Saint. Tous les anciens réformés étaient unanimes à reconnaître dans l'Écriture un livre divin, venu du ciel pour révéler aux hommes leurs devoirs envers leur Créateur et envers leurs semblables, règle infaillible de la foi et des mœurs. La Bible était tout pour le vrai protestant. Il la considérait, selon l'expression de Hegel, comme le boulevard de la liberté de penser¹. Entre lui et Dieu, il n'y avait qu'elle. Aucune autorité, ni dans le présent ni dans le passé, n'a le droit d'expliquer la parole de Dieu en dehors de la conscience propre. La tradition est sans valeur pour interpréter le livre sacré, il se suffit à lui-même, personne n'a le droit d'en limiter ou d'en fixer le sens, il est à lui seul la tradition, l'autorité, le prêtre, le docteur.

Voilà l'essence de la Réforme, le lien commun qui dès l'origine a uni Luther, Calvin et les autres premiers sectaires. Dès le commencement de la révolte contre l'Église, les états luthériens exposèrent très-clairement ces idées dans la *protestation* célèbre contre la seconde diète de Spire (1529), protestation qui leur valut leur nom de protestants. Ils y énonçaient les principes suivants : la Bible ne doit pas s'interpréter par la tradition mais par elle-même ; l'autorité de la Bible est supérieure à celle des conciles et de l'Église.

¹ « Dort ist die Bibel das Rettungsmittel gegen alle Knechtschaft der Geister. » Hegel, *Religionsphilosophie*, t. II, p. 290.

Ces principes ont maintenu longtemps une unité factice dans le protestantisme, malgré l'action dissolvante du libre examen. Celui-ci engendra bientôt, il est vrai, cette multitude de sectes que Bossuet nous a fait connaître dans son *Histoire des variations*. Mais en dépit de ces discordes et de ces divisions intestines, l'autorité exclusive de la Bible, au lieu de s'affaiblir, ne fit que croître et grandir, par la nécessité d'avoir un point de ralliement contre l'ennemi commun, le catholicisme. On fut amené ainsi à exagérer et à outrer la doctrine de l'inspiration. Non content de professer l'inspiration verbale ou de chacun des mots des livres saints, on nia, comme le font encore aujourd'hui quelques protestants rigides, la possibilité d'une seule altération accidentelle, d'un seul changement de chiffre, d'une seule erreur de copiste dans le texte sacré original. C'est ce que les protestants libéraux d'aujourd'hui appellent la *bibliolâtrie*. « C'avait été, dit l'un d'eux, un mouvement distinctif de la croisade inaugurée contre la tradition représentée par la cour de Rome, de s'appuyer sur la Bible... La Bible remplaça l'Église... La Bible fut investie d'attributs que certes il n'était pas aisé de justifier. On enseigna qu'elle était parfaite, sans obscurité, intelligible à tous et qu'elle contenait tout ce qui est nécessaire au salut. Luther déclara que « l'Écriture ne peut pas se tromper et que c'est une impiété et un blasphème de soutenir que les Écritures sont obscures. » La Bible fut bientôt une sorte de pape de papier et, comme le souverain Pontife, le représentant de Dieu et du Christ... Le rigide orthodoxe Calow soutenait que les écrivains sacrés n'avaient apporté aux révélations divines que leur bouche et leur main... Au commencement du XVIII^e siècle, Georges Nitsche, superintendant de Gotha, composait un ouvrage sous ce titre : *L'Écriture sainte est-elle Dieu lui-même ou une créature* ? Et quand on sait à quelle bibliolâtrie le protestant a pu descendre, on ne s'étonne pas qu'un pauvre sauvage, voyant passer un missionnaire (protestant) la Bible sous le bras, se soit écrié : « Voilà le Dieu de cet homme et quel Dieu ! Il le porte dans sa poche, tandis que nous avons les nôtres à la marae². »

¹ Luther appelait la Bible : « le berceau dans lequel Jésus fut déposé, la chair du Christ. » *Werke*, von Walch, t. XXII, p. 87.

² Temple des divinités polynésiennes. — Fontanès, *le Christianisme moderne*, p. 93-95.

L'importance trop exclusive attribuée à la Bible par la Réforme devait, comme tout ce qui est exagéré, amener une réaction, et l'on voit par les paroles de M. Fontanès jusqu'où elle s'est portée. Cependant le dogme fondamental de la secte sur les Écritures demeura intact jusque vers le milieu du XVIII^e siècle. Les guerres qu'elle soutint si longtemps contre le catholicisme l'empêchèrent de se replier sur elle-même et retardèrent ainsi l'éclosion des germes de mort qu'elle portait dans son sein. Mais quand elle eut enfin conquis l'existence indépendante qu'elle réclamait, quand la monarchie prussienne, son principal champion, eut assis sa puissance et assuré par ses victoires l'avenir de la liberté de penser, la réforme, désormais affranchie des soucis extérieurs, livrée à elle-même, fut bientôt en proie à un travail de décomposition qui tua la foi dans le cœur d'un grand nombre de ses enfants.

Tout repose sur la Bible, avait-on dit jusque-là. Un jour vint où l'on se demanda : mais la Bible elle-même, sur quoi repose-t-elle ? d'où vient-elle ? qu'est-elle ? Les pères du protestantisme avaient bien affirmé, sans doute, qu'elle reposait sur l'infaillibilité divine, qu'elle venait de Dieu et qu'elle est la parole de Dieu, mais comment les pères du protestantisme savaient-ils tout cela ? A quels signes avaient-ils reconnu la parole révélée ? A quelles marques pourrai-je la reconnaître moi-même ? Je conçois que le catholique fasse un acte de foi à l'inspiration des Écritures, parce qu'il accepte l'autorité de l'Église qu'il regarde comme infaillible et que cette Église lui enseigne l'inspiration des Écritures, mais le partisan du libre examen ne peut rien croire sur le témoignage d'autrui. Luther s'est écrié : *Das Wort sie sollen lassen steh'n*, « il faut maintenir toujours la Parole¹. » A la bonne heure. Néanmoins, je ne puis croire à la révélation sur la simple affirmation de Luther².

¹ De Stark, *Entretiens philosophiques*, p. 179.

² Luther et Calvin représentent l'inspiration des Écritures comme une chose évidente. La certitude qu'en a le chrétien, d'après Luther, *Werke*, von Walch, t. XIX, p. 128, 129, est de même nature que celle des axiomes. Il sait que la Bible est inspirée, comme il sait que trois et sept sont dix, sans qu'il lui soit possible de prouver la vérité de ses affirmations, pas plus qu'il ne lui est possible de la nier. Calvin s'exprime d'une façon analogue. A qui lui demande (*Institutio christiana*, I, 7) : Comment connaissons-nous l'origine divine des Écritures, il répond : Comment distinguons-nous les ténèbres de la lumière et le noir du blanc ? Le sentiment que nous avons de l'inspiration des livres saints est aussi irrésistible que celui de la différence entre le noir et le blanc.

Le protestant, en bonne logique, ne peut donc attribuer un caractère divin à l'Écriture qu'autant qu'il l'y découvre par un examen personnel et par ses propres lumières. S'il n'a pas l'intuition de la parole de Dieu, le livre qu'on prétend la contenir ne se distingue plus pour lui des autres livres des sages. En ne gardant que la Bible, Luther et Calvin se comportèrent comme des imprudents qui détruiraient tous les contreforts et les appuis d'un superbe édifice, en chasseraient tous les gardiens et en ouvriraient indifféremment l'accès à tout venant. L'édifice, isolé, dégradé, sans soutien, finit par s'ébranler et par tomber en ruines. Strauss a été le principal ouvrier de cette œuvre de destruction qui forme la seconde période de l'histoire du protestantisme. Il a très-bien montré lui-même dans son introduction à la *Vie de Jésus*, comment la négation de l'autorité de la Bible était la conséquence obligée de la négation de l'autorité de l'Église, l'achèvement de l'œuvre de démolition commencée par les réformateurs. « La Réforme, dit-il, porta le premier coup à la prospérité de la croyance de l'Église ; elle fut le premier signe d'existence d'une culture qui, comme cela s'était vu jadis dans le paganisme et le judaïsme, avait désormais pris, au sein même du christianisme, assez de force et de consistance pour réagir contre le sol qui l'avait portée, c'est-à-dire, contre la religion reçue. Cette réaction, tournée d'abord seulement contre l'Église dominante, forma le drame noble mais rapidement terminé de la Réforme ; plus tard elle se dirigea vers les documents bibliques, et, se manifestant au début par les arides tentatives révolutionnaires du déisme, elle est arrivée jusqu'aux temps les plus modernes par des transformations variées ¹. »

Déjà au xvii^e siècle, Hugo Grotius avait commencé à atténuer la notion de l'inspiration, telle qu'elle était reçue parmi les protestants ², et, vers le même temps, Spinoza l'avait révoquée en doute dans son *Tractatus theologico-politicus* ³. Leur

¹ Strauss, *Vie de Jésus*, traduction Litttré, t. I, p. 26.

² « Si Lucas, dit-il, divino afflatu dictante sua scripsisset, inde potius sibi sumpsisset auctoritatem, ut Prophetæ faciunt, quam à testibus quorum fidem est secutus. Sic in iis quæ Paulum agentem vidit scribendis nullo ipsi dictante afflatu opus. Quid ergo est cur Lucæ libri sint canonici ? Quia piè et fideliter scriptos, et de rebus momenti ad salutem maximi Ecclesiæ primorum temporum judicavit » Grotius, *Votum pro Pace Ecclesiæ*, tit. de *Canone Script.*

³ « Dubitare possumus num apostoli tanquam prophetæ ex revelatione et expresso mandato, ut Moses, Jeremias et alii, an vero ut privati vel doctores

opinion cependant était restée longtemps sans écho en Allemagne : Grotius y était considéré comme un hérétique ; Spinoza, juif, étranger et panthéiste, n'y était nommé qu'avec horreur. Mais il ne devait pas en être toujours ainsi. Vers le milieu du XVIII^e siècle, quoique la masse du peuple fût encore foncièrement chrétienne, le terrain était prêt et avait déjà reçu les premières semences de l'incrédulité. La foi, à cette époque, était ébranlée fortement dans un certain nombre d'esprits cultivés. La philosophie de Wolf les avait habitués à se rendre indépendants de la lettre de la Bible ¹. Un de ses disciples, Laurent Schmidt, avait conçu et exécuté le projet bizarre de traduire les livres saints en langage wolfien, c'est-à-dire, de remplacer par les expressions que son maître avait mises à la mode les termes figurés et dogmatiques du texte sacré ². Les écrits des philosophes français et surtout ceux des déistes anglais, Toland, Bolingbroke, Chubb, Shaftesbury, Woolston, développèrent les germes du rationalisme. Plusieurs se dirent, à la suite de Frédéric II, dont l'incrédulité devint contagieuse ³, que Luther n'avait déchiré qu'à demi le

Epistolas scripserint. » Spinoza, *Tractatus theologico-politicus*. Voir le chapitre XI.

¹ Voir Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. I, p. 21 et suiv.

² Cette traduction étrange parut, 1735-1737, malgré l'avis de Wolf, sous le voile de l'anonyme. Elle est connue sous le nom de Bible de Wertheim, du lieu où elle fut imprimée. C'est le premier symptôme de la diminution du respect dû à la Bible en Allemagne. L'auteur fut découvert, son livre brûlé et lui-même incarcéré. Il s'attachait surtout à retrancher du texte sacré les prophéties concernant le Messie et ce qui se rapportait au mystère de la sainte Trinité. Le 2^e verset du ch. 1 de la Genèse, ainsi conçu : « Et la terre était sans forme et vide, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux, » ce verset est rendu par L. Schmidt de la façon suivante : « Quant à ce qui concerne la terre en particulier, celle-ci était au commencement tout à fait aride ; elle était entourée d'un sombre nuage et enveloppée tout autour d'eau, sur laquelle commençaient à souffler des vents violents. » La Bible de Wertheim fut aussitôt réfutée par le docteur Joach. Lange, professeur de théologie à Halle, dans son livre intitulé : *Le satyre philosophique de la religion, déguisé dans la première partie de la Bible de Wertheim, mais démasqué par amour pour Jésus-Christ et la pure doctrine de Moïse, et représenté dans sa figure naturelle*. L. Schmidt traduisit en allemand les livres déistes de l'anglais Tindal et l'*Éthique* de Spinoza. Sa réputation était si mauvaise qu'il fut soupçonné plus tard, mais à tort, d'être l'auteur des *Fragments de Wolfenbützel*.

³ Strauss n'a eu garde d'être ingrat envers le prince qui avait si puissamment contribué par son exemple aux progrès de l'incrédulité en Allemagne. Dans son *Voltaire*, Berlin, 1870, il lui attribue toutes les qualités, même un cœur à la hauteur de son génie.

voile de la superstition. Le respect exagéré qu'on avait porté au *texte reçu* des livres saints s'amoindrit : la critique biblique entreprit son œuvre de collation des anciens manuscrits et des leçons diverses. J. J. Wetstein publia en 1751 la première édition du Nouveau Testament grec qui ait paru en Allemagne avec des variantes. Il n'osa pas encore réviser le *textus receptus*, il se borna à recueillir dans des notes les leçons qu'il avait colligées, mais le premier pas était fait ; en 1774, Griesbach imprima hardiment le texte du Nouveau Testament arrangé à sa guise, d'après les règles de critique qu'il s'était tracées, sans tenir compte des éditions antérieures. Cette audace n'était rien d'ailleurs à côté de celle d'hommes, à la vérité peu honorables et peu estimés, comme Edelmann et Barhd. Le premier avait publié en 1746 une profession de foi où il soutenait que Dieu n'est pas personnel, mais la substance de toutes choses ; on ne peut le concevoir sans le monde qui est l'ombre, le corps, le fils de Dieu ; l'Ancien Testament est un tissu de légendes fabriquées par Esdras ; le Nouveau Testament n'est guère plus historique et n'a été écrit que du temps de Constantin. Le second avançait les opinions les plus extravagantes. Il prétendit, en 1784, que Jésus avait été préparé à son rôle messianique par une société secrète qui lui avait révélé des remèdes jusqu'alors inconnus, à l'aide desquels il avait opéré ses cures merveilleuses. Mais ces hommes sans mœurs, sans considération, qui ne cherchaient même pas à prouver les énormités qu'ils avançaient, beaucoup moins pour les faire accepter que pour faire du bruit, ces hommes n'étaient pas les plus dangereux pour la révélation. Nicolaï, en dirigeant la *Bibliothèque allemande universelle*¹, lui fit bien autrement du mal. Tous les articles qui s'y publiaient étaient animés de l'esprit du rationalisme et écrits sur un ton froid et souvent fort mordant. De 1765 à 1792, cette *Bibliothèque* comprend cent

¹ Nicolaï avait publié, dès 1757, la *Bibliothèque des belles-lettres*. Elle finit en 1760 et forme vingt-quatre volumes. De 1765 à 1766, il publia les *Lettres concernant la Littérature moderne*, vingt-quatre parties. La *Bibliothèque allemande universelle* après avoir publié, de 1765 à 1792, cent six volumes, fut cédée à un libraire de Hambourg par Nicolaï en 1793. Il la reprit au cinquante-sixième volume en 1800. Elle portait alors le nom de *Nouvelle Bibliothèque* et parut jusqu'en 1805. Elle se compose de deux cent cinquante-six volumes. Un pareil succès montre quels étaient les progrès du rationalisme en Allemagne et tout le mal que dut faire la Bibliothèque.

six volumes qui, sans attaquer de front le christianisme, le minaient cependant sourdement, et infiltrèrent insensiblement l'incrédulité dans un grand nombre de lecteurs. On ne tarda pas à en ressentir partout les funestes effets. Les pasteurs n'osaient plus prêcher l'Évangile, et l'on aurait cru qu'ils étaient obligés de se rapprocher de l'idéal du prédicateur sentimental et rationaliste dépeint par Nicolaï dans la *Vie et les opinions de maître Sebaldu Nothanker*¹. Il prêche aux paysans de se lever matin, il leur recommande de bien soigner leur bétail et de cultiver leurs champs afin de devenir riches, il leur donne des préceptes d'hygiène et leur enseigne l'art de prolonger leur vie². C'était le plus sûr moyen d'étouffer le christianisme, en le faisant oublier.

II

Tel était l'état général des esprits en Allemagne, quand parurent les *Fragments de Wolfenbüttel*. Il y a des moments dans l'histoire des peuples où un livre, un mot, jette soudain une lueur vive et parfois sinistre sur toute une situation. Il dissipe l'obscurité dans laquelle on était plongé, le mal auparavant caché apparaît clairement à tous les yeux, et la conscience publique se révèle épouvantée à elle-même. Ce qui donne sa puissance à la voix qui se fait alors entendre, c'est qu'elle n'est qu'un écho, mais un écho qui donne une expression définie à un sentiment jusqu'alors vague et confus. C'est parce que le *Génie du Christianisme* découvrit à ses lecteurs, au commencement de ce siècle, qu'ils étaient plus chrétiens qu'ils ne l'avaient imaginé, qu'il exerça sur eux une influence si profonde ; c'est parce que le *Fragmentiste de Wolfenbüttel* apprit aux protestants d'Allemagne qu'ils étaient moins chrétiens qu'ils ne voulaient le croire, qu'il suscita de si violentes tempêtes.

¹ *Leben und Meinungen des Herrn Magister Sebaldu Nothanker*. Berlin, 1773, 3 vol.

² Ces prédications creuses, dont parlent plusieurs auteurs du temps, dégoutèrent du protestantisme les âmes religieuses que le rationalisme ne pouvait attirer et en jetèrent quelques-unes dans les bras du catholicisme. Voir le Dr A. Rosenthal, *Convertitenbilder*, t. I, p. 7-8.

La première partie des célèbres *Fragments* fut publiée en 1774. Cette date qui nous reporte juste à un siècle en arrière, est celle de la naissance des attaques sérieuses et raisonnées de la critique allemande contre la Bible. Celui qui commença alors l'œuvre que Strauss devait consommer, était Lessing. Lessing jouissait dans son pays d'une grande réputation, fruit de ses talents littéraires et de la vive impulsion qu'il avait donnée à la littérature nationale. Son influence sur les esprits était considérable. Ses idées philosophiques étaient loin d'être saines, ses idées religieuses n'étaient chrétiennes que de nom. Spinoza, selon son expression, était « son homme »¹ ; il avait accepté une partie notable de ses opinions². Il croyait que le christianisme était indépendant de la Bible et qu'on pouvait nier l'autorité du livre sans en rejeter le fond. Cependant il avait jugé à propos de ne point manifester au public ses sentiments théologiques. Une circonstance fortuite lui permit de les mettre au jour sous le couvert d'un inconnu.

En 1768, était mort, à Hambourg, un professeur de philosophie, nommé Samuel Reimarus. Il laissait dans ses papiers un manuscrit intitulé : *Apologie pour les adorateurs de Dieu selon la raison*³. Ses héritiers en communiquèrent une copie à Lessing, alors bibliothécaire du duc de Brunswick à Wolfenbüttel. Celui-ci en publia un premier extrait en 1774, sous le titre de *Fragments d'un inconnu*⁴, dans ses *Documents pour servir à l'histoire et à la littérature*⁵. Cinq nouveaux extraits

¹ Voir le célèbre entretien de Lessing et de Jacobi sur Spinoza dans *Saintes, Histoire de Spinoza*, p. 236-246. — Jacobi, *Lettres à Moïse Mendelssohn* 9^e édition, Breslau, 1789, p. 19-58.

² M. Edgar Quinet a constaté depuis longtemps avec beaucoup de justesse l'influence profonde qu'a exercée Spinoza sur les rationalistes d'Allemagne : « Si l'on relisait, dit-il, en parlant de Spinoza, son *Traité théologique* et ses étonnantes *Lettres à Oldenbourg*, on y trouverait le germe de toutes les propositions soutenues depuis peu dans l'exégèse allemande. » *Revue des Revues*, de Bruxelles, 1838, p. 468, et *Œuvres*, 1857, t. III, p. 294.

³ *Schutzschrift für die vernünftigen Verehrer Gottes*. — Sur Samuel Reimarus et sur Lessing, voir Strauss, *Reimarus und seine Schutzschrift für die vernünftigen Verehrer Gottes*, Leipzig, 1862. C'est le travail qui fait le mieux connaître la vie et la doctrine du professeur de Hambourg. — Strauss, *Vie de Jésus, Introduction*, trad. Littre, p. 28. — Strauss, *Lessing's Nathan der Weise*, Berlin, 1866.

⁴ *Fragmente eines Unbekannten*.

⁵ *Beiträge zur Geschichte und Literatur aus den Schätzen der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel*, 1774, 1777, 1778.

parurent en 1777, et enfin un dernier en 1778. Ils portent dans l'histoire le nom de *Fragments de Wolfenbüttel*.

La publication de Lessing éclata en Allemagne comme un coup de foudre. C'était une rupture ouverte avec la Bible. « Luther nous a délivrés du joug de la tradition, écrivait Lessing lui-même contre Göze, qui nous délivrera du joug plus insupportable encore de la lettre ? » Il comptait bien travailler efficacement à cette œuvre d'émancipation en se faisant l'éditeur de Samuel Reimarus : il ne s'était pas trompé.

Tous les extraits qu'il avait tirés de l'*Apologie* étaient choisis avec beaucoup d'art et il avait suivi, en les publiant, une gradation savante. Il commença par réclamer la tolérance en faveur des déistes, en 1774, sans attaquer encore directement la religion révélée ; puis, en 1777, il s'en prit, à la révélation en général d'abord, à l'Ancien Testament ensuite ; il n'aborda qu'en dernier lieu la lutte contre le Nouveau Testament. Le premier *Fragment* avait déjà produit une vive émotion, mais l'indignation ne connut plus de bornes quand on lut les objections accumulées contre la révélation et contre la résurrection de Jésus-Christ. Ce fut, dans tous les pays de langue allemande, un déchaînement dont l'émoi que produisit parmi nous la publication de la *Vie de Jésus* de M. Renan peut à peine nous donner une idée. Comme s'il avait voulu jeter de l'huile sur le feu, c'est au milieu de l'irritation universelle que Lessing publia le septième et dernier *Fragment*, le plus violent de tous, le *Plan de Jésus et de ses disciples* ².

¹ M. Fontanès après avoir rapporté ces paroles, s'écrit avec enthousiasme : « Nous pouvons répondre à cette interrogation : Qui ?... C'est toi, ô Lessing, toi, qu'on a nommé le Luther du XVIII^e siècle et qui mérites ce nom pour ta vaillance... C'est toi qui nous a délivrés du joug de la lettre... et nous a ramenés sur les sommets sereins de la liberté. » *Le Christianisme moderne*, p. 87.

² Voici le titre des sept *Fragments* : 1° *De la tolérance des déistes*; 2° *De l'usage de décrier la raison en chaire*; 3° *De l'impossibilité d'admettre une révélation unique pour tous les hommes*; 4° *De l'impossibilité d'admettre le passage de la mer Rouge par les Hébreux*; 5° *De l'impossibilité de trouver une religion dans l'Ancien Testament*; 6° *Des récits évangéliques sur la résurrection de Jésus-Christ*; 7° *le plan de Jésus et de ses disciples*. — Le manuscrit du *Schutzschrift* de Samuel Reimarus ne contient pas moins de 4,000 pages in-4°. Depuis Lessing, on en a publié à plusieurs reprises différents extraits nouveaux. En 1850, le docteur Klose se proposa d'en achever la publication dans l'*Historisch-theologische Zeitschrift von Niedner*, mais il dut y renoncer, à cause de l'indifférence des lecteurs, trop habitués aujourd'hui aux attaques contre le Christianisme, pour s'intéresser à ces objections qui ne piquaient plus la curiosité et n'avaient pas le mérite d'être une exception audacieuse.

Non content d'avoir traité Moïse d'imposteur, l'*Inconnu*, que la plupart croyaient être Lessing¹, ne rougissait point de porter la même accusation contre Notre Seigneur Jésus-Christ. Il prétendait bien, comme l'ont fait depuis le plus grand nombre des rationalistes allemands, ne pas cesser d'être chrétien. A l'entendre, il était même le vrai chrétien. Ce n'est pas aux rationalistes à sortir de l'Église, c'est aux membres de l'Église à devenir rationalistes. Tout en se proclamant ainsi le sectateur du Christ, il réduisait son maître aux proportions d'un patriote qui n'avait pas reculé devant la fourberie pour arriver à ses fins. Son dessein était noble et généreux, il voulait animer le peuple juif d'une vie nouvelle et rendre à la théocratie son antique splendeur : pour réussir tous les moyens lui semblèrent bons. Il s'entendit avec Jean-Baptiste qui devint son complice. Ils convinrent de se recommander mutuellement et de doubler ainsi, en les mettant en commun, leur popularité et leur influence sur les masses. Le jour fixé pour l'exécution du plan de Jésus était la fête de Pâques. Le jour que nous appelons le dimanche des Rameaux, par son entrée révolutionnaire dans la capitale de la Judée, le réformateur excita la foule contre les princes des prêtres et les grands de la nation ; par un acte d'une témérité et d'une hardiesse inouïe, il viola la majesté du temple. C'en était trop à la fois, son ardeur l'avait emporté au delà des bornes ; il fut arrêté, condamné, exécuté. Tous ces magnifiques projets de régénération sociale du peuple juif vinrent ainsi se briser contre un obstacle qu'il n'avait pas prévu, la croix. Il se repentit alors de son entreprise et il expira en se plaignant d'être abandonné de Dieu. Les apôtres ne se tirèrent de la situation critique où son supplice les avait jetés qu'en inventant le conte de sa résurrection et en spiritualisant sa doctrine du royaume de Dieu.

Il était impossible, on le voit, de nier plus effrontément l'autorité des saintes Écritures et la foi qui leur est due. Pousser

¹ Samuel Reimarus avait autorisé la publication de son *Apologie* après sa mort sous certaines conditions. Lessing, qui était lié avec Élise, la sœur de Samuel, son amie et sa correspondante assidue, promit de taire le nom de l'auteur du *Schulzschrift*. Il garda si bien son secret que ce ne fut qu'en 1827 que Gurlitt, professeur à Hambourg, fit connaître que les célèbres *Fragments* étaient de Samuel Reimarus. L'opinion générale où l'on était que Lessing en était le véritable auteur, ne contribua pas peu à augmenter le bruit et le scandale qui se firent autour d'eux.

l'audace jusqu'à nier la sincérité de Jésus-Christ dépassait toutes les bornes. On n'était pas encore habitué en Allemagne à entendre de tels blasphèmes. Plus le respect pour la parole de Dieu avait été profond jusque-là, plus le scandale fut grand, surtout venant d'un homme célèbre comme l'était Lessing. Depuis l'établissement du christianisme, la religion n'avait encore jamais été si grossièrement attaquée et insultée ¹. Aussi la réaction fut violente. De tous côtés, on poussa les hauts cris. Les rationalistes eux-mêmes, qui sentirent combien le langage sans mesure du Fragmentiste était compromettant pour leur cause, le combattirent avec véhémence. Semler, qui était regardé comme leur chef, écrivit que Lessing méritait d'être enfermé dans une maison de fous.

Le mal produit par la publication de Lessing aurait été cependant peu de chose, si, une fois le premier mouvement d'irritation calmé, les rationalistes ne s'étaient crus obligés, pour défendre le christianisme, de faire des concessions funestes ².

¹ On avait bien, dit-on, écrit au moyen âge, au plus fort des luttes de l'Empire et de la Papauté, le livre *de Tribus impostoribus* qui traitait aussi d'imposteurs et de menteurs Mahomet, Moïse et Jésus-Christ. On l'a attribué à Frédéric II ou à son chancelier, Pierre des Vignes. Son existence ne reposait que sur une interprétation fautive des paroles suivantes, attribuées par le pape Grégoire IX à Frédéric II, et que cet empereur nia formellement dans un manifeste envoyé à toutes les cours : « A tribus Baratoribus, ut ejus verbis utamur, » dit le Pontife, « scilicet Christo Jesu, Moïse et Mahometo, totum mundum fuisse deceptum. » On a cru qu'il s'agissait là d'un écrit de l'empereur, il ne s'agissait que d'un mot qu'on avait rapporté au pape comme ayant été prononcé par lui. Le livre connu aujourd'hui sous le titre *de Tribus impostoribus*, est l'œuvre d'un faussaire qui le composa au xvin^e siècle, en imitant avec assez d'art la latinité du moyen âge, mais sans prendre garde qu'il parlait des Védas avec une compétence qu'on ne pouvait pas avoir avant son époque. L'ouvrage porte la date de 1598. Il fut en réalité publié pour la première fois en 1753, par un libraire de Vienne, nommé Straub. Pris pour un livre du moyen âge, il ne pouvait exciter ni grande attention, ni grandes colères. Qui sait cependant s'il n'encouragea pas Samuel Reimarus qui écrivait alors son *Apologie*?

² « C'est donc à cette frayeur de quelques théologiens, à l'ouïe de la tempête soulevée par Lessing, dit Amand Saintes, qu'on doit la naissance du rationalisme (biblique). Oui, telle fut la conduite que crurent devoir tenir des hommes instruits et jusqu'à un certain point pleins de piété : ils s'imaginèrent sauver le navire en jetant à la mer mât, voiles, cordages et même le lest, et ces hommes sont connus dans l'histoire sous le nom d'Ernesti, de Semler et de Henke. » *Histoire du rationalisme*, deuxième édit. Hambourg, 1843, p. 122. — Göze, parmi les adversaires de Lessing, eut le tort d'avoir moins d'esprit que son redoutable antagoniste et de faire rire à ses dépens, mais il voyait juste quand il faisait remarquer aux rationalistes que si l'on enlevait le surnaturel de la Bible, il y resterait peu de chose et personne ne conteste

Ceux que la lecture des livres des déistes avaient déjà rendus vacillants dans la foi, soutinrent qu'une partie des objections de l'Inconnu étaient irréfutables. On ne pouvait donc sauver le christianisme qu'au moyen d'une transaction, en retranchant sans pitié ce que les progrès de la critique ne permettaient plus de conserver, en le réduisant, en un mot, à un sentiment vague, à un je ne sais quoi sans dogme et sans autorité sérieuse. La religion, dit-on alors, est tout à fait distincte de la théologie; attaquer la théologie, ce n'est pas, tant s'en faut, attaquer la religion. Chacun ne doit croire, pour être chrétien, que ce que lui inspire son cœur. Tout ce qui nous rend meilleurs, tout ce qui élève l'âme, voilà la vraie religion du Christ. Il ne peut avoir prêché d'autre doctrine que celle qui produit notre amélioration morale. Tout ce qui nous édifie dans la Bible est inspiré, l'édification et l'inspiration sont une même chose. Cela et cela seul vient de Dieu, qui nous rend vertueux.

En tenant un pareil langage, on ne s'aperçut point que l'on tuait le christianisme, sous prétexte de le sauver. Strauss saura bien le montrer à ces sophistes inconsequents. Pourquoi serais-je obligé d'obéir à la Bible, si elle n'est pas véritablement la parole de Dieu? Par un aveuglement qui serait inexplicable, si les tendances déjà nettement accusées du rationalisme n'avaient fait de ses adeptes les complices inconscients de Samuel Reimarus, en le réfutant, ils lui firent la seule concession à laquelle Lessing tint au fond, celle qui était la plus grave et la plus grosse de conséquences, celle qui entraînait la négation même du christianisme; ils lui accordèrent que la Bible n'était qu'une œuvre humaine et devait être traitée sur le même pied que toutes les autres productions littéraires. On supprima ainsi la distinction jusqu'alors reconnue entre les livres sacrés et les livres profanes¹, et l'on abandonna la doc-

sérieusement aujourd'hui qu'il n'eut raison contre Lessing et qu'il n'eut vu clairement dans le jeu de ce dernier. L'éditeur de Reimarus se moquait de ses lecteurs en prétendant que ses attaques étaient sans portée. L'apologue qu'il publia dans l'*Anti-Göze* était piquant, mais l'application en était fautive : la sentinelle qui criait au feu parce qu'elle voyait le palais du prince embrasé, n'avait pas pris dans sa frayeur une aurore boréale pour un incendie, car cet incendie dure encore, tant Lessing et ses successeurs ont eu soin d'attiser le feu.

¹ « Una eademque ratio interpretandi communis est omnibus libris, in quocumque argumento occupatis. » Ernesti, *Institutio Interpretis Novi Tes-*

trine de l'inspiration. On s'imagina sauver ainsi le christianisme en le rendant indépendant des Écritures. Lessing ne disait pas et ne demandait pas autre chose. « La lettre n'est pas l'esprit, écrivait-il, et la Bible n'est pas la religion. Par conséquent, les objections contre la lettre et contre la Bible ne sont pas des objections contre l'esprit et contre la religion. La religion n'est pas vraie parce que les Évangélistes et les Apôtres l'ont enseignée, mais ils l'ont enseignée parce qu'elle est vraie. C'est sa vérité intrinsèque qui doit servir de garant aux traditions écrites, et les traditions écrites ne pourraient jamais lui donner cette vérité si elle ne l'avait pas ¹. » Dès lors, la vérité dépend du jugement intérieur de chacun, elle est soumise à l'arbitraire et à toutes les fluctuations de l'esprit humain. Si les monuments sur lesquels repose la religion ne sont pas inspirés de Dieu, elle n'est plus.

La négation de l'inspiration des livres saints est le plus grand pas qui ait été fait alors dans la voie de la négation chrétienne. L'autorité historique des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ne reposait plus désormais sur le témoignage divin, mais uniquement sur l'appréciation des hommes.

Les rationalistes ne tardèrent pas à sentir le grave embarras dans lequel ils venaient de se jeter ainsi. Comment défendre le caractère historique de toutes les parties de la Bible ? Elle est remplie de récits merveilleux. Si Dieu lui-même ne nous en garantit point la véracité, par quels moyens la prouver ? Ces récits ne choquent-ils point la raison ? Ne sont-ils pas contraires à l'expérience ? Force fut d'abandonner les miracles,

lamenti, p. 227. Cette règle, dont Ernesti, qui crut toujours à l'inspiration, n'avait pas saisi la portée, fut appliquée par les rationalistes à la Bible dans toute sa rigueur et toute son étendue. « Dix ans plus tard (après la publication des *Fragments*) on enseignait dans les facultés de théologie que les saintes Écritures devaient être interprétées d'après les mêmes principes que les auteurs profanes; on étudiait avec persévérance les langues et les mœurs de l'Orient; on convenait de la nécessité de mettre les articles de croyance en harmonie avec les besoins imprescriptibles de la raison et du cœur... Le Döderlein, les Semler, les Sentenis, les Zollikofer... ne balancèrent pas à déclarer franchement que les doctrines impérissables de l'Évangile étaient revêtues de formes temporaires et locales, qui, tout en leur donnant un caractère symbolique et sensible, ne devaient point être confondues avec l'esprit vivifiant des révélations du Sauveur. » *Notice sur Lessing* dans la *Nouvelle Revue germanique*, t. XIV.

¹ Voir Strauss, le *Nathan de Lessing. Essais d'histoire religieuse*, trad. Ch. Ritter, p. 6.

comme on avait abandonné l'inspiration, et de faire ainsi main basse sur tout ce qui est surnaturel.

Jean Gottfried Eichhorn (1752-1827) fut l'homme qui se chargea de cette exécution. Il a raconté lui-même l'impression profonde qu'avait produite sur son esprit la lecture des *Fragments de Wolfenbüttel*. Les accusations d'imposture portées contre les auteurs sacrés avaient révolté son bon sens, car où a-t-on jamais trouvé un accent plus irrésistible de sincérité et d'honnêteté ? Mais il lui parut impossible d'admettre l'intervention directe de Dieu dans l'histoire de l'Ancien Testament. Chez tous les peuples, disait-il, tout ce qui était inexplicable, extraordinaire, était rapporté à la divinité ; les sages de tous les pays avaient été en communication avec des êtres supérieurs. Nous traitons de faussetés ou de légendes tous les faits de cette nature qui nous sont rapportés, nous ne faisons d'exception que pour les Hébreux. Et sans vouloir se rendre compte que les livres qui racontent ces merveilles ne sont pas les mêmes au milieu d'Israël que hors de son sein, parce que les sources hébraïques sont authentiques, tandis que les autres ne le sont point, Eichhorn prétendit que la justice obligeait de traiter les enfants de Jacob de la même façon que le reste des hommes. Il fut ainsi amené à nier le miracle. Tel fut le second pas dans la voie du rationalisme appliqué à la Bible. Après avoir rejeté l'inspiration des livres saints, on en rejeta également les faits miraculeux. Ce sont là deux points sur lesquels les rationalistes ne reviendront plus, ils formeront désormais comme les deux principaux dogmes de leur *Credo* négatif, ils les considéreront comme les fondements inébranlables de leur système et ils ne se croiront pas même obligés de les démontrer.

Eichhorn sentit pourtant combien la négation du surnaturel paraissait inconciliable avec l'authenticité des livres saints. On ne songea pas ou on n'osa pas encore contester cette dernière vérité que Reimarus n'avait point attaquée. En niant les miracles, Eichhorn semblait donner gain de cause au Fragmentiste, et reconnaître que ceux qui les racontaient étaient des imposteurs. Il lui sembla que la monstruosité de cette conséquence suffisait à la réfuter. On s'effraye, dit-il, d'une telle supposition. Quoi ! les plus grands hommes des premiers siècles, qui ont exercé sur leurs semblables une influence si salutaire,

auraient tous été des imposteurs, sans que leurs contemporains s'en doutassent ! Non, cela n'est point possible. Les auteurs bibliques ne nous ont point trompés ; cependant, ajouta-t-il, il faut l'avouer, nous les avons mal compris. S'ils avaient parlé avec la précision philosophique de notre temps, il serait impossible de méconnaître dans leur langage l'affirmation de l'intervention réelle de Dieu, ce qui serait une supposition mensongère ; mais, quand ils nous racontent des choses tout à fait merveilleuses et rapportent tout à Dieu, ils en parlent innocemment, sans artifice, sans malice, en se conformant aux idées et au langage de l'antiquité ¹. Nous n'avons qu'à traduire en langage moderne la langue des siècles primitifs et nous n'aurons pas plus de miracles à admirer que de fourberies à démasquer ².

Semler, sans se rendre compte de l'application qu'on ferait un jour de sa théorie, avait déjà frayé la voie, en 1760, à cette explication naturelle du surnaturel. A l'occasion d'une pauvre femme malade, dans les environs de Wittemberg, et regardée par plusieurs théologiens comme possédée du démon, Semler avait publié un écrit intitulé : *De dæmoniis quorum in Novo Testamento fit mentio*. Il y soutenait que ceux qui nous sont représentés dans les Évangiles comme démoniaques ou possédés, étaient de simples malades, épileptiques, frénétiques, aliénés. Jésus-Christ et les Apôtres ne les avaient traités comme des victimes de la malice du diable que pour se conformer au langage du temps.

Adoptant et généralisant le principe de Semler, Eichhorn expliqua tous les miracles de l'Ancien Testament par des métaphores et des locutions orientales. L'histoire de la création d'Adam, telle qu'elle est racontée dans la Genèse, n'est

¹ Strauss a très-bien remarqué que cette idée mère de l'explication naturelle était indiquée dans Reimarus. « Il ne voit pas toujours dans les miracles de l'Ancien Testament, dit-il, une pure imposture, mais quelquefois aussi, comme déjà Spinoza, une fausse apparence, née du *stylus theocraticus* des historiens juifs, c'est-à-dire de leur habitude de ramener directement toute chose à la cause suprême, Dieu, en omettant les causes intermédiaires. Il formule ainsi la règle critique qui permettra plus tard au rationalisme d'expliquer naturellement les récits miraculeux de l'Écriture sans porter atteinte au caractère des personnages tenus pour sacrés. » *Essais d'histoire religieuse*, tr. Ritter, p. 79.

² Strauss, *Vie de Jésus*, t. I. p. 30. — Eichhorn, *Allgemeiner Bibliothek*, t. I, p. 3 et 261.

qu'un tableau coloré de la première apparition de l'homme sur la terre. L'auteur sacré dit qu'Ève fut formée d'une des côtes de son mari, parce que celui-ci avait « rêvé » qu'il était partagé en deux. Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal était un poison qui faisait mourir à longue échéance ¹. La voix de Dieu qui effraye nos premiers pères, quand ils ont mangé le fruit empoisonné, c'est le bruit du tonnerre ².

Eichhorn expliqua d'une façon semblable la plupart des miracles de l'Ancien Testament. Un reste de respect l'arrêta devant les Évangiles, mais ce qu'il n'avait point osé, d'autres plus hardis devaient le faire sans hésiter. Le père de l'explication naturelle des miracles semble avoir compris enfin ce que proclamait hautement Göze, le plus ardent champion de l'ancienne conception protestante de la Bible contre le *Fragmentiste*, que, si l'on éliminait le surnaturel de la vie de Jésus-Christ, il n'en resterait pas grand'chose.

Mais les disciples d'Eichhorn ne s'arrêtèrent pas avec lui, ils se rangèrent à l'avis de Lessing. Après tout, dirent-ils avec celui-ci, nous n'avons pas besoin de miracles pour croire au christianisme. On s'est trompé en faisant jusqu'ici dépendre la vérité de la religion des faits surnaturels. Nous en saisissons directement la vérité. Et pourquoi serions-nous contrainsts de n'admettre cette vérité que parce que certains faits qui y sont liés devaient être tenus pour vrais, lorsque nous jugeons que ces faits, du moins avec le caractère merveilleux qu'on leur avait à tort attribués, sont complètement inutiles? On en vint jusqu'à prétendre que le christianisme est indépendant des opinions que l'on peut professer sur la personne de son fondateur. « Peu importe, répéta-t-on avec Herder, dont la foi incertaine et mobile ne contribua pas peu aux progrès du rationalisme, peu importe au Christ que son nom soit récité dans d'interminables litanies. Celui qui sait distinguer l'or des scories honorera le héros de l'humanité, notre bienfaiteur, comme il veut être honoré, c'est-à-dire, en se taisant sur sa personne et en l'imitant. »

C'est là exactement, pour le fond, le langage que tenait,

¹ Plus tard, Eichhorn ne vit plus qu'un mythe dans l'arbre de la science du bien et du mal.

² Eichhorn, *Repertorium für biblische und morgenländische Literatur*, t. IV, *Urgeschichte*, p. 158, 182-183, 201-202, 227-228.

sur la personne de Jésus, le docteur Henri Eberhard Gottlob Paulus (1761-1850). « Le docteur Paulus, le premier, dit Strauss, devait s'acquérir la pleine gloire d'un Evhémère chrétien '... La fin du dernier siècle et le commencement du nôtre, ont vu naître de nombreux écrits se proposant l'explication naturelle des miracles, mais les monuments classiques de cette école sont, comme on sait, le *Commentaire des Évangiles* de Paulus, et la *Vie de Jésus*, que le même auteur en a tirée plus tard ². »

Paulus, disciple de Spinoza et de Kant, est encore plus résolument hostile aux miracles que son prédécesseur Eichhorn. C'est lui qui a, pour ainsi dire, formulé la théorie de la négation du miracle et lui a donné sa forme définitive, celle qui a été adoptée depuis par Strauss et tous les rationalistes d'aujourd'hui. A l'en croire, tout fait, dont les causes soit internes, soit externes, ne peuvent se ramener aux lois ordinaires de l'histoire, est nul et non avvenu. La puissance, la sagesse et la bonté de Dieu se manifestent par l'ordre régulier de la nature et non par la suspension de ses lois. La dérogation la plus inexplicable aux lois du monde ne saurait ni confirmer, ni infirmer une vérité quelconque. L'existence d'un dogme ne peut être établie par une guérison, quelque extraordinaire qu'on la suppose : « Voilà, dit Strauss, les règles posées et appliquées par Paulus et qui placent son *Commentaire* bien au-dessus de beaucoup d'autres écrits du même genre, non-seulement contemporains, mais aussi postérieurs ³. »

Le principal représentant de l'explication naturelle du miracle le nie donc *a priori* et sans preuves, comme l'avait déjà fait Eichhorn, comme l'ont fait tous ceux qui l'ont suivi, tant, les uns et les autres, se sont sentis impuissants à apporter un argument solide contre cette croyance au surnaturel qui est enracinée au fond du cœur de l'homme et a pour base inébranlable la puissance de Dieu.

On reconnaît visiblement, dans la théorie de Paulus contre le miracle, l'influence des idées de Kant, dont il était le par-

¹ Strauss, *Vie de Jésus*, t. I, p. 34.

² Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, trad. Neffizer et Dollfus, t. I, p. 12. — Le *Commentaire des Évangiles* de Paulus a paru de 1800 à 1804 ; la *Vie de Jésus* en 1828.

³ Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, t. I, p. 13.

tisan déclaré. Les systèmes philosophiques qu'a vus éclore l'Allemagne à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, ont exercé sur la critique biblique une influence beaucoup plus considérable qu'on ne le croit communément en France. Ceux-là et celle-ci ont suivi une marche parallèle : ils se sont mutuellement inspirés et soutenus. Les doutes de Lessing ont mené aux négations radicales de Strauss, le scepticisme de Kant a conduit au panthéisme de Hegel, à l'athéisme de Feuerbach et de Schopenhauer. Les chefs des écoles philosophiques ont tenu d'ailleurs à donner explicitement leur avis sur les questions religieuses. Kant, en' re autres, a écrit un livre sur *la Religion dans les limites de la pure raison*. Il y soutient que la religion naturelle est la seule vraie, la seule universelle. Les religions qu'on appelle révélées ne sont que des tentatives humaines, ayant pour but d'assurer une autorité extérieure à la religion naturelle. L'étude des questions historiques qui se rattachent à une religion révélée, par exemple la vie de son fondateur, les miracles et les prophéties sur lesquels elle prétend fonder son autorité, cette étude est complètement inutile : le seul point qui mérite de fixer l'attention, c'est la morale. Le philosophe de Königsberg croit supprimer ainsi toutes les difficultés soulevées par la critique biblique. C'est ce qu'on a nommé l'*interprétation morale* de Kant.

Paulus, tout en acceptant les idées philosophiques de son maître sur le miracle, ne crut pas possible de considérer ainsi l'histoire comme non avenue ; il pensa qu'il était nécessaire d'expliquer naturellement les faits merveilleux du Nouveau Testament comme Eichhorn avait expliqué ceux de l'Ancien. Il modifia néanmoins la méthode de ce dernier et à son *interprétation historique* il substitua l'*interprétation psychologique*. Il était difficile de ne voir dans les miracles de l'Évangile que des métaphores ou des hyperboles orientales, Paulus crut pouvoir leur enlever leur caractère surnaturel en plaçant ce caractère, non dans les événements de la vie de Jésus ni dans ses actes, mais dans l'esprit ou l'imagination soit de ceux qui les avaient racontés, soit de ceux qui les avaient commentés : toutes les actions de la vie de Jésus ont été naturelles, mais, tantôt ses historiens, tantôt leurs interprètes, leur ont faussement donné une couleur merveilleuse.

Le *Commentaire* de Paulus et sa *Vie de Jésus* n'ont guère pour objet que l'application de cette théorie. Il s'attache à réduire, avec les ressources d'une imagination inépuisable, aux mesquines proportions de faits vulgaires, tous les faits surnaturels rapportés par les Évangélistes. D'abord, à voir les choses telles qu'elles sont en effet, dit Paulus, les biographes de Jésus racontent beaucoup moins de miracles qu'on ne le croit communément, et ce sont justement les plus incroyables qu'on a pris à tort pour des faits extraordinaires. Dans les récits où l'on a cru voir violées les lois de la nature, le miracle est le plus souvent une invention de l'exégète et non le témoignage des narrateurs. Par exemple, les commentateurs de saint Jean disent, qu'aux noces de Cana, Jésus changea l'eau en vin. Erreur d'interprétation ! C'était l'usage chez les Juifs d'offrir pour cadeaux de noces aux nouveaux mariés des présents de vin ou d'huile. Jésus ayant amené à Cana cinq nouveaux disciples, qu'il venait d'attacher à sa personne, sans qu'ils fussent invités, prévint qu'on serait à court de vin et il en fit apporter en quantité. Cependant « par plaisanterie, » il tint son présent caché jusqu'au moment où le vin manqua. Alors il fit verser de l'eau d'une cruche pour s'amuser, mais le vin se trouva dans les autres cruches où il avait été mis. La « gloire » qu'il en retira, comme dit saint Jean, fut sa réputation de bonne humeur ¹. Tous les miracles évangéliques sont expliqués par Paulus d'une façon analogue, soit que leur caractère merveilleux leur ait été attribué par les apôtres, soit qu'il l'ait été par les exégètes.

La faiblesse de ces explications est palpable, et Strauss qui les a prises minutieusement à partie dans sa *Vie de Jésus*, en a fait bonne et complète justice. Il en a signalé parfaitement, en un mot, le défaut radical dans sa *Nouvelle Vie de Jésus*. D'après Paulus, dit Strauss, « la critique a toujours le droit de supposer ce que les documents ont pu omettre comme allant de soi : or ce qui va de soi, c'est le naturel, ce qui ne va pas de soi, c'est le surnaturel, qui ne doit, par conséquent, jamais être supposé quand il ne s'impose pas. Le vice de ce raisonnement est manifeste : les récits évangéliques ont le miracle

¹ Paulus, *Philologisch-kritischer und historischer Commentar über das Neue Testament*, t. IV, p. 150.

pour thème fondamental, et loin de se laisser éliminer, la cause surnaturelle doit être sous-entendue, quand elle n'est pas formellement énoncée ¹. »

Malgré la faiblesse de l'explication naturelle des miracles, elle offre quelque chose de si séduisant à l'imagination, qu'elle fut acceptée en Allemagne avec un empressement, un engouement qui fait peu d'honneur à la raison humaine. Les livres qu'elle inspira sont fort nombreux, on en publia de toutes parts; Schiller lui-même, dans son cours d'histoire à Iéna, l'adoptait résolument pour expliquer à ses auditeurs la mission de Moïse ², et quoiqu'elle ait depuis longtemps succombé sous les coups du ridicule, elle a pour certains esprits un attrait si irrésistible et l'application en est à certains égards si commode, que plusieurs critiques y recourent encore en Allemagne, comme l'a fait en France M. Renan.

III

Telle était la situation religieuse en Allemagne quand Strauss parut sur la scène. Malgré l'opposition des catholiques, des piétistes et des protestants restés fidèles à l'ancienne théorie luthérienne, le rationalisme avait toujours été grandissant depuis l'apparition des *Fragments de Wolfenbüttel*, il avait sacrifié la révélation, l'inspiration et les miracles des livres saints et il avait fait de la négation du surnaturel son dogme fondamental. Il n'avait laissé debout qu'un seul point des anciennes croyances, l'authenticité des Écritures. C'est ce point que Strauss allait rejeter à son tour pour qu'il ne restât désormais que des ruines. A ce qu'on a appelé simplement le *rationalisme*, c'est-à-dire l'explication naturelle, il allait substituer ce qu'on a décoré du nom pompeux de *théologie critique* ou de *critique biblique*.

Les exemples que David-Friedrich Strauss avait eus sous les yeux dans sa famille, contribuèrent de bonne heure à lui donner une idée fausse du sentiment religieux. Il avait tou-

¹ Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, t. I, p. 15.

² Voir dans ses *Œuvres complètes*, Stuttgart, 1847, t. X, *die Sendung Moses*, p. 401-427.

jours eu pour sa mère une vive affection. Il ne ressentait pas pour son père une égale tendresse. Or il avait observé dès son enfance que, chez celui-ci, homme d'un esprit faible et d'un protestantisme étroit, la religion était séparée de la morale et que, au contraire, dans celle-là, femme de sens et de courage, mais n'attachant pas d'importance aux formes de la piété, la morale était séparée de la religion¹ : il en conclut plus tard que la religion et la morale sont indépendantes l'une de l'autre.

Au séminaire de Blaubeuren, où il fut placé à l'âge de treize ans (1821), il se lia étroitement d'amitié avec Christian Märklin, dont il devait, en 1851, raconter la vie en y mêlant des détails autobiographiques. Strauss était alors croyant. La guerre contre la Bible était, à cette époque, et depuis le commencement du XIX^e siècle, languissante en Allemagne. Les malheurs qu'avaient fait subir à ce pays les armes de Napoléon I^{er}, avaient ramené un certain nombre d'âmes aux pratiques religieuses. Celui qu'on appelait avec trop de raison « le grand païen, » Goethe, continuait, il est vrai, à prêcher dans ses poèmes et dans ses romans l'indifférence religieuse, mais son indifférence patriotique, au milieu des désastres des années précédentes, avait froissé vivement ses compatriotes et le peu de sympathie qu'inspirait son caractère atténuait le mal qu'auraient pu causer ses écrits. Le vent soufflait donc au piétisme, et Strauss et Märklin se laissèrent emporter par le courant. Les deux condisciples s'éprirent d'enthousiasme pour Jacob Böhme et ses rêveries théosophiques. Strauss, qui devait, plus tard, descendre jusqu'au matérialisme, croyait alors non-seulement à l'âme, mais aux rapports des esprits avec les hommes. Il avait fait la connaissance de Justinus Kerner, médecin célèbre par ses études sur le magnétisme, et celui-ci l'avait mis en relation avec la plus célèbre de ses somnambules, celle qu'il a fait connaître dans son livre *la Voyante de Prévorst*. Strauss fut rempli d'un véritable engouement pour la magnétisée; cependant cet engouement dura peu. Elle lui avait prédit qu'il resterait toujours croyant; il démentit bientôt la prophétie. Il n'oublia pourtant jamais qu'il avait été dupe du magnétisme et il détesta d'autant plus le surna-

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse. Ma Mère*, trad. Ch. Ritter, p. 187.

turel qu'il s'imagina que tout ce qui, dans le passé, pouvait en avoir eu l'apparence, n'était aussi qu'une jonglerie ou une maladie.

A Blaubeuren, il avait eu pour professeur Christian Baur, le chef futur de l'école critique de Tubingue. Le maître et l'élève se retrouvèrent bientôt dans l'Université de cette dernière ville (1825). L'influence de Baur et plus encore l'étude de la *Phénoménologie* de Hegel éteignirent à jamais la foi dans le cœur du jeune Strauss. Il nous a raconté lui-même avec quelle passion il avait étudié la philosophie de l'Idée, qu'il devait transporter un jour dans le domaine biblique ¹. Il avait entrepris cette étude avec quelques camarades. On se réunissait le dimanche, chacun avait étudié d'avance le paragraphe qui devait faire le sujet de la conversation. L'un des assistants le relisait tout haut, puis la discussion s'engageait. C'était à qui jetterait quelque jour sur les obscurités du texte. On avançait lentement, mais le labeur était une conquête. « Aucune lecture, ajoute Strauss, n'aurait pu mieux répondre à nos besoins. »

Le résultat de cette étude fut pour lui l'acceptation de l'opinion de Hegel, que « la religion chrétienne et la philosophie ont le même contenu; seulement la première sous la forme de l'image; la seconde, sous la forme de l'idée ². » Strauss n'eut plus ainsi d'autre *Credo* que le panthéisme.

Pour compléter ses études, après avoir fini ses cours réguliers à l'Université de Tubingue, il fit un voyage à Berlin et suivit pendant six mois les leçons de Schleiermacher. Schleiermacher est un des hommes qui ont exercé et qui exercent encore par leurs écrits la plus profonde influence sur les esprits en Allemagne. Mélange incompréhensible de vérité et d'erreur, de foi et d'incrédulité, plein d'un vague sentiment de religiosité et en même temps tout imprégné de panthéisme et ne croyant pas à l'immortalité de l'âme, il est d'autant plus dangereux qu'il sait faire vibrer les cordes généreuses du cœur et qu'il évite les excès les plus grossiers dans lesquels sont tombés les autres rationalistes de son pays. Ses idées

¹ Strauss, *Années de jeunesse*, extrait du *Christian Märklin*, dans les *Essais d'histoire religieuse*, p. 254-256. — Scherer, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1861, p. 821-822.

² Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, *Christian Märklin*, p. 325.

fausses choquent moins, noyées qu'elles sont au milieu d'idées acceptables, mais c'est là ce qui les rend plus pernicieuses. Pour lui, l'Église devrait être une masse liquide, sans contours arrêtés, sans organisation fixe ¹. Les livres saints sont devenus la Bible par leur propre puissance, mais tout autre livre peut devenir la Bible à son tour ². Le miracle est le nom religieux d'un événement naturel. En d'autres termes Schleiermacher conserve de nom le surnaturel et le nie de fait. Une telle doctrine ne pouvait déplaire au futur auteur de *la Vie de Jésus* ³.

En 1830, Strauss, n'ayant plus aucun sentiment de foi, remplit en Souabe des fonctions pastorales sans être trop troublé par une incrédulité que sa charge l'obligeait à dissimuler. Il écrivait à son ami Märklin, qui ne jouissait point du même calme : « Il faut avoir une pensée de derrière et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple ⁴. » Tout en parlant comme le peuple, il préparait sa *Vie de Jésus*. En 1832, il était devenu répétiteur au séminaire théologique de Tubingue. Il donnait en même temps à l'Université des leçons de philosophie où il exposait avec succès la doctrine de Hegel. Les sermons qu'il prêchait en raison de sa charge, étaient, dit-on, très-édifiants et goûtés des personnes pieuses. En 1835 parut dans cette ville *Das Leben Jesu, kritisch bearbeitet*, qui a été traduite en français par M. Littré : *Vie de Jésus, ou Examen critique de son histoire* ⁵.

La *Vie de Jésus* est la dernière étape de la libre pensée. L'audace de la négation y est poussée jusqu'à ses dernières limites ; l'existence historique même du fondateur du christianisme y est à peine reconnue. Le danger d'une telle publication était trop manifeste pour qu'il pût échapper à personne : les ignorants comme les savants, le peuple comme les docteurs des universités, comprirent très-bien qu'il n'y avait pas de christianisme s'il n'y avait pas eu de Christ. Aussi, ce fut dans toute l'Allemagne une clameur d'indignation, accompagnée.

¹ Schleiermacher, *Ueber die Religion*, IV^{te} Rede.

² *Ib.* V^{te} Rede.

³ Strauss s'appuie plus d'une fois sur l'autorité de Schleiermacher dans la *Vie de Jésus*. Voir, par exemple, Introd., t. I, p. 54, 85, 101.

⁴ Strauss, *Christian Märklin. Essais d'histoire religieuse*, p. 330-331.

⁵ 4 vol. in-8°, Paris, 1839-1840 ; 2^e édition, 2 vol. Paris, 1856. — La *Vie* originale avait paru en 1835. Il y en eut de nouvelles éditions allemandes en 1837, 1839, 1840, 1864.

d'une multitude de brochures et de livres destinés à réfuter ses objections ¹. Il fut destitué de ses fonctions de répétiteur au séminaire de Tubingue. Il affecta de se croire le plus innocent des hommes. Treize ans plus tard, quand il se présenta, en 1848, comme candidat au Parlement de Francfort, suivant la tactique des rationalistes, ses prédécesseurs, et donnant l'exemple aux rationalistes français qui l'ont copié depuis, il excusait à peu près en ces termes, dans un discours à ses électeurs, la publication de la *Vie de Jésus*, et la déclarait inoffensive : « Me voici : je suis ce docteur Strauss que la plupart d'entre vous se sont représentés jusqu'ici comme l'Ante-christ en personne. Je ne puis pas vous en vouloir : c'est ainsi que je vous ai été dépeint, et certainement ceux qui vous parlaient de la sorte étaient en grande partie des gens de bien. Cependant vous avez été mal renseignés. J'ai écrit, il y a treize ans, un livre qui est le point de départ de tous ces préjugés. Ce livre, j'en suis sûr, aucun de vous ne l'a lu, et je dis : Tant mieux ! car ce n'est pas pour vous que je l'ai écrit. Ne prenez pas mal ces paroles. Si un cultivateur d'entre vous composait un livre sur l'agriculture, j'entendrais dire, sans me fâcher, que ce livre n'a pas été composé pour moi. J'ai écrit pour des savants, pour des théologiens. Les laïques, et même un grand nombre d'entre les plus instruits, ne savent pas, et bien heureusement pour eux, combien de doutes cruels tourmentent souvent le pauvre théologien. Que leur importe un livre où il est traité des inexactitudes de la science ? Plusieurs de mes amis, étrangers aux études théologiques, se sont crus obligés de lire mon ouvrage. Laissez, leur ai-je dit, vous avez mieux à faire. Ce livre vous donnera peut-être des doutes que vous n'avez pas, tandis qu'il est destiné, au contraire, à venir au secours des théologiens que déchirent ces angoisses de l'âme. Vous voyez combien je suis loin de vouloir enlever sa croyance à qui que ce soit ². »

Les paysans de la Souabe avaient trop de bon sens pour juger une pareille justification satisfaisante : ils ne donnèrent

¹ Strauss a souvent rappelé dans ses écrits les orages qu'avait soulevés son livre et combien il en avait souffert. Voir entre autres *Ma mère*, dans les *Essais d'histoire religieuse*, p. 191.

² Voir *Sechs theologisch-politische Volksreden*, Stuttgart et Tubingue, 1848. — Saint-René Taillandier, *Revue des Deux-Mondes*, 1850, t. VI, p. 288.

pas leurs voix au docteur Strauss. J.-J. Rousseau avait cherché à défendre exactement de la même manière sa *Nouvelle Héloïse* : l'expérience apprend ce qu'il faut penser de pareilles apologies. Le candidat malheureux du Parlement de Francfort s'est, du reste, chargé plus tard de se donner un démenti à lui-même, en faisant imprimer sa quatrième édition de la *Vie de Jésus* en caractères allemands, pour qu'elle fût lue plus facilement par le peuple, et en écrivant, en 1864, la *Vie de Jésus à l'usage du peuple allemand, Das Leben Jesu für das deutsche Volk*. L'auteur de la *Vie de Jésus* veut bien, en réalité, travailler à détruire la religion chrétienne ; personne ne saurait se le dissimuler. Voici, en effet, le fond de son livre.

Pour comprendre l'œuvre de Strauss, il ne faut pas oublier un instant qu'il a constamment présents à son esprit les travaux de Reimarus et des partisans de l'explication naturelle. Son point de départ est la négation du surnaturel. D'accord là-dessus avec ceux qui l'ont précédé, il accepte, comme une sorte d'axiome, l'impossibilité absolue de l'intervention divine dans les affaires du monde. Pour lui, comme pour eux, il n'existe point d'inspiration, point de révélation, point de miracles. « Dans le fait, dit-il, il n'y a pas de sentiment historique tant que l'on ne comprend pas l'impossibilité des miracles ¹. » C'est par ces simples mots qu'il repousse le miracle. Il ne daigne même pas le discuter. Toute son argumentation repose cependant là-dessus. Si le miracle existe, est seulement possible, comme quiconque admet l'existence de Dieu ne saurait en douter, tout son livre repose sur le vide.

Il faut bien remarquer ce vice radical du système de Strauss et de tous les ennemis de la Bible qui l'ont précédé ou suivi. Leur système ne peut tenir debout qu'à la condition que le miracle soit impossible. Quelques rationalistes, moins dédaigneux ou moins tranchants que leurs chefs, ont essayé de discuter le surnaturel, mais sans apporter contre lui aucun argument sérieux. Ceux qui, comme Strauss, ne croient pas à l'existence d'un Dieu personnel, ne peuvent admettre le miracle ², car il ne saurait y avoir d'effet sans cause, et comme c'est Dieu qui est l'auteur du miracle, l'œuvre ne peut pas

¹ *Vie de Jésus*. Introduction, tr. Littré, 1856, p. 91. Voir aussi p. 99-100.

² Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, t. I, p. 194.

exister sans l'ouvrier. Nous n'avons pas à prouver, contre les panthéistes ou les athées, l'existence de Dieu, nous croyons à la cause première comme à notre propre existence.

Les déistes ont tenté de nier le surnaturel, par respect pour l'ordre de choses établi par le maître de la nature. Raison futile, comme le reconnaît Strauss lui-même, toujours aussi fort contre les rationalistes quand il s'en sépare, qu'il est faible quand il s'unit à eux ou veut élever son fragile édifice. « Les choses particulières et les sphères des choses, dit-il, ne sont pas tellement circonscrites dans leurs limites respectives qu'elles demeurent inaccessibles à une action, à une interruption du dehors : loin de là, les influences d'un objet ou d'un règne de la nature s'engrènent les unes dans les autres ; le libre arbitre de l'homme brise le développement de mainte chose et les causes naturelles réagissent, à leur tour, sur la liberté humaine ¹. » Dieu, intervenant librement dans les affaires de ce monde, ne viole pas plus l'ordre naturel que l'homme ouvrant librement les flancs d'une montagne pour y faire passer ses locomotives. Dieu peut davantage, parce qu'il est tout-puissant, voilà tout.

Mais, dit-on encore, on n'admet de faits surnaturels que dans la Bible, partout ailleurs les supranaturalistes sont aussi incrédules que les rationalistes et les nient aussi bien qu'eux. Une telle conduite est une inconséquence. — Il est faux que les catholiques n'admettent que les miracles consignés dans les Écritures, ils croient aux miracles des saints, et les procès de canonisation sont tout remplis de discussions de miracles. Nous croyons à tous les miracles qui sont constatés d'une façon authentique, qu'ils soient ou non racontés dans la Bible, en tenant compte cependant de l'inspiration des auteurs sacrés. Notre foi aux miracles repose donc sur l'authenticité des écrits qui nous les rapportent.

C'est ici que Strauss se sépare de ceux qui avaient commencé avant lui la guerre aux livres saints. Parti avec eux, il s'aperçoit qu'ils font fausse route, et il les abandonne. Il croit comme eux qu'il n'y a point de miracles, mais il ne saurait admettre, avec le Fragmentiste de Wolfenbüttel, que les faits merveilleux des Écritures sont des fourberies, ni, avec Eichhorn et Paulus, que ce sont des faits naturels mal compris ou mal

¹ Strauss, *Vie de Jésus*. Introduction, t. I, p. 99.

exposés. Il se demande alors comment ils ont été amenés à soutenir des thèses si fausses et si invraisemblables. Il découvre bientôt que c'est parce qu'ils n'ont pas assez complètement rompu avec le passé. C'est parce qu'ils ont cru encore à l'authenticité des livres bibliques, c'est parce qu'ils ont accepté l'antique héritage qu'ils avaient reçu des siècles de foi et qu'ils n'avaient pas encore soumis à un examen approfondi la croyance à la valeur historique des Écritures. Il s'agissait, avant tout, de dépouiller les récits bibliques de leur caractère soi-disant surnaturel ; pourvu que tout se fût passé naturellement, ils ne voyaient pas de difficulté à considérer comme de l'histoire les faits que nous rapportent les cinq livres de Moïse ou les quatre Évangiles. Un tel procédé mène aux conclusions de Reimarus ou de Paulus. « Quand de l'histoire miraculeuse d'une révélation, dit Strauss, on a retranché le surnaturel et le divin, tout en maintenant la stricte historicité du récit, ce qui reste de l'opération, le *caput mortuum*, c'est l'imposture. — Si ce n'est pas Dieu lui-même qui descendit sur le Sinaï pour proclamer la loi, et si nous admettons néanmoins (avec les partisans de l'explication naturelle des miracles), que la montagne fut entourée de fumée, que le tonnerre et les trompettes retentirent ; il faut bien admettre, en même temps, que Moïse a joué une farce grandiose ou, tout au moins, a su habilement exploiter un orage naturel pour l'exécution de son projet ¹. »

Strauss n'admet l'imposture ni de la part des personnages bibliques, ni de la part des écrivains sacrés. Il n'admet pas davantage que les faits bibliques soient des faits naturels revêtus d'une couleur merveilleuse. Il est contradictoire de faire un triage arbitraire dans les Écritures, il faut les admettre ou les rejeter en bloc. « Mais qui donc, dit-il, autorise la critique à procéder avec tant d'arbitraire et d'inconséquence ? Si ce n'était pas Dieu lui-même qui lançait les foudres sur le Sinaï, qui donc nous dit qu'il y ait eu, en réalité, des tonnerres et des éclairs ? Le même écrivain qui nous assure que c'était Dieu qui les lançait. Pourquoi lui accorderions-nous notre créance sur un point, quand nous la lui refusons sur l'autre ? »

¹ Strauss, *le XVIII^e siècle et le Christianisme*, dans les *Essais d'histoire religieuse*, trad. Ritter, p. 67-68.

² *Ib.*, p. 68-69.

Il n'y a qu'un moyen d'échapper à toutes ces contradictions, c'est de nier aux Écritures la valeur historique qui leur avait été faussement attribuée. Mais, *non possumus omnia omnes*. Les premiers critiques de la Bible n'avaient pu, du premier coup, arriver à la négation de son authenticité; il était réservé à Strauss, instruit par l'insuccès de ses prédécesseurs, de faire faire ce grand pas à la science des religions. Il lui est ainsi donné de mettre les livres hébreux à leur place, ne les élevant pas trop haut avec les siècles passés, ne les rabaissant pas trop bas avec Reimarus.

« Dès qu'on est ainsi arrivé, dit-il, à comprendre que le critique, lorsqu'il est en présence d'un récit de miracle, n'a pas le droit de lui ôter le caractère miraculeux et de lui laisser en même temps le caractère historique, — que le miracle n'est pas une enveloppe superficielle qu'on puisse enlever indifféremment, mais qu'en l'arrachant on emporte toujours avec lui un bon morceau d'histoire; quand ainsi on a relâché encore davantage le lien qui rattachait l'événement au récit, on peut considérer les personnages d'un récit merveilleux d'une manière toute différente et beaucoup plus équitable¹. » Il est important de voir en quoi consiste la justice rendue par Strauss au christianisme et comment il prétend tenir le juste milieu entre les partis extrêmes. En quoi consiste cette équité? C'est ici qu'il dépasse toute limite dans ses attaques contre la religion chrétienne. Pendant des siècles, d'après lui, on n'avait considéré que le beau côté de la religion chrétienne, l'*endroit*; pour la connaître et l'éprouver véritablement, il fallait bien une fois considérer aussi l'*envers*. La religion de l'Ancien et du Nouveau Testament avait passé, jusqu'alors, pour une œuvre divine dans le sens le plus élevé de ce mot; par un retour assez naturel, on la tint désormais pour une œuvre humaine dans le sens le plus défavorable. On ne saurait méconnaître dans ce retour de fortune la main de l'inévitable Némésis. Les déistes du XVIII^e siècle traitèrent le christianisme comme il avait traité les autres religions, ils le proclamèrent une imposture. C'était un excès, sans doute; le christianisme ne méritait ni cet excès d'honneur, ni cette indignité, mais autant le pendule avait été soulevé dans un

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 69.

sens, autant il remontait dans le sens opposé. Cependant, enfin, laissé à lui-même, après un certain nombre d'oscillations, il retrouve peu à peu son équilibre.

Le xix^e siècle, et il faut entendre par là Strauss, a rendu aux religions diverses la justice qu'on n'avait pas encore su leur rendre : il a haussé de quelques degrés les religions extrabibliques et il a rabaissé de quelques autres les religions juive et chrétienne. Vis-à-vis de l'opinion ancienne que la religion biblique était l'œuvre divine au sens absolu, tandis que les autres sont des produits de la tromperie de Satan ou de l'imposture des hommes et vis-à-vis de l'opinion que toutes les religions sont des impostures, notre siècle a établi avec justice que toutes les religions sont divines à des degrés divers, en tant qu'elles expriment le développement de la conscience du divin dans l'humanité, mais que toutes aussi sont humaines en tant que ce développement est soumis aux lois de l'humaine faiblesse. « Si la mythologie scientifique et la philosophie comparée des religions nous redisent au sujet des religions non chrétiennes, le mot fameux : *Introite, nam et hic Dii sunt*, la théologie critique ne nous laisse pas oublier que dans la naissance du christianisme, il n'y a rien eu que d'humain et de naturel ¹. » Telles sont, à peu près dans ses propres termes, les idées de Strauss sur la religion et le christianisme. Elles sont une application rigoureuse des principes de l'hégélianisme : rien n'est vrai, rien n'est faux ; tout est vrai, tout est faux, car tout ce qui est relatif est à la fois vrai et faux.

Quand Strauss écrivit sa *Vie de Jésus*, ses idées sur la religion n'avaient pas encore une forme aussi nette et aussi arrêtée, et ce n'est que longtemps après, en 1862, qu'il les a exprimées ainsi. Mais elles existaient déjà au fond de son esprit, il les exprime d'une manière équivalente dans l'*Introduction à la Vie de Jésus* ², et elles nous donnent la clef de toutes ses publications. Les théories qu'il vient de nous exposer sont, quoique avec des nuances et des atténuations diverses, celles qu'adoptent les rationalistes contemporains, c'est Strauss qui les a le mieux formulées et qui a, sans contredit, le plus activement contribué à leur diffusion.

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 72.

² Strauss, *Vie de Jésus*, t. I, p. 79.

Telles sont donc les idées qui amenèrent Strauss à nier l'authenticité des livres saints. On le voit, et il est très-important de le remarquer, ce ne sont pas des difficultés critiques, ni l'examen intrinsèque du texte sacré qui lui firent tirer d'abord une conclusion si grave, c'est une conception *a priori*, le parti pris de rejeter les miracles. Les livres saints ne sont pas authentiques, parce qu'ils ne doivent pas l'être ; il ne cherche des raisons pour l'établir que parce qu'il lui faut des raisons pour défendre une cause jugée à l'avance. Ni le témoignage de dix-huit siècles, ni l'autorité même de ses maîtres qui n'avaient pas osé porter la main sur l'arche sainte des Évangiles, ne purent arrêter l'audace de ce jeune homme de vingt-sept ans. « Prétendre, dit-il, que les écrivains bibliques ont été témoins oculaires ou voisins des événements qu'ils ont racontés, ce n'est qu'un préjugé... Il est depuis longtemps prouvé qu'il faut peu se fier aux titres qui décorent d'anciens livres et nommément des livres religieux ¹. » Strauss évite cependant avec prudence de fixer la date qu'il attribue aux Évangiles et d'en rechercher les auteurs, il se borne à nier qu'ils aient été composés par ceux à qui la tradition les attribue et à une époque aussi ancienne qu'on l'avait cru unanimement jusqu'à lui. A vrai dire, il n'a jamais eu d'opinion bien arrêtée sur ce point. Les preuves qu'on lui apporta en faveur de l'authenticité de saint Jean lui parurent si décisives à lui-même, que dans la troisième édition de sa *Vie de Jésus*, il avoua qu'elles « avaient ébranlé la valeur des doutes qu'il avait conçus contre l'authenticité de cet Évangile et la créance qu'il mérite ² ; » mais comme on lui fit observer que cette concession renversait tout son système, il la rétracta dans sa quatrième édition. C'est, dès ici-bas, le juste châtiment de l'erreur d'être condamnée à des fluctuations infinies et de se laisser guider par la passion aux dépens de la vérité.

Tous les ennemis du surnaturel venus après Strauss ont adopté sa tactique, et ont nié avec plus ou moins d'exagération l'authenticité des livres saints. C'est surtout sur ce point que l'auteur de la *Vie de Jésus* a fait école en Allemagne et hors de l'Allemagne. On a aussi généralement adopté ses

¹ Strauss, *Vie de Jésus*, t. I, p. 80, 81.

² *Ib.*, p. 12.

conclusions et son mode d'attaque. En bonne critique, l'authenticité d'un livre se démontre principalement par l'autorité, par le témoignage, ou, selon l'expression reçue, par les preuves extrinsèques. Elle n'est d'ordinaire que confirmée accessoirement par les preuves intrinsèques, c'est-à-dire par l'examen du livre lui-même, de son style, des allusions qu'il renferme, etc. Ces dernières preuves sont en général négatives : elles peuvent établir que tel ouvrage n'est pas de telle époque, elles peuvent servir difficilement à constater la date précise de sa composition ; il n'y a guère que les preuves extrinsèques qui puissent trancher cette question et qui soient véritablement positives. Ces règles, consacrées par les critiques de tous les siècles et fondées sur le simple bon sens, étaient trop défavorables aux adversaires des livres saints, aussi les ont-ils repoussées. Les preuves d'autorité sont pour eux à peu près sans valeur, ils ne s'en occupent guère que pour les réfuter. Les preuves intrinsèques ou, comme on l'a appelée, *la critique interne*, ont pris au contraire à leurs yeux une valeur capitale et décisive, et ils ont ainsi ouvert une large carrière aux excès de l'arbitraire et de la fantaisie. Le théologien, d'après eux, doit principalement étudier le contenu de chaque livre ; il jugera de sa véracité par son accord avec les faits politiques et religieux, et il appréciera ensuite l'authenticité de ces faits eux-mêmes, d'après le degré de croyance que mérite le livre ¹. Si l'on faisait un recueil des énormités accumulées sur ce sujet par le rationalisme allemand, ce serait un des chapitres les plus humiliants de l'histoire des aberrations de l'esprit humain. A l'aide d'un mot, auquel on assigne dogmatiquement une date imaginaire, on nie la valeur d'une tradition et l'on fixe l'époque et l'auteur d'un verset de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Il suffit à ces critiques d'une seule tournure de phrase pour reculer de plusieurs siècles la composition d'une prophétie. Mais malgré tant de hardiesses et tant de folies, il n'en restera pas moins vrai que

¹ Avant Strauss, Schleiermacher et de Wette ont été les principaux promoteurs de l'importance excessive attribuée à la critique interne, à l'étude analytique des livres, qui ouvre la voie au plus complet arbitraire comme le prouvent les opinions si contradictoires soutenues sur tous les livres de la Bible par les partisans de ce système. Ce furent les sermons de Schleiermacher que de Wette entendit à Berlin, qui le décidèrent à apporter au contenu des livres bibliques beaucoup plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusque-là.

sous les témoignages extrinsèques, nous ne saurions point que c'est Virgile qui a composé l'*Énéide*, non plus que saint Jean, le quatrième Évangile. Les livres les plus authentiques ne sont pas plus à l'abri des procédés dissolvants des hyper-critiques d'Allemagne que les Écritures, mais toutes leurs hypothèses ne sont que des rêveries. Reconnaissons d'ailleurs que Strauss n'est pas tombé dans les excès où se sont jetés la plupart de ses imitateurs. En se contentant de reculer la date des Évangiles, sans rien préciser, il s'est épargné le ridicule auquel n'ont pas su échapper ses adeptes.

IV

Après avoir ainsi nié l'authenticité des Évangiles, Strauss pouvait rejeter les miracles sans tomber dans les inextricables embarras de l'explication naturelle, il lui restait cependant à rendre compte de l'origine de ces récits merveilleux. Ce ne sont pas des impostures, ce ne sont pas non plus des faits naturels. Que sont-ils donc ? — Des mythes.

Celui qui s'est appelé lui-même quelque part « le grand destructeur de mythes, » nous apprend qu'il n'est pas l'inventeur du mythe, et il nous a raconté l'histoire de sa naissance et de ses progrès.

C'est Reimarus, d'après Strauss, qui a préparé l'application de la théorie mythique au récit de la Bible, en indiquant la tradition orale comme le *medium* dans lequel bon nombre de ces récits se sont longtemps transmis et notablement transformés avant d'être fixés par l'écriture, en cherchant dans l'orgueil national des Juifs la source de mainte glorification fabuleuse, en voyant dans les songes de Daniel une imitation des songes de Joseph, dans l'étoile conductrice des Mages une imitation de la colonne de feu et de nuée du récit mosaïque. Ce ne sont là, chez l'auteur de l'*Apologie*, que des indications éparses, qui sont même en contradiction avec le reste de son système, mais c'étaient des germes qui devaient se développer et qui se sont développés, en effet¹.

Ces germes seraient peut-être restés à jamais ensevelis dans

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 79-80.

les écrits du professeur de Hambourg, si l'éclat de l'enseignement de Chr. G. Heyne, à Göttingue, n'avait attiré sur les mythes de la fable l'attention de l'Allemagne entière. Ce savant professeur étudia la mythologie païenne, en la considérant surtout comme un recueil de symboles et en y cherchant l'expression des idées et des mœurs des peuples chez lesquels elle s'était développée.

Le mythe, c'est, pour lui, la fable de la mythologie ¹. Cette fable mythologique ne doit point être méprisée et considérée comme indigne d'occuper les loisirs d'un homme sérieux, car, si nous en pénétrons le sens, nous y découvrirons l'histoire même de la philosophie et des religions antiques. La pauvreté du langage primitif et l'inhabileté de ceux qui le parlaient, jointe à leur ignorance des causes et des forces de la nature, les avaient réduits à envelopper leurs idées d'images et de métaphores d'où sont sortis les mythes ². Il formula sa théorie dans ce principe célèbre : « A mythis omnis priscorum hominum cum historia tum philosophia procedit. »

Heyne avait formellement exclu le peuple hébreu de l'application de ses idées, mais il devait se rencontrer naturellement des esprits peu disposés à tenir compte de cette restriction. Le plus célèbre parmi eux est Wilhelm Martin Leberecht de Wette (1780-1849). Il avait eu Paulus pour professeur à l'Université d'Iéna. Son explication des miracles produisit sur lui une vive impression. L'élève reconnut plus tard qu'elle était aussi peu solide qu'elle était ingénieuse, et la combattit fortement dans ses écrits; mais il retint les principes fondamentaux du système, une extrême liberté de penser, la négation du surnaturel et la parité entre l'antiquité sacrée et l'antiquité classique qu'il poussa jusqu'aux dernières extrémités. On commençait dès lors, à la suite des leçons de Heyne, à traiter les auteurs anciens d'une façon révolutionnaire, et l'on avait émis l'opinion, si célèbre depuis, qu'Homère n'était point l'auteur de l'*Iliade*, mais que ce poème n'était qu'un recueil de chants divers, réunis en un seul corps, fort longtemps après lui. De Wette transporta cette théorie de toutes pièces dans l'Ancien Testament. Selon lui, le Pentateuque n'est qu'une collection

¹ Il emploie indifféremment le nom de fable et celui de mythe. Voir *Opuscula academica*, VII, t. I, p. 184 et seq. Tout récit de la mythologie est un mythe.

² Voir *ib.*, p. 189, 190, 191.

de morceaux détachés et indépendants les uns des autres qu'on a essayé plus tard de coordonner en un seul tout. Plusieurs ont travaillé à cette œuvre de classification et de coordination. Celui qui a rassemblé les fragments qui forment le Lévitique, a vécu vraisemblablement après celui qui a arrangé l'Exode ; les Nombres paraissent être un supplément aux livres qui les précèdent, le Deutéronome est le dernier en date. Les morceaux les plus anciens sont du temps de David. L'auteur du cinquième livre du Pentateuque a écrit sous le règne de Josias, roi de Juda, peu de temps avant la captivité de Babylone ¹.

En rompant ainsi avec la tradition et en reculant de la sorte l'époque de la composition des premiers livres de la Bible, de Wette jugea qu'il n'avait plus besoin de chercher un fait naturel dans les faits merveilleux qui y sont racontés, mais qu'il n'avait qu'à appliquer aux faits bibliques les règles d'interprétation déjà appliquées aux faits mythologiques par ceux qui lui avaient inspiré l'idée de considérer le Pentateuque comme un recueil de fragments réunis à une époque relativement récente, c'est-à-dire, qu'il lui suffisait d'y chercher les idées du peuple hébreu, comme on avait cherché dans le polythéisme grec ou romain les idées des Grecs et des Romains. Le Pentateuque est l'épopée nationale des enfants d'Israël, épopée pleine de grandeur, animée d'un souffle poétique puissant, à laquelle il manque à peine la versification, mais sans valeur historique proprement dite. Les héros qu'elle offre à notre admiration sont des types : Abraham est l'idéal de la religion, Moïse l'idéal du chef théocratique. Les récits qu'elle contient sont, les uns, des traditions populaires pleines de merveilleux et d'incohérences, le plus souvent conservées dans des ballades ; les autres, des mythes inventés par un prophète philosophe pour expliquer l'origine du monde, ou par un archéologue pour se rendre compte de l'étymologie d'un nom ².

¹ De Wette, *Dissertatio critica quæ à prioribus Deuteronomium Pentateuchi libris diversum aliuscujusdam recentioris auctoris opus esse monstratur*, Iéna, in-4°, 1805.

² De Wette, *Beiträge zur Einleitung in das alte Testament*, 1806-1807. — Toutes ces idées de Wette sont systématisées dans son *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die canonischen und apocryphischen Bücher des alten Testaments*, 1817, qui est devenu comme le code de la *théologie critique*.

De ce que l'Ancien Testament est rempli de légendes et de mythes, on n'est pas en droit de l'accuser de fausseté. Il y a aussi de l'histoire dans la poésie comme de la poésie dans l'histoire et cette poésie de l'histoire est souvent plus merveilleuse et plus poétique que la poésie elle-même. De Wette a ainsi exprimé le premier l'idée que les partisans des mythes ont depuis répétée à satiété : les mythes, quoiqu'ils soient faux en eux-mêmes, ne manquent point cependant de vérité, parce qu'ils sont le miroir où se reflète avec fidélité l'image des esprits qui les ont conçus.

Sans renoncer à son système, de Wette ne l'appliqua point au Nouveau Testament, à de rares exceptions près. Il se rapprocha même de plus en plus jusqu'à sa mort du christianisme, et il reconnut expressément que les règles qu'il avait posées pour l'Ancien Testament n'étaient pas applicables aux Évangiles, composés à une époque rapprochée de nous, où ne florissait plus la légende et où la tradition était aussitôt fixée par l'Écriture. Mais ces idées sur le Pentateuque avaient excité fortement l'attention en Allemagne, et Strauss avait résolu de les appliquer au Nouveau Testament, avant que de Wette eût commencé la publication de son *Manuel exégétique*¹.

Strauss a donc eu le triste honneur, si nous ne tenons point compte de quelques tentatives d'application de détail, de voir le premier dans les Évangiles « une luxuriante végétation de mythes. » Il a aussi modifié la notion de ce mot, et l'a entendu et expliqué à sa manière.

Qu'est-ce donc pour lui que le mythe ? Il est en vérité difficile de le savoir exactement, et ce que disait en 1839 le spirituel auteur de la *Vie de Strauss, écrite en l'an 2839*, est encore vrai : « Nous aurions aimé pouvoir dire ce qu'est un mythe d'après une définition puisée dans Strauss, mais cela nous a été impossible. Pour emprunter une image à la mythologie dont il est parent, on pourrait dire que le mythe, selon Strauss, est une réunion de Protée et du caméléon, car il change de forme et de couleur à chaque page, selon le besoin de l'écrivain². » Le mythe est en effet quelque chose de fuyant, d'in-

¹ De Wette, *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Neuen Testament* Berlin, 1836-1848.

² Dans le journal *l'Espérance*, 5-12 octobre 1839. Le fond de cet écrit humoristique, qui fait très-bien ressortir l'arbitraire des procédés de Strauss, est

décis et de très-élastique. Il est, comme l'apologuë, le fruit de l'imagination, mais il en diffère en ce point qu'il est une sorte d'incarnation des idées populaires à un moment donné. Les aspirations d'une époque, sa manière de concevoir les choses, ses désirs et ses idées prennent un jour un corps, son idéal se personnifie dans un être ou dans un récit imaginaire : voilà le mythe. Ce n'est pas l'écrivain qui nous le raconte qui en est le créateur, ce n'est pas non plus tel ou tel individu isolé, non, c'est une création collective, anonyme, spontanée, inconsciente, dans laquelle chacun a fourni quelque trait, quelque élément, sans qu'il soit possible de départir à chacun la part qui lui revient. C'est de cette manière que les Évangiles ont été composés par l'imagination populaire avant d'être écrits par les quatre Évangélistes. « La religion a sans doute pour père le sentiment, mais elle a l'imagination pour mère ¹. »

Les Apôtres annoncent au monde, que leur maître crucifié est sorti vivant du sépulcre au troisième jour. De deux choses l'une, disait la critique ancienne : ou bien l'événement a réellement eu lieu, ou bien il n'a pas eu lieu ; dans le premier cas, les Apôtres ont dit la vérité ; dans le second, ils ont menti. Selon la critique nouvelle, d'après Strauss, il y a un milieu entre le dilemme, entre la réalité du fait et la fourberie des disciples de Jésus, c'est le mythe. La supposition de la réalité du fait n'est pas admissible, à cause de l'impossibilité du miracle. Celle de la fourberie est discutable. Qui nous prouve que les Apôtres ont dû savoir que Jésus n'était pas ressuscité ? Qui nous prouve que l'imagination populaire n'avait pas imaginé réellement le mythe de la résurrection du Messie et que les Apôtres n'ont pas cru sincèrement au mythe ? Ils peuvent ainsi avoir agi et parlé en toute honnêteté, et nous voyons disparaître de la sorte la contradiction insupportable entre un mensonge conscient et une foi assez ardente pour changer la face du monde. D'après la croyance de l'Église, Jésus est revenu miraculeusement à la vie ; d'après l'opinion des déistes comme Reimarus, son cadavre a été dérobé par les disciples ; d'après l'exégèse des rationalistes comme Paulus, Jésus n'était

ainsi résumé par l'auteur lui-même : « La vie de Strauss n'est qu'un mythe, sans réalité historique, qui représente les opinions généralement reçues dans le siècle où il a, dit-on, vécu. »

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 74.

mort qu'en apparence, et il est revenu naturellement à la vie ; d'après Strauss, « c'est l'imagination des disciples qui, sollicitée par leur cœur ému, leur a représenté comme revenu à la vie le Maître qu'ils ne pouvaient se résoudre à croire mort. Ce qui, pendant des siècles, avait passé pour un fait extérieur, envisagé comme merveilleux d'abord, puis comme frauduleux et enfin comme simplement naturel, est aujourd'hui rangé parmi les phénomènes de la vie de l'âme, redevient un fait purement psychologique, » le produit de l'imagination populaire, un mythe ¹.

L'origine des mythes évangéliques s'explique par l'état des esprits à l'époque où parut Jésus de Nazareth.

Une religion ne peut naître que dans les époques créatrices où l'imagination domine au-dessus de la raison. Le Christianisme n'a pas échappé à cette nécessité. L'Église primitive, par un travail successif, dont elle-même n'avait pas conscience, se représenta sous la forme d'une histoire et d'un homme, l'idée religieuse dont Jésus avait été le premier ou le principal représentant : elle lui appliqua non-seulement les formes mythiques qui se retrouvent dans toutes les religions, comme l'incarnation, la naissance du sein d'une vierge, mais aussi toutes les formes sous lesquelles les Juifs, depuis la captivité, s'étaient accoutumés, dans leur exaltation patriotique, à se figurer le Messie.

C'est l'attente messianique qui a créé le Jésus des Évangiles. Dès qu'un nombre de fidèles, de plus en plus croissant, se fut imaginé reconnaître le Messie en Jésus, ils se persuadèrent que toutes les prédictions et toutes les figures que l'imagination rabbinique avait découvertes dans l'Ancien Testament devaient avoir trouvé en lui leur accomplissement. La Palestine entière avait beau savoir que Jésus était de Nazareth, il fallut à tout prix que, comme Messie, fils de David, il fût né à Bethléem, conformément à la prophétie de Michée. On n'avait pas oublié les paroles mordantes de Jésus contre l'avidité des Juifs à demander des miracles. N'importe. Moïse avait fait des miracles, le Messie ne pouvait lui être inférieur, il devait donc

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 75. Nous n'entrons pas ici dans la classification oiseuse et inutile des mythes, telle qu'elle est donnée : *Vie de Jésus*, t. I, p. 116 et suiv. Voir sa dernière définition du mythe, *Nouvelle vie de Jésus*, t. I, p. 209-210.

en avoir fait. Isaïe avait annoncé qu'aux jours du libérateur d'Israël les yeux des aveugles s'ouvriraient, les sourds entendraient, les paralytiques bondiraient comme le faon. On savait ainsi à l'avance et en détail les merveilles que Jésus devait avoir opérées par cela seul qu'il était le Messie. Le Nouveau Testament était donc écrit à l'avance dans l'Ancien; et l'enthousiasme des premiers chrétiens n'eut qu'à y recueillir les différents traits qui y étaient épars, pour former l'idéal de son adoration et de ses rêves ¹.

L'idée que les Évangiles ne sont qu'une copie de l'histoire juive est propre à Strauss, mais c'est Samuel Reimarus qui la lui avait suggérée. Cet auteur avait voulu expliquer la « légende » de Daniel par la « légende » de Joseph ². Strauss transporta ce procédé au Nouveau Testament, le généralisa et ne vit dans tous les faits évangéliques que la tendance des Hébreux et des premiers chrétiens « à former de nouvelles combinaisons sur le modèle des anciennes ³. »

Tels sont les principes dont Strauss se sert pour expliquer les mythes évangéliques. Trois facteurs ont contribué à les former : l'attente générale du Messie au premier siècle, les éléments messianiques répandus par l'imagination des scribes et des docteurs dans tout l'Ancien Testament et enfin la croyance que Jésus était le Messie attendu.

Le plan de la *Vie de Jésus* est très-simple. Strauss examine les uns après les autres les événements racontés dans les Évangiles. Sur chacun d'eux il expose les contradictions qu'il s'imagine toujours découvrir dans chaque récit, considéré isolément ou comparé avec les autres récits sacrés ou profanes; il réunit jusqu'aux moindres difficultés qui peuvent lui servir de prétextes pour enlever au Nouveau Testament sa valeur historique. Après cette étude des textes, il expose les explications naturelles données par les rationalistes et surtout par Paulus, il en démontre, généralement avec force et vigueur, l'inanité et l'impossibilité. Quand il a ainsi déblayé le terrain, il présente son hypothèse propre, c'est-à-dire l'explication mythique. Les discussions de Strauss sont très-minutieuses, son exposition est extrêmement aride.

¹ Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, t. I, p. 198; *Vie de Jésus*, t. I, p. 110.

² Strauss, *Vie de Jésus*, t. I, p. 114.

³ *Ib.*, p. 114.

On se tromperait fort si l'on croyait, en s'en reportant au titre, que la *Vie de Jésus* est une biographie de celui dont elle porte le nom. Strauss s'occupe seulement de détruire, il ne songe point à édifier. La seule idée positive exprimée dans les gros volumes du *théologien critique*, c'est que le Christianisme est l'idéal de l'humanité. Dans ses conclusions, il prétend que l'explication mythique n'ébranle point la vérité de la religion chrétienne et que son essence reste entière. Chaque mythe renferme une idée profonde. Par exemple, le génie juif, ou plutôt l'humanité, a déposé tout ce qu'elle avait de plus élevé et de plus grand dans le mythe de la résurrection de Jésus. Sous cette forme, l'humanité s'est appropriée, pour la première fois, le grand principe que nous exprimons dans la langue du Nouveau Testament, en ces termes : « Ce qui est éternel et essentiel, ce n'est pas le visible, mais l'invisible ; ce ne sont pas les choses terrestres, mais les choses célestes ; ce n'est pas la chair, mais l'esprit. » Et que de conséquences de la plus vaste portée étaient impliquées dans ce principe ! Il fallut rompre avec cette belle harmonie de l'esprit et du corps qui avait triomphé dans le monde grec : l'esprit ne pouvait être reconnu comme puissance indépendante qu'après s'être affirmé dans la lutte contre les sens, dans la douleur et dans l'ascétisme, dans l'humilité et dans la laideur. Il fallut que le fier, le majestueux édifice de l'Empire romain tombât, que l'Église grandît en face de l'État, le Pape en face de l'Empereur, pour donner à l'humanité la pleine conscience de cette vérité que la force de la conviction, la force de l'idée, l'emporte toujours en définitive sur la puissance matérielle la mieux assise. Tout cela était contenu en germe, en abrégé et « comme en chiffre, » dans la foi à la résurrection de Jésus ; comme aussi l'espoir qu'il reviendrait bientôt pour fonder son royaume, était le pressentiment de la grande destinée historique du Christianisme et de l'ère nouvelle qu'il allait ouvrir ¹.

Cette explication idéale des mythes ne prête pas moins à l'arbitraire que l'explication naturelle des miracles ² ? Les imitateurs de Strauss ont montré jusqu'à quels excès de ridicule elle

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 76-77.

² Pour la réfutation complète du système mythique, voir Lacordaire, *XLIII^e Conférence de Notre-Dame*, Œuvres, 1872, t. IV, p. 182-212 ; H. de Valroger, *Introduction au N. T.*, t. II, p. 433-532.

pouvait mener. Tant de travail n'a conduit qu'à des divagations. Strauss a été obligé de reconnaître la stérilité de sa critique. « Il résulte de tout cela, je l'avoue, dit-il, que notre savoir est diminué d'autant sur Moïse, sur Jésus et les Apôtres ; nous savons moins de choses merveilleuses suivant les uns, moins de choses compromettantes suivant les autres ; mais nous en savons toujours assez pour arriver, au moins dans les traits principaux, à une conception vraiment historique de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils ont fait ¹. »

Il n'est même pas vrai que Strauss soit parvenu à donner une conception historique du Christ et du Christianisme. Tout le monde, sans en excepter les libres penseurs, reconnaît aujourd'hui que la *Vie de Jésus* est une œuvre manquée. On sait à peine ce qu'a été Jésus, d'après son critique. Il nous dit ce qu'il n'a pas été plutôt que ce qu'il fut. Il n'était pas parent de Jean-Baptiste, il n'a point fait de miracles, il n'a point institué l'Eucharistie, il n'a prédit ni sa mort ni sa résurrection ; sa naissance, son baptême, sa tentation, tous les grands faits de sa vie, en un mot, sont des mythes, c'est-à-dire des fictions. Tout ce qu'il reconnaît d'historique dans la vie du Christ, c'est qu'il a fait quelques voyages de mission et qu'il a, peut-être, guéri quelques possédés, qui ne l'étaient pas, — comme la voyante de Prévorst que Strauss n'oublia jamais ².

Mais si Jésus n'a rien été, quel est donc l'auteur du christianisme, comment en expliquer l'origine ? Cette question si grave, qui renverse tout l'échafaudage de Strauss, il ne se l'est pas même posée, il a supprimé le problème.

V

Si la *Vie de Jésus* de Strauss devait provoquer de vives répliques et de fortes contradictions, elle devait aussi exciter

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 70.

² Strauss dit expressément dans ses *Drei Streitschriften zur Vertheidigung meiner Schrift über das Leben Jesu und zur Charakteristik der gegenwärtigen Theologie*, Tübingen, 1838, où il fait des concessions à ceux qui avaient réfuté son livre, que Jésus a pu posséder un pouvoir analogue à celui du magnétisme, à l'aide duquel il accomplissait des guérisons qui devaient sembler miraculeuses. Il se rapproche ainsi de Paulus, qu'il avait tant à cœur de combattre.

l'émulation des autres membres de la gauche hégélienne, et les pousser à aller encore plus loin que lui dans la voie de l'impénétrabilité. Elle fut le signal d'un débordement inouï, qu'elle encouragea par l'exemple, quand elle ne l'inspira pas directement.

Bruno Bauer accusa Strauss d'inconséquence. Ce n'est pas la communauté chrétienne, cet être mystique, vague, insaisissable, ce sont les évangélistes qui ont inventé les mythes évangéliques, en les empruntant aux conceptions messianiques et apocalyptiques des prophètes et de la gnose judaïque ¹.

Le plus avancé des hégéliens, Ludwig Feuerbach (1804-1872), voulut aussi compléter Strauss. Il publia, en 1841, son livre de *l'Essence du Christianisme* ² où il déclare qu'il veut mettre « le point sur l'i que Strauss s'était appliqué à peindre. » Le système de Hegel n'est que l'Ancien Testament de la philosophie, il vient en apporter l'Évangile. Hegel n'a pas été sincère, il a employé un langage équivoque en traitant de la religion. L'identité prétendue de l'être humain avec l'être divin n'est que l'identité de l'être humain avec lui-même. C'est l'homme qui est l'être suprême : *Homo sibi Deus*, et l'homme, c'est ce qu'il mange, « Was der Mensch iszt, das ist er, » ou comme l'exprimait, d'après lui, Max Stirner : « Il n'y a rien de réel sur la terre que moi et les aliments qui me nourrissent. »

La religion est donc une illusion et une illusion dangereuse : c'est un vampire qui pompe la meilleure sève de l'homme, pour justifier ses actes les plus immoraux. Le Christianisme transporte l'homme avec ses affections dans le ciel, c'est-à-dire dans le pays des chimères. Il faut donc rompre avec la conception chrétienne de l'état, avec la race hypocrite et servile des théologiens et ne s'occuper que de ce qui est, le corps de l'homme. Max Stirner tira clairement les conséquences de cette doctrine : « De tous les hommes, celui que je connais et que j'aime le mieux, c'est moi. Le moi est tout mon catéchisme. Je fais ce que je veux et ce qui me plaît ³. »

Nous arrivons ainsi au socialisme et au radicalisme militant

¹ Bruno Bauer, *Kritik der evangelischen Synoptiker*, 1841-1842. Il a écrit en 1847 que le peuple allemand n'était bon qu'à servir d'engrais à la civilisation russe. Les succès de M. de Bismarck l'ont réconcilié avec son pays.

² *Das Wesen des Christenthums*, 1841. — *Das Wesen der Religion*, 1843.

³ Max Stirner, *der Einzige und sein Eigenthum*. — Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. III, p. 77.

qui eut pour organe les *Annales de Halle*, rédigées principalement par Arnold Ruge ¹. Il y soutint une des idées de Strauss, savoir que les opinions qu'il défendait avaient été préparées par les anciens rationalistes, ceux de la fin du xviii^e siècle. Ces derniers n'avaient point réussi à fonder, mais ils avaient réussi à détruire. Toute la partie négative de leur œuvre subsistait encore : au xix^e siècle d'en recueillir les fruits et d'achever ce que le xviii^e avait commencé. La *Revue* de Ruge ayant été interdite à Berlin et à Dresde, il se réfugia à Paris, puis à Londres et y arbora le drapeau du cosmopolitisme humanitaire, en proclamant l'union des peuples sur le terrain de la démocratie. On voit avec quelle rapidité les erreurs semées par Strauss portaient des fruits de mort.

Sur la religion, Arnold Ruge prétend que le christianisme n'est qu'une nouvelle édition du bouddhisme, une fiction poétique de la nature. Jésus-Christ est un mythe, comme l'a dit Strauss, mais il faut l'entendre d'une toute autre manière que l'auteur de la *Vie de Jésus*. Le mythe de Jésus figure la lutte physique de l'été avec l'hiver, de la lumière avec les ténèbres. Jésus, en effet, naît lorsque les jours commencent à croître, il meurt à Pâques lorsque la nature se réveille de son sommeil. Il n'y a point de péché. Plus de craintes et de consolations divines. Il n'y a point de Dieu, point d'immortalité. Nulle autre consolation pour l'homme que celles qu'il se donne en créant des paratonnerres et des machines à vapeur ².

Ces dernières conclusions n'ont été tirées par Arnold Ruge qu'en 1869, mais elles découlent logiquement des principes admis par Strauss. Est-il possible d'en faire mieux ressortir la fausseté? Le mythisme du disciple est la caricature de celui du maître, mais l'un n'est-il pas aussi fondé que l'autre?

Georg Friedrich Daumer, né en 1800, a poussé cependant encore plus loin, s'il est possible, l'extravagance. Il place l'Éden de la Bible en Australie, la patrie de l'arbre à pain. De l'Australie les hommes émigrèrent en Amérique et de là en Asie par le détroit de Behring gelé! C'est cette migration que raconte le livre des Nombres. L'auteur ajoute une grande importance à sa découverte. « Mon nouveau système géogra-

¹ *Hallische Jahrbücher für Kunst und Wissenschaft*, 1838-1842.

² Arnold Ruge, *Reden über die Religion, ihr Entstehen und Vergehen an die Gebildeten unter ihren Verächtern*, Berlin, 1869.

phique et ethnographique, dit-il, est pour l'histoire ce que le système de Copernic a été pour l'astronomie. »

Jéhovah, le dieu national des Hébreux, est le Moloch phénicien, dieu terrible, dont la seule vue fait mourir, qui exige des sacrifices humains et en particulier l'immolation des premiers-nés ¹. Peu à peu on substitua les bêtes aux hommes et enfin le parti jéhoviste eut le dessous. Jésus chercha à le relever : il prêcha l'abstinence, la mutilation, et, avant sa mort, en souvenir des anciens sacrifices, il institua un repas dégoûtant où ses disciples devaient se nourrir de chair et de sang humain. Judas, saisi d'horreur, ne voulut pas y prendre part et dénonça l'infamie des mystères chrétiens ². Les saints chrétiens ont été, eux aussi, des cannibales ; témoin saint Malachie d'Irlande, saint Nicolas de Myra, saint Norbert de Magdebourg, saint Bernard de Clairvaux, saint François d'Assise.

Le mahométisme est un progrès sur le christianisme. Le Koran est l'Évangile de la religion naturelle. Le paradis musulman est délicieux ; c'est l'apothéose des jouissances sensuelles. Mohammed Hafiz, poète persan du xiv^e siècle, vrai disciple d'Épicure, traduit et imité par M. Daumer, qui est un savant orientaliste et un poète distingué, a corrigé les conséquences du système du fondateur de l'Islam : il en est le Luther. La religion de l'avenir, c'est la jouissance et la réhabilitation de la chair ³.

Nous ne mentionnerons pas tous les écrivains célèbres de la gauche hégélienne qui propagèrent des idées semblables en poésie et en littérature, en économie politique et sociale.

¹ G. F. Daumer, *der Feuer-und Molochdienst der alten Hebräer, als urväterlicher, legaler, orthodoxer Cultus der Nation*, 1842.

² Id., *die Geheimnisse der christlichen Allerthums*, 1847.

³ *Die Religion der neuen Weltalters*, 1850. Celui qui a attaqué le christianisme avec tant de violence, s'est converti au catholicisme, par un prodige de la grâce, le 15 août 1858. Il a lui-même raconté l'histoire de sa conversion dans un livre fort instructif : *Meine Conversion. Ein Stück Seelen-und Zeitgeschichte*, Mayence 1859, où il nous apprend que c'est surtout la sainte Vierge qui l'a mené dans le sein de l'Église catholique. Il avait déjà publié en l'honneur de Marie, vers 1840, c'est-à-dire à l'époque où il attaquait la religion avec tant de fureur, de charmants petits poèmes qui avaient inspiré à M. Saint-René Taillandier ces paroles que l'événement a rendues prophétiques : « Le poète qui a trouvé de si beaux accents pour glorifier la Mère de Dieu ne chantera pas toujours sous le costume de Hafiz l'hymne de la matière. A cette alliance du sensualisme et des instincts religieux succédera une inspiration plus pure. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1841.)

Disons seulement qu'elle a dans les sciences naturelles ses représentants, Karl Vogt, Louis Büchner, Moleschott, Virchow, à qui nous verrons plus tard Strauss donner publiquement la main et qui tous aboutissent au nihilisme. Ils avaient tiré ainsi publiquement et explicitement les conclusions de la *Vie de Jésus* avant que son auteur les eût avouées lui-même dans sa *Vieille et nouvelle Foi*.

Pendant que la gauche hégélienne se livrait à ces débauches d'impiété, une autre école pesait froidement la *Vie de Jésus*. Les vrais chrétiens la réfutèrent avec succès et non sans éclat, mais il était réservé à la *Vie de Jésus*, comme aux *Fragments de Wolfenbüttel*, de donner naissance à un système qui, sans pousser aussi loin la négation, romprait cependant avec le Christianisme. Ce système porte le nom de l'école de Tubingue. Cette école reconnut bien vite que la critique de Strauss était restée stérile. Elle voulut la discuter et la compléter. Elle admit avec lui que l'histoire évangélique est douteuse. Elle se proposa donc d'étudier ce qu'elle renfermait de vrai et de faux et d'en expliquer les origines scientifiquement, et non plus seulement par des inventions arbitraires. Son chef est l'ancien maître de Strauss, Ferdinand Christian Baur (1792-1860). Il se rattachait, comme son élève, à l'école de Hegel, mais, plus que lui, à celle de Schleiermacher. Il existait donc une grande sympathie d'idées entre le professeur et son disciple. Strauss a signalé dans la *Vie* de son ami, Christan Märklin, et Baur ne l'a pas désavoué, l'accord qui régnait entre eux pour le fond des opinions. Seulement, tandis que Baur voulait assiéger méthodiquement la place, Strauss voulut l'emporter d'assaut. Quand la *Vie de Jésus* parut (1835), elle révéla à Baur d'une manière plus claire et plus précise ce qu'il n'avait jusque-là que vaguement entrevu et cette date de 1835, qui fut si fatale à la foi de tant de chrétiens en Allemagne, fut aussi décisive pour le professeur de théologie historique de Tubingue. C'est ainsi que ce livre donna naissance¹ à l'école de Tubingue, lui imprima son impulsion et la concentra sur le terrain de la critique biblique et du Christianisme primitif.

¹ L'historien de l'École de Tubingue dans la *Real-Encyklopädie für deutsche protestantische Theologie* de Herzog, appelle la *Vie de Jésus* der *Anfangspunkt* de cette école.

Jusque-là Baur avait vécu en paix avec Steudel et les autres supranaturalistes de l'Université. Désormais c'est la guerre. Il n'accepta pas, tant s'en faut, toutes les idées de Strauss : il fut toujours plus modéré, plus réservé, plus calme et moins agressif. Il ne tarda pas, on le conçoit, à devenir suspect à tous les professeurs. Steudel et Kern, ses anciens amis, moururent, et il se trouva d'abord isolé ; mais il exerça sur ses élèves une grande influence et se forma de nombreux disciples, entre autres Zeller, Schwegler, Hilgenfeld, Köstlin, Planck, Ritschl, etc., qui travaillèrent avec lui jusqu'à la révolution de 1848, époque où la politique absorba tellement les esprits que la plupart se détournèrent des études théologiques.

Découvrir le caractère, la tendance doctrinale, le milieu historique et la date de chaque évangile ; assigner aux écrits canoniques la place qui leur appartient dans la littérature religieuse des deux premiers siècles ; fixer l'origine et tracer l'histoire des dogmes, tel fut le but que se proposa l'école de Tübingue. Elle a travaillé à cette œuvre avec une rare patience et une science incontestable. Quels trésors n'aurait-elle point offerts au monde, si ses travaux n'avaient pas été corrompus dans leur source par les préjugés du rationalisme ? Ils ne seront pas cependant complètement perdus, et l'apologétique chrétienne a déjà recueilli plus d'une perle précieuse au milieu de cette masse de pierres brutes destinées à l'écraser.

Suivant une voie différente de Strauss, Baur commence par l'examen critique des *Épîtres* ses recherches sur les origines chrétiennes. Comme il se propose d'édifier et non pas de détruire, ainsi que l'avait fait l'auteur de la *Vie de Jésus*, il lui faut d'abord un point de départ solide et incontestable. Jugeant que la critique de Strauss avait rendu douteuse l'histoire évangélique, il s'adresse à saint Paul. La date et l'authenticité de quelques-unes de ses lettres lui semblent assurées, et elles lui servent de base.

L'idée fondamentale de sa critique, celle qui lui a fait un nom, c'est qu'il a existé deux partis opposés au sein du Christianisme primitif, l'ébionitisme ou pétrinisme dérivé de l'essénisme, et le paulinisme. L'antagonisme entre les partisans de Pierre et les partisans de Paul, voilà la clef qui ouvre toutes les portes, fermées jusque-là à l'intelligence critique, la solution de tous les problèmes des origines chrétiennes.

L'arbitraire, qu'elle voulait chasser, rentre ainsi sous un nom nouveau dans la critique de l'école de Tubingue. Incurable faiblesse de l'erreur ! elle ne peut subsister qu'en appelant l'imagination à son aide. Strauss rejette l'explication naturelle d'Eichhorn et de Paulus, parce qu'il n'y voit avec raison qu'un jeu de l'imagination et y substitue le mythe. Baur, à son tour, remarque très-bien que le mythe de Strauss n'est aussi, sous une autre forme, qu'une fiction de l'esprit et il le condamne au nom de l'expérience. L'idéal, dit-il, n'existe pas dans l'histoire humaine. Le peuple ne crée pas de toutes pièces un type qui n'a pas de fondement. Une société comme l'Église primitive n'est pas le produit d'un idéal préconçu et fixe, mais la résultante de facteurs divers, la synthèse d'éléments hétérogènes qui, d'abord en lutte entre eux, se sont enfin réunis dans un tout harmonieux. Les Évangiles sont le reflet, non pas de l'objet qu'ils retracent, mais des *tendances* belliqueuses ou conciliatrices de leurs auteurs. Ils nous racontent moins l'histoire de Jésus que celle de l'Église et des théories diverses de chaque fraction de l'Église sur son fondateur. Pour la première fois depuis les *Fragments de Wolfenbüttel*, le miracle est ici relégué au second plan et le pas donné aux questions générales d'authenticité. Les critiques de Tubingue n'admettent pas plus le surnaturel que les rationalistes, mais la théorie de Strauss, reposant tout entière sur la question de la date et des auteurs des Évangiles, qui jusqu'alors n'avait pas été mise en doute, c'est sur cette question que va se porter désormais principalement leur attention. Ils s'agit bien moins pour eux d'expliquer les faits surnaturels dont ils cherchent à amoindrir l'importance, que de retrouver les éléments divers d'où est sortie l'Église. Comme ces éléments ne nous sont point connus par l'histoire, c'est l'imagination qui a la charge de les découvrir.

Baur, imbu des idées de Hegel, s'est fait une conception *a priori* de l'histoire du christianisme primitif, et il a cherché ensuite à faire entrer les faits de vive force dans le cadre qu'il avait préparé à l'avance. Il a résumé lui-même le résultat de ses recherches dans son *Histoire de l'Église chrétienne des trois premiers siècles*¹. En voici la substance.

Le christianisme n'est pas sorti tout d'une pièce de l'esprit

¹ *Die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte*. 1853.

d'un homme, comme Minerve de la tête de Jupiter. Il n'est pas descendu du ciel avec le Christ et il n'a pas été révélé dans son ensemble par sa parole. Jésus en a été le point initial, le fondateur, si l'on veut, mais son œuvre ne s'est développée que progressivement, lentement, non sans luttes profondes et sans déchirements intérieurs. Cette plante, d'abord très-frêle, est née sur le sol du judaïsme, et elle a failli s'y étioier et y mourir. Le christianisme primitif est le judéo-christianisme, l'ébionitisme, représenté par les douze apôtres, mais surtout par Pierre, Jacques et Jean. On peut l'appeler aussi le pétrinisme, à cause de son chef principal. Il se résume en ce seul point de foi : Jésus est le Messie en qui se sont accomplis les événements prédits par les prophètes. Il ne rompait donc point avec le judaïsme, il n'en était que la continuation et le rajeunissement ; il s'en distinguait à peine, il en conservait les lois et les cérémonies essentielles.

Si un élément plus vivant, plus libéral, plus large, n'était venu communiquer à la secte ébionite une force d'expansion et une élasticité dont elle était complètement privée, elle n'aurait point tardé à étouffer dans le cercle étroit où elle venait de naître. Paul, — le paulinisme — lui apporta l'énergie qui lui manquait, une vie exubérante, l'esprit de prosélytisme et de conquête ; il brisa les barrières dans lesquelles elle s'était emprisonnée ; il rompit ouvertement avec le judaïsme, le temple et la loi mosaïque ; il transplanta au milieu de l'Empire romain la plante languissante qui, dans cette terre fertile, au soleil de la civilisation gréco-romaine, se développa avec une rapidité merveilleuse et jeta de vigoureuses et profondes racines.

Ainsi fut fondé le christianisme. C'est à Paul qu'il doit son caractère d'universalité, auquel ses premiers fondateurs n'avaient jamais songé. Bien mieux, loin de favoriser les visées ambitieuses de l'Apôtre des Gentils, contents d'être bornés par l'horizon de la Palestine, les Douze luttèrent de toutes leurs forces contre ses projets d'agrandissement. L'opposition entre le pétrinisme et le paulinisme fait tout le fond de l'histoire de l'Église au premier siècle. Elle fut beaucoup plus profonde, plus vive, plus prolongée que ne l'a représentée la tradition ecclésiastique, et en particulier les Actes des Apôtres.

C'est elle qui sert à déterminer l'authenticité des écrits

canoniques. Ceux-ci se partagent en trois classes : les écrits du parti des Douze, ceux du parti paulinien, et enfin ceux du tiers parti ou parti de fusion et de conciliation, qui s'attache à réunir les deux premiers et leur permet de se donner la main en atténuant les divergences, en remplissant l'office de trait d'union. Ce dernier parti n'a pu se former que quand la première fougue des deux partis hostiles a commencé à se calmer ; par conséquent les écrits qu'il a inspirés sont « des écrits de tendance, » *Tendenzschriften*, qui doivent avoir été rédigés à une date postérieure et après tous les autres.

Ce principe de critique historique ainsi établi *à priori*, et ne reposant que sur la supposition purement imaginaire de divergences radicales entre les Douze et saint Paul, ce principe accordé, tout le reste va de soi. Il n'y a plus, pour fixer l'époque approximative de la composition d'un écrit chrétien des premiers siècles, qu'à examiner à quelle tendance il appartient. Les Épîtres aux Romains, aux Galates, les deux aux Corinthiens sont le manifeste du paulinisme. Les Évangiles apocryphes des Hébreux, de Pierre, des Ébionites, des Égyptiens, expriment les idées du judéo-christianisme. Ces épîtres et ces récits légendaires sont les plus anciens monuments de la pensée chrétienne. Les quatre Évangiles sont plus récents. Ce ne fut qu'au milieu du second siècle qu'ils furent rédigés, ainsi que les Actes et les autres Épîtres prétendues apostoliques, qu'on ne se fit aucun scrupule de placer sous le patronage de noms vénérés, parce qu'on regardait ces fraudes pieuses comme étant sans conséquence. Ces écrits durent leur origine aux nécessités du moment, qui forcèrent les pétriniens, jusqu'alors plus nombreux, à faire des concessions aux pauliniens, afin d'obtenir leur appui contre l'ennemi commun, le gnosticisme, et de mieux résister par la cohésion aux persécutions des empereurs romains. Les traces de la transaction se découvrent d'abord dans l'Évangile de Matthieu, qui est encore judéo-chrétien, mais déjà modifié et altéré par des additions et des remaniements successifs. On les remarque aussi dans Luc, qui est d'origine paulinienne, mais a été adouci et remanié pour ne point effaroucher le parti des Douze. Marc est le moins ancien des trois synoptiques : il est de tous celui qui déplaît le plus au chef de l'école de Tubingue, car il n'a pu réussir à y trouver aucun vestige de compromis, ni, qui pis est, aucun vestige de

la guerre entre Pierre et Paul. Les Actes des Apôtres, en revanche, donnent beau jeu à l'école critique. C'est là surtout qu'elle croit triompher. Les Actes sont l'œuvre d'un paulinien conciliateur, qu'il est très-aisé de prendre sur le fait, parce que ses tendances y sont on ne peut mieux accusées. Pour favoriser la réconciliation des deux partis, il rend Paul pétrinien et Pierre paulinien : Paul y observe les cérémonies légales et Pierre y baptise un païen. Étrange aveuglement du préjugé ! Baur croit trouver la plus solide preuve de ses chimères dans le livre qui en démontre le mieux l'inanité ! L'authenticité d'aucun livre du Nouveau Testament n'est démontrée avec plus de solidité et d'une manière plus inattaquable que celle des Actes, écrits par un compagnon de saint Paul, par son disciple saint Luc, qui a été témoin oculaire des faits qu'il raconte. S'il nous montre dans saint Pierre un paulinien, et dans saint Paul un pétrinien, c'est parce qu'il en était ainsi dans la réalité des choses, c'est parce que l'antagonisme que Baur suppose entre les deux grands Apôtres n'a jamais existé que dans son imagination ¹.

L'Évangile qui porte le nom de Jean est relativement moderne. Jean peut être l'auteur de l'Apocalypse, livre judéo-chrétien, mais il n'est pas l'auteur de l'Évangile que sa tendance démontre être postérieur à l'époque où l'Apôtre a vécu. Il est écrit d'après un plan méthodique et d'un effet dramatique saisissant. Les personnages qui y jouent un rôle représentent tous des idées, des opinions qui se combattent. On est déjà à l'époque du montanisme.

Quant aux Épîtres qui portent le nom de Paul, en dehors des quatre grandes Épîtres mentionnées plus haut et qui sont authentiques, les autres sont apocryphes, parce qu'elles ne représentent plus dans toute sa vérité la lutte contre le judéo-christianisme. Les lettres aux Éphésiens, aux Colossiens, aux Philippiens, à Philémon, révèlent déjà une tendance à se rapprocher de la doctrine pétrinienne du salut par les œuvres, non par

¹ Voir dans le beau livre de M. Wallon, *de la Croyance due à l'Évangile*, 1858, p. 100 et suivantes, les preuves lumineuses et décisives de l'authenticité des Actes. — Saint Pierre était plus porté vers les Juifs, saint Paul vers les Gentils, mais il n'existait entre eux aucune divergence doctrinale. Baur et son école ont transformé un désaccord passager, accidentel, portant sur une question secondaire de discipline, en opposition radicale, absolue ; ils ont fait d'un cirion une montagne. — Voir H. de Valroger, Introduction, t. II, p. 550.

la foi. Les Épîtres pastorales sont moins anciennes encore : l'Église y apparaît déjà organisée, l'épiscopat est constitué ; elles ont dû être écrites vers le même temps que celles qui sont attribuées à saint Polycarpe et à saint Ignace.

Telles sont les idées principales de Baur sur la composition du Nouveau Testament. Il nous a appris lui-même que l'originalité de son système consistait dans son explication purement historique de l'origine du Christianisme, sorti du conflit de partis divers et non d'une révélation surnaturelle faite en la personne de Jésus, comme le prétend la théologie ancienne, non plus que de l'enthousiasme de l'Église primitive, douée du pouvoir de créer des mythes, comme le prétendait Strauss.

Baur a négligé d'expliquer la résurrection du Sauveur ainsi que la conversion de saint Paul. Il n'a pas même recherché quelle était la vraie doctrine de Jésus, il n'a pas apprécié le rôle du maître des Douze dans la fondation du christianisme. Ses conclusions sont systématiques, elles ne sont point historiques. La lutte entre le pétrinisme et le paulinisme est imaginaire ; aussi, dans tous ses travaux, est-ce l'imagination qui occupe la première place. Si tout ce que nous avons déjà dit ne suffisait point à le montrer, il suffirait de mentionner les opinions de ses disciples. Elles sont si contradictoires entre elles et avec celles de leur chef, que rien n'est plus propre à à prouver combien elles sont arbitraires.

Pour Baur, l'Évangile de saint Marc est le troisième en date ; pour Hilgenfeld, il est le second ; pour Volkmar, il est le premier ; pour Köstlin, il est à la fois le premier, le second et le troisième, car saint Matthieu n'est qu'une édition augmentée du saint Marc primitif, saint Luc une édition encore remaniée et modifiée du Proto-Marc ; le saint Marc actuel n'a été rédigé tel que nous le possédons qu'après les autres synoptiques, de sorte que saint Marc est à la fois le point de départ, le milieu et le terme de l'histoire évangélique. Hilgenfeld reconnaît, de plus que Baur, comme Épîtres authentiques de saint Paul, la première aux Thessaloniens, celle qui est adressée aux Philippiens et celle à Philémon. Si l'on en croit Volkmar, l'Apocalypse est le seul écrit authentique du Nouveau Testament. D'après Schwegler, le quatrième Évangile est du second siècle ; d'après Hilgenfeld, il est de l'an 130 environ ;

d'après Tobler il est du temps même de saint Jean et a été rédigé par Apollos, à Éphèse, pour l'église de Corinthe. Un système qui mène ses adeptes à de tels résultats, ne mérite pas d'être réfuté. On peut dire que personne n'a mieux montré la fausseté des assertions de l'école de Tubingue que ses membres eux-mêmes. L'un d'entre eux, Albrecht Ritschl, a combattu directement les opinions les plus avancées de Baur et montré, dans ses *Origines de l'ancienne Église catholique*¹, combien était sans fondement l'abus qu'il avait fait du pétrinisme et du paulinisme. Il a aussi prouvé que le chef de l'école de Tubingue avait attaché une importance tout à fait exagérée au roman des *Homélies clémentines*, dont il avait fait le point de départ de toute sa critique, et outré, pour le moins, la solidarité qu'il prétendait avoir existé entre les Ébionites, les Esséniens et les Apôtres.

Contrairement aux opinions de Baur, la plupart des exégètes hétérodoxes admettent aujourd'hui que l'Évangile de Marc est le plus ancien de tous. Qu'on se souvienne que Baur lui-même a reconnu qu'il était impossible d'y découvrir des traces du prétendu conflit entre saint Pierre et saint Paul. Il ne reste donc rien debout des fondements de son système.

VI

Strauss avait naturellement suivi avec une grande attention le développement de l'école de Tubingue, dont sa *Vie de Jésus* avait amené la naissance. Pendant qu'elle publiait ses premières productions, il avait répondu à quelques-unes des objections qu'on avait formulées contre son système mythique et donné de nouvelles éditions de son livre, où il avait atténué quelques-unes de ses affirmations. Il s'était efforcé de montrer au dehors un grand calme et de discuter contre ses adversaires avec cette froideur et cette sécheresse qui sont un des traits caractéristiques de sa *Vie de Jésus*, traits qui avaient profondément surpris, lors de l'apparition de ce livre, la plupart de ses lecteurs, qui s'attendaient à trouver dans l'expression de négations si audacieuses quelque chose de la fougue et

¹ A. Ritschl, *die Entstehung der alt-katholischen Kirche*. Bonn, 1850.

de la passion de Samuel Reimarus dans son *Apologie*. Il sentait cependant vivement à l'intérieur la contradiction, et il en a laissé depuis percer quelque chose, quand il a raconté, dans ses *Kleine Schriften*, les avanies qu'on avait fait souffrir à sa mère dans une ville d'eaux, le coup mortel que tout le bruit qui se fit contre son livre porta à la santé de celle qui lui avait donné la vie, l'exaspération de son père contre lui. Sa mauvaise humeur, longtemps contenue, a éclaté depuis, quand de nouveaux désappointements ont eu achevé d'aigri son caractère, et alors il lui a été impossible de se modérer et de parler de sang-froid du christianisme. En 1839, le parti radical de Zurich, — malgré le cri de réprobation soulevé par son projet, — le nomma professeur de dogmatique et d'histoire ecclésiastique à l'Université de cette ville. L'indignation fut si vive qu'il ne put prendre possession de sa chaire. Une pétition, revêtue de près de quarante mille signatures, força les radicaux de revenir sur leurs pas; ils dédommagèrent Strauss par une pension de mille francs, mais ils ne purent se sauver eux-mêmes; leur pouvoir fut renversé. Quant au professeur éconduit, la blessure faite à son amour-propre lui fut sensible, et il voulut se venger de ces chrétiens qui l'avaient repoussé : il retrancha de sa quatrième édition de la *Vie de Jésus* tous les adoucissements qu'il avait introduits dans la seconde et dans la troisième; il supprima même le dernier chapitre sur le caractère historique de Jésus. Voilà quelles sont les convictions de ces hommes qui font tant parade d'impartialité et de critique !

Depuis lors Strauss s'est montré l'ennemi passionné du christianisme, et les déboires qu'il a éprouvés dans le monde n'ont fait qu'augmenter, à mesure qu'il en était victime, sa répulsion haineuse contre la religion. En 1840, il publia sa *Dogmatique chrétienne*¹. On l'a caractérisée d'un mot, en disant qu'elle ressemblait à une dogmatique comme un cimetière à une ville. Strauss y fait leur procès aux théologiens dédaigneux qui n'estiment pas à leur valeur les attaques des critiques contre la théologie et qui se mettent peu en peine des brèches que le rationalisme a déjà faites aux murs croulants de l'orthodoxie.

¹ *Die christliche Glaubenslehre in ihrer geschichtlichen Entwicklung und im Kampfe mit der modernen Wissenschaft dargestellt*. Tübingen 1840

Ils ont beau ne pas le voir, Dieu et Jésus-Christ sont morts, ils ont été remplacés par le genre humain, ou, en d'autres termes, le panthéisme a supplanté le christianisme. Le Christ de l'Eglise est un Christ impossible, le vrai Christ, celui qui se dégage de l'enveloppe mythique, dans laquelle les premiers siècles ont caché leur idéal, c'est, en complétant leur pensée par l'idée moderne, c'est l'humanité. L'humanité est en effet la réunion des deux natures ; le Dieu incarné ; l'enfant de la mère visible, la nature, et du père invisible, l'esprit ; elle fait des miracles par le progrès des sciences qui rendent les éléments ses esclaves et ses serviteurs ; elle est sans péché, car son évolution est pure et immaculée ; elle meurt et elle ressuscite, parce que :

Primo avulso, non deficit alter :

elle monte au ciel, en planant au-dessus de l'existence individuelle, nationale et planétaire. C'est là l'immortalité, il n'y en a point d'autre. L'abîme où mènent logiquement les négations antichrétiennes apparaît déjà clairement dans ce livre. Il s'est montré large et béant, dans le dernier ouvrage de l'auteur : *La vieille et la nouvelle Foi*, qui a paru en 1872.

Dans l'intervalle de trente années qui sépare les deux livres où il s'occupe directement de la religion, Strauss avait essayé de la vie politique. En 1848, il avait échoué aux élections pour le Parlement de Francfort, mais il avait été élu membre de la seconde chambre wurtembergeoise. Au grand étonnement de tout le monde, il y siégea parmi les conservateurs. Ses électeurs se plaignirent, et il fut forcé de donner sa démission. L'Allemagne ne fut pas moins surprise de voir ce théologien qui affectait tant de gravité unir son sort à celui d'une actrice¹. Jusqu'en 1864, il ne publia guère que des études biographiques et littéraires confinant à la théologie et à l'histoire. En 1864, réveillé par le fracas de la *Vie de Jésus* de M. Renan, Strauss publia à son tour la *Vie de Jésus à l'usage du peuple*.

¹ Ce mariage est tourné en ridicule dans un roman anonyme dirigé contre l'école de Tubingue et attribué à un panthéiste converti, *Eritis sicut Deus*. Il fit grand bruit en Allemagne. M. Saint-René Taillandier l'a analysé et étudié dans la *Revue des Deux-Mondes*, juin 1855. Voir Saint-René Taillandier, *Histoire et philosophie religieuse*. Paris, 1859, VI^e fragment.

allemand. Nous n'avons pas à nous arrêter sur cette seconde vie. Elle ne se distingue au fond de la première que par les emprunts qu'a faits l'auteur à l'école de Tubingue sur l'origine des écrits canoniques et par la manière de présenter les choses. Le ton violent de la préface montre combien Strauss était profondément aigri. Sa conclusion est à peu près celle de sa *Dogmatique* : « Distinguer, dit-il, le Christ historique du Christ idéal, c'est-à-dire de l'idée absolue de l'homme qui est innée à la raison humaine, et transporter du premier au second la foi qui sauve, tel sera le résultat nécessaire du mouvement de l'esprit moderne, tel est le progrès où tendent toutes les nobles aspirations de notre époque, et par lequel la religion du Christ doit s'épanouir en religion de l'humanité... Parmi les promoteurs de l'idéal humain, Jésus se place au premier rang... La communauté religieuse qui est sortie de lui a procuré à cet idéal la plus vaste extension dans l'humanité. Sans doute elle a procédé de toute autre chose que de la valeur morale de son fondateur, et l'image qu'elle a commencé à en donner n'était rien moins que pure.... Mais les traits de tolérance, de douceur et d'amour des hommes que Jésus y a rendus prédominants n'en sont pas moins demeurés acquis à la nature humaine, et c'est par eux qu'a pu germer et se développer tout ce qu'aujourd'hui nous appelons humanité. Cependant, quelque haut rang que Jésus tienne parmi ceux qui ont montré à l'humanité l'image la plus pure et la plus nette de ce qu'elle doit être, il n'a été en cela ni le premier ni le dernier révélateur. Dans Israël et en Grèce, sur le Gange et sur l'Oxus, il a eu des prédécesseurs, et de même il n'est pas demeuré sans successeurs... Le critique a la foi de ne commettre aucune profanation, d'accomplir, au contraire, une œuvre utile et nécessaire, en écartant, comme une illusion d'abord bien intentionnée et peut-être même bienfaisante, mais nuisible à la longue et aujourd'hui tout à fait pernicieuse, tout ce qui fait de Jésus un être surhumain ; en rétablissant, autant qu'il est encore possible, la figure du Jésus historique dans ses traits simplement humains, et en invitant l'humanité à demander son salut au Christ idéal, à ce type de perfection morale dont le Jésus historique a, le premier, mis en lumière plusieurs traits principaux, mais dont la virtualité est le titre natif et général de l'espèce humaine, et dont la réalisation progressive

et l'achèvement final ne peuvent être que la mission et l'œuvre de l'humanité tout entière ¹. »

Ces idées sont développées avec plus de crudité encore dans la *Vieille et la nouvelle Foi*, que Strauss donne comme ses confessions ². On lui a dit souvent qu'il n'a fait que détruire; il veut maintenant bâtir et révéler sa pensée tout entière. Il a près de soixante-cinq ans, il est presque aveugle, il a beaucoup vécu et il s'est de plus en plus détaché de toute forme religieuse. On dirait que Dieu ne l'a laissé assez vivre pour écrire ces tristes révélations de l'état de son âme qu'afin de dessiller les yeux aux plus prévenus et de manifester, à tous, les abîmes où jette la négation du christianisme et de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sommes-nous encore chrétiens, se demande Strauss, qui s'imagine n'être que l'écho d'une multitude d'incroyants? Non, répond-il. Le rationalisme ou l'interprétation naturelle de Paulus a sapé la révélation; la théologie critique l'a fait crouler et tomber en ruines. La personne du Christ n'est plus qu'un problème, et l'on ne peut avoir la foi à un problème. La science, en arrachant à Jésus le manteau divin dont l'avaient revêtu la crédulité et la superstition, a anéanti le christianisme.

Sommes-nous encore religieux? continue l'auteur. Non, nous ne le sommes plus. Une folle terreur avait inventé les dieux du polythéisme; la haute idée qu'elle avait d'elle-même avait fait imaginer à une horde errante le monothéisme. L'astronomie a chassé Dieu du ciel, son palais; la réflexion l'a privé de sa cour, les anges et les saints. Kant avait déjà observé avec raison que, dans la prière, jusqu'à l'attitude de celui qui prie est choquante. Pourquoi prier? Il n'y a pas de Dieu distinct de nous. Rien n'existe que l'univers, et dans l'univers rien n'existe que la matière. L'âme est matérielle ou bien elle n'est pas, car il n'y a d'incorporel que ce qui n'est pas. L'immortalité de l'âme, la rémunération future, ce ne sont là que des chimères d'un égoïsme raffiné. Le monde n'a pas « un local pour remiser toutes ces âmes d'hommes défuntés. » Le sentiment religieux a existé dans l'enfance de l'humanité, mais il a diminué avec les progrès de la civilisation comme le

¹ *Nouvelle Vie de Jésus*, tr. Neftzer et Dollfus, t. II, p. 420-424.

² Strauss, *der alte und der neue Glaube. Ein Bekenntniss*. Leipzig, 1872.

territoire des Peaux-Rouges se rétrécit, d'année en année, devant l'invasion des hommes blancs. La raison a aujourd'hui achevé son œuvre contre la religion, elle est vaincue, elle expire, il ne doit plus y avoir de culte.

Comment faut-il donc concevoir le monde, et comment faut-il donc régler sa vie, puisque l'explication du monde par la création, et le gouvernement de l'homme par la loi divine n'ont plus aucun fondement ?

Le monde, c'est l'ensemble des sphères célestes, dans leurs divers degrés de développement. Les unes grandissent, les autres vieillissent, mais dans ce *circulus* merveilleux, la somme de la vie est toujours égale : tout change, mais rien ne se perd ; tout se renouvelle, mais rien ne meurt. La mort, dont toutes les religions ont voulu faire pour l'homme un épouvantail, la mort n'existe pas. Quand un être disparaît, c'est pour renaître sous une autre forme.

Strauss exalte avec enthousiasme Darwin. Il avoue que la critique n'avait pu réussir à détruire le miracle, parce qu'elle n'était pas parvenue à le rendre superflu, mais Darwin a délivré à jamais le monde de la foi au miracle : il a expliqué sans Dieu l'origine et l'évolution de l'univers. Voilà donc à quoi aboutit cette fière science : au plus abject matérialisme.

Quelle morale peut-on édifier sur ce fond de fatalisme ? Le voici : la mission de l'homme, c'est de réaliser l'idéal de l'humanité, c'est-à-dire de dominer la nature et de régner sur elle. Toute la morale pratique est contenue dans ces mots : ne faire de tort à personne, aider son prochain, n'oublier jamais qu'on est homme. Et quelle est la sanction de cette morale ? Strauss ne le dit pas, il ne peut point le dire, parce qu'il ne peut pas y en avoir. Il se contente d'avertir celui qui ne pourrait pas se passer de la foi à l'immortalité, qu'il n'est point mûr pour sa théorie. Que celui à qui il ne suffit pas d'animer en lui l'idéal de l'univers et de son évolution infinie, retourne à Moïse et aux prophètes !

Combien la mort a dû être triste à l'homme qui avait ainsi perdu toute espérance ! Pour nous, oui, nous irons encore à Moïse et aux prophètes, nous irons aussi à l'Évangile, à notre Père du ciel, à Jésus-Christ, notre Sauveur, à celui qui nous a dit d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes.

Quelle influence exerceront ses idées en Allemagne ? Dieu seul le sait, mais elles seront funestes à plus d'un. Une curiosité malsaine a fait à la *Vieille et la nouvelle Foi* un succès exceptionnel. En trois mois, ce livre a eu quatre éditions. C'est que, tout en attaquant la religion avec une sorte d'enthousiasme, Strauss y flatte avec un enthousiasme égal les passions du moment. Son livre déborde de haine contre la France ; il est un panégyrique de l'unité allemande, de Moltke et de Bismarck. Il applaudit des deux mains à la persécution contre les catholiques. Autant il a de sarcasmes contre l'ultramontanisme, autant il a de caresses pour le césarisme. Il sent lui-même qu'en détruisant le sentiment religieux, il lâche la bride aux instincts brutaux de l'homme et alors il lui faut le sabre pour le contenir. Il fait l'apothéose de la guerre et du bourreau, et il lui semble que le pouvoir ne sera jamais trop fort pour dominer ces êtres dont il aura fait des animaux farouches. Si des doctrines aussi dégradantes triomphaient jamais, l'histoire aurait à enregistrer un servilisme et un avilissement que rien n'a égalé dans le passé, car dans le passé, il y a toujours eu une religion pour servir de contre-poids à la malice humaine.

Au moment où parut la *Vieille et la nouvelle foi*, M. Gladstone, alors premier ministre d'Angleterre, en jugea les doctrines si pernicieuses pour l'Église et pour l'État, qu'il crut devoir prémunir contre ces sophismes, dans un discours public, la jeunesse de la Grande-Bretagne¹. Espérons que l'exagération même du mal lui servira de contre-poison.

VII

Il nous reste à dire où en est en Allemagne la guerre contre les livres saints, à l'heure présente. Strauss est mort, mais son esprit vivra peut-être longtemps encore. Ses idées ont été exagérées par les uns, adoucies et atténuées par le plus grand nombre des libres penseurs. Personne n'a admis tel quel son système mythique. La plupart ont adopté une sorte d'opinion

¹ Gladstone. *Address delivered at the Liverpool College*, december 21, 1872. London, John Murray, 1873.

mixte et se sont conduits en éclectiques¹. On a adopté, en les combinant à doses diverses, les idées des partisans de l'explication naturelle des miracles, celles de Strauss, celles de l'école de Tubingue. C'est bien le cas, d'ailleurs, d'appliquer l'adage latin : *Quot capita, tot sensus*. N'ayant d'autre règle, en dernière analyse, que les caprices de leur imagination, les critiques ne peuvent point s'entendre entre eux ni avec eux-mêmes. Tels le baron de Bunsen, MM. Hitzig, Nöldeke, Schenkel et une multitude d'autres. M. Ewald peut être considéré comme le type de cette classe de théologiens allemands. Doué d'un incontestable talent, d'une fécondité merveilleuse, d'une pénétration profonde, il ne se rattache à aucune école et se livre à des écarts qu'on peut concevoir à peine. Dogmatique, tranchant, il ne s'inquiète même pas de donner une preuve, bonne ou mauvaise, de ses assertions les plus aventureuses. Il ne peut souffrir que les autres le contredisent, mais il ne se fait point faute de se contredire lui-même. Gare à qui le touche ! il est aussitôt attaqué dans un pamphlet sanglant. Les démarches les plus extravagantes lui paraissent naturelles : à l'époque de la convocation du Concile du Vatican, il a écrit à Pie IX une lettre publique pour lui prouver que le pape devait se faire protestant.

Voilà l'exégète allemand contemporain : incrédule, plein de suffisance, souvent de science, hardi, téméraire, se laissant entraîner à tous les caprices de son imagination dans le domaine de la pensée, réunissant en sa personne les éléments les plus contradictoires, et manquant de cette qualité maîtresse que nous appelons en français le bon sens.

Depuis déjà un demi-siècle, le docteur Ewald ne cesse de publier des travaux sur les Écritures. Il a écrit sur toutes les parties de la Bible des livres remplis de vues remarquables et de grossières erreurs. Son plus grand ouvrage, celui qui résume ses qualités et ses défauts et qui est comme le miroir où se

¹ Quelques-uns n'hésitent pas dans l'occasion à renouveler même les calomnies de Reimarus. Ainsi M. Hitzig, que le docteur F. Delitzsch a appelé le Henri Heine de l'exégèse, prétend que le bois placé sur l'autel par le prophète Élie, III Reg. xviii, 38, ne fut pas allumé miraculeusement comme le crut le peuple, mais parce que le prophète avait versé dessus, au lieu de l'eau dont parle le texte, de l'huile de pétrole. Il est vrai qu'il ajoute qu'il ne faut point pour cela accuser Élie de pieuse fourberie ! (*Geschichte des Volkes Israel*, Leipzig, 1869, p. 176.)

reflète le mieux l'esprit libre-penseur de l'Allemagne contemporaine, c'est sa grande *Histoire du peuple d'Israël*¹ qui a beaucoup contribué à faire prévaloir au delà du Rhin cette sorte d'éclectisme critique qui est le caractère actuel de l'exégèse rationaliste dans ce pays. L'auteur cherche à tenir une sorte de milieu entre les naturalistes qui, suivant la Bible pas à pas, en soumettent tous les mots à une espèce d'analyse chimique pour n'en dégager que des éléments naturels; — entre les sceptiques qui ne veulent voir que des mythes dans les livres saints; — entre les supranaturalistes qui entendent les Écritures dans leur sens obvie et naturel. Pour lui, l'Ancien Testament est un recueil de documents de bonne foi, fruits non pas de l'inspiration divine, mais des souvenirs traditionnels de la race juive, qu'il faut entendre et interpréter en tenant compte du milieu dans lequel ils ont été écrits, de l'état de civilisation et du caractère propre des enfants d'Israël. L'ancien professeur de Gœttingue a cela de particulier qu'il ne discute jamais; il expose seulement le résultat de ses investigations ou de ses intuitions, il ne nous apprend pas par quelle voie il est arrivé à ses conclusions. On peut deviner tout au plus, en suivant sa marche, quels sont les principes qui le dirigent. Mais ces principes sont si flottants ou si complaisants que les conséquences qu'il en tire sont très-variables. Ainsi, à chacune des trois éditions de son *Histoire du peuple d'Israël*, il a multiplié le nombre des rédacteurs du Pentateuque et il a interverti l'ordre chronologique des rédactions. Pourquoi? *Magister dixit*.

Son but principal, et c'est la prétention de tous les critiques allemands d'aujourd'hui, c'est de dégager des livres hébreux le noyau historique autour duquel s'est formée la végétation légendaire ou mythique qui l'a enveloppé. Dans tous les écrits historiques de l'Ancien Testament, il y a un élément de vérité. Ainsi, par exemple, la sortie d'Israël d'Égypte est un fait réel. Mais elle ne peut s'être passée de la façon que la raconte l'Exode : une partie des événements qui l'accompagnèrent, événements très-naturels, ont été peints plus tard avec des couleurs surnaturelles, comme le passage de la mer Rouge qui

¹ H. Ewald, *die Geschichte des Volkes Israel*, 3^e édition, 7 vol., en y comprenant l'Histoire de J.-C. et des Apôtres (1864-1868).

s'accomplit, sans aucun miracle, à la marée basse, et celui du Jourdain qui s'effectua bien simplement au moyen d'un pont, dont le souvenir s'est conservé dans la légende des douze pierres dressées au milieu du fleuve¹. D'autres événements sont des mythes. Ainsi la verge d'Aaron qui fleurit n'est sans doute qu'un symbole poétique. Ce qui reste, le noyau historique, le voici : Moïse était un homme d'une haute intelligence et d'une rare grandeur morale. Par ses talents, son caractère, son énergie, et, si l'on veut, par la disposition de la Providence, il enflamma son peuple d'un soudain enthousiasme. Il sut tirer un parti merveilleux des phénomènes naturels qui sont connus sous le nom de plaies d'Égypte et il entraîna les Israélites à sa suite sur le chemin de la terre promise.

M. Ewald, par antipathie personnelle contre Strauss, a évité le plus possible de recourir, explicitement du moins, au mythe. De là, des lacunes considérables dans son histoire. Il passe bien des faits sous silence ou s'exprime à leur sujet d'une manière si vague qu'il est difficile de savoir quelle est exactement sa pensée. Les autres exégètes libres penseurs ne sont pas aussi réservés et ne redoutent point le nom du mythe ; ils donnent généralement moins à l'explication naturelle et davantage au mythe. La tradition, disent-ils, par exemple, avait conservé seulement les grands traits, le squelette des faits ; le mythe a comblé les vides laissés dans le récit des événements et infusé une vie factice à ces ossements desséchés. Ainsi le nom de Moïse s'était perpétué à travers les âges, de même que le souvenir du séjour en Égypte, de l'Exode, de la législation mosaïque, etc. L'imagination populaire ne pouvait se contenter de ces faits vagues et décharnés qui ne la saisissaient pas assez vivement. Le mythe, avec ses inventions fécondes, venait la satisfaire et lui répondre que de si grands événements dans son histoire ne pouvaient avoir que des causes merveilleuses ; de là, les circonstances du passage de la mer Rouge, la colonne de nuée miraculeuse. Le peuple, qui mange et qui boit, et qui se préoccupe considérablement de ces premières nécessités de la vie, se demandait encore : Comment nos pères ont-ils pu vivre dans le désert sans provisions,

¹ M. Ewald se sent du reste mal à l'aise dans l'explication de ces grands faits. Il la relègue dans des notes et s'exprime fréquemment d'une manière évasive.

sans vivres? L'inépuisable mythe lui répondait de nouveau : La manne tombait du ciel pour les nourrir, les caillles pleuvaient pour les rassasier, le rocher lui-même ouvrait ses flancs pour étancher leur soif. C'est ainsi que s'expliquent tous les faits surnaturels de l'Ancien Testament, en combinant l'explication naturelle avec le mythe. Le mythe a donné un corps à la tradition : celle-ci a fourni le canevas, celui-là a ajouté les broderies. L'écrivain qui a tenu la plume a rapporté simplement ce qu'il entendait dire : il n'a été que le secrétaire de l'imagination populaire.

Quelquefois les libres penseurs vont plus loin dans leurs rêveries. Ainsi M. Schenkel ne saurait admettre qu'Adam soit un personnage historique : c'est une pure invention mythique, qui a pour but d'expliquer l'origine de l'homme d'une manière conforme au sentiment religieux ¹. M. A. Bernstein, un juif, dans ses *Origines des légendes sur Abraham, Isaac et Jacob*, ne voit dans l'histoire des patriarches qu'une « pasquinade pleine de fiel et de venin contre David, » composée après le schisme des dix tribus par un partisan de Jéroboam. Pour lui, la femme de Juda, la fille de Sué, *Bath-Sua*, c'est Bethsabée, *Bathseba* ; Séla, le plus jeune fils de Juda, c'est Salomon ; Onan, c'est Amnon, etc. ². Ces exagérations du système mythique ont, du moins, l'avantage d'en faire toucher du doigt la fausseté.

Le point sur lequel les libres penseurs allemands sont le plus d'accord, c'est sur la négation de l'authenticité de la plupart des livres de l'Ancien Testament et, en particulier, du Pentateuque ; mais, unanimes pour le fond, ils sont en ne peut plus divisés pour le détail ; chacun a son avis et ils se réfutent mutuellement les uns les autres.

Pour le Nouveau Testament, presque personne ne va aussi loin que Strauss. Le docteur Ewald peut encore être considéré ici comme représentant la moyenne des opinions. Voici comment Strauss résume et juge son *Histoire du Christ*. « On voit ici cette demi-philosophie et ce demi-courage, ce pêle-mêle de saine critique et de caprices de dilettante, qui caractérisent toute la manière d'Ewald et qui ne laissent à son travail sur les

¹ Schenkel, *Bibel-Lexicon*, 1^{er} fascicule, 1868, p. 46.

² A. Bernstein, *Ursprung der Sagen von Abraham, Isaac und Jakob : Kritische Untersuchung*, Berlin, 1871.

Évangiles qu'un simple intérêt de curiosité ¹..... Sa conception de la personne de Jésus et des guérisons miraculeuses tient le milieu entre Schleiermacher et Paulus. Pour les autres miracles, il se rallie, quoiqu'il ne le dise pas, à la conception mythique. Quant à la résurrection, sa longue et prétentieuse discussion n'ajoute absolument rien à ce que j'exposais dans la section correspondante de mon livre, avec bien moins d'onction sans doute, mais aussi avec bien moins de galimatias. Le cliquetis de mots, le tapage de phrases qu'Ewald soulève autour de ces questions me semble marquer l'extrémité où est réduit ce genre de théologie (qui veut être en partie conservatrice, en partie critique). Les ombres artificielles d'une rhétorique ampoulée peuvent seules encore voiler ce qui est évident, cacher ce qui est inévitable : dès que les nuages se retirent devant la clarté d'idées nettes et précises, les résultats de la critique se dégagent et frappent tous les yeux ². »

Arrêtons-nous sur ce jugement et sur cet échantillon des égards que les libres penseurs allemands ont les uns pour les autres. Nous avons vu comment de négations en négations, l'incrédulité, une fois lancée sur la pente fatale du doute, est descendue jusqu'au nihilisme professé dans la *Vieille et la nouvelle Foi*. Il y a là une grande leçon. Les critiques qui voudraient conserver encore quelques lambeaux des anciennes croyances n'y réussiront pas. Strauss le leur a dit avec raison : Tout ou rien ³. Heureux donc sommes-nous, nous qui avons le tout, car comment l'homme pourrait-il se contenter du rien ? M. Daumer raconte, dans l'histoire de sa conversion, que lorsqu'il comprit la fausseté du scepticisme, il n'hésita pas un instant à embrasser la foi romaine, parce qu'il comprit parfaitement, lui aussi, que c'était tout ou rien ⁴. Au spectacle de ces divisions intestines, de cet émiettement de doctrines, de cette diminution de la vérité au sein du rationalisme, on jouit, mieux que jamais, du bonheur d'être catholique, on goûte

¹ Cette première partie du jugement est appliquée directement à Weiss par Strauss, mais il déclare qu'elle convient aussi à M. Ewald.

² Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, t. I, p. 42.

³ Strauss, *die Halben und die Ganzen. Eine Streitschrift gegen die H. H. Schenkel und Hengstenberg*. Berlin, 1865.

⁴ Rosenthal, *Convertitenbilder*, t. I, p. 941.

davantage le don de la foi, on bénit de tout son cœur Jésus-Christ, le Dieu incarné, d'avoir institué une Église dans laquelle une autorité infaillible nous délivre de toutes ces incertitudes et de tous ces tiraillements. Certes, on ne saurait contempler sans tristesse cet affaissement des croyances surnaturelles, dans un pays où le travail de la pensée est si actif et pourrait être si fécond. Nous ressentons, en France, le contre-coup de cette œuvre destructrice, et il ne faut point oublier que les coups ainsi portés directement contre le protestantisme atteignent indirectement le catholicisme. Ceux qui éteignent dans leurs âmes le sentiment religieux sont plus éloignés de nous que les hérétiques qui croient encore. Luther a fait beaucoup de mal à l'Église, en entraînant plusieurs États dans sa révolte; Strauss lui en ferait bien plus encore, si ses livres et ses disciples réussissaient à extirper du cœur des protestants ce qui leur reste de chrétien. Tenons-nous donc en garde contre les envahissements de la fausse science; gardons-nous d'être indifférents, encore moins d'applaudir aux progrès du rationalisme en Allemagne ou dans les contrées non catholiques de l'Europe; que chacun, au contraire, consacre ses efforts à lui disputer le terrain pied à pied : c'est aujourd'hui, pour l'avenir de l'Église et de la civilisation, le plus redoutable des ennemis.

F. GRÉGOIRE.

MÉLANGES

I

LES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES CHEZ LES GRECS¹

On ne saurait trop attirer l'attention du public sur des travaux aussi sérieux et aussi neufs que les thèses de M. P. Foucart. Des livres comme ceux-là ne peuvent pas compter sur un grand nombre de lecteurs ; il faut au moins que ceux qui sont capables de les apprécier ne les laissent point passer inaperçus. La science n'a point de nationalité, mais les savants en ont une, et, quand on songe à l'état d'infériorité dans lequel étaient tombées en France l'archéologie et l'exégèse classiques, il est agréable et de bon augure de voir un épigraphiste français porter le premier la lumière dans un recoin presque ignoré jusqu'ici de l'histoire grecque.

De ces associations religieuses étudiées par M. Foucart, on ne connaissait guère que les noms, mentionnés par quelques textes anciens (notamment d'Aristote et d'Athénée) et quelques rares inscriptions. Van Dale, au xvii^e siècle, en avait parlé dans ses *Dissertations*, mais son érudition nébuleuse n'avait rien éclairci : les manuels d'antiquités

¹ *Des associations religieuses chez les Grecs. thiasos, éranes, orgéons, avec le texte des inscriptions relatives à ces associations*, par P. FOUCART, de l'école française d'Athènes, Paris, Klincksieck, 1873, in-8 de xv-243 p.

De collegiis sceniorum artificum apud Græcos, thesım proponebat P. FOUCART. Lutet. Paris, Klincksieck, 1873, in-8 de 106 p.

grecques, si nombreux en Allemagne, avaient touché incidemment le sujet et proposé quelques conjectures, mais on ne pouvait songer à discuter sérieusement le problème tant que des documents nouveaux ne seraient pas venus fournir à la critique historique une base solide. De nombreuses inscriptions, les unes trouvées, les autres réunies, toutes revues et corrigées par M. Foucart, ont enfin permis de reconstituer les statuts et l'histoire des sociétés religieuses extra officielles qui, sous les noms divers de *thiases*, *éranes*, *orgéons*, ouvraient à tous ceux chez qui le sens du surnaturel n'était pas satisfait par le culte public, une source d'émotions plus vives et plus dangereuses.

La religion grecque n'était évidemment pas plus autochtone que le peuple grec lui-même; elle est le dernier anneau d'une longue chaîne dont l'autre bout se perd dans l'extrême Orient. Le génie hellénique, ennemi du vague et de l'indéfini, autant qu'amoureux de la nature humaine, si on peut s'exprimer ainsi, a mis en morceaux les larges conceptions panthéistiques familières aux races aryennes, et s'en est composé un monde divin bien régulier, bien ordonné, où resplendissent, élevées à l'état de perfection idéale, la beauté et l'énergie humaines. On peut suivre en quelque sorte à la trace l'invasion de l'idée humaine dans la religion, à mesure qu'on s'avance d'Orient en Occident. Dans l'Inde, le panthéisme pur; dans l'Iran, la coexistence et la lutte fatale de deux principes: en Asie Mineure, des dieux symboliques encore trop surchargés d'allégorie pour qu'ils puissent s'en tenir à la forme humaine simple: en Grèce enfin, le ciel est plein d'immortels qui ressemblent, à s'y méprendre, à leurs adorateurs.

En abaissant ainsi le monde surnaturel à la portée du regard, en y introduisant les idées d'autorité et d'obéissance, de droit et de devoir, de liberté et de responsabilité, l'esprit hellénique avait créé une religion éminemment propre à s'identifier avec les institutions sociales, mais il lui avait ôté sa saveur première, cette puissance de séduction que possède l'immense, l'inconnu, l'incompréhensible. S'il se produisait un nouvel élan vers le merveilleux, l'État le modérerait en s'y associant. Les mystères d'Eleusis étaient devenus un ensemble de cérémonies régulières et le jeu des oracles était aussi régulier que peut l'être aujourd'hui un service de consultations médicales. Une religion ainsi faite plaisait à l'artiste par ses tendances plastiques, à l'homme d'État par sa belle ordonnance, au philosophe par l'absence d'enseignement dogmatique, mais elle laissait bien des aspirations inassoucies. D'abord elle n'était faite que pour les Grecs et non pour les étrangers, puis elle n'avait guère de consolations à donner aux esclaves, aux malheureux, ou de satisfactions à offrir aux imaginations vives, aux tempéraments mystiques, à tous ceux qui voulaient se sentir plus près du surnaturel. Aussi il arriva que tous ces désirs en souffrance se coalisèrent pour remonter d'une étape sur le chemin de l'Orient, à la recherche de divi-

nités moins froides et de cultes moins corrects. Comme la plupart des étrangers et des esclaves en Grèce étaient originaires de l'Asie Mineure, ce sont les cultes phrygiens, lyciens, mêlés de superstitions syriennes, phéniciennes, égyptiennes, qui groupèrent autour d'eux ces corporations d'adeptes appelées *thiases*, *éranes*, *orgéons*. Je crois volontiers que ces dévotions licencieuses, mal famées dans l'antiquité, valaient moins encore que la religion officielle, et je suis avec M. Foucart quand il soutient contre M. Wescher et M. Renan qu'elles n'ont pas amélioré la société antique, mais je crois qu'il se tient trop à la surface des choses quand il explique le succès des *thiases*..., etc., par l'attraction naturelle des foules pour les superstitions grossières. On y trouvait la débauche et l'orgie, je le veux bien : mais ce serait aller trop loin que de dire que personne n'y cherchait autre chose.

Du reste, ces considérations tiennent peu de place dans le livre de M. Foucart : il les a rejetées à la fin, et l'on voit assez que, décidé à rester dans son rôle d'épigraphiste et d'érudit, il ne veut pas s'aventurer bien loin sur un terrain qui n'est pas le sien. Il a tenu à nous donner non pas des aperçus historiques, mais des faits aussi nombreux, aussi précis que possible. On comprend qu'il est difficile d'analyser un ouvrage dont la matière est aussi dense. Dans la première partie, l'auteur expose la composition et l'organisation des confréries en question ; il examine leurs statuts, les attributions de leurs présidents et de leurs prêtres et prêtresses : le rôle de leurs assemblées, la gestion de leur budget, enfin leur condition légale, laquelle était parfaitement régulière, puisque aucune loi n'avait restreint le droit d'association. La seconde partie nous met au courant des pratiques religieuses usitées dans ces associations : on y passe en revue les principaux mythes proposés à la vénération des adeptes, et nous suivons avec M. Foucart le progrès des religions étrangères, en Attique, à Rhodes et dans l'Asie Mineure, avant et pendant la période macédonienne. Un chapitre, fort intéressant pour l'histoire religieuse et morale de l'antiquité, est consacré à bien définir la façon dont la législation athénienne entendait la tolérance religieuse. Le droit d'association était considéré comme un droit naturel, mais il n'en était pas de même de l'importation de cultes étrangers. La république avait le droit de fermer la cité aux dieux comme aux hommes venus du dehors, et, pour l'ouvrir aux dieux, il fallait l'autorisation du sénat et du peuple. Prétendre se passer de cette autorisation c'était encourir la peine de mort, qui fut réellement appliquée à deux prêtresses, Ninos et Théoris, et qui faillit être prononcée contre Phryné, le jour où ses charmes plaidèrent si victorieusement pour elle. Inutile d'ajouter que les lois sont impuissantes lorsque tout le monde est d'accord pour les éluder, et que, à Athènes comme à Rome, elles ne purent arrêter le flot débordé des superstitions orientales. Dans la troisième partie, M. Foucart apprécie l'influence des *thiases* et *éranes* sur la

société. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit plus haut, et nous persistons à croire qu'ici l'auteur, ami des idées claires, a trop simplifié la question.

Les recherches de M. Foucart sur les collèges d'acteurs en Grèce sont, comme les précédentes, un chapitre détaché d'une grande histoire des sociétés religieuses chez les Grecs, histoire que le savant archéologue nous promet d'entreprendre un jour. Les mœurs modernes ont mis une telle distance, j'allais dire un tel antagonisme, entre la religion et le théâtre, que nous avons de la peine à nous reporter au temps où les concours de musique, de chant, de poésie, et les représentations scéniques faisaient partie intégrante du culte. Nous savons bien que l'art dramatique des Grecs prit naissance au sein des fêtes de Bacchus, mais nous serions tentés de croire qu'il s'envola du premier bond loin de son berceau. Ce serait une erreur historique des plus graves. Non-seulement les jeux et les concours s'encadraient dans des cérémonies religieuses, mais les artistes qui y prenaient part étaient considérés comme des personnes vouées au service de la religion et avaient, ou peu s'en faut, un caractère sacerdotal. Il n'est personne qui ne remarque combien ce rôle de l'art scénique en Grèce offre d'analogie avec celui des Mystères au moyen âge, et comme il devient facile de comprendre les collèges d'acteurs en songeant aux *Confrères de la Passion*. Nous nous contentons d'indiquer ce parallèle qui aurait besoin, pour être exact, d'être corrigé par bien des réserves.

L'origine de ces confréries dramatiques en Grèce ne remonte pas très-haut. « Dans le principe, dit M. Foucart, les artistes dramatiques vivaient isolés et ne se réunissaient que momentanément pour exercer leur profession : enfin, on vit se grouper en corporations stables non-seulement les acteurs, mais même les poètes, les musiciens, et tous ceux qui prenaient part aux fêtes de Bacchus. » M. Foucart conjecture que cette coutume s'introduisit au temps d'Alexandre.

En combinant les indications des auteurs avec les inscriptions nouvellement découvertes, on est arrivé à constater l'existence de neuf de ces corporations et à se faire une idée assez exacte de leurs statuts. Comme les *thiases*, les confréries des artistes de Bacchus étaient organisées sur le modèle des républiques démocratiques. L'assemblée générale nomme les administrateurs, décrète, légifère, règle le budget, le tout dans les formes usitées sur l'agora. La tendance égalitaire était même si prononcée que toute hiérarchie professionnelle, toute supériorité due au talent et au succès, disparaissait au moment du vote. Bien que dans l'estime publique et dans le libellé des inscriptions, les musiciens eussent le pas sur les poètes, ceux-ci sur les acteurs, qui à leur tour se classent par ordre de mérite en acteurs tragiques, comiques, satiriques, tous avaient le même droit de suffrage et étaient également éligibles à tous les emplois.

Mais tandis que les *thiasas*, qui faisaient échec au culte national, s'ouvraient aux étrangers, aux esclaves et aux femmes, les collèges d'artistes étaient tenus de se respecter. Nul n'y était admis s'il n'était de condition libre : les acteurs de bas étage, les mimes, les grotesques en étaient exclus. Quant aux femmes, on sait qu'elles n'y avaient point de place, les rôles de femmes ayant toujours été joués par des hommes.

A en juger par les inscriptions, les artistes dramatiques de la Grèce étaient les plus heureux hommes du monde. Déclarés inviolables et exempts de toutes charges par les oracles et les amphictyons, largement hébergés par les villes qui réclamaient leurs concours, comblés d'applaudissements, de couronnes, de cadeaux, de statues et d'inscriptions, ils pouvaient se croire des demi-dieux, et l'on conçoit que Néron lui-même ait été friand de tels honneurs. Aussi ces personnages si choyés avaient-ils bonne opinion d'eux-mêmes. Ceux de la confrérie de Teos parlent de « la gloire immortelle des artistes que les dieux, les rois et tous les Grecs honorent à l'envi. » Le titre d'*incroyable* est des mieux portés. Leur vanité leur porta malheur et déranger le mécanisme si simple de leurs règlements. Les dignités annuelles ne suffirent plus : on en créa de perpétuelles, puis on offrit aux rois et aux empereurs une présidence honorifique. L'autorité du dehors se glissa par cette ouverture dans le sein des confréries, et c'en fut fait de leur indépendance.

La victoire du christianisme fut un coup de foudre pour ces enfants gâtés. Ils furent bientôt aussi méprisés qu'ils avaient été honorés, et les lois ne leur permirent que difficilement, comme une insigne faveur, le retour dans la société des honnêtes gens. La chute était grande, mais non pas imméritée. A force d'être dispensés des lois, les acteurs avaient fini par perdre la notion du devoir. Platon avait déjà raillé leur intolérable orgueil : Aristote se demandait pourquoi la plupart d'entre eux étaient dépravés. M. Foucart les accuse formellement d'avoir manqué de patriotisme et d'avoir aidé Philippe à asservir la Grèce. Du reste, on sait que les Romains de la bonne époque avaient pour les acteurs le même mépris que les chrétiens du temps de Théodose. Sans doute, les Romains firent tout d'abord une différence entre les artistes grecs et la classe servile des histrions, mais ils ne prirent jamais au sérieux ces « petits Grecs » qui se disputaient leurs suffrages et leur argent, et ils firent ce qu'ils purent pour empêcher les citoyens romains d'exercer la même profession. Du reste, le drame littéraire, tué par l'indifférence d'un public grossier, ne fit que passer sur la scène romaine ; les pantomimes y vinrent danser leurs obscènes ballets, et les gens qui n'auraient pas refusé leur estime à des acteurs comme Roscius ou Esope, pouvaient mépriser en toute sûreté de conscience les élèves de Pylade et de Bathylle.

M. Foucart n'a pas voulu traiter ces questions accessoires qui sont en

dehors de son sujet, mais, au risque de lui conseiller une digression, je lui aurais demandé de signaler en passant, ne fût-ce que d'un trait, le dédain presque brutal avec lequel l'opinion publique en Grèce traitait les artistes autres que les artistes dramatiques. Nous aurions mieux compris encore tout ce que la situation de ces derniers avait d'exceptionnel. Si étrange que cela paraisse, il est certain que les Grecs, tout en s'extasiant devant les beaux tableaux et les belles statues, regardaient les peintres et les sculpteurs comme des *παυροί*, des « manœuvres, » sous prétexte qu'ils travaillaient des mains et pour de l'argent. Ni la dignité de l'art, ni les efforts de Solon et de Périclès ne purent avoir raison d'un préjugé stupide que les philosophes contribuèrent aussi à enraciner. J'en suis fâché pour Socrate (un ex-sculpteur), pour Xénon, Platon et Aristote, mais il faut reconnaître qu'ils ont été bien sévères pour ceux qui taillaient le marbre au lieu de façonner des intelligences. « Il n'y a pas un jeune homme bien né, dit Plutarque (*Péricl.* 2), qui, pour avoir vu le Jupiter de Pise ou la Junon d'Argos, se soit pris du désir d'être Phidias ou Polyclète... » Il est triste de penser que les contemporains de Phidias raisonnaient comme Plutarque, et que l'artiste calomnié expirait dans un cachot sans coûter une larme aux Athéniens, pendant que la Grèce était aux pieds des « artistes de Bacchus. » Qu'on juge par là de la considération sur laquelle pouvaient compter les artisans, les véritables « manœuvres. »

Cette digression en amènerait bien vite une autre, si nous ne nous hâtions de revenir à M. Foucart. Il est inutile de louer plus longuement le collaborateur de MM. Waddington et Wescher, qui depuis dix ans déjà rivalise d'érudition et de sagacité avec son émule M. Albert Dumont, et qui vient d'être chargé par un arrêté récent (23 janvier) d'un cours complémentaire d'épigraphie et d'antiquités grecques au Collège de France. Mais il est à propos de rappeler en terminant que la thèse de M. Foucart sur les artistes scéniques a reçu le visa de M. Patin à la date du 15 février 1873, et qu'il a, par conséquent, devancé sur ce terrain un archéologue allemand dont le travail vient de paraître tout récemment.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

II

LE POÈME D'IZDUBAR

ET L'HISTOIRE DES PEUPLES SÉMITIQUES.

M. François Lenormant, tout en continuant la publication de son grand travail : *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde*, et en éditant un *Choix de textes cunéiformes*, vient de nous donner deux volumes d'études importantes sur les civilisations primitives¹. Le monde savant connaît la solidité de son érudition, l'étendue de ses connaissances linguistiques et philologiques, la pénétration de son esprit, son inépuisable fécondité. Ses pas, dans les régions presque complètement inconnues qu'il explore avec tant de hardiesse et généralement avec tant de succès, ne sont pas toujours parfaitement sûrs, mais avec une bonne foi et une loyauté qui ne lui coûtent même pas d'effort, tant elles lui sont naturelles, il sait revenir en arrière, se corriger et s'amender. *Les premières Civilisations* nous donnent une nouvelle preuve de toutes les qualités scientifiques de M. Lenormant. La plupart des *Études* qu'elles contiennent ne sont pas, il est vrai, tout à fait nouvelles : elles avaient été déjà publiées dans des recueils divers, mais elles reparaissent ici développées et mises au niveau des progrès de la science. Elles s'ouvrent par un travail d'archéologie préhistorique sur l'homme fossile, les monuments de l'époque néolithique, l'invention des métaux et leur introduction en Occident. Quelques-unes des idées qui y sont émises ne peuvent être acceptées sans réserves. Viennent ensuite des études sur l'Égypte, l'antiquité égyptienne à l'Exposition universelle de 1867, le poème de Pentaour, le roman des deux frères et des recherches sur l'histoire de quelques animaux domestiques, recherches importantes qui avaient été communiquées à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1869 et en 1870, et

¹ *Les premières civilisations. Études d'histoire et d'archéologie*, par Fr. LENORMANT. Paris, Maisonneuve, 1874. 2 vol. in-8 de viii-403 et 439 pages.

T. xv. 1874.

qui sont publiées ici pour la première fois dans leur intégrité ¹. Le second volume, si l'on en excepte « la légende de Cadmus et les Établissements phéniciens en Grèce, » est consacré en entier à la Chaldée, à un Vêda chaldéen ou recueil d'hymnes liturgiques et religieux en l'honneur des principaux dieux adorés sur les rives de l'Euphrate et du Tigre; à la biographie d'un patriote babylonien du VIII^e siècle avant notre ère, Mérodach Baladan, dont le nom nous était déjà connu par la Bible; enfin au déluge et à l'épopée babylonienne. Ce dernier travail est celui dont la portée est la plus générale et l'importance la plus considérable pour l'histoire comparée des peuples sémitiques, de leur génie national, de leurs idées religieuses. Publié il y a un an à peine dans le *Correspondant*, il reparait avec des additions très-notables. Il touche, entre autres choses, à trois points qu'il importe de mettre particulièrement en relief, à cause des conséquences qui en découlent pour l'apologétique chrétienne, les mythes chez une des branches les plus importantes des Sémites, la croyance assyro-chaldéenne à l'immortalité de l'âme et l'origine des signes du zodiaque. Un quatrième point, celui de la tradition du déluge, a été déjà étudié dans la *Revue*, et il est inutile d'y revenir.

M. Renan a soutenu à diverses reprises, et c'est là une de ses idées favorites, que les Sémites étaient radicalement incapables de produire un poème épique. Il a tout refusé à cette race : l'imagination, l'esprit d'invention, la connaissance de la méthode expérimentale, la philosophie, la science; il ne leur a accordé qu'une seule chose, l'instinct monothéiste. Les faits prouvent maintenant que les Sémites ont possédé tout ce que M. Renan leur refuse; ils n'ont manqué que d'une seule chose, celle qu'il leur accorde, l'instinct monothéiste. Les tablettes cunéiformes démontrent que les sciences, l'astronomie, les mathématiques tenaient une large part dans les préoccupations intellectuelles des Babyloniens et des Assyriens et qu'ils y apportaient un remarquable esprit de méthode. Le poème d'Erech, publié par M. G. Smith, suffit à lui seul, moyennant les quelques fragments qui nous en sont connus, à réduire à néant toutes les autres affirmations de l'histoire des langues sémitiques. « L'imagination des peuples sémitiques, dit-il, n'est jamais sortie du cercle étroit que traçait autour d'elle la préoccupation exclusive de la grandeur divine. Dieu et l'homme en présence l'un de l'autre, au sein du désert, voilà l'abrégé, et, comme l'on dit aujourd'hui, la formule de toute leur poésie ². » Certes, on ne s'est jamais trouvé moins dans le désert, en face de Dieu seul et de l'homme seul, que dans les poèmes sémitiques de la Chaldée.

¹ Le compte rendu de la séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 16 janvier 1874, en parlant des *Premières civilisations* de M. Fr. Lenormant, insiste surtout sur l'importance de ces *Recherches*. Voir le *Journal officiel* du 20 janvier 1874, p. 586.

² Renan, *Livre de Job*, Introduction, p. LXIII, 1860.

Le nom véritable du héros chanté par l'Homère des bords de l'Euphrate, nous est jusqu'à présent inconnu. Il est constamment écrit en caractères idéographiques qui, prononcés phonétiquement, nous donnent les trois syllabes *Iz-du-bar*, mais nous savons que les Assyro-Chaldéens les prononçaient d'une toute autre manière. Nous sommes également certains, par d'autres textes cunéiformes, que cet Izdubar était un des dieux du panthéon chaldéen. Il figure néanmoins ici comme simple héros. Ce héros, d'après M. Lenormant, c'est peut-être Nemrod, « le fort chasseur », comme l'appelle la Genèse, faisant allusion à un dicton populaire dont le souvenir s'est conservé en Assyrie comme en Palestine, comme dans les traditions égyptiennes. Assurbanipal, dans ses inscriptions historiques, nomme Résen, l'une des villes d'Assyrie dont la construction est formellement attribuée à Nemrod par la Bible, « la ville du chasseur ¹ ». L'Izdubar du document babylonien, comme le Nemrod de la Genèse, règne sur quatre villes, dont trois sont certainement les mêmes dans la Genèse et dans la tablette, ce qui semble justifier le rapprochement des deux noms. Mais, quoi qu'il en soit, le dieu Izdubar, dont la signification est « dieu du feu, dieu de la masse de feu », est l'antique dieu accadien du feu dont le culte paraît avoir eu beaucoup d'importance aux époques primitives. Cette notion jette un grand jour sur l'épopée babylonienne et nous en donne en quelque sorte la clef. Elle est divisée en douze chants, contenus chacun dans une tablette séparée et formant chacun un épisode distinct. Sir Henry Rawlinson a établi que chaque chant est en rapport avec un des douze mois de l'année et des douze signes du zodiaque. Le dieu du feu est ainsi confondu dans ce poème avec le soleil, et l'épopée tout entière n'est que l'histoire poétique de la révolution annuelle de l'astre du jour, s'accomplissant en douze mois, révolution autour de laquelle on a groupé divers incidents épisodiques, entre autres le récit du déluge. Le dénouement du poème, c'est la guérison d'Izdubar qui, sur les indications de l'homme sauvé du déluge, se plonge dans la mer et en sort délivré d'une sorte de lèpre qui lui avait fait craindre la mort. « C'est le mythe védique d'Indra, remarque M. A. de Gubernatis; c'est aussi le mythe hellénique, de Tithon. La maladie des rois héroïques est la lèpre; la lèpre est la vieillesse, dont on se guérit seulement, suivant la croyance populaire, ou par l'eau de jeunesse, ou par le sang d'un enfant; le vieux héros solaire, le soleil moribond, se rajeunit au matin, après avoir traversé la mer de la nuit. » L'épopée chaldéenne nous offre donc, sur le culte du feu et du soleil, le même fond mythologique que les autres religions polythéistes. Il y a là entre la race sémitique, la race aryenne et la race égyptienne, un point de contact qu'on ne devra pas négliger dans l'histoire comparée des descendants de Sem, de Cham et de Japhet.

¹ Lenormant, *Premières civilisations*, t. II, p. 21.

- Les détails du poème babylonien nous présentent une mythologie presque aussi touffue que les poèmes de l'Inde ou de la Grèce, et les aventures d'Izdubar rappellent à s'y méprendre celles des héros classiques. C'est un conquérant qui parvient à l'immortalité par ses exploits et par ses travaux, dont quelques-uns font penser à ceux d'Hercule. Nous le voyons tour à tour s'emparer du bœuf ailé, mettre fin aux ravages d'un monstre marin à qui l'on donne le nom de Boul; comme Osiris, le soleil est, en Égypte, l'époux d'Isis, la personnification de la puissance génératrice et quelquefois la Lune; Izdubar (le Soleil) devient l'époux d'Istar, fille du dieu Sin (Lune), la Vénus assyro-chaldéenne. Seulement Istar est à cette époque déjà veuve, elle a perdu son premier époux dont le nom signifie « fils de la vie. »

Un grand nombre d'autres dieux nous apparaissent dans l'épopée d'Erech à côté d'Istar. Outre Sin, son père, qui est le dieu des mois, c'est d'abord Anou, l'Oannès des Grecs, le premier personnage de la triade suprême; et puis le second membre de cette triade, Bel, le démiurge; enfin le troisième membre, Ao (Nisroch ou Nouah). Autour de ces grands dieux se groupent Adar, le dieu de la planète Saturne; Samas, le dieu du soleil; Nébo, le dieu de la planète Mercure; Sarou, son compagnon; Bin, le dieu de l'atmosphère et de la tempête; Nergal, le dieu de la planète Mars, et toute une armée d'Anunnaki ou génies secondaires, de Guzalu ou esprits destructeurs, etc. Ces dieux ne s'accordent pas mieux entre eux que les dieux de l'Olympe grec: ils se querellent dans le ciel et dans les enfers. Istar paraît se distinguer en particulier par son humeur peu accommodante. Nous en avons une preuve dans le récit de sa descente aux enfers, — car nous avons ici, comme dans l'*Odyssée* et dans l'*Enéide*, un voyage aux enfers.

Ce récit devait former l'un des épisodes du poème d'Izdubar. La tablette qui le renfermait sans doute n'a pas été retrouvée, mais nous le possédons dans un autre fragment, fragment du plus grand prix, car il nous fournit une preuve indubitable de la croyance des Assyro-Chaldéens à l'immortalité de l'âme. La région des morts s'appelle le « pays immuable » et correspond à l'Hadès des anciens poètes grecs. Il est divisé

¹ C'est la valeur du signe idéographique par lequel est désigné le séjour des morts. Ce séjour porte aussi deux autres noms très-importants, parce qu'ils prouvent que les Sémites, loin d'emprunter aux Grecs leurs croyances sur une autre vie, ont fourni, au contraire, à ces derniers les noms par lesquels ils ont désigné la demeure des trépassés. Cette demeure est appelée, en effet, dans ce poème de la descente aux enfers, *Eribus*, probablement « la maison des ténèbres, » de *Ereb*, « soir, » d'où l'*Èrèbe* des Grecs, et *bil edie*, « la maison des éternités, » de *ed*, « éternité, » d'où sans doute l'*Hadès* grec. (L'étymologie α-ἴδης n'est pas historique et a pu être inventée arbitrairement). — *Achéron* lui-même vient peut-être de *Acharon*, l'occident, le lieu des ténèbres, le pays des morts (Talbot, *Transactions of the society of biblical archaeology*, t. II, p. 188).

en sept cercles, sur le modèle des sphères célestes. Voici comment nous le dépeint le poète de la Chaldée : « Vers le pays immuable, la région (d'où l'on ne revient pas), — Istar, fille de Sin, son oreille, — a tourné; la fille de Sin (a tourné) son oreille, — vers la demeure des morts, le siège du dieu Ir... — vers la demeure où il est entré sans en sortir, — vers le chemin de sa propre descente par où l'on ne revient pas, — vers la demeure où il est entré, la prison, — le lieu où (les morts) n'ont que de la poussière pour (apaiser) leur faim, de la boue pour aliment, — où l'on ne voit pas la lumière et dans les ténèbres (ils demeurent), — où les ombres comme des oiseaux (remplissent) la voûte, — au-dessus des montants et du linteau de la porte s'amoncelle la terre ¹. »

Il est plusieurs fois question de cette sorte de Scheol assyrien, de ce pays immuable, dans d'autres poèmes de la bibliothèque d'Assurbanipal. On rencontre aussi des allusions aux revenants, aux morts qui vont tourmenter les vivants. Dans une note sur les croyances religieuses des assyriens, M. Fox Talbot a publié deux prières composées pour demander en faveur du roi la vie éternelle. La première n'est pas parfaitement claire, mais la seconde est très-explicite. En voici le passage le plus important : « Après le don des jours présents, — dans les fêtes des pays au ciel d'argent — aux cours brillantes, — dans la demeure des bénédictions, — dans la lumière des champs de félicité, — qu'il vive une vie éternelle, — sainte, en la présence des dieux de l'Assyrie ². » Enfin dans un hymne au dieu Marduk, on trouve des traces de la croyance à la résurrection des morts : ce dieu est appelé à plusieurs reprises « le miséricordieux, qui relève les morts à la vie ³. »

Les Sémites croyaient donc à la permanence des âmes et le monothéisme était loin d'être chez eux un privilège de race, par lequel il serait possible d'expliquer la religion judaïque en se passant de l'intervention providentielle et de la révélation. Les poètes chaldéens combattent ainsi sur toute la ligne les affirmations de M. Renan au sujet des croyances et du génie sémitiques. Jamais les faits n'ont donné à un savant un plus cruel démenti, et il semble que l'historien des langues sémitiques avait le pressentiment secret des humiliations que lui réservait l'assyriologie lorsqu'il l'attaquait à sa naissance avec une opiniâtreté qu'on n'a pas oubliée ⁴.

¹ Lenormant, *Premières civilisations*, t. II, p. 84-85. Le texte original de ce poème se trouve dans le *Choix de textes cunéiformes*, p. 100-105.

² *Transactions of the Society of the Biblical Archaeology*, t. I, p. 107. — M. Lenormant traduit une partie des deux hymnes que M. Fox Talbot donne en entier, p. 106-115, dans ses *Premières civilisations*, t. II, p. 177-178.

³ F. Lenormant, *Premières civilisations*, t. II, p. 177, 178, 180. — Ces divers passages confirment et complètent ce qui a été dit sur ce sujet dans la *Revue* livraison d'octobre 1873, p. 452.

⁴ Voir ses deux articles sur ou plutôt contre l'*Expédition en Mésopotamie* de M. Oppert, dans le *Journal des savants*, 1859.

Un dernier fait historique que l'on peut induire de l'épopée babylonienne, c'est la signification mythologique des douze signes du zodiaque. Les documents cunéiformes nous ont déjà montré dans l'Asie non-seulement le berceau de l'humanité, mais aussi le foyer primitif de la civilisation. C'est là, et non en Égypte, on ne peut plus en douter maintenant, que la Grèce elle-même, cette glorieuse initiatrice de l'Europe au culte du beau, a appris indirectement les premières leçons des arts, comme c'est de là que lui sont aussi venus ses métaux. C'est également en Chaldée qu'il faut chercher l'origine de l'astronomie et des douze signes du zodiaque. La nomenclature de ces signes, telle qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours, ne diffère en rien d'essentiel de celle qu'avaient établie les astronomes de Babylone. Mais leur valeur et leur signification était jusqu'ici fort obscure. L'ordonnance du poème d'Izdubar dissipe cette obscurité. Ce sont des raisons mythologiques qui ont fait donner aux signes leurs noms et leurs figures. Les mythes relatifs à chacun des mois formaient le sujet de chacun des douze chants. Ainsi, le second avait pour objet principal la capture du taureau ailé; le second mois s'appelle le « mois du taureau favorable, » et il a pour signe zodiacal le taureau. Le sixième chant racontait le mariage d'Istar avec Izdubar et commençait par le message de cette déesse au héros; le sixième mois s'appelle le « mois du message d'Istar, » et il a pour signe zodiacal l'archère, dont nous avons fait la vierge, laquelle, d'après l'attestation formelle du prisme d'Assurbanipal, n'est autre que la déesse Istar. La onzième tablette contient l'histoire du déluge, surchargée de détails mythiques. Le onzième mois est consacré au dieu Bin, « l'inondateur, celui qui répand les pluies, » et son signe zodiacal est le verseau ou le vase laissant échapper les eaux. Ainsi croule tout l'échafaudage chronologique élevé par l'école de Dupuis sur l'interprétation du zodiaque. D'après Dupuis, les signes zodiacaux ne pouvaient s'expliquer que par leur relation directe avec les travaux de l'agriculture et les phases des saisons envisagées dans leurs rapports avec les productions de la terre. Il fallait donc faire remonter l'origine de l'homme à une époque extrêmement reculée pour atteindre un temps, où, grâce à la précession des équinoxes, la présence du soleil dans le signe du taureau coïncidât avec le moment du labourage. Tous ces calculs étaient fantaisistes, comme ceux qu'on fonda sur le fameux zodiaque de Dendérah. On saura désormais que les signes zodiacaux ont une origine religieuse et non point agricole.

L. GRÉGOIRE.

III

L'HISTOIRE DE FRANCE DE M. GUIZOT'

Au cours de ses récits, M. Guizot aborde le terrain brûlant du *xvi^e* siècle, et il peut dire avec vérité : *incedo per ignes*. Avant d'aller plus loin, il jette un dernier regard sur le moyen âge religieux, philosophique, artistique et littéraire. Ce coup d'œil est sommaire et insuffisant. Il fallait dire plus nettement, et avec plus de détails, que l'influence toujours croissante des légistes avait, dès le *xiii^e* siècle, imprimé à la politique une direction césarienne; que la grande philosophie, dont saint Thomas fut le prince, s'était abaissée aux arguties de la scolastique; que l'art, si éminemment chrétien dans ses magnifiques efflorescences, avait tourné au luxe de la coquetterie et aux superfétations de la fantaisie; qu'enfin la littérature française, si virile et si chevaleresque dans les élans de ses épopées, s'était affaïssée dans la satire, dans la licence des fabliaux, dans la scurrilité des troubadours et des trouvères. Disons pourtant, à la louange de M. Guizot, qu'il est juste, si incomplet qu'il soit, pour la grandeur nationale de l'époque dont il se sépare pour entrer dans celle des orages.

Nous voici donc au temps de ces Valois si peu politiques, si inconséquents et légers, alors que la gravité des circonstances réclamait tant de maturité et de sagesse. Au moment où François I^{er} ceint la couronne, deux questions, l'une extérieure, l'autre intérieure, dominent tout : d'une part, la lutte avec l'Autriche s'accroît dans des proportions formidables; d'autre part, la naissance et les progrès du protestantisme suscitent des tempêtes qui font craindre que la France ne s'ensevelisse dans un gouffre de boue et de sang.

L'antagonisme franco-allemand avait été en quelque sorte légué à François I^{er} par Louis XII; il était regrettable à tous égards. C'était une inutile effusion de sang, puisqu'il était visiblement impossible à la puissance française de s'établir solidement en Italie; les dangers de l'isla-

¹ *L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot. Tome III. Paris, Hachette, 1873. gr. in-8 de 563 pages.

nisme exigeaient, d'ailleurs, suivant le vif désir de la papauté, l'union des princes chrétiens, et le protestantisme, qui se levait en Europe comme un sinistre météore, réclamait aussi leur énergique alliance contre l'ennemi commun.

M. Guizot apprécie bien les folles aventures de ces guerres qui, mettant aux prises les prétentions ambitieuses de François I^{er} et de Charles-Quint, ne pouvaient qu'aboutir, par l'infécondité des résultats, à la dépravation de l'esprit public. Ces guerres, aurait pu ajouter M. Guizot, introduisaient dans notre politique le machiavélisme italien, dans les mœurs de la cour une effrénée licence, et dans notre littérature une afféterie contraire à l'essor de notre génie national.

L'illustre écrivain est justement sévère pour François I^{er}; toutefois, il n'insiste pas assez sur le sensualisme et le luxe sans mesure de ce prince; et il lui fait tort quand il ne le trouve chevaleresque et français qu'à la surface; quand il l'accuse de mobilité extrême, alors qu'au contraire il fit preuve d'une excessive obstination dans ses démêlés avec Charles-Quint; quand il lui reproche de n'avoir été ni franc ni loyal dans les négociations qui amenèrent, à Madrid, la fin de sa captivité. Le roi chevalier, à peine de retour en France, avait convoqué l'élite des notables: il conforma sa conduite à leur décision. Pouvait-il faire autrement? M. Guizot est, en outre, bien dur pour Louise de Savoie, mère du prince, dont il reconnaît l'habileté exceptionnelle, mais qu'il accuse d'avoir été sans *scrupules*; il n'est pas moins excessif sur le chancelier Du Prat, très-blâmable à plusieurs titres, mais qui était, comme François I^{er} et Louise de Savoie, sincèrement attaché à la religion romaine. De plus, le connétable de Bourbon, qui tenait en échec la royauté par une puissance que l'orgueil de son caractère rendait si dangereuse, n'est pas marqué d'un brûlant stigmate. On lui fit injure, d'accord; il n'en est pas moins vrai que sa dangereuse félonie a mérité l'exécration de l'histoire.

Arrivant à Henri II, en continuant l'histoire des rivalités de la France et de l'Autriche, M. Guizot déprécie trop ce monarque, irrésolu sans doute, d'une intelligence très-ordinaire et livré aux plaisirs, mais qui, du moins, savait choisir ses hommes de guerre: témoin le héros de Metz et de Calais. Il eut l'honneur, M. Guizot en convient, de terminer un long et sanglant débat par un traité qui assurait au nord la sécurité de nos frontières.

Nous entrons maintenant dans la question intérieure, bien autrement grave que celle du dehors, parce qu'elle était pour la France une question de vie ou de mort. M. Guizot prélude à l'examen du débat politico-religieux qui va ensanglanter le pays jusqu'à l'édit de Nantes, par une échappée sur la Renaissance, berceau de la Réforme. Il avoue que la Renaissance fit dévier, dans la philosophie, la religion et l'esthétique, l'esprit national; il en signale la nature païenne, et cependant il l'exalte comme

point de départ des progrès de la littérature française, comme inauguration d'une nouvelle vie politique, ère de liberté¹. En quoi donc la politique perfide et sanguinaire du xvi^e siècle fut-elle supérieure aux libertés vivaces du moyen âge ? En quoi la tolérance fut-elle intéressée sur ces théâtres où les factions armées se disputaient la victoire ? Qu'il y ait eu, au moment de la Renaissance, un prodigieux développement de philologie grecque et hébraïque, c'est incontestable ; mais la société le payait cher au prix de ses croyances et de sa sécurité. Pourquoi, d'ailleurs, M. Guizot ne fait-il pas remarquer qu'à cette époque, l'indépendance de l'imprimerie s'affirma par un déluge de mauvais livres qui menaçaient d'une entière submersion la foi religieuse et la moralité du pays ? M. Guizot estime que l'un des écrivains les plus retentissants de la Renaissance, le bouffon Rabelais, représente assez bien les deux faces, l'une perverse, l'autre honnête, du xvi^e siècle : c'est étrange. Il pense que les mœurs du curé de Meudon, sans être exemplaires, ne furent pas scandaleuses, et il fait l'éloge de ses vues progressives sur l'éducation. N'est-ce pas lui faire beaucoup trop d'honneur ?

Nous quittons la Renaissance pour assister aux luttes néfastes qui s'ouvrent avec le règne de François I^{er}, et ne seront pas même closes sur la tombe de Henri IV, qui est le terme de ce volume. Avant tout, M. Guizot devait exposer, dans un large aperçu, le système politique et religieux qui prévalait alors. Il s'agissait de savoir si les doctrines de la Réforme étaient politiques et antisociales ; si elles étaient, à ce double point de vue, non-seulement hérétiques, mais séditeuses ; si la Réforme ne voulait pas, sous prétexte d'obtenir la liberté religieuse, exercer une domination tyrannique. A cet égard, l'impartialité de l'historien eût constaté les dangers extrêmes de la propagation du protestantisme, et cette étude préliminaire eût singulièrement modifié son attitude profondément regrettable vis-à-vis des factions². Que fait-il ? En s'occupant de Calvin et de l'*Institution de la religion chrétienne* de cet hérésiarque, il passe sous silence ses doctrines, comme n'étant pas de son sujet ; il félicite l'apostat d'avoir prudemment dédié son livre à François I^{er}, et il soutient que l'ex-curé de Pont-l'Évêque eut la double gloire de séparer la religion de l'État et d'organiser fortement les églises réformées. Organisateur de ces églises, et par conséquent désorganisateur de la France, il le fut ; mais M. Guizot ignore-t-il la sombre théocratie du réformateur à Genève ? Comment peut-il, en droit, réclamer la séparation absolue, au nom des libertés religieuses, de l'Église et de l'État ? Ne voit-il pas qu'il tombe dans le radicalisme, que repoussent ses goûts autoritaires, honnê-

¹ P. 132, 133.

² Dans notre étude sur les antécédents, sur le vrai caractère et les suites de la *Saint-Barthélemy*, insérée dans les livraisons de juillet et octobre 1866, nous avons examiné à fond la situation respective de la pseudo-réforme et de l'État au xvi^e siècle.

tement conservateurs ? Ne sait-il pas, au surplus, qu'au xvi^e siècle, les protestants voulaient, comme les catholiques, l'union intime des deux pouvoirs, religieux et civils ; que les chefs de la Réforme exigeaient qu'on tirât l'épée contre les hérétiques, c'est-à-dire contre tous ceux qui ne partageaient pas l'intolérance absolue de leurs opinions ?

Recueillons, du reste, les aveux de l'historien. Il confesse que la Réforme n'était pas seulement religieuse, mais politique ; que le républicanisme avait une large part dans ses institutions ; qu'elle visait à constituer, même sous Henri IV, un État dans l'État, qu'elle avait des tendances de sectaire et affectionnait l'indépendance locale, euphémisme qui signifie fédération. Il n'apprécie pas exactement deux manifestes politiques : le *Franco-Gallia* d'Hotman, et les *Vindiciæ contra tyrannos* de Languet, pamphlets ouvertement démocratiques et révolutionnaires ; les a-t-il oubliés ou imparfaitement lus.¹

Sur la liberté religieuse, il a de singulières variations. Tantôt il affirme que les protestants combattaient pour la liberté de conscience, — c'est le thème des libres penseurs ; — tantôt il avoue, sans détour, qu'ils aspiraient à dominer² ; de là une perpétuelle inconsistance de jugements. La thèse de l'historien est mal posée ; elle repose sur une équivoque.

Allons aux faits. Suivant lui, la Réforme s'inspira de sa *foi religieuse*, et ce fut par elle que ses progrès devinrent si rapides. Il n'en est rien. Les chefs du protestantisme appartenaient à cette noblesse féodale qui, si elle eût vaincu, aurait créé certainement un fédéralisme plus menaçant que celui des grands vassaux et des princes, précédemment dompté.

M. Guizot convient, après tant d'autres, que la Réforme était antipathique au gouvernement et à l'esprit *national*. Aussi le peuple et la plus grande partie des bourgeois lui étaient hostiles. Comme parti militant, il se recrutait en grande partie d'étrangers avides et de bandes disciplinées dont le fanatisme songeait, dans les excès de la lutte, à assouvir des passions implacables et à conquérir de riches butins. Entraîné par ses préjugés de secte, M. Guizot prétend que les réformés défendirent contre une violence injustifiable les droits de la conscience ; qu'ils furent quelquefois persécuteurs, presque toujours persécutés ; qu'enfin ils recherchaient les alliances véritables de la France. Ce sont là autant d'erreurs. La *Foi religieuse* est ici un terme impropre ; cette foi implique la nécessité d'une religion. La religion vraie relie l'âme à Dieu, et suppose, contrairement au principe fondamental du protestantisme, une autorité qui ait l'incontestable dépôt des droits et des devoirs. Comment

¹ Pages 253, 274, 375-376.

² Pages 284, 388, 398 et *passim*.

donc M. Guizot peut-il transformer ses coreligionnaires en *martyrs*, et quel nom donnera-t-il aux chrétiens de la primitive Église qui, fidèles aux empereurs, ne prenaient jamais les armes, et ne savaient, dans leur pacifique résistance, qu'*obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*? A propos de la primitive Église, disons que M. Guizot renouvelle, en parlant du concordat de Léon X et de François I^{er}, les erreurs du Richérisme et de la Constituante sur les prétendus droits électoraux du peuple en matière ecclésiastique; ceci explique ses sympathies pour la schismatique Pragmatique Sanction, qu'il attribue toujours à saint Louis, malgré l'évidence.

Quant aux progrès du protestantisme, il faut les expliquer, non par la persécution, mais au contraire par une politique de bascule, quelquefois violente, le plus souvent indécise et faible. François I^{er} fut d'abord plein de tolérance pour les huguenots; il fallut des actes manifestement séditionnels pour le décider à sévir. Les Vaudois, il est vrai, furent cruellement traités; mais M. Guizot supprime leurs révoltes. Sous Henri II, les Parlements agirent avec mollesse contre les réformés. La Conjuration d'Amboise fut suivie, après la mort de François II, d'une amnistie qui profita pleinement au prince de Condé, l'un des chefs du complot, selon M. Guizot lui-même.

Après les victoires des catholiques, en 1562 et 1563, la paix d'Amboise, favorable aux protestants; vaincus à Saint-Denis, ceux-ci obtiennent la paix honteuse de Longjumeau, en 1567; malgré des avantages nombreux qui en faisaient espérer d'autres, la cour conclut, en 1570, la paix de Saint-Germain. Chacune de ces paix fut une étape qui assura la marche de la Réforme. Ce n'est donc pas la *foi religieuse* qui la fit avancer. Elle ne dut pas davantage ses progrès incessants au prestige de la persécution. M. Guizot affirme que les catholiques violèrent les Édits; il ne dit pas que les protestants, par cela seul que les Édits ne satisfaisaient pas leurs vues dominatrices, les violaient de toute part; il ne dit pas qu'à supposer qu'il y eût, de la part des populations catholiques, des explosions de haines, ce n'était pas un motif pour les *persécutés* de prendre les armes contre l'autorité royale et de jeter la France dans les horreurs des guerres civiles.

Or ces guerres furent bien leur œuvre. En 1562, après le massacre de Vassy, Coligny et Condé furent à la tête du premier soulèvement, qui fut la cause génératrice des autres. En 1567, ils imaginèrent que la Cour, aux conférences de Bayonne, avait résolu de les proscrire, et ils firent le complot de Meaux, qui avait pour objet d'enlever le roi. En 1568, la paix de Longjumeau fut repoussée nettement par Coligny et Condé; la retraite du côté de La Rochelle, à laquelle M. Guizot donne les couleurs d'une sainte et patriarcale idylle, devint le signal de la troisième guerre civile; enfin, en 1585, lorsque Henri III, fatigué de rébellions continues, retira les Édits que la violence avait précédemment

arrachés au pouvoir, une quatrième prise d'armes mit en feu la France. Ce n'est pas tout : M. Guizot ne dit rien des pillages, des profanations, des destructions de toute sorte qui épouvantèrent les populations catholiques, depuis l'année 1561 jusqu'à l'Édit de Nantes; il ne dit pas que les huguenots, partout où ils étaient les plus forts, interdisaient le culte orthodoxe et faisaient régner une sorte de terreur politique et religieuse. A l'en croire, les excès des protestants furent des représailles, et incomparablement moins nombreux que ceux des catholiques. C'est le contraire qui est la vérité. En revanche, peut-on soutenir que la politique extérieure de la Réforme fût française? Non, assurément. Elle tendait à former partout des alliances avec les Etats protestants contre les souverainetés catholiques. N'était-ce pas là, pour la fille aînée de l'Église, un contre-sens, une sorte d'apostasie et une abdication de la fière devise séculaire : *Gesta Dei per Francos*?

A travers une voie douloureuse semée de crimes et de ruines, l'historien rencontre l'exécration catastrophe de la Saint-Barthélemy. On sait que dès 1570, après la paix de Saint-Germain, jusqu'au 18 août 1572, Coligny fut à peu près le souverain de la France. C'est bonheur et justice aux yeux de M. Guizot. Il approuve tous les projets de son héros; cet effacement de la royauté devant un chef de parti lui semble un symptôme de nos futures grandeurs. Du reste il saisit bien le caractère insidieux, perfide et égoïste de Catherine, ainsi que la nature ardente et mobile de Charles IX, mêlée d'hypocrisie. Ici se présente une grande question : le massacre de la Saint-Barthélemy fut-il prémédité? Oui, répond l'illustre écrivain, et il croit en trouver la preuve dans l'insoutenable assertion d'un historien très-suspect, Adriani, qui prétend qu'en 1567, aux conférences de Bayonne, la Cour promit à l'Espagne un massacre général des huguenots, massacre dont l'époque restait seule indéfinie, parce qu'il fallait saisir une occasion favorable. La blessure de l'amiral de Coligny fut le prétexte ardemment désiré. Vraiment, la confiance de M. Guizot nous étonne. Il est démontré, par les papiers de Granvelle, que Charles IX et Catherine plaidèrent, à ces conférences, au nom du tiers parti, la cause des protestants. De 1570 à 1572, Charles IX était rallié complètement à la politique de Coligny. Cette politique ne déplaisait même pas, dans une certaine mesure, à Catherine de Médicis; elle ne la combattit qu'à l'instant même où son système de bascule était rompu, au profit des huguenots, par l'amiral dont la toute-puissance l'offusquait.

En ce qui concerne l'attentat contre Coligny, les réunions qui préludèrent au massacre général et les principaux détails de la Saint-Barthélemy, M. Guizot est assez véridique. Toutefois, plus d'une réserve est nécessaire. Il n'est pas sûr que Maurevel ait blessé Coligny. Pourquoi se taire sur les menaces qui semblaient révéler, quoique bien à tort, après ce coup d'arquebuse, un complot protestant contre la sûreté

de l'État ? Pourquoi ne rien dire, à ce sujet, des versions de Marguerite de Valois et de Tavannes ? Il n'est pas prouvé, tant s'en faut, que le prévôt de Paris et les échevins aient reçu du roi, comme l'affirme M. Guizot, sur l'autorité de Tavannes, l'ordre d'attaquer les protestants, au lieu de prendre des mesures simplement préventives. Il n'est pas mieux démontré que le duc d'Anjou assista lui-même aux tueries qu'il fit commander et exécuter.

Le contre-coup de la Saint-Barthélemy dans les provinces ; tout cet ensemble d'ordres et de contre-ordres donnés et retirés par la peur ou l'hypocrisie ; toutes ces capitulations si basses de la faiblesse après le crime, sont en général sainement jugés. Il y aurait à noter, néanmoins, dans les détails, bien des choses erronées ou hasardées. Si l'on peut évaluer au maximum de deux mille, avec M. Guizot, le nombre des victimes à Paris, bien que ce chiffre nous semble exagéré, il est impossible d'admettre au *minimum*, pour le reste de la France, celui de dix mille.

Une nouvelle prise d'armes protestante suivit le forfait du 24 août ; M. Guizot la constate sans la blâmer, et il oublie d'expliquer comment la Cour, honteuse d'elle-même, présenta aux cabinets étrangers, notamment à l'Espagne et au Saint-Père, l'affaire de la Saint-Barthélemy. En étudiant de près les documents, il y aurait vu des preuves péremptoires de la résolution soudaine qui fit couler tant de sang.

Sous le méprisable Henri III, qui lui inspire, à juste titre, un profond dégoût, M. Guizot se montre aussi hostile à la Ligue que favorable aux insurrections des huguenots. Il ne comprend pas qu'en présence de l'inaction et de la duplicité d'un roi, hypocrite et pervers, la France catholique ait voulu sauver le plus précieux de ses biens, l'unité religieuse, garantie nécessaire, à cette époque, de l'unité politique et du salut social. Il confond les crimes des ligueurs, surtout ceux des *Seize*, avec la nature même de cette grande association, qu'il appelle *despotique*. Le parti des *politiques* lui agréé, bien qu'il ait déclaré souvent que les hommes de JUSTE MILIEU, comme on dirait aujourd'hui, poursuivaient, au milieu des luttes qu'ils voulaient apaiser par des concessions mutuelles, un but manifestement impossible. La Ligue, sous Henri IV, après l'assassinat de Henri III, lui paraît factieuse. Ignore-t-il donc qu'à leur avènement les rois de France juraient de maintenir et de défendre la religion catholique, qu'une royauté hérétique contredisait formellement les institutions fondamentales de l'État ? Il reconnaît, cependant, avec loyauté, que le sentiment français prévalut, en regard des prétentions de l'Espagne, dans la majorité de la Ligue.

Chemin faisant, il se trouve en présence des Jésuites. Sans raconter les origines de la Compagnie, sans exposer en aucune façon ses statuts, il impute trop légèrement à quelques-uns des doctrines et des actes dont la célèbre congrégation lui paraît solidaire. Rien ne motive

de telles imputations ¹; elles ne sont pas dignes de l'illustre historien. Nous en dirons autant de son complet silence sur la réforme de l'Église par elle-même, sur le Concile de Trente dont il dit seulement que les Pères étaient soldés par l'Espagne. En tout cela, les influences de vieux préjugés, mal combattues par une incontestable loyauté, sont trop visibles.

Du moins, on lit avec plaisir M. Guizot, quand il met en lumière le caractère, les exploits, la grandeur d'âme et la rare habileté de Henri IV, soit que le Béarnais fasse la conquête de sa couronne l'épée à la main, soit qu'il travaille, quand sa conversion lui a soumis les cœurs, à fermer les plaies saignantes de son royaume. Cette conversion est jugée, nous le regrettons, en quelques pages contradictoires. Selon M. Guizot, Henri fit un acte de patriotique abnégation, d'*ambition* et d'*égoïsme* quand il abjura le protestantisme ². Comment ces motifs divers ont-ils pu se mêler dans son âme? Quelle ambition, quel égoïsme y avait-il dans une résolution que Sully, M. Guizot l'atteste, ne condamnait même pas, au point de vue des opinions protestantes? Oui, la conversion de Henri fut sincère, la fermeté de ses croyances catholiques est certifiée, il fallait le dire, par toutes ses relations avec le P. Cotton, qui eut longtemps sa confiance; les ardeurs de son tempérament l'entraînaient aux plaisirs des sens, mais sa foi restait pure, inébranlable.

A peine converti, le Béarnais se vit en butte au fanatisme des factions. Des catholiques exagérés lui *tenaient rigueur*; les réformés ne lui pardonnaient pas sa volte-face. M. Guizot assure, selon son habitude, que la majorité des rebelles était catholique. C'est une erreur. La ligue des huguenots n'était pas dissoute. Elle gardait ses cadres, et le pamphlet ayant pour titre : *Plaintes des Églises réformées*, démontre assez que ces églises formaient encore, comme sous Charles IX, une sorte de franc-maçonnerie fédéraliste et républicaine sur le pied de guerre, ayant son armée, ses places fortes, une redoutable organisation de combat ³. L'Édit de Nantes ne les satisfit pas. M. Guizot est moins difficile; il voit dans cet Édit la première victoire de la liberté religieuse; et toutefois, par une visible contradiction, il estime que cet Édit laissait à la Réforme une situation politiquement formidable, qui motiva plus tard l'opposition de Richelieu.

La politique extérieure de Henri IV, ce qu'on appelait en son temps *le grand dessein*, est louée, mais non développée par l'historien. On voit seulement que le projet de renouer des alliances protestantes le charme; ne sait-il pas que la papauté avait, dans les vues du grand roi, une très-large place?

¹ Pages 496-498.

Pages 467 et suiv.

Pages 522-523.

Involontairement partial sur les choses, M. Guizot doit l'être naturellement sur les personnes. Pour lui, les chefs des séditions huguenotes sont admirables. Il glorifie Calvin sans réserve. Une fois seulement, il avoue l'ambition de Condé, mais il dissimule la licence de ses mœurs et ne ménage pas l'éloge à ses factieuses entreprises. Quant à Coligny, c'est son héros de prédilection : grand homme, grand patriote, excellent Français. La vérité, c'est que l'amiral, aussi rusé diplomate qu'audacieux conspirateur, fut le mauvais génie de son pays, qu'on lui dut principalement les trois guerres civiles qui couvrirent la France de ruines et l'inondèrent de sang. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, est vivement louée, et l'on se tait sur son intolérance anticatholique. Par contre, les Guise sont malmenés. M. Guizot honore sans doute, dans François de Guise, le guerrier et le croyant fortement convaincu ; mais il attribue ses desseins à une intraitable ambition. Henri le Balafré, beaucoup moins pur et désintéressé que le vainqueur de Dreux, eut pourtant une fermeté religieuse que M. Guizot méconnaît.

Philippe II, avons-nous besoin de le faire observer, est dépeint sous les plus noires couleurs ? En compensation, l'historien est mesuré vis-à-vis des papes ; nous aimons à l'en féliciter. Il refuse à sa plume les diatribes qui abondent, depuis trois siècles, dans les écrits protestants ; il n'est pas amer contre saint Pie V ; à propos de la Saint-Barthélemy, tout ce qu'il affirme au sujet de Grégoire XIII, c'est que le pontife pleura sur les innocents confondus avec les coupables. Il est complètement équitable envers Sixte-Quint, dont il avoue la répulsion pour les violences de la Ligue, en même temps que les sympathies pour notre Henri IV ; enfin, il juge Grégoire XIV et Clément VIII, sinon avec une justice absolue, du moins avec une impartialité relative qui lui fait honneur.

Quant au côté scientifique de ce volume, il laisse beaucoup à désirer. Trop peu de citations, et, dans le nombre, beaucoup de suspectes. Sur bien des choses, les informations nouvelles de la science sont négligées ; jamais, par exemple, dans l'examen des questions politico-religieuses, Soldan et Ranke ne sont cités ; les auteurs catholiques sont généralement défaut. M. Guizot croit-il suppléer à cette maigre moisson de textes par l'habileté du récit ? Assurément, il groupe les faits à la manière d'un maître. Distribuer savamment, dans un cadre aux larges proportions, les meilleurs épisodes ; mettre en scène les personnages et les faire parler, à la manière des chroniqueurs ; être clair et net, estomper les détails secondaires et fixer l'attention sur tout ce qui intéresse ; avoir constamment une forme correcte, ferme et sobre ; jeter çà et là sur la trame des événements des réflexions sentencieuses qui ont la gravité un peu hautaine de l'auteur ; ajouter à ces séductions l'attrait des gravures et les splendeurs de la typographie, telles sont les qualités d'exécution qui rachèteront peut-être, aux yeux

de plusieurs, les défauts et les lacunes. Ces qualités ne sauraient désarmer la critique. Elle garde ses droits, et les exerce ; mais elle a le devoir d'être courtoise pour un historien dont les erreurs, malgré leur persistance au déclin d'une longue vie, ne font pas oublier les nombreux services.

GEORGES GANDY.

IV

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DU GALLICANISME

M. Perrens vient de publier sous ce titre : *L'Église et l'État en France sous le règne de Henri IV et la régence de Marie de Médicis*¹, un ouvrage qui ne donne pas, croyons-nous, une idée exacte des faits qui y sont exposés. Nous avons là seulement une page du gallicanisme, un aperçu sur ses docteurs, sur leurs écrits et sur leurs intrigues, mis en regard d'autres écrits, d'autres docteurs, et si l'on veut d'autres intrigues. L'intérêt du livre consiste donc surtout dans des détails curieux sur les luttes intellectuelles au commencement du xvii^e siècle, détails en partie déjà connus par les mémoires du temps, en partie inédits, empruntés alors aux dépêches du nonce du Saint-Siège en France, Ubaldini. M. Perrens avait déjà fait usage de ces dépêches pour raconter la négociation des mariages espagnols, il a su puiser encore dans les mêmes pages la matière de deux volumes intéressants.

En tête de son ouvrage, M. Perrens a mis une introduction où il expose à grands traits² la généalogie du gallicanisme, généalogie qu'il fait remonter jusqu'aux premières années du christianisme en Gaule. On ne doit pas admettre la portée de tous les exemples cités par l'auteur, — le commencement des généalogies est presque toujours sujet à caution, — mais, sans reprendre si haut le récit, on peut fixer la naissance du gallicanisme à l'époque du grand schisme d'Occident, lorsque

¹ Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1873, 2 vol. in-8 de xv-535 et 508 p.

² Cette introduction a 77 pages.

l'incertitude sur la légitimité des papes donna la tentation de discuter leur autorité, de l'amoindrir, et de poser, au sujet du concile de Constance, comme un principe général ce qui était seulement le résultat d'une situation particulière et malheureuse. Depuis cette époque, les guerres d'Italie, où la politique de la France fut souvent en opposition avec la politique des papes; les guerres de religion, où beaucoup de Français furent également en lutte avec les tendances des souverains pontifes, vinrent développer la jalousie déjà éveillée et raviver un antagonisme fâcheux. Habitué à s'opposer aux papes comme souverains temporels, les Français se plurent à limiter leur souveraineté spirituelle.

En outre, les protestants, qui avaient rejeté toute l'autorité du pape, laissèrent dans l'esprit de plus d'un catholique le désir de détendre, sans encore les rompre, les liens d'obéissance à cette autorité.

Lorsque Henri III fut mort, plus d'une question, discutée en théorie, dut être résolue en fait. Qu'allait faire Henri IV, et comment allait-il subordonner ou soustraire ses actions à l'antique croyance catholique? Cela allait dépendre beaucoup de son caractère et beaucoup de sa politique. « S'il n'était sceptique ou indifférent, le Béarnais, dit M. Perrens, semble bien près de l'être. » M. Perrens fait honneur à ce prince de cet « esprit naturellement critique » qui lui paraît l'heureuse conquête des temps modernes. Ce sont là des façons, assez peu critiques, ce nous semble, de traiter un sujet; aussi M. Perrens ne s'y arrête pas, et s'efforce seulement de présenter Henri IV comme un gallican décidé : « Ses déclarations, dit-il, auraient pu être signées de tout docteur gallican... C'est aux doctrines gallicanes que s'arrêtait Henri de Navarre quand il parlait en prétendant à la couronne. » On reconnaît, dans ces appréciations du caractère et de la conduite de Henri IV, plus d'un préjugé, et l'histoire ne saurait y souscrire aveuglément. Henri IV n'a peut-être pas sur la religion des convictions bien vives; mais c'est un croyant, un homme tout de feu, habile sans doute, mais fondant son habileté sur la claire vue de l'intérêt et des besoins du pays. Or il ne paraît pas douteux que la conversion d'Henri IV au catholicisme fût déterminée par la conviction que l'intérêt du pays la lui demandait. La question, en effet, se posait alors exactement en ces termes : le droit de sa naissance appelle Henri IV au trône de France, mais sa religion l'en éloigne : les catholiques repoussent un roi protestant. Quelques amis lui demandent alors d'embrasser le catholicisme. Henri IV, pour tout ménager, promet de se faire instruire; mais comme il ne se déclare pas assez vite, les catholiques n'ont aucune confiance en ses paroles. Le Parlement de Paris ordonne, à peine de vie, qu'on ne parle d'aucune composition avec Henri de Navarre; le pape assure qu'il ne réhabilitera jamais un prince aussi obstiné. — D'un autre côté, le marquis Pisani, confident de Henri IV, observe que son maître, avant de changer de religion, doit être maître de Paris. Quelques esprits cherchent à amener

un résultat pratique, conforme à l'intérêt du pays; mais si le cardinal de Vendôme, comme le cardinal de Gondi, vont trouver le roi de Navarre, d'autres catholiques les accusent par cela même de trahir, et ceux-ci, attendant de l'avenir le soin de justifier leur patriotique pensée, ne peuvent que répondre, comme le cardinal de Gondi : « Les blâmes qu'on a faits contre moi viennent de gens passionnés qui ne veulent pas que le pape soit instruit des malheurs de la France. » En effet, lorsque le pape est instruit et voit la France telle qu'elle est, il se prend à désirer une autre solution par le retour d'Henri IV à la foi catholique, au risque de faire nommer ce désir un aveuglement, selon le mot du duc de Sessa, qui voudrait que le Saint-Père ne revint pas sur ses précédentes déclarations.

Depuis quatre ans, comme chacun restait sur son terrain sans vouloir rien céder, aucune solution n'était possible : Henri IV n'était pas reconnu roi, et la France souffrait. Aussi, malgré ses amis les protestants qui regardaient sa démarche comme une lâcheté, mais à la grande joie des catholiques qui attendaient cette démarche pour se rallier, Henri IV consentit à faire cette concession d'embrasser la religion catholique. Si Henri IV ne l'eût pas faite, il eût pu être reconnu roi, car sa présence était nécessaire pour sauver la France; mais le pays n'eût pas été pacifié, puisque les catholiques n'eussent jamais pris confiance dans un roi qui repoussait leur religion. Chacun, en ces circonstances, revint sur des affirmations trop absolues : les ligueurs se soumirent, et si quelques-uns restèrent encore, comme le duc de Mercœur, en Bretagne, le pape fut le premier à lui envoyer un de ses secrétaires pour le presser de se rallier au roi. Tout le monde imposa silence à ses plus intimes convictions : le roi, pour proclamer que la religion catholique, religion de la France, était désormais sa religion; les ligueurs, le pape, pour reconnaître que le roi de Navarre était désormais le roi légitime. C'est l'honneur de tous qu'aucun ne s'obstina dans ses déclarations précédentes, si sincères, si convaincues qu'elles eussent été, une fois qu'ils en eurent reconnu le péril. Ce fut le commencement d'un règne réparateur et le salut de la France. M. Perrens le reconnaît : « Si Henri IV, dit-il, s'obstinait dans la religion réformée, il perdait sa cause en France, il perdait la France même, qui se fût jetée, en haine de l'hérésie, aux bras toujours ouverts de l'Espagnol. » Mais M. Perrens a tort de ne pas croire à la sincérité de la dévotion d'Henri IV, une fois cet acte accompli.

L'Édit de Nantes ne vient pas contredire notre assertion : Henri IV le croyait nécessaire, et lorsque les catholiques et le pape s'étonnèrent de cette concession, Henri IV répondit que, dans sa pensée, c'était une mesure provisoire, qui ne serait pas exécutée, parce qu'il espérait que chacun se convertirait.

Deux questions qui se présentent ensuite sont particulièrement traitées par M. Perrens, et leurs divers incidents remplissent presque tout l'ou-

vrage : c'est l'acceptation du concile de Trente et le retour des Jésuites, réclamés par les catholiques. Sur ces deux points, les docteurs gallicans prennent feu ; ils ne veulent point y souscrire ; il se fait une guerre de livres où le Parlement, dirigé alors par trois personnes hostiles au Saint-Siège, s'engage vivement. Ces défenseurs des libertés gallicanes ne voient pas, et M. Perrens ne paraît pas plus qu'eux s'apercevoir, qu'en refusant aux Jésuites de remplir le ministère sacerdotal, qu'en s'opposant à l'ouverture de leur collège, ils violent la liberté de l'Église et la liberté de l'enseignement. Ainsi les petites jalousies, les petites personnalités, prennent la place des grandes idées ; il y a jalousie égoïste, au lieu d'une émulation généreuse. M. Perrens s'arrête sur ces misères, et il fait bien, car il faut connaître l'humanité sous ces divers aspects ; mais il laisse trop dans l'ombre, que dis-je ! il ne permet pas même de soupçonner le magnifique mouvement de renaissance catholique qui se produit concurremment et se développe sous le règne de Henri IV, pour se poursuivre jusqu'au milieu du xvii^e siècle ; ce mouvement était cependant à connaître pour apprécier les rapports de l'Église et de l'État.

M. Perrens s'efforce de montrer une opposition entre les sentiments des catholiques pour Henri IV et ceux qu'ils éprouvent pour la régente Marie de Médicis. Selon lui, les Jésuites, le pape, gênés par Henri IV gallican, auraient triomphé en le voyant frapper, parce qu'ils espéraient dominer la catholique Marie de Médicis. « La perte d'Henri IV, écrit M. Perrens, est due à la fraction exaltée du parti catholique... Le Saint-Siège ne marque de cette mort ni déception, ni douleur, ni regret. Le doute n'est pas possible et on n'a aucun embarras à l'expliquer... Le pape avait des avantages immédiats et assurés à retirer de la mort du roi. La joie n'était pas moindre chez les Jésuites ; si Ravaillac n'était pas leur élève, sans le savoir ils avaient été ses maîtres. » Il y a dans ces paroles des insinuations plus que transparentes : l'historien peut et doit rapporter les accusations, puisqu'elles se sont produites sur les lèvres et dans les livres de certains gallicans, mais il doit aussi les repousser et les flétrir comme des calomnies. M. Perrens a failli à ce devoir ; il semble, au contraire, leur accorder quelque crédit.

M. Perrens, qui est sur ce point d'un avis opposé à celui de M. Poirson, fait un triste tableau de l'éducation du jeune Louis XIII. Il montre ensuite l'autorité de Sully remplacée à la cour par celle du nonce Ubaldini, et il ne veut pas donner un éloge assurément. Cependant il reconnaît que, parmi les avis donnés par le nonce, il y en avait de fort sages. Ubaldini conseillait, en effet, à la régente de soulager les peuples, d'éviter les excès, de ne pas commander en reine absolue, de ne pas livrer le gouvernement aux mains de deux ou trois personnes seulement, etc.... Mais M. Perrens est-il équitable lorsqu'il ajoute qu'en montrant que le système des concessions avait mal réussi à Catherine de Médicis, Ubaldini « semblait par là approuver implicitement la Saint-

Barthélemy? » N'est-ce pas intenter bien injustement un procès de tendance? M. Perrens, qui accusait le pape Paul V de ne « songer qu'à profiter du malheur de la France, » félicite le gouvernement d'avoir résisté aux demandes du Saint-Siège pour l'extinction de l'hérésie, et d'avoir apporté une opposition non moins grande aux empiétements de la cour de Rome sur les doctrines gallicanes. Les doctrines gallicanes sont l'arche sainte à laquelle on ne peut toucher sans encourir le blâme de M. Perrens. Ceux qui soutiennent ces doctrines reçoivent tous ses éloges : Richer, ce syndic de la Sorbonne, qui occupe une des premières places dans le récit de M. Perrens, Richer est « le clairvoyant Richer, » c'est « un de ces politiques résolus qui cherchaient un refuge contre l'anarchie dans la force du pouvoir royal ; » Servin, cet avocat général qui attise les passions du Parlement, devient un « homme extraordinaire et trop peu connu, dont la franche hardiesse, dont l'imperturbable ténacité fut un cruel embarras pour les deux gouvernements qu'il servit. » En revanche, M. Perrens parlera du P. Coton comme d'« un rusé, mais trop envahissant Jésuite ; » si « les Capucins sont aimés en France » on en donnera pour raison « qu'ils se dévouaient à éteindre les incendies ; » on parlera « des bonnes affaires que font souvent les favoris du clergé, » de « l'invincible démangeaison d'écrire propre aux théologiens, » on n'oubliera pas de rappeler « la règle de l'obéissance cadavérique des Jésuites, » etc.

Après un chapitre sur les États généraux de 1614, intéressant, mais partial contre le clergé, l'auteur raconte la fin de la nonciature d'Ubal dini, dont l'activité ne parvenait guère qu'« à éterniser les questions. » A Ubal dini succède Bentivoglio, « un apathique, un aimable prélat, vivant en épicurien ou, si l'on veut, en lettré. » Les dépêches de Bentivoglio, récemment publiées, donnent, je le crois, meilleure opinion de ce nonce du pape ; toutefois, M. Perrens mentionne quelque part « sa réserve et sa sagesse, » — je ne dis pas son habileté, car M. Perrens assure que c'est « une habileté de surface. » Bentivoglio ne reste pas longtemps en France, et Richelieu commence à paraître. Richelieu fut, selon M. Perrens, « un liquidateur d'affaires qu'il trouva engagées, » et « l'opposition bruyante des gallicans vint se briser contre son inébranlable fermeté. » Ce jugement de M. Perrens est vrai ; il paraît moins exact de dire que Richelieu « réduit à l'impuissance les moines d'origine étrangère, pour qui Henri IV avait paru si indulgent et Marie de Médicis si complaisante, » que ceux qu'« il soutient et relève, ce sont les moines d'origine française, » car il y a là des subtilités, nées du désir d'établir une prétendue opposition de Richelieu contre les idées catholiques, afin de laisser entrevoir en lui, comme le fait M. Henri Martin, « l'historien national, » selon M. Perrens, je ne sais quelle propension à préparer un schisme, à établir en France un patriarcat plus ou moins indépendant de Rome. Je connais les témoignages qu'on invoque ; mais paraître les

adopter, bien que l'on dise ensuite que ce soit peut-être une erreur, une calomnie, c'est ne pas comprendre Richelieu qui, pour assurer le triomphe de l'Église, donnait au bien seul une grande liberté. Aussi le gallicanisme est-il profondément atteint : il aurait peu à peu disparu, étouffé par le magnifique développement de la foi catholique, si les jansénistes ne lui avaient donné plus tard un nouveau crédit, aidés sur ce point par les idées personnelles du roi qui voudra tout régler dans l'Église, comme il réglait tout dans l'État. Alors Bossuet lui-même devra lutter, en 1682, afin de modérer des entraînements qui s'accusent trop pour ne pas inquiéter sa foi.

Arrivé à la fin de son récit, M. Perrens refuse d'en tirer des conclusions dogmatiques, et il agit prudemment. Sous sa plume, si nous en jugeons par quelques prémisses, elles eussent laissé beaucoup à désirer. Ce qu'il veut seulement que l'on sache bien, ce qui se traduit à chaque page de son livre, c'est la conviction que le gallicanisme est un « moyen terme qui convient au génie de la France, tempéré comme l'est son climat. » Au gallicanisme, « si honni à Rome, » la France, suivant M. Perrens, doit en effet d'être restée deux fois dans le giron de l'Église ; et après le temps de Luther, et au lendemain de Robespierre. Il y a, dans cette appréciation, une illusion d'optique dont nous ne pouvons être dupes. Si le gallicanisme a pu durer en France, c'est, d'une part, qu'il y était protégé et en même temps atténué par un pouvoir royal qui, malgré ses écarts, s'est montré plus sage que ses tribunaux, et s'est fait gloire de demeurer soumis à l'Église en résistant aux entraînements des gallicans parlementaires ; c'est, d'autre part, que le gallicanisme a été peu à peu embrassé par cet admirable clergé de France dont la conduite, heureusement inconséquente, a été, selon la remarque du comte J. de Maistre, meilleure que la doctrine. Lorsque, en effet, on a voulu tirer les conséquences du gallicanisme, on s'est égaré sur la pente du schisme et plus ou moins séparé de la source d'eau vivifiante qui sort de la chaire de Pierre, on a éprouvé cet état d'affaiblissement, d'engourdissement dans la foi, si visible au XVIII^e siècle. La constitution civile du clergé est venue ensuite comme un fruit naturel, et ce fruit nous a donné la mort. Loin d'être au XVII^e siècle, comme au XIX^e, redevable au gallicanisme de la foi qu'elle conserva, la France est demeurée catholique malgré le gallicanisme, en dépit de ses persistants efforts. Elle est demeurée catholique parce qu'en fait elle rejetait le gallicanisme, dont elle aimait pourtant à caresser les théories. Les adeptes du gallicanisme peuvent invoquer comme excuse et le malheur des temps qui les entraîna, et le désir d'aplanir la voie de retour aux dissidents qui les séduisit ; ils peuvent justement réclamer le bénéfice des circonstances atténuantes, et l'histoire, comme l'Église, a célébré plus d'une fois leurs vertus et leur courage : c'est là même, sans aucun doute, ce qui retint sur la colline du Vatican la foudre qui aurait pu les frapper. Mais à présent que le

concile du Vatican a fait entendre sa voix, que le successeur de Pierre a parlé, les doctrines du gallicanisme qui méconnaissaient et amoindrisaient le principe de l'autorité dans l'Église ne sauraient obtenir aucun éloge.

Ainsi, en lisant les deux volumes de l'ouvrage de M. Perrens, on peut se livrer à plus d'une observation. C'est, en un sens, une louange que nous lui adressons, car il n'appartient qu'à des livres pleins de faits, écrits par un homme de talent, d'éveiller l'attention du lecteur, alors même qu'ils suscitent, avec ses éloges, une large part de critique.

HENRI DE L'ÉPINOIS.

V

LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

DANS SES CONSÉQUENCES INDUSTRIELLES ¹

Le ministère des Affaires étrangères a perdu, il y a quelques années, un homme de beaucoup de mérite, qui avait occupé successivement les postes importants de Damas, de Bucharest, de Belgrade, de Varsovie et d'Anvers. M. de Ségur-Dupeyron, avant d'entrer dans la diplomatie, avait rempli des fonctions actives au ministère du Commerce, et il avait été chargé d'une mission en Orient au moment de l'organisation des quarantaines. C'était un homme d'un commerce agréable et sûr, dont la vivacité naturelle faisait ressortir une grande érudition dans les matières commerciales et politiques. Il fut un des plus grands travailleurs que j'ai connus. Ses missions commerciales, ses emplois diplomatiques l'avaient familiarisé avec la pratique des affaires auxquelles il

¹ *Histoire des négociations maritimes et commerciales de la France aux XVII^e et XVIII^e siècles, considérées dans leurs rapports avec la politique générale*, par P. DE SÉGUR-DUPEYRON, Paris, Ernest Thorin, 1867-1873, 3 vol. in-8.

apportait un esprit très-pratique et une grande activité d'investigation. Ses recherches dans les archives des Affaires étrangères, qui n'ont pas toujours été aussi fermées qu'on l'a prétendu, lui ont permis de présenter un tableau très-réel et très-intéressant des négociations commerciales et maritimes de la France sous Louis XIV et sous Louis XV. C'est un travail auquel il était mieux préparé que qui que ce fût.

Les trois volumes qu'il a laissés méritent une étude spéciale dont le résultat tournerait à la gloire de la monarchie française. On voudrait aujourd'hui appeler particulièrement l'attention sur un point spécial qui se trouve traité dans le deuxième volume. Ce sont les conséquences industrielles de la révocation de l'Édit de Nantes. La conclusion à laquelle arrive le savant diplomate est d'autant plus intéressante à faire ressortir, qu'il improuve au plus haut degré la mesure prise en 1685. « Nous tenons à déclarer, dit M. de Ségur, qu'à nos yeux l'acte le plus regrettable de Louis XIV a été la révocation de l'Édit de Nantes. » Il ne sera donc pas suspect de parti pris dans le jugement qu'il portera, comme spécialiste, sur les conséquences industrielles de cet acte, même lorsqu'il contredira des opinions généralement répandues. Le jugement de M. de Ségur peut se résumer ainsi : Le déclin momentané qui frappa notre industrie pendant la seconde moitié du règne de Louis XIV, est dû aux malheurs de la guerre et non à la révocation de l'Édit de Nantes. Il ne faut pas attribuer à la présence des réfugiés français la prospérité momentanée des autres pays, lesquels possédaient depuis longtemps des industries très-florissantes. — Nous allons suivre M. de Ségur dans son examen de la situation industrielle des contrées voisines depuis le moyen âge jusqu'à la paix d'Utrecht, en ce qui concerne spécialement les grandes productions d'alors, c'est-à-dire le travail de la laine, de la soie, du lin et du chanvre. Nous ne faisons que reproduire presque textuellement son récit.

Venise, qui avait tiré ses fabriques du Levant ou des Flandres, possédait, au ^{xiv}^e siècle, des manufactures de drap, dont elle trouvait à placer les produits tant sur les marchés orientaux que sur ceux des Italiens. Lorsqu'au ^{xiii}^e siècle Venise se fut emparée de la Morée, elle fit venir de ce pays de la soie ainsi que des ouvriers. Si l'on s'en rapporte à certains historiens, l'industrie des soieries aurait acquis ses derniers développements par suite de l'arrivée d'une trentaine de familles lucquoises. « Trente familles ! dit M. de Ségur, ce nombre tendrait à prouver qu'il ne saurait être besoin d'une émigration considérable d'un pays dans un autre pour introduire ou pour perfectionner dans le dernier des deux une industrie importante. » La fabrication des toiles n'occupa jamais à Venise qu'un rang secondaire. En revanche, la verrerie, qui datait au plus tard du ^{xii}^e siècle, resta sans rivale dans le monde jusqu'au règne de Louis XIV.

La réputation des draps de la Frise paraît remonter au temps de

Charlemagne. L'élévation de Baudoin, comte de Flandre, au trône de Constantinople, favorisa l'introduction du travail de la soie. Au commencement du ^{xvi}^e siècle, Amsterdam fabriquait à elle seule douze mille pièces de drap et Leyde autant. L'histoire contient des indications tendant à prouver qu'entre le règne de Charlemagne et l'époque de la Réforme, le développement des manufactures hollandaises, sauf certains temps d'arrêt, n'avait pas cessé de progresser. Quelquefois des émigrations, qui n'étaient pas dues à des causes religieuses, venaient ruiner une industrie. M. de Ségur cite la ville de Horn.

En 1471, le tissage des laines y était en activité, mais ce travail s'y perdit à la suite d'une émeute dont l'établissement d'un nouveau droit d'octroi fut l'occasion. Expulsés pour la plupart de la commune, les ouvriers en drap n'y revinrent plus. Un siècle auparavant, c'est-à-dire deux siècles avant les prédications de Luther et de Calvin, la fabrication de la laine fut introduite en Angleterre par des ouvriers flamands qui s'étaient révoltés en 1301 et en 1303 contre leurs échevins, pour des causes tout à fait étrangères à la religion. Par contre, en 1614, c'est-à-dire soixante-onze ans avant la révocation de l'Édit de Nantes, quelques habitants d'Aix-la-Chapelle se rendirent à Amsterdam pour y établir des fabriques de lainage moyennant certains avantages. Dans un ouvrage publié en 1706, Wagenacer déclare que la fabrication de la soie avait obtenu son plus haut degré de prospérité et fut réglementée en 1663, c'est-à-dire vingt-cinq ans avant la révocation. Il ajoute que les filateurs étaient plus nombreux au milieu du ^{xvii}^e siècle et au commencement du ^{xviii}^e que de son temps.

Longtemps avant le règne de Louis XIV, la France possédait des manufactures de drap, mais dont les produits étaient inférieurs à ceux de l'Italie et de la Flandre. Ce sont des ouvriers attirés de la Hollande et de la Flandre par des avantages pécuniaires, qui ont perfectionné cette industrie à Sedan et dans le Midi. Vers l'année 1521, à l'aide d'ouvriers venus de la Lombardie, nous établîmes les premières manufactures de soieries. A partir de 1660, Louis XIV donna un grand développement à l'industrie française, en appelant des artisans du dehors et par des encouragements pécuniaires.

Les Anglais n'avaient pas attendu la révocation de l'Édit de Nantes pour perfectionner leurs manufactures de drap. En 1665, c'est-à-dire vingt ans auparavant, un nommé Tilham, de la province de Warwick, avait conduit dans le palatinat deux mille ouvriers anglais pour y établir une fabrique de tissus de laine. Une seconde colonie, partie d'Hereford, alla rejoindre la première, sans y avoir été poussée plus que celle-ci par des motifs religieux. Il existe des documents prouvant que, de 1629 à 1681, l'industrie de la soie était organisée en Angleterre et notamment à Londres, où elle occupait quarante mille ouvriers. En 1713, vingt-huit ans après la révocation, ce nombre n'avait pas augmenté.

En ce qui concerne l'industrie des toiles de lin et de chanvre, une lettre diplomatique de 1686 établit qu'elle a été perfectionnée par des ouvriers *catholiques* venus de France. Un fait qu'il importe surtout de préciser, c'est que les manufactures de la Grande-Bretagne étaient encore, en 1713, incapables de soutenir la concurrence contre les nôtres, malgré les désastres causés en France par une guerre longue et malheureuse et par les prohibitions européennes. C'est ce qui résulte clairement des pétitions adressées alors au Parlement contre le projet de traité négocié à Utrecht entre les deux pays. Dès qu'on eut connaissance, en Angleterre, des dispositions arrêtées à Utrecht, l'effroi s'empara de tous les manufacturiers, de même que de tous les ouvriers. La mise en exécution du traité allait être le signal de la ruine des Trois-Royaumes. Des pétitions nombreuses furent envoyées aux deux Chambres du Parlement. Ces manifestations ont assez d'importance pour comporter ici une citation de quelque étendue, prise, comme tout ce qui précède, dans le livre de M. de Ségur.

Les négociants de Londres exportant des étoffes de laine à Hambourg, et à Brême exposent « que si les toiles de France ne payaient pas en Angleterre des droits plus élevés que celles des pays les plus favorisés, elles seraient offertes à meilleur marché, et, *comme elles sont beaucoup plus estimées* (nous sommes en 1713), il en résulterait une diminution dans l'importation des toiles d'Allemagne et dès lors une diminution corrélative dans l'exportation des tissus de laine qu'on y exporte tous les ans. » Voici ensuite une réclamation émanant de divers négociants et principaux habitants, de divers tisserands, peigneurs de chanvre, fileurs, tordeurs et autres intéressés dans les manufactures du comté de Lancastre, tant en leur nom qu'au nom des ouvriers employés dans lesdites manufactures, et s'élevant au nombre de soixante mille personnes. Les pétitionnaires faisaient observer « que, si les droits sur les toiles de France étaient diminués, cette mesure ruinerait totalement leur industrie et réduirait les travailleurs à l'état de pauvreté. » D'un autre côté, les maîtres, gardiens et assistants de la corporation des fabricants et ouvriers en soie de Canterbury, de Worcester, de Londres, etc., exposaient au Parlement que si les droits existant sur les soieries ouvrées en France venaient à être diminués, il en résulterait des conséquences fâcheuses pour le commerce de la Grande-Bretagne, et qu'en ce qui les concerne personnellement, ils seraient nécessairement ruinés. Les adresses les plus nombreuses furent celles des manufacturiers et ouvriers en tissus de laine. Tout ce grand mouvement se produisit dans l'espace de temps compris entre le 6 mai et le 6 juin 1713. Finalement, la Chambre des communes, par suite d'une émotion si générale et si vivement exprimée, se refusa à ratifier le traité de commerce conclu à Utrecht. « Il n'en résulterait pas, dit

M. de Ségur, une preuve bien marquée que, depuis la révocation de l'Édit de Nantes, les industries diverses de notre pays aient décliné aux yeux des Anglais. » Il n'y a pas à objecter qu'il s'était écoulé seulement vingt-huit années depuis la révocation ; car il avait fallu moins de temps à Louis XIV et à Colbert pour porter l'industrie française à un tel degré de prospérité, qu'après les désastres et les prohibitions de la guerre d'Espagne, notre concurrence inspirait encore une si grande terreur en Albion.

En fut-il autrement dans la Hollande ? L'auteur de l'*Histoire des réfugiés protestants* dit : « L'industrie exercée par les réfugiés fut moins durable en Hollande que ne l'avaient fait espérer leurs brillants débuts. Les manufactures de soie, de toile, de chapeaux, de papier qu'ils avaient créées commencèrent à languir dès la première moitié du XVIII^e siècle » (c'est-à-dire après le rétablissement de la paix). Le même auteur ajoute que les lainages, les tanneries et les raffineries de sucre conservent encore de nos jours les améliorations qu'elles ont reçues à cette époque ; mais M. de Ségur s'inscrit contre cette affirmation, et il démontre que tous les perfectionnements actuels de cette industrie sont de beaucoup postérieurs à 1685. Enfin voici la conclusion de l'*Histoire des réfugiés protestants* : « les manufactures établies par les exilés de France ne pouvaient manquer de périr peu à peu. La fabrication même des soieries ne fut florissante que jusqu'à la fin de la guerre de la succession d'Espagne (1713). La paix rétablie, les soies de France, moins coûteuses et façonnées avec plus d'élégance, reprirent bientôt leur ancienne supériorité sur les marchés de la Hollande. » Est-ce clair ? et M. de Ségur n'est-il pas autorisé à conclure ainsi : « En présence de la concurrence française, impuissance ou à peu près, de la part des réfugiés protestants, d'établir quoi que ce soit de durable, en fait de grandes industries, soit en Angleterre, soit en Hollande. »

En Prusse, où des avantages énormes furent offerts aux réfugiés, l'industrie dont ils favorisèrent le développement, ne put se maintenir qu'au moyen de lois exceptionnelles et de prohibitions. Encore faut-il attribuer à un parti pris de l'électeur de Brandebourg de soustraire ses États au monopole industriel de la Hollande et de l'Angleterre. Avec les conditions exorbitantes qu'il offrait, il eût pu attirer des ouvriers de tout autre pays. Le Palatinat n'avait-il pas reçu en 1614, deux mille lainiers anglais, comme nous l'avons dit plus haut ? L'exemple de ce qui s'est passé en Portugal, montre bien que ces migrations avaient lieu sans persécution religieuse toutes les fois qu'un État était décidé à se créer une industrie nationale.

Le Portugal était, en fait de manufactures, l'une des contrées les plus arriérées de l'Europe. En 1671, la cour de Lisbonne fit venir de Rouen des ouvriers et des métiers propres à la fabrication des serges et autres étoffes légères. En 1672, le duc d'Erezeira, aspirant à devenir

le Colbert de son pays, appela de Paris, en les faisant passer clandestinement par l'Angleterre, quatre maîtres chapeliers. En 1678, de nouveaux ouvriers étaient encore attirés de France.

En 1681, un Irlandais conduisit en Portugal des ouvriers en drap. Ainsi, on pouvait recruter aussi bien des catholiques que des protestants. Le résultat fut toujours médiocre. Les mesures prohibitives les plus rigoureuses étaient prises pour protéger les industries naissantes. Le duc d'Erequeira fit prohiber, non-seulement l'entrée, mais l'usage même des chapeaux, des draps et autres tissus de laine, des dentelles de fil, d'or et d'argent et des étoffes de soie mélangée de fils de ces mêmes métaux quand les marchandises étaient fabriquées hors du pays ; et, comme la contrebande est ingénieuse, le gouvernement de Lisbonne se décida à employer des moyens extrêmes. L'envoyé de France écrivait, au mois d'octobre 1688, qu'on avait arrêté un marchand de Rouen parce qu'il avait un habit des étoffes défendues. On le lui ôta sur-le-champ de dessus le corps et on lui fit consigner cent livres pour l'amende, avec assignation pour voir juger la confiscation de l'habit. Sur quoi il présenta requête. Le gouverneur, pour l'en punir, l'envoya en prison. Une industrie qui a besoin d'une telle protection n'est assurément pas viable.

Ce qu'il importe particulièrement de faire ressortir, dans l'intérêt de l'histoire industrielle et de l'économie politique, c'est le fait des émigrations volontaires d'ouvriers sous l'appât du gain, en dehors de toute pression religieuse ou politique, si bien qu'on a vu des catholiques porter une industrie dans un pays protestant, des républicains dans une monarchie et *vice versa*. L'attraction est tellement puissante qu'il y a été souvent apporté des obstacles par la législation, notamment à Venise. La division du travail y était imposée, non en vue de la perfection des produits, mais pour empêcher qu'un seul ouvrier pût transporter toute une industrie dans un pays étranger. Les peines les plus sévères étaient édictées contre les émigrants, comme en témoigne l'article de loi suivant cité par M. Daru : « Dans le cas où quelque ouvrier transporterait son art en pays étranger, au détriment de la République, il lui sera envoyé l'ordre de revenir ; et s'il n'obéit pas, on mettra en prison les personnes qui lui tiennent de plus près. S'il revient, le passé lui sera pardonné et on lui procurera un établissement à Venise même. Si, malgré l'emprisonnement des siens, il ne revient pas, on chargera quelque émissaire de le tuer et, après sa mort, ses parents seront rendus à la liberté. »

Terminons ces citations (car nous n'avons guère fait que reproduire textuellement le travail de M. de Ségur en l'abrégeant) par un passage où l'auteur explique l'impuissance chronique des ouvriers français à acclimater nos industries à l'étranger : « Les succès réalisés par l'industrie française et qui lui permettaient de lutter avec éclat contre les industries

de l'Angleterre et de la Hollande, tenaient à la vivacité de l'esprit national qui, loin de laisser comme ailleurs les manufactures persévérer dans de vieux procédés et ne suivre que d'anciens et immuables modèles, faisait, de la fabrication de presque tous les objets, un véritable art d'imagination, provoquant, par des changements précipités, les caprices du luxe, en même temps que s'accommodant aux diverses positions de fortune. Les fabriques étrangères, ne pouvant suivre les nôtres dans cette voie nouvelle, il fallait bien que les favorisés de la fortune, même dans les contrées les plus éloignées, achetassent au moins nos étoffes de soie rases, unies ou brochées, nos velours, nos rubans et notre orfèvrerie. C'est encore de nos jours la même cause qui produit le même effet : nos plus habiles dessinateurs d'étoffes se rendent parfois en Angleterre, où les appellent des avantages considérables. En deux ou trois ans, ils ne sont plus que des dessinateurs anglais. Ils rentrent en France et, après un séjour plus ou moins long au pays natal, ils peuvent, par suite d'un contact soutenu avec des confrères un peu moins voyageurs, redevenir ce qu'ils étaient. Comment se serait-il fait, sans cela, que la fabrication des soieries françaises, après avoir subi les grands revers que lui infligèrent les vingt et un ans de guerre pour la succession d'Espagne et de prohibition européenne, se fût aussi promptement relevée qu'elle l'a fait, tandis que ses rivales d'Angleterre et de Hollande, après un moment de succès, retombaient à leur premier niveau ? »

ADOLPHE D'AVRIL.

VI

MARIE-ANTOINETTE

ET LA CORRESPONDANCE SECRÈTE ENTRE MARIE-THÉRÈSE
ET LE COMTE DE MERCY-ARGENTEAU ¹

M. d'Arneth, qui, à la fin de 1864, a édité déjà la correspondance de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette, et, en 1866, celle de Marie-

¹ *Marie-Antoinette. — Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau, avec les lettres de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette*, publiée avec une introduction et des notes, par M. le chevalier Alfred d'ARNETH, directeur des Archives de la maison impériale et d'État d'Autriche, et M. A. GEFFROY, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Didot, 1874, 2 vol. grand in-8 de LXXII-483 et 563 pages. Le tome III est sous presse.

Antoinette avec Joseph II et Léopold II, publie aujourd'hui, avec M. Geffroy, l'habile auteur de *Gustave III à la cour de France*, la correspondance secrète de Marie-Thérèse avec le comte de Mercy-Argenteau, son ambassadeur à Paris. L'authenticité de ces documents est incontestable; ils émanent des archives impériales d'Autriche, dont M. d'Arneth est directeur. Leur importance n'est pas moins grande : c'est, pour me servir d'un mot connu, *Marie-Antoinette racontée par un témoin de sa vie*. Et quel témoin ! L'homme que l'impératrice avait chargé de conseiller, d'éclairer, de surveiller sa fille; celui dont le dévouement à la reine ne s'est pas démenti un seul instant, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Chaque mois, un triple rapport partait de Paris pour Vienne : un rapport ministériel, un rapport ostensible et un rapport secret. Et, pendant dix ans, personne, ni à Paris ni à Vienne, ne s'en douta. Marie-Thérèse était ainsi informée jour par jour, heure par heure, des faits et gestes de sa fille, et c'est dans ces rapports qu'elle puisait les éléments de ses propres lettres, le motif de certains conseils, de certains reproches, dont la sagesse avait paru douteuse ou dont la vivacité avait surpris, lorsque cette correspondance entre la mère et la fille a été mise au jour en 1864.

Or quelle était la base des rapports de Mercy ? Le voici :

« Je me suis assuré, écrivait-il, de trois personnes du service en sous-ordre de Madame l'archiduchesse; c'est une de ses femmes et deux garçons de chambre, qui me rendent un compte exact de ce qui se passe dans l'intérieur; je suis informé, jour par jour, des conversations de l'archiduchesse avec l'abbé de Vermond, auquel elle ne cache rien; j'apprends, par la marquise de Durfort, jusqu'au moindre propos de ce qui se dit chez Mesdames, et j'ai plus de monde et de moyens encore à savoir ce qui se passe chez le roi, quand Madame la Dauphine s'y trouve. A cela je joins encore mes propres observations, de façon qu'il n'est pas d'heure de la journée de laquelle je ne fusse en état de rendre compte sur ce que Madame l'archiduchesse peut avoir dit, ou fait, ou entendu, surtout pendant le séjour à Compiègne ou ici (Fontainebleau), et j'ai donné à mes recherches toute cette étendue, parce que je sens combien le repos de V. M. y est intéressé ¹. »

Mercy est donc un témoin bien informé; il n'est pas moins un témoin consciencieux.

« Relativement à Madame la Dauphine, écrit-il un peu plus tard, mon devoir me prescrit la loi d'exposer, dans mes très-humbles rapports, la plus exacte fidélité, le bien et le mal des circonstances. Je ne croirai devoir tranquilliser V. M. aux dépens de la vérité des faits ². »

Ce que l'ambassadeur avait fait pour la Dauphine, il l'a fait pour la

¹ Mercy à Marie-Thérèse, 16 novembre 1770, t. I, p. 98.

² Mercy à Marie-Thérèse, 16 avril 1771, t. I, p. 155.

reine, et c'est ce qui donne à ses rapports une si haute valeur. Nous avons, par lui, pendant dix ans, l'histoire de Marie-Antoinette la plus authentique qui se puisse trouver.

Eh bien ! cette reine, discutée avec tant de passion de part et d'autre, a-t-elle été, non pas la femme corrompue qu'ont voulu peindre les odieux pamphlets de Prudhomme, d'Hébert et de tant d'autres auteurs anonymes, — personne ne soutient plus cela maintenant, et, de fait, aucun historien loyal ne l'a jamais soutenu, — mais du moins la femme légère qu'accusent les mémoires de Tilly, de Besenval et de Lauzun ? Les rapports de Mercy à la main, nous pouvons répondre hardiment : Non. Au point de vue des mœurs, elle a été irréprochable. S'il y avait eu une faute grave, Mercy, impartial comme il l'était, et soucieux avant tout d'éclairer l'impératrice, n'eût pas manqué de le dire. Loin de là, il proteste toujours de la parfaite innocence et pureté de la reine.

A-t-elle été alors cette femme idéale, planant en quelque sorte au-dessus des misères humaines, cette statue de marbre sans la moindre tache qu'a cherché à sculpter l'enthousiasme exagéré de quelques admirateurs ? Non encore. Marie-Antoinette était femme ; elle était, comme tout le monde, sujette aux défaillances de l'humanité ; elle a commis des imprudences ; elle a cédé à des entraînements. Mais ces imprudences ont été conseillées ; ces entraînements ont été subis. Et il est vraiment merveilleux que, dans une cour aussi légère et parfois aussi corrompue, avec un caractère ardent et tendre, au milieu du tourbillon des plaisirs, sans affection qui répondit à la sienne, sans guide et sans appui, puisqu'elle devait diriger son mari au lieu d'être dirigée par lui, les inconvénients n'aient pas été plus graves et les fautes plus sérieuses.

La vérité historique est donc là, dans les rapports de Mercy, entre « le vague des partiales assertions de M^{me} Campan, de Weber et de Montjoye » et « les calomnies, les erreurs grossières de Besenval, de Lauzun et de Soult », entre le dénigrement systématique des uns et « l'enthousiasme superstitieux » des autres, entre le pamphlet et la légende, mais pourtant bien plus près de la légende. Marie-Antoinette n'est pas une coupable ; ce n'est pas une sainte : c'est une femme honnête et charmante, un peu étourdie, un peu vive, mais chaste et pure ; c'est une reine parfois ardente dans ses protections et irrésistible dans sa politique, mais fière et énergique ; vraiment reine par la dignité de son attitude et l'éclat de sa majesté ; vraiment femme par la séduction de ses manières et la tendresse de son cœur, en attendant qu'elle devint martyre par la torture de ses épreuves et le triomphe sanglant de sa mort.

Mais, aujourd'hui, nous n'avons affaire qu'à la partie brillante de sa vie, et, malgré les haines et les calomnies qu'on entend déjà gronder, rien ne fait prévoir l'échafaud du 16 octobre. Les rapports de Mercy éclairent cette période de dix ans d'une nouvelle et indiscutable lumière. Bien des jugements de l'histoire y sont confirmés ; d'autres sont irré-

vocablement cassés. Certains personnages sont réhabilités ; d'autres, rigoureusement et justement condamnés. Louis XVI apparaît là sous son vrai jour : bon et timide, appliqué et irrésolu, désireux de faire le bien et ne sachant comment le faire, animé des meilleures intentions et n'ayant pas la force de les exécuter, aimant profondément sa femme, mais d'une froideur désolante vis-à-vis d'elle et incapable de lui faire une observation ; en un mot, comme on l'a dit souvent, ayant toutes les qualités d'un homme privé et bien peu des qualités d'un roi ; prédestiné par ses vertus, non moins que par ses défauts, à une vie pleine d'incertitudes et d'erreurs et à une mort pleine de courage. Les frères du roi sont sévèrement jugés, et il faut bien avouer que ces jugements sont appuyés sur des faits : le comte de Provence, capable mais manquant de franchise, instruit mais égoïste, habile et dissimulé ; le comte d'Artois, aimable et étourdi, frivole et violent, léger et « hardi à l'excès. »

L'abbé de Vermond, en revanche, est complètement lavé des insinuations malveillantes de M^{me} Campan. Il n'a pas, comme elle l'en accuse, laissé sa royale élève dans l'ignorance pour mieux la dominer ; il ne s'est point arrogé un droit de surveillance et de révision sur les lettres qu'elle envoyait à Vienne ; il n'a pas enfin été, auprès de Marie-Antoinette, le Méphistophélès dépeint avec une malignité si acharnée par la première femme de chambre. L'abbé de Vermond a été un loyal et fidèle serviteur de l'impératrice ; pour Mercy, un collaborateur zélé et précieux ; pour la reine, un conseiller prudent et perspicace.

Ceux qui ont été vraiment les mauvais génies de Marie-Antoinette, ceux qui nous ont donné, pour parler comme M^{me} Campan, « la douleur de voir cette princesse mêler à des qualités qui faisaient le charme de tout ce qui l'environnait, des torts qui nuisaient à sa gloire et à son bonheur, » ce sont Mesdames d'abord, puis les favorites. Mesdames, les seules femmes de sa nouvelle famille que Marie-Antoinette pût voir en arrivant en France ; Mesdames, jalouses de la grâce naissante et du crédit croissant de leur nièce, ont cherché à la dominer pour l'annuler. Les favorites ont voulu la dominer, pour exploiter à leur profit son influence. Ce sont Mesdames qui, en inspirant à la Dauphine une frayeur exagérée du roi et du monde, se sont attachées à l'enfermer dans le rôle effacé et craintif qu'elles avaient toujours joué, mais qui ne convenait pas à la future reine de France et qui la discréditait à la cour et dans le public ; ce sont les favorites qui, en flattant le goût de la reine pour le plaisir et en lui inspirant le goût du luxe, l'ont entraînée dans ces dépenses de jeu, de toilette, de maison, qui faisaient murmurer le peuple et creusaient l'abîme où elle devait un jour être engloutie. Ce sont Mesdames et les favorites qui, en mêlant la Reine, malgré elle, aux intrigues de la Cour, ont amené ces froissements, ces mécontentements, ces rancunes sous la coalition desquelles elle a fini par succomber.

Chose étrange et qu'il importe de remarquer : Marie-Antoinette,

dans les premiers temps de son séjour en France, n'aimait ni le jeu ni la dépense ; c'est dans les salons de M^{me} de Polignac et de M^{me} de Guéménée qu'elle en a puisé le goût. Elle avait de l'antipathie pour les affaires et pour la politique ; c'est sa mère et Mercy qui lui ont imposé l'obligation de s'en mêler. La plupart des entraînements où elle est tombée plus tard, elle éprouvait contre eux comme une instinctive répulsion, et il a fallu l'influence persévérante de Mesdames, des favorites, de Marie-Thérèse parfois, pour la pousser sur cette pente où elle redoutait de s'engager, parce qu'elle prévoyait peut-être qu'une fois lancée, elle aurait de la peine à s'arrêter. Malheureusement, son bon sens naturel et sa fermeté native n'étaient point assez forts pour résister aux importunités ; les lettres, les conversations, les sentiments, les impressions vives, les larmes même, on mettait tout en œuvre contre elle. Comment n'aurait-elle pas cédé?...

Mais à côté de ces erreurs, inspirées par d'autres, que de qualités réelles révélées ou plutôt confirmées par les rapports de Mercy ! Germes précieux que la prospérité laissa parfois dans l'ombre, mais que le malheur développa et grandit : un jugement sain et droit, quand il n'était pas obscurci par des influences étrangères ; une grâce touchante, une vivacité pleine de charmes ; une tendresse de cœur qui fut un danger, avant que les joies de la maternité en eussent fait une force ; une dignité fière, qui se maintenait, même parmi le tourbillon des plaisirs ; une énergie virile, qui manquait malheureusement au roi, et qui jeta tant d'éclat sur la noble figure de la reine à l'heure de l'adversité. MM. Geffroy et d'Arneth ont donc bien mérité, à la fois, des amis de l'histoire et des amis de Marie-Antoinette : ils ont vengé sa mémoire des imputations calomnieuses, et ils l'ont dégagée des légendes parasites, en réunissant, dans ce livre, « tous les éléments d'une appréciation juste et définitive de son caractère, » et en permettant de suivre, avec le fil conducteur le plus authentique, « au milieu même de ces années de dissipation, la trace persistante des qualités qui l'ont faite plus tard, elle aussi, forte devant le martyre ¹. »

¹ *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argeuteau*, introduction, page LXXI.

MAXIME DE LA ROCHESTERIE.

VII

LA CHAMBRE DES COMPTES DE PARIS

On a compris, depuis quelques années, l'utilité qu'il y avait à étudier ces antiques institutions qui, après avoir contribué pendant des siècles à la grandeur de la France, ont été supprimées, avec la plus fatale légèreté, par les hommes de 1789. Il est vrai de dire qu'après avoir démoli il a fallu reconstruire, et qu'on a dû rétablir souvent ce qui avait été détruit comme suranné et peu en harmonie avec les lumières nouvelles. Tel a été le sort de la Chambre des Comptes de Paris, dont l'origine se confond avec celle du Parlement et du Conseil d'État, et qui a bien mérité de la France en soumettant à un contrôle sévère les dépenses publiques. Jusqu'ici l'histoire de ce grand corps avait été assez négligée; il fallait recourir à des notions éparses dans des factums qui se rencontrent rarement, souvent entachées de partialité et nécessairement incomplètes. Il est donc juste de remercier le savant secrétaire adjoint de la Société de l'histoire de France, M. Arthur de Boislisle, bien connu par ses travaux sur l'histoire financière du xvii^e et du xviii^e siècle, de nous avoir donné un ouvrage excellent, puisé aux sources les plus variées et les plus authentiques, dans lequel il fait revivre pour ainsi dire cette vieille cour suprême de la finance qui a, dans notre Cour des Comptes actuelle, un si digne successeur.

M. de Boislisle s'était chargé de dresser la généalogie de la famille de Nicolay, dont les membres ont occupé sans interruption, du commencement du xvi^e siècle à la Révolution, les fonctions éminentes de premier président de la Chambre des Comptes. Cette généalogie était à elle seule une portion de notre histoire nationale; elle ne se perd pas dans la nuit des temps, mais les services publics qu'elle a constamment rendus recommandent au plus haut degré cette famille au bon souvenir des hommes amis de leur pays. Aussi M. de Boislisle, en élevant un véritable monument aux Nicolay, a-t-il retracé en partie l'histoire de

¹ *Chambre des Comptes de Paris. Pièces justificatives pour servir à l'histoire des premiers présidents (1506-1791)*, par A. M. DE BOISLISLE. Nogent-le-Rotrou, impr. de A. Gouverneur, 1873, in-4 de cxlii-789 pages. — Tiré à cent exemplaires.

la Chambre des Comptes. Il s'est acquitté de sa tâche avec la plus scrupuleuse méthode scientifique, s'appuyant uniquement sur des textes d'une authenticité vérifiée.

Certes les documents ne lui ont pas manqué; mais ils sont disséminés. Tout d'abord il avait à sa disposition les archives des Nicolay; il a ensuite consulté les archives mêmes de la Chambre, mais, hélas! mutilées et réduites presque à rien. Tout le monde sait, en effet, qu'en 1737 un terrible incendie détruisit l'hôtel de la Chambre des Comptes, situé dans l'enceinte du Palais de justice, tout près de la Sainte-Chapelle, sur l'emplacement occupé de nos jours par la Préfecture de police; ce sinistre consuma les registres originaux des décisions de la Cour, ceux où elle transcrivait les ordonnances et mandements qui lui étaient transmis par le Roi, des comptes originaux, des cartulaires, des états de domaines, des quittances, remontant au XIII^e siècle.

Ce que le feu avait épargné a été presque entièrement anéanti par le vandalisme révolutionnaire. J'ai eu occasion de signaler dans cette *Revue* les ravages inouïs commis par les agents de la comptabilité, qui ne voyaient dans les actes rappelant le passé que des parchemins bons à vendre au poids, et par les patriotes qui les transformaient en gargousses. Le mal est irréparable, M. de Boislisle a essayé de combler ces lacunes en recherchant à la Bibliothèque nationale d'anciennes copies de documents aujourd'hui détruits: il a été récompensé de ses bons soins. Il initie sobrement le lecteur à ses recherches; il indique exactement les numéros que portent, soit aux Archives, soit à la Bibliothèque, soit dans des archives privées, les documents dont il fait usage. Aussi son livre renferme, au point de vue bibliographique, des trésors dont profiteront amplement ceux qui, à l'avenir, exploreront n'importe quelle branche de notre histoire. On a dit que les finances étaient le nerf de la guerre: elles sont aussi l'artisan de la paix, et les archives de la Chambre des Comptes offrent et renferment encore, mais à l'état de bribes, les plus exactes notions sur les travaux publics, l'administration et le commerce.

La généalogie de la famille de Nicolay forme un volume réservé uniquement à ses membres. M. de Boislisle y a joint un autre volume intitulé: *Pièces justificatives pour servir à l'histoire des premiers présidents* (1506-1791). Ce volume grand in-4^e, tiré à 100 exemplaires, sur papier de Hollande, constitue à la fois un livre de saine érudition et un vrai régal de bibliophile. Il se compose de deux parties: 1^e Notice préliminaire sur la Chambre des Comptes de Paris (p. 1 à cXLII), précédée d'une charmante vignette représentant la Chambre des Comptes et le Palais de justice au XVI^e siècle; 2^e Actes originaux, rangés chronologiquement de 1506 à 1791 (p. 1 à 789). En tête se voit une gravure d'après une miniature des Archives nationales, reproduisant une séance de la Chambre des Comptes au commencement du XVI^e siècle.

Occupons-nous en premier lieu de l'introduction. M. de Boislisle, après une bibliographie savante et puisée directement aux sources des matériaux qu'il a consultés, aborde le difficile problème des origines. C'est à Philippe le Long que l'on doit le plus ancien règlement sur la Chambre des Comptes; mais elle était instituée et organisée auparavant. Au ^{xiii}^e siècle, elle n'était point distincte du Conseil du Roi, qui, lorsqu'il se réunissait aux principales fêtes de l'année pour rendre la justice, s'occupait aussi des finances et de la conservation du domaine royal. Dès saint Louis, les questions de finance ne furent pas portées devant tous les membres de la Cour du Roi, mais seulement devant un certain nombre d'entre eux qui étaient, selon l'expression en usage, députés aux comptes, sans cesser de faire partie de la Cour du Roi, qui retenait, en principe, la connaissance des causes fiscales et domaniales. Le plus ancien document où apparaisse le nom de Chambre des Comptes est un mandement du 20 avril 1309, adressé au bailli de Rouen. Cependant on la voit désignée, dès 1299, sous le nom de *Chambre aux deniers*, dans un texte où il ne saurait être question de la caisse particulière de la maison du roi, qui portait aussi ce nom. Dans ce passage, *Chambre aux Deniers* est évidemment synonyme de *Chambre des Comptes*. La même dénomination s'applique aussi à cette Cour dans d'autres documents contemporains, entre autres dans un arrêt de l'an 1308. Sous Philippe le Bel, la Chambre fut transférée du Temple au palais de la Cité; jusqu'au ^{xiv}^e siècle, elle était, quoique sédentaire en fait, exposée à des déplacements pour se rendre auprès du roi. Chaque maître avait à sa disposition trois chevaux, et chaque petit clerc un cheval, tout harnachés, fournis par les écuries royales. Les attributions de la Chambre et du Parlement n'étaient pas encore bien définies, puisque sous Philippe le Bel certains seigneurs assistaient successivement aux séances de ces deux Cours; mais, à partir de Philippe de Valois, la séparation fut complète, mais non sans des prétentions à la suprématie de la part du Parlement, prétentions qui se renouvelèrent et ne prirent fin devant des décisions royales qu'à la fin du ^{xv}^e siècle.

La Chambre des Comptes examinait et apurait tous les comptes des administrations publiques et même ceux de la maison du roi. Sa compétence criminelle était assez restreinte; elle s'était aussi arrogé le droit de remontrance, mais sans avoir, sur ce point, l'autorité morale du Parlement. Elle vérifiait les lettres de noblesse, elle recevait les actes de foi et hommage rendus au roi. Ces actes ont été heureusement conservés et sérieusement étudiés; ils donneront les plus vives lumières sur notre histoire. Elle avait seule, pour toute la France, même après la fondation de Cours des Comptes provinciales, la juridiction des régaies et le contrôle des relations féodales de l'épiscopat avec le roi. Les gens des Comptes étaient chargés, et ils tenaient fermement à

cette fonction, de veiller à la conservation des meubles et bijoux de la Couronne, et gardaient précieusement les inventaires de ces richesses antiques qui, grâce à leur vigilance, sont aujourd'hui notre orgueil et l'ornement de nos musées; la Sainte-Chapelle du palais, avec son merveilleux trésor, était sous leur surveillance directe.

On a trop pris à la lettre ce que dit maître Rabelais de l'ignorance des membres des Comptes, qu'il qualifie *apédeutes*; M. de Boislisle prouve, par une longue énumération de ces magistrats, que la plupart étaient des hommes distingués, instruits et qu'on compte parmi eux de vrais savants : il suffit de nommer Jean et Gérard de Montagut, les Dormans, Grolier, le grand architecte Philibert de l'Orme, abbé, non pas d'Ivry, mais de Livry; Étienne Pasquier; le président Rose, qui avait la plume sous Louis XIV, c'est-à-dire qui signait pour le roi certaines lettres; le librettiste d'opéra Quinault; Vyon d'Herouval, Rouillé du Coudray, les auditeurs Dufourmy, Brussel; le garde des livres Denis, Godefroy, d'Hozier, les Cassini, Dupré de Saint-Maur. Dans un autre ordre de célébrité, on peut nommer des membres des familles Le Maistre, Bouthillier, Letellier, Ponchartrain, Tambonneau, Boucherat, Maupeou, Fourqueux, Monthyon. Il est peu de familles de l'aristocratie parlementaire qui ne figurent dans l'armorial de la Chambre des Comptes, car elle a son armorial tout comme l'ordre du Saint-Esprit; je cite entre cent les noms des familles d'Ormesson, Amelot, de Barentin, de Bragelongue, de Riancey, de Chauvelin, Colbert, Daguesseau, de Freteau, de Guenegaud, de Saint-Senoch, de Semonville, Héricart de Thury, de Thorigny, de l'Escalopier, de Longueil, de Lucé, de Machault, de Mesmes, de Montholon, Munier de Pleignes, Ogier d'Ivry, Pajot d'Ons-en-Bray, de Bretonvilliers, Séguier, de Thou, du Tillet, de Breteuil, de Vassoigne, de Vigny, etc.

Le personnel de la Chambre était nombreux : c'étaient un premier président, deux autres présidents, des maîtres des Comptes au nombre de soixante-douze, siégeant par semestres; des correcteurs; des auditeurs; un procureur général, un avocat général; plusieurs greffiers, un garde des livres; plusieurs huissiers, un contrôleur général des restes et débets de comptes; un receveur-payeur de gages, un receveur des épices; des procureurs et leurs élèves, ces derniers formant une corporation décorée du nom magnifique d'*Empire de Galilée*; un buvetier et un relieur; ce dernier devait jurer qu'il ne savait pas lire et qu'il ne l'apprendrait pas, et certes il faisait de bien méchante besogne, car au point de vue matériel les registres et portefeuilles de la Chambre étaient dans un état déplorable. On les a, récemment, richement reliés, car il faut le reconnaître, depuis vingt ans, notre grand dépôt central des archives de l'hôtel Soubise a été l'objet des soins les plus intelligents, qui, au prix de grands sacrifices pécuniaires, ont assuré la conservation des documents les plus précieux pour faire revivre notre

passé. De splendides bâtiments ont été édifiés pour les loger, et dans cette libérale distribution, les archives de la Chambre des Comptes, si éprouvées, n'ont pas été oubliées.

Tout ce qui touche à l'organisation et à la compétence de la Chambre a été élucidé par M. de Boislisle, qui nous raconte avec tristesse la suppression de ce corps illustre, et qui fait même mieux, car il poursuit l'histoire des archives après 1790, et fait assister à un affreux spectacle de dilapidations, de destructions, de ventes au poids, de transformation en gargousses, de documents dont l'anéantissement doit laisser un amer regret.

Passons à la seconde partie dans laquelle figurent neuf cent soixante documents, presque tous inédits, presque tous intéressants pour l'histoire générale et pour l'administration. — Ce sont des ordonnances royales, des correspondances officielles ou privées, des arrêts, des délibérations, des récits de cérémonies publiques, des lettres de jussion, des remontrances, rangés chronologiquement. Pour donner un aperçu de la riche moisson de M. de Boislisle, je note ce qui me tombe sous la main.

N° 52. — (22 septembre 1531.) — Curieux rapport fait à la Chambre d'après les archives sur les obsèques des reines de France.

N° 59. — (22 mars 1533, ancien style.) — Visite et inventaire des reliques de la Sainte-Chapelle. Parmi des reliques authentiques, telles que la sainte couronne d'épines, on en voit figurer quelques-unes qui peuvent inspirer moins de confiance, telles que : « Le mantel de pourpre que les chevaliers donnèrent à Notre-Seigneur en se moquant de lui. La verge de Moïse, etc. »

N° 78. — (13 avril, 2 mai 1551.) — Épreuve des balanciers de la nouvelle monnaie, « en la maison des Étuves, au bas du jardin du palais à Paris. »

N° 88. — (26 janvier 1552, ancien style.) — Construction de la galerie et de l'arcade de la rue de Nazareth.

N° 100. — (29 mai 1559.) — Mandement par lequel le Roi « accorde aux prévôt des marchands et échevins de cette ville de Paris que pour satisfaire aux frais qu'il leur a convenu et conviendra de faire pour et à cause des lices et échafauds qu'ils font construire et dresser en la rue Champagne, avec le portail et entrées desdictes lices du côté de la rue Saint-Paul, ensemble à faire les peintures et autres frais à ce nécessaires que ledit seigneur fera faire après la célébration des noces de Madame Elisabeth, fille dudict seigneur et de Madame Marguerite sa sœur, ils puissent prendre ces deniers sur la plus value des aides, etc. » Ce fut dans ce carrousel que Henri II perdit la vie.

N° 104. — (2 juin 1562.) — Fonte d'une partie des reliquaires de la Sainte-Chapelle par les chanoines pour payer leur part de la somme de trois cent mille livres accordée au roi par le clergé des provinces de Reims, Sens et Rouen.

N° 109 et 110. — (Janvier, 14 et 15 mai 1565.) — Réparations faites au Pont au Change qui menaçait de s'écrouler.

N° 125. — (5 novembre 1570.) — Ordre de Charles IX à Claude Marcel, prévôt des marchands, et François Desjardins, orfèvre et lapidaire de Sa Majesté de faire nouvel inventaire et prise de ses bagues et pierreries, selon l'ordre et ainsy qu'elles ont été mises, es accoutrements qui sont préparés pour servir aux noces de sadite Majesté et de la reine Elisabeth, sa future femme. »

N° 132. — (3 août 1571.) — Inspection des ponts et chaussées.

N° 137. — (29 mars 1572.) — « Sur la requeste présentée à la Chambre par Frédéric Morel, imprimeur ordinaire du roy tant en hébreu, grec, latin que françois, contenant que suivant les lettres patentes dudit seigneur, du 4 mars 1571, il aurait été reçu audit état d'imprimeur, vacant par le décès de feu Robert Estienne... à la charge que... il feroit diligence retirer des héritiers dudit défunt Robert Estienne son prédécesseur, les caractères, poinçons, moules et matrices des lettres grecques, pour en estre fait inventaire... Le suppliant avoit fait ajourner la veuve dudit défunt Robert Estienne. Et depuis ayant été averti que les poinçons avaient esté baillés et mis es mains de feu M^e Gilles Bourdin, procureur général en ladite cour, et les moules et caractères des lettres grecques et autres ustensiles servant audit estat d'imprimeur estre demeurés es mains d'un nommé Jean Bienné, successeur de défunt Guillaume Morel, luy vivant, imprimeur dudict seigneur es lettres grecques, auroit fait ajourner en la Chambre... dame Isabeau Fizes, veuve dudit Bourdin et ledit Bienné, à faute de comparoir, les suppliants auroient contre eux obtenu défaut... la Chambre ordonne que lesdites veuves Bourdin et Estienne et Jean Bienné seront ajournés à comparoitre... »

N° 161. — (8 juin 1575.) — Vitraux de la Sainte-Chapelle de Vincennes. « Mandement à Simon de Lavergne, commis au payement des menues nécessités et affaires de la Chambre... de payer et bailler comptant à Laurent Marchand, maltre vitrier en cette ville de Paris la somme de trois cents livres tournois que nous luy avons ordonnée par avance sur la somme de deux mille deux cents livres à laquelle ont esté marchandés les ouvrages nécessaires estre fait aux vitres de ladite Sainte-Chapelle. »

N° 186. — (12 juillet 1581.) — Enregistrement forcé d'un contrat d'engagement de joyaux de la couronne. « Trois présidents furent mandés à Saint-Maur par le roi qui leur enjoignit d'enregistrer l'engagement de trois bagues (joyaux) et rubis de la couronne à un Piémontais nommé Sébastien Zamet. Le président Bailly lui présenta l'inventaire des joyaux où figuraient les objets en question, inventaire signé par le roi et portant la mention qu'ils étaient inaliénables et faisaient partie intégrante du domaine de la Couronne. Emportement du roi. « Il dit qu'il ne falloit

pas tant de paroles et qu'il se feroit bien obéir... qu'il en savoit bien les moyens; qu'un particulier trouvoit bien moyen de se venger et qu'il sauroit bien en faire davantage comme roy, » et autres paroles violentes qui donnent la plus fâcheuse idée de ce roi despote et sans dignité. Noble réponse du président Bailly, mais on dut se soumettre. Il ne fallait pas beaucoup de scènes de ce genre pour discréditer Henri III et le faire prendre en haine et en mépris par ses sujets. La Chambre des Comptes se montra souvent fort grande dans ses remontrances au roi contre des mesures funestes et contraires à la fois au bien public et à l'intérêt de la Couronne, comme les rois étaient souvent tentés d'en prendre sous l'influence mauvaise de courtisans avides ou de financiers astucieux.

N° 191. — (25 juillet 1582.) — 196 (20 juillet 1583.) — 197 (1583). — Curieuse correspondance au sujet de la chapelle des Valois construite sous la direction du président Nicolay par ordre de Catherine de Médicis. Il s'agit du fameux tombeau de Henri II. Le 20 juillet 1585, le président écrivait au prieur de Saint-Denis : « Monsieur, j'ay accordé avec Monsieur Pillon de la façon des deux figures que la reyne veut estre faites en la sépulture dont Sa Majesté s'est chargée de fournir le marbre... vous luy ferez doncques délivrer le bloc de pierre qui a esté marqué pour cet effet.

N° 224. — (12, 23 mai 1588.) — Important récit de la journée des barricades.

N° 228. — (29 juillet 1588.) — La Chambre entre dans la Ligue.

N° 275. — (Juillet 1594.) — Jetons frappés pendant la Ligue en l'honneur du duc de Mayenne par ordre du conseiller Charles Hotman. Ils étaient en argent et portaient cette légende : d'un côté, *Vacante tilio dux me regit optimus*; de l'autre : *Carolo à Loth (Lotharingia) clavum regni tenente*. Ledit Hotman fut forcé de se démettre de sa charge.

N° 304. — (17 mars 1598.) — Lettre autographe d'Henri IV au sujet de ses bâtiments. Construction du Louvre. — « Monsieur le présydant, je vous pryé vous randre aussy soygneux et affectyonné de favoryser mes bastymans... Sy à mon retour je trouve que par vostre moyen l'on avance besongne, je vous an sauray fort bon gré. Faites le, je vous pryé. En aucune aultre chose ne puy-je rechercher nostre asectyon où les éfés me soyent plus agréables. Vous estes tesmoyn de ma passyon; si vous m'aymés, favorysés la, je vous an pryé, et de crere que j'auray mémoyre de ce que vous ferés pour mon cervyce. Dieu vous ays, M. le presydant, an sa garde. Ce xvii^e mars, à Angers. »

N° 313. — (17 et 31 mars 1599.) — Audiences du roi, édit de Nantes. Document d'une haute importance.

N° 358. — (14 mai 1610.) — Curieux récit de la mort de Henri IV et des mesures prises à l'avènement de Louis XIII. Les députés de la Chambre se rendent au Louvre et offrent leurs hommages au roi et à la régente : ils partageaient vivement la douleur que les bons Français

ressentirent. Le discours du premier président exprime éloquentement ces sentiments. « Nous avons perdu, Madame, nostre père, nostre maistre et nostre bon roy. » Les deux qualités dernières sont communes à tous les princes souverains; mais la première est due singulièrement au feu roy, puisque tant de fois il nous a sauvé du naufrage et relevé la France de sa chute, au péril de sa vie. »

N° 371. — (22 février 1614.) — Trésor d'Henri IV à la Bastille.

N° 374. — (19 juin 1614.) — Préparation des cahiers des Etats généraux.

N° 376. — (23 août 1614.) — Procès-verbal d'érection de la statue de Henri IV.

Nos 389 et 391. — (31 juillet et 21 novembre 1616.) — Dépouilles et don des biens du maréchal d'Ancre.

N° 445. — (1^{er} octobre 1625.) — Assemblée de Fontainebleau, affaire de la Valteline.

N° 451 et 452. — (15 novembre et décembre 1626.) — Assemblée des notables.

N° 478. — (1634.) — Établissement de la congrégation de Saint-Maur dans l'abbaye de Saint-Denis.

N° 489. — (11 et 15 août 1638.) — Procession du vœu de Louis XIII.

N° 500. — (10 juillet 1641.) — Levée de troupes.

N° 524 et suiv. — Documents de premier ordre sur la Fronde.

N° 601. — (Mars 1661.) — Remontrances du premier président au roi contre le projet de couper trois mille quatre cents arpents de haute futaie et quatorze mille de bois taillis. On y déduit avec force le désavantage de détruire des revenus certains et de sacrifier l'avenir au présent.

N° 811. — (Août 1744.) — Compliment préparé par le premier président pour le Dauphin, au cas où le roi, malade à Metz, viendrait à mourir, ce qui était probable. — C'était un peu se presser; aussi la santé de Louis XV paraissant s'améliorer, M. de Nicolay s'empessa de demander l'autorisation de se rendre à Metz pour faire sa cour.

N° 817. — (14 juin 1745.) — Députation de la Chambre auprès du roi pour le féliciter de la victoire de Fontenoy. L'accueil fut sec. Le roi, assis sur un fauteuil, sous une tente que lui avait donné le grand seigneur, se contenta de remercier les membres d'une cour souveraine qui venaient de faire un long voyage pour lui présenter leurs hommages par ces paroles d'une rare insignifiance : « Je suis persuadé que ma Chambre s'est intéressée à ma victoire; j'y suis sensible et je lui donnerai en toute occasion des marques de ma protection. » C'était par ces hauteurs que l'on creusait un abîme entre la royauté et la nation. Les étrangers, les Anglais surtout, étaient choqués de ce mutisme oriental des rois de France qui, à partir de Louis XIV, desserraient à peine les dents dans leurs rapports avec leurs sujets, réservant toute expansion pour l'intimité des favoris, des favorites et de la domesticité.

N° 820. — (21 mai 1747.) — Le ministre, M. de Saint-Florentin, recommande le sieur Lalau qui avait acheté une charge de trésorier de France à Amiens; la Chambre refusa de l'admettre; il avait rempli les fonctions de juge-consul et d'échevin; c'était un honnête homme. La Chambre fut inflexible : *son père avait été boulanger!*

Je m'arrête, car il faudrait donner la liste entière des neuf cent soixante-quatre pièces publiées par M. de Boislisle : les citations que j'ai faites au hasard n'étaient que pour donner une idée de l'extraordinaire variété et de l'intérêt si divers qu'offrent ces documents qui forment à eux seuls une histoire neuve et piquante des principaux événements politiques, des mesures administratives et même des mœurs pendant trois siècles. Quand on a lu ce volume, on a une haute opinion de la Chambre des Comptes; elle n'eut pas l'éclat du Parlement, mais elle eut plus de vrai patriotisme et rendit plus de services. Elle surveillait la gestion des finances publiques avec la plus rigoureuse exactitude; elle eut le courage de lutter contre les rois quand ils voulurent aliéner le domaine de la Couronne; elle fit de généreuses et sages remontrances toutes les fois que la cour voulait établir un nouvel impôt qui ne semblait pas justifié. Son rôle fut modeste, mais vraiment utile; toutefois l'attention publique, qu'elle ne cherchait point à attirer, se portait sur les solennelles déclarations du Parlement, qui avait cessé d'être le sanctuaire de la justice pour devenir une arène où de beaux parleurs, dépourvus de principes, attaquaient le gouvernement sans autre résultat que d'agiter la France et de conquérir pour eux une mal-saine popularité. Mais le jour de la justice est arrivé; la Chambre des Comptes était un rouage nécessaire; on a pu la supprimer pendant quelques années, mais elle a eu sa résurrection et la Cour des Comptes actuelle peut revendiquer l'honneur de continuer cette antique institution dont elle suit si noblement les traces et dont elle reproduit les exemples de lumières, d'indépendance et d'intégrité.

E. BOUTARIC.

COURRIER ANGLAIS

Il y a longtemps que je n'ai eu à annoncer ici un ouvrage aussi intéressant, aussi agréablement écrit que la biographie de lord Minto¹; nous en sommes redevables à la petite-nièce de cet homme d'État, et nous la félicitons cordialement du succès avec lequel elle s'est acquittée de sa tâche. Gilbert Elliot, plus tard lord Minto, avait vingt-six ans lorsqu'il fut élu membre du Parlement, en 1776, pour la petite ville de Morpeth; il n'était alors que simple *baronet*, et c'est en 1797 seulement que ses services politiques le portèrent à la Chambre des lords. Fermement attaché au parti whig, il devint l'ami intime des Fox, des Burke, des Gray, des Windham, et se trouva mêlé à toutes les vicissitudes d'une époque fertile en événements remarquables et en grands caractères. Je n'ai pas besoin de dire que la Révolution française et l'Empire occupent une place très-importante dans ces trois volumes. Lors de la rupture qui éclata entre Fox et Burke, au sujet du rôle que l'Angleterre devait jouer dans les affaires de notre pays, Elliot penchait pour la neutralité, et il s'opposa au projet de réforme parlementaire conçu par Fox, par la raison qu'il y voyait une concession au jacobinisme. En 1793, après avoir refusé le poste de gouverneur de Madras, il fut nommé commissaire à Toulon, et immédiatement après, le cabinet de Saint-James le chargea d'une mission diplomatique en Italie, où il devait organiser une ligue contre la France. Depuis le mois de juin 1794 jusqu'en octobre 1796, nous le voyons installé comme vice-roi de l'île de Corse; et les dernières fonctions qu'il remplit furent celles de gouverneur général des Indes. Il avait été élevé à ce poste important en 1806; il ne revint qu'en 1814, à temps pour voir les souverains alliés réunis à Londres délibérer sur le sort de Napoléon. Telles sont les principales étapes d'un ouvrage qui, je le répète, mérite une étude sérieuse, et dont le seul défaut est une surabondance de lettres dépourvues d'intérêt pour le gros du public, et qui auraient pu être supprimées sans le moindre inconvénient.

¹ *Life and letters of sir Gilbert Elliot, first Earl of Minto, from 1751 to 1806.* Edited by his Grand-Niece, the Countess of Minto. London, Longman, 1874. 3 vol. in-8°, ensemble de 1250 p.

— La vie de Spencer Perceval est aussi intimement liée à l'histoire contemporaine ¹, et ne saurait être négligée par ceux qui s'occupent de la situation de l'Europe pendant l'époque révolutionnaire. On sait que, né en 1762, Perceval se lança dans la carrière politique aussi activement que Gilbert Elliot, dont je viens de parler, et qu'il finit par arriver au poste de premier ministre en 1809. Il avait eu beaucoup de peine à former un cabinet, mais enfin l'administration tory était au complet, et les affaires marchaient, lorsque la main d'un assassin enleva à l'Angleterre un de ses hommes d'État les plus distingués. Ce qui faisait de Spencer Perceval un personnage politique tout à fait à part, c'était sa franchise, sa droiture et son désintéressement extraordinaire. Comme orateur, comme *debater*, il n'avait rien à envier à Fox, Windham et Canning, pour ne citer que ceux-là, et il jouissait sur eux de toute la supériorité que donne la parfaite honnêteté. La biographie de Perceval est écrite avec impartialité par son petit-fils, Spencer Walpole, et on y trouve, comme dans les trois volumes de lady Minto, le contre-coup de la Révolution française. Les idées républicaines, traversant le détroit, agitaient l'Angleterre, et on voyait des hommes de génie tels que Priestley, Southey et Coleridge s'enthousiasmer au récit de ce qui se passait chez nous. Il est vrai que l'illusion ne tarda pas à s'évanouir, et 1793 dégoûta promptement ceux que 1789 avait remplis d'espérance.

— M. Smiles, auteur de plusieurs ouvrages assez remarquables, vient de publier un volume qui nous touche de fort près, comme on peut le voir par le titre ², et qui se compose de deux parties entièrement distinctes l'une de l'autre. La première est, à proprement parler, une histoire des huguenots depuis l'année 1685 jusqu'en 1789; la seconde est le récit d'un voyage fait par l'auteur dans les vallées du Dauphiné et du Piémont, où malgré les rois de France et les ducs de Savoie, les Vaudois ont réussi à se maintenir. Il y aurait beaucoup de remarques à faire sur le livre de M. Smiles; nous nous bornerons à deux ou trois critiques. D'abord, en nous racontant ses impressions de touriste, tandis qu'il décrit avec détail les origines des Vaudois et les traits caractéristiques de leurs opinions religieuses, il passe sous silence quelques-uns des épisodes les plus saillants de leur histoire; par exemple, il ne nous dit rien du massacre de 1545, dirigé par le président d'Oppède d'après les instructions de François I^{er}. Est-il vrai ensuite de représenter les Vaudois comme ayant conservé intactes, dès leur origine, les traditions de la doctrine évangélique? Je crois que beaucoup de protestants même

¹ *Life of the Rt. Hon. Spencer Perceval*. Including his Correspondence. By his Grandson, Spencer WALPOLE. London, Hurst and Blackett, 1874, 2 vol. in-8° avec un portrait.

² *The huguenots in France, after the Revocation of the Edict of Nantes; with a Visit to the Country of the Vaudois*. By Samuel SMILES. London, Isbister, 1874, in-8°.

ne voudraient pas l'affirmer. C'est trop s'aventurer, aussi, que de louer la simplicité des croyances albigeoises, et de se refuser à trouver chez eux un mélange de manichéisme et de mysticisme. La première partie de l'ouvrage de M. Smiles est, comme narration, de beaucoup la meilleure; mais que de bévues historiques! Où l'auteur a-t-il trouvé, par exemple, que Fénelon était janséniste? qu'Aigues-Mortes avait été fondée par Philippe le Hardi? Dire du règne de Louis XV que ce fut le siècle de Voltaire, de Rousseau et de *Condorcet*, me paraît un peu risqué. En voilà assez, ce me semble, pour montrer jusqu'à quel point on peut se fier aux assertions de M. Smiles.

— Parmi mes lecteurs, il n'y a personne, je suppose, qui n'ait lu les brillants ouvrages de M. Motley sur l'origine de la république de Hollande, et qui n'ait admiré le style exquis de l'auteur, son talent de description et l'érudition dont il fait preuve. En voyant annoncé un nouveau travail de M. Motley¹, on se sentira donc naturellement intéressé, et on s'attendra à un véritable régal littéraire, surtout comme il s'agit du grand homme d'État Olden Barneveldt. Je ne veux pas dire, tant s'en faut, que cet ouvrage soit inexact, et qu'on y trouve des bévues du genre de celles que j'ai eu à relever dans le volume de M. Smiles. Le défaut de M. Motley est l'abus des digressions, le remplissage, et un penchant trop décidé pour les *cancans* historiques. Ainsi, il nous décrit tout au long la passion de Henri IV pour M^{me} de Montmorency, et y voit une des causes principales de la guerre de Trente ans. Lorsqu'il nous explique les querelles théologiques du commencement du XVII^e siècle, et qu'il nous montre les remontrants aux prises avec les contre-remontrants, les gomaristes avec les arminiens, nous consentons à le suivre, parce que le récit de ces discussions jette un grand jour sur l'histoire sociale et politique des Pays-Bas; mais je ne saurais revendiquer pour le dogmatisme arrogant et ridicule du pédant couronné, Jacques I^{er} roi d'Angleterre, l'honneur, si honneur il y a, d'avoir aussi déterminé la terrible guerre qui se termina par le traité de Westphalie. Enfin M. Motley, tout en voulant nous raconter clairement l'histoire compliquée de la succession au duché de Clèves et la candidature au trône de Bohême, ne réussit pas toujours à débrouiller ce triste chaos. Espérons que l'histoire de la guerre de Trente ans, qu'il nous promet comme suite du présent ouvrage, ne donnera pas prise aux mêmes critiques.

— M. le colonel Chesney, auteur d'un volume sur Waterloo dont j'ai eu occasion de parler il y a déjà longtemps, a fait paraître un recueil d'articles fort remarquables écrits à l'origine pour la *Revue d'Edimbourg*, et qui roulent tous sur l'art militaire². Ces essais ou dissertations forment,

¹ *The Life and Death of John of Barneveld, Advocate of Holland; including the History of the Primary Causes and Movements of "The Thirty Years' War."* By J. Lothrop MOTLEY, D. C. L. — London, Murray, 1874, 2 vol. in-8° de 880 p.

² *Colonel Charles Chesney's Essays in military biography.* London, Longman, 1874, in-8°.

pour ainsi dire, deux groupes : l'un, le plus important, le plus intéressant pour nous, traite du système stratégique de Napoléon I^{er} ; l'autre se rapporte à la dernière guerre civile des Etats-Unis. Nous avons, en outre, lu avec plaisir deux chapitres spéciaux où M. le colonel Chesney examine en détail la manière dont l'arme du génie fonctionne dans les troupes anglaises. Pour nous borner à ce qui nous regarde plus spécialement, nous dirons qu'en rendant compte des mémoires du duc de Fezensac et de ceux du général Brandt, notre auteur s'est trouvé amené à critiquer très-sévèrement l'opinion de M. Thiers sur la véritable cause des désastres de la campagne de Russie. Inutile de rappeler à nos lecteurs ce qu'était le duc de Fezensac ; quant au général Brandt, je me contenterai de dire que, Polonais de naissance, il servit sous les drapeaux de Napoléon en Espagne, en Allemagne et en Russie ; il passa ensuite dans l'armée prussienne, et y gagna les épaulettes de général, grâce à son mérite hors ligne comme tacticien. Ce qu'il importe de relever, c'est que les deux officiers dont je parle en ce moment sont unanimes pour critiquer avec la plus grande sévérité l'indiscipline que les chefs de corps avaient laissé se glisser peu à peu dans la grande armée. L'insubordination, l'égoïsme et le désordre régnaient partout ; et, à un fort petit nombre d'exceptions près, les généraux et les officiers supérieurs, en refusant de partager avec les soldats les dangers et les souffrances d'une retraite difficile, avaient perdu le droit d'exiger de leurs subordonnés le dévouement et l'enthousiasme. M. le colonel Chesney présente au lecteur les pièces de conviction, et il est amené à décider que les victoires remportées sous Napoléon par les armées françaises furent, en grande partie, le résultat de l'*imbécillité extraordinaire* des ennemis qu'elles eurent à combattre.

— Les Écossais méritent, sans contredit, d'être signalés comme de zélés archéologues, et le soin avec lequel ils perpétuent les nombreux documents relatifs à l'histoire de leur pays est extrêmement louable. Ainsi, le garde des archives avait eu l'idée d'imprimer une collection de chroniques et d'autre pièces officielles sur l'Angleterre au moyen âge, lorsque déjà les ouvrages du même genre, ayant trait à l'Écosse, étaient publiés et pouvaient se consulter aisément dans toutes les grandes bibliothèques. J'annonce aujourd'hui une excellente édition en deux volumes de la chronique de Jean de Fordun¹, annaliste du quatorzième siècle, et qui paraît avoir été attaché à une église de la ville d'Aberdeen. Prenant pour modèle le *polychronicon* du moine Radulph Higder, il résolut d'écrire l'histoire de son pays, et se mit en quête de matériaux à cet effet. Sa nationalité ne lui permettait pas

¹ *Fordun's Chronicle of the Scottish nation*. With English Translation. Edited, with Introduction and Notes, by William F. Skene, Author of "The Four Ancient Books of Wales." Edimburgh, Edmonston and Douglas, 1874 2 vol. in-8°.

d'espérer qu'il pût trouver beaucoup de secours dans les pays au sud de la Tweed, et les chroniqueurs anglais qu'il cite, tels que Bède le Vénérable, Geoffroy de Monmouth, Henri de Huntingdon et Guillaume de Malmesbury, le sont presque toujours de seconde main. Jean de Fordun ne vécut pas assez longtemps pour terminer son ouvrage; il ne nous mène que jusqu'à la mort de David I^{er}, en 1153, et eut pour continuateur un nommé Gauthier Bower qui, non content de reprendre le fil du récit jusqu'à la mort de Jacques I^{er}, en 1436, s'avisait d'interpoller le texte de son prédécesseur, et même, chose plus grave, de dénaturer les faits, pour raisons politiques. M. Skene s'est fort bien acquitté de ses fonctions d'éditeur, et Jean de Fordun ne pouvait paraître devant le public érudit sous de meilleurs auspices.

— M. Clément Markham a pris la géographie pour sa spécialité; cependant il possède aussi les qualités d'un historien distingué, et le volume dont je viens de transcrire le titre ¹ est un résumé que je recommande à tous ceux qui voudraient connaître l'histoire de la Perse ancienne et moderne. Dans un ouvrage de la nature de celui-ci, le seul moyen est de consulter les autorités les plus dignes d'estime, et de remonter aux sources, toutes les fois que cela est possible; M. Markham n'y manque jamais, et on voit qu'il a étudié à fond les travaux de sir Henry Rawlinson, de M. Martin Haug, et de M. Thompson. Le premier de ces écrivains lui a servi de guide pour l'histoire ancienne; il a trouvé dans le second un excellent interprète des doctrines de Zoroastre, et enfin le troisième l'a aidé à discuter les faits et gestes de la dynastie des rois Sassanides. Un des meilleurs morceaux du livre de M. Markham est son abrégé du *Shah-Nâmeh* de Firdoucy; c'est un chapitre fait avec beaucoup de soin, et notre auteur l'a rendu doublement intéressant par les rapprochements qu'il établit entre les personnages et les épisodes principaux du poème, d'un côté; et de l'autre, les détails que présentent les saintes Écritures et les tablettes assyriennes en caractères cunéiformes. La partie la plus faible est celle qui traite de la littérature persane; M. Markham ne connaît pas assez les langues orientales pour se risquer dans un sujet aussi délicat, et ce qu'il nous dit de Sadi, par exemple, est erroné.

— Le volume que lady Rose Weigall vient de consacrer à la princesse Charlotte de Galles ² est le développement d'un article publié il y a environ un an dans la *Quarterly Review*; il nous donne une longue correspondance très-curieuse adressée par la princesse à la comtesse de Westmore-

¹ *History of Persia and its present political situation; with Abstracts of all Treaties and Conventions between Persia and England, and of the Convention with Baron Reuter.* By C. R. MARKHAM, C. B., F. R. S. London, Longman, 1874, 1 vol. in-8° avec une carte.

² *A Brief Memoir of the princess Charlotte of Wales. With Selections from her Correspondence and other Unpublished Papers.* By Lady Rose WEIGALL. Avec un portrait. London, Murray, 1874, pet. in-8° de 180 p.

land, mère de lady Rose Weigall, ainsi que d'autres documents qui font connaître l'intérieur de la cour de Saint-James il y a cinquante ans. Le prince de Galles, ou prince régent, roi plus tard sous le titre de Georges IV, avait, comme tout le monde le sait, intenté à sa femme un scandaleux procès en adultère, et une séparation en était résultée. Le seul fruit de ce triste mariage fut la princesse Charlotte dont il est question ici, qui mourut fort jeune, après avoir épousé le prince Léopold de Saxe-Cobourg, destiné à être le premier roi des Belges. L'ordre de la succession appelait cette dame au trône d'Angleterre; aussi les prétendants à sa main ne firent pas défaut, et le prince d'Orange s'était mis en avant, appuyé par le crédit du prince de Galles. Ce n'est pas, certes, qu'il eût le moindre sentiment pour elle, tout au contraire; mais la politique a des arguments qui l'emportent sur l'amour, et le régent semblait déterminé à consommer une union avantageuse, sans doute, au point de vue de la raison d'Etat. L'aversion de la princesse Charlotte pour un homme qui ne se souciait d'elle en aucune façon, explique suffisamment le refus net qu'elle fit de l'épouser, sans qu'il soit nécessaire de supposer une intrigue de la part de la grande-duchesse Catherine de Russie, ou une passion violente de la princesse pour le prince Léopold. Lady Rose Weigall fait bon marché de toutes ces hypothèses.

— M. Hepworth Dixon ne perd pas son temps; il n'y a pas un an qu'il publiait les deux premiers volumes d'un ouvrage très-considérable, et voici déjà les tomes trois et quatre ¹. Le grand défaut de M. Dixon, c'est toujours de viser à l'effet; son procédé, comme écrivain, tient à la fois de M. Capesigue et d'Alexandre Dumas; non-seulement il raffole de métaphores et d'images, mais, à force de chercher du mystère dans les moindres incidents, il lui arrive quelquefois de dénaturer l'histoire. Ainsi, à propos du mariage de Catherine d'Aragon, les suppositions que notre auteur met en avant n'ont absolument rien qui les justifie, et il lui serait difficile de prouver que la pauvre reine cachait à Henri VIII la naissance de ses enfants. Je ne crois pas que M. Dixon espère jamais de passer pour un historien selon la stricte acception du mot. Les titres mêmes de ses chapitres ont un air de mélodrame, et la mise en scène des épisodes est tellement arrangée qu'on perd toute confiance dans un écrivain qui sacrifie la vérité à l'art.

— M. Rae nous ramène au dix-huitième siècle avec son volume sur les chefs de l'opposition parlementaire, Wilkes, Fox et Shleridan ². Quant au premier de ces trois personnages, peu d'hommes ont eu une plus mauvaise réputation; on lui a fait un crime de ce que son père distillait des spiritueux, on lui a attribué un ouvrage dégoûtant d'obscénité auquel

¹ *History of Two Queens: Catharine of Aragon and Anne Boleyn.* By W. HEPWORTH DIXON. London, Hurst and Blacket, 1874, t. III et IV, 2 v. in-8° de 810 p.

² *Wilkes, Sheridan, Fox: the Opposition under George the Third.* By W. F. RAE. London, Isbister, 1874, 1 vol. pet. in-8°.

il n'a jamais eu la moindre part, et ses ennemis allèrent chercher dans les traits les plus insignifiants de sa vie privée des motifs de le perdre de réputation comme homme politique; car c'était bien là, en effet, son tort principal. Wilkes avait jeté du côté des Whigs toute l'influence de son audace et de ses talents; il rédigeait le *North-Briton*, et ne croyait pas que tout fût pour le mieux sous le règne de Georges III. *Inde iræ*. En parlant de Wilkes, il était impossible d'éviter le fameux problème des lettres de Junius, qui furent pendant quelque temps attribuées à ce journaliste; M. Rae en dit deux mots, et n'a pas de peine à montrer que la supposition est inadmissible. Le chapitre relatif à Sheridan est également remarquable, et sans vouloir essayer de dissimuler l'inconduite du fameux Irlandais, son biographe nous le montre comme un champion indomptable de la cause du progrès, prenant l'initiative dans toutes les mesures de réforme. Quant à Fox, il y a longtemps que sa place est marquée au premier rang des hommes d'État qui ont le plus contribué à la gloire de son pays; ses adversaires mêmes, tels que Pitt, Canning et lord Stanhope, lui ont rendu la justice qu'il mérite, et M. Rae ne fait que confirmer dans son agréable volume l'opinion des meilleurs critiques.

— En attendant le tome second du livre de M. Hosack, qu'on annonce depuis longtemps, voici un nouvel ouvrage en faveur de Marie Stuart, composé par M. Petit et publié par M. Charles de Flandre¹. L'auteur a eu soin de consulter toutes les sources; il a écrit avec une impartialité à laquelle même M. Froude aurait rendu témoignage, et son verdict est motivé d'après une étude attentive de toutes les pièces du procès. L'histoire du séjour de Marie en France est racontée d'une manière fort agréable, et ce chapitre forme un tableau intéressant de la cour des Valois. M. Petit ne prétend pas nier que l'entourage de la jeune princesse fût un peu libre; mais, d'un autre côté, elle ne donna jamais prise à la calomnie par sa propre conduite, et lorsqu'à son arrivée en Ecosse, elle voulut jeter sur la cour d'Holyrood un peu de cette animation qui irritait si fort le fanatisme de Jean Knox, l'ambassadeur d'Angleterre lui-même ne put s'empêcher de déclarer qu'il n'y avait aucun fondement aux mensonges absurdes que l'on faisait déjà circuler sur le compte de la reine. Ceci ressort plus que suffisamment d'une lettre écrite au comte de Leicester par Thomas Randolph, et citée en note dans le livre de M. Petit. Je sais parfaitement que beaucoup de critiques anglais reprochent à notre auteur son appréciation très-sévère, mais, selon moi, très-juste du réformateur Jean Knox; je prierai ces critiques de remarquer, d'un autre côté, que bon nombre de protestants mêmes, sont loin d'approuver l'intolérance de ce maniaque, et rien au monde

¹ *History of Mary Stuart, Queen of Scots*. Translated from the Original and Unpublished Ms. of Prof. Petit, by Charles de FLANDRE. London, Longman, 1874, 2 vol. in-4°.

ne peut justifier la reine Elisabeth dans ses efforts constants pour exciter les Écossais à la révolte contre Marie. M. Petit a fait suivre son travail de trois dissertations spéciales ayant rapport : 1^o à David Rizzio, 2^o aux relations qui existaient entre la reine d'Écosse, Darnley et Bothwell, 3^o à la conspiration de Babington; le second de ces morceaux contient un examen très-détaillé et très-habile de la question d'authenticité des fameuses lettres de la cassette.

— L'autobiographie de M. John Stuart Mill¹ est, sous tous les rapports, un des livres les plus intéressants que j'aie à annoncer ici, et son mérite principal est une extrême franchise. Il est curieux d'assister au développement intellectuel et moral d'un homme élevé par son père, non pas dans la haine, mais dans l'ignorance du christianisme, pour qui la seule religion possible était un mélange de doctrines empruntées à Lucrèce et à Sénèque, et qui lisait le grec à l'âge de quatre ans. Si jamais système philosophique fut condamné par ceux mêmes qui s'en étaient constitués les champions, c'est bien l'utilitarisme, et ce qu'il y aurait de mieux à faire pour réfuter M. Mill, ce serait de réimprimer son autobiographie, à bon marché. J'en ai parlé ici parce qu'on y trouve beaucoup de détails sur l'école de Saint-Simon et sur le positivisme d'Auguste Comte; M. Mill ayant été, comme on le sait, très-lié, non pas seulement avec M. de Tocqueville mais avec M. d'Eichthal, etc., etc.

— Je citerai, pour terminer cet article, le troisième volume² des *Miscellanées* de M. Hayward. Comme les deux précédents, il est écrit avec talent, et abonde en anecdotes, mais voilà tout. Rien de neuf, rien d'original; point de vues sérieuses, d'aperçus profonds. On pourrait appelé M. Hayward le *Fournier* de l'Angleterre si ce n'était lui attribuer une érudition que l'auteur de *l'Esprit dans l'histoire* possède à coup sûr, mais à laquelle l'*essayiste* anglais ne saurait prétendre. En rendant compte de *l'Histoire de Napoléon I^{er}* par M. Lanfrey, il y avait une occasion bien naturelle de traiter à nouveau la question de l'Empire, et d'intervenir comme juge dans le débat sans cesse à l'ordre du jour entre les républicains purs et les partisans de la démocratie militaire; au lieu de cela M. Hayward se borne à copier l'historien français, à présenter sous une forme nouvelle des incidents déjà connus, et il ne prend pas une fois la parole pour critiquer ou approuver le violent réquisitoire de M. Lanfrey. Regrettons cette réserve, car nul mieux que M. Hayward ne pouvait tenir la balance, et décider avec connaissance de cause entre M. Thiers et le biographe nouveau de l'empereur Napoléon.

GUSTAVE MASSON.

¹ *Autobiography*. By John STUART MILL. London. Longman, 1873, in-8° d 322 pages.

² *Biographical and critical Essays reprinted from Reviews*, with Additions and Corrections. By A. HAYWARD, Q. C. Third Series. London, Longman, 1874 in-8°

COURRIER RUSSE

I. L'histoire russe est entrée, depuis vingt ans environ, dans une ère nouvelle. Elle eut aussi son 19 février ¹; et le jour où on l'émancipa, où il fut permis de traiter de temps antérieurs au règne de l'empereur Nicolas, tout en usant cependant d'une certaine réserve, elle s'empressa de mettre à profit le bienfait qui lui fut accordé et se mit à l'œuvre avec ardeur. Une foule d'écrits plus ou moins importants, publiés depuis lors, attestent que, pour devenir féconde, elle n'avait besoin que d'être débarrassée des entraves de l'ancienne censure. C'est assurément un fait aussi consolant que nouveau de voir le grand nombre de publications dont l'histoire du dernier siècle vient de s'enrichir dans un si court intervalle de temps. Que de mémoires, de monographies, de documents de toute espèce mis au jour! Quelle abondance de matériaux déjà réunis et n'attendant que des ouvriers dévoués et intelligents pour les utiliser! Et tout cela, encore un coup, grâce à la levée de l'interdit qui pesait pendant si longtemps sur ces trésors enfouis sous la poussière des archives.

Ce n'est pas tout. Les richesses de cette mine nouvelle furent assez abondantes pour alimenter des recueils entiers; des sociétés se formèrent dans le but d'en régulariser l'exploitation, de les mettre au jour le plus tôt possible, afin de satisfaire le désir fort légitime d'un si grand nombre de connaître le passé de leur propre pays, non plus d'après des récits officiels, mais dans les sources mêmes. Il suffit de nommer les principaux *Recueils* créés sous l'inspiration de cette idée patriotique, tels que les *Archives russes* de M. Barténev, conservateur à la bibliothèque de Tchertkov, ainsi que son *XVIII^e et XIX^e siècles*; le *Vieux temps russe* (*Russkaïa starina*), de M. Sémevski; la *Société historique de l'annaliste Nestor*, formée à Kiev, sous la présidence de M. Antonovitch; le *Recueil de la Société historique de Saint-Petersbourg*, placée sous le haut patronage du grand-duc héritier, sans compter les publications périodiques faites par les Sociétés qui existaient auparavant et qui cul-

¹ C'est le 19 février 1861 que fut proclamée l'émancipation des paysans.

tivaient également le vaste champ d'histoire et des antiquités nationales, comme celle de Moscou, etc.

Aussi, je me vois obligé de me borner aujourd'hui aux travaux séparés sur l'histoire russe, en réservant à une autre fois la revue des périodiques, d'autant plus que ce partage s'accorde avec le plan adopté dans la *Revue*, et permet de donner à l'un et l'autre sujet les développements qu'il mérite.

Pour mettre quelque ordre dans le rapide aperçu qu'on va lire, je parlerai d'abord des travaux sur l'histoire russe en général, tant profane qu'ecclésiastique, puis des monographies de toute sorte, des mémoires, des matériaux quelconques, enfin de la bibliographie ou littérature historique.

II. HISTOIRE GÉNÉRALE DE RUSSIE. — Parmi les ouvrages qui traitent de l'histoire générale de Russie, celui de M. Soloviev occupe toujours la première place. Son *Histoire de Russie depuis les temps les plus anciens*¹ avance à pas lent, mais sûr et régulier; la voilà déjà arrivée au vingt-troisième volume. Le dernier qui vient de paraître embrasse le second septennat du règne de l'impératrice Élisabeth (1749-1755), le premier (1742-1749) ayant fourni la matière des deux volumes précédents. Les cinq premiers chapitres traitent de la politique intérieure et extérieure; le sixième trace le tableau de la civilisation de l'époque et fait pendant à celui que l'auteur a placé à la fin du volume vingt-deuxième, et dans lequel il a si bien résumé l'histoire de l'Académie des sciences, avec ses guerres intestines, et son antagonisme des partis allemand et national, représentés d'un côté par Schumacher et Taubert, de l'autre par Nartov et Lomonosov. L'année 1755, à laquelle s'arrête le dernier volume, est mémorable dans les annales des lettres russes; c'est de cette année que datent notre première université (de Moscou) et le premier journal savant. Il n'est pas étonnant qu'elle ait inspiré à l'auteur, professeur dans cette même université, des pages pleines d'intérêt. Quant à ce qu'il raconte au sujet du bas niveau de la civilisation auquel se trouvait alors le clergé russe, d'autres auteurs l'ont traité dans des écrits spéciaux et avec une ampleur de développements que le cadre de cet ouvrage ne comportait pas. La méthode de M. Soloviev est connue; il a l'habitude de mettre au profit de la science les sources elles-mêmes pour la plupart inédites et d'un accès souvent difficile au commun des écrivains. Mais en fait-il toujours un usage impartial? C'est une autre question. La manière dont il a raconté le procès du patriarche Nikon, pour ne citer que ce seul exemple, ne parle pas précisément en faveur de l'historien. D'ailleurs, son histoire est trop volumineuse pour

¹ *Istoria Rossijs drevneïchikh vremen*, vol. XXIII^e.

être accessible à la masse des lecteurs, et Dieu sait quand elle sera entièrement terminée.

Voilà pourquoi une histoire complète, faite d'après les découvertes récentes de la science et réduite à deux ou trois volumes, trouverait aujourd'hui un accueil des plus chaleureux. Je n'en connais aucune qui réunisse les deux qualités indiquées. Celle d'Oustrialov a déjà vieilli ; le petit abrégé de M. Soloviev est trop court, et le travail de M. Bestoujev-Rumine, dont il a été parlé ici même ¹, n'est malheureusement qu'à son premier volume ; ou attend avec une légitime impatience les deux autres, promis depuis longtemps.

M. Kostomarov, qui vient de célébrer son jubilé de vingt-cinq ans de vie littéraire, publie aussi une *Histoire de Russie considérée dans les vies de ses principaux représentants* ². On connaît la fécondité ³ et le talent littéraire du célèbre historien qui eut l'insigne fortune de trouver, dans feu Prosper Mérimée, un juge impartial et un vulgarisateur accompli. L'intérêt du nouveau travail de M. Kostomarov croît à mesure que l'époque dont il traite approche de la nôtre. Il y a déjà deux livraisons de parues. La première, consacrée à l'histoire de la maison de saint Vladimir, embrasse quatre siècles ; la seconde, aussi considérable que la précédente, ne comprend que l'intervalle d'un siècle environ, c'est-à-dire les règnes de Jean le Terrible, de son père et de son grand-père (1462-1583). Fidèle au plan qu'il a adopté, l'auteur raconte la vie et les gestes des hommes les plus remarquables dans l'ordre politique et social, tout en y rattachant l'histoire de la société de leur époque. Ainsi, dans la deuxième livraison, il fait passer sous les yeux du lecteur les figures historiques de Jean III, de Basile et de Jean IV, après lesquels viennent l'archevêque Gennadius, le moine Nile Sorski, que l'Eglise russe a mis au nombre de ses saints, le prince Patrikeïev, le célèbre Maxime, moine grec du Mont-Athos, Silvestre et Adachev, conseillers de Jean IV, enfin l'hérétique Bachkine avec ses sectaires. Le premier volume sera terminé avec la troisième livraison qui conduira l'histoire de la maison de Vladimir jusqu'à sa fin.

Cette histoire rencontra un violent contradicteur et un juge implacable dans la personne de M. Pogodine, le vétéran des historiens russes. L'antagonisme de ces deux écrivains date de loin ; jamais cependant la polémique n'a pris un ton plus agressif que cette fois-ci et l'agression vient de la part de M. Pogodine. Les accusations qu'il formula contre son adversaire consistent à dire, ni plus ni moins, que M. Kostomarov corrompt la jeune génération et mystifie le public, qu'il a tronqué

¹ Avril 1873.

² *Rousskaja istoria v jizneopisaniakh ièta glavneïchikh predstavitelaeï.*

³ Il est déjà parvenu au douzième vol. de ses *Monographies et Recherches historiques*.

l'histoire en omettant arbitrairement la partie essentielle, savoir les origines et les commencements de la nation, et qu'il fait ressortir de préférence les points noirs de l'histoire; enfin qu'il est coupable de vénalité. A ces accusations, M. Kostomarov a répondu que son censeur fait de la police plutôt que de la critique, que ses arguments, comme ses colères, ne lui inspirent que de la pitié et que les convenances les plus élémentaires lui défendent d'imiter ce langage d'insulteur. Quant au reproche de vénalité, il le rejette, avec raison, sur d'autres, sans les nommer, mais tout le monde les aura devinés. Venant ensuite aux faits historiques qui ont donné lieu à la controverse, M. Kostomarov maintient son dire et explique les motifs qui l'ont engagé à passer sous silence la période *païenne* de l'histoire russe, à traiter de fable l'appel de Rurik ainsi qu'une foule d'autres récits des anciennes chroniques, à ne voir dans les princes varègues que des brigands, et dans les païens de cette époque que des barbares. Il s'attache à prouver que Vladimir Monomaque fut réellement le premier à chercher des alliés parmi les tribus des Polovtšis, que Vassilko fit exterminer tous les habitants de Minsk, et qu'André Bogolubski ne fut point aimé du peuple autant que le dit M. Pogodine. — Trois points qui ont fourni à celui-ci l'occasion de reprocher à M. Kostomarov son prétendu penchant à montrer le côté sombre de l'histoire nationale.

Je n'ai aucune envie d'entrer dans ces détails qui intéressent peu le public français; mais comment ne pas se rappeler ce que l'ardent professeur de Moscou raconte de lui-même, à propos de ses compatriotes devenus catholiques? Etant à Rome, il éprouva la tentation de *prendre par les cheveux* (sic) deux dames russes ¹ qu'il vit traverser la piazza di Spagna pour se rendre à l'église catholique. M. Pogodine a la conviction intime qu'un catholique vaut mieux, sans doute, qu'un incrédule au point de vue chrétien; mais au point de vue de l'Etat, il l'estime plus nuisible que ne saurait l'être un incrédule, un libre penseur, un nihiliste. Ce trait, raconté par M. Pogodine lui-même, le peint mieux que tout ce qu'on peut dire sur le caractère de son zèle. A l'heure qu'il est, il prépare, dit-on, une *campagne contre les puissances adverses*, dans laquelle il combat et foudroie les hérésies historiques.

Cependant les services que M. Pogodine a rendus à l'histoire nationale sont incontestables. En voici un nouveau qui est consigné dans son *Ancienne histoire russe avant le joug mongole* ², en trois volumes, dont le dernier contient les planches, les cartes et les tables. Tout en groupant les principautés russes autour de celle de Kiev, comme leur centre politique avant l'invasion des Mongols, il donne aussi l'histoire

¹ Ces deux dames n'étaient rien moins que la comtesse Boutourlin et sa sœur la comtesse Virenzov.

² *Drevniâia russkâia istoria do Mongolskago iga*, Moscou, 1871.

de chacune d'elles séparément. C'est là une heureuse innovation ; et elle rend précieuse la seconde partie de son premier volume, où elle a reçu certains développements qui auraient été encore plus considérables si l'auteur avait le courage d'abandonner franchement la méthode de Schoeltzer, consistant à suivre pas à pas le récit des annales et la théorie de Karamzine qui voyait dans l'ancienne Russie non une fédération, mais un état unique ayant sa capitale à Kiev d'abord, puis à Vladimir sur le Klazma. Le second volume contient un aperçu *des parties constitutives de l'Etat et de leurs rapports mutuels*. L'Eglise, la littérature, l'Etat, les mœurs, y trouvent leur place et forment une série de tableaux tracés d'une main habile et dans un style très-expressif et imagé. Le tout se termine par la peinture émouvante de l'invasion tatar.

— Puisqu'il est question de l'histoire ancienne que M. Pogodine a cultivée et continue à cultiver avec une affection toute particulière, c'est le lieu de faire connaître les *Esquisses historiques de la géographie russe*, ou la *Géographie de la chronique primitive*¹, communément attribuée à Nestor. Cet ouvrage a paru à Varsovie, et son auteur, M. Barsov, s'était fait de l'étude de la géographie de Russie une spécialité. Déjà en 1865, il a publié un *Dictionnaire historique du territoire russe* (ix^e-xiv^e siècle) composé à l'aide des annales et des documents officiels. Dans son nouveau travail, M. Barsov a systématisé les matériaux qu'il avait réunis dans le précédent ouvrage, en ayant constamment en vue la concordance des anciennes dénominations avec celles des localités actuelles. Un semblable travail n'a encore jamais paru en Russie, si l'on excepte l'essai publié autrefois par Nadejdine et demeuré inachevé. Est-il besoin de dire qu'il facilitera l'intelligence de la chronique primitive, à laquelle on demandera encore longtemps des lumières sur certaines questions ethnographiques ? Et si jamais quelqu'un se sent assez inspiré pour donner une nouvelle édition française de la chronique dite de Nestor, le livre de M. Barsov lui sera d'un précieux secours. La géographie slave, en général, est encore un terrain vierge ; et il est inutile de songer à un dictionnaire *universel* avant d'avoir préparé des glossaires géographiques pour chaque pays slave, pris séparément, dans le genre de celui que M. Barsov vient de publier pour la Russie.

III. HISTOIRE PARTICULIÈRE. — Il y a deux ans, la science historique a fait une perte sensible dans la personne de M. Pékarski, à peine âgé de quarante-cinq ans. On peut dire que ce savant et laborieux académicien est tombé sur la brèche. La mort l'a enlevé au moment où il achevait de voir les dernières feuilles de son remarquable travail sur

¹ *Geografja natchalnoï lietopisi*, 1873, p. 10-180-LXXV

*l'Histoire de l'Académie des sciences*¹. Il est peu de savants parmi ses compatriotes qui aient fourni tant de travaux importants dans un si court intervalle de temps. Pour ne citer ici que les écrits qui se rapportent directement à l'histoire, je nommerai en premier lieu les *Papiers historiques* d'Arseniev, ceux de Catherine II, en deux volumes; le *Marquis de la Chétardie*, ambassadeur de France à la cour d'Élisabeth; l'*Académicien Rytchkov et ses œuvres*. J'y ajouterai sa belle étude sur *La science et la littérature en Russie sous Pierre I^{er}*, en deux volumes, où l'on trouve une foule de données historiques.

Les *Papiers historiques*² recueillis par Arseniev (1863), académicien, qui avait autrefois enseigné l'histoire au grand-duc héritier, aujourd'hui empereur, renferment une quantité de documents extraits des archives de l'État et des anciens procès criminels, entre autres celui d'Alexis, fils de Pierre I^{er}. Une large part y est accordée aux sources relatives à l'histoire du peuple russe au XVIII^e siècle. On y trouve aussi de nouveaux documents touchant Biren et une correspondance du comte Tchernychev, gouverneur général de la Russie-Blanche, avec le P. Tchernévitch, provincial de la Compagnie de Jésus. Pékarski édita (en 1872) la partie historique des papiers de son collègue, en y ajoutant une préface et une biographie du collecteur.

En même temps, il achevait le second volume de son *Histoire de l'Académie*, où tout est de lui, sauf la table des matières faite sous la direction de M. Grote, que l'Académie avait chargé de l'édition. Le premier volume avait paru en 1870.

Voici, en deux mots, le plan de cet ouvrage, de 1,800 pages environ. Après une solide introduction viennent les bibliographies des cinquante premiers membres de l'Académie (1725-1742), tous d'origine étrangère; elles remplissent le premier volume; celles de Trédiakovski et de Lomonosov se partagent les honneurs du second (1742-1766). Parmi les membres étrangers, il faut citer les historiens Kohl, Kramer et le célèbre Müller, à qui Pékarski a légitimement consacré une notice détaillée. Les autres académiciens n'ont rien ou presque rien fait pour l'histoire du pays, si l'on excepte Bayer.

Ce qui frappe le plus, en lisant ces biographies, c'est la domination de l'élément germanique. L'Académie se composait presque exclusivement des érudits de cette nation, sauf de rares exceptions; ce fut la conséquence inévitable des réformes de Pierre I^{er}, qui ouvrirent une large porte à tous les professeurs étrangers. Avec le règne d'Élisabeth, le parti russe commença à triompher, et, comme il a été dit plus haut, c'est Lomonosov, fils d'un pêcheur d'Archangelsk, qui en était l'âme

¹ *Istoria imperatorskoï akademii naouk*. Saint-Petersbourg, 1873 grand in-8° de 1,042 pages.

² *Istoricheskiï bumagi*, 1872, in-8° de 704 pages.

et le représentant. Ce n'est point le lieu d'apprécier le talent poétique de cet homme universel, ni d'établir si c'était un savant plutôt qu'un poète. Ce qui doit nous intéresser en lui, c'est l'historien. Sous ce rapport, l'ouvrage de Pekarski contient des données fort intéressantes à propos de la question varégo-russe, fort débattue alors entre Muller et Lomonosov, comme elle l'est encore de nos jours entre MM. Pogodine et Ilovaïski. Une autre question, non moins intéressante, se rattache à l'affaire de Sorbonne et de Pierre I^{er}, touchant la réunion de l'Eglise russe avec Rome. On trouve chez Pekarski quelques détails curieux sur la part qu'y a pris Trediakovski, lors de son séjour à Paris, et plus tard, l'académicien Bielfinger, dont le rôle a été autrement important, puisqu'il a écrit contre le P. Ribéra, dominicain et aumônier du duc de Liria, qui avait repris en sous-œuvre l'affaire de Sorbonne du temps de Pierre II. On conserve encore aux archives de l'Académie des documents relatifs à cet incident ¹, qu'on ferait bien de livrer à la publicité.

L'*Histoire de l'Académie des sciences* s'arrête à l'année 1766, la quatrième du règne de Catherine II. Sera-t-elle continuée? Je l'ignore; mais je sais que M. Soukhomlinov, jeune académicien, travaille à celle de l'Académie russe, qui a été fondée, en 1783, par Catherine II. et réunie, en 1841, à l'Académie des sciences, sous le nom de deuxième section pour la langue et la littérature russes. En attendant, un des académiciens les plus méritants de cette section vient d'offrir aux amis des lettres la *Correspondance de Vostokov* ², le patriarche des Slavistes, décédé il y a quelques années. Personne n'avait plus de droits à être chargé de cette intéressante publication que M. Sreznevski, slaviste également distingué et parfaitement initié à tous les mystères des études slaves dont il est aujourd'hui le représentant le plus autorisé en Russie. En publiant la *Correspondance* de son éminent collègue, il a non-seulement apporté de nouveaux matériaux pour servir à l'histoire de l'Académie russe, mais de plus, il a, pour ainsi dire, préparé les couleurs au peintre qui voudrait faire le portrait moral de Vostokov; surtout il a fourni de précieux éléments à l'histoire des études paléoslaves. En lisant cette *Correspondance*, on voit l'homme dans son naturel, on aime et on estime ce caractère si probe et si honnête, agréable mélange de bonté et de modestie, de simplicité et de gravité; on se croit transporté dans le milieu si grave où vivait constamment Vostokov, savant par excellence, dont l'amitié était recherchée par les coryphées des études slaves auxquelles il a la gloire d'avoir assigné des bases aussi solides que durables.

¹ Muller en donne les détails dans son essai d'Histoire de l'Académie, V. Pokarski, t. I, p. 90.

² *Perepiska A. Vostokova*, Saint-Petersbourg, in-8°, p. XL-504. Son vrai nom est *Ostenek*, dont la forme russe semble n'être qu'une traduction.

Les dernières pages du volume contiennent des notes explicatives dues à la plume de M. Sreznevski.

IV. HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE. — Jusqu'ici il a été question de l'histoire profane ; il faut que je parle aussi de l'histoire ecclésiastique. A mon grand regret, je n'ai pas encore entre les mains le nouveau volume que vient de publier Mgr Macaire, aujourd'hui métropolite de Lithuanie : c'est le septième de son *Histoire de l'Église russe*. En revanche, je signalerai quelques ouvrages pleins d'intérêt et même d'actualité, parmi lesquels la première place revient, à mon avis, au travail de M. Znamenski, intitulé : *Le clergé paroissial en Russie depuis la réforme de Pierre I^{er}*. En présence des réformes protestantes que le gouvernement russe est en train d'introduire dans l'église officielle, le livre de M. Znamenski offre un intérêt éminemment pratique, et Dieu veuille qu'on profite des graves enseignements contenus dans cet ouvrage plein d'érudition ! L'auteur n'avance rien sans produire les preuves, tirées des documents officiels, qu'il s'est donné la peine de recueillir dans une foule d'écrits disséminés de toute part.

L'ouvrage se divise en cinq chapitres, dont le premier traite de la nomination du clergé paroissial. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, les membres en étaient choisis en vertu du système électif ; c'est l'ancien mode d'élection qui existait aussi dans l'Église catholique. A partir du milieu du XVIII^e, il fit place, en Russie, au système héréditaire, devenu un des traits caractéristiques de l'Église russe, ainsi qu'on a pu s'en convaincre en lisant ce qui a été écrit à ce sujet par le P. Gagarin². C'est dans ce système héréditaire qu'il faut chercher la cause du séparatisme et de l'esprit de caste qui commença dès lors à isoler le clergé du reste de la société et à en faire un corps à part.

Cet esprit de caste subsiste encore, quoique d'une manière moins sensible. Une conséquence inévitable du lévitisme fut la difficulté de sortir de la caste une fois qu'on y appartenait, ainsi que l'auteur le développe dans le deuxième chapitre (p. 176-354). Dans le troisième (p. 354-507), il traite des droits civils du clergé. Il y trace le tableau des abus révoltants que se permettaient les autorités séculières, et même de simples seigneurs à l'égard de l'infortuné clergé ; il faut lire l'ouvrage pour faire une idée de l'arbitraire qui régnait sous ce rapport durant tout le XVIII^e siècle, et dont les traces encore toutes chaudes se voyaient du temps de l'empereur Alexandre I^{er}. Ainsi, un pauvre curé ayant eu le malheur de passer devant la maison du propriétaire du lieu sans avoir salué Monsieur, qui était sur le balcon avec la compagnie, fut immédiatement saisi, introduit dans un tonneau, et roulé ainsi du haut de la colline

¹ Prikhodsokoïe doukhovenstvo so vremeni reformy Petru I. Kazan, 1873.

² Le clergé russe, chap. 1.

où était située la maison seigneuriale jusque dans le fleuve qui coulait au bas. Sa mort fut presque instantanée. La justice, avertie de ce meurtre d'un genre nouveau, se trouva impuissante à lutter contre le petit potentat, et étouffa l'affaire (p. 494). Des horreurs pareilles n'étaient point rares au XVIII^e siècle. Dans le quatrième chapitre (p. 507-617) l'auteur parle *des rapports du clergé avec les autorités ecclésiastiques*. Le tableau qu'il en retrace est un peu moins sombre, mais toujours fort peu consolant. La vénalité la plus systématique et la rigueur voisine de la cruauté, tels ont été, durant plus d'un demi-siècle, les traits saillants du gouvernement ecclésiastique. On ne pouvait obtenir la moindre place sans solder une taxe purement arbitraire ; et ces taxes formaient à la longue une somme fort respectable. Quant à l'esprit de gouvernement, la maxime fondamentale consistait à *tenir le bas clergé dans l'humilité (smirénie)*, formule consacrée qu'on gravait sur le corps des malheureuses victimes. La moindre faute était parfois punie par des châtimens si rigoureux que plus d'une fois les victimes expiraient sous les coups. Des prêtres étaient traités par leurs premiers pasteurs à l'égal des derniers esclaves. Un de ces vladikas (c'est le nom qu'on donne aux évêques russes), grand amateur de bâtisses, les condamnait à creuser des étangs dans ses terres. Ces étangs devaient, par leurs contours, former les initiales du nom de sa Grandeur : E. B. (év. Barlaam, p. 610).

Le manque de ressources matérielles que la cupidité des supérieurs ne faisait que diminuer, forçait le clergé paroissial de multiplier ses revenus par des moyens plus ou moins licites ; outre le casuel légal, il percevait d'autres taxes de son invention, ou bien il mendiait son pain auprès des paroissiens qui tout en lui faisant l'aumône, ne laissaient pas que d'y ajouter souvent d'amers reproches. La question du bien-être temporel du clergé séculier étant une des préoccupations du gouvernement actuel, l'auteur lui a donné dans le dernier chapitre des développemens considérables.

Tel est le contenu et le plan de ce livre. Il faut le lire en entier pour se faire une idée de l'humiliante dégradation à laquelle le pauvre clergé séculier fut condamné pendant plus d'un siècle, grâce à l'anomalie des institutions plutôt qu'aux abus des personnes. Quand la source est corrompue, les eaux qui en découlent ne sauraient être pures.

Mais tout cela regarde les orthodoxes de l'empire. Ce qui intéresse plus directement le lecteur catholique, ce sont les ouvrages relatifs à l'Église ruthène qui attire en ce moment l'attention de l'Occident.

L'*Histoire de la réunion des anciens Uniates de l'Ouest*¹, due à la plume de M. Kořalovitch, doit venir en premier lieu. M. Kořalovitch, aujourd'hui professeur à l'Académie ecclésiastique (orthodoxe) de la

¹ *Istoria vozsoëdineniia zapadnorouskikh Ouniatov starykh vremen*. Pétersbourg, 1873, in-8° de p. xii-400.

capitale, est un spécialiste : voilà douze ans qu'il ne cesse d'écrire sur tout ce qui concerne l'Union des Ruthènes. Après son histoire de l'*Union lithuanienne* (Litovskaia unia), il imprima ses *Leçons sur l'histoire de la Russie occidentale* qu'il avait faites en public à l'issue de l'insurrection de 1863, sans parler d'une foule d'articles insérés dans plusieurs journaux ou des éditions faites au nom de la Commission archéographique, dont il est membre. Aujourd'hui, il nous donne une nouvelle élucubration ayant tous les défauts de ses écrits antécédents : esprit de partialité, idées préconçues, haine du catholicisme, contradictions. L'époque qu'il a choisie embrasse le règne d'Elisabeth et de Catherine II. Il est impossible de lire ce volume sans éprouver une pénible impression, tellement l'auteur dénature les faits qu'il raconte et qu'il prétend avoir exposé uniquement d'après les documents, pour la plupart inédits. qu'on conserve aux archives du synode, dans celles des anciens métropolitains-unis et de l'ancien collège grec-uni, etc. Un organe de la presse de Saint-Petersbourg a exprimé le vœu que ces précieux documents soient livrés à la publicité, M. Koïalovitch ayant basé là-dessus les trois quarts de son livre, en négligeant à dessein les sources étrangères quelles qu'elles soient, ainsi que les documents politiques et diplomatiques. On ne peut qu'applaudir à cette heureuse pensée que l'intérêt de la science, de la vérité et de la justice demandent à voir réalisée. — D'ailleurs, il ne peut y avoir aucun obstacle à les rendre publics, après le livre de Morochkine sur la réunion des Uniates en 1839, livre composé également d'après les documents officiels, jusqu'alors inédits et d'une incontestable importance.

Ce dernier ouvrage a été, en son temps, signalé au public français ; il est inutile d'y revenir. Mais comment ne pas être frappé de l'étrange coïncidence de tant de publications sur l'Union avec les tristes événements qui se passent de nos jours dans le diocèse de Khelm et qui se préparaient évidemment depuis longtemps ? Les livres ont leur raison d'être. On dit même que M. Koïalovitch fait école¹, et pour preuve on cite les disciples qui en sont déjà sortis. Ainsi Rustchinski est l'auteur d'une étude sur l'*Etat religieux des Russes d'après les auteurs étrangers des XVI^e et XVII^e siècles* ; Nikolaïevski a écrit sur la *Prédication au XVI^e siècle* ; Demiantovitch a composé une histoire des *Jésuites dans la Russie occidentale* de 1569 à 1772, c'est-à-dire jusqu'à l'année qui avait servi de point de départ à l'histoire des mêmes Pères, écrite par Morochkine ; quelque temps auparavant, Kratchkovski, autre disciple de la même école, a publié un travail sur l'*Etat intérieur de l'église uniate* (1872) ; Stcherbinski est l'auteur d'une *Histoire de l'ordre de Saint-Basile* ; Jelenovski a fait une étude sur Méléce Smotritski ; on doit à Kotovitch une *Histoire du christianisme dans les provinces nord-*

¹ *Russkaia Starina*, octobre 1873, bulletin bibliographique.

ouest de la Russie; enfin, M. Skabanalovitch a publié des *Recherches sur l'Apocrisis de Christophe Philalète* ¹, ouvrage capital de la littérature orthodoxe du xvi^e siècle. Jamais on n'a vu une pareille activité littéraire dans l'église orthodoxe, si on en excepte les premiers temps de l'Union (xvr^e-xvii^e siècles) ².

V. MONOGRAPHIES. — Il a été dit plus haut que c'est un phénomène bien consolant de voir le goût que le public russe témoigne pour l'histoire de son passé, alors même qu'elle lui est offerte sous une forme imparfaite et presque rudimentaire. Quoi de plus sec, par exemple, qu'un catalogue? Et cependant celui de M. Mejov a été enlevé au nombre de quatre mille exemplaires. Il est vrai que son *Catalogue systématique* réunit des qualités assez rares dans les publications de ce genre. Toutefois il n'est pas à désirer que ce goût soit poussé trop loin; il serait à craindre qu'il ne favorisât le penchant pour le travail trop facile de simple reproduction des manuscrits inédits. L'intérêt de la science demande qu'on ne tarde pas trop à les élaborer, en les faisant servir à des travaux plus complets et faits d'après les exigences de la critique moderne.

Il existe déjà un certain nombre d'ouvrages composés sous l'inspiration de cette pensée, et plusieurs occupent une place marquante dans la littérature historique. Celui de M. Tchistovitch, par exemple, intitulé: *Theophane Procopovitch et son temps* ³ peut être donné comme un modèle du genre, et je regrette de ne pouvoir en dire davantage sans sortir du cadre que je me suis tracé et sans mêler les diverses époques. Le livre dont il va être question n'offre aucun de ces inconvénients. Je veux parler de l'excellente étude de M. Ikonnikov sur le comte Nicolas Mordvinov, une des figures remarquables du règne des empereurs Alexandre I^{er} et Nicolas. Ce n'est pas qu'on ignore entièrement les écrits de cet homme politique; plusieurs de ses mémoires (dont l'ensemble remplit de nombreux volumes in-folio) ont déjà paru dans différents recueils, mais personne avant le jeune professeur de l'Université de Kiev n'a songé à les étudier dans leurs sources, à les réduire en système et à leur donner un corps. M. Ikonnikov ne se contente pas d'exposer les opinions et les théories du comte, il accorde aussi une large part aux idées qui agitaient la société contemporaine et fait connaître le milieu dans lequel son héros devait agir. Peut-être aurait-il mieux fait de se restreindre davantage dans l'analyse des mémoires et

¹ 1873, in-8° de 225 pages.

² On assure que M. Popov travaille à une bibliographie générale de cette littérature.

³ Il fait partie du recueil publié par l'Académie des sciences, section de la langue de la littérature russe (1868).

d'être moins sobre de ses appréciations personnelles, que le lecteur attend à la fin de l'analyse. Un résumé substantiel de tous ces longs développements aurait donné une idée plus nette des opinions du comte Mordvinov. Toutefois l'ouvrage de M. Ikonnikov est une publication des plus sérieuses de ces derniers mois ; aussi trouva-t-il un accueil d'autant plus sympathique qu'on avait d'abord quelque sujet de craindre qu'on l'empêchât de paraître.

M. Ikonnikov n'est pas à ses premières armes. Il y a déjà quelques années, il a publié une étude sur *le rôle de la civilisation byzantine dans l'histoire russe* (Kiev, 1870). Ceci m'amène à parler d'une monographie qui, sans être purement historique, se rattache cependant à mon sujet d'une manière indirecte.

*Simon Ouchakov et l'iconographie de son temps*¹, tel est le titre de l'ouvrage que vient de publier M. Philimonov, vice-directeur au musée des Beaux-Arts (*Oroujeïnaïa Palata*) et dont je veux dire quelques mots, en laissant de côté la partie purement artistique. Le nom de Simon Ouchakov n'est guère connu des artistes d'Occident ; les Russes eux-mêmes n'avaient jusqu'ici sur la vie de cet iconographe du XVII^e siècle que des notions très-incomplètes. L'excellente étude de M. Philimonov, archéologue aussi distingué que modeste, prouve qu'il méritait un meilleur sort. Né en 1626, Simon montra de bonne heure des dispositions pour la peinture. A l'âge de vingt-deux ans, il fut admis au nombre des iconographes attitrés du czar, et sa spécialité consistait à faire des dessins, surtout pour les ouvrages d'orfèvrerie religieuse. Il trouvait cependant du temps pour faire des tableaux dont le premier en date se rapporte à l'an 1657. M. Philimonov passe en revue toutes les productions du pinceau d'Ouchakov, en les accompagnant d'appréciations à la fois solides et intéressantes. Il s'arrête avec une certaine prédilection aux deux tableaux qu'il considère comme les œuvres capitales de l'iconographie russe de cette époque-là, celui de l'Annonciation et de Notre-Dame de Vladimir.

Outre ces deux grands tableaux, Ouchakov en a laissé une foule d'autres, dont la plupart portent son nom et la date de leur exécution, bien que ces indices ne soient pas nécessaires quand il s'agit de ses tableaux. Il suffit de les regarder pour en deviner l'auteur. Aussi peut-on, sans exagération, le considérer comme chef d'une école nouvelle, tenant le milieu entre l'iconographie routinière de Moscou et la peinture de l'Occident, entre le formalisme inanimé de l'Orient et la variété vivante de l'Occident, le métier et l'art. Sans être le réformateur de l'iconographie russe, Ouchakov représente le mouvement progressiste qui s'y est manifesté dès le début du XVII^e siècle. Il y introduisit le réalisme dont les anciens iconographes n'avaient aucune notion,

¹ Moscou, 1873, in-4° de 104 pages avec plusieurs planches.

puisqu'ils y ~~voyaient~~ une atteinte à l'orthodoxie orientale. C'est là son vrai mérite, et on peut dire qu'il a inauguré une nouvelle ère dans l'art chrétien de Russie. Grâce à ses talents, Ouchakov mérita l'insigne faveur d'être annobli et il mourut le 25 juin 1656, à l'âge de soixante ans, entouré de l'estime publique.

La monographie de M. Philimonov a été composée à l'aide des documents, pour la plupart inédits, du musée dont il est conservateur ; elle jette de grandes clartés sur les œuvres artistiques d'Ouchakov et servira de base solide à celui qui voudra donner plus tard une biographie plus complète du célèbre restaurateur de l'iconographie russe au xvii^e siècle.

Puisqu'il est question d'iconographie et de M. Philimonov, il ne sera pas hors de propos d'ajouter qu'il vient de donner une élégante édition du *Guide de l'iconographe russe*¹, ouvrage semblable à celui qui a été publié en français par M. Paul Durand, d'après l'original grec. Comme il n'y a là rien qui intéresse l'histoire, il suffira de dire que ce *Guide* enseigne la manière de représenter les saints, qu'il paraît en russe pour la première fois, et qu'il ne remonte pas au delà du xvi^e siècle. Le texte en a été fourni par trois exemplaires manuscrits, les plus anciens qu'on connaisse, dont le premier appartenait autrefois à l'église Sainte-Sophie de Novgorod, le deuxième à M. Zabienli, archéologue distingué, et le troisième à M. Philimonov lui-même. La publication actuelle précieuse pour les hagiographes, est un monument littéraire et un manuel pratique tout ensemble. Depuis longtemps on sentait le besoin d'avoir un texte imprimé au milieu de tant de guides manuscrits répandus partout.

Toutefois, pour mieux comprendre le texte, il faut le lire en ayant constamment sous les yeux quelque *Guide image*, par exemple celui publié par les soins de M. Boutovski. L'un et l'autre s'expliquent et se complètent mutuellement, étant à peu près de la même époque. Tous les deux devraient, en outre, subir le contrôle du *Guide grec*, afin qu'on puisse y séparer l'élément bysantin de ce qui est propre à l'iconographie russe.

Après l'artiste je placerai l'homme de lettres, le fabuliste Khemnitser, dont M. Grote a édité les œuvres complètes et la correspondance, en les faisant précéder d'une biographie écrite d'après des sources jusque-là inédites. Après l'édition monumentale des œuvres du Derjavine, celle de Khemnitser n'était, pour le docte académicien, qu'un jeu et le succès en était assuré d'avance. M. Grote est un des académiciens les plus laborieux et les plus féconds. En général, la seconde section de l'académie témoigne pour les intérêts de la langue et la littérature russes un zèle qui lui fait grand honneur.

¹ *Ikonopisny podlinnik*. Moscou, 1873, in-42, p. 138.

Enfin, il faut dire quelques mots des mémoires, genre de publication devenu à la mode et formant toute une littérature. Il suffira d'en indiquer ici quelques-uns des plus importants.

VI. MÉMOIRES. — Le *Journal de Khrapovitski* (1782-1793), publié par M. Barsoukov, qui l'a enrichi d'une notice biographique et de notes explicatives¹, n'est pas précisément une nouveauté littéraire, puisqu'il avait paru déjà deux fois. Néanmoins la présente édition de ce précieux monument mérite d'être signalée; c'est pour la première fois qu'il paraît dans son intégrité et accompagné d'un index général de tous les personnages dont il est fait mention dans le texte. L'éditeur ne se contente pas de donner leurs noms, il y ajoute encore des notices biographiques et parfois des documents entiers. Ce n'est pas la façon ordinaire de dresser des tables de matières.

Quant à la valeur intrinsèque du journal, elle se tire de la position qu'occupait l'auteur auprès de Catherine II, pendant dix ans. Grâce à sa qualité de chargé des *affaires personnelles* de l'impératrice, il fut admis à la vie intime de la cour, ce qui donne à ses mémoires un intérêt tout particulier. Il notait, jour par jour, parfois heure par heure, tout ce qu'il y voyait ou entendait dire. Assurément, ce n'est pas de l'histoire; mais un historien intelligent y trouvera plus d'un fait qui, sans cela, aurait été perdu pour la postérité, et quelquefois, dans une phrase jetée en apparence au hasard, il découvrira le germe de grands événements politiques accomplis plus tard.

Je mentionnerai encore les *Mémoires* de Bolotove qui ont paru d'abord en forme d'appendice, dans la revue mensuelle *Russkaïa starina*, et puis en quatre volumes séparés. On y lit des récits intéressants sur la guerre de Sept ans; le règne de Pierre III; l'assassinat d'Ambroise, métropolite de Moscou, mis à mort lors de la peste de 1771; l'exécution de Pougatchev, dont Bolotov a été témoin oculaire; etc. Enfin, je nommerai les *Mémoires du prince Chakhovskoï* (1701-1777), sortis de la même rédaction. Ce prince a été maître de la police sous la régence de Biren, puis procureur général du synode, commissaire de l'armée, procureur général et ministre sous Elisabeth, enfin sénateur sous Catherine II. Les éditeurs de ces mémoires ont ajouté à la fin des documents extraits des archives d'État et du synode.

En parlant des *Mémoires*, il n'est pas permis de passer sous silence ceux de *Lady Rondeau*, femme du résident anglais à la cour de l'impératrice Anne. C'est le premier volume des écrivains étrangers, sur la Russie du XVIII^e siècle, publié sous la rédaction et avec les notes de M. Choubinski. L'idée de publier les récits des étrangers sur l'Empire russe, mérite des encouragements; bien exécutée, cette publication

¹ Saint-Petersbourg, 1871, in-8° de 601 p.

répandrait de nouvelles lumières sur une foule de points qu'un auteur indigène laisse passer inaperçus, mais qui, aux yeux de l'étranger, acquièrent un intérêt réel. On a beau dire que les étrangers portent des jugements superficiels ou entachés de partialité, il n'en est pas moins vrai que la valeur des données provenant de cette source vient précisément du contraste des pays et de la diversité des points de vue. On ne saurait, d'ailleurs, sans injustice faire le reproche d'inexactitude et de légèreté à tous les écrivains étrangers sans distinction. Les mémoires de Masson sur la cour de Catherine II et de Paul I^{er} sont cités par les Russes eux-mêmes comme une preuve éclatante du contraire ; aucun fait de ceux qu'il rapporte n'ayant jamais été démenti par l'histoire. Ce qui rehausse le mérite des mémoires de Lady Rondeau c'est la notice de son mari, sur le caractère des principaux personnages de la cour, ajoutée à la fin en guise d'appendice. La nouvelle édition fera oublier la première et elle sera suivie de mémoires du feld-maréchal Munich. Il serait grandement à désirer que la rédaction de cette espèce de bibliothèque des écrivains étrangers sur la Russie, n'oubliât pas les importants mémoires du duc de Liria, ambassadeur d'Espagne à la même cour.

Je ne saurais mieux terminer cet aperçu fort incomplet qu'en faisant mention d'une publication due à l'initiative des administrateurs de la bibliothèque publique de Saint-Petersbourg. Il s'agit du *Catalogue de la section des Russica ou Écrits sur la Russie en langues étrangères* ¹, formant deux énormes volumes. Le titre indique déjà ce qu'une semblable publication offre de ressources à quiconque cultive l'histoire de ce vaste empire. Pour se faire une idée des richesses accumulées dans la section des *Russica*, peut-être unique au monde, dont la formation remonte à 1849, il suffit de savoir que le nombre des écrits énumérés dans le catalogue atteint 28,456, sans compter ceux qui sont composés en lithuanien, en lette, en esthonien, en serbe, en bulgare, en grec et autres langues orientales, qui formeront un volume supplémentaire. Outre les ouvrages originaux, le catalogue indique toutes les traductions des livres russes et donne la liste de tous les périodiques qui ont paru en Russie en langues étrangères.

Les ouvrages sont rangés par ordre alphabétique ; mais à la fin du second volume on trouve une table *analytique* commençant par l'histoire ; la partie historique étant la plus considérable de la section des *Russica*. Désormais, on saura au moins ce que possède la principale bibliothèque de l'empire en fait de chaque branche des sciences relatives à la Russie, et chacun est sûr d'y trouver l'indication de la plupart des sources où il peut puiser. C'est déjà beaucoup ; aussi doit-on

¹ 1873, in-8° de viii-845 et 771 pages.

savoir grandement gré à l'administration de la bibliothèque d'avoir donné au public studieux un guide aussi précieux et de l'avoir rendu accessible aux fortunes les plus modestes¹. Si vous ajoutez à cet indicateur des *Russica* le *Catalogue systématique* de M. Mejov, mentionné plus haut, vous aurez la littérature historique de la Russie aussi complète qu'on puisse la désirer.

J. MARTINOV.

P. S. Pendant qu'on imprimait les pages qui précèdent, j'ai reçu le septième volume de l'*Histoire de l'Église russe*, par l'archevêque Macaire. L'auteur partage son livre en deux chapitres : le premier traite des couvents et de la vie monastique ; le second trace un tableau de la littérature religieuse dans la période où l'Église russe était scindée en deux métropoles indépendantes (1448-1589). La partie historique de cette période a fait le sujet du volume précédent, publié il y a quatre ans. Parmi les représentants du mouvement littéraire au xvr^e siècle, il faut nommer le célèbre homonyme de l'auteur, celui auquel on doit la collection monumentale connue sous le nom de *grandes Ménées*, espèce d'encyclopédie, où l'on trouve, outre les vies des saints pour tous les jours de l'année, des œuvres entières des saints Pères, des traités ascétiques, canoniques et littéraires. La Commission archéographique de Saint-Petersbourg a entrepris la publication intégrale de ce grand Ménologe de l'archevêque Macaire. Trois beaux volumes in-4° à deux colonnes ont déjà paru. Si la Commission pouvait apporter à ce travail plus d'activité, elle rendrait à l'hagiographie un service signalé.

J. M.

¹ Les deux gros volumes reviennent à 20 francs à peine.

CHRONIQUE

SOMMAIRE : La Commission des archives diplomatiques, observations à ce sujet. — La diplomatie d'autrefois. — Les diplomates Vénitiens et Espagnols. — Les légats et nonces pontificaux. — Merveilleuse sagesse de la cour de Rome. — Calixte II. — Histoire des événements de septembre 1870. Le schisme d'Orient. — Le *statutum canonicum*. — Thèses de l'école des Chartes. — Académie des inscriptions et belles-lettres : La royauté française d'après les auteurs scolastiques. — Travaux de l'Académie. — Nécrologie : Jules Michelet. — La statue de Jeanne d'Arc.

L'événement le plus important qui se soit accompli depuis notre dernière *Chronique*, c'est, en ce qui concerne les études auxquelles la *Revue* est consacrée, l'institution d'une Commission des archives diplomatiques auprès du ministère des Affaires étrangères. Les motifs qui ont amené cette institution sont exposés dans un rapport adressé par M. le duc Decazes à M. le Président de la République, et où est aussi indiqué l'objet des travaux de cette Commission. On se propose de faciliter, par ce moyen, aux travailleurs sérieux l'accès des archives du ministère, et, ce qui est mieux encore, de préparer la publication des documents les plus intéressants pour l'histoire, parmi ceux qui sont renfermés dans ces archives. Nous avons, il y a plusieurs années, fait mention dans cette *Chronique* des réclamations qu'élevaient les érudits contre la façon capricieuse dont les règlements concernant les archives diplomatiques de France étaient interprétés. Nous avons joint nos réclamations aux leurs. Il est donc naturel que nous approuvions en principe l'idée d'un changement, soit dans ces règlements eux-mêmes, soit dans leur interprétation, sans nous faire aucune illusion d'ailleurs sur les réformes pratiques dont on sera redevable à la Commission nouvelle. Nous devons néanmoins raisonner ici, ce semble, comme si cette Commission devait aboutir à une fin sérieuse et vraiment utile. Nous devons même éviter dans notre *Revue*, qui tient à juger les choses de haut et seulement du point de vue de la science, nous devons éviter de faire aucune remarque sur la façon dont la Commission a été composée. Quels que soit l'esprit et les tendances des hommes, d'ailleurs éminents, qui en font partie, nous estimons que les choix auront été excellents, si les résultats sont seulement passables. Nous faisons quelques efforts pour vaincre sur ce sujet des doutes qui résistent et

subsistent en nous. Routine et bureaucratie sont deux amies vieilles et fidèles, que toutes les commissions du monde auront peine à désunir, d'autant plus que désignées en apparence par le Ministre, ces commissions sont en général choisies par les bureaux qu'elles ont mission de contrôler. Mais nous verrons ce que l'avenir nous réserve au sujet de ces archives, si toutefois l'avenir nous réserve quelque chose. Provisoirement, nous faisons comme si la Commission devait agir, et les bureaux céder à cette merveilleuse action.

La discrétion dans les choses d'Etat, et principalement dans les choses diplomatiques, n'est pas précisément une vertu française. Il y a longtemps que la remarque en a été faite, comme on le voit, dans une dépêche du comte d'Olivarès à Philippe II, datée de Rome, le 15 décembre 1588. « Quant au secret, dit cet ambassadeur, on ne doit pas y songer, dans les négociations avec les Français, ainsi que Votre Majesté le sait mieux que personne ¹. » Il ne semble pas que cette fiévreuse indiscrétion ait diminué depuis le temps de Philippe II et d'Olivarès. Nous en avons vu en ces derniers temps des accès et des transports redoublés qui formaient un singulier contraste avec la discrétion des bureaux, au sujet de pièces dont l'intérêt n'est plus qu'historique. Les négociations de 1670 étaient un secret d'Etat qu'il fallait soigneusement préserver des regards profanes, mais en revanche celles de 1870 s'étaient chez tous les libraires et se débitaient au plus juste prix, pour la justification ou la glorification contradictoire de M. X., de M. Y. et de M. Z., qui se battaient, pour ainsi dire, à coup de révélations. Ce spectacle tristement comique nous a trop enseigné le prix de la discrétion, pour que nous songions à demander que les archives diplomatiques soient ouvertes sans conditions, et les documents qu'elles renferment communiqués sans exception à tout venant, comme le sont, ou peu s'en faut, les livres imprimés ou manuscrits de la Bibliothèque nationale. Nous ne pensons même pas que l'accès en doive être aussi aisé que celui des Archives de France. Mais ce qu'il serait utile d'établir, dès lors qu'on se décide à en élargir l'entrée, ce sont des règles fixes excluant, pour l'admission des travailleurs et la communication des documents, le caprice et l'arbitraire qui jusqu'à ce jour ont décidé sans contrôle. Les mobiles très-divers qui ouvraient ou fermaient aux travailleurs les portes des archives diplomatiques, et où le culte des règles d'Etat et des saines traditions de la politique française n'était pas toujours la raison dominante, feraient place avec avantage à des maximes raisonnées et suivies, dont les principales devraient être écrites une fois pour toutes dans un arrêté ministériel, ou, s'il y a lieu, dans un décret du chef de l'Etat.

¹ *Sixte-Quint*, par M. le baron de Hübner. Paris, Franck, 1870, in-8°, t. III p. 47.

Le parti le plus sage, parce qu'il paraît reposer sur la nature et la vérité des choses, ce serait peut-être de diviser résolument, et dès aujourd'hui, la direction des archives diplomatiques en deux sections nettement distinctes : *section historique* et *section politique*, lesquelles obéiraient à deux règles contraires. A la section historique, le principe serait de communiquer aux travailleurs autorisés une fois pour toutes, et munis d'une carte, d'ailleurs révocable, tous les documents afférant à cette section ; d'y installer un service du public, dans une salle spéciale, ouverte tous les jours, comme l'est celle des Archives de France. A la section politique, la loi serait de ne rien communiquer que sur un ordre du ministre, dans un intérêt d'État. Il n'est guère admissible que le classement des pièces ou des registres ne puisse absolument pas répondre à cette division, sans qu'il soit nécessaire de détruire un ordre préexistant de séries parallèles. Il suffit que chaque série subisse elle-même la division qui serait marquée par une date, et qui d'ailleurs ne sera jamais que provisoire, puisque les documents politiques, par le seul cours du temps, se transforment peu à peu en documents historiques. Mais quand certaines séries du classement actuel résisteraient absolument, ce dont je doute, à une division de ce genre, le remède est bien aisé. On attribuerait les séries *inséparables* à la section politique, chargée et obligée de communiquer au public, par l'intermédiaire de la section historique, les parties communicables de ces séries. Il est bien entendu d'ailleurs que les règles contraires qui dirigeraient le personnel des deux sections, pourraient recevoir des exceptions, déterminées, s'il se peut, une fois pour toutes et par arrêté ministériel. Si le personnel de ces deux sections ne pourrait pas être recruté un peu différemment, c'est ce que la Commission ne fera pas mal d'examiner. La section politique doit demeurer aux diplomates, mais les érudits de profession ne seraient pas déplacés à la section historique, ceux surtout qui sont experts en fait d'archives. Ce serait, (car j'aime à croire que les deux sections vivraient en parfait accord) un heureux traité d'alliance conclu dans les bureaux du ministère entre l'art de Mazarin et la science de Mabillon, et l'on y verrait pour le plus grand bien de l'érudition et de la politique française, l'union de la diplomatique avec la diplomatie. Si cette perspective n'attendrit pas les cœurs des membres de la Commission, c'est que ces cœurs sont bien durs. A tout hasard, j'en déroule à leurs yeux le touchant tableau.

Mais ce qui, sans plaisanterie, justifierait assez l'introduction aux archives diplomatiques de France d'un personnel un peu différent, par ses études et son origine, des employés ou attachés ordinaires, diplomates émérites, ou apprentis en fait de diplomatie, ce sont les projets de publication que forme en son rapport M. le duc Decazes, et qu'il recommande aux méditations des commissaires que ses bureaux ont choisis. L'idée de rattacher ces publications à la grande *Collection des*

documents inédits sur l'histoire de France, mais d'en faire pour ainsi dire une série spéciale, entreprise sous les auspices du ministère des Affaires étrangères, n'est pas mauvaise en elle-même. Le budget du ministère de l'Instruction publique est tellement réduit, qu'il y aurait un sensible avantage à voir les autres départements consacrer une part des fonds qui leur sont attribués, à faire ou encourager des publications utiles, qui touchent par quelque côté aux affaires de leur ressort. Il y aurait à cela un avantage encore, pour ce qui concerne en particulier les *documents inédits*, ce serait d'introduire dans cette grande collection, par le fait même de la division des matières, quelque peu d'ordre et de méthode. Mais tout dépend de l'exécution. Les publications doivent être menées promptement ; elles doivent l'être avec toute la rigueur des règles scientifiques ; elles exigent par conséquent une direction précise, une surveillance exacte, et des travailleurs spéciaux. Ce qu'il faudrait surtout s'efforcer de bannir, ce qui pourtant a de grandes chances de se maintenir pleinement et à jamais dans les entreprises scientifiques dirigées ou patronnées par l'État, c'est la prédominance à peu près exclusive des ignorances prétentieuses, des intérêts et des amours-propres audacieusement ridicules, des égoïsmes forcenés, ce sont les partialités effrénées de l'intrigue et de la faveur, c'est la haine instinctive de la science et de l'action, c'est l'apathie et l'insouciance, c'est le désordre et le chaos. Je souhaite sincèrement que la Commission des archives diplomatiques et M. le Ministre des Affaires étrangères donnent, dans les réformes et les publications qu'ils projettent, le salutaire exemple de bannir tous ces fléaux-là. Mais je n'ose pas l'espérer. Je sais bien, à vrai dire, que les maux de ce genre sont, dans une certaine mesure, à peu près inévitables en ce monde. Mais encore serait-il bon de faire au moins quelques efforts pour que cette mesure-là ne fût pas trop dépassée.

En soumettant à la Commission l'idée d'appeler des travailleurs spéciaux à la section historique des archives diplomatiques de France, je ne veux aucunement demander que cette section devienne la propriété exclusive d'une corporation d'érudits déterminée. Quoique les privilèges corporatifs aient du bon, beaucoup de bon, et ne soient souvent, à bien prendre, que des droits et des libertés qui se balancent, il est toujours prudent de n'en pas provoquer, sans un mûr examen, l'extension à de nouveaux domaines. Que l'exclusion ne soit donc donnée à personne. Mais aussi et surtout qu'elle ne soit pas donnée à ceux-là mêmes qui seraient les plus capables de mener à bien la tâche qu'il s'agit d'entreprendre. — Dans cette section historique, à côté d'un personnel spécial et permanent d'érudits, les jeunes attachés du ministère, les futurs représentants de la France à l'étranger pourraient, à mon avis, faire un stage des plus profitables, et pour eux et pour le pays, surtout s'il leur était permis de le compléter par un séjour dans

la section politique de ces mêmes archives, dont les documents leur pourraient être, pour leur instruction, mis sous les yeux et dans l'esprit, suivant la mesure commandée par l'intérêt de l'Etat, par la sagesse et par la prudence. Quelle bonne habitude de travail, quel goût pour l'érudition et les sources historiques, quel amour du passé de la patrie et des grandes traditions de la diplomatie française ne devraient-ils pas emporter et cultiver à l'étranger ! Quand ces nobles travaux leur feraient perdre quelques amusements de théâtre, de bal ou de sport, où serait le mal ? La France assurément n'en verrait pas diminuer son prestige dans les cours étrangères. Ce qu'il faut en France, en ceci comme en toutes choses, c'est le travail. C'est la paresse qui nous a perdus, c'est le travail qui doit nous régénérer.

Sans se laisser aller à de trop beaux rêves, qui pourraient paraître chimériques dans l'état présent des esprits et des courages, on peut former le vœu que chacune de nos légations devienne un centre intelligent d'informations, non-seulement politiques, mais scientifiques et littéraires, et surtout historiques, puisque l'histoire n'est autre chose que la politique du passé. Nos attachés d'ambassade trouveraient dans cette extension salutaire de leur mission à l'étranger de quoi exercer leur intelligence et leur plume, de quoi nourrir leur esprit, mûrir leur jugement, charmer noblement leurs loisirs. Un stage à la section historique des archives du ministère, où ils prendraient l'habitude des saines méthodes dans la compagnie des érudits de profession, les préparerait très-bien à cette partie importante et nouvelle des fonctions diplomatiques. Il semble, d'autre part, qu'il y aurait avantage à continuer cette utile alliance des savants et des diplomates, en joignant à chaque légation un ou plusieurs attachés spécialement scientifiques et littéraires, comme on a coutume d'y joindre des attachés militaires. Ce sont toutes choses fort aisées à faire, auxquelles on ne songe point, et si l'on y songeait, la routine ne manquerait pas de s'y opposer. Mais il convient tout au moins qu'elles aient été dites dans la *Revue* qui représente en France les intérêts de l'histoire ; cela importe pour l'honneur de notre infortuné pays. Tant et de si cruelles leçons seront-elles donc toujours vaines ?

Une des plus intéressantes et des plus utiles occupations de nos attachés d'ambassade, ce serait l'étude et au besoin la mise en œuvre des pièces historiques et diplomatiques renfermées dans les archives des gouvernements étrangers. Quelle variété de connaissances ne puiseraient-ils pas durant leurs divers séjours à telle et telle ambassade ! Ils passeraient, pour ainsi dire, en revue les politiques variées suivies à travers les siècles par les différentes cours d'Europe, et toutes les affaires du temps passé. Auraient-ils fait un inutile emploi de leur vie, si chacun d'eux, sans parler ici de leurs services politiques, donnait, par exemple, aux lettres et à la science françaises, à la fin de sa carrière,

un ouvrage comme celui que nous citons tout à l'heure : le *Sixte-Quint* de M. le baron de Hübner, justement loué naguère par notre savant collaborateur M. Henri de l'Épinois, qui, comme nos lecteurs le voient dans cette livraison même, a compétence et juridiction en fait d'histoire diplomatique ? Mais pour la diplomatie même et la politique contemporaine, pense-t-on qu'ils n'auraient pas tout à gagner en voyant revivre sous leurs yeux, agir, écrire les grands diplomates, s'agiter les grandes affaires d'autrefois ? Quelle merveilleuse école, par exemple, que celle des ambassadeurs de la seigneurie de Venise, ces politiques si avisés poussant jusqu'au génie l'esprit d'observation et de prudence ; celle encore des diplomates espagnols du temps de Philippe II, froids, pratiques, austères, entiers, orgueilleusement inflexibles ; celle enfin, la première de toutes, des légats et des nonces pontificaux dans tous les temps ! Qu'il nous soit permis, à ce propos, d'indiquer aux esprits studieux une lecture qui charmait les loisirs de M^{me} de Sévigné, et qu'elle jugeait à bon droit des plus curieuses et instructives. Je veux parler de la *Vie du cardinal Jean-François Commendon*, écrite en latin par Antoine Gratiani, son disciple et son secrétaire, et traduite en français par Fléchier. Ils y pourront voir ce qu'était, au xvi^e siècle, dans les luttes héroïques des souverains pontifes contre la menaçante extension de la prétendue Réforme, un légat pontifical, et ce qu'était aussi son fidèle auxiliaire, son secrétaire d'ambassade. Quelle science et quelle sagesse ! Quel zèle et quelle prudence ! Quel dévouement à la sainte cause dont ils étaient les représentants !

C'est, à mon sens, une grande consolation dans les temps mauvais que nous traversons, et un grand sujet d'espoir pour les catholiques, que de contempler cette admirable cour de Rome, et, à travers l'histoire, les actes et les négociations du Souverain Pontificat, toujours inébranlable sur le fondement des principes éternels de la religion et de la morale, toujours prudent et modéré dans le maniement quotidien des hommes et des choses ; sachant dominer le tumulte passager des tempêtes humaines, et guidant sans relâche à travers tous les écueils, plein de confiance dans les promesses divines et ne négligeant rien des ressources permises d'une sage et raisonnable politique, la nef dont le gouvernail a été confié à saint Pierre, et contre laquelle les vents et les flots ne prévaudront point. Les successeurs de saint Pierre, ces papes qui, à si peu d'exceptions près, ont été l'honneur du genre humain, ont montré de siècle en siècle et réduit en pratique, pour l'instruction de tous ceux qui pensent, l'alliance féconde de la foi et de la raison. Ils ont courbé la raison sous la foi, selon le précepte du divin Maître, mais bien loin d'anéantir la raison, comme le leur reprochent les insensés qui les outragent, ils l'ont donnée pour support et, en quelque façon, pour guide à cette foi céleste qui la guidait aussi en la dominant et lui prêtait ses lumières. L'histoire des papes est la plus belle assurément

de toutes les histoires. L'étroite union de la France avec le Saint-Siège, qui apparaît dès nos origines comme la loi merveilleuse et salutaire de notre développement historique à travers les âges, fait des annales de la papauté une partie nécessaire de l'histoire de France. Aussi devons-nous accueillir avec joie et signaler au public les recherches nouvelles qui peuvent jeter un jour plus vif sur ces magnifiques annales. M. Ulysse Robert, attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, vient de publier un travail intitulé : *Calixte II, étude sur les actes de ce pape*¹. Le mot *actes* n'a pas ici le sens d'*actions*, mais de documents officiels émanés de la chancellerie pontificale.

Le présent volume est donc une étude préparatoire de diplomatie, avec mise au jour de documents inédits, qui s'adresse aux érudits et non pas aux gens du monde. Mais M. Robert a l'intention de ne s'en pas tenir là. Il compte bien profiter lui-même de cette préparation dont il offre libéralement aux autres le résultat, et il annonce qu'il se propose de publier une véritable *Histoire de Calixte II*. Voici comme il résume en quelques lignes la vie de ce grand pape du XII^e siècle, qui n'a pas encore eu d'historien particulier. « Calixte II est une des plus belles gloires de la France. Il appartient, par sa naissance, à la Franche-Comté et, pendant plus de trente ans, il a administré l'église de Vienne. Elevé sur la chaire de Saint-Pierre, il fit disparaître les abus qui désolaient l'Église; il rétablit la discipline et réunit le premier concile œcuménique d'Occident; enfin, il eut l'honneur insigne d'achever l'œuvre de Léon IX et de Grégoire VII en terminant la première querelle des investitures. Aux qualités de l'homme politique et de l'administrateur, Calixte II joignit les vertus d'un saint, et, bien qu'il n'ait jamais reçu les honneurs d'un culte public, il a le titre de bienheureux dans le martyrologe des Bénédictins et dans celui de Cîteaux. » Nous souhaitons la bienvenue à M. Robert dans le monde de l'érudition et des lettres. Son esprit sobre, exact et judicieux nous fait bien augurer de l'ouvrage qu'il prépare, si, comme nous l'espérons, il se pénètre profondément, avant de l'écrire, des traditions de l'Église, de celle en particulier qui a reçu sa consécration définitive au concile du Vatican, et que les événements qui sont dans toutes les mémoires ont tout à coup justifiée, si elle avait besoin de l'être, en la montrant avec la dernière évidence comme marquée au coin de la sagesse éternelle.

Ces événements, si récents qu'ils soient, appartiennent maintenant à l'histoire. Par les douleurs qu'ils infligent au Père commun des fidèles, ils environnent d'une auréole nouvelle le pontificat, si glorieux déjà, de Pie IX; ils mettent en pleine lumière la majesté de cette radieuse figure et la sainte inflexibilité de son incomparable douceur. Ces

¹ Paris, Paliné, 1874, in-8°. Les *Analecta juris pontificii* avaient eu la primauté de ce travail.

événements dont l'univers catholique, à l'heure qu'il est, porte encore le deuil, viennent d'être retracés avec l'exactitude d'un témoin et l'impartialité d'un juge, par M. le comte Roger de Beaufort, dont nous sommes heureux d'annoncer et de recommander le livre à nos lecteurs. L'ouvrage est intitulé : *Histoire de l'invasion des États pontificaux et du siège de Rome, en septembre 1870*¹. Les tristesses de l'heure présente, que ces mots seuls rappellent suffisamment à tous les esprits, ne doivent pas pourtant nous faire perdre l'espérance. Qui sait les triomphes que Dieu réserve à son Église ? Quel vaste champ peut s'ouvrir un jour pour elle dans cet Orient qui fut son berceau, et que l'invasion musulmane et le schisme lui ont ravi ! Les miséricordes divines se répandront peut-être un jour sur les chrétiens d'Asie, sur les Grecs d'Europe, sur les Tartares aussi et sur les Slaves, sur toutes ces peuplades qui peu à peu s'unissent et se mêlent sous le sceptre des czars, dans le grand empire de Russie. Les profondes études sur les antiquités ecclésiastiques qui s'accomplissent sous nos yeux, aideront sans doute à ce merveilleux résultat, s'il est marqué dans les desseins de la Providence. Les causes diverses du schisme, les formes qu'il a revêtues, soigneusement examinées et exposées au grand jour, ne seront pas moins utiles. Aussi ne saurait-on trop remercier la Société bibliographique, qui poursuit avec une infatigable persévérance la mission qu'elle s'est donnée de propager la foi par la science et la science par la foi, on ne saurait trop la remercier de l'ouvrage, annoncé déjà plusieurs fois par nous, et qui va paraître incessamment sous ses auspices. Je veux parler du *Statutum canonicum* ou *Règlement ecclésiastique de Pierre le Grand*, publié par le R. P. Tondini, barnabite, et précédé d'une introduction étendue².

L'histoire de l'Eglise et, en particulier, l'histoire de la papauté, si intimement liée avec l'histoire de France, pourra fournir aux jeunes élèves de l'Ecole des chartes bien des sujets de thèses neuves, utiles et intéressantes. Nous nous permettons de compter sur eux pour l'avenir de ces études. La promotion qui est sortie cette année rappelait, par le petit nombre des aspirants au diplôme d'archiviste-paléographe, le souvenir cruel de la funeste guerre qui a révélé, en l'augmentant, le désordre des affaires françaises, l'affaiblissement de notre antique vigueur et du vieux génie gallo-franc. La séance publique pour la soutenance des thèses, tenue le 19 janvier sous la présidence de M. N. de Wailly, membre de l'Institut, n'en a pas moins présenté beaucoup d'intérêt. Voici les sujets choisis par les candidats : *Vues sur l'histoire de l'organisation judiciaire en France, du IX^e au XIII^e siècle, considérée au point de vue des juridictions extraordinaires*, par Isaac-

¹ Paris, Palmé, 1874, in-8°.

² Le livre sera mis en vente à la librairie de la Société bibliographique, 75, rue du Bac, à Paris. On trouve à la même librairie toutes les publications de science ou de propagande annoncées dans nos précédentes chroniques.

Adolphe Cohn ; *Droits de navigation sur la Seine du XI^e au XIV^e siècle, depuis la Roche-Guyon jusqu'à Paris*, par G. Guilmoto ; *Recherches sur le texte et les sources du Libro de Alexandre*, par Alfred Morel-Fatio ; *Etude historique sur la Maison-Dieu de Saint-Lo*, par Paul Parfouru. Les thèses de MM. Morel-Fatio et Guilmoto ont été particulièrement remarquées. Les résultats de la soutenance ayant été combinés, selon l'usage, avec ceux des examens de fin d'année, la liste de sortie a été dressée dans l'ordre suivant : MM. 1. Morel-Fatio ; 2. Guilmoto ; 3. Cohn, et hors rangs M. Parfouru, qui appartenait à une promotion antérieure. Nous ne dirons rien de plus aujourd'hui de l'Ecole des chartes, et nous passerons sans transition à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, quoiqu'en fait, la transition de l'une à l'autre s'ait, dit-on, parfois malaisée.

Dans les séances des 6, 13 et 20 février, M. Ch. Jourdain a fait une intéressante communication sur la royauté et le droit populaire en France, au moyen âge, selon les auteurs scolastiques. Le savant académicien a soutenu que « chez nos plus anciens écrivains, la royauté ne se présente avec aucun des caractères du césarisme, » mais comme une institution d'origine germanique, investie d'un pouvoir local et limité, puis comme une institution chrétienne et nationale, et bientôt comme le point de réunion de toutes les forces de la patrie, l'arbitre de toutes les classes, le symbole vivant de la France. On voit peu à peu, dit-il, se développer « l'idée d'un pouvoir souverain, unique de sa nature, auquel appartenait le droit de commander et d'être obéi sur le territoire dont il était possesseur. Cette image de la puissance ou plutôt de la majesté royale pénétra de bonne heure dans tous les esprits, chez les ignorants comme chez les doctes, et, de Clovis à Charlemagne, de Charlemagne à Philippe-Auguste, on en suit facilement la trace chez les chroniqueurs et chez les théologiens. » Cette royauté que l'Eglise proposait à la vénération des peuples et qu'elle marquait, par le sacre, d'un caractère religieux, est essentiellement distincte de la tyrannie impériale et païenne. Au XII^e siècle, Jean de Salisbury résume magistralement la doctrine traditionnelle à l'ombre de laquelle grandit la royauté en France : « Entre le roi et le tyran, dit-il, il y a cette seule différence que le roi obéit à la loi, gouverne son peuple selon la loi, se considère comme le ministre de la loi, réclame pour lui-même en vertu de la loi la première part dans les devoirs et dans les charges publiques, et n'a enfin d'autre titre de supériorité sinon que dans l'Etat les particuliers ont chacun leurs charges propres, tandis que toutes les charges réunies pèsent sur le prince. » Non-seulement, continue M. Jourdain, le roi est soumis à la loi, mais il se doit au bien général ; il est surtout le protecteur, l'ami, le justicier des classes déshéritées. » Cet idéal de la royauté nationale et chrétienne, tel que l'avaient défini les théoriciens de la scolastique, fut réalisé par saint Louis.

« Le fils de Blanche de Castille est bien le prince que le premier âge de la scolastique avait rêvé. Il connaît ses droits et sait les faire respecter, mais il est pénétré plus à fond encore du sentiment de ses devoirs. Nul n'est esclave de la loi au même degré que lui. Son gouvernement met en relief le caractère de haute moralité et de paternelle justice, de douceur sans faiblesse et de fermeté sans arrogance que le pouvoir royal peut revêtir entre les mains d'un prince capable et éclairé, que remplit le sentiment du devoir uni à la pensée de Dieu. » C'est l'honneur de la théologie catholique, si stupidement accusée de favoriser le despotisme, d'avoir créé et maintenu cet idéal. Le prince des théologiens, l'ange de l'école, saint Thomas, non-seulement ne rabat rien des devoirs des rois, mais il croit juste et utile de donner aux sujets une part dans le gouvernement. « Deux choses, dit saint Thomas, cité par M. Jourdain, sont nécessaires pour fonder un ordre durable dans les États : la première est l'admission de tous à une part du gouvernement général, afin que tous se trouvent intéressés au maintien de la paix publique ; la seconde est le choix d'une forme politique où les pouvoirs soient bien et sûrement combinés. La plus heureuse combinaison des pouvoirs est celle qui placerait à la tête de la cité un prince vertueux, rangerait au-dessous de lui un certain nombre de grands chargés de gouverner selon les lois, pris dans toutes les classes et soumis à tous les suffrages de la multitude. On associerait ainsi la nation entière aux soins du gouvernement. » Cette théorie constitutionnelle, que saint Thomas recommande d'ailleurs plutôt, ce semble, qu'il ne l'impose, s'inspire de la politique d'Aristote, épurée par l'esprit chrétien. « Un pas de plus, dit M. Jourdain, et la logique va nous conduire à l'idée d'une imposante réunion dans laquelle tous les éléments de la nation seront rapprochés, et qui, sous le nom d'États généraux, aura pour mission d'appuyer, de guider, de contenir l'autorité personnelle du monarque. Ce dernier progrès (et c'est une particularité remarquable) s'accomplit précisément sous celui des successeurs de saint Louis qui poussa le plus loin l'infatuation de son propre pouvoir, sous Philippe le Bel. » Mais les faits, en politique, sont souvent, et surtout en France, un dangereux écueil pour les théories ; les systèmes politiques ne sont pas inflexibles comme les dogmes religieux ; ils doivent se plier aux circonstances, ou sinon, celles-ci les brisent. Si la royauté, sous Philippe le Bel, exagéra son pouvoir, les États généraux ne tardèrent pas à pousser leurs prétentions au delà de toute limite raisonnable. La théorie des droits populaires, violemment appliquée, mit bientôt en péril l'indépendance française. C'est ce qui explique, après les troubles violents qui accompagnèrent les désastres de la guerre de Cent ans, et faillirent dès lors engendrer une tyrannie césarienne, le retour unanime des esprits ignorants ou doctes, vers l'idée d'un pouvoir fort, indépendant et tutélaire, mais

d'ailleurs légitime et traditionnel ; c'est ce qui explique, dans les écrits des publicistes comme dans les actes de la royauté qui venait de sauver la France, mise à deux doigts de sa perte par l'ineptie furieuse des factions, une tendance marquée vers le pouvoir absolu. Cette réflexion me paraît utile pour compléter les remarques de M. Jourdain, dont il serait dangereux, à mon sens, de tirer des conséquences trop rigoureuses. La doctrine politique de saint Thomas demeure, je le crois, à l'heure présente, et demeurera toujours un admirable modèle de gouvernement, mais les diverses parties en peuvent, en doivent être, selon les lieux et selon les temps, agrandies ou réduites, équilibrées, en un mot, de différentes manières. Or, je l'ai dit déjà, et je le répète, l'histoire de France tout entière nous crie que les deux dangers qui ont plusieurs fois failli amener la dissolution de la patrie, l'anarchie et le césarisme, ne sauraient être évités, et n'ont été écartés à plusieurs reprises que par l'action libre et forte de la royauté française. La doctrine qui ressort des théories du moyen âge, vérifiées mais aussi corrigées par les faits, c'est une royauté puissante, légitime et contrôlée. C'est là de l'histoire, ce n'est pas de la politique.

Dans une séance antérieure (30 janvier), M. Wallon, secrétaire perpétuel, a présenté à la même Académie son rapport sur les travaux des commissions de publication pendant le second semestre de l'année 1873. Ont paru le tome XXVI de l'*Histoire littéraire de la France* (II^e du XIV^e siècle), comprenant la suite des chansons de gestes et les sermonnaires ; le tome XXVII, 2^e partie, des *Mémoires de l'Académie*, où nous signalerons un travail du regretté M. Huillard-Bréholles sur l'*État politique de l'Italie depuis la paix de Constance jusqu'au milieu du XV^e siècle* (1183-1355), et une étude de M. Léopold Delisle sur les *Ouvrages de Guillaume de Nangis* ; enfin la deuxième partie du tome VII des *Mémoires présentés par divers savants*. Le tome XXIII des *Historiens de France*, la première des grandes publications académiques, confiée à MM. de Wailly, Delisle et Jourdain, n'attend plus que sa table, qui s'achève sous la direction de M. Jourdain. La *Table chronologique des diplômes et titres imprimés concernant l'histoire de France*, dite *table de Bréquigny*, continuée par M. Laboulaye, a vingt-six cahiers tirés et trois à tirer. M. Delisle poursuit, avec la collaboration de M. de Rozière, la préparation des *Chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France, antérieurs à l'avènement de Philippe-Auguste*. Dans le dernier semestre, les pièces antérieures à 1180, comprises dans les registres 120 à 125 du *Trésor des Chartes*, ont été dépouillées. Les trois séries des *Historiens des croisades : occidentaux, grecs et arabes*, continuent leur marche parallèle. La collection des *Mémoires de l'Académie* a plusieurs volumes sous presse : la première partie du tome XXV, qui sera suivie de la deuxième partie du tome XXVII, toutes deux consacrées à l'histoire de l'Académie, selon l'usage de

réserver à cette matière la moitié d'un volume sur une livraison de deux ; et la première partie du tome XXVIII. Enfin la table, qui doit paraître de dix en dix volumes, et qui, pour la seconde dizaine, forme ainsi le tome XXII, vient d'être livrée à l'impression. Cette table a été dressée par notre savant collaborateur M. Félix Robiou. Le recueil des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, à quatre volumes en cours de publication. — A ce propos, nous annoncerons que l'administration de la bibliothèque vient de livrer au public le tome II du *Catalogue des manuscrits français*¹. Ce volume contient la suite du dépouillement des correspondances et autres documents, pour la plupart originaux, relatifs aux événements des *xvi^e* et *xvii^e* siècles. — Le tome XXVII de l'*Histoire littéraire de la France* est remis à l'imprimerie, et la plupart des notices qui doivent former le tome XXVIII ont été lues à la Commission. Enfin les autres publications de l'Académie, c'est-à-dire les *Œuvres de Borghesi* et le *Corpus inscriptionum semiticarum* suivent régulièrement leur cours.

L'avantage des académies, c'est que les publications dont elles sont chargées sont, autant que possible, à l'abri de l'accident inévitable qui termine à un point marqué le cours de la vie humaine. Les existences les plus bruyantes, comme les plus paisibles, en viennent enfin à cette borne heureuse ou fatale qui sépare le temps de l'éternité. M. Jules Michelet, mort à Hyères, le 9 février, l'a franchie, hélas ! en libre penseur. Avant de mourir, il a exprimé le vœu de « rester le plus longtemps possible dans la lumière, avant d'entrer dans les ténèbres. » C'est de son corps qu'il parlait : espérons que Dieu, dont on ne peut mesurer la miséricorde, aura au dernier instant, au dernier soupir, chassé les ténèbres de son esprit, donné la lumière à son cœur. Ces ténèbres étaient profondes, et pourtant, comme le dit le *Polybiblion*², « M. Michelet avait reçu du ciel des dons merveilleux. Il était né historien et poète, de telle sorte que ses facultés d'historien pussent nourrir et grandir son génie de poète, et que son génie de poète pût, soit dans les recherches d'érudition, soit dans la composition historique, faire revivre à ses yeux et à ceux de ses lecteurs les âges écoulés, éclairés d'une lumière magique et, pour ainsi dire, électrique. Nul mieux que lui n'a vu et montré, senti et fait sentir la vie, l'activité, la grandeur de ce moyen âge, qu'il a depuis accusé d'ignorance et de stupidité, et appelé un âge de mort. Même dans ses livres — si insensés — d'histoire naturelle, de nombreux, de brillants éclairs de talent montrent ce qu'il aurait pu faire, et la magnificence de ce génie déchu, de cette vocation gâtée. C'est le souffle empesté qui, depuis le dernier siècle,

¹ In-4° à 2 col. Firmin Didot

² Livraison de mars.

empoisonne les intelligences, qui a flétri celle-ci. C'est la passion *philosophique* et révolutionnaire qui ôtant tout frein, toute règle à l'imagination naturellement emportée de M. Michelet, lui a ravi la gloire qui l'attendait parmi ses contemporains et dans la postérité. Tout ce que celle-ci lui peut accorder, c'est la compassion qu'on a pour les transports d'un esprit malade. L'avenir, de l'oubli qui emportera, qui emporte déjà les diatribes passionnées et toutes les folies de M. Michelet, laissera seulement surnager quelques pages merveilleuses, et entre toutes, celles qu'il a consacrées à la mémoire de Jeanne d'Arc, et à cause desquelles il lui sera beaucoup pardonné. »

Félicitons-nous, en terminant cette *chronique*, de l'hommage public que Paris vient enfin de rendre à la sublime Française, à la vierge inspirée de Dieu pour le salut de la France. Nous n'avons pas à juger, au point de vue esthétique, la statue qui s'élève à la place des Pyramides. Mais au nom de l'histoire et de l'archéologie, nous avons le droit de protester contre l'absence, sur l'étendard que Jeanne tient en main, des figures religieuses et du signe national qui y figurèrent certainement, quand elle le portait dans les combats, et près de cet endroit même où son image est dressée. Le drapeau de Jeanne d'Arc était blanc, semé de fleurs de lys. Que les fleurs de lys soient bannies de la politique, nous n'avons ici le droit d'en rien dire ; mais qu'on prétende à les dissimuler sur nos monuments, c'est-à-dire à les exclure de notre histoire, c'est trop fort, et leur absence crie d'elle-même. Autant vaudrait rayer cette histoire des annales de l'humanité, et effacer la France de la carte du monde.

MARIUS SEPET.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Sainte Bible avec commentaires théologiques, moraux, philologiques, historiques, etc., rédigés d'après les meilleurs travaux anciens et contemporains, et Introduction critique et spéciale, pour chaque livre, par M. l'abbé DRACH, du clergé de Paris, docteur en théologie, texte latin de la Vulgate, traduction française en regard par M. l'abbé BAYLE, docteur en théologie et professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie d'Aix. — *Épîtres catholiques de saint Jacques, saint Pierre, saint Jean, saint Jude* ; — *Apocalypse de saint Jean*. Paris, Lethielleux, 1873. 2 fascicules, gr. in-8 de 236 et 170 p.

Les *Épîtres catholiques*, et surtout l'*Apocalypse*, offrent, à qui entreprend de les commenter, des difficultés nombreuses et de plus d'un genre, mais ces difficultés n'ont pu effrayer ou décourager M. l'abbé Drach ; il était, d'ailleurs, excellemment outillé. Armé d'une forte théologie, il interprète les textes sacrés à la lumière de la tradition, il munit de notes claires et solides les endroits dont l'hérésie a le plus abusé ou qui, au contraire, servent le mieux à la combattre et à la ruiner ; enfin, il s'attache avec un soin pieux à faire paraître dans tout leur éclat les passages des *Épîtres* ou de l'*Apocalypse* qui proclament ou qui insinuent la divinité de Notre-Seigneur. Les travaux récents dont

l'Écriture a été l'objet ne lui sont pas moins connus que les anciens, et, comme le docteur de l'Évangile, M. l'abbé Drach tire de son trésor des choses nouvelles et des choses antiques. Dans les introductions, il étudie successivement toutes les questions que soulèvent les *Épîtres catholiques* et l'*Apocalypse*. M. Drach établit d'abord la canonicité et l'authenticité de ces écrits apostoliques. La canonicité et l'authenticité de nos livres saints, si étroitement liées qu'elles soient l'une à l'autre, devaient être examinées séparément, et elles l'ont été. Certaines toutes les deux, elles ne sont pas toutes les deux proposées à notre foi : c'est sur la canonicité seulement que l'Église s'est souverainement prononcée. L'exégète s'occupe ensuite d'autres questions qui ont, elles aussi, leur importance : en quelle langue, en quel temps, en quel lieu, dans quel but et d'après quel plan les *Épîtres catholiques* et l'*Apocalypse* ont-elles été composées ? M. Drach a traité en outre certaines questions spéciales qui naissent, pour ainsi dire, des textes qu'il se proposait d'expliquer : c'est ainsi que nous lui devons, sur l'authenticité d'un verset célèbre de la première épître de saint Jean (*les Trois témoins célestes*), une dissertation dans laquelle il a mis à profit les travaux de M. Le Hir et

du P. Franzelin ; et, sur le *millénarisme*, une autre dissertation, inspirée de même par les savantes thèses du P. Franzelin, et où je regrette de ne voir pas mentionné, à côté d'autres ouvrages sur la matière, le livre du P. Lesœur, de l'Oratoire : *Le règne temporel de Jésus-Christ, étude sur le millénarisme*. L'*Apocalypse* a été, de la part de M. Drach, l'objet de l'étude la plus sérieuse ; il a parfaitement indiqué les raisons pour lesquelles l'authenticité de ce livre divin fut révoquée en doute par quelques écrivains, dont le plus illustre est saint Denys, d'Alexandrie, qui mania avec tant de dextérité cette arme périlleuse des *critères internes* dont les critiques allemands se croient les inventeurs. A la suite de Bossuet, M. Drach fait ressortir la beauté littéraire de l'*Apocalypse*, cet « Évangile de Jésus-Christ ressuscité » où « toutes les consolations, toutes les promesses, toutes les grâces, toutes les lumières des livres saints se réunissent ; » où « tous les hommes inspirés de Dieu semblent avoir apporté tout ce qu'ils ont de plus riche et de plus grand, pour composer le plus beau tableau qu'on pût jamais imaginer de la gloire de Jésus-Christ. » C'est Bossuet qu'on vient d'entendre, et les appréciations d'un tel juge et d'un tel maître valent assez, je pense, l'*Apocalypse* des mépris d'une critique qui affecte de ne voir qu'un « grand joujou d'or et de perles, » qu'une construction « gauche, puérile, impossible, » dans cette cité merveilleuse où « Dieu sera avec son peuple et essuiera les larmes des yeux des saints, » où, à travers ses voiles brillants d'un symbolisme tout oriental, rayonne un spiritualisme si haut, si pur, et, pour dire le vrai mot, si divin.

On n'ignore pas que les commentateurs de l'*Apocalypse* se partagent entre deux systèmes d'interprétation.

Pour se borner aux commentateurs modernes, les uns, comme Bossuet, ne lisent dans les dix-neuf premiers chapitres de ce livre mystérieux que l'histoire de l'Eglise jusqu'à la chute de Rome ; les autres, comme La Chétardie, voient dans l'*Apocalypse* une histoire à grands traits des luttes de l'Eglise contre le judaïsme, l'idolâtrie, les hérésies, le schisme, l'apostasie qui semblera triomphante aux jours de l'Antechrist ; ils y voient la prophétie des victoires que l'Eglise a déjà remportées, de celles qu'elle remportera encore sur ces divers ennemis. M. Drach penche vers l'opinion de La Chétardie, mais il ne l'adopte pas d'une manière exclusive. D'ailleurs, ce qu'il a prétendu faire, ce n'est pas une interprétation historique, c'est un commentaire littéral, dogmatique et moral de l'œuvre de saint Jean, « Sous le rapport dogmatique et moral, » dit-il, « et sous le rapport du sens littéral, ce livre offre (à l'exégète et aux lecteurs) assez de quoi les occuper.... ; des applications, qu'on les rapporte à des faits passés ou à venir, nous ont paru trop incertaines, trop arbitraires, pour les faire entrer dans notre commentaire. » On applaudira, je l'espère, à ce prudent langage. Dans l'*Apocalypse*, plus encore que dans les autres parties de l'Ecriture, il est des régions lumineuses et des régions obscures ; l'avenir, à mesure qu'il se déroulera sous la main de Dieu, dissipera les ténèbres augustes de ce livre sacré ; qu'il nous suffise, à nous venus avant les révélations des derniers temps, de méditer les enseignements, les menaces et les promesses qui brillent, dans l'*Apocalypse*, d'un éclat invincible.

AUGUSTIN LARGENT,
Prêtre de l'Oratoire.

Dictionnaire de l'histoire universelle de l'Eglise, par L.-F. GUÉRIN, publié par M. l'abbé Migne. T. VI. Paris, 1873, in-4° de 1,456 col.

Nous recevons le tome VI et dernier du *Dictionnaire de l'histoire universelle de l'Eglise*, par M. Guérin. Nous signalons d'abord, dans l'économie de l'ouvrage, un défaut de proportion, car ce tome VI commence à la lettre M, et va jusqu'à la fin de l'alphabet. Les mots commençant par les lettres avant l'M, comprennent donc à eux seuls cinq volumes. Sous chacun des mots choisis, on trouve une notice, et souvent, selon l'importance du sujet, une dissertation capitale. On s'étonne de rencontrer à l'R, au mot *Rodrigue Lenzuoli*, la vie du pape Alexandre VI, qui semblerait devoir être mieux placée à l'A, comme celle des autres papes du nom d'Alexandre. Ajoutons que l'histoire des papes Pie VII et Pie VIII est très-bien mise au P et non à Chiaramonti et à Castiglione. On ne trouve pas le nom de Savonarole, ce qui semble une lacune, vu le grand rôle joué au xv^e siècle par ce moine tribun. Les articles sont tenus au courant de la science, des découvertes faites chaque jour, de la doctrine et de la polémique auxquelles donnent lieu ces découvertes, ce qui est très-précieux, et souvent négligé dans d'autres dictionnaires, qui copient simplement leurs devanciers : on reconnaît donc ici la trace d'un travail original, puisé aux sources. Les indications bibliographiques, généralement trop négligées, sont ici largement données. Non-seulement on signale les ouvrages importants publiés sur tel ou tel sujet, mais on mentionne aussi des dissertations insérées dans les principales revues catholiques. Quelques articles seuls réclameraient des indications plus nombreuses. Ainsi, au mot *Vaudois*, la bibliographie est insuffisante. Ce grand travail, le dernier dû

T. xv. 1874.

à la plume de M. L.-F. Guérin, est donc achevé : la mort a depuis enlevé le courageux publiciste, et son fils, ancien élève de l'Ecole des chartes et employé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, a dû achever la tâche de son père interrompue par la maladie. Ce n'est donc pas sans tristesse que nous payons un tribut d'éloges à l'œuvre dernière d'un catholique érudit et consciencieux.

H. DE L'E.

Histoire de Jules II, sa vie et son pontificat, par M. A.-J. DUMESNIL. Paris, Renouard, 1873, in-8° de x-384 p.

L'auteur de l'*Histoire de Jules II* ne produit aucun document nouveau : il ne les a cherchés ni dans les archives italiennes, ni dans les Archives de Paris et les collections de la Bibliothèque nationale. Il a étudié dans les livres déjà imprimés ; il invoque l'autorité de Ciacconius, de Machiavel, de Guerra, de Raynaldi, mais il cite aussi l'*Histoire de France* de Garnier et l'*Histoire de Louis XII* de Varillas. Plus d'une fois, en écrivant son récit, l'auteur « s'est senti saisi d'indignation : français de cœur et d'âme, » s'écrit-il, il n'a pu cependant « s'empêcher de se montrer sévère » à l'égard de Louis XII et de son ministre, de « son favori, » George d'Amboise. Car l'étude des faits lui démontre que « la conduite du roi et celle de son principal ministre, en ce qui se rapporte à l'Italie, a été absolument contraire aux véritables intérêts de la France. » Livrer l'Italie, l'Europe, à la prépondérance espagnole, « tel fut en réalité, selon M. Dumesnil, le résultat de la déplorable politique suivie dans le conseil de nos rois ; » si l'auteur signale « la fausseté » du roi de France, il flétrit « la conduite perfide » du pape. Je n'ai pas besoin de faire observer qu'en relevant ces jugements, je ne

puis les approuver tous, encore moins les discuter ici. L'auteur n'a pas jugé favorablement la politique du souverain Pontife. Elle est cependant assez simple, au milieu d'une apparente contradiction. Jules II veut pacifier Rome en réconciliant les Colonna et les Orsini; il veut recouvrer les États de l'Église en réduisant Pérouse, Bologne, Ferrare, et en reprenant, avec l'aide des Français, sur les Vénitiens, les villes dont ils se sont emparés; il veut enfin arrêter l'invasion des Français dès que ceux-ci, venus en alliés, prétendent agir à leur tour en dominateurs : de là ces alliances contradictoires, mais cependant réfléchies. Au sujet des guerres contre Ferrare et Bologne, l'auteur, comme aussi beaucoup d'écrivains, semble ne pas comprendre qu'une partie des États de l'Église était soumise *immédiatement* au gouvernement des Papes, et qu'une autre partie lui était soumise *médiatement* par suite d'inféodations, appelées dans les grandes villes vicariats. Faute de bien comprendre ces rapports, certains auteurs se laissent entraîner à des inexactitudes dans l'appréciation des faits. M. Dumesnil a raison de signaler « le but politique de ce prétendu concile » de Pise, convoqué par la puissance laïque, dont les excès amenèrent du moins cet heureux résultat de faire convoquer par Jules II le concile légitime de Latran. Dans une seconde partie, l'auteur rappelle les encouragements donnés aux beaux-arts par les papes Sixte IV et Jules II. On est là avec Bramante, Michel-Ange, Raphaël : l'auteur y semble plus à l'aise qu'avec la politique, et on reconnaît alors en lui l'auteur de « l'histoire des plus célèbres amateurs et de leurs relations avec les artistes. » Une notice intéressante sur les différents procédés de la peinture à fresque termine plusieurs appendices sur l'administration

de Jules II, sur les cardinaux créés par lui, sur les peintures exécutées au palais ducal de Venise. H. DE L'E.

Essai sur la condition des Barbares établis dans l'Empire romain au IV^e siècle. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par E. LÉOTARD. Paris, Franck, 1873, in-8 de xiv-238 pages.

De praefectura urbana quarto post Christum saeculo. Thesim proponebat Facultati litterarum Parisiensi E. LÉOTARD. Paris, Franck, 1873, in-8 de 105 pages.

Ces deux dissertations historiques qui, vers la fin de l'année dernière, ont valu à leur auteur le grade de docteur ès lettres, sont encore plus étroitement unies par le sujet qu'elles ne le sont par le titre. Leur ensemble, en effet, donne au lecteur des connaissances solides, précises, mais étendues, sur l'administration et la condition de la capitale et des provinces de l'Empire romain, c'est-à-dire de presque tout le monde alors connu, durant le quatrième siècle tout entier, celui où se prépare, comme l'auteur s'attache à le montrer, la transition des temps anciens aux temps modernes, la formation des nations européennes.

En effet, si la thèse sur la préfecture de Rome comprend une étude presque complète sur le système administratif usité dans la capitale de l'Empire et spécialement sur les fonctions si importantes, même au point de vue politique, qui se rattachaient à son approvisionnement, les recherches de M. Léotard sur les conditions des Barbares dans l'Empire, avant que des nations entières s'y fussent fixées par la conquête, ont été pour lui l'occasion d'exposer l'état général de la population elle-même. Il fait, en effet, ressortir ce grand fait que les colonies militaires et agricoles de Germains et de Sarmates, que les empereurs constituaient dans un grand

nombre de contrées, tant de la Gaule que de l'Italie, avaient pour effet de suppléer au défaut de l'esprit militaire chez des populations énervées par le despotisme fiscal, et de la production agricole que la même cause avait profondément découragée. On lui a reproché, à la soutenance, d'établir une ligne de démarcation beaucoup trop précise entre les différentes dénominations appliquées à ces Barbares capitulés. La lecture de l'ouvrage ne laisse pas subsister ce reproche dans toute sa rigueur, mais fût-il fondé, on aurait de la peine à en conserver rancune, quand on voit à quelle intéressante étude sur le *colonat* donne occasion le nom de *dedictii* imposé à l'une des catégories de colons germains.

Vers la fin de son travail, l'auteur examine l'action qu'a dû avoir sur l'établissement un peu ultérieur des monarchies barbares dans l'Empire le fait de cette colonisation. Il ne fait pas seulement observer que cette prise de possession partielle du sol par des hommes de race germanique a directement facilité, pour les provinces, un changement de condition politique. Il insiste surtout sur ce fait qu'habités depuis longtemps à vivre côte à côte avec les Romains, et soumis, dans une certaine mesure, à la même administration, les Germains, qui avaient précédé Clovis en Gaule, facilitèrent par ces habitudes mêmes et par l'exemple qu'ils donnaient aux envahisseurs, leurs compatriotes, l'établissement de cet état de choses singulier où les deux populations, barbare et gauloise, vécurent pendant des siècles, mêlées et non confondues, distinctes par les lois et les coutumes, mais non soumises à une condition politique vraiment diverse. Le système des impôts restait le même en théorie (quoique fort adouci dans la pratique) qu'il avait été sous l'Empire;

les aristocraties des deux nations se partageaient les faveurs des princes mérovingiens, comme les chefs barbares étaient arrivés, concurremment avec les Romains, aux grandes dignités de l'Empire. Émerveillés par la grandeur de la civilisation et gagnés en partie à la religion des vaincus, ils abattirent l'empire, mais non la société romaine. Les seules nations dont la conquête soit demeurée profondément brutale et spoliatrice, les Vandales et les Lombards, sont précisément celles qui, séparées d'ailleurs de leurs nouveaux sujets par la croyance, n'avaient point été préparées à la fusion avec les indigènes par un système prolongé d'alliances ou de colonisation.

F. ROBIOU.

Chroniques relatives à l'histoire de la Belgique sous la domination des ducs de Bourgogne (*Textes français*). *Le livre des trahisons de France. — La geste des ducs de Bourgogne. — Le pastoral*, publiées par M. le baron KERVYN DE LETTENHOVE, membre de la Commission royale d'histoire. Bruxelles, Hayez, imprimeur de l'Académie royale de Belgique, 1873, in-4° de iv-868 p.

Le présent volume renferme, comme l'indique le titre que nous venons de transcrire, trois chroniques. La première est en prose (p. 1-258) : elle s'ouvre au mariage du duc d'Orléans avec Valentine de Milan, et se termine au sac de Dinant en 1466. Son titre indique assez dans quel esprit elle a été rédigée ; d'ailleurs, les trois chroniques publiées ici sont toutes inspirées par le fanatisme bourguignon le plus violent. Le *Livre des trahisons de France* comble plus d'une lacune des chroniques contemporaines et sera utilement rapproché de ces chroniques. Le texte en a été établi d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale de La Haye, dont les marges portent des notes assez nombreuses qui ont

également été recueillies. Un autre manuscrit existe à Florence dans la bibliothèque Laurentienne.

La geste des ducs de Bourgogne (p. 259-572) est une chronique rimée qui ne nous est connue que par un manuscrit aussi incorrect que peu lisible, conservé à Paris dans la bibliothèque de l'Institut. Le texte a été établi sous la direction de M. Michelaut, dont la compétence est bien connue. Le fond du récit paraît tiré en grande partie de la chronique précédente. Le récit s'ouvre en 1393, et se termine à l'année 1411.

Le *Pastorale* (p. 573-852), qui a été l'objet d'une notice de M. Ameilhon, dans les *Notices et extraits des manuscrits*, et dont l'intérêt historique est considérable, est reproduit d'après le manuscrit original et unique conservé à Bruxelles dans la bibliothèque royale. C'est un panégyrique du duc Jean sans Peur, et on peut y lire un curieux récit du meurtre de Montreuil.

Le volume se termine par une table des noms et par une table géographique. Nous nous permettrons, en remerciant le savant et infatigable éditeur d'avoir enrichi notre littérature historique de ces nouveaux textes, d'exprimer le regret qu'il se soit montré aussi sobre d'annotations : il lui eût été bien facile d'ajouter par d'utiles commentaires au prix de la publication.

G. DE B.

Journal de F. de Syruellh, chanoine de Saint-André de Bordeaux, archidiacre de Blaye, de l'an 1568 à l'an 1585, publié par M. Clément Simon. Bordeaux, Gounouilhou, 1873, in-4° de 120 p. (Extrait du tome XIII des *Archives du département de la Gironde*).

Le manuscrit original du *Journal de François de Syruellh*, fait partie des archives de la famille de Laverrie de Vivant, dans laquelle se sont fon-

dues les maisons périgourdines de Vivant, du Lyon de Belcastel, de Syruellh, cette dernière établie depuis le xv^e siècle à Sivrac, dans le Sarladais, et éteinte à la fin du xvi^e. Le savant éditeur juge trop bien l'œuvre du bon chanoine, pour que je ne reproduise pas son appréciation (p. v) : « Il y a là une foule de faits, de notions, d'éclaircissements qu'on chercherait vainement ailleurs. Le récit présente malheureusement des lacunes; il est trop concis sur certains points, trop prolixe sur d'autres, mais, tel quel, il méritait certainement de sortir de l'oubli. Tous ceux qui ne se contentent pas d'une vue d'ensemble sur cette époque tourmentée et veulent descendre dans les particularités, recueilleront, au milieu de ces mentions un peu arides, bien des renseignements ignorés. » Parmi les villes mentionnées dans le *Journal de Syruellh*, citons, outre Bordeaux, les villes de Taillebourg, de Saintes, de la Rochelle, de Saint-Jean-d'Angély, d'Angoulême, de Pons, de Niort, de Jarnac, de Mussidan, de Bourg, de La Charité, de Châtelleraut, de Navarreins, de Poitiers, de Toulouse, de Périgueux, de Villandraut, de Causade, de Sancerre, de Mende, d'Agen, de Melun, de Monségur, de Cahors, de Mont-de-Marsan, de Saint-Émilion, de Bazas, etc. Parmi les personnages, indiquons : Condé, Coligny, La Rochefoucauld, d'Andelot, Jeanne d'Albret, le futur Henri IV, Blaise de Monluc, Des Cars, La Valette, Brissac, Martigues, le duc d'Anjou, Montferrand, du Lude, La Mothe-Fénelon, Bonneval, Pompadour, Sansac, le baron de la Garde, Montgommery, Largebaton, Roffignac, La Chassaigne, Strozzi, le P. Edmond Auger (mal à propos appelé *Augier*), Lansac, Montpezat, Arnaud de Pontac, les deux maréchaux de Biron, le vicomte d'Uza, d'Amville, Matignon,

Salignac, Mayenne, Fabas, Bellièvre, etc. M. Clément Simon a très-bien annoté le *Journal de François de Syruelth*. Il craint trop modestement (p. vi) que ses notes ne fatiguent le lecteur par leur multiplicité : personne, j'en suis sûr, ne se plaindra d'une abondance qui n'est jamais stérile, et qui ajoute un grand prix à une des publications les plus utiles et les plus intéressantes dont la seconde moitié du xvi^e siècle ait été l'objet depuis longtemps, et où je dois particulièrement signaler plusieurs passages qui serviront à compléter et à rectifier l'itinéraire du roi de Navarre, dressé par M. Berger de Xivrey.

T. DE L.

Le Père de Bérulle et l'Oratoire de Jésus. 1611-1625, par M. l'abbé HOUSSAYE, prêtre du clergé de Paris. Paris, E. Plon, 1874, in-8 cav. de 610 p.

M. l'abbé Houssaye a raconté, dans son premier volume, la sainte et laborieuse jeunesse de Pierre de Bérulle, et nous a montré l'introducteur du Carmel en France. Dans son second volume, c'est le fondateur de l'Oratoire, c'est l'un des plus puissants ouvriers de la restauration religieuse du xvi^e siècle, c'est aussi l'habile et heureux diplomate que M. l'abbé Houssaye s'est attaché à peindre. Certes, en cette année 1611 qui vit naître l'Oratoire, l'état de l'Église de France était triste, et, à plus de deux siècles de distance, c'est encore avec une émotion douloureuse que nous en contemplons, dans le livre de M. Houssaye, l'affligeant tableau. Pour emprunter à l'Écriture ses fortes images, le sel de la terre s'était affadi, et les pierres du sanctuaire gisaient sans honneur dans les sentiers profanes et trop souvent dans la boue. Dans la pensée du P. de Bérulle, la congrégation de l'Oratoire

devait travailler, surtout par la fondation et la direction des séminaires, à réformer le clergé français, et à ressusciter dans ce vaste corps l'intelligence et le goût des devoirs du sacerdoce. Je ne prétends pas contester que plus tard de lamentables erreurs soient venues altérer chez beaucoup d'oratoriens le primitif esprit de leur institution ; mais quel lecteur du livre de M. Houssaye peut n'admirer pas les débuts de cette famille religieuse, son printemps radieux et les riches moissons de son été ? Quels hommes que ces premiers compagnons, que ces premiers disciples de Bérulle : les Pères de Condren, Gault, Lejeune, Amelotte, et tant d'autres, chez qui respire une si solide et si noble piété, toute nourrie de la substance de l'Écriture et des Pères, toute pénétrée de la connaissance et de l'amour du Verbe incarné ! Cette piété était devenue le patrimoine de l'Oratoire et elle en a été le plus riche trésor ; on la retrouve dans Malebranche, au milieu même, si je l'ose dire, des erreurs qui ont fait méconnaître à ce grand esprit le caractère absolument libre de l'œuvre de l'Incarnation ; elle remplit de son parfum salubre et exquis, non-seulement les *Dogmes théologiques* de Thomassin, mais encore la *Discipline de l'Église*, c'est-à-dire une œuvre de pure histoire. Le P. de Bérulle avait été le promoteur de cette piété qui cherche partout Jésus-Christ et qui tend sans cesse à lui ; ses livres en ont été un puissant foyer. Avec quel intelligent amour M. l'abbé Houssaye analyse les ouvrages de ce grand homme, et surtout le livre *des grandeurs de Jésus* ! Le théologien se révèle dans cette substantielle et lumineuse étude, et maintes fois aussi l'écrivain rencontre l'expression pittoresque et énergique, comme, par exemple, lorsqu'il nous montre « le moi humain du chrétien disparaissant

devant les victorieux envahissements de la vie du Verbe. » Ce n'est pas que, tout en goûtant la forte doctrine de M. Houssaye, je sois toujours d'accord avec lui dans l'ordre théologique, ni même Dieu me le pardonne ! avec le P. de Bérulle. Je n'admettrai jamais que les Jésuites « maintinrent les droits du libre arbitre *jusqu'à les exagérer peut-être* » (je cite M. Houssaye) ; et il ne m'est nullement démontré que le P. Bertin « n'aimait pas assez le bon Jésus, » comme le lui reprochait le P. de Bérulle, parce que ce disciple n'abondait pas dans le rigide thomisme du fondateur de l'Oratoire. Je pourrais trouver amplement dans le traité *de Deo*, de Thomassin, de quoi répondre à cette assertion, qui me paraît excessive.

L'Oratoire ne faisait pas oublier le Carmel au P. de Bérulle. L'établissement en France de l'œuvre de sainte Thérèse, fut pour lui la source de bien des angoisses et de bien des douleurs. Il dut lutter pour défendre les droits dont le Saint-Siège l'avait investi sur les Carmélites de France. Une épreuve plus pénible encore lui fut infligée ; une divergence de vues, semblable à celle qui, dans les temps apostoliques, avait séparé saint Barnabé de saint Paul, éclata entre le P. de Bérulle et la Bienheureuse Marie de l'Incarnation (M^{me} Acarie), et dura jusqu'à la mort de celle-ci. « Ainsi, » dit M. Houssaye avec une haute et chrétienne raison, « Dieu permet parfois qu'entre les âmes les plus saintes et les cœurs les plus unis par sa grâce, il y ait de douloureux malentendus, des ruptures déchirantes. On dirait qu'il veut montrer alors les limites et l'impuissance des créatures même les meilleures, et le soin jaloux avec lequel il travaille sans relâche à détacher de la terre des cœurs qu'il a créés pour lui seul, et qu'il a rachetés de son propre

sang. » Ici du moins, dans cette dissidence entre le P. de Bérulle et M^{me} Acarie, la charité n'eut point à souffrir. Plût à Dieu que dans d'autres luttes dont le livre de M. Houssaye nous a gardé le récit, elle fût demeurée aussi intacte !

Le P. de Bérulle prit, on le sait, une part capitale aux négociations dont le but était d'obtenir d'Urban VIII la dispense nécessaire au mariage de Henriette de France avec le jeune Stuart qui allait porter le nom tragique de Charles I^{er}. M. Houssaye en donne le détail avec la sûreté d'informations d'un auteur qui a vu toutes les archives s'ouvrir devant lui. C'était la cause de l'Église que Bérulle, à cette heure encore l'allié de Richelieu, prétendait servir en facilitant ce royal mariage ; et il n'a pas tenu à lui que cette cause sacrée n'obtint en Angleterre de sérieux et durables avantages. Le récit de M. Houssaye met en pleine lumière le zèle intelligent que déploya le négociateur français, et aussi la prudence consommée, la prévoyance quasi divinatoire dont Urban VIII, fidèle aux traditions de son siège, fit preuve en cette grave affaire. La dispense fut accordée ; la fille de Henri IV épousa le fils de Jacques I^{er}, mais les espérances que la religion et la politique avaient fondées sur cette union, ne s'accomplirent pas. M. Guizot s'est demandé ce « qu'eût dit Richelieu si, au moment où il s'applaudissait de cette alliance, l'avenir se fût dévoilé à ses yeux, s'il eût vu la guerre civile en Angleterre, la république remplaçant la royauté, Charles I^{er} sur l'échafaud, Henriette-Mario errant sur les mers, puis, après un retour de victoire royale, Jacques II expulsé, et le dernier de sa race mourant à Rome sans autre asile que l'hospitalité du pape... » J'ignore ce qu'eût dit le grand ministre, et je crois fort qu'une tristesse amère et un

dégoût profond eussent envahi son âme. Mais à sa place, Bérulle ne se fût point découragé, et n'eût point permis à la tristesse de l'accabler. Inférieur par le génie, mais supérieur par la foi à son immortel contemporain, il eût continué de tout espérer et de tout attendre de Dieu. Il eût été devant cette prophétique vision de l'avenir tel qu'il a été devant les réalités souvent après du présent, tel qu'il nous apparaît dans les pages sincères et vivantes du livre de M. Houssaye.

AUGUSTIN LARGENT,
Prêtre de l'Oratoire.

Souvenirs du règne de Louis XIV, par M. le comte DE COSNAC (Gabriel-Jules). Tome V, Paris, H. Loones, 1874, in-8° de 489 pages.

M. de Cosnac continue, dans ce volume, d'évoquer les souvenirs de la Fronde qui ont échappé, du moins presque tous, aux curieux et aux chercheurs. Comme précédemment, sa manière a les allures vives et confidentielles des Mémoires, et touche cependant à la grande histoire par l'ensemble des faits qu'il met en lumière. C'est encore dans les archives de la Guerre, dans les *fonds* de la Bibliothèque nationale et à d'autres sources inexplorées qu'il a puisé ses récits, qui restituent aux personnes et aux choses leur vrai caractère.

Jusqu'à présent, la Fronde n'avait pas été suffisamment prise au sérieux. Les conteurs, pour la plupart, s'en amusaient et amusaient le public. Les pamphlets et les chansons du temps défrayaient en grande partie leurs pages pittoresques. M. de Cosnac va au fond de son sujet, et grâce à ses documents nouveaux, il lui donne de larges proportions dont personne ne se plaindra. Habile à mettre en scène les personnages, il explique les motifs de leurs actes ; les dehors, si

souvent trompeurs, ne lui suffisent pas. Suivant sa louable habitude, il introduit le lecteur dans les coulisses pendant que le drame se joue, et c'est surtout par le caractère des acteurs qu'il interprète leurs rôles si compliqués, si ambigus. Il aime à faire parler ses personnages ; leurs lettres, presque toujours inédites, notamment celles de Turenne à Letellier, d'Annet à Condé et *vice versa*, de Louis XIV, et de beaucoup d'autres, permettent à l'auteur de se dérober souvent avec modestie pour laisser aux interlocuteurs l'honneur ou la honte de se peindre eux-mêmes et de caractériser les événements.

Nous sommes en 1652. La Fronde a toujours son cachet d'égoïsme antinational. Il éclate d'autant plus que la noblesse a perdu l'espoir, grâce à la perfidie du ministre, d'apaiser le mouvement des esprits par la convocation des Etats généraux. En cette année, nous embrassons du regard la situation respective des affaires du roi et des princes, et toutes les péripéties de la lutte, diplomatique ou armée, à Paris et dans les provinces. Mazarin le *vilain*, comme l'appellent les Frondeurs, s'est prudemment éloigné ; mais par ordre de la reine, il est près de Paris, La longueur et la stérilité de la guerre civile le servent dans la grande ville bien plus que les meilleures négociations. Les coalisés ne s'entendent plus : leur cause a perdu son prestige. Le Parlement se détache de Condé ; le coadjuteur songe à se rapprocher de la Cour ; la bourgeoisie et le clergé envoient à la reine des députations froidement accueillies ; le peuple, las de ses misères, n'écoute plus les brouillons et désire le retour du roi ; le duc d'Orléans, déclaré d'abord lieutenant général du royaume, n'est qu'un impuissant médiateur entre le Parlement et les princes. Alarmé de tous ces

symptômes, Condé quitte Paris. Le voici dans le nord, à la tête de ses troupes, pour essayer de relever sa fortune; il compte, en effet, sur Charles de Lorraine, sur le duc de Wurtemberg, sur les Espagnols commandés par Fuensaldagne; mais il a Turenne pour antagoniste, Turenne qui, triomphant d'une situation difficile, reprend enfin l'avantage sur son redoutable rival; la mort du duc de Wurtemberg et la retraite des Espagnols viennent en aide aux succès de sa fidèle épée. Sous la double influence de ses divisions et de son découragement, que peut faire Paris, sinon capituler? Louis XIV rentre donc, le 20 octobre 1652, dans sa bonne ville, aux acclamations très-sincères de la population. Par mesure de sûreté publique, comme on dirait aujourd'hui, Retz est emprisonné; quant à Mazarin, il temporise, mais le retour du roi présume le sien.

Tout n'est pas fini, tant s'en faut, car la Fronde agitait une grande partie de la France. Victorieuse par le concours de l'étranger, elle eût livré le pays aux désastres de l'invasion et aux ignominies d'une capitulation désastreuse, en même temps qu'elle aurait été comme une arène où les factions se seraient disputé la prééminence sur les ruines de l'autorité royale; derrière Mazarin, personnage déplorable, le roi lui-même, par suite d'une triste solidarité, eût été vaincu, bien que les partis en révolte se fissent un devoir de proclamer leur respect pour Louis XIV, non moins que leur hostilité ardente contre le tout-puissant Italien.

Avant et après la pacification de Paris, Bordeaux est toujours, en province, le foyer d'où la rébellion s'étend dans le Berry, dans l'Angoumois, dans le Limousin et la Provence, et va chercher dans les parages de Ré et d'Oléron des forces dont Brouage est

le principal rempart. M. de Cosnac aborde successivement tous ces théâtres de sanglants exploits. Dans le Berry où le comte de Polluau, vivement pressé par la cour d'en finir avec le château fort de Montrond, et motivant sa lenteur par le manque de ressources, est à la fin victorieux et fait sauter par ordre cette forteresse que Sully avait vendue au père de Condé. Dans le Limousin, l'archevêque de Bourges défend avec énergie la ville d'Uzerche contre le comte de Bonneval, et assiège Blanchefort, château de ce comte. Le savant écrivain ne se borne pas aux faits de guerre qui sont ici des épisodes de la féodalité expirante, et en ont tout le charme. Il trace à grands traits, avec une science d'archéologue, l'historique de ces deux châteaux, et visitant avec soin les décombres, il reconstruit pour ainsi dire pièce à pièce ces magnifiques domaines qui étaient l'orgueil de leurs seigneurs. Arrivons à Bordeaux. L'Ormée, toujours factieuse et indomptée, tient en échec les deux Frondes du Parlement que l'autorité royale a voulu vainement transférer à Dax. Le parti des princes est représenté encore par l'indolent Conti qui n'est actif que par soubresauts, par Lenet, le dévoué confident de Condé, dont l'esprit délié, le dévouement infatigable ne font jamais défaut à la faction. Autour de Conti et de Lenet se groupent des conseillers inhabiles et mutuellement hostiles : Barbézières, Chémérault, Sarasin et Marigny, au milieu desquels se distingue Daniel de Cosnac par son bon sens et sa loyauté. Les chefs de troupes eux-mêmes, Marsin et Balthazar, sont en dissidence. Que de compétitions et quelle confusion! Pourtant, Conti est assez heureux pour se servir de l'Ormée sans la servir, pour lui imposer des *Jurats*. Mais un grand péril extérieur le menace. C'est par les

événements maritimes que Bordeaux doit assurer sa victoire ou succomber. Vendôme est parti de Brest avec la flotte royale ; il met en déroute, entre les îles de Ré et d'Oléron, la flotte espagnole au service de la Fronde, et il prend des vaisseaux chargés de vivres. C'en était fait de Bordeaux, si l'Angleterre, alors asservie par Cromwell, ne se fût engagée dans la lutte et n'eût empêché Vendôme de sauver Dunkerque. Ainsi donc, malgré la pacification de Paris ; malgré le retour du roi, de la reine mère et de Mazarin, les feux de la guerre civile ne s'éteignent pas ; ils jettent encore à Bordeaux un dernier et sinistre éclat.

Sous forme d'épisode, M. de Cosnac élargit son livre, pour y introduire ce factieux et aventureux duc de Guise, petit-fils du *Balafré*, dont la ténacité quasi romanesque avait eu, semblait-il, son dénouement définitif dans une dure captivité. Ce n'était qu'une trompeuse apparence. Délivré par l'intervention chaleureuse mais intéressée de Condé, Guise promet à l'Espagne de renoncer à toute prétention sur Naples, et au prince de lui dévouer son épée et sa vie ; il se joue de tous les deux, et cette double félonie paraît être la punition providentielle de la criminelle alliance d'un prince du sang avec les ennemis de son roi et de son pays.

Ne terminons pas sans dire que M. de Cosnac, dans ce travail aussi piquant par le style que lumineux par les documents, fait abonder au bas des pages les notes diversement explicatives et particulièrement généalogiques. Il aime à parsemer ses récits de réflexions judicieuses qui ont parfois une pointe d'*humour* et ricochent du xvii^e siècle au nôtre. Il est impitoyable aux entrepreneurs de révolutions, et il les marque en passant d'un trait vengeur : ce n'est pas nous, certes, qui l'en blâmerons. G. G.

L'intolérance de Fénelon, études historiques d'après des documents pour la plupart inédits, par O. DOUEN. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1872, in-12 de xxiii-313 p.

Réponse au livre de M. O. Douen sur l'intolérance de Fénelon, par ALBERT DUJARRIC, licencié en droit. Périgueux, imprimerie Dupont, 1873. in-8° de 15 p. (Extrait de l'*Echo de la Dordogne* des 14-15 avril 1873).

L'intolérance de Fénelon ! En choisissant un titre semblable, M. Douen a-t-il voulu spéculer sur cette espèce de curiosité malsaine qui recherche les paradoxes scandaleux ? Son livre, ou plutôt son libelle, est-il, au contraire, inspiré par une de ces aveugles convictions qu'enfante parfois un misérable esprit de parti ? Quoi qu'il en soit, *L'intolérance de Fénelon* est un défi audacieusement jeté à l'opinion de tout le monde, à l'opinion de philosophes aussi peu suspects que Voltaire et que Diderot, comme à l'opinion de protestants aussi zélés que M. Charles Coquerel (*Histoire des églises du Désert*, 1841) et M. Napoléon Peyrat (*Histoire des pasteurs du désert*, 1842). Ce défi, pourquoi le relever ? Il n'y a rien à répondre à M. Douen, parce que M. Douen n'a rien avancé de sérieux. Qu'il s'occupe du supérieur des nouvelles catholiques (p. 5-102), ou du missionnaire en Saintonge (p. 103-200), il est réduit à entasser de vagues généralités, de creuses déclamations. Parmi les documents qu'il cite, on n'en trouve pas un qui soit un document accusateur. Du reste, M. Depping, qui avait examiné tant de pièces relatives à cette époque, n'avait-il pas déclaré, avec l'autorité du plus compétent des juges (*Correspondance administrative sous Louis XIV*, t. II, p. ix et xxxv), que Fénelon s'était montré le prélat le plus doux, le meilleur des hommes ? M. Douen, ne tenant aucun compte de cette appréciation d'un

aussi consciencieux critique, a mieux aimé s'appuyer (p. 3) sur un livre qui est l'objet d'un mépris universel, la *Chronique de l'Œil-de-Bœuf*, par Touchard-Lafosse ! Qu'attendre d'un historien qui suit respectueusement un guide aussi mal famé ? Embarrassé, écrasé par le sujet qu'il a eu le malheur de vouloir traiter, et, pour ainsi dire, châtié de ses propres mains, M. Douen s'agit péniblement dans le vide, obligé de remplacer les faits par les phrases, les preuves par les injures, et quelles injures ! Ne vait-il pas jusqu'à transformer le plus spiritualiste des métaphysiciens en un matérialiste ? De peur que l'on ne me soupçonne d'avoir mal compris, je reproduis l'étrange assertion (p. 165) : « Bien qu'il ait essayé de naviguer à la remorque de madame Guyon sur l'océan éthéré du pur amour, Fénelon était passablement matérialiste.. » Mais, malgré tant d'assurance, l'ancien pasteur sent si bien le terrain se dérober sous ses pas, que, renonçant à son impossible thèse, il se jette à corps perdu dans les hors-d'œuvre, et remplit presque la moitié de son volume de choses étrangères à Fénelon, par exemple de mémoires lus autrefois à la Société de l'histoire du protestantisme français sur *les remontrances du clergé et la révocation de l'Édit de Nantes*, sur *Deux épisodes de la révocation de l'Édit de Nantes*, le *pasteur du désert Givry et le pasteur du Vigneau*, et de morceaux empruntés à des coreligionnaires, comme le *Guelapens tendu par un évêque à un pasteur proscrit* (extrait d'un livre de M. Crotet, ou tiré de son propre portefeuille), comme les *Tentatives de fusion du catholicisme et du protestantisme*. Si la mémoire de Fénelon avait eu besoin de quelque réhabilitation, cette réhabilitation résulterait de l'impuissance même de l'écrivain qui s'est érigé en adversaire de celui dont

Saint-Simon — lequel est loin pourtant de lui être favorable — a dit, forcé de rendre hommage à la vérité, qu'il fut « uniforme dans la douceur de sa conduite et dans sa passion de se faire aimer. »

La *Réponse* de M. Albert Dujaric est pleine d'une verve indignée. Le jeune auteur trouve de fortes et justes paroles pour défendre, contre les attaques passionnées de l'historien de la Société biblique protestante de Paris, « Fénelon, ce modèle de toutes les vertus et de tous les talents. » M. Dujaric termine son excellent opuscule en citant ces paroles de M. Henri Martin, qui retombent de tout leur poids sur le triste pamphlet de M. Douen : « Aucune secte, aucun parti n'a jamais eu le courage d'être hostile au souvenir de Fénelon. Cette noble et touchante figure est l'une des plus pures et des plus aimées qui soient restées gravées dans le cœur de la France. » T. DE L.

Ultramontains et gallicans au XVIII^e siècle. *Honoré de Quinquaran de Beaujeu, évêque de Castres, et Jacques de Forbin-Janson, archevêque d'Arles, épisode de l'histoire du jansénisme*, par Louis REMACLE. Marseille, typ. Coyer, 1872, in-8° de 187 pages.

Ce n'est pas une histoire du jansénisme qu'on trouvera dans ce volume ; M. Louis Remacle n'a voulu qu'en raconter un des mille épisodes, ou plutôt il a agrandi son cadre de deux biographies en y mêlant l'intérêt de cette grande lutte religieuse du XVIII^e siècle. L'auteur a profondément fouillé la vie de ses deux personnages, qui appartiennent à des familles illustres de la Provence. L'abbé de Beaujeu, n'étant encore que diacre, est chargé de professer la théologie à Arles, où il a pour élève Massillon, puis à Saumur ; il fait partie de la mission envoyée en Anunis et en Poitou pour

convertir les protestants avec Pénélon et l'abbé de Cordemoy. Grand vicaire de Fléchier à Nîmes, il est nommé à l'évêché de Castres en 1705. Jacques de Forbin-Janson, né en 1673, chanoine de Beauvais, abbé de Saint-Valery-sur-Somme, fut nommé archevêque d'Arles le 11 avril 1711. Effrayé de cette charge, il s'enfuit chez les trappistes de Septfonds, près de Moulins. Il fallut tout employer pour l'engager à accepter.

Nous ne suivrons pas l'historien dans le récit des faits particuliers : il les a racontés avec intérêt. Mais il s'est surtout attaché à peindre les luttes des deux prélats. Voilà deux évêques recommandables, zélés, pieux, dévoués, qui montrent de l'héroïsme dans des circonstances critiques, peste, fléau des sauterelles, etc., et qui, une fois en guerre, se déchirent, s'injurient, se diffament. Triste spectacle, qui scandaliserait si l'on ne savait jusqu'où peut pousser parfois la passion ! M. Louis Remacle a donné la moralité de cette étude historique dans ces lignes que je suis heureux de citer : « Notre temps a subi la même épreuve ; mais, plus heureux que nos devanciers, nous en avons vu le terme..... Comptons que désormais toutes les forces vives du catholicisme, qui s'usaient dans les dissensions intestines, s'uniront pour combattre les ennemis chaque jour plus nombreux de la religion et de la vérité. » Sage conduite dont s'écartèrent également l'archevêque d'Arles et l'évêque de Castres. M^r de Forbin-Janson, irrité de la défense faite aux évêques par le gouvernement de recevoir ou de promulguer sans son autorisation les brefs du Saint-Siège, publia, en 1732, un mandement « dont la forme étrange se rapproche plus de la malignité du pamphlet que de la gravité d'un acte épiscopal, » et où il blâme sans ménagement et le gouvernement royal

et les parlements, exposant ses griefs personnels, citant des vers satiriques « d'un bel esprit d'Arles. » Le Parlement supprima ce singulier mandement, et une lettre de cachet en exila l'auteur à l'abbaye de Saint-Valery-sur-Somme pour quelques mois. Après un retour triomphal à Arles, il mourut le 14 janvier 1741. Quelques années auparavant, le 26 juin 1736, s'était éteint, dans l'isolement, triste, abattu, M^r Quiqueran de Beaujeu. On lui fit à Arles des obsèques auxquelles tout le monde assista, sauf l'archevêque.

L. A.

La Terreur en Bourbonnais.

Les victimes. — J. Lyon. Paris, J.-B. Dumoulin, 1873, in-8° de 386 pages.

Le livre que nous signalons aujourd'hui a été commencé par M. Auguste Ripoud, conservateur de la bibliothèque de Moulins, continué par M. l'abbé Gilbert Boudant, curé-doyen de Chantelle ; il a été repris, revu, complété par M. Audiat, conservateur de la bibliothèque de Saintes, qui nous le donne aujourd'hui.

Le plan suivi par les auteurs comprenait uniquement les personnes nées en Bourbonnais, celles habitant l'Allier, celles envoyées à la mort par les autorités du département. Lyon, Moulins, Paris, Rochefort, tels sont les principaux théâtres où sont tombées les victimes de la Terreur ; ce sont aussi autant d'étapes que nous avons à parcourir, dans cette série de notices biographiques, indépendantes l'une de l'autre dont se compose l'ouvrage. Nous n'avons sous les yeux qu'un 1^{er} volume, consacré aux victimes frappées à Lyon. Il s'ouvre par une introduction de M. l'abbé Fayet (p. 9-46) sur les crimes de la Terreur et sur les faits particuliers signalés dans l'ouvrage : c'est une vue d'ensemble des atrocités qui se dérouleront sous les

yeux du lecteur, dans ce long martyrologe ; puis vient la liste des ouvrages consultés (p. 47-50) ; la liste alphabétique des personnes qui ont péri (p. 57-68) ; enfin (p. 69 à la fin) les notices dont se compose la première partie. Ces notices sont au nombre de vingt-quatre. Les principales sont consacrées à M^{lle} des Echerolles, à Griffet de la Baume, à G.-J. Chabrier, à Guillaume Ripoud, etc. On y rencontre une foule de noms plébéiens et l'on y trouve de nombreux et curieux documents, parmi lesquels nous citerons les mémoires de l'abbé Vernoy de Saint-Georges.

Nous espérons voir paraître bientôt la suite de ces documents, qui sont si tristement instructifs et qu'il ne faut pas se lasser de produire. « Quitte à fatiguer les oreilles de ceux qui ne veulent ni trouble-cantates ni trouble-fêtes, il faut les répéter, disait un écrivain démocrate (M. J. Claretie), en 1868, ces noms de vaincus et de victimes, il faut les évoquer ces souvenirs sanglants, spectacles du passé, qui sont la leçon de l'avenir. » — « Quand on vient à connaître un pareil trait de barbarie, ajouterons-nous avec M. Pelletan, il faut le crier sur les toits, ne fût-ce que pour en empêcher le retour. » — Il faut remercier M. Audiat de nous avoir donné ici ces deux citations qui ont bien leur valeur et qui corroborent les navrants détails consignés dans l'ouvrage.

L'État de la France au 18 brumaire, d'après les rapports des conseillers d'État chargés d'une enquête sur la situation de la République, avec pièces inédites de la fin du Directoire ; publiés pour la première fois et précédés d'une préface et d'une introduction, par M. Félix Rocquain. Paris, Didier. 1874, in-12 de LXXV-426 pages.

En l'an IX de la République, aux

débuts de la réorganisation de la France, le premier Consul sentit la nécessité d'appuyer son travail sur une de ces enquêtes administratives qui marquent dans notre histoire et dont les monuments sont des plus précieux à recueillir. Il envoya des conseillers d'État ou des aides de camp dans chaque division militaire et les chargea, avec le concours des administrateurs et chefs de service, de constater les effets de la situation faite au pays depuis dix ans, d'examiner à fond le mécanisme provisoire et défectueux qui avait remplacé, par droit révolutionnaire, l'ancien régime, et surtout de sonder le terrain mouvant de l'opinion publique aux endroits où devaient bientôt s'asseoir les fondements d'un nouvel ordre de choses.

Les conseillers d'État choisis pour cette mission délicate s'appelaient François de Nantes, Barbé-Marbois, Fourcroy, Lacuée, Duchâtel, Thibaudau, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, etc., et presque tous devaient bientôt arriver aux plus hautes fonctions de l'Empire. En général, ils firent preuve d'un remarquable talent d'observation. Bien qu'on doive faire des réserves pour la façon personnelle dont quelques-uns envisagèrent cette statistique tout autant morale que matérielle, les rapports qui nous restent constituent l'un des plus importants dossiers qui puissent expliquer la première phase du XIX^e siècle. Comment donc se fait-il que des documents de pareille valeur n'aient pas été plutôt connus et soient à peine mentionnés dans l'*Histoire du Consulat* ? La publication partielle de treize rapports, mémoires ou comptes rendus que nous fait connaître M. Félix Rocquain, vient heureusement combler cette lacune.

Dans l'introduction jointe à ce volume, M. Rocquain relève successivement les points importants de l'en-

quête et résume les conclusions les plus saillantes des treize conseillers d'État. Désordre invétéré dans les finances publiques, qui ne payent plus ni appointements, ni rentes, ni pensions; accroissement prodigieux de l'arriéré des contributions; injustices révoltantes dans l'assiette de l'impôt confiée aux agents municipaux; irrégularité constante de tous les éléments de comptabilité; les registres de l'état civil mal tenus, ou même délaissés; les fameuses lois de la Convention sur l'instruction publique restées à l'état de lettre morte; ni écoles primaires, ni écoles centrales, ni livres, ni encre, ni maîtres convenables; les neuf dixièmes de certaines populations ignorant les premiers principes de la lecture; quarante élèves en moyenne dans chacune des cinquante-six écoles du département de la Seine; les hospices offrant le « tableau déchirant de la plus hideuse misère joint au spectacle de l'énervante oisiveté; » une partie des départements couverts des ruines qu'avaient faites la guerre civile ou la guerre étrangère; les édifices nationaux, les travaux publics, les routes et chemins abandonnés à la dégradation; le brigandage impuni presque partout et passé à l'état d'institution régulière; le commerce et l'industrie réduits au moins des deux tiers; la misère et la mendicité seules florissantes; l'esprit public plongé dans une léthargie profonde; le sentiment politique « amorti et comme nul; » plus d'armée, plus d'administration, plus de patriotisme: tel est le bilan qu'avaient laissé la Révolution et la Terreur. De tous les rapports ressort cette grande vérité, que la République s'était tuée elle-même; il ne lui restait plus qu'à disparaître dans le sommeil de mort qu'elle avait fait partout.

A. B.

Les Sociétés secrètes et la Société, ou philosophie de l'histoire contemporaine, par l'auteur du *Monopole universitaire* (le P. DESCHAMPS). Tome I. Avignon, Séguin (Paris, Albabel), 1874, in-8 de 586 pages.

Cet ouvrage, est, pour la plus grande partie, un livre historique, et un des plus importants pour ceux qui veulent embrasser l'histoire dans son ensemble. La part que les sociétés secrètes, la franc-maçonnerie en tête, ont prise à toutes nos révolutions est capitale. Une foule d'écrivains honorables l'ont méconnu et se sont perdus en de laborieuses considérations sur les évolutions de l'humanité qui ont abouti au cataclysme de la fin du siècle dernier. M. Louis Blanc, dans son *Histoire de la Révolution française*, a eu la franchise de revendiquer pour la franc-maçonnerie, l'illuminisme et les disciples de Saint-Martin, ce qu'il appelle la gloire et ce qui, pour nous, est la responsabilité de l'explosion révolutionnaire. L'auteur des *Sociétés secrètes et la Société* a porté ses investigations dans ce dessous trop peu connu de l'histoire, et a fait, à force de recherches, des découvertes étonnantes sur le rôle joué par la franc-maçonnerie et les diverses sectes sorties de son sein dans la préparation de la Révolution française. Il continue ce travail pour les révolutions successives de ce siècle en France, en Italie, en Espagne et le conduit jusqu'après la Commune de 1871. Il annonce, pour les volumes suivants, une étude approfondie sur la destruction des libertés populaires et des nationalités chrétiennes par les sociétés secrètes et les sectes philosophiques, qui ne sont au fond qu'une transformation de la vieille doctrine des loges.

Ce qui fait pour nous le prix de ce travail, c'est la sûreté de sa méthode et le choix des sources. L'auteur a rejeté toutes les confessions et révé-

lations anonymes. Il s'appuie uniquement sur les ouvrages authentiques, émanés de membres des sociétés secrètes et d'hommes qui ont joué un rôle dans les révolutions. Il rapproche de leurs doctrines et de leurs menées la suite des événements et arrive ainsi à jeter une lumière toute nouvelle sur notre histoire depuis un siècle.

J. C.

Dictionnaire géographique du département des Deux-Sèvres, comprenant les noms de tous les endroits habités, etc. par MM. BEAUCHET-FILLEAU et SAINT-ELME RAVAN. Niort, E. Clouzot, 1874, in-8° de 271 pages.

Ce livre est fait avec soin, et paraît être aussi complet que possible ; sous un volume très-portatif, il est appelé à être consulté aussi utilement, dans de certaines limites, que les Dictionnaires topographiques publiés sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique. Dans l'introduction, M. Beauchet-Filleau a résumé les principales données bonnes à connaître, sur la géographie physique, administrative et historique, pour les temps anciens comme pour l'époque moderne. Une bonne carte, empruntée à l'atlas de Joanne, complète le volume qui est destiné à vulgariser la connaissance exacte du département. Nous notons cette remarque parce que, sans cela, plus d'un lecteur ne manquerait pas de s'étonner de ce que les auteurs n'aient pas cherché, en relatant les formes anciennes des noms de lieu, d'après les textes, à compléter leur œuvre en faveur des érudits.

A. DE B.

Histoire du Boulonnais, par M. Hector DE ROSNY. Amiens, Yvert, 1868-1873, 4 vol. in-8° de 548-600-644 et 604 pages.

M. Hector de Rosny vient de terminer son *Histoire du Boulonnais*.

Le dernier volume, qui commence à l'avènement de Louis XIV, s'arrête à la fin du XVIII^e siècle, au moment où cette ancienne province disparaît pour se perdre dans cette agglomération de pays découpés avec une rare inintelligence qui forment aujourd'hui le département du Pas-de-Calais ; il comprend de plus une table générale, très-pratique, des noms propres qui figurent dans tout l'ouvrage. L'auteur, après ce travail patient et érudit, peut maintenant se reposer, non sans gloire : il a élevé à sa patrie un monument *ære perennius*, et nous ne pouvons que souhaiter à toutes les provinces de France de rencontrer chacune un historiographe aussi consciencieux que M. de Rosny. Un des traits qui distinguent cette histoire, c'est l'impartialité de l'auteur, son zèle pour remonter aux sources, en un mot son esprit critique. On sait que l'écueil accoutumé de la plupart des historiens provinciaux se trouve dans un amour mal entendu de leur clocher, qui les porte à attribuer à leurs institutions les origines les plus surannées et à leurs grands hommes les exploits les moins prouvés : or M. de Rosny, pour ne citer qu'un exemple, soutient, contre plusieurs historiens boulonnais, une date plus récente et plus certaine pour l'évêché fondé par saint Omer. Nous pourrions cependant lui reprocher d'avoir donné, au début de son œuvre, un développement exagéré à certains faits de l'histoire romaine, dont il est difficile de saisir le rapport avec la Morinie, et d'avoir attribué parfois à certains noms de lieux une étymologie bien hasardée : telle est celle de ce « château auquel la mère du grand Constantin avait laissé jadis son nom *Helena* » (t. I, p. 193). Il s'agit du vieil *Hesdin*, et l'on ne s'attendait guères à rencontrer l'impératrice Hélène en cette affaire. Ça et là encore quelques digressions un

peu longues : à propos de Godefroy de Bouillon et de sa famille qui illustrèrent le Boulonnais, M. de Rosny nous raconte un peu longuement les guerres des Croisades et les infortunes du royaume de Jérusalem. Il est vrai qu'il a pris soin de s'en excuser d'avance dans sa préface : « Quand j'ai trouvé, dit-il, un homme, un homme de mon pays, mon sujet, par conséquent, chef militaire, grand dignitaire de l'Église, ambassadeur, conseiller des rois, en possession d'une certaine célébrité, j'ai marché avec lui, j'ai suivi ses pas, même sur les terres les plus éloignées. » Les sires de Boulogne, alliés aux plus grandes familles de l'Europe occidentale, jouent d'ailleurs un grand rôle dans notre histoire, en même temps que cette petite province, voisine de la Flandre et de l'Angleterre, doit à sa position une importance toute particulière. Là est Calais, la ville toujours jalousée et si longtemps détenue par les Anglais. Il y a là aussi de puissantes abbayes, entre autres celle de Saint-Bertin, qui répandirent la civilisation chrétienne dans ces contrées sous les rois Austrasiens et Carolingiens. Pendant les guerres de religion, le Boulonnais est encore ravagé par les protestants anglais; enfin, il subit la Terreur, comme toute cette région, d'une manière excessive, sous la tyrannie de Joseph Lebon, le consul d'Arras. On le voit, l'intérêt ne manque pas à l'histoire de cette province, et ses annales, — M. de Rosny, l'a parfaitement compris — fournissent des pages des plus importantes, souvent même des plus glorieuses, à notre histoire de France.

J.-M. RICHARD

Mémoires historiques sur le Vivarais, par J.-A. PONCER. TOME I, II et III. Annonay, imprimerie de Ranchon. 3 vol. in-8° de 489, 393 et 687 p.

Très-négligé par les illustres Bénédictins de l'*Histoire générale de Languedoc*, le Vivarais n'aura un historien que lorsque M. l'abbé Rouchier, cédant aux pressantes sollicitations qui lui sont faites, se décidera enfin à donner la continuation de son beau travail. Quoique cette petite province n'ait jamais eu de centre intellectuel ni politique, et que, plus que partout ailleurs peut-être, le vandalisme révolutionnaire s'y soit acharné à la destruction des monuments du passé (Voyez, t. I^{er}, p. 77-101 de l'ouvrage que nous annonçons la nomenclature d'une partie des titres brûlés, à cette époque, aux environs d'Annonay), les cartulaires de plusieurs abbayes parmi lesquelles Saint-Chaffre-en-Velay tient le premier rang, les archives de la préfecture de Privas et celles de quelques autres départements voisins, la bibliothèque du grand séminaire de Viviers, les papiers des Bénédictins du Languedoc, ainsi que les parchemins d'anciennes familles, fournissent d'assez abondantes lumières. En outre, trois ou quatre gentilhommes érudits du XVIII^e siècle, dont le plus connu fut le marquis de Satillieu, ont laissé des notes manuscrites de nature à suppléer dans une certaine mesure aux originaux disparus. M. Poncer, qui publia, en 1833, des *Mémoires historiques sur Annonay et le Haut Vivarais*, a eu la louable idée, après un silence de près de quarante ans, d'entreprendre une collection de documents ne devant pas comprendre moins de cinq volumes in-8. Malheureusement pour le choix et l'importance des chartes et des relations, pour la sûreté de la critique dans les éclaircissements préliminaires et les notes, ce que nous avons jusqu'ici est

fort loin de rivaliser avec les *Pièces fugitives* que d'Aubais et Ménard ont consacrées à nos provinces méridionales. Si, d'une part, trop de morceaux d'une date récente ou d'un médiocre intérêt grossissent inutilement ce recueil; de l'autre, il est à regretter que l'auteur, ne disposant le plus souvent que de copies vidimées très-défectueuses, n'ait pas su les redresser, et que les noms des personnes et des lieux subissent quelquefois d'étranges altérations. Tel qu'il est cependant et malgré des *desiderata* aussi graves, ce livre sur une province si peu connue, ne sera pas consulté sans utilité. Nous signalerons, dans le premier volume, divers actes relatifs à la maison de Tournon (xv^e et xvi^e siècles), ainsi que les franchises d'Andance (1215), d'Annonay (1288), et de Bourg-Saint-Andéol (1321); dans le second volume des procès-verbaux et des comptes des Etats généraux du Languedoc et des Etats particuliers du Vivarais, au xvi^e siècle; dans le troisième volume, l'analyse des chartes, concernant la chartreuse de Bonnefoy, d'intéressants détails sur l'abbaye de Sainte-Claire d'Annonay; enfin, au milieu de citations, trop nombreuses et trop longues, d'ouvrages qui sont dans toutes les mains, des extraits précieux de pièces du temps sur les guerres de religion. Qui est-ce qui pourrait, par exemple, nous donner une idée plus juste des misères de cette triste époque, que l'acte notarié inséré à la p. 434. Ajoutons que l'auteur, mettant ses voyages à profit, a découvert, là où l'on n'eût pas été tenté de la chercher, à l'hôtel-de-ville de Lausanne (p. 405), aux archives du Jura (p. 290-315), la trace de faits qui touchent au Vivarais.

A. DE G.

Recueil de pièces pour faire suite au Cartulaire général de l'Yonne, publié par la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, sous la direction de Max. QUANTIN. xiii^e siècle. Auxerre, 1873, gr. in-8^o de 494 pages, avec bois intercalés.

M. Quantin a commencé, il y a vingt ans, à recueillir et à publier les chartes relatives au département de l'Yonne : ce recueil, comprenant les temps écoulés entre les vi^e et xiii^e siècles, forme déjà deux volumes. Aujourd'hui, le même archiviste édite les actes du xiii^e siècle, mais dans un format moindre; les bibliophiles regretteront le manque d'uniformité dans les volumes de cette collection de textes : mais les travailleurs ne verront pas de changement dans l'œuvre de l'éditeur.

Le *Recueil* comprend 1147 articles; les 742 premiers donnent les chartes *in extenso*; du n^o 743 jusqu'à la fin en trouve les sommaires des actes publiés dans la *Gallia Christiana*, le *Recueil des Historiens des Gaules*, *Bréquigny*, l'*Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, l'*Abbé Lebœuf*, l'*Essai historique sur l'abbaye Saint-Martin d'Aulun*, les *Recherches sur les anciens seigneurs de Chastillon*, l'*Histoire de l'abbaye de Pontigny*, l'*Histoire de Seignelay*, l'*Inventaire des titres de la maison de Châlon*.

Le volume commence par une introduction de 90 pages, dans laquelle M. Quantin donne un aperçu général de ce que les textes publiés plus loin révèlent au point de vue de la constitution de la société civile et féodale, de la condition des terres, de l'état des personnes, de la justice, de l'instruction publique, etc., etc. Cet aperçu, par le fait, est un résumé qui laisse entrevoir tout le parti que chacun peut tirer des instruments mis ainsi à la disposition du public. Nous aurions aimé que, sortant des généralités,

l'auteur, qui connaît si bien l'Auxerrois, nous fournit plus de détails sur la géographie civile et ecclésiastique, sur l'histoire des grandes familles. Notons qu'il a eu une excellente idée en donnant de bonnes reproductions des sceaux : peut-être aurait-il dû les multiplier davantage.

A la fin du livre, on trouve plusieurs tables, géographique, onomastique, etc. Il eût été préférable, croyons-nous, au point de vue de la facilité des recherches, de n'en faire qu'une seule. — Nous avons constaté, parmi les noms de lieux et les noms d'hommes, des lacunes dans ces tables. Nous croyons que l'on aurait dû y mentionner tout, sans exception. Le nom propre le plus obscur en apparence peut, à un moment donné, fournir une indication précieuse.

A. DE B.

Inventaire des titres de Nevers
DE L'ABBÉ DE MAROLLES, publié et annoté par le comte DE SOULTRAIT. Nevers, Paulin Fay, 1873, in-4° de 1056 pages (*Publication de la Société nivernaise*).

Au milieu du xvii^e siècle, Michel de Marolles, abbé de Villeloin, obtint de la maison de Nivernois l'autorisation de faire un inventaire général des titres de ses archives : ce travail est compris dans six gros volumes conservés au Département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale. La Société académique de Nevers a résolu de publier tout ce qui, dans ce recueil, se rattache à l'histoire du Nivernais proprement dit, et elle a chargé de ce travail M. de Soultrait, qui s'en est acquitté avec un soin et une exactitude qui laissent peu de prise à la critique. — Ajoutons que cette publication est d'autant plus précieuse pour l'histoire de la province, que les archives de Nevers ont à peu près disparu, d'abord en 1793, ensuite,

plus tard, par suite de l'incurie administrative.

A l'inventaire de l'abbé de Marolles, M. de Soultrait a ajouté, sous forme d'appendice : 1° *Des extraits des titres de Bourgogne et de Nivernais*, d'après un volume de la collection Gaignières ; 2° *Des extraits des archives de l'Église de Nevers*, recueillis au commencement du siècle dernier par un des ancêtres de l'éditeur ; 3° Des extraits de l'inventaire des archives du château des Bordes. — Le volume se termine par plusieurs tables qui permettent de chercher facilement dans cette immense collection de documents : d'abord la table des châtellenies du Nivernais, avec l'indication de tous les actes qui se rapporte à chacune ; puis celle des fiefs ; puis les index géographique et onomastique.

Les sociétés savantes des départements remplissent véritablement leur mission en prenant sous leur patronage des publications de ce genre : c'est à elles qu'il appartient de faire connaître les sources de l'histoire de leurs circonscriptions. Ces travaux restent, sont consultés par les érudits, et honorent singulièrement les académies provinciales qui y attachent leur nom.

La réputation de M. de Soultrait, si compétent pour tout ce qui touche à l'histoire et à l'archéologie du Nivernais, le désignait naturellement à ses confrères pour mener à bien cette entreprise.

A. DE B.

Documents historiques inédits sur le département de la Charente-Inférieure (Aunis et Saintonge), publiés par L. DE RICHEMOND, archiviste du département. Paris, A. Picard, 1874, in-8° de 168 pages.

Le conseil général du département de la Charente-Inférieure, sur la proposition du préfet, M. de Blignières, a voté, en 1873, une somme pour la

publication de quelques documents historiques concernant la contrée. C'est là une heureuse idée, que nous voudrions voir se généraliser et se fixer. Si chaque conseil départemental agissait ainsi pour nos anciennes provinces, et si le fait se renouvelait chaque année, comme en peu de temps nous aurions tiré de l'oubli et sauvé de la ruine des pièces importantes qui sont notre passé, notre histoire ! Nous devons donc des félicitations et des remerciements, pour cette entreprise, au préfet et au conseil, et pour l'exécution, à l'archiviste.

Les documents publiés, avec de trop rares notes et sans nul commentaire, ce qui est un tort, par M. L. de Richemond, ont été tirés par M. Paul Marchegay, archiviste honoraire de Maine-et-Loire, du riche chartrier de Thouars, qui appartient à M. le duc de la Trémoille, et d'où déjà, grâce à la bienveillance éclairée du propriétaire, sont sorties déjà tant de richesses historiques. Il y a bien quelque chose de factice dans le sous-titre *un document par canton* ; les mots *canton* et *département* jurent un peu avec ces chartes des *xiii^e* et *xiv^e* siècles. Prenons pourtant tout sans regarder l'étiquette.

La première pièce est de 1232, la dernière de 1630 ; trois sont en latin, une en gascon ; deux appartiennent au *xiii^e* siècle, huit au *xiv^e*, vingt-deux au *xv^e*, huit au *xvi^e* et cinq au *xvii^e* ; en tout quarante-cinq documents, qui concernent diverses localités ou arrondissements actuels du département de la Charente-Inférieure : Moings, Jonzac, Mirambeau, Montendre, Montguyon, Montlieu, Saint-Genis, dans celui de Jonzac ; Le Château d'Oléron, Arvert, Marennes, Royan, Soubise, Saint-Pierre-d'Oléron, Le Fouiloux, dans celui de Marennes ; Rochefort, Charmeneuil, Loires, Surgères, Tonnay-Charente, dans celui de

Rochefort ; Ars et Saint-Matin, en l'île de Ré ; Benon, La Jarrie, Marans et La Rochelle, dans celui de La Rochelle ; Burie, Théon, Rioux, Pons, Saintes, Taillebourg, Saujon, dans celui de Saintes ; Aulnay, Villeneuve, Maltha, Saint-Hilaire, Landes, Saint-Savinien, Tonnay-Boutonne, dans celui de Saint-Jean-d'Angely. Il y a là des comptes pour réparations au pont de Taillebourg en 1486 ; à la gabarre de Saint-Savinien en 1486 ; des lettres de Louis XI pour relever le château de Saujon ; de Léon de Belleville pour réparer les fortifications de Royan ; le péage de Marans sous Charles V ; le compte des travaux faits au château de Rochefort ; l'inventaire de l'artillerie au château de Rochefort, en 1500 ; l'aveu et dénombrement du fief de Charmeneuil ; des enquêtes, des donations, des transactions, des plaintes qui fixent certains points des coutumes de Saintonge, des lettres de divers personnages : le vicomte de Rochechouart, M. de Barbezières, Prévot de Sansac, Amos Barbot, bailli d'Aunis, Anne de Polignac, femme du maréchal de Châtillon, et autres pièces dont l'énumération serait trop longue.

M. de Richemond a préparé ce recueil avec sa conscience d'archiviste, son intelligence des vieux textes et son amour pour son pays natal ; c'est dire le soin avec lequel cet ouvrage — je voudrais pouvoir dire ce livre — a été édité. Demandons la suite à l'année prochaine. Il reste tant à publier sur les deux provinces d'Aunis et de Saintonge !

LOUIS AUDIAT.

Chars (Seine-et-Oise). *Son histoire, ses hauts-barons, son vieux château, son Hôtel-Dieu, son église, la pierre-qui-tourne, Bercagny, etc.*, par M. le docteur BONNEJOY. Paris, Dumoulin, 1873. in-8° de 112 p. avec 3 planches.

Chars est un bourg, dans les envi-

rons de Pontouse, faisant autrefois partie du Vexin dont M. Bonnejoy, se séparant des guides-Joanne, a raison de chercher l'étymologie ailleurs que dans Vulcain. C'était une baronnie importante qui passa entre les mains de familles et de personnages marquants. L'existence de Chars est constatée au VIII^e siècle : Dagobert en fit don à l'abbaye de Saint-Denis. Quant à ses seigneurs, on en a la liste non interrompue depuis le XI^e siècle. Ce sont d'abord les sires de Chars, de nom et d'armes; nous remarquons ensuite les d'Aumont (1357-1521) qui fondèrent l'Hôtel-Dieu en 1494 et dont plusieurs furent chambellans de nos rois et porte-oriflamme; Pierre Séguier, marquis d'O; le duc de Luynes, fils du fameux connétable, le maréchal de Créquy, les de Gouy qui, en leur qualité de barons de Chars, portèrent, pendant la Révolution, leur tête « sous le rasoir national, » selon une expression de l'époque. M. Bonnejoy a pris pour base de son travail les archives municipales et les registres paroissiaux, sans craindre d'y joindre d'autres sources sûres qu'il a eues à sa portée. Il a réuni tout ce qu'il a pu découvrir sur les actes des barons de Chars, sur son état ancien, ses tabellions, ses curés, son Hôtel-Dieu et sa léproserie beaucoup plus ancienne, son église construite au XI^e siècle, agrandie ou réparée aux XV^e et XVI^e siècles et restaurée ces dernières années, son ancien château, détruit à la fin du XVI^e siècle. C'est dans le cimetière de Chars que se trouve la tombe de *Mariette*, dont le nom oublié a fait grand bruit par une tentative de suicide amenée par la lecture des romans : on en trouve l'histoire dans *Ferrand et Mariette* par l'abbé de Bouclon. M. Bonnejoy termine son intéressant travail par quelques notes recueillies sur Bercagny, petit hameau proche de Chars et autrefois petit fief et paroisse. R. DE ST-M.

Procès-verbaux de l'entrée solennelle, en la ville d'Auch, des archevêques François de Tournon (1547), Léonard de Trapes (1600), Dominique de Vic (1634), d'après les manuscrits originaux des Archives municipales. Auch, imprimerie Cochard, 1873, in-8° de 30 p.

M. Léonce Couture avait inséré, en janvier 1872, dans cette *Revue de Gascogne* qu'il dirige avec tant d'habileté et tant de dévouement, le procès-verbal de l'entrée à Auch du cardinal-archevêque François de Clermont-Lodève, le 16 octobre 1512. Le public ayant « paru s'intéresser à cette narration officielle, où se révèlent naïvement la physionomie, l'esprit et le langage de la Gascogne du XVI^e siècle, » M. Couture a eu la bonne pensée d'extraire du *Livre Vert* de la ville d'Auch, trois autres documents du même genre, qu'il reproduit aussi fidèlement qu'on pouvait l'attendre de lui. Ces trois documents sont fort intéressants, mais le plus intéressant est le second, le *Verbal de la réception et entrée de Monseigneur Léonard de Trapes*, ayant été rédigé avec un luxe de détails vraiment curieux. Les discours reproduits dans le procès-verbal de l'Entrée de Dominique de Vic, nous offrent un piquant exemple de ce qu'était à cette époque l'éloquence d'apparat en province. M. Couture, dans son court avant-propos, fait remarquer en termes excellents que les trois procès-verbaux touchent, par plusieurs points, à la vie intime de la commune, à son libre développement côté à côté du pouvoir seigneurial, » que, « dès lors, ils méritent quelque place dans cette magnifique et laborieuse histoire du tiers état, que l'un des grands historiens de notre siècle a ébauchée et que la science contemporaine doit achever, pour l'intelligence du passé et aussi peut-être pour l'utilité de l'avenir. » T. DE L.

Recherches historiques sur les Fous des rois de France et accessoirement de l'emploi du Fou en général, par A. CANEL. Paris, Alph. Lemerre, 1873, in-12 de 319 p.

M. Canel, qui a spirituellement emprunté à Brantôme cette épigraphe : « il faut parler aussi bien des fous que des sages, » nous annonce, dès la première page, que son livre est une compilation, et il ajoute : « Si l'auteur y a apporté peu de découvertes nouvelles, il a formé du moins, de celles de ses devanciers, quelquefois difficiles à rassembler, un faisceau qui réunit à peu près tout ce que l'on connaît, jusqu'à présent, sur les fous en titre des rois de France. » M. Canel a eu soin de consulter les principaux écrits relatifs à ce sujet publiés, soit en France, par Dreux du Radier, par M. Paul Lacroix, par M. Ch. Leber, par M. A. Jal, soit à l'étranger par Ch. Frédéric Flögel et par M. de Reiffenberg. Son recueil est fort amusant et fort intéressant, et les curieux aimeront à le placer sur leurs tablettes, à côté de ses *Recherches sur es jeux d'esprit, les singularités et les bizarreries, principalement en France* (1867, 2 vol. in-8°). L'intrépide chercheur n'a pas évité certaines inexactitudes. Quand il dit (p. 23) : « Rien qu'avec sa bosse, sa taille contrefaite, sa figure hideuse, Esope eût posé avantageusement à la cour de nos rois, » il ne tient pas compte du silence de toute l'antiquité sur la déviation de l'épine dorsale du fabuliste, déviation imaginée par un compilateur du moyen âge. — Les deux anecdotes sur « François Corbueil, dit Villon, » citées d'après le bibliophile Jacob (p. 81-82), sont rejetées par la critique. — Le poète appelé (p. 119) *Jean Voute*, se nommait en réalité *Jean Facio*. M. Canel a donné une traduction approximative du nom latin de l'auteur des *Epigrammatum*

libri duo, *Joannes Vulleius*. — Les historiettes dont Rabelais est le héros (p. 136-137), ne sont ni vraisemblables ni vraies, comme on l'a surabondamment démontré. — « Les hauts faits du poète Villon » n'ont pas enrichi la langue (p. 140) du substantif *Villonnerie*. — Ce mot attribué (p. 238) au « vieux Sully » parlant au nouveau roi — ce *Vieux Sully* n'avait pas cinquante ans à l'avènement de Louis XIII — est dépourvu d'authenticité. — M. Canel a eu tort de dire (p. 243), à propos du cardinal de Richelieu : « Ses deux principaux pourvoyeurs de facéties étaient : un académicien, François Métel de Boisrobert, et un noble prélat Jean-Pierre Le Camus, évêque de Belley. » Passe pour Boisrobert, mais *Camus*, et non *Le Camus*, n'a jamais servi de bouffon au cardinal, auquel, tout au contraire, il a décoché plus d'une cruelle épigramme. — « Le gascon Cyrano de Bergerac » dont il est parlé (p. 244), était né à Paris d'une famille depuis longtemps parisienne, et M. Canel, qui cite si souvent le *Dictionnaire critique* de M. Jal, aurait bien dû se souvenir des preuves fournies à cet égard dans l'article *Cyrano*. Signalons une lacune (p. 199) : M. Canel, qui nous rappelle que Chicot était un *gentilhomme gascon*, n'a pas connu le véritable nom de ce fou : il s'appelait *Langle-raye* (Voy. *Revue de Gascogne* de 1870, p. 148). Enfin, exprimons le regret que M. Canel ait cru devoir (p. 76) traiter Charles VII, Charles VII le Victorieux, de « *monarque un peu plat*, comme l'appelle Marie-Joseph Chénier, dans son dialogue de Louis XVIII et de Pie VII. » Jamais mot injurieux ne fut plus immérité.

T. DE L.

Mœurs béarnaises, renseignements singuliers extraits de minutes des notaires du département des Basses-Pyrénées, par M. Paul Raymond. Pau, Léon Ribaut. 1873, in-8° de 61 pages.

M. P. Raymond, archiviste du département des Basses-Pyrénées, a eu l'heureuse idée d'interroger sur le moyen âge une source de renseignements très-importante et inexplorée jusqu'ici, les minutes des notaires. Il a trouvé là des détails aussi utiles que les documents historiques proprement dits sur la vie intime des Béarnais de 1335 à 1550. Il faut l'avouer, d'après ces recherches, les mœurs béarnaises étaient loin d'être exemplaires et expliquent peut-être la facilité avec laquelle la prétendue Réforme put faire tant de prosélytes dans cette contrée. Nous avons, dans les actes étranges compulsés par M. Raymond, les preuves trop fréquentes du peu de respect qu'inspirait le mariage, de la légèreté avec laquelle on procédait à de véritables divorces, de la vie plus qu'irrégulière que menaient certains ecclésiastiques, de la passion avec laquelle on se livrait au jeu. M. Raymond a classé les minutes dont il publie les textes, et qu'il fait précéder d'une analyse, en diverses catégories ; adultère, cagots, actions judiciaires, divorces, ecclésiastiques, excommunication, joueurs, mariage, médecins, paternité, séducteurs, etc. Au milieu de tous les vices, de tous les débordements dont ces actes offrent le témoignage, apparaît très-bizarrement une grande confiance dans la sainteté du serment, mais que de serments demandés ou prêtés sur des sujets trop scandaleux pour que nous osons les indiquer ! Une particularité à noter : en Béarn la qualité de notaire — M. Raymond le fait remarquer, — n'était pas incompatible avec la noblesse. En 1429, Bernadon de Gerderest, de l'une des plus grandes familles

de la contrée, rédigeait, comme notaire, un honteux marché entre Bernard de Forgesantz et les frères d'Amandine d'Abadie. Que d'autres actes inimaginables nous trouvons dans la brochure de M. Raymond ! Cette brochure — on l'aura déjà compris — ne peut être mise sous tous les yeux. Au reste, les lecteurs entre les mains desquels elle pourrait se trouver sans inconvénient, ne se la procureront pas facilement, car elle est déjà devenue une rareté bibliographique. Au nombre des pièces les plus curieuses qu'a réunies M. Raymond, on doit citer un important document qui a échappé à M. Francisque Michel lorsqu'il écrivait son *Histoire des races maudites*, un règlement relatif aux cagots. Le lecteur se rappellera qu'on appelait cagots ou christiaas des espèces de parias venus on ne sait d'où, et que, on ne sait pourquoi, on tenait en dehors de la société, de même que s'ils eussent été des lépreux. Ces malheureux étaient reconnaissables à leur teint blanc, à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleus, à leurs oreilles au lobe arrondi. Ils ne pouvaient entrer à l'église par la même porte que le commun des fidèles, ils avaient leur bénitier spécial, ils devaient porter sur leurs épaules un morceau d'étoffe rouge, il leur était défendu, sous peine d'avoir le talon percé, de souiller la terre par le contact de leur pied nu. Leur nom, qu'on a voulu faire dériver des mots *chiens de Goths*, est resté une énigme, comme leur origine et la persécution à laquelle ils étaient en butte. Cette infortunée population, sur laquelle il serait si curieux d'avoir plus de renseignements, a aujourd'hui disparu.

Le libraire, homme de goût, d'intelligence et d'érudition, qui a fait paraître les *Mœurs béarnaises*, a encore édité d'autres travaux d'intérêt

historique; espérons que M. L. Ribaut ne s'en tiendra pas là. TH. DE P.

Liste chronologique des édits et ordonnances de la principauté de Liège, de 974 à 1505. Bruxelles, Gobbaerts, 1873, in-8° de xxxvii-96 pages.

Une commission formée sous le patronage du gouvernement belge vient de publier la liste chronologique des édits et ordonnances de la principauté de Liège (974-1505) : c'est un répertoire analogue à celui de Bréquigny pour les chartes et diplômes, donnant la cote et la date de chaque pièce et l'indication des recueils manuscrits ou imprimés où elle se trouve; très-souvent on y a ajouté des notes historiques ou diplomatiques. Cet inventaire, fort intéressant, est précédé d'une préface mettant le lecteur au courant des travaux de la commission et de sa manière de procéder, d'une liste des sources, et suivi d'un index méthodique.

J.-M. R.

Recueil des ordonnances des Pays-Bas autrichiens. Troisième série (1700-1794); tome III, contenant les ordonnances du 2 janvier 1716 au 29 décembre 1725; par M. GACHARD, archiviste général du royaume. Bruxelles, Gobbaerts, 1873, in-f° de lxxiii-650 p.

Le gouvernement belge poursuit la publication des anciennes ordonnances concernant l'histoire des Pays-Bas; cette belle collection, qui s'exécute sous la direction du savant archiviste du royaume, M. Gachard, est arrivée au premier quart du xviii^e siècle, et j'avoue ne point l'avoir feuilletée sans éprouver un profond sentiment d'envie, en pensant que nous ne connaissons encore en France que l'incomplète et défectueuse collection des ordonnances, dite du Louvre, et quelques recueils d'inégale

valeur dus à l'initiative particulière. La Belgique nous donne là un exemple qui devrait exciter notre émulation.

Une préface étendue et très-substantielle résume l'histoire des Pays-Bas autrichiens, de 1716 à 1725, et donne, sur les principaux personnages politiques de ce temps, des renseignements précieux et, pour la plupart, inédits. Elle est suivie du texte des ordonnances rangées dans l'ordre chronologique. Un certain nombre intéressent directement notre histoire de France : telles sont des ordonnances ou lettres concernant le roi d'Espagne Philippe V, que l'empereur Charles VI affecte de n'appeler que le duc d'Anjou et de traiter en usurpateur. Deux de ces actes (1716 et 1719) portent confiscation des biens des personnes qui tiennent pour le petit-fils de Louis XIV : « On laissera, dit l'ordonnance du 16 mai 1716, la libre jouissance de leurs biens à ceux qui sont actuellement au service de la France ou de quelque autre puissance amie ou neutre; mais si, sous le prétexte spécieux d'être audit service, l'on peut découvrir qu'ils servent directement ou indirectement le duc d'Anjou ou autres ennemis de notre maison, l'on procédera aussitôt à la séquestration et confiscation de leurs biens et effets. »

Treize actes sont relatifs au cours des monnaies françaises, dans les Pays-Bas; elles fixent la valeur des pièces d'or de Louis XIV et de Louis XV, et de leur monnaie de billon, que plusieurs édits prescrivent ou tolèrent tour à tour.

Une ordonnance de l'empereur (30 août 1720) défend à ses sujets des départements d'Ypres, de Furnes et de Menin, d'aller boire ou chercher, ou d'envoyer chercher du vin, de la bière ou de l'eau-de-vie, dans les cabarets situés sur les terres limitro-

phes de l'obéissance du roi très-chrétien, à peine de six florins d'amende.

Une ordonnance du marquis de Prie (14 oct. 1720) dans le but de prévenir « la contagion qui s'augmente à Marseille et dans le voisinage », défend l'entrée dans les Pays-Bas de « toutes sortes d'habits venant marchandement, tant par mer que par terre, à peine de confiscation ; permettant néanmoins que tous voyageurs et passagers puissent apporter avec eux leurs bagages, hardes et habits servant à leur corps. » Trois jours plus tard (17 octobre), une ordonnance impériale enjoignait de fermer toutes les routes et chemins aboutissant des Pays-Bas aux frontières de France, à l'exception des grands chemins royaux ; sur ces derniers, des barrières et des gardes devaient être établis : tous « brimbeurs, étrangers, fainéants, vagabonds et gens sans aveu » devaient être immédiatement chassés du pays ; enfin, ordre était donné aux « officiers et magistrats des villes de commettre des personnes de confiance aux portes d'icelles, pour veiller qu'aucun étranger y entre sans être muni de lettres de santé et de publier une ordonnance portant défense aux habitants, de quelque qualité et profession ils puissent être, cabaretiers, hôteliers et généralement tous autres, de ne loger ni recevoir chez eux aucune personne venant de la France sans être munie dudit certificat de santé qui soit reconnu valable et admissible par ceux des magistrats qui seront commis à cet effet, et de porter, à son arrivée, un billet aux gouverneurs, officiers et magistrats des lieux, contenant le nom, la qualité, la profession, et le lieu d'où il vient. »

Les autres ordonnances, lettres, règlements et décrets, concernant exclusivement l'histoire des Pays-Bas

autrichiens ; mais plusieurs, régissant les corps des métiers ou organisant l'administration financière ou judiciaire, présentent un intérêt général et sont précieux à consulter. Une table méthodique des matières termine ce volume. J.-M. RICHARD.

Le Mythe d'Imos, traditions des peuples mexicains, par M. Hyacinthe DE CHARENCEY. Paris, Maisonneuve, 1873, in-8° de 61 p. (Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*).

Le nouveau travail de M. de Charencey sur les traditions mexicaines, si on le compare à son *Mythe de Volan*, dont la *Revue* a précédemment rendu compte, paraît constater un progrès sensible dans la critique historique de l'auteur. Malgré quelques faiblesses peut-être, l'auteur s'est tenu beaucoup mieux en garde contre son penchant à tirer des rapprochements de détails, des conséquences à la fois trop étendues et trop précises. Le Mythe d'Imos, le Noé des peuples du Chiapas, comme Coxcox, surnommé Cipactli (l'Espadon) était celui des Aztèques, lui donne occasion de signaler, au sujet de l'origine du genre humain, des traditions, à certains égards concordantes, de peuples divers, traditions qu'on oublie souvent dans les exposés de cette nature et que lui fournit son érudition aussi variée qu'étendue sur les peuples de l'Amérique et même du grand Océan.

Mais, comme, d'autre part, Imos ou Imox (nom connu ailleurs sous la forme apocope de Mox) présidait à l'un des jours du mois chez les tribus indigènes, au premier de ces jours, chez quelques-unes d'entre elles, l'auteur donne sur les anciens computs de la Nouvelle-Espagne et de l'Amérique centrale de curieux détails. Il expose spécialement ce qui concerne la substitution d'un calendrier solaire,

divers suivant les régions, non dans sa méthode, mais dans son point de départ, au calendrier lunaire plus ancien, toujours maintenu chez les Outhomis, même dans la vie civile, et conservé par les différents peuples pour régler la succession des solennités religieuses.

Une troisième partie de la dissertation de M. de Charencey concerne les migrations des Tolèques, ou Chichimèques, et leur patrie ancienne sur le sol américain. Il trouvait là des difficultés considérables amoncelées non-seulement par le vague des traditions, mais aussi par la témérité de ses devanciers, difficultés qu'il a généralement combattues avec une saine critique et un vrai talent d'investigation, montrant une fois de plus ce que peut la science historique en face des obscurs problèmes de l'antiquité.

F. ROZOU.

Histoire des Français dans l'Inde depuis la fondation de Pondichéry jusqu'à la prise de cette ville (1674-1761), par le lieutenant-colonel MALLESON, trad. de M^{me} S. LE PAGE. Paris, lib. de la Société bibliographique, 1874, in-8° cav. de xi-504 pag.

La Société bibliographique a été très-heureusement inspirée en entreprenant la publication de la traduction française du remarquable ouvrage du colonel Malleson. Il n'avait jusqu'ici été publié aucune histoire bien complète des grands faits historiques accomplis par les Français dans l'Inde, durant la période qui sépare la fondation de Pondichéry de la perte de cette ville. On n'avait, dans notre langue, que les ouvrages trop généraux de M. Barchou de Penhoen (*Histoire de la conquête de l'Inde par l'Angleterre*) et Xavier Raymond (*L'Inde*). C'était une lacune à combler, et, cette lacune comblée, il fallait en-

richir notre littérature d'un travail original écrit avec conscience, avec impartialité, avec compétence au point de vue militaire, avec un talent d'exposition remarquable. Voilà ce qu'a fait la Société bibliographique, en mettant à notre disposition le très-remarquable ouvrage du colonel Malleson, dans une traduction faite avec beaucoup de soin par M^{me} S. Le Page, sous la direction de l'auteur.

L'ouvrage s'ouvre par le tableau des premières tentatives faites par les Français pour établir leur domination dans l'Inde. Les généreux efforts de Martin ; les travaux de La Bourdonnais ; la rivalité de celui-ci avec Duplex ; le rappel de La Bourdonnais ; les admirables labeurs de Duplex, si mal secondé par le gouvernement de la France ; les luttes de ses successeurs et l'échec final, tout cela est raconté avec des détails très-circostanciés, mais sans longueurs. On est sous le charme de ce récit habilement conduit, où les transitions sont bien ménagées, les opérations militaires décrites avec une précision remarquable, la situation des partis dépeinte avec une grande impartialité. Nous recommandons vivement à tous les esprits sérieux la lecture de ce beau livre, qui fait honneur à celui qui l'a écrit, dans le but de rendre un hommage tardif, mais mérité, à la bravoure française, à l'esprit d'initiative, à la courageuse persévérance dont firent preuve quelques-uns des plus nobles enfants de cette France du XVIII^e siècle où certaines de nos traditions se conservaient encore. L'ouvrage du colonel Malleson est dédié, dans cette traduction, à l'armée française, « whose glorious antecedents under a long succession of illustrious leaders, in all quarters of the globe, history as immortalised, and whose world-wide prestige it will ever be its proud ambition to emulate and sustain. »

Le traité de Washington, sa négociation, sa mise à exécution et les discussions auxquelles il a donné lieu, par CALEB CUSHING, conseil des États-Unis aux conférences de Genève. Paris, Durand et Pédone-Lauriel, 1874, in-8° de xxiii-383 p.

La sympathie que le gouvernement britannique avait accordée aux Confédérés du Sud et qui s'était traduite par de grandes facilités données à l'armement de leurs corsaires, a, après la victoire du Nord, soulevé de la part des États-Unis contre l'Angleterre des réclamations pour violation des devoirs de la neutralité. C'est là l'origine de la fameuse question dite de l'*Alabama*, qui a failli amener la guerre entre les deux puissances. Elle a été prévenue par le traité de Washington, du 8 mai 1871, qui a soumis toutes ces réclamations à un tribunal arbitral, dont les cinq membres ont été nommés par l'Angleterre, les États-Unis, l'Italie, le Brésil et la Suisse. Après divers incidents diplomatiques, le tribunal s'est réuni à Genève et a rendu, le 14 septembre 1872, une sentence qui a terminé souverainement le différend des deux nations et a admis la plupart des réclamations des États-Unis.

M. Caleb Cushing, qui, dans cette cause mémorable, a été un des conseils du gouvernement américain et qui occupe un rang distingué dans la diplomatie de son pays, vient de faire l'historique de ces négociations et d'en apprécier les résultats dans un ouvrage publié simultanément en anglais et en français.

Il va de soi que cet ouvrage est conçu à un point de vue exclusivement américain. Les débats personnels des représentants des États-Unis avec l'arbitre britannique, sir Alexander Cockburn, y tiennent une large place. Pour nous, le véritable intérêt de ce livre est dans l'historique de la

discussion à laquelle les arbitres se sont livrés pour juger les différentes questions de droit international qui leur étaient soumises. Les conseils des parties avaient été admis à cette discussion, et M. Caleb Cushing a pu relater les opinions motivées par écrit des arbitres. Ces documents, parfaitement authentiques, serviront à déterminer la véritable portée des règles établies par le traité de Washington pour fixer les droits et les devoirs des neutres en temps de guerre.

Ce traité a encore mis fin à d'autres différends qui existaient depuis longtemps entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, notamment pour la délimitation des possessions britanniques et des États-Unis sur les rivages du Pacifique, entre l'île Vancouver et la terre ferme. Ce différend, soumis à l'arbitrage de l'empereur d'Allemagne, a été encore tranché contre l'Angleterre. M. Cushing fait de cette question un historique complet, où sont relatés beaucoup de faits peu connus sur l'histoire de la colonisation du nord-ouest américain, et toute la suite des actes internationaux intervenus successivement, quand à cet objet, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et les États-Unis. Enfin, diverses stipulations du traité de Washington ont trait aux relations commerciales du *Dominion of Canada* avec les États-Unis. En exposant les avantages que son pays a retirés de cette partie du traité, M. Caleb Cushing indique très-ouvertement les espérances des Américains de s'annexer prochainement le Canada. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. Le livre de M. Cushing n'en est pas moins là-dessus l'expression de la pensée des hommes d'État des États-Unis, et, à ce titre, il doit appeler l'attention de toutes les personnes attentives à suivre le mouvement de la politique générale.

CLAUDIO JANNET.

Notice sur les origines de la maison d'Albret, par M. A. LUCHAIRE. Pau, L. Ribaut, 1873; in-8° de 45 pages.

La maison d'Albret, qui joua, au moyen âge, un rôle si important et qui devait donner à Henri IV sa mère, a des origines obscures ou peu connues. C'est l'histoire de cette famille illustre que M. Luchaire a essayé d'éclaircir, à partir de la date de 911 et en s'arrêtant devant celle de 1273, époque où les documents deviennent plus nombreux. Ce travail est écrit avec beaucoup de savoir et d'érudition, mais ne satisfait pas encore l'auteur; il pense que des recherches dans des collections particulières et à la bibliothèque nationale combleraient bien des lacunes. Ces recherches, espérons qu'il les fera lui-même. et qu'il donnera les proportions d'un ouvrage complet à sa notice, déjà fort intéressante.

TH. DE P.

Histoire généalogique de la maison de Chastellux, avec pièces justificatives, par le comte H.-P.-C. de CHASTELLUX, Auxerre, impr. de Gustave Perriquet. Paris, Dumoulin et Bachelin, 1869, in-4° de xi-620 p.

Le *Journal de la Librairie*, qui est souvent fort en retard pour les publications faites en province, a seulement annoncé, sous le n° 4360 de 1873, l'important ouvrage dont on vient de lire le titre et que nous tenons à signaler à nos lecteurs. Le comte de Chastellux, qui avait déjà donné, en 1868, des *Recherches sur les anciens seigneurs de Chastellux jusqu'en 1384* (in-8° de 160 p. avec 2 tabl. généal.), publie l'*Histoire généalogique* de sa maison, et la dédie à ses frères : « C'est, à mon avis, écrit-il, une bonne habitude pour chaque famille d'avoir constamment sous les yeux les faits qui constituent son histoire, tant pour connaître son passé que pour y cher-

cher des motifs de bien agir et de tenir une place honorable dans la société..... Vous comprendrez que c'est une grande obligation de conserver l'héritage d'honneur et de probité que vous tenez de vos pères, et qu'on pardonne difficilement à l'héritier d'un grand nom de mener une vie oisive et dissipée. » — On voit que les gentilshommes de vieille race savent se souvenir de la maxime (prétendue antique) du duc de Lévis : *Noblesse oblige*.

Ce n'était pas une tâche facile que de venir, après les généalogistes du xvii^e et du xviii^e siècle, débrouiller l'histoire d'une maison dont les origines ont été l'objet de nombreuses controverses, et dont la chaîne de filiation a été longtemps brisée; le comte de Chastellux s'est acquitté de cette tâche avec un zèle infatigable et une remarquable érudition. Il a rassemblé avec une patience et une persévérance que rien n'a lassées les débris des anciennes archives de sa maison (en 1792, les archives de Chastellux avaient été mises sous les scellés, et dix-huit mois après, une commission, envoyée d'Avallon, faisait entasser dans la cour du château de Chastellux et livrer aux flammes les papiers, tableaux et blasons); il a fouillé dans les archives de l'Yonne et de la Côte-d'Or, dans les différents dépôts de Paris; il a terminé la reconstitution du chartrier de Chastellux, commencée par son père.

Indépendamment du travail personnel du comte de Chastellux, ce qui donne une grande valeur à son livre, ce sont les textes nombreux qui l'accompagnent, et dont un bon nombre offrent un intérêt historique. Il en donne 274, dont 64 pour le xi^e siècle, 89 pour le xii^e, 15 pour le xiv^e, 26 pour le xv^e, 25 pour le xvi^e, 41 pour le xvii^e, 8 pour le xviii^e et 6 pour le xix^e. Des tables géographiques et onomastiques

terminent ce beau et consciencieux travail.
G. DE B.

Mémoire sur les ouvrages de Guillaume de Nangis, par M. Léopold Delisle. Paris, imprimerie nationale, 1873, in-4° de 86 p. (Extrait du t. XXVII, 2^e partie des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.)

Quoique les ouvrages de Guillaume de Nangis aient été l'objet des études de La Curne de Sainte-Palaye (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VIII et XIII), de dom Poirier (Manuscrits de la Bibliothèque nationale, fonds français 20813), d'Hercule Géraud (*Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 1841, et édition de la *Chronique latine* du célèbre moine publiée sous les auspices de la Société de l'histoire de France, 1843), de M. Victor Le Clerc (*Histoire littéraire de la France*, t. XXV), il restait encore beaucoup à dire sur ce difficile sujet. Un examen minutieux de plusieurs manuscrits a révélé au savant conservateur de la Bibliothèque nationale, des particularités qui avaient échappé à ses devanciers, et, à la suite d'une discussion des plus solides et des plus complètes, M. Delisle démontre successivement les quatre propositions suivantes :

I. La vie de saint Louis par Guillaume de Nangis ne dérive pas de la chronique de Primat. Chacun de ces deux ouvrages a été en partie rédigé d'après un même recueil de notes et mémoires historiques qui se formait et se conservait dans l'abbaye de Saint-Denis. Primat, d'une part, Gilon de Reims et Guillaume de Nangis, d'autre part, ont, chacun de leur côté, mis ce recueil à contribution, et l'ont complété par les informations personnelles qu'ils s'étaient procurées. Ainsi s'expliquent les analogies et les différences qu'on remarque entre la Vie

de saint Louis et la Chronique de Primat.

II. Guillaume de Nangis a composé en latin une Chronique universelle, qui va depuis la création jusqu'au milieu du règne de Philippe le Bel. Il y en a deux rédactions, l'une antérieure, l'autre postérieure à la canonisation de saint Louis. On ne connaît de la première qu'un manuscrit incomplet, (seconde partie du manuscrit français 5703). De la seconde, la Bibliothèque nationale possède neuf exemplaires, dont l'un, le n° 4918 du fonds latin, est l'original revu et corrigé soit par Guillaume de Nangis, soit par un collaborateur de cet historien; les huit autres exemplaires dérivent plus ou moins directement du manuscrit 4918. La première rédaction suit assez fidèlement la vie de saint Louis, tandis que la seconde se rapproche davantage de la Chronique de Primat.

III. Guillaume de Nangis a écrit en latin une chronique abrégée des rois de France, qui ne nous est probablement pas parvenue; mais nous en avons une traduction française, qu'il a faite lui-même, et qui nous est arrivée sous la double forme d'une rédaction abrégée et d'une rédaction amplifiée : la première est incontestablement l'original. Cinq manuscrits de la Bibliothèque nationale renferment la rédaction abrégée; le plus pur est le n° 6763 du fonds latin. Les dix-neuf manuscrits que la Bibliothèque nationale possède de la rédaction amplifiée se divisent en cinq familles; presque tous ont reçu des additions, qui sont le plus souvent empruntées aux grandes chroniques, mais qui ont parfois un caractère original.

IV. C'est à tort qu'on a attribué à Guillaume de Nangis une chronique française allant depuis Jules César ou la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année 1113, et contenue dans les

manuscripts français 67, 696 et 5703. Il n'y a là qu'une traduction faite au ^{xiii}^e siècle des chroniques d'Eusèbe, de saint Jérôme, de Prosper et de Sigebert.

On voit combien sont importants les résultats obtenus par M. Delisle. Cet infatigable érudit n'est plus à louer, mais il me sera bien permis de dire que son *Mémoire sur les ouvrages de Guillaume de Nangis* est à tous égards un des meilleurs travaux qui, de nos jours, aient honoré la critique française.

T. DE L.

Lettres de Jean-Louis Guez de Balzac, publiées par M. Philippe TAMIZEY DE LARROQUE. Paris, impr. nationale, 1873, in-4^e de 458 p.

Ce beau volume, qui vient de paraître, est extrait de la seconde série de *Mélanges* publiée sous les auspices du Comité des travaux historiques. On avait, dès 1857, décidé en principe la publication de cette seconde série, et résolu d'y insérer un assez grand nombre de lettres inédites de Balzac à Chapelain. M. Ravenel avait été désigné comme éditeur. Plus tard, le soin de préparer l'édition de ces documents fut confié à notre collaborateur M. Tamizey de Larroque : nul mieux que lui n'était préparé pour une semblable tâche.

Elle n'était pas sans difficulté, même pour un érudit aussi exercé : il fallait suppléer à l'insuffisance du texte, qui se trouve dans un unique manuscrit formé de copies anciennes provenant d'une main des plus maladroites ; il fallait expliquer certains passages obscurs, certaines allusions ou énigmes, enfin retrouver l'origine des nombreuses citations dont est remplie cette correspondance. Nous croyons que les juges les plus difficiles n'auront qu'à féliciter le savant

éditeur. Le recueil qu'il nous donne sera, comme l'écrivait jadis un membre du Comité, considéré comme « une bonne fortune littéraire. » On y trouve les plus curieux renseignements sur une foule d'écrivains français et étrangers de la première moitié du ^{xvii}^e siècle ; l'histoire politique s'enrichira d'informations, tantôt légères et anecdotiques, tantôt plus sérieuses. Enfin le caractère de Balzac sera mis en pleine lumière, et sa correspondance inédite — au jugement de son sagace éditeur — « doit, soit au point de vue moral, soit au point de vue littéraire, le faire apprécier plus favorablement que l'ensemble de ses lettres imprimées. » Ces lettres inédites sont, en effet, écrites avec simplicité, avec abandon, et loin d'avoir, comme celles qu'on connaît de lui, le ton emphatique et oratoire, elles ont le ton libre, dégagé, d'une cordiale et spirituelle causerie.

Nous ne pouvons entrer ici dans l'examen approfondi des cent soixante-dix lettres insérées dans ce volume. Qu'il nous suffise d'avoir constaté, avec l'intérêt très-sérieux qu'elles offrent, les soins consciencieux dont leur publication a été entourée.

Histoire de l'Académie d'Arras (depuis sa fondation en 1737 jusqu'à nos jours), par M. le Chanoine VAN DRIVAL, secrétaire général de cette Société. Arras, Courtin, 1872, in-8^e de 334 pages.

L'Académie d'Arras est une de nos plus anciennes sociétés littéraires : fondée, en 1737, par quelques notables de cette ville, et fixée au chiffre de quarante membres, elle avait pris pour devise et pour emblèmes « de jeunes aiglons qui essayent leurs ailes sur le bord de leur nid, avec ces paroles : *Nedum volatu audaci.* » Formée d'abord sous le titre de *Société littéraire d'Arras*, elle obtint, en 1773, des lettres patentes du roi Louis XV qui

lui conféraient le titre d'*Académie royale des belles-lettres*. En 1791, elle comptait vingt-neuf membres (leur nombre avait été réduit à trente), y compris Robespierre : plusieurs périrent victimes de la révolution à laquelle leur confrère prit une si lugubre part. A partir de cette année, il n'y a plus, pour l'Académie, ni séances hebdomadaires, ni travaux : il lui fallut attendre la Restauration pour reprendre le cours interrompu de ses paisibles études. C'est le 22 mars 1817 que la Société fut rétablie ; quelques années plus tard, en 1827, elle envoyait une députation présenter à Charles X, alors à Arras, l'expression de son dévouement ; le roi (le 24 septembre 1828) rendit une ordonnance en faveur de la Société, approuvant ses statuts et lui conférant le titre de « Société royale. » Ce qui ne l'empêcha pas d'expédier, dès le 22 octobre 1830, une adresse au nouveau gouvernement. En 1831, elle reprend son ancien titre d'Académie d'Arras, qu'elle a gardé jusqu'à nos jours.

A ces détails historiques, M. le Chanoine Van Drival joint une biographie de tous les membres de la Société, depuis 1737 jusqu'aux temps contemporains, et des notices sur leurs œuvres. C'est un travail d'un intérêt réel, non-seulement pour cette province d'Artois si féconde en souvenirs littéraires et artistiques, mais pour la France entière ; car il révèle un côté peu connu et, sinon toujours très-brillant, au moins toujours très-sérieux de notre histoire littéraire ; il montre ce que peut l'entente d'hommes animés de l'amour des lettres et pratiquant tout naturellement cette décentralisation patriotique et sage, qui était la vie de l'ancienne France, et dont l'absence cause l'anémie où s'éteint la vie intellectuelle dans les départements qui n'ont pas gardé, comme l'Artois,

le souvenir et le culte de leurs vieilles traditions.
J.-M. RICHARD.

Le Châtelet d'Orléans au XV^e siècle et la librairie de Charles d'Orléans en 1455, par M. L. JARRY, membre de la Société archéologique de l'Orléanais ; Orléans, 1873, in-8^o de 39 p., avec planches.

La librairie de l'Université d'Orléans, par le même ; Orléans, 1873, in-8 de 73 p.

Tout le monde sait combien l'Université d'Orléans fut célèbre et florissante au moyen âge et au temps de la Renaissance. Elle avait plus d'élèves que n'en ont aujourd'hui les diverses *facultés* de Paris. Aussi ne faut-il point s'étonner des nombreux et intéressants souvenirs que la capitale de l'ancien Orléanais en a conservés. Un curieux monument subsiste encore et est visité par les voyageurs, c'est la *salle des Thèses*, ou bibliothèque de l'Université. A quelle époque a été bâti cet édifice ? Quel en a été le fondateur ? Telle est la double question, longtemps controversée, que se posent les archéologues et les savants.

M. Louis Jarry l'a traitée dans deux remarquables opuscules, pleins de recherches érudites et de renseignements inédits. Les diverses vicissitudes de la bibliothèque du poète Charles d'Orléans, pendant les guerres qui dévastèrent le centre de la France, où se trouvaient ses principaux domaines, et pendant sa captivité en Angleterre, y sont exposées avec une minutieuse exactitude. Pour compléter sa précieuse collection, le duc Charles empruntait des livres à l'Université d'Orléans ; il la traitait avec grand honneur ; mais il ne saurait être regardé comme le fondateur du monument connu sous le nom de *salle des Thèses*. Ce serait plutôt, selon M. Jarry, le cardinal de Saluces, dont

il a retrouvé, à la bibliothèque nationale, le testament en date de 1419, testament par lequel le cardinal légua à l'Université d'Orléans une grande partie de sa bibliothèque et une importante somme d'argent.

Il est inutile de faire remarquer combien ces recherches, toutes spéciales qu'elles soient, ont d'intérêt au point de vue de l'histoire littéraire du xve siècle, d'autant plus qu'elles mettent sur la voie de découvertes nouvelles, par le nombre relativement considérable de documents inconnus qu'elles révèlent. G.

Les archives du Vatican, par M. GACHARD, de l'Académie et de la Commission royale d'histoire de Belgique. Bruxelles, C. Muquardt, 1874, in-8° de 180 p.

Quels sont les documents renfermés dans les archives secrètes du Vatican? On peut le supposer, mais il est difficile de l'indiquer avec exactitude, parce que les inventaires de ces archives ne sont (pas plus que les inventaires des archives de notre ministère des Affaires étrangères) communiqués au public. Dans ces deux dépôts, les érudits ne sont admis à travailler que

par la plus insigne faveur. M. Gachard a voulu soulever une partie du voile qui recouvre la composition des archives du Vatican, et après avoir raconté l'histoire de leur formation et de leurs translations successives en divers endroits, il a publié plusieurs fragments d'inventaires saisis à Rome en 1810, ou dressés en 1813, lors du procès-verbal de la réunion des manuscrits du Vatican aux archives de l'Empire; puis un inventaire d'une collection de deux cent cinquante-six volumes, provenant sans doute de la secrétairerie d'Etat. M. Gachard a joint à ces renseignements, qu'il serait bien utile de pouvoir donner encore plus complets, des indications sur certains registres de lettres de papes, nonces, etc., conservés dans diverses bibliothèques de Rome, Angelica, Chigi, Barberini, etc. Grâce à une communication du savant et obligeant P. Theiner, M. Gachard a analysé assez longuement (de la p. 52 à p. 105 de sa brochure) plusieurs registres concernant la nonciature de Flandre en 1552 et 1554, en 1592-1599; il y a là des traits précieux à recueillir.

H. DE L'E.

TABLE DES MATIÈRES

DU

NEUVIÈME VOLUME

LIVRAISON DU 1^{er} JANVIER 1874

SAINT PIERRE, SA VENUE ET SON MARTYRE A ROME. — HISTOIRE DE LA CONTROVERSE CHEZ LES PROTESTANTS, par M. l'abbé P. Martin.	5
L'AUTEUR DE L'IMITATION, NOUVELLES RECHERCHES SUR L'ÉPOQUE ET LE LIEU OU L'IMITATION FUT COMPOSÉE, par M. Arthur Loth.	93
LE ROI RENÉ ET SES TRAVAUX ARTISTIQUES, par M. Lecoy de La Marche.	145
CRITIQUES ET RÉPUTATIONS. — L'ANTECHRIST DE M. RENAN, par M. C. Kraft.	184
MÉLANGES : Un nouvel historien de la Ligue, par M. Gustave Baguenault de Puchesse.	221
Érasme et son nouvel historien, par M. G. Marin.	228
Henri IV et Sully, par M. Marius Sepet.	235
COURRIER ANGLAIS, par M. Gustave Masson.	242
COURRIER SLAVE, par M. Louis Leger.	220
COURRIER ITALIEN, par M. Giuseppe Pitre.	263
COURRIER ESPAGNOL, par M. Miguel y Badia.	268
CHRONIQUE, par M. Marius Sepet.	275
REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES, par MM. Fr. de Fontaine et Gustave Masson.	286
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE	303

LIVRAISON DU 1^{er} AVRIL 1874

LE CONCILE DE NICÉE ET LE CONCILE D'ALEXANDRIE D'APRÈS LES TEXTES COPTES, par M. Eugène Revillout	329
LA POLITIQUE DE SIXTE-QUINT. NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES AVEC LA FRANCE PENDANT LES PREMIERS MOIS DE 1588, D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS CONSERVÉS AUX ARCHIVES DU VATICAN, par M. Henri de l'Épinois.	387
ROBESPIERRE ET LA RÉVOLUTION DE THERMIDOR, par M. Ch. d'Héricault	436
LE DOCTEUR STRAUSS ET L'HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES LIVRES SAINTS EN ALLEMAGNE, par M. L. Grégoire	499
MÉLANGES : Les sociétés religieuses chez les Grecs, par M. Bouché-Leclercq.	562
Le poème d'Izdubar et l'histoire des peuples sémitiques, par M. L. Grégoire.	569
L'Histoire de France de M. Guizot, par M. G. Gandy	575
Une page de l'histoire du gallicanisme, par M. Henri de l'Épinois	585
La révocation de l'Édit de Nantes dans ses consé- quences industrielles, par M. le baron d'Avril	590
Marie-Antoinette et la correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Ar- genteaux, par M. Maxime de la Rocheterie.	596
La Chambre des Comptes de Paris, par M. E. Boutaric.	601
COURRIER ANGLAIS, par M. Gustave Masson.	610
COURRIER RUSSE, par le R. P. J. Martinov.	618
CHRONIQUE, par M. Marius Sepet	634
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.	647
TABLE DES MATIÈRES.	679

OUVRAGES ANALYSÉS DANS LE BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

La Divinité du Christ dans l'histoire des Origines chrétiennes, par M. l'abbé Le Bret, curé de Vaubadon.	303
La sainte Bible avec commentaires théologiques, moraux, philologiques, historiques, etc., rédigés d'après les meilleurs travaux anciens et contemporains, et Introduction critique et spéciale, pour chaque livre, par M. l'abbé Drach, traduction française en regard par M. l'abbé Bayle. (<i>Epttres catholi- ques de saint Jacques, saint Pierre, saint Paul, saint Jude; Apocalypse de saint Jean.</i>)	647
L'Évangile, études iconographiques et archéologiques, par M. Ch. Rohault de Fleury.	304
Dictionnaire de l'histoire universelle de l'Église, par M. L.-F. Guérin	649
Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles, par Dom Guéranger, abbé de Solesmes.	305
Saint-Clément de Rome, description de la basilique souter- raine récemment découverte, par M. Th. Roller	308
Histoire de Jules II, sa vie et son pontificat, par M. A. J. Dumesnil.	649
Le pape Benoît XIII, par M. J. Chantrel.	315
Les quatre derniers papes et Rome durant leur pontificat, par S. Em. le cardinal Wiseman. Traduit de l'anglais par M. Richard Viot.	315
Itinéraire des Dix mille. Étude topographique, avec trois cartes, par M. Félix Robiou.	309
Fastes éponymiques d'Athènes. Nouveau Mémoire sur la chro- nologie des archontes postérieurs à la CXXII ^e Olympiade, par M. Albert Dumont	310
Περὶ Blossίου καὶ Διοφάνους, ἔρουναι καὶ εἰκασταὶ Μάρκου Πριτίερη. (Sur Blossius et Diophanes, recherches et conjectures, par M. Marco Renieri)	310
Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'antiquité, par M. Paul Gaffarel	312
Du genre épistolaire chez les anciens Égyptiens, par M. Mas- pero.	313
<i>De Carchemis oppidi situ et historia antiquissima</i> , composuit G. Maspero.	313
Essai sur la condition des Barbares établis dans l'Empire romain au VI ^e siècle. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par M. E. Léotard	650

De præfectura urbana quarto post Christum sæculo. Thesis proponebat Facultati litterarum Parisiensi E. Leotard . .	650
Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge, publiés avec une introduction historique, par M. L. de Mas-Latrie. <i>Supplément et tables</i>	314
Nouvelles preuves de l'histoire de Chypre sous les princes de la maison de Lusignan, par M. L. de Mas-Latrie	314
Chroniques relatives à l'histoire de la Belgique, sous la domination des ducs de Bourgogne, publiées par le baron Kervyn de Lettenhove.	651
Documents inédits sur l'histoire du Languedoc et de La Rochelle après la Saint-Barthélemy (1572-1574). Lettres extraites des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, par M. Jean Loutchitzki.	316
La Saint-Barthélemy à Orléans (26 août 1572), par M. Gustave Baguenault de Puchesse.	317
Journal de F. de Syruellh, chanoine de Saint-André de Bordeaux, archidiacre de Blaye, de l'an 1568 à l'an 1585, publié par M. Clément Simon.	654
Le Père de Bérulle et l'Oratoire de Jésus (1611-1625), par M. l'abbé Houssaye	653
Souvenirs du règne de Louis XIV, par M. le comte de Cosnac, tome V.	655
L'intolérance de Fénelon, études historiques d'après des documents pour la plupart inédits, par M. O. Douen	657
Réponse au livre de M. O. Douen sur l'intolérance de Fénelon, par M. Albert Dujaric	657
Ultramontains et gallicans au xviii ^e siècle. Honoré de Quinquaran de Beaujeu, évêque de Castres, et Jacques de Forbin-Janson, archevêque d'Arles, épisode de l'histoire du jansénisme, par M. Louis Remacle.	656
La Terreur, études critiques sur l'histoire de la Révolution française, par M. H. Wallon.	317
Le fond de la société sous la Commune, décrit d'après les documents qui constituent les Archives de la Justice militaire, avec des considérations critiques sur les mœurs du temps et sur les événements qui ont précédé la Commune, par M. C.-A. Dauban.	319
La Terreur en Bourbonnais. I. Les victimes, par M. L. Audiat. Persécution endurée pendant la Révolution par les religieuses hospitalières de Saint-Joseph de Beaufort-en-Vallée, par le R. P. dom Paul Piolin	659
	326

TABLE DES MATIÈRES DU QUINZIÈME VOLUME.

683

L'état de la France au 18 brumaire, d'après les rapports des conseillers d'État chargés d'une enquête sur la situation de la République, par M. Félix Rocquain	660
Histoire du département de l'Ain du 24 février au 20 décembre 1848, par M. L. de Tricaud	327
Les sociétés secrètes et la société, ou philosophie de l'histoire contemporaine, par le P. Deschamps.	661
Dictionnaire géographique du département des Deux-Sèvres comprenant les noms de tous les endroits habités, etc., par MM. Beauchet-Filleau et Saint-Elme Ravan.	662
Histoire du Boulonnais, par M. Hector de Rosny	662
Mémoires historiques sur le Vivarais, par M. J.-A. Poncer.	663
Recueil de pièces pour faire suite au Cartulaire général de l'Yonne, publié par la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, sous la direction de M. Max. Quantin.	664
Inventaire des titres de Nevers, par l'abbé de Marolles, publié par le comte de Soultrait.	660
Septfonds. Étude historique sur l'abbaye de Notre-Dame de Saint-Lieu-de-Septfonds, depuis sa fondation jusqu'à ce jour, par un religieux de ce monastère.	320
Essai historique sur la baronnie de Clérieu en Dauphiné et sur les fiefs qui en ont dépendu, par M. Anatole de Gallier.	321
Documents historiques inédits sur le département de la Charente-Inférieure (Aunis et Saintonge), publiés par M. L. de Richemond.	665
Chars (Seine-et-Oise), son histoire, etc., par le docteur Bonnejoy	666
Procès-verbaux de l'entrée solennelle, en la ville d'Auch, des archevêques François de Tournon (1547), Léonard de Trapes (1600), Dominique de Vic (1634), d'après les manuscrits originaux des Archives municipales.	667
Essai historique sur la Chambre de l'Édit de Grenoble, par M. J. Brun-Durand	322
Colmar und Ludwig XIV (1643-1715), etc. Documents inédits pour servir à l'histoire des villes d'Alsace au XVII ^e siècle, publiés par M. Jules Rathgeber, pasteur dans les Vosges.	323
Mémoires des RR. PP. Jésuites du collège de Colmar (1698-1750), publiés par M. Julien Sée, avec une notice, par M. X. Mossemann	325
Colmar und die Schreckenszeit, etc. Journal et documents inédits de l'époque révolutionnaire (1789-1796), publiés par M. Jules Rathgeber, pasteur dans les Vosges	325
Recherches historiques sur les fous des rois de France, par M. A. Canel	668

Mœurs béarnaises, par M. Paul Raymond	669
Liste chronologique des édits et ordonnances de la municipalité de Liège, de 974 à 1606.	670
Recueil des ordonnances des Pays-Bas autrichiens. Troisième série (1700-1794); tome III, contenant les ordonnances du 2 janvier 1716 au 29 décembre 1725; par M. Gachard.	670
Le mythe d'Imos, tradition des peuples mexicains, par M. H. de Charencey	671
Histoire des Français dans l'Inde depuis la fondation de Pondi- chéry jusqu'à la perte de cette ville, par le colonel Malleson; traduit par M ^{me} S. Le Page.	672
Le traité de Washington, sa négociation, sa mise à exécution et les discussions auxquelles il a donné lieu, par M. Caleb Cushing	673
Notice sur les origines de la maison d'Albret, par M. Luchaire. Histoire généalogique de la maison de Chastellux, avec pièces justificatives, par le comte H. P. C. de Chastellux	674
Mémoire sur les ouvrages de Guillaume de Nangis, par M. Léopold Delisle.	675
Lettres de Jean-Louis Guez de Balzac, publiées par M. Ph. Tamizey de Larroque.	676
L'histoire de l'Académie d'Arras depuis sa fondation en 1737 jusqu'à nos jours, par M. le chanoine Van Drival.	676
Le châtelet d'Orléans au xv ^e siècle et la librairie de Charles d'Orléans en 1455, par M. L. Jarry	677
La librairie de l'Université d'Orléans, par M. L. Jarry	677
Les Archives du Vatican, par M. Gachard.	678

NOMS DES AUTEURS CITÉS DANS LE BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

- AUDIAT (M. L.), 659.
 BAGUENAUT DE PUCHESSE (M. G.), 317.
 BAYLE (l'abbé), 647.
 BEAUCHET-FILLEAU (M.), 662.
 BONNEJOY (le Dr), 666.
 BRUN-DURAND (M.), 322.
 CANEL (M. A.), 668.
 CHANTREL (M. J.), 318.
 CHARENCEY (M. H. de), 671.
 COSNAC (le comte G.-J. de), 655.
 CHASTELLUX (le comte de), 674.
 CUSHING (M. Caleb), 673.
 DAUBAN (M. C.-A.), 319.
 DELISLE (M. Léop.), 675.
 DESCHAMPS (le R. P.), 661.
 DRACH (l'abbé), 647.
 DOUEN (M. O.), 657.
 DUJARIC (M. Albert), 657.
 DUMESNIL (M. J.), 649.
 DUMONT (M. Albert), 310.
 GACHARD (M.), 670, 678.
 GAFFAREL (M. Paul), 312.
 GALLIER (M. An. de), 321.
 GUÉRANGER (Dom), 305.
 GUÉRIN (M. L.-F.), 649.
 HOUSSAYE (l'abbé), 653.
 JARRY (M. L.), 677.
 KERVYN DE LETTENHOVE (le B^{re}), 641.
 LE BRET (l'abbé), 303.
 LÉOTARD (M. E.), 650.
 LE PAGE (M^{re} S.), 672.
 LOUTCHITZKY (M. J.), 316.
 LUCHAIRE (M. A.), 674.
 MALLESON (le colonel), 672.
 MAS-LATRIE (M. L. de), 314.
 MASPERO (M.), 313.
 MOSSEMAN (M. X.), 325.
 PIOLIN (Dom P.), 326.
 PONCER (M. J.-A.), 663.
 QUANTIN (M. Max.), 664.
 RATHGEBER (M. J.), 323.
 RAYMOND (M. Paul), 669.
 REMACLE (M. Louis), 658.
 RENIERI (M. Marco), 310.
 RICHMOND (M. L. de), 665.
 ROBIOU (M. F.), 309.
 ROCQUAIN (M. F.), 660.
 ROHAULT DE FLEURY (M.), 304.
 ROSNY (M. H. de), 662.
 SAINT-ELME RAVAN (M.), 662.
 SÉE (M. J.), 325.
 SIMON (M. Clément), 652.
 SOULTRAIT (le comte de), 668.
 TAMIZEY DE LARROQUE (M. Ph.), 676.
 TRICAUD (M. L. de), 327.
 VAN DRIVAL (le chan.), 677.
 VIOT (M. Rich.), 315.
 WALLON (M. H.), 317.
 WISEMAN (le cardinal), 315.

VICTOR PALMÉ.

B18-8

ALDERMAN LIBRARY

The return of this book is due on the date
indicated below

DUE

DUE

B18-8F

Usually books are lent out for two weeks, but there are exceptions and the borrower should note carefully the date stamped above. Fines are charged for over-due books at the rate of five cents a day; for reserved books there are special rates and regulations. Books must be presented at the desk if renewal is desired.

L-1

